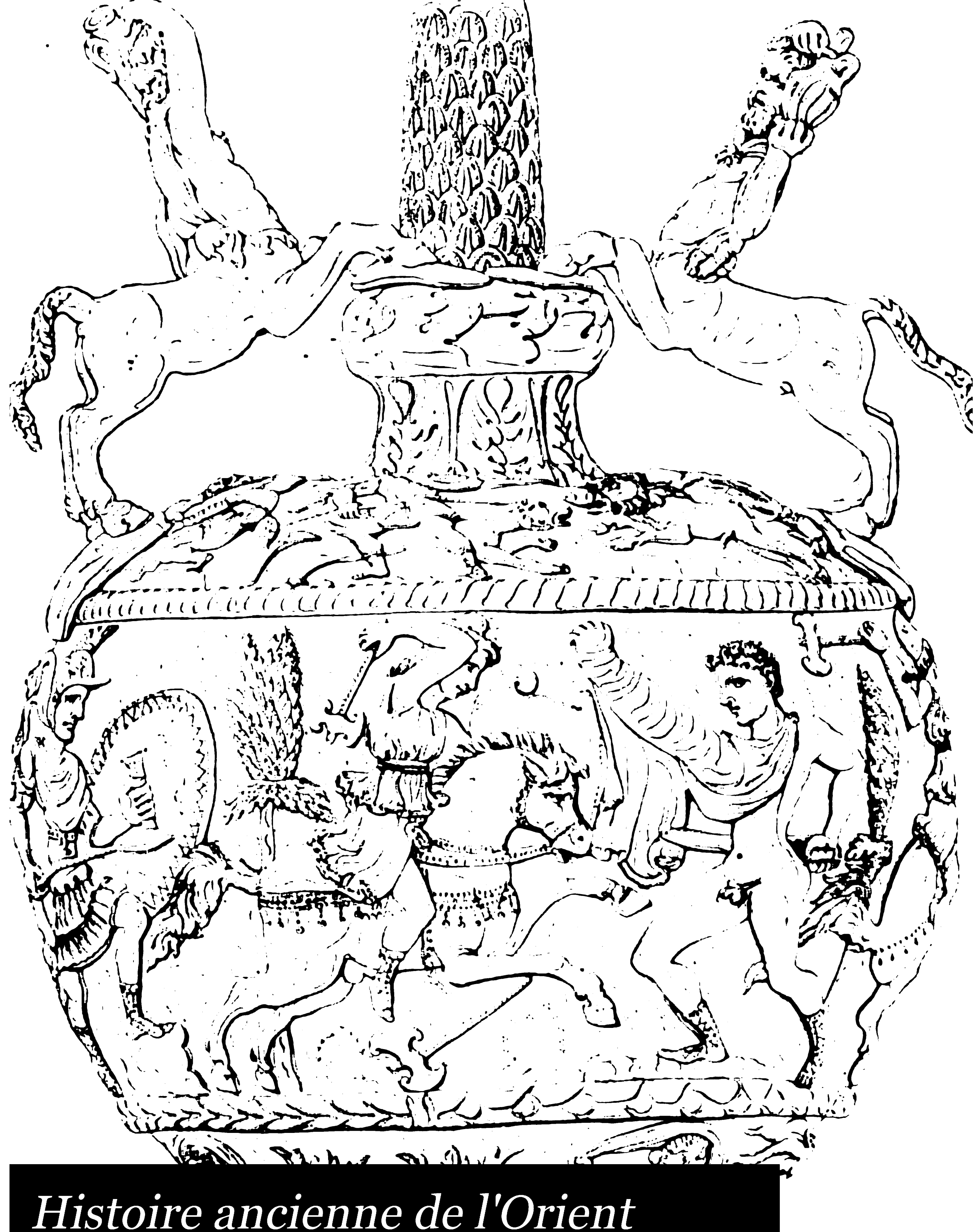
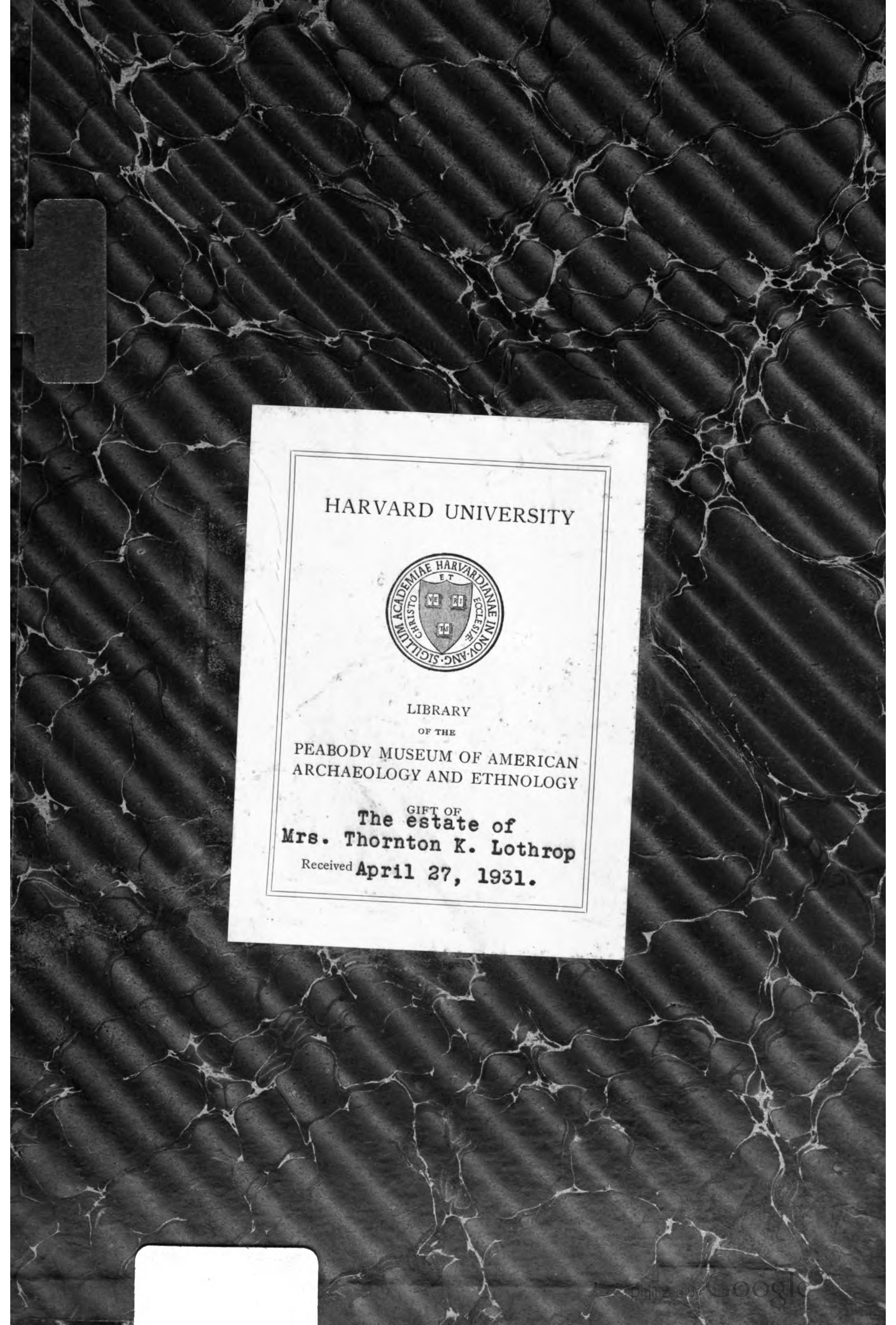


Histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques: ...

François Lenormant, Ernest Babelon





HISTOIRE ANCIENNE
DE L'ORIENT

JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

MEMBRE DE L'INSTITUT

Ouvrage couronné par l'Académie Française

CONTINUÉE PAR

M. ERNEST BABELON

ATTACHÉ AU DÉPARTEMENT DES MÉDAILLES ET ANTIQUES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

NEUVIÈME ÉDITION

Revue, corrigée, considérablement augmentée et illustrée de nombreuses figures d'après les monuments antiques.

TOME SIXIÈME

PERSES, ISRAÉLITES ET CHANANÉENS, ARABES
PHÉNICIENS ET CARTHAGINOIS

Contenant 111 gravures, une planche en couleur et 16 cartes ou plans.

PARIS

A. LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 13, RUE LAFAYETTE

(PRÈS L'OPÉRA)

1888

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR

Le présent volume termine et complète l'*Histoire ancienne de l'Orient*. Le cadre qu'embrasse notre publication, l'Égypte, l'Arabie, la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, la Phénicie, Carthage, correspond à un ensemble de civilisations, qui a son unité absolue dans l'histoire du monde ; elle englobe des peuples qui ont la même origine, des traditions analogues, et qui tous disparaissent devant la civilisation grecque à laquelle ils font place et qu'ils ont préparée. L'ouvrage que nous offrons au public marque donc une des grandes phases de l'histoire des races qui nous ont transmis les éléments primordiaux de la culture intellectuelle et matérielle ; aussi répond-il directement aux programmes de l'enseignement universitaire en France.

Ces considérations nous ont porté à laisser de côté une partie considérable du *Manuel d'Histoire ancienne de l'Orient* que nous avons édité en 1869, partie qui concerne *les Civilisations de l'Inde*. Sans doute les annales de l'Inde sont intéressantes pour nous, surtout depuis que les regards de l'Europe se tournent particulièrement du côté de l'Extrême Orient ; mais il n'y a pas plus de raison

pour faire entrer dans le plan de notre nouvelle édition développée et illustrée, l'histoire des Indiens que celle des Chinois ou celle des autres peuples de l'Asie orientale. Dans ce cas, nous serions amenés logiquement à publier une histoire générale de toutes les anciennes populations asiatiques, et quelque attrait que présente une œuvre pareille et quelque utilité qu'elle puisse avoir, ce n'est point un tel livre que nous avons voulu faire. L'Inde et l'Extrême Orient sont des civilisations à part, qui n'ont eu que très tardivement des rapports avec les anciens peuples dont nous sommes issus ; il n'y avait donc véritablement pas lieu de parler ici des Indiens, et nous avons la confiance que le public approuvera cette exclusion.

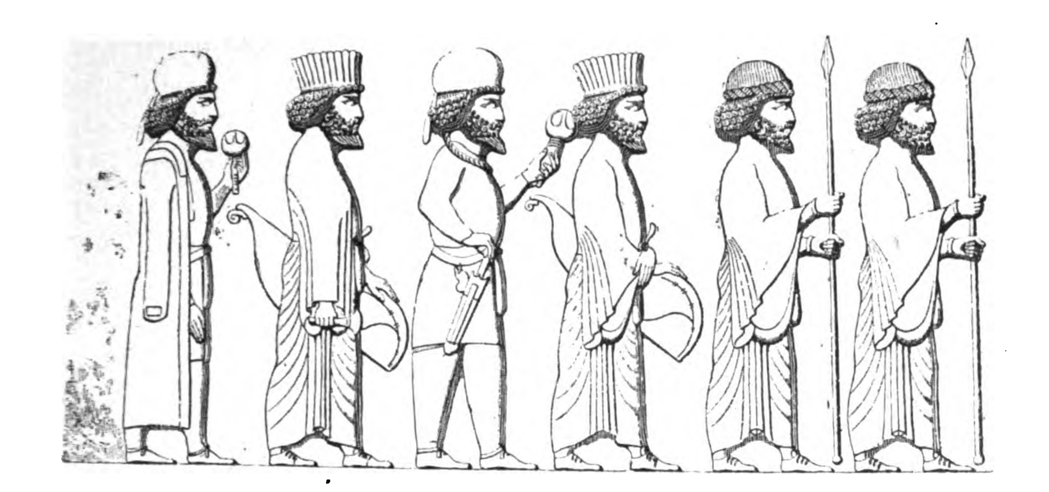
Qu'il soit permis en même temps à l'éditeur d'adresser ses pieux et modestes hommages à la mémoire de François Lenormant ; l'illustre savant n'a pas eu le bonheur d'assister au grand succès de celle de ses œuvres qu'il avait le plus à cœur. Il a trouvé, toutefois, un continuateur digne de lui, qui a mis un véritable dévouement à poursuivre et achever un travail de longue haleine, de pénibles recherches, de rédaction peut-être plus difficile encore. Que M. Ernest Babelon dont la personnalité scientifique est universellement appréciée, reçoive l'expression publique de notre reconnaissance. Nous devons aussi des remerciements particuliers à la maison Hachette et C[ie] qui, dérogeant à un principe dont elle se départit rarement, a bien voulu mettre à notre disposition vingt et un de ses plus beaux clichés pour illustrer le tome cinquième de notre ouvrage. Voici la liste de ces vingt et une gravures qui toutes sont empruntées à l'ouvrage monumental de MM. G. Perrot et Ch. Chipiez, l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* :

Remercions enfin le public qui a accueilli avec une faveur si marquée les cinq premiers volumes de cette grande *Histoire ancienne de l'Orient*, le seul ouvrage illustré de ce genre qu'on ait tenté de publier en France. Ce tome sixième et dernier sera, nous n'en doutons pas, l'objet du même accueil bienveillant : le lecteur jugera que pour le mériter, nous n'avons pas reculé devant les plus grands sacrifices.

L'éditeur :

A. LÉVY.





CHAPITRE IV

DÉCADENCE DE L'EMPIRE PERSE

§ 1. — RÈGNE DE CAMBYSE (529-522).

Les conquêtes de Cyrus firent de la Perse, qui n'était rien avant lui, la première nation du monde. Durant son règne, il est vrai, le grand conquérant n'eut pas le temps de poursuivre le cours de ses succès au delà du continent asiatique, de sorte que la vieille Égypte d'une part, les jeunes nations de la Grèce d'autre part, ne ressentirent pas tout d'abord le contre-coup de la révolution qui venait de changer la face de l'Orient. Si quelque sage contemporain eût tourné un instant ses regards du côté du ciel enflammé de la Haute-Asie, il n'eût pas manqué de secouer la tête en disant qu'il en serait des exploits de Cyrus comme de ceux de vingt autres fondateurs d'empire qui, avant lui, avaient promené la torche incendiaire à travers les plaines de la Mésopotamie et les fertiles vallées de la Syrie et de l'Asie-Mineure : un feu qui passe

Le cliché placé en tête de cette page représente une file d'officiers perses, d'après un bas-relief de Persépolis, publié par Coste et Flandin, *Perse ancienne*, pl. 97. Comparez le bas-relief analogue que nous avons donné plus haut, t. V, p. 441.

comme le souffle empesté du désert, mais qui ne dure pas; chaque fois qu'un pareil fléau était survenu, n'avait-on pas toujours vu l'Orient renaître de ses cendres? Pourtant, ce philosophe se serait trompé, car tel n'était point, nous l'avons dit, le caractère des conquêtes de Cyrus : à l'encontre des autres conquérants, il fut, pour la plupart des peuples qui passèrent sous sa domination, un libérateur, non un oppresseur. Les Perses avaient essentiellement le génie organisateur, et si le temps manqua à Cyrus pour fixer les bases du gouvernement de son vaste empire, du moins verrons-nous ses successeurs immédiats, Darius surtout, créer un système administratif aux rouages compliqués, s'étendant aux provinces les plus éloignées, et tel que l'Empire romain seul peut nous en donner l'idée. En 529, à la mort de Cyrus, l'empire perse avait pour limites au sud, le grand désert d'Arabie, le golfe Persique, la mer Érythrée ; à l'est, s'il n'atteignait pas le cours de l'Indus, il avait certainement au moins pour frontière la chaîne des monts Parsyens qui ferment, à l'occident, le bassin du grand fleuve indien. En remontant vers le nord, la frontière atteignait le plateau de Pamir et l'Imaüs, le mont Bolor actuel; de là, elle gagnait le cours de l'Iaxartes qu'elle longeait à partir du lieu où se trouve à présent la ville de Khokand et où fut alors bâtie la forteresse de Cyropolis. Une ligne indécise et sur laquelle s'échelonnaient des camps fortifiés entre le lac Oxien ou mer d'Aral et la mer Caspienne, barrait de ce côté la route aux Scythes. Le Caucase, entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, puis le Pont-Euxin lui-même étaient des frontières naturelles faciles à défendre. A l'ouest enfin, la Méditerranée seule, jusqu'aux portes de l'Égypte imposait un terme à la domination perse. Dans cet immense pays, plus grand que le fut jamais l'empire des Pharaons ou celui des Assyriens et presque aussi développé en Asie que le sera l'empire d'Alexandre lui-même, habitaient cent peuples, les uns pleins de la sève de la jeunesse ou encore barbares ; les autres déjà atteints de décrépitude et corrompus par l'excès de la civilisation, appartenant à des races diverses, parlant vingt langues d'un génie tout différent, exposés, ici, aux rigueurs d'un hiver perpétuel, là, à celles non moins implacables d'un soleil torride, et plus séparés encore par leurs mœurs et leur organisation sociale. C'étaient, outre les Mèdes, les Perses et les Assyriens qui en formaient comme le noyau principal, les Carmaniens, les Gédrosiens, les Arachosiens, les Drangiens, les Sattagydes, les Sarangéens, les Sagartiens, les Bactriens, les Sogdiens, les Margiens, les Hyrcaniens, les Chorasmiens,

et quelques turbulentes tribus scythes ou massagètes. Au cœur même de l'empire, il faut citer les montagnards cosséens, les anciens Kuti, dans les monts Zagros, au nord de Suse, les Mèdes de l'Atropatène, les Arméniens ; puis, au nord de l'Araxe, les Albaniens, les Ibériens, les Sacasènes, les Colchidiens et les Moschiens. En Asie-Mineure, c'étaient les Cappadociens, les Phrygiens, les Lydiens et les peuples moins importants qui bordaient les côtes de la mer Intérieure et du Pont-Euxin : Paphlagoniens, Bithyniens, Mysiens, Ioniens, Cariens, Lyciens, Pamphyliens, Ciliciens. En Syrie enfin, il y avait les populations maritimes et celles des vallées de l'Oronte, du Léontès et du Jourdain : Araméens, Héthéens, Phéniciens, Juifs, Chananéens, et quelques tribus nabatéennes et arabes. Comment faire vivre toutes ces peuplades sous le même sceptre, leur imposer les mêmes lois, les obliger à courber la tête sous le même joug? Ce fut la gloire de Cyrus et de ses successeurs d'avoir compris qu'un pareil problème ne pouvait être résolu qu'en laissant à chacune de ces nations son génie propre, sa langue, sa religion et ses usages, en leur donnant même une grande autonomie et des gouvernements particuliers : voilà pourquoi les inscriptions officielles des Achéménides sont rédigées en plusieurs langues à la fois, et telle est la cause de la division politique de l'empire perse en un nombre considérable de satrapies qui ne relevaient du grand roi que pour l'impôt et pour la guerre. La centralisation trop absolue et, par conséquent, oppressive, de l'empire d'Alexandre en fit crouler l'échafaudage après la mort du conquérant macédonien ; l'empire perse, au contraire, survécut à son fondateur et dura longtemps : Cyrus et Darius furent plus grands qu'Alexandre.

Il est vrai que les circonstances politiques favorisèrent singulièrement l'établissement de la domination perse sur le continent asiatique. Plus d'ennemis redoutables à combattre nulle part. L'échec et la mort de Cyrus dans la guerre contre les Scythes Massagètes, qui eût été si funeste à l'empire assyrien, par exemple, ne pouvait être et ne fut en réalité qu'un grand malheur sans suite fâcheuse. Non seulement aucun des peuples subjugués par le fer, ne songea à profiter de cette catastrophe pour relever la tête et secouer le joug, mais les nations voisines et non encore atteintes par les envahisseurs, n'étaient pas, elles-mêmes, en état de tenter un effort ou de se coaliser pour abattre le colosse qui se préparait à les écraser. En Égypte, le vieux roi Ahmès ou Amasis, qui n'avait pas su tendre la main à Crésus et à Nabonid, languissait dans

une obscure vieillesse, prêt à subir toutes les humiliations plutôt qu'à faire la guerre. Si les Grecs, de leur côté, étaient préparés, comme ils le seront plus tard, à s'opposer à une invasion sur le sol de leur patrie, ils ne pouvaient songer, disséminés comme ils l'étaient, et jaloux les uns des autres, à s'unir pour une action offensive. D'ailleurs, l'homme le plus puissant de ce temps, Polycrate, tyran de l'île de Samos, était l'ami des Perses qui favorisèrent l'établissement de son empire maritime. La Macédoine, avec Amyntas Ier, n'était qu'un petit État qui ne faisait guère parler de lui et dont il n'était pas possible de présager les brillantes destinées. Pisistrate, à Athènes, allait mourir, et Sparte qui avait hésité à répondre à l'appel désespéré de Crésus, osait tout au plus se risquer à faire la guerre à Polycrate de Samos. Les Perses, on le voit, n'avaient rien à craindre de l'extérieur.

Cyrus, pour éviter les compétitions si fréquentes en Orient à l'occasion des changements de règne, avait cru devoir prendre à l'avance des dispositions relatives à sa succession. Suivant les prescriptions de son testament, l'aîné de ses fils, Cambyse (*Kambujiya*), recueillit le sceptre de l'empire et le titre de roi des rois ; le plus jeune, nommé Smerdis par Hérodote, mais qu'il serait plus exact d'appeler Bardias, car la forme originale de son nom était *Bardiya* [1], eut le gouvernement des provinces du nord et de l'est : la Bactriane, la Parthie, la Chorasmie, la Carmanie et la Médie toute entière, avec l'obligation de reconnaître la suprématie politique de son frère. A peine en possession du trône, Cambyse s'empressa de réparer les conséquences du désastre dans lequel avait succombé Cyrus ; il châtia et refoula les Scythes Massagètes, puis il résolut de se signaler, lui aussi, par des conquêtes plus éclatantes et plus fructueuses que celles qu'il pouvait poursuivre dans les steppes herbues de pauvres nomades. Il jeta les yeux sur l'Égypte dont les richesses avaient de tout temps excité l'avidité des monarques asiatiques. Mais avant d'exécuter son dessein, il crut prudent d'affermir sa couronne en mettant à mort son frère Smerdis qui eut pu profiter de son absence pour fomenter une rébellion. Dans le but de cacher son forfait, Cambyse répandit le bruit que Smerdis restait enfermé dans son palais, au fond de la Médie ; nous verrons plus tard comment cette fausse nouvelle fut exploitée auprès de la crédulité populaire et quelles en furent les conséquences politiques. Cambyse avait, pour déclarer la

[1] Xénophon et Ctésias appellent ce prince Tanaoxarès et Tanyoxarxés.

guerre à l'Égypte, un prétexte tout trouvé : Ahmès n'avait-il pas fait alliance avec Nabonid et avec Crésus quelques années auparavant? Hérodote assigne encore d'autres motifs à l'ardeur belliqueuse du roi de Perse. Nous les avons racontés dans une autre partie de cette histoire[1] avec les détails de cette grande guerre qui aboutit à la ruine définitive de l'empire des Pharaons. Un nouvel Orient, jeune et vigoureux, s'élevait sur les ruines du vieux monde asiatique. L'Égypte, qui déjà mourait de consomption, ne pouvait résister à un choc de l'extérieur. La victoire de Péluse amena les Perses sous les murs de Memphis qui succomba au bout de peu de jours. Psamétik (Psamménite), le successeur d'Ahmès, fut fait prisonnier; Cambyse eut d'abord pour lui des égards dont Psamétik se montra indigne. Sur le point d'être puni de son ingratitude, il s'empoisonna en buvant du sang de taureau.



Roi perse tuant un Égyptien[2].

Cambyse, qui déjà s'était rendu coupable du meurtre de son frère, montra qu'il n'était que le plus vulgaire des tyrans orientaux en commettant sans prétexte un nouveau crime. Loin de songer à s'honorer en respectant les restes des malheureux princes qu'il avait vaincus, il alla de Memphis à Saïs pour exercer une inutile et indigne vengeance sur le cadavre d'Ahmès. Il fit tirer la momie de son tombeau, la fit déchirer à coups d'aiguillon, livrer à mille outrages, puis jeter dans un bûcher, ce qui était une double insulte à la religion des Perses, qui, regardant le feu comme la chose pure par excellence et comme l'image la plus sainte d'Ormuzd, considéraient comme impie de le souiller en y jetant un cadavre; et à celle des Égyptiens, qui commandait de conserver pieusement les restes des morts.

Cependant Cambyse, dans les premiers temps de sa domination en

[1] Voyez plus haut *Histoire ancienne de l'Orient*, t. II, p. 420 et suiv.
[2] Bas-relief de Persépolis, d'après J. Menant. *Recherches sur la glyptique orientale*, t. II, p. 168.

Égypte, adopta une politique de ménagements envers les susceptibilités nationales des habitants : c'était la ligne de conduite qui avait si admirablement profité à Cyrus en Chaldée et en Asie-Mineure. Il chercha à gagner la bienveillance des Égyptiens par des marques de déférence prodiguées aux plus considérés parmi ceux qu'avait épargnés la fureur de la conquête, et surtout par une protection déclarée pour leur culte. Il prit des titres purement égyptiens, chercha à se faire passer pour descendant des anciens rois d'Égypte, adopta le costume et le cérémonial des Pharaons, fit inscrire son nom en caractères hiéroglyphiques dans le double cartouche royal et se fit instruire dans les doctrines religieuses du pays. Sur les remontrances d'un Égyptien admis dans sa famille, il fit même très lestement évacuer par ses propres soldats l'enceinte d'un temple de Neit, dont on avait fait le quartier d'un corps d'armée. Cambyse ordonna de maintenir ou de rétablir dans toute sa splendeur le culte des dieux de Saïs, et sans doute aussi des autres dieux de l'Égypte. Il vint accomplir en personne dans cette ville tous les rites du culte, comme l'avait fait jusque-là chacun des rois du pays, et il se fit initier à ses mystères par le prêtre Ouzarrisinti. Tous ces détails nous sont révélés par l'inscription de la statue du personnage même qui l'initia, statue exécutée sous Darius et conservée maintenant à Rome, au Musée du Vatican[2].


Roi perse en adoration devant Ormuzd et le pyrée[1].

La conquête du royaume des Pharaons, empire tant de fois séculaire, qui avait si longtemps fait trembler le monde, remplit d'orgueil l'âme pusillanime de Cambyse et lui fut peut-être plus fatale qu'un échec, car c'est à partir de ce moment que commence la décadence de l'empire perse. Trop de grandeur nuisit à la vertu, dit Bossuet en parlant des successeurs de Cyrus ; et, en effet, l'ère des folies et des entreprises insensées est sur le point de s'ouvrir.

L'Égypte était définitivement pacifiée ; on ne voyait plus, cette fois, comme lors de la conquête éthiopienne, de guerre de partisans dans le

[1] Bas-relief de Persépolis, d'après J. Menant. *Les Achéménides et les Inscriptions de la Perse*, p. 88.

[2] E. de Rougé, *Mémoire sur la statue naophore du Vatican*, Paris, 1851. p. 13 et suiv.

Delta. La conquête de ce pays avait épouvanté les peuples voisins. Les Libyens se soumirent sans combat. Ils s'imposèrent un tribut et envoyèrent des présents. Les Cyrénéens et les Barcéens imitèrent cet exemple. Mais Cambyse se plaignit des premiers, parce que leur roi Arcésilas III ne lui avait envoyé que cinq cents mines d'argent, qu'il distribua lui-même à ses troupes. Il résolut ensuite de faire la guerre à trois nations différentes à la fois : aux Carthaginois, aux Ammoniens et aux Éthiopiens, d'abord à ceux de Méroé, puis à ceux de l'Abyssinie, entre autres aux Macrobes, la plus lointaine tribu dont il eût entendu parler. Après avoir délibéré sur ces expéditions, il fut d'avis de diriger sa flotte contre Carthage, un détachement de son armée de terre contre l'oasis d'Ammon, et d'envoyer des espions chez les Éthiopiens, sous prétexte de porter des présents au roi. On alla chercher pour cette mission des Ichthyophages, gens de tribus à demi sauvages des côtes de la mer Rouge, qui savaient la langue éthiopienne, et pendant ce temps Cambyse ordonna à son armée navale de faire voile pour Carthage. Mais les Phéniciens refusèrent d'obéir, parce qu'ils étaient liés avec les Carthaginois par les plus grands serments, et qu'en combattant contre ce peuple, issu de leurs pères, ils auraient cru violer les droits du sang et de la religion. Sur le refus des Phéniciens, le reste de la flotte ne s'étant pas trouvé assez fort pour une telle expédition, les Carthaginois évitèrent le joug que leur préparaient les Perses. Cambyse n'osa pas, en poursuivant ce projet, s'aliéner les cités phéniciennes, qui s'étaient volontairement données à lui et qui fournissaient le meilleur de sa marine.

Quant aux Ichthyophages chargés d'espionner l'Éthiopie, Cambyse les envoya dans ce pays sous le prétexte de voir la table du soleil, raconte Hérodote.[1] « Voici, dit-on, ajoute le merveilleux conteur, ce qu'est la table du soleil. C'est une prairie dans un faubourg, couverte de chairs rôties de tous les quadrupèdes comestibles ; pendant la nuit, les hommes qui en ont la charge y transportent ces viandes après les avoir reçues des citoyens, chacun selon la part pour laquelle il doit contribuer. Le jour venu, toute personne peut en faire son repas, et l'opinion s'est répandue dans le pays que c'est la nature elle-même qui a fourni ce mets sans cesse renouvelé.[2] » Les Ichthyophages partirent donc soi-disant pour observer ce singulier phénomène du soleil servant lui-même la table de ses adorateurs, et ils arrivèrent en Éthiopie les mains pleines de présents pour le roi de Beroua (Méroé) : ils lui offrirent un

vêtement de pourpre, un collier d'or ciselé, des bracelets, un vase d'albâtre rempli de parfums, un tonneau de vin de palmier, et ils se présentèrent en amis et en alliés. « Cambyse, roi des Perses, dirent-ils, désireux d'être ton ami et ton hôte, nous a chargés de conférer avec toi, il t'envoie en cadeau ces objets dont il s'est plu lui-même à faire usage. » L'Éthiopien ne se laissa pas prendre au piège et comprit vite qu'il avait affaire à des espions : « Le roi des Perses, leur dit-il, ne vous a point envoyés pour m'apporter des présents et vous ne dites pas la vérité. Votre but est d'espionner mon royaume... Eh bien, portez-lui cet arc et répétez-lui ces paroles : « Le roi des Éthiopiens donne ce conseil au roi des Perses : lorsque les Perses seront capables de tendre aussi facilement que je le fais, des arcs de cette grandeur, ils pourront, pourvu qu'ils soient très nombreux, se risquer à attaquer les Éthiopiens Macrobes. En attendant, qu'ils rendent grâces aux dieux de ce qu'ils n'ont pas inspiré aux Éthiopiens l'ambition d'agrandir le territoire de leur patrie. » En même temps, le roi de Méroé, qui était une espèce de géant aux formes athlétiques, tendit l'arc, puis le débanda et le remit aux ambassadeurs.

Il voulut bien cependant accepter les présents de Cambyse : il questionna les envoyés sur la manière de fabriquer la pourpre, sur l'usage des bracelets, qu'il feignit de prendre pour des entraves, ajoutant que, chez ses peuples, on se servait de chaînes bien autrement solides ; il parut scandalisé que les Perses mangeassent du pain, mais, en revanche, il trouva le vin délicieux. Les Ichthyophages, à leur tour, furent étonnés d'apprendre que les Éthiopiens atteignaient souvent jusqu'à cent vingt ans et au delà, et ils demandèrent le secret de cette longévité extraordinaire. Le roi leur dit que la cause en était dans leur nourriture et dans l'eau d'une fontaine où ils avaient l'habitude de se baigner. Les ambassadeurs eux-mêmes furent invités à prendre un bain, et ils sortirent de l'onde luisants comme de l'huile et exhalant une odeur de violette, dit sans sourciller le Père de l'histoire. On fit ensuite visiter aux nobles étrangers les principales curiosités de la ville : les prisons, où les prisonniers avaient aux pieds et aux mains des chaînes d'or, les tombeaux creusés dans une montagne de cristal, enfin la fameuse table du soleil, qui, suivant une ingénieuse conjecture de M. Maspero, paraît être, dans le récit d'Hérodote, un souvenir de la *Prairie des Offrandes*, mentionnée dans les textes funéraires égyptiens, et dans laquelle venaient se nourrir les âmes des morts.

Ayant tout vu, les Ichthyophages prirent congé du roi et s'en allèrent pour rendre compte de leur mission à Cambyse, qui attendait leur retour avec impatience. A la nouvelle de ce qui s'était passé et de l'insolence de l'Éthiopien, le roi des rois entra dans la plus violente des colères et il donna immédiatement des ordres pour mettre son armée en marche dans la direction de la Haute-Égypte. Il partit, dit Hérodote, « comme un insensé, comme un frénétique, » sans prendre les précautions les plus élémentaires contre la chaleur, la faim et la soif, qui étaient les plus solides remparts du royaume d'Éthiopie, sans même se renseigner sur la route à suivre à travers le désert où il allait lancer ses soldats. Arrivé à Thèbes, il détacha de son armée 50,000 hommes qu'il chargea d'aller réduire les Ammoniens et de mettre le feu au temple où leur dieu rendait ses oracles. Pour lui, il continua sa route en remontant le Nil avec le reste de l'armée.

Faire la guerre à l'Éthiopie était une entreprise d'autant plus téméraire que les rois égyptiens les plus puissants, comme Psamétik Ier et Psamétik II, y avaient échoué[1]. Ce pays, au temps de Cambyse, obéissait à deux souverains, Horsiatf et Nastosenen, qui avaient groupé sous leur sceptre toutes les tribus du haut Nil, depuis la seconde cataracte environ, jusqu'au delà des plaines de Sennaar en Abyssinie. Cambyse ne voulait donc rien moins que conquérir le Soudan actuel, dont les principaux boulevards étaient Dongour (Dongolah), Napata, Astamouras et Beroua, la Méroé des géographes classiques[2].

Dans le but d'abréger la route, le roi des rois quitta les bords du Nil, au premier grand détour du fleuve, peut-être à Napata, et s'enfonça à l'aventure dans les sables du désert. La route qu'il prenait était sans doute celle de Seboua à Abou-Hammed, que suivent effectivement bien des caravanes ; on y trouve, de loin en loin, quelques puits qui peuvent suffire à renouveler les provisions d'eau d'un petit nombre de marchands, mais sur lesquels il serait extravagant de compter pour une armée ; les caravanes même y sont exposées à des dangers très réels. Lancés au milieu d'immenses plaines de sables, sans habitants, sans arbres, sans fourrages, sans eau, sans ressources d'aucune espèce, les soldats de Cambyse se virent réduits à la plus affreuse disette. « Aussi longtemps qu'ils purent arracher quelque chose de la terre, dit

[1] Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. II, p. 396 et suiv.
[2] Voyez Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 4e édit., p. 601.

Hérodote, les soldats se soutinrent en se nourrissant d'herbes; cette ressource leur échappa quand ils arrivèrent aux sables, alors, quelques-uns d'entre eux commirent une action horrible : ils tirèrent au sort et mangèrent un homme sur dix. » On n'était pas encore arrivé à la troisième cataracte, dans un endroit qu'on nomma plus tard Cambusis ou le Trésor de Cambyse : il fallut revenir sur ses pas après avoir perdu dans le désert la plus grande partie de l'armée.

Quant aux troupes envoyées contre l'oasis d'Ammon, leur sort précis demeura enveloppé de mystère. A sept journées de marche de Thèbes, elles arrivèrent à une oasis qu'on appelait « l'île des Bienheureux » ; puis on perdit leurs traces. « On sait, dit encore l'historien d'Halicarnasse, que les troupes allèrent jusque là; après, nul n'en peut rien dire. » Dans tous les cas, elles ne purent parvenir à leur destination, et on n'en vit pas un seul homme revenir en Égypte. Les Ammoniens racontèrent que ce corps d'armée ayant fait, par le milieu du désert, à peu près la moitié du chemin, il s'était élevé du sud un vent impétueux (le simoun) qui les avait ensevelis sous des montagnes de sable.

L'orgueil de Cambyse avait reçu par ces désastres une si cruelle blessure, que sa raison n'y résista pas. Hérodote raconte que dans son enfance il avait été en proie à de fréquentes attaques d'épilepsie : son échec dans la Haute-Égypte les fit revenir avec une violence extraordinaire qui dégénéra en folie furieuse. Les quinze mois qu'il vécut encore ne furent remplis que par des actes de folie et de cruauté.

En rentrant à Memphis, il trouva la population en fête. Le dieu Apis venait de se manifester, et on célébrait son apparition par de grandes réjouissances. Cambyse, témoin de cette joie, s'imagina qu'elle venait de ses revers; il appela les magistrats de Memphis, et, malgré leurs explications, les condamna à mort comme imposteurs. Il manda ensuite les prêtres, les fit battre de verges et ordonna de tuer tous les Égyptiens que l'on trouverait célébrant la fête. Il voulut voir le taureau sacré lui-même et se le fit amener. « Voilà bien un dieu digne des Egyptiens, » dit-il, et en même temps il le frappa de son épée dans la cuisse. Le dieu mourut quelque temps après des suites de sa blessure : Mariette a retrouvé l'épitaphe de cet Apis dans le Sérapéum, et elle est aujourd'hui conservée au Musée du Louvre.

Une tyrannie épouvantable s'abattit alors sur les Égyptiens. L'inscription de la statue du Vatican, bien qu'elle tâche de voiler sous des expressions vagues le souvenir de ces fureurs, avoue qu'il ne se vit

jamais, de mémoire d'homme, de semblable calamité depuis le temps des Pasteurs. Le droit de propriété fut partout méconnu, le culte aboli ou entravé, les cérémonies auxquelles l'Égypte attachait tant de prix, étaient troublées ou interdites. « Pendant son séjour à Memphis, dit Hérodote, Cambyse ouvrit d'antiques sarcophages pour contempler les morts; il entra dans le temple de Vulcain (le dieu Phtah) et poussa de grands éclats de rire à l'aspect de la statue, car elle ressemble singulièrement à ce Patèque que les Phéniciens placent à la proue de leurs galères : pour en donner l'idée à ceux qui ne l'ont jamais vue, c'est l'image d'un Pygmée. Cambyse entra aussi dans le temple des Cabires où personne, hormis le prêtre, n'a le droit de pénétrer; il fit brûler leurs statues, après les avoir tournées en dérision; elles sont semblables à celle de Vulcain et l'on dit que les Cabires sont fils de ce dieu. »

Les Perses eux-mêmes n'étaient pas plus épargnés que les Égyptiens par ce fou furieux. Il ordonna le meurtre de la plus jeune de ses sœurs, qu'il avait voulu épouser, contrairement aux coutumes de la Perse qui interdisaient les mariages entre les enfants du même père et de la même mère. Pour rassurer sa conscience, il avait fait assembler les juges de son empire, afin de savoir d'eux s'il n'y avait pas une loi qui permît au frère d'épouser sa sœur. Les juges avaient répondu qu'ils ne connaissaient point de loi qui autorisât un pareil mariage, mais qu'il y en avait une qui permettait aux rois de Perse de faire personnellement tout ce qu'ils voulaient. Alors, le tyran la tua au lieu de l'épouser.

Nombre de Perses de la classe aristocratique périrent aussi. Un jour Cambyse fit enterrer vifs jusqu'à la tête douze personnages de sa cour. Une autre fois, s'adressant à Prexaspe, il lui demanda ce que les Perses pensaient de lui. « Maître, ils te comblent de louanges; mais ils croient que tu as un peu trop de penchant pour le vin. — Les Perses prétendent donc, reprit le prince, transporté de colère, que le vin me fait perdre la raison? Apprends s'ils disent vrai. Si je frappe au milieu du cœur de ton fils que tu vois debout dans ce vestibule, il sera constant que les Perses se trompent. » En disant ces mots, il banda son arc et frappa le fils de Prexaspe. Le jeune homme tomba; Cambyse fit ouvrir son corps pour voir où le coup avait porté, et la flèche se trouva au milieu du cœur. Alors, s'adressant tout joyeux au père : « Tu vois bien que les Perses ont perdu l'esprit. As-tu vu quelqu'un frapper le but avec plus de justesse? » Une autre fois, d'après la légende hellénique, il voulut

tuer Crésus qui, suivant la cour des Perses à titre de conseiller et d'ami, avait cru devoir avertir Cambyse en ces termes : « O roi, ne cède pas tout à fait à la jeunesse et à la colère ; modère-toi ; sache te contenir. Il est beau d'être prudent ; il est sage d'avoir de la prévoyance ; tu fais périr des hommes, tes concitoyens, que tu saisis sans cause raisonnable ; tu fais périr des enfants. Si tu continues, prends garde que les Grecs ne se révoltent contre toi. Ton père Cyrus m'a fait beaucoup de recommandations, et, entre autres, celle de t'avertir et de te suggérer ce que j'imaginerais pour ton bien. » A ce discours, Cambyse s'emporta avec une violence inouïe et saisit son arc pour tuer le vieux roi de Lydie. Celui-ci put se sauver à temps et se cacher, et Cambyse, tout en regrettant plus tard son emportement, et se réconciliant avec Crésus, fit mettre à mort les officiers qui l'avaient empêché d'accomplir son forfait.


Roi de Perse (Xerxès) et sa suite[1].

Tandis que ce tyran sanguinaire désolait l'Égypte par ces actes de démence furieuse, une révolution éclatait en Perse, qui rendit momentanément la souveraineté aux Mèdes. Cette révolution s'exécuta sous la direction et au profit des Mages, auxquels Cyrus avait laissé une grande influence et des positions importantes à sa cour, afin de ménager l'élément médique, dont une portion l'avait aidé à détrôner Astyage et s'était entièrement dévouée à sa cause. Il ne s'agissait pas seulement pour eux de s'emparer de l'autorité, mais bien de rétablir la prépondérance exclusive des Mèdes, et surtout la suprématie de leur religion, ennemie du mazdéisme pur des Perses. L'éloignement de Cambyse, le mécontentement général qui régnait dans l'empire, l'affaiblissement des mœurs et du caractère national des Perses, tout semblait faciliter ce mou-

[1] Bas-relief de Persépolis, d'après J. Ménant. *Les Écritures cunéiformes*, p. 38 (2e édition).

vement. Deux Mages de Parsagades, qui étaient frères, se chargèrent de l'exécution. Cambyse avait laissé à l'un deux, Patizeithès, l'administration des biens du domaine royal en Médie ; ce fut l'auteur de la révolte. Ce Mage n'ignorait pas la mort de Smerdis, le frère de Cambyse assassiné au commencement de l'expédition d'Égypte ; il savait qu'on la tenait cachée, qu'elle n'était connue que d'un petit nombre de Perses, et que la plupart croyaient ce prince vivant. Le frère de Patizeithès, Gaumatès, ressemblait d'une manière frappante au fils de Cyrus que Cambyse avait fait mourir. Au commencement de l'an 522, Patizeithès le plaça sur le trône, à Parsagades, sous le nom de Smerdis, et envoya des hérauts dans toutes les provinces et particulièrement en Égypte, pour défendre à l'armée d'obéir à Cambyse, et lui ordonner de ne reconnaître à l'avenir que Smerdis, fils de Cyrus. Aussitôt qu'il apprit cette révolte, Cambyse voulut partir pour la Perse, à la tête des troupes qui lui demeuraient fidèles. Mais en montant à cheval avec la précipitation d'un fou, il se blessa grièvement avec sa propre épée. Malgré cette blessure, il se fit porter en avant dans une litière ; la fatigue de la route envenima la plaie, la gangrène s'y mit, et Cambyse mourut misérablement dans un village de la Syrie qui s'appelait, suivant les historiens grecs, Ecbatane, et qu'on a cherché à identifier avec Carmel ou avec Hamath : c'est ainsi que s'accomplit l'oracle dont Cambyse se prévalait toujours, et qui lui avait prédit qu'il mourrait à Ecbatane.

§ 2. — LE FAUX SMERDIS.

Cambyse mort, le Mage Gaumatès se crut définitivement affermi sur le trône qu'il avait usurpé. Il régna paisiblement pendant quelques mois sous le nom de Smerdis. Malgré sa dignité de Mage, son origine perse le rendait populaire et contribuait à contrebalancer la mauvaise impression des entreprises religieuses que les Mages poursuivaient avec activité, sous sa protection, dans toutes les provinces iraniennes, persécutant les ministres du zoroastrisme et renversant ses autels. Dans le but de consolider son autorité et d'accroître le nombre de ses partisans, il exempta les peuples soumis au joug des Perses, de toute espèce d'impôts et de service militaire, leur accordant les mêmes privilèges qu'aux Perses eux-mêmes.

Cependant, le mystère dont il vivait entouré, afin de n'être pas reconnu, inspira des soupçons. Un Perse du nom d'Otanès (*Utana*), fils de Socrès (*Sukhra*), gouverneur de la Cappadoce méridionale, dont la fille était devenue l'une des femmes du faux Smerdis, put se convaincre que celui-ci était un imposteur. Voici de quelle manière. On savait que Cyrus avait jadis fait couper les oreilles à Smerdis le Mage pour une offense grave. Otanès demanda à sa fille de s'assurer en secret si l'homme qui partageait sa couche avait ou non les oreilles coupées. Phédyme fit savoir à son père que le roi était essorillé, de sorte qu'Otanès eut ainsi la certitude absolue que le roi n'était nullement Smerdis, fils de Cyrus, mais un audacieux usurpateur. D'ailleurs, Prexaspe, qui avait été jadis chargé par Cambyse de tuer son frère en secret, annonça publiquement qu'il avait mis à exécution l'ordre du roi. Otanès communiqua sa découverte à quelques-uns des principaux parmi les Perses, irrités comme lui de voir le pouvoir effectif et réel revenu aux Mèdes; ils se réunirent immédiatement et délibérèrent entre eux sur les moyens de renverser l'usurpateur. Les conjurés étaient au nombre de sept, tous de la tribu des Parsagadiens et pour la plupart issus du sang d'Achæménès; c'étaient, avec Otanès, Intaphernès (*Vindafrâna*), fils d'Œsoparès (*Uviçpdra*), Hydarnès (*Vidarna*), fils de Dysgarès (*Dujgara*), Gobryas (*Gaubruva*), fils de Mardonius (*Marduniya*), Mégabyze (*Bagamukhsa*), fils de Dadyès (*Daduhyâ*), Ardimanès (*Ardimainyus*) ou Aspathinès, fils d'Ochus enfin Darius (*Dârayavus*), fils d'Hystaspe (*Vistâçpa*). Tous avaient été établis par Cyrus dans les gouvernements de provinces importantes ou dans les premiers offices de la couronne.

Darius fut d'avis qu'on attaquât aussitôt le Mage dans sa résidence, avant que le bruit de la conspiration ne se répandît. Tous se rangèrent à son avis; incontinent, ils marchèrent sur le château où se tenait le faux Smerdis, à Sikhyouvâtis, en Médie.

Aux portes du palais, les gardes, pleins de déférence pour les plus nobles représentants de l'aristocratie des Perses, laissèrent passer sans défiance les conjurés. Mais dans la cour, les eunuques leur demandèrent ce qu'ils voulaient et leur barrèrent le passage. Une collision s'engagea et les eunuques furent massacrés. Les Perses pénètrent alors dans l'appartement des hommes où ils trouvent Gaumatès et son frère occupés à délibérer et qui se précipitent sur leurs armes. « L'un saisit son arme, l'autre sa javeline; il y eut alors une mêlée. Celui qui tenait son arc, serré de près par ses adversaires, ne put s'en servir; le second

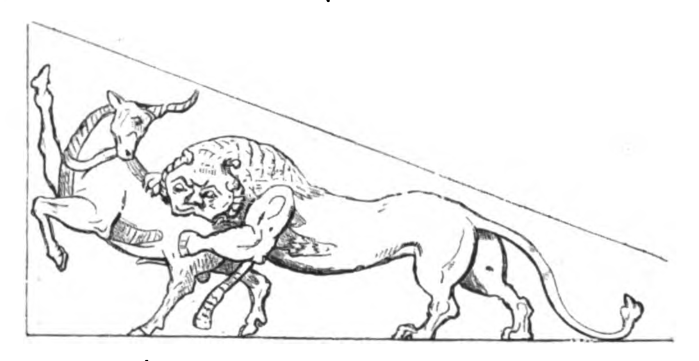
se défendit avec sa javeline ; il frappa à la cuisse Aspathinès et à l'œil Intaphernès qui perdit cet œil, mais ne mourut pas de sa blessure. L'autre Mage voyant que son arc lui est inutile se réfugie dans une salle voisine et veut en fermer les portes. Deux des sept conjurés, Darius et Gobryas s'attachent à sa poursuite. Gobryas le saisit corps à corps. Darius s'arrête hésitant, de peur de transpercer dans l'ombre son ami Gobryas ; celui-ci s'aperçoit que son compagnon demeure inactif et lui demande pourquoi il ne frappe point : « C'est dans la crainte de t'atteindre, répond Darius. — N'importe, s'écrie Gobryas, enfonce ton épée au travers de nos deux corps ! » Darius obéit et a la chance de ne tuer que le Mage.

Les conjurés se précipitent au dehors, montrent au peuple les têtes des deux usurpateurs, appellent tous les Perses à la révolte. Partout le signal du massacre est donné. « Si la nuit n'était survenue, poursuit Hérodote, on n'en eut pas laissé un seul vivant. » Ce tragique événement se passait le dixième jour du mois de bagayadis (avril 521). Dans l'ivresse de leur triomphe, les Perses instituèrent une fête annuelle pour rappeler leur délivrance et la chute du pouvoir de la caste des Mages ; un siècle plus tard, on célébrait encore cette fête qu'Hérodote appelle la *Magophonie* ; pendant sa durée, il était interdit à tout Mage de franchir le seuil de sa porte.

La révolution ainsi faite, les sept conjurés délibérèrent sur la forme de gouvernement qu'il convenait de donner à la Perse, puisque la lignée directe de Cyrus était éteinte ; après une discussion sérieuse sur les avantages et les inconvénients de chacune des trois formes, monarchique, aristocratique et démocratique, on s'arrêta à la première, qui fut jugée la meilleure. Cette délibération, racontée par Hérodote, a été traitée de fable par quelques historiens modernes ; mais si les circonstances en sont embellies, elle concorde parfaitement avec ce que nous avons dit plus haut des mœurs des Perses encore à cette époque ; et, dans la délibération des conjurés, il ne s'agissait que du gouvernement à établir chez les Perses proprement dits, qui devaient, en tout état de cause, continuer à gouverner autocratiquement les autres peuples. Quant à la manière dont il fallait élire le nouveau roi, il fut décidé que le lendemain matin les sept chefs se rendraient à cheval devant la ville et qu'on proclamerait celui dont le cheval saluerait le premier de ses hennissements le soleil levant. Une ruse d'Œbarès, l'écuyer de Darius, assura la victoire à son maître (521). Quand la nuit

fut venue, il conduisit dans le faubourg de la ville une jument et s'arrangea, le lendemain matin, pour que le cheval de Darius la vît le premier. Effectivement, en l'apercevant, le cheval s'élança et hennit. Au même instant, un éclair sillonna le ciel serein et l'on entendit un coup de tonnerre. Ces prodiges montrèrent qu'Ormuzd était favorable à Darius, qui fut proclamé roi. Il avait épousé Atossa et Artystone, filles de Cyrus, Parmys, fille de Smerdis, frère de Cyrus, et Phédyme, fille d'Otanès ; il descendait d'Achæménès, à la cinquième génération, par un frère cadet du père de Cyrus, Ariaramnès (*Aryâramna*). Son père, Hystaspe, était gouverneur de la Perse, et le demeura après qu'il fut monté sur le trône. Son beau-père Otanès, qui avait tant contribué à lui procurer la couronne, reçut pour lui et ses descendants, comme un honneur insigne, le droit de porter la robe médique.

Très peu de temps après son avènement, Darius trouva le moyen



Bas-relief de Persépolis[1].

de faire tuer Intaphernès et toute sa famille pour une cause très futile : il redoutait sans doute en lui un compétiteur. Les cinq autres conjurés reçurent en souveraineté héréditaire, mais vassale du roi des rois, les provinces dont ils avaient déjà le gouvernement.

Tel est le récit d'Hérodote. Il est confirmé dans toutes ses parties et complété sur beaucoup de points par un monument d'une importance capitale, qui est venu, depuis qu'on déchiffre les écritures cunéiformes, apporter le plus éclatant hommage à la véracité du Père de l'histoire.

A une lieue environ au nord de Kirmanschah, à gauche de la route

[1] D'après J. Menant, *Les Achéménides et les Inscriptions de la Perse*, p. 47.

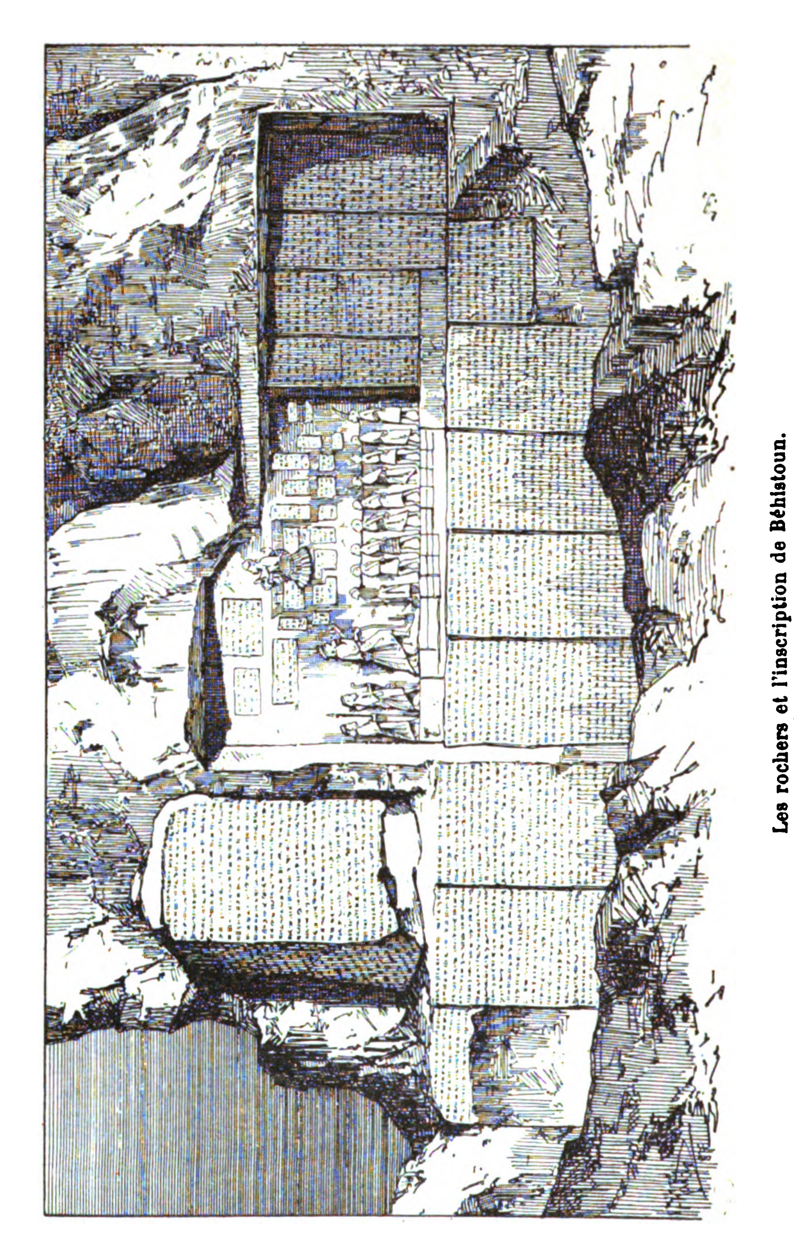
de Bagdad à Hamadan, dans le Kurdistan perse et sur le territoire de l'ancienne Médie, se trouve le rocher de Behistoun, le mont Bagistan des géographes classiques, qui a une hauteur perpendiculaire de quatre cent cinquante-six mètres. Sur son flanc est sculpté un bas-relief colossal, au-dessus d'une inscription tellement étendue que le voyageur Ker-Porter disait qu'il faudrait deux mois pour la copier. Le bas-relief représente une scène des plus intéressantes : Au-dessus du tableau et le dominant, on voit la grande figure d'Ormuzd dans le disque ailé, comme la divinité suprême du panthéon assyrien. Darius, appuyé sur son arc et faisant le geste du commandement, pose le pied sur la poitrine d'un malheureux qui lève les bras pour demander grâce ; il regarde neuf autres personnages qui sont debout devant lui, la corde au cou, enchaînés l'un à l'autre et les mains liées derrière le dos. A côté du roi, se tiennent des officiers de sa cour. L'explication de cette scène, déjà éloquente par elle-même, nous est fournie tout au long par le texte qui l'accompagne. Nous savons ainsi que le personnage auquel Darius inflige le dernier outrage en lui marchant sur le corps, est le mage Gaumatès ; les autres captifs sont les chefs qui, profitant du désordre causé par l'usurpation de ce dernier, se soulevèrent, comme nous le verrons, dans presque toutes les provinces. L'inscription, dont on doit la conquête et la publication à M. Henry Rawlinson, répète trois fois le même texte, dans les trois langues officielles de la chancellerie des Achéménides. Elle comprend, dans le texte perse seulement, quatre cent seize lignes et raconte l'avènement de Darius et les faits de son règne jusqu'à l'an 515 av. J.-C. C'est le plus précieux document sur cette époque de l'histoire, et nous y ferons de nombreux emprunts : traduit successivement par M. Rawlinson et par M. Oppert, il est actuellement à la portée de tous.

Voici d'abord comment l'inscription de Behistoun raconte la mort du faux Smerdis et l'avènement du fils d'Hystaspe. Il ne faut pas oublier que c'est un récit *officiel*, dans lequel, naturellement, la conspiration des sept seigneurs perses devait se transformer en une restauration du pouvoir légitime, opérée par Darius avec l'aide d' « hommes fidèles », qui sont énumérés à la fin de l'inscription, exactement comme chez Hérodote.

« Lorsque Cambyse eut tué Smerdis, le peuple ignora que Smerdis était mort. Après cela, Cambyse alla en Égypte. Lorsque Cambyse était en Égypte, le peuple devint rebelle. Le mensonge était fré-

quent dans le pays, et en Perse, et en Médie, et dans les autres provinces.

« Il y avait alors un Mage nommé Gaumatès. Celui-ci se souleva dans



Les rochers et l'inscription de Béhistoun.

Parsagades, là où est une montagne nommée Arcadrès ; ce fut le 24 du mois de viyahna (février 522) qu'il s'insurgea. Il trompa le peuple par ces paroles : « Je suis Smerdis, le fils de Cyrus, le frère de Cambyse. »

Alors le peuple entier devint rebelle, alla vers lui en abandonnant Cambyse, et la Perse et la Médie et les autres provinces. Celui-là saisit l'empire.... Après cela, Cambyse mourut en se blessant lui-même.

« Cet empire que Gaumatès le Mage ravit à Cambyse, cet empire avait été à notre race dès longtemps. Après que Gaumatès le Mage eut ravi à Cambyse et la Perse, et la Médie, et les autres pays, il fit à sa volonté : il fut roi. Il n'y avait pas un homme, ni en Perse, ni en Médie, même un homme de notre race, qui eût osé arracher la couronne à ce Gaumatès le Mage. Le peuple le craignait à cause de sa cruauté. Il aurait tué tous ceux qui connaissaient l'ancien Smerdis; il aurait tué le peuple, afin que l'on ne reconnût pas qu'il n'était pas Smerdis, le fils de Cyrus. Personne n'osait dire quoi que ce fût à l'égard de Gaumatès le Mage jusqu'à ce que je vinsse. Alors je priai Ormuzd;



Bas-relief accompagnant l'inscription de Behistoun[1].

Ormuzd m'apporta du secours. C'était le 10 du mois de bâgayâdis (avril 521), lorsque je tuai, accompagné d'hommes fidèles, Gaumatès le Mage et ses principaux complices. Il y a un château nommé Sikhyouvatis dans le pays de Nisée en Médie; c'est là que je le tuai. Je lui ravis l'empire. Par la volonté d'Ormuzd, je devins roi; Ormuzd me conféra la souveraineté.

« L'empire, qui avait été arraché à notre race, je l'ai restauré. Je l'ai remis à sa place. Comme il avait été avant moi, ainsi je l'ai rétabli. Les autels que Gaumatès le Mage avait renversés, je les ai relevés en sauveur du peuple; j'ai rétabli les saintes cérémonies du culte antique; j'ai rétabli l'ordre en Perse, en Médie et dans les autres provinces. »

[1] D'après J. Menant. *Les Achéménides*, etc., p. 124.

Ce dernier paragraphe est capital, car il établit de la manière la plus précise l'antagonisme existant entre la religion des Mages et celle de Zoroastre, ainsi que le caractère essentiellement religieux de la révolution tentée par le faux Smerdis et de la réaction perse qui porta Darius au trône et mit le pouvoir aux mains de la seconde branche de la dynastie des Achéménides.

§ 3. — DARIUS (521-485). — TROUBLES DE L'EMPIRE PERSE.

Devenu roi de la manière que nous venons de raconter, Darius se trouva, en prenant possession du pouvoir, placé en face d'une série de formidables insurrections, dont les unes avaient commencé sous le règne passager du faux Smerdis, et dont les autres éclatèrent aussitôt après son propre avènement. Il lui fallut six ans pour les réduire toutes et pour faire reconnaître son autorité dans l'étendue entière de l'empire. Ces mouvements n'étaient pas, en effet, de simples émotions populaires produites par un caprice passager, une vexation locale ou les instigations ambitieuses de quelque grand seigneur. Ils éclatèrent, pour la plupart, dans les contrées que des rivalités nationales séparaient profondément de leurs nouveaux maîtres et rappelèrent d'anciens souvenirs d'indépendance. Du reste, presque toutes les parties de l'empire en furent successivement ou simultanément le théâtre. La Susiane et même un instant la Perse s'enflammèrent à leur tour, et le feu se rallumait sans cesse dès qu'on le croyait éteint. Cependant, il semble que les Mèdes, récemment irrités par la perte de leur prépondérance et le massacre des Mages; les Arméniens, blessés sans doute de se voir traités trop en sujets par ceux dont ils avaient prétendu devenir surtout des alliés; enfin les Babyloniens, jaloux d'une indépendance dont ils avaient privé les Juifs et qui venaient de perdre à la fois la liberté et l'empire, furent ceux qui opposèrent la plus dangereuse résistance.

Hérodote n'a raconté qu'un petit nombre d'épisodes de ces troubles qui remplirent toute la première partie du règne de Darius, les plus importants, du reste. Mais l'inscription de Behistoun nous en fournit les plus abondants détails. Elle débute par la double insurrection d'Assina ou Athrina (Athrinès), fils de Umbadaranma (Opadarmès), un des derniers rois de la Susiane, et de Nidintabel, qui prit le nom de Nabuchodonosor et se proclama roi à Babylone.



« Lorsque j'eus tué le Mage Gaumatès, un homme nommé Athrinès fils d'Opadarmès, se révolta en Susiane. Il disait au peuple : « Je suis roi en Susiane... » Et un homme babylonien nommé Nidintabel, fils d'Ainiri, se révolta, lui aussi, en Babylonie. Il dit en mentant au peuple : « Je suis Nabuchodonosor, le fils de Nabonid. » Alors le peuple babylonien tout entier passa à ce Nidintabel.

« Alors, j'envoyai une armée en Susiane ; lui, Athrinès, fut amené, enchaîné devant moi. Je le tuai.

« Alors je marchai vers Babylone contre ce Nidintabel, qui se disait Nabuchodonosor. L'armée de Nidintabel défendait le Tigre ; elle se tenait sur des bateaux. Alors je partageai l'armée en deux parties ; je fis monter l'une sur des chameaux, je fis amener des chevaux pour l'autre. Ormuzd m'accorda son secours ; par sa volonté, je franchis le Tigre. Ensuite, je tuai beaucoup de monde à Nidintabel. Ce fut le 27 du mois d'athriyâdis (novembre 521) que nous livrâmes cette bataille.

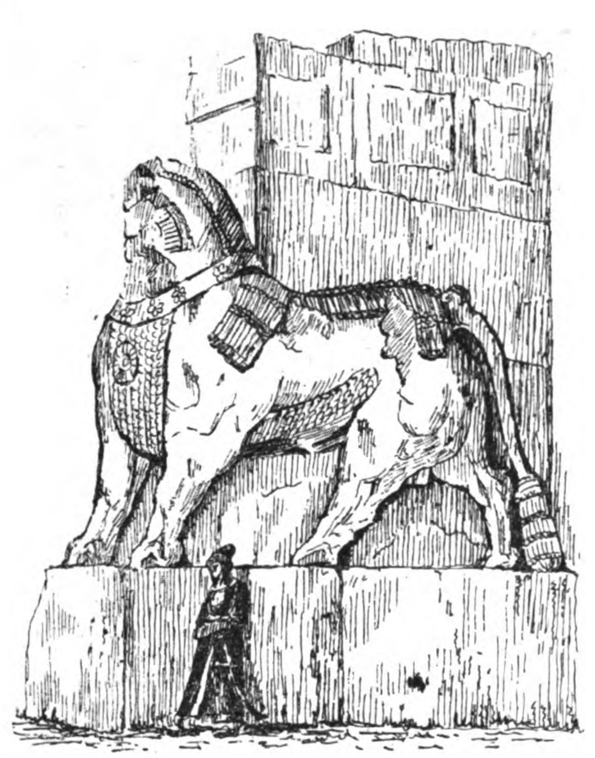
« Alors je marchai contre Babylone. Lorsque je vins près de Babylone à une ville nommée Zazâna, sur l'Euphrate, ce fut là que Nidintabel, qui se disait Nabuchodonosor, s'approcha avec son armée pour livrer bataille. Nous combattîmes. Ormuzd me prêta son concours ; par sa volonté, je tuai beaucoup de monde de l'armée de Nidintabel.... Ce fut le 2 du mois d'anâmaka (décembre 521) que nous livrâmes la bataille.

« Ensuite, je marchai contre Babylone, je pris Babylone et ce Nidintabel en personne, et je le tuai dans sa capitale. »

Ce résumé officiel ne pouvait renfermer tous les détails qu'Hérodote fournit sur la guerre de Babylone et qui complètent le récit du texte de Behistoun. Darius, suivant ce que rapporte l'historien d'Halicarnasse, fut obligé de rassembler toutes ses forces pour soumettre la cité rebelle. Les Babyloniens avaient fait de grands préparatifs de défense, et, pour avoir moins à craindre de la famine, il avaient eu la barbarie de tuer presque toutes les femmes de la ville. Le souvenir de la prise de leur cité par Cyrus tenait leur vigilance en éveil ; ils repoussèrent toutes les attaques et déjouèrent toutes les ruses. Nabuchodonosor III, qui avait sur le Tigre une véritable flotte armée, s'opposa longtemps avec succès au passage de l'armée de Darius. Quand les Perses eurent enfin triomphé de ses efforts, il livra une première bataille, puis, six jours après une seconde à Susunu ou Zazâna, entre le Tigre et l'Euphrate, en décembre 521. Toujours vaincu, malgré des prodiges de valeur, il s'en-

ferma dans sa capitale, résolu à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le siège dura vingt mois, d'après Hérodote. Nabuchodonosor fut pris et mis à mort (519).

Autour de ces événements si simples, mais en même temps si importants, l'imagination orientale agença une légende. Darius, dit-elle, était sous les murs de Babylone et il commençait à douter du succès de son entreprise, lorsque, le vingtième mois du siège, un de ses officiers, Dadyès, père de ce Mégabyze qui avait pris part à la conspiration contre Smerdis le Mage, s'avisa d'un stratagème qui rendit le roi de Perse maître de la place. Hérodote l'appelle constamment Zopyre (*Dazdaupira*), et l'historien d'Halicarnasse se montre toujours si bien informé qu'il faut admettre que ce personnage portait deux noms en même temps, chose assez commune chez les Orientaux.



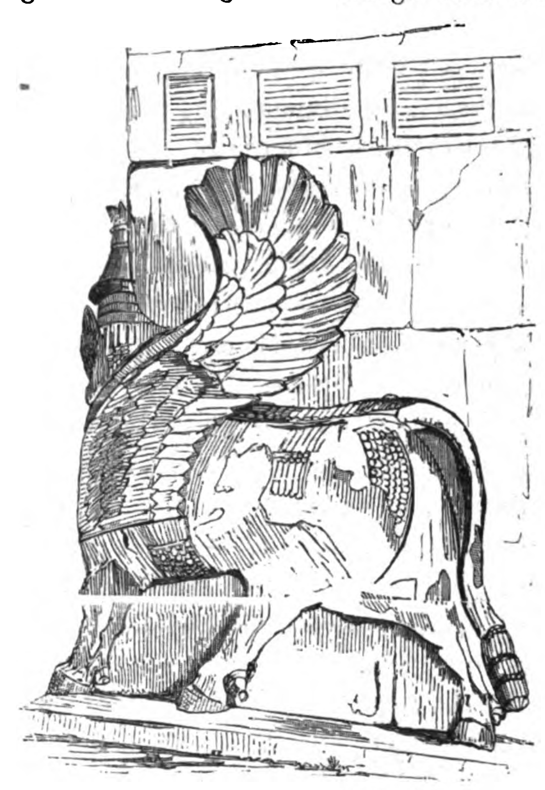
Taureau du palais de Xerxès à Persépolis [1].

Zopyre proposa à Darius de s'introduire dans Babylone comme transfuge et victime des cruautés de son maître. Pour mieux tromper les Babyloniens, il se coupa le nez et les oreilles, se mit le corps en sang à coups de fouet et se présenta en cet état au roi de Babylone. Les Babyloniens l'accueillirent volontiers et lui accordèrent le commandement d'un corps de troupes. Quelques jours après son arrivée, il sortit à la tête de l'armée et, ainsi qu'il avait été convenu avec Darius, il surprit et tailla en pièces un corps de mille hommes que le roi lui avait opposé. Dans une seconde sortie, il défit deux mille ennemis, et dans une troisième quatre mille. Ces succès le rendirent

[1] D'après J. Menant. *Les Achéménides et les Inscriptions de la Perse*, p. 41.

tout-puissant parmi les assiégés, qui lui confièrent la garde des remparts. Ce fut la perte des Babyloniens. Darius ayant, au jour convenu, fait approcher toutes ses forces, Zopyre leur ouvrit deux des portes de la place. Babylone tomba ainsi pour la seconde fois en la puissance des Perses, qui en démantelèrent les remparts et en enlevèrent les portes. Trois mille des principaux parmi les Babyloniens furent mis en croix.

Quant à Zopyre, dont la légende a une singulière analogie avec celle de Sextus Tarquin au siège de Gabies, l'antiquité admira beaucoup son dévouement, que nous appellerions aujourd'hui une trahison odieuse. Il obtint la ville de Babylone pour la gouverner et en percevoir les revenus sa vie durant, et on rapporte que Darius déclarait souvent qu'il eût mieux aimé que Zopyre ne se fût pas traité si cruellement que de devenir maître de vingt autres villes comme Babylone. Si l'on en croit Plutarque, un jour qu'il tenait une grenade et que quelqu'un lui demandait quel bien il voudrait multiplier autant que les grains de ce fruit, il prononça le nom de Zopyre.



Taureau ailé du palais de Xerxès à Persépolis[1].

Ce long siège de vingt mois fit renaître l'espérance au cœur des patriotes de toutes les nations, que la terreur seule tenait subjuguées. Le feu était aux quatre coins de l'empire et l'incendie se propageait de ville en ville avec une inquiétante rapidité.

« Pendant que j'étais à Babylone, continue Darius dans l'inscription de Behistoun, les provinces suivantes devinrent rebelles contre

[1] D'après J. Menant. *Op. cit.*, p. 42.

moi : la Perse, la Susiane, la Médie, l'Assyrie, l'Arménie, la Parthie, la Margiane, la Sattagydie, la Scythie.

« Il fut un homme nommé Martiya, fils de Sinsichris, qui habitait une ville de Perse nommée Kuganaka. Il se souleva en Susiane et parla ainsi au peuple : « Je suis Umman, roi en Susiane[1]. » Je me mis en marche vers la Susiane ; puis les Susiens, tremblant devant moi, prirent ce Martiya, qui étaient leur chef, et le tuèrent. »

Ceci se passa pendant la durée du siège de Babylone, dont Darius s'écarta peu de temps pour marcher vers Suse, et, suivant toutes les probabilités, au printemps de 520.

Suse n'était pas sitôt rentrée dans l'obéissance que Darius était obligé de voler en Médie ou Sattarita (Khsatrita) se disant descendu de Cyaxare, essaya de relever l'étendard national et se proclama roi sous le nom de Phraorte II. Les Mèdes crurent que le moment était venu de secouer le joug des Perses : ils acclamèrent le descendant plus ou moins légitime de leurs anciens rois et coururent aux armes. Ce fut une des révoltes les plus terribles que Darius ait eues à combattre.

« Un homme nommé Phraorte (Fravartis), lisons-nous dans l'inscription, se révolta en Médie. Il parla au peuple ainsi : « Je suis Xathritès , de la race de Cyaxare. » Puis le peuple mède devint rebelle contre moi et fit défection vers ce Phraorte; il devint roi en Médie.

« L'armée perse et mède qui était auprès de moi m'était fidèle ; j'envoyai cette armée sous le commandement de mon serviteur, le Perse Hydarnès. Je parlai ainsi aux soldats : « Allez, battez cette armée mède qui ne m'obéit pas. » Et alors Hydarnès partit pour attaquer les Mèdes. Il y a en Médie une ville nommée Marus : c'est là qu'il livra la bataille aux Mèdes. Ormuzd m'accorda son secours ; par sa volonté, l'armée d'Hydarnès battit l'armée rebelle. Ce fut le 6 du mois d'anâmaka (décembre) qu'ils livrèrent la bataille (520). Ensuite, mon armée m'attendit en Médie, dans une ville nommée Kampada, jusqu'à mon arrivée en Médie.

« J'envoyai mon serviteur Dadarsès, un Arménien, en Arménie. Je lui parlai ainsi : « Marche et bats le peuple rebelle qui ne m'obéit pas. » Puis Dadarsès marcha pour subjuguer l'Arménie. Les rebelles s'avan-

[1] Il se donnait sans doute pour descendant de l'ancienne dynastie nationale, dont l'un des derniers rois s'était appelé Téumman. (Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. IV, p. 330.)

cèrent contre Dadarsès pour lui offrir le combat. Dadarsès accepta la bataille. Il y a en Arménie une ville nommée Zuza : c'est là qu'ils en vinrent aux mains. Ormuzd m'accorda son secours ; par sa grâce, mon armée tua beaucoup de monde à l'armée ennemie ; ce fut le 6 du mois de thuravâhara (mai 519) que la bataille fut livrée.

« Pour la deuxième fois, les rebelles, se mettant en marche, attaquèrent Dadarsès. Il y a un fort en Arménie nommé Tigra : c'est là qu'eut lieu le combat.... Par la protection d'Ormuzd, mon armée battit fortement l'armée des rebelles ; la bataille eut lieu le 18 du mois de thuravâhara (mai). L'ennemi laissa cinq cent quarante morts sur le champ de bataille et Dadarsès fit cinq cent vingt prisonniers.

« Pour la troisième fois, les rebelles se mirent en marche pour attaquer Dadarsès et lui livrer bataille. Il y a un fort en Arménie nommé Uyama : c'est là qu'ils en vinrent aux mains. Par la grâce d'Ormuzd, mon armée tua beaucoup de monde de l'armée rebelle. Ce fut le 9 du mois de thâigarçis (octobre) que la bataille fut livrée. Ensuite Dadarsès m'attendit longtemps en Arménie, jusqu'à mon retour de Médie. »

Ces trois combats, livrés en 520 et 519 (la révolte d'Arménie ayant été contemporaine de celle de Médie), n'avaient été en réalité rien moins que des victoires et n'avaient pu amener la soumission des Arméniens, car il fallut que Darius envoyât contre eux un nouveau général et une nouvelle armée, qui leur livra bataille deux fois, à la fin de 519 et dans le printemps de 518. Bloquant Dadarsès au cœur de leurs montagnes, les rebelles d'Arménie avaient marché en avant et étaient descendus en Assyrie, fait grave, car la Médie n'était toujours pas domptée.

« Omisès est mon serviteur ; je l'envoyai en Arménie et lui parlai ainsi : « Marche, anéantis cette armée rebelle qui ne m'obéit pas. » Puis Omisès marcha pour se rendre maître de l'Arménie. Les rebelles vinrent au devant d'Omisès pour lui livrer bataille. Il y a en Assyrie une ville nommée Issidu : c'est là qu'eut lieu le combat. Par la protection d'Ormuzd, mon armée tua beaucoup de monde à l'armée des rebelles ; ce fut le 15 du mois d'anâmaka (15 décembre 519) que se donna la bataille.

« Pour la deuxième fois, les ennemis se mirent en marche contre Omisès pour tenter le combat. Il y a une contrée en Arménie nommée Autiyârâ ; c'est là qu'ils combattirent. Par la grâce d'Ormuzd, mon armée tua beaucoup de monde à l'ennemi qui eut 2,045 morts et perdit

559 prisonniers ; ce fut vers la fin du mois de thuravâhara (mai 518) qu'ils livrèrent la bataille. Ensuite Omisès m'attendit en Arménie jusqu'à ce que j'arrivasse en Médie. »

Tout ceci s'était passé en partie tandis que Darius était retenu devant Babylone, dont le siège s'éternisait, paralysant le meilleur des forces de la monarchie perse. Babylone ayant enfin succombé, Darius redevint maître de se porter, dès la fin de 519, avec le gros de son armée vers les autres provinces insurgées, et bientôt les choses changèrent de face.

« Ensuite, » dit alors l'inscription de Behistoun, continuant à placer le langage dans la bouche du roi, « je partis de Babylone et je marchai contre la Médie pour la pacifier. Il y a une ville en Médie nommée Gundurus ; c'est là que Phraorte, qui se disait roi en Médie, me rencontra avec son armée pour me livrer bataille... Par la grâce d'Ormuzd, je tuai beaucoup de monde de cette armée de Phraorte. » La bataille eut lieu le 25 du mois d'adukanis (juin 518).

« Ensuite ce Phraorte, s'enfuit avec quelques cavaliers fidèles, à Ragæ de Médie. J'envoyai des troupes à sa poursuite. Phraorte fut pris et amené devant moi. Je lui coupai le nez, les oreilles, la langue... Il fut tenu enchaîné à ma porte ; tout le peuple le voyait. Ensuite je le fis crucifier à Ecbatane, lui et les hommes qui avaient été ses complices. »

La soumission de la Médie eut pour conséquence immédiate celle de l'Arménie ; le récit officiel de Darius ne parle pas de cette dernière, car elle dut être obtenue sans combat, du moment que Phraorte eut été vaincu. En consultant la liste chronologique des rois d'Arménie donnée par Moïse de Khorène, on voit que la révolte de ce pays avait coïncidé avec la mort de Tigrane Ier, le fidèle allié de Cyrus et en général des rois de Perse. Les insurgés, dont on ne connaît pas le chef, voulaient sans doute éloigner du trône son fils Vahakn ; la victoire de Darius en Médie eut pour résultat d'asseoir solidement son pouvoir qu'il garda jusqu'à sa mort, en 493.

Après avoir raconté la mort de Phraorte, l'inscription de Behistoun indique le sort de quelques insurrections qui se rattachaient à celle de la Médie. C'est d'abord celle de la Sagartie, à la tête de laquelle s'était placé un individu du nom de Sithratachmès, qui se prétendait issu de Cyaxare. Le général mède Tachmaspadès le battit et le fit prisonnier vers le même moment où Phraorte était également pris. « Il fut amené devant moi. Je lui coupai le nez et les oreilles... Il fut tenu enchaîné à ma porte, et tout le peuple le voyait. Plus tard, je le fis crucifier à

Arbèles et je fis mettre en croix les cadavres des morts et les prisonniers vivants. »

C'est ensuite la révolte de la Parthie et de l'Hyrcanie, qui avaient embrassé le parti de Phraorte. Le prétendant mède étant vaincu et mis à mort, Darius envoya son propre père, Hystaspe, qui vivait encore, contre ces deux provinces, dont le fonds de la population était touranien. Il lui suffit, pour les réduire, de deux batailles, livrées en avril et en juillet 518.

La Margiane s'était également insurgée à l'instigation de Phradès (Frâda). Dadarsès, satrape de Bactriane, personnage différent de celui du même nom qui avait conduit une armée en Arménie, marcha contre cette portion rebelle de son gouvernement. En octobre 518, elle rentrait dans l'obéissance à la suite d'une bataille dans laquelle Phradès, le chef des insurgés, eut 4,103 hommes tués et perdit 6,562 prisonniers.

Tandis que les lieutenants de Darius achevaient ainsi de détruire les dernières ramifications de la révolte de Phraorte et que ce roi se trouvait encore en Médie, une des plus dangereuses insurrections que le fils d'Hystape ait eu à vaincre éclata dans la Perse même, sur la fidélité de laquelle il croyait pouvoir compter en toute occasion et dans laquelle il avait trouvé jusqu'alors son plus solide appui. Ce soulèvement fut provoqué par un faux Smerdis, qui s'appelait en réalité Vahyazdate, suivant le monument de Behistoun. C'était encore un des mouvements combinés de manière à coïncider avec celui de Phraorte ; mais il fit long feu, pour nous servir d'une expression vulgaire, et il éclata seulement lorsque le chef mède venait d'être vaincu. Darius envoya contre l'imposteur Vahyazdate, un de ses généraux, du nom d'Artavasde, tandis que la guerre se continuait en Parthie et en Margiane. Deux batailles furent livrées sur le territoire de la Perse, en mai et en août 517, à Racha et à Paraga : ce furent deux victoires pour le général de Darius, et à la suite de la dernière, Vahyazdate fut fait prisonnier dans la forteresse d'Uvadsaya. Darius le traita comme les autres chefs rebelles tombés entre ses mains et le fit mettre en croix.

Mais ce Vahyazdate avait envoyé un de ses partisans soulever l'Arachosie, et cette province, encore mal soumise, avait répondu à ses excitations. Le satrape d'Arachosie, nommé Hyanès (*Vivâna*), fut d'abord battu par les insurgés au commencement de 517 ; mais Darius lui ayant envoyé des secours, il prit sa revanche et anéantit leur armée quelques mois plus tard.

Darius avait rudement châtié Babylone de sa révolte ; il devait penser que la grande cité chaldéenne ne ferait plus de nouvelles tentatives pour recouvrer son indépendance. Mais le sentiment national était trop vif chez elle pour être facilement comprimé ; le souvenir de son ancienne grandeur était trop vivace chez ses enfants. En 517, profitant de ce que Darius était absent, occupé de guerres difficiles dans le fond des contrées aryennes, les Babyloniens se soulevèrent de nouveau. Ils se groupèrent autour d'un Arménien du nom d'Arakhou, fils de Haldita, lequel se donnait, lui aussi, pour Nabuchodonosor, fils de Nabonid. Cette fois, Darius n'alla pas en personne à Babylone ; il y envoya un général mède du nom de d'Intaphernès (*Vindafrana*) qui emporta la ville d'assaut et s'empara de la personne d'Arakhou qui paraît avoir dominé à Babylone seulement pendant six mois.

Un nouveau soulèvement de la Susiane accompagna celui de Babylone. Ce fut Gobryas, l'un des sept meurtriers de Gaumatès le Mage, que Darius chargea de le réprimer. Il y réussit au printemps de 516.

On a vu plus haut que le pays des Saces, habitant aux sources de l'Iaxarte, avait été du nombre des provinces qui s'étaient insurgées en 520, pendant le siège de Babylone. Tant que Darius eut affaire à des révoltes sérieuses au cœur même de son empire, il ne s'occupa pas de cette région si reculée ; mais quand il fut parvenu à étouffer toutes les autres rébellions et à asseoir solidement son autorité partout où Cyrus avait également régné, il se retourna vers les Saces. L'expédition étant difficile, il la dirigea en personne et parvint à s'emparer du roi Sarukha. Malheureusent la partie de l'inscription de Behistoun qui contenait le récit détaillé de cette campagne est déplorablement mutilée. Elle paraît avoir eu lieu en 516.



Cylindre-cachet de Darius [1].

Ce fut la fin des travaux de Darius pour reconquérir pied à pied la totalité des domaines de la monarchie perse, un moment disloquée par les insurrections, et pour en reconstituer l'unité. Aussi, après l'énumération de ses victoires, le grand roi s'écrie triomphalement : « Voilà les neuf rois que j'ai pris et défaits dans ces batailles. Ces pays m'étaient

[1] D'après J. Menant. *Les Achéménides et les Inscriptions de la Perse*, p. 61.

rebelles, le mensonge me les avait ravis ; ces rois trompaient le peuple, mais mon armée les prit ; Ormuzd les mit dans mes mains, il les livra à ma merci et je leur arrachai le pouvoir. O toi qui seras roi après moi, garde-toi du mensonge ; l'homme qui ment, punis-le sévèrement, et si tu règnes ainsi, mon pays sera puissant ! »

Tel est le récit de l'inscription de Behistoun. La majorité des faits qu'il contient étaient absolument inconnus avant qu'on ne déchiffrât ce texte précieux. Mais en revanche, Hérodote nous a conservé le souvenir d'un événement de la même époque dont l'inscription ne parle pas, et que nous devons ajouter ici. C'est la mort du puissant satrape de Lydie, Orétès qui, favorisant les souvenirs d'indépendance qui se rattachaient à l'ancien royaume de Crésus, s'était constitué une véritable principauté où il ne lui manquait plus que le titre de roi. Darius n'osa ou ne put l'attaquer, trop occupé qu'il était à réduire les autres révoltes qui menaçaient de faire crouler l'empire : il trouva plus expéditif de le faire assassiner. Orétès avait lui-même tué le gouverneur de Dascylion et son fils, quoiqu'ils fussent tous deux des Perses de distinction. Outre une infinité d'autres crimes, il avait assassiné un courrier de Darius, porteur d'ordres qui ne lui étaient pas agréables. Mais comme il avait une garde de 1,000 Perses et des forces considérables, puisque son gouvernement comprenait la Phrygie, la Lydie et l'Ionie, Darius imagina, pour s'en débarrasser, le moyen suivant. Il réunit les Perses les plus qualifiés et les plus fidèles à sa personne, et leur demanda : « Qui d'entre vous me promettra d'exécuter une chose où il ne s'agit que d'habileté, et où il n'est pas nécessaire d'employer la force et le grand nombre ? » En même temps il leur rappela les crimes d'Orétès et la nécessité de le punir. Aussitôt trente Perses s'offrirent à l'envi pour le servir. Darius, ne voulant pas montrer de préférence, ordonna que le sort déciderait. Il tomba sur Bagæus. Voici comment s'y prit celui-ci. Il écrivit plusieurs lettres sur différentes affaires, les scella du sceau de Darius, et partit pour Sardes avec ces dépêches. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il alla trouver Orétès et donna les lettres l'une après l'autre au secrétaire du roi dans la satrapie pour en faire lecture. Il avait l'intention de sonder ainsi les gardes ; ayant remarqué qu'ils avaient beaucoup de respect pour ces lettres du roi, il en donna une autre ainsi conçue : « Perses, le roi Darius vous défend de servir désormais de gardes à Orétès. » Aussitôt ils mirent bas leurs piques. Encouragé par cette sou-

mission, Bagæus mit entre les mains du secrétaire la dernière lettre qu'il portait : « Le roi Darius ordonne aux Perses qui sont à Sardes de tuer Orétès. » A l'instant même les gardes tirèrent leurs épées et tuèrent le satrape.

Un des crimes d'Orétès avait été la mort de Polycrate, tyran de Samos. Il l'avait attiré à Sardes et l'avait fait mettre en croix. Syloson, frère de Polycrate, obtint de Darius, auquel il avait rendu, du temps de Cambyse, quelques services, qu'une armée perse le rétablît dans Samos. Cette île, naguère indépendante et si puissante, devint ainsi tributaire du grand roi.

§ 4. — LES SCYTHES D'EUROPE

Après avoir étouffé toutes les révoltes et donné à son empire une organisation administrative des plus puissantes dont nous expliquerons plus loin tous les rouages, Darius crut qu'il était d'une habile politique, pour conserver la paix à l'intérieur, d'occuper à l'extérieur l'activité guerrière de ses peuples et en particulier celle des Perses qui, accoutumés à la guerre, formaient en quelque sorte une aristocratie militaire dans l'empire. Son orgueil l'invitait d'ailleurs à entrer dans la voie des conquêtes, pour ne pas demeurer en arrière de Cambyse, de Cyrus ou des anciens monarques babyloniens. Cyrus avait conquis l'Asie, Cambyse porté ses armes en Afrique ; Darius entreprit de devenir le maître de l'Europe. C'est dans cette intention que, sous le double prétexte d'empêcher à l'avenir des invasions toujours menaçantes et de tirer vengeance de la suprématie que des hordes scythiques avaient exercée pendant quelques années sur toute l'Asie antérieure au temps de Cyaxare, le puissant roi de Perse organisa une grande expédition contre les Scythes.


Guerrier scythe[1].

Le nom de Scythes chez les Grecs et celui de Çakas chez les Perses, exactement synonymes, étaient des appellations vagues et générales, qui désignaient toutes les tribus vivant à l'état nomade dans les steppes immenses au nord de la mer Noire, du Caucase, de la mer Caspienne

[1] Pierre gravée trouvée à Kertsch (Panticapée). *Antiquités du Bosphore cimmérien*, pl. XVII, n° 9.

et du lac d'Aral, ainsi que plus loin encore à l'est, à quelque race, du reste, qu'elles appartinssent; aussi ces noms s'appliquaient-ils à des populations des origines les plus diverses. Les Scythes d'Asie, ceux auquels l'appellation perse Çaka avait d'abord appartenu, ceux qui sous Cyaxare, avaient pénétré jusque dans la Palestine, en dévastant tout sur leur passage, étaient incontestablement de race touranienne ou ougro-finnoise, et il faut reconnaître en eux les ancêtres des hordes dévastatrices de Gengis et de Timour. Ce sont eux que Cyrus avait été chercher au delà de l'Iaxarte et sous les coups desquels ils avait trouvé la mort. Les Scythes d'Europe, au contraire, la science est en droit de l'affirmer aujourd'hui d'après l'étude des nombreux monuments d'art grec retraçant leurs traits, que l'on a trouvés dans la Russie méridionale, appartenaient à la race japhétique ou indo-européenne, et semblent, dans cette race, s'être particulièrement rattachés au rameau germanique. Ce sont eux que connurent d'abord les Grecs, et que désignait exclusivement à l'origine le nom hellénique de Scythes, étendu plus tard aux Touraniens, car il serait difficile de méconnaître dans ce nom le vieux mot gothique *skiatha*, signifiant « archer. »

La longue et si curieuse description qu'Hérodote donne des mœurs et du pays des Scythes ne s'applique qu'à ces derniers, aux Scythes proprement dits, aux tribus d'origine aryenne des steppes de la Russie, dont la masse principale habitait entre le Borysthène (le Dniéper) et le Tanaïs (le Don). Grâce aux récits du Père de l'histoire et aux monuments archéologiques auxquels nous venons de faire allusion, ils nous sont connus d'une manière assez complète. Leur puissance était à son apogée au temps où ils furent attaqués par Darius et où Hérodote dépeignait leurs mœurs; elle déclina bientôt après: les tribus émigrèrent graduellement dans la direction de l'est et, au temps de Mithridate, les Scythes ne comptaient plus sérieusement dans les affaires du littoral du Pont-Euxin; leur race avait presque disparu de cette région, leur pays était demeuré désert ou avait été occupé par les Sarmates.

Au temps de leur grande force, les Scythes d'Europe formaient une vaste confédération composée de plusieurs tribus indépendantes, qui avaient chacune son chef séparé, son culte et ses coutumes particulières. Mais parmi ces tribus il en était une privilégiée, comme plus tard les Amales parmi les Goths, et les Saliens parmi les Francs, qui exerçait sur le reste de la nation une sorte de suprématie et fournissait le roi par lequel l'unité religieuse et politique de la race était main-

tenue, le chef sous le commandement duquel toutes les forces de la Scythie se groupaient dans le cas d'un danger national ; c'était celle des Scolotes (les hommes au bouclier : gothique *skildus :* norse *skiældr*) que les Grecs appelaient Scythes royaux, à cause de leur privilège.



Vase gréco-scythe en argent, trouvé à Kertsch (Panticapée)[1].

Nous n'avons pas de renseignements précis sur les tribus scythiques

[1] D'après les *Antiquités du Bosphore cimmérien*, pl. XL.

qui habitaient entre l'Ister ou Danube et le Tyras (le Dniester), dans la Bessarabie actuelle; elles devaient être nomades et clair-semées, car Hérodote n'en dit rien. Entre le Tyras et l'Hypanis (le Boug), le littoral était habité par une population mixte composée de colons grecs et d'indigènes, que l'on appelait Tyrites; l'intérieur des terres appartenait aux Neures (les loups : norse *narfi*), puissante tribu de race scythique pure qui, dans la partie septentrionale de son territoire, occupait les deux rives de l'Hypanis; elle s'étendait au nord jusqu'au point où la steppe devenait stérile et déserte, et, après quelques journées de ce désert, on rencontrait un nouveau pays habité, où se trouvait la sauvage population des Androphages ou « mangeurs d'hommes », d'une tout autre origine que les Scythes, sans doute une population de Finnois, qui s'étendait assez loin vers l'est. Au delà de l'Hypanis, entre ce fleuve et le Borysthène, on rencontrait d'abord sur la rive du *liman* où tous deux se déchargent, les Callipides (les laboureurs; polonais, *chllop*), Scythes presque entièrement civilisés par le contact de la colonie milésienne d'Olbia, établie au milieu de leur territoire; ils avaient, comme plus tard, une portion des Scolotes autour de Panticapée (aujourd'hui Kertch), adopté en grande partie les mœurs grecques. Au-dessus d'eux, dans l'intérieur, habitaient les Alazones, moins profondément hellénisés, mais pourtant devenus sédentaires, agriculteurs et faisant avec la Grèce un grand commerce du blé de leurs plaines fertiles. Les Alazones étaient bornés au nord par les Neures. C'étaient encore des Scythes sédentaires et agriculteurs qui occupaient au delà du Borysthène et de la forêt d'Hylæa le pays jusqu'au fleuve Panticapès, à trois journées de marche vers l'orient; la traversée de leur territoire dans la direction du nord demandait onze jours de marche en ligne directe et quatorze jours de navigation en remontant le Borysthène, à cause des détours de ce fleuve. On arrivait alors à une localité nommée Gerrhus, où se trouvaient les tombes des monarques suprêmes de toute la Scythie et où, disait-on, le fleuve Gerrhus communiquait avec le Borysthène avant de se diriger ensuite vers l'orient et d'aller se jeter dans le Palus Méotide (la mer d'Azof).

Au Panticapès commençait le territoire des Scythes nomades, demeurés fidèles aux vieilles mœurs de la nation, qui s'étendaient jusqu'au Tanaïs. Ces peuples vivaient de chair de cheval et du lait de leurs juments, trait par des esclaves auxquels ils crevaient les yeux pour les empêcher de s'enfuir. Ils ne cultivaient pas la terre; comme les Huns et

comme encore aujourd'hui certaines hordes tartares, ils habitaient sur des chariots qui les transportaient incessamment d'une partie à l'autre des steppes où ils avaient leurs pâturages.

On comptait parmi eux deux tribus principales : l'une dont Hérodote ne nous fait pas connaître le nom national, entre le Panticapès et le Gerrhus et le Tanaïs ; le territoire de ces derniers, qui touchait au sud le Palus Méotide, s'étendait vers le nord jusqu'à vingt jours de marche de cette mer. Alors commençait le pays des Mélanchlaenes ou *hommes aux vêtements noirs*, qui suivaient les usages des Scythes, mais parlaient une langue différente et appartenaient probablement à la souche finnoise. Les tribus nomades se regardaient comme plus nobles que les autres et considéraient avec mépris ceux des Scythes qui avaient abandonné la vie libre des steppes pour se fixer et devenir agriculteurs. Ces sentiments existent encore actuellement chez les peuples nomades qui considèrent que l'homme sédentaire est celui qui n'a pas même de quoi acheter armes, chevaux, chameaux et troupeaux pour se mettre en marche à travers les steppes ou le désert. C'est dans ces Scythes nomades que reposait la principale force guerrière de la nation.



Cavalier scythe [1].

« Les Scythes, dit Hérodote, n'ont qu'un petit nombre de dieux... Ils appellent Vesta (le feu) *Taviti* (sanscrit *dhavitâ*); Jupiter *Papæos* (l'aïeul : grec πάππος ; arménien *pap*); la terre *Apia;* Apollon (le soleil) *Œtosyros* (dans certaines inscriptions grecques du Bosphore Cimmérien nous trouvons la forme *Œtoscyros*); la Vénus Céleste *Artimpasa* (la noble dame ; 1[er] élément : sanscrit *arthin,* gothique *arteins*, « noble »; 2[e] élément : sanscrit *pati*, gothique *faths*, « seigneur »; Neptune *Thamimasadas*. Ce dernier dieu n'est adoré que par les Scythes royaux... Ils sacrifient à tous leurs dieux, mais ils n'élèvent de sanctuaire permanent et d'autel qu'au seul Mars (le *Zio* des Suèves, le *Ty* des Frisons, le *Tyr* des chants scandinaves de l'Edda, le *Saxnot* ou « dieu porte-glaive » des Saxons, que les Quades et les Alains, à l'époque romaine, adoraient

[1] Bijou d'or trouvé à Kertsch. *Antiquités du Bosphore cimmérien*, pl XX, n° 9.

sous la forme d'une épée nue). Ce sanctuaire, que l'on trouve au lieu de réunion des magistrats de chaque tribu, est ainsi construit : on entasse des fagots de menu bois et on en fait une pile de trois stades en longueur et en largeur, mais moins haute. Sur cette pile on pratique une espèce de plate-forme carrée dont trois côtés sont inaccessibles; le quatrième va en pente, de manière qu'on puisse y monter. Tous les ans on y jette cent cinquante charretées de menu bois pour réparer l'affaissement produit par les injures des saisons. Au haut de la pile, on plante un glaive de fer, qui tient lieu de simulacre de Mars. Ils offrent chaque année à ce glaive des sacrifices de moutons et de chevaux, et lui immolent plus de victimes qu'au reste des dieux. Ils lui sacrifient aussi le centième de leurs prisonniers, mais non de la même manière que les animaux; ils font d'abord des libations de vin sur la tête des victimes humaines, les égorgent ensuite au-dessus d'un vase, portent ce vase au sommet de la pile de bois et arrosent du sang le glaive sacré. Pendant qu'on porte ce sang au haut de la pile, ceux qui sont au bas coupent le bras droit avec l'épaule à tous ceux qu'ils ont immolés, et le jettent en l'air. Après avoir achevé le sacrifice de toutes les autres victimes, ils se retirent, le bras reste où il est tombé, et le corps demeure étendu dans un autre endroit.



Archers scythes[1].

« Voici les usages qu'ils observent à la guerre : un Scythe boit du sang du premier homme qu'il renverse, coupe la tête à tous ceux qu'il tue dans les combats, et la porte au roi. Quand il lui a présenté la tête d'un ennemi, il a part au butin ; sans cela il en serait privé. Pour écorcher une tête, le Scythe fait d'abord une incision à l'entour, vers les oreilles, et, la prenant par le bout, il en arrache la peau en la secouant. Il pétrit ensuite cette peau entre ses mains, après en avoir enlevé toute la chair avec une côte de bœuf, et quand il l'a bien amollie, il s'en sert comme d'une serviette. Il la suspend à la bride du cheval qu'il monte et s'en fait honneur ; car, plus un Scythe peut avoir de ces sortes de serviettes, plus il est estimé vaillant et courageux. Il s'en trouve beaucoup qui cousent ensemble des peaux humaines à la façon des capes de bergers et qui s'en font des vêtements. Plusieurs aussi écorchent

[1] Bijou d'or trouvé à Kertsch. *Antiquités du Bosphore cimmérien*, pl. XX, n° 6.

jusqu'aux ongles inclusivement la main droite des ennemis qu'ils ont tués, et en font des couvercles à leurs carquois. La peau d'homme est, en effet, épaisse, et de toutes les peaux c'est la plus brillante par sa blancheur. D'autres enfin écorchent les hommes depuis les pieds jusqu'à la tête, et lorsqu'ils ont étendu leurs peaux sur des morceaux de bois, ils en font des couvertures pour les chevaux.

« Les Scythes n'emploient pas à l'usage que je vais dire toutes sortes de têtes indifféremment, mais seulement celles de leurs plus redoutables ennemis. Ils scient le crâne à la hauteur des sourcils et le nettoient. Les pauvres se contentent de le revêtir par dehors d'un cuir de bœuf sans apprêt. Les riches non seulement le couvrent d'un morceau de peau de bœuf, mais ils le dorent aussi en dedans et s'en servent, tant les pauvres que les riches, comme d'une coupe à boire. Ils font la même chose des têtes de leurs compatriotes si, à la suite d'une querelle, ils ont remporté sur eux la victoire dans le combat réglé en présence du roi. S'il vient chez eux quelque étranger dont ils fassent cas, ils lui présentent ces têtes, lui content comment ceux à qui elles appartenaient les ont attaqués et comment ils les ont vaincus. Ils en tirent vanité, et appellent cela des marques de valeur.

« Chaque chef donne tous les ans un festin où l'on sert le vin dans un grand cratère. Tous ceux qui ont tué des ennemis en boivent ; mais ceux qui ne peuvent pas se vanter de semblables exploits n'en goûtent point. Ils sont honteusement assis à part, et c'est pour eux une grande ignominie. Ceux qui ont tué un grand nombre d'ennemis boivent en même temps dans deux coupes jointes ensemble. » Ce dernier trait de mœurs est représenté sur une plaque d'or de travail grec découverte dans un tombeau de Panticapée.

« Lorsque les Scythes font un traité, continue Hérodote, ils versent du vin dans une grande coupe de terre, et les contractants y mêlent de leur sang en se faisant de légères incisions au corps avec une épée. Après quoi, ils trempent dans cette coupe une épée, des flèches, une hache et un javelot. Ces cérémonies achevées, ils prononcent une longue formule de prières et boivent ensuite une partie de ce qui est dans la coupe, et après eux les personnes les plus distinguées de leur suite.

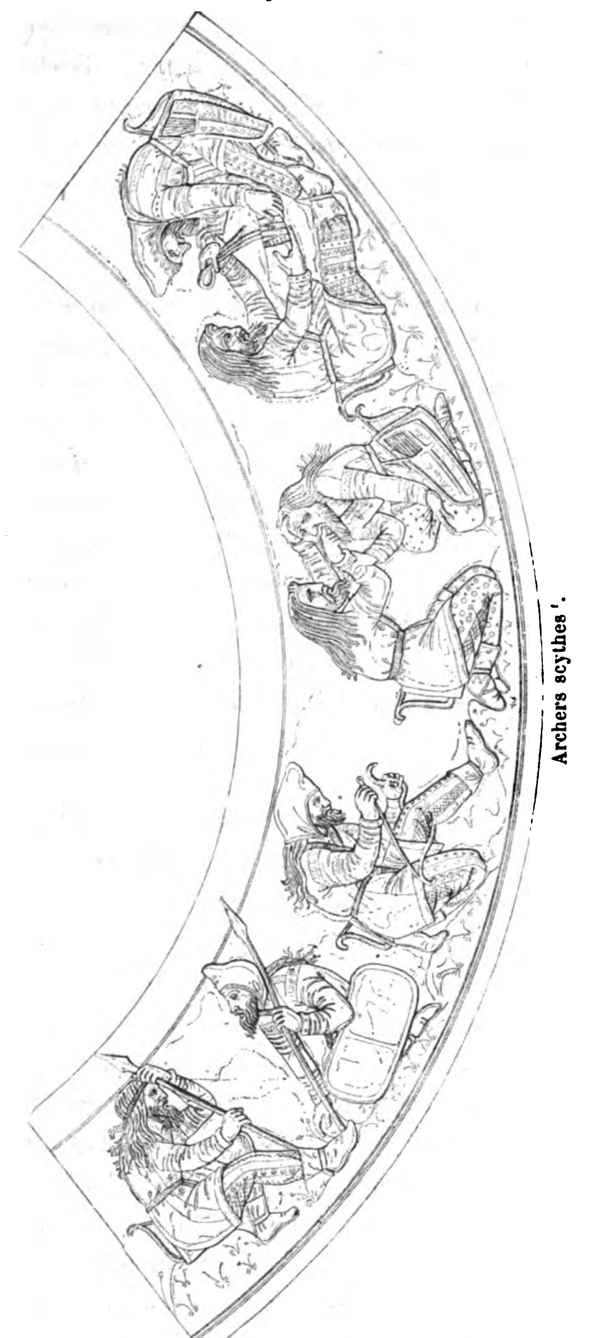
« Quand le roi vient à mourir, ils enduisent le corps de cire, lui fendent le ventre, et après l'avoir rempli de souchet broyé, de parfums, de graines de fenouil et d'anis, ils le recousent. On porte le corps à



travers toutes les tribus; les habitants témoignent leur douleur en suivant le convoi d'un territoire à l'autre, et en se faisant à eux-mêmes de cruelles incisions. Quand le cadavre est parvenu à Gerrhus, à l'extrémité du pays habité par les Scythes (auprès de la première cataracte que l'on rencontrait en remontant le Borysthène), on le place au lieu de sa sépulture, sur un lit de branchages et de feuilles entassées. Autour de lui on met, après les avoir préalablement étranglés, une de ses femmes, son échanson, son cuisinier, son écuyer, son valet, son courrier, ses chevaux et les prémices de toutes les choses à son usage. Cela fait, on amoncèle de la terre, de manière à former un tumulus aussi grand que possible. L'année révolue, ils prennent encore cinquante jeunes Scythes des serviteurs du roi, les étranglent avec pareil nombre de ses plus beaux chevaux, leur ôtent les entrailles et mettent de la paille à la place. Ils font subir aux chevaux la même opération et les disposent sur des pieux autour du tombeau royal, avec un mors et une bride. Puis ils prennent les cinquante jeunes gens qu'ils ont étranglés, les placent chacun sur un cheval, après leur avoir fait passer, le long de l'épine du dos jusqu'au col, une perche dont l'extrémité inférieure s'emboîte dans le pieu horizontal qui traverse le corps du cheval. Lorsqu'ils ont arrangé les cinquante cavaliers autour du tombeau, ils se retirent. »

Au temps de l'expédition de Darius et un peu plus tard, lorsqu'écrivait Hérodote, les Scythes étaient séparés, au sud, par le Danube, d'une population thrace appelée les Gètes, qui habitait le pays nommé plus tard, sous les Romains, la Mœsie, c'est-à-dire la Bulgarie actuelle, entre la chaîne des Balkans et le fleuve. « Les Gètes, dit Hérodote, se croient immortels et pensent que celui d'entre eux qui meurt va rejoindre leur dieu Zalmoxis. Tous les cinq ans ils tirent au sort quelqu'un de leur nation et l'envoient porter de leurs nouvelles à Zalmoxis, avec ordre de lui représenter leurs besoins. Voici comment se fait cette députation. Trois Gètes tiennent chacun une pique la pointe en haut; d'autres prennent alors par les pieds et par les mains celui qu'on envoie à Zalmoxis, le balancent et le jettent de façon à ce qu'il retombe sur la pointe des piques. S'il meurt de ses blessures, ils croient que le dieu leur est propice; s'il n'en meurt pas, ils accusent la victime d'être un méchant. Alors ils en députent un autre et lui donnent leurs ordres tandis qu'il est encore en vie. Ces mêmes Thraces tirent des flèches contre le ciel quand il tonne et qu'il éclaire. »

A l'ouest des Scythes, dans la partie montueuse de la Valachie actuelle et la Transylvanie, était une autre nation thrace, les Agathyrses (les très hardis), habituellement alliés à la confédération scythique, Hérodote signale chez eux l'étrange coutume de la communauté des femmes et dit qu'autrement les mœurs étaient celles de tous les Thraces. Au nord-ouest, la population limithrophe était celle des Neures, dont nous avons déjà parlé et qui, bien que d'origine scythe, avaient leur roi à part, indépendant de l'autorité du roi des Scolotes. Ils occupaient le sol de la Podolie et de la Wolhynie. Les Scythes agriculteurs et nomades des rives du Borysthène et de la région qui s'étendait de ce fleuve au Tanaïs touchaient, du côté du nord, aux deux nations des Androphages et des Mélanchlænes, auxquelles nous avons cru pouvoir assigner une origine finnoise. Les premiers habitaient la Petite Russie et le gouvernement de Tchernigoff, les seconds



Archers scythes [1].

[1] D'après un vase en électrum, travaillé au repoussé, qui a été trouvé à Kertch (Panticapée). *Antiquités du Bosphore cimmérien*, pl. XXXIII.

l'Ukraine et les gouvernements de Koursk et de Voronèje. On les disait adonnés à la magie, et les Scythes faisaient sur leur compte les mêmes récits étranges que les Scandinaves firent plus tard sur le compte des Finnois qu'ils combattaient au bord de la Baltique.

Du côté de l'est, le Tanaïs séparait les Scythes Royaux des Sarmates, « les hommes (norse *mâdr*) du nord (russe *siever;* norse *skûr*, ancien allemand *schauer*, « frisson »), » qui s'avancèrent de proche en proche dans les siècles suivants, d'abord sur le territoire de l'ancienne Scythie, puis jusque dans la Lithuanie et sur la côte méridionale de la Baltique, mais qui alors se trouvaient concentrés dans la contrée qu'enferment au nord le Tanaïs et le Rha (le Volga de nos jours), à l'ouest le Palus Méotide, à l'est la mer Caspienne, et au sud la chaîne du Caucase. Pour Hérodote et Hippocrate, les Sarmates étaient une branche des Scythes, parlant un dialecte peu différent de leur langue et distingués surtout de leurs voisins par les habitudes guerrières de leurs femmes, dans lesquelles les Grecs croyaient reconnaître les fabuleuses Amazones. On n'a pas émis moins de conjectures contradictoires sur la question de savoir ce qu'étaient les Sarmates que sur celle des Scythes. Mais l'opinion la plus vraisemblable, celle qui a pour elle les meilleures autorités et à laquelle se sont rattachés la plupart des savants, les regarde comme une nation d'origine aryenne et comme les ancêtres des Slaves du moyen âge et de nos jours. En effet, quand on suit leur histoire dans les siècles postérieurs et leur longue migration vers l'occident, on voit sortir d'eux les Wendes ou Slaves de la Prusse et du Mecklembourg, les Lygiens de Tacite, c'est-à-dire les Lèches ou Polonais, enfin les Serbes ou Slaves de l'Illyrie et du Danube.

Au nord des Sarmates, et toujours entre le Tanaïs et le Rha, le Don et le Volga, dans les gouvernements actuels de Tamboff et de Saratoff, on trouvait les Budins, « peuple nombreux, dit Hérodote, aux yeux bleu clair, aux cheveux blonds, au teint coloré. » Ce peuple avait une grande importance religieuse au milieu des nations voisines ; ses temples, son culte, ses fêtes, étaient célèbres. La majorité d'entre eux menait la vie pastorale ; mais il y avait pourtant dans leur pays des agriculteurs sédentaires et même une grande ville, Gélonus, bâtie entièrement en bois, comme le sont encore aujourd'hui les villes de la même région, entre autres Astrakhan. Aux Budins était, en effet, mêlée une population d'une autre race, les Gélons, qui prétendaient descendre de colons grecs des rivages du Palus Méotide forcés d'émigrer vers l'intérieur.

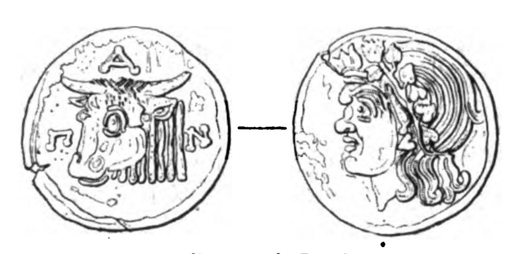
Le nom des Budins paraît les caractériser comme des adorateurs de Woden ou Odin, et la description qu'Hérodote donne de leurs traits concorde avec un grand nombre d'arguments puissants pour faire reconnaître en eux les ancêtres des Scandinaves, qui ne vinrent se fixer dans la péninsule septentrionale de l'Europe que peu de temps avant l'ère chrétienne. Les traditions de l'Edda et des Sagas de la Scandinavie indiquent toutes, comme berceau de la nation, une contrée voisine du Palus Méotide, dans laquelle les Ases, — c'est le nom que ces traditions donnent aux Scandinaves primitifs, — adorateurs d'Odin, avaient atteint déjà un certain degré de civilisation et possédaient une grande ville, métropole religieuse de leur culte, comme le fut plus tard Upsal en Scandinavie, Asgard, « la cité des Ases, » à laquelle nous serions fort tentés d'assimiler la Gélonus d'Hérodote.

Au nord et au nord-est des Budins, on entrait en plein dans le domaine exclusif des populations touraniennes, ouraliennes ou ougro-finnoises, que nous avons vu tout à l'heure s'être étendues au nord des Scythes nomades et royaux, et qui constituaient le grand ensemble des peuples que les écrivains russes et scandinaves du commencement du moyen âge appellent les Thoudes. C'étaient d'abord les Thyssagètes, nombreuse tribu de chasseurs, à la frontière méridionale desquels les principaux affluents du Tanaïs prenaient leur source ; ils occupaient par conséquent les gouvernements actuels de Pensa, de Simbirsk et de Kazan. A l'est de ceux-ci, dans le pays qui est aujourd'hui le gouvernement d'Orembourg, jusqu'au pied de la chaîne de l'Oural, se trouvait une autre population pour le nom de laquelle on a deux formes diverses, qui toutes deux la caractérisent d'une manière particulièrement marquée comme touranienne, car l'une, *Tycæ*, est le nom même des Turks, et l'autre, *Iyrcæ*, celui des Ouigours. La partie méridionale des montagnes mêmes de l'Oural, celle qu'on appelle de nos jours Oural baschkique, était habitée par les Argippéens, qu'Hérodote décrit sous des traits exactement semblables à ceux des Kalmouks et des Baschkirs contemporains. C'était une tribu d'un caractère sacré, qui paraît avoir été en possession du privilège de fournir les *chamans* de toutes les populations voisines de la même race. Les négociants grecs de Panticapée se rendaient jusque sur leur territoire pour chercher l'or recueilli plus au nord, dans le gouvernement actuel de Perm, par les Arimaspes ou « hommes à un seul œil, » chez lesquels les commerçants ne pénétraient pas, et sur le compte desquels on racontait mille

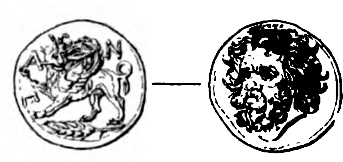
fables. Au delà de la chaîne de l'Oural, entre le Tobol et l'Irtisch, dans la Sibérie méridionale, étaient les Issédons, qui voyaient aussi des marchands de Panticapée fréquenter leurs campements pour se procurer l'or des mines de l'Altaï. « Quand un Issédon a perdu son père, raconte Hérodote, tous ses parents lui amènent du bétail ; ils l'égorgent, et l'ayant coupé par morceaux, ils dépècent de même le cadavre du père de celui qui les reçoit dans sa maison ; mêlant ensuite toutes ces chairs ensemble, ils en font un festin. Ils ôtent les cheveux de la tête, et après l'avoir parfaitement nettoyée, ils la dorent et s'en servent comme d'un vase précieux dans les sacrifices solennels qu'ils offrent tous les ans. »

Plus au sud, immédiatement auprès de la mer Caspienne, le Rha ou Volga formait la limite occidentale des Scythes d'Asie ou Scythes touraniens, que les Sarmates et les Budins séparaient ainsi des Scythes d'Europe ou Scythes aryens. Hérodote les appelle Saces, adoptant et hellénisant le nom perse *Çaka*. Ils s'étendaient bien loin dans l'est, et leur nation la plus puissante était celle des Massagètes, entre le lac Oxien, aujourd'hui le lac d'Aral, et la chaîne de l'Imaüs.

Pour terminer ce qui se rapporte aux nations limitrophes des Scythes que nous verrons jouer un grand rôle dans les événements de l'expédition de Darius, il nous reste à dire deux mots de quelques populations peu nombreuses qui habitaient, au midi des Scythes, dans la Crimée et sur les rives du Bosphore Cimmérien. La Crimée était alors appelée Chersonèse Taurique ; sa portion orientale et septentrionale était occupée par les Scythes royaux ou Scolotes ; quant à la moitié occidentale ou méridionale, elle avait pour maîtres les Taures, nation du même sang que les Thraces. Ce sont eux qui avaient, à la pointe extrême de la péninsule, là où s'élève aujourd'hui le monastère de Saint-Georges occupé par nos troupes pendant le siège de Sébastopol, le fameux temple d'une déesse vierge et guerrière, assimilée par les Grecs à leur Diane, où ils immolaient les étrangers naufragés, et où la légende mythologique plaçait la reconnaissance d'Oreste et d'Iphigénie. Tout auprès de là, des colons grecs élevèrent un peu plus tard la ville de Chersonèse, sur l'emplacement même de Sébastopol.


Monnaie d'argent de Panticapée.

Le Bosphore Cimmérien devait son nom à la population celto-cimmérienne qui y avait fait pendant un certain temps sa résidence, et dont nous avons raconté plus haut les incursions en Asie Mineure. L'importante ville grecque de Panticapée, marché principal du commerce de l'or de l'Oural et de l'Altaï, située sur ce détroit, était la capitale d'un petit royaume assez florissant, gouverné par des princes scythes hellénisés. Le territoire de cette cité, comprenant toute la péninsule actuelle de Kertch, était habité par une population mixte, gréco-scythe, et couvert par un rempart continu, dont on voit encore les vestiges, contre les incursions des Scythes Scolotes. Deux petites nations, dont on ignore l'origine précise et la véritable place ethnographique, dépendaient du royaume du Bosphore, sur l'autre côté du détroit. C'étaient, dans les îles que les alluvions du Kouban ont aujourd'hui réunies à la terre ferme, les Sindes, mêlés à quelques faibles débris des Cimmériens; puis, sur la côte occidentale du Palus Méotide, auquel ils avaient valu son nom, tout à côté des Sarmates, les Méotes ou Maïtes.

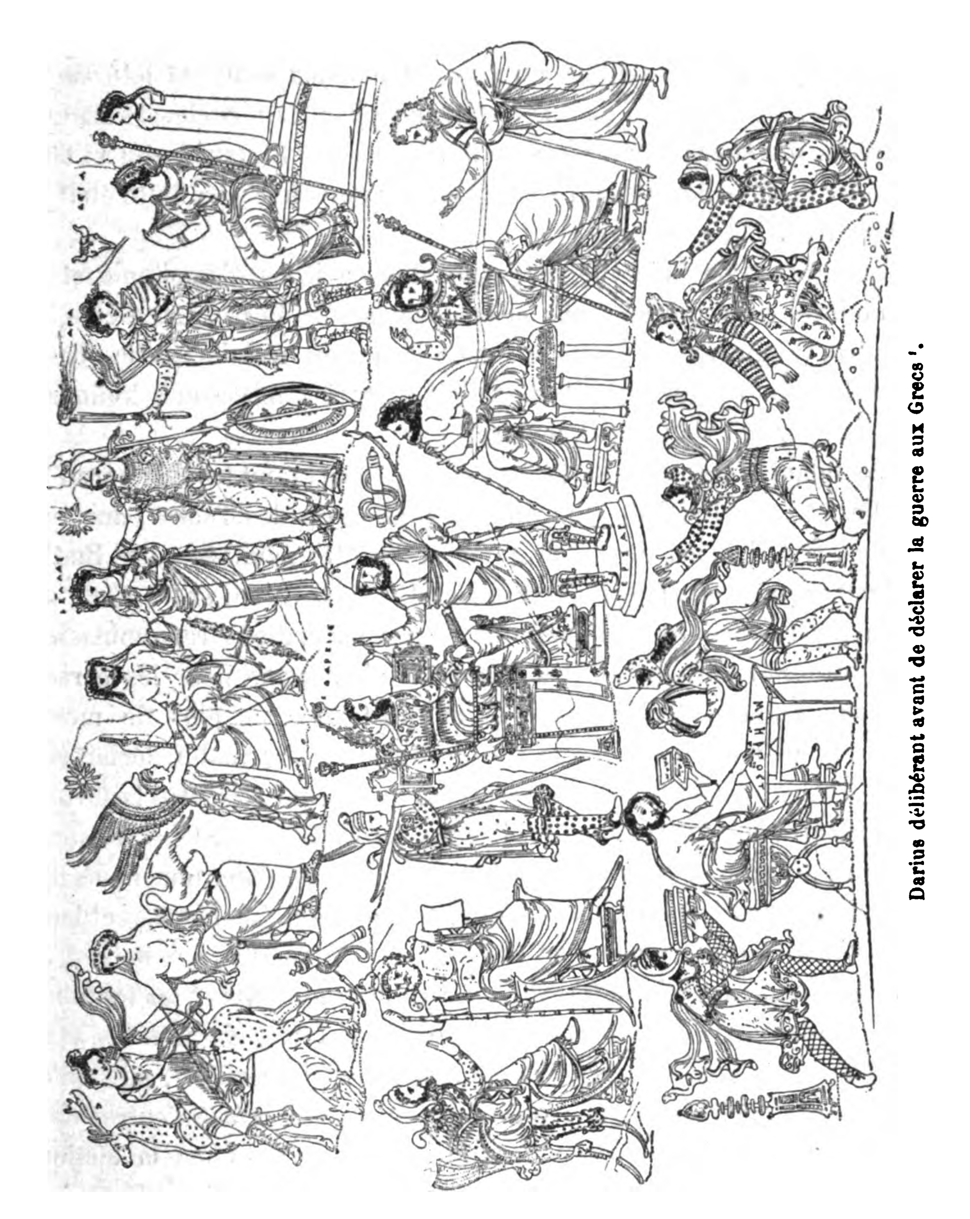


Monnaie d'or de Panticapée.

§ 5. — EXPÉDITION DE DARIUS CONTRE LES SCYTHES ET CONQUÊTE DE LA THRACE

Darius avait résolu, ainsi que nous l'avons raconté, de porter ses armes dans le pays des Scythes d'Europe et de les soumettre à son sceptre, comptant sans doute revenir par le pays des Scythes d'Asie et les réduire à l'obéissance. En vain Artaban, son frère, chercha à le détourner de cette expédition, en lui représentant la pauvreté des Scythes et les difficultés de l'entreprise. Darius envoya Ariaramnès, satrape de la Cappadoce, avec une petite flotte sur le Pont-Euxin pour explorer la côte scythique et se rendre compte de ce qu'étaient ces fameux Scythes dont on parlait avec tant d'effroi. Ariaramnès fit quelques prisonniers, revint rendre compte de sa mission, puis, Darius satisfait et suffisamment renseigné, partit de Suse à la tête d'une armée de huit cent mille hommes (en 508). Dans cette armée étaient les trois fils d'un Perse nommé Œobaze. Le père pria Darius de lui

laisser un de ses enfants. Ce vœu était un doute sur sa fortune ou une



Darius délibérant avant de déclarer la guerre aux Grecs[1].

hésitation à le servir qui offensèrent le despote. Il répondit à Œobaze

[1] Peinture d'un vase grec du musée de Naples connu sous le nom de *Vase de Darius*. Le roi Darius (ΔΑΡΕΙΟΣ), assis sur son trône, au milieu de ses satrapes, écoute l'un d'entre eux debout sur un socle sur lequel on lit ΠΕΡΣΑΙ; c'est probablement Artaphernès, Otanès ou Datis. Au-dessus, on voit la Grèce (ΕΛΛΑΣ) entre Jupiter et Minerve; plus loin l'Asie (ΑΣΙΑ) assise sur un autel. Dans le registre inférieur, on voit des Perses qui comptent les revenus de l'empire et calculent l'argent qui sera nécessaire pour faire la guerre.

qu'il lui rendrait ses trois fils. Il les fit tuer sur l'heure et laissa leurs cadavres sur la route.

Cependant, par ses ordres, un pont de bateaux avait été jeté sur le Bosphore de Thrace, au-dessus de Byzance, par Mandroclès de Samos. Arrivé là, il chargea les Ioniens de faire voile par l'Euxin jusqu'à l'Ister (Danube) et de construire un autre pont sur ce fleuve; sa flotte était de 600 navires.

Les Thraces de Salmydessus, ceux des environs d'Apollonie et de Mésembrie, se rendirent sans combat au roi de Perse. Les Gètes, au contraire, voulurent se défendre; mais ils furent réduits sur-le-champ en esclavage. L'Ister franchi sans peine, Darius laissa aux Ioniens la garde du pont qu'ils avaient construit.

Cependant, l'invasion des Perses avait jeté un grand trouble parmi les Scythes et les peuples de leur voisinage. Les rois des Taures, des Agathyrses, des Neures, des Androphages, des Mélanchlænes, des Budins et des Sarmates se réunirent en assemblée avec le roi et les chefs des Scythes. Ces derniers voulaient que toutes les nations rassemblassent leurs forces et attendissent les Perses de pied ferme pour les écraser dans une bataille décisive où l'on mettrait en ligne plus de monde encore qu'ils n'en amèneraient. Les Budins et les Sarmates déclarèrent qu'ils feraient cause commune avec eux, quelle que put être la fortune de la guerre. Les Agathyrses, les Neures, les Androphages, les Mélanchlœnes et les Taures se retranchèrent au contraire dans une neutralité absolue, espérant éviter ainsi les maux de l'invasion. Les Scythes et leurs alliés décidèrent alors qu'au lieu de présenter la bataille aux Perses, on leur céderait peu à peu le terrain, en comblant les puits et les fontaines et en détruisant toutes les productions de la terre, de manière à les emmener aussi loin que possible de leur base d'opérations, puis qu'on les attirerait droit sur les terres de ceux qui avaient refusé d'entrer dans la confédération pour forcer ceux-ci à combattre. C'est la tactique qu'adoptèrent les Gaulois de Vercingétorix contre Jules César, les Russes contre les armées de Napoléon.

Ce plan réussit complètement. Les Perses ne rencontrèrent devant eux que le désert et souffrirent prodigieusement dans leur marche. Mais Darius s'obstina à poursuivre les Scythes qui se retiraient toujours devant lui, en ayant soin de se tenir à une journée seulement de distance de son armée. Il arriva ainsi jusqu'aux embouchures du Tanaïs. Les Sarmates se montraient en armes sur l'autre rive du fleuve; le roi

de Perse le franchit. Mais alors les Sarmates se mirent à suivre la même tactique que les Scythes, et, se repliant vers le nord, attirèrent Darius sur le territoire des Budins, qui évitèrent aussi le combat, en faisant le désert dans leur pays. Darius furieux incendia leur ville de Gélonus, évacuée par ses habitants. Il parvint de cette manière jusqu'au fleuve Oaros, un des affluents du Tanaïs, que nous croyons reconnaître dans le Vorona de nos jours. Sur les rives de ce fleuve il fit construire, dans les environs de la ville actuelle de Borissoglewsk, huit grands châteaux forts, à soixante stades les uns des autres, dans lesquels il comptait laisser des garnisons.

Mais tandis qu'il était occupé à diriger cette construction, ses éclaireurs vinrent lui annoncer que la grande armée des Scythes, qui avait disparu depuis les bords du Tanaïs, se montrait de nouveau à une journée de distance dans l'ouest. Laissant alors ses travaux inachevés, Darius se remit à la poursuite des ennemis, qui reprirent leur système de lente retraite. Entraînant le roi de Perse, dont l'armée se fondait graduellement par les fatigues de ces marches interminables, dans la direction contraire à celle qu'ils lui avaient fait suivre jusqu'alors, les Scythes le firent pénétrer après eux sur le territoire des nations finnoises qui avaient voulu demeurer neutres, et les contraignirent ainsi à prendre les armes contre les envahisseurs. Darius, toujours à la poursuite de ses insaisissables adversaires, traversa ainsi, dans toute leur largeur, les pays des Mélanchlænes et des Androphages et parvint jusqu'au cœur de celui des Neures. Les Scythes comptaient l'attirer ensuite chez les Agathyrses et sans doute l'écraser alors dans les défilés des montagnes de la Transylvanie; mais il fallut renoncer à ce projet, les Agathyrses ayant menacé de se ranger du côté des Perses si on faisait arriver l'invasion dans leur pays. Redescendant alors vers le sud, les hordes commandées par Indathyrse, roi des Scolotes, s'acheminèrent de manière à ramener les Perses au cœur de la Scythie.

Arrivé dans les environs du Borysthène, Darius se lassa enfin de cette poursuite inutile; il s'arrêta, établit ses troupes dans un camp retranché et provoqua le roi Indathyrse au combat. Le Scythe répondit en ces termes : « Je vais te dire pourquoi nous ne t'avons pas combattu sur-le-champ. Comme nous ne craignons ni qu'on nous prenne nos villes, puisque nous n'en avons point, ni qu'on fasse du dégât sur nos terres, puisque nous ne les cultivons pas, nous n'avons pas de motif pour livrer bataille. Si cependant tu veux nous y forcer, nous avons les

tombeaux de nos pères; trouve-les, et essaye de les renverser; tu connaîtras alors si nous combattrons pour les défendre. Au lieu de la terre et de l'eau que tu me demandes, je t'envoie des présents plus convenables. » Ces présents consistaient en un rat, une grenouille, un oiseau et cinq flèches. Personne ne pouvait pénétrer le sens de cette singulière offrande. Darius voulut y voir un gage de soumission, l'abandon que les Scythes lui faisaient de la terre, de l'eau et de l'air. Mais Gobryas, un des sept qui avaient tué le faux Smerdis, donna une autre interprétation : « Perses, dit-il, ces présents signifient que si vous ne vous envolez pas dans les airs comme les oiseaux, ou si vous ne vous cachez pas sous terre comme des rats, ou si vous ne sautez pas dans les marais comme des grenouilles, vous ne reverrez jamais votre patrie, et que vous périrez par ces flèches. »

Cependant, le nombre de jours fixé par Darius pour son retour sur l'Ister était passé. Un parti de Scythes, à qui on avait confié la garde des environs du Palus-Méotide, se rapprocha de ce fleuve, et s'étant abouché avec les Ioniens, les engagea fortement à rompre le pont qu'ils étaient chargés de garder et à retourner dans leur patrie dont la perte du roi de Perse et de son armée assurerait la liberté. L'affaire fut mise en délibération. Miltiade, d'Athènes, celui qui, peu d'années après, s'immortalisa à Marathon, et qui était alors tyran ou chef viager de la ville de Chersonèse sur l'Hellespont, fut d'avis de suivre le conseil des Scythes et de délivrer ainsi l'Ionie; mais Histiée, tyran de Milet, s'y opposa. Il représenta aux autres tyrans des cités ioniennes qu'ils ne régnaient dans leurs villes que par Darius; que si la puissance de ce prince était détruite, ils perdraient eux-mêmes l'autorité, les villes préférant toutes la démocratie à la tyrannie. Le sentiment d'Histiée prévalut et les Perses échappèrent à une perte certaine.

Les Scythes espéraient pourtant toujours que ni Darius ni aucun de ses soldats ne sortiraient vivants de leur pays; pour achever de détruire les Perses, épuisés déjà par une campagne énorme et sans résultats dans un pays désert, ils comptaient sur l'hiver, cet éternel et invincible auxiliaire des habitants de la Russie. L'expédition perse avait commencé au printemps, mais déjà bien des mois s'étaient écoulés à poursuivre, pendant près de cinq cents lieues dans les steppes, l'insaisissable armée des Scythes. On touchait au commencement de la saison froide; pour avoir facilement raison de ce qui restait des légions de Darius, les soldats d'Indathyrse n'avaient plus qu'à gagner encore

quelques semaines jusqu'à l'arrivée des grandes gelées. Aussi depuis que l'armée perse s'était arrêtée et demeurait enfermée dans son camp retranché, les Scythes faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour lui rendre confiance, lui faire espérer un succès qu'elle avait fini par croire impossible et la retenir ainsi dans le pays quelque temps encore, en l'empêchant de battre en retraite sur l'Ister. Dans cette intention, ils lui laissèrent remporter quelques succès partiels dans des escarmouches de cavalerie et faire quelques razzias heureuses de bétail.

Mais Darius finit par voir sa situation telle qu'elle était en réalité ; il comprit que persister plus longtemps était se vouer à un désastre certain et incalculable. Une nuit, trompant la vigilance des Scythes, il décampa dans la direction de l'Ister, abandonnant ses tentes, ses bagages et ses malades en grand nombre. Les Scythes s'élancèrent à sa poursuite et taillèrent en pièces dans la retraite la plus grande partie de l'infanterie perse. Mais le roi lui-même avec sa cavalerie parvint à gagner le pont de l'Ister, qu'il fit rompre après son passage, sans plus s'inquiéter de ce qu'il pouvait laisser de troupes en arrière. Honteux et furieux de son désastre, il traversa la Thrace et s'embarqua à Sestos pour regagner l'Asie, après avoir confié à Mégabyze, fils de Zopyre, l'un des sept conspirateurs qui avaient pris part au renversement et au meurtre du mage Gaumatès, le commandement de quatre-vingt mille hommes qu'il laissa en Europe.

Mégabyse renonçant à toute nouvelle entreprise contre les Scythes, tourna ses efforts contre les Thraces, qu'il subjugua entièrement en un peu plus d'une année. Il attaqua ensuite la Macédoine et demanda à son roi, Amyntas Ier, la terre et l'eau, signe de soumission, que ce prince accorda sans résistance (en 506). Mégabyse occupa aussi Périnthe et Byzance, la clef du Bosphore de Thrace, ainsi que les îles d'Imbros et de Lemnos dans la mer Égée. Ces conquêtes achevées, il passa en Asie et vint à Sardes, où Darius se trouvait momentanément, pour rendre compte au roi des rois du succès de sa mission.

§ 6. — EXPÉDITIONS DANS LA CYRÉNAÏQUE ET DANS L'INDE

Tandis que Mégabyse soumettait ainsi la Thrace et la Macédoine, deux expéditions considérables avaient lieu simultanément aux deux extrémités de l'empire de Darius, et leur succès consolait l'orgueilleux monarque de son échec chez les Scythes.

La première eut lieu en Cyrénaïque. Ce pays, entièrement habité par des colons grecs d'origine dorienne, venait d'être le théâtre de troubles graves, au milieu desquels le roi Arcésilas III avait été obligé de prendre la fuite. Réintégré quelque temps après avec le secours des Samiens, il punit sévèrement ceux qui avaient pris part à la révolution, condamna les uns à mort et exila les autres. Mais il ne tarda pas lui-même à périr, dans Barcé, victime de la vengeance des exilés. Sa mère, Phérétime, qui jouissait d'une grande considération à Cyrène, où elle assistait même aux délibérations du sénat, s'enfuit en Égypte, et supplia le satrape de ce pays, Aryandès, de venger son fils, sous prétexte qu'il n'avait été assassiné que parce qu'il favorisait le parti des Perses.



Darius [1].

Aryandès lui donna une armée considérable. Son intention n'était pas seulement de punir les Barcéens, mais de subjuguer la Libye tout entière. D'abord les Perses vinrent mettre le siège devant Barcé et, au bout de neuf mois, forcèrent les habitants à promettre de payer tribut au roi. Le serment prêté, les Barcéens, comptant sur la foi du traité, ouvrirent leurs portes, sortirent de leur ville et y laissèrent entrer l'ennemi. Les Perses déclarèrent alors que le traité n'existait plus et s'emparèrent de la place. Ils livrèrent à Phérétime ceux d'entre les Barcéens qui avaient eu la plus grande part à l'assassinat de son fils; aussitôt elle ordonna qu'on les mît en croix autour des murailles, et ayant fait couper les seins à leurs femmes, elle en fit border le mur. Les Perses réduisirent le reste des habitants en esclavage. Ces captifs, envoyés au roi Darius, reçurent des terres en Bactriane, avec une bourgade à laquelle ils donnèrent le nom de Barcé.

Le reste de la Cyrénaïque se soumit aussitôt à la suzeraineté du roi de Perse qu'elle avait déjà, du reste, reconnu pour son maître sous

[1] Bas-relief de Persépolis, d'après J. Ménant. *Les Écritures cunéiformes*, p. 42 (2e édition).

Cambyse. Carthage, terrorisée par le sort de Barcé et craignant qu'Aryandès ne voulût l'attaquer à son tour, se hâta de détourner ce danger en envoyant un tribut qu'elle paya pendant quelques années. Aussi Darius pût-il, dans l'orgueilleuse inscription de son tombeau qui subsiste encore de nos jours sur un rocher de Persépolis, compter la grande cité phénicienne de la côte d'Afrique au nombre des États soumis à son sceptre.

Cependant, Aryandès, rendu trop audacieux par les succès qu'il avait remportés au nom de son maître, manifesta-t-il des velléités d'indépendance ou sa gloire porta-t-elle ombrage à Darius? On ne le sait pas exactement : toujours est-il que le grand roi le récompensa de ses victoires en le faisant mettre à mort. Hérodote prétend qu'Aryandès fut condamné à périr, parce qu'il avait usurpé des droits régaliens et notamment parce qu'il avait osé émettre une monnaie de meilleur aloi que la monnaie royale.

Darius s'était débarrassé d'un dangereux prétendant en faisant mourir Aryandès ; mais ce fier satrape qui gouvernait l'Égypte depuis Cambyse, s'était rendu si populaire dans ce pays que le roi des rois paraît avoir redouté et essayé de conjurer la mauvaise impression causée par le meurtre dont il venait de se rendre coupable. Il se mit dès lors à combler les Égyptiens de ses faveurs, surtout la caste sacerdotale que Cambyse avait si profondément froissée. Diodore de Sicile raconte que Darius se fit initier lui-même aux mystères sacrés du sacerdoce égyptien dont il étudia les vieux rites ; il prit le deuil à la mort d'un bœuf Apis, visita pieusement le temple de Phtah où il demanda, sans l'obtenir des prêtres, que sa statue fût érigée à côté de celle de Sésostris ; enfin il rappela et réinstalla dans leurs fonctions les prêtres que Cambyse avait exilés. Le grand prêtre de Saïs Ouzaharrisinti, exilé dans l'Élymaïde, fut autorisé à revenir en Égypte : « Ouzaharrisinti, ramené de poste en poste jusque dans sa ville natale, y rétablit les collèges d'hiérogrammates et restitua au temple de Nit les biens-fonds et les revenus qui lui avaient été enlevés[1]. » En raison de tous ces bienfaits, Darius est cité dans le nombre des six législateurs dont les Égyptiens des âges postérieurs vénéraient la mémoire. Quelque temps après cependant, en 486, lorsque Darius, engagé dans sa grande expédition contre les Grecs aura perdu la bataille de Marathon, les Égyptiens se soulèveront

[1] Maspero, *Manuel* (4e éd.), p. 623.

à l'instigation d'un certain Khabisa, peut-être issu de la race des Pharaons.

L'autre expédition fut dirigée contre les Indiens : C'était vers l'an 512. Une armée partie de la province de Gandarie soumit les nations qui habitaient la partie de l'Himalaya que le haut Indus traverse avant d'entrer dans le Pendjâb, Campyliens (en sanscrit *Kâmpilya*), Derdes (*Darada*), chez qui une vieille légende plaçait les fabuleuses fourmis qui recueillaient l'or des montagnes, Dyrbéens (*Dârva*), Abissares (*Abhisâra*), enfin le pays de Cachmir (*Kacmîra*). Ces peuples conservèrent leurs rois nationaux et furent réunis à la septième satrapie. Alors une flotte fut construite sur l'Indus, vers la hauteur de Peucéla (*Puschkalavati*), par les ordres de Darius, avec des bois tirés du pays de Caspapyra, c'est-à-dire du Cachmir, dont la capitale s'appelait en sanscrit *Kaçyapapûra*. Le commandement en fut donné à l'habile amiral grec Scylax, de Caryanda, que la navigation qu'il fit alors a rendu célèbre. Sa flotte descendit l'Indus jusqu'à la mer ; ensuite faisant voile vers le couchant, elle arriva, après trente mois de navigation, à l'extrémité de la mer Rouge, dans le même port d'où le roi d'Égypte Néchao avait fait partir les Phéniciens pour entreprendre le tour de l'Afrique, A la suite de l'expédition de Scylax, l'autorité de Darius fut établie sur tout le pays situé entre la rive droite de l'Indus et les monts Parsyens ; il forma la vingtième satrapie, désignée par le nom d'Inde. Les peuples que cette satrapie contenait étaient, en descendant du nord au sud, les Xathres (en sanscrit *Kchatri*), les Abastaniens (*Ambasthu*), une partie des Sydres (*Çudra*), les Musicaniens (*Mûschika*) et les Sambiens (*Samba*). Le district formé par le delta du Gange était appelé le Pattalène, du nom de sa capitale Pattala (*Pôtala*), située au point où le fleuve se divise en plusieurs branches. Mais les Perses ne s'aventurèrent pas sur la rive gauche du fleuve et surtout dans le Pays des cinq fleuves, le Pendjâb actuel, habité par des populations belliqueuses qu'Alexandre devait avoir la gloire de vaincre le premier.

Darius ne devait pas se contenter de ces nouveaux agrandissements de ses domaines. Il avait touché la terre d'Europe, rêvait de ce côté des conquêtes plus étendues et surtout plus éclatantes que celle de la Thrace et de la Macédoine. Soumettre la Grèce elle-même était devenu le but de son ambition. Le prétexte pour l'attaquer lui fut bientôt fourni par la révolte de l'Ionie, révolte dont un tyran menacé de disgrâce prit l'initiative et que les Athéniens soutinrent un instant, mais sans réso-

lution et sans vigueur. Dès lors, la Grèce devint le premier objet des préoccupations du monarque perse et il engagea cette grande lutte qui, pour lui, se termina par la défaite de Marathon, mais qui, reprise sous ses successeurs, par les armes, par la politique et par les armes encore, se prolongea presque constamment pendant un siècle et demi, jusqu'à ce qu'elle eût amené la ruine de l'empire asiatique et la transformation de l'Asie occidentale sous l'action des arts, de la civilisation et de la langue des Grecs. C'est à ce moment que nous arrêtons les développements de notre récit, car, à dater du commencement des guerres médiques, l'histoire de l'Orient cesse à proprement parler et n'est plus qu'un épisode de l'histoire grecque, devenue celle de la civilisation; nous nous contenterons donc de donner un bref résumé des principaux événements dont l'Orient fut le théâtre, jusqu'à la chute de la dynastie des Achéménides.

§ 7. — LES DERNIERS ACHÉMÉNIDES. RÉSUMÉ DE LEUR HISTOIRE.

Darius se préparait à se venger de la défaite de Marathon et à châtier sévèrement l'Égypte de sa rébellion, lorsque la mort l'emporta (485); il avait régné trente-six ans et était âgé de 72 ans. L'aîné des fils qu'il avait eu de la reine Atossa, fille de Cyrus, Xerxès (*Khsayarscha*) lui succéda : « Nul plus que ce prince, dit Hérodote, n'était, par sa grande taille et sa beauté, digne d'exercer le souverain pouvoir. » Xerxès châtia l'Égypte, réduisit à néant la révolte de Khabisa et imposa comme satrape aux provinces africaines de son empire, son frère Achéménès. Il punit aussi Babylone qui aurait voulu relever la tête; le satrape Mégabyse traita avec la dernière rigueur la vieille cité chaldéenne : les sépultures des anciens rois furent violées et le temple de Bel-Marduk profané. Ce fut seulement après avoir assuré la paix à l'intérieur de son empire que le roi des rois reprit les projets de son père contre les Grecs et organisa une invasion de l'autre côté du Bosphore : pour la seconde fois, l'Asie se rua sur l'Europe. Les mémorables batailles de Salamine et de Platées (480-479), où Thémistocle et Aristide se couvrirent d'une gloire immortelle, brisèrent le choc des Asiatiques qui durent repasser le détroit, et bientôt même les flottes athéniennes prenant l'offensive, vinrent menacer Chypre et les côtes de l'Asie-Mineure. Xerxès, qui paraît avoir passé la seconde partie de son règne dans

l'indolence et la débauche, fut assassiné par deux de ses officiers en 465.

Une guerre civile éclata entre deux des fils de Xerxès qui se disputèrent le pouvoir : Hystaspe, satrape de la Bactriane, et Artaxerxès (*Artakhsathra*) ; ce dernier l'emporta. Il régna quarante ans (465 à 425) luttant tour à tour contre l'Égypte encore une fois révoltée et contre les flottes que la Grèce envoyait ravager les côtes de la Méditerranée ou secourir les Égyptiens. A la suite d'une série d'engagements indécis, son satrape Mégabyse remporta, dans l'île de Prosopitis, à l'embouchure du Nil, une grande victoire sur l'Athénien Inarus. Après plusieurs succès des Grecs en Chypre, Artaxerxès offrit la paix (en 449), reconnaissant comme libres toutes les villes grecques de la côte d'Ionie. Par surcroît de malheur pour le roi de Perse, Mégabyse, qui gouvernait la Syrie, se révolta et battit les généraux envoyés pour le soumettre ; Zopyre se proclama aussi indépendant en Lydie. C'était le signal du démembrement de l'empire de Darius, que des victoires sans cesse renouvelées pouvaient seules consolider. Après Artaxerxès, ce ne sont plus, pour ainsi dire, à la cour de Suse, qu'intrigues de palais et meurtres domestiques. Un Xerxès II, fils d'Artaxerxès, est assassiné après un règne de quarante-cinq jours par son frère Sogdien qui, lui-même, est détrôné au bout de six mois par un autre fils d'Artaxerxès qui prend le nom de Darius II. Alors, tandis que la guerre du Péloponnèse désole la Grèce, les révoltes des satrapes Arsitès, Artyphius, Pissuthnès, Amorgès ensanglantent l'Asie-Mineure. Tissapherne, Pharnabaze et le jeune Cyrus, fils du roi, viennent à bout, il est vrai, de toutes



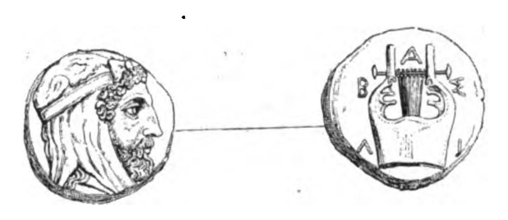
Xerxès luttant contre un lion[1].

[1] Bas-relief de Persépolis, d'après J. Menant. *Les Achéménides*, p. 58.

ces révoltes, mais Darius II Nothus meurt en 405 et une nouvelle guerre civile éclate aussitôt entre ses deux fils, Cyrus le jeune et Artaxerxès II. Cyrus est tué à la bataille de Cunaxa en 401, et les dix mille Grecs de son armée sont forcés de battre en retraite à travers toute l'Asie occidentale où, sous la conduite de Xénophon, ils s'immortalisent par des prodiges de valeur.


Monnaie de Thémistocle[1].

Le nouveau roi, Artaxerxès II Mnemon dut, comme ses prédécesseurs, dompter une nouvelle révolte de l'Égypte où un certain Amyrtée, descendant de l'ancienne dynastie saïte, se proclama roi. Neforit, souvent cité dans les textes démotiques, paraît même avoir restauré complètement, à cette époque, l'indépendance égyptienne, en s'alliant avec le roi de Sparte Agésilas. En même temps, Évagoras, roi de Salamine, étendait son autorité sur toute l'île de Chypre et sa flotte inquiétait les côtes de Cilicie et de Syrie. Cependant, malgré les difficultés avec lesquelles il se trouvait aux prises, Artaxerxès fut assez habile pour jeter la division parmi les Grecs, exciter leurs mutuelles jalousies, se ménager parmi eux des alliés dont il flatta les intérêts : tel fut tout le secret de sa politique, et cette manœuvre réussit à merveille. Les Spartiates se laissèrent prendre au piège : c'est alors que fut signé, en 387, le fameux traité d'Antalcidas qui retarda de cinquante ans l'effondrement de l'empire perse.


Monnaie d'Artaxerxès Mnémon[2].

Alors, délivré de tout danger extérieur, Artaxerxès put porter tous ses efforts contre les révoltés de l'intérieur. Chypre fut d'abord son objectif ; longtemps Evagoras et son fils Pnytagoras luttèrent avec l'appui de Hakori, roi d'Égypte, contre les forces perses commandées par le satrape Tiribaze. Après six ans de blocus et d'une lutte acharnée, Evagoras reconnut la suzeraineté du roi des rois, qui lui laissa son

[1] En légende ΘΕΜΙΣΤΟΚΛΕΟΣ. Apollon debout, tenant une branche d'olivier. ℞. Un aigle et les lettres M A, initiales du nom de Magnésie, ville d'Ionie, où cette monnaie d'argent a été frappée après que le roi de Perse eut donné cette ville à Thémistocle.

[2] Tête d'Artaxerxès Mnémon, coiffée de la tiare perse. ℞. ΒΑΣΙΛ[ΕΩΣ]. Lyre. Monnaie d'argent frappée probablement à Colophon, en Ionie.

trône sous l'obligation de payer un tribut annuel (380). Le roi d'Égypte, Nectanébo Ier qui, en 382, avait succédé à Hakori après deux ans de guerre civile, comprit que l'Égypte à son tour allait être menacée : il fortifia la frontière asiatique de ses États et attendit de pied ferme l'armée perse qui parut, en effet, au commencement de 373 ; elle était commandée par le satrape Pharnabaze et comptait deux cent mille hommes, sans compter les mercenaires et une flotte de cinq cents vaisseaux.

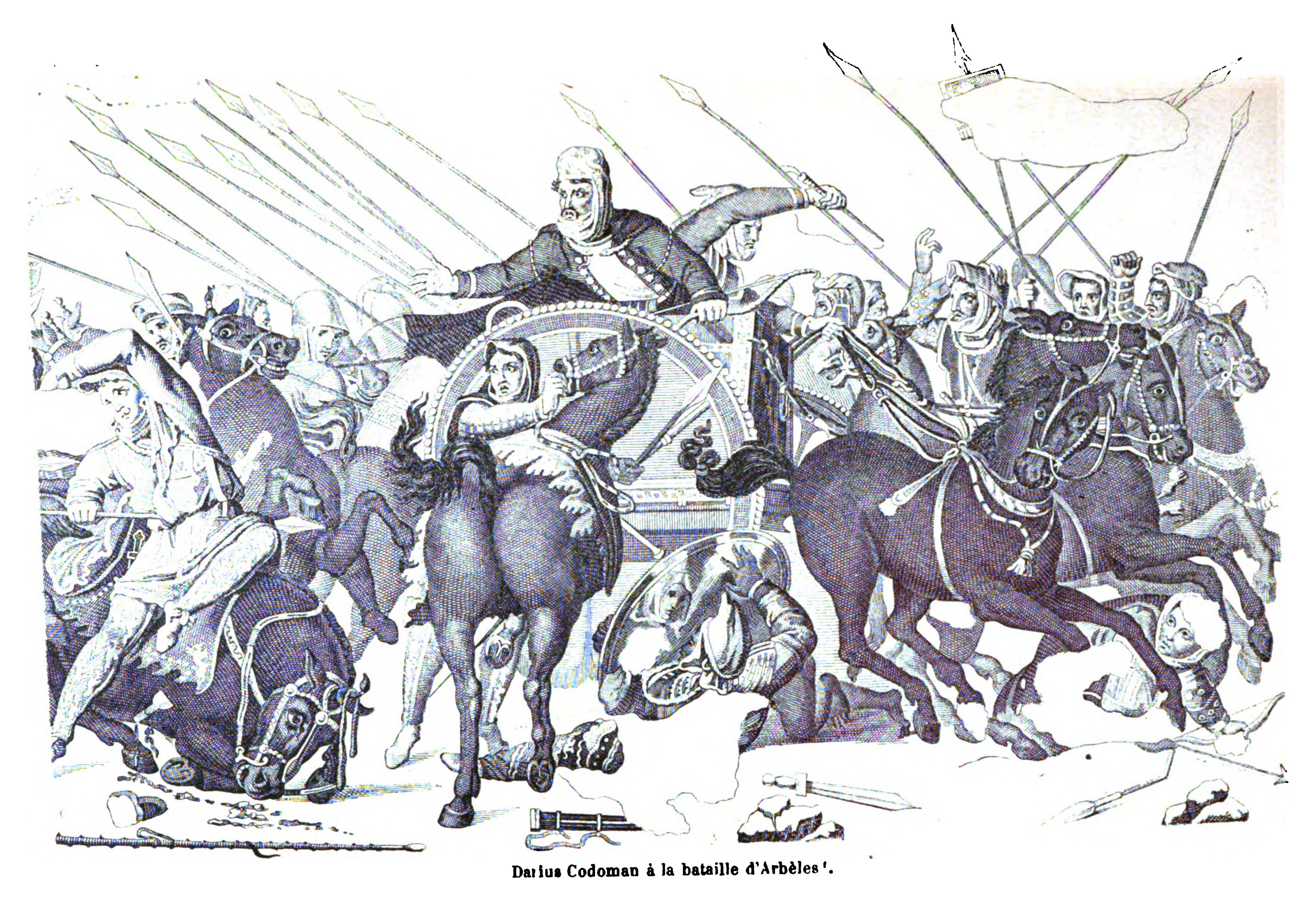
Pharnabaze et son allié l'Athénien Iphicrates échouèrent sous les murs de Péluse et l'Égypte fut pour longtemps délivrée du joug des Perses. Artaxerxès passa le reste de son règne en paix avec les divers États de la Grèce, mais il dut successivement réprimer les révoltes de ses satrapes Ariobarzanes, Datames et Aspis, qui se révoltèrent en Phrygie et en Cappadoce, avec l'appui plus ou moins effectif du roi d'Égypte Taho, puis une invasion des Égyptiens eux-mêmes aidés des Grecs, que commandaient Chabrias et le roi de Sparte Agésilas. Heureusement pour Artaxerxès, le désordre se mit au camp ennemi, et Taho lui-même fut contraint de fuir et de se réfugier à Suse, auprès de son vieil adversaire, laissant le trône d'Égypte à un usurpateur Nectanébo II. Taho essaya ensuite, avec l'appui des Perses, de reconquérir son trône ; il échoua sous les murs de Tanis et mourut (360). Artaxerxès le suivit de près dans la tombe après avoir eu la douleur de voir deux de ses fils se révolter contre son autorité.




Monnaie du satrape Pharnabaze[1].

Artaxerxès III Ochus (359-338) affermit son autorité en faisant massacrer tous les membres de sa famille, puis il entreprit de rétablir la domination perse dans la vallée du Nil. Repoussé dans une première attaque par l'armée de Nectanébo II, il vit se soulever aussitôt les rois de Chypre et les satrapes Artabaze en Asie-Mineure et Tennès en Phénicie. Parmi les lieutenants restés fidèles au grand roi ; l'un, Idrieus, satrape de Carie, fit rentrer les Chypriotes dans le devoir, mais les deux autres, Bélésys, satrape de Syrie, et Mazaeos, satrape de Cilicie, furent battus. Cet échec effraya Ochus, qui résolut d'en finir par une immense

[1] Tête casquée de Pharnabaze ; en légende, son nom et celui de la Cilicie en caractères araméens. ℞. *Baaltars* en caractères araméens. Baaltars ou le Jupiter de Tarse, assis. Argent.



Darius Codoman à la bataille d'Arbèles[1].

[1] Mosaïque romaine du musée de Naples, trouvée à Pompéi.

levée de boucliers. Trois cent mille Asiatiques, aidés de dix mille mercenaires grecs, vinrent mettre le siège devant Sidon, où s'était renfermé Tennès. Après un semblant de résistance, les Sidoniens implorèrent la paix ; leur offre de soumission fut repoussée. Alors, d'après le récit de Diodore de Sicile, ils s'enfermèrent dans leurs maisons et y mirent le feu : quarante mille personnes préférèrent périr dans l'incendie plutôt que d'être égorgés par les Perses. La Syrie était domptée pour longtemps et Artabaze se réfugia en Macédoine. Restait l'Égypte, où Nectanébo avait tout préparé pour une résistance énergique. Après une lutte acharnée, Péluse, puis Memphis, ouvrirent leurs portes au grand roi et Nectanébo se sauva en Ethiopie : l'empire perse atteignait de nouveau jusqu'au grand désert d'Afrique, et le satrape Phérendatès reçut le gouvernement des provinces nouvellement conquises (345).

Artaxerxès III Ochus fut donc un grand conquérant, digne successeur de Cyrus et de Darius le Grand. Il gouvernait comme un tyran oriental, avec ses deux favoris, Bagoas, qui avait l'administration des provinces de l'intérieur, et le Rhodien Mentor, qui avait les provinces maritimes.

L'ordre ne régnait pas toujours partout, tant s'en faut, et bien des peuplades nominalement soumises, comme celles qui étaient adossées au Caucase, celles qui logeaient dans les flancs du Taurus, du Zagros ou des montagnes arméniennes, celles enfin qui confinaient à l'Inde ou à la Scythie, ne payaient l'impôt que suivant leur bon plaisir. L'empire, malgré ses succès militaires, était trop étendu pour durer longtemps et, en dépit de tous les efforts et des victoires les plus éclatantes, on sentait craquer tous les rouages. Les intrigues de palais, qui furent toujours le fléau des monarchies orientales, achevèrent de précipiter la chute du vieux monde asiatique. Artaxerxès III Ochus mourut empoisonné, en 338, à l'instigation de son premier ministre Bagoas. Arsès n'occupa le trône qu'un an et ne fut qu'un instrument docile entre les mains de Bagoas, qui s'en débarrassa en le faisant égorger, dès que le jeune prince voulut secouer le joug du tout-puissant ministre. N'osant prendre lui-même ce titre dangereux de roi des rois, Bagoas l'offrit à l'un de ses complices, Darius III Codoman, arrière-petit-fils de Darius II Nothus. C'était l'année même de l'avènement d'Alexandre au trône de Macédoine. L'Asie et l'Europe étaient sur le point d'en venir aux mains une dernière fois, et la race hellénique, enfin victorieuse à Issus et à Arbèles, allait faire rayonner le flambeau de son génie sur tout l'Orient.

CHAPITRE V

CIVILISATION ET MONUMENTS DE LA PERSE

§ 1. — ORGANISATION DU GOUVERNEMENT DE L'EMPIRE

Après qu'il fut devenu entièrement maître de l'immense empire de Cyrus, Darius, fils d'Hystaspe, résolut de donner plus de cohésion à son pouvoir et de prévenir le retour de troubles pareils à ceux qu'il avait eu à combattre ; c'est dans ce but qu'il tourna pendant plusieurs années tous ses soins vers l'organisation du gouvernement, qui n'avait été qu'ébauchée par Cyrus. L'empire n'était alors qu'une vaste agglomération de tribus qu'un faible lien rattachait au pouvoir central. Les institutions des Perses étaient celles d'un peuple conquérant, obéissant à un chef qui pouvait disposer de la vie et des richesses des sujets acquis par ses armes comme d'un bien qui lui appartenait. « Les Perses, dit Hérodote, considèrent l'Asie comme leur propriété et le domaine du roi régnant. » Une sorte de despotisme militaire était donc la base du gouvernement et on ne voit pas que les sujets aient eu d'autres garanties que la modération du prince contre les vices d'un pareil système.

Dans les idées des Orientaux, le roi n'est pas seulement le souverain, mais le propriétaire du pays. La division établie chez nous entre les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, pour garantir l'indépendance de chacun d'eux, est parfaitement inconnue aux peuples asiatiques. Le roi est la source de tout, le centre de tout ; et le peuple n'intervient en aucune façon dans les affaires publiques. Il en était ainsi dans l'empire des Achéménides. Les rois de Perse gouvernaient leurs provinces de la même manière et avec le même pouvoir que les anciens rois d'Assyrie. Dans la Perse proprement dite seule, leur pouvoir avait des limites, imposées par ce qui subsistait encore des anciennes institutions nationales et par la tradition de ce vieil esprit de liberté que nous avons fait voir chez la race iranienne.

Le livre d'Esther offre le tableau le plus vivant que l'on puisse chercher, de la cour des rois de Perse et nous fait pénétrer, mieux qu'aucun témoignage des écrivains classiques, dans les détails de l'organisation du gouvernement central après les établissements de Darius. Nous y voyons le roi constamment exposé aux conspirations des eunuques; il a, à côté de lui, une sorte de majordome ou de premier ministre qu'il consulte dans toute circonstance, qui a le sceau royal, devant lequel tout le monde se prosterne comme devant la Majesté royale elle-même, mais qui, tout-puissant qu'il est, n'en tremble pas moins devant la volonté du prince, qui peut l'envoyer au gibet par le même caprice qui l'a subitement comblé d'honneurs. On demande un jour au premier ministre : « De quelle manière le roi pourrait-il bien honorer un homme qu'il tient à récompenser de son dévouement? » Et le premier ministre s'imaginant qu'il ne peut être question que de lui-même, répond : « Qu'on lui apporte le vêtement royal dont le roi se revêt et le cheval sur lequel le roi monte, et qu'on lui mette la tiare royale sur la tête.... Qu'on le fasse aller à cheval à travers les rues de la ville et qu'on crie devant lui : C'est ainsi que le roi veut que son serviteur soit honoré ! » Or, celui que le roi voulait ainsi récompenser, le juif Mardochée, était le pire ennemi du premier ministre. Du jour au lendemain, par une intrigue du harem, il le supplante dans la faveur royale, et le peuple de Suse voit pendre au gibet le bourreau à la place de la victime. Au-dessous de ce grand vizir dont la redoutable puissance était pourtant si précaire, il y avait une sorte de conseil permanent, dont les membres étaient de véritables ministres. Ils tenaient le premier rang dans l'empire après le roi et administraient, conjointement avec lui et sous sa direction, les affaires générales.




Monnaie d'un satrape[1].

Au-dessous de ce conseil, on voit les sept chefs des eunuques, officiers ordinaires du prince, parfois consultés, mais plus ordinairement voués à des fonctions purement domestiques. Ils étaient, en général, les exécuteurs des volontés royales et jouaient de temps à autre dans

[1] Baaltars ou Jupiter de Tarse, assis. A côté, son nom en caractères araméens. Autour du champ, vue en projection des fortifications de Tarse. ℞. Un nom de satrape qu'on a lu *Tarcamos*. Satrape assis; devant lui un arc et Ozmud. Argent.

les provinces un rôle de commissaires extraordinaires assez analogue à celui des *missi dominici* de Charlemagne.

Dans les cas extraordinaires, quand il s'agissait, par exemple, d'entreprendre une grande expédition et d'appeler aux armes la nation privilégiée des Perses, pour une entreprise lointaine, on convoquait une sorte d'assemblée, qui était le dernier reste des vieilles institutions libres et délibératives de cette nation. Elle se composait des satrapes, des commandants de troupes, des principaux officiers de la couronne, enfin de la tête de l'aristocratie militaire de la Perse, c'est-à-dire des premiers dans la tribu des Parsagadiens. Celui dont on adoptait l'avis répondait sur sa tête du succès de l'entreprise, disposition qui eut pour résultat d'enlever rapidement tout caractère sérieux aux délibérations de l'assemblée et d'y supprimer toute liberté de parole.

Le palais, qui portait chez les Perses, comme aujourd'hui chez les Turcs, le nom de Porte, *duvara*, était inaccessible à la foule, et il était très difficile d'être admis en présence du monarque, dont une étiquette sévère défendait l'approche. Les ministres, les courtisans employés dans l'intérieur du palais se tenaient, selon leur rang et leurs fonctions, dans les cours extérieures. Le nombre de ces serviteurs, des satellites, des maîtres de cérémonies, était très considérable. Il fallait s'adresser à eux pour arriver jusqu'au prince, ce qui fit appeler quelques-uns d'entre eux *les oreilles*, *les yeux du roi*, etc. De même qu'aujourd'hui encore, en Perse, on appelle l'*ombre du roi* (*zellé sultan*), le gouverneur général de l'Iran et du Farsistan. Celui qui pénétrait en la présence du roi sans une audience était puni de mort.



Monnaie du satrape Mazaeos [1].

Les pays soumis au sceptre de Darius, en 514, après l'apaisement des dernières révoltes, étaient, d'après l'énumération qu'en donne l'inscription de Behistoun : la Perse, la Médie, la Susiane, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arabie (l'Irâk-Araby, à l'occident de l'Euphrate), l'Égypte, les îles de l'Archipel voisines de la côte d'Asie, la Lydie, (entendue comme

[1] En légende araméenne : *Monnaie de Mazaeos, satrape de la Transeuphratique et de Cilicie.* Lion dévorant un taureau ; au-dessous, vue des fortifications de la ville de Tarse. ℞. En légende, *Baaltars*. Le Baal de Tarse assis, tenant un sceptre. Argent.

embrassant tout l'ancien royaume de Crésus), l'Ionie, l'Arménie, la Cappadoce, la Sagartie, la Parthie, la Drangiane, l'Arie, la Chorasmie, la Bactriane, la Sogdiane, le Paropamisus, la Sacie, la Sattagydie, l'Arachosie, la Macie, formant en tout vingt-trois provinces.

La Perse était exempte d'impôts, jouissait d'institutions spéciales et privilégiées. Quant aux autres provinces, l'administration était fort simple. Un corps de troupes était établi dans le pays conquis, pour en assurer la possession et y maintenir l'obéissance. A côté, étaient placés des fonctionnaires chargés de lever les tributs et de les envoyer au roi. Sous Cyrus et Cambyse, ces tributs n'avaient rien de fixe, et les gouverneurs des provinces prenaient arbitrairement ce qui leur plaisait.

Pour prévenir les inconvénients d'un semblable système, assurer au pouvoir central un revenu invariable et mettre les provinces à l'abri d'exactions qui pouvaient devenir toujours la cause ou le prétexte de nouveaux soulèvements, Darius régla d'une manière définitive le tribut soit en argent, soit en nature, que chaque province devait payer tous les ans. Ces impôts firent dire aux Perses que Darius était un marchand, Cambyse un maître et Cyrus un père : le premier parce qu'il faisait argent de tout; le second parce qu'il était dur et négligent ; le troisième parce qu'il était doux et avait fait à ses sujets tout le bien qu'il avait pu.

Afin d'assurer la rentrée régulière des impôts, de donner plus de force à l'action du pouvoir central dans toutes les parties de l'empire et d'égaliser l'importance des grands commandements militaires confiés aux satrapes en même temps que la levée des tributs, Darius procéda à une nouvelle division administrative des contrées soumises à son sceptre. Il les partagea en dix-neuf satrapies, et lorsqu'on en voit le tableau, dressé par Hérodote dans le troisième livre de son histoire, et qu'on le compare à la liste des vingt-trois provinces énumérées dans l'inscription de Behistoun, il en ressort clairement que la pensée dominante qui présida à la nouvelle organisation des satrapies fut la volonté de substituer une division purement artificielle et administrative à l'ancienne division des nations subjuguées, que Cyrus et Cambyse avaient conservée en transformant seulement chaque pays, jadis indépendant, en satrapie.

Voici quelles étaient les dix-neuf satrapies établies par Darius, avec le chiffre des tributs fournis par chacune d'elles. La Perse, à cause

des conditions spéciales qui la régissaient, n'était pas comprise dans cette organisation.

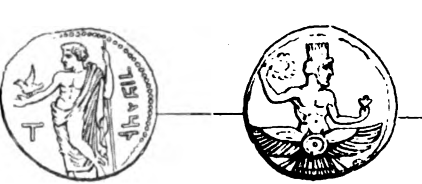
1. Les Grecs d'Asie-Mineure, Ioniens, Magnètes et Éoliens, avec la Carie, la Lycie et la Pamphylie; tribut annuel : 400 talents d'argent.

2. La Lydie et la Mysie, avec les différentes tribus qui vivaient dans les montagnes entre ces deux contrées, Lasoniens, Cabaliens et Hygenniens; tribut : 500 talents d'argent.

3. Les bords de l'Hellespont, la Phrygie, la Bithynie, la Paphlagonie et la Cappadoce ; tribut : 360 talents d'argent.

4. La Cilicie ; tribut : 300 chevaux blancs pour le service de la maison du roi, et 500 talents d'argent, dont 140 formaient la solde des corps de cavalerie cantonnés dans le pays et 360 étaient versés au trésor central.

5. La Phénicie, la Syrie, la Palestine et l'île de Chypre ; tribut : 350 talents. Les tribus arabes du désert de Syrie et de la fontière d'Égypte dépendaient de cette satrapie, mais étaient exemptées de tout tribut.



Monnaie du satrape Tiribaze [1].

6. L'Égypte, la Libye et la Cyrénaïque ; tribut : 700 talents d'argent.

7. Les Sattagydes, les Gandariens, les Dadices et les Aparytes, nations situées dans les montagnes du haut Indus ; tribut : 170 talents.

8. La Susiane ; tribut : 300 talents.

9. La Babylonie et l'Assyrie ; tribut : 1,000 talents.

10. La Médie ; tribut : 450 talents.

11. L'Hyrcanie, avec ses différentes populations, Caspiens, Pantimathes et Darites ; tribut : 200 talents.

12. La Bactriane ; tribut : 360 talents.

13. L'Arménie, avec les quelques districts que Cyrus y avait ajoutés pour récompenser les services de Tigrane Ier ; tribut : 400 talents.

14. Les Sagartiens, les Sarangéens, les Thamanéens, les Myciens et les Utiens, qui paraissent avoir été les peuples de la Carmanie et de la

[1] Au droit, le nom du satrape Tiribaze et Baaltars debout. ℞. Le symbole d'Ormuzd. Monnaie d'argent frappée à Tarse.

Drangiane, ainsi que les habitants des îles situées à l'entrée du golfe Persique; tribut : 600 talents.

15. Les Saces; tribut : 200 talents.

16. La Parthie, la Chorasmie, la Sogdiane et l'Arie; tribut : 300 talents.

17. Les Paricaniens et les Éthiopiens ou Kouschites de la Gédrosie; tribut : 400 talents.

18. L'Ibérie et l'Albanie, entre l'Araxe et la chaîne du Caucase; tribut : 200 talents.

19. Le Pont, avec les diverses petites nations qui l'habitaient, Moschiens, Tibaréniens, Macrons et Mosynœques; tribut : 300 talents.

Lorsque Darius eut joint à ses États la rive droite de l'Indus, il en forma une vingtième satrapie qui fournissait annuellement, comme tribut, 360 talents de poudre d'or.



Monnaie d'un satrape incertain [1].

Hérodote, réunissant toutes ces sommes, convertissant la valeur des monnaies perses en monnaies attiques et celle des talents d'or ou talents d'argent, évalue le revenu annuel que le gouvernement royal de la Perse tirait des vingt satrapies de ses États à 14,560 talents de la monnaie d'Athènes. Cela fait *en poids* 82 millions 799,866 francs, et, en tenant compte de ce qu'était alors la puissance de l'argent comparée à ce qu'elle est aujourd'hui, une valeur réelle de 662 millions 382,928 francs. Le budget des recettes des rois Achéménides était, on le voit, déjà fort rond et devait suffire à tous les besoins de l'administration.

Outre l'impôt en argent, il y avait l'impôt en nature. La Médie livrait annuellement 3,000 chevaux, 4,000 mulets et 100,000 moutons; l'Égypte fournissait les produits de la pêche du lac Mœris et le blé nécessaire à la nourriture des 120,000 soldats qui tenaient garnison chez elle; l'Arménie avait un impôt de 30,000 poulains; la Cilicie, de 360 chevaux blancs; Babylone et l'Assyrie envoyaient tous les ans 500 jeunes ennuques au palais du roi des rois. Les Perses, qui étaient exempts d'impôts et de toute taxe régulière, étaient tenus toutefois de faire,

[1] Au droit, Baaltars assis; en légende, son nom en caractères araméens. Au revers, au-dessus du lion, un nom qui paraît être celui de *Mazda* ou celui du satrape Mazaeos.

suivant la fortune de chacun, des cadeaux en nature au prince, quand il traversait le canton : on donnait des chevaux, des moutons, des bœufs, des fruits de toute sorte. C'est ainsi encore que les choses se passent dans les pays d'Orient.

Les satrapes étaient égaux entre eux ; ils avaient partout les mêmes pouvoirs militaires et financiers, mais le système d'administration intérieure des diverses satrapies n'était pas uniforme ; il offrait, au contraire, de l'une à l'autre, de très grandes différences. Comme dans l'empire assyrien, il fallait distinguer dans l'empire perse les provinces directement administrés par les agents du pouvoir central et les provinces simplement vassales, conservant leur autonomie intérieure, leurs institutions et leurs chefs nationaux.

Les provinces directement administrées étaient la deuxième, la quatrième, la sixième, la huitième, la neuvième, la dixième, la douzième, la quatorzième, la quinzième et la seizième satrapies. Aux unes, comme à la Lydie, à la Babylonie et à la Médie, c'était la crainte de voir naître des insurrections fréquentes et des aspirations à l'indépendance qui avait valu cet assujettissement plus étroit à l'autorité centrale ; à d'autres, comme l'Égypte et la Cilicie, station principale de la flotte de guerre du grand Roi, c'était leur importance stratégique ; d'autres enfin, comme la Bactriane et les contrées voisines, se trouvaient dans cette condition parce qu'elles y avaient été antérieurement sous la monarchie mède : on y continuait les anciennes habitudes.

Dans les provinces de cette classe, le satrape n'avait pas seulement le commandement des troupes et la perception des impôts ; il dirigeait toute l'administration, exercée par des agents à lui. Un des objets le plus recommandés à son attention était l'état de l'agriculture. Les Perses attachaient une grande importance à la culture de la terre. La loi de Zoroastre, nous l'avons vu, en faisait une obligation sacrée à ses disciples. « Le roi, dit Xénophon, visite chaque année une partie de l'empire, et il fait visiter par des délégués ce qu'il ne peut voir par lui-même. Il honore par des présents les magistrats dont le district est bien cultivé et abonde en fruits et en arbres, et il agrandit leur juridiction. Ceux, au contraire, dont la province est mal cultivée ou dépeuplée, soit par négligence, soit à cause des vexations, sont punis ou tout au moins destitués. »

Dans les pays réduits à l'état de simple vasselage, le satrape avait le commandement des troupes royales mises en garnison dans les points

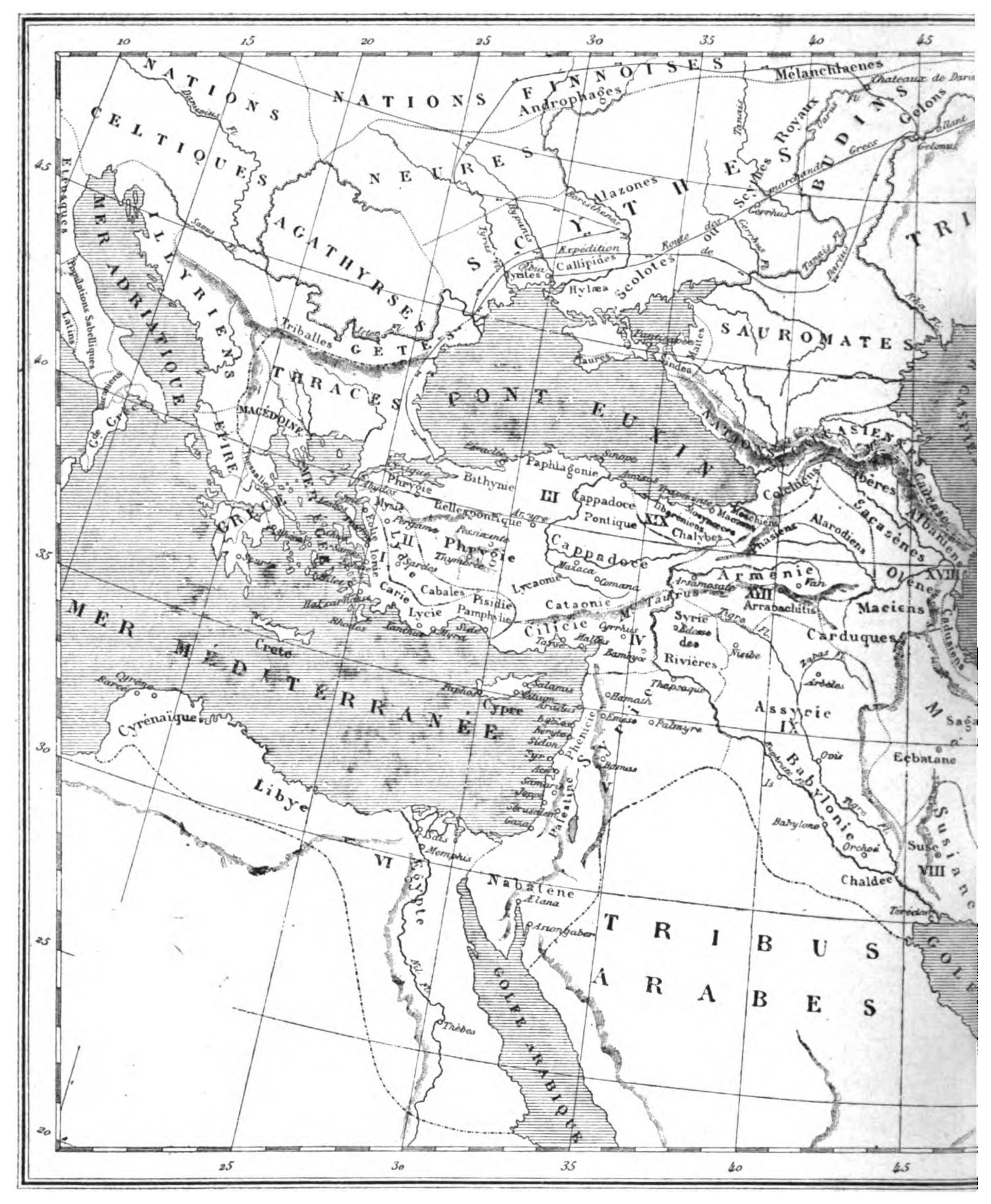
les plus importants et levait les tributs, qu'il envoyait au trésor, mais il n'administrait pas ; il avait seulement le contrôle et la surveillance des administrations indigènes, qui demeuraient organisées comme avant la conquête ; le rôle qu'il jouait auprès d'elles était semblable à celui des résidents que l'Angleterre entretient aujourd'hui auprès de certains rajahs de l'Inde. Hérodote, racontant l'histoire d'Orétès, nous dit que tous les satrapes avaient à côté d'eux des secrétaires royaux. Ces officiers n'étaient souvent que des espions chargés d'informer le roi des rois des faits et gestes du gouverneur.

Deux satrapies privilégiées formaient des royaumes compacts dont le chef héréditaire était en même temps le satrape et n'avait pas auprès de lui un agent direct du pouvoir royal. C'était la treizième et la dix-neuvième : l'Arménie, à laquelle la fidélité de Tigrane Ier et de ses descendants à la monarchie perse avait valu ce privilège extraordinaire ; puis le Pont, qui n'était pas, du reste, un ancien royaume, mais, au contraire, une réunion de peuples indépendants les uns des autres, jusqu'à la conquête de Cyrus, et groupés, depuis, sous l'autorité d'une branche des Achéménides, étroitement apparentée à la maison royale de Darius.

Partout ailleurs, l'innovation du système établi par Darius sur ce qui avait existé auparavant consistait à réunir dans une même satrapie plusieurs petits États vassaux gouvernés par des princes indigènes, qui portaient quelquefois le titre de rois, ce qui explique pourquoi le monarque achéménide s'intitulait *Roi des rois* ou *Grand roi*; de cette manière, il n'y avait pas à craindre qu'un satrape pût, aussi facilement que s'il n'avait présidé qu'une seule nation, profiter des tendances de cette nation à secouer le joug étranger pour se rendre lui-même indépendant, en s'identifiant à ses intérêts ; en même temps les princes conservés à l'état de vassaux, ne demeuraient plus aussi complètement maîtres dans leurs États que sous Cyrus ou Cambyse ; ils étaient constamment surveillés par un fonctionnaire perse, agent et représentant de l'autorité centrale, qui leur était supérieur dans la hiérarchie de l'empire.

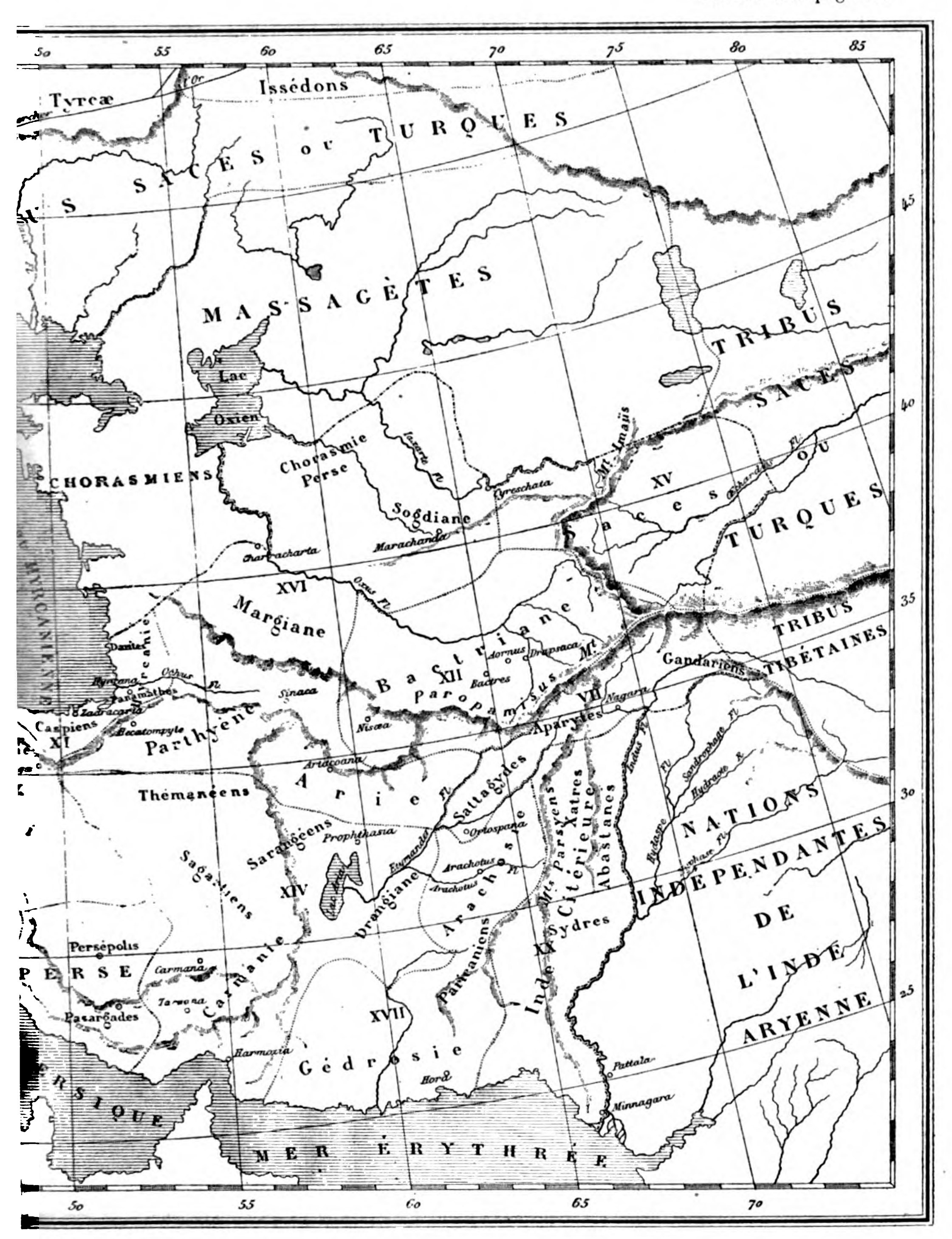
Ainsi, pour nous borner à quelques exemples, dans la première satrapie, chacune des cités grecques avait son tyran national ou chef unique (car le mot *tyran* n'avait pas alors le même sens outrageant qu'aujourd'hui) ; la Carie conservait ses rois indigènes, parmi lesquels on remarque les deux Artémises, Mausole, Orontopathès, Pixodare ; la Pam-

Fr. Lenormant et E. Babelon. *Histoire ancienne de l'Orient.* Tome VI.



Carte de l'empire perse, divisé p

Planche à la page 64.



Darius en vingt satrapies.

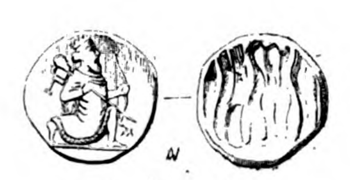
phylie était dans le même cas; la Lycie formait aussi un État gouverné héréditairement par la descendance d'Harpagus ; mais tous ces princes étaient dirigés et surveillés par le satrape qu'envoyait le Grand Roi. La troisième satrapie comprenait deux royaumes, domaines héréditaires de la famille de deux des assassins du mage Gaumatès. Dans la cinquième satrapie, chacune des cités phéniciennes continuait à avoir son roi, les provinces araméennes formaient plusieurs petits royaumes, les Cuthéens de Samarie avaient leur prince, et les Juifs de Jérusalem étaient gouvernés par leur grand prêtre. Dans la vingtième satrapie, tous les districts des rives de l'Indus gardaient leurs petits rois particuliers.

Chacun des princes vassaux du monarque achéménide, rois ou simples tyrans, exerçait dans ses domaines, sous le contrôle et la surveillance du satrape dans le ressort duquel il était placé, et à condition de payer le tribut, ainsi que de fournir au suzerain les contigents militaires qu'il réclamerait, toutes les prérogatives de la souveraineté. Il gouvernait comme il voulait et d'après les lois nationales ; il avait ses troupes à lui, exclues seulement des forteresses où les Persans tenaient garnison ; il levait sur ses sujets les impôts que bon lui semblait; il faisait même des traités avec d'autres princes placés dans les mêmes conditions ou avec des cités étrangères. Les belles recherches de M. Waddington ont prouvé que, dans l'empire perse, le droit de monnayage était considéré comme un droit essentiellement municipal; on le laissait donc exercer librement, et sans mention du nom du monarque suzerain, par tous ceux des princes vassaux qui voulaient en user, et par les cités grecques demeurées en possession de ces droits d'autonomie locale qui leur étaient si chers. La monnaie du roi de Perse lui-même se frappait seulement dans les provinces directement administrées par ses agents.

C'est des rois de Lydie qu'ils venaient de détrôner, que les Perses Achéménides prirent le modèle de leurs monnaies, connues sous le nom de dariques. Ces monnaies en or et en argent, portent au droit la figure du roi, coiffé de la tiare, agenouillé et armé de l'arc et du javelot ; le revers est sans type, et présente un carré creux au fond duquel on a ménagé des rugosités destinées à empêcher le flan de glisser sous le choc du marteau. Ces monnaies sont globuleuses et d'un aspect irrégulier comme les pièces des rois de Lydie. C'est en grande partie pour les services gouvernementaux, particulièrement pour la destination

spéciale de la solde militaire qu'ont été frappées les monnaies royales des Achéménides, l'or pour l'armée de terre et l'argent pour la flotte, car des textes et d'autres indications positives nous apprennent que chacun des deux métaux était affecté d'une manière spéciale au service de l'armée et de la marine, composées presque entièrement de mercenaires ou de simples vassaux dont il fallait s'assurer la fidélité par de gros gages.

Au reste, l'usage de la monnaie ne se propagea que fort imparfaitement dans les provinces intérieures de l'empire. Tant que régnèrent les Achéménides, la monnaie fut surtout répandue dans les provinces qui entretenaient avec les Grecs des rapports journaliers. Dans les contrées plus reculées au milieu des terres, l'emploi du numéraire monnayé s'était très incomplètement naturalisé, et la masse principale des métaux servant aux échanges, circulait toujours au poids, à l'état brut, comme du temps des empires de Ninive et de Babylone. Dans le trésor royal de Suse, Alexandre trouva une valeur de 40,000 talents d'argent en or et en argent bruts, et seulement une valeur de 9,000 talents d'argent en or monnayé.



La darique d'or.



Double sicle perse [1].

Tel était le système administratif et financier établi par Darius. Cette organisation fut modifiée dans la suite et perfectionnée sur un grand nombre de points de détail ; mais elle subsista, dans ses circonscriptions principales et dans ses principes essentiels, jusqu'à la conquête de l'Asie par Alexandre.

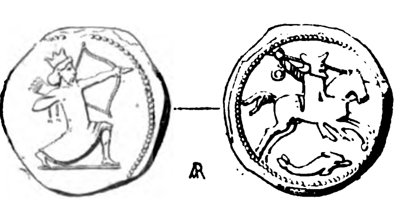
C'était le roi qui nommait et révoquait les satrapes. La moindre désobéissance de leur part était regardée comme une rébellion et entraînait presque toujours la perte du coupable. Le plus simple soupçon suffisait pour perdre un satrape ; le roi envoyait un exprès chargé de ses pleins

[1] Monnaie d'argent. Le roi achéménide est debout dans son quadrige avec un aurige ; derrière le char, un satrape ; dans le champ, une marque d'atelier en caractères phéniciens. ℟. Galère phénicienne.

pouvoirs, qui remettait aux gardes l'ordre de tuer le sujet rebelle, ce qui s'exécutait immédiatement.

Pour créer des communications rapides entre les différentes provinces de l'empire, on établit des courriers répartis par stations, distantes entre elles d'une journée de chemin, qui portaient les ordres du roi aux satrapes, et les dépêches de ceux-ci à la cour. Cette institution, qui favorisait singulièrement l'action du pouvoir central, fut encore une des innovations de Darius. Xénophon compare au vol des oiseaux la rapidité des courriers royaux.

La grande route qui allait de Sardes jusqu'à Suse, c'est-à-dire faisait communiquer la frontière occidentale de l'empire avec la capitale, est ainsi décrite par Hérodote : « Il y a sur tout son parcours des relais royaux et de belles hôtelleries ; elle traverse, d'ailleurs, des contrées habitées et sûres. On compte en Lydie et en Phrygie vingt relais et quatre-vingt-quatorze parasanges et demie. Au sortir de la Phrygie, on rencontre l'Halys, sur lequel se trouve un fort considérable muni de portes, qu'il est nécessaire de franchir pour atteindre l'autre rive du fleuve. Dans la Cappadoce que l'on traverse ensuite, jusqu'à la frontière de la Cilicie, il y a vingt-huit relais et cent quatre parasanges. A la frontière, vous passez deux portes entre deux forts. En continuant par la Cilicie, on rencontre trois relais ; il y a quinze parasanges et demie. Entre la Cilicie et l'Arménie, coule l'Euphrate que l'on traverse en bateau. En Arménie, il y a quinze relais servant d'hôtelleries, cinquante-six parasanges et demie, et un fort parmi les stations. Après avoir traversé quatre fleuves en bateau, on quitte l'Arménie et l'on trouve chez les Matianes quatre relais, puis onze chez les Cissiens ; on compte quarante-deux parasanges et demie jusqu'au Choaspe, qu'il faut aussi traverser en bac et sur lequel Suse a été bâtie : ce qui fait en tout onze relais. De Sardes à Suse, il y a autant d'hôtelleries que de relais. » A raison de cent cinquante stades par jour, il fallait quatre-vingt-dix jours pour faire cette route.



Monnaie d'un satrape incertain[1].

Quelles que fussent les précautions prises par les rois de Perse pour

[1] Roi achéménide, coiffé de la candys et tirant de l'arc. ℞. Cavalier perse combattant ; au-dessous, un dauphin. Argent.

surveiller les satrapes et les plier à l'obéissance, ils ne purent prévenir les révoltes fréquentes, les guerres intestines qui déchirèrent l'empire dans ses derniers temps. Trop de pouvoirs étaient réunis dans les mains des satrapes, et l'étendue de leurs gouvernements leur donnait trop d'importance personnelle. Ils finirent par se considérer comme de véritables princes souverains, et leurs provinces ne furent plus pour eux des pays confiés à leur administration, mais des domaines à exploiter. Dès lors, le pouvoir central s'affaiblit en s'avilissant, et la prompte chute de l'empire, au temps d'Alexandre, montra la faiblesse du lien politique qui en réunissait les différentes parties.

§ 2. — LES CHANCELLERIES DES ROIS ACHÉMÉNIDES ET L'ÉCRITURE DES PERSES.

En dehors de l'*Avesta*, les traditions nationales de la Perse sont consignées dans un poème héroïque, la *Schah-Nameh* ou *Livre des rois*, qui ne contient pas moins de cent vingt mille vers, et que Firdousi écrivit, à la demande du sultan gaznévide Mahmoud, vers la fin du xe siècle de notre ère. Nous avons déjà parlé plus haut[1] de cette gigantesque composition littéraire qui voudrait avoir des prétentions historiques et commence son récit à l'origine du monde pour finir à la conquête musulmane de la Perse. Si nous avons essayé d'y retrouver quelques précieux points de repère en ce qui concerne les souvenirs religieux de l'antique Iran, il n'y a, à coup sûr, rien à tirer, au point de vue de l'histoire politique, de cet ennuyeux conte persan, duquel on ne peut même pas dire que la légende y soit le déguisement de la vérité. D'autre part, la tradition hellénique concernant la Perse est représentée principalement par Hérodote, Ctésias et Xénophon dont le récit est confirmé, complété ou rectifié par les inscriptions en caractères cunéiformes qu'on a recueillies dans le cours de ce siècle au milieu des ruines des palais achéménides. Quand nous avons traité de l'écriture cunéiforme en général et des bases de son déchiffrement[2], il nous a fallu dire, dès ce moment, que ce fut de Persépolis que parvinrent en Europe les premiers caractères cunéiformes copiés par Pietro della Valle, et que le

[1] Voyez *Histoire ancienne de l'Orient*, t. V, p. 374 et suiv.
[2] Voyez *Histoire ancienne de l'Orient*, t. IV, p. 26 et suiv.

point de départ des études scientifiques sur les textes rédigés dans ce système graphique, furent les travaux du savant hanovrien Grotefend sur les inscriptions persépolitaines.

On sait que le perse est un idiome indo-européen apparenté au



Caractères cunéiformes copiés par Pietro della Valle[1].

zend, la langue de l'*Avesta*. Toutes les inscriptions achéménides jusqu'ici retrouvées ont été traduites et ont fait le sujet de commentaires

A	𐎠	D devant *i*	𐎮
I	𐎡	D devant *u*	𐎯
U	𐎢	TH	𐎰
H	𐏃	P	𐎱
Y	𐎹	B	𐎲
V devant *a*, *u*	𐎺	F	𐎳
V devant *i*	𐎻	N devant *a*, *i*	𐎴
K devant *a*, *i*	𐎣	N devant *u*	𐎵
K devant *u*	𐎤	M devant *a*	𐎶
G devant *a*, *i*	𐎥	M devant *i*	𐎷
G devant *u*	𐎦	M devant *u*	𐎸
KH	𐎧	R devant *a*, *i*	𐎼
C	𐎨	R devant *u*	𐎽
J devant *a*, *u*	𐎩	Ç	𐏁
J devant *i*	𐎪	S	𐎿
T devant *a*, *i*	𐎫	Z	𐏀
T devant *u*	𐎬	THR	𐏂
D devant *a*	𐎭	L	𐎾

[1] Ce sont les premiers caractères cunéiformes dont la copie soit parvenue en Europe. Menant, *Les Écritures cunéiformes* (2e édit.), p. 50.

spéciaux. A la différence d'un grand nombre des documents assyriens, qui réclament encore, au point de vue de la précision philologique, les efforts des savants, les textes perses ne présentent plus aucune difficulté d'interprétation, et la langue dans laquelle ils sont conçus est aujourd'hui aussi bien connue que celle de Démosthènes ou de Cicéron. L'écriture cunéiforme qui a servi à les rédiger, depuis Cyrus jusque postérieurement à la chute de la dynastie achéménide, n'a de commun avec le système graphique de Babylone et de l'Assyrie que le dessin en forme de clou de tous les traits qui composent les caractères. Les signes perses sont, en effet, purement alphabétiques, et bien qu'ils dérivent morphologiquement des signes du syllabaire assyrien, ils n'ont conservé aucune valeur syllabique ou idéographique. Ce sont donc, en réalité, des lettres comme celles de l'alphabet phénicien : on en compte trente-six dont nous donnons plus haut le tableau.

A titre d'exemple d'inscription cunéiforme en vieux perse, nous citerons le commencement de l'inscription de Persépolis qui servit de base à l'essai de déchiffrement de Grotefend.

KH-S*a*- Y - A - R - S - A * KH - S - A - Y*a* - TH - I - Y*a* *
Xerxes *rex*

VA - Z*a* - R - K*a* * KH - S - A - Y*a* - TH - I - Y*a* * KH - S - A - Y*a* -
magnus *rex* *re-*

TH - I - Y*a* - A - N - A - M * D - A - R*a* - Y*a* - V*a* - H - U - S *
gum *Darii*

KH - S - A - Y*a* - TH - I - Y*a* - H - Y*a* - A * P - U - THR*a* *
regis *filius* etc.

« Xerxès, le grand roi, le roi des rois, fils de Darius, roi, » etc.

On a recueilli des inscriptions conçues dans cette langue et dans ce système d'écriture jusque sous la domination des princes Arsacides :

quelques-unes, les plus anciennes, sont du règne de Cyrus; les plus importantes sont celles de Darius, parmi lesquelles se trouve celle que ce prince fit graver sur le rocher de Behistoun.

Gouvernant des pays et des nations des races les plus diverses, les Achéménides, dans leur organisation de l'empire, furent obligés de reprendre et d'étendre encore l'ancien système déjà mis en pratique par les monarques ninivites, d'avoir plusieurs chancelleries et d'admettre plusieurs idiomes à l'état de langues officielles. D'après le livre d'Esther, le roi envoie des missives dans toutes les provinces de l'empire, « à chacun selon sa manière d'écrire et à chaque peuple selon sa langue. » Sur la côte de l'Asie-Mineure, les actes publics étaient promulgués en grec; dans le Pont, la Cilicie, la Syrie et la Palestine, en araméen; pour le gouvernement de l'Égypte, on se servait de la langue du pays et de l'écriture hiéroglyphique, exactement comme au temps des Pharaons; à Babylone, l'assyrien continua à être la langue officielle; nous possédons des séries très considérables de contrats d'intérêt privé écrits en assyrien et datés de presque tous les règnes des princes de la dynastie de Cyrus et de Darius. Dans les pays de l'Asie centrale, les inscriptions des Achéménides, depuis Cyrus jusqu'à Darius Nothus, sont rédigées en trois langues, écrites toutes trois en caractères cunéiformes : le perse, l'idiome de la Médie et l'assyrien.


Le vase de Xerxès à la Bibliothèque nationale.

En Égypte, on a même recueilli quelques inscriptions de Darius et de ses successeurs, quadrilingues, c'est-à-dire en perse, en médique, en assyrien et en hiéroglyphes égyptiens : ce sont des stèles monumentales et des vases d'albâtre qui ont dû servir de mesures pour les liquides. Une stèle quadrilingue, trouvée près de Suez et aujourd'hui détruite, racontait que Darius fit communiquer par un canal le Nil avec la mer Rouge. Le vase de Xerxès à la Bibliothèque nationale et celui d'Artaxerxès à la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, contiennent également en quatre langues les noms de ces deux princes.

Le médique ou, comme on l'a appelé longtemps, le médo-scythique, c'est-à-dire la langue du texte de la seconde colonne, dans les inscriptions trilingues ou quadrilingues, est encore fort imparfaitement connu, malgré les efforts de F. de Saulcy, Hincks, Norris et surtout de M. Oppert. On a cru reconnaître des éléments touraniens dans cet idiome qui se rapproche peut-être de la langue des inscriptions arméniaques ou vanniques. Mais n'insistons pas sur ces problèmes de philologie et de linguistique comparée dont la véritable solution se fera peut-être encore longtemps attendre ; contentons-nous de faire remarquer l'usage officiel de cette langue particulière aux Mèdes, et qui dans les inscriptions achéménides, a toujours sa place au second rang, comme étant celle du peuple le plus noble de l'empire après les Perses eux-mêmes. En Cappadoce, il y avait aussi une langue particulière qu'on écrivait en caractères cunéiformes : quelques contrats d'intérêt privé rédigés en cappadocien ont été trouvés à Césarée, l'ancienne Mazaca, dont l'exploration archéologique fournirait, on n'en saurait douter, des résultats bien surprenants. A Chypre, on faisait usage, comme sur la côte de Syrie, de la langue phénicienne, et dans certaines villes, d'un dialecte grec écrit avec une écriture spéciale, dont les signes syllabiques paraissent dérivés des hiéroglyphes hétéens. En un mot, chaque satrapie de l'empire achéménide se sert de sa langue nationale, de même qu'elle conserve ses mœurs, ses traditions et ses lois. Le gouverneur avait sa chancellerie spéciale composée de scribes occupés à traduire les ordres du pouvoir central. Jamais, dans aucune circonstance, les rois achéménides ne cherchèrent à confisquer ces libertés provinciales en imposant à tous au nom de la centralisation administrative, les mœurs, la religion, la langue et l'écriture des Perses ; de tous les conquérants, ils furent les plus tolérants et les plus sages.

§ 3. — CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE L'ART PERSE SOUS LES ACHÉMÉNIDES.

L'art de tous les peuples, quand il est spontané et naturel, est le résultat des conditions sociales et climatériques au milieu desquelles se développe le génie particulier à chacun d'eux. Chez un peuple qui vit dans une région exposée à de grandes pluies, vous verrez au-dessus des édifices et des habitations privées, des couvertures inclinées et ingénieusement disposées pour éviter que l'eau ne pénètre à l'intérieur, mais pour qu'elle soit, au contraire, déversée dans des rigoles ou des récipients ménagés à cet effet. Dans un pays particulièrement riche en carrières de pierre à la fois résistante et facile à tailler, comme l'Égypte, vous serez émerveillés des constructions enfantées par l'art de bâtir. Là où la pierre fait défaut, on élève maisons et palais avec la brique. Ce sont les peuples qui manquent de bois de construction et de pierres aptes à former de grandes dalles, qui ont inventé la voûte et la coupole ; enfin, dans les climats où il ne pleut guère et où la chaleur est excessive, les habitations sont surmontées de terrasses où l'on vient humer la brise après le coucher du soleil ; les murs sont d'une surprenante épaisseur, sans fenêtres, la porte tournée du côté du nord, afin de conserver à l'intérieur des appartements une température à peu près supportable. Cette loi, qui se vérifie sous toutes les latitudes, vient de ce que l'homme s'ingénie partout à chercher les conditions les plus favorables de l'existence et à tirer parti des éléments que la nature met à sa disposition pour son bien-être. Mais à côté de cet art spontané, issu du sol, pour ainsi parler, et plus particulièrement national et populaire, on rencontre souvent un art factice, imposé officiellement par un caprice individuel et qui n'a, en réalité, aucune racine dans les entrailles de la nation au milieu de laquelle il a végété plus ou moins longuement, comme une plante exotique transportée sous un climat qui doit tôt ou tard lui être fatal. Allant quérir ses inspirations chez des nations étrangères, cet art tient généralement peu de cas des conditions naturelles du pays dans lequel il s'implante en révolutionnaire. Amené par la conquête ou une autre cause accidentelle, il ne survit pas à cet accident ou au conquérant, parce qu'il ne répond à aucun besoin et qu'il n'est, pour ainsi dire, qu'un luxe de fantaisie à l'usage des puissants qui se sont passionnés pour l'originalité artistique d'un peuple voisin. La Perse, du temps des Achéménides, a connu ces deux arts, tout différents l'un de

l'autre, que nous appellerons l'art populaire et l'art officiel. Le premier, malheureusement, est plus difficile à étudier que le second, parce que ses œuvres se sont rarement élevées à l'importance de grands monuments publics et que ce qu'il a produit a moins bien résisté aux injures du temps.

Le plateau desséché du Farsistan manque de forêts et il y règne, en général, une chaleur torride. De là, il résulte que les Perses furent contraints de tout temps, sous les Achéménides comme aujourd'hui, de faire des murs d'une épaisseur extraordinaire pour y emprisonner quelque bienfaisante fraîcheur ; ils les couvrirent de terrasses en terre qu'ils apprirent de bonne heure à suspendre au-dessus du vide au moyen de la voûte et de la coupole. « Forcés, pour recouvrir leurs demeures, dit M. Dieulafoy, d'avoir recours aux matériaux de terre, les seuls qu'ils pussent se procurer dans un pays où le bois de construction et les plantes ligneuses elles-mêmes leur faisaient défaut, ils durent apprendre aussi à se passer des cintres et s'ingénièrent, par conséquent, à construire des habitations voûtées sans le secours de soutiens définitifs ou provisoires. » Les constructions jadis enfantées par cet art populaire ont toutes disparu, mais les maisons à coupoles et à terrasses des Persans modernes peuvent nous en donner une idée exacte, de même que les maisons des habitants modernes de la Mésopotamie nous offrent des types d'architecture populaire pareils à ceux qu'on voit figurer sur les bas-reliefs ninivites. Rien de plus stable et de plus traditionnel que les industries et les arts que les conditions invariables du sol ou du climat rendent toujours nécessaires.

Cependant, on retrouve l'art populaire de la Perse ancienne dans certaines constructions qu'on attribuait jusqu'ici à l'époque des Sassanides et que M. Dieulafoy fait remonter jusqu'aux Achéménides. Il s'agit d'abord du palais de Sarvistan, qui élève sa vaste coupole à l'extrémité d'une plaine déserte, sur l'ancienne route de Chiraz à Darab-Guerd. La grande salle de ce monument était carrée et recouverte d'une coupole en briques posée sur des pendentifs en moellons ; deux autres chambres carrées sont aussi recouvertes de coupoles ou bien de berceaux en plein cintre.

A Firouz-Abad, au sud-est de Chiraz, on signale encore des ruines surmontées d'une coupole sur pendentifs qui n'avait pas moins de vingt-cinq mètres de hauteur : la décoration des portes est identique à celle des portes des palais de Persépolis. A Ferachbad enfin, un dôme non

moins majestueux se dresse dans les airs. L'étude de ces constructions architecturales conduit M. Dieulafoy à cette conclusion : « Déjà, sous le règne de Darius ou des premiers princes Achéménides, ses successeurs, les Iraniens élevaient des coupoles sur pendentifs, ayant près de quinze mètres de diamètre et trente mètres de hauteur, construisaient des berceaux et des nefs voûtées ayant les plus grandes analogies avec les vaisseaux des églises gothiques du XIIIe siècle. Ces édifices étaient barbares d'aspect, mais contenaient le principe de tous les tracés utilisés dans les constructions sassanides, byzantines et musulmanes. »

Nous avons déjà remarqué ailleurs que la voûte, qu'on croyait d'origine étrusque, à été connue dès l'antiquité la plus reculée par les civilisations asiatiques. Les Perses l'empruntèrent sans doute aux Assyriens ; ils la perfectionnèrent et inventèrent la coupole sur pendentifs ; faut-il donc faire remonter jusqu'aux Achéménides et aller chercher en Perse le principe de la construction des églises à coupoles du moyen âge comme Sainte-Sophie de Constantinople ?

C'est aussi un produit de l'art populaire de la Perse que cet immense atech-gah ou autel du feu, dont les ruines majestueuses, auprès de Firouz-Abad, sont signalées par tous les voyageurs. Au-dessus d'une grande plate-forme analogue à celles des zigurats chaldéennes, s'élève une tour en maçonnerie qui a encore actuellement plus de vingt-huit mètres de haut. On accédait au sommet par un escalier tournant placé extérieurement et dont la spirale délabrée est suffisamment reconnaissable. Elle avait douze volées de marches et était munie d'une rampe pour protéger contre les effets du vertige. D'étage en étage, au fur et à mesure de la montée, la tour allait en se rétrécissant, comme une pyramide à degrés. C'est là peut-être le monument qui nous donne l'idée la plus exacte de ce qu'étaient les observatoires des palais chaldéens et assyriens : il nous permet, pour ainsi dire, de toucher du doigt l'influence chaldéo-assyrienne sur l'art perse, puisque nous retrouvons ici les matériaux de construction et les formes architecturales créées par le génie assyrien.

L'art officiel, implanté en Perse par le caprice des rois, naît avec Cyrus et disparaît avec la dynastie achéménide sans laisser derrière lui la moindre trace. L'histoire politique, avec toutes ses vicissitudes, se reflète dans ses produits, car on voit, tour à tour, tous les peuples successivement soumis par les armes perses, y apporter le contingent de leur génie propre. Après que Cyrus a vaincu Nabonid et s'est installé

en maître à Babylone, les sculpteurs perses se mettent à tapisser les murs du palais du roi des rois de bas-reliefs copiés sur ceux de la Chaldée. A peine Cyrus a-t-il subjugué l'Asie-Mineure qu'il se fait élever un palais sur le modèle de ceux qu'il admira dans les villes grecques de l'Ionie, et un tombeau pareil aux somptueux monuments funéraires de la Lycie. Impossible de trouver dans les constructions qui remontent au règne de ce prince quoi que ce soit qui se rapproche de l'art égyptien. Darius et ses successeurs continuent à s'inspirer des mêmes sources assyrienne et gréco-ionienne. Mais ce n'est pas seulement à l'ascendant des œuvres de la Grèce sur l'esprit des Perses qu'il faut attribuer l'influence artistique que nous signalons. Comme l'a fort bien démontré M. Heuzey[1], on doit en voir la cause dans l'embauchage d'architectes grecs au service des rois de Perse et au travail des prisonniers de guerre des pays grecs, embrigadés de force dans les chantiers perses. Pline le Naturaliste rappelle, en parlant des fondeurs de bronze des Grecs, que Téléphanès de Phocée, artiste qui passait pour le digne émule de Polyclète, de Myron, de Pythagoras, travailla dans les ateliers des rois Xerxès et Darius. Faut-il s'étonner après cela que l'art des Achéménides ait tant d'affinité et de points de contact avec celui de l'école grecque archaïque, qui fleurit particulièrement en Thessalie, c'est-à-dire dans celle des contrées grecques qui était le plus directement en rapport avec l'empire perse ? Des causes analogues introduisirent dans l'art perse officiel l'influence de l'Égypte après la conquête de ce pays par Cambyse et Darius. A partir de cette date, il y a en Perse un mélange hétéroclite d'éléments grecs, assyriens et égyptiens dans les constructions architecturales, les bas-reliefs et les peintures décoratives des palais des Achéménides. De ce bizarre assemblage, il résulte une architecture et un art sans inspiration, plus étrange qu'original, dans lequel le convenu tient la place principale, mais qui ne manque cependant ni de science, ni de grandeur. Chypre, placée à l'autre extrémité du monde oriental dans les mêmes conditions que la Perse, subit dans des circonstances analogues des influences multiples, et produisit pareillement un art bâtard dont l'analyse fait retrouver les éléments sur les bords du Nil, sur la côte de Syrie ou chez les races helléniques.

L'art perse officiel, d'importation étrangère et ne répondant point

[1] *Revue politique et littéraire*, 1886, p. 661.

aux conditions climatériques du pays où il se développa, ne fut jamais populaire ; aussi ne le rencontre-t-on que dans les palais et les hypogées de Cyrus le Grand et de ses successeurs, qui le transportent pour ainsi dire avec eux dans les sites nombreux qu'ils ont successivement choisis pour s'y bâtir une capitale.

Ce fut, en effet, un des vices essentiels de la constitution encore imparfaite de l'empire perse sous Cyrus et ses successeurs immédiats, que l'absence d'un siège fixe pour le pouvoir central. La rapidité des conquêtes qui portèrent à son apogée la puissance des Perses explique ce singulier état de choses. Auparavant, et dès le temps de Cyrus Ier, les Achéménides avaient établi leur résidence invariable dans la ville d'Ansan, qui n'était pas très loin de Suse, mais dont l'emplacement n'est pas encore nettement déterminé. Cyrus le Grand y régnait comme ses ancêtres, ainsi que nous l'apprennent ses inscriptions, lorsqu'il résolut d'attaquer l'empire des Mèdes. Après la chute d'Astyage, le jeune conquérant perse s'installa pour un temps dans la capitale même de la Médie, à Ecbatane, et son droit du plus fort lui fit trouver à son gré l'opulent palais bâti par Déjocès sur le modèle des palais assyriens. Mais après qu'il eut reculé les bornes de son empire jusqu'à la Méditerranée, l'altier successeur de Nabuchodonosor trouva sans doute trop étroite pour sa grandeur nouvelle la vieille demeure des rois de Médie et il résolut de s'édifier un palais dont les constructions paraissent n'avoir jamais été complètement achevées : ce fut Parsagade ou Pasargade, dont les ruines ont été identifiées avec Méched Mourgab, dans la vallée du Polvar, sur la route d'Ispahan à Chiraz, au pied des plateaux de Sourmek et de Dehib. Mais Cyrus laissa toujours, au moins en partie, le siège de l'administration des provinces à Ecbatane, et lui-même séjourna pendant quelque temps à Babylone. Bref, il n'eut pas le loisir d'installer à demeure sa cour royale dans aucune de ses résidences, obligé qu'il fut de guerroyer constamment aux quatre coins de l'empire qu'il venait de fonder. Cambyse, son fils, paraît avoir conservé aussi les deux capitales d'Ecbatane pour les pays mèdes et de Parsagade pour les pays perses ; mais, après qu'il eut fait la conquête de l'Égypte, ce prince ne put se résoudre à quitter les palais des Pharaons, dont il ne sortit que pour aller mourir en Syrie.

Cependant l'usurpation du faux Smerdis montra le double danger du séjour trop prolongé du roi à l'une des extrémités de son empire et de la fixation du siège central d'une partie de l'administration, à Ecba-

tane, dans le pays de ces Mèdes, qui rêvaient toujours de reprendre la suprématie enlevée à leur nation par les Perses. En réorganisant l'empire de manière à donner plus de force au pouvoir royal, Darius sentit le besoin absolu de doter sa monarchie d'une capitale fixe et dans une position centrale. Pour cela, il fit choix de Suse, appuyée à la Perse proprement dite, où résidait la force réelle de l'empire, près de la Babylonie à la fois et de la Médie, et à égale distance des deux extrémités de ses immenses domaines à l'orient et à l'occident. Il y construisit donc un magnifique palais qui devint l'habitation constante des monarques achéménides toutes les fois qu'ils ne se trouvaient pas à la tête de leurs armées pour une expédition lointaine. En même temps, il fonda, au cœur même de la Perse proprement dite, à quelque distance de Parsagade, la ville de Persépolis (*Pârçatakhra*), pour servir de lieu de sépulture à sa dynastie : il y bâtit en même temps un somptueux palais et Xerxès y éleva aussi plus tard une des plus vastes demeures royales qui soient au monde.



Bas-relief de Persépolis.



Bas-relief de Persépolis[1].

Telles sont les principales villes où les Achéménides ont laissé des traces de leur puissance, et où les archéologues de nos jours peuvent, presqu'à coup sûr, espérer une abondante moisson d'antiquités. La capitale de la Médie, Ecbatane, aujourd'hui Hamadan, n'a pas encore été sérieusement explorée et de rares voyageurs modernes l'ont visitée. Située à une altitude de dix-huit cents mètres, dans le massif montagneux de l'Elvend, au débouché du défilé de Banneh, elle passait à l'époque classique pour avoir été fondée par Sémiramis. Suivant Hérodote, elle fut bâtie par Déjocès, et l'historien d'Halicarnasse nous en a laissé une merveilleuse description[2]. Capitale des rois mèdes, plusieurs fois elle trembla devant l'approche des légions ninivites, et à partir du jour où Cyrus s'en fut emparé, elle devint, à cause de son climat très

[1] D'après J. Menant. *Les Ecritures cunéiformes*, p. 37.

[2] Voyez plus haut *Histoire ancienne de l'Orient*, t. V, p. 422.

froid et des hautes montagnes qui l'entourent, la résidence d'été des rois achéménides, puis des rois parthes. Il est donc probable que des fouilles méthodiques entreprises à Hamadan, nous feraient connaître d'intéressants débris des différentes civilisations qui ont successivement grandi et expiré sur le sol de cette ville où H. Rawlinson et Schultz notamment, ont copié d'importantes inscriptions médiques. Ce n'est que lorsque la ville d'Ansan, la première capitale des Achéménides, aura été retrouvée et lorsqu'on aura pratiqué des fouilles dans cette ville et dans les ruines d'Ecbatane que nous pourrons disserter sur l'archéologie des Mèdes et sur celle des Perses avant Cyrus.

Les ruines du Farsistan et de la Susiane sont mieux connues que celles de la Médie. Il y a près de trois siècles que Figueroa, ambassadeur de Philippe II près du schah Abbas le Grand, vers 1618, et le voyageur romain Pietro della Valla, visitaient Persépolis et y relevaient des inscriptions cunéiformes. Le voyageur français Chardin (1643-1713) est le premier qui ait su observer et juger avec quelque critique, et la relation de voyage qu'il nous a laissée est enrichie des dessins de nombreux monuments qu'il sera toujours utile de consulter. Dans ce siècle enfin, Ker-Porter en 1818, Texier en 1840, Flandin et Coste en 1841, firent entrer l'étude des antiquités de la Perse dans le domaine de la science ; ils furent les précurseurs, sinon les dignes émules de sir H. Rawlinson, copiant et déchiffrant l'inscription de Behistoun. Les grands atlas de Flandin et Coste étaient restés, malgré leur manque de précision, jusqu'à ces derniers temps, les seuls ouvrages originaux à consulter sur les antiquités de la Perse, lorsque, en 1881, le gouvernement français chargea M. Marcel Dieulafoy d'une mission archéologique en Perse : les résultats scientifiques de cette exploration sont exposés dans son livre l'*Art antique de la Perse*, et c'est là en grande partie que nous puisons les renseignements qui vont suivre.

§ 4. — LES RUINES DE PARSAGADE ET DE PERSÉPOLIS

C'est à Meched-Mourgab, c'est-à-dire dans les ruines de Parsagade que nous pouvons étudier l'art achéménide contemporain de Cyrus le Grand, mais postérieur déjà à la prise de Babylone par ce prince. La date précise des monuments que l'on rencontre en cet endroit est fixée par les inscriptions qui, toutes en l'honneur de Cyrus, sont rédigées à

la fois en perse, en médique et en assyrien, ce qui ne permet pas de les placer avant la conquête de la Chaldée. Aussi, sur les murs des palais, les tours funéraires, les bas-reliefs, partout on saisit la double influence de l'art assyrien et de l'art hellénique d'Asie-Mineure : rien qui puisse être rapproché des formes plastiques de l'Égypte ou qui en soit inspiré. Des marques de maçons relevées par M. Dieulafoy sur les pierres des constructions prouvent que si les ouvriers des chantiers étaient perses, l'architecte était certainement originaire de l'Asie-Mineure et peut-être choisi dans l'entourage de Crésus, devenu l'ami et le conseiller de son vainqueur.

La plus importante des ruines de Meched Mourgab, celle que les habitants modernes de la contrée appellent Takhté-Maderè-Soleiman (trône de la mère de Salomon) est une construction carrée, en appareil colossal, où le mortier est remplacé par des crampons de fer : c'est le soubassement d'un édifice qui parait avoir été abandonné avant son achèvement; il rappelle par sa forme les terrasses de briques sur lesquelles les Assyriens et les Babyloniens élevaient leurs palais. Trois piliers et une colonne dont la hauteur dépasse encore onze mètres, sont tout ce qui reste d'un autre édifice de la vallée du Polvar. Avec des débris aussi peu caractéristiques, il est impossible de pousser jusque dans le détail la comparaison des formes architecturales des palais de Cyrus avec les mêmes formes dans les palais ninivites ou dans les édifices grecs. Mais la démonstration devient plus facile dans l'étude des monuments funéraires de la même région.

A quelque distance de Takhté-Maderè-Soleiman se trouve le tombeau de Cambyse Ier, père de Cyrus[1] : tout délabré qu'il est, on reconnaît aisément sa ressemblance avec une construction qu'on voit encore à Nakhchè-Roustem, à côté des ruines de Persépolis. L'un et l'autre de ces deux monuments consiste en une tour carrée, construite en pierres calcaires, sans mortier, les moellons reliés par des crampons de fer. Une salle carrée occupe la partie supérieure de la tour ; elle est couverte de grandes dalles juxtaposées et un escalier placé au dehors y donnait accès. La corniche de l'édifice formée d'un ornement denticulé, les fausses baies destinées à rompre la monotonie de la façade, l'appareil, la taille des pierres en bossage, l'absence de mortier, les crampons de fer, les marques de poses relevées sur les pierres, tout indique que

[1] Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. V, p. 451.

ceux qui ont construit les tours funéraires de Meched-Mourgab et de Nakhchè-Roustem copiaient les monuments de l'Asie mineure : la forme architecturale de ces édifices a la plus frappante analogie avec celle des tombes lyciennes de Telmissus, d'Antiphellus, d'Asperlæ, de Myræ, et surtout avec le célèbre tombeau de Harpies à Xanthus. « Les deux monuments de Méched Mourgab et de Nakhchè-Roustem, conclut M. Dieulafoy, sont des tours funéraires, et ces tours sont elles-mêmes les modèles des sépultures princières usitées dans le Fars avant le règne de Darius, qui les remplaça par les spéos creusés, à la mode d'Égypte, dans le flanc des montagnes. » La description que Strabon et Arrien ont donnée, d'après Aristobule, du tombeau de Cyrus, permet de croire qu'il était pareil à ces tours : « Le tombeau s'élevait au milieu des jardins du roi; il était entouré d'arbres, d'eaux vives et d'épais gazons. C'était une tour carrée assez peu haute pour rester cachée sous les ombrages épais qui l'environnaient. Le bas était solide et composé de grosses pierres cubiques. A la partie supérieure, se trouvait la chambre sépulcrale couverte d'une toiture en pierre. On y pénétrait par une porte fort étroite. Aristobule y vit un lit d'or, une table avec des coupes à libations, une auge dorée propre à se laver ou à se baigner, et une quantité de vêtements et de bijoux. On communiquait, au moyen d'un escalier, avec la chambre où se tenaient les prêtres préposés à la garde du tombeau. »

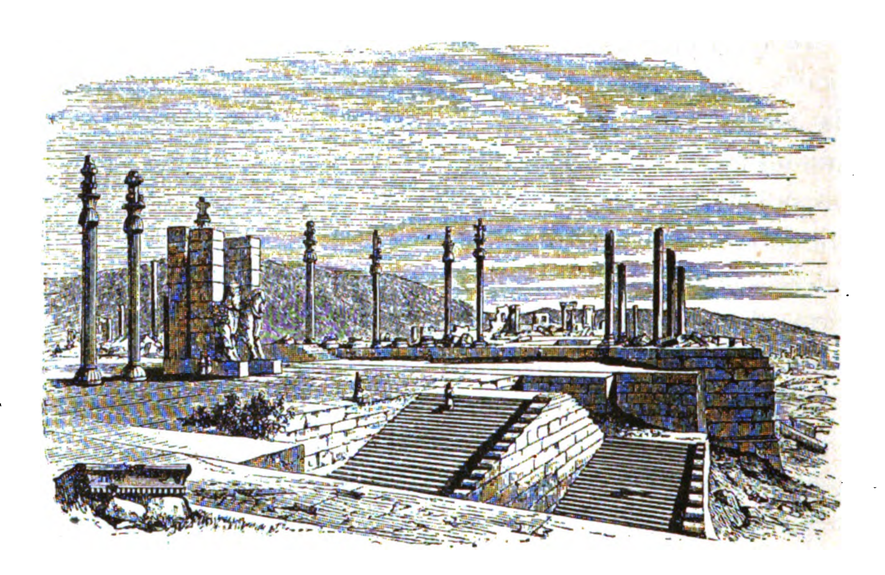
A quatre kilomètres au sud des ruines de Parsagade, dans la direction de Persépolis, on rencontre un édifice que plusieurs auteurs regardent comme le tombeau de Cyrus ; d'autres croient y reconnaître celui de Mandane, la mère de ce prince, à cause du nom de Gabrè Maderè Soleiman (tombeau de la mère de Salomon) qu'on lui donne actuellement dans le pays [1]. Le caractère grec archaïque de ce monument est frappant : il est pourvu d'un fronton et on accède à l'édicule proprement dit, ou naos, par un escalier de six marches. La construction est en moellons colossaux, sans mortier et très régulièrement appareillés ; il y a une porte avec un linteau orné de moulures qui paraissent empruntées aux édifices de style ionique construits en Grèce à la fin du VIIe siècle avant notre ère.

Quant aux bas-reliefs des monuments de la vallée du Polvar-Roud, ils sont servilement imités des sculptures ninivites. Voyez le portrait de

[1] Voyez plus haut, t. IV, p. 498.

Cyrus, muni de quatre ailes comme les génies assyriens[1]. Si sa tête nous présente un type aryen, qui tranche nettement avec le type sémitique, il a néanmoins la barbe frisée à l'assyrienne ; le costume et jusqu'aux dessins des boutons sont ninivites ; le relief de la sculpture ne diffère pas de celui des monuments mésopotamiens ; l'artiste qui a sculpté cette image était perse, sans doute, mais il s'inspira des représentations qu'il avait vues à Babylone.

Tandis que les édifices de Parsagade ont été construits par Cyrus, ceux de Persépolis sont l'œuvre de Darius et de Xerxès. Cinquante ans à peine séparent les uns des autres, mais dans cet intervalle de temps,



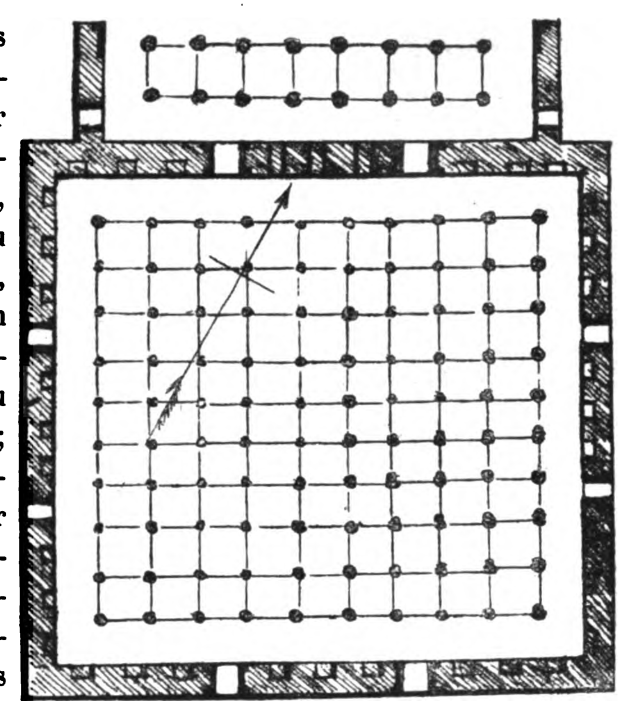
Aspect général des ruines de Persépolis.

de graves événements étaient survenus, qui eurent leur contre-coup dans le développement de l'art : c'est l'Égypte désormais qui va imposer ses lois d'esthétique au conquérant qui lui donne des fers. Appelée Istakar par les Persans modernes, Persépolis est debout en très grande partie et ses ruines font depuis des siècles l'admiration des voyageurs. Représentez-vous un vaste amphithéâtre formé par une chaîne de rochers de marbre gris, dont la cîme ondulée se détache pittoresquement sur le ciel d'Orient ; aux pieds de ce rempart semi-circulaire, une vaste plaine unie, et au milieu de cette plaine, venant même s'appuyer

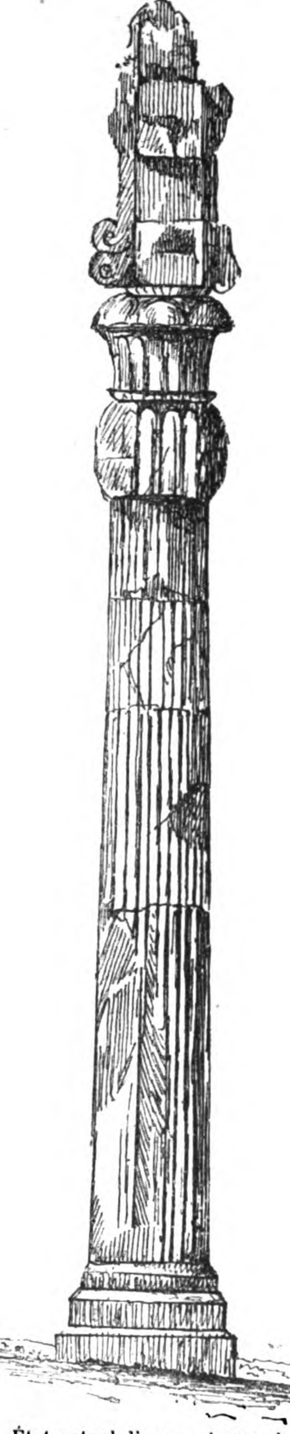
[1] Voyez plus haut, t. II, p. 418.

jusque sur les gradins inférieurs de la montagne, les terrasses des palais avec une forêt de colonnes debout ou à demi renversés, des escaliers avec leurs bas-reliefs, des pans de murs de briques, des débris de sculptures amoncelées pêle-mêle : voilà Persépolis.

Le soubassement des palais est construit sur le modèle de ceux du Takhtè-Maderè-Soleiman. Comme à Méched-Mourgab, les moellons, en très grand appareil, sont assemblés sans mortier, reliés avec des crampons de fer d'une manière si admirable qu'il faut la plus grande attention pour distinguer les joints. Un escalier très doux de cent onze marches, assez large pour que dix hommes puissent y accéder de front, permettait d'arriver au sommet de la terrasse, tandis qu'une route en pente douce était ménagée pour les voitures du côté de la montagne ; comme parapet, la terrasse était fermée par un couronnement denticulé. Sur la plateforme du Takhtê-Djemschid s'élevaient trois terrasses d'inégale hauteur, communiquant entre elles et auxquelles on accédait par des escaliers de marbre. Le grand escalier conduisant à la seconde était orné d'une colonnade et de gigantesques taureaux à tête humaine, en marbre blanc. Sur la plus élevée des terrasses, s'élevaient quatre palais construits par Darius, Xerxès et Artaxerxès II Ochus. Sur la terrasse intermédiaire, à l'est, on voit les vestiges d'une immense salle supportée par cent colonnes, et couvrant près de cinq mille mètres carrés : c'est la grande salle d'honneur ou *apâdana* du palais de Xerxès.


Plan de l'apâdana aux cent colonnes du palais de Xerxès [1].

[1] D'après J. Menant. *Les Achéménides*, p. 76.



État actuel d'une colonne de Persépolis[1].

Les portes des palais de Persépolis ont la forme rectangulaire ; elles sont encadrées de trois listels gréco-ioniens et surmontées d'un couronnement de style égyptien. Les montants sont ornés de sculptures représentant le roi qui lutte contre un lion, ou qui rend une audience solennelle. L'influence égyptienne que l'on constate dans ces ornements prouve que les constructions ne sont pas antérieures à la conquête du royaume des Pharaons ; M. Dieulafoy établit que « le couronnement des baies des portes est importé de l'Égypte, que le cadre est emprunté aux édifices de Méched-Mourgab et les ornements de la baguette et du listel aux écoles gréco-ioniennes. » Beaucoup des fenêtres étaient murées pour atténuer la chaleur et la trop vive lumière à l'intérieur du palais ; elles formaient niche à l'extérieur. L'apâdana aux cent colonnes avait trente-six fenêtres sur lesquelles trente-trois étaient condamnées.

Ce qui est surtout caractéristique de l'architecture perse et n'appartient qu'à elle, c'est sa colonne. Dans les palais de Persépolis, la colonne est employée avec profusion et présente toujours le même caractère. N'ayant à porter qu'une charge très légère, puisqu'il n'y avait jamais plusieurs étages et que les parties supérieures de la construction étaient en bois, elle s'élève avec une légèreté prodigieuse, comme le tronc d'un arbre qui cherche l'air et le soleil ; il en est qui, encore à présent, ont dix-sept mètres de haut, bien qu'elles soient incomplètes. Chez aucun peuple, cet élément architectural n'a été aussi élancé, n'a porté l'élégance aussi loin vers la gracilité. Les colonnes de Persépolis avaient

[1] D'après J. Menant. *Les Achéménides*, p. 51.

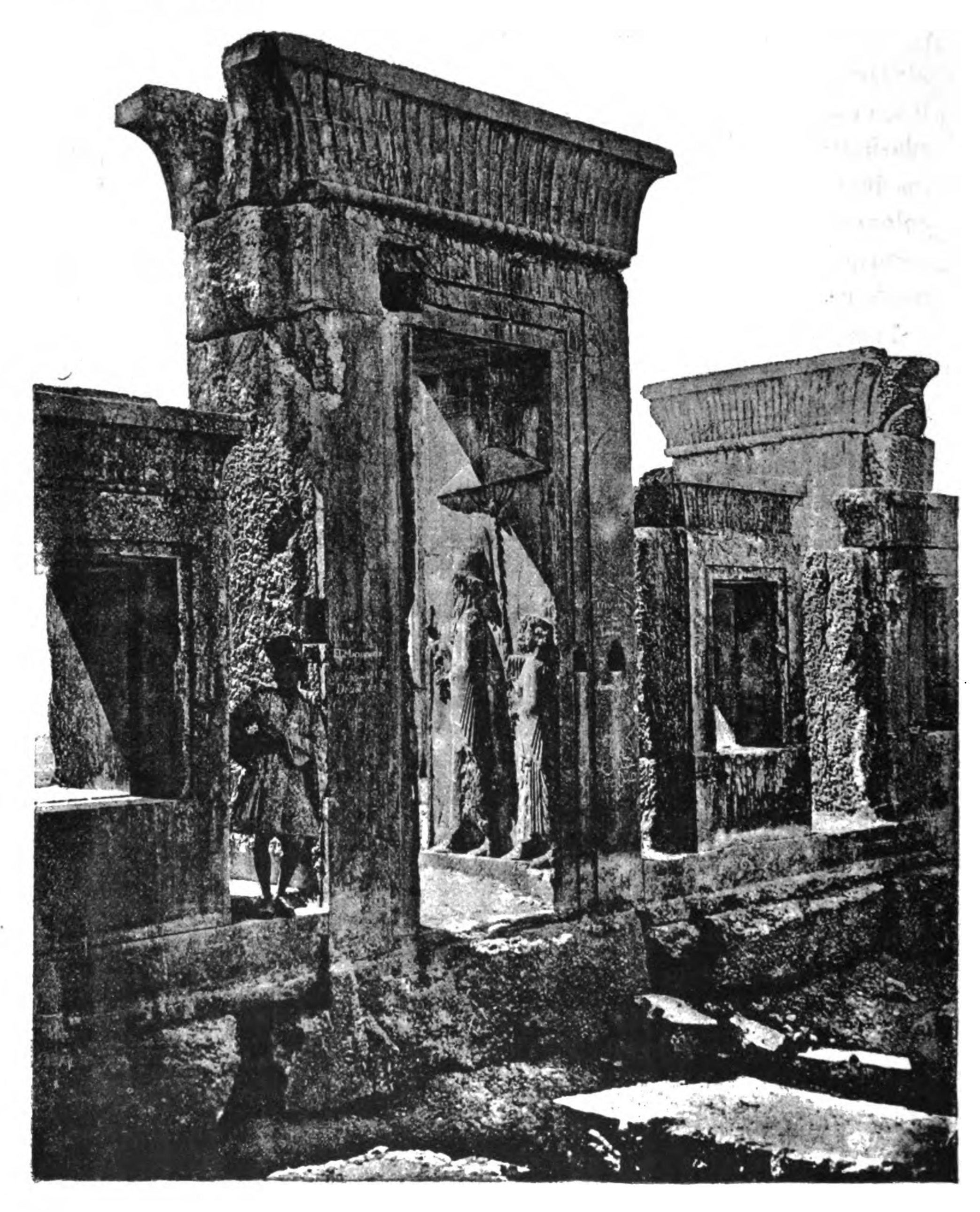
en hauteur treize fois leur diamètre à la base; tout y révèle l'imitation en pierre d'une architecture originairement faite avec des bois légers. Ces colonnes se distinguent des systèmes de supports employés chez les Grecs ou les Assyriens, par la disposition bizarre et fantastique de leurs chapiteaux bicéphales, démesurément longs, se développant en plusieurs étages de volutes placées en sens inverse et se terminant par les deux avant-corps de taureaux sur lesquels reposait l'architrave. Les colonnes de l'apadâna de Xerxès ont un fût cannelé et des ornements empruntés à l'art égyptien, il est vrai, mais par des artistes imbus des meilleures traditions grecques.

Le roi des rois faisait ainsi concourir à la construction et à l'ornementation de sa demeure souveraine l'art original de toutes les satrapies de son empire, de même qu'il leur imposait des tributs en nature, à chacune suivant son climat et ses productions particulières.

Les murs persépolitains sont en briques cuites, mais les portes, les fenêtres, les colonnes, les escaliers sont en porphyre grisâtre ou en calcaire blanc. Les parements devaient être revêtus de faïences émaillées bleu-clair, mélangées à la maçonnerie de briques; aux rayons du soleil, cette décoration étincelante devait produire un merveilleux effet. « Lorsque j'essaie de faire revivre dans ma pensée ces grandioses édifices, écrit M Dieulafoy, lorsque je vois ces portiques aux colonnes de marbre et de porphyre poli, ces taureaux bicéphales dont les cornes, les pieds, les yeux et les colliers étaient revêtus d'une mince feuille d'or, les poutres et les solives de cèdre de l'entablement et des plafonds, les mosaïques de brique semblables à de lourdes dentelles jetées en revêtement sur les murs, ces corniches couvertes de plaques d'émaux bleu turquoise que termine un trait de lumière, accroché à l'arête saillante des larmiers d'or et d'argent, lorsque je considère les draperies suspendues au-devant des portes, les fines découpures des moucharabiés, les épaisses couches de tapis jetées sur les dallages, je me demande parfois si les monuments religieux de l'Égypte, si les temples de la Grèce eux-mêmes devaient produire sur l'imagination du visiteur une impression aussi saisissante que les palais du grand roi. »

A Persépolis comme à Meched-Mourgab, c'est dans la sculpture que l'influence assyrienne se fait sentir. Les taureaux ailés des portiques des palais de Darius et de Xerxès reproduisent le type des taureaux androcéphales de Ninive; seulement, ils sont deux fois plus grands et sculptés avec un talent incontestablement supérieur. Le maniement du

ciseau est plus libre et plus savant, les proportions respectives des



La porte du palais de Darius à Persépolis [1].

diverses parties du corps sont plus exactes et mieux observées. Les tau-

[1] D'après Dieulafoy. *L'Art antique de la Perse*, t. II, pl. XVI.

reaux ont conservé, il est vrai, les ailes, la tête, la tiare, les poils frisés des colosses ninivites, mais ils n'ont que quatre pieds au lieu de cinq; ils sont parallèles et regardent le spectateur au lieu de se faire face et de marcher l'un contre l'autre, le modelé de leurs formes anatomiques est moins hiératique et plus conforme à la nature. Les bas-reliefs dans lesquels figure presque toujours le roi comme à Ninive, sont d'inspiration assyrienne tout aussi bien que le portrait de Cyrus à Méched-Mourgab. Ici, c'est le roi qui lutte contre un taureau, un lion, un animal fantastique qui se dresse sur ses pattes de derrière : le prince, avec ce flegme dont ne doit jamais se départir un souverain oriental, lui enfonce sans sourciller son poignard sous l'aisselle. Là, c'est le même monarque en costume d'apparat, assis sur un trône élevé, entouré de ses gardes : il rend la justice ou il reçoit les impôts que lui apportent les satrapes des provinces ou les rois tributaires. Ailleurs, ce sont des soldats, des gardes d'honneur, des ministres, des esclaves chargés de vivres, de bijoux et d'offrandes, et gravissant l'escalier fictif qui est censé les conduire au pied du trône ; ou bien c'est le combat du taureau et du lion, sujet que l'art grec a emprunté à l'Orient; la lutte d'Hercule contre le lion de Némée ou celle de Thésée contre le Minotaure sont aussi des mythes qui ont leur point de départ initial sur les bords du Tigre.

Mieux encore que l'architecture et les sculptures des palais de Persépolis, les monuments funéraires de Darius et de ses successeurs témoignent de l'influence que l'art égyptien exerça en Perse après la chute de l'empire des Pharaons. La différence des sépultures royales de Meched-Mourgab et de Nakhchè-Roustem est singulièrement significative. On désigne sous le nom de Nakhchè-Roustem (*dessins de Roustem*) les sculptures qu'on voit sur la paroi de rochers qui est située vis-à-vis de Takhtè Djemchid, sur la rive droite du Polvar, à la base de la montagne qui sépare la plaine de la Merdach de la vallée de Meched-Mourgab. Tandis que les monuments funéraires de Cyrus et de ses ancêtres étaient des tours carrées, comme les tombeaux lyciens, ceux de Darius et de ses successeurs sont, comme ceux des Pharaons, des grottes creusées dans le flanc de la montagne, avec une entrée ornée de bas-reliefs et de sculptures[1]. Ils sont entaillés dans la paroi verticale du rocher et décorés à l'extérieur comme les hypogées de Beni-Hassan, d'une façade en bas-relief. Du temps de Darius comme aujourd'hui,

[1] Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. V, p. 495.

pour accéder aux hypogées de Nakhchè-Roustem, il fallait se faire hisser à l'aide de cordages jusqu'à la porte des caveaux. Ctésias raconte que Darius voulut faire visiter par son père Hystaspe et sa mère, le tombeau qu'il venait de se préparer. Il ordonna à quarante prêtres qui avaient sa confiance de se placer sur la crête du rocher et de laisser lentement glisser, au moyen de câbles, l'espèce de nacelle dans laquelle prirent place les deux vieillards. Mais voilà qu'au moment où le père et la mère du roi se trouvaient suspendus dans les airs à la merci des quarante prêtres qui tenaient les cordages, un énorme serpent s'élança d'une crevasse du rocher et épouvanta tellement les prêtres que tous s'enfuirent précipitamment en lâchant prise. La nacelle ainsi abandonnée à elle-même fit la culbute de roc en roc, et le père et la mère du roi trouvèrent la mort dans cette lugubre aventure.

A l'extérieur, les chambres sépulcrales sont ornées de bas-reliefs analogues à ceux des palais persépolitains : au-dessus des scènes sculpturales, plane le grand dieu Ormuzd. A l'intérieur, les parois sont taillées en forme de voûte ; il n'y a ni peintures, ni sculptures ; les sarcophages ressemblent à ceux de l'Égypte.

§ 5. — LES FOUILLES DE SUSE.

Le pays d'Élam ou la Susiane est cette contrée qui s'étend à l'orient de la Chaldée, depuis le cours inférieur du Tigre jusqu'aux dernières pentes des montagnes de la Médie. Pour les Chaldéens, l'Élam est le *haut pays* (*Ilamtu*) parce que, par rapport à eux, il se trouve plus élevé, plus rapproché du plateau persique et déjà plus accidenté, sillonné de cours d'eau plus rapides. Les fleuves qui l'arrosent, l'Euleus (Ulaï), le Naditi ou Abu-Tib, le Karun (Pasitigris) et le Choaspe ou Kerkhan, se dirigent tous du côté du Schat-el-Arab, où ils viennent confondre leurs eaux, après avoir fertilisé des vallées jadis en possession d'une végétation luxuriante qui ne le cédait pas à celle de la Chaldée elle-même. On y cultivait les céréales qui rendaient jusqu'à deux cents pour un, dans les bonnes années, et à côté d'arbres amis des chaleurs caniculaires, comme le dattier, poussaient des essences des zones plus tempérées, comme le saule et l'acacia. Aussi, ce pays fut-il, dès l'origine de la civilisation, peuplé l'un des premiers ; il eut ses dynasties de rois et sa langue nationale ; il compta de nombreuses villes florissantes. Les textes

assyriens citent souvent dans l'Élymaïde des forteresses comme Madaktu (Badaca) au nord de Suse, Hamanu, Naditu, qui ne succombèrent pas du premier coup aux légions assyriennes qui vinrent les assiéger ; les tribus élamites que les textes cunéiformes mentionnent, comme les Nimmê, les Hussî, les Abardipi, les gens du Yatbur, poussèrent souvent l'audace jusqu'à diriger leurs incursions en pleine Mésopotamie. La ville la plus importante de l'Élam, celle qui a de tout temps joué le rôle de métropole était Suse que les textes nationaux appellent *Susun*, les inscriptions assyriennes *Susan,* comme la Bible. Bien qu'il existe entre



Vue du tombeau dit *de Daniel,* à Suse[1].

les auteurs classiques quelque contradiction au sujet du fleuve qui arrosait cette ville que les uns mettent sur le Choaspe, les autres sur l'Euleus, son emplacement est déterminé avec une certitude absolue, à peu de distance du cours de l'Euleus et des villes modernes de Chouster et de Dizfoul. Ses ruines forment un immense tell qu'on prendrait pour une montagne naturelle ; elles dominent la plaine unie des environs, à proximité d'un monument musulman connu sous le nom de *tombeau de Daniel*, en grande vénération chez les Persans de nos jours.

Suse apparaît dans l'histoire presqu'aussitôt que Babylone elle-

[1] D'après Loftus, *Travels and researches in Chaldea and Susiana*, p. 322.

même. On se souvient du récit biblique de l'invasion de Chodorlahomor, roi des Élamites, à travers la Mésopotamie et le désert de Syrie, événement que les documents assyriens paraissent mettre au compte de Kudur-Nahunta, roi d'Élam, vers l'an 2300 avant l'ère vulgaire. C'est dans cette invasion élamite que la statue de la fameuse déesse Nanâ fut enlevée de son sanctuaire d'Uruk et emportée par les conquérants à Suse même où elle resta prisonnière 1,635 ans[1]. La domination élamite en Mésopotamie fut si oppressive, elle s'appesantit si cruellement sur les populations des rives du Tigre, que, pendant des siècles et des siècles, les Assyriens caressèrent l'espoir d'en tirer vengeance.

Nous avons raconté ailleurs les différents épisodes de ce terrible duel né d'une haine de races, qui ne pouvait finir que par la mort de l'un des deux champions. On s'observa longtemps avant d'en venir aux mains. Au cours de ses campagnes dans l'est et le sud-est, le roi d'Assyrie, Teglath-pal-asar II (745 à 726) atteignit la frontière de l'Élymaïde après avoir subjugué tous les cantons mèdes ; il n'osa pourtant chercher querelle à Suse elle-même. Mais les Susiens se sentant provoqués, résolurent de saisir la première occasion pour arrêter le trop grand développement de cette puissance ninivite qui commençait à leur porter ombrage.

Lorsqu'à l'avènement de Sargon, en 721, son frère Assur-danin-pal se révolte, Humbanigas, roi de Suse, essaye d'entraîner la Chaldée elle-même dans un soulèvement général. L'entreprise, mal concertée, échoue et tourne à la confusion des Susiens. Sargon disperse la coalition avant qu'elle ait eu le temps de s'organiser et force Humbanigas lui-même à se déclarer tributaire[2]. C'est aussi en vain qu'un peu plus tard Humbanigas veut soutenir la révolte du Chaldéen Marduk-nadin-ahi. Son successeur, Sutruk-Nahunta, continuant la même politique, cherche, sans plus de succès, à faire le plus de mal possible aux Assyriens. Il essaye de favoriser la révolte des Mèdes, mais ses clients sont battus et obligés de s'incliner sous le joug[3]; enfin, il fait cause commune avec le grand patriote chaldéen Marduk-pal-iddin et l'on a vu, d'après les inscriptions assyriennes, les péripéties de cet épouvantable drame qui transforma la Chaldée en une vaste nécropole[4].

[1] *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 91 et suiv.
[2] *Id.*, t. IV, p. 236.
[3] *Id.*, t. IV. p. 225.
[4] *Id.*, t. IV, p. 262 et suiv.

Après une longue guerre et une résistance désespérée, Sutruk-Nahunta s'enfuit dans les montagnes; ses villes de Samunu et de Bab-Dur, dans le district de Yatbur sont emportées d'assaut. Vainement, à la mort de Sargon, Sutruk-Nahunta reprend sa revanche et descend en Chaldée où Marduk-nadin-ahi vient d'organiser un nouveau soulèvement. Sennachérib étouffe l'insurrection et les rebelles réussissent à gagner la Susiane où Marduk-pal-iddin se réfugie avec son allié. Sutruk-Nahunta, meurt peu après, laissant le trône à Umman-Menan, son frère[1]. A leur tour, Umman-Menan et Suzub, roi de Babylone, envahissent la Chaldée avec des forces si considérables qu'elles semblaient un brouillard d'automne, dit une inscription assyrienne : la fortune des armes allait peut-être leur sourire, lorsqu'ils sont trahis par un de leurs généraux. Umman-Menan est forcé de s'enfuir ; il passe le reste de son règne à soutenir les tribus mèdes de ses vœux et de ses conseils impuissants. Ummanaldas Ier, son successeur, contemporain d'Assarhaddon (680-667) se mêle aussi aux révoltes de la Chaldée[2], mais à partir du règne de ce prince, la lutte se résume de la part des rois de Suse dans une série de sourdes menées et de complots souvent lâchement conçus et toujours déjoués. Ce n'était pas là, assurément, le moyen de triompher d'un adversaire tel qu'Assurbanipal. Au moment où ce prince monte sur le trône d'Assyrie, Ummanaldas Ier est assassiné par son frère Urtaki qui recherche d'abord l'alliance ninivite, puis s'allie avec les Babyloniens dès que ces derniers se hasardent à une nouvelle révolte. Teumman tue Urtaki son frère et tous les enfants de son frère ; il cherche aussi à faire périr ceux d'Ummanaldas qui, en désespoir de cause, se sauvent à Ninive et réclament l'appui d'Assurbanipal. Le roi de Ninive ne demandait pas mieux que d'intervenir directement dans les affaires de l'Élam. Il envahit la Susiane avec une formidable armée ; Teumman, fait prisonnier, a la tête tranchée, et ses neveux, Ummanigas et Tammaritu sont installés sur un trône avili et souillé[3].

Mais l'ère des complots et des crimes n'était pas fermée pour la famille royale de Suse. Tammaritu égorge son frère Ummanigas[4]; puis le sceptre lui est ravi à son tour par un usurpateur, Indabigas, qui lui-

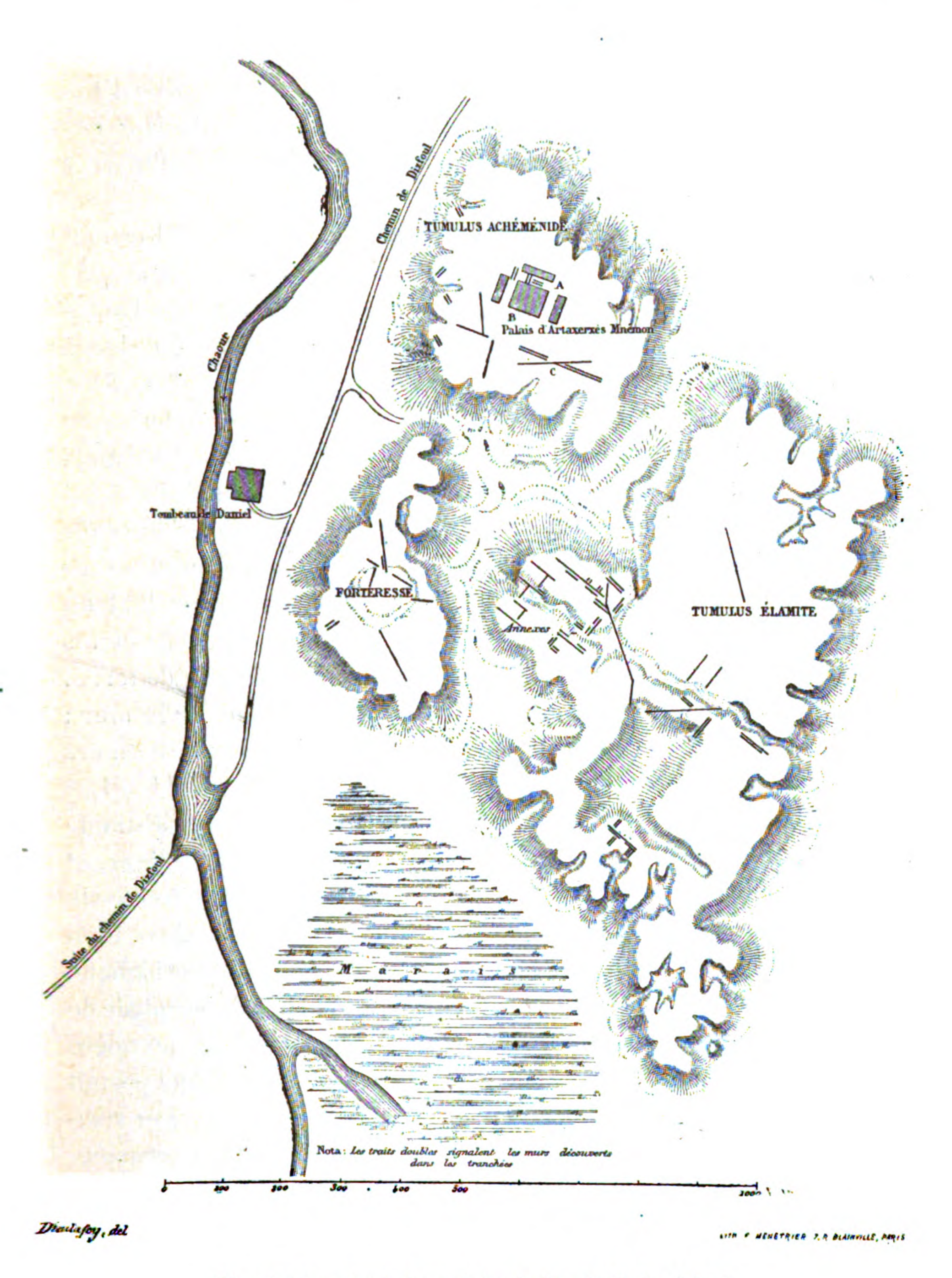
[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, p. 262 et suiv.
[2] *Id.*, t. IV, p. 324.
[3] *Id.*, t. IV, p. 348.
[4] *Id.*, t. IV, p. 355 et suiv.

même est assassiné par un prince du nom d'Ummanaldas II. Cependant le parti national, en face de l'invasion assyrienne, n'hésita pas à se grouper autour de ce vulgaire criminel, et l'on résista aux prétentions du roi de Ninive qui voulait placer sur le trône de Suse Tammaritu, fils d'Ummanigas. La guerre qui s'ensuivit fut un épouvantable carnage ; Ummanaldas finit par succomber et Suse avec lui : ce fut vers l'an 645 avant Jésus-Christ.

Ainsi prit fin, dans cette guerre d'extermination, l'existence du royaume élamite dont la chute dut avoir dans le monde oriental un retentissement analogue à celle du royaume de Pologne dans les temps modernes. Suse cessa momentanément d'exister ; on sema du sel sur ses ruines fumantes ; son peuple fut pour jamais rayé du rang des nations ; ses palais furent pillés et détruits, ses remparts rasés, ses temples profanés et incendiés, sa langue même disparut et il ne nous en est conservé qu'un petit nombre d'inscriptions cunéiformes qui sont encore pour nous à peu près lettre morte ; ses habitants enfin disparurent ou émigrèrent. Dans l'antiquité classique, le souvenir de Suse et de son ancienne grandeur a donné naissance à la légende de Memnon, roi des Éthiopiens du Levant, qui vient à la tête d'une formidable armée au secours de Troie, assiégée par les Grecs.

Pourtant Suse renaquit de ses cendres sous les Acheménides, après que Darius eut résolu d'y transporter le siège de son empire. Ce prince y installa de nombreux chantiers d'esclaves qui rebâtirent la ville, en exploitant comme carrière les murs des anciennes maisons. Peu d'années suffirent pour qu'elle redevint une brillante capitale, avec des maîtres et un peuple nouveaux. Dans ses palais, qui surpassèrent en richesses ceux de Persépolis, se plurent à résider tous les princes achéménides à partir de Darius. Alexandre trouva dans Suse, avec des richesses inouies dont les historiens font l'énumération, les vases d'or dans lesquels on conservait de l'eau du Danube et de l'eau du Nil pour indiquer l'immense étendue de l'empire perse.

Délaissée de nouveau par les Séleucides et les Arsacides, qui transportèrent leurs capitales dans la vallée du Tigre, à Séleucie et à Ctésiphon, Suse végéta encore jusque sous les Sassanides, puis elle redevint, et cette fois pour toujours, une ruine comparable à celles de Persépolis, de Ninive et de Babylone. La vieille forteresse des rois élamites resta déserte comme un sépulcre, on l'exploita comme une carrière de briques et de pierres pour en bâtir les villes voisines, jusqu'au jour où



Plan des tumulus de Suse et des fouilles de M. Dieulafoy[4].

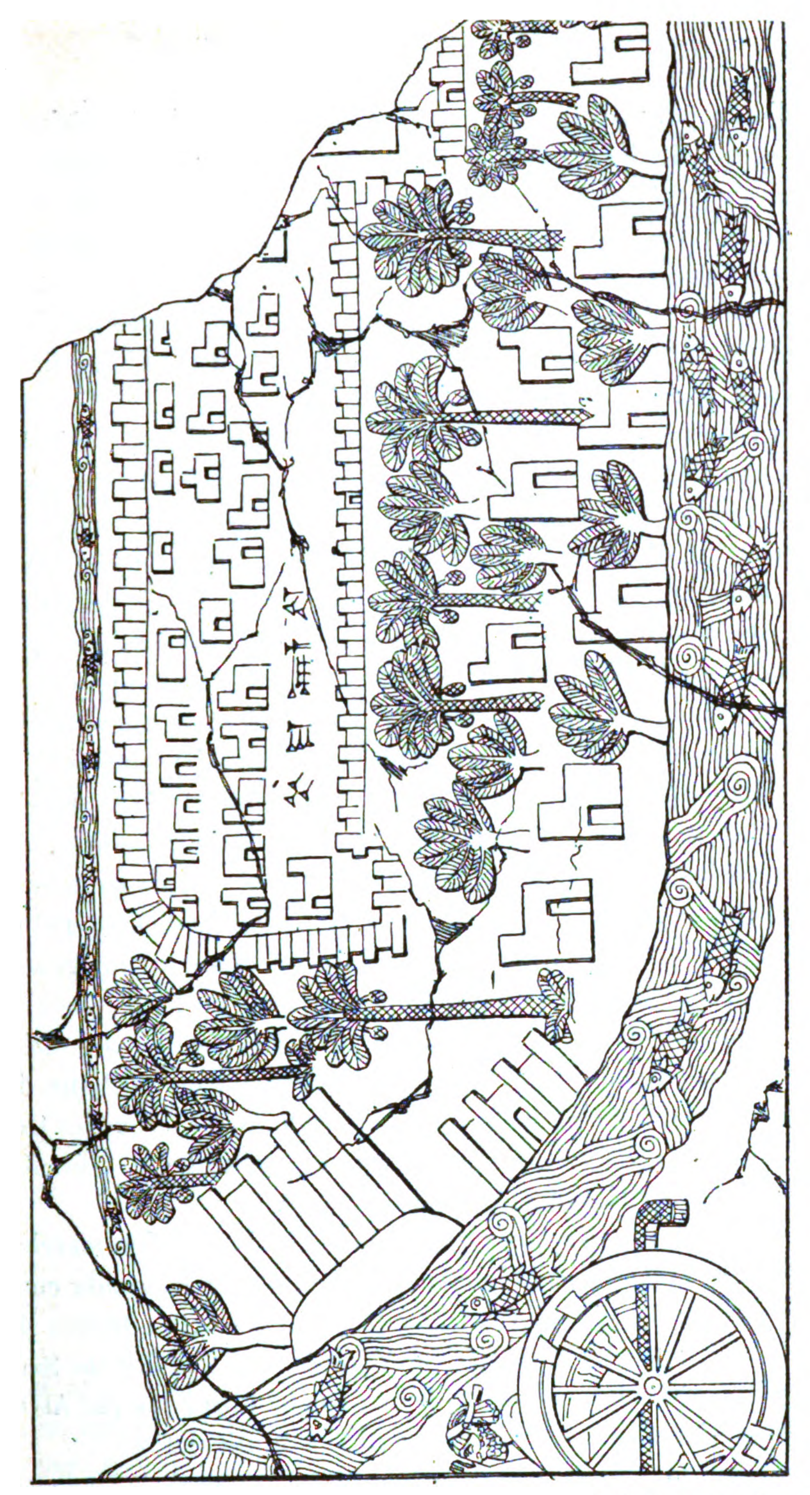
[1] Ce plan nous a été obligeamment communiqué par M. Dieulafoy.

les explorateurs modernes entreprirent d'exhumer son cadavre. Des voyageurs anglais, le général Willams et W.-K. Loftus y firent quelques sondages en 1851 et reconnurent les restes du palais d'Artaxerxès. Des causes diverses les empêchèrent de poursuivre ces fouilles qui, reprises seulement par la mission Dieulafoy, constituèrent le grand événement archéologique de l'année dernière.

Partie de Paris le 17 décembre 1884, la mission française débarquait à Awas, sur le Karoun, le 15 février 1885, et arrivait sur les ruines de Suse quinze jours plus tard. Si elle trouva un certain appui dans l'autorité persane officielle, elle eut à lutter contre le fanatisme du clergé de Dizfoul qui s'était déjà opposé aux fouilles de Willams et de Loftus. Il faut lire, dans le *Rapport* de M. Dieulafoy[1], les péripéties curieuses de cette guerre sourde et violente à la fois, dont on ne parvint à triompher qu'à force d'habileté, de menaces et d'énergie. « La ville de Suse, dit M. Dieulafoy, était coupée par un large fleuve désigné aujourd'hui sous le nom d'Ab Kharkha. Sur la rive droite se trouvaient les quartiers les plus populeux de la cité ; sur la rive gauche, des temples ou tout au moins une ziggourat (*zigurat*), la ville royale, et enfin la citadelle et les constructions du palais dont les ruines, immense montagne de terre, émergent des tells voisins comme une île escarpée des flots de la mer ; le long des berges de la Kharkha poussent quelques arbres, derniers rejetons des bois sacrés, violés par les généraux d'Assurbanipal. » Les monticules du palais et de la citadelle forment trois groupes distincts qui couvrent ensemble une superficie en losange de cent hectares, et s'élèvent à pic à une hauteur variant entre vingt-deux et trente-six mètres. Après douze jours de fouilles, on mit à nu les ruines d'un palais : c'était celui d'Artaxerxès Mnémon, où se passa le drame biblique raconté dans le livre d'Esther ; on y recueillit un chapiteau bicéphale de dimensions colossales, morceau de sculpture ornementale de première importance. En même temps, on attaquait un autre tumulus qui permit de se rendre compte du système des fortifications de la ville. Les remparts se composaient d'une double enceinte flanquée de tours crenelées et séparées l'une de l'autre par un chemin de ronde. Le mur intérieur était plus élevé que le mur extérieur, et ses bastions étaient placés de manière à correspondre aux intervalles des bastions du premier rang.

[1] Voyez *Revue archéologique*, t. II de 1885, p. 48 et suiv., et A. Choisy, *Les fouilles de Suse et l'art antique de la Perse* dans la *Gazette archéologique* de 1887.





Vue d'une forteresse élamite[1].

[1] D'après un bas-relief assyrien du Musée britannique. Cette forteresse a généralement été regardée comme étant Suse elle-même ; cependant l'inscription cunéiforme qui l'accompagne porte : *Mat Madaktu* (pays de Madaktu), ce qui paraît autoriser à croire qu'il s'agit plutôt de la ville de Madaktu.

Un mur d'escarpe, un large fossé et un glacis complètaient extérieurement l'enceinte. Le bas-relief ninivite qui représente la campagne d'Assurbanipal contient un plan qu'on regarde généralement comme celui de la ville de Suse, mais qui paraît être plutôt celui de la forteresse susienne de Madaktu. Quoi qu'il en soit, on peut assez bien reconnaître le système de construction que nous venons de décrire ainsi que l'emplacement de la forteresse baignée en partie par les eaux d'un fleuve qui, s'il s'agit de Suse, serait le Chaour actuel.

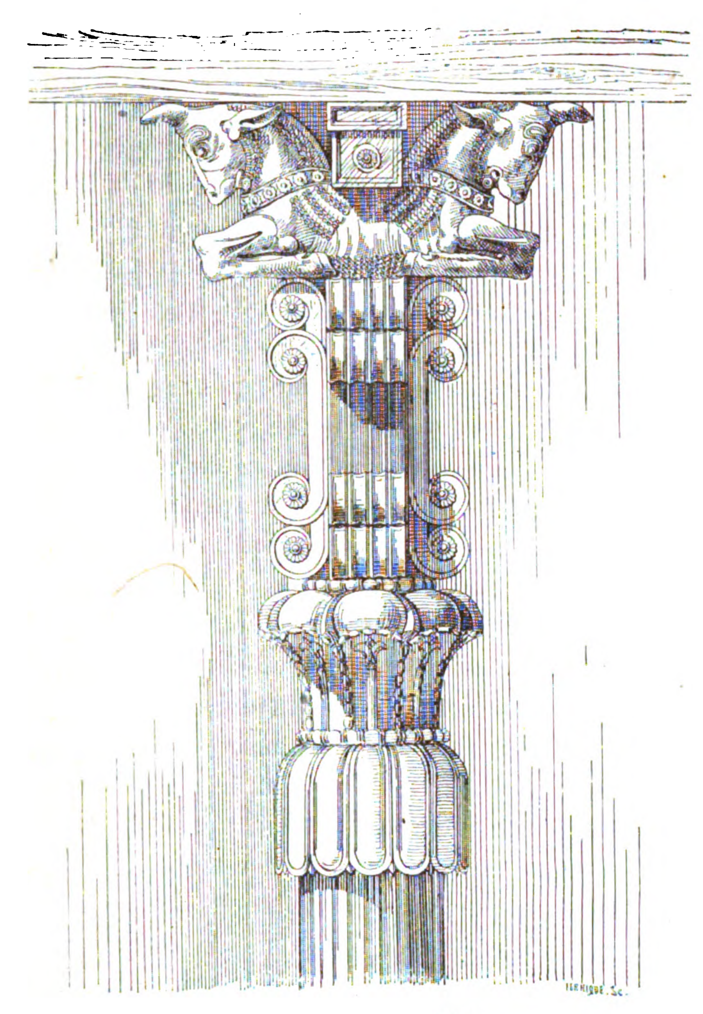
En divers endroits, on recueillit un grand nombre d'objets en ivoire, en bronze, en albâtre ou en terre cuite et quatre-vingt-huit intailles ou cachets en pierre dure, parmi lesquelles un sceau de forme conique en opale gris de lin, d'une rare beauté; on y voit figuré le médaillon du roi, entre deux sphinx coiffés de la couronne blanche de la Haute-Égypte et adorant le grand dieu Ormuzd qui plane au-dessus d'eux.

Poursuivies sur les ruines du palais d'Artaxerxès Mnémon les fouilles mirent à découvert des briques émaillées qui ajoutent un nouveau chapitre à l'histoire de l'art, en nous faisant connaître le système original au moyen duquel les Achéménides, comme les anciens rois chaldéens, revêtaient les murs intérieurs de leurs fastueuses demeures. Ces briques émaillées ont de 0m,362, de longueur sur 0m,181 de hauteur et 0m,242 d'épaisseur. En assemblant les premiers débris de cette nature qu'il put recueillir, M. Dieulafoy parvint à reconstituer la plus grande partie d'un superbe lion en bas-relief colorié, haut de 1m,75, long de 3m,50. Il découvrit successivement toutes les parties d'une procession composée de neuf lions qui formaient la décoration du portique des palais. Une longue inscription perse cunéiforme, placée sous les trois premiers lions, mentionnait le nom du roi et sa généalogie, suivant la formule consacré sous Darius et ses successeurs.

Bien d'autres merveilles allaient être mises au jour et l'on marchait de surprise en surprise. Dans la démolition d'un mur sassanide construit avec des matériaux plus anciens pris sur place, on trouva des monuments qui remontent à la période élamite de l'histoire de Suse, c'est-à-dire qui sont antérieurs à la prise de cette forteresse par Assurbanipal. Mais ici nous devons laisser la parole à M. Dieulafoy :

« En enlevant une tombe placée en travers d'un mur de brique crue, faisant partie des fortifications de la porte élamite, les ouvriers mirent au jour une urne funéraire, et autour de l'urne une gaine en maçonnerie composée de briques émaillées. Elles provenaient d'un panneau où était

représenté un personnage superbement vêtu d'une robe verte, surchargée de broderies jaunes, bleues et blanches, d'une peau de tigre et porteur d'une canne ou d'une lance d'or. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le personnage dont j'ai retrouvé le bas de la figure, la barbe, le cou



Chapiteau persépolitain [1].

et la main est noir. La lèvre est mince, la barbe abondante, les broderies des vêtements, d'un caractère fort archaïque, semblent l'œuvre d'ouvriers babyloniens... » Dans d'autres murs sassanides construits avec des matériaux antérieurs, on trouva des briques émaillées fournissant : « deux pieds chaussés d'or, une main fort bien dessinée ; le poi-

[1] D'après Dieulafoy, *L'Art antique de la Perse*, t. III, p. 105.

gnet est couvert de bracelets, les doigts serrent la haute canne qui devint sous les Achéménides l'emblème de la puissance souveraine; un morceau de robe blasonnée aux armes de Suse (c'est-à-dire une vue de la ville, à l'assyrienne) en partie cachée sous une peau de tigre. Enfin, une frise fleuronnée à fond brun. Mains et pieds étaient noirs. Il était même visible que toute la décoration avait été préparée en vue de l'assortir avec le ton foncé de la figure. Seuls, les puissants personnages avaient le droit de porter de hautes cannes et des bracelets; seul, le gouverneur d'une place de guerre pouvait en faire broder l'image sur sa tunique. Or, le propriétaire de la canne, le maître de la citadelle est noir : il y a donc les plus grandes probabilités pour que l'Élam ait été l'apanage d'une dynastie noire, et si l'on s'en réfère même aux caractères de la figure déjà trouvée, d'une dynastie éthiopienne. Serait-on en présence de l'un de ces Éthiopiens du Levant dont parle Homère? Les Nakhuntas étaient-ils les descendants d'une famille princière apparentée aux races noires qui régnèrent au sud de l'Égypte? »

Nous n'insistons pas sur cette question capitale qui est seulement posée aujourd'hui devant l'histoire et dont la solution définitive ne sera donnée que par des découvertes archéologiques ultérieures. Quoi qu'il en soit, les résultats de cette première campagne étaient d'un si puissant intérêt qu'on ne devait épargner aucun sacrifice pour continuer les fouilles l'année suivante. M. Dieulafoy retourna à Suse dans l'hiver 1885-1886, et après avoir aplani des difficultés du même genre que celles qui avaient failli l'arrêter à son premier voyage, il recommença ses travaux avec une nouvelle ardeur[1]. Sur le sol de l'*apadâna* d'Artaxerxès, on trouva un chapiteau de colonne formé de deux têtes de taureaux accolées dans un parfait état de conservation. On déblaya l'enceinte des palais, une partie des fortifications de la citadelle, et l'on atteignit jusqu'aux substructions d'un palais de Darius, détruit par l'incendie, puis rebâti par Artaxerxès : c'est là que furent recueillies les briques émaillées de *la frise des archers*, merveilleux spécimen de l'art perse polychrome, et imitation manifeste des bas-reliefs ninivites. Les archers royaux sont formés de briques qui n'affectent plus, comme celles des lions, une forme de parallélipipède. « C'étaient des dalles carrées faites d'un béton ayant toute la blancheur du plâtre et la dureté de la pierre. Le sujet peint sur la tranche et traité avec un soin

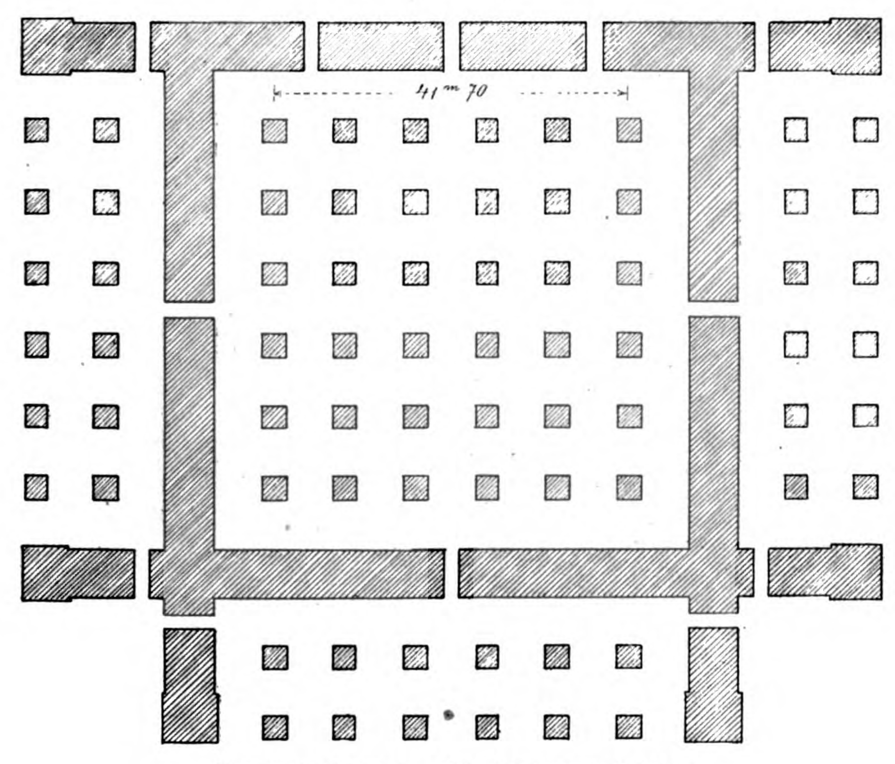
[1] *Revue archéologique*, septembre-octobre, 1886.

précieux fut d'abord difficile à recomposer. Les briques, cependant, affluaient en grand nombre. Un jour on m'apporta une main, le lendemain un pied chaussé d'un brodequin d'or. En m'aidant de la continuité du sujet et de la découpe des matériaux, je montais les pieds, les chevilles, les jambes, la jupe, puis le corps, le bras, l'épaule et la tête d'un archer. Ce premier fragment de bas-relief appartenait à une procession de guerriers. Les soldats sont représentés de profil et en marche. Sur leurs épaules reposent un arc et un immense carquois ; ils tiennent en main une javeline qu'ils portent comme nos soldats, le fusil, dans le mouvement : *présentez armes*. Le bois de la javeline est terminé par une grenade d'argent. Les uniformes, faits d'étoffes différentes, sont pourtant taillés sur le même patron. Ils se composent d'une jupe fendue sur le côté, d'une blouse ou chemise courte à larges manches, serrée à la taille par une ceinture et d'une veste ronde fermée sur la poitrine. Les manches de ce dernier vêtement, fendues du poignet au coude, laissent passer, à travers l'ouverture, les plis nombreux de la chemise. Un riche galon borde toutes les pièces de l'uniforme. Ces archers sont couronnés d'une torsade et chaussés de bottines à lacet. Autour de leurs poignets s'enroulent des bracelets d'or ; à leurs oreilles sont accrochés des pendants du même métal. L'ajustement est celui des tribus arabes de la Susiane et présente quelques analogies avec le costume médique décrit par les auteurs anciens et représenté sur les bas-reliefs de Persépolis. »

Suivant le témoignage d'Hérodote, la couronne posée sur les cheveux, les bijoux d'or et la grenade d'argent qui termine la javeline, étaient des insignes distinctifs des mille cavaliers et des dix mille Immortels de l'escorte des princes. Nous sommes donc en présence d'un groupe de cette fameuse troupe de janissaires que les rois de Suse recrutaient chez les noirs de l'Inde ou de l'Éthiopie. Leurs tuniques sont jaunes ou blanches, décorées de marguerites et d'étoiles vertes et bleues ou même d'une sorte d'écusson en losange figurant les trois principales tours de la forteresse de Suse. Le vêtement de dessous est jaune ou pourpre, les chaussures jaunes ou bleues. Les cheveux sont retenus par une grosse corde ou turban de couleur verte ; la barbe est courte et frisée comme celle des soldats assyriens ; tous ces guerriers portent des bracelets et des pendants d'oreilles. Il y a dans la manière avec laquelle sont traités les plis des manches et des jupons quelque chose qui rappelle l'art hellénique et en est probablement inspiré ; tout ce

riche costume justifie les déclamations des rhéteurs grecs contre la mollesse et la corruption orientales. On travaille en ce moment, au musée du Louvre, à l'installation de ces merveilles qui formeront le digne pendant de la collection chaldéenne qu'on doit à M. de Sarzec. Mais si intéressants que soient ces monuments, ils ne pourront toutefois nous donner qu'une incomplète idée de ces palais de Suse, héritiers directs de ceux de Babylone, dont le luxe féérique était légendaire au temps d'Hérodote et à l'époque où fut rédigé le livre d'Esther. Jetant un coup d'œil d'ensemble sur les résultats de ses découvertes, M. Dieulafoy retrace comme il suit l'architecture et l'aménagement intérieur du palais d'Artaxerxès qu'il estime un des plus beaux édifices de l'antiquité : « Les constructions s'élevaient sur une plate-forme à peu près rectangulaire haute de dix-sept à dix-huit mètres et en franche saillie sur le tumulus élamite. Elles étaient entourées de hautes fortifications sur les deux faces est et ouest. La crête des défenses nord était arrasée au niveau de la plate-forme du palais ; grâce à cette disposition, le souverain embrassait, du seuil de sa demeure, la chaîne entière des monts Bakhtyaris, la plaine et la ville de Suse. La face sud de la plate-forme de l'Apadana formait un des côtés de la place d'armes, comprise entre la citadelle et le tumulus élamite. La grande entrée de cette place d'armes était, à très peu près, située dans l'axe de la salle du trône, à l'est et au pied des murs de la citadelle. Sans s'occuper des constructions latérales, toutes antérieures à Darius, l'on franchit cette porte et l'on se dirige vers le palais d'Artaxerxès. Devant le visiteur se dressait un escalier géant. Il occupait le centre de la face sud de la plate-forme achéménide et s'appuyait à ses extrémités latérales sur deux tours rattachées aux fortifications. Comme l'escalier du Takhté-Djemchid, il se composait de quatre volées groupées en deux systèmes de rampes. Les mains courantes crénelées étaient tapissées de merveilleuses faïences... On gravissait les rampes, assez douces pour être montées à cheval, et on atteignait la cour extérieure limitée à l'est et à l'ouest par les remparts. Des portiques hypostyles, décorés d'animaux fantastiques, occupaient le milieu des ailes ; faisant face à l'escalier, s'ouvrait une large baie comprise entre deux massifs semblables aux pylones du portique Viçadayau de Persépolis. Les pylones susiens étaient revêtus d'une mosaïque blanche et rose et surmontés d'une magnifique procession de lions... Bien avant de franchir le seuil de la deuxième cour, on apercevait la façade antérieure de la salle du trône, ornée de sept grandes

portes de pierre... L'Apadâna était isolé de toutes les constructions environnantes : au sud par la cour intérieure ; au nord, à l'est et l'ouest, par un fossé large de vingt-deux mètres au fond duquel circulaient, sur une chaussée établie en rampe douce, les chars royaux qui de la plaine montaient au palais. A l'est, en regardant la salle du trône, existait un nouveau portique. Il commandait l'entrée d'un escalier secondaire et la route tracée sur les remparts à l'usage du roi, quand le



Plan de l'apâdana du palais d'Artaxerxès à Suse [1].

monarque se rendait du harem, situé sur le tumulus élamite, à ses appartements officiels... On retrouve à l'ouest de l'Apadâna les traces de substructions d'un portique symétrique du portique de l'est. »

Si maintenant vous ouvrez le livre d'Esther, vous y lirez la description de grandes fêtes données par le roi des rois dans ces somptueux palais. Rois tributaires, satrapes, ministres, officiers de tout rang sont là étendus sur les riches tapis qui recouvrent les dalles de marbre et de porphyre, ou sur les lits ornés d'étoffes brochées d'or et d'argent. Ils

[1] D'après Aug. Choisy, dans la *Gazette archéologique*, 1887, p. 12.

boivent dans des coupes d'or le vin que leur versent à profusion les eunuques et les esclaves. L'intérieur de l'Apadâna est recouvert de tentures multicolores, de tapisseries fixées aux colonnes avec des cordons de soie et des anneaux d'argent. Voilà qu'au milieu de l'orgie le roi apprend de l'une de ses femmes (Esther) que son premier ministre (Aman) conspire contre lui. Sur un geste du tyran, les eunuques s'emparent du traître et le tuent sans autre forme de procès et sans que la fête soit troublée par cet incident journalier des cours orientales de l'antiquité comme dans nos jours.

LIVRE VIII

LES ISRAÉLITES ET LES CHANANÉENS

CHAPITRE PREMIER

LES CHANANÉENS

§ 1. — MIGRATION DES TRIBUS CHANANÉENNES

Outre les puissantes monarchies de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Perse qui constituèrent, dans l'antique Orient, les principaux foyers de culture matérielle et artistique, il y eut à côté d'elles ou groupés autour d'elles comme des satellites autour des planètes, une foule de petits États dont l'histoire ne manque ni d'originalité ni de grandeur. Tour à tour indépendants ou tributaires, ces peuples secondaires furent redevables des heures de liberté dont ils jouirent plutôt à leur pauvreté qu'à leurs soldats, resserrés qu'ils étaient entre les puissants maîtres de la Mésopotamie et ceux de la vallée du Nil. Mais leurs annales ne sont pas sans gloire, et peut-être nous font-elles, mieux que les récits officiels gravés sur les murailles de Memphis et de Thèbes, de Ninive et de Babylone, pénétrer dans les détails intimes de la vie des populations qu'on désigne sous le nom impropre de sémitiques. Nous voulons parler des tribus chananéennes et araméennes que l'histoire positive saisit pour la première fois dans l'instant psychologique de leur existence où elles échangent les aventures de la vie nomade et pastorale contre les jouissances paisibles et moins précaires de la vie agricole et sédentaire, et au moment où elles essayent de fixer leurs demeures dans les fertiles régions qui s'étendent depuis le désert d'Arabie jusqu'aux pentes du Taurus.

D'où venaient les Chananéens lorsqu'ils se présentèrent en nomades conquérants aux portes de la Syrie et de la Palestine? La tradition des Phéniciens, qui eux-mêmes faisaient partie de ces émigrants, tradition recueillie, à Tyr même, par Hérodote, si soigneux et si intelligent dans le choix de ses sources d'information, acceptée également par le judicieux Trogue-Pompée, celle des habitants de l'Arabie méridionale dont Strabon s'est fait le rapporteur, enfin celle

qui avait encore cours dans la Babylonie aux premiers siècles de l'ère chrétienne, alors que fut rédigé l'original syro-chaldaïque du livre de l'*Agriculture Nabatéenne*, s'accordent tous les trois pour dire que les Chananéens avaient habité primitivement tout auprès des Kouschites, leurs frères d'origine, sur les rives de la mer Érythrée ou golfe Persique, dans la portion de la côte d'Arabie qui, sur nos cartes modernes, porte le nom d'El-Katif. Pline indique encore de son temps une Chananée dans le voisinage ; Strabon parle des « îles de Tyr et d'Aradus, » les îles Bahreïn de nos jours, « qui renferment des temples semblables à ceux des Phéniciens, » et il ajoute : « Si l'on en croit les habitants, les îles et la ville du même nom en Phénicie sont leurs colonies. »

Suivant Hérodote, ce furent des tremblements de terre qui contraignirent le peuple de Chanaan à quitter sa première patrie et à se diriger vers la Syrie méridionale. Les traditions enregistrées dans l'*Agriculture Nabatéenne* supposent au contraire que ce peuple fut expulsé violemment à la suite d'une querelle avec les monarques kouschites de Babylone de la dynastie de Nemrod. C'est aussi la version des historiens arabes[1], qui enregistrent des récits traditionnels fort précis au sujet de la migration des Chananéens, qu'ils appellent les premiers Amâlikas, descendus de Cham, en les distinguant avec soin des seconds Amâlikas, issus de Sem, les Amalécites de la Bible. Cette expulsion violente est assez vraisemblable, car les grands mouvements des peuples ont été le plus souvent produits par des causes analogues, mais l'attribuer aux Kouschites de Babylone, frères des Chananéens, nous paraît chose plus douteuse. N'aurait-elle pas été plutôt le résultat de l'invasion des Élamites qui, sous la conduite de Chodorlahomor, se jetèrent sur la Babylonie vers 2250 avant l'ère chrétienne et y renversèrent le vieil empire des Kouschites, ainsi que nous l'avons vu en racontant l'histoire de la Chaldée? Ce fut en effet un événement historique assez considérable pour avoir produit un aussi grand ébranlement parmi les populations chamitiques des côtes de la mer Érythrée, et nous montrerons un peu plus loin que, d'après différents indices, la migration des Chananéens dut avoir lieu vers la même époque.

Si maintenant nous voulons rechercher la route que les tribus chananéennes, parties des bords du golfe Persique, ont dû suivre pour gagner la Syrie, nous n'avons aucune donnée vraiment positive sur

[1] Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes avant l'islamisme*, t. I, p. 18.

leur itinéraire ; nous sommes réduits à nous servir d'inductions géographiques jusqu'à ce qu'une connaissance plus approfondie de ces pays vienne nous révéler un jour quelque trace du passage du peuple qui s'en allait ainsi chercher une nouvelle patrie.

Une série d'oasis jalonne la route suivie par les caravannes et qui s'étend du pays d'El-Katif par celui d'El-Hassa, le long de l'Ouady-Aftan, jusqu'au Djebel Toueik. Un peu au delà, cette route s'infléchit vers le nord-ouest dans le district d'El-Woschem, pour atteindre la ville d'Aneyzeh. De là elle va directement dans l'ouest en traversant tout le pays désigné sous le nom d'El-Kassim, pour rejoindre la route du Hadj ou de la caravane des pèlerins musulmans de Damas à la Mecque, à la hauteur de El-Hénakieh. Que cette ligne d'oasis échelonnés à peu de distance les uns des autres ait été la route suivie par les Chananéens, c'est ce dont il n'est guère possible de douter, car partout ailleurs



Halte en voyage[1].

l'étendue de désert à traverser eût été un obstacle infranchissable à leur marche. En Orient, plus que partout ailleurs, les chemins suivis par les ancêtres servent invariablement aux descendants, et il y a tout lieu de supposer encore qu'à partir d'El-Hénakieh les tribus émigrantes durent prendre la route suivie chaque année par la caravane du Hadj à son retour de Médine à Damas.

Entre El-Hénakieh et l'un des châteaux qui servent aujourd'hui de halte aux pèlerins, nommé Médaïn-Saleh, nous voyons indiqué, dans les meilleures cartes, un espace montagneux nommé Thémoud, qui, au récit de quelques voyageurs, renfermerait de nombreux et importants vestiges d'antiquités. Là, une des tribus dont se composait la migration chananéenne s'arrêta en arrière des autres, qui continuaient leur route vers le littoral de la Méditerranée. C'est, en effet, dans cette région

[1] D'après un bas-relief assyrien du Musée britannique.

qu'une tradition constante chez les Arabes place l'antique peuple des Thémoudites, qui se creusait ses demeures dans le flanc des rochers ; c'était, dit-on, une nation impie, car les purs Sémites, Arabes comme Hébreux, ont toujours infligé cette qualification aux Chananéens et aux Kouschites, et ils furent anéantis par un certain Codhar-el-Ahmar[1]. Il est bien difficile de ne pas les assimiler aux Horréens ou Troglodytes du livre de la Genèse, dont la parenté avec la race chananéenne est certaine, et qui, habitant à l'entrée de l'Arabie lors de l'époque d'Abraham, furent écrasés par Chodorlahomor. Leurs débris se retirèrent alors plus près de la Palestine, sur le mont Séir, d'où ils furent expulsés de nouveau par les descendants d'Ésaü. Ils vinrent ensuite chercher un refuge au milieu des Héthéens méridionaux, dans les montagnes qui appartinrent plus tard à la tribu de Juda et où bon nombre de leurs habitations troglodytiques subsistent encore aux environs de Beït-Djibrin, l'Éleuthéropolis de l'époque romaine.

Ayant ainsi laissé sur sa route en Arabie la colonie des Horréens ou Thémoudites, la migration chananéenne, continuant très probablement à suivre la route actuelle du Hadj, déboucha enfin dans la Palestine et s'y montra d'abord, dit Justin, sur les rives de l'*Assyrium stagnum*. Tous les commentateurs sont d'accord pour corriger ici *Syrium* au lieu d'*Assyrium* et pour y reconnaître le lac de Génézareth. Les tribus chananéennes, fatiguées de leur longue marche dans le désert, s'y arrêtèrent quelque temps, jusqu'au moment où elles se sentirent assez fortes pour entreprendre la conquête du pays d'où elles devaient être à leur tour expulsées par les Israélites.

§ 2. — DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE ET ETHNOGRAPHIE DE LA PALESTINE

La Palestine est le pays formé par le bassin de la mer Morte et le rivage de la Méditerranée qui est parallèle à ce bassin. Géographiquement, ce n'est qu'un bras de la Syrie, qui s'allonge dans la direction de l'Égypte. A l'est et au sud, elle est bornée par le désert, à l'ouest par la Méditerranée ; au nord, par l'Anti-Liban ou l'Hermon qui la sépare de la grande oasis de Damas, et le Liban qui en forme la limite du côté de la Phénicie. Le Liban, dont le nom revient à chaque page dans les livres

[1] Caussin de Perceval, t. I, p. 34.

bibliques, n'a jamais été occupé par les Israélites, mais c'est de ses sommets qu'ils tiraient tous les bois dont ils avaient besoin pour leurs constructions, ces fameux cèdres géants qui répandaient dans l'air des senteurs aromatiques. La pointe la plus élevée de cette chaîne, le Dhor-el-Khedif atteint jusqu'à 3,250 mètres d'élévation et elle est couverte de neiges éternelles, tandis que, dans les vallées qui l'entourent, des sources abondantes entretiennent, sous un soleil supportable même en été, une végétation luxuriante. C'est ce qui a fait dire à un poète arabe que le Liban a l'hiver sur sa tête, qu'il porte l'automne sur ses épaules,



Vue du mont Thabor[1].

le printemps sur ses genoux, et que l'été lui couvre les pieds. L'Hermon est aussi couronné de neiges en toute saison ; on l'appelle l'Anti-Liban, parce qu'il décrit sur la plus grande partie de son étendue une ligne parallèle au Liban dont il n'est séparé que par une étroite vallée appelée *Syrie creuse* (Cœlésyrie) par les Grecs. Du Liban et de l'Hermon se détachent de nombreuses ramifications qui, couvrant la Palestine, atteignent parfois une hauteur respectable. Le Carmel, qui fait une pointe dans la mer, a 500 mètres de haut ; ses beautés, ses riants

[1] D'après Smith, *Dictionary of the Bible.*

coteaux, ses vignobles légendaires, sa fertilité prodigieuse, ses grottes naturelles ou creusées par l'homme, ont été célébrées par les poètes de tous les temps. Il est séparé des monts Amorrhéens, appelés plus tard de Nephtali et d'Éphraim, par le célèbre défilé de Megiddo ou Mageddo (Makta) : c'est par cette étroite vallée que passaient les légions assyriennes se dirigeant du côté de l'Égypte, et c'est par là que les armées égyptiennes débouchaient sur la Syrie pour se répandre soit sur le bassin de l'Euphrate, soit sur l'Asie-Mineure. Aussi, nul site n'est-il plus célèbre dans l'histoire ancienne de l'Orient que le défilé de Mageddo, la clef de la domination sur l'Asie antérieure.

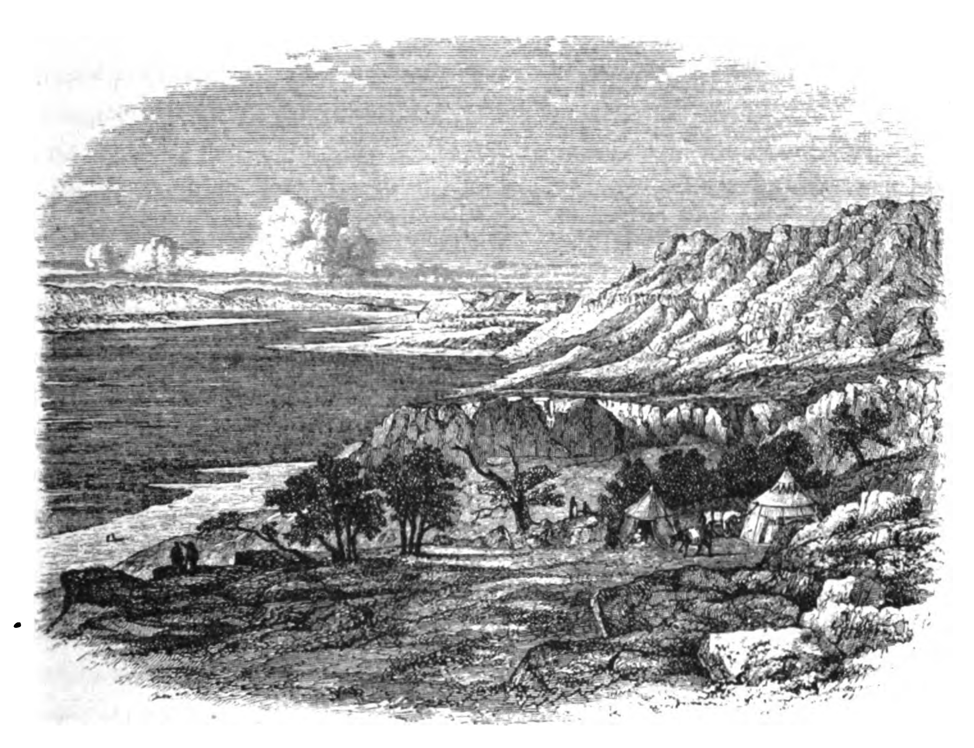
Le long de la chaîne qui prend successivement les noms de Nephtali, d'Éphraïm et de Juda, s'échelonnent le mont Thabor (Djebel Tour), qui s'élève comme une île du sein des flots à une hauteur de 600 mètres au milieu de la plaine d'Esdrelon, et d'où l'on découvre à la fois la vallée du Jourdain et la Méditerranée. Au sud du Thabor, le mont Moreh, le mont Gelboé, et plus loin le mont Garizim ou de la Bénédiction, qui devint célèbre après le schisme des dix tribus, le mont Ébal ou de la Malédiction, le mont Siloh, où l'Arche d'alliance demeura longtemps installée, les montagnes de Jérusalem, le Golgotha, le mont des Oliviers, le mont Sion, le mont Moria. Après avoir dépassé les hauteurs d'Hébron et de Bersabée, la chaîne des monts de Juda s'incline de plus en plus pour achever de mourir dans les sables brûlants de l'Arabie Pétrée.

De l'Hermon se détache la chaîne des montagnes de Galaad qui ferment, à l'est, le bassin de la mer Morte et, dominant à pic le cours du Jourdain, portent successivement les noms de monts Abarim, mont de de Basan, mont Nébo d'où Moïse put entrevoir la terre Promise, mont Phogor, où le devin Balaam prédit la grandeur d'Israël.

Les vallées et les plaines qui séparent ces montagnes sont arrosées par divers cours d'eau dont un seul mérite le nom de fleuve, le Jourdain. Il coule du nord au sud, depuis la ville de Banias au pied de l'Hermon, où il prend sa source, jusqu'à la mer Morte où il se jette après un parcours de cent quatre-vingts kilomètres. Ses eaux s'arrêtent une première fois dans le marais de Mérom, qui a dix kilomètres de long sur quatre de large, une seconde fois dans le lac de Génézareth ou lac de la Harpe, qu'on appelle aussi mer de Tibériade ou Galilée. Ce lac, qui a vingt-sept kilomètres dans sa plus grande mesure, vit jadis ses bords peuplés de villes nombreuses et, aujourd'hui encore, il exalte l'enthou-

siasme des voyageurs par la beauté de ses eaux bleuâtres, l'abondance extraordinaire de ses poissons, la fertilité de ses rives. Deux torrents, l'Hieromax et le Yabbok accourent du désert de Syrie pour gonfler le Jourdain qui décrit mille méandres, fait mille bonds impétueux avant de se perdre dans la mer Morte.

De nombreux voyageurs, parmi lesquels il faut citer le duc de Luynes et F. de Saulcy, ont décrit ce grand lac sans issue qu'on appelle la mer Morte ou le lac Asphaltite qui, outre les eaux du Jour-



Vue de la mer Morte[1].

dain, reçoit encore celle du Cédron de l'Arnon (Oued-Modjib) et du Zerka-Maïn qui vient des sources thermales de Callirhoé. La mer Morte a vingt-cinq lieues de long sur quatre de large ; sa plus grande profondeur atteint jusqu'à cinq cent trente mètres, mais elle est à peine de six mètres dans certaines parties du rivage. Son niveau est à plus de quatre cents mètres au-dessous de celui de la Méditerranée. L'analyse chimique a constaté que les eaux tiennent en dissolution une énorme

[1] D'après Smith, *Dictionary of the Bible.*

quantité de sulfate de magnésie, de soude et de chaux qui les rend si épaisses et si lourdes que les vents les plus violents ne peuvent soulever la moindre ride à leur surface. Elles ressemblent à l'huile, dont elles ont un peu la couleur, et elles ne peuvent nourrir de poissons d'aucune espèce ; l'évaporation de ces eaux est si considérable et il s'en dégage des gaz si délétères que les oiseaux mêmes qui s'aventurent au-dessus d'elles tombent bientôt asphyxiés. Aussi il règne dans ce site maudit un silence de mort ; la nature y est d'une stérilité absolue ; ce ne sont sur les rivages que blocs de sel ou de bitume. « L'asphalte ou bitume de Judée, dit Malte-Brun, s'élève de temps à autre du fond du lac, flotte sur sa surface et est recueilli sur ses rivages. D'après la plupart des témoignages, il ne vit dans ce lac ni poissons ni mollusques ; une vapeur malsaine s'en élève quelquefois ; on n'aperçoit, çà et là, aux environs, qu'un petit nombre d'arbres rabougris, et ses rives, affreusement stériles, ne retentissent des chants d'aucun oiseau. Il paraît que le bassin de la mer Morte était jadis une vallée fertile, en partie suspendue au-dessus d'un amas d'eaux souterraines, en partie composée de couches de bitume ; le feu du ciel alluma ces matières combustibles, les terres fertiles s'écroulèrent dans l'abîme souterrain. Les villes de Sodome, de Gomorrhe et autres, construites peut-être en pierres bitumineuses, devinrent également la proie de ce vaste incendie. C'est ainsi que la géographie physique aime à concevoir les révolutions dont ces lieux, selon Moïse, ont dû être le théâtre. »

Complétant le système hydrographique de la Palestine, quelques torrents se jettent directement dans la Méditerranée ; parmi eux, un seul mérite d'être cité : le Cison, qui longe la côte septentrionnale du Carmel, venant du Thabor et de la grande plaine d'Esdrelon.

Quelques parties de la Palestine sont d'une aridité et d'une sécheresse proverbiales : les bords de la mer Morte, à part l'oasis d'Engadi, ceux de la Méditerranée sur lesquels le commerce seul a pu entretenir quelques ports, enfin les plaines qui avoisinent le désert. Les environs de Jérusalem eux-mêmes ne sont aujourd'hui que des collines volcaniques, un sol brûlé, des vallées déchirées par les torrents et dans lesquels végètent misérablement des buissons rabougris et des herbes jaunâtres qui nourrissent à peine les maigres troupeaux des Bédouins. « L'aspect général des environs de Jérusalem, a écrit Lamartine, peut se peindre en peu de mots : montagnes sans ombres, vallées sans eau, terre sans verdure, rochers sans terreur et sans grandiose ; quelques

blocs de pierre grise perçant la terre friable et crevassée ; de temps en temps un figuier ; auprès, une gazelle ou un chacal se glissant furtivement entre les brisures de la roche, quelques plans de vigne rampant sur la cendre grise ou rougeâtre du sol ; de loin en loin, un bouquet de pâles oliviers jetant une petite tache d'ombre sur les flancs escarpés d'une colline ; à l'horizon, un térébinthe ou un noir caroubier se détachant, triste et seul, du bleu du ciel ; les murs et les tours grises des fortifications de la ville apparaissent de loin sur la crête de Sion : voilà la terre. Un ciel élevé, pur, net, profond, où jamais le moindre nuage ne flotte et ne se colore de la pourpre du soir et du matin ; du côté de l'Arabie, un large gouffre descendant entre les montagnes noires, et conduisant les regards jusqu'aux flots éblouissants de la mer Morte, et à l'horizon violet les cimes des montagnes de Moab. »

Mais tout n'est pas tristesse et désolation dans la vallée du Jourdain. Sur les flancs des monts Nephtali, d'Éphraïm, du Carmel, dans la vallée de la Vision, dans les plaines du Saron, de Zabulon, de Jesréel, de Nazareth, de Sepphoris, de la Galilée en général, on se promène souvent au milieu de bouquets de lis, de giroflées et d'anémones, ou sous des forêts de grenadiers, de pommiers, d'oliviers ou de chênes majestueux qui ont excité l'enthousiasme de plus d'un voyageur. « Le sol, composé d'un terrain sablonneux, dit Malte-Brun, s'élève de Jaffa vers les montagnes de la Judée, en formant quatre terrasses. Les bords de la mer se couronnent de lentisques, de palmiers et de nopals ; plus haut les vignes, les oliviers, les sycomores répondent aux soins du jardinier ; les bosquets naturels se composent de chênes verts, de cyprès, d'andrachmes et de térébinthes ; la terre se couvre de romarins, de cistes et de tubéreuses. Pierre Belon compare la végétation de ces montagnes à celle de l'Ida en Crète. D'autres voyageurs ont dîné à l'ombre d'un citronnier de la grandeur d'un de nos beaux chênes ; ils ont vu des sycomores qui ombrageaient trente personnes avec leurs chevaux. Le vin de Saint-Jean, près de Bethléem, est délicieux. Les oliviers sauvages, près de Jéricho, donnent de très gros fruits et une huile très fine. Dans les lieux arrosés, le même champ, après avoir donné des blés au mois de mai, produit des légumes en automne ; plusieurs arbres fruitiers sont continuellement chargés en même temps de fleurs et de fruits ; les mûriers, plantés en ligne, dans les campagnes, sont enlacés de branches de vigne. Si, dans les chaleurs, cette végétation semble languir et même s'éteindre, si, dans les montagnes, elle

est en toutes saisons clairsemée, il ne faut pas s'en prendre uniquement à la nature de tous les climats chauds et secs, mais encore à l'état de barbarie où sont plongés les habitants actuels. On aperçoit encore les restes des murs par lesquels les anciens habitants soutenaient les terres, les débris des citernes où ils recueillaient les eaux de pluie, et les traces des canaux par lesquels ces eaux se distribuaient dans les campagnes. »

Moïse a donc pu dire que le sol de Chanaan était un pays où coulent le lait et le miel, « un pays de sources et de ruisseaux, de lacs, de vallées et de montagnes, un pays de froment, d'orge, de vignes, de figues, de grenades, où l'olive donne son huile et la datte son jus ; où l'homme n'a que faire d'entasser des provisions pour se mettre à l'abri du besoin. » Ce serait juger incomplètement cette région si l'on n'envisageait, comme l'ont fait certains touristes, que les arbrisseaux épineux, les herbes rabougries et les collines ravinées et rocailleuses de la chaîne centrale de la Judée et des bords de la mer Morte. La Palestine est le pays des contrastes, et selon un mot de Graetz, le doigt de Dieu y est visible partout pour une âme sensible et pensante. En remontant vers le nord, à l'orient de Tripoli, on trouve les cèdres qui croissent bien au-dessus de la zone tempérée où toute autre végétation expire, et qui forment comme une couronne de sombre feuillage autour de la tête neigeuse du Liban. Ces cèdres sont bien les plus vieux et les plus admirés des arbres du monde ; quelques-uns, tous les jours de plus en plus rares, portent encore le nom de *cèdres de Salomon*, et le plus gros a treize mètres de tour. Les naturalistes attribuent à ces géants de la nature au moins trois mille ans d'existence. Dans cent ans peut-être, il n'en existera plus un seul.

Tel est l'aspect général de la contrée que se disputèrent pendant de longs siècles Sémites et Chananéens, et à laquelle étaient réservées de si glorieuses destinées. Ce n'était pas un pays désert lorsque les Chananéens y entrèrent. La plupart des villes de l'intérieur des terres étaient déjà fondées, et les campagnes, habitées par une nombreuse population que les Chananéens exterminèrent ou forcèrent à émigrer en très grande partie, mais dont cependant quelques restes subsistaient encore au milieu d'eux quand, plus tard, les Israélites firent, à leur tour, la conquête du pays. Les différents noms que la Bible donne à cette race primitive de la Palestine indiquent généralement des hommes de haute stature et d'une grande force ; aussi la tradition populaire,

dans les siècles postérieurs, en avait-elle fait des géants. L'appellation sous laquelle on les désigne le plus habituellement, est celle de *Rèphaïm,* qui, chez les Phéniciens, prit ensuite la signification de « Mânes. » Ce sont les Cyclopes de la mythologie orientale.

Les Réphaïm se divisaient en plusieurs peuplades :

1° Les Réphaïm proprement dits, qui habitaient le pays de Basan, y possédaient soixante villes fortes et avaient pour capitale Astaroth-Karnaïm ; du temps de Moïse, les Amorrhéens occupaient leur territoire ;

2° Les Émim ou « formidables », établis dans le pays qu'occupèrent plus tard les Moabites et aussi dans la plaine de Kiryathaïm ;

3° Les Zomzommim, que supplantèrent les Ammonites ;

4° Les Zouzim, qui habitaient à Hâm, contrée dont on n'est pas parvenu à déterminer la situation précise ;

5° Les Énacim, dont les Nephilim étaient un rameau. C'était, de toutes ces populations primitives de la Palestine, celle qui avait le mieux résisté à la conquête chananéenne. Du temps de Josué, il en subsistait encore des restes considérables dans tout le pays qu'elle avait jadis possédé, surtout dans les montagnes qui formèrent plus tard le royaume de Juda, et où les Héthéens étaient déjà établis lorsque Abraham vint de la Mésopotamie dans la terre promise à sa race. La ville principale des Énacim paraît avoir été Kiryath-Arba, nommée ensuite Hébron.

Aux diverses tribus ainsi réunies sous le nom commun de Réphaïm, il faut encore joindre, pour compléter le tableau des habitants que les Chananéens durent anéantir ou soumettre et dont la Bible fait mention, car un certain nombre de ces peuplades primitives durent disparaître sans laisser de traces à une époque postérieure, il faut encore citer, disons-nous, les Avvim, qui occupaient la plaine au sud-ouest de la Palestine jusqu'à Gaza, les Kénites, situés encore plus au midi, dans la direction de l'Arabie Pétrée, enfin les Kénizites et les Kadmonites, dont la situation n'est pas connue.

Toutes ces populations, que les Égyptiens de l'Ancien Empire et de la XIIe dynastie réunissaient sous l'appellation générique de *Sati*, appartenaient-elles à la souche sémitique ? Des raisons assez plausibles seraient de nature à le faire penser et donneraient à croire que les plus anciens habitants connus de la Palestine étaient surtout apparentés d'assez près avec les Araméens. En tous cas, ils parlaient un idiome

différent de celui des Chananéens, car les noms de *Zomzommim* et de *Zouzim*, qui leur ont été donnés par ces derniers, caractérisent un peuple dont le langage n'est pas compris et est comparé à un bourdonnement.

Nous avons expliqué plus haut, dans notre livre II, comment il se fait que les Chananéens, tout en étant de race chamite, se servaient d'une langue de la famille dite sémitique, aussi bien que les Kouschites de Babylone et du Yémen.

§ 3. — LES TRIBUS CHANANÉENNES EN PALESTINE

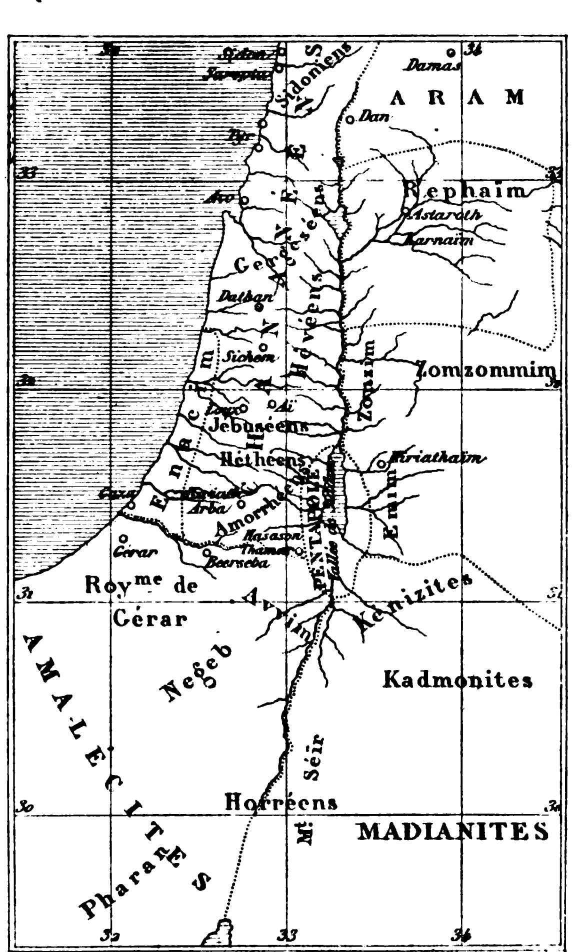
Peut-on essayer de déterminer approximativement la date à laquelle les Chananéens se rendirent maîtres de la Palestine et y prirent la place des antiques populations issues de Sem? Hérodote semble fournir un chiffre précis quand il dit que, suivant les Phéniciens, le fameux temple de Melkarth, dans l'île de Tyr, avait été fondé 2,300 ans avant son époque. Mais ce chiffre est le résultat d'un simple calcul de générations, comme tous ceux que fournit le père de l'histoire, et nous croyons que l'on est en droit d'affirmer qu'il est de deux ou trois siècles trop élevé.

En effet, aujourd'hui nous possédons un document positif, qui fixe une date au-dessous de laquelle il faut nécessairement placer l'établissement des Chananéens en Palestine. C'est un papyrus hiératique du Musée de Berlin traduit en grande partie par Chabas [1], qui contient le rapport d'un officier égyptien envoyé sous le règne d'Amenemhe Ier, de la XIIe dynastie, dans le pays d'Édom et dans celui de Tennou, situé au nord, vers le bassin de la mer Morte, pays qui, l'un et l'autre, formaient alors des principautés vassales de l'Égypte, comme le royaume de Gérar où furent accueillis Abraham et Isaac. Il avait pour mission d'explorer l'état de ces deux contrées et de rendre compte aussi de la situation des populations voisines, avec lesquelles l'Égypte et ses vassaux avaient souvent à guerroyer. Dans son rapport, on ne voit aucune trace de l'existence des tribus chananéennes dans la Palestine. Les seuls habitants de toute cette contrée sont les *Sati*, dont on voit apparaître quelques restes au temps de la dix-huitième dynastie, de

[1] *Les papyrus hiératiques du musée de Berlin*, Châlon-sur-Saône, 1866.



même que quelques restes des Réphaïm dans le livre de Josué; or, les *Sati*, sur les monuments égyptiens où ils sont représentés, offrent aux regards un type sémitique parfaitement caractérisé. D'autres textes, datant également de l'ancien empire et de la douzième dynastie, établissent formellement que les Égyptiens n'avaient, dans ce temps, pour voisins du côté de la Syrie, que des nations de la race des *Aamou*, c'est-à-dire des Sémites, que les fils de Mistraïm désignaient génériquement par ce nom dérivé mot sémitique *aam*, « peuple. »



Les tribus chananéennes en Palestine.

D'un autre côté, le livre de la Genèse nous fournit une date fixe au-dessous de laquelle on ne peut pas faire descendre l'établissement des Chananéens. C'est celle de la venue d'Abraham en Palestine, et surtout de l'expédition de Chodorlahomor, qui appartient avec certitude, ainsi que nous l'avons vu plus haut, à l'époque de la domination de la dynastie susienne à Babylone. « Le Chananéen était déjà dans le pays, » dit la Bible, à l'occasion de l'arrivée d'Abraham, et, en effet, c'est partout avec des populations chananéennes que le patriarche s'y trouve en rapport; mais l'expression « déjà » nous paraît indiquer clairement que si elles tenaient alors la contrée, elles n'y étaient pas depuis bien longtemps établies. Nous voyons aussi Chodorlahomor et les rois ses vassaux écraser sur leur passage des nations chananéennes comme les Horréens et les gens de la Pentapole ; mais ces nations, si elles sont

déjà établies dans le pays, ne le tiennent pas tout entier comme au temps de Josué : il semble qu'elles viennent d'y arriver, chassées probablement de leur patrie d'origine par l'invasion élamite. Les anciennes populations sémitiques, Réphaïm, Zouzim et Émim, subsistent encore à côté d'elles, constituées en corps de nations assez puissants pour opposer une résistance sérieuse au conquérant élamite.

L'entrée des Chananéens dans la Palestine, et leur établissement dans toute la contrée située entre la mer et la vallée du Jourdain, doit donc être nécessairement placée entre l'époque où la douzième dynastie gouvernait l'Égypte, et celle où le roi élamite Chodorlahomor régnait en suzerain sur tout le bassin de l'Euphrate et du Tigre. Ceci nous reporte approximativement entre 2250 et 2300 avant l'ère chrétienne, et, par conséquent, vient fortifier la conjecture émise par nous tout à l'heure, que l'ébranlement causé parmi les populations chamitiques voisines du golfe Persique par l'invasion des Élamites à Babylone et dans la Chaldée, dut être la cause déterminante de la migration d'Abraham et de celle des Chananéens des rivages de la mer Érythrée à ceux de la Méditerranée.

Le chapitre X de la Genèse nous fournit, sous la forme généalogique qu'il adopte constamment, un précieux tableau des nations chananéennes fixées dans la Palestine au temps de leur plus grand développement et de leur prospérité culminante, avant l'invasion des Israélites, peut-être avant l'établissement de la suprématie égyptienne sur la Syrie, car il semble que, dans la rédaction de ce chapitre, Moïse se soit, en général, servi de documents antérieurs à son époque. Le texte biblique attribue à Chanaan onze fils : Sidon, Heth, Jébusi, Amori, Gergasi, Hivi, Arki, Sini, Arvadi, Semari, Hamathi, qui sont autant de peuples : les Sidoniens, les Héthéens, les Jébuséens, les Amorrhéens, les Gergéséens, les Hévéens, les Arcéens, les Sinéens, les Aradiens, les Sémaréens et les Hamathéens.

Les Sidoniens formèrent le premier noyau et demeurèrent toujours la tête de la nation phénicienne, qui s'intitulait elle-même, à toutes les époques de son histoire, « Chanaan » et « Sidoniens, » même lorsque plusieurs autres des peuples de la même race furent venus s'y fondre. Ils habitaient la côte depuis Gebal ou Byblos au nord jusqu'à Acco, appelée Ptolémaïs sous les successeurs d'Alexandre, au sud.

Les Sidoniens s'adonnèrent de très bonne heure à la marine, et y

trouvèrent la source de leur puissance et de leur prospérité. Les Héthéens, au contraire, demeurèrent toujours un peuple continental. C'était, du reste, la plus nombreuse et la plus guerrière des nations chananéennes et les récentes découvertes archéologiques dont elle a été l'objet nous obligent à lui consacrer un chapitre spécial, bien qu'il ait été souvent question de ce peuple dans l'histoire de l'Égypte et dans celle de l'Assyrie.

Les Jébuséens étaient le peuple qui s'était fixé à Jébus, plus tard Jérusalem, et dans ses environs immédiats; ils allaient jusqu'auprès d'Hébron.

Les Amorrhéens, que le prophète Amos dit « hauts de stature comme les cèdres et forts comme les chênes, » s'étaient divisés. Les Amorrhéens méridionaux, qui formaient le gros de la nation, étaient établis à l'ouest de la mer Morte, autour d'Engaddi ; peu de temps avant Moïse, ils franchirent le Jourdain et fondèrent dans la Pérée, aux dépens des Ammonites et des Moabites, les deux royaumes de Basan et de Hésebon. Le premier, qui avait pour capitale Édrei, descendait jusqu'au cours du Yabbok ; le second allait depuis ce torrent jusqu'à l'Arnom. Les Amorrhéens septentrionaux nous sont révélés par les monuments égyptiens au sud des Héthéens, dans la vallée du haut Oronte ; la fameuse forteresse de Kadesch (Cadès) leur appartint longtemps avant de passer aux mains des Héthéens.

Les Gergéséens sont mentionnés dans les inscriptions hiéroglyphiques comme dans la Bible. Nous avons déjà eu l'occasion de dire que nous les considérions comme ayant eu leur capitale à Gerasa, aujourd'hui Djerasch, dans la Pérée; mais leur territoire devait comprendre toute la Décapole et même la Galilée jusqu'aux pentes du Carmel, à laquelle n'appartient aucun autre des peuples chananéens mentionnés dans le chapitre X de la Genèse.

Les Hévéens sont encore une nation qui s'était séparée en deux rameaux, l'un méridional, l'autre septentrional. A Sichem, à Gabaon et dans toute la contrée qui appartint plus tard à la tribu d'Éphraïm, les habitants étaient des Hévéens. D'autres Hévéens occupaient la chaîne de l'Anti-Liban depuis Baal-Hermon jusqu'aux environs de Hamath. Gibeon, Sepheira, Kiriath-Yarim sont données comme villes hévéennes lors de la conquête de Josué.

Les Arcéens habitaient la plaine située au nord du Liban, entre les montagnes d'Akkar et le fleuve nommé du temps des Grecs Éleuthérus,

aujourd'hui Nahar-el-Kébir. Leur nom se conserva fort tard dans celui de la ville d'Arca.

C'est dans le massif même du Liban qu'il faut chercher la demeure des Sinéens. Strabon signale encore dans ces montagnes une ville de Sinna, située au-dessus de Botrys.

Les Aradiens avaient leur ville principale dans l'île d'Aradus, en phénicien Arvad ; mais ils avaient débordé de là sur la côte du continent. Les Sémaréens habitaient aussi le littoral, entre eux et les Sidoniens, dans la partie où leur nom était encore demeuré vivant à l'époque romaine dans celui de la ville de Simyra. Quant à ce qui est des Hamathéens, on ne saurait méconnaître en eux une tribu chananéenne établie dans la ville de Hamath, plus tard Épiphania, sur le cours moyen de l'Oronte, entre les Héthéens et les Amorrhéens de Kadesch; dès le temps de David, ils avaient été remplacés dans ce lieu par les Araméens, que probablement ils en avaient d'abord expulsés pour y placer leur résidence.

Quelques historiens ajoutent aux peuples que nous venons de passer en revue une douzième nation chananéenne, les Phérézéens ou Phérézites, dont il n'est pas question dans le tableau généalogique de la Genèse. Mais c'est à tort. Dans les quelques passages bibliques où on rencontre ce nom de « Phérézéens, » il ne désigne pas un peuple spécial; c'est l'appellation commune des habitants de la campagne, par opposition à ceux des villes fermées.

On se tromperait grandement si l'on s'imaginait que les onze peuples chananéens devenus ainsi les maîtres de la Syrie formaient autant de nations compactes et fortement constituées. Les Héthéens septentrionaux étaient seuls dans ce cas, et c'est pour cela qu'ils eurent une importance politique et militaire dont aucune autre fraction de la même race n'approcha jamais. Chez les Sidoniens aussi, avant comme après le temps où l'union des Aradiens et des Sémaréens avec eux en eut fait les Phéniciens, il y avait un certain lien national et subordination des diverses cités à une métropole où résidait un roi qui exerçait la suprématie sur les petits princes locaux. Mais les autres peuples chananéens vivaient dans un état de complet morcellement. Chaque ville avait son roi, qui ne relevait d'aucune autorité supérieure, si ce n'est, à une certaine époque, du sceptre étranger des Pharaons égyptiens. Aucun lien solide et permanent n'existait entre ces princes. C'est à peine si un danger commun parvenait à les grouper dans une alliance temporaire ;

presque toujours en guerre les uns avec les autres, ils devaient offrir une proie facile à la conquête. Les Hévéens faisaient une exception entre les autres Chananéens, en ce que leurs villes, au lieu d'être gouvernées par des tyranneaux décorés du titre de rois, avaient su se créer une espèce de liberté municipale et s'administraient elles-mêmes avec des institutions comparables à celles des Israélites au temps des Juges. Au reste, toutes ces tribus, au temps de leur indépendance, se faisaient souvent entre elles des guerres acharnées, se disputant un puits, une source, une vallée, un canton ou même un îlot de palmiers dans le désert. Quelques cheicks peut-être, mais ils n'ont pas d'histoire, rêvaient de temps à autre, la domination sur la Palestine entière : la Bible a conservé quelque lointain écho de ces divisions intestines.

§ 4. — L'EMPIRE DES HÉTHÉENS

Le nom des Héthéens ou Hittites apparaît à la fois dans la Bible et dans les inscriptions cunéiformes et hiéroglyphiques. Tant qu'on n'eut pas déchiffré les écritures de l'Assyrie et de l'Égypte, et que le texte biblique seul put être invoqué, il ne fut guère possible de reconstituer les annales de ce peuple qui vient de faire son apparition sur la scène de l'histoire. La Bible, en effet, qui ne le mentionne que par occasion, était loin de nous faire soupçonner l'existence d'un grand empire héthéen.

Dans ces dernières années, le rôle historique des Héthéens s'est agrandi au fur et à mesure que se sont multipliées les sources d'information, et chaque jour les voyageurs signalent de nouveaux monuments nationaux des Héthéens qu'on peut déjà interroger concurremment avec les sources étrangères. Bien que l'interprétation et la lecture de ces inscriptions et de ces monuments soient encore à découvrir, les ténèbres se dissipent peu à peu, et, si nous prenons pour garantie la rapidité des progrès faits depuis dix ans dans cet ordre d'études, il n'est pas téméraire d'affirmer qu'avant la fin du siècle les fastes historiques des Héthéens seront complètement dégagés de la pénombre qui les enveloppe encore aujourd'hui[1].

La Bible nous fait connaître l'origine des Héthéens qu'elle divise en

[1] Voyez un excellent résumé de M. l'abbé Vigouroux dans la *Revue des questions historiques*, 1882, t. XXXI, p. 58 et suiv.

deux peuples séparés l'un de l'autre, ce semble, par la question de race[1]. Il y avait les Héthéens du sud, d'origine certainement chananéenne, qui habitaient les frontières méridionales de la Palestine, et les Héthéens du nord, se rattachant peut-être à la race de Japhet plutôt qu'à celle de Chanaan et dont le centre de domination était le nord de Syrie. Les récentes découvertes s'appliquent exclusivement aux Héthéens du nord, que les Assyriens désignent sous le nom de Hatti, et que les documents hiéroglyphiques appellent Khétas.

Heth, le père des Héthéens, suivant la Genèse, était le second des fils de Chanaan. Au temps des migrations et des mouvements de peuples dont l'histoire d'Abraham n'est qu'un épisode, les fils de Heth paraissent s'être fixée dans les gorges de l'Amanus, d'où ils essaimèrent plus tard dans les vallées du bassin de l'Oronte et du Léontès, dans les oasis du désert de Syrie et jusque dans les régions les plus méridionales de la terre de Chanaan. Abraham les trouva maîtres de la vallée de Mambré, et c'est à un Héthéen, du nom d'Éphron, qu'il acheta, pour lui servir de tombeau, la caverne de Makpelah, à Hébron. Tel était le mélange des Héthéens et des Israélites qu'Ésaü, le frère de Jacob, épousa deux Héthéennes : Judith, fille de Bééri et Basemath, fille d'Élon. De quels événements fut marquée l'histoire des Héthéens pendant que les fils d'Israël étaient en Égypte, c'est ce qu'on ne saura peut-être jamais.



Cylindre héthéen[2].

Cependant, sans se perdre en folles conjectures, tout porte à croire qu'ils se trouvèrent, pendant une période de temps assez longue, les maîtres des destinées de la Syrie, de la Palestine, voire même de l'Égypte, qui succomba sous leurs coups. Ce sont probablement les Héthéens qui, sous le nom de Pasteurs ou d'Hyksos, envahirent la vallée du Nil, où ils s'installèrent en maîtres après avoir culbuté les dynasties nationales. D'après cette hypothèse vraisemblable, le mouve-

[1] Voyez plus haut, *Hist., anc. de l'Orient*, t. II, p. 220.
[2] D'après L. Heuzey, dans la *Gazette archéologique*, 1887, p. 62.

ment de migration qui avait amené les tribus chananéennes des rivages de la mer Érythrée dans la Syrie méridionale ne s'arrêta pas à ce dernier pays. Débordant au delà des limites méridionales de la Palestine, une portion des Chananéens, entraînant sans doute dans ses rangs ou à sa suite quelques tribus sémitiques déplacées par la révolution qui venait de s'opérer dans la population de la Syrie, se jeta sur l'Égypte, dont les richesses et la merveilleuse fertilité ont toujours excité les convoitises des conquérants asiatiques. Les traditions arabes racontent que, les premiers Amâlikas, descendants de Cham, dont nous avons établi l'identité avec les Chananéens, après avoir conquis la Palestine, envahirent l'Égypte et s'en rendirent complètement maîtres; qu'ils y fondèrent, dans le Delta, une ville du nom d'Awar et en firent leur capitale; qu'enfin, après avoir dominé pendant plusieurs siècles, ils furent chassés par les habitants indigènes, avec l'aide des populations du haut Nil.

Il est difficile de méconnaître dans ce récit traditionnel l'invasion des Pasteurs, l'établissement de leurs rois à Avaris et leur expulsion finale par Ahmès. Nous avons raconté déjà longuement cet événement, qui marque une des divisions principales dans l'histoire d'Égypte, et il nous suffira d'y renvoyer le lecteur. Manéthon, d'après les archives sacerdotales, dit formellement que les Pasteurs étaient Phéniciens, c'est-à-dire Chananéens, et nous avons vu que tout concourait à établir ce fait de la manière la plus positive. Nous avons même constaté que des indices tout à fait décisifs révélaient que, dans l'invasion de l'Égypte, le rôle prépondérant, la direction du mouvement avait appartenu aux Héthéens, et que c'était ce peuple qui avait fourni les rois de la dynastie des Pasteurs, lorsque la conquête, d'abord dévastatrice, se régularisa, lorsque les conquérants, subissant l'influence de la civilisation supérieure des vaincus, prirent les mœurs égyptiennes et transformèrent leurs chefs en véritables pharaons.

La domination des Pasteurs sur les rives du Nil, dont le début dut succéder très vite à l'établissement des Chananéens en Syrie, dura cinq siècles. C'est à la fin de cette domination, sous le roi Apépi, que Joseph devint ministre. Il faut donc nécessairement admettre que le pharaon sous le règne duquel Abraham se rendit en Égypte était déjà un Pasteur, comme le racontent, du reste, les traditions du Talmud et des Arabes, où il y a quelquefois plus de souvenirs précieux et de fondements solides qu'on ne serait disposé à le croire. Les récits de la Genèse

nous montrent que les Chananéens de la Palestine étaient alors entièrement indépendants des princes de leur race qui régnaient à Avaris. Les pharaons d'origine héthéenne auxquels obéissait l'Égypte n'exerçaient aucune autorité en Syrie; ils se bornaient à étendre leur suzeraineté sur quelques cantons immédiatement limitrophes de la terre de Mitsraïm, comme le petit royaume de Gérar [1].

Des circonstances de la vie des patriarches, il ressort en même temps que les relations entre la Palestine et l'Égypte étaient à cette époque étroites et suivies, et que les tribus de la race de Chanaan établies dans l'un et dans l'autre pays vivaient dans un rapport fraternel. L'adoption des mœurs et de la civilisation de l'Égypte par les Pasteurs chananéens exerça alors sur les populations de la Palestine une très grande influence, que les conquêtes des pharaons de la dix-huitième dynastie vinrent ensuite consolider. On est en droit de conjecturer que ce furent les Pasteurs d'Avaris qui eurent l'idée d'emprunter à l'écriture hiéroglyphique égyptienne un certain nombre de signes qui formèrent les hiéroglyphes héthéens à l'aide desquels sont écrites les inscriptions héthéennes de la Syrie septentrionale. C'est ainsi que les populations de la Syrie apprirent l'écriture : il est aujourd'hui certain, par le témoignage des inscriptions hiéroglyphiques, que toutes ces nations se trouvaient en possession de l'usage de l'écriture au moment où les Égyptiens eurent achevé d'expulser les Pasteurs de leur sol, et, devenant conquérants à leur tour, s'emparèrent de la Syrie sous les premiers Amenhotep et Touthmès.



Le lion héthéen de Marach (Cilicie) [2].

[1] Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 19.

[2] La partie antérieure de ce lion est couverte d'une inscription en hiéroglyphes héthéens. D'après Wright, *The empire of the Hittites*, pl. XXVII ; cf. G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. IV, p. 548.



Quand les Israélites se présentèrent avec Josué sur la frontière de la Palestine, les tribus héthéennes du sud n'étaient plus en possession d'Hébron. Les Anakim la leur avaient prise ou plutôt reprise, car la ville d'Hébron portait primitivement le nom de Kiriath-Arba ou cité d'Arba ; or Arba est le père d'Anak qui a donné son nom aux Anakim. Il faut donc croire qu'au temps d'Abraham, les Héthéens n'étaient installés à Hébron que comme des usurpateurs qui furent ensuite chassés par les anciens possesseurs redevenus les plus forts.

Des tribus d'Héthéens, dispersées dans les montagnes de la Palestine, résistèrent avec les autres Chananéens, à l'invasion des Israélites, se réfugièrent dans les montagnes d'Éphraïm après qu'elles eurent été successivement battues à Gabaon et à Mérom par Josué, et finirent plus tard par être complètement expulsées ou exterminées.

Peut-être même ces Héthéens du sud, ainsi pourchassés, finirent-ils par se rattacher à leurs frères du nord qui, sur les bords de l'Oronte, fondèrent un empire si vigoureux qu'il inquiéta longtemps les plus puissants des pharaons.

Le pays qui fut le centre et le noyau de la domination de ces Héthéens de la Syrie septentrionale s'étend depuis les gués de l'Euphrate jusqu'au cours de l'Oronte, depuis les oasis araméennes de Palmyre et de Damas dans le désert de Syrie jusqu'à la Cappadoce. C'est une contrée accidentée, sillonnée par les diverses ramifications du Taurus et de l'Amanus, qui y forment de gracieuses vallées, aptes à toutes les cultures, arrosées par de nombreux cours d'eau et qui, pour ces raisons, furent toujours habitées par des populations essentiellement sédentaires. Une circonstance géographique qui fit à la fois la force et la faiblesse des Héthéens, c'est que ce pays n'a pas de frontières naturelles : il est ouvert sur la vallée de l'Euphrate, sur les plaines de la Cappadoce, sur celles de la Cilicie, sur le cours du Jourdain ; rien ne s'oppose à ce que les fortes races qui l'habitent essaiment de tous côtés et envoient au loin leurs caravanes de marchands ou des nuées de colons ou de conquérants ; mais qu'elles perdent un peu de leur énergie et qu'elles se relâchent un instant de leur vigilance, un chemin sans obstacle est aussitôt ouvert à l'orient comme à l'occident, au nord comme au midi, aux invasions de bataillons ennemis : la brièveté singulière de la durée de l'empire des Héthéens a sa cause principale dans ce manque de défenses naturelles.

L'Amanus, sur les pentes duquel les Héthéens, à l'origine, s'accou-

tumèrent à la rude existence des montagnards, se rattache au système orographique de l'Asie-Mineure aux Pyles de Cilicie, non loin d'Alexandrette. Ses plus hautes cîmes dominent la plaine d'Antioche où l'Oronte vient déboucher dans la mer, puis la chaîne se développe dans la direction du sud et forme le renflement rocheux du Casius ou Djebel-Akra, « le mont Chauve, » l'Olympe des Phéniciens, enfin, elle sépare le bassin de l'Oronte de celui du Nahr-el-Kébir ; c'est au sud du cours du Nahr-el-Kébir qu'elle se soude à la grande chaîne du Liban.

Des hauteurs de l'Amanus, les Héthéens se répandirent peu à peu dans toutes les directions : à l'est, ils atteignirent jusqu'à l'Euphrate



Bas-relief héthéen d'Euiuck en Cappadoce[1].

sur les bords duquel ils s'empressèrent de bâtir la forteresse de Karkémis, qui resta comme une menaçante provocation en face de Ninive jusqu'au jour où les Assyriens s'en emparèrent. A l'ouest, ils descendirent dans la vallée de l'Oronte et s'emparèrent de Kadesch ou Cadès et de Hamath qui devinrent leurs principales forteresses ; au sud, ils réussirent même quelque temps à s'implanter à Damas ; au nord, enfin, ils se répandirent, comme un torrent gigantesque, sur la Commagène et la Cappadoce ; plusieurs de leurs tribus, enfin, envahirent l'Asie-Mineure et se mêlèrent aux populations autochtones, qu'elles

[1] D'après Perrot et Guillaume, *Exploration archéologique de la Galatie*, etc., pl. LVI.

paraissent avoir dominé quelque temps, leur imposant leur art et leur langue[1]. Mais le cœur de l'empire héthéen fut toujours le bassin de l'Oronte, et ses villes principales sont, pour la plupart, encore aujourd'hui florissantes : Alep, une des plus grandes agglomérations urbaines de la Syrie, est à l'heure actuelle, comme au temps de Sargon, station principale des caravanes de trafiquants qui se rendent de l'Euphrate à la Méditerranée ; Homs, l'antique Émèse, sur la route commerciale qui longe le cours de l'Oronte et va à l'Euphrate en passant par Palmyre ; Hamah, l'ancienne Hamath, à quarante-cinq kilomètres au nord de Homs, charmante cité qui se baigne dans l'Oronte, et où l'on a recueilli les premiers monuments héthéens.

Cependant, la capitale même de l'empire héthéen, Cadès, a de bonne heure été détruite. D'après les bas-reliefs égyptiens, elle était sur l'Oronte, dans un endroit où ce fleuve traverse un grand lac sous les murs mêmes de la place. Or, en 1856, le célèbre voyageur américain Robinson a signalé, à deux lieues de Homs, un lac qu'on appelle encore Cadès : c'est sur ses bords qu'il faut chercher les ruines de la forteresse héthéenne. Admirablement située comme position stratégique, elle fermait la route aux Égyptiens qui voulaient dominer en Asie-Mineure ; sa possession ou sa destruction fut longtemps, pour cette raison, le principal objectif des Pharaons.

Nous avons raconté ailleurs les luttes de Thoutmès III contre les Héthéens et les Rotennou ou Araméens, la grande bataille de Mageddo à la suite de laquelle toute l'Asie paya tribut au pharaon ; à la prise de Cadès, les Héthéens forcés de livrer, pour une année, « huit anneaux d'argent pesant trois cent une livres, une grande pierre précieuse blanche, des chariots de bois de bouleau, etc. » L'empire héthéen gisait expirant.

Il renaît bientôt de ses cendres et reparaît, plus fort que jamais, vers l'époque de l'avènement de la dix-neuvième dynastie. Ramsès Ier fait la guerre à Sapalel, roi des Héthéens, qui l'oblige à traiter avec lui de puissance à puissance. Dès la deuxième année de son règne, Séti Ier, aussi, combat Sapalel et l'assiège dans Cadès. Les inscriptions égyptiennes comparent Sapalel à un chacal qui parcourt le pays au lever de l'aurore, à un lion courageux qui connaît les routes détournées, à un taureau aux cornes puissantes. Séti Ier ne peut réduire complètement

[1] Voyez plus haut, *Hist. anc. de l'Orient*, t. II, p. 220.

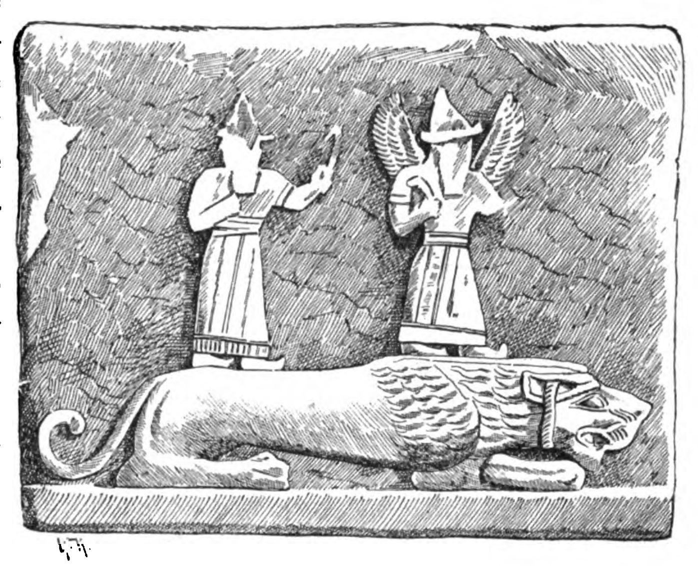
Cadès et il finit par conclure avec le roi Motener une alliance offensive et défensive.

Ramsès II (Sesostris) recommence la guerre contre les Héthéens; leur roi est toujours Motener, dont l'empire s'étend depuis Cadès jusqu'au fond de l'Asie-Mineure, depuis la chaîne du Liban jusqu'au cours de l'Euphrate. Il groupe sous ses ordres, outre les peuplades héthéennes, chananéennes et araméennes de la Syrie, une foule de tribus de l'Asie-Mineure et il a pour auxiliaires dans sa lutte contre Ramsès, des soldats d'Ilion et de Pédasos, les Dardaniens, les Mysiens, les Lyciens. Son armée compte jusqu'à deux mille cinq cents chars. Le poème de Pentaour chante les exploits de Ramsès II et ses victoires sur les Héthéens; nous avons le traité d'alliance conclu finalement entre Ramsès II et Khétasar, successeur de Motener : c'était du temps de Moïse.

Le second roi de la vingtième dynastie, Ramsès III, réduisit, sans trop de peine, les Héthéens qui n'avaient plus la même prépondérance en Asie qu'au temps de Ramsès II. A partir de ce moment, Cadès disparaît de l'histoire et les Khétas des documents hiéroglyphiques. Ce n'est que cent cinquante ans plus tard, que les Héthéens commencent à être mentionnés dans les textes assyriens; leur principale ville est alors Karkémis.

Le véritable emplacement de cette nouvelle capitale, que quelques-uns plaçaient à quelque distance du cours de l'Euphrate, là où s'est élevé plus tard Mabog, que d'autres identifiaient avec la Circesium classique, a été déterminé en 1875 par M. Skene, consul d'Angleterre à Alep, et vérifié par G. Smith, peu de semaines avant sa mort. Il se trouve sur la rive droite de l'Euphrate, à six heures de marche au-dessous de Biredjik, aux monticules entourés de remparts démantelés que les indigènes appellent Kalaat Djerablus ou « Forteresse de Djerablus, » nom qui n'est que la corruption du mot grec *Hiérapolis*, la ville sainte. D'après les inscriptions d'Assurnazirpal et de Salmanasar, Karkémis se trouvait sur l'Euphrate, au nord du cours de Sagur (le Sadjur moderne) et au sud de Gamguma (Zeugma). Sur l'un des bas-reliefs de bronze des portes du palais de Salmanasar III, trouvées à Balawat, on voit le plan de la ville de Karkémis. D'après l'exploration de Skene et les fouilles faites par M. Henderson, qui procurèrent un certain nombre de monuments héthéens au Musée britannique, la forteresse de Karkémis n'avait pas trois kilomètres dans sa plus grande dimension. L'Eu-

phrate baignait les deux tiers de ses remparts qui avaient la forme d'un carré orienté suivant les quatre points cardinaux. Du côté du désert, c'est-à-dire de l'occident, il y avait un canal artificiel qui existe encore aujourd'hui, dans lequel coulait un mince filet d'eau que les Arabes appellent Aïn-el-Bedder. Du haut de la forteresse le regard s'étendait à perte de vue sur les plaines que baigne l'Euphrate, et il était facile de surveiller du sommet des tours les mouvements des armées ennemies. Assez loin autour de la ville, on voit encore de nombreux tells ou monticules artificiels, échelonnés de distance en distance, comme des forts détachés d'où l'on pouvait, par des signaux, prévenir de l'approche de l'ennemi. Une série ininterrompue de ces tells se dirige à l'occident et reliait la ville héthéenne à la Méditerranée.



Bas-relief héthéen de Karkémis [1].

C'est dans les annales de Thoutmès III qu'on trouve la première mention de Karkémis. Nous voyons plus tard, sous Ramsès II, Karkémis envoyer des renforts à l'armée de Motener, roi de Cadès. Vers 1130, Teglathpalasar Ier fait une expédition contre les Héthéens qui dominaient depuis l'Euphrate jusqu'au Pont-Euxin et avaient subjugué toutes les tribus araméennes. La possession de Karkémis était aussi nécessaire aux Assyriens qui voulaient conquérir la Syrie que l'était la possession de Cadès pour les Égyptiens. Karkémis prise, Araméens et Chananéens étaient en danger.

Assurnazirpal et Salmanasar III firent la guerre à Sangar, roi de Karkémis. Teglathpalasar II, à son tour, soumit Pisiris, roi de Karkémis, qui reconnut sa suzeraineté. Pisiris était encore roi quand Sar-

[1] D'après G. Perrot, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. IV, p. 549.

gon monta sur le trône; Sargon s'empara définitivement de Karkémis qui s'était révoltée et il mit fin à l'empire héthéen.

Devenue ville purement assyrienne, Karkémis fut, dès lors, le principal entrepôt du commerce de l'Euphrate; les marchands y affluaient de toutes parts; elle eut des marchés périodiques et créa un étalon spécial pour l'évaluation des marchandises, si bien que la *mine* de Karkémis fut connue dans tout l'Orient aussi bien que celle de Babylone. Elle devint le boulevard de la Mésopotamie contre les Égyptiens et par là on s'explique que le roi d'Égypte Néchao, puis Nabuchodonosor aient attaché tant d'importance à sa possession. Au VIIe siècle, Karkémis s'éclipsa avec Ninive, dont elle était devenue le satellite. Il y avait longtemps déjà qu'il n'était plus question des Héthéens dans l'histoire.

§. 5 — LES MONUMENTS HÉTHÉENS [1].

En 1812, le voyageur anglais Burckhardt passant par la ville de Hamah (Hamath), remarqua et signala dans le mur du bazar une inscription antique, écrite en caractères hiéroglyphiques différents de ceux qu'on voyait sur les monuments égyptiens. L'observation de Burckhardt, loin de donner l'éveil aux archéologues et de piquer la curiosité des savants ou même des voyageurs, demeura sans écho : personne n'y prit garde. C'est en 1870 seulement, que deux Américains, MM. A. Johnson et Jessup, firent copier le texte signalé par Burckhardt, ainsi que d'autres inscriptions qu'ils découvrirent. La Société *Palestine exploration fund* chargea, peu après, M. Charles Drake d'une mission à Hamah, et bientôt M. W. Wright, de la Société anglaise des Missions, put, avec l'appui énergique de Subhi-Pacha, faire enlever cinq des principales inscriptions de Hamah, qui sont aujourd'hui conservées au musée de Constantinople. L'étude des monuments héthéens ne date donc que d'hier, mais elle est actuellement à l'ordre du jour de la science, grâce surtout aux travaux de MM. H. Sayce, W. Wright et G. Perrot, qui ont déterminé, chacun à un point de vue différent et de la manière la plus heureuse, la direction dans laquelle les recherches archéologiques et philologiques sur les Héthéens doivent être poursuivies.

[1] W. Wright, *The empire of the Hittites*, et surtout Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. IV.

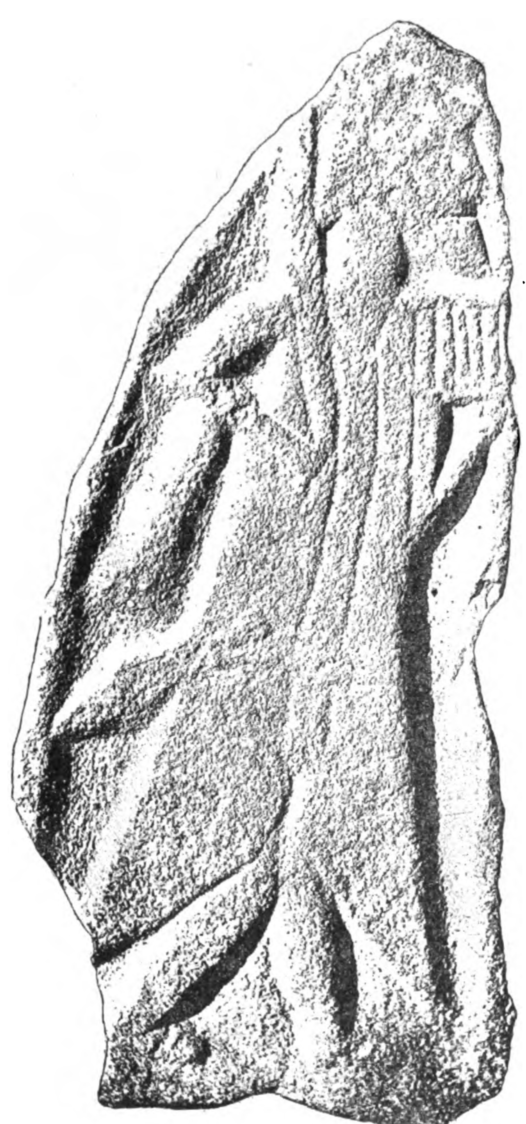
Hamath, Alep, Karkémis ou Djérablus sont les sites où l'on a trouvé, jusqu'ici, en Syrie, le plus grand nombre de monuments héthéens : mais récemment M. Puchstein en a signalé dans diverses localités de l'Amanus, et Roum-Qalah, à quelques lieues de Djérablus, a fourni aussi, naguère, un intéressant bas-relief. On peut donc supposer que le nombre des localités où se rencontrent des vestiges de la civilisation et de l'art héthéens en Syrie deviendra chaque jour plus considérable. En Asie-Mineure, c'est la Cilicie, dépendance géographique de la Syrie, qui a fourni les plus intéressants reliefs. Mais on en a signalé à Ibriz en Lycaonie, à Eflatoun en Isaurie, à Boghaz-Keui et à Euiuk, en Cappadoce, à Ghiaour-Kaléçi en Phrygie, à Karabeli (Nymphi) près de Smyrne. Enfin de petits monuments, surtout des sceaux et des cylindres à figures et à inscriptions, ont été recueillis un peu partout dans la Syrie et dans l'Anatolie centrale et méridionale.

Si l'art dont nous parlons se distingue par une rudesse sauvage et une inexpérience comparable à celle des barbares qui essayaient de copier les œuvres des Grecs et des Romains, on doit cependant reconnaître que quelques-uns des fragments de Djérablus, exécutés pendant la période historique assyrienne et inspirés de très près des sculptures ninivites, sont d'un travail fin et soigné. Incontestablement l'art des Héthéens procède directement de l'art chaldéo-assyrien.

M. Puchstein a découvert près du hameau de Sindjirli et dans d'autres localités des flancs de l'Amanus, des séries de plaques en calcaire sur lesquelles sont sculptées des figures où l'imitation technique des bas-reliefs ninivites est flagrante[1]. Près d'Albistan, sont des débris de sculpture qui prouvent que les palais héthéens étaient, au point de vue architectural, disposés comme les palais assyriens. « Il y a là deux grands lions, taillés chacun dans une énorme dalle ; l'un est encore debout, tandis que l'autre est renversé sur le côté ; mais on n'en voit pas moins qu'ils se faisaient pendant, comme à l'entrée des palais assyriens les taureaux et quelquefois les lions ailés. Ils gardaient la porte, et c'était entre eux que l'on passait pour pénétrer dans l'habitation du petit souverain, du *déré-bey* ou prince du défilé, comme on dirait aujourd'hui en Turquie, dont le château commandait les gorges du Pyramus[2]. » Ces lions ont deux mètres de haut.

[1] Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. IV, p. 533.
[2] Perrot et Chipiez, *op. cit.*, t. IV, p. 535.

Le bas-relief de Roum-Qalah, dont nous donnons ici une reproduction, est grossièrement sculpté sur un quartier de roche naturel. On y voit un personnage barbu, coiffé d'un bonnet, chaussé de bottines et vêtu d'une robe longue et ouverte sur le devant, qui s'écarte par en bas pour former comme deux ailes. Il a une ceinture placée très bas, à laquelle est suspendu un poignard à lame large et courte. De la main droite il tient une palme ou un rameau, et à son avant-bras est suspendu un sac de cuir.



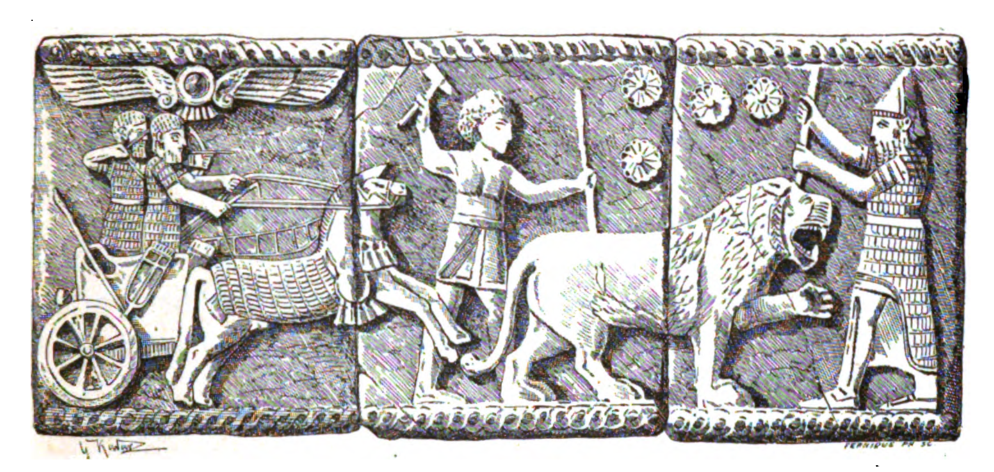
Bas-relief héthéen de Roum-Qalah (Syrie)[1].

Un des plus remarquables bas-reliefs héthéens qu'on ait signalés jusqu'ici est formé de trois dalles trouvées à *Saktchégheuksou* ; il représente une chasse au lion. Ce monument, découvert par MM. Heumann et Puchstein, a été publié par MM. Perrot et Chipiez qui en donnent la description suivante : « Monté sur un char, au-dessus duquel plane le disque ailé, le roi lance ses flèches à un lion que l'aident à combattre deux chasseurs. Dans cette scène, la figure du cheval et celle du lion sont coupées par le joint ; elles commencent sur un bloc et s'achèvent sur le suivant. Des dalles ainsi solidaires les unes des autres ne peuvent avoir servi à composer qu'une sorte de frise continue, et l'imitation

[1] *Gazette archéologique*, 1883, pl. XXII.

de l'Assyrie est partout ici trop sensible pour que l'on hésite un instant sur la place qu'il convient d'assigner à cette frise : elle décorait le pied des murs [1]. »

Les artistes héthéens ont surtout sculpté en bas-relief, comme leurs maîtres assyriens; le lion de Marach, en Cilicie, est un des rares monuments de pierre qu'on puisse citer comme faisant exception à cette règle, et encore il n'est qu'à moitié en ronde bosse et il paraît avoir été appliqué à la muraille comme les taureaux ailés des portes



Chasse au lion, bas-relief héthéen [2].

des palais assyriens; comme ceux-ci encore, il est en partie couvert d'une inscription.

A Karkémis, on voit un lion accroupi sur lequel sont debout deux personnages, un adorant et son dieu, vêtus de longues tuniques assyriennes [3]. Les procédés du sculpteur, le peu de relief de son tableau, tout indique qu'il a eu pour maîtres les Ninivites, s'il n'est pas lui-même un Assyrien, aussi bien que l'artiste qui a taillé le grand bas-relief du rocher de Bavian. Parfois, n'étaient les inscriptions en hiéroglyphes héthéens, on se croirait en présence de dieux ninivites, ou de produits de l'art de la Mésopotamie. Remarquons encore que, comme les Assyriens, les Héthéens se complaisent à sculpter les animaux et particulièrement le lion et le cheval dans la figure desquels ils sont

[1] Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, p. 555.
[2] D'après G. Perrot, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. IV, p. 553.
[3] *Ibid.*, t. IV, p. 549.

incomparablement moins gauches que dans la représentation de la figure humaine.

Parmi les contrées de l'Asie-Mineure où l'on a rencontré des monuments apparentés au point de vue de l'art, aux ruines héthéennes de la Syrie, la Ptérie est peut-être celle où ils se présentent les plus nombreux, celle, dans tous les cas, où ils ont été le plus complètement étudiés. Dès 1862, MM. Georges Perrot et Edmond Guillaume ont particulièrement relevé les ruines héthéennes de ce petit canton de la Cappadoce situé entre l'Iris et l'Halys, et qui fut le théâtre de la première bataille gagnée par Cyrus sur Crésus. Le village de Boghaz-Keui représente l'ancienne Pterium, dont les ruines se partagent en deux groupes : la cité et ses défenses, qui comprennent près de six kilomètres de circuit, sur la rive droite du torrent qui coupe la ville en deux, et le temple à ciel ouvert connu sous le nom de *Iasili-Kaïa*. Le palais, situé dans l'enceinte de la forteresse, était bâti au-dessus de plusieurs terrasses étagées ; la même disposition s'observe dans les ruines du palais d'Euiuk, à cinq heures au nord-est de Boghaz-Keui. Si les fondations sont en pierre, les murs sont en briques crues, comme ceux des édifices mésopotamiens.

Les sculptures de *Iasili-Kaïa*, taillées dans le flanc d'un rocher disposé par la nature en un vaste amphithéâtre, se composent principalement d'une procession de plus de soixante figures. L'un des cortèges est formé d'hiérodules, avec de longs cheveux, une robe traînante, la tiare haute et cylindrique ; dans l'autre, des prêtres coiffés du bonnet conique comme les Héthéens de Syrie, de la tunique courte en partie recouverte par un manteau, marchent au pas, la faulx à la main. D'aucuns ont vu dans ces personnages des Mèdes, d'autres des Cimmériens ; on a même supposé que cette double procession représentait le cortège nuptial d'Aryenis, fille d'Alyatte, roi de Lydie, allant à la rencontre du roi mède Astyage qu'elle devait épouser. M. G. Perrot croit que ce sont exclusivement des Héthéens, avec les modifications que comporte la religion locale de la Ptérie. Il propose d'y reconnaître une scène d'adoration du principal couple divin de toutes les religions orientales, Baal et Astarté, Sandon et Mylitta, Reseph et Anaïtis, Atys et Cybèle[1]. Les sculptures du palais d'Euiuk, notamment celles qui représentent un homme et une femme en extase devant un autel[2], ont avec celles de

[1] Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. V, p. 415 et 429.
[2] Perrot et Chipiez, *op. cit.*, p. 667. fig. 328.

Boghaz-Keui la plus grande analogie de style, et elles sont évidemment de la même époque. Là encore on reconnaît, notamment dans les bas-reliefs des lions et des taureaux, que les artistes cappadociens sont les élèves de ceux de Ninive, de même que Mâ ou Enyo, la déesse cappadocienne, n'est que la grande déesse assyrienne Istar ou Nanâ.

Dans les bas-reliefs égyptiens qui représentent les guerres des rois d'Égypte en Syrie, on voit aux Héthéens la chevelure rasée, sauf une mèche réservée au sommet du crâne. Plus souvent, ils ont leurs cheveux enveloppés d'une coiffe d'étoffe, quelquefois garnie de perles, à laquelle s'attache, pour former queue, une floche d'une autre couleur partant du sommet de la tête ou bien de la nuque. Nous trouvons exactement la même coiffure à plusieurs des personnages des bas-reliefs d'Euiuk.

En revanche, dans les sculptures héthéennes d'Asie-Mineure, il y a quelques personnages barbus, bien que le plus grand nombre soient imberbes Dans les deux bas-reliefs de Karabéli, le roi, en costume de guerre, est sans barbe. A Ghiaour-Kaléçi, au contraire, nous avons deux guerriers représentés côte à côte, et l'un est barbu tandis que l'autre est imberbe. Sur le bas-relief d'Ibriz, près du défilé appelé par les anciens *Portes ciliciennes*, le dieu et le personnage qui l'adore ont tous les deux la barbe au menton, longue, épaisse et frisée par étages[1]. A Euiuk, il n'y a aucune figure barbue.

Les sculptures assyriennes représentent, elles aussi, des Héthéens. Les gens du pays de Patin, au nord de l'embouchure de l'Oronte, entre l'Euphrate et la mer, sont barbus dans les bas-reliefs de l'obélisque de Nimroud, comme l'est le personnage du bas-relief de Roum-Qalah.

Ces différences de barbe rasée ou non rasée tiennent probablement aux usages particuliers de peuples qui n'étaient pas les mêmes, bien qu'appartenant au même ensemble d'art et de civilisation. De plus, il a pu se produire un changement à ce point de vue dans les usages des Héthéens du nord de la Syrie entre l'époque de la XIX[e] et de la XX[e] dynastie égyptienne et celle où furent exécutés les monuments que nous venons de citer, peut-être sous l'action des mœurs et des usages des Assyriens, devenus le peuple prépondérant dans l'Asie antérieure et dont l'influence est si manifeste dans le bas-relief d'Ibriz et dans quelques-unes des sculptures de Djérablus. Dans le bas-relief d'Ibriz, le

[1] Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. II, p. 225.

roi qui adore le dieu Sandôn, comme disaient les Grecs, est absolument assyrien par son costume et par l'arangement de sa barbe et de ses cheveux.

Les artistes égyptiens[1] qui ont représenté si exactement tous les autres détails de l'accoutrement des Khétaou, ont pourtant omis de



Ruines d'un palais, à Cadès[2].

chausser les gens de ce peuple de la botte à tige plus ou moins haute, recourbée à son extrémité comme les souliers à la poulaine du moyen âge, qui paraît cependant avoir été une partie essentielle de leur costume. Nous voyons cette botte aux pieds du bas-relief de Biredjik et

[1] Voyez de nombreuses représentations des Héthéens (Khetas) d'après les bas-reliefs et les peintures des Egyptiens, dans le présent ouvrage, au tome II, p. 196 et suiv.

[2] D'après G. Ebers et Hermann Guthe, *Palæstina*, t. I, p. 348.

des diverses figures humaines des sculptures de Djérablus. La botte à la poulaine à haute tige et la bottine se relevant de même au bout, mais ne montant que juste au-dessus de la cheville, sont deux des signes qui se répètent le plus fréquemment dans les inscriptions hiéroglyphes héthéennes. Dans les bas-reliefs de l'obélisque de Nimroud, nous la voyons portée, en même temps qu'un bonnet d'étoffe, par les gens qui apportent le tribut du pays de Patin. Elle s'observe encore, bien que moins caractérisée, aux pieds du personnage de la sculpture de Roum-Qalah, et cette chaussure n'est pas moins constante sur les monuments de l'Asie-Mineure, qu'accompagnent des légendes héthéennes. Nous la trouvons à Nymphi (Karabéli)[1], à Ghiaour-Kaléci, en Cappadoce, à Iconium, aux pieds de figures féminines du tombeau des Harpyes à Xanthus. Les bas-reliefs assyriens des portes de bronze de Balawat, montrent les gens du pays de Manna et des autres parties de l'Arménie chaussés de bottes pareilles. Sur l'obélisque de Nimroud, ceux qui apportent les tributs du pays de Kirzan ou Gilzan, au nord-est de l'Assyrie, ont exactement même chaussure, même robe et même bonnet que les gens de Patin. Cet ensemble de costume se reproduit encore trait pour trait dans une sculpture du palais de Nimroud, où l'on voit un prince étranger venant rendre hommage au monarque assyrien, et suivi d'un de ses serviteurs qui apporte en présent deux singes, évidemment deux animaux qui n'appartiennent pas à la faune de son pays, mais qu'un commerce lointain y a portés, et que le prince offre à son vainqueur et suzerain à titre de haute curiosité. M. Sayce n'hésite pas à voir dans ce prince tributaire un Héthéen.

Enfin, les sculptures du palais de Sargon à Khorsabad montrent encore les bottes à extrémité relevée, chaussant les gens de Kissesim et des cantons voisins, ainsi que ceux de Touna (Tyana) en Cappadoce, et de Bit-Bagaya, tous lieux appartenant aux parties du Naïri qui touchaient aux pays arméniens.

Toutes les représentations des monuments assyriens que nous venons d'énumérer offrent, en même temps que la forme particulière des chaussures, l'un ou l'autre des vêtements que les bas-reliefs égyptiens nous montrent portés par les Khêtaou jusque sur les champs de bataille : ou bien la longue robe descendant jusqu'aux chevilles et serrée à la taille par une ceinture ; ou bien une tunique courte et collante,

[1] *Histoire ancienne de l'Orient*, t. II, p. 249.

serrée aux hanches et s'arrêtant vers les genoux, par-dessus laquelle est un manteau plus ou moins ample, mais tombant toujours sans plis, attaché sur l'épaule droite par une agrafe et ouvert de ce côté, que pour combattre, on fait passer sous l'aisselle gauche, en laissant l'épaule et les bras dégagés, tandis qu'en paix et en cérémonie il couvre les épaules. Ce dernier costume est celui du plus grand nombre des représentations assyriennes citées. Dans les monuments de l'Asie-Mineure, nous le voyons à plusieurs des personnages d'Euiuk et de Boghaz-Keui. Mais jamais aucun Héthéen n'est figuré vêtu simplement de la tunique courte sans manteau, qui est celle des rois en costume de guerre de Karabéli et de Ghiaour-Kaléçi, ainsi que de beaucoup des figures coiffées de la tiare conique à Boghaz-Keui, en particulier des deux princi-



Développement d'un cylindre héthéen[1].

paux dieux virils du bas-relief central. C'est également de la même tunique courte qu'est vêtu le dieu Sanda, à la tiare ornée de cornes, dans le bas-relief d'Ibriz, tandis que le roi qui l'adore porte la longue robe assyrienne.

Il y a là un trait propre aux monuments de l'Asie-Mineure; il faut probablement y voir une indication formelle de ce que celles de ces sculptures où l'on observe des personnages de premier rang ainsi vêtus, bien qu'exécutées sous l'influence des Héthéens septentrionaux, et à l'imitation de leurs œuvres, ne l'ont pas été par eux-mêmes, mais par d'autres peuples soumis à leur action.

L'écriture des Héthéens se compose d'hiéroglyphes comme celle des

[1] D'après L. Heuzey, dans la *Gazette archéologique*, 1887, p. 57.

Égyptiens. Dans une inscription de Ramsès II, qui célèbre la chute de Cadès, il est question d'un Héthéen nommé Khalepsar qui est qualifié « l'écrivain des livres » et qui était à la tête de la chancellerie royale. Ses fonctions consistaient principalement à faire graver les décrets royaux et les traités sur des stèles de pierre. Le traité de paix conclu entre le roi héthéen Khitisar et Ramsès fut gravé sur une plaque d'argent en double exemplaire dont un fut offert au roi d'Égypte.

Outre les inscriptions monumentales, on a trouvé de divers côtés en Asie-Mineure et en Syrie, même sur les ruines de Ninive, un assez grand nombre de cylindres en pierre dure, pareils à ceux des Assyro-Babyloniens, et de sceaux en terre cuite sur lesquels est gravée une inscription héthéenne. Mais, de tous les monuments héthéens, le plus curieux est peut-être un sceau en argent, rond et concave, sur lequel on voit représenté un guerrier armé d'une lance et entouré d'une inscription bilingue, c'est-à-dire à la fois en caractères cunéiformes et en hiéroglyphes héthéens ; le texte assyrien se lit : *Tarkudimme, roi du pays d'Ermé*. Ce roi Tarkudimme paraît avoir régné en Cilicie, peut-être du temps de Sargon. Mais cette inscription bilingue est trop peu étendue pour permettre d'établir scientifiquement la valeur de plus de cinq ou six caractères de l'alphabet héthéen. Malgré les efforts de divers savants, les hiéroglyphes héthéens sont encore à peu près lettre close. M. Sayce a seulement pu constater la présence d'au moins cent vingt-cinq signes différents, et émettre des conjectures plausibles sur l'origine de l'alphabet cypriote qui, selon lui, serait dérivé des hiéroglyphes en usage dans le bassin de l'Oronte. Il est, dans le domaine de l'histoire, de nombreux problèmes dont il faut se résoudre à ignorer toujours la solution; mais en ce qui concerne les Héthéens, leur langue et leur système d'écriture, nous n'avons besoin que de savoir attendre.



Sceau de Tarkudimme [1].

[1] D'après Wright, *The empire of the Hittites*, p. 65.

C'est depuis hier seulement qu'on prend la peine de recueillir et de rapprocher les documents ; demain, n'en doutons pas, on les interprétera avec autant de certitude scientifique que les documents assyriens et égyptiens eux-mêmes.

CHAPITRE II

LES ORIGINES ISRAÉLITES

§ 1. — ABRAHAM

Parmi toutes les tribus chananéennes et sémitiques qui s'établirent en Palestine et en Syrie, il en est une dont les annales intéressent l'humanité tout entière à un bien plus haut degré que celles de la grande nation des Héthéens : il s'agit du peuple juif. Sans doute, si l'on ne considère que l'influence matérielle et le rôle politique, ce peuple n'est rien à côté de l'Égypte et de l'Assyrie. Il ne sut que ramper devant Ramsès II, Sennachérib ou Nabuchodonosor ; c'est en esclave qu'il fut toujours mêlé au tourbillon orageux de l'histoire du monde, et cependant il demeure à nos yeux plus grand que ses plus redoutables conquérants ; il régna par l'esprit, ceux-là par la matière et la force brutale ; les doctrines morales et philosophiques dont Dieu l'avait institué le gardien, gouvernent encore les sociétés policées et elles les gouverneront jusqu'à la consommation des siècles. Entré sur la scène de l'histoire dès le commencement du monde, le peuple juif n'en sortira qu'avec la fin de l'humanité à laquelle il a donné le code social et religieux le plus admirable qu'aucune philosophie ait jamais conçu. Tout le monde est d'accord pour reconnaître que le livre des Juifs, *la Bible*, est le plus vénérable et le plus sublime monument de l'histoire : « La Bible, dit M. Victor Duruy, est le livre par excellence, celui du sage et du simple, celui qui, depuis deux mille ans, nourrit les jeunes générations sous tous les climats, au milieu de toutes les races, à tous les degrés de civilisation. C'est que la Bible, histoire de Dieu même, comme l'appelait le pieux Rollin, développe, exalte le sentiment religieux, mais qu'elle appelle aussi aux vertus domestiques et sociales. Elle demande la prière ; mais plus encore, peut-être, elle veut l'action, c'est-à-dire la charité envers le prochain, et le dévouement envers la patrie. Dieu,

la famille, la patrie, voilà, en effet, les grandes idées que les livres sacrés enseignent[1]. »

Ce serait donc méconnaître le rôle de l'histoire que de ne pas donner une place privilégiée aux Israélites dans un livre consacré aux anciennes civilisations de l'Orient ; ce serait ne tenir aucun compte de l'esprit et des idées, pour ne voir que les faits de l'ordre politique et matériel.

L'histoire intime du peuple juif supplée d'ailleurs, par analogie, à la pénurie de renseignements où nous sommes au sujet des annales particulières des autres populations chananéennes et sémitiqnes : la vie patriarcale de ces tribus sédentaires, le caractère de la royauté chez ces peuples, les intrigues de palais, les jalousies, les querelles sanglantes de tribu à tribu, leurs lois et leurs mœurs ne peuvent être retracées dans un tableau plus fidèle que celui que fait la Bible pour les Israélites.

Tharé (*Térah*), descendu d'Arphaxad, habitait aux lieux mêmes que désigne le nom de son ancêtre, c'est-à-dire le midi de la Chaldée ; sa résidence était dans la ville d'Ur (*Mugheïr*), dont les ruines ont été explorées par le voyageur anglais W.-K. Loftus. Il eut trois fils, Abram, Nachor et Aram. Celui-ci mourut du vivant de son père, tandis que la famille habitait encore sa première demeure, et laissa un fils du nom de Lot. L'état de culture du pays où il vivait et qui n'offrait que peu de pâturages libres à une race tout entière adonnée à la vie pastorale, décida Tharé à quitter sa résidence pour prendre la vie nomade, et à se diriger vers les contrées septentrionales avec toute sa famille. Il vint dans la ville de Harrân (*Charrae*), dans la partie nord de la Mésopotamie, s'y établit et y mourut à l'âge de deux cent cinq ans.

C'est là que Dieu révéla sa mission à Abram, destiné par lui à devenir la tige des croyants. Il avait alors soixante-quinze ans, et son père ne devait mourir que soixante ans plus tard. « Sors de ton pays, de ta parenté et de la maison de ton père, lui dit Jéhovah, et viens au pays que je te montrerai ; je ferai sortir de toi un grand peuple, je rendrai ton nom célèbre et toutes les nations de la terre seront bénies dans un de tes descendants. » Les traditions populaires des Juifs et des Arabes, qui paraissent, en ceci, reposer sur des bases antiques, ajoutent que cette émigration était devenue nécessaire par suite des dangers qui menaçaient le pieux Abram au milieu de populations idolâtres et dans la

[1] V. Duruy, *Histoire sainte*, 7e édition, préface.

maison même de son père, ardent adorateur des faux dieux. L'historien Josèphe, écho des légendes de la Synagogue, dit que les habitants du pays de Harrân s'étaient soulevés en armes contre lui et voulaient le punir de son mépris pour leurs divinités. On pourrait aussi rattacher cet événement à la conquête élamite qui vint, ainsi que nous l'avons montré, vers l'an 2250 avant notre ère, peser sur tout le bassin de l'Euphrate et du Tigre.

Abram obéit aux ordres du Seigneur. Laissant à Harrân son père et son frère Nachor, il partit en se dirigeant vers le sud, avec sa femme Saraï, son neveu Lot et tous ses gens. Il nous semble voir le patriarche hébreu, comme un scheik arabe de nos jours, distingué de toute sa tribu par son manteau de pourpre, et par un bandeau de cuir qui retient son turban. Il tient une lance à la main pendant que les esclaves chargent les bagages sur le dos des ânes et des chameaux agenouillés et rassemblent les troupeaux de chèvres et de brebis. Les femmes portent leurs nourrissons sur leur dos ; elles ont d'énormes bracelets aux jambes et aux bras, des boucles d'oreilles, des anneaux à leurs narines, des colliers d'ambre, de corail, de verroteries, de petites pierres polies : il y a quatre mille ans, les choses se passaient tout comme aujourd'hui. Abram franchit l'Euphrate, traversa la Syrie et vint enfin dans le pays de Chanaan, qui fut plus tard la Judée et dont le nom signifiait « le pays d'en bas, » par opposition à la contrée d'Aram ou « pays d'en haut. » Il était alors occupé tout entier par les tribus chananéennes de la race de Cham, qui y avaient fondé des villes et y menaient la vie sédentaire, mais laissaient des tribus nomades de Sémites errer en pasteurs dans les campagnes voisines de leurs cités, de même qu'encore aujourd'hui les tribus bédouines errent presque jusqu'aux portes des villes de la Syrie et de la Palestine.


Cylindre chaldéen représentant des émigrants[1].

Arrivé dans le pays de Chanaan, Abram eut, dans le canton de Sichem, une vision dans laquelle Dieu lui annonça que toute la contrée appartiendrait un jour à sa postérité. Il éleva un autel au lieu où le

[1] D'après Rawlinson, *Nineveh and Babylon*, p. 538.

Seigneur lui était apparu, puis un autre entre Béthel et Aï, à l'endroit où il avait fixé ses tentes, dans les riches pâturages du cours inférieur du Jourdain, et après y avoir invoqué le nom de Jehovah, il continua sa route vers le midi.

Une famine l'obligea d'aller séjourner quelque temps en Égypte; c'était vers l'époque de la XII[e] dynastie[1]. Craignant de voir enlever sa femme Saraï, qui était très belle, et d'être lui-même l'objet de quelque violence, il lui demanda de se faire passer pour sa sœur, dont il devenait, d'après les usages reçus, le protecteur naturel. Le roi, que la Bible ne désigne, comme tous ceux dont il est question dans la Genèse ou dans l'Exode, que par son titre de Pharaon (en égyptien *pir-aa*), ayant entendu parler de la beauté de Saraï, la fit venir dans son palais; il traita Abram avec beaucoup de distinction et lui fit de riches cadeaux en esclaves et bestiaux. Mais arrêté dans son projet par un châtiment céleste, et ayant su que Saraï était la femme d'Abram, il la rendit à son mari, les engagea à quitter le pays et les fit accompagner par ses gens. Le conte égyptien connu sous le nom de *Roman des deux frères*, ainsi que le récit conservé sur un papyrus hiératique de Berlin, d'une aventure arrivée à un ouvrier à qui un inspecteur avait volé son âne, contiennent des traits de mœurs qui ont, avec cet épisode de la vie d'Abram, la plus frappante analogie.

Abram revint donc, toujours accompagné de son neveu Lot, au lieu de son premier campement, entre Béthel et Aï. La vie que menaient Abram et Lot était exactement celle des scheiks arabes de nos jours. Une foule de serviteurs héréditaires erraient comme eux d'un pâturage à l'autre, à mesure que le premier était épuisé, avec les troupeaux de leurs maîtres ou plutôt de leurs seigneurs, car chaque famille patriarcale formait une sorte de petit État ambulant, où les pasteurs tenaient au chef de la tribu par des liens de parenté plus ou moins éloignés. L'immensité des troupeaux de l'oncle et du neveu rendit difficile le pacage commun; leurs serviteurs se prirent de querelle à propos de terrains de parcours que les uns et les autres prétendaient s'attribuer, et il fallut se séparer. Abram laissa Lot maître de choisir la région

[1] Voyez Ebers, *Ægypten und die Bücher Mosé's*, t. I, p. 256 et suiv.; F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 4[e] édition, t. I, p. 384 et suiv. Ce dernier auteur montre combien les détails du séjour d'Abraham en Égypte, tels qu'ils sont racontés dans la Bible, s'adaptent parfaitement aux mœurs et usages des anciens Égyptiens, tels que nous les connaissons par les documents hiéroglyphiques.

qu'il voudrait habiter. Il se décida pour les rives fécondes du bas Jourdain et le bassin de la mer Morte, qui lui offrait, à son extrémité méridionale, un pays d'admirables pâturages, dans la plaine, appelée aujourd'hui Ghôr-Safieh, que les tribus bédouines de cette partie de la Syrie regardent encore comme un véritable paradis terrestre. Cette plaine était immédiatement voisine de Sodome, la principale des cinq cités confédérées bâties sur la mer intérieure; les quatre autres étaient Gomorrhe, Adama, Séboïm et Ségor ou Zoar. Leurs habitants paraissent avoir été de sang chananéen; mais ils étaient horriblement corrompus, adonnés à l'impiété, à toutes les iniquités et à des vices infâmes qui attirèrent sur eux la vengeance céleste. Malgré cela, Lot fixa sa demeure dans la ville même de Sodome, laissant ses troupeaux dans le Ghôr.

Après le départ de son neveu, Abram eut une nouvelle vision, dans laquelle Dieu lui renouvela ses promesses d'une innombrable postérité, à laquelle appartiendrait tout le pays d'alentour. Il vint demeurer alors dans le bocage de Mambré, près de Hébron, ville alors occupée par les Héthéens. Il y éleva un nouvel autel à Jéhovah.

Cependant Chodorlahomor, roi des Élamites, après avoir conquis la Mésopotamie, avait envahi la vallée du Jourdain et soumis à son sceptre les cinq villes des rives de la mer Morte, c'est-à-dire la contrée où Lot s'était établi. Il en était resté douze ans le maître; dans la treizième année, les petits rois de cette région, voyant Chodorlahomor occupé à faire la guerre dans le nord de l'Arabie, crurent pouvoir secouer le joug. Mais le roi des Élamites revint sur eux et la bataille se livra dans un lieu nommé la *Vallée sauvage*, au bord de la mer Morte, où se trouvaient des puits de bitume; les indigènes furent mis en déroute. Sodome Gomorrhe et les trois autres villes furent pillées, et Lot emmené captif. Abram en fut instruit par un fuyard. Il habitait à ce moment Mambré et avait fait alliance avec le prince chananéen du pays. Il partit avec son allié à la poursuite des ennemis qui se retiraient. Il les atteignit à l'extrémité septentrionale de la Palestine, à l'endroit où s'éleva plus tard la ville de Dan. Une surprise nocturne lui donna la victoire; Lot fut délivré et tout le butin repris[1]. C'est alors qu'Abram reçut la bénédiction de Melchisédech, roi de Salem et prêtre du Très-Haut (El-Elion), dont la tribu, sans aucun doute d'origine sémitique, était

[1] Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. IV, p. 96.

une de celles, en bien petit nombre, qui dans la vie pastorale avaient su conserver intacte la croyance primitive à l'unité de Dieu. Il refusa généreusement de prendre pour lui la moindre portion du butin que lui offrait le roi de Sodome et ne réclama que la part de ses alliés.

Abram, pénétré de reconnaissance pour le succès qu'il avait obtenu avec l'aide de Dieu, eut encore à ce moment une de ces visions qui signalaient chaque événement important de sa vie, et qui le fortifiaient dans la foi, en lui inspirant la plus grande confiance pour l'avenir. Je suis ton bouclier, lui dit Jéhovah, ta récompense sera très grande. » — Mais à quoi me servent tous ces biens, demanda Abram, puisque je n'ai pas d'enfants et que mon héritage doit passer à l'intendant de ma maison? — Non, fut la réponse; ta postérité sera nombreuse comme les étoiles du ciel; je suis Jéhovah qui t'ai fait sortir de la contrée d'Ur des Chaldéens, pour te donner ce pays en héritage. » Abram accomplit alors, sur l'ordre de Dieu, la cérémonie symbolique qui devait consacrer son alliance avec l'Éternel; il sacrifia plusieurs animaux qu'il coupa en morceaux, et vit Dieu lui-même, sous la forme d'une flamme de feu, passer au milieu des morceaux. C'était ainsi que chez les Orientaux d'alors se juraient les alliances, et saint Éphrem le Syrien, dans son commentaire sur la Genèse, raconte que l'usage en subsistait encore de son temps chez les Chaldéens. Celui qui jurait alliance, en passant entre les morceaux découpés des victimes, voulait dire qu'il consentait à être traité comme elles s'il manquait à son serment. C'est d'usages semblables que dérivent, en grec, l'expression ὅρκια τέμνειν et en latin celle de *foedus ferire*.

Après dix ans de séjour dans le pays de Chanaan, Saraï, désespérant de donner elle-même un fils à Abram, lui demanda de prendre pour femme l'Égyptienne Hagar, sa servante. Celle-ci, devenue orgueilleuse, fit sentir son dédain à sa maîtresse, qui s'en plaignit à Abram. La servante, livrée aux mauvais traitements d'une maîtresse jalouse, prit la fuite. Elle était assise auprès d'une source dans le désert, lorsqu'elle fut visitée par un ange, qui lui annonça que le fils qu'elle portait dans son sein serait puissant un jour et aurait une nombreuse postérité, et qui lui ordonna de retourner chez Saraï et de s'humilier devant elle. Revenue dans la maison d'Abram, elle lui donna un fils qui fut appelé Ismaël (Yischmaël, *Dieu exauce*). Abram avait alors quatre-vingt-six ans.

Treize ans après cet événement, Dieu renouvela son alliance avec

Abram. Ce nom qui signifiait *père élevé*, fut changé par Dieu lui-même en celui d'Abraham (*père de la multitude*), désignant l'immense postérité qui devait sortir du patriarche, et la circoncision fut instituée, comme symbole de la nouvelle alliance et comme signe distinctif des Abrahamides.

Cette coutume, établie dans un but hygiénique, fut pratiquée chez d'autres peuples orientaux, et on la voit représentée notamment sur un bas-relief de Thèbes[1], mais nulle part elle ne paraît obligatoire comme chez les Israélites. Saraï reçut le nom de Sara (*maîtresse, princesse*) et Dieu promit à Abraham qu'il aurait d'elle un autre fils dans lequel se perpétuerait l'alliance divine. Quant à Ismaël, le Seigneur annonça que douze princes sortiraient de sa souche et que sa postérité serait très nombreuse.

Cependant Abraham était arrivé à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans et Saraï en avait quatre-vingt-dix. Un jour, trois inconnus se présentèrent devant la tente d'Abraham, qui les supplia d'entrer et se hâta de remplir envers eux les devoirs de l'hospitalité. Ils se révélèrent alors comme des anges envoyés de Dieu et lui renouvelèrent l'assurance que l'année suivante Saraï lui donnerait un fils. La femme nonagénaire, qui du fond de la tente entendait cette prédiction, ne put s'empêcher de rire; mais elle fut blâmée par les anges pour avoir douté de la toute-puissance divine, qui pouvait opérer en elle un miracle.

C'est alors qu'eut lieu la catastrophe de Sodome et des autres villes riveraines de la mer Morte. Leurs iniquités et leur corruption étaient parvenues à un tel degré que Dieu résolut de donner un exemple au monde par leur châtiment. En vain, Abraham invoqua sa miséricorde en faveur des villes maudites; il ne se trouva pas dans Sodome les dix justes dont la présence aurait suffi, suivant la parole du Seigneur, pour détourner le fléau de sa colère. Averti par les anges, Lot s'enfuit en toute hâte à Ségor avec ses filles, dont les fiancés, dédaignant ses avertissements, refusèrent de le suivre. Alors Sodome, Gomorrhe, Adama et Séboïm furent réduites en cendres, sans qu'aucun habitant pût échapper, par une effroyable convulsion de la nature, que la Bible appelle poétiquement « une pluie de feu et de soufre; » mais qui paraît avoir été en réalité une prodigieuse éruption volcanique, vomie par un grand nombre de cratères à la fois et dont toute la contrée environ-

[1] Voyez Chabas, *La circoncision chez les Égyptiens*, dans la *Revue archéologique*, 1861.

nante offre encore aujourd'hui les vestiges aux regards de l'observateur[1].

Lot, craignant de rester à Ségor où il ne se croyait pas à l'abri du danger, se retira avec ses deux filles dans une caverne du désert, située à l'orient de la mer Morte. C'est là que la Genèse place la naissance incestueuse de Moab et d'Ammon, pères des nations que Moïse et Josué trouvèrent plus tard établies sur la rive orientale du Jourdain et de la mer intérieure.

Continuant à mener sa vie errante de nomade pasteur, Abraham vint s'établir pour quelque temps dans le pays de Gérar, auprès de Gaza, sur la frontière entre l'Égypte et la Palestine. Il y fit alliance avec le roi du pays, nommé Abimélek, auprès d'un puits qui fut appelé, en mémoire de cet événement, Beerséba (le puits du serment). C'est dans cette contrée que, suivant la promesse des messagers divins, Saraï mit au monde un fils qui reçut le nom d'Isaac, du mot hébreu *Yischak* (on rit); tout le monde avait dit Saraï, *rira* en entendant cette nouvelle. A un festin qu'Abraham donnait à l'occasion du sevrage d'Isaac, Saraï vit un sourire moqueur sur le visage d'Ismaël, fils de Hagar, et elle exigea de nouveau le bannissement de la servante et de son fils. Hagar et Ismaël entrèrent dans le désert de Beerséba, et ils étaient sur le point de mourir de soif, lorsqu'une voix du ciel les consola et leur donna du courage. Une fontaine se présenta à leurs regards et ils se désaltérèrent.

Ismaël grandit dans l'exil et devint un habile archer; sa mère le maria avec une Égyptienne. Il devint le père des tribus qui formèrent la seconde souche des Arabes nomades et se mêlèrent aux premières tribus issues de Jectan, sur lesquelles elles prirent, avec le temps, la primauté. La plus illustre de toutes les tribus arabes issues directement d'Ismaël, fut celle de Koreïsch, qui habitait la Mecque et y possédait le fameux sanctuaire de la Caâbah, fondé, dit la tradition, par Ismaël et Abraham. C'est dans cette tribu que naquit Mahomet.

Abraham remonta vers le nord et resta de longues années fixé à Mambré. C'est là que sa piété fut mise à la plus dure épreuve. Dieu lui ordonna d'immoler son fils Isaac. Déchiré de douleur, il n'hésita pas cependant à obéir à l'ordre du Seigneur; déjà il était sur le point de consommer ce cruel sacrifice, lorsqu'il fut arrêté par une voix d'en

[1] Voyez F. de Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*. Paris, 1853.

haut qui lui apprenait que Dieu se contentait de cette preuve de son dévouement. Au même moment il aperçut un bélier devant lui, et il l'immola à la place de son fils.

Peu de temps après, Saraï mourut, âgée de cent-vingt-sept ans. Abraham acheta des Héthéens de Hébron, alors appelée Kiriath-Arba, une grotte sépulcrale auprès de cette ville pour en faire un tombeau de famille, et y déposer le corps de Sara. C'est la caverne de Makpelah, qui devint le tombeau de tous les patriarches : Abraham la paya quatre cents sicles d'argent. Son emplacement est aujourd'hui parfaitement déterminé ; il est occupé par une mosquée arabe appelée *Haram*, entourée d'un mur très élevé, un des plus beaux restes antiques de l'architecture en Palestine [1].

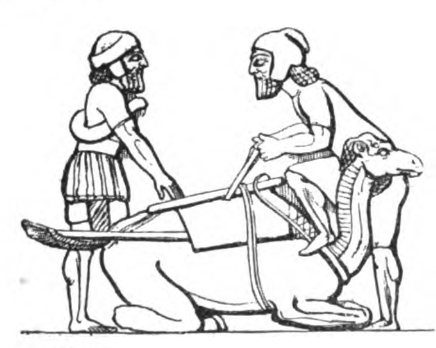
§ 2. — ISAAC ET JACOB.

Lorsqu'Abraham se vit très avancé en âge et sentit que sa fin approchait, il voulut marier son fils Isaac, qui devait être le père du peuple élu. Répugnant à une alliance avec les filles des Chananéens, il envoya son intendant Eliézer en Mésopotamie pour choisir à Isaac une épouse de sa race. Arrivé aux portes de la ville de Harrân, dans laquelle une branche de la famille de Tharé était restée après le départ d'Abraham, Éliézer s'arrêta auprès d'une fontaine et aperçut une jeune fille d'une grande beauté, qui était venue y puiser de l'eau. Comme elle s'en retournait avec son vase rempli, Éliézer lui demanda à boire. Elle inclina le vase pour le lui présenter, et offrant ses services pour abreuver aussi les chameaux du voyageur, elle retourna puiser de l'eau qu'elle leur donna. A ce trait de mœurs gracieuses et naïves, Éliézer reconnut le signe qu'il avait demandé au Seigneur pour connaître la femme destinée à l'héritier des promesses divines ; il apprit d'ailleurs que la jeune fille, nommée Rébecca (*Ribka*, la génisse grasse), était fille de Bathuel, fils de Nachor, frère d'Abraham, et par conséquent la nièce de son maître. Il accepta l'hospitalité qui lui fut offerte chez Bathuel, fit connaître la mission qu'il avait reçue, et Rébecca partit avec les bénédictions de sa famille.

[1] Voir de curieux détails sur cette grotte fameuse dans Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 4e édit., t. I, p. 512 et suiv.



Bien qu'Abraham eût alors cent quarante ans, il prit encore, après le mariage de son fils, une nouvelle femme, nommée Cétura, dont il eut six fils. L'un fut Madian, père des Madianites qui habitèrent entre la mer Morte et le golfe Élanitique de la mer Rouge, à l'orient des Nabatéens. Abraham dota richement ses nouveaux enfants, mais il les renvoya de la Palestine, où son héritage devait passer tout entier à Isaac. Celui-ci, qui avait quarante ans lors de son mariage, resta vingt ans sans enfants. Enfin Dieu exauça ses prières et Rébecca lui donna deux jumeaux. Celui qui vit le premier le jour fut appelé Esaü (*Esav*) et aussi Edom (le rouge) à cause de la couleur de son teint ; le second reçut le nom de Jacob (le supplanteur). Abraham avait vécu assez longtemps pour voir s'accomplir la promesse divine dans la postérité d'Isaac. Il mourut quinze ans après la naissance des deux frères, à l'âge de cent soixante-quinze ans, et il fut enterré par Isaac et Ismaël, auprès de sa femme Saraï, dans la caverne de Makpelah à Hébron.



Voyageurs chargeant un chameau[1].

La carrière d'Isaac n'offre aucun événement bien saillant. Continuant la vie nomade de son père, le second patriarche passa toute son existence, en partie dans les pâturages de Mambré, et en partie dans ceux du pays de Gérar, tantôt en étroite alliance avec le roi de cette dernière contrée qui s'appelait Abimélek comme son prédécesseur du temps d'Abraham, tantôt, au contraire, en butte à la malveillanee et à la jalousie des habitants sédentaires et agriculteurs, toujours assez mal disposés envers les nomades pasteurs. La Genèse lui fait arriver, dans un de ses séjours à Gérar, exactement la même aventure qu'à Abraham en Égypte. Il y a évidemment là double emploi, deux traditions sur un même fait qui se sont juxtaposées.

Esaü était l'aîné des fils d'Isaac ; mais Rébecca favorisait particulièrement Jacob. Celui-ci un jour acheta de son frère son droit d'aînesse, droit important chez tous les peuples constitués en familles patriarcales, puis, avec l'aide de sa mère, parvint, par ruse, à recevoir, à la place d'Esaü, la bénédiction paternelle qui devait le sacrer héritier des pro-

[1] D'après un bas-relief assyrien du Musée britannique.

messes de Dieu sur la race d'Abraham. Il se vit dès lors en butte à une haine furieuse de son frère, et pour y échapper il dut s'enfuir en Mésopotamie, près de Laban, frère de Rébecca, sur le conseil de sa mère elle-même et sur l'ordre d'Isaac, qui, à l'exemple d'Abraham, ne voulait pas donner à l'héritier de sa race une épouse chananéenne. C'est dans sa fuite que Jacob eut, à Louz, la fameuse vision dans laquelle il aperçut une échelle sur le sommet de laquelle apparaissait Jéhovah lui-même et où ses anges montaient et descendaient. Il nomma, le lieu Béthel, « demeure de dieu, » en mémoire de cet événement.

Arrivé au delà de l'Euphrate, Jacob rencontra des pasteurs de Harrân, et ils lui montrèrent Rachel (la brebis), une des filles de Laban, qui faisait paître elle-même les troupeaux de son père. Jacob se fit connaître et fut reçu amicalement par Laban ; mais celui-ci ne voulut lui accorder sa fille Rachel qu'après qu'il l'eut servi quatorze ans et qu'il eut épousé Lia, sœur de Rachel. Il eut douze fils, Ruben, Siméon (*Schimon*), Lévi, Juda (*Yehouda*), Dan, Nephthali (*Naphthouli*), Gad, Aser, Issachar, Zabulon, Joseph et Benjamin, qui furent les ancêtres des douze tribus d'Israël, et une fille du nom de Dina. Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon et Dina étaient nés de Lia ; Dan et Nephthali de Bilha, servante de Rachel ; Gad et Aser de Zilpa, servante de Lia : enfin les deux derniers-nés, Joseph et Benjamin, de Rachel elle-même, demeurée stérile pendant de longues années.

Après un séjour prolongé chez Laban, Jacob se décida enfin à revenir auprès de son père, qui vivait encore. Il se réconcilia avec Esaü, qui lui abandonna la possession et la jouissance exclusive des pâturages de la terre de Chanaan, et se retira avec les siens dans la montagne de Séir, aujourd'hui Scherah, au nord du golfe Élanitique, où il devint la souche du peuple des Iduméens ou Édomites. Une circonstance du récit de la Bible relativement à ce retour montre que l'idolâtrie existait chez Laban, comme nous avons vu plus haut qu'elle était déjà pratiquée chez son ancêtre Tharé. C'est aussi dans le cours de ce voyage que le livre de la Genèse place la lutte mystérieuse de Jacob avec un ange, d'où lui vint le nom d'Israël (*combattant de Dieu*), seul conservé par ses héritiers qui s'intitulèrent « enfants d'Israël » ou Israélites.

De cruelles épreuves attendaient Jacob après son retour dans le pays de Chanaan. Sichem, fils de Hamor, le prince des Sichémites, enleva sa fille Dina et la déshonora. Il la demanda ensuite en mariage ; mais les fils de Jacob méditèrent une vengeance terrible contre tous les

Sichémites. Ils consentirent en apparence au mariage de Dina avec Sichem, sous condition que tous les habitants mâles de la ville se soumettraient immédiatement à la circoncision. Le troisième jour, quand les Sichémites étaient encore souffrants, Siméon et Lévi dirigèrent une attaque contre eux et les égorgèrent tous, après quoi les autres fils de Jacob pillèrent la ville et emmenèrent les femmes, les enfants et les troupeaux. Jacob fut très affligé de cet événement, et il reprocha sévèrement à ses fils leur action atroce et leur perfidie.

Toute la famille quitta le canton de Sichem, où elle ne se sentait plus en sûreté. A Ephrath, qui fut plus tard appelé Bethléem, Jacob eut la douleur de perdre Rachel, qui mourut en donnant le jour à son second fils Benjamin. Encore aujourd'hui l'on montre un monument qu'on appelle le tombeau de Rachel aux environs de Bethléem.

Jacob se rendit ensuite à Mambré, où vivait encore son père Isaac, qui ne mourut qu'à l'âge de cent quatre-vingts ans. Il dut donc être témoin du fait qui nous reste à raconter et du désespoir de son fils Jacob.

Joseph, premier-né de Rachel, était l'objet tout particulier de l'affection de son père, qui lui avait fait cadeau d'une robe de diverses couleurs, c'est-à-dire, sans doute, à raies blanches, rouges et bleues, comme on en voit à divers personnages figurés sur des tombeaux égyptiens de Beni-Hassan, et comme les orientaux en donnent encore aujourd'hui à leurs fils préférés. Jacob prodiguait à Joseph les marques de tendresse et se montrait disposé à lui accorder les privilèges qui, par droit de naissance, appartenaient aux fils de Lia. D'ailleurs, les aînés des enfants de Jacob s'étaient attiré par des fautes graves la défaveur de leur père. Ruben, le premier-né, avait perdu son droit par un inceste; Siméon et Lévi avaient mécontenté Jacob par leur trahison envers les Sichémites. Joseph, enfant chéri de son père et traité en ennemi par ses frères jaloux, rendait compte à Jacob de tout ce qu'il pouvait y avoir de blâmable dans la conduite de ses fils aînés, et ne cachait pas à ceux-ci ses espérances et ses rêves de grandeur. Attachant, dès son enfance, une grande importance aux songes dans lesquels il lisait l'avenir, Joseph n'hésitait pas à raconter à ses frères des visions nocturnes, présages du futur éclat de sa vie. Ses frères conçurent contre lui une haine mortelle et conspirèrent sa perte. Un jour, Jacob envoya Joseph demander des nouvelles de ses frères qui faisaient paître leurs troupeaux à Dothaïn, sur la route de Damas en Égypte, par la plaine d'Esdrelon, là où se trouve actuellement Tell Douthan, dans les environs de Sichem.

Le voyant seul, l'idée de le tuer s'empara d'eux; néanmoins Ruben, l'aîné, sur lequel eût pesé la plus grande responsabilité, tâcha de sauver Joseph, et il engagea ses frères à le jeter dans une citerne sans eau, d'où il avait le dessein de le retirer plus tard. Mais en son absence, une caravane de marchands Madianites, débouchant des montagnes de Galaad, vint à passer, allant en Égypte, comme le font aujourd'hui encore leurs descendants qui se rendent au Caire avec leurs chameaux chargés de baume et d'aromates. Jadis, ces Ismaélites ne vendaient pas seulement des parfums aux Égyptiens : ils faisaient aussi le commerce des esclaves. Juda décida ses frères à leur vendre Joseph, et ceux-ci à leur tour le vendirent à Putiphar ou Pétépra (*celui qui appartient au Soleil*), officier des troupes d'un roi d'Égypte que l'Écriture Sainte désigne seulement par son titre de Pharaon. Les fils aînés de Jacob firent croire à leur père qu'une bête féroce avait dévoré Joseph [1].

§ 3. — JOSEPH EN ÉGYPTE

Joseph, emmené en esclavage, conquit rapidement les bonnes grâces de son maître, qui lui confia l'intendance de sa maison. Mais, calomnié par la femme de Pétépra, il fut mis en prison, et là Dieu lui révéla le sens des songes mystérieux de deux compagnons de captivité. L'un d'eux, échanson du roi, rentra bientôt en faveur auprès de son maître, comme Joseph le lui avait prédit, et oublia d'abord le fils de Jacob; mais deux ans plus tard, le roi, à son tour, ayant vu en songe sept vaches maigres et sept épis maigres qui dévoraient sept vaches grasses et sept beaux épis, son esprit en fut fort agité, et il demanda qu'on lui interprétât cette vision. Alors l'échanson se souvint de l'esclave hébreu qui lui avait prédit son sort. On envoya chercher Joseph dans sa prison; présenté au roi, il lui annonça que sept années de stérilité devaient succéder bientôt à sept années d'abondance. Remarquons ici en passant qu'il ne faut pas prendre à la lettre ces chiffres de sept années. Le nombre *sept* s'employant chez les Égyptiens comme un nombre indéterminé, la vision des sept vaches grasses et des sept vaches maigres avait dû se présenter d'autant plus naturellement à l'esprit du roi que précisément les *sept vaches épouses du taureau divin*

[1] Voyez Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. II, p. 8 et suiv.



étaient un des symboles importants du paganisme égyptien[1]. Enfin dans une inscription égyptienne datant de la XII[e] dynastie et par conséquent antérieure de plusieurs siècles à Joseph, un gouverneur de province se vante d'avoir créé des greniers d'abondance *pour sept années*, c'est-à-dire des greniers capables de suffire à plusieurs années de disette de suite.

L'Égypte, au temps où Joseph y avait été conduit, se trouvait divisée en deux royaumes. Il n'y avait plus de princes nationaux que dans la Thébaïde. La Basse-Égypte était occupée depuis plusieurs siècles déjà par des envahisseurs de race chananéenne, connue sous le nom d'Hyksos ou Pasteurs, qui avaient fini par prendre les mœurs égyptiennes et avaient constitué une dynastie de princes de leur sang. C'est un de ces rois, nommé Apophis ou Apépi, devant lequel Joseph fut amené[2]. Naturellement il n'avait pas et ne pouvait pas avoir pour les services d'un étranger la même répugnance que les Égyptiens proprement dits, puisqu'il était lui-même d'origine étrangère et asiatique.

Frappé des avis de Joseph et de sa clairvoyance, il jugea que personne ne pouvait mieux combattre le fléau annoncé qu'un homme si favorisé du ciel. Il lui mit au doigt un anneau ou cachet, pour sceller les actes royaux, au cou un collier (marque d'honneur retracée et mentionnée plusieurs fois sur les monuments de l'Égypte), le revêtit d'une robe de lin et le fit monter sur un char, accompagné d'un héraut qui annonçait à tout le peuple qu'on eût à fléchir le genou devant lui, car il était choisi pour administrer tout le royaume. Le roi décora le fils de Jacob d'un nom égyptien qui signifiait « nourrisseur du monde » (Tsaf-en-to), c'est-à-dire nourrisseur du pays, car dans la langue égyptienne le pays (le pays par excellence, l'Égypte) et le monde s'exprimaient par le même mot (*to*). Le nouveau ministre épousa la fille d'un prêtre d'Héliopolis, nommé Pétépra comme son ancien maître ; elle s'appelait, dit la Bible, Aseneth, c'est-à-dire « la précieuse Neith » ; Neith était une déesse des Égyptiens. De ce mariage Joseph eut deux fils, Manassès (*Ménasché*) et Éphraïm.

Joseph recueillit dans des greniers publics construits exprès, une partie de la moisson surabondante des années de fertilité et la distri-

[1] Voyez le chapitre CXLVIII du *Rituel funéraire* de l'Égypte. Cf. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 4[e] édit., t. II, p. 108 et suiv.

[2] Voyez plus haut *Histoire ancienne de l'Orient*, t. II, p. 153.

bua, au nom du roi, aux Égyptiens pendant les années de disette. En retour de cette prévision et des secours qui les avaient sauvés, le fils de Jacob exigea des habitants de l'Égypte qu'ils cédassent au roi ce que les jurisconsultes appelleraient *le domaine supérieur* de leurs terres, avec redevance d'un cinquième des produits pour le droit de possession. Les prêtres en furent exceptés, parce qu'ils recevaient leur nourriture des greniers publics.

Les approvisionnements créés par la prévoyance de Joseph étaient si considérables, que non seulement il put nourrir la population de la Basse-Égypte pendant toute la durée de la disette, mais encore il eut le moyen de vendre des grains aux habitants des contrées voisines, où la famine se faisait sentir. C'est alors que ses frères vinrent en Égypte, envoyés par Jacob pour acheter des vivres. La Genèse dit qu'en présence de Joseph, les fils de Jacob lui offrirent des présents qu'ils



Arrivée d'émigrants asiatiques en Égypte[1].

tenaient dans leurs mains et se prosternèrent le front dans la poussière. Une peinture murale de la XVIII[e] dynastie représente des Asiatiques ou Rotennou qui se prosternent et offrent des présents au Pharaon : on croirait que l'artiste égyptien s'est inspiré du texte biblique[2]. Les fils de Jacob s'en retournèrent dans la terre de Chanaan ; mais la famine persistant, ils furent contraints de revenir une seconde fois en Égypte. A leur deuxième voyage, Joseph se fit reconnaître par eux, leur pardonna et appela toute sa famille à résider dans la vallée du Nil. En agissant ainsi, il ne faisait que pratiquer la politique constante des Pharaons, qui avait toujours consisté à attirer des tribus de la Palestine et de la Syrie comme colons dans les terres du Delta, qu'une agriculture savante conquérait graduellement et péniblement sur les

[1] Peinture d'un tombeau égyptien de Beni-Hassan. Lepsius, *Denkmäler*, 2[e] part., t. IV, pl. 131.

[2] Vigouroux, *op. cit.*, t. II, p. 153, pl. XXII.

marais. Et cette politique, qui avait été celle des souverains indigènes, devait être encore bien plus celle des rois Pasteurs, lesquels avaient tout intérêt à fortifier dans leur État l'élément non égyptien pour s'assurer un appui contre une réaction nationale.

Jacob se rendit avec tous les siens à l'appel de Joseph ; il était alors âgé de cent trente ans. Le Pharaon les accueillit avec faveur et les établit dans la terre de Gessen, que l'on croit avoir été le territoire de la ville actuelle de Belbéis, à la frontière du Delta et du désert, au nord-nord-est de Memphis et de la ville moderne du Caire. C'est là que Jacob mourut, dix-sept ans après son établissement. Avant d'expirer, il bénit ses fils et déclara que l'héritage des promesses divines sur le sang d'Abraham et la qualité de chef de famille passaient à Juda, à l'exclusion de ses trois frères aîné, Ruben, Siméon et Lévi, qui s'en étaient rendus indignes par leurs crimes. Les bénédictions de Jacob à son lit de mort sont un des plus importants documents de l'histoire des Israélites qu'elle résume à grands traits dans des strophes où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus de l'inspiration prophétique ou de la beauté du langage :

Rassemblez-vous et je vous annoncerai
Ce qui arrivera aux derniers jours.
Rassemblez-vous et écoutez, fils de Jacob,
Écoutez Israël, votre père !

Ruben, tu es mon premier né,
Ma force, le premier fruit de ma vigueur,
Éminent en dignité, éminent en pouvoir.
Tu t'es épanché comme l'eau bouillante : tu n'auras pas la souveraineté,
Parce que tu es monté sur le lit de ton père !
Là, tu as commis une profanation !
Il est monté sur ma couche !

Siméon et Lévi ! véritablement frères !
Ils ont des instruments de violence dans leurs demeures.
Que mon âme n'entre point dans leurs conseils !
Que mon cœur ne prenne point part à leurs desseins !
Car dans leur colère ils ont égorgé des hommes ;
Et par violence, ils ont enlevé des bœufs !
Maudite soit leur colère, car elle a été violente.
Je les diviserai dans Jacob !
Je les disperserai dans Israël !

Mais toi, Juda, tes frères te glorifieront !
Ta main s'appesantira sur le cou de tes ennemis !

Les fils de ton père se prosterneront devant toi !
Juda, tu es comme un jeune lion
Qui viens de déchirer sa proie, ô mon fils !
Il s'étend, il se couche comme un lion,
Comme un lion dans sa force ! Qui oserait le réveiller ?

Le sceptre ne sera point ôté à Juda,
Le législateur ne sortira pas de sa race,
Jusqu'à ce que vienne le *Schiloh*,
C'est à lui que les nations rendront hommage.
Il attache à la vigne son ânon,
Au cep de vigne, le petit de son ânesse ;
Il lave son manteau dans le vin,
Son vêtement dans le jus de la grappe.
Il a les yeux vermeils comme le vin,
Les dents blanches comme le lait.

Zabulon habitera le bord de la mer
Là où abordent les navires :
Par ses flancs, il touchera à Sidon.

Issachar est un âne robuste
Couché dans son étable.
Il a jugé que le repos est doux
Et que le pays est délicieux.
Il courbera son épaule sous le joug
Et il paiera tribut.

Dan jugera son peuple.
Aussi bien que les autres tribus d'Israël.
Dan est un serpent sur le chemin,
Un céraste dans le sentier,
Qui mord le cheval au talon;
Et fait tomber le cavalier à la renverse.

O Jéhovah ! j'espère en ton secours !

Gad, une foule d'ennemis le ravageront
Mais, à la fin, lui aussi les ravagera.

Aser fournira un pain excellent
Qui fera les délices des rois.

Nephtali est une biche en liberté ;
Il fait de beaux discours.

Joseph est un rameau chargé de fruits.
Un rameau chargé de fruits, près d'une fontaine ;
Ses branches couvrent les murailles.
On le provoque, on l'attaque ;
Les archers le percent de leurs flèches.
Mais son arc reste fort,

Et ses bras et ses mains sont fortifiés
Par la main du Dieu puissant de Jacob;
Il sera le pasteur et la force d'Israël.
Que le Dieu de ton père soit ton secours!
Que le Tout Puissant te comble de bénédictions!
Des bénédictions du ciel qui est au-dessus de nous,
Des bénédictions de l'abîme qui est dans les profondeurs!
Des bénédictions des mamelles et du sein maternel!
Les bénédictions de ton père surpassent les bénédictions de mes père ;
Elles s'élèvent au-dessus des plus hautes montagnes;
Qu'elles soient sur la tête de Joseph!
Sur la tête de celui qui est la gloire de ses frères!

Benjamin est un loup ravisseur;
Le matin il déchirera sa proie;
Le soir il partagera son butin.

Telle fut la prophétie de Jacob mourant. Il prononça encore quelques paroles pour régler ses funérailles et, suivant son vœu, on transporta son corps, embaumé à la mode égyptienne, jusqu'à Hébron, dans le tombeau d'Abraham et d'Isaac.

Joseph vécut encore à peu près cinquante ans et demeura toujours le protecteur actif et dévoué de la colonie israélite. Enfin, il mourut à son tour à l'âge de cent dix ans, recommandant à ceux de ses frères qui lui survivraient que sa momie fût emportée dans la terre de Chanaan lorsque la race d'Israël quitterait l'Égypte.

Telle est, dans ses traits généraux, l'histoire aussi touchante que merveilleuse de Joseph; depuis que les monuments de la vallée du Nil sont mis au jour et expliqués, on a reconnu avec quelle surprenante exactitude elle dépeint l'état social de l'ancienne Égypte, le narrateur se montrant on ne peut plus familier avec les idées, les mœurs et les usages qui nous sont révélés par les textes pharaoniques.

§ 4. — LES ISRAÉLITES EN ÉGYPTE ET L'EXODE

Les Hébreux demeurèrent 430 ans dans le fertile pays de Gessen et s'y multiplièrent énormément. Ils y formèrent un petit peuple, séparé des Égyptiens par ses mœurs, son culte, son langage et son régime patriarcal. La Bible se tait sur l'époque qui suivit immédiatement la mort de Joseph et de ses frères; mais il est certain que les Hébreux restaient isolés des Égyptiens. Leur profession de pasteurs, leurs mœurs

nomades, méprisées de la population proprement égyptienne, avaient établi entre les deux peuples une barrière insurmontable. Le culte patriarcal, à la vérité, ne s'était pas conservé dans sa pureté primitive ; mais le culte idolâtre des Égyptiens était trop en opposition avec les traditions des Israélites pour qu'il pût entièrement et tout de suite prévaloir parmi ces derniers. Les enfants d'Israël conservaient des notions du *Dieu d'Abraham*, *d'Isaac et de Jacob*, quoiqu'ils n'eussent plus de ce Dieu que des idées bien confuses. Placés sous la dépendance des rois d'Égypte, ils étaient gouvernés cependant par leurs propres chefs. Les tribus étaient divisées en familles, qui avaient chacune son *zakên* ou *scheik*, et ces chefs de familles se trouvaient sous les ordres des chefs supérieurs de leurs tribus respectives, appelés *hak* en égyptien. A côté de ceux-ci se trouvaient encore des officiers portant le titre de *schoterim* ou « scribes, » qui, bien que choisis dans la race d'Israël, étaient auprès d'elle les représentants de l'autorité du gouvernement égyptien et répondaient personnellement envers le gouvernement de l'exécution des charges imposées à la colonie hébraïque.

Le séjour des Hébreux en Égypte leur fut profitable en ce qu'ils se trouvèrent en rapport avec un peuple plus civilisé qu'eux-mêmes et à qui ils empruntèrent la connaissance de l'art et de l'industrie. Mais à la longue, ce ne fut pas sans danger pour leurs traditions religieuses qu'ils virent leurs hôtes adonnés à l'idolâtrie, adorer des dieux auxquels ils donnaient des formes bestiales, ou des attitudes monstrueuses et regarder comme sacrés les plus vils des animaux. « Rien, dit Graetz, n'est contagieux comme la sottise et le vice. Les Israélites, surtout ceux qui frayaient de plus près avec les Égyptiens, adoptèrent insensiblement les turpitudes et les dérèglements, conséquence de l'idolâtrie. » La notion du Dieu d'Abraham allait s'effaçant de jour en jour davantage devant ce penchant naturel à l'imitation et il était temps que Jéhovah lui-même, en Dieu jaloux, intervînt pour empêcher qu'on substituât à son culte celui du dieu-taureau Apis.

D'ailleurs l'existence des Israélites en Égypte fut loin d'être toujours aussi heureuse qu'elle l'était d'abord. De grandes révolutions s'étaient accomplies dans ce pays. Les souverains étrangers de la Basse-Égypte avaient été chassés ; l'unité du pays et sa pleine indépendance avaient été rétablies. Une dynastie nationale, dynastie glorieuse, guerrière et conquérante, était montée sur le trône. Elle paraît avoir laissé les Hébreux dans une grande paix et les avoir favorisés. Il semble même

que les enfants d'Israël se soient associés, à plusieurs reprises, aux premières campagnes asiatiques de cette dynastie et en aient profité pour tenter dès lors, dans la terre promise à leur race, des établissements qui échouèrent. C'est ainsi qu'il est question d'une expédition entreprise par les fils d'Éphraïm contre les habitants de Gath, dont ils voulaient prendre les bestiaux et qui les tuèrent. Une fille d'Éphraïm fonda plusieurs villes dans le pays de Chanaan. Enfin on raconte que des membres de la famille de Séla, fils de Juda, firent quelques conquêtes sur le territoire des Moabites.

Mais plus tard, à la suite de troubles auxquels l'influence des Israélites n'aurait peut-être pas été tout à fait étrangère, une nouvelle dynastie encore, celle que l'on compte en Égypte comme la dix-neuvième, parvint au pouvoir. « Il s'éleva, dit l'Ecriture, un roi nouveau qui ne connaissait pas Joseph. » Les services qu'il avait rendus à l'Égypte ayant été mis en oubli, les descendants de Jacob, regardés comme dangereux à cause de leur nombre et de leur origine, furent en butte aux plus injustes et aux plus cruelles persécutions. Le Pharaon qui commença à les persécuter dans le but d'anéantir leur force s'appelait Rhamsès, nous le savons maintenant par les documents d'origine égyptienne ; c'était un prince guerrier, et en même temps un despote implacable, un véritable tyran. Il accabla les Israélites de travaux et les employa, sous la conduite de *chefs de corvée*, à toutes les plus rudes opérations de la construction des villes. C'est à des travaux forcés de ce genre que les rois d'Égypte avaient coutume de mettre leurs prisonniers de guerre ; les peintures de plusieurs tombeaux égyptiens retracent des scènes où l'on voit des prisonniers de race sémitique fabriquant des briques et élevant des murailles sous l'œil de surveillants égyptiens armés de longs fouets, scènes qui peuvent servir d'illustrations aux récits de la Bible sur la servitude des Israélites. Une inscription hiéroglyphique, datée du règne de Rhamsès, énumère les populations ainsi employées aux travaux publics et mentionne dans le nombre les *Aberiou* ou Hébreux [1]. Ils construisirent dans leur servitude deux villes à l'orient du Delta, Pithom, dont les ruines ont été retrouvées à Tell el-Maskhûta, et Rhamsès, cette dernière ainsi appelée d'après le nom du roi, villes qui sont l'une et l'autre fréquemment mentionnées dans les monuments égyptiens.

[1] Voy. Chabas, *Mélanges egyptologiques*, t. I.

Le Pharaon espérait écraser les Israélites à force de mauvais traitements. Voyant qu'au contraire leur nombre allait toujours croissant, il ordonna de jeter dans le Nil tous les enfants mâles qui leur naîtraient.

C'est alors que Moïse vint au monde. Il était fils d'Amrâm et de Jochabed, l'un et l'autre de la tribu de Lévi, qui avaient eu déjà antérieurement deux autres enfants, un fils du nom d'Aaron et une fille nommée Marie. Sa mère le cacha pendant trois mois ; enfin, ne pouvant plus dissimuler son existence, elle l'exposa sur le bord du fleuve dans une corbeille enduite de bitume et de poix. La fille de Pharaon, que l'historien Josèphe appelle Thermouthis (en égyptien *t-ouer-maut,* « la grande mère »), étant allée se baigner, vit la corbeille et recueillit l'enfant, pour lequel Jochabed elle-même s'offrit comme nourrice. Elle lui donna le nom de Moïse (*Mosché*), qui signifie « tiré des eaux, » puis, l'enfant ayant grandi, elle le rendit à la princesse, qui le fit élever à la cour.

L'Écriture sainte ne dit rien sur la jeunesse de Moïse et sur son éducation, mais on peut accepter avec une certaine confiance la tradition juive rapportée par Josèphe. Suivant cette tradition, la princesse Thermouthis aurait fait élever l'enfant sauvé du Nil par les prêtres, dans toutes les sciences des Égyptiens, et en même temps elle aurait su le préserver contre les embûches de la caste sacerdotale et des devins, qui prédirent au roi ce que l'Égypte aurait à redouter de cet enfant. Il fut aussi formé aux choses de la guerre et exerça un commandement militaire important dans une expédition en Éthiopie.

La faveur dont il jouissait à la cour n'empêchait pas Moïse, devenu homme, d'être très sensible à l'oppression qui pesait sur ses compatriotes; il allait souvent au milieu d'eux pour les consoler. Un jour, dans son indignation, il tua un Égyptien qui frappait un Hébreu. Poursuivi pour cette action, il s'enfuit dans l'Arabie Pétrée. Tandis qu'il y errait en proscrit, il eut une fois, se trouvant dans le voisinage d'une tribu madianite, l'occasion de défendre les sept filles de Jéthro, chef et prêtre de la tribu, qui étaient venues abreuver les troupeaux de leur père, contre l'agression des bergers qui voulaient les repousser de la fontaine. Jéthro, ayant appris de ses filles la généreuse conduite de Moïse, l'invita à venir chez lui et lui offrit l'hospitalité. Moïse ayant consenti à rester chez Jéthro, celui-ci lui donna pour femme sa fille Séphora.

Moïse passa de longues années chez les Madianites, menant la vie de pasteur. Pendant ce temps, rien n'avait changé dans la situation de ses frères en Égypte ; un nouveau roi, que les monuments égyptiens nous apprennent s'être appelé Mi-n-Phtah, était monté sur le trône ; mais il continuait à l'égard des Hébreux le système inique de son prédécesseur. Dans la solitude auprès de ses troupeaux, Moïse put méditer sur le sort des Israélites ; les traditions des patriarches occupaient son esprit, et la pensée de Jéhovah, le Dieu de ses pères, remplissait tout son être.

Un jour qu'il avait porté ses pas auprès du mont Horeb, il voit un buisson qui était enflammé sans être consumé par le feu. Ne pouvant se rendre compte de ce phénomène, il veut s'approcher pour l'examiner de plus près ; mais voilà qu'une voix se fait entendre du milieu du buisson et l'avertit qu'il se trouve sur un terrain sanctifié par la présence de Dieu. « N'approche pas d'ici ; enlève les souliers de tes pieds, car le lieu où tu marches est une terre sainte ! Je suis le dieu de ton père, le dieu d'Abraham, le dieu d'Isaac et le dieu de Jacob. » Moïse, tremblant, se voile le visage pour ne pas apercevoir Dieu face à face, et il entend l'Éternel lui confier la mission de délivrer les Israélites du joug des Égyptiens et de les conduire dans le pays où coulent le lait et le miel, là où habitent les Héthéens, les Chananéens, les Amorrhéens, les Phérésiens, les Héviens, les Jébuséens. Moïse dit à Dieu : « Mais qui suis-je, moi, pour que j'aille trouver Pharaon et que je conduise hors d'Égypte les enfants d'Israël ? Quand je leur aurai dit : le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous, s'ils me demandent : Quel est son nom ? Que leur répondrai-je ? — Alors Dieu dit à Moïse : *Je suis celui qui suis.* Tu diras ceci aux enfants d'Israël : Celui qui s'appelle *je suis* m'a envoyé vers vous. »

Dans le sublime dialogue que la Bible met dans la bouche de Jéhovah et de Moïse, Dieu, suivant l'expression de Bossuet, « se fait connaître à ce grand homme, plus qu'il n'avait jamais fait à aucun homme vivant », et l'on voit éclater tous les sentiments du futur libérateur qui a conscience de sa fragilité en présence de la toute-puissance divine ; rassuré par la promesse du secours céleste, il s'éloigne de ces lieux extraordinaires, ferme dans sa résolution d'accomplir jusqu'au bout la mission que vient de lui imposer le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Moïse rejoignit son frère Aaron, dont le concours lui avait été annoncé par la voix divine dans le buisson ardent et qui, plus éloquent que lui, devait être, auprès des Hébreux et du roi d'Égypte, l'interprète de ses

inspirations venues d'en haut. Ils rentrèrent ensuite en Égypte et, après avoir rassemblé les chefs des tribus israélites, leur avoir rendu courage et les avoir décidés à leur obéir, ils se présentèrent devant le Pharaon.

Bien qu'ils n'eussent réclamé pour leurs compatriotes que la liberté d'aller sacrifier dans le désert, leur demande fut repoussée avec mépris, et, loin d'accorder la moindre relâche au peuple d'Israël, un surcroît de travaux lui fut imposé. Alors Dieu, par le ministère de Moïse et d'Aaron, frappa le pays des divers fléaux si célèbres sous le nom des dix plaies d'Egypte. Les maux qui vinrent affliger la vallée du Nil et terrifier les Égyptiens sont ainsi énumérés dans la Bible : 1° les eaux du Nil prirent une couleur rouge de sang, une odeur infecte et malsaine; il fallait creuser des puits pour avoir de l'eau potable ; 2° les grenouilles se multiplièrent de façon à tout envahir et à devenir une gêne insupportable pour les habitants ; 3° des moustiques innombrables tourmentèrent les hommes et les bestiaux ; 4° d'autres insectes nuisibles, dans lesquels il faut sans doute reconnaître des cancrelats ou blattes, fourmillèrent dans les maisons et dans les champs, dont elles ravagèrent les récoltes; 5° une épizootie enleva la plupart des bestiaux du pays ; 6° des pustules enflammées se formèrent sur le corps des hommes et des animaux ; 7° une forte grêle, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, sévit sur les campagnes ; 8° des nuées de sauterelles survinrent et dévorèrent tout ce que la grêle avait épargné ; 9° d'épaisses ténèbres, produites sans doute par les tourbillons de sable qu'apportait le vent du désert, couvrirent toute l'Égypte ; 10° une épidémie subite enleva tous les premiers-nés des familles. On remarquera que ces fléaux sont tous ceux qu'on voit sévir de temps à autre sous le climat de l'Égypte. Ce qui constituait donc le fait miraculeux était leur intensité extraordinaire et leur réunion dans un court espace de temps. Plusieurs fois le roi, touché de repentir ou de crainte, pria les deux frères d'obtenir de leur Dieu la cessation de ces désastres ; mais lorsque le fléau avait cessé, le monarque revenait à l'endurcissement de son cœur. Enfin la mort de tous les premiers-nés du royaume et du fils même du roi brisa sa résolution, et il laissa partir les Israélites.

Le soir du départ, Moïse institua en mémoire de cet événement le repas de la Pâque. Les Hébreux montaient alors à six cent mille hommes adultes, sans compter les femmes et les petits enfants. Tous se mirent en route sous la conduite de Moïse.

Leur marche ne pouvait être que très lente; partis de Ramsès, ville qui était située près de Pithom (Tell-el-Maskhûta), c'est-à-dire non loin du canal qui traverse aujourd'hui l'ouadi Toumilat, ils furent trois jours à gagner les bords de la mer Rouge, par un itinéraire dont il est difficile maintenant de déterminer les stations d'une manière précise[1].

Le Pharaon se ravisant et regrettant la permission qu'il avait donnée de partir, s'était mis à la poursuite des émigrants avec six cents chars de guerre et une grande masse d'infanterie. Il les atteignit sur le rivage. Les Hébreux avaient devant eux, à l'est, le golfe de Suez, à droite et à gauche des montagnes inaccessibles, et derrière eux ils voyaient l'armée des Égyptiens. Sans un secours miraculeux ils étaient perdus. Déjà ils s'abandonnaient au désespoir, quand Moïse leur promit de la part du Tout-Puissant une délivrance éclatante. La nuit venue, Moïse étendit sa main sur les eaux: une violente tempête venue de l'est se mit alors à souffler, sépara les eaux du golfe, au point où les Israélites étaient campés, et ouvrit un chemin au milieu des eaux refoulées de chaque côté. Les Hébreux s'engagèrent aussitôt dans ce chemin miraculeusement frayé, et toute la nuit fut occupée par le passage, qui s'opéra probablement dans le voisinage du mont Attaka où la mer a maintenant six lieues de largeur. Là se trouvent, sur le rivage arabe, des sources que les indigènes d'aujourd'hui appellent Ayoun-Mousa (les sources de Moïse), et où ils placent traditionnellement le passage des enfants d'Israël.

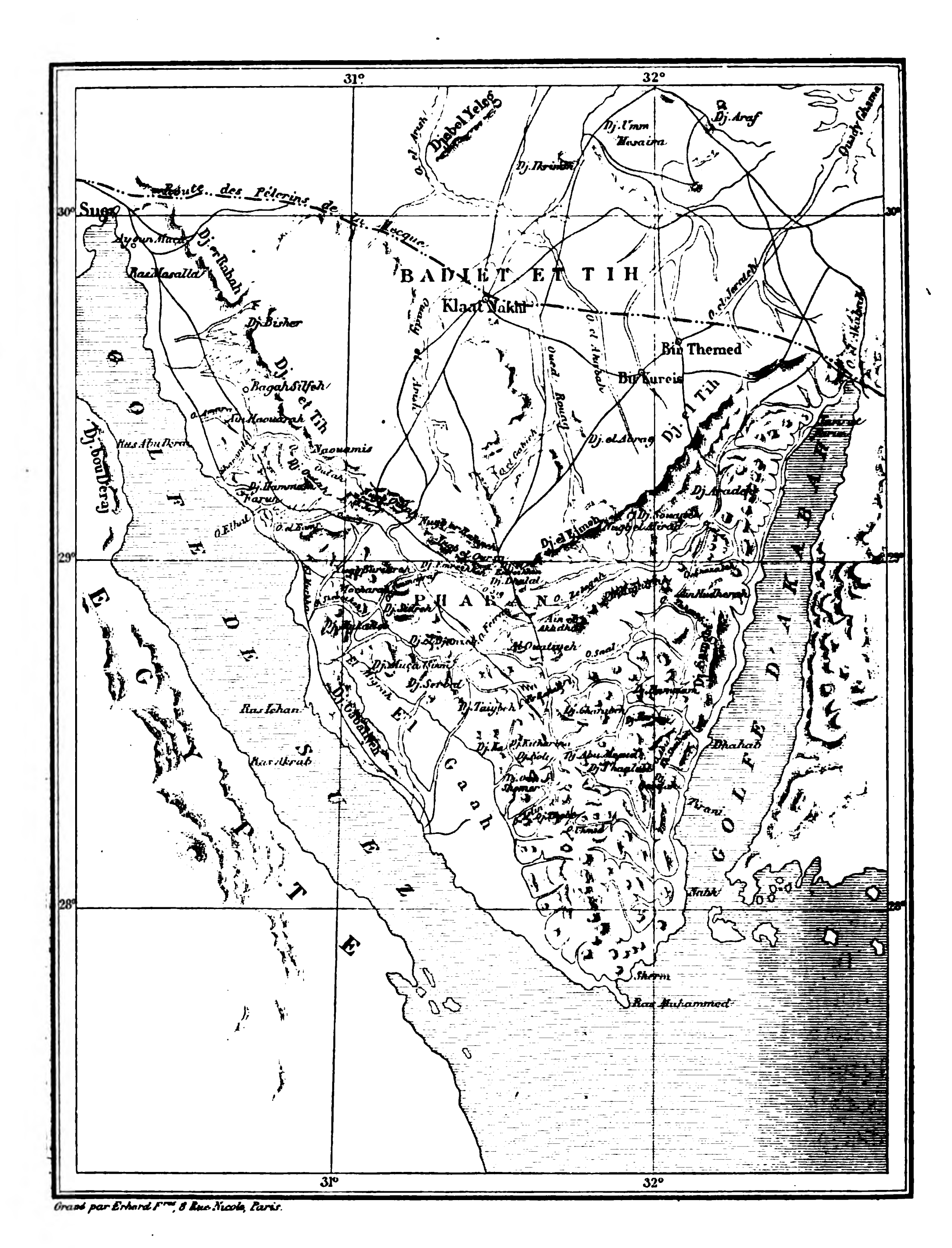
Au point du jour, les Égyptiens aperçurent ceux qu'ils poursuivaient campés sur l'autre rive. Leur premier mouvement fut de s'élancer en toute hâte sur les traces des Hébreux sans calculer les dangers d'une telle entreprise. Ils se hasardèrent à suivre les fugitifs dans le lit du golfe, avec leurs chars et leurs chevaux; mais les chars ne pouvaient pas rouler et la marche fut très pénible. Tout à coup Moïse étendit de nouveau sa main dans la direction de la mer. Aussitôt le vent d'est cessa de souffler, les flots revinrent sur eux-mêmes et coupèrent la retraite à l'armée égyptienne, qui fut engloutie dans la mer.

Témoins de ce miracle, Moïse et les enfants d'Israël entonnèrent ce cantique à l'Éternel:

[1] Voyez à ce sujet le résumé de diverses hypothèses, dans Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. II, p. 370 et suiv.

Je chanterai un hymne à Jéhovah, parce qu'il est grand,
Il a jeté dans la mer le cheval et le cavalier.
Jéhovah est ma force et ma gloire ; il est mon libérateur ;
Il est pour moi le Dieu fort; je lui dresserai un tabernacle;
Il est le dieu de mon père, et je l'exalterai.
Jéhovah est un grand guerrier; son nom est Jéhovah.
Il a jeté dans la mer les chars de Pharaon et son armée,
Il a submergé dans la mer de Souf ses meilleurs capitaines,
Le gouffre les a engloutis;
Ils sont descendus au fond de l'abîme comme une pierre!
Ta droite, ô Jéhovah, est sublime en sa force!
Ta droite, ô Jéhovah, a brisé l'ennemi!
Par la grandeur de ta majesté, tu détruis tes adversaires;
Tu lances ta colère qui les consume comme le chaume.
Au souffle de tes narines, les eaux se sont amoncelées;
Les courants se sont dressés comme des murailles;
Les flots se sont figés au sein de la mer.
L'ennemi disait : Je poursuivrai, j'atteindrai;
Je partagerai le butin ; mon désir sera comblé;
Je tirerai l'épée et ma main les détruira.
Tu as soufflé avec ton haleine et la mer les a engloutis:
Ils se sont enfoncés comme du plomb dans les eaux puissantes.
Qui donc est comme toi parmi les forts, ô Jéhovah?
Qui est comme toi merveilleux en sainteté ?
Qui, dont on puisse célébrer la force redoutable et les prodiges?
Tu as étendu la main, et la mer les a engloutis.
Tu conduis avec bonté ce peuple que tu as sauvé;
Tu le guides par ta force vers la demeure sainte.
Les peuples le sauront et ils trembleront.
La crainte s'emparera des Philistins;
Les princes d'Edom seront troublés;
Le tremblement saisira les vaillants de Moab;
On verra défaillir tous les Chananéens.
La terreur et l'angoisse tomberont sur eux;
Par la puissance de ton bras,
Ils seront rendus inertes comme une pierre,
Jusqu'à ce que ton peuple ait passé, ô Jéhovah!
Tu conduiras (les Israélites) et tu les installeras sur la montagne de ton héritage,
Au lieu que tu as préparé pour ta demeure, ô Jéhovah!
Dans le sanctuaire, ô Seigneur, que tes mains ont établi!
Jéhovah règnera à jamais et à perpétuité;
Car les chevaux de Pharaon avec ses chars et ses cavaliers sont sous la mer;
Et sur eux Jéhovah a fait revenir les flots,
Tandis que les enfants d'Israël ont marché à pied sec au milieu de la mer.

Les femmes elles-mêmes prirent part à ces chants d'allégresse qu'elles accompagnèrent en jouant du tambourin : la prophétesse Marie, sœur de Moïse et d'Aaron, répétait le refrain: « Gloire à l'Eternel, car il est sublime ; il a jeté dans la mer le cheval et le cavalier! » Les commentateurs ont quelquefois prétendu que le roi d'Égypte périt dans les



Carte de la presqu'île du Sinaï, d'après l'exploration de H. Spencer Palmer.

eaux avec son armée ; mais c'est là une de ces *interprétations*, un de ces *développements* que trop souvent on ajoute au récit de la Bible. Le livre saint ne dit rien de semblable, et même aucune de ses expressions ne justifie ni ne motive une telle assertion. C'est l'armée, non le roi, qui fut engloutie. Et en effet, nous avons vu en traitant de l'histoire d'Égypte que le Pharaon Mi-n-Phtah dut survivre à ce désastre et mourut dans son lit [1].

§ 5. — LES ISRAÉLITES AU SINAÏ

Ce n'est pas sans une intention bien arrêtée et mûrement réfléchie que Moïse avait conduit les Israélites vers la mer Rouge et la péninsule du Sinaï. La route la plus courte et qui semblait la plus naturelle pour se rendre d'Égypte dans le pays de Chanaan était de passer au nord, le long de la côte de la Méditerranée, et de gagner Gaza en traversant Rhinocorura (El-Artsch) [2]. Mais cette route était, sur tout son parcours, jalonnée de forteresses redoutables occupées par des garnisons égyptiennes qui auraient entravé le passage des Hébreux. L'armée du Pharaon les eût facilement rejoints sur cette voie, qu'elle avait l'habitude de suivre pour ses campagnes en Asie, et les eût indubitablement taillés en pièces. Il eût été d'ailleurs de la plus grande imprudence de mettre immédiatement le peuple d'Israël, abaissé par un long esclavage et sans habitude du maniement des armes, en collision avec les belliqueuses populations chananéennes, qui, si la guerre s'était engagée, auraient été secourues par toutes les forces du roi d'Égypte, alors leur souverain.

De plus, avant d'entrer en possession de la Terre Promise et de constituer un peuple indépendant, les Hébreux avaient absolument besoin de traverser un noviciat d'épreuve et d'être régénérés dans l'isolement. Pour devenir digne de ses hautes destinées, il fallait que la nation fût séparée, pendant quelque temps, dans la solitude du désert, des populations païennes au milieu desquelles elle n'avait que trop

[1] Voyez plus haut *Histoire ancienne de l'Orient*, t. II, p. 291 et suiv.

[2] C'est la route qu'auraient suivi les Israélites, d'après Brugsch, l'*Exode et les monuments égyptiens*, Leipzig, 1875. Cf. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. II, p. 385 et suiv.

Vue du mont Serbal (Sinaï)[1].

1. D'après Ebers et Guthe, *Palästina*, t. II, p. 296.

longtemps vécu, et surtout de la corruption des villes. C'est seulement de cette manière que pouvait être réveillée chez elle la foi au Dieu de ses pères, obscurcie pendant la servitude ; c'est uniquement ainsi que Moïse pouvait façonner conformément aux volontés divines un peuple nouveau, lui donner des lois, le discipliner et le mettre en état non-seulement de conquérir la terre que le Seigneur lui avait promise, mais de s'y constituer de manière à pouvoir y remplir le rôle sublime auquel la Providence l'appelait.

Telles furent les raisons qui décidèrent Moïse, guidé par l'inspiration divine, à conduire les enfants d'Israël dans le désert du Sinaï, afin d'éviter, autant que possible, la rencontre de peuples ennemis, à les y maintenir tout le temps nécessaire à l'établissement de la loi et à l'organisation complète de la nation ; enfin, plus tard, à leur faire aborder la Palestine par la frontière du sud-est, que ne couvraient pas les forteresses égyptiennes.

L'entreprise, offrait, du reste, d'énormes difficultés, et un secours constant et direct de la Providence pouvait seul la faire réussir. Nous avons dit tout à l'heure quel était, au moment de l'Exode, c'est-à-dire de la sortie d'Égypte, le nombre des Hébreux. Mais ils n'étaient pas seuls ; la Bible nous apprend qu'une multitude de gens du peuple les avaient suivis. C'étaient, selon toute apparence, des tribus étrangères à la race égyptienne, qui, opprimées aussi, avaient saisi cette occasion pour se soustraire à la servitude. On ne peut donc pas évaluer à moins de deux millions le nombre des individus qui suivaient Moïse. Or, cette foule immense se trouvait conduite, avec des troupeaux nombreux, dans un désert où à peine quelques tribus d'Arabes trouvent de loin en loin un peu d'eau et de pâturages.

La presqu'île de Sinaï dont les montagnes les plus élevées portent aujourd'hui les noms d'Oum-Schomer, de Djebel Mousa, et de Djebel Serbal, a, dans son ensemble, la forme d'un immense triangle limité par le golfe de Suez et le golfe d'Akaba. Elle a été visitée sérieusement pour la première fois par Burckhard en 1810 et, depuis lors, de nombreux pèlerins et voyageurs ne reculèrent pas devant les difficultés du voyage dans cette région aussi intéressante que sauvage. En 1868, les Anglais organisèrent une exploration méthodique du Sinaï : sous la direction du major Henri Spencer Palmer, la caravanne passa près de six mois dans le pays, dont elle rapporta trois cents vues photographiques et près de trois mille copies ou estampages d'inscriptions,

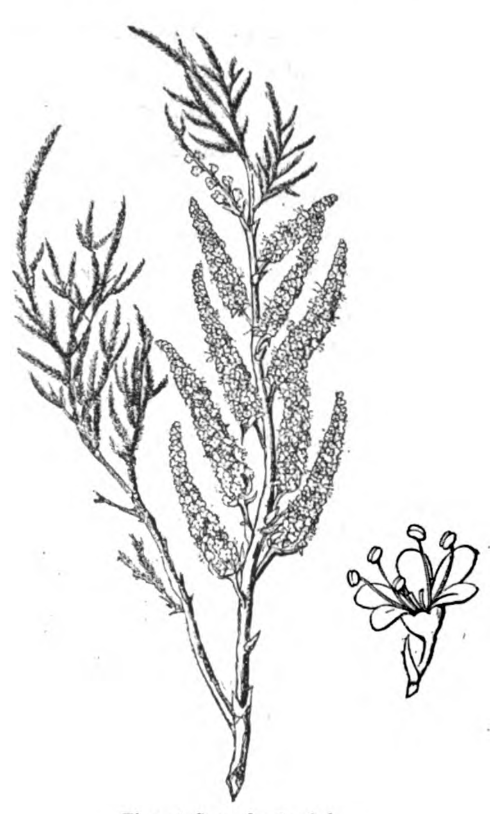
sans compter les cartes et plans et de nombreux matériaux concernant l'histoire naturelle.

Les résultats de cette exploration, publiés en 1872, nous apprennent que la péninsule du Sinaï est une région montagneuse des plus accidentées et des plus arides. Si ce n'est dans quelques oasis, où coulent des sources de mauvaise eau et où poussent des tamaris et des palmiers, il n'y a point de végétation dans le creux de ces vallées ou sur le flanc de ces collines rocheuses ; rien que des reptiles, un ciel sans nuages, un soleil torride. Les ruines y sont rares et peu importantes, car il n'a jamais été possible, à aucune époque, de s'arrêter autrement qu'en passant dans ce site condamné à une éternelle stérilité. En hiver, il y pleut partout, et parfois le ciel y déverse des torrents ; l'été aussi amène de temps en temps des orages d'une violence inouïe et qui sont la terreur des Bédouins. On cite des campements d'Arabes emportés en un clin d'œil par ces trombes torrentielles. On constate jusqu'à trente degrés de différence entre la température du jour et celle de la nuit : voilà pourquoi Moïse prescrit de rendre son burnous au pauvre avant le coucher du soleil, car « c'est le vêtement de son corps et il n'a pas autre chose pour dormir. »

Il souffle souvent sur cette terre de désolation, qui ne nourrit aujourd'hui guère plus de trois mille nomades, un vent qu'on appelle le *chamsin* ; c'est une sorte de brouillard de plomb, assez épais pour cacher le soleil et qui soulève des nuages de poussière. Il est si chaud que les hommes et les animaux ne peuvent plus respirer, et il cause un malaise et un engourdissement plus terribles encore que les effets du simoun africain.

La première station des Israélites, après avoir traversé la mer Rouge, paraît avoir été Ayoun-Mouça, petite oasis que les touristes qui parcourent l'Égypte vont souvent visiter : il y a des palmiers et des sources d'eau saumâtre. De là, Moïse se dirigea vers le sud, longeant la mer pendant trois jours sans trouver d'eau ; c'est en effet, actuellement encore, une plaine stérile de cailloux noircis et brûlés, presque sans végétation. Arrivé à Marah ou *la vallée de l'eau amère*, qu'on place à Ouadi-Mereira ou à Aïn-Haouarah, Moïse dut adoucir les eaux au moyen d'un bois que Jéhovah lui indiqua et qui est peut-être le *gharkad* dont les baies ont effectivement la propriété de rendre les eaux moins saumâtres. A Elim, c'est-à-dire à l'ouadi Gharandel, les Israélites campèrent auprès de douze sources et de soixante-douze palmiers. De

là, on se dirigea vers le littoral de la mer en passant au pied du Djebel Hamman-Faroun, et en traversant l'ouadi Schebeikeh et l'ouadi Taiyibeh A partir de l'ouadi Taiyibeh, les Israélites suivirent le bord de la mer et s'arrêtèrent dans le désert de Sin qu'on identifie avec la plaine d'El-Murkha : c'était huit jours après le passage de la mer Rouge. C'est là que Dieu leur envoya un essaim de cailles qui les rassasia, et fit sortir l'eau du rocher de la vallée actuellement appelée Ouady-Mukatteb, prodige qu'il renouvela encore plus tard pour sauver son peuple d'une mort infaillible. C'est alors aussi que Dieu commença à faire tomber la manne, qui nourrit les Hébreux durant les quarante années qu'ils furent retenus dans le désert en punition de leur peu de foi. La manne tombait chaque matin dans le camp ; chacun en recueillait promptement (car elle fondait aux premiers rayons du soleil) la quantité nécessaire à la consommation du jour, mais non davantage, car le lendemain elle était corrompue ; cependant, la veille du sabbat, on pouvait, sans qu'elle se corrompît, en amasser pour deux jours, afin d'observer rigoureusement le jour consacré au Seigneur, Dieu d'Israel.


Tige et fleur du *tarfah*.

La contrée dans laquelle il faut chercher le désert de Sin possède encore aujourd'hui beaucoup de tamariscs (*tarfah*), des rameaux desquels la piqûre d'un insecte fait découler une substance résineuse et mielleuse que les Arabes du pays mangent avec le pain comme du miel et que les modernes ont appelée *manne* [1]. Plusieurs voyageurs y ont même trouvé une espèce de manne qui semble tomber de l'air et

[1] Voyez Ehrenberg, *Symbolæ physicæ*, *Insecta*, t. I.

qui s'attache aux pierres, aux broussailles et aux herbes ; c'est de la manne végétale enlevée par les vents[1]. Faut-il y voir la substance qui servit de nourriture aux Hébreux ? Dans tous les cas, les faits naturels observés par les voyageurs ne sont pas suffisants pour expliquer le récit biblique, car cette manne ne se trouve que dans la péninsule du Sinaï et seulement pendant les mois de juin et de juillet, tandis que, selon la Bible, les Hébreux recueillirent celle qui faisait leur principal aliment tous les jours pendant quarante ans et sur toute leur route jusqu'à Edréi et à Guilgal. D'ailleurs la production actuelle est bien loin de ce qu'il faudrait pour les besoins d'une aussi grande multitude d'hommes.

Les Hébreux étaient encore à Raphidim, qu'on identifie avec l'ouadi Feiran, au désert de Pharan, lorsqu'ils y furent attaqués par les Amalécites, l'une des plus anciennes et des plus puissantes tribus de l'Arabie proprement dite, qui descendait d'Amalec, un des arrière-petits-fils d'Abraham, et se trouvait cantonnée dans le désert de Tih. Jéhovah accorda la victoire aux Israélites, qui furent conduits au combat par Josué, fils de Nun, de la tribu d'Ephraïm, le futur conquérant de la Terre promise. Pendant la bataille, Moïse, suivi de Hur et de Aaron, était monté sur une colline voisine pour prier Jéhovah : « Et il arrivait, dit l'Exode, que lorsque Moïse élevait ses mains, Israël était le plus fort ; mais quand il laissait reposer son bras, alors Amalec l'emportait. Et les mains de Moïse s'étant fatiguées, ils prirent une pierre et ils le firent asseoir dessus. Alors, Aaron et Hur soutinrent les mains du vieillard de part et d'autre ; ainsi, ses bras furent fermes jusqu'au soleil couchant, et Josué défit Amalec et passa son peuple au fil de l'épée. »

Partis de Raphidim, les enfants d'Israël arrivèrent, le troisième mois depuis leur sortie d'Égypte, au pied du mont Sinaï, le Djebel Mouça actuel, où Dieu leur donna sa loi, annoncée par le bruit du tonnerre, la lueur des éclairs, les nuées et la fumée qui couvrirent la montagne. Il promulgua d'abord les devoirs fondamentaux de l'homme envers Dieu, son prochain et lui-même ; c'est ce qu'on nomme le Décalogue ou les dix commandements. Beaucoup de préceptes plus détaillés furent ajoutés à ceux-là, et le peuple promit d'observer la loi du Seigneur.

Mais, tandis que Moïse était retourné sur le Sinaï, où il disparut aux regards, enveloppé d'une nuée, et demeura quarante jours et quarante nuits, écoutant les ordres que Dieu lui donnait pour la célébration de

[1] Voyez OEdmann, *Sammlungen*, 6e cahier, chap. I.

son culte, le peuple léger et grossier d'Israël n'eut pas la patience de subir cette première et facile épreuve de sa fidélité à la loi suprême qui allait être sa grande institution nationale, le principe même de sa constitution. Durant la courte absence du prophète, il oublia et la majesté du Dieu qui l'avait tiré de la servitude, et ses propres engagements ; il dit à Aaron : « Fais-nous des dieux qui nous précèdent. » Aaron leur fabriqua un veau d'or, en imitation du culte égyptien d'Apis, et les Israélites dirent en le voyant : « Voilà tes dieux, Israël, qui t'ont fait sortir de la terre d'Égypte. » Aaron lui éleva un autel, et on offrit des victimes à ce honteux simulacre.

Moïse intercéda près du Seigneur pour qu'il n'anéantît point ce peuple impie et infidèle, mais, dans le transport de son indignation, il lança et brisa contre terre les tables de pierre où Dieu lui-même avait tracé sa loi. Il jeta au feu l'idole et envoya la tribu de Lévi fondre sur les rebelles à la loi divine, loi de la nation elle-même, que Dieu avait miraculeusement affranchie et créée pour ainsi dire. Un grand nombre tomba sous le glaive. D'autres tables de pierre furent taillées par Moïse d'après l'ordre du Seigneur, et les dix commandements y furent de nouveau tracés. C'est le code éternel et invariable de l'humanité tout entière, dans toutes les civilisations et sous toutes les latitudes :

I. Je suis Jéhovah ton Dieu qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison d'esclavage. Tu n'auras point d'autres dieux que moi, le Seigneur.
II. Tu ne feras point d'idoles ni d'images de ce qui est au ciel, ou sur la terre, ou dans les eaux ; tu ne les adoreras point, et tu ne leur rendras point le culte souverain, car je suis l'Éternel ton Dieu, Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des pères dans les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération, mais qui fais miséricorde jusqu'à la millième génération à ceux qui m'aiment et qui observent mes commandements.
III. Tu ne profèreras pas en vain le nom de l'Éternel, ton Dieu.
IV. Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat. Tu travailleras durant six jours, mais le septième jour est celui du repos consacré au Seigneur.
V. Honore ton père et ta mère, afin que tu vives longuement.
VI. Tu ne commettras point d'adultère.
VII. Tu ne déroberas point.
VIII. Tu ne tueras point.
IX. Tu ne porteras pas faux témoignage contre ton prochain.
X. Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain, ni sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni aucune des choses qui lui appartiennent.

Pendant que Jéhovah dictait ses commandements à son prophète, le peuple d'Israël entendait la voix et les trompettes éclatantes et il regardait, en proie à la plus vive terreur, la cîme de la montagne déchirée

par la foudre et couverte de feu et de fumée. Quand Moïse revint au milieu du peuple, il avait conservé sur lui-même comme un reflet de la majesté divine qu'il venait d'entrevoir ; des rayons lumineux jaillissaient de son front et le grand prêtre Aaron lui-même ne pouvait fixer sur lui ses regards éblouis.

§ 6. — SÉJOUR DANS LE DÉSERT

1. — Une fois la loi promulguée, Moïse s'occupa d'organiser le culte extérieur et visible de Jéhovah, qu'il importait d'instituer au plus tôt pour retenir dans la foi un peuple amoureux des pompes extérieures et fort enclin, par cet amour même des cérémonies, à retomber dans l'idolâtrie égyptienne. Il communiqua ses inspirations divines à ce sujet, d'abord à Aaron et aux chefs des tribus, puis à la nation tout entière, et il leur exposa le plan du temple portatif dans lequel le culte devait être désormais célébré pour toute la nation. Aaron et ses quatre fils furent désignés comme les prêtres de ce culte, et la mission de les assister dans leurs fonctions fut confiée à la tribu de Lévi, en récompense du dévouement qu'elle venait de manifester pour la cause de l'unité divine.

Sur l'appel que fit Moïse à la générosité de la nation, les matériaux, les métaux et autres objets précieux nécessaires à la confection du *Tabernacle* (c'est ainsi qu'on a pris l'habitude de désigner le temple portatif), des autels, des vases sacrés, etc., furent apportés avec profusion. De nombreux ouvriers se mirent à l'œuvre, sous la direction de deux artistes, Besalel, de la tribu de Juda, et Oholiab, de celle de Dan. Le travail marcha avec rapidité, et au premier jour de la seconde année le Tabernacle put être dressé et consacré.

Le Tabernacle dédié, quelques jours après la seconde Pâque anniversaire de la sortie d'Égypte, Moïse fit lever le camp et reprendre la marche. Il avait choisi pour guide, dans la partie du désert qui restait à traverser et qu'il ne connaissait pas personnellement, son beau-frère Hobab le Madianite, qui était venu le rejoindre au Sinaï et qui lui avait amené sa femme et ses enfants. La route fut prise au nord, vers le désert de Pharân (Feiran) et la frontière méridionale de la Palestine.

Mais, dès le début du voyage les murmures recommencèrent. La chaleur (car on était à la fin de mai) faisait un certain nombre de victimes



dans cette foule agglomérée ; bientôt le bas peuple se plaignit du manque de nourriture et se prit à regretter l'abondance dont il avait joui en Égypte. Encore une fois de nombreuses volées de cailles arrivèrent dans le camp ; les Hébreux se jetèrent avec une telle avidité sur cette nourriture que beaucoup payèrent de la vie leur intempérance. On parvint enfin à Kadesch-Barna dans le désert de Pharân, très près de l'extrémité méridionale de la mer Morte.

C'est de là que Moïse envoya douze hommes, un par chaque tribu, pour explorer le pays de Chanaan et pour lui faire un rapport sur les habitants, sur les villes qu'ils occupaient et sur l'aspect du pays en général. Revenus après quarante jours, ces hommes louèrent beaucoup la fertilité du pays de Chanaan, mais ils en présentèrent la conquête comme une chose impossible, à cause de la force des habitants, hommes d'une stature gigantesque et établis dans des villes bien fortifiées. A ce rapport, le découragement s'empara du peuple ; en vain Josué et Caleb, qui avaient été du nombre des explorateurs, cherchèrent-ils à calmer l'exaspération de la foule et à vaincre sa défiance par des récits plus favorables. Un soulèvement général menaça de détruire entièrement le plan de Moïse, et on parlait déjà d'élire un autre chef pour retourner en Égypte. Moïse sentit alors l'impossibilité de poursuivre son œuvre avec la génération présente, habituée à l'esclavage et incapable d'un dévouement héroïque. Il reprocha sévèrement au peuple sa défiance envers le Dieu qui s'était manifesté à lui par tant de miracles, et il lui annonça l'arrêt divin qui condamnait tous les hommes au-dessus de vingt ans, à l'exception de Josué et de Caleb, à mourir dans le désert, et réservait à la jeune génération la conquête du pays de Chanaan.

A la parole de Moïse, les Hébreux sentirent combien leur conduite était criminelle et voulurent immédiatement se mettre en marche contre les Chananéens ; mais l'arrêt était irrévocablement prononcé. Malgré la défense de Moïse, qui refusa de quitter le camp, on tenta une attaque ; les Israélites furent repoussés avec perte par les Chananéens et les Amalécites ligués contre eux, et ils durent se résigner à continuer leur vie nomade dans le désert.

Le rejet de l'entrée dans la Terre Promise à quarante années était le châtiment divin du peu de foi des Hébreux ; résultat d'une sage disposition de la Providence, il eut pour conséquence de faciliter beaucoup, dans l'ordre des choses humaines, la conquête du pays de Chanaan. Non-seulement il mit aux prises avec les belliqueuses populations chana-

néennes une génération endurcie et aguerrie, née dans les épreuves de la liberté, au lieu de celle qui était née et avait grandi dans l'esclavage, mais il amena l'invasion dans le moment historique qui pouvait être le plus favorable. Si les Hébreux étaient entrés sur la terre de Chanaan deux ans après l'Exode, ils n'auraient pas eu affaire aux seuls Chananéens, mais à toutes les forces de l'empire égyptien, encore formidable et maître de la Palestine entière. Quarante ans après, au contraire, les circonstances avaient changé. L'Égypte était aux mains de rois fainéants qui ne s'occupaient plus des choses de la guerre et qui laissèrent les Israélites et les Chananéens s'entrechoquer comme ils voulurent dans la Palestine, en se bornant à revendiquer sur ce pays une suzeraineté purement nominale, que ni les uns ni les autres ne paraissent s'être inquiétés de contester.

Pendant trente-huit ans, les Hébreux, tristement résignés à la vie de nomades, parcoururent le désert auquel les Arabes ont donné le nom d'*El-Tyh* ou *Tyh Beni Israël* (égarement des enfants d'Israël), allant du nord au midi jusqu'à Aziongaber sur le golfe Elanitique, et retournant de là au nord jusqu'à Kadesch-Barna. Ils ne paraissent y avoir été troublés par des attaques d'aucune sorte. Ce long espace de temps se passa sans incidents remarquables dont la mémoire ait mérité d'être transmise à la postérité. Du moins les documents historiques du Pentateuque ne relatent de cette époque qu'un seul événement qui ait quelque importance : c'est la révolte excitée par le lévite Coré (*Korah*), et dont la cause est attribuée au privilège du sacerdoce accordé à Aaron et à sa famille. On sait quel fut le châtiment divin qui atteignit Coré et ses principaux complices. Le peuple ayant trouvé ce châtiment trop sévère, Dieu punit ses murmures par une peste qui fit de nombreuses victimes.

Au commencement de la quarantième année depuis la sortie d'Égypte, Aaron, frère de Moïse, mourut à Masera, sur le mont Hor. Il était alors âgé de cent vingt-trois ans, et le souverain sacerdoce fut transmis à Éléazar son fils. L'entrée de la Terre Promise venait de lui être refusée par un arrêt divin, ainsi qu'à Moïse, parce qu'ils avaient chancelé dans leur foi quand Dieu leur avait prescrit de commander au rocher de Kadesch de donner de l'eau à son peuple.

Le mont Hor se trouve sur la frontière du pays alors occupé par les Édomites, descendant d'Ésaü, à qui Moïse venait de demander le passage en faisant appel aux souvenirs de leur commune origine et aux

marques visibles de la protection dont Dieu avait couvert les Israélites. Le législateur, en effet, sentant sa fin approcher, avait voulu du moins assurer l'œuvre de toute sa vie en conduisant lui-même son peuple sur la rive gauche du Jourdain, où les limites de la terre de Chanaan n'étaient point fortifiées par la nature et n'avaient d'autre défense que le fleuve, guéable en plusieurs endroits. En demandant passage au travers de l'Idumée, Moïse avait promis qu'aucun Hébreu ne s'écarterait de la route frayée et que le peuple paierait l'eau qu'il pourrait boire. Les Édomites refusèrent; alors les Hébreux, à qui Dieu avait défendu de combattre leurs frères, furent obligés de se détourner au sud-est jusqu'au rivage du golfe Élanitique, pour remonter ensuite vers le nord. Attaqués dans leur marche par les Chananéens d'Arad, ils furent d'abord vaincus, puis bientôt prirent une éclatante revanche; mais les Édomites les laissèrent défiler sur leur frontière sans les inquiéter. Dieu défendit également aux Hébreux d'attaquer les Moabites et les Ammonites, descendants de Lot, et ils suivirent la lisière du désert jusqu'au torrent de Zared (aujourd'hui Ouady-Karak), puis gagnèrent celui d'Arnon, qui formait la frontière des Moabites et des Amorrhéens, l'une des nations chananéennes. Le torrent d'Arnon se jette dans la mer Morte, vers le milieu de la côte orientale de cette mer, et celui de Zared sur la même côte, plus au sud.

§ 7. — CONQUÊTE DU PAYS A L'EST DU JOURDAIN

Une ambassade pacifique fut alors adressée par Moïse à Sihon, roi des Amorrhéens, pour demander le passage, en promettant encore de ne pas s'écarter de la route et de ne faire aucun dommage. Ce Sihon était un aventurier conquérant, qui très peu de temps auparavant, se mettant à la tête des tribus chananéennes cantonnées jusqu'alors autour d'Engaddi, sur la rive occidentale de la mer Morte, avait passé le Jourdain et s'était formé, entre le Yabbok et l'Arnon, aux dépens des Ammonites et des Moabites, un royaume dont Hésebon était la capitale. Il avait ravagé tout le pays de Moab et en avait même enlevé d'assaut la capitale. Un grand bas-relief sur lave, d'un travail imité de celui des Égyptiens, mais plus grossier, qui a été découvert par Saulcy dans les ruines d'un monument triomphal de ce prince tout auprès de l'Arnon, dans un lieu auquel les Arabes donnent encore le nom très significatif

de Tell-Schihân (le monticule de Sihon), a été rapporté en France par les soins du duc de Luynes, qui l'a généreusement offert au musée du Louvre ; il représente le conquérant perçant de sa lance un ennemi renversé à terre. Enorgueilli outre mesure par ses succès précédents, Sihon rejeta les demandes des Israélites, réunit ses troupes et s'avança dans le désert pour combattre le peuple guidé par Moïse. Complètement vaincus, les Amorrhéens se virent enlever toutes leurs villes, et leur territoire devint la conquête des Hébreux.

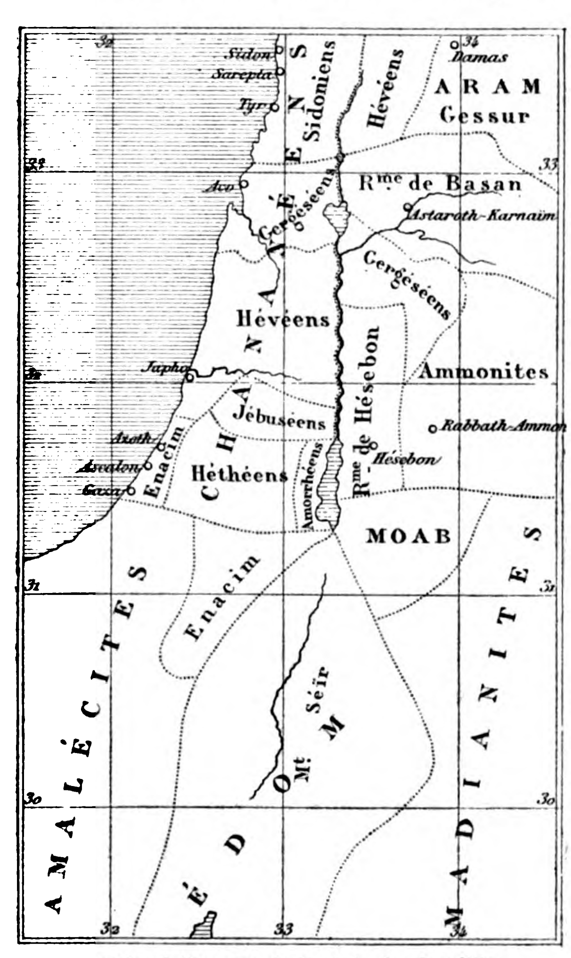


Bas-relief de Sihon, au Musée du Louvre.

Après cette première victoire, Moïse, sans perdre un moment, dirigea les forces d'Israël contre le royaume de Basan, qui prenait les armes pour venger Sihon. Ce royaume, dont les capitales étaient Astaroth-Karnaïn et Édréï, avait été également fondé aux dépens des Ammonites rejetés plus à l'est autour de Rabbath-Ammon (plus tard Philadelphia), et des cantons méridionaux de l'État araméen de Damas, par des tribus amorrhéennes que dirigeait un aventurier d'une taille énorme et d'une force prodigieuse, nommé Og ; il descendait de la population des Réphaïm, qui avait occupé une partie de la Palestine avant la venue des Chananéens et que la tradition représente comme des géants. Og, s'étant constitué l'adversaire des Israélites, eut le même sort que Sihon ; il fut vaincu et tué. Par sa défaite, les Hébreux se trouvèrent maîtres de toute la rive gauche du Jourdain, depuis la mer Morte jusqu'au mont Hermon où ce fleuve prend sa source, c'est-à-dire de toute la contrée que plus tard les Grecs appelèrent la Pérée, ou « pays au delà du fleuve. »

Après ces deux victoires, le peuple d'Israël vint camper dans les plaines enlevées par Sihon aux Moabites, en face de Jéricho. Balak, roi

de Moab, s'effraya de leur présence et s'allia, pour se défendre contre eux, avec les chefs des Madianites. Se sentant pourtant trop faibles pour attaquer les Hébreux, les alliés firent venir du pays des Ammonites un devin fameux nommé Balaam, pour maudire ces redoutables ennemis et jeter sur eux un sort funeste. Le projet n'ayant pas réussi, ils invitèrent les Hébreux aux fêtes célébrées en l'honneur de leur dieu Baal-Phégor. Le culte immoral et voluptueux de ce dieu séduisit un grand nombre d'Israélites. Zamri, chef d'une famille de la tribu de Siméon, osa passer devant Moïse avec la fille d'un prince madianite ; tous deux furent tués sur-le-champ par Phinéhas, fils du grand prêtre Éléazar. Moïse fut obligé de déployer la plus terrible sévérité, et il ordonna aux juges de faire punir de mort tous les coupables. Une guerre d'extermination fut ensuite entreprise contre les Madianites ; Moïse donna le commandement à Phinéhas, qui attaqua l'ennemi avec douze mille hommes et en fit un effroyable massacre. Phinéhas ne prit point, du reste, possession du territoire madianite ; il se contenta de dévaster le pays, et l'expédition revint au campement avec un immense butin.



La Palestine à l'époque de l'entrée des Israélites.

On fit alors le dénombrement des familles d'Israël; il donna 601,730 hommes en état de porter les armes. De nouveaux préceptes furent ajoutés à la loi des Hébreux, et Josué fut désigné par Dieu comme successeur de Moïse, mais avec ordre de consulter le grand prêtre Eléazar dans les déterminations qu'il aurait à prendre.

Le moment de franchir le fleuve approchant, les tribus de Ruben et de Gad, fort riches en troupeaux et charmées de l'abondance des pâturages que présentait la contrée qui venait d'être conquise, prièrent Moïse de leur permettre de s'y établir. Moïse leur reprocha de semer ainsi le découragement parmi le peuple, mais ces deux tribus ayant promis de prendre part aux combats de la conquête de Chanaan sans réclamer aucune autre parcelle de territoire, le législateur y consentit. Les deux tribus s'établirent donc entre l'Arnon et le Yabbok, Ruben au midi et Gad au nord. Une partie de la tribu de Manassé, issue de Joseph, obtint le même privilège et reçut pour son lot le territoire de Basan.

Enfin Moïse fixa les limites du territoire dont on devait faire la conquête : il chargea Josué, Éléazar et les chefs des dix tribus de veiller au partage des terrains qui devaient être tirés au sort. Il ordonna d'assigner aux lévites, dans les différents cantons, quarante-huit villes, dont six devaient en même temps servir d'asile à ceux qui auraient tué un homme par imprudence. Après avoir ainsi réglé d'avance l'œuvre de la conquête, il sentit la nécessité de rappeler à la nouvelle génération la miraculeuse conservation des Hébreux dans le désert, et tout ce qu'il avait fait lui-même, afin de consolider le bonheur de son peuple pour les siècles à venir. Il adressa aux Israélites une série de discours, dans lesquels il rappela les points principaux de sa législation, avec plusieurs modifications et additions que le temps avait rendues nécessaires. Il exhorta les Hébreux à la piété et à la vertu, leur prédisant les malheurs dont ils seraient frappés, si jamais ils négligeaient la loi divine. Le document qui renfermait la loi fut remis aux prêtres avec l'ordre d'en faire lecture au peuple, tous les sept ans, à la fête des Tabernacles. Puis Moïse entonna un chant prophétique plein de foi en Jéhovah et de confiance dans l'avenir d'Israël :

Après avoir donné de nouveau ses avertissements dans ce sublime

Cieux, écoutez ; terre, prête l'oreille !

Que mes paroles soient comme la pluie du ciel qui tombe sur la terre aride, comme l'eau sur la plante desséchée, comme la rosée sur le grain qu'elle féconde, car je vais célébrer Jéhovah ! Les œuvres de Dieu sont parfaites ; toutes ses voies sont pleines d'équité ; le Dieu fort est juste et droit. Et cependant ils ont péché contre lui. Est-ce ainsi, peuple insensé, que tu témoignes ta reconnaissance envers l'Éternel ? N'est-ce pas lui, ton père ; lui qui t'a acquis, lui qui t'a créé ?... Comme l'aigle défend son nid et apprend à ses aiglons à voler, Jéhovah étend ses ailes sur toi... Cieux, réjouissez-vous ; anges de Jehovah, adorez votre maître ; peuple, sois dans l'allégresse, car Jéhovah vengera le sang de ses serviteurs et châtiera leurs ennemis.

cantique que les Hébreux, jusqu'à la dernière génération, devaient apprendre par cœur, Moïse installa Josué dans le pouvoir. Puis il donna sa bénédiction aux tribus d'Israël et se retira sur le mont Nébo, d'où il jeta un coup d'œil sur le pays que son peuple allait conquérir. Il mourut sur cette montagne, à l'âge de cent-vingt ans; « personne, dit l'Écriture, n'a connu son tombeau. »

§ 8. — LA LOI DE MOISE

On désigne sous le nom de Pentateuque (πέντε, *cinq*, et τεῦχος, *volume*) la partie de l'Ancien Testament qui est l'œuvre de Moïse. C'est le plus ancien livre du monde, car il a été composé au XVIe ou au XVe siècle avant notre ère ; les Védas ou livres sacrés des Hindous, seuls, avec des inscriptions cunéiformes et hiéroglyphiques, peuvent revendiquer une pareille antiquité. Les livres de Moïse sont le fondement dogmatique de la Bible, et ils contiennent les principes essentiels de l'enseignement religieux des Juifs et des Chrétiens : l'unité de Dieu, la création du monde, le décalogue, la Providence. Aussi les Juifs l'appellent-ils *la loi* par excellence (*Thorah*). Les cinq livres du Pentateuque, désignés chacun par un nom tiré de leur texte même, sont les suivants : 1° la *Genèse* ou *origine*, qui raconte, en dix sections, la création du monde, l'histoire de l'humanité, celle des patriarches et leurs généalogies ; 2° l'*Exode* ou *sortie*, consacrée au récit de la sortie des Israélites du royaume des Pharaons, à l'arrivée au Sinaï, enfin à la législation des Israélites et à la construction du tabernacle ; 3° le *Lévitique* qui formule les règles liturgiques spéciales à la tribu de Lévi, chargée exclusivement du culte ; ce qui concerne les sacrifices, les impuretés légales, l'observation du sabbat et des grandes fêtes de l'année ; 4° *Les Nombres* qui contiennent le dénombrement des Israélites et leur histoire depuis le départ du mont Sinaï jusqu'à la quarantième année de leur séjour dans le désert ; 5° Le *Deutéronome* ou la *seconde loi*, ainsi appelé parce qu'il constitue une nouvelle promulgation de la loi déjà donnée par Dieu une première fois ; c'est la récapitulation, faite par Moïse, du code que Jéhovah a imposé à son peuple.

Nous ne pouvons entrer dans tous les détails de la législation dictée en différentes fois à Moïse par la parole divine et destinée à enseigner

au peuple hébreu les principes essentiels de la croyance, les lois de la morale, la forme du culte et les institutions politiques et civiles qui devaient en faire un peuple à part, *le peuple de Dieu,* parmi les nations du monde antique. Mais il est du moins nécessaire d'en exposer ici, brièvement, les principes fondamentaux et les dispositions les plus essentielles.

La loi mosaïque offre ce spectacle, unique dans l'histoire du monde, d'une législation complète dès l'origine d'une nation, et persistant durant de longs siècles, malgré des infractions fréquentes, mais toujours réparées, et quoique, par sa sublimité même, elle froissât souvent les inclinations grossières du peuple qu'elle régissait. Celui-là seul pouvait l'imposer aux Israélites qui dit en tête du livre : « Je suis le Seigneur, ton Dieu », et confirma cette parole par quarante années de miracles.

Sans doute, il y a dans ce code des traits qui ne sont pas directement empruntés à la perfection divine ; on y rencontre la sanction de coutumes imparfaites ou regrettables, qui devaient antérieurement exister chez un peuple sortant du milieu des idolâtres ; la loi les tolère en partie, se bornant à prescrire des règles pour en restreindre l'application. Mais, quelque éloignée qu'elle soit de la perfection évangélique, réservée pour une époque où l'exemple du Sauveur et l'institution des sacrements devaient apporter au genre humain une force morale inconnue jusque-là, la loi de Moïse dépasse encore de la distance du ciel à la terre les institutions de tous les peuples anciens, sans en excepter ceux qui surpassèrent les Hébreux par la vivacité de l'intelligence ou l'élévation du caractère, la culture des arts et de tout ce qui constitue la civilisation matérielle.

Le principe fondamental de la législation mosaïque est le monothéisme. Mais qu'on ne s'y trompe pas ; si le monothéisme est particulièrement affirmé dans la loi du Sinaï, ce dogme n'était pas nouveau pour le peuple de Dieu. Abraham, Isaac et Jacob n'adorent qu'un seul Dieu. Dès le principe, la révélation avait fait connaître à la race juive la divinité éternelle et toute-puissante, entièrement dégagée de ses voiles, et telle que la philosophie la plus épurée de la Grèce put à peine l'entrevoir. Aussi, ne pouvant méconnaître ce fait essentiel, des critiques ont essayé de l'expliquer par un phénomène de race, né des conditions climatériques et sociales au milieu desquelles s'est développé le peuple juif et la race sémitique tout entière. Écoutons M. Renan, par exemple : « C'est la gloire de la race sémitique d'avoir atteint, dès ses

premiers jours, la notion de la divinité que tous les autres peuples devaient adopter à son exemple et sur la foi de sa prédication. Cette race n'a jamais conçu le gouvernement de l'univers que comme une monarchie absolue ; sa théodicée n'a pas fait un pas depuis le livre de Job ; les grandeurs et les aberrations du polythéisme lui sont toujours restées étrangères. On n'invente pas le monothéisme : l'Inde, qui a pensé avec tant d'originalité et de profondeur, n'y est pas encore arrivée de nos jours ; toute la force de l'esprit grec n'eût pas suffi pour y ramener l'humanité sans la coopération des Sémites ; on peut affirmer de même que ceux-ci n'eussent jamais conquis le dogme de l'unité divine, s'ils ne l'avaient trouvé dans les instincts les plus impérieux de leur esprit et de leur cœur. Les Sémites ne comprirent point en Dieu la variété, la pluralité, le sexe : le mot *déesse* serait en hébreu le plus horrible barbarisme. Tous les noms par lesquels la race sémitique a désigné la divinité, *El*, *Eloh*, *Adon*, *Baal*, *Élion*, *Schaddai*, *Jéhovah*, *Allah*, lors même qu'ils revêtent la forme plurielle, impliquent tous l'idée de suprême et incommunicable puissance, de parfaite unité. La nature, d'un autre côté, tient peu de place dans les religions sémitiques : le désert est monothéiste ; sublime dans son immense uniformité, il révéla tout d'abord à l'homme l'idée de l'infini, mais non le sentiment de cette vie incessamment créatrice qu'une nature plus féconde a inspiré à d'autres races. Voilà pourquoi l'Arabie a toujours été le boulevard du monothéisme le plus exalté. [1] »

On n'a pas eu de peine, en se plaçant à des points de vue diamétralement opposés, à réfuter la théorie spécieuse de M. Renan : il est facile d'établir, en effet, que des peuples regardés par tout le monde comme de race sémitique, les Assyriens, les Arabes, les tribus de la Syrie, par exemple, professèrent le polythéisme le plus compliqué, quelquefois même aussi grossier que les plus sauvages des peuplades océaniennes ; mais remplacez dans la page que nous venons de reproduire le mot *sémite* ou *sémitique* par le mot *israélite*, et vous reconnaîtrez que la thèse de M. Renan est bien proche de la vérité ; les Israélites furent toujours monothéistes et ce sont eux seuls qui ont propagé cette doctrine dans le monde, selon la mission que Dieu leur en avait donnée.

Des écrivains d'une autre école que M. Renan, voulant échapper à cette conclusion, ont essayé de retourner l'arme pour mieux s'en servir ; ils

[1] Renan, *Hist. gén. des langues sémitiques*, 4e édit., p. 5-6.

soutiennent que tous les Sémites, les Israélites, en particulier, furent à l'origine polythéistes. Pour démontrer cette assertion, on dit que le Pentateuque, du moins tel qu'il nous est parvenu, n'a été rédigé que sous Esdras, après la captivité de Babylone ; on s'évertue à démontrer que les livres mosaïques renferment des emprunts nombreux faits aux documents cunéiformes ou hiéroglyphiques ; on nous apprend triomphalement (ce à quoi Esdras et les Juifs d'autrefois n'auraient donc pas pris garde), que la divinité est souvent appelée dans ces livres d'un nom pluriel *Elohim* (*les dieux*) : preuve qu'à l'origine les Israélites adoraient plusieurs dieux. Bref, au nom d'une philologie qui trop souvent jongle avec quelques mots mis à la torture, on veut trancher les plus graves questions d'histoire.

Nous n'avons pas le loisir de nous arrêter à discuter les élucubrations insensées dont l'Allemagne a le glorieux monopole. Il est d'ailleurs souvent difficile de les saisir pour les combattre, car elles se transforment incessamment et changent à chaque instant de couleur comme le caméléon ; cependant n'avons-nous pas le droit de nous étonner quand nous voyons les hommes qui jouissent de la plus grande autorité scientifique dans le camp rationaliste, modifier leur thèse et même la renverser dans l'espace de peu d'années ! quand nous les voyons dire aujourd'hui exactement le contraire de ce qu'ils écrivaient il y a trois ans, alors qu'aucune découverte n'est venue s'imposer à la science dans ce court intervalle ? L'opinion d'aujourd'hui ne sera certainement pas celle de demain, et qui oserait soutenir qu'elle vaut mieux que celle d'hier ? et pourquoi des doctrines qui passent comme un tourbillon devraient-elles être préférées à une tradition séculaire ? Eh quoi ! on récuse cette tradition, mais on accueille avec faveur et l'on fait un certain renom scientifique à la thèse du mythe solaire, par exemple, d'après laquelle Abraham n'est autre que le soleil qui séjourne dans les profondeurs du ciel ; Sarah, la lune, l'astre des nuits qui lutte contre Agar, un des noms donnés au jour ; Lot est aussi la nuit qui se sépare du jour incarné dans Abraham ; Jacob est encore, à sa façon, le mythe de la nuit ; Laban (le blanc) une nouvelle forme du jour ! Les mythes ethnographique, historique, moral, ont été soutenus également à l'aide des arguments que fournit la dissection des mots du texte hébreu. De tous côtés s'épaississent « les brumes du mythe », pour employer la pittoresque expression d'un savant. Sur quoi se fonde-t-on pour dire qu'au lieu des deux tables de la loi, il y avait dans le tabernacle deux pierres

qui étaient deux grossières images de Jéhovah? Pourquoi, dans ce cas, deux statues plutôt qu'une seule? On déraisonne au nom de la raison.

On affirme encore que Jéhovah a dû exister à côté d'autres dieux qu'il a fini par supplanter grâce au zèle des prophètes, mais on serait bien embarrassé pour nous dire dans quelles villes de Palestine, chacun de ces Baals ou de ces Molocks, rivaux et collègues de Jéhovah, avait son sanctuaire, de la même manière que toutes les autres divinités syriennes ou chananéennes dont le culte se localise toujours dans une ville déterminée. Comment, après cela, se défendre de cette réflexion qu'on risque de faire fausse route lorsqu'on veut demander à la philologie seule la solution de problèmes qui sont du domaine de l'histoire? Et, en effet, ces prétendus résultats qu'on voudrait nous imposer au nom d'une philologie ou d'une exégèse soi-disant rigoureuses, sont en absolu désaccord avec les témoignages matériels et avec l'archéologie. Si le Pentateuque n'a été rédigé que sous Esdras ; si jusque-là, comme on nous le dit, les Israélites ont, en général, adoré des Élohim, des téraphims et des idoles, tout comme leurs voisins les Phéniciens, les Chananéens, les Égyptiens, les Assyriens, comment se fait-il qu'il ne subsiste aucune trace, aucune image de ces faux dieux, et qu'on n'en ait jamais retrouvé nulle part ni le moindre spécimen ni la moindre tradition littéraire? Cette période de l'histoire et de l'idolâtrie des Juifs demeure-t-elle donc sans être représentée en archéologie? Il serait au moins singulier que nos musées ne possédassent aucune de ces idoles juives! Qu'on n'objecte pas l'antiquité reculée, car nous avons en abondance des monuments asiatiques qui remontent à des époques aussi anciennes; n'existe-t-il pas pour les pays mêmes qu'ont habité les Juifs des restes de l'âge de pierre? C'est en vain aussi qu'on se retrancherait derrière l'hypothèse d'une destruction systématique des temples et des idoles, à l'époque du triomphe du prophétisme et du monothéisme: les ruines mêmes ne sauraient avoir péri sans qu'il en subsiste le moindre débris. L'histoire de tous les temps est remplie de ces actes de vandalisme et de destructions profondes et systématiques; qu'importe! les découvertes archéologiques nous font toucher du doigt et retrouver les couches superposées de civilisations successives, hostiles même les unes aux autres : les entrailles du sol sont le meilleur et le plus sûr dépôt d'archives. En Judée, on ne trouve rien; il n'y a pas eu d'iconoclastes, parce qu'il n'y eut jamais d'images à briser. Les textes et les bas-reliefs de l'Assyrie qui nous

montrent si souvent les dieux des peuples vaincus emmenés en captivité sont muets en ce qui concerne les prétendues idoles des Juifs. Quant à admettre que les Israélites ont adoré des idoles, c'est-à-dire des images sensibles sans en fabriquer les statues, c'est tomber dans l'absurde et se mettre en contradiction avec les faits observés en tous pays[1]; si les Juifs ont eu pendant de longs siècles des idoles, qu'on nous les montre, de même qu'on nous met sous les yeux tous les *Baals* et toutes les *Astoreths* des antiques populations de la Syrie; qu'on nous dise où étaient leurs sanctuaires, les villes dédiées à chacun d'eux, de même que nous savons qu'on adorait Dagon à Gaza, Astarté à Ascalon, Melqart à Tyr, Camos à Moab, Ammon chez les Ammonites, Soutkhou chez les Héthéens du Sud. Qu'on nous signale au moins une divinité par tribu, de même que chaque peuplade chananéenne avait la sienne. Au contraire, l'étude du texte biblique en lui-même ne peut qu'amener tout esprit indépendant à souscrire à ce jugement de M. l'abbé Vigouroux : « L'empreinte du monothéisme apparaît partout, visible et profonde ; un seul tabernacle, un seul sanctuaire, un seul autel ; plus tard, un seul temple pour le dieu unique ; une seule tribu vouée à son culte, et cette tribu exclue du partage des terres conquises. Des fêtes fondées sur son histoire, qui rappellent à Israël les merveilles qu'a opérées en sa faveur le bras tout-puissant de Jéhovah. Un dieu spirituel, invisible, en tous points différent de l'homme et distinct de toute créature. Point d'idoles, point d'images ni de représentation de la divinité. Tandis que l'Égypte, la Phénicie, l'Assyrie, la Babylonie, nous offrent partout dans leurs monuments des peintures ou des statues de toutes sortes, de leurs nombreuses divinités, nous ne découvrons rien de semblable dans la Palestine. »

Tel qu'il nous est dépeint dans le Pentateuque, Dieu, dont le nom est tantôt Jéhovah, tantôt Élohim, est unique et pur esprit ; il est l'être par excellence, « celui qui est », éternel, immense, sans limite de temps ni d'espace, créateur et maître du ciel, de la terre et de l'homme, souverain juge, auteur de tout bien. Il ne peut être représenté par des images. Dieu a les anges pour ministres de ses volontés. Il récompense la vertu et punit le vice. Le peuple d'Israël doit adorer et aimer Jéhovah qui est un Dieu fort et jaloux et n'en tolère point d'autre à côté de lui. Le pouvoir de Jéhovah sur les Israélites est absolu et toute autre autorité

[1] Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, t. IV, p. 467.

est subordonnée à l'exercice permanent de la sienne, même dans l'ordre politique ou civil. Du reste, les autres pouvoirs sont institués par Dieu pour administrer conformément à ses lois, mais ne sont pas d'ordinaire choisis parmi les prêtres, descendants d'Aaron, ni dans la tribu de Lévi, consacrée aux diverses fonctions du culte.

Chaque tribu avait ses autorités civiles, essentiellement patriarcales et fondées sur l'organisation de la famille, bien que certaines causes fussent réservées à un tribunal suprême ; mais l'unité de la nation reposait surtout sur l'unité de croyance et de culte, sur les grands souvenirs rappelés chaque année par des fêtes solennelles, la Pâque, la Pentecôte et la Fête des tabernacles.

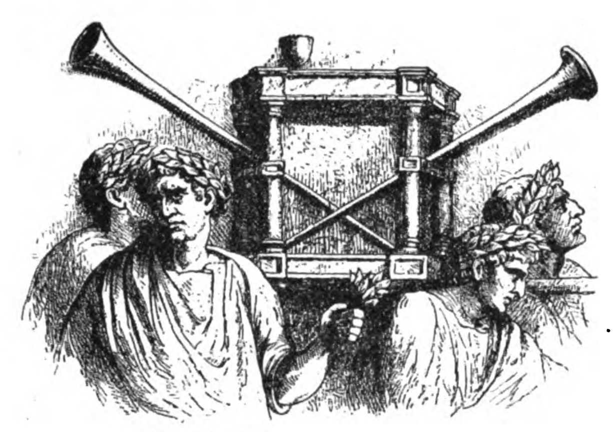
Le tabernacle unique, où s'offraient des sacrifices solennels et où reposait l'arche, symbole de l'alliance formée entre Dieu et son peuple, était le centre politique comme le centre religieux de la nation. C'était une construction semblable aux tentes de luxe des chefs nomades; mais la tenture en était soutenue par un échafaudage de planches en bois de *sittim* ou acacia, qui lui donnait plus de consistance[1]. Le tout formait un carré oblong dont les côtés les plus longs allaient du levant au couchant, et se composait du sanctuaire proprement dit, appelé *mischcan* (demeure), et d'un vaste parvis qui l'entourait de tous côtés. Cet enclos en plein air, où se réunissait le peuple pour les sacrifices, était fermé par une enceinte de 50 mètres de long sur 25 mètres de large, composée de rideaux de lin tendus entre des colonnes de bronze de deux mètres et demi de hauteur.

Dans ce parvis se trouvaient l'autel des sacrifices, en bois d'acacia, revêtu de lames de bronze, sur lequel on brûlait les victimes immolées, et le vaste bassin de bronze ou *mer d'airain*, posé sur un piédestal de même métal, dans lequel les prêtres se lavaient les pieds et les mains avant d'approcher de l'autel ou d'entrer dans le sanctuaire.

Le sanctuaire proprement dit était divisé par on voile d'étoffe magnifique et brochée, en deux parties, le *lieu saint* et le *saint des saints*. Le lieu saint renfermait, en fait de meubles sacrés, la table des pains de proposition, en bois revêtu d'or, où étaient placés, chaque jour de sabbat, les douze pains azymes offerts par les douze tribus, le fameux chandelier d'or à sept branches, enfin le petit autel portatif en bois revêtu de

[1] Sur le Tabernacle et son mobilier, voy. Saulcy, *Histoire de l'art judaïque*. Paris, 1858.

lames d'or où l'on brûlait les parfums. La table des pains de proposition et le chandelier à sept branches sont représentés dans les bas-reliefs de l'arc de triomphe de Titus, à Rome, parmi les trophées enlevés de Jérusalem après la prise de cette ville par les Romains. On trouve aussi dans certains monuments égyptiens la figure d'une table d'offrandes sur laquelle paraît avoir été copiée celle des pains de proposition.



La table des pains de proposition [1].

Le saint des saints ne renfermait autre chose que l'arche sainte, symbole de l'alliance conclue entre Dieu et son peuple choisi. Elle était en bois d'acacia revêtu de lames d'or. La description qu'en donne le livre de l'Exode est très obscure et très incomplète, mais tout semble indiquer que l'arche avait été faite sur le modèle de ces *naos* ou chapelles portatives en bois que contenait le sanctuaire de chaque temple de l'Égypte, que leurs bas-reliefs représentent souvent. Dans le sanctuaire égyptien [3] se trouvait la barque sainte du dieu, ou *bari*, faite généralement en bois précieux recouvert de lamelles d'or et d'argent ; elle avait la forme des barques ordinaires

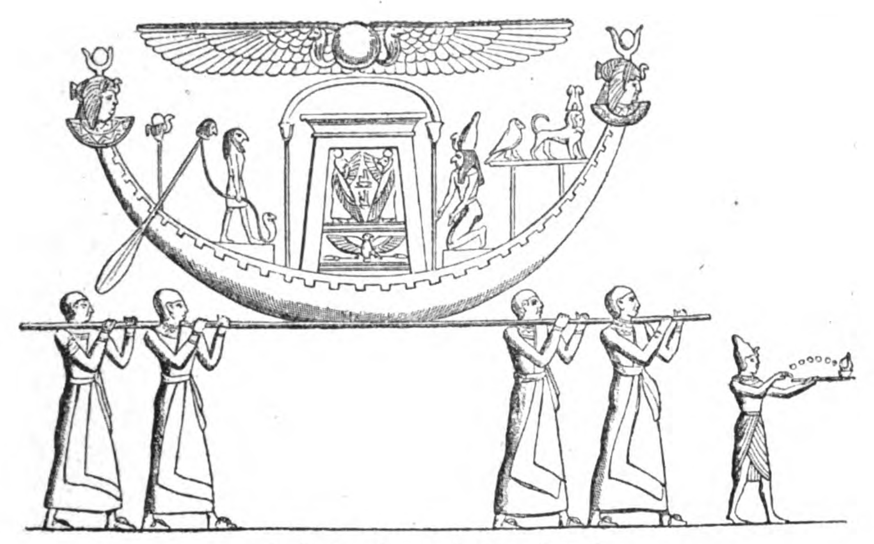


Le chandelier à sept branches [2].

[1] D'après les bas-reliefs de l'arc de Titus.
[2] *Idem.*
[3] Voyez plus haut, la barque du dieu Râ. *Hist. anc. de l'Orient*, t. III, p. 185.

qui voguaient sur les eaux du Nil. Au centre de la barque, on plaçait le *naos*, sorte de petit tabernacle, parfois en granit, comme ceux qui sont au musée du Louvre, mais le plus souvent portatifs et en bois, comme celui qui est conservé au musée de Turin.

Le naos de Jéhovah avait environ $1^{m},75$ de longueur et 80 centimètres de hauteur et de largeur. Mais là se bornait sa ressemblance avec les tabernacles égyptiens. Dans ceux-ci, dont les portes demeuraient toujours closes, était enfermée l'image, invisible pour les profanes, de la divinité à laquelle chacun était consacré et qui était censée



Arche égyptienne et ses porteurs[1].

y résider. Dans l'arche sainte du Tabernacle mosaïque, il n'y avait pas d'image de ce genre, puisque la loi, pour éviter le danger de l'idolâtrie, défendait de représenter Dieu sous une figure visible et matérielle quelconque. Moïse y avait placé les tables du décalogue, c'est-à-dire les deux tables de pierre sur lesquelles était gravée la loi du Sinaï et qui constituaient comme l'instrument de l'alliance entre l'Éternel et les Israélites. Les deux figures emblématiques qui enveloppaient l'arche de leurs ailes étendues, et que la Bible appelle des *Cherubim*, devaient être, d'après leur nom qui signifie « taureaux » et d'après les passages qui leur prêtent une face humaine et des ailes, de ces taureaux ailés à

[1] D'après un bas-relief égyptien.

tête d'homme dont on a trouvé des images gigantesques à la porte de tous les palais d'Assyrie.

Aux quatre angles de l'*Arche d'alliance*, étaient fixés quatre anneaux d'or dans lesquels on passait deux bâtons en bois d'acacia dorés, pour la transporter.

On s'est étonné souvent de la magnificence du Tabernacle tel qu'il est décrit dans le livre de l'Exode et surtout des énormes travaux métallurgiques qu'en avait réclamés l'exécution. De semblables travaux ne peuvent pas être produits par un peuple de pasteurs nomades errant sous des tentes; ils nécessitent un outillage perfectionné, des établissements fixes et étendus. La critique antireligieuse s'est donc hâtée de tirer parti de cette difficulté pour taxer les Livres Saints d'exagération et même de mensonge, et pour dire que les travaux du Tabernacle devaient être relégués dans le domaine des fables. Mais aujourd'hui ces objections spécieuses s'écroulent devant le progrès des connaissances, et la véracité du Livre divin se montre éclatante ici comme dans tous ses autres récits. Les explorateurs les plus récents de l'Arabie Pétrée, le comte de Laborde, Lepsius, Lottin de Laval et les membres de l'expédition anglaise du Sinaï, ont trouvé dans le massif montueux du Sinaï, tout auprès de l'endroit où les Hébreux séjournèrent, sous la conduite de Moïse, les deux ans que réclamèrent les travaux du Tabernacle, dans un lieu qui s'appelle actuellement Ouady-Magarah, d'importantes mines de cuivre exploitées par les Égyptiens depuis le temps de leurs plus anciennes dynasties, et les ruines, parfaitement reconnaissables encore, des vastes usines métallurgiques qu'ils y avaient fondées. Les inscriptions abondent dans ces ruines. Il devient donc bien évident que les Israélites, une fois qu'ils furent parvenus au Sinaï et voulurent exécuter les objets nécessaires à leur culte, s'emparèrent des usines de Ouady-Magarah et très probablement firent travailler les ouvriers égyptiens pour leur compte, sous la direction des chefs de travaux que nomme la Bible. Ce fut là qu'Aaron fit sans doute fabriquer le veau d'or, ce fut là qu'avec les fourneaux établis par l'ordre des Pharaons et l'outillage qui en dépendait, Besabel et Oholiab fondirent les nombreux objets d'or et de bronze qui formaient le mobilier du Tabernacle.

Le chef de la tribu de Lévi était le grand prêtre ; ses descendants et ceux de Aaron étaient les prêtres; les autres furent les serviteurs des prêtres et s'appelèrent *lévites*. Le grand prêtre qui avait l'intendance

générale du culte, pouvait seul entrer une fois par an dans le Saint des Saints; il était vêtu des plus somptueux ornements et énonçait la parole de Dieu par les oracles de l'*Urim* et du *Thummin*, noms de deux pierres talismaniques qu'il portait sur sa poitrine, renfermées dans le pectoral comme dans une bourse. Les prêtres avaient seuls accès dans l'intérieur du *Saint* et servaient à l'autel, allumant les parfums dans les cassolettes d'or, entretenant le candélabre à sept branches, les pains de proposition, le feu perpétuel sur l'autel des holocaustes, visitant les lépreux, sonnant de la trompette à certaines fêtes solennelles. Ils étaient astreints à une vie plus retirée et plus pure que le reste du peuple. Les lévites étaient les gardiens du sanctuaire, chargés de porter le Tabernacle et ses ustensiles, de chanter des cantiques, de servir les prêtres pendant les cérémonies du culte.

La loi mosaïque ordonnait deux espèces de sacrifices : les sacrifices sanglants qui consistaient dans l'immolation d'animaux tels que le bélier et l'agneau, le bouc, le veau, la colombe. Les prêtres aspergeaient l'autel du sang de la victime, en faisaient brûler la graisse, le grand lobe du foie et la queue, quand c'étaient des béliers. Le sacrifice le plus solennel était l'*olah* ou holocauste : on coupait la victime en morceaux et on la brûlait tout entière sur l'autel.

Les sacrifices non sanglants ou *minhah* consistaient en fleur de farine avec de l'huile et de l'encens, en gâteaux de pain sans levain avec de l'huile, en épis grillés. On offrait les prémices de la moisson des orges pendant les fêtes de Pâques; celles des deux pains pour la fête des Semaines; celles des douze pains de proposition tous les jours de sabbat. Les sacrifices étaient en général accompagnés de libations de vin.

Outre l'holocauste d'un agneau qu'on accomplit matin et soir, chaque jour de l'année, la loi mosaïque prescrit l'observation particulière du samedi de chaque semaine ou du *sabbat*. Ce jour-là, on doit cesser toute œuvre servile et se réunir simplement pour s'entretenir des choses de Dieu; outre les deux holocaustes quotidiens, les prêtres en font deux autres, accompagnés d'une offrande et d'une libation. Le commencement de chaque mois de la nouvelle lune est célébré par l'holocauste de deux jeunes taureaux, d'un bélier et de sept agneaux; on y ajoute un jeune bouc pour l'expiation des péchés de tout le peuple. Comme les connaissances astronomiques n'étaient pas assez développées pour qu'on pût connaître à l'avance exactement la nuit où commence la nouvelle lune, on postait chaque mois, pendant plusieurs nuits

consécutives, des observateurs sur les plus hauts sommets des montagnes. Celui qui apercevait le premier la lune nouvelle, transmettait sa découverte à d'autres observateurs en allumant un grand feu et le signal se répercutait ainsi, comme un écho, de montagne en montagne, jusqu'à Jérusalem quand les Israélites furent définitivement installés dans leur patrie. Le sacrifice avait alors lieu le lendemain.

Tous les sept ans, on célébrait d'une manière plus solennelle l'année sabbatique, pendant laquelle on ne devait même pas ensemencer la terre : tout ce qu'elle produisait naturellement était abandonné aux pauvres ; les esclaves reprenaient leur liberté la septième année de servitude ; les créanciers ne pouvaient réclamer l'argent qui leur était dû, pendant toute la durée de l'année sabbatique. Après sept fois sept ans, la cinquantième année était dite *jubilaire* ; les lévites l'annonçaient en sonnant de la trompette, et on la sanctifiait comme une année sabbatique. En outre, les dettes étaient entièrement remises ; les esclaves de race juive redevenaient libres pour toujours ; les maisons et les champs qui n'étaient pas enclos de murs faisaient retour en toute propriété à leurs possesseurs primitifs. Le but de cette loi était d'empêcher le trop grand développement de la richesse dans une même famille au détriment des autres.

L'année ordinaire voyait périodiquement revenir différentes fêtes pour l'observation desquelles la loi mosaïque contient les prescriptions les plus circonstanciées. La fête de Pâques, qui rappelait la délivrance des Israélites de l'esclavage qu'ils avaient enduré en Égypte, se célébrait au commencement du printemps. Le mot *Pâques* (passage) rappelle le passage de l'ange exterminateur qui tua tous les aînés des familles égyptiennes et épargna les maisons des Juifs ; comme on mangeait du pain azyme ou sans levain tout le temps que durait la fête, on l'appelle aussi fête des *Mazzoth*. Dès le soir du 14e jour du mois de Nisan, on immolait l'agneau pascal et on en répandait le sang sur l'autel. On fixait l'animal, en ayant soin de ne rompre aucun os, à deux bâtons disposés en forme de croix, pour le faire rôtir ; puis les Israélites le mangeaient avec des laitues sauvages. Il y avait un agneau par groupe de dix personnes : ceux qui refusaient de manger la Pâque étaient exterminés. Le lendemain, on offrait en holocauste un agneau d'un an et la première gerbe d'orge qu'on eût encore coupée ; les cinq autres jours se passaient en sacrifices du même genre et en cantiques à la louange de Jéhovah.

Sept semaines après la fête de Pâques, arrivait la Pentecôte qu'on appelait la fête de la Moisson ou des Prémices. Elle marquait la fin de la moisson, comme Pâques en était le commencement; elle ne durait qu'un jour pendant lequel on offrait à Jéhovah des holocaustes avec deux pains fermentés. Il y avait encore la fête des *Tabernacles* instituée en souvenir du séjour dans le désert; elle avait lieu à l'automne et durait huit jours pendant lesquels les Israélites, abandonnant leurs demeures, logeaient sous des tentes de feuillage. Elle se terminait par une procession faite sept fois autour de l'autel, en poussant le cri de *Hosannah* et en portant des palmes pour rappeler la prise de Jéricho. Le premier jour du mois de Tisri, on célébrait la fête des souvenirs, appelée aussi fête de la sonnerie (de la corne de bélier), premier jour de l'année ; les dix premiers jours de l'année étaient consacrés à la pénitence. Enfin, il y avait la fête de l'*Expiation* ou du grand jeûne, qu'on célébrait cinq jours avant celle du tabernacle. Du neuvième jour du mois de Tisri au soir, jusqu'au soir du lendemain, il était interdit de manger et de travailler. Le grand prêtre, qui officiait seul, ce jour-là, immolait un jeune taureau et un bélier pour l'expiation des fautes des prêtres ; un bouc et un bélier pour l'expiation de celles du peuple. Un autre bouc était appelé *azazel,* bouc émissaire ; on l'expulsait dans le désert, chargé des péchés d'Israel. C'est le jour de la fête de l'Expiation que le grand prêtre pénétrait dans le Saint des Saints, et prononçait le nom ineffable et mystérieux de Jéhovah qu'on ne proférait qu'une fois par an et dans cette seule circonstance.

En dehors du culte public, chaque Israélite était astreint individuellement à certaines pratiques religieuses : on ne pouvait manger ni la graisse ni le sang d'aucun animal, ni même la viande des animaux réputés impurs, en particulier le porc et le lièvre, prescriptions fort hygiéniques pour les pays chauds.

La loi mosaïque est basée au point de vue du droit civil, sur la constitution sociale de la famille patriarcale. La *tribu* se subdivisait en *familles,* la famille en *maisons.* Chaque famille avait une propriété inaliénable; le droit d'aînesse conférait les droits de chef de famille ou de chef de *douar*, comme disent les Arabes. C'est pour cette raison que la cession de son droit d'aînesse par Ésaü à Jacob est considérée dans la Genèse comme un acte très important.

La propriété de la terre était soumise à des conditions, à des restrictions, qui, dans leur bienfaisante sagesse, devaient rappeler souvent à

l'Israélite le don direct et spécial que Dieu lui avait fait, en chargeant son peuple de châtier la dépravation des Chananéens et en lui abandonnant leur territoire. Non seulement la dîme du revenu, sorte d'impôt perçu au nom de Dieu même, souverain du peuple hébreu, était destiné à l'entretien des lévites, exclus par la loi de toute part à la possession des champs et pourvus seulement de certaines villes avec une étroite banlieue ; mais, chaque septième année, ou année sabbatique, la terre se reposait et les productions qu'elle rendait sans culture devaient être partagées avec les serviteurs et les étrangers. De plus, l'année jubilaire, c'est-à-dire la cinquantième année, ou plutôt encore, la septième année sabbatique, qui représente la cinquantième, en comptant celle du point de départ selon l'usage d'un grand nombre de peuples anciens, devait, nous l'avons déjà dit, rétablir chaque famille en possession de l'héritage qui lui serait assigné lors de la conquête. Ainsi la vente des biens ruraux ne pouvait jamais être qu'un engagement de la terre pour les années qui restaient à écouler jusqu'à la prochaine année jubilaire ; en sorte que l'imprévoyance, la prodigalité ou la mauvaise conduite d'un père ne pouvaient compromettre que temporairement le sort de sa famille. Au bout d'un terme fixe, elle recouvrait son ancienne aisance, et cela sans que les droits de personne fussent compromis. Le père ne pouvait non plus, comme chez les Romains, exercer un droit de vie ou de mort sur ses enfants ; il pouvait, cependant, vendre pour un temps sa fille comme esclave. Mais la fille, une fois mariée, échappait à l'autorité du chef de famille pour ne relever que de son mari ; comme chez les Arabes de nos jours, celui-ci achetait sa femme en payant une somme, *mohar*, aux parents de celle qu'il voulait demander en mariage. Quand une femme restait veuve sans enfants, son beau-frère devait l'épouser, afin de ne pas la laisser abandonnée et sans appui au milieu de la société : c'est là ce qui explique certaines particularités de l'histoire de Ruth et de Booz. La loi admettait la polygamie et le divorce.

Le sort de l'esclave dans la société israélite ne ressemblait presque en rien à ce qu'il était chez les peuples les plus policés de l'Europe antique. La loi de Moïse punissait de mort le maître meurtrier de son serviteur, et affranchissait, sans indemnité aucune, l'esclave blessé par son maître. Le repos du sabbat et des fêtes lui appartenait comme à l'homme libre. « C'est pour les esclaves aussi que ce repos est institué, » disait la loi ; et elle ajoutait cette raison touchante : « Souvenez-

vous que vous avez été vous-mêmes esclaves en Égypte. » Mais cette servitude si adoucie, et qui n'avait d'ailleurs pour origine que la punition d'un crime ou l'acquittement d'une dette par le travail dans une famille autrement insolvable, cette servitude ne devait, en aucun cas, dépasser l'espace de six ans, puisqu'à la septième année — par laquelle il faut, selon toute apparence entendre l'année sabbatique — l'Israélite esclave redevenait libre, s'il ne s'y refusait lui-même, auquel cas sa servitude se prolongeait jusqu'au prochain jubilé.

Il est vrai que les esclaves étrangers étaient exclus de cette bienfaisante disposition, les Hébreux usant envers eux du droit des gens que les étrangers pratiquaient eux-mêmes. Mais en se déclarant prosélyte, en ouvrant les yeux à la lumière et en embrassant la loi divine du Sinaï, tout étranger était admis à l'égalité avec les enfants d'Israël. L'esclave d'origine étrangère se trouvait donc, par le fait seul de sa conversion, profiter de toutes les dispositions établies en faveur des Hébreux tombés en servitude.

Les lois pénales proclamées par Moïse n'admettaient ni les supplices recherchés, ni la torture, par laquelle, triste héritage du droit romain, les nations modernes cherchaient encore, il y a un siècle, à arracher dans les douleurs les aveux d'un accusé. On ne devait point prononcer la peine de mort sur la déposition d'un seul témoin, et, contrairement aux mœurs politiques de l'Asie, le supplice du père ne pouvait jamais entraîner celui des enfants. Mais l'idolâtrie qui, dans ces contrées comme presque partout ailleurs, s'alliait à d'affreuses débauches, l'idolâtrie qui était à la fois un outrage à la divinité même et une attaque formelle au principe constitutif de la nation, à la condition essentielle de son unité, emportait la peine de mort.

Il y avait aussi peine de mort pour le blasphème, pour la violation du sabbat, pour la divination, autre forme de l'idolâtrie, pour l'inceste et les crimes contre nature, la rébellion du fils contre son père, le plagiat ou le vol et la vente de l'homme libre, enfin le crime de la fiancée qui n'aurait point défendu sa pudeur ou de la jeune femme qui aurait trompé son mari en l'épousant.

Au reste, c'est dans la partie des lois pénales que l'intrusion de la coutume et les conséquences de la dureté de mœurs des Israélites sont le plus sensibles. A côté de lois fort équitables sur le vol et sur le dommage, il en est d'autres d'une justice implacable ; telle est la loi du talion appliquée aux blessures : « œil pour œil, dent pour dent, main

pour main, pied pour pied. » Loi terrible dans la forme, mais qui, dans l'application, n'entraînait peut-être qu'une compensation pécuniaire. Le meurtrier, par suite du même principe, était puni de mort ; mais ici l'ancien usage n'acceptait point de compensation, même pour le meurtre involontaire : quelque fortuite qu'eût été la cause de la mort, elle devait être vengée par la mort, et les parents de la victime étaient tenus, sur leur honneur, d'exiger cette sanglante expiation. Moïse, ne pouvant attaquer de front cette coutume, essaya de la tourner. Il établit les villes de refuge. Six villes devaient être désignées après la conquête de la Terre Promise, trois sur chaque rive du Jourdain, pour recueillir ceux qui fuyaient ces terribles représailles ; et la position de ces villes, les facilités de leur abord, les indications placées au changement des chemins, tout devait favoriser la fuite du malheureux poursuivi. Dès qu'il était arrivé dans l'enceinte protectrice, il avait à subir un jugement sur le meurtre dont il était l'auteur. Déclaré coupable, il était livré aux membres de la famille offensée, qui, en satisfaisant leur vengeance, n'étaient que les exécuteurs de la justice. Reconnu innocent, il était admis dans la ville : on lui donnait une habitation et une part dans le territoire d'alentour pour subvenir à son entretien. S'il en sortait, il s'exposait à la vengeance des parents du mort ; mais dans ces limites l'exercice de leur droit les rendait eux-mêmes coupables d'homicide. Et le législateur n'imposait pas seulement ces limites de lieu aux représailles des familles ; il leur imposait aussi des limites de temps. A la mort du grand prêtre, les réfugiés pouvaient regagner leurs anciennes demeures sans être inquiétés désormais.

L'hospitalité envers les étrangers et les voyageurs était rigoureusement prescrite : « Que l'étranger soit chez vous comme l'indigène, et vous l'aimerez comme vous-même, car vous aussi, vous fûtes étrangers sur la terre d'Égypte. » Comme la veuve et l'orphelin, l'étranger avait le droit de glaner et de ramasser les épis que le propriétaire d'un champ était tenu de laisser après la moisson.

Le prêt fait par un Israélite à un étranger pouvait rapporter un intérêt dont la loi ne limitait pas le taux ; il était en effet considéré comme pratiqué dans un but commercial. Mais le prêt entre Israélites devait être sans intérêts, l'emprunt, dans les conditions de vie purement agricole et de petite propriété que l'esprit de la loi tendait à faire aux enfants d'Israël, étant un emprunt non de spéculation, mais de nécessité. Or, vouloir qu'un capital produise un intérêt quand lui-même, loin d'être

productif entre les mains de l'emprunteur, il est consommé pour les besoins de sa famille, c'est vouloir vivre de la substance du malheureux, c'est trafiquer de sa misère. En pareil cas, l'intérêt, si faible qu'il puisse être, est toujours une détestable usure.

Le gage était l'objet des plus délicates et des plus touchantes prescriptions. « Quand tu demanderas à ton voisin une chose qu'il te doit, tu ne pénétreras point dans sa maison pour en tirer un gage ; mais tu te tiendras dehors, et il t'apportera ce qu'il a. S'il est pauvre, son gage ne passera point la nuit chez toi ; mais tu le lui rendras avant le coucher du soleil, afin que, dormant dans son vêtement, il te bénisse et que tu trouves justice devant le Seigneur ton Dieu... Tu ne prendras point pour gage le vêtement de la veuve. »

On trouve dans la loi mosaïque des prescriptions que l'Évangile n'aura besoin, plus tard, que de rappeler à l'humanité oublieuse : « Vous ne conserverez pas le souvenir de l'injure, mais vous aimerez votre prochain comme vous-même. Vous rendrez le bien pour le mal. Point de haine entre vous et votre frère, point de calomnie ni de vengeance. — Vous ne retiendrez pas un seul jour le salaire de l'ouvrier. — Vous protégerez la veuve et l'orphelin. — Quand vous ferez la moisson, vous ne ramasserez pas les épis qui seront tombés derrière vous ; vous ne cueillerez pas dans vos vignes les grappes oubliées sur le cep ; mais vous les laisserez prendre au pauvre et à l'étranger. — Si vous rencontrez le bœuf de votre ennemi ou son âne égarés, vous les lui ramènerez. — Levez-vous devant ceux qui portent des cheveux blancs et honorez les vieillards, par crainte du Seigneur. »

Qu'on s'étonne après de pareilles maximes que la loi mosaïque ait fait l'étonnement et l'admiration de tous les philosophes ! Et si on la compare aux lois barbares qui régissaient les autres sociétés de l'antique Orient, même les plus civilisées, comme l'Égypte et l'Assyrie, comment pourrait-on méconnaître son caractère divin et inspiré ? « Moïse a été admiré, dit Bossuet, non seulement de son peuple, mais encore de tous les peuples du monde, et aucun législateur n'a jamais eu un si grand renom parmi les hommes... Comme Rome révérait les lois de Romulus, de Numa et des Douze-Tables ; comme Athènes recourait à celles de Solon ; comme Lacédémone conservait et respectait celles de Lycurgue, le peuple hébreu alléguait sans cesse celles de Moïse. Au reste, le législateur y avait si bien réglé toutes choses que jamais on n'a eu besoin d'y rien changer. C'est pourquoi le corps du droit judaïque

n'est pas un recueil de diverses lois faites dans des temps et des occasions différentes. Moïse, éclairé de l'esprit de Dieu, avait tout prévu... Mais ce qu'il y avait de plus beau dans cette loi, c'est qu'elle préparait la voie à une loi plus auguste, moins chargée de cérémonies et plus féconde en vertus. »

CHAPITRE III

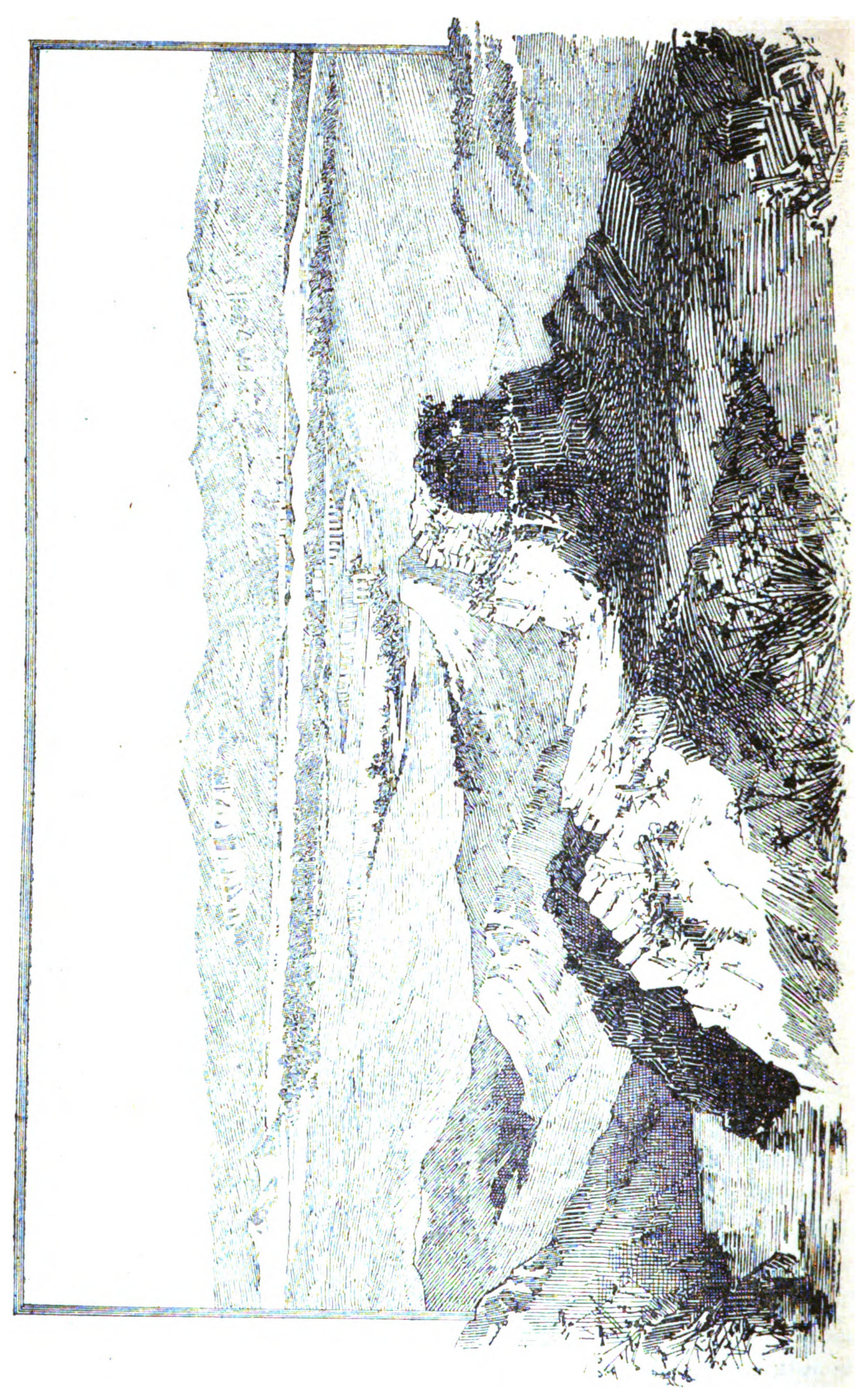
LES ISRAÉLITES DANS LA TERRE PROMISE. — LES JUGES

§ 1. — CONQUÊTE DU PAYS DE CHANAAN. — JOSUÉ

Lorsque les trente jours de deuil par lesquels les Israélites honorèrent la mort de Moïse furent terminés, quarante ans précis après la sortie d'Égypte, Josué franchit, à la tête des douze tribus, le Jourdain, dont les eaux s'entr'ouvrirent pour leur laisser passage, et vint attaquer Jéricho, dont les défenses, suivant l'expression de la Bible, tombèrent au son des trompettes d'Israël. Les habitants de Aï (ville située à l'est et près de Béthel), attirés dans une embuscade, succombèrent bientôt à leur tour, après avoir remporté un premier succès sur les envahisseurs. Immédiatement après cette double victoire, qui leur livrait les clefs du pays de Chanaan et assurait leur supériorité morale, les Hébreux se portèrent au cœur du pays, à Sichem, qu'ils paraissent avoir emporté sans coup férir. Là, Josué fit élever sur le mont Ébal, en monument de la conquête, un grand autel où fut gravé le résumé de la loi de Moïse.

Cependant les rois des diverses tribus chananéennes commençaient à revenir de la première stupeur dans laquelle ils avaient été jetés par l'invasion. Une coalition générale se forma contre les Hébreux. Les Héthéens du sud, les Jébuséens, les Amorrhéens d'en deçà du Jourdain, les Chananéens proprements dits, qui vivaient dans les plaines voisines de la mer et du fleuve, se réunirent pour les combattre.

Les Hévéens de Gabaon ayant fait leur paix séparément et à des conditions très avantageuses avec les Israélites, Adonisédec, roi de Jébus (Jérusalem), appela à lui les peuples d'Hébron, de Jérimoth, de Lachis et d'Eglon, et ces cinq nations, qui étaient les plus fortes dans la portion méridionale du pays, vinrent attaquer Gabaon, qui implora le secours de Josué, alors campé à Galgala. Celui-ci accourut et remporta une victoire éclatante, dans laquelle il anéantit l'armée ennemie dont il



Vue de la plaine de Jéricho[1].

[1] D'après Ebers et Guthe, *Palæstina*, t. I, p. 188.

poursuivit les fuyards très loin sur la route qui monte à Béthoron, dans la vallée d'Aïalon ou des Cerfs. C'est à l'occasion de cette victoire que la Bible, citant, comme elle le dit formellement, un cantique compris dans un recueil de poésies antiques qui ne revêt pas le caractère canonique, le *Livre du juste* (*Sépher hayaschar*), se sert de l'expression poétique du soleil s'arrêtant pour laisser à Israël le temps de détruire les Chananéens.

Les cinq rois, faits prisonniers à la bataille de Gabaon, furent pendus. A la suite de cette bataille, les Hébreux enlevèrent de vive force les villes de Mackédah, Libnah, Lachis, Églon, Hébron et Débir, dont ils exterminèrent les habitants, et de cette façon tout le midi de la Palestine fut réduit en leur pouvoir.

Mais une seconde coalition, plus formidable encore, se forma, comprenant les Chananéens de l'est et de l'ouest et toutes les tribus du nord, Héthéens, Phérézéens, Hévéens du pied de l'Hermon. Elle était conduite par le plus puissant prince de cette portion du pays, Jabin, roi de Hazor. Mais Jéhovah avait résolu de châtier les crimes des nations chananéennes. Josué fut encore une fois victorieux, dans une bataille livrée sur les bords du lac Samochonitis ou lac de Mérôm, et poursuivit l'ennemi jusque dans les environs de Sidon, alors la principale des villes phéniciennes de la côte. Le roi de Hazor, tombé aux mains des Israélites, fut mis à mort, et une grande partie des villes du nord furent conquises. Une attaque, dirigée ensuite contre les Énacim de l'extrémité méridionale de la Terre Promise, ne fut pas couronnée de moins de succès.

Enfin, après six ou sept ans de luttes acharnées dans lesquelles trente et une principautés chananéennes furent détruites, la Palestine se trouva presque complètement au pouvoir des Hébreux, depuis Baalgad, au bas de l'Hermon, jusqu'aux montagnes qui se rattachent à celles de Séir, c'est-à-dire jusqu'au pays des Édomites.

Cependant les Chananéens étaient parvenus à se maintenir dans beaucoup d'endroits, notamment dans un grand nombre de places fortes. Josué, déjà avancé en âge, avait acquis la conviction que l'œuvre de la conquête ne pourrait être achevée de sitôt et qu'il devait considérer sa mission comme terminée. Au lieu de faire de nouvelles tentatives, qui eussent exigé de grands efforts, il préféra consolider ses conquêtes et organiser les affaires intérieures des Hébreux, abandonnant aux différentes tribus le soin d'achever de réduire les villes qui

devaient leur appartenir. C'est alors que les deux tribus qui avaient obtenu les terres de la Pérée retournèrent les occuper, et que le sol conquis en deçà du Jourdain fut partagé entre les autres par vingt et un commissaires.

Au sud-est, restèrent indépendantes, Gaza, Gath, Azoth, Ascalon et Accaron, c'est-à-dire les cinq villes qui, bientôt après, devinrent la possession des Philistins, mais qui furent d'abord, au moment même de la conquête, le refuge des Énacim, expulsés de leurs montagnes. Les Jébuséens conservèrent Jérusalem dans le territoire que la tribu de Juda reçut, depuis le désert de Pharân et les frontières des Édomites, la mer Morte et l'embouchure du Jourdain jusqu'à la Méditerranée auprès d'Acarron. Des Chananéens, en grand nombre, restaient encore sur les domaines d'Éphraïm et sur les terres que la demi-tribu de Manassé obtint en deçà du Jourdain. Le pays qui fut ainsi donné aux descendants de Joseph allait du Jourdain auprès de Jéricho jusqu'à la mer auprès de Gazer; Éphraïm s'étendait au nord et au midi de cette fraction de Manassé. Au nord, était la tribu d'Aser, et à l'est celle d'Issachar, avec des enclaves données à Manassé. Zabulon fut établi au nord d'Issachar, entre la côte occupée par la tribu d'Aser et le territoire de Nephthali, un peu plus reculé vers l'est : celui-ci côtoyait le Jourdain depuis sa source jusqu'au lac de Génézareth et suivait le bord occidental de ce lac même. Siméon obtint des villes d'abord destinées à Juda; il occupait l'extrémité sud-ouest du territoire israélite, sur la frontière du pays des Philistins, et avait au nord la tribu de Dan. En général, les villes fermées, comme Jébus, Aialon, Sichem, Mageddo, demeurèrent chananéennes, et la plaine seule passa au pouvoir des Israélites qui, dans cette première distribution de la Terre Promise, se trouvèrent géographiquement divisés en trois tronçons : au centre, Éphraïm et Manassé; au nord, Issachar, Aser, Dan, Nephtali, Zabulon; au sud, Siméon et Juda. Comme nous l'avons déjà dit, la tribu de Lévi n'eut point de territoire à part, mais seulement des villes répandues au milieu des diverses autres tribus.

Le Tabernacle et l'Arche d'alliance, centre du culte et de la nation même, furent établis à Siloh, ville du territoire assigné à la tribu d'Ephraïm, à laquelle appartenait Josué. Robinson, en 1838, a retrouvé les ruines de Siloh, dans une localité qui s'appelle encore aujourd'hui Seiloun.

Se sentant près de mourir, le héros réunit le peuple à Sichem, et dans

un discours que la Bible nous a conservé, rappela tous les bienfaits dont Jéhovah avait comblé les Hébreux. Il exhorta les Israélites à la fidèle observation des lois de Moïse et à la continuation de la guerre contre les Chananéens, leur prédisant de grands malheurs s'ils abandonnaient le culte du vrai Dieu et s'ils se mêlaient aux infidèles, restés encore trop nombreux dans le pays. Les Hébreux promirent d'obéir et sanctionnèrent de nouveau leur alliance avec Jéhovah. Josué en dressa un acte, qui fut écrit dans le livre de Moïse, puis il fit élever sur le lieu de l'assemblée une pierre monumentale, qui devait servir de témoin contre le peuple, si jamais il reniait son Dieu.

Bientôt après, Josué mourut, à l'âge de cent dix ans, soixante-cinq ans après la sortie d'Égypte. Il fut enseveli dans la propriété que le peuple lui avait décernée en reconnaissance de ses services, à Timnath-Sérah, où un voyageur français, M. Victor Guérin, a découvert un tombeau, vaste et creusé dans le roc, qui passe pour être celui du conquérant de la Terre promise [1].

Josué avait été pendant vingt-cinq ans le chef suprême du peuple d'Israël. Le grand prêtre Éléazar le suivit rapidement dans la tombe et fut enterré sur une colline qui appartenait à son fils Phinéhas, dans les montagnes d'Éphraïm. On était alors dans la seconde moitié du XIVe siècle avant l'ère chrétienne. C'est tout ce que l'on peut affirmer en l'absence de données chronologiques précises. Toutes les dates plus positives que l'on a prétendu jusqu'à présent établir pour la sortie d'Égypte, le passage du Jourdain et la mort de Josué sont de pures hypothèses sans valeur scientifique, et dont un sage historien doit s'abstenir d'une manière absolue, faute de bases fixes et solides pour les calculs de chronologie.

§ 2. — COMMENCEMENT DES JUGES

Tant que vécurent les anciens qui avaient été contemporains de Josué et qui avaient assisté à la conquête, les Hébreux furent maintenus dans le respect de la loi et dans le culte de Jéhovah. Conformément à la dernière exhortation de Josué, quelques tribus recommencèrent les hostilités, soit pour faire de nouvelles conquêtes, soit pour reprendre

[1] Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 4e édit., t. III, p. 206.



des villes déjà conquises à la première invasion et dont les Chananéens avaient pu se rendre de nouveau les maîtres. C'est ainsi que les tribus de Juda et de Siméon attaquèrent quelques peuplades chananéennes près de Bezec, ville dont la position précise est inconnue, mais qui devait être située entre Jérusalem et le Jourdain. Dix mille Chananéens furent défaits près de cette ville, dont le roi, nommé Adonibezek, eut le pouce et les orteils coupés, supplice que, de son propre aveu, il avait fait subir à soixante-dix rois. Jérusalem, il est vrai, ne put être enlevé aux Jébuséens, mais tout le reste de la montagne de Juda fut déblayé, et on s'empara même momentanément des villes de Gaza, Ascalon et Acarron. Béthel tomba par trahison aux mains des Éphraïmites.

Cependant les tribus manquèrent de force ou d'énergie pour expulser complètement ou exterminer les Chananéens, comme l'avait ordonné Moïse. Josué avait fait une grande faute en ne désignant pas son successeur; le manque de chef, l'absence d'unité et d'ensemble dans les opérations paralysèrent les forces des Hébreux. Ce furent surtout les tribus du nord, celles de Dan, Manassé, Éphraïm, Azer, Zabulon, Nephtali, qui ne purent s'emparer de toutes les villes qui leur avaient été destinées, ou qui se contentèrent de rendre les Chananéens tributaires, en leur permettant de demeurer au milieu d'elles. En général, les cités du littoral repoussèrent victorieusement les efforts des Israélites et demeurèrent aux mains de leurs anciens possesseurs. C'est là ce qui explique comment les campagnes du dernier grand pharaon guerrier de l'Égypte, Rhamsès III, campagnes qui eurent lieu à cette époque et ne touchèrent la Palestine que par son littoral, ne se mêlent pas à l'histoire des Hébreux. Dans les inscriptions égyptiennes qui les racontent, il n'est pas question des enfants d'Israël, et en même temps le livre des Juges ne fait aucune mention du passage des armées d'Égypte.

Un messager des volontés divines se présenta pour montrer aux Hébreux les conséquences funestes de leur faiblesse. Le peuple reconnut la vérité de tout ce que disait l'homme de Dieu; mais il ne pouvait déjà plus répondre à son appel que par des larmes. Les Chananéens devinrent de plus en plus dangereux, par leur force matérielle qui n'était pas encore brisée, et plus encore par leur culte plein de séductions pour les sens et par leurs mœurs corrompues. Les anciens qui avaient entouré Josué moururent peu à peu; des beaux temps de l'élan guerrier et de l'enthousiasme religieux, il ne resta plus que le

grand prêtre Phinéhas, qui ne pouvait, de son bras vieilli, venger comme autrefois l'outrage fait aux mœurs et au nom de Jéhovah, et qui n'était pas capable de maintenir l'unité politique et religieuse des tribus, en les préservant de l'anarchie. L'idolâtrie et la corruption des mœurs augmentèrent de jour en jour ; les tribus, manquant de chef et de centre commun, devinrent étrangères les unes aux autres, et leur indifférence mutuelle menaça de dégénérer en hostilité.

Deux événements racontés dans le livre des Juges, et que nous devons faire remonter à l'époque qui suivit la mort de Josué et des anciens, montrent ce qu'étaient devenues, après si peu de temps, les belles espérances de Moïse et de son successeur. L'une est celle de ce lévite que les gens de la tribu de Dan prirent avec eux lorsqu'ils enlevèrent aux Chananéens la ville de Laïsch et l'appelèrent Dan, et qui, représentant Jéhovah par une idole au mépris du premier et du plus essentiel des préceptes du Décalogue, institua dans cette ville un culte rival de celui du Tabernacle de Siloh. L'autre est le massacre de la tribu de Benjamin par les autres tribus confédérées pour venger les outrages commis sur la femme d'un lévite d'Éphraïm. Les détails de ce dernier événement nous offrent le plus triste tableau des mœurs barbares de l'époque : la conduite infâme des habitants de Gabaa, le cadavre dépecé de la femme du lévite envoyé dans toutes les tribus pour servir de provocation à la guerre, le carnage qu'on fait des Benjamites, et où les innocents se trouvent confondus avec les coupables ; enfin l'expédition contre Jabès de Galaad dont on massacre les habitants, demeurés inactifs pendant les événements, pour donner leurs filles aux survivants de la tribu de Benjamin et permettre ainsi à cette tribu de se reconstituer. Ce sont là autant d'actes indignes d'un peuple policé, vivant sous un gouvernement régulier et sous des lois civilisatrices.

« En ce temps-là, dit le livre des Juges, après avoir rapporté ces deux horribles exemples, il n'y avait pas de roi dans Israël, et chacun faisait ce qui lui semblait bon. » Toute vie politique commune avait en effet cessé depuis la mort de Josué ; aucune autorité centrale n'existait plus. Les Israélites vivaient sous le régime morcelé des tribus et n'avaient pas d'autre gouvernement. La tribu se partageait en maisons, la maison en familles, comprenant les individus ; chacune de ces divisions collectives avait ses chefs : les princes des tribus, des maisons, des familles. Mais on eût cherché vainement une institution commune, en dehors

de celle du corps sacerdotal, qui n'avait pas de pouvoir effectif et politique. Sous un pareil régime, les liens nationaux devaient bien vite se relâcher, les tribus devenir indifférentes les unes aux autres. Deux choses seules pouvaient et auraient dû maintenir l'unité du peuple ; d'abord l'unité de croyance et de culte qui groupait toutes les tribus autour du Tabernacle de Siloh, puis le danger des divisions quand on était entouré de toutes parts de populations hostiles. Mais ces liens, d'une nature purement morale, n'étaient pas, en réalité, suffisants pour un peuple du caractère des Hébreux, et bientôt on vit combien ils conservaient peu de puissance.

Se plaisant dans les douceurs de la paix, les Hébreux s'allièrent avec les Chananéens, et abandonnant de plus en plus le sanctuaire national de Siloh, ils ne craignirent bientôt plus de se livrer au culte de Baal, d'Astoreth et de toutes les divinités phéniciennes. Le sentiment patriotique, qui devait toujours se retremper dans l'unité religieuse et dans les assemblées solennelles des fêtes mosaïques, se relâcha chaque jour davantage ; et bientôt les tribus isolées et sans chef se virent attaquées, soit par les nations voisines, soit par les ennemis qu'on avait eu l'imprudence de tolérer dans l'intérieur du pays, et qui commencèrent à se reconnaître et à acquérir des forces. De temps en temps, il est vrai, un homme énergique se mettait à la tête de certaines tribus, ou même de la nation tout entière, pour faire revivre l'esprit national et pour secouer le joug étranger ; mais il n'avait pas toujours la faculté, ni même la volonté de faire renaître le sentiment religieux et l'amour des institutions mosaïques, et après sa mort le peuple retombait dans l'anarchie. Pendant plusieurs siècles, ce fut une vicissitude perpétuelle de revers et de prospérités, d'anarchie et de dictature ; mais des institutions données à Israël sur le Sinaï, il n'en est pas question. C'est cette période que l'on a pris l'habitude d'appeler celle des *Juges* ou des *Suffètes*, traduisant ainsi le titre hébreu donné aux libérateurs temporaires, qui devenaient, par leurs exploits, premiers magistrats de la nation ou plus souvent d'une partie seulement de la nation.

Nous nous représenterions volontiers les Juges d'Israël comme ces hardis cheicks arabes qui, de nos jours encore, lèvent de temps en temps l'étendard de la révolte contre la domination des Européens, et, au nom d'Allah et de Mahomet, se prétendent des sauveurs, des mahdis. Un coup de main heureux, une bonne capture, une victoire, suffisent pour justifier aux yeux des Arabes leur mission divine, pour

en faire des chefs d'empires et grouper parfois autour d'eux des armées immenses.

C'est du vivant même de la génération qui suivit celle de la conquête, qu'eut lieu la première servitude d'Israël, destinée à châtier l'adhésion de la majorité du peuple au culte des divinités chananéennes. Un roi de la Mésopotamie occcidentale (*Aram Naharaïn*), nommé Kouschan-Rischathaïm, étendit alors sa domination à l'ouest de l'Euphrate jusqu'aux frontières du pays de Chanaan. Dans l'état où se trouvaient les Hébreux, ils ne purent défendre leur indépendance, et ils devinrent tributaires de Kouschan, qui les opprima pendant huit ans. Touché de leurs supplications, le Seigneur suscita pour les délivrer Othoniel, neveu de Caleb, qui, par la défaite des étrangers, les remit en liberté, état où ils se maintinrent quarante années.

Ce fut là le commencement des alternatives de servitude et de délivrance qui répondirent, durant toute la période des Juges, aux alternatives d'infidélité et de retour vers Dieu. Mais on tomberait dans une grande erreur historique et on se jetterait dans des difficultés inextricables si l'on croyait que ces années de servitude et d'indépendance s'étendirent toujours à tout le peuple d'Israël. C'est là un point depuis longtemps éclairci, et s'il reste des obscurités pour la science, c'est seulement quand il s'agit de déterminer exactement la limite géographique de chacune de ces invasions et leurs dates relatives. Quant à celle de Kouschan, il n'y a aucun motif de la borner, comme l'ont fait quelques critiques, aux contrées situées à l'est du Jourdain, que ce roi dut rencontrer les premières. Outre que la chronologie ne trouve point d'embarras à faire entrer ces huit années de servitude et ces quarante années de repos dans l'histoire générale de la nation hébraïque, un peuple qui vient châtier l'adhésion des tribus d'Israël au culte phénicien n'a pas dû manquer d'envahir la Palestine occidentale, d'où ce culte avait sans doute pénétré chez les tribus de l'orient.

Il est, du reste, impossible de présenter de l'époque des Juges un tableau historique et surtout chronologique complet. Le livre des Juges, que nous pouvons seul consulter pour cette époque, n'est point proprement un livre d'histoire ; tout y est raconté d'une manière décousue, et les événements s'y succèdent sans suite rigoureuse, sans que l'auteur s'y soit astreint à un ordre de temps invariable. C'est un recueil de traditions détachées sur la phase républicaine de la nation, composé probablement sur d'anciens poèmes et sur des légendes populaires qui

célébraient la gloire des héros de cet âge. Ce recueil, qui date des premiers temps de la royauté, paraît avoir eu surtout pour but d'encourager le nouveau gouvernement à achever l'œuvre commencée par Josué et de montrer au peuple tous les avantages d'une monarchie héréditaire. Pour cet objet, il suffisait de faire voir par une série d'exemples quels avaient été les désordres auxquels s'étaient livrés les Hébreux avant la fondation de la royauté ; quelles suites malheureuses avait eues la faiblesse des Israélites envers les Chananéens, et comment le pouvoir temporaire d'un seul les avait toujours préservés d'une ruine totale. Il ne faut donc pas penser à établir avec exactitude l'ordre chronologique des faits et l'époque de chaque suffète. Les savants qui l'ont tenté se sont donné une peine inutile, et tous leurs efforts ont échoué. Non seulement le premier livre de Samuel et le premier livre des Rois donnent deux chiffres absolument différents pour la durée de la période des Juges ; mais l'historien Josèphe, rapporteur fidèle des traditions de la Synagogue, a jusqu'à trois manières opposées de compter le même intervalle de temps. Et maintenant que le progrès des connaissances dans le domaine de l'histoire et de la chronologie égyptienne permet de nourrir l'espérance d'arriver à déterminer bientôt, d'une manière certaine, par le synchronisme avec les annales de l'Égypte, la date précise de l'Exode, on est forcé de reconnaître qu'il faudra réduire le temps écoulé de la sortie d'Égypte à l'établissement de la monarchie en Israël beaucoup plus que ne le faisait aucun des calculs jusqu'à présent proposés.

§ 3. — AOD, SAMGAR, DÉBORA, GÉDÉON ET JEPHTÉ.

Quarante ans après la première servitude, eut lieu l'invasion d'Églon, roi des Moabites, uni aux Ammonites et aux Amalécites, qui tint sous le joug pendant dix-huit ans les Israélites prévaricateurs. Il est évident que cette grande coalition ne se borna plus à envahir le territoire des tribus de l'est, voisines des Ammonites. Le pays de Moab était au sud-est de la mer Morte, et c'était par le sud que les Amalécites pouvaient le plus facilement aborder la Terre Promise ; ces peuples avaient dû, par conséquent, attaquer la tribu de Juda, et d'ailleurs les circonstances du soulèvement montrent que l'ennemi s'était établi jusqu'au cœur du pays. En effet, Aod (*Ehoud*), fils de Géra, de la tribu de Benjamin.

Pays de Damas
Dimeschk (Damascus)
Hoba
Mt Liban
ARAMÉENS
Mont Hermon
Pays de Gessur
Argob
(60 Villes)
MANASSÉ
Astaroth Karnaïm
Edrei
Basan
Botsra
Ramoth Galaad
Mgnes de Galaad
Mahanaïm
Jabès Galaad
Havoth Jaïr (23 Villes)
Laïsch plus tard Dan
Lac de Mérom
Lac de Kinnereth
Jourdain
PHÉNICIENS
Sidon
Sarepta
Nazana
Avatha
Tsor (Tyrus)
Tsor (Palaetyrus)
Kana
Misrephoth Mayim
Achzib (Ecdippa)
Aco
Dor
Miscal
Hazor
Achsaph
Mizpa
Rehob
Baal Gath
Eyon
Kades Nephthali
Bethanath
Uma
El Kosch
Caicna
Adama
Merom
Janoha
NEPHTHALI
Helkath
Migdol
Ajalon
Rama
En Hazor
Hukkok
Kinnereth
Beth-Arbel
Rakath
Hamath
Kedesh
Rimmon
Kitron
Amead
Bethlehem
Simron
Japhia
Gath-Hepher
Dabrath
Thabor
Sion
Chesulloth
Mareala
Jokneam
Jedeala
ZÉBULON
Hepher
Endor
Sunem
Esdrelon
Mageddo
Hadad-Rimmon
Thaanach
Anaharath
Bethsean
Engannim
Gelboë
Dothan
MANASSÉ
Saron ou de Dor
Bezek
Assor
Thébès
Abel
Mehola
En Thapuah

La Palestine partagée entre les douze tribus.

ayant frappé Églon d'un coup mortel en lui présentant le tribut de son district, dans une audience particulière, à Jéricho, ville où ce prince se tenait alors, appela le peuple à prendre les armes; les Israélites occupèrent les gués du Jourdain qui formaient la voie la plus directe de communication entre la Palestine centrale et le territoire de Moab, et ils tuèrent dix mille soldats moabites qui essayaient de regagner leur pays. Mais on ne peut appliquer aussi à la Palestine entière les quatre-vingts ans de repos qui furent obtenus par ces éclatantes victoires. En effet, immédiatement après ce succès des Israélites, l'Écriture mentionne la résistance opposée, dans le sud, aux Philistins par Samgar, fils d'Anath, à la tête d'une troupe de laboureurs armés de leurs instruments aratoires. Vers le même temps, elle nous raconte une nouvelle servitude, qui ne dut s'étendre aussi qu'à une portion du pays.

Les Chananéens du nord, jadis vaincus par Josué, étaient redevenus très puissants et avaient repris la plus grande part du pays conquis par les Hébreux. Comme du temps de Josué, ils avaient à leur tête un roi du nom de Jabin, qui résidait à Hazor, leur ville principale, dont Saulcy a retrouvé les gigantesques remparts[1]. Avec ses neuf cents chars de guerre et une nombreuse armée, il opprima les tribus du nord, sur lesquelles il fit peser son joug pendant vingt années. Ses troupes étaient commandées par Sisara, qui avait son quartier général dans une ville appelée *Haroseth des païens*.

Barac, fils d'Abinoam, de la tribu de Nephtali, fut alors appelé aux armes par la prophétesse Débora, qui rendait la justice et prêchait les préceptes de la loi aux populations de son voisinage, assise dans un bois de palmiers entre Rama et Béthel, dans la montagne d'Éphraïm. Il marcha à l'ennemi accompagné de la prophétesse, et vainquit complètement Sisara, qui fut assassiné dans sa fuite par Jahel, femme d'un descendant du beau-frère de Moïse. Le cantique que chanta Débora avec Abinoham, pour célébrer cette grande victoire, est un des plus beaux morceaux de la poésie biblique: l'énergie farouche de l'époque où vécurent les Juges d'Israël s'y reflète de la manière la plus saisissante.

Bénissez Jéhovah !
Parce qu'il a rendu vaillants les guerriers d'Israël;
Parce qu'il a fait que le peuple s'est sacrifié.
Rois, écoutez ! princes, prêtez l'oreille !

[1] *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*, t. II.

Je vais chanter un cantique à Jéhovah ;
Un psaume à Jéhovah, le dieu d'Israël.

O Jéhovah ! quand tu sortis de Séir,
Quand tu quittas le pays d'Édom,
La terre a tremblé devant ta face,
Les nuées du ciel se sont fondues.
Les monts ont chancelé en présence de Jéhovah !
Le Sinaï lui-même, devant Jéhovah, le dieu d'Israël.
Aux jours de Samgar, fils d'Anath,
Aux jours de Jahel, les routes étaient désertes ;
Les voyageurs allaient par des chemins détournés.
Les villes ouvertes n'étaient plus habitées en Israël ;
Elles ne furent plus habitées
Jusqu'au jour où je me suis levée, moi, Débora !
Je me suis levée comme la mère d'Israël.
Israël choisissait de nouveaux Élohim ;
Aussitôt la guerre était aux portes,
Et nulle part, une lance ou un bouclier,
Dans cette cohue de quarante mille Israélites.
Mais, réjouis-toi, mon âme,
En l'honneur des chefs d'Israël
Et des hommes de bonne volonté.
Bénissez Jéhovah, vous qui montez sur des ânesses blanches,
Vous qui êtes assis sur le tribunal,
Vous qui pouvez parcourir les chemins, chantez !
Qu'on entende la voix des flûtes près des fontaines ;
Qu'on célèbre les justices de Jéhovah ;
Dans tous les bourgs d'Israël,
Que le peuple accoure aux portes !
Debout, debout, Débora,
Debout, debout, entonne un chant d'allégresse !
Debout, Barac, et saisis les captifs,
Fils d'Abinoam !
Voilà que celui qui paraissait anéanti
Domine les plus puissants.
Jéhovah m'a fait dompter les plus forts.
. . . .
Les rois sont venus ; ils ont livré bataille ;
Les rois de Chanaan ont livré bataille
A Tahanak, près des eaux de Mageddo,
Mais ils n'ont pu emporter notre argent.
Du haut du ciel, les étoiles combattaient pour nous,
Les étoiles combattaient contre Sisara.
Le torrent de Cison, le torrent de nos pères,
Le Cison a roulé leurs cadavres.
Mon souffle puissant a anéanti leur force.
Alors, le sabot de leurs chevaux s'est brisé,
Dans la fuite rapide ; ils ont fui, ces braves !.....
Bénie soit parmi les femmes, Jahel,
La femme de Héber le Kénite ;
Qu'elle soit bénie parmi les femmes qui habitent sous la tente.

Sisara lui demande de l'eau,
Elle lui offre du lait ;
Dans la coupe des grands, elle lui présente de la crème.
Mais sa main gauche a saisi un clou,
Sa main droite, un marteau d'ouvrier.
Elle frappe Sisara et lui fend la tête ;
Elle lui transperce et déchire le front.
Il s'affaisse, il s'étend à ses pieds.
C'est là qu'il a chancelé, là, qu'il est tombé, défiguré.

A la fenêtre, la mère de Sisara
Regardait, impatiente, derrière le treillis :
« Pourquoi, disait-elle, son char tarde-t-il à venir ?
Pourquoi se fait-il attendre, le bruit de ses chariots ? »
Les plus sages entre les princesses lui répondaient,
Et elle-même se disait, comme elles :
« Sans doute, maintenant, on ramasse, on partage le butin ;
A chaque guerrier, on distribue une ou deux esclaves.
Sisara prend pour lui les étoffes bigarrées,
Les vêtements colorés et brodés
Aux deux bouts, pour mes épaules. »

O Jéhovah, qu'ainsi périssent tous tes ennemis !
Et que ceux qui t'aiment brillent comme le soleil
Quand il rayonne de tout son éclat !

Après la défaite de l'armée de Sisara, les Hébreux enlevèrent la ville de Haroseth, puis celle de Hazor, et mirent à mort le roi Jabin. La Bible dit formellement que c'est avec les seules forces de Nephtali et de Zabulon, avec dix mille combattants seulement, que Barac prit l'initiative de la guerre et gagna la bataille du torrent de Cison. Il ressort du cantique que le général hébreu reçut ensuite l'assistance des Benjaminites, de la tribu d'Issachar et de celle d'Éphraïm ; mais Ruben se divisa, une partie de ses chefs refusant de prendre part à la guerre. Les tribus de Juda et de Siméon, reculées vers le sud, furent tout à fait en dehors de ces événements. Le pays de Galaad, au delà du Jourdain, demeura immobile, et les tribus maritimes de Dan et d'Aser, bien voisines pourtant du théâtre de la guerre, ne quittèrent pas leurs occupations pacifiques. C'est là un des plus frappants exemples de ces divisions ou de cette timide et apathique indifférence entre les tribus, qui, résultant du relâchement de la foi commune, fut alors plus d'une fois funeste aux Hébreux. Dieu se sert souvent de nos vices mêmes pour nous en infliger le châtiment.

Quarante années de paix suivirent cette lutte, mais pour les tribus qui avaient combattu seulement ; car les fautes du reste d'Israël lui attirèrent

un autre fléau, et il fut livré sept ans à la tyrannie des Madianites. Les Amalécites et les tribus bédouines du désert de Syrie s'étaient joints à eux pour faire des incursions continuelles en Palestine. Parcourant le pays de l'est à l'ouest, jusque vers Gaza, ils y campaient avec leurs troupeaux et leurs nombreux chameaux; ils pillaient les bestiaux des Hébreux, et, semblables aux nuées des sauterelles, ils ravagaient les campagnes, détruisaient les récoltes et amenaient la famine. Les Israélites étaient obligés alors de mettre leurs bestiaux et les produits de leurs terres à l'abri, dans des souterrains et dans des lieux fortifiés. Le peuple humilié implora l'assistance de Dieu, et Dieu fit appel, par la voix d'un ange, à la foi et au courage de Gédéon, fils de Joas, de la tribu de Manassé. Celui-ci donna le signal de l'insurrection contre les étrangers en renversant l'autel élevé dans son village à Baal. A la première nouvelle du mouvement, les Madianites et leurs alliés se mirent en campagne. Gédéon, appelant à lui les tribus de Manassé, d'Aser, de Zabulon et de Nephtali, que les dévastations avaient moins épuisées que les autres et qui, par conséquent, étaient plus en état de faire la guerre, se prépara à combattre. Mais Jéhovah ne voulut pas que son peuple attribuât la victoire au nombre des combattants. Par son ordre, Gédéon mit à part trois cents hommes seulement; tout le reste fut tenu en arrière comme armée de réserve. Les trois cents combattants d'élite surprirent de nuit, partagés en trois corps, le camp des Madianites. Ils s'étaient armés de trompettes et de torches renfermées dans des vases qu'ils brisèrent en criant : « L'épée de Jéhovah et de Gédéon. » Les ennemis, saisis de trouble et croyant voir un Israélite dans chacun de ceux qu'ils rencontraient, s'entr'égorgèrent. Les hommes de Nephtali, d'Aser et de Manassé se mirent à leur poursuite ; les Éphraïmites occupèrent les gués du Jourdain, et Gédéon poursuivit, jusqu'au delà du fleuve, ceux qui avaient échappé; l'armée ennemie fut exterminée. Ce fut, sans contredit, une des plus complètes et des plus décisives victoires qu'aient jamais remportées les Hébreux; car, à dater de ce jour, l'histoire ne fait plus mention des Madianites. Des excès, qui montrent combien les mœurs des Israélites étaient alors dures et sauvages, souillèrent ce succès. Gédéon égorgea de sa main les deux principaux chefs de l'ennemi, devenus ses prisonniers. Il fit mettre à mort dans les plus atroces supplices tous les anciens des deux bourgs de Succoth et de Phanuel, qui, craignant la vengeance des Madianites, avaient refusé des provisions à ses soldats.

Gédéon refusa la royauté que lui offrait une partie des Israélites, mais il administra pendant assez longtemps les tribus qui l'avaient suivi à la guerre. Le livre des Juges dit pendant quarante ans, mais on ne saurait prendre à la lettre cette expression qui y revient à chaque instant et qui, on l'a prouvé, y indique simplement un espace de temps indéterminé, correspondant approximativement à la durée d'une génération. La fidélité à la loi divine, déjà fort ébranlée sous la direction de Gédéon, qui croyait honorer Jéhovah en lui élevant une idole dans sa ville natale, disparut tout à fait après sa mort, et Baal fut adoré chez le peuple de Dieu. L'un des fils du vainqueur des Madianites, Abimélek, soutenu par les habitants de Sichem, recruta des misérables et des vagabonds, avec lesquels il égorgea presque tous ses frères et se forma, dans le pays de Sichem, un petit royaume qu'il garda trois ans ; il périt alors dans une guerre civile, en assiégeant la ville de Thébès. Une pierre de meule lancée par une femme, lui brisa la tête.

Thola, son cousin, fut reconnu suffète d'Israël pendant vingt-trois années, et après lui Jaïr de Galaad pendant vingt-deux ans. Nous ne savons pas quelles furent les particularités de leur gouvernement, mais l'Écriture nous apprend qu'Israël s'étant adonné au culte des idoles de Sidon, de Moab, d'Ammon et des Philistins, Dieu le livra de nouveau à ses ennemis.

Les Ammonites envahirent le territoire des tribus de la Pérée, qu'ils tinrent sous leur autorité pendant dix-huit ans. De là, franchissant le Jourdain, ils poussaient quelquefois des incursions sur les terres de Juda, de Benjamin et d'Éphraïm. Les supplications des opprimés touchèrent à la fin le Seigneur, qui voulut bien assister son peuple, et la guerre commença. Les habitants de Galaad, qui était comme la capitale de la Pérée, n'ayant parmi eux aucun homme en état de conduire les opérations, s'adressèrent à un chef de bande du voisinage appelé Jephté (*Yiphtha*) ; le métier de voleur de grands chemins n'était pas alors, aux yeux des Hébreux, plus déshonorant qu'il ne l'est aujourd'hui pour les Arabes et, en général, les populations qui vivent de la vie nomade et regardent le désert comme leur propriété où personne n'a le droit de s'aventurer sans leur permission. Il fut reconnu comme général, et les négociations qu'il tenta d'ouvrir n'ayant point abouti, il remporta sur les Ammonites de grands avantages qui délivrèrent la contrée. C'est alors que Jephté, par suite d'un vœu coupable et insensé, sacrifia sa propre fille. Il avait juré d'offrir en holocauste, s'il était vainqueur,

le premier être vivant qu'il rencontrerait sur le seuil de sa demeure. Ce fut sa fille qui, la première, accourut vers lui avec des instruments de musique et des chants de triomphe. Jephté se crut obligé par son serment, et sa fille ne fit pas de résistance. C'était là un sacrifice impie et formellement contraire à la loi de Moïse, qui ne permettait de sacrifier que certains animaux et interdisait les immolations humaines. Mais ces horribles immolations étaient habituelles parmi les populations païennes qui environnaient les Israélites, et les préceptes de la Loi étaient tombés dans un complet oubli.

Les Éphraïmites, qui n'avaient point pris part à la guerre, eurent honte de leur conduite, et, s'en prenant à Jephté, ils lui reprochèrent de ne les avoir pas appelés à combattre ; la querelle s'envenimant, ils en vinrent même aux mains avec les habitants de Galaad, qui en firent un grand carnage. Les gens de Galaad, ayant occupé les gués du Jourdain, tuèrent pendant plusieurs jours tous les Éphraïmites qui essayaient de passer pour regagner leur pays et qu'ils reconnaissaient à certaines particularités de prononciation. Après six ans d'une administration si agitée, Jephté mourut, et il eut pour successeurs Abesan de Bethléem, Élon, de la tribu de Zabulon, et enfin Abdon de Pharathon en Éphraïm dont les gouvernements comprennent un espace d'environ vingt-cinq ans. Mais aucun de ces suffètes n'étendit son autorité au delà des tribus du nord et de la Pérée. Pendant qu'ils y gouvernaient, d'autres événements, beaucoup plus graves et plus importants, se passaient chez les tribus du sud et de l'ouest.

§ 4. — LES PHILISTINS. — HÉLI ET SAMUEL.

Nous allons assister maintenant à une lutte longue et opiniâtre dans le midi de la Palestine, lutte qui amènera d'abord pour les Hébreux des désastres plus considérables qu'à aucune des époques antérieures, mais qui finira par réunir toutes les tribus d'Israël sous un même drapeau et par faire revivre, avec le culte de Jéhovah, l'esprit national et l'amour des anciennes institutions. A l'époque de leur histoire où nous sommes parvenus, les Israélites se trouvent tout d'un coup en face d'un nouvel ennemi, que Moïse et Josué ne paraissent pas avoir prévu, qu'ils ne mentionnent pas au nombre des dangers dont le peuple aura à se garder, mais qui entre en scène avec une puissance

presque irrésistible et menace d'anéantir toute indépendance et toute vie nationale chez les Hébreux. Les Chananéens, à ce moment, disparaissent presque absolument de l'histoire de la Palestine ; ils ne menacent plus Israël de l'oppression, ils ont cessé d'être un danger ; tout montre que leur puissance est définitivement brisée, non pas tant par suite de la dernière victoire de Barac et de Débora, que par une cause extérieure. C'est au sud que se montre le nouvel ennemi, les Philistins. Dans tout le Pentateuque, Moïse ne les nomme jamais parmi les populations que les Hébreux devaient expulser de la Terre Promise ; il n'en est pas non plus question sous Josué, ni tout de suite après sa mort, lorsque la tribu de Juda s'empara temporairement des villes de Gaza, Ascalon et Accaron, alors détenues par les Énacim. La première mention des Philistins que la Bible renferme, est faite à l'occasion des exploits de Samgar, mais ils ne paraissent pas encore à ce moment avoir été bien redoutables ; rien ne fait prévoir l'ascendant supérieur avec lequel ils vont se montrer dans la période des annales hébraïques dont nous avons atteint le seuil.

Ce n'est en grande partie que tout récemment, et à l'aide des documents hiéroglyphiques de l'Égypte, que l'origine, la race et les débuts de l'histoire des Philistins ont été définitivement éclaircis. Mais les conquêtes de la science ont été assez considérables pour que l'on puisse être maintenant affirmatif sur ces différents sujets. Les Philistins n'avaient aucun rapport d'origine avec les autres populations de la Syrie. Ils n'étaient ni du sang de Cham comme les Chananéens, ni de celui de Sem, comme les Israélites, mais bien du sang de Japhet. Étroitement apparentés aux peuplades primitives de la Grèce et de l'Archipel, ils appartenaient de même à cette grande race des Pélasges qui domina dans un temps sur tout le bassin de la Méditerranée, et leur nom de *Philistins* ou *Pilistins* renferme les mêmes éléments essentiels que celui de *Pelasgi*[1]. Un grand nombre de témoignages de la littérature sacrée et des auteurs profanes s'accordent à désigner l'île de Crète comme ayant été leur berceau ou du moins leur premier établissement connu[2].

[1] Le caractère pélasgique des Philistins a été d'abord établi par Hitzig, *Urgeschichte und Mythologie der Philistæer*, Leipzig, 1845, et Stark, *Forschungen zur Geschichte und Alterthumskunde der Hellenischen Orients*, Iéna, 1852.

[2] Tacite dit formellement qu'ils venaient de Crète. (*Hist.*, V, 2.) Le premier livre de Samuel (XXX, 14), Ezéchiel (XXV, 16) et Sophonias (II, 5), appellent les Philistins *Crethim*, c'est-à-dire Crétois. Le géographe Étienne de Byzance attribue la fondation de Gaza au

C'est de là qu'ils vinrent par mer attaquer et occuper le pays qui reçut d'eux le nom de Palestine. Leurs principales divinités étaient Marna, principalement adoré à Gaza, les fameux dieux-poissons d'Ascalon dont le culte se mêlait à la légende de Sémiramis, Bel-Dagon, représenté avec un corps d'homme et une queue de poisson, enfin la déesse Dercéto, qui n'était autre chose que l'Istar assyrienne (Astarté) ou qui, du moins, dans la suite, finit par se confondre avec elle.

Nous avons vu, dans le livre de cet ouvrage qui traite de l'histoire d'Égypte, que les grands bas-reliefs historiques du palais de Médinet-Abou, à Thèbes, retracent précisément toutes les péripéties de la guerre acharnée et terrible dans laquelle le pharaon Rhamsès III, quelques années après la conquête du pays de Chanaan par Josué, s'efforça de repousser leur invasion. Les Philistins furent alors vaincus, mais incomplètement, et en échange de leur soumission à son sceptre, le roi d'Égypte dut se décider à leur accorder des terres sur le littoral asiatique voisin de l'Égypte[1]. Ce fut le noyau de leurs établissements et de leur puissance. Ils commencèrent humblement, faibles encore et soumis au vasselage de l'Égypte ; et telle devait être leur situation lors de la tentative sur les tribus les plus méridionales d'Israël, que Samgar ne paraît pas avoir eu grand'peine à les repousser avec quelques bandes de paysans rassemblés à la hâte et mal armés.

Mais la décadence rapide de la puissance égyptienne permit d'abord aux Philistins de secouer toute suzeraineté. De nouvelles émigrations venues de la Crète les fortifièrent ; ils devinrent maîtres des cinq villes puissantes de Gaza, Azoth, Ascalon, Gath et Accaron, qui formèrent les capitales de cinq principautés unies par un lien étroit de confédération. Tandis qu'Israélites et Chananéens s'épuisaient dans des guerres continuelles, leur puissance grandissait en silence. Un jour vint où ils se sentirent assez forts pour prétendre à la domination sur tout l'ancien pays de Chanaan. Ils avaient une flotte considérable et l'avaient exercée dans le honteux métier de la piraterie. Ils vinrent par mer assaillir les villes de la côte de Phénicie, où s'étaient concentrées toute la vie et toute la puissance nationale des Chananéens, depuis que leur force sur terre avait été brisée par Josué. Ce qui restait de petites principautés chananéennes dans l'intérieur du pays ne se soutenait plus dès lors

fabuleux Minos, personnification de la puissance crétoise. Enfin le grand Dieu de cette ville, Marna, a toujours été assimilé au Jupiter de Crète.

[1] Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. II, p. 307 et suiv.

que par l'appui de ces villes, parvenues par le commerce maritime à un degré d'opulence sans égale. Vers 1200 avant Jésus-Christ, les Philistins prirent et réduisirent en cendres Sidon, la principale des cités phéniciennes, qui avait alors la suprématie sur toutes les autres [1]. Le désastre fut si complet que la Phénicie disparaît alors de l'histoire pour un demi-siècle, jusqu'au jour où Tyr est devenue assez forte pour reprendre l'héritage de Sidon. C'est vers la même époque, qu'après avoir anéanti temporairement, de cette manière, la puissance phénicienne, les Philistins entreprirent de soumettre à leur autorité le peuple d'Israël.

Lorsque les Ammonites envahirent la Pérée et y établirent cette domination qui fut brisée par Jephté, ils étaient alliés aux Philistins, qui entrèrent concurremment sur le territoire des tribus méridionales et y imposèrent leur joug, d'autant plus lourd que la tyrannie de ce peuple était exercée avec ordre et méthode, conformément à des pratiques administratives savantes et régulières. Tandis que les tribus du nord et de l'est parvenaient à se délivrer des Ammonites et jouissaient d'un repos momentané sous le gouvernement des trois suffètes successeurs de Jephté, les Philistins continuaient à opprimer les provinces méridionales, et chaque jour leur puissance s'y consolidait et s'y étendait, malgré la résistance de la population israélite. C'est cette résistance populaire que le livre des Juges personnifie dans les exploits de Samson. Sans doute ce Samson, fils de Manué (*Manoah*), du village de Saraa dans la tribu de Dan, est un personnage historique qui, comme le dit très bien le savant historien des Philistins, Stark [2], jouait alors, dans le sud de la Palestine, le rôle d'un défenseur du peuple, et offrait aux Israélites de ces districts un centre de résistance nationale et d'unité dans une localité déterminée, mais sans parvenir à former un établissement politique sérieux. Les indications que fournit le livre des Juges sur son mariage avec une femme philistine de Thamnatha, sur les désordres de sa vie, sur sa force surhumaine et les procédés étranges auxquels il avait recours pour faire la guerre aux Philistins, ont un caractère précis qu'il serait impossible de méconnaître. Elles constituent en même temps un tissu de faits qui sortent évidemment de l'ordre naturel et ne peuvent s'expliquer que par l'intervention divine.

[1] Justin, XVIII, 3.

[2] *Forschungen*, p. 159-160. Pour le Dr Steinthal (*die Sage von Simson*), Samson n'est qu'un dieu solaire.

Sur la fin de sa carrière, Samson, dont la force herculéenne avait été trahie par sa femme Dalila, fut fait prisonnier par les Philistins à qui il avait fait tant de mal et contre lesquels il avait toujours lutté avec tant d'opiniâtreté et d'énergie. Ses ennemis se vengèrent en lui crevant les yeux et le forcèrent, comme le dernier des esclaves, à tourner la meule d'un moulin. Mais bientôt Jéhovah rendit à Samson, avec sa chevelure, une partie de sa force musculaire, et un jour qu'on célébrait à Gaza une fête en l'honneur du dieu Dagon, le vieil athlète, amené dans la salle du festin pour servir de risée à tout le peuple, s'approcha de deux des colonnes de l'édifice. Il les secoua si fort qu'il les ébranla, en s'écriant : « Que je meure avec les Philistins ! » La voûte du temple s'effondra, ensevelissant sous ses ruines, avec Samson lui-même, plusieurs milliers de Philistins.

Tandis que ces choses se passaient dans le sud, de grands efforts avaient lieu dans le nord de la terre d'Israël pour rétablir la pureté de la religion, et l'unité nationale, dont elle était la sauvegarde. Un prêtre de la lignée d'Ithamar, dernier fils d'Aaron, nommé Héli, avait usurpé le souverain sacerdoce sur la lignée d'Éléazar, à qui cette fonction appartenait légitimement, par le choix de Moïse[1]. Il se fit pardonner son usurpation en restaurant le tabernacle de Siloh, abandonné depuis plusieurs générations et tombé dans le plus déplorable état de délabrement; à force de zèle et de soins il parvint à ramener le concours des fidèles vers cet unique sanctuaire légal du culte du vrai Dieu, centre véritable, institué par Moïse, de la vie nationale du peuple choisi. Abdon étant mort, Héli fut élu juge ou suffète par les tribus du nord et de l'est, demeurées seules indépendantes. Celles du sud et de l'ouest, écrasées sous le poids de la domination philistine, tournèrent leurs regards vers lui et le considérèrent comme leur chef légitime, dont la tyrannie étrangère empêchait seule l'autorité de s'exercer.

Cette réunion du pouvoir civil et du pouvoir sacerdotal sur la tête d'Héli, ce retour du peuple israélite à la foi de ses pères et aux idées d'unité, auraient dû avoir les résultats les plus heureux. Mais Héli n'était

[1] Il y avait eu seulement trois grands prêtres de la lignée d'Éléazar, entre Pinéhas et Héli. Ceci prouve surabondamment combien il est nécessaire de réduire les calculs habituellement faits sur la durée de la période des Juges. Les plus modérés de ces calculs comptent en effet près de trois siècles entre la mort de Josué et l'avénement d'Héli au pontificat. Trois pontifes seulement ne peuvent avoir rempli un pareil intervalle de temps, et la succession des chefs du sacerdoce est le seul élément de chronologie positive et régulière que nous ayons pour cette époque de l'histoire des Israélites.

pas l'homme capable de sauver à la fois la religion et l'État, de réunir tout Israël sous un même drapeau pour le conduire à la victoire. Il n'avait rien du génie nécessaire à cette magnifique mission. Vers la fin de sa vie surtout, la déplorable faiblesse du grand prêtre pour ses deux fils, Ophni et Phinéhas, vint compromettre tout le bien qu'il avait pu faire et aggraver considérablement la mauvaise situation du pays. Les fils d'Héli profanaient le lieu saint, détournaient les offrandes faites au Seigneur et excitaient les murmures de tout le peuple. Les femmes même n'étaient pas en sûreté quand elles veillaient au seuil du Tabernacle. Le grand prêtre se contentait d'adresser à ses indignes fils quelques molles réprimandes. Vainement un prophète vint annoncer à Héli qu'il serait puni de sa faiblesse, que sa famille perdrait le pouvoir qu'il n'avait pas su exercer, et que ses fils périraient. Un enfant inspiré de Dieu rappela plusieurs fois, mais sans effet, au malheureux père les menaces suspendues sur sa tête. C'était le jeune Samuel, de la tribu de Lévi, fils d'une femme de Rama, dans le pays d'Éphraïm, accordé aux vœux de sa mère, la pieuse Anna, après une longue stérilité, et élevé à Siloh, dans le sanctuaire où, vêtu de l'éphod, il servait le grand prêtre à l'autel des sacrifices. C'était lui que la Providence avait choisi pour remplir un peu plus tard la mission du libérateur.

La prédiction, souvent répétée par Samuel, ne tarda pas à s'accomplir. Les Philistins, toujours ambitieux et résolus à s'emparer de tout le pays, menacèrent les tribus du nord. Ils rassemblèrent une armée pour les attaquer, à Aphec, dans la plaine d'Esdrelon (*Yezreël*). Les Hébreux vinrent les y combattre et furent repoussés avec une perte de quatre mille hommes. On fit venir alors, ce qui ne s'était plus fait depuis la prise de Jéricho, l'arche d'alliance elle-même, conduite par Ophni et Phinéhas, dans le camp d'Israël, pour donner à ses guerriers plus d'ardeur et de courage dans l'action qui allait décider de l'indépendance nationale. Mais une nouvelle et plus terrible épreuve attendait encore les Hébreux. Ils furent mis en déroute après avoir laissé trente mille soldats sur le champ de bataille. Un homme de la tribu de Benjamin échappa au carnage, courut en toute hâte jusqu'à Siloh où il parvint le même jour, les vêtements déchirés, la tête couverte de poussière. Le grand prêtre Héli, dit la Bible, était à ce moment assis sur un siége, à côté du chemin ; il était dans l'attente, et son cœur tremblait pour l'arche de Jéhovah. Et quand l'homme entra dans la ville, apportant la nouvelle, tout le monde se mit à se lamenter. Héli entendant cette

grande clameur demanda : « Quelle est la cause de ce tumulte? » Et l'homme, se précipitant, raconta ce qui venait d'arriver. Or, Héli était âgé de quatre-vingt-dix-huit ans et ses yeux étaient à demi éteints, de sorte qu'il ne pouvait voir. Le messager lui dit : « J'accours du champ de bataille aujourd'hui même. — Comment l'affaire s'est-elle passée? dit Héli. » Et le messager reprit : « Israël a fui devant les Philistins, et il y a eu un grand désastre de nos troupes ; tes deux fils Ophni et Phinéhas sont morts ; l'arche de Jéhovah a été prise ! » En entendant dire que l'arche était prisonnière, Héli tomba de son siège à la renverse, se brisa la nuque et mourut.

Cependant la main de Dieu s'appesantit sur les Philistins, qui avaient déposé l'arche comme un trophée à Azoth, dans le temple de leur dieu Dagon, de la même façon que les conquérants ninivites plaçaient dans les sanctuaires de leurs dieux les statues des divinités de leurs ennemis vaincus. Une épidémie ravagea leurs villes ; ils y reconnurent un châtiment de cette profanation et, après quelque hésitation, ils se décidèrent à rendre aux Israélites l'arche, qui fut d'abord déposée à Bethsamès (*Beth-Semes*), l'une des villes lévitiques, puis à Kiryath-Yarim. Mais ils ne renoncèrent pas pour cela au pouvoir que la victoire leur avait donné sur le peuple vaincu. La bataille livrée aux environs d'Aphec leur avait livré, dans sa totalité, le territoire des tribus septentrionales, jusqu'alors demeuré à l'abri de leurs atteintes. Israël tout entier leur demeura soumis, privé de son indépendance et durement opprimé. Mais cette oppression même prépara la délivrance définitive , en faisant enfin comprendre à tous les Israélites où les menait l'abandon du culte du vrai Dieu et des préceptes de la Loi, en leur montrant qu'il n'y avait de salut possible qu'à se grouper résolument autour de Jéhovah.

La servitude dura vingt ans, que Samuel passa dans le silence et dans la retraite, se préparant à la mission à laquelle Dieu l'appelait et méditant sur les moyens de l'accomplir. Lorsqu'il crut enfin le moment venu, il sortit de sa retraite de Siloh, pour se mettre à la tête de ses concitoyens et les encourager à reconquérir leur indépendance. Il les exhorta d'abord à quitter le culte des Baalim chananéens et toute espèce de culte idolâtre, pour n'adorer que le dieu d'Abraham et de Moïse, qui seul pouvait les délivrer du joug des Philistins. Voyant les Hébreux sincèrement disposés à se laisser guider par lui et à former un ensemble compact autour des symboles du Dieu unique, il convoqua une assemblée

générale du peuple à Masphah, sur le territoire de Gad, où l'on était un peu moins sous les regards directs des Philistins. Là, les représentants des diverses tribus confessèrent hautement qu'Israël avait péché en s'éloignant du culte de son Dieu ; en signe de pénitence, un jour de jeûne fut ordonné. Puis l'assemblée proclama solennellement Samuel, suffète d'Israël.

Les Philistins s'indignèrent de cet acte d'indépendance de la part d'une nation qu'ils croyaient assujettie à toujours, et se mirent en campagne pour châtier les rebelles. Mais Dieu les effraya par un orage ; attaqués à Masphah, les Israélites les culbutèrent et les mirent en pleine déroute, en leur tuant beaucoup de monde. Profitant immédiatement de ce succès, les Hébreux, conseillés par Samuel, prirent alors eux-mêmes l'offensive contre les Philistins, les battirent dans toutes les rencontres, les forcèrent à rendre les villes qu'ils avaient prises et à signer une paix très honorable pour Israël, dont ils durent reconnaître l'indépendance après l'avoir opprimé pendant quarante ans. Cette paix laissa pourtant aux Philistins le droit d'entretenir un poste armé à Gabaa, et une autre clause imposa aux districts hébreux voisins de leur frontière, de rester désarmés pour être hors d'état de les attaquer.

Tant que gouverna Samuel, les Philistins, suivant l'expression de la Bible, « furent tenus en échec par la main du Seigneur, » et n'osèrent plus attaquer les Israélites. Les peuplades chananéennes qui demeuraient mêlées aux tribus du nord, et que la défaite des Philistins avait délivrées de la servitude autant que les Hébreux, vivaient en paix avec ceux-ci et entretenaient avec eux les relations du plus amical voisinage. Tout tendait donc à favoriser les projets de Samuel, qui désormais pouvait tranquillement travailler à restaurer le culte mosaïque dans ses voies essentiellement spirituelles, et à rétablir l'unité absolue à la fois dans la république et dans le culte. Il fixa sa résidence à Rama, sa ville natale, où il avait dressé un autel à Jéhovah ; mais tous les ans il faisait des tournées à Béthel, à Galgala, près de Jéricho, et à Masphah, où se tenaient des assemblées populaires, et où il dirigeait les délibérations des affaires publiques.

§ 5. — LES RELIGIONS CHANANÉENNES. — LE PROPHÉTISME.

Bien que s'étant présentés en ennemis et en conquérants, renversant les autels, brûlant les bois sacrés, culbutant les termes, les bétyles,

les obélisques et les images des dieux étrangers, les Israélites n'eurent pas toujours des rapports hostiles avec toutes les tribus chananéennes qu'ils venaient déposséder et exterminer. Il y eut de temps en temps, tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre, des trêves, des traités de paix et même des alliances amicales. Il arriva que des Israélites conclurent, malgré la loi mosaïque, avec leurs voisins étrangers, des alliances matrimoniales et que d'aucuns entretinrent avec les païens des relations d'intimité absolue. De là, à la tentation de s'asseoir aux banquets sacrés des idolâtres, et à participer aux rites des cultes païens qui flattaient les sens et l'imagination populaires à un bien plus haut degré que le culte austère de Jéhovah, il n'y avait qu'un pas : il fut souvent franchi, et le souvenir du Sinaï tendait à s'effacer peu à peu de l'esprit des individus que les avertissements des prêtres ou des vieillards ne parvenaient pas toujours à ramener au devoir et au respect de la tradition nationale.

Les populatious chananéennes honoraient leurs divinités respectives sur les hauteurs ou les Hauts-Lieux (*Bamoth*). Sichem, Béthel, Béerséba, Beth-Semes, dont le nom signifie la maison du Soleil, Astaroth-Karnaïm ou la ville d'Astarté aux deux cornes, avaient des sanctuaires que les conquérants ne renversèrent pas de fond en comble ; on changea leur destination et on les affecta au culte de Jéhovah, de la même manière qu'à d'autres époques de l'histoire, des temples païens, tout en conservant les anciens noms populaires sous lesquels on les désignait, devinrent des églises chrétiennes. Tant que l'arche d'alliance resta à Siloh, les Israélites purent sacrifier légitimement dans d'autres lieux que dans ce sanctuaire provisoire destiné à être remplacé, à partir de Salomon, par un temple national unique et exclusif. Au temps des Juges on adorait Jéhovah dans les Hauts-Lieux de Béthel, de Dan, de Samarie, de Pnuel, de Miçpah, et chaque ville importante paraît avoir eu son *Bamah* orthodoxe, que la mission des prophètes fut plus tard de faire disparaître, surtout lorsque, par suite d'un oubli de la loi mosaïque, il s'était introduit dans ces sanctuaires des usages ou des cérémonies empruntés aux cultes des divinités chananéennes.

La loi du Sinaï et la religion de Jéhovah couraient donc de grands risques à cette époque des Juges où, par suite de l'éloignement des tribus, du manque de centralisation religieuse et de l'absence de chef unique pour toute la nation, l'action individuelle jouait de toutes parts le rôle d'un déplorable dissolvant. « En ce temps-là, dit la Bible, il n'y

avait point de roi en Israël, et chacun faisait ce qui lui semblait bon. » Ces paroles sont prononcées dans le livre des Juges, à l'occasion de la singulière histoire d'un Éphraïmite qui avait précisément entrepris de se créer pour lui et sa famille, un culte à part, par lequel il voulait adorer Jéhovah sous la forme d'une idole, à l'imitation des dieux des païens et des *teraphims* ou idoles domestiques que Rachel avait dérobées à Laban. Il y avait, raconte la Bible, un homme de la montagne d'Éphraim, qui s'appelait Mika. Il commença par dérober à sa mère onze cents pièces d'argent dont la perte fit pousser mille imprécations à la malheureuse femme, si bien que Mika, effrayé, se décida à une restitution. « Cet argent est dans mes mains, dit-il, je l'avais pris. » Alors la mère de s'écrier : « Que mon fils soit béni par Jéhovah ; je destinais cet argent à faire à Jéhovah une image taillée et une image de fonte. » Et, en effet, on donna les pièces à un fondeur qui en fit une image taillée et une de fonte, si bien que Mika put se bâtir une maison de Dieu (*beth-el*) dans laquelle il plaça ces idoles de Jéhovah, et l'un de ses fils fit fonction de lévite. Les choses allèrent ainsi jusqu'au jour où vint à passer par là un lévite véritable, Jonathan, fils de Gersom. Mika l'engagea à rester avec lui pour remplir les fonctions de sacrificateur, moyennant dix pièces d'argent par an, la nourriture et l'entretien. Jonathan accepta l'offre et Mika put dire : « Maintenant je suis assuré que Jéhovah me protégera, car voilà que j'ai un lévite pour sacrificateur. »

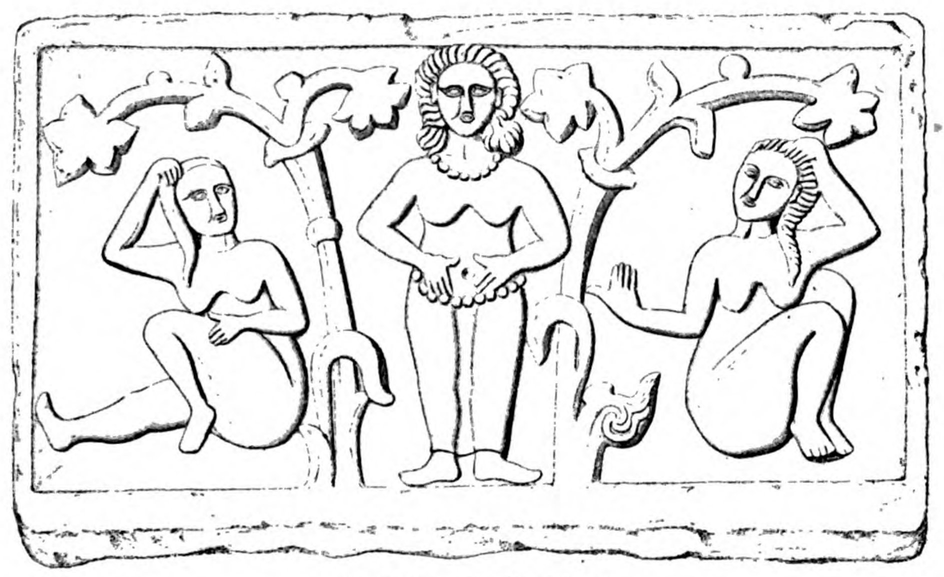
Sur ces entrefaites, des hommes de la tribu de Dan qui cherchaient aventure, s'étant avancés jusque dans les montagnes d'Éphraïm, s'arrêtèrent dans la maison de Mika et prièrent le lévite de sacrifier pour eux aux idoles, afin que Jéhovah leur accordât sa protection. Ils accomplirent effectivement leur voyage sans danger, et voyant que Jéhovah les avait protégés, ils crurent à la vertu talismanique des idoles de Mika et revinrent avec six cents hommes armés pour s'en emparer. « Étant entrés dans la maison de Mika, ils prirent l'image taillée, l'éphod, les idoles et l'image de fonte. » Et le sacrificateur leur dit : « Que faites-vous ? » Ils lui répondirent : « Tais-toi, mets ta main sur ta bouche et viens avec nous, et sois pour nous un père et un sacrificateur. Ne vaut-il pas mieux être sacrificateur d'une tribu en Israël que de l'être dans la maison d'un homme seul ? » Le lévite se laissa circonvenir et fit cause commune avec les voleurs qui, enhardis par l'idée que les idoles de Jéhovah les protégeaient, entrèrent à l'improviste dans la ville de Laïs, en massacrèrent les habitants et s'y installèrent en maîtres. On érigea alors, pour

les idoles de Jéhovah, un sanctuaire qui devint celui de la tribu de Dan, et dont Jonathan et ses fils furent les prêtres héréditaires, aussi longtemps que l'arche séjourna à Siloh.

Ce trait, qui, sans doute, ne fut pas isolé, est le plus éloquent témoignage que l'on puisse invoquer pour montrer comment le culte de Jéhovah tendait à se corrompre au contact des religions chananéennes. Quant à ces religions elles-mêmes, elles sont aussi nombreuses que l'étaient les tribus cantonnées en Palestine et dans le reste de la Syrie du sud. Nous sommes peu renseignés à leur endroit; cependant, malgré la pénurie des documents écrits ou des monuments figurés qui s'y rapportent, nous en savons assez pour pouvoir affirmer qu'elles procédaient de celles de l'Égypte ou de l'Assyrie, au même titre que les religions de l'Arabie, de la Phénicie et de la Syrie du nord. Au point de vue théorique, elles ont un fond commun; car on constate en tête de leurs panthéons, comme au-dessus de ceux de l'Assyrie et de l'Égypte, un couple suprême, Bel ou Baal et Baalat ou Bélit; Bel prend parfois le nom d'Élioun, le Très-Haut, le maître suprême, le créateur, le souverain absolu du ciel, des temps et de l'éternité; il est le soleil et sa compagne la lune s'appelle Istar, Astarté ou Dercéto.

Mais dans la pratique du culte, ce couple commun à toutes les religions orientales, était, pour ainsi dire, une abstraction. Les divinités concrètes et recevant les hommages des croyants étaient les dieux locaux et plus rigoureusement nationaux. De même que chacune des villes de la Chaldée et de la Phénicie avait sa divinité spéciale et protectrice, chacune des tribus chananéennes possédait son dieu et son sanctuaire. On appelait ces dieux spéciaux des *moloks* « rois » ou des *baals* « maîtres ». Kamos est le dieu des Moabites et des Ammonites au même titre que Jéhovah est le dieu des Hébreux, Soutkhou celui des Héthéens, Bel-Dagon celui d'Ascalon. « Chaque Baal se complétait d'une divinité féminine qui était la maîtresse (*baalat*) de la ville, la reine (*milkat*) des cieux, comme lui en était le maître. Elle avait le nom générique d'Astarté et y joignait parfois celui du dieu auquel elle était mariée, Astor de Kamos; celui d'un des emblèmes qu'on lui avait assignés, Astoreth-Karnaïm, à cause des deux cornes du croissant lunaire; celui de la ville ou du pays dont elle était la patronne, Astarté de Khiti (Héthéens); un surnom provincial, Tanit, Aschérah, Anati; une épithète rendant hommage à l'une de ses qualités : Astoreth Naamah, la bonne Astarté. Le caractère de ces divinités

n'est pas aisé à définir. Les Baalim sont presque tous la personnification des forces de la nature, du soleil, des astres ; les Astartés président à l'amour, à la génération, à la guerre, et, par suite, aux diverses saisons de l'année, à celle où la nature renaît et enfante, comme à celle où elle semble mourir. Dieux ou déesses, tous habitent le sommet des montagnes, le Liban, l'Hermon, le Sinaï, le Kasios, les bois, les eaux ; ils se révèlent aux mortels sur les hauteurs (*bâmoth*), se



Astarté (Bas-relief d'Ascalon)[1].

logent dans les arbres, dans les pierres brutes (*bétyles*) ou même dans les blocs taillés en colonnes (*masseboth*)[2]. »

Les religions chananéennes étaient, comme celles de la Phénicie, caractérisées par un culte particulièrement licencieux et sanguinaire. Les orgies, la débauche et la prostitution y revêtaient un caractère sacré. Les sacrifices sanglants étaient ordinaires ; mais, chose horrible, les sacrifices humains y étaient admis. Dans les circonstances graves, les Baals exigeaient l'immolation d'un enfant premier né. « Dans les cas de dangers, le roi et les nobles fournissaient non plus une seule victime, mais tous ceux de leurs enfants que le dieu réclamait. On les brûlait vifs devant lui et l'odeur de leurs chairs apaisait sa colère ; le chant des flûtes et des trompettes couvrait les cris de douleur, et

[1] Astarté debout entre deux ceps de vigne : de chaque côté, une femme accroupie. Ce bas-relief trouvé à Ascalon a été donné au musée du Louvre par F. de Saulcy.

[2] Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient*, 4e édit., p. 339-340.

pour que l'offrande fût valable, la mère devait être là, impassible et vêtue de fête. Les Astartés, moins cruelles, n'étaient pas moins exigeantes : elles commandaient à leurs prêtres les flagellations, les mutilations volontaires, parfois même la perte de la virilité. Beaucoup d'entre elles n'acceptaient pour prêtresses que des débauchées et des courtisanes (*kedeshot*)[1]. » Nous verrons les mêmes horreurs se reproduire dans les cultes phéniciens, et nous nous rappelons que Jephté lui-même, par un criminel oubli de la loi mosaïque, sacrifia sa propre fille à Jéhovah.

Tels étaient les cultes voisins de celui du vrai Dieu et qui tendaient à l'envahir ou à se substituer complètement à lui. Les Juifs dressaient partout des bétyles, des obélisques, des masseboth ou pierres commémoratives; durant de longs siècles, nous verrons tour à tour, triomphant ou abattu, le culte immonde d'Aschérah dans Samarie, dont le succès populaire s'explique par les instincts grossiers qu'il encourageait. Au temps où vivait Samuel, le mal était déjà grand, et il était urgent d'y remédier. Samuel entreprit cette œuvre de salut en instituant le *collège des prophètes*, la plus importante et la plus féconde des œuvres de ce réformateur dont le rôle ressemblait à celui de Moïse, car il était le chef spirituel autant que temporel du peuple, bien que n'étant pas investi du souverain sacerdoce.

Le mot *prophète* (en hébreu, *nabi*) a dans la Bible deux significations bien distinctes. Il s'applique quelquefois, et c'est le sens le plus généralement adopté dans notre langage ecclésiastique, à ces hommes inspirés de Dieu, devant les yeux de qui la grâce divine soulevait les voiles de l'avenir, afin qu'ils pussent exhorter le peuple à la pénitence et annoncer au monde la venue future du Rédempteur destiné à effacer les péchés des hommes. Dans cette acception, *prophète* est synonyme de *voyant* (en hébreu *roéh*). Mais plus ordinairement dans la Bible, surtout aux anciennes époques, ce mot est le titre des membres de corporations religieuses qui jouaient chez les Israélites le même rôle que les ordres prêcheurs dans l'Église catholique, corporations du sein desquelles sortaient presque toujours les *voyants*. Ce sont celles que fonda Samuel.

« L'expérience de ce qui s'était passé depuis la mort de Josué ne lui permettait pas de se faire d'illusion sur la force et la stabilité d'une loi

[1] Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient*, 4e édition, p. 342.

écrite, sans autre garantie que la sanction du peuple obtenue par la force des circonstances, et sans qu'il y eût toujours, à la tête de la nation, des hommes qui sussent faire respecter cette loi. Il sentait également que la loi de Moïse aurait besoin de se développer et de se modifier avec les progrès de la nation, et que cependant, d'un autre côté, il serait très dangereux de toucher à la lettre de la Loi, environnée d'un caractère sacré. Il fallait donc des hommes qui sussent interpréter la Loi, en inspirant la vie et le mouvement à la lettre morte, des hommes entrant dans le vrai sens de la Loi, et participant, pour ainsi dire, à l'inspiration du législateur, des hommes enfin qui se dévouassent à prêcher constamment le peuple, à lui reprocher ses manquements, quelque danger qu'ils pussent encourir, et à replacer sans cesse sous ses yeux ses devoirs envers son Dieu. » C'est dans ce but que Samuel jeta les bases de l'organisation des collèges de prophètes. « Loin du bruit des armes et de la trompette guerrière, les jeunes prophètes chantaient les louanges de Jéhovah aux sons plus doux du luth, de la flûte, de la harpe ou *kinnor ;* dans une paisible retraite, ils se préparaient à leurs chaleureuses prédications en méditant sur Dieu et sur le vrai sens de la Loi. Ils vivaient ensemble dans plusieurs villes, où ils occupaient des quartiers particuliers, et ces villes sont généralement celles où se tenaient les assemblées publiques et que Samuel visitait habituellement. Nous les trouvons à Rama, sa résidence, où ils habitaient un quartier appelé *Nayoth* (les demeures); là, leur assemblée était présidée par Samuel lui-même; des congrégations du même genre sont signalées à Béthel, à Jéricho, à Galgala. Ces collèges de prophètes étaient destinés à exercer, tant que le peuple hébreu demeurerait indépendant, une grande influence, et à prendre rang parmi les pouvoirs de l'État, en représentant la Loi selon son véritable esprit, avant tout spirituel, en face des prêtres souvent trop attachés au culte matériel ou se laissant aller au relâchement, et surtout en face de l'autorité royale dont ils devaient empêcher les empiètements. » (MUNK.)

Telle fut l'institution qui contribua plus que toute autre, plus que celle de la royauté elle-même, à proscrire les cultes païens, et à resserrer de plus en plus les liens qui maintenaient l'unité politique et religieuse du peuple de Dieu. Nous verrons l'action des prophètes tantôt soutenue et encouragée, tantôt combattue et repoussée par les rois de Juda et d'Israël, atteindre à son plus grand développement et à une influence dominatrice au temps du grand prêtre Hilkya et du roi Josias.

CHAPITRE IV

ROYAUTÉ UNIQUE SUR ISRAEL. — SAUL, DAVID, SALOMON

§ 1. — ÉTABLISSEMENT DE LA ROYAUTÉ. — SAUL (1050-1012)

Samuel, étant devenu vieux et se sentant trop faible pour supporter seul toutes les charges de l'administration, voulut partager les fonctions de magistrat suprême avec ses deux fils, Joël et Abias, qu'il installa comme suffètes à Beerséba, à l'extrémité méridionale de la Palestine. Mais les fils ne marchèrent pas sur les traces de leur père ; de graves plaintes s'élevèrent contre leur administration, car ils se laissaient guider par leur intérêt personnel et leur avidité, et, au lieu de l'intégrité de Samuel, on ne voyait chez eux que corruption et injustice.

Les anciens d'Israël, inquiets sur l'avenir, se réunirent et vinrent trouver Samuel à Rama pour le prier de leur donner un roi. En vain le Seigneur exprima par l'organe de son prophète l'indignation que lui causait le vœu d'un peuple rejetant une constitution dont Dieu même était l'auteur, constitution qui ne reconnaissait que Dieu pour souverain d'Israël. En vain il fit représenter aux Hébreux, par Samuel, l'abaissement auquel sont réduits les peuples orientaux sous la domination d'un maître absolu qui ne reconnaît ni la liberté des personnes, ni l'inviolabilité des biens. « Il prendra, dit-il, vos fils pour les mettre sur ses chars de guerre ; il les placera dans sa cavalerie ; il les fera courir devant ses quadriges ; il en fera des officiers dans ses armées, des laboureurs et des moissonneurs dans ses champs, des ouvriers pour fabriquer ses armes et ses chars. Il fera de vos filles des parfumeuses, des cuisinières, des boulangères à son service. Il prendra vos champs, vos vignes et vos plants d'oliviers pour les donner à ses esclaves. Il lèvera la dîme sur vos moissons et vos vendanges pour en faire la part de ses eunuques et de ses gens. Il prendra vos serviteurs et vos servantes, l'élite de vos jeunes hommes, ainsi que vos ânes, pour les employer à

ses travaux ; il exigera la dîme de vos troupeaux, et vous-mêmes vous devrez le servir de vos personnes. »

Le peuple ne voulut rien écouter ; séduit par l'exemple de la royauté éphémère de Jeroubbaal et d'Abimelek, il exigea un roi comme ceux des autres nations, pour le gouverner et le conduire à la guerre. Dieu alors les châtia, comme fait souvent sa Providence, en exauçant leurs désirs imprudents : Saül, fils de Kîs, de la tribu de Benjamin, tout jeune encore et d'une extraction des plus médiocres, mais célèbre pour sa beauté, son courage et sa vigueur, fut désigné par le sort, sacré par Samuel et reconnu par une partie des Hébreux dans une assemblée populaire, à Masphah.

Il y avait pourtant une opposition assez nombreuse à l'établissement de la royauté, surtout chez les tribus qui voyaient avec jalousie, dans l'élection de Saül, la prépondérance de la tribu de Benjamin. Aussi crut-on prudent de différer pour quelque temps l'installation solennelle de Saül. Mais bientôt après, Nahas, roi des Ammonites, vint menacer la ville de Jabès-Galaad. Quand la nouvelle en parvint à Saül, qui résidait encore à Gabaa, dans sa maison, et ramenait alors une paire de bœufs du labourage, il frappa ces animaux, les mit en pièces, et, envoyant des messagers dans tout Israël, il fit dire au peuple : « Quiconque ne se mettra pas en campagne pour suivre Saül et Samuel verra de même traiter ses bœufs. » Le peuple entier le suivit ; trois cent mille Israélites furent passés en revue : trente mille hommes étaient fournis par la tribu de Juda, car, pour de très courtes campagnes, une levée en masse était parfaitement praticable. L'ennemi, attaqué à la pointe du jour, fut taillé en pièces, et les restes de son armée furent entièrement dispersés.

Israël, saisi d'enthousiasme, voulut faire périr ceux qui avaient refusé d'abord de reconnaître Saül. Mais celui-ci, par une modération qu'il ne devait pas conserver toujours, ne consentit point à souiller sa victoire par des excès de ce genre. « Personne, dit-il, ne sera mis à mort en ce jour, parce que le Seigneur a donné le salut à Israël. » Son règne fut alors inauguré solennellement à Galgala par Samuel et par le peuple.

En résignant le pouvoir dont il avait été jusqu'alors investi, Samuel ne renonçait nullement à toute influence politique ; il se proposait, au contraire, de surveiller le nouveau roi et de lui retirer sa protection dès qu'il cesserait d'être un fidèle vassal de Jéhovah et de sa Loi. Dans

l'idée de Samuel, la royauté ne devait être qu'une judicature permanente et héréditaire, une autorité surtout militaire, et les institutions, malgré ce changement, devaient rester ce qu'elles avaient été jusqu'alors. Longtemps, le nouveau chef du gouvernement demeura soumis à l'influence du sanctuaire, et Samuel continua à le diriger dans l'administration. Le prophète lui-même avait rédigé la nouvelle constitution qui fut déposée dans le tabernacle. Conformément à l'esprit de la Loi, on ne devait prendre les armes qu'au nom du Seigneur, dont l'arche était au milieu du camp. Quant à ce qui est du roi lui-même, il ne devait être qu'un capitaine toujours armé, sans cour ni résidence fixe, aux ordres de Jéhovah, dont Samuel demeurait l'interprète.

Mais Saül ne resta pas longtemps soumis aux ordres de Samuel; il voulut s'affranchir d'une tutelle qui commençait à lui paraître importune, et surtout tendit à s'emparer des fonctions du sacerdoce, unies au pouvoir royal dans toutes les monarchies qu'il voyait autour de lui, chez les nations païennes du voisinage. Après son installation solennelle, Saül avait renvoyé les Israélites dans leurs foyers, gardant seulement sous les armes trois mille hommes de milice permanente, dont il avait deux mille avec lui, et dont les mille autres étaient dans les provinces méridionales avec son fils Jonathas (Yehonathan). Celui-ci, très brave et animé du plus ardent zèle patriotique, ne supportait qu'avec peine la présence du poste militaire que les Philistins avaient gardé à Gabaa, sur le territoire de Benjamin. Un jour, il le surprit et l'enleva. Les Philistins, pour venger cet affront, mirent en campagne une armée immense. Saül convoqua le peuple à Galgala pour la levée qui devait permettre de repousser l'invasion. Samuel devait venir y sacrifier au Seigneur avant l'entrée en campagne; on l'attendit sept jours, et comme il ne paraissait pas encore, Saül, qui voyait le peuple commencer à perdre patience, crut le moment favorable pour consommer l'usurpation qu'il rêvait du pouvoir sacerdotal. Il offrit donc lui-même le sacrifice au lieu d'attendre avec confiance le secours de Dieu, qui avait tant de fois sauvé Israël. Samuel arriva quelques instants après; indigné de l'acte du roi, dont il avait, du premier moment, senti toute la gravité, car il ne tendait à rien moins qu'à constituer la monarchie d'Israël sur les mêmes bases que celles des Infidèles et à mettre le pouvoir spirituel à la merci des caprices du pouvoir politique en donnant à ce dernier la haute main dans les choses du sanctuaire, le prophète reprocha sévèrement à Saül son manquement aux préceptes de la Loi; parlant au

nom du Seigneur, il lui annonça que le secours divin l'abandonnerait, que son règne ne subsisterait pas et qu'une autre maison royale serait substituée à la sienne.

Saül, cependant, marcha contre les ennemis, campés à Machmas ; mais il n'avait pas pris le temps d'emmener avec lui les levées des tribus du nord, et arrivé parmi celles du sud, il se trouva dans un grand embarras. Par une disposition maintenue même dans le traité avec Samuel, les Philistins avaient depuis longtemps interdit chez ces tribus l'industrie des armuriers et des forgerons, en sorte que le peuple était désarmé ou du moins n'avait pour combattre que des instruments agricoles, qu'encore il fallait faire réparer chez les Philistins. Aussi, complètement découragé, ne fournit-il que six cents hommes au roi pour sa marche hardie. Cependant, Jonathas, seul avec son écuyer, escalada un poste de Philistins entre Machmas et Gabaa. Troublés par cet exploit, comme autrefois les Madianites, ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres. Les Hébreux, qu'ils avaient fait marcher de force sous leurs drapeaux en assez grand nombre, les abandonnèrent pour rejoindre leurs compatriotes, et ceux qui s'étaient cachés dans les montagnes d'Ephraïm sortirent de leurs retraites. Saül se trouva bientôt à la tête de dix mille hommes, et l'ennemi fut poursuivi jusqu'à Béthaven.

Les Philistins étant rentrés dans leurs frontières, Saül, pendant les années qui suivirent, continuant son rôle de roi militaire, repoussa avec un égal succès l'agression d'autres peuples voisins, tels que les Ammonites, les Moabites, les Iduméens et les Syriens de Sobah. Les tribus de l'est du Jourdain vainquirent aussi sous son règne les Hagaréens, nomades arabes, et s'étendirent, par le désert, jusque vers l'Euphrate. Saül s'attendait encore à de longues et pénibles luttes avec les Philistins, et il tâcha de s'entourer de tout ce qu'Israël possédait d'hommes forts et exercés dans la guerre. Il se mit en mesure d'avoir, en cas de besoin, des troupes expérimentées et convenablement armées et il donna le commandement général des forces militaires à Abner, fils de Ner et son propre cousin germain. C'est le seul grand dignitaire que nous trouvions auprès de Saül. En général, il avait conservé sa simplicité d'autrefois ; il ne tenait pas de cour et sa maison se composait des seuls membres de sa famille.

Un jour, Samuel, bien près déjà de sa fin, se rendit auprès de Saül, et rappelant au roi que c'était à lui qu'il devait la couronne, il lui

ordonna, au nom de Jéhovah, de porter ses armes contre les Amalécites, les plus anciens et les plus intraitables ennemis des Hébreux, et de leur faire une guerre d'extermination. Saül obéit et son expédition fut couronnée de succès; mais au lieu de tout exterminer, ainsi que l'avait ordonné le prophète, on ramena comme butin les meilleurs bestiaux et les autres objets précieux. Agag, roi d'Amalec, fut fait prisonnier, mais les Amalécites ne furent pas entièrement détruits comme Moïse l'avait commandé lui-même, et on pouvait craindre de leur part de nouvelles attaques, d'autant plus que Saül, sensible à l'appât de l'argent, avait accepté d'entrer en pourparlers pour la rançon d'Agag. Indigné de cette désobéissance aux ordres célestes et de cette avidité qui, pour l'appât le plus vulgaire, pouvait compromettre gravement l'avenir du peuple et sa sécurité, Samuel courut au devant de Saül jusqu'à Galgala et le maudit au nom du Seigneur, lui annonçant que Dieu le rejetait désormais et renouvelant la prophétie d'un avenir funeste pour lui et sa race. « Des holocaustes ont-ils aux yeux de l'Eternel, autant de prix que l'obéisssance? Certes, l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et la soumission que la graisse de béliers! Le péché de magie a pour cause la rébellion, et le culte impie des téraphim a pour cause la désobéissance! » En même temps, pour rendre impossible le projet formé de rendre le roi des Amalécites moyennant une rançon, Samuel tua Agag de sa propre main.

A dater de ce moment, la rupture fut définitive et complète entre Saül et Samuel, suivi de tout le parti sincèrement attaché à la Loi; la protection divine abandonna le roi d'Israël. Par l'ordre de Dieu, Samuel se rendit à Bethléem et sacra mystérieusement comme héritier du trône, à l'exclusion des fils de Saül, le plus jeune des enfants du riche Jessé (Isaï), David, qui avait déjà signalé son courage en défendant son troupeau contre les lions et les ours. Ce nouvel élu de Dieu appartenait à la tribu de Juda et descendait directement de Nahschôn, qui avait été le chef de la tribu dans le désert. Sa grand'mère était cette Ruth, dont un livre spécial de la Bible raconte la touchante idylle. Depuis le moment où le prophète l'avait maudit, Saül était resté livré à des accès d'une mélancolie noire dont il ne sortait que pour se livrer à des actes de cruauté. David seul, que l'influence secrète de Samuel avait introduit dans le palais, par les sons mélodieux qu'il tirait de sa harpe, pouvait dissiper ses sombres hallucinations. Aussi le jeune berger, dont on ne connaissait pas encore la mystérieuse élection, ne tarda pas à

devenir nécessaire au roi, qui le combla de ses faveurs et le nomma son écuyer.

Une circonstance vint révéler sa valeur. La guerre s'était rallumée avec les Philistins. Tandis que les deux armées demeuraient en présence, un guerrier d'une taille gigantesque, nommé Goliath, natif de la ville de Gath et issu de l'antique race des Enacim, sortait chaque jour du camp des Philistins pour défier les Israélites ; nul n'osait affronter cet homme redoutable, qui ne se présentait que couvert d'une puissante armure. David, n'ayant pour arme que sa fronde, eut le courage de se mesurer avec lui ; d'un coup de pierre, il le renversa et, se jetant sur lui, il lui coupa sa tête. Les Philistins, épouvantés de la mort de leur plus illustre guerrier, s'enfuirent précipitamment et les Israélites les chassèrent jusqu'aux portes d'Accaron et de Gath, faisant de leurs troupeaux un grand carnage. A la suite de ce triomphe et de quelques autres exploits non moins glorieux contre les mêmes ennemis, Saül accorda à David la main de sa fille et Jonathas conçut pour lui une affection qui ne se démentit jamais.

Mais la jalousie entra dans l'âme du roi, quand il entendit les Israélites célébrer les victoires de David en chantant : « Saül en a tué mille et David dix mille. » A dater de ce jour, il lui voua une haine profonde et chercha par tous les moyens à le faire périr. Sauvé à diverses reprises par Michol, sa femme, par Jonathas et par le grand prêtre Achimélek, David, averti par Jonathas des résolutions funestes de Saül, se vit contraint de fuir chez le prince de Gath, où il contrefit l'insensé pour échapper à la vengeance des Philistins. Mais il n'y demeura pas ; il réunit autour de lui quelques centaines de désespérés, et après avoir habité quelque temps le pays de Moab, il reparut dans la terre de Juda, sans néanmoins provoquer la guerre civile. La forêt de Hareth devint son lieu de refuge.

Samuel venait de mourir à Rama, dans une vieillesse très avancée, et pleuré par tout le peuple. Saül ne connut plus alors de frein dans les passions sanguinaires qui s'étaient emparées de lui. Il se mit à persécuter sans relâche et sans pitié, comme amis et partisans de David, les prêtres, les lévites, les collèges de prophètes, en un mot, tout ce qui représentait l'autorité de la religion et le pouvoir de la Loi. On eut dit que dans sa folie il avait déclaré la guerre à Jéhovah lui-même. Ayant fait arrêter le grand-prêtre Achimélek et les quatre-vingt-cinq prêtres qui vivaient avec lui dans la ville de Nob, il les fit tous égorger sous ses

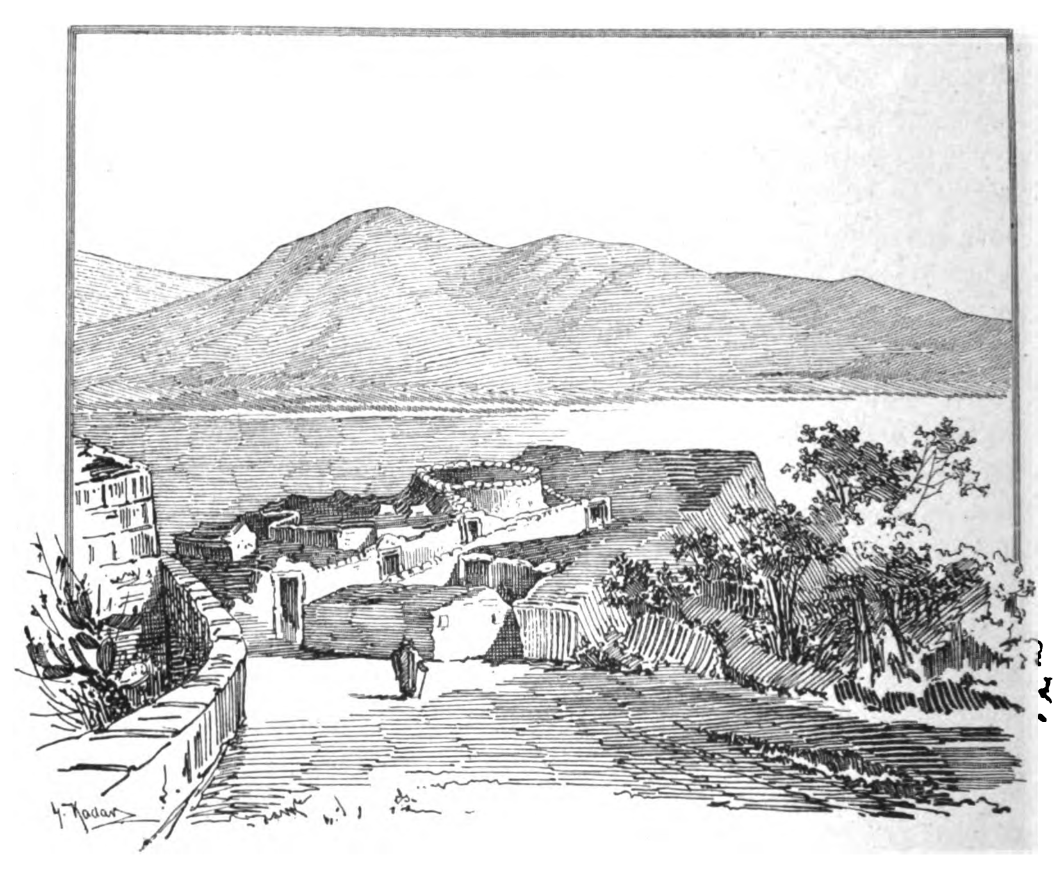
yeux; puis, comme enivré par ce carnage, il fit passer au fil de l'épée toute la population de Nob, hommes, femmes et enfants. Un seul, fils d'Achimélek, nommé Abiathar, héritier du souverain sacerdoce, parvint à échapper au massacre et se réfugia près de David.

Errant de retraite en retraite pour sauver sa vie, plus d'une fois trahi dans son malheur, trahi même par les gens de Céila qu'il avait sauvés, avec le secours des siens, d'une incursion ennemie, le fils de Jessé épargna cependant la vie du roi, qu'il eut deux fois en son pouvoir, une fois dans le désert de Ziph et une autre fois auprès d'Engaddi. C'est cependant au milieu de cette vie errante qu'il trouva moyen de prendre deux nouvelles épouses, Abigaïl, veuve du riche Nabal, qui lui avait fourni les plus généreux secours, et Achinoam d'Esdrelon, tandis que Saül, au mépris des lois de la morale, donnait sa première femme Michol à un autre mari. Enfin, il se vit contraint encore de se retirer à Gath, dont le roi Achis le reçut favorablement et lui donna la ville de Siceleg. David y passa plusieurs années, faisant de fréquentes incursions sur les terres des Amalécites et servant ainsi toujours, même dans son exil, la cause d'Israël.

Au bout d'un certain temps, la guerre reprit entre Saül et les Philistins qui voulaient à tout prix ressaisir l'influence prépondérante qu'ils avaient si longtemps exercée sur la Palestine entière. Achis, prince de Gath, entra en campagne et força David, qu'il avait en son pouvoir, de marcher avec lui. Mais heureusement les défiances des chefs philistins, en obligeant Achis à renvoyer de son camp le héros israélite, le dégagèrent bientôt de la cruelle alternative de trahir son bienfaiteur ou de combattre ses compatriotes.

Les Philistins s'étaient avancés jusqu'à Sunam, dans la Palestine septentrionale; Saül, à la tête de son armée, avait pris position sur les hauteurs de Gelboé, en vue des ennemis. Avant l'action, Saül, plein de sombres pressentiments, alla secrètement consulter la pythonisse d'Endor, en la priant d'évoquer l'ombre de Samuel. Le prophète apparut en effet, enveloppé d'un long manteau, et ses paroles furent terribles pour le roi infidèle : « Jéhovah a arraché le royaume de tes mains pour le donner à David, ton serviteur, parce que tu n'as pas obéi à la voix de Jéhovah... Jéhovah livrera Israël avec toi aux mains des Philistins, et vous serez demain avec moi, toi et tes fils; Jéhovah livrera même le camp d'Israël aux Philistins. » Le lendemain du jour où fut prononcée cette terrible prophétie, s'engagea une bataille où les Israélites furent

taillés en pièces et où s'accomplirent les sinistres prédictions de Samuel. Saül ayant perdu Jonathas et deux autres de ses enfants, se jeta sur son épée pour ne pas recevoir la mort de la main des Philistins. Les ennemis lui coupèrent la tête, exposèrent son cadavre acéphale au-dessus des



Vue de Salem et du mont Gelboé [1].

murs de la ville de Beth-Schéan, et déposèrent ses armes comme trophées à Ascalon, dans le temple de la déesse Astoreth (Astarté), la Vénus asiatique. Il avait régné quarante ans.

§ 2. — DAVID (1012-973)

David, à la nouvelle de la mort de Saül, fit éclater la douleur la plus vive et la plus sincère; les persécutions qu'il avait essuyées de la part

[1] D'après Ebers et Guthe, *Palæstina in Bild und Wort*, t. I, p. 284.

de ce roi ne lui avaient pas fait oublier les bienfaits qu'il en avait d'abord reçus. Il pleurait surtout son ami Jonathas, et il exhala ses regrets dans une touchante élégie, dont la Bible nous a conservé les fragments. « Ta noblesse, ô Israël, est tombée sur les hauteurs. Comment sont-ils tombés les héros (*gibborim*)? Ne le dites pas dans Gath, ne l'annoncez pas dans les rues d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, que les filles des incirconcis n'en tressaillent de joie. Montagnes de Gelboé, que ni la rosée ni la pluie ne descendent sur vous, que vos champs ne produisent plus de riches prémices; car là fut rejeté le bouclier des héros, le bouclier de Saül, comme s'il n'eut pas été l'oint de Jéhovah. Jamais l'arc de Jonathas ne revenait sans le sang des morts, sans la graisse des forts, et l'épée de Saül ne retournait jamais sans effet. Saül et Jonathas, si aimables, si beaux dans leur vie, inséparables même dans la mort, plus rapides que les aigles, plus forts que les lions. Filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous couvrait de pourpre et d'étoffes délicieuses, qui ornait d'or vos vêtements. Comment sont-ils tombés, les héros, au milieu de la bataille. Jonathas gît, percé, sur la montagne. La douleur m'oppresse à cause de toi, mon frère Jonathas, car tu m'étais bien cher; ton amitié, je la mettais bien au-dessus de l'amour qu'on a pour sa femme. Comment sont-ils tombés, les héros? Comment ont-ils péri, ces nobles guerriers? »

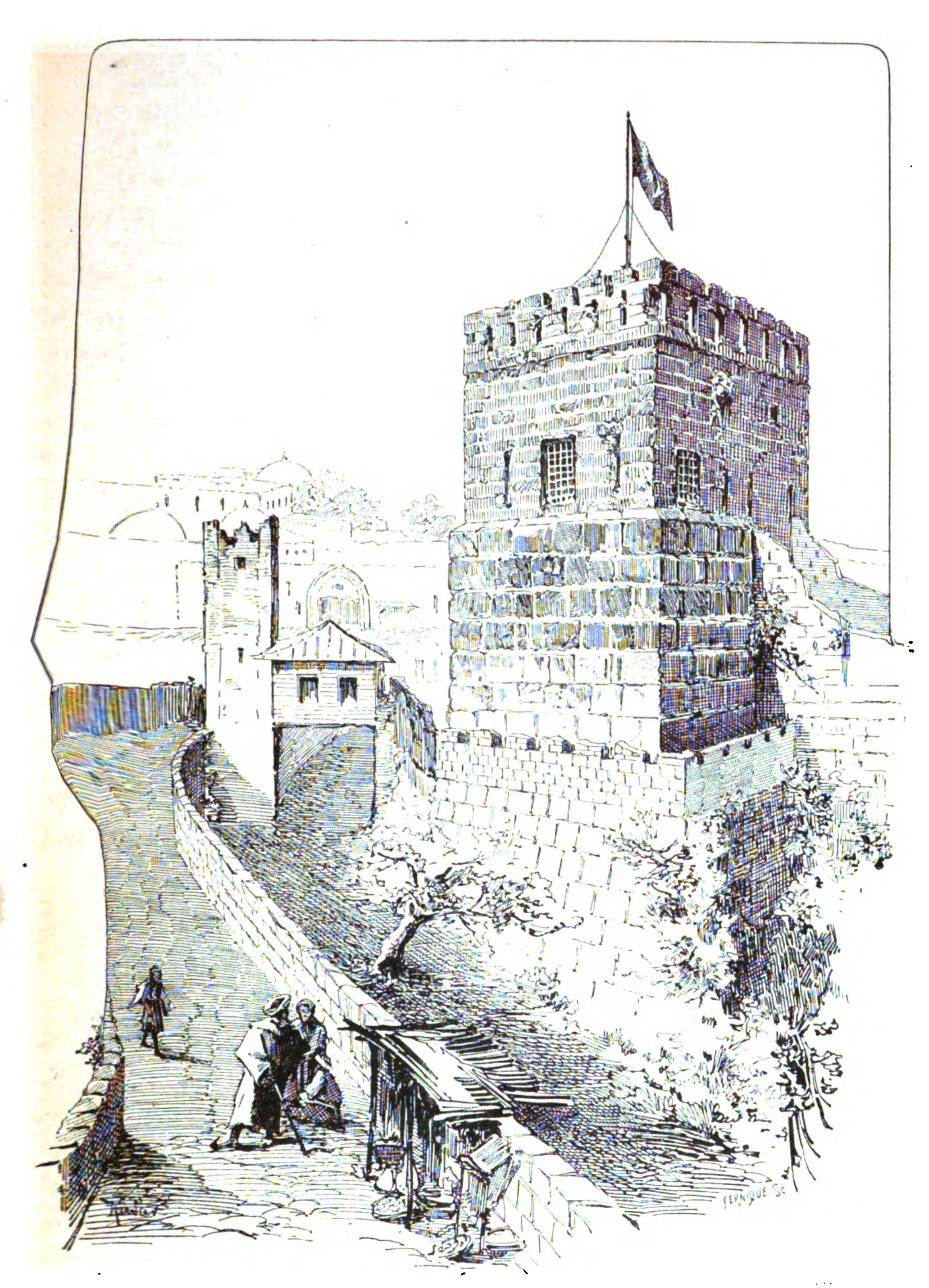
Malgré sa sincère douleur David se hâta de profiter d'un événement qui le mettait à même de revendiquer les droits résultant de l'onction sainte versée sur son front par Samuel. Il reparut dans son pays et fut proclamé roi à Hébron par la tribu de Juda, qui était la sienne; mais les autres tribus reconnurent Isboseth, fils de Saül, qu'Abner s'était hâté de faire proclamer à Mahnaïm. Il s'ensuivit une guerre sanglante, qui dura sept ans et dans laquelle David et ses capitaines trouvèrent dans Abner un rude antagoniste. Cependant, irrité par la conduite d'Isboseth à son égard, l'ancien général de Saül résolut de se rapprocher de David, et pour gagner sa faveur lui amena à Hébron sa femme Michol. Joab, le principal des lieutenants du fils de Jessé, craignant d'avoir en lui un rival dans la faveur du roi, le fit assassiner à la porte de la ville; David, profondément irrité de ce crime, n'osa pourtant pas punir un homme qui était un des plus fermes soutiens de sa couronne, mais il épancha sa douleur dans un chant élégiaque dont le commencement est parvenu jusqu'à nous :

O Abner, devais-tu périr d'une telle mort?
Tes mains, ô Abner, ne furent jamais captives,
Jamais tes pieds ne connurent les chaînes :
Tu meurs frappé par une main criminelle!

Peu de temps après, Isboseth fut lui-même mis à mort par deux traîtres, qui vinrent apporter sa tête à David en demandant un salaire pour leur assassinat. Repoussant avec indignation toute solidarité dans l'attentat, il les fit exécuter sur l'heure. Cependant Isboseth ne laissait qu'un fils boîteux et incapable de régner, du nom de Méphiboseth. Son trépas rétablit l'unité de la nation hébraïque, car toutes les tribus qui l'avaient soutenu, s'empressèrent alors de reconnaître David. Leurs délégués vinrent trouver le jeune prince à Hébron et le proclamèrent roi sur tout Israël. On célébra alors cet heureux événement par des fêtes extraordinaires. « Pendant trois jours les tribus restèrent là à manger et à boire avec David, car leurs frères les pourvoyaient et leurs voisins aussi, depuis Issachar, Zabulon et Nephtali; on leur apportait du pain sur des ânes, des chameaux, des mulets et des bœufs; on leur amenait en grande quantité de la farine, des figues sèches, des raisins secs, du vin et de l'huile, car il y avait joie en Israël. »

Les Philistins paraissent s'être montrés d'abord assez favorables à David, pendant le temps de la guerre civile. Embarrassés eux-mêmes par des guerres contre les Syriens, les Phéniciens et d'autres peuples, ils avaient vu avec plaisir la division éclater parmi les Hébreux, et pouvaient croire que David leur subordonnerait son peuple, en souvenir de son exil et de l'hospitalité d'Achis. Mais il n'en fut plus de même lorsqu'ils le virent unanimement reconnu par les Hébreux. Ils vinrent l'attaquer, et par deux fois se montrèrent dans la vallée des Rèphaïm, près de Jérusalem; mais par deux fois aussi ils furent mis en pleine déroute, et poursuivis depuis Gabaon jusqu'à Guézer.

Le règne de David est l'époque la plus glorieuse de l'histoire des Israélites. La monarchie s'organise à l'intérieur et la suprématie de la tribu de Juda sur les autres tribus est établie; au dehors, elle étend sa prépondérance sur les peuples voisins depuis les bords de la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate. Pour constituer définitivement l'unité nationale et pouvoir entrer vigoureusement dans la voie de l'expansion extérieure, il fallait de toute nécessité faire disparaître toute chance de danger au cœur même du pays et écraser les quelques peuplades chananéennes qui demeuraient encore isolées au milieu des tribus.



La tour dite de David, à Jérusalem[1].

[1] D'après G. Ebers et Hermann Guthe, *Palæstina in Bild und Wort*, t. I, p. 9.

C'est par là que David, âgé de trente-sept ans, lorsque toute compétition cessa contre lui, commença son règne véritable. Il enleva aux Jébuséens, qui étaient la plus belliqueuse de ces peuplades, leur citadelle de Jébus, sur le territoire de la tribu de Benjamin, et il en fit Jérusalem. L'acropole de Sion, située sur le mont Ophel, entre deux ravins, le Cédron et celui qu'on a appelé plus tard, à l'époque gréco-romaine, le Tyropaeon, fut alors nommée « la cité de David », et il y transporta le siège de sa puissance, jusqu'alors fixé à Hébron[1].

Le grand nombre de héros (*gibborim*) qui entouraient David dès le début de son règne, et qui, pour la plupart, l'avaient accompagné dans ses courses vagabondes, faisait bien augurer de ses entreprises guerrières. L'histoire nous a conservé les noms d'une trentaine de ces guerriers, dont quelques-uns avaient fait des prodiges de valeur. Le plus célèbre est Joab, homme d'un caractère féroce mais d'une bravoure à toute épreuve, et doué des qualités qui font le capitaine; on doit encore citer Abisaï, Éléazar, Elhanan, Jasbeham et Benaia dont la force herculéenne rappelait celle de Samson. Ces chefs, dont les exploits sont demeurés longtemps légendaires aux âges postérieurs, commandaient les armées d'Israël dont le noyau était composé de six cents mercenaires crétois et chananéens, qui formaient comme la garde du roi.

La cour de David se fit remarquer aussi, dès son origine, par un certain luxe, qui contrastait avec la simplicité de Saül. David dès qu'il fut maître de Jérusalem, s'y fit construire un magnifique palais, pour lequel Hiram, roi de Tyr, avec qui il avait contracté une intime alliance, lui envoya des bois de cèdre coupés dans le Liban, ainsi que les ouvriers et les artistes nécessaires. Sous le rapport des femmes, il imita la coutume des autres souverains d'Orient. A Hébron, déjà le nombre de ses femmes légitimes, sans compter Michol longtemps séparée de lui, montait à six, dont l'une était la fille de Thalmaï, roi de Gessur en Syrie. Chacune d'elles lui avait donné un fils; Michol seule n'eut jamais d'enfants. Établi à Jérusalem, David augmenta encore le nombre de ses femmes, et se fit un harem. Ce fut là une première infraction à la loi

[1] Par suite d'une erreur accréditée aujourd'hui par un long usage, on donne le nom de Sion ou ville de David à la colline de Jérusalem comprise entre le Tyropaeon et la vallée de Hinnom. Les recherches des savants modernes ont prouvé que cette partie de la ville ne commença d'être bâtie que sous les rois de Juda et que la cité de David, c'est-à-dire le Sion véritable, était sur la colline d'Ophel.

de Moïse ; mais nous verrons plus tard ce roi, entraîné par l'amour des femmes, commettre des fautes bien plus graves encore.

A part cette faiblesse, contre laquelle la loi mosaïque n'élevait pas d'assez fortes digues, David se montra disposé à être un fidèle vassal de Jéhovah, dans le sens où Samuel, interprète du véritable esprit de la Loi, avait entendu le rôle de la royauté. Deux prophètes, disciples de Samuel, furent ses amis et ses conseillers intimes; l'un était Gad et l'autre Nathan. Ces deux hommes, inspirés de Dieu, se distinguèrent par le noble caractère et par la franchise avec laquelle ils reprochèrent au roi, en toute occasion, les fautes de sa vie privée ou publique; et le roi les écoutait toujours avec déférence. Un jour, Nathan se présente devant David et demande la permission de formuler une plainte. « Dans une certaine ville, lui dit-il, vivait un homme riche qui possédait de nombreux troupeaux; son voisin, qui était pauvre, avait pour tout bien un petit agneau qu'il avait élevé et auquel il s'était attaché tendrement. Voilà que survient un étranger qui demande hospitalité au riche. Mais celui-ci, qui était avare et ne voulait pas tuer un de ses agneaux pour nourrir son hôte, s'avisa de voler l'agneau du pauvre pour le servir à son ami... » A ce récit, le cœur honnête de David s'indigne, et il s'écrie tout en colère : « Le mauvais riche mérite la mort. Tout au moins, qu'on lui fasse payer au quadruple l'agneau qu'il a dérobé. — Eh bien, réplique le prophète faisant allusion au rapt de Bethsabée, ce mauvais riche, c'est vous-même. »

Le règne de David fut avant tout guerrier. De nouveaux succès sur les Philistins assurèrent la fin de l'impôt que certains districts des tribus méridionales leur payaient encore ; Gath et les bourgs de son territoire furent même conquis et réunis au royaume israélite. C'est alors que David fit enlever l'arche d'alliance de la maison d'Abinadab à Kiryath-Yarim, où elle était restée déposée depuis les désastres du temps d'Héli, et la conduisit à Jérusalem, où il la fit entrer avec une procession solennelle, et la déposa dans le Tabernacle, installé sur l'acropole de Sion, c'est-à-dire sur le mont Ophel. On se rappelle que dans l'histoire d'Assyrie un événement analogue se produisit pour la statue de la déesse Nanâ qui, arrachée de son sanctuaire d'Éridu par des conquérants élamites, resta 1635 ans prisonnière dans un temple de Suse et ne fut rétablie dans son temple primitif que par Assurbanipal.

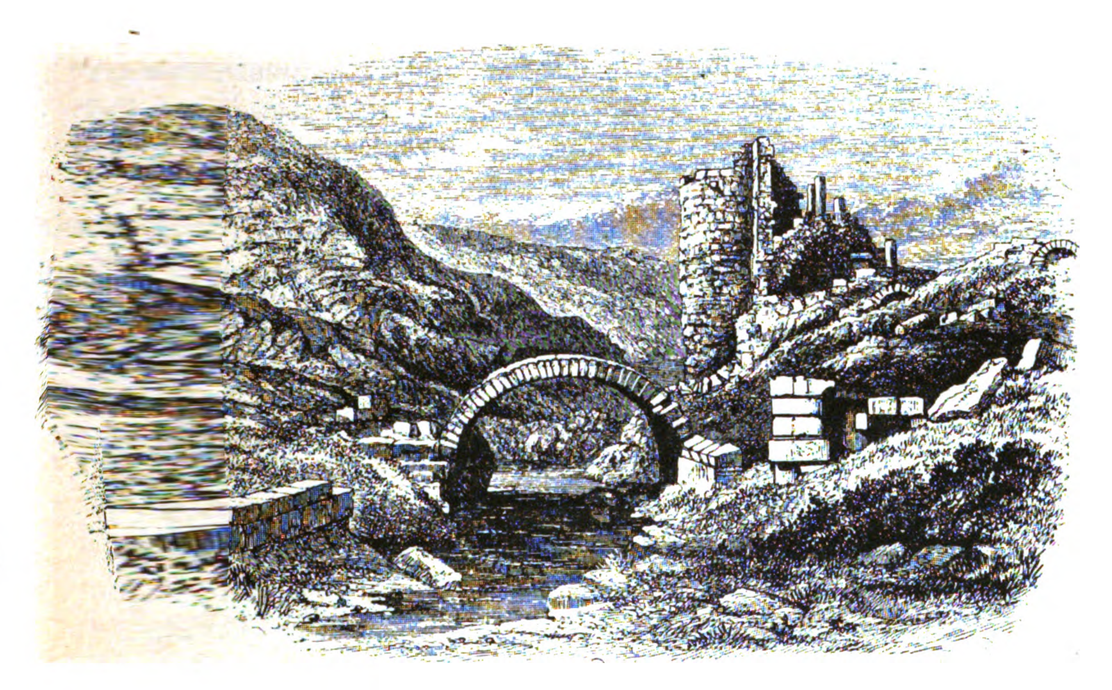
David eut la pensée d'élever un temple magnifique et digne de Jéhovah. « J'habite un palais de cèdre, dit-il au prophète Nathan, et

l'arche de Jéhovah est toujours confinée dans une simple tente! Je veux qu'elle aussi soit logée dans un temple de bois de cèdre. » Après avoir un instant approuvé le projet de David, Nathan l'en détourna, lui révélant que la mission de construire le temple était réservée par la Providence à son successeur, et que lui, David, devait se consacrer entièrement aux choses de la guerre, pour asseoir définitivement la puissance d'Israël.

Il porta donc successivement ses armes contre les nations voisines. N'ayant plus rien à redouter des Philistins dont la puissance décroît soudainement à cette époque, David fut libre de ses mouvements sur toute l'étendue de ses frontières qu'il chercha à étendre de plus en plus. Les Moabites furent écrasés et devinrent tributaires. Les Syriens de Sobah, conduits par leur roi Hadadézer, fils de Réhob, furent vaincus à leur tour ; ceux de Damas, ayant voulu les secourir, furent réduits à payer tribut, et le roi de Hamath, nommé Thoï, ennemi du prince de Sobah, envoya son propre fils, Joram, féliciter David de sa victoire. A l'autre extrémité du royaume, les Amalécites et les Iduméens furent taillés en pièces, leur roi fut tué et son fils Hadad dut se sauver en Égypte. Joab installa des garnisons dans leurs places fortes dont il fit égorger tous les hommes et les enfants mâles.

Sur ces entrefaites, le roi des Ammonites, Nahas mourut. David envoya des ambassadeurs pour féliciter de son avènement son successeur Hanon. Celui-ci prit les envoyés juifs pour des espions. Conseillé par ses ministres, il leur fit raser la barbe à moitié, couper les vêtements jusqu'à la ceinture, puis il les renvoya, non sans les avoir exposés aux huées et à la risée de la foule. Cette insulte faite aux ambassadeurs Israélites, amena une guerre qui paraît avoir été difficile. Hanon appela de Syrie des mercenaires, qui vinrent renforcer son armée ; mais Joab et Abisaï, son frère, généraux de David, leur livrèrent bataille. Joab, opposé aux Syriens, remporta le premier succès, et les Ammonites, voyant reculer leurs alliés, prirent la fuite à leur tour. Mais cette défaite provoqua une vaste coalition dans laquelle entrèrent tous les peuples établis entre le Jourdain et l'Euphrate. David ne s'en effraya pas, et, marchant lui-même à la tête de son armée, il vainquit tous ses ennemis, se rendit maître des petits royaumes araméens de Damas, de Sobah, de Hamath, et subjugua les Iduméens orientaux, qui furent écrasés dans la Vallée des Salines. Par ces victoires, il étendit sa domination jusqu'à l'Euphrate. En même temps, au sud, il enlevait aux

Iduméens orientaux les ports d'Aziongaber et d'Elath (l'Ælana des géographes classiques), à l'extrémité du golfe Élanitique : il mettai ainsi ses États en communication avec la mer Rouge, et par cette voie avec les contrées les plus reculées de l'Asie et de l'Afrique. Ces résultats obtenus, David revint contre les Ammonites; Rabbat-Ammon, leur capitale, fut assiégée, et, après s'être défendue encore longtemps, finit par succomber. Joab eut le principal mérite du succès; mais il semble, vu son caractère et ses antécédents, que c'est à lu



Vue des ruines de Rabbat-Ammon [1].

qu'il faut rapporter aussi les atroces exécutions qui signalèrent cette conquête. Non seulement dans la capitale prise d'assaut, mais dans toutes les villes des Ammonites, le vainqueur, pour exterminer les classes supérieures et guerrières de la population, est dit avoir employé la scie, la hache, les herses, les roues de char et les fours à briques.

Des bords de l'Oronte au torrent d'Égypte, l'autorité de David était reconnue et respectée; les princes étrangers recherchaient son alliance; les Phéniciens et les Araméens de la Syrie du Nord entretenaient avec

[1] D'après le *Dictionary of the Bible* de W. Smith. V° *Rabbah*.

Israël les relations commerciales les plus actives. Un instant on put croire que sur les rives du Jourdain venait d'éclore un empire rival de ceux de l'Égypte et de l'Assyrie qui, à ce moment, se consumaient eux-mêmes dans les guerres civiles et ne pouvaient songer à inquiéter les nouveaux dominateurs de la Palestine et de la Syrie.

C'est au milieu de tant de travaux et de conquêtes que David, entraîné par ses passions, tomba tout à coup dans un double crime. Il était dans son palais pendant le siège de Rabbath-Ammon, quand un jour il aperçut Bethsabée, femme d'Urie l'Héthéen, l'un de ses capitaines les plus vaillants et les plus dévoués, qui se trouvait alors au siège. Il la séduisit et l'enleva; puis Joab, par ses ordres, fit périr traîtreusement Urie dans une rencontre avec les Ammonites. David alors épousa publiquement Bethsabée. Cette conduite odieuse, ce crime aggravé par un nouveau crime, lui fut sévèrement reproché par le prophète Nathan, et David en exprima un repentir sincère et profond, dont plusieurs de ses psaumes portent l'éloquent témoignage. Mais Dieu ne voulut pas qu'un aussi cruel abus du pouvoir demeurât impuni. David, qui avait si indignement méconnu les droits sacrés de la famille, se vit châtié dans ses propres enfants.

Le premier fils que lui donna Bethsabée mourut. Après la naissance d'un autre fils, nommé Salomon (*Schelomoh*), toute la famille royale fut troublée par les désordres et les crimes de ses membres. Amnon, fils aîné de David, fit violence à sa sœur Thamar et fut ensuite assassiné par son frère Absalom. « Absalom était le plus bel homme de son temps; il avait dépassé la trentaine et atteint la plénitude de sa vigueur. Sa luxuriante chevelure ondoyait sur ses épaules comme la crinière d'un lion. Il captivait, par son aménité et ses manières affables, tous ceux qui l'approchaient. Et David, aveuglé, ne s'apercevait pas que son perfide enfant lui enlevait peu à peu tous les cœurs. Absalom n'attendait qu'une occasion favorable pour lever le masque, se déclarer ouvertement contre son père, le renverser, l'immoler peut-être et s'emparer du pouvoir. » (Graetz.) Il se révolta, excité par Achitophel, un des principaux conseillers de son père, et entraîna dix tribus dans sa rébellion. Il fallut que David quittât Jérusalem à pied, au milieu de la nuit; et dans cette fuite précipitée, il eut encore à essuyer les insultes de Séméï, parent de Saül, qui lui jeta des pierres et l'accabla de malédictions. Cependant, tous ceux qui étaient restés fidèles à David se réunirent autour de lui, et le roi vint, à la tête de 20,000 hommes, présenter le



Tombeau dit d'Absalom, près Jérusalem[1].

[1] D'après F. de Saulcy, *Voyage*, pl. XXVII. Ce monument n'est pas antérieur à la domination grecque en Syrie.

combat aux rebelles, dans la vallée d'Ephraïm. Une grande bataille se livra auprès de la ville de Mahanaïm. Les troupes de David étaient commandées par Joab, Abisaï et Ittaï le Héthéen. La mêlée fut terrible, et vingt mille hommes y périrent. Absalom, vaincu, s'enfuyait au galop de son cheval à travers la forêt des Rephaïm, lorsque sa longue chevelure, dont il était si fier, s'embarrassa dans les branches d'un vieux chêne, et il resta suspendu entre ciel et terre, tandis que son coursier continuait sa course. Le cruel Joab survint, qui lui perça le cœur de sa lance, bien que David eût expressément recommandé d'épargner la vie de son fils coupable.

Mais la paix intérieure n'était pas encore complètement affermie par cet événement. La jalousie des tribus d'Israël contre celle de Juda, qu'elles accusaient de vouloir usurper les bonnes grâces du roi, et l'aigreur de celle-ci, amenèrent une nouvelle commotion. Séba, de la tribu de Benjamin, fit soulever les Israélites; mais Joab marcha contre lui, l'assiégea dans Abéla, et les habitants lui jetèrent la tête du rebelle. La guerre civile se trouva ainsi étouffée, et sauf quelques campagnes encore contre les Philistins, le règne de David s'acheva paisiblement.

La population s'accrut même dans une proportion considérable; mais il paraît que le repos l'avait amollie et corrompue, car le Seigneur jugea son peuple digne de châtiment et permit que David attirât sur lui et sur ses sujets un fléau terrible. L'orgueil, ou peut-être le désir d'accroître ses trésors par des taxes nouvelles, et d'assurer les moyens de recrutement d'une nombreuse armée permanente, poussa le roi à ordonner un dénombrement général. Onze cent mille hommes adultes, sans compter les enfants et les femmes, furent trouvés dans Israël, et quatre cent soixante-dix mille dans Juda; encore Lévi et Benjamin ne furent-ils pas recensés. Une peste terrible frappa alors la terre d'Israël; mais à peine avait-elle duré trois jours, que Dieu, touché de la misère du peuple et de la douleur du roi qui s'humiliait devant lui, arrêta l'ange de sa justice.

Une tentative de révolte fut encore essayée, à quelque temps de là, par Adonias, l'un des fils que le roi avait eus de Haggit, une de ses femmes, et qui aurait dû légitimement lui succéder. Mais Bethsabée, jalouse, espérait faire donner le trône à son fils Salomon; elle fut assez habile pour pousser David à le faire aussitôt sacrer et reconnaître par le peuple. Adonias, abandonné de ses partisans, se soumit et obtint sa grâce. Le vieux roi ne survécut pas longtemps à cette dernière épreuve.

Il mourut, âgé de soixante-dix ans, trente-trois années après avoir transporté le siège de son pouvoir à Jérusalem. A son lit de mort, il donna à son successeur Salomon les plus sages instructions, et lui laissa les plans du temple qu'il devait élever au vrai Dieu.

David n'avait pas seulement fondé la puissance politique et matérielle de l'État hébreu, il avait aussi fixé ses institutions. « Saül, dit Heeren, n'avait été qu'un général d'armée, agissant d'après les ordres de Jéhovah transmis par Samuel, sans cour, sans demeure fixe. La nation n'était encore qu'un peuple adonné à l'agriculture et au soin des troupeaux, sans richesse et sans luxe, mais qui devint insensiblement un peuple guerrier. Sous David, réforme totale de la nation et changement du gouvernement ; établissement d'une résidence fixe à Jérusalem, qui est en même temps le siège du sanctuaire ; observation rigoureuse du culte de Jéhovah, comme culte national et exclusif ; accroissement considérable de l'État par des conquêtes ; établissement graduel du despotisme et d'un gouvernement de palais dont les résultats politiques se font déjà sentir vers la fin du règne de David par la révolte de ses fils. » Et en effet, dès que le gouvernement de David est complètement constitué, une armée organisée, des chefs qui servent à tour de rôle, un mois chaque année, avec vingt-quatre mille soldats indigènes, une garde étrangère pour la personne du souverain, composée d'archers crétois et philistins, des gouverneurs de tribus, un service de finances réparti dans les villes et dans les bourgs, des ministres chargés de surveiller chaque branche de l'agriculture, soit pour la levée des impositions, soit peut-être pour l'exploitation des domaines royaux, des conseillers d'État, un commandant général des troupes, nous mettent bien loin du temps où Saül, déjà proclamé roi par une partie d'Israël, ramenait lui-même ses bœufs du labourage. David rendait la justice en personne, écoutait les plaintes des plus humbles, s'étudiait à rendre les plus équitables sentences. Par la droiture de son caractère et l'impartialité de ses jugements autant que par ses victoires et les institutions politiques ou religieuses qu'il fonda, il mérita de passer aux yeux de la postérité pour le modèle des rois ; on oublia ses égarements passagers ; par lui Jérusalem devint aussi la ville idéale, le séjour de l'équité, de la piété et de la paix sociale.

Mais David ne fut pas seulement un organisateur politique, un roi justicier, un conquérant heureux ; ce fut aussi, et c'est là sa plus grande gloire, un roi-prophète. Il a vu dans l'avenir et célébré avec une

magnificence de style incomparable les splendeurs de la Jérusalem nouvelle qui devait s'élever un jour sur les ruines de celle qu'il bâtissait. Il est l'auteur de la majeure partie de ces *Psaumes* où le repentir a trouvé les accents les plus touchants et les plus douloureux, où la prière est arrivée à la forme la plus délicate et la plus sublime. Admirable et sainte poésie, faite pour consoler éternellement et pour soutenir les cœurs vraiment religieux !

§ 3. — SALOMON.
(973-932).

Bien que désigné par son père et sacré avant qu'il eut encore expiré, Salomon ne se mit pas sans peine en possession du trône. Adonias manifesta de nouvelles prétentions, et son frère, pour se débarrasser de cette compétition dangereuse, fut obligé de le faire mettre à mort. Joab fut tué comme son complice, bien que réfugié près de l'autel. Enfin Salomon déposa pour la même cause le grand-prêtre Abiathar.

Le règne de Salomon fut, du reste, pacifique. Il conserva les habitudes d'administration régulière et le système gouvernemental de son père, ainsi qu'on peut le voir par le passage du IIIe livre des Rois (chap. IV, v. 1-8), qui mentionne les scribes du roi, le secrétaire d'État, le commandant en chef de l'armée ou ministre de la guerre, le chef du conseil d'État, le chef des chambellans, l'*ami* du roi (nom que l'on voit usité plus tard, en Asie et en Égypte, pour désigner un titre ou une fonction de la cour), l'intendant de la maison du roi, le ministre des revenus publics, enfin douze officiers, qui servaient à tour de rôle chacun pendant un mois, pour les approvisionnements du souverain et de sa maison. A peine en possession de la royauté, Salomon s'affermit au dehors par des alliances avec Tyr et avec l'Égypte ; puis, voulant inaugurer son règne par la religion plutôt que par la guerre, il se rendit à Gabaon, et offrit mille holocaustes au Seigneur. Maître paisible des pays conquis par son père, il voyait sa domination reconnue depuis l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée et au torrent d'Égypte. Prince peu guerrier, il vécut en paix avec les peuples voisins, et l'Écriture a exprimé la tranquillité profonde dont les Israélites jouirent sous son règne, en disant : « Juda et Israël habitaient sans nulle crainte ; chacun vivait dans l'abondance et la joie, à l'ombre de sa vigne et de son figuier,

depuis Dan jusqu'à Beerséba (c'est-à-dire du nord au midi du royaume), durant les jours de Salomon. »

A la faveur de cette paix, Salomon résolut d'exécuter le grand projet de son père et de construire à Jérusalem le temple de Jéhovah. Hiram, roi de Tyr et intime allié de Salomon comme il l'avait été de David, lui fournit, en échange d'huiles et de céréales que le royaume produisait en abondance, les bois dont il avait besoin, coupés dans les forêts de cèdres du Liban, dont il ne subsiste plus aujourd'hui que quelques arbres, bien des fois séculaires. Salomon fit venir en même temps de Tyr et de Gebal ou Byblos, des ouvriers habiles dans l'art de tailler la pierre et de travailler le bois, art où les Israélites étaient alors peu experts, mais pour lequel les Phéniciens étaient renommés. Ce fut aussi un Tyrien, mais né d'une mère israélite, et nommé Hiram comme son roi, que le fils de David attira à Jérusalem pour exécuter, à l'intention du même temple, les ouvrages de bronze, de fer, d'or, d'argent et de marbre, ainsi que pour diriger la teinture des étoffes précieuses en pourpre, en hyacinthe et en écarlate, pour sculpter et dorer les boiseries de cèdre, de santal, d'ébène et d'acacia. Sept ans et demi furent employés à cette construction fameuse, commencée dans la quatrième année du règne de Salomon, et où le roi prodigua tout le luxe et toute la richesse de l'Orient. La huitième année, c'est-à-dire l'an douzième du règne de Salomon, la dédicace en fut faite au milieu d'un immence concours de peuple ; l'arche d'alliance y fut placée dans le Saint des Saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu ; vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille moutons servirent aux festins de la nation entière convoquée à cette grande solennité. Sadoc fut investi des fonctions de grand-prêtre, à la place des descendants du grand prêtre Héli, mais Salomon lui-même officia pontificalement, pria les bras étendus et appela sur tout le peuple les bénédictions de Jéhovah, ce dieu tout puissant qui dira plus tard par la bouche d'Isaïe : « Le ciel est mon trône et la terre est mon marchepied. Quel est le temple que vous voulez me bâtir, et quel endroit peut être mon lieu de repos ? Tout cela, c'est ma main qui l'a fait ; j'ai parlé et tout cela a été. » Conformément au strict esprit de la loi mosaïque, il y eut défense de sacrifier ailleurs que dans le temple de Jérusalem ; « l'unité de Dieu, dit Bossuet, fut démontrée par l'unité de son temple. »

La description du temple, de son mobilier et de ses splendeurs remplit plusieurs chapitres du livre des Rois. C'est d'après cette description



que F. de Saulcy, M. de Vogüé et d'autres auteurs ont consacré d'intéressants ouvrages à en tenter la restitution complète. Les soubassements, construits en pierres gigantesques, qui subsistent encore sur presque tout le pourtour de l'emplacement qu'il occupait au sommet du mont Moriah, paraissent à Saulcy remonter jusqu'à Salomon, tandis que suivant M. de Vogüé, ils ne seraient pas antérieurs à la réédification entreprise après la captivité de Babylone. Quoi qu'il en soit, la construction du temple n'a pas moins contribué à la célébrité du nom de Salomon que la sagesse merveilleuse dont Dieu l'avait comblé et dont il faisait preuve dans tous ses actes et dans toutes ses paroles, principalement lorsqu'il avait à rendre la justice, sagesse que la reine de Saba, dans l'Arabie méridionale, vint de cette lointaine contrée, éprouver et admirer, et que les Arabes, avec leur imagination désordonnée, ont transformée en un pouvoir magique qui permettait à Salomon de commander à tous les génies.

Salomon épousa une princesse d'Égypte, fille du pharaon Psinakhès ou Psousennès II, à laquelle il permit d'exercer son culte dans une petite chapelle bâtie exprès dans le style des constructions religieuses des bords du Nil, chapelle qu'un curieux hasard paraît, suivant Saulcy, avoir conservée intacte jusqu'à nos jours au village de Siloam, à la porte de Jérusalem[1]. Il fit élever pour lui-même et pour elle, sur l'acropole de Sion, des palais d'une extrême magnificence que la Bible décrit en grand détail. Il entoura Jérusalem de fortes murailles; il bâtit ou il agrandit Mageddo, Gazer et Baalath; enfin il fonda, dans le désert qui s'étend de l'Anti-Liban à l'Euphrate, la grande ville de Tadmor, plus tard Palmyre, destinée à être l'entrepôt des caravanes qui se rendaient de Damas à Babylone[2].

Plus puissant encore que son père, Salomon acheva, par le seul éclat de son nom, la soumission de ce qui restait encore à l'état indépendant, des peuplades chananéennes de l'intérieur des terres, jadis combattues par Josué : Amorrhéens, Héthéens, Phérézéens et Hévéens. Il les employa, suivant le système égyptien, aux grands travaux dont il couvrait ses États, tandis qu'il réservait les Israélites pour l'armée et l'administration.

[1] De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, pl. XLII.

[2] Il s'agit peut-être plutôt d'une ville inconnue du nom de Tadmor, plus voisine de Jérusalem que la célèbre ville de Zénobie.

La principale entreprise extérieure du règne de Salomon fut celle qui ouvrit aux Hébreux la navigation et le commerce des mers du midi. Le commerce de l'Inde remontait à l'antiquité la plus reculée. Depuis des siècles et des siècles les civilisations raffinées de l'Égypte et de la Syrie recherchaient avec avidité les épices, les aromates, les métaux, les bois précieux et odoriférants, les gemmes, l'ivoire, en un mot toutes les marchandises de haute valeur que le sol heureux de l'Inde fournit en abondance. Mais si le commerce avec l'Inde remonte ainsi presque aux premières époques de la civilisation égyptienne, jamais, jusqu'au temps de Salomon, ce commerce ne s'était fait d'une manière directe. Les vaisseaux indiens, lourds et mal construits, profitaient de la mousson pour traverser l'océan et venir apporter les richesses de leur pays dans les ports du Yémen ou Arabie Heureuse. De là, les marchandises de l'Inde étaient dirigées par caravanes sur Babylone au travers de l'Arabie ou portées en Égypte par la voie de mer. Les vaisseaux d'Égypte, qui pendant longtemps sillonnèrent seuls la mer Rouge et y dominèrent en maîtres incontestés, venaient les chercher dans le Yémen et les emportaient chez eux. Ce fut Salomon qui conçut, le premier, la féconde pensée de soustraire ce riche et important commerce aux charges de l'entrepôt forcé dans l'Arabie méridionale, en faisant doubler aux navires la pointe extrême de la Péninsule arabique et en les dirigeant droit jusque dans les ports de l'Inde même. Il profita de ce que la conquête de l'Idumée, par son père, lui avait donné de bons ports sur la mer Rouge, et de ce que l'affaiblissement subi depuis plusieurs générations par la puissance égyptienne, jadis si irrésistiblement prépondérante, permettait la création d'une autre marine sur cette mer.

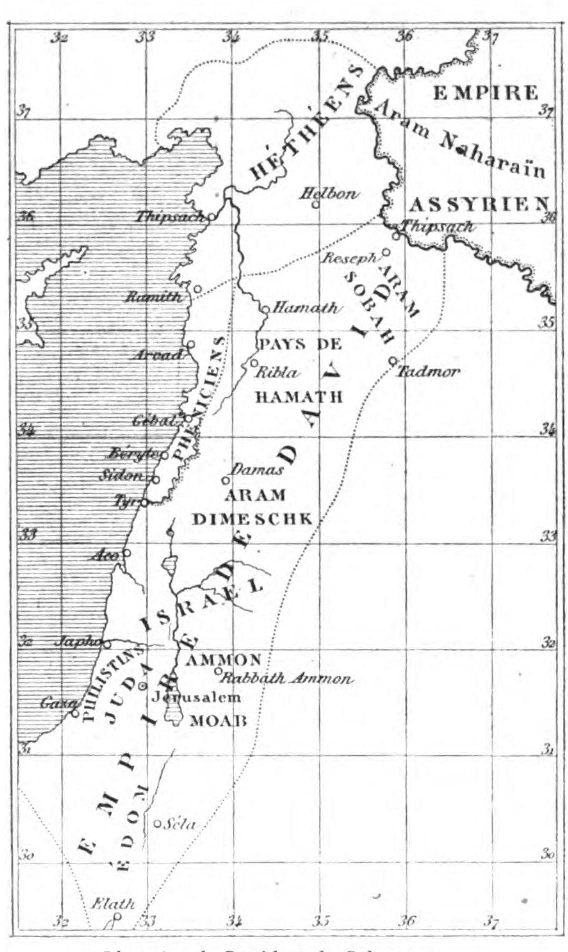
Mais Salomon ne pouvait pas réaliser à lui seul le plan qu'il avait conçu ; les Hébreux n'avaient aucune expérience des choses maritimes ni aucun des instincts qui font les navigateurs. Il s'entendit donc avec son allié Hiram, roi de Tyr, pour entreprendre, à frais communs, les navigations de l'Inde. Une flotte fut construite à Elath et à Aziongaber avec les bois de la Judée ; on y fit monter des matelots phéniciens, les marins les plus habiles, les plus hardis et les plus fameux de toute l'antiquité. Une première expédition fut conduite à Ophir, contrée que l'illustre historien de l'Inde antique, Lassen[1], croit être la contrée d'Abhira, voisine de la province actuelle de Guzarate, mais qui pourrait tout aussi

[1] *Indische Alterthumkunde*, t. II, p. 584-592.

bien avoir été un comptoir de la côte de l'Arabie, où affluaient les richesses de l'Inde. L'expédition de Salomon réussit et rapporta au bout de trois ans, de l'or, de l'argent, de l'ébène, des singes, des paons, des pierreries, que les deux rois se partagèrent. A dater de ce moment et tant que vécut Salomon, la flotte partait tous les trois ans pour la même contrée et en revenait chargée d'épices, d'aromates, d'or, d'argent et d'ivoire. En retour de la part qu'il lui avait donnée dans ces navigations de l'Inde, Hiram associa Salomon aux bénéfices des voyages de long cours que les flottes tyriennes faisaient régulièrement chaque année jusqu'à la côte méridionale d'Espagne, alors désignée par le nom de Tharsis (qui s'était appliqué d'abord à l'Italie), pour y chercher l'étain, le plomb, le cinabre et beaucoup d'autres marchandises d'un grand prix. Aussi, la Bible dit-elle que « du temps de Salomon l'argent devint commun à Jérusalem comme les pierres, et les cèdres comme les sycomores qui naissent dans les campagnes. »

Mais cette brillante prospérité, cette puissance, ces richesses incalculables, corrompirent le cœur du roi, qui se laissa séduire par l'amour du plaisir et oublia le Dieu de ses pères. Entraîné par la passion des femmes, il ouvrit son harem, devenu scandaleusement nombreux, à une foule d'étrangères de Moab, d'Ammon, d'Édom, de Sidon et du pays des Héthéens. « Elles étaient, dit la Bible, toutes des nations dont il avait été dit aux enfants d'Israël : « Vous ne prendrez pas pour vous des femmes de ces pays-là, et vos filles n'en épouseront pas les hommes, car ils vous pervertiraient le cœur pour vous faire adorer leurs dieux. » En effet, on vit Salomon, cédant aux suggestions de ses femmes et de ses concubines étrangères, oublier jusqu'à la majesté incommunicable du Créateur, servir Astoreth, déesse des Sidoniens, Moloch, idole des Ammonites, et bâtir un temple à Kamos, dieu des Moabites. L'alliance avec les peuples voisins, la tolérance accordée aux divinités étrangères, étaient choses absolument contraires à la vocation d'Israël et à la loi de Moïse. La conduite de Salomon, causa de très bonne heure, dans une notable partie du peuple, une profonde irritation. Aussi, les avis et les menaces ne lui manquèrent point ; mais il ne les écouta pas. Lorsque sa chute eut été complète, lorsqu'il se fut montré publiquement infidèle aux préceptes divins, le châtiment de Dieu commença à s'appesantir sur la tête de ce roi jusque-là si heureux, et il put voir, avant de descendre au tombeau, les menaces qu'il avait méprisées s'accomplir en partie.

Son empire ne demeura pas intact. Il fut témoin des premières secousses qui devaient amener son démembrement. L'Iduméen Hadad, soutenu par le roi d'Égypte, lui arracha une partie des cantons voisins de la mer Rouge. Le Syrien Rasin parvint à se rendre indépendant à Damas, et y ceignit la couronne. Jéroboam, en excitant les tribus d'Israël à la révolte, prépara la division du peuple hébreu et commença sa ruine. Ce dernier était fils de Nabath, de la tribu d'Éphraïm. Son intelligence avait attiré l'attention de Salomon, qui lui avait confié un emploi administratif important. Mais le roi ayant appris, par la voix du prophète Abdias, qu'il devait régner sur dix des tribus, et recevant d'un autre côté la nouvelle qu'il préparait une insurrection dans le nord, voulut le faire mourir. Jéroboam s'enfuit auprès de Scheschonk, roi d'Égypte (appelé Sésac dans la Bible), et il y demeura jusqu'à la mort de Salomon, qui eut lieu après quarante ans de règne, c'est-à-dire en l'an 932 avant Jésus-Christ.



L'empire de David et de Salomon.

Le règne de Salomon est d'une très grande importance dans l'histoire des Hébreux, en ce qu'il y sert de pivot à toute la chronologie. La première date précise et positive que l'on rencontre dans cette histoire est, en effet, celle de la dédicace solennelle du temple. C'est d'après elle que l'on peut arriver à déterminer avec certitude, à l'aide des don-

nées fournies par le livre des Rois, les autres dates des règnes de Salomon, de David et de Saül.

« La sagesse de Salomon, nous apprend l'Écriture, surpassa celle de tous les Orientaux et de tous les Égyptiens. Il était (avant sa chute, bien entendu) plus sage que tous les autres hommes, et sa réputation était répandue dans les nations voisines. Il composa trois mille paraboles, et fit cinq mille cantiques. Il traita aussi de toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui croît sur les murailles, et il parla de même des animaux de la terre, des oiseaux, des reptiles et des poissons. » Tous ces ouvrages sont perdus ; il ne reste, sous le nom de Salomon, que les *Proverbes*, ou recueil de maximes, qui semblent, en effet, l'avoir eu pour auteur, et l'*Ecclésiaste*, où toutes les conditions, toutes les joies de la vie humaine sont appréciées à leur juste valeur et caractérisées par cette conclusion : « Tout est vanité. » L'attribution de ce dernier livre au roi d'Israël est assez douteuse. On donne aussi à Salomon le *Cantique des cantiques*, où la poésie mystique a pris les formes de l'amour le plus passionné pour figurer l'union de l'âme fidèle avec Dieu, procédé qu'on voit se reproduire plus tard chez les Arabes, dans certaines sectes mystiques de l'islamisme.

CHAPITRE V

SCHISME DES DIX TRIBUS — ROYAUMES D'ISRAEL ET DE JUDA CHUTE DE SAMARIE

§ 1. — ROBOAM ET JÉROBOAM. — SCHISME DES DIX TRIBUS (932-911)

Les règnes de David et de Salomon représentent le plus haut degré de gloire et de puissance politique que les Hébreux aient jamais atteint. Mais cette prospérité même et la corruption qu'elle introduisit à la cour, le développement des relations commerciales avec les puissances du dehors, devaient naturellement réagir sur l'état intérieur du royaume d'Israël et exercer une funeste influence sur les mœurs et les croyances du peuple. La religion, seul lien qui tenait les Hébreux réunis, s'affaiblit par suite de l'invasion de l'idolâtrie sous Salomon. La royauté, quelque puissante et respectée qu'elle fût sous David et sous son successeur, ne se trouva pas assez forte pour fonder l'unité politique de la nation et pour établir solidement la prépondérance de Juda sur les autres tribus. A la fin même du règne de David, on avait vu celles-ci tenter un soulèvement, par jalousie contre l'importance et les prérogatives de la tribu d'où le roi était issu. Les symptômes de révolte s'étaient manifestés de de nouveau, et beaucoup plus menaçants, dans les dernières années de Salomon ; le prophète Abdias avait clairement annoncé à ce prince la division de son royaume. Les dépenses énormes qu'avaient entraînées les grands travaux de son règne achevèrent de séparer le nord et le midi, et déterminèrent la rupture.

Les tribus du nord, déjà jalouses de voir la suprématie politique passer aux mains de Juda, murmurèrent lorsqu'on leur infligea des impôts écrasants, dans le but de bâtir un temple gigantesque dans la capitale de Juda, d'embellir Jérusalem, de construire de belles routes pavées de bitume dans les abords de cette ville. Nous avons vu qu'un Éphraïmite, Jéroboam, qui se rappelait avec trop d'amertume la domination souve-

raine de sa tribu, s'était mis à la tête des mécontents; ces velléités de révolte et ces tendances séparatistes n'attendaient que l'occasion favorable pour éclater de nouveau.

Le successeur de Salomon fut son fils, Roboam (Réhabéam), qui était alors âgé de quarante et un ans. Les députés des tribus d'Israël, qui devaient rendre hommage au nouveau roi, voulant en même temps lui dicter des conditions et demander une diminution des charges du peuple, jugèrent convenable de ne point se rendre à Jérusalem; ils s'assemblèrent à Sichem, chef-lieu de la puissante tribu d'Éphraïm. Ils rappelèrent d'Égypte Jéroboam et le mirent à leur tête. Roboam fut invité à se rendre à Sichem pour y être proclamé roi, et, loin de se douter du piège qui lui était tendu, il se présenta dans l'assemblée. Jéroboam porta la parole au nom des députés : « Ton père, dit-il au roi, a rendu dur notre joug ; mais toi, allège maintenant la dure servitude de ton père et le joug pesant qu'il nous a imposé, et nous te servirons. » Roboam, surpris, demanda un délai de trois jours. Les vieux conseillers d'État de Salomon furent unanimement d'avis de céder; mais le roi préféra à leurs conseils les pernicieux avis des jeunes courtisans qui, mettant son amour-propre en jeu, le poussaient à la résistance. Lorsque, au troisième jour, Jéroboam et les députés se présentèrent devant lui, il leur répondit avec hauteur : « Mon petit doigt est plus fort que ne l'étaient les reins de mon père. » Il leur dit encore : « Le joug que mon père a fait peser sur vous, je l'augmenterai encore; mon père vous a châtiés avec des fouets, moi je vous châtierai avec des verges piquantes comme des scorpions. » Alors, le peuple s'ameuta en criant : « Qu'avons-nous de commun avec David ? Israël, retire-toi sous tes tentes; et toi, David, pourvois maintenant à ta maison. » Aduram, chef des corvées, envoyé par Roboam pour calmer l'effervescence populaire, fut tué à coups de pierres. Roboam n'eut que le temps de monter dans son char et de s'enfuir en toute hâte à Jérusalem. Les tribus de Juda et de Benjamin restèrent seules fidèles à la dynastie de David, tandis que les autres proclamèrent roi Jéroboam. La tribu de Benjamin, qui avait des griefs particuliers contre la maison de David, se serait probablement jointe aux tribus d'Israël, si sa position territoriale ne l'avait enchaînée à celle de Juda. La ville de Jérusalem était en effet située sur le territoire de Benjamin. Roboam essaya de résister; il mit sous les armes cent quatre-vingt mille hommes pour dompter les tribus séparées. Mais Dieu lui fit dire par le prophète Achias (Achiah),

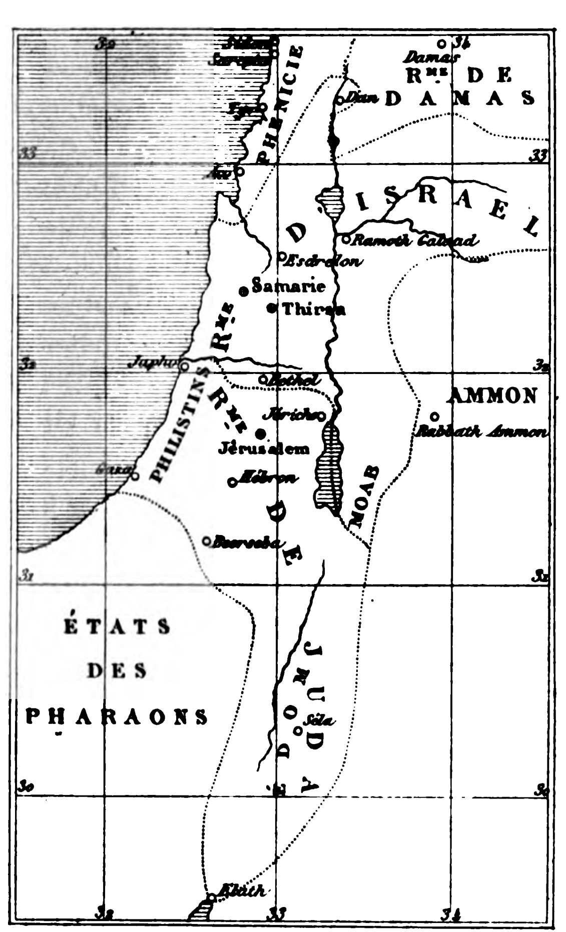
que cet événement s'était accompli d'après l'ordre de sa Providence et que ses soldats ne devaient pas combattre contre leurs frères. L'armée se dispersa, et la séparation demeura ainsi à jamais consommée.

La Bible ne nous donne aucun détail sur les limites respectives des deux royaumes formés par cette séparation. Elle dit seulement que dix tribus se déclarèrent pour Jéroboam, savoir : Éphraïm, qui s'était placé à la tête du mouvement, Siméon, Dan, Manassé, Issachar, Aser, Zabulon, Nephtali, Ruben et Gad. Le nouvel État, renfermant le gros de la nation, prit de préférence le nom de *royaume d'Israël*, dont on s'était déjà servi autrefois pour désigner le royaume d'Isboseth. Le pays d'Israël renfermait donc toute la Pérée, avec les pays tributaires jusqu'à l'Euphrate, et la grande moitié de la Palestine en deçà du Jourdain. Le royaume de Roboam, appelé *royaume de Juda*, n'embrassait que la Palestine méridionale, entre Béthel et Béerseba. Le roi de Juda avait, en outre, la suzeraineté de l'Idumée et du pays des Philistins; mais toutes les provinces soumises à son sceptre formaient à peine le quart du royaume de Salomon.

Les limites n'étaient pas tracées avec rigueur, et certaines villes des frontières, appartenant aux tribus de l'un des deux royaumes, se trouvaient de fait, soit par la volonté des habitants, soit par la force des choses, au pouvoir de l'autre royaume. Ainsi, par exemple, les villes de Béthel et de Rama, quoique situées sur le territoire de Benjamin, appartenaient au royaume d'Israël; mais en revanche, les cités méridionales de Dan, telles qu'Agalon, faisaient partie du royaume de Juda. Quant aux villes qui, du temps de Josué, avaient été données à la tribu de Siméon, elles devaient toutes, par leur position géographique, appartenir à l'État de Juda. Si donc, en réalité, Siméon était au nombre des dix tribus qui se déclarèrent pour Jéroboam, il faudrait supposer qu'une partie au moins de la tribu de Siméon avait émigré vers le nord. Un passage du livre des *Chroniques* paraît, en effet, indiquer que les Siméonites ne possédaient plus, depuis le règne de David, les villes qui leur avaient été données par Josué. Quelques débris de cette tribu, qui étaient restés dans le pays de Juda, émigrèrent plus tard, sous Ézéchias, au nombre de cinq cents familles, vers le mont Séir. Un orientaliste hollandais, M. Dozy, a consacré un ouvrage érudit et ingénieux à établir qu'ils avaient dû s'en aller fort loin dans l'Arabie et être les premiers fondateurs de la ville de la Mecque[1].

[1] *Die Israeliten zu Mekkah*, Leyde, 1865.

La séparation des deux royaumes d'Israël et de Juda dura jusqu'à la prise de Samarie par les Assyriens et l'anéantissement de l'État d'Israël. Il ne semble pas que, durant tout ce long espace de temps, personne ait même conçu la pensée du rétablissement de l'unité nationale sous un même sceptre. La puissance de David et de Salomon, qui avait pourtant brillé d'un si vif éclat, n'avait donc pas pris racine dans les contrées où elle s'était fondée ; les tronçons ne cherchèrent jamais à se rejoindre. « L'empire israélite agrandi par Salomon, dit Graetz, ressemblait à quelque édifice enchanté, construit par une légion de génies. Sa mort a rompu le charme, et l'anneau magique de Salomon n'a point passé aux mains de son fils. » Peut-être, si cet empire se fût borné à grouper sous un même sceptre les douze tribus d'Israël, eût-il acquis plus de cohésion et de durée ; en voulant s'étendre sur les populations sémitiques et chananéennes de la Syrie méridionale, il donna un trop grand développement à ses frontières et introduisit dans son sein des éléments hétérogènes et dissolvants.



Division de la Palestine en deux royaumes.

La chronologie parallèle des deux royaumes issus de celui de Salomon présente, même en se renfermant dans le texte biblique, des confusions que saint Jérôme regardait déjà comme inextricables, et l'on est forcé d'admettre que les chiffres de la durée des règnes donnés dans le récit sacré ont été, en maints endroits, altérés par les copistes. Les difficultés, comme nous le verrons plus loin, sont plus grandes

encore quand on veut faire concorder les données chronologiques de la Bible avec celles des inscriptions cunéiformes.

Jéroboam, à peine proclamé roi, se hâta de se mettre en garde contre une attaque possible du royaume de Juda, en fortifiant Sichem, sa nouvelle capitale, le bourg de Pnouel, sur la rive gauche du Jabbok, et quelques-unes des villes de la frontière. Mais il ne sut point user de la position qui lui était faite. Loin de se conduire en prince élu de Dieu, loin d'appuyer l'État qu'il fondait sur la puissance de la vocation divine, il se laissa séduire par un sentiment étroit et bas de politique méfiante, et il devint apostat. Craignant que les Israélites, s'ils allaient, conformément aux préceptes de la Loi, sacrifier dans le temple unique de Jérusalem, ne rentrassent sous l'autorité de Roboam et n'ébranlassent son trône, il résolut d'interrompre toutes les relations de ses sujets avec le centre religieux de la nation, et, pour mieux réussir dans cette entreprise en y prenant pour auxiliaires les mauvaises passions et les tendances grossières du peuple, il mit en vigueur une idolâtrie révoltante. Aux deux extrémités de son royaume, à Dan et à Béthel, il éleva deux temples, dans lesquels Jéhovah fut adoré sous l'ignoble image d'un veau d'or, et il renouvela ainsi le crime de lèse-divinité dont les Hébreux s'étaient rendus coupables dans le désert. Le peuple se laissa gagner au culte facile et tout matériel de ces dieux muets; des autels furent élevés sur tous les hauts lieux et de nouveaux prêtres, étrangers à la tribu de Lévi, créés pour cette nouvelle religion. Les prêtres légitimes et les lévites, repoussés par Jéroboam, abandonnèrent leurs possessions et vinrent chercher un refuge dans le royaume de Juda, suivis du petit nombre des hommes qui, dans les tribus d'Israël, voulurent rester fidèles à la loi divine et préférèrent l'expatriation à l'apostasie.

Les avertissements divins ne manquèrent pourtant pas à Jéroboam pour l'inciter à sortir de la voie criminelle dans laquelle il s'était engagé; mais il n'en tint aucun compte. C'est ainsi qu'un jour un prophète zélé du royaume de Juda osa se présenter dans le temple de Béthel et maudire l'autel au moment même où il y offrait l'encens. Abias *(Abiah)*, fils du roi, étant ensuite tombé gravement malade, Jéroboam eut l'idée d'envoyer sa femme déguisée interroger le prophète Achias, qui avait arrêté la guerre entre les deux royaumes et dans lequel le souverain d'Israël espérait trouver un protecteur auprès du ciel. Mais Achias, au lieu de se montrer favorable, reprocha dans les termes les plus sévères à la reine l'idolâtrie de Jéroboam et lui prédit la chute prochaine de sa

dynastie, ainsi que la ruine du royaume d'Israël, dont les habitants seraient transportés au delà de l'Euphrate. « Quant à ton enfant, ajouta-t-il, au moment où tu rentreras dans ta ville, il mourra. »

L'habileté politique la plus élémentaire commandait à Roboam, en présence de la conduite de son rival, de montrer un grand zèle pour le culte mosaïque orthodoxe, qui seul pouvait, même humainement, devenir le salut de son trône. Il en fut ainsi, en effet, pendant trois ans. Mais ce zèle se ralentit trop tôt; il fit place à une coupable indifférence, qui fut bientôt suivie d'une invasion de l'idolâtrie phénicienne, accompagnée de toutes les abominables débauches qui formaient son cortège habituel. La femme même de Roboam, Maacha, fille d'Absalom, put librement introduire dans le palais royal le culte chananéen : elle fit ériger une statue d'Astoreth, entretint des prêtres pour le culte de cette divinité et se fit même fabriquer une idole honteuse et impudique appelée *Miphlézet*. En même temps, le culte schismatique des bétyles et des hauts lieux (*bâmoth*) s'établit dans toutes les parties du royaume parmi ceux qui demeuraient fidèles au dogme de l'unité de Dieu; sans doute le culte s'adressait encore à Jéhovah, mais, en multipliant les sanctuaires, il violait les préceptes de la Loi et il détournait les adorations du temple unique qui excluait tout autre lieu de sacrifices.

La tiédeur pour le sanctuaire national et pour la ville sainte devint si grande que, malgré les forteresses qui garnissaient sa frontière méridionale, Roboam ne put faire aucune résistance aux troupes égyptiennes qui, dans la cinquième année de son règne (927 avant Jésus-Christ), envahirent le royaume de Juda, probablement par les intrigues de Jéroboam, et pénétrèrent jusqu'à Jérusalem. Roboam trembla dans sa résidence, et le prophète Séméïas (*Sémaïah*) profita de ce moment pour reprocher au roi, en pleine cour, son infidélité envers Jéhovah, cause de son malheur. Le roi et tous les grands qui l'entouraient témoignèrent un sincère repentir et s'écrièrent : « Jéhovah est juste! » Séméïas alors les rassura en leur montrant que ce n'était là qu'un orage passager, et qu'il fallait accepter avec résignation ce châtiment du ciel. Scheschonk, roi d'Égypte, à la tête d'une nombreuse armée, fit son entrée dans la capitale sans coup férir et pilla les trésors du temple. Mais, comme Séméïas l'avait annoncé, il n'avait d'autre but que d'humilier et de rançonner le roi de Juda, et son armée se retira après le pillage [1].

[1] Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. II, p. 340.

Roboam régna encore douze ans après l'invasion des Égyptiens. Aucun événement mémorable ne signala cet espace de temps. Les hostilités continuèrent toujours entre Roboam et Jéroboam, mais elles se bornèrent à des tracasseries mutuelles, et il ne paraît pas qu'il y ait eu jamais entre les deux rois un engagement de quelque importance.

Roboam étant mort et son fils Abiam lui ayant succédé, Jéroboam crut le moment du passage d'un règne à l'autre favorable pour tenter de conquérir le pays de Juda. Des deux côtés on se prépara à une lutte décisive et on eut recours à la levée en masse des populations. Aussi Jéroboam mit-il sous les armes 800,000 hommes et Abiam 400,000. Les deux armées se rencontrèrent dans les montagnes d'Éphraïm, près de la hauteur de Samaraïm. Malgré une embuscade que Jéroboam plaça sur les derrières des troupes de Juda, celles-ci s'emparèrent de Béthel et de quelques autres villes israélites. Abiam, aussi peu zélé que son père pour la religion, commit la faute de ne pas profiter de cet événement pour abolir le culte du veau d'or à Béthel, et la ville retomba bientôt au pouvoir d'Israël. Abiam mourut après trois ans de règne.

Son fils et successeur, Asa, montra, dès ses premières années, une grande ardeur pour le culte de Jéhovah. Quoique très jeune encore, il déploya beaucoup d'énergie contre l'idolâtrie; il n'épargna même pas sa grand'mère, Maacha, veuve de Roboam, qui favorisait le culte phénicien et prétendait dominer le nouveau roi. Asa la dépouilla de toute influence dans les affaires du gouvernement; la statue d'Astoreth, qu'elle avait osé élever dans Jérusalem, fut brûlée dans la vallée du Cédron. Partout on détruisit les autels des divinités chananéennes, et les personnes prostituées à leur culte honteux furent expulsées du pays. Le seul reproche que l'Écriture adresse à Asa est d'avoir laissé subsister les autels schismatiques des hauts lieux, afin d'occuper et de donner un moyen de subsistance aux nombreux prêtres que l'apostasie des dix tribus avait fait refluer dans le petit royaume de Juda.

§ 2. — DÉSORDRES ET REVERS DANS LE ROYAUME D'ISRAEL (911-873).

Jéroboam avait régné vingt-deux ans. Après sa mort, la prédiction du prophète Achias contre sa famille s'accomplit presque immédiatement. Au bout de deux ans de règne seulement, son fils Nadab fut assassiné par un de ses principaux officiers nommé Baasa, de la tribu d'Issachar,

tandis qu'il assiégeait Gibbethon, ville de la tribu de Dan, qui était tombée au pouvoir des Philistins. Baasa s'empara de la couronne, et pour se mettre à l'abri des compétitions possibles, fit égorger tous les proches parents de Jéroboam.

Pendant que ces événements s'accomplissaient dans le royaume d'Israël, Asa rétablissait dans le pays de Juda le culte du vrai Dieu, et, régnant avec sagesse et gloire, développait sous toutes ses formes la prospérité nationale. Un de ses soucis principaux était l'armée, qu'il s'occupait de mettre sur le pied le plus redoutable. Les événements se chargèrent bientôt de montrer combien cette conduite avait été prudente et pleine de prévoyance.

Dans la quinzième année du règne d'Asa (897 avant J.-C.), le flot d'une formidable invasion vint, suivant le récit des *Chroniques*, fondre sur les frontières méridionales de la Palestine. Zérach ou Azerch-Amen, roi d'Éthiopie [1], à la tête d'une nombreuse armée recrutée dans toutes les peuplades barbares du Haut-Nil, s'était abattu sur l'Égypte comme un torrent dévastateur auquel rien n'avait été en état de résister. Après l'avoir subjuguée un moment et y avoir promené la dévastation du sud au nord, dans toute son étendue, il franchit le torrent de Rhinocorura et assaillit le royaume de Juda, qu'il comptait aussi piller, avec toute la Syrie. Asa conduisit son armée au-devant des Éthiopiens et leur livra bataille dans la vallée de Séphatha, près de Marésa. Zérach fut vaincu et obligé de fuir, abandonnant un immense butin aux troupes de Juda. La défaite fut si complète que le roi d'Éthiopie ne put même se maintenir en Égypte et fut forcé de se retirer en toute hâte jusque dans son royaume, au-dessus des cataractes du Nil.

Au retour d'Asa vainqueur dans sa capitale, le prophète Asarias (*Azariah*) se présenta devant le roi et, dans une allocution qu'il adressa à lui et à son armée, montra comment ce succès était une récompense du retour à la vérité religieuse, de même que les désastres de Roboam avaient été un juste châtiment de son infidélité. Asa continua à déployer une grande sévérité contre l'idolâtrie; il fit aussi d'importantes répara-

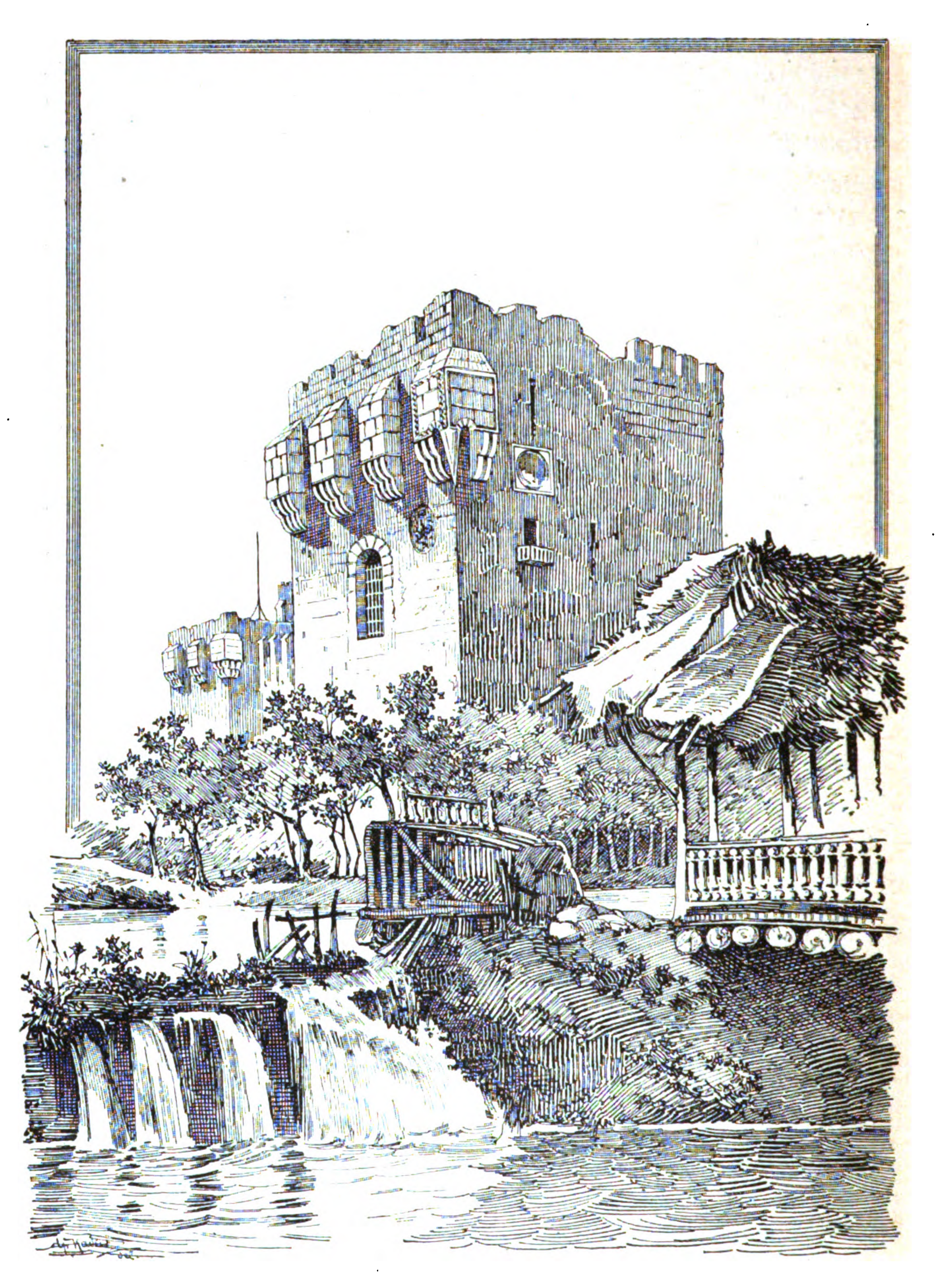
[1] C'est par erreur que quelques historiens ont confondu ce prince avec Tahraka, roi d'Éthiopie et d'Égypte en même temps, qui vivait près de deux siècles plus tard. D'autres y ont vu Ouasarkin ou Osorkon Ier, roi d'Égypte et non d'Éthiopie, dont le nom ne se prêtait aucunement à une pareille transcription en hébreu. Le Zérach de la Bible est le roi Azerch-Amen, dont le nom se lit sur plusieurs monuments de l'Éthiopie. Cette importante rectification est due à M. Brugsch. M. Maspero regarde toutefois l'expédition dont il est ici parlé comme fabuleuse. (*Histoire ancienne de l'Orient*, 4e édit., p. 362, note.)



tions au temple et y offrit de splendides sacrifices en reconnaissance de sa victoire sur Zérach. De nombreux habitants du pays d'Israël, demeurés encore fidèles, malgré le schisme officiel, au Dieu de leurs pères, et voyant les succès du pieux Asa, vinrent assister à cette fête et s'établirent dans le pays de Juda.

Ainsi s'accentuait nettement le culte de Jéhovah, que les développements rapides du royaume de Damas allaient bientôt menacer. Pendant le siècle qui suivit la mort de Salomon, Damas fut certainement le foyer le plus dangereux de la propagande anti-jéhoviste. Les divinités araméennes se trouvaient à l'abri de toute atteinte dans cette charmante oasis de Damas, qui s'épanouit comme une fleur dans une des plus fertiles plaines de la Syrie centrale, sur une rivière qui se perd dans le désert, et au commencement de la vallée qui sépare l'Hermon de l'Anti-Liban; l'empereur Julien l'appelait « l'œil de l'Orient » ; elle commande toutes les routes du désert qui vont à Tadmor ou Palmyre, à Biredjek, à Rakka, à Bassora, dans le Hauran, le Nedjed et l'Arabie ; c'est là que se réunissent aujourd'hui les grandes caravanes des pèlerins de la Syrie et de l'Asie Mineure qui se rendent à la Mecque, accompagnant le chameau chargé des offrandes que le sultan de Constantinople fait chaque année au tombeau de Mahomet. « La vue de Damas, dit Élisée Reclus, est une des merveilles de l'Orient. Des hauteurs qui la dominent au nord et à l'ouest, elle apparaît blanche et rose au milieu de la verdure; ses faubourgs, se prolongeant au loin entre les jardins, sont cachés çà et là par les massifs de grands arbres ; quelques nappes d'eau étincellent sous les palmiers. Mais le contraste est soudain quand on pénètre dans les rues tortueuses. Comme dans les autres villes d'Orient, les maisons, même les plus somptueuses, ne sont belles qu'à l'intérieur, autour des eaux jaillissantes et des parterres fleuris. » C'est au roi de cette oasis enchantée que le petit-fils de Roboam allait s'allier pour faire face aux ennemis qui vinrent l'attaquer.

C'était particulièrement Baasa, l'usurpateur de la couronne d'Israël, qui ne pouvait voir sans inquiétude la puissance toujours croissante d'Asa et de son royaume. Il commença bientôt des actes d'hostilité contre lui en fortifiant la ville de Rama, et en y plaçant une garnison qui devait empêcher les gens d'Israël de communiquer avec le royaume de Juda et de se rendre au temple. Asa n'eut garde de souffrir l'établissement de cette forteresse menaçante à deux lieues seulement de Jérusalem. Il épuisa le trésor royal et celui du temple pour acheter



La citadelle arabe de Damas [1].

[1] D'après Ebers et Güthe, *Palæstina*, t. I, p. 348.

l'alliance de Ben-Adar I[er 1], roi de Syrie, qui résidait à Damas et s'était fait un État considérable des provinces araméennes jadis tributaires de David et de Salomon. Ses offres ayant été acceptées, Ben-Adar envahit le nord de la Palestine, jusqu'aux environs du lac de Génésareth, et s'empara de plusieurs villes importantes. Asa, dans le même temps, marcha sur Rama, l'emporta, et, ayant fait démolir les ouvrages de fortification déjà très avancés, les employa à construire, à Guébah et à Masphath, deux forteresses qui servissent de boulevards à ses États contre le royaume d'Israël.

Mais les prophètes virent avec peine une alliance conclue avec un païen contre le roi d'Israël et payée avec le trésor sacré. Un prophète nommé Hanani reprocha amèrement à Asa de s'être appuyé sur la Syrie, au lieu de compter sur le secours exclusif de Jéhovah, qui lui aurait soumis en même temps et les Syriens et les Israélites. Les paroles de l'orateur inspiré ne furent pas sans influence sur le peuple et soulevèrent quelques troubles. Asa se crut en droit d'user de répression et osa même faire arrêter Hanani comme perturbateur. A dater de ce moment jusqu'à la fin de son règne, il se vit en butte à la malveillance de l'ordre des prophètes, qui le regarda comme un tyran. Cependant, malgré sa rupture avec cette corporation, qui représentait l'élément vivant et zélé de la religion mosaïque, il ne s'éloigna pas de la vérité religieuse et servit toujours fidèlement Jéhovah. Son orthodoxie et sa vigilance à repousser toute introduction des cultes étrangers, lui valurent encore un grand nombre d'années d'un règne paisible, et il ne mourut qu'en 870, après quarante et un ans de prospérité, laissant dans son fils Josaphat un digne successeur.

Pendant ce temps, le désordre et le crime, juste châtiment du schisme et de l'apostasie, sévissaient dans le royaume d'Israël. Baasa régna encore dix ans après l'invasion des Syriens, mais sans s'être jamais relevé de cette humiliation. La Bible ne mentionne pas de nouvelles collisions entre lui et Asa, mais les deux rois restèrent en état d'hostilité.

Baasa, on a pu le voir par ce que nous avons raconté de sa vie, était animé d'un grand esprit d'impiété ; il s'était posé en ennemi déclaré de

[1] Ce nom, porté successivement par plusieurs rois de Syrie, est écrit Ben-hadad dans le texte hébreu de la Bible, et Ben-hader dans la version des Septante. La leçon que nous avons adoptée est celle que fournissent les inscriptions cunéiformes assyriennes contemporaines de ces princes ; elle est assez exactement conforme à celle qu'ont suivie les Septante.

l'orthodoxie mosaïque, dans laquelle il voyait un danger pour sa couronne et une force pour le roi de Juda. Le prophète Jéhu, fils du prophète Hanani, qui avait affronté la colère d'Asa en condamnant son alliance avec les Araméens de Damas, osa se présenter devant Baasa pour lui reprocher d'avoir imité les péchés de Jéroboam, après avoir été élevé de la poussière pour renverser sa dynastie ; il lui annonça l'arrêt divin qui, en punition de cette impiété, le frapperait, lui et sa race : « La maison de Baasa, dit-il, aura le même sort que celle de Jéroboam. » Asa put assister encore à l'accomplissement de cette prophétie et voir une troisième dynastie monter sur le trône fondé par Jéroboam, car les événements se succédaient rapidement dans le pays d'Israël.

Baasa transmit cependant la couronne à son fils Éla ; il mourut après avoir régné près de vingt-trois ans. Mais Éla succomba dès la deuxième année de son règne, frappé, comme le fils de Jéroboam, par la main d'un conspirateur. Pendant que les troupes, commandées par le général en chef Amri, étaient occupées à un nouveau siège de la ville de Gibbethon contre les Philistins, Zamri, l'un des deux capitaines des chars de guerre, assassina, à Thirsa, qui était alors la capitale d'Israël, le roi Éla, un jour où celui-ci s'était enivré dans la maison d'Arsa, son maître d'hôtel. L'assassin, s'étant emparé du trône, massacra les membres de la famille royale, et la prédiction du prophète Jéhu s'accomplit ainsi à la lettre.

Lorsque la nouvelle du forfait de Zamri arriva au camp de Gibbethon, les troupes, indignées, proclamèrent leur général Amri (*Omri*) roi d'Israël. Amri abandonna aussitôt le siège pour marcher sur Thirsa, et l'usurpateur, se voyant forcé de rendre la ville, mit le feu au palais et s'y brûla lui-même, après avoir régné sept jours. Cependant Amri, élu par l'armée, trouva un concurrent dans un certain Thebni, fils de Ginath, auquel le peuple de la capitale avait décerné la couronne. Une lutte s'établit entre les deux prétendants, et, bien que le parti d'Amri fût le plus considérable, la mort de Thebni fit seule reconnaître son compétiteur par tout Israël. Le texte des Écritures nous laisse deviner que la guerre civile entre Amri et Thebni avait duré plusieurs années.

Dans la septième année de son règne, deux ans après la mort de Thebni, Amri, voulant se créer une nouvelle capitale, sans doute parce qu'il se défiait de l'esprit de désordre et des tendances révolutionnaires des habitants de Thirsa, acheta, d'un individu nommé Samar, une hau-

teur située dans une position très forte, au milieu du territoire d'Éphraïm et non loin de Sichem ; il paya cet emplacement cent talents d'argent et il y bâtit une ville, qui fut appelée Samarie. C'est là que, désormais, et jusqu'à la destruction du royaume d'Israël par les Assyriens, la résidence de ses souverains demeura fixée ; auparavant, la capitale d'Israël avait été tour à tour Sichem, Rama et Thirsa. La fondation de Samarie est le seul fait remarquable que l'on rapporte du règne d'Amri, sauf une guerre malheureuse contre les Syriens, dans laquelle il perdit plusieurs villes. Il gouverna dans le même esprit que ses prédécesseurs, en maintenant le culte schismatique et idolâtre établi par Jéroboam. Il mourut enfin, dans la douzième année de son règne (873), laissant le trône à son fils Achab. Aux yeux des Assyriens, Amri ou Omri fut une sorte de chef de dynastie qui transmit son nom à tous ceux de sa race, et dans les documents cunéiformes, tous les rois d'Israël, ses successeurs, sont appelés « fils d'Omri. »

§ 3. — ACHAB, JOSAPHAT ET LEURS ENFANTS (870-830).

Josaphat, fils d'Asa, monta sur le trône de Jérusalem à l'âge de trente-cinq ans. Héritier des vertus de son père, il manifesta un zèle plus grand encore pour le culte national, et fit disparaître les dernières traces de l'idolâtrie. Pour inspirer au peuple de meilleurs sentiments religieux, il chargea, dans la troisième année de son règne, cinq des principaux personnages de sa cour, accompagnés de deux prêtres et de neuf lévites et munis du livre de la Loi, de faire une tournée dans tout le pays et d'instruire les habitants. En même temps, Josaphat fit élever de nouveaux forts, remplir les arsenaux d'approvisionnements de toute sorte, et força les Iduméens à reconnaître son autorité ; il réorganisa soigneusement l'administration et l'armée. Cette dernière se composa désormais de deux divisions très fortes : l'une de Juda, et l'autre de Benjamin. La paix, qui régnait alors dans le pays de Juda, auquel plusieurs peuples voisins payaient tribut, favorisa singulièrement les réformes du roi Josaphat, que nous verrons bientôt prendre encore de plus grands développements.

La cour de Samarie formait alors un complet contraste avec celle de Jérusalem. Tandis que Josaphat ne cessait de faire les plus grands efforts pour rétablir le culte de Jéhovah dans toute sa pureté, Achab,

qui surpassa en impiété tous les rois d'Israël, non content du culte des veaux d'or, et dominé par sa femme phénicienne, Jézabel, fille d'Ethbaal, roi de Tyr, avait introduit le culte de Baal et d'Astoreth, qui avaient des temples et des autels jusque dans la ville de Samarie. Le débordement du paganisme phénicien jeta le trouble et le désordre dans tout le royaume d'Israël, où l'on vit naître des collisions sanglantes entre les adorateurs de Baal et le petit nombre de partisans zélés que comptait encore la religion de Jéhovah. Le parti des premiers était devenu le plus fort; Baal n'avait pas moins de quatre cent cinquante prêtres ou prophètes à son service, et Astoreth en comptait quatre cents, tous nourris aux frais de Jézabel. Soutenus par l'énergie d'une reine fanatique et cruelle, ils sévissaient avec une extrême fureur contre les prophètes de Jéhovah, qu'ils tâchaient d'exterminer.

Ces derniers étaient encore assez nombreux; dans la persécution même dont ils étaient l'objet, quelques-uns d'entre eux puisèrent un zèle et un courage qu'on ne leur avait pas remarqués jusqu'alors, et, quand l'occasion se présentait, ils usaient de sanglantes représailles contre leurs adversaires. Leur chef était le célèbre prophète Élie, et à la cour ils avaient un protecteur secret dans Obadiah, intendant de la maison du roi. Mais la masse du peuple, indécise ou indifférente, ne prêtait son appui à aucun des deux partis; c'est pourquoi Élie lui reprochait de *boiter des deux côtés*, et de ne se déclarer ni pour Jéhovah ni pour Baal. Le roi Achab lui-même, homme sans énergie et sans conviction, peut être mis au premier rang de ces indécis : tantôt il se prosternait devant Baal et se livrait à toutes les abominations des cultes chananéens; tantôt, effrayé par les paroles d'un prophète, il s'humiliait devant Jéhovah, en déchirant ses vêtements; un jour il laissait massacrer les prophètes de Jéhovah par les ordres de Jézabel, un autre jour il livrait les prophètes de Baal à la vengeance d'Élie.

Le royaume d'Israël ne pouvait sortir de cette malheureuse situation que par un coup violent; il fallut un homme énergique, inspiré d'en haut, plein de courage et de dévouement, pour entraîner les indécis, pour faire triompher la sainte cause de Jéhovah et de la nationalité hébraïque contre la tyrannique fureur de la princesse phénicienne. Israël, dans ces temps calamiteux, vit paraître un sauveur qui entreprit à lui seul, sinon d'accomplir, du moins de préparer une révolution, et de renverser la dynastie impie, qui voulait effacer jusqu'aux dernières traces du culte du vrai Dieu. Cet homme fut le prophète Élie, le héros

de l'époque. « Il se reconnaissait à ses dehors. Contrairement aux prophètes idolâtres, qui se singularisaient par leurs manières effrénées, il portait, sous un manteau noir, une simple tunique, serrée par une ceinture de cuir, et laissait croître sa chevelure. A l'opposé des adorateurs de Baal, il s'abstenait de vin et inaugura la vie nazaréenne, dont c'était précisément le signe extérieur, de ne boire que de l'eau et de ne pas se raser les cheveux. Il commença par proclamer cette pensée, pleine de choses : *Jéhovah seul est Dieu.* » (Graetz.) Plein d'un enthousiasme fougueux, qu'excitait encore une inspiration céleste presque continuelle, il bravait, par son courage et sa constance, les fureurs de Jézabel et faisait trembler maintes fois le roi Achab, qui, tout en le détestant, ne pouvait lui refuser son respect. Comme Samuel, il était inflexible lorsqu'il s'agissait d'arriver à son but, et ne craignait pas de se montrer dur et même quelquefois cruel, pour accomplir ce qu'il regardait comme nécessaire. « Il arrivait, dit Graetz, comme une tempête, grondait comme une tempête autour du faible Achab, gouverné par sa femme, s'éloignait en grondant, sans qu'on parvînt jamais à le saisir, et en grondant, disparaissait. » Malheureusement, Israël était déjà tombé trop bas pour pouvoir être entièrement relevé. Élie lui-même n'éleva jamais sa voix contre le culte des images de Béthel et de Dan, mais il fit tous ses efforts pour faire triompher le nom de Jéhovah sur l'odieux culte des Phéniciens ; et lorsque, sur la fin de ses jours, il dut laisser son œuvre inachevée, il se donna un successeur qui pût la continuer et l'accomplir.

Cependant, le règne d'Achab parut s'affermir par des victoires éclatantes. Ben-Adar, roi de Syrie, fils de celui qui avait fait la guerre à Baasa et à Amri, vint, suivi de trente-neuf princes, ses vassaux ou ses alliés, assiéger Samarie, qui était devenue, comme nous l'avons dit, la capitale du royaume. Le roi d'Israël s'humilia d'abord devant lui et offrit de se déclarer son vassal ; mais Ben-Adar répondit par une telle insolence que, sur le conseil des anciens, Achab se résolut à résister. Dieu lui fit dire par un prophète : « Voici ce que dit le Seigneur : Tu as vu cette multitude immense ! eh bien, je la livrerai en tes mains, pour que tu saches que c'est moi qui suis le Seigneur. » Sentant sa foi se ranimer dans le péril, il ordonna une sortie de sept mille hommes, qui tomba sur le camp des ennemis au moment où ils se livraient à l'orgie, et les mit en pleine déroute.

Mais les courtisans du roi de Syrie, voulant consoler leur orgueil et

celui de leur maître, dirent à Ben-Adar : « Le dieu d'Israël est un dieu de montagnes ; c'est pour cela qu'ils nous ont vaincus ; il faut combattre les Israélites en plaine, et nous l'emporterons sur eux. » Le roi se laissa persuader de remplacer les hommes, les chevaux, les chars de guerre qu'il avait perdus, et rentra en campagne l'année suivante, avec des troupes incomparablement supérieures en nombre à celles d'Achab. Mais Dieu montra qu'il savait confondre les blasphèmes des ennemis d'Israël ; cent mille Syriens furent taillés en pièces sous les murs d'Aphec, dans la plaine d'Esdrelon, et Ben-Adar dut implorer la clémence de l'ennemi qu'il avait si insolemment défié.

Achab, qui pouvait faire prisonnier le roi de Syrie, ne se borna pas à lui conserver la liberté. Sous la garantie d'un article qui lui donnait le droit de tenir garnison à Damas, il conclut avec lui un traité d'intime alliance, qui assurait Ben-Adar du concours des troupes israélites dans ses guerres. Aussi, une précieuse inscription de Salmanasar, roi d'Assyrie (857-822), découverte aux sources du Tigre et maintenant conservée au Musée Britannique, en racontant une défaite que ce prince fit éprouver l'année suivante à Ben-Adar, dans le voisinage de la ville de Karkar, mentionne-t-elle, parmi les troupes qui combattaient pour ce dernier, « dix mille hommes d'*Achab d'Israël*[1]. » Un prophète vint reprocher sévèrement à Achab cette alliance avec un infidèle que Dieu avait fait tomber entre ses mains, et le menaça de la colère céleste ; mais il ne fut pas écouté.

Un crime horrible, auquel l'entraîna la reine Jézabel, valut bientôt à Achab, de la part d'Élie, une prophétie encore plus accablante. Un certain Naboth, possédait à Esdrelon une vigne voisine du palais du roi dans cette ville ; Achab, désirant joindre cette vigne à son jardin, demanda à Naboth de la lui vendre à perpétuité. C'était introduire dans le droit civil un principe formellement contraire à la Loi mosaïque, qui n'admettait pas que la propriété du sol pût sortir à jamais des mains de la famille à laquelle elle avait été accordée lors de la conquête, mais ordonnait qu'elle lui fît constamment retour dans les années jubilaires. Naboth, fidèle à l'esprit de la Loi, refusa de vendre l'héritage de ses ancêtres, ce dont le roi se montra fort affligé. Jézabel, ayant appris la cause de son chagrin, le consola en lui promettant qu'il aurait la vigne de Naboth. Elle envoya des ordres, au nom du roi, aux autorités d'Es-

[1] Voyez plus haut, *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 196.



drelon, pour faire accuser Naboth de haute trahison. On gagna de faux témoins, qui affirmèrent que Naboth avait blasphémé contre Dieu et contre le roi; il fut condamné à mort et lapidé. Jézabel avertit son époux de la mort de Naboth, et l'engagea à confisquer les biens du condamné, au mépris des prescriptions de la Loi. Achab s'étant rendu à la vigne de Naboth pour en prendre possession, le prophète Élie vint l'y trouver. « As-tu assassiné pour hériter? dit-il au roi; ainsi a parlé Jéhovah : A l'endroit où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lècheront aussi ton propre sang. — Viens-tu encore me trouver, mon ennemi? » s'écria le roi. — « Oui, répondit le prophète; parce que tu t'es livré au crime, le malheur fondra sur toi; ta maison aura le sort de celles de Jéroboam et de Baasa, et les chiens dévoreront Jézabel sous les remparts d'Esdrelon. »

La prophétie ne tarda pas à s'accomplir dans sa première partie. Ben-Adar, depuis trois ans que le traité de paix avait été conclu avec lui à la suite de la bataille d'Aphec, n'en avait pas exécuté les conventions; Ramoth, une des villes les plus importantes du pays de Galaad ou de la Pérée, demeurait au pouvoir des Syriens. Achab manifesta l'intention de recommencer la guerre contre le roi de Syrie et de lui enlever cette ville de vive force, puisqu'il ne voulait pas la rendre.

A cette époque, Josaphat, roi de Juda, qui depuis son avènement avait profité des bienfaits de la paix pour continuer ses réformes dans le culte et dans l'administration, alla voir le roi d'Israël, avec lequel il s'était allié par mariage, en faisant épouser à son fils Joram la fille d'Achab et de Jézabel, nommée Athalie. Ce fut la première fois, depuis le schisme, qu'un roi de Juda se montra comme ami et allié sur le territoire d'Israël, et on peut s'étonner de ce que ce fut précisément sous le pieux Josaphat et l'impie Achab que la paix s'établit entre les deux royaumes et que les deux cours contractèrent des liens de famille. Peut-être Josaphat espérait-il par là pouvoir agir sur le faible Achab et le ramener à de meilleurs sentiments.

Au moment de marcher contre les Syriens, Achab témoigna le désir que le roi de Juda prît part à l'expédition. Josaphat y consentit et promit le concours de ses troupes, mais sous la condition que le roi d'Israël interrogerait d'abord les prophètes. Achab en réunit quatre cents à la porte de Samarie, qui tous déclarèrent qu'il fallait faire la guerre et que le roi d'Israël en sortirait vainqueur. Mais Josaphat se méfia de ces quatre cents voix unanimes; il ne lui parut pas possible

qu'après tant de persécutions l'appel d'Achab pût réunir un si grand nombre de véritables prophètes de Jéhovah, parlant avec sincérité et indépendance. Sur son insistance, on fit venir Michée (*Michaïah*), qui n'avait pas été convoqué, et qui annonça un désastre terrible avec la mort d'Achab.

Celui-ci cependant persistant à marcher sur Ramoth, Josaphat l'y accompagna. Le roi d'Israël, ayant appris que les officiers syriens avaient reçu l'ordre de diriger l'attaque contre lui personnellement, se déguisa pour se confondre dans les rangs des soldats, tandis que Josaphat garda ses vêtements royaux. Les Syriens, prenant ce dernier pour le roi d'Israël, se dirigèrent sur lui et l'environnèrent. Josaphat appela au secours; mais les officiers de Ben-Adar, reconnaissant leur erreur, se retirèrent aussitôt. En même temps, Achab était mortellement frappé d'une flèche qu'un soldat avait tirée au hasard; il expira au coucher du soleil, et aussitôt l'armée israélite battit en retraite. Le corps du roi fut reporté à Samarie, où on l'ensevelit. Son char ensanglanté fut lavé à la piscine de Samarie, et ainsi furent accomplies les paroles d'Élie, qui avait dit que les chiens lècheraient le sang d'Achab. Il eut pour successeur son fils Ochozias (*Achaziah*) (843).

Josaphat retourna à Jérusalem, où le prophète Jéhu, fils de Hanani, le blâma avec douceur pour avoir prêté son concours à l'impie Achab, ce qui, disait-il, aurait attiré sur le roi la colère de Jéhovah s'il n'avait pas si bien mérité de Dieu en exterminant l'idolâtrie dans ses États. Josaphat continua à agir sur son peuple dans le même esprit de piété et à introduire des améliorations notables dans l'administration. Il réforma les tribunaux dans les principales villes du royaume, leur recommandant la plus grande impartialité, et il établit à Jérusalem un tribunal suprême, composé de prêtres, de lévites et de chefs de familles, pour décider en dernière instance des affaires difficiles.

A l'exemple de Salomon, Josaphat fit construire des vaisseaux dans le port d'Aziongaber, afin de reprendre les expéditions commerciales vers l'Inde et spécialement vers le pays d'Ophir; mais il n'avait plus de matelots phéniciens pour les monter, et les vaisseaux ayant fait naufrage dans le golfe même, près d'Aziongaber, Josaphat renonça à cette entreprise, malgré les instances d'Ochozias, roi d'Israël, qui voulut s'y associer.

Pendant le court règne d'Ochozias, qui dura à peine plus d'un an, Mésa, roi de Moab, qui avait reconnu, comme ses prédécesseurs, la

suzeraineté du roi d'Israël, refusa de payer son tribut. Il avait déjà fourni cent mille agneaux et cent mille moutons avec leur laine ; car le pays des Moabites fut de tout temps riche en troupeaux et l'est encore aujourd'hui. Une chute grave que fit Ochozias, à travers un grillage de la plate-forme du palais de Samarie, l'empêcha de prendre des mesures pour soumettre les Moabites. Élevé dans le culte de Baal et dans les superstitions de l'idolâtrie, Ochozias envoya des messagers à Accaron, dans le pays des Philistins, pour interroger le célèbre oracle de Beelzébub sur l'issue de sa maladie. Le prophète Élie, indigné de cet outrage fait au Dieu d'Israël, arrêta en chemin les messagers d'Ochozias. « N'y a-t-il pas de Dieu en Israël, leur dit le prophète, que vous alliez consulter Beelzébub, le dieu d'Accaron? Allez dire à votre roi qu'il ne descendra plus du lit sur lequel il est monté ; car il mourra. » Ce fut en effet ce qui arriva bientôt après, et comme Ochozias n'avait point de fils, son frère Joram lui succéda (842).

Le nouveau roi d'Israël resserra l'alliance que son père avait conclue avec Josaphat et rejeta le culte de Baal, auquel avaient sacrifié ses deux prédécesseurs, mais sans devenir néanmoins vraiment fidèle à la loi de Dieu. Joram ayant demandé le concours de Josaphat contre les Moabites rebelles, le roi de Juda répondit : « Ce qui est à moi est à vous, mon peuple est votre peuple et mes chevaux sont vos chevaux. » Aidés en outre par le roi des Iduméens, vassal de Josaphat, les deux alliés remportèrent une éclatante victoire sur les Moabites, dont le prince fut réduit à se jeter dans une place forte. Là, le roi de Moab, conformément aux affreuses superstitions de plusieurs peuples orientaux, immola pour fléchir ses dieux son propre fils sur la muraille, à la vue des assiégeants qui s'éloignèrent saisis d'horreur. Élisée, successeur d'Élie, s'était montré pour la première fois dans le camp à l'occasion de cette guerre, et y avait promis le succès aux armes combinées d'Israël et de Juda.

Quelques mois après, les Moabites ayant trouvé des alliés dans les Ammonites et étant parvenus à soulever les tribus iduméennes du mont Seïr, voulant aussi se venger sur Josaphat qui avait secondé leur ennemi, firent subitement une invasion dans le pays de Juda et pénétrèrent jusqu'à Engaddi. Ce sont les succès remportés (vers 840 av. J.-C.) par Mésa, roi de Moab, dans cette guerre contre les Israélites que célèbre la fameuse *stèle de Mésa*, au musée du Louvre. Cette inscription découverte en 1869, par M. Clermont-Ganneau, près des ruines de Dhibân, l'ancienne Dibon, à l'est de la mer Morte, à trois jours de marche de

Jérusalem, est le plus important document épigraphique de l'histoire d'Israël et des peuples chananéens qu'on ait jamais découvert. En voici la traduction[1] :

« Je suis Mésa, fils de Kamosgad (ou Kamosmelek), roi de Moab, le Daibonite. Mon père a régné sur Moab trente années, et moi j'ai régné après mon père. Et j'ai construit ce haut lieu (*bâmat*) pour Kamos, dans Qarha... car il m'a sauvé de tous les agresseurs et m'a permis de regarder avec dédain tous mes ennemis.

« Omri fut roi d'Israël et opprima Moab pendant de longs jours, car Kamos était irrité contre sa terre. Et son fils lui succéda, et il dit, lui aussi : « J'opprimerai Moab, en mes jours, je lui commanderai, et je « l'humilierai, lui et sa maison. » Et Israël fut ruiné, ruiné pour toujours. Et Omri s'était emparé de la terre de Me-deba, et il y demeura, lui [et son fils, et] son fils vécut quarante ans et Kamos l'a [fait périr] de mon temps.

« Alors, je bâtis Baal Meon, et j'y fis des..... et j'y construisis Qiriathaïm.

« Et les hommes de Gad demeuraient dans le pays [d'Ataroth] depuis un temps immémorial, et le roi d'Israël avait construit pour lui la ville d'Ataroth. J'attaquai la ville et je la pris, et je tuai tout le peuple de la ville, en spectacle à Kamos et à Moab, et j'emportai de là l'Ariel de David, et je le traînai à terre devant la face de Kamos à Qerioth, et j'y transportai les hommes de Saron et les hommes de Maharoth.

« Et Kamos me dit : « Va ! prends Nebo sur Israël ». Et j'allai de nuit, et je combattis contre la ville depuis le lever de l'aube jusqu'à midi, et je la pris : et je tuai tout, savoir sept mille [hommes], et les enfants, et les femmes libres, et les femmes esclaves, que je consacrai à Astar-Kamos ; et j'emportai de là les vases de Jéhovah et je les traînai à terre devant la face de Kamos.

« Et le roi d'Israël avait bâti Yahas et y résidait lors de sa guerre contre moi. Et Kamos le chassa de devant sa face : je pris de Moab deux cents hommes en tout. Je les fis monter à Yahas, et je la pris pour l'annexer à Daibon.

[1] Voyez plus haut, *Hist. anc. de l'Orient*, t. I, p. 449-450. Héron de Villefosse, *Notice des monuments provenant de la Palestine et conservés au musée du Louvre*, p. 1 et suiv. ; *Corpus Inscriptionum semiticarum*, t. I, 1er fasc. ; R. Smend et A. Socin, *Die Inschrift des Königs Mesa von Moab*, Fribourg, 1886 ; cf. Clermont-Ganneau, dans le *Journal asiatique*, janvier 1887, p. 72 et suiv.

« C'est moi qui ai construit Qarha, le mur des forêts et le mur de... J'ai bâti ses portes et j'ai bâti ses tours. J'ai bâti le palais de roi et j'ai construit les prisons des... dans le milieu de la ville.

« Et il n'y avait pas de puits dans l'intérieur de la ville, dans Qarha ; et je dis à tout le peuple : « Faites-vous un puits chacun dans sa « maison », et j'ai creusé les conduites d'eau pour Qarha, [avec des captifs] d'Israël.

« C'est moi qui ai construit Aroër et qui ai fait la route de l'Arnom. C'est moi qui ai construit Beth-Bamoth, qui était détruite. C'est moi qui ai construit Bosor, qui... Daibon... cinquante, car tout Daibon m'est soumis. Et j'ai rempli le nombre de cent, avec les villes que j'ai ajoutées à la terre de Moab.

« Et c'est moi qui ai construit... Beth-Diblathaïm, et Beth-Baal-Meon, et j'ai élevé là le... la terre. Et Horonaïm, où résidait... Et Kamos me dit : « Descends et combats contre Horonaïm... Kamos, dans mes jours... l'année...[1] »

La ville de Qorha, dont il est parlé, est le monticule même voisin de Dhibân où la stèle a été trouvée. Selon M. Clermont-Ganneau, Qorha est la Sion de Daibon qui elle-même est la Jérusalem moabite. C'est là que se trouvait le temple de Kamos, ce dieu national des Moabites et des Ammonites qui tient un langage pareil à celui de Jéhovah dans la Bible, pareil aussi à celui de la déesse Istar dans les inscriptions d'Assurbanipal. Kamos gourmande le roi, lui parle directement, lui dicte sa volonté. Il distribue à son gré la victoire ou la défaite selon qu'il est ou n'est pas satisfait des offrandes et des adorations de son peuple. Il se met en colère comme Jéhovah, et c'est en sa présence que les habitants d'Ataroth sont massacrés, de même que, sous Samuel, c'est devant Jéhovah que le roi des Amalécites est mis à mort à Guilgal.

Mésa n'eut pas lieu de se réjouir longtemps de succès aussi inespérés que ceux qui lui firent entonner un pareil hymne de victoire. Dès les lendemains de la bataille, la discorde éclata pour le partage du butin entre les hordes indisciplinées des envahisseurs ; il fut bientôt facile aux troupes de la tribu de Juda de les mettre en pleine déroute et de les rejeter tous, en quatre jours au delà de la frontière.

Après cet événement, Josaphat régna encore cinq ou six ans en paix, béni de ses sujets et respecté des peuples voisins. Dans les dernières

[1] La fin de l'inscription est mutilée.

années de son règne, son fils premier-né Joram, beau-frère du roi Joram d'Israël (car les deux royaumes hébraïques se trouvèrent alors avoir à leur tête des princes du même nom), participa aux affaires comme corégent. Josaphat mourut à l'âge de soixante ans (836) ; son peuple, qu'il avait ramené aux vrais principes religieux et doté d'institutions utiles, devait fonder sur ses sept fils les plus belles espérances pour l'avenir, mais bientôt elles s'évanouirent.

Joram, roi de Juda, oubliant les leçons de son père et entraîné par sa femme Athalie dans la voie pernicieuse d'Achab et de Jézabel, débuta par le meurtre de ses six frères et de plusieurs grands personnages qui probablement avaient contrarié son penchant pour l'idolâtrie phénicienne. Aussi faible que cruel, il devint un objet de mépris pour ses sujets et ne sut point faire respecter son autorité au dehors. Les Iduméens se révoltèrent et se donnèrent un roi indépendant, après avoir assassiné le prince vassal de Juda. Joram alors marcha contre les rebelles et obtint un succès sur les frontières ; mais il n'eut pas la force de reconquérir l'Idumée, qui resta indépendante. En même temps la ville sacerdotale de Libna, dans la plaine de Juda, refusa d'obéir à un roi impie. Des hordes arabes du Midi envahirent la malheureuse Judée ; aidées par les Philistins, elles ravagèrent le pays et pillèrent les domaines du roi, dont les fils, à l'exception d'un seul, nommé Joachaz ou Ochozias, périrent dans le désordre.

Pendant ce temps, de graves dangers menaçaient la capitale du royaume d'Israël. La guerre s'était rallumée entre ce royaume et celui de Damas ; Ben-Adar vint mettre le siège devant Samarie, et la ville, étroitement bloquée par l'ennemi, se vit réduite à une si affreuse famine qu'une mère mangea son propre enfant. Néanmoins Dieu voulut encore sauver le peuple d'Israël et lui donner une occasion éclatante de se souvenir des merveilles prodiguées à ses pères et à lui-même. Conformément à une prédiction d'Élisée, l'armée assiégeante, ayant cru entendre un bruit miraculeux, fut saisie d'une terreur panique ; elle s'enfuit dans les ténèbres, et le pillage de son camp par les Israélites ramena subitement l'abondance dans Samarie.

Élie, avant de disparaître, avait annoncé que la couronne d'Israël serait transférée à Jéhu, l'un des généraux d'Achab et de Joram, et celle de Damas à Hazaël, le principal des conseillers de Ben-Adar. Le moment était venu où cette double prophétie devait s'accomplir. Élisée se rendit à Damas au moment où le roi Ben-Adar se trouvait gravement malade.

Averti de la venue du prophète, dont la renommée était immense, il envoya vers lui Hazaël pour l'interroger sur l'issue de sa maladie. « Va, répondit Élisée, dis-lui qu'il vivra ; mais Jéhovah m'a fait voir qu'il mourra. » Et, après avoir prononcé ces paroles, le prophète fixa longtemps sur Hazaël un regard plein de tristesse, et ses yeux se remplirent de larmes. — « Pourquoi mon seigneur pleure-t-il? demanda Hazaël. — Je sais, reprit Élisée, tout le mal que tu feras aux enfants d'Israël ; tu mettras le feu à leurs villes fortes, tu tueras leurs jeunes gens par le glaive, tu écraseras leurs nourrissons et tu ouvriras le ventre à leurs femmes enceintes. — Mais qui suis-je, demanda Hazaël, pour faire de si grandes choses ? — Jéhovah m'a fait voir que tu seras roi de Syrie. » Le lendemain Hazaël, impatient de réaliser la prophétie, étouffait Ben-Adar dans son lit, en lui jetant sur le visage une couverture mouillée. Monté alors sur le trône de Damas, il continua les hostilités contre la cour de Samarie.

Dans le même temps, Joram, roi de Juda, mourut à l'âge de quarante ans, dans d'horribles souffrances causées par une maladie des entrailles qui avait duré deux ans. Sa mort n'excita pas de regrets. On l'ensevelit hors du sépulcre de la famille royale et on lui refusa les honneurs dûs au roi (831). Son fils Ochozias, âgé de vingt-deux ans, lui succéda. Entièrement dominé par sa mère Athalie et par les conseils de ses parents de la famille d'Achab, il persista dans la voie impie de Joram, son père. Son oncle maternel Joram, roi d'Israël, l'engagea à prendre part à une nouvelle expédition qu'il allait tenter contre le roi de Syrie, toujours pour reconquérir la ville de Ramoth. Joram et Ozochias se rendirent en personne au siège de cette ville. On parvint à s'emparer de Ramoth ; mais le roi Joram fut grièvement blessé et obligé de se retirer à Esdrelon pour se faire guérir.

Le prophète Élisée jugea le moment arrivé pour la révolution prédite par Élie et devenue d'autant plus urgente que l'alliance intime des deux rois des Hébreux et leur tendance commune à l'idolâtrie phénicienne menaçaient d'anéantir le culte de Jéhovah. Élisée chargea un des disciples d'aller sacrer secrètement Jéhu comme roi d'Israël. Le disciple se rendit à Ramoth, où se trouvait alors Jéhu avec les autres capitaines de l'armée de Joram. A peine tous ces officiers, compagnons et amis de Jéhu, furent-ils instruits de la mission du prophète, qu'ils proclamèrent solennellement roi, au son des trompettes, celui qui venait d'être sacré et le firent reconnaître par toute l'armée. Jéhu marcha aussitôt sur

Esdrelon, où Joram se trouvait malade de ses blessures et où Ochozias était allé le visiter. Joram se fit porter dans son char et sortit de la ville pour aller au-devant de lui, accompagné d'Ochozias. Les deux rois rencontrèrent Jéhu près du champ qui avait appartenu à Naboth. « Tout est-il en paix? » demanda Joram à son ancien général.— « Qu'est-ce que la paix, répliqua Jéhu, tant que durent les infidélités de ta mère Jézabel et ses nombreuses sorcelleries? » Aussitôt Joram tourna bride et s'enfuit en criant : « Trahison, Ochozias ! » Mais au même instant, une flèche tirée par Jéhu le perça entre les deux épaules et l'étendit roide mort dans son char. Jéhu ordonna à l'un de ses gens de jeter le corps de Joram dans le champ de Naboth, afin de venger le sang innocent versé par Achab et Jézabel. Ochozias avait pris la fuite; Jéhu le fit poursuivre. Il fut atteint près de Jibléam et blessé mortellement; conduit à Mageddo il y expira. Son corps fut transporté à Jérusalem et enseveli dans la citadelle de David (830).

Jéhu, poursuivant son œuvre d'extermination, entra dans Esdrelon. Levant la tête vers une des fenêtres du palais, il aperçut une femme fardée et parée de ses plus beaux ornements: c'était Jézabel. Il la fit jeter par la fenêtre et fouler aux pieds des chevaux. Quand, peu après, on voulut l'ensevelir, on ne trouva plus que le crâne, les pieds et les mains, le reste avait été dévoré par les chiens, conformément à la prédiction d'Élie. Soixante-dix fils d'Achab restaient à Samarie ; ils y furent massacrés par le peuple et leurs têtes envoyées à Esdrelon. Tout ce qui restait de la maison d'Achab, tous les grands de sa cour, ses amis, les prêtres de Baal périrent dans les circonstances les plus tragiques. En entrant dans Samarie, Jéhu avait rencontré Jonadab, disciple d'Élie ; il le fit monter dans son char et se présenta avec lui dans le temple de Baal, comme pour sacrifier au dieu phénicien. Le peuple, les prêtres et les sacrificateurs accourent tout joyeux pour prendre part à l'orgie qu'allait présider le roi. Soudain, à un signal convenu, les soldats se précipitent à l'intérieur du temple et massacrent les adorateurs de Baal sur les dalles mêmes du sanctuaire. On brûla la statue du dieu et on démolit son temple à la place duquel on établit des cloaques. Toutefois, malgré son zèle pour le culte de Jéhovah, Jéhu n'essaya pas de le rétablir dans toute sa pureté ; il laissa subsister le veau d'or de Jéroboam. Les prophètes, satisfaits de leur victoire et du châtiment de l'impiété de la race royale, promirent à Jéhu la consolidation de sa dynastie : mais ils ne purent préserver le royaume d'Israël des attaques qui le menaçaient

du dehors, ni lui conserver cette force que, dans les derniers temps, il avait pu déployer maintes fois, grâce à l'étroite alliance qui avait existé entre les deux cours de Samarie et de Jérusalem.

Des événements non moins sanglants avaient lieu en même temps dans le royaume de Juda. Ochozias, mort à l'âge de vingt-trois ans, ne laissait que des fils mineurs. Athalie, sa mère, se trouva de droit investie du gouvernement comme leur tutrice, et avec le titre de régente. Mais elle conçut le projet de s'assurer pour toujours du pouvoir par l'extinction de la maison de David, et de faire triompher définitivement le culte de Baal à Jérusalem. Ne reculant pas devant un crime effroyable pour accomplir ce projet, Athalie fit égorger sous ses yeux tous ses petits-fils, les enfants d'Ochozias. Elle régna six ans après cet acte odieux, et Baal remplaça Jéhovah dans les adorations de la cité de David. N'est-il pas véritablement étrange de constater que toutes les reines de Juda et d'Israël qui ont joué un rôle politique : Maacha à Jérusalem, Jézabel à Samarie, Athalie enfin à Jérusalem, se montrèrent particulièrement favorables au culte obscène et cruel des divinités chananéennes?

§ 4. — LES ROYAUMES DE JUDA ET D'ISRAEL, DEPUIS LE RÈGNE D'ATHALIE JUSQU'A LA MORT D'OZIAS (830-739).

Cependant une sœur d'Ochozias, Josabeth, mariée au grand prêtre Joïada, avait sauvé l'une des victimes vouées à la mort par l'ambition d'Athalie, le petit Joas, âgé d'un an seulement. L'enfant resta six ans caché dans le temple, inconnu à tous, sauf à Joïada. Mais la septième année, tandis que la persécution sévissait avec plus d'acharnement que jamais, le grand prêtre assembla dans le temple les lévites et les chefs de l'armée; il leur déclara alors qu'il restait encore un fils d'Ochozias, le leur présenta, leur fit jurer de le reconnaître et de le défendre. A cette nouvelle et au bruit des acclamations du peuple qui saluait Joas, Athalie accourut; mais elle fut aussitôt saisie par les ordres du pontife et mise à mort; comme Jézabel, son cadavre fut foulé aux pieds des chevaux. En même temps le peuple entrait dans le temple de Baal, renversait ses autels, brisait ses images et mettait à mort Mathan son grand prêtre, sur les marches mêmes de l'autel.

Joas gouverna pendant sa minorité sous la tutelle du grand prêtre

Joïada, qui trouva en lui un élève docile, donnant les plus belles espérances pour l'affermissement du culte national. Lorsque le roi eut atteint l'âge de puberté, Joïada lui fit épouser deux femmes, dont il eut plusieurs enfants de l'un et de l'autre sexe. Un des premiers soins du jeune prince fut la restauration du temple de Jérusalem, qui avait subi de très nombreuses dégradations sous les règnes précédents. Joas ordonna que les prêtres employassent à cet effet l'argent proven ant des rachats et des dons volontaires, et qu'ils fissent en outre des collectes particulières pour les réparations du sanctuaire.

Pendant ce temps, le royaume d'Israël allait s'affaiblissant sous la domination de Jéhu. La vaillance de ce roi et l'appui qu'il trouva dans l'ordre des prophètes ne purent protéger le pays contre l'invasion des Syriens, qui, sous la conduite du roi Hazaël, occupèrent toutes les provinces situées à l'est du Jourdain et y exercèrent des cruautés dont le souvenir se conserva longtemps. C'est évidemment pour se ménager un appui contre ces terribles ennemis que Jéhu, dès les premières années de son règne, mendia humblement la faveur de Salmanasar III, roi d'Assyrie. Dans l'inscription cunéiforme du fameux obélisque de Nimroud, ce dernier prince dit : « J'ai reçu les tributs de Jéhu, fils d'Omri, de l'argent, de l'or, des coupes d'or, des vases de diverses espèces en or, des sceptres qui sont la main du roi. » Et l'un des bas-reliefs du même monument montre Jéhu se prosternant la face contre terre devant le monarque assyrien, comme s'il se reconnaissait son vassal [1]. Jéhu mourut dans la vingt-huitième année de son règne (802), laissant le trône à son fils Joachaz.

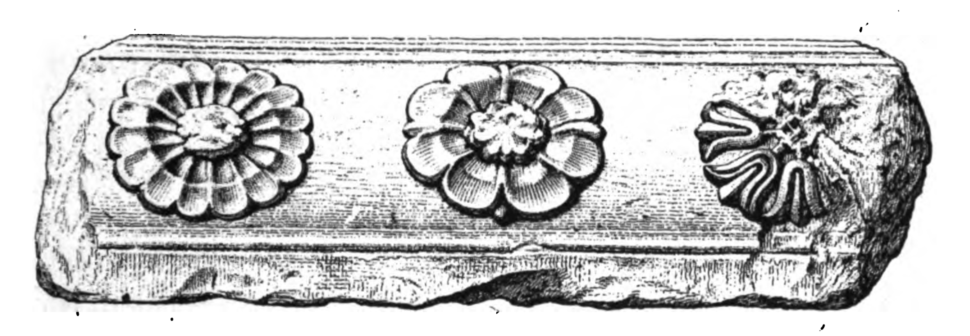
Le roi de Damas, Hazaël, continua ses attaques contre le royaume d'Israël sous le nouveau prince, qui fut loin de montrer pour le culte de Jéhovah le même zèle que son père Jéhu ; on vit même les images d'Astoreth reparaître dans Samarie. L'armée de Joachaz, décimée par des combats continuels, se trouva réduite à dix mille hommes d'infanterie, cinquante cavaliers et dix chars de guerre. Cependant ces faibles restes, encouragés probablement par les prophètes, dont le roi Joachaz sut par son repentir regagner la faveur, parvinrent à tenir en échec les troupes syriennes et à rétablir la tranquillité pour un certain temps. Joachaz mourut dans la dix-septième année de son règne, en 785 ; son fils Joas lui succéda au trône, et de cette manière les deux

[1] Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. IV, p. 189.

royaumes hébreux se trouvèrent, pour la seconde fois, gouvernés en même temps par deux princes du même nom.

Joas, roi de Juda, persévéra dans l'orthodoxie religieuse, la fidélité aux préceptes de la loi et la docilité aux conseils du pontife du sanctuaire, tant que vécut le grand prêtre Joïada, qui, dit-on, parvint à l'âge de cent trente ans. Le respect qu'avait inspiré Joïada fut si grand qu'on lui décerna la sépulture royale. Mais après la mort du vénérable pontife, les partisans du culte phénicien osèrent reparaître de nouveau, et Joas eut la faiblesse de leur accorder une coupable tolérance. Ce fut en vain que les prophètes élevèrent la voix contre ce scandale ; le grand prêtre Zacharie, fils de Joïada, ayant osé un jour, dans le parvis du Temple, reprocher au peuple sa nouvelle défection et le menacer du châtiment du ciel, fut lapidé par les ordres du roi ingrat ; il s'écria en expirant : « Dieu te voit et me fera justice. »

Le châtiment de Joas ne se fit pas en effet attendre longtemps. Dès l'année suivante, Hazaël ayant pénétré avec son armée jusqu'à Gath, dont il fit la conquête, menaça d'assiéger Jérusalem, et le faible Joas ne put éloigner les ennemis qu'en payant au roi de Syrie un honteux tribut



Sarcophage trouvé à Jérusalem (Musée du Louvre).

pour lequel il employa les trésors du Temple. Cet événement fit éclater une conspiration, tramée peut-être par les prêtres qui voulurent venger la mort de Zacharie. Joas fut assassiné par deux de ses serviteurs après un règne peu glorieux, qui avait duré quarante ans (783). On lui refusa la sépulture royale.

Amasias (*Amasiah*), fils de Joas, régna ensuite pendant vingt-neuf ans. Il se rendit sans doute agréable aux prêtres et aux prophètes en agissant contre les partisans du culte phénicien, car on ne lui reproche pas autre chose que d'avoir laissé subsister les sanctuaires irréguliers

des *hauts lieux*. Après s'être affermi sur le trône, il fit punir de mort les meurtriers de son père ; mais on vante le pardon que, conformément à la loi mosaïque, il accorda aux enfants des coupables. Une expédition qu'il entreprit contre les Iduméens fut couronnée d'un succès éclatant : après les avoir vaincus dans une bataille, il s'empara de Séla, leur capitale, plus tard appelée Pétra par les Grecs et qui fut vers le commencement de notre ère le siège d'un florissant royaume nabatéen.

De son côté, Joas, roi d'Israël, remportait également des avantages signalés sur les Syriens. Hazaël était mort dans un âge très avancé, et son fils Ben-Adar, le troisième du nom dont il soit question dans la Bible, lui avait succédé. Joas, encouragé par les dernières paroles du prophète Élisée mourant, attaqua Ben-Adar III, le défit et reprit sur lui toutes les villes que Hazaël avait enlevé à Joachaz. Mais au milieu de ses succès, les incursions de quelques bandes moabites l'arrêtèrent en lui donnant des inquiétudes, puis une guerre s'alluma bientôt entre lui et Amasias, roi de Juda. Les troupes de ce dernier furent totalement défaites et mises en fuite, et Amasias tomba vivant entre les mains de ses ennemis. Joas marcha ensuite sur Jérusalem et y entra par la brèche ; il se fit livrer les trésors qui restaient dans le Temple et dans le palais du roi, et s'en retourna à Samarie, emmenant de nombreux otages, probablement en échange de la personne d'Amasias, qui fut remis en liberté. L'Écriture présente le malheur d'Amasias comme un juste châtiment de son infidélité envers Jéhovah, car elle l'accuse d'avoir adoré les divinités des Iduméens, après la victoire qu'il remporta sur ce peuple, et d'avoir proféré des menaces contre un prophète qui osait l'en réprimander.

Joas d'Israël mourut dans la seizième année de son règne (769), laissant pour successeur son fils Jéroboam II. Quelques années après (764), Amasias succomba victime, comme son père, d'une conspiration. Il fut assassiné à Lachis, où il s'était réfugié : son corps, ramené à Jérusalem, fut déposé dans le sépulcre des rois.

Vers cette époque, de grandes calamités s'abattirent subitement sur la Palestine entière et sur tous les pays environnants. Ce fut d'abord un tremblement de terre qui fit crouler un grand nombre de maisons et frappa de terreur les habitants superstitieux qui crurent à la fin du monde : « Voici ce qu'a dit Jéhovah, s'écrie le prophète Amos : Je ferai gronder le sol sous vos pieds comme gronde un chariot chargé de gerbes. C'est en vain que voudra fuir le coureur le plus rapide et que

cherchera à s'échapper le plus vaillant! » A peine ces angoisses populaires étaient-elles calmées qu'une chaleur extraordinaire et une sécheresse telle qu'on n'en avait jamais vu de pareille, désolèrent et ruinèrent les campagnes qui se trouvèrent transformées en désert : « Hommes et bêtes haletaient, cherchant le soulagement et la nourriture ; les animaux des champs erraient consumés par la faim. » Quant aux citadins, mourant de soif, « ils se traînaient languissants jusqu'à la ville voisine dans l'espoir d'y trouver de l'eau, mais là, non plus, ils ne pouvaient parvenir à étancher leur soif. » Enfin, des nuées de sauterelles s'abattirent sur le pays, dévorèrent en quelques semaines le maigre feuillage qui restait à la vigne, au grenadier, au figuier; on ne récolta ni un grain de blé, ni une datte, et ces terribles fléaux, accrus encore par les discordes civiles, se renouvelèrent pendant plusieurs années consécutives, si bien qu'on crut que Jéhovah s'était retiré de son peuple. En vain le prophète Joël essayait-il de soutenir tous les courages ; sa voix ne trouvait plus d'écho. Avec le changement de règne, la sécheresse et la famine disparurent et l'on vit l'espérance renaître au fond des cœurs.

Ozias (*Ouziah*), autrement dit Azarias (*Azariah*), fils et successeur d'Amazias, dont l'avènement fut salué avec joie par tout le peuple et calma les discordes des partis, promettait à Juda des jours de bonheur et de puissance. Le jeune roi manifesta beaucoup d'attachement pour le culte de Jéhovah, et il paraît qu'un prophète du nom de Zacharie exerçait sur lui la plus heureuse influence. Dès les premiers temps de son règne, il acheva la soumission des Iduméens, en reprenant et fortifiant la ville d'Élath, sur le golfe Élanitique. Il fit aussi des conquêtes sur les Philistins, reconquit Gath et s'empara même d'Azoth, qu'il fortifia. Il battit enfin les Ammonites, auxquels il fit payer tribut, et les Arabes de Gurbaal. Malgré son caractère belliqueux, Ozias ne favorisa pas moins les arts de la paix; tandis qu'il relevait et augmentait les défenses de toutes les villes de son royaume, il encourageait activement les progrès de l'agriculture et il avait à son service un grand nombre de laboureurs et de vignerons. Ses troupeaux couvraient les plaines ; dans les déserts propres au pâturage, il fit creuser un grand nombre de citernes et élever des forts pour protéger les bergers. Son règne fut un des plus glorieux dans l'histoire des Hébreux.

C'est à cette période de prospérité qu'on peut rapporter certains embellissements dont Jérusalem fut l'objet, notamment le percement du

canal de Siloah, raconté dans une inscription hébraïque que le hasard fit découvrir en 1880. Le tunnel de Siloah, qui n'a pas moins de 538 mètres de long, a été entièrement creusé de main d'homme à travers le roc de la montagne; son percement, commencé à la fois par les deux extrémités, dura certainement plusieurs années et il dut offrir les plus grandes difficultés aux ingénieurs du temps; le succès de l'entreprise parut aux contemporains digne d'être consigné dans l'inscription dont voici la teneur :

« Fin du percement. Et voici ce qui concerne ce percement. Pendant que les mineurs agitaient encore le pic, l'un dans la direction opposée à l'autre, et lorsqu'il y avait encore trois coudées à briser, on entendit la voix de l'un appeler l'autre ; car un accident (?) s'était présenté dans le rocher, à droite et à gauche. Et au jour du percement, les mineurs frappèrent l'un en face de l'autre, pic contre pic. Les eaux allèrent alors de la fontaine à l'étang, à peu près à douze cents coudées. La mesure d'une coudée était la hauteur du rocher au-dessus de la tête des mineurs[1]. »

Vers la fin de sa vie, Ozias, enorgueilli de ses succès militaires et de sa prospérité, tenta la même usurpation que Saül. Il voulut, au mépris de la Loi et malgré les représentations des prêtres, s'arroger les fonctions sacerdotales. La lèpre le frappa subitement au moment où il offrait lui-même de l'encens sur l'autel des parfums. Il fallut le séquestrer, tout roi qu'il était, conformément aux ordonnances mosaïques. Son fils Joathan prit la régence.

Quant à ce qui est du royaume d'Israël, il était redevenu très puissant sous le règne de Jéroboam II, qui, poursuivant les succès obtenus par son père sur les Syriens, attaqua ceux-ci sur leur propre territoire et fit des conquêtes dans les environs de Damas et de Hamath. Il paraît même, d'après un passage du livre des Rois, que les Israélites occupèrent ces deux villes pendant quelque temps. Tout le pays à l'est du Jourdain, depuis Hamath jusqu'à la mer Morte, se trouva sous la domination du prince régnant à Samarie. Le prophète Jonas, fils d'Amitthaï, de la tribu de Zabulon, avait encouragé le roi Jéroboam à la guerre et lui avait prédit le succès le plus complet.

La fortune rapide du royaume d'Israël y introduisit la richesse et le luxe, et l'on y vit bientôt tous les débordements d'une société corrompue.

[1] Traduction de M. Joseph Halévy, dans la *Revue des Études juives*, t. III, p. 164 et suiv.

Le prophète Amos, simple berger de Thécoa, dans le pays de Juda, se rendit alors à Béthel, et, dans un langage plein d'énergie, de hardiesse



La fontaine de Siloam[1].

et d'un zèle ardent pour le vrai et le juste, il reprocha à Israël le culte des images de Béthel et de Dan, la mollesse et le luxe effréné des riches,

[1] D'après Smith, *Dictionnary of the Bible*.

l'injustice et l'oppression qu'ils faisaient subir aux pauvres. « Couchés sur des lits d'ivoire et étendus sur leurs sofas, s'écrie le prophète, ils mangent les agneaux du troupeau et les veaux du lieu où on les engraisse; ils préludent sur le nebel, s'imaginent être comme David sur l'instrument de musique; ils boivent le vin dans de larges coupes et s'oignent de la meilleure huile... Leurs femmes elles-mêmes leur crient sans cesse : Apportez, apportez, que nous buvions. » Amos alla jusqu'à menacer Jéroboam et les puissants de Samarie de la colère du ciel, et, au milieu de leur insouciante sécurité, il leur fit voir de loin l'exil et la mort; car déjà le colosse assyrien était menaçant et s'avançait à travers les plaines de la Syrie, et à la nouvelle de ses progrès rapides, toute l'Asie occidentale était saisie de terreur. Amasias, grand prêtre de Béthel, demanda à Jéroboam la mort d'Amos, qui flétrissait si énergiquement « les ivrognes d'Éphraïm », mais le prince se borna à l'expulser de son territoire.

Jéroboam II mourut après un règne qu'on paraît pouvoir évaluer à vingt-cinq années (769-744?). A partir de cette date jusqu'à la chute de Samarie, en 721, les événements racontés dans le livre des Rois sont tellement obscurs, incomplets et enchevêtrés, qu'il est fort difficile d'en dégager la vérité historique et impossible de fixer les bases même approximatives d'un système chronologique quelconque. Il est probable qu'à la mort de Jéroboam le royaume d'Israël se trouva déchiré par les factions, soit que Zacharie, fils de Jéroboam, fût encore trop jeune pour régner, soit qu'il fût trop faible pour lutter contre les séditieux qui lui disputaient le trône ou qui voulaient anéantir la royauté. Les discours du prophète Osée (*Hoséah*), qui en partie appartiennent à cette époque, confirment ces suppositions. Le prophète s'exprime en effet ainsi : « Leur cœur s'est partagé, maintenant ils en portent la peine. Dieu brisera leurs autels; il détruira leurs statues. Car ils disaient alors : Nous n'avons pas de roi; puisque nous ne craignons pas Jéhovah, que nous ferait un roi? Ils proféraient de vaines paroles, prêtaient de faux serments et contractaient des alliances; mais le jugement poussera comme la ciguë dans les sillons des champs. »

Zacharie ne resta que six mois sur le trône de son père. Un rebelle nommé Sallum, fils de Jabès, l'assassina en présence du peuple, probablement dans une émeute, et s'empara du trône (744). Ainsi s'éteignit à son tour la dynastie de Jéhu, car aucune de celles qui s'élevaient successivement dans Israël ne pouvait durer au delà de quelques

générations. Sallum se maintint un mois seulement. Manahem, fils de Gadi, qui commandait l'armée et se trouvait alors à Thirsa, marcha contre Sallum et s'étant emparé de Samarie, tua l'assasin du roi et pris le trône (744). Une ville nommée Thipsach, située selon toute apparence dans les environs de Thirsa, et qui n'avait pas voulu reconnaître la royauté de Manahem, fut emportée d'assaut et châtiée par le nouveau tyran avec la plus implacable cruauté.

C'est à dater de ce moment surtout que l'on voit le prophétisme prendre de grands développements. S'élevant contre l'idolâtrie ou même contre le trop grand attachement aux formes purement extérieures du culte de Jéhovah, contre la corruption des mœurs, contre les fautes ou la tyrannie des rois, les prophètes sont à la fois des prédicateurs et des orateurs politiques; en même temps, inspirés par l'esprit de Dieu qui déchire devant leurs yeux le voile de l'avenir, ils commencent à prédire les splendeurs de la nouvelle Jérusalem et à annoncer dans les termes les plus précis la venue du Sauveur promis à Israël et aux nations.

A côté d'Amos, nous voyons fleurir le prophète Joël, fils de Péthuel, dont les prédictions nous ont été conservées. Enfin, c'est en ce même temps que commence à prophétiser Isaïe fils d'Amos dont les écrits furent déposés dans le temple de Jérusalem et préservés avec un soin religieux. C'est surtout au Messie annoncé et attendu que se rapportent les paroles de ce grand prophète. « Le juste de Sion, dit-il, sera comme une lumière éclatante, et son sauveur brillera comme un flambeau allumé. Ceux qui n'avaient pas entendu parler de lui le verront, ceux à qui il est inconnu le contempleront. C'est le témoin donné à tous les peuples; c'est le chef et le précepteur des gentils. Les gentils verront ce juste; tous les rois de la terre connaîtront cet homme tant célébré dans les prophéties de Sion. C'est lui que j'ai choisi, dit le Seigneur, et il enseignera la justice aux gentils... Le temps viendra où j'assemblerai les peuples de toutes les langues. Ils viendront et ils verront ma gloire. Je choisirai des hommes que je marquerai de mon sceau : je les enverrai aux nations, aux îles les plus reculées, à ceux qui n'ont point entendu parler de moi et qui n'ont point connu ma gloire. »

Un autre prophète annonce aux populations futures le triomphe définitif de Jéhovah et l'établissement de la paix universelle :

La montagne de Jéhovah sera placée à la cime des monts
Et s'élèvera au-dessus des collines,
Et vers cette montagne afflueront toutes les nations.



De grands peuples se mettront en route et diront :
« Allons-nous en, montons vers la montagne de Jéhovah,
Vers la maison du Dieu de Jacob,
Pour qu'il nous enseigne ses voies
Et que nous marchions dans ses sentiers. »
Car de Sion vient la doctrine
Et de Jérusalem la parole de Jéhovah.
Il jugera les nations
Et enseignera les peuples,
Afin qu'ils forgent de leurs épées des sócs de charrue,
Et de leurs lances des serpes.
Une nation ne tirera plus le glaive contre une autre nation,
Et elles n'apprendront plus la guerre.

Teglath-pal-asar II, appelé aussi par abréviation Phul, roi de Chaldée et d'Assyrie (de 745 à 726), envahit alors la Syrie et menaça le royaume d'Israël[1]. Manahem, ne pouvant combattre un ennemi aussi puissant, extorqua au pays un impôt de mille talents ou trois millions de sicles d'argent pour les donner à Phul, et racheta ainsi son armée au prix de cinquante sicles par tête, ce qui prouve qu'elle montait à 60,000 hommes. En échange de cette humiliation, qui rappelait celle de Jéhu devant Salmanasar, Phul consentit à retirer ses troupes et à prêter à Manahem main-forte contre ses ennemis de l'intérieur, qui lui contestaient la couronne usurpée par lui.

Une telle conduite ne pouvait qu'augmenter la haine contre Manahem et sa famille. Son fils Phacéias (*Pekahiah*) paraît s'être révolté contre lui et l'avoir détrôné. Mais deux ans après, un des officiers de ce prince, Phacée (*Pékah*), fils de Rémalia, forma, avec cinquante hommes de Galaad, une conspiration contre Phacéias, qui fut assassiné dans son palais de Samarie. Après ce forfait, Phacée, à son tour, s'empara du trône. Le prophète Osée déroule devant nos yeux le sombre tableau de ce temps d'anarchie et de crimes. « Jéhovah, dit-il, plaide avec les habitants du pays, car il n'y a dans le pays ni vérité, ni charité, ni connaissance de Dieu. Faux serment, mensonge, meurtre, vol, adultère, tous ces crimes se répandent, et le sang vient se mêler au sang. C'est pourquoi le pays sera en deuil, et tous ses habitants seront anéantis, avec les animaux des champs et les oiseaux du ciel, et jusqu'aux poissons de la mer, ils périront tous... Ils sont tous échauffés comme un four, et ils dévorent leurs juges : tous leurs rois tombent, nul d'entre

[1] Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. IV, p. 228. Cf. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 4e édit., p. 397, note.

eux ne m'invoque... Ils se sont donné des rois sans moi; ils ont élevé des princes sans que je le susse; avec leur argent et leur or, ils se sont fait des idoles, afin qu'ils soient exterminés. »

A la fin de la première année de Phacée (739), Ozias, roi de Juda, mourut, à l'âge de soixante-huit ans, dans la maladrerie de Jérusalem, où il était relégué; la chronologie s'oppose à ce qu'on lui donne comme le font la plupart des historiens, un règne de cinquante-deux ans; il avait associé de son vivant à sa couronne, son fils Joathan qui, ayant déjà la régence, lui succéda dans le titre royal.

§ 5. — LES ASSYRIENS EN PALESTINE. — DÉCLIN DU ROYAUME D'ISRAEL ET CHUTE DE SAMARIE.

Joathan qui, à l'âge de vingt-cinq ans, succéda à son père sur le trône de Juda, se distingua par son énergie et sa piété, et son règne fut un des plus heureux de la monarchie. La Bible lui reproche cependant d'avoir laissé subsister les *hauts lieux* et permis que le peuple y offrit des sacrifices. Aux fortifications élevées par son père il en ajouta d'autres pour prévenir les dangers qui menaçaient le pays. Il restaura le Temple et éleva d'importantes constructions à Jérusalem. Il combattit avec succès les Ammonites et les força de payer pendant trois ans un tribut considérable.

Durant ce temps, les désordres et les compétitions au trône continuaient avec autant de violence que jamais dans le royaume d'Israël. Le livre des Rois attribue au règne de Phacée huit ans de moins que l'intervalle qui s'étend entre son avènement au trône et sa mort. Ce fait étrange ne peut s'expliquer qu'en admettant que la domination de Phacée fut interrompue pendant sept ans, que vers l'an 737 il fut renversé du trône par Manahem, qui reconquit le pouvoir avec l'appui de Téglath-pal-asar II, roi d'Assyrie, auquel il recommença, comme dans la première période de son règne, à payer tribut en qualité de vassal. En 733, une nouvelle révolution lui fit perdre définitivement le pouvoir et restaura son compétiteur Phacée.

Celui-ci, ouvertement hostile aux Assyriens, dont il venait de renverser l'ami, avait fait alliance avec Rasin, roi de Damas. Les deux princes, au temps du premier règne de Phacée, avaient formé le projet de renverser du trône la dynastie de David, et d'installer comme roi à

Jérusalem un certain Ben-Tabeël, leur créature, probablement afin de pouvoir opposer aux Assyriens une force plus compacte; mais les sages mesures de Joathan ne leur avaient pas permis de mettre ce projet à exécution. Malheureusement Joathan était mort à peine âgé de quarante-deux ans (735).

Son fils et successeur Achaz, jeune homme de vingt et quelques années, ne possédait aucune des qualités paternelles. Il encouragea par son propre exemple l'idolâtrie phénicienne; il fit élever des statues de Baal, et alla jusqu'à prendre part à l'abominable culte de Moloch, en faisant passer par le feu un de ses enfants, dans la vallée de Hinnom. Faible et craintif, il ne put tenir en respect ses dangereux voisins; dès les premiers temps de son règne, Phacée et Rasin envahirent le pays de Juda, et Jérusalem fut menacée d'un siège. Achaz résolut de se jeter dans les bras du roi d'Assyrie et d'acheter son secours par un honteux tribut. Le prophète Isaïe essaya en vain de l'en détourner par ses conseils et par ses menaces.

Le danger s'éloigna de Jérusalem même, mais Phacée et Rasin firent subir de sérieux échecs aux troupes d'Achaz. Réalisant alors son projet antipatriotique, le roi de Juda appela à son secours Teglath-pal-asar, dont il acheta la protection avec les trésors du Temple et ceux du palais. Le monarque assyrien, dont la politique avait une revanche à prendre, ne se fit pas attendre longtemps[1]. Il envahit le royaume de Damas, tua Rasin, déporta les Héthéens. Puis, il pénétra dans le pays d'Israël, et occupa toute la Pérée et la Galilée, dont il fit transporter en Assyrie les principaux habitants. Ce fut le commencement de la captivité des Dix Tribus, et le royaume d'Israël se borna dès lors au petit pays de Samarie. Le roi Phacée dut courber la tête sous le joug et fut assassiné quelques années après, en 732, victime d'une conspiration à la tête de laquelle était Osée (*Hoséa*), fils d'Éla, qui voulait prendre le trône.

Achaz alla trouver le roi d'Assyrie à Damas pour lui rendre un hommage de vassal. A cette occasion, ayant vu le grand autel de Damas, il en envoya le dessin au prêtre Urie à Jérusalem, en lui ordonnant d'en faire élever un pareil dans le parvis du Temple. Le nouvel autel, chargé de symboles idolâtriques, remplaça celui que Salomon avait construit. Non content de cette profanation, Achaz, de retour à Jérusalem, éleva

[1] Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. IV, p. 226 et suiv.

partout des autels aux divinités syriennes, restaura le culte des bétyles et finit par fermer le sanctuaire du vrai Dieu. Achaz n'eut pas, du reste, à se louer de l'alliance assyrienne qu'il avait si chèrement achetée, et bientôt il put reconnaître combien étaient lourds les liens de vasselage auxquels il s'était soumis. En même temps, les Iduméens firent des incursions sur le territoire de Juda et s'y livrèrent au pillage. Les Philistins, profitant de la faiblesse d'Achaz, lui prirent plusieurs villes importantes. Achaz mourut en 729, quoique jeune encore : il ne fut nullement regretté et on lui refusa même les honneurs de la sépulture royale. Il laissa dans son fils Ézéchias un successeur qui donnait au royaume les plus belles espérances. Dès sa plus tendre jeunesse, le prophète Isaïe avait annoncé en lui le sauveur de Juda, qui devait renouveler l'éclat de la maison de David.

Effectivement, Ézéchias formait, sous tous les rapports, le plus complet contraste avec son père. Il manifesta un zèle ardent pour la religion; dès son avènement au trône, il fit rouvrir le Temple, qui avait été fermé par Achaz. Partout les statues des divinités phéniciennes furent brisées, les bétyles réduits en poudre et il fit même supprimer les *hauts lieux* dont le culte, bien que consacré à Jéhovah, formait une concurrence illégale au sanctuaire central et était contraire aux prescriptions de la loi mosaïque. Voulant détruire tout ce qui pouvait donner lieu à l'idolâtrie, Ézéchias fit briser le serpent d'airain que Moïse avait jadis fait ériger dans le désert, et qui était devenu pour le peuple l'objet d'un culte superstitieux.

La première Pâque célébrée après l'avènement d'Ézéchias le fut avec une extraordinaire solennité ; le roi envoya des messagers à Samarie et dans tout ce qui restait des royaumes de Juda et d'Israël pour y inviter les hommes demeurés fidèles à la loi du Seigneur. Il en vint un certain nombre à Jérusalem, mais la majorité de la population insulta et maltraita les envoyés d'Ezéchias. Complétant ses réformes, le pieux roi réorganisa le corps des prêtres et des lévites sous les auspices du grand prêtre Azarias et avec les conseils du prophète Isaïe.

Isaïe surpasse tous les prophètes qui l'ont précédé par la poésie de son langage, la profondeur de ses jugements, l'ironie mordante de ses invectives. Sa mission prophétique lui fut imposée un jour qu'il vit Jéhovah assis sur un trône et entouré de séraphins qui répétaient : « Saint, saint, saint est Jéhovah, le dieu des armées. » Quarante années durant, il ne cessa, avec une persévérance infatigable, de poursuivre

son but qui était d'avertir le peuple de ses égarements et de le ramener à l'observance de la loi mosaïque, en lui présentant dans le lointain, comme récompense, un temps idéal où Jérusalem sera la ville-lumière où afflueront toutes les nations du monde. Comme les autres prophètes, il fut loin d'être toujours écouté, et il eut à lutter contre les rois ; il tança énergiquement Achaz qu'il essaya vainement de détourner d'une alliance avec l'Assyrie ; mais ce fut en vain qu'il montra à ce monarque imprudent et aveugle la Palestine changée en désert par l'invasion assyrienne. Il eut heureusement plus de succès auprès du roi Ezéchias qui, guidé par lui, consacra les premières années de son règne à la réforme religieuse.

Pendant ce temps, le royaume de Samarie voyait approcher sa dernière heure. « Il y avait longtemps, dit l'Écriture, que ceux d'Israël péchaient contre le Dieu qui les avait tirés d'Égypte, et qu'ils rendaient un culte à des divinités étrangères. Ils suivaient les coutumes criminelles des peuples que Jéhovah avait exterminés à cause de leurs abominations. Ils avaient planté des bois profanes sur toutes les hauteurs, et élevé des statues sous les arbres touffus ; ils y brûlaient de l'encens sur les autels, ils adoraient les astres du ciel, ils servaient Baal, ils faisaient passer par les flammes leurs fils et leurs filles, et pratiquaient les divinations et les enchantements ; en un mot ils commettaient toutes sortes d'abominations devant le Seigneur. » C'est en vain que les prophètes avaient multiplié les avertissements, Israël était resté sourd à toutes les menaces, et l'invasion même du roi d'Assyrie, traînant une partie de la population en captivité, n'avait pas amené le reste à résipiscence. Aussi, le jour des châtiments divins était-il arrivé. « Malheur à la couronne d'orgueil des ivrognes d'Ephraïm, s'écriait Isaïe ; malheur à la fleur fanée de sa brillante parure !... Voici venir un fort, un puissant de par Jéhovah ; il vient comme une tempête de grêle, comme un ouragan destructeur, comme une trombe d'eau déchaînée... Tu seras foulée aux pieds, couronne orgueilleuse des ivrognes d'Ephraïm, et la fleur fanée de la brillante parure qui orne le front de ta fertile vallée tombera, comme une figue hâtive tombe avant la récolte. »

Osée, l'assassin de Phacée, était monté sur le trône en 732, trois ans avant l'avènement d'Ezéchias ; il était vassal du roi d'Assyrie et payait un tribut à Salmanasar V, successeur de Teglath-pal-asar. Nous savons par les discours des prophètes de cette époque que, dans le royaume

d'Israël comme dans celui de Juda, il y avait alors beaucoup de partisans d'une alliance avec l'Égypte, qui se trouvait gouvernée par le belliqueux conquérant éthiopien Shabak, le Sua de la Bible, seul capable d'opposer une digue aux envahissements de l'Assyrie et intéressé lui-même à éloigner de ses frontières une puissance dont la soif de domination extérieure ne paraissait pas devoir se borner à l'Asie et s'arrêter au torrent d'Égypte. Les prophètes se méfiaient d'une telle alliance et la désapprouvaient avec énergie. « Ephraïm, dit l'un d'eux, court après le vent et poursuit la tempête. Tous les jours, il ajoute au mensonge et à la fraude ; il fait alliance avec l'Assyrie et il envoie de l'huile en Égypte. » Le roi Osée crut cependant trouver son salut dans cette politique de duplicité et de fourberie. Il signa un traité avec Shabak, et aussitôt refusa le tribut au roi d'Assyrie. Salmanasar, à cette nouvelle, fondit comme la foudre sur le pays d'Israël, saisit Osée, le jeta en prison et vint mettre le siège devant Samarie, où s'était retranchée la turbulente et guerrière aristocratie éphraïmite (723). Samarie opposa aux attaques de l'ennemi une résistance opiniâtre, et bientôt le siège, se relâchant du côté des Assyriens, tourna en blocus. Nous avons raconté[1] comment Sargon, successeur de Salmanasar V, s'empara de Samarie et mit fin au royaume d'Israël (721). Selon le principe constamment suivi par les conquérants assyriens de cette époque, tous les principaux habitants qui pouvaient donner quelque sujet de crainte, notamment les riches et les guerriers, furent forcés d'émigrer, et le pays conquis fut repeuplé successivement, sous Sargon et ses successeurs, par différentes peuplades de la vaste monarchie assyrienne, tirées principalement de la Chaldée.

[1] Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. IV, p. 230 et 237 à 238.

CHAPITRE VI

LE ROYAUME DE JUDA JUSQU'AU RETOUR DE LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE

---

§ 1. — DE LA PRISE DE SAMARIE A LA BATAILLE DE MAGEDDO (721-610).

Au moment où le royaume d'Israël tombait ainsi victime de ses luttes intestines, de ses fréquentes révolutions militaires et d'une politique faussement dirigée, le pays de Juda se ranimait d'une vie nouvelle sous le sage Ézéchias. Là, malgré les écarts de plusieurs rois et d'une partie du peuple, le sanctuaire central et la dynastie de David avaient toujours empêché les débordements de l'irréligion et des passions politiques, qui furent si funestes à Israël. Les prophètes étaient mieux écoutés ; les prêtres exerçaient une grande influence, et l'État et la dynastie leur avaient dû le salut, aux funestes jours d'Athalie. Israël n'avait eu que quelques jours d'éclat et de bonheur sous le roi Jéroboam II, tandis que Juda avait joui de nombreuses années de gloire et de prospérité sous les règnes heureux d'Asa, de Josaphat et d'Ozias. En outre, la position géographique de Juda était des plus avantageuses, et Jérusalem surtout offrait de grands moyens de défense. Sargon n'essaya pas de soumettre le royaume de Juda ; Samarie prise, il se dirigea au plus vite vers le pays des Philistins pour y rencontrer Shabak, roi d'Égypte, qui, après n'avoir pas su venir à temps au secours d'Israël, entrait à ce moment en Palestine. Après l'avoir vaincu à Raphia et avoir contraint à l'obéissance les cités des Philistins, le conquérant assyrien, retournant sur ses pas, pénétra en Phénicie, où il s'empara de toutes les villes de la côte, à l'exception de Tyr. Mais au milieu de ces conquêtes, il laissa tranquilles Ézéchias et le royaume de Juda.

Les livres historiques de la Bible ne nous disent rien de ce qui se passa dans le pays de Juda pendant les vingt ans de paix profonde qui succédèrent pour Ézéchias à la terreur que dut, tout d'abord, lui causer

la conquête de Samarie par Sargon, et l'établissement des garnisons assyriennes jusque sur la frontière de ses États. Mais les écrits du prophète Isaïe nous présentent un tableau très animé de l'état moral et politique du peuple de Juda à cette époque de son histoire. Heureuse par son roi et se reposant avec assurance sur le courage de ses guerriers, la Judée était troublée par les menées d'un parti qui, au lieu de chercher le salut dans la piété et dans la confiance à Jéhovah, ne respirait que la guerre et comptait sur les chevaux et les chariots de l'Égypte, que le prophète présente comme inutiles et même dangereux pour Juda. Ce parti, qui comptait dans son sein des personnages importants, même des prêtres et des prophètes, méconnut le vrai sens des préceptes religieux et s'attacha tout au plus à quelques observances extérieures; il s'abandonna au débordement de ses passions, viola le droit et opprima le peuple. Le pays, disait Isaïe, ne devait être vraiment heureux que lorsque Dieu aurait puni les impies par un châtiment exemplaire.

Malgré l'influence dont Isaïe jouissait auprès du roi Ézéchias, le parti de la guerre à tout prix et de l'alliance égyptienne prévalut à la cour de Jérusalem, lorsqu'on vit Sargon mourir, en 704, laissant Babylone arrachée à la domination assyrienne par une révolte des plus menaçantes pour Ninive. Toutes les nations de la Palestine crurent trouver dans ce changement de règne une occasion favorable pour secouer le joug assyrien. Une coalition générale de leurs princes s'organisa sous les auspices et avec le concours de l'Éthiopien Shabatok (le Séthos d'Hérodote), qui régnait alors sur l'Égypte. Les petits souverains des cités de la Phénicie, ceux des villes des Philistins, les rois d'Ammon, de Moab et d'Édom, refusèrent en même temps le tribut et s'allièrent avec Ézéchias, qui ouvrit les hostilités en prenant Migron, ville de la tribu de Benjamin, sur la frontière de l'ancien royaume d'Israël, que Sargon avait détachée du territoire de Juda et où il avait installé une de ses créatures avec un titre royal.

Mais le nouveau roi qui venait de monter sur le trône d'Assyrie était le terrible Sennachérib. Il laissa passer plus de trois ans sans venir châtier l'audace des princes de la Palestine, occupé qu'il était à réduire l'insurrection du Chaldéen Marduk-pal-iddin et à ramener Babylone à l'obéissance, puis à réprimer toutes les velléités de révolte qui s'étaient manifestées dans les âpres provinces situées au nord et à l'est de l'Assyrie. Mais une fois qu'il se fut ainsi bien assuré contre toute chance

de soulèvements qui, éclatant derrière lui, pourraient le rappeler en arrière quand il se trouverait engagé sur le territoire de la Palestine et de la Syrie, il se mit en marche pour l'Occident à la tête de toutes les forces de son empire. Ce fut sur la Phénicie qu'il se jeta d'abord ; il battit Élouli, roi de Tyr, qui avait alors l'hégémonie sur les autres cités phéniciennes; toutes se soumirent, et les rois d'Ammon, de Moab et d'Édom, épouvantés, se hâtèrent — pour nous servir ici de l'expression des Orientaux modernes qui s'y applique mieux qu'aucune autre — de demander l'*aman* sans même avoir combattu. Sennachérib, longeant la mer, se rendit alors chez les Philistins qu'il écrasa, culbuta sur leur territoire une armée égyptienne qui venait les secourir, enfin se rendit à Migron, où il rétablit le prince sa créature, détrôné par Ézéchias.

Nous avons raconté ailleurs[1] l'invasion de Sennachérib dans le royaume de Juda, le siège de Lachis, l'ambassade envoyée par le monarque assyrien aux gens de Jérusalem, les menaces de Sennachérib et finalement sa défaite aussi honteuse que providentielle, devant Péluse, aux portes de l'Égypte.

Juda était délivré des Assyriens, mais l'armée de Sennachérib, en se retirant, avait laissé la peste derrière elle comme dernier fléau. Ézéchias en fut atteint, et bientôt on désespéra de sa vie. Le pieux roi implora le Seigneur avec larmes, en demandant de vivre encore assez pour avoir un héritier qui assurât l'avenir de la couronne de David. Dieu écouta cette prière, et ce fut Isaïe qui reçut la mission d'aller annoncer au roi qu'il guérirait bientôt, malgré toutes les prévisions de la médecine. Après qu'il fut complètement rétabli, le pieux roi composa un cantique de reconnaissance en l'honneur de Jéhovah :

« Quand mes jours étaient sur le point d'être tranchés, je disais : J'irai donc aux portes du Schéol ! Je serai donc privé du reste de mes jours !

« Je ne verrai plus Jéhovah, me disais-je ; je ne verrai plus Jéhovah sur la terre des vivants ! Je ne verrai plus aucun homme sur terre !

« C'en est fait de mes jours ; la vie m'est enlevée comme la tente d'un berger ; le fil de mes jours est coupé comme la trame du tisserand ; d'un instant à l'autre je vais être emporté !

« ... Et je me lamentais comme l'hirondelle, et je gémissais comme

[1] Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. IV, p. 296 et suiv.

la colombe ! Je me fatiguais de regarder en haut et de dire : Oh ! Jéhovah, je suis anéanti, sauve-moi !...

« Et voilà, ô Jéhovah, que tu m'as rendu la vie et que tu m'as guéri !

« C'est pour mon bien que tu m'as envoyé une si grande amertume.

« Tu m'as pris avec tendresse pour m'empêcher de tomber dans la fosse de pourriture, et tu m'as pardonné mes péchés !

« Le Schéol ne saurait te célébrer ni la mort chanter tes louanges; ceux qui descendent dans la tombe ne te contemplent plus.

« Mais le vivant, le vivant, voilà celui qui peut t'exalter comme je le fais aujourd'hui...

« Jéhovah m'a sauvé ; aussi, nous chanterons tous les jours de notre vie des cantiques dans la maison de Jéhovah. »

L'échec de Sennachérib avait répandu dans toute l'Asie la renommée du royaume de Juda, qui seul avait échappé au conquérant redoutable devant lequel tout tremblait. Aussi vit-on bientôt arriver à Jérusalem des ambassadeurs de Marduk-pal-iddin, qui s'était soulevé à Babylone contre le joug assyrien et s'attendait à une prochaine attaque de Sennachérib. Ils venaient sous le prétexte de féliciter Ézéchias du rétablissement de sa santé, mais en réalité pour lui proposer une alliance contre l'ennemi commun. Ézéchias, flatté de cette démarche et repoussant les conseils du prophète Isaïe, mit une imprudente vanité à étaler sous les yeux des envoyés du prince babylonien ses trésors, ses magasins et ses arsenaux. La prompte défaite de Marduk-pal-iddin, quelques mois seulement après, ne permit pas, du reste, à Ézéchias de suivre la velléité qu'il paraît avoir eue d'écouter les propositions des ambassadeurs chaldéens.

Ézéchias passa le reste de sa vie dans une paix profonde, s'occupant à réparer les plaies sans nombre que l'invasion de Sennachérib avait faites dans le pays. Il ramassa, en prévision de l'avenir, de grands trésors, de nombreux troupeaux, établit des magasins et des arsenaux, et fit relever les fortifications des villes. Trois ans après l'invasion des Assyriens, sa femme lui donna un fils, du nom de Manassé, qui paraît avoir été associé au trône dès sa naissance, car le Livre des Rois compte son règne à partir de cette date (695).

Sous le règne d'Ézéchias, la littérature hébraïque, en décadence depuis l'époque de Salomon, prit un nouvel essor ; ce fut l'âge d'or de la poésie prophétique. A côté d'Isaïe florissait, à la cour du roi, le

prophète Michée (*Micha*), de Moreseth, près de Gath. Ce fut très probablement aussi vers la fin du règne d'Ézéchias que Nahum prononça la prophétie sublime dans laquelle, à ce moment même des plus éclatantes prospérités de Ninive, il en annonçait la ruine prochaine. Un passage du livre des Proverbes nous laisse à entendre qu'Ézéchias établit une sorte d'académie chargée de recueillir et de mettre en ordre les anciens monuments littéraires, notamment les apophthegmes attribués à Salomon. Le beau cantique composé par Ézéchias après sa maladie doit faire aussi reconnaître dans ce roi lui-même un des grands poètes de l'époque.

Ézéchias mourut âgé de cinquante-cinq ans, dans la quarante et unième année de son règne (688). Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe, au milieu de la douleur universelle du peuple.

Manassé n'était âgé que de douze ans lorsqu'il monta sur le trône de son père Ézéchias (688). Le prophète Isaïe était trop avancé en âge pour exercer encore une sérieuse influence sur les affaires du pays et les destinées du jeune prince. Le parti antireligieux, qui trouvait un fort appui dans les mauvaises passions des masses et que l'énergie d'Ézéchias avait pu dompter un moment sans être capable de le vaincre complètement, releva la tête, s'empara du jeune roi et se livra à des désordres d'autant plus grands qu'il avait à venger sur les prêtres et les prophètes le frein sévère qu'il s'était senti imposer et dont il voulait prévenir le retour. Ce fut sous l'influence de ce parti que se fit l'éducation de Manassé ; car on ne saurait autrement expliquer la réaction terrible qui éclata sous le fils du pieux Ézéchias. Manassé réunit en lui l'impiété d'Achab et la cruauté de Jézabel. Il rétablit le culte de Baal et d'Astoreth, et jusque dans les parvis du Temple, il éleva des bétyles et des autels consacrés au culte des astres. A l'entrée du Temple, on vit des chevaux et des chars, emblèmes du dieu Baal, considéré comme le soleil, et le sanctuaire fut profané par les abominables mystères d'Astoreth, célébrés par la débauche. Manassé fit passer son enfant par le feu en l'honneur de Moloch, et se livra à toutes sortes de pratiques coupables et superstitieuses, telles que la divination et la nécromancie. Plusieurs prophètes osèrent élever la voix contre ces abominations et prédire à Jérusalem le sort de Samarie et de la maison d'Achab ; mais ils ne furent pas écoutés, et la mort fut le prix de leur pieux dévouement ; car Manassé, dit l'Écriture, versa beaucoup de sang innocent, jusqu'à en remplir Jérusalem d'une extrémité jusqu'à l'autre. Une tradition,

constante dans la Synagogue et adoptée par les Pères de l'Église, dit qu'Isaïe fut au nombre des martyrs de cette époque ; Manassé, importuné de ses légitimes reproches et de ses terribles menaces, le fit scier entre deux planches.

Une si criminelle conduite devait nécessairement attirer sur le roi de Juda les châtiments que la Providence divine tient toujours en réserve pour les grands coupables. Le roi d'Assyrie, Assarhaddon[1], après avoir brûlé Sidon, marcha sur le royaume de Juda et en défit l'armée ; il prit Jérusalem, fit prisonnier le roi Manassé, et l'interna à Babylone ; là, ce dernier se repentit de sa conduite et pria enfin Jéhovah, qui lui pardonna et l'exauça. Ramené à Jérusalem au bout de quelque temps de captivité, par l'ordre d'Assarhaddon, et rétabli sur son trône, à la condition de reconnaître la suzeraineté du monarque assyrien et de lui payer tribut, Manassé fit renverser les idoles et rétablir l'autel de Jéhovah. Mais son repentir ne fut pas de longue durée ; après quelque temps, il rentra dans la voie coupable, qui l'avait pourtant conduit à son désastre, et Jérémie atteste formellement que toute la fin du règne de Manassé fut remplie des mêmes impiétés et des mêmes crimes que le commencement. Ce faible et coupable prince mourut en 645, à l'âge de cinquante-cinq ans ; la sépulture royale fut refusée à sa dépouille.

Son fils Amon, qui lui succéda, à l'âge de vingt-deux ans, suivit son triste exemple, en favorisant l'idolâtrie. Quelques officiers de la cour conspirèrent contre Amon et le tuèrent dans son palais ; il avait à peine régné deux ans (643). La sépulture royale lui fut refusée, comme à son père. Le peuple fit mourir les assassins d'Amon et mit sur le trône son fils Josias, qui n'était âgé que de huit ans.

Le règne de Josias fut la dernière lueur de la maison de David, la dernière époque brillante du royaume de Juda, qui allait être bientôt englouti dans les grandes révolutions dont l'Asie occidentale devint alors le théâtre. Le jeune roi fut élevé sans doute par les prêtres et les prophètes ; car nous le voyons, très jeune encore, manifester un grand zèle pour le rétablissement du culte orthodoxe et prendre pour modèle son aïeul David. Il se maria de bonne heure, et il était à peine âgé de quatorze ans lorsque sa première femme, Zebida, lui donna un fils, qui reçut le nom d'Éliakim. Deux ans après, une autre femme, Hamital, lui donna un second fils, appelé Joachaz, et environ treize ans plus tard, il

[1] Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. IV, p. 329.

eut de la même femme un dernier enfant, appelé Mathanias (*Matthaniah*).

Selon les *Chroniques*, Josias commença, dès la douzième année de son règne, ses réformes religieuses, en sévissant contre les idoles et les idolâtres ; et quoique le Livre des Rois ne rapporte aucun fait de Josias avant la dix-huitième année de son règne, la réparation du Temple, qui fut ordonnée dans cette même année, indique d'elle-même la suppression de l'idolâtrie. Le jeune Jérémie, fils de Helcias, prêtre de la ville d'Anathoth, qui prêcha comme prophète depuis la treizième année du règne de Josias, exerça probablement par ses discours quelque influence sur l'esprit du roi ; car, persécuté dans sa ville natale, et menacé même de mort, il se réfugia à Jérusalem. Le prophète Sophonias florissait également sous Josias, et très probablement dans la première moitié de son règne.

La dix-huitième année de Josias fut signalée par un événement important, qui contribua à rendre encore plus ardent le zèle du roi pour le rétablissement du culte mosaïque. Le grand prêtre Helcias ou *Hilkya*, en dirigeant les réparations du Temple, retrouva dans une cachette le livre de la Loi, c'est-à-dire probablement quelque précieux et antique exemplaire des écrits de Moïse, caché sous le règne de Manassé pour être dérobé à sa fureur, et que l'on croyait perdu depuis. Le livre fut porté au roi, qui, peu versé dans la Loi, s'en fit faire la lecture. En entendant toutes les prescriptions, jusqu'alors si mal observées, et les menaces du châtiment céleste qui devait atteindre les transgresseurs, Josias fut saisi de terreur et déchira ses vêtements. Il fit consulter la prophétesse Hulda, qui répondit : « Voici ce qu'a dit Jéhovah : Je ferai tomber une calamité sur ce lieu et sur ses habitants, selon ce qui est énoncé dans le livre que le roi de Juda vient de lire, parce qu'ils m'ont abandonné pour encenser d'autres dieux. Parce qu'ils m'ont irrité par les œuvres de leurs mains, ma colère s'est allumée contre ce lieu, et elle n'est pas éteinte. En ce qui concerne le roi de Juda, puisque son cœur s'est ému et qu'il s'est humilié devant Jéhovah en entendant la sentence que j'ai prononcée contre ce lieu et ses habitants, savoir qu'ils seraient désolés et maudits ; puisqu'il a déchiré ses vêtements et pleuré devant moi, je l'ai exaucé. » Aussitôt que ces rassurantes paroles lui furent rapportées, Josias convoqua les anciens de son conseil et se rendit avec eux au parvis du Temple ; prêtres, lévites, prophètes et gens du peuple y accoururent en foule.

Placé sur une tribune, Josias lut à haute voix dans le livre de l'alliance, et fit renouveler au peuple le serment de fidélité à Jéhovah. Il ordonna ensuite la destruction totale de tous les monuments des cultes païens et de tout ce qui pouvait rappeler l'idolâtrie des temps passés. On brûla un grand nombre d'idoles, et on en jeta les cendres dans le torrent de Cédron. Les hauts lieux, au midi de la montagne des Oliviers, consacrés jadis par Salomon à différentes divinités du paganisme asiatique, furent rendus impurs par des ossements humains qu'on y déposa. On sévit également contre les hauts lieux ou les autels particuliers destinés au culte du vrai Dieu ; car le roi, conformément aux stricts préceptes des lois mosaïques, ne voulut plus tolérer d'autre autel que celui du sanctuaire central de la nation. Les réformes de Josias s'étendirent même à la portion de l'ancien royaume d'Israël, qui s'était réunie à Juda après la retraite de Sennachérib. Josias se rendit en personne à Béthel, fit détruire le temple du veau d'or établi par Jéroboam, tuer les prêtres et souiller l'autel. A son retour à Jérusalem, il fit célébrer la Pâque avec un éclat qu'on n'avait jamais vu à cette cérémonie, même sous Ezéchias. « Jamais Pâques ne furent célébrées, ni au temps des Juges, ni au temps des rois d'Israël et de Juda comme la Pâque qui fut célébrée à Jérusalem en l'honneur de Jéhovah, la dix-huitième année du règne du roi Josias. » La cité de David redevint alors le centre du culte, et pour les habitants du pays de Juda, et pour les débris des Dix Tribus qui étaient restés sur l'ancien territoire d'Israël. Jérémie prêcha sur les places publiques au sujet de la nouvelle alliance, et prononça la malédiction contre ceux qui voudraient s'y soustraire.

La piété et l'énergie de Josias, unies au courageux dévouement de Jérémie, auraient peut-être suffi pour rétablir l'unité religieuse d'une manière durable et pour constituer solidement l'État sur les bases de la loi mosaïque ; mais les événements de l'Asie, dans lesquels le pays de Juda fut entraîné malgré lui, hâtèrent la ruine du petit royaume, qui était déjà affaibli par tant de secousses. La Judée avait échappé à l'invasion des Scythes, qui, vers 625, avaient traversé la Palestine et menacé l'Égypte, et qui, arrêtés dans leur course par les prières et les cadeaux du Pharaon, avaient pillé, en se retirant, le temple d'Atergatis à Ascalon ; sans doute les montagnes de Juda s'étaient trouvées inaccessibles aux cavaliers scythes, qui ne pouvaient déployer toute leur force que dans les plaines. L'affaiblissement de l'empire assyrien, tombé en

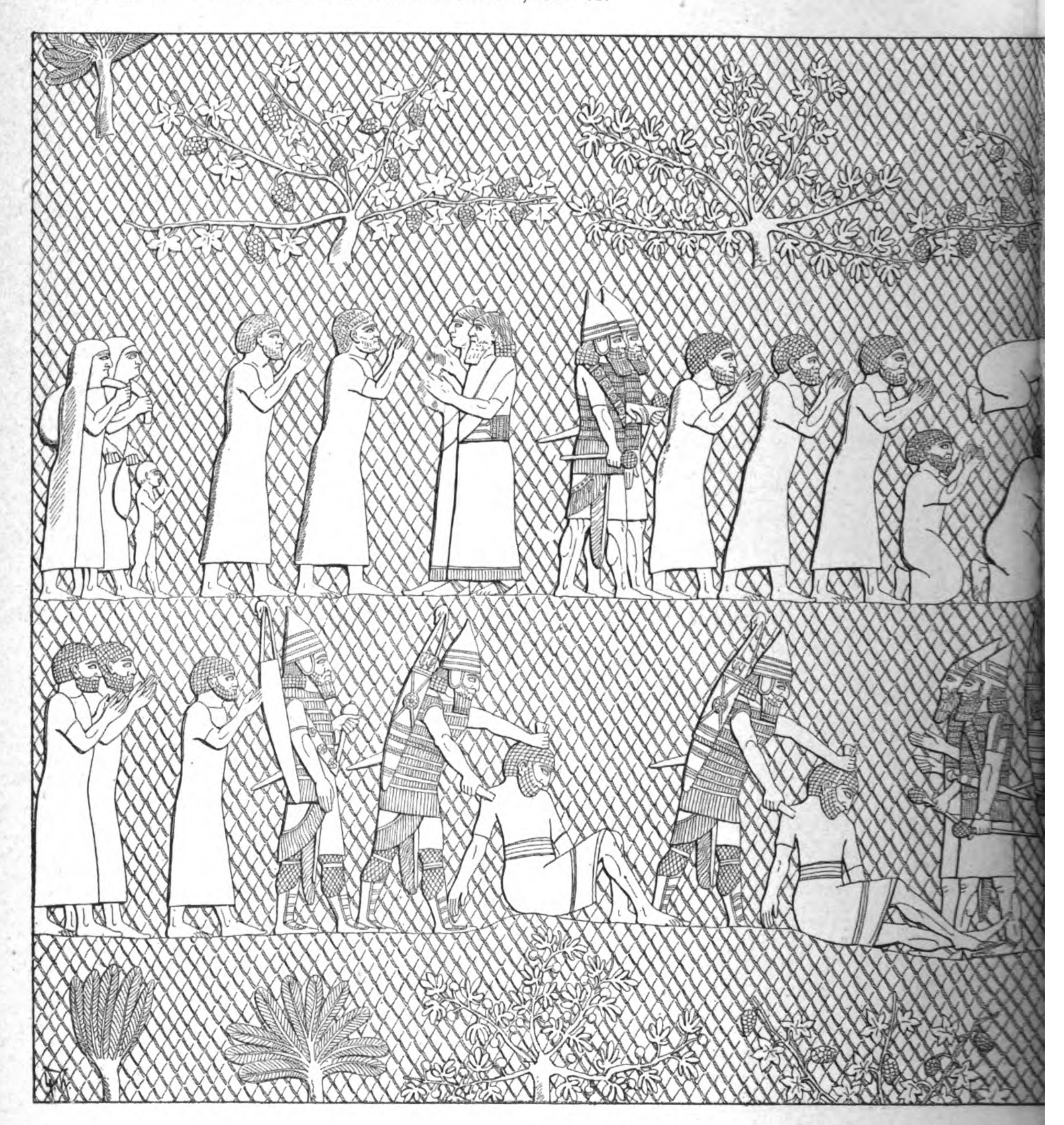
pleine décadence et dont la capitale s'était déjà vue à la veille d'être prise par les Mèdes, avait permis aux Hébreux de respirer depuis trente ans que régnait Josias. Mais dans le roi chaldéen de Babylone, Nabopolassar, qui commençait à se former un empire avec les débris de celui de Ninive, et déjà menaçait les pays en deçà de l'Euphrate, l'Égypte voyait naître un nouvel et redoutable ennemi. Néchao ou Nékô II[1], fils et successeur de Psamétik Ier, voulant arrêter les progrès des Chaldéens et prendre aussi sa part des dépouilles de la monarchie assyrienne, marcha sur l'Euphrate, à l'exemple des Pharaons de la XVIIIe et de la XIXe dynastie, pour s'emparer de la forteresse de Karkémis (*Carchémis*) et se rendre ainsi maître du point où, depuis des siècles, les armées passaient le plus facilement et le plus habituellement sur l'Euphrate. Néchao traversa le pays des Philistins, tourna au nord du pays de Juda, par l'ancien territoire d'Israël, et se disposa à traverser la plaine d'Esdrelon ; mais là elle fut arrêtée dans sa marche par Josias, qui vint l'attaquer auprès de Mageddo, cédant aux folles suggestions du parti militaire, qui voulait chercher à tout prix une occasion de victoire pour achever de relever Juda. Néchao fit dire à Josias qu'il n'en voulait nullement à ses États, qu'il avait hâte de marcher contre ses ennemis, et que Josias ne devait pas engager sans but une lutte qui ne pouvait que lui devenir funeste. Malgré ces avertissements, Josias persista à combattre contre les Égyptiens ; mais ses troupes furent battues et lui-même tomba mortellement blessé par la flèche d'un archer d'Égypte. Son corps fut ramené à Jérusalem (612). La mort du pieux roi répandit partout le deuil et la consternation ; avec lui, le dernier soutien de la religion descendit dans les sépulcres de Sion, et dès ce moment, le royaume de Juda, dont on avait pu espérer un moment la régénération religieuse et politique, marcha à grands pas vers sa ruine totale. Jérémie et tous les poètes de l'époque composèrent des lamentations sur la mort du roi Josias ; on les récitait encore longtemps après, à l'anniversaire de la fatale journée de Mageddo. « Jamais avant lui, disait-on, il n'y avait eu roi aussi dévoué à Jéhovah de tout son cœur et de toute son âme, de toutes ses forces et en toutes ses actions qui furent toujours conformes à la loi de Moïse, et il n'y en eut point, non plus, de pareil après lui. »

[1] Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. II, p. 393 et suiv.

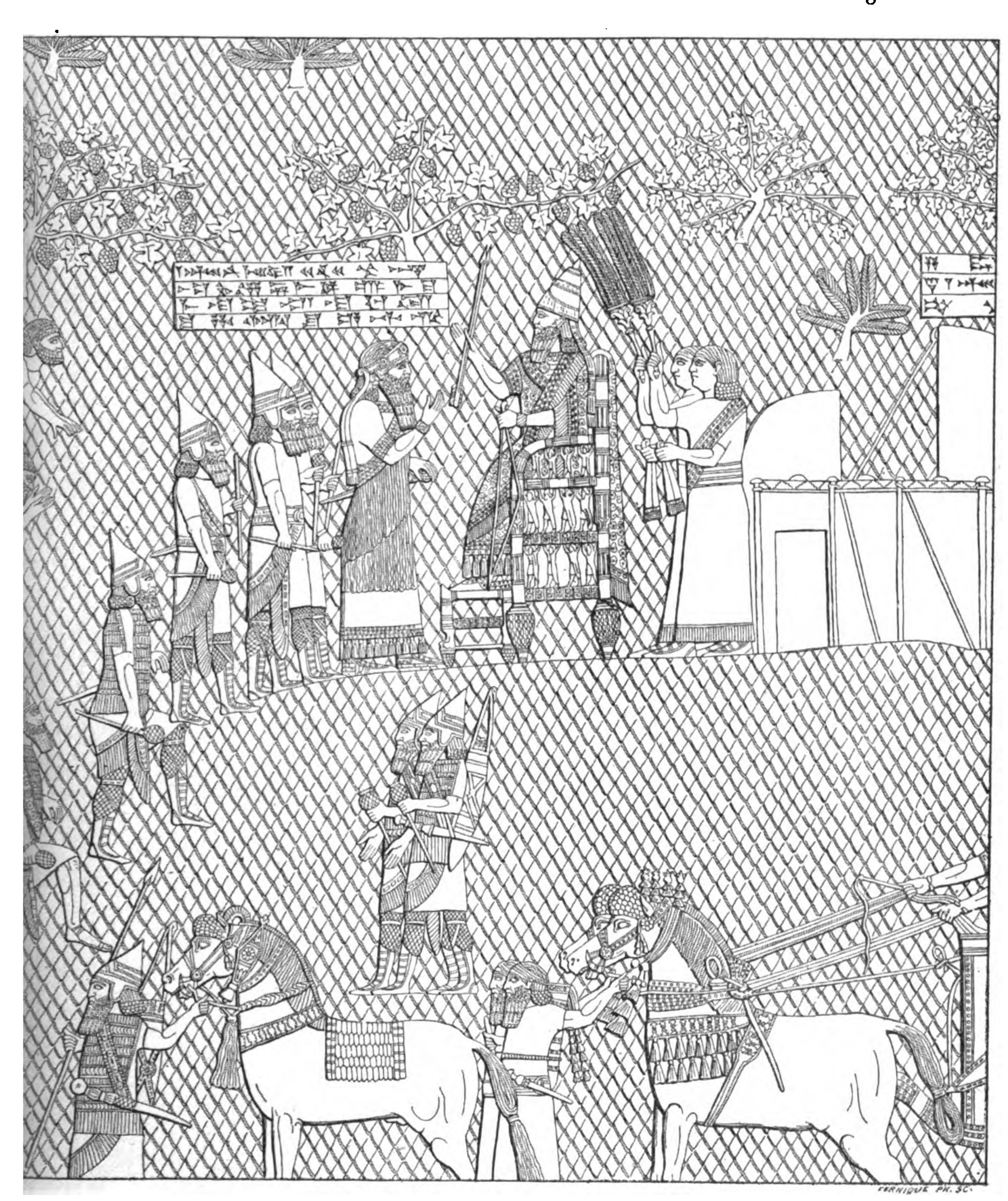
§ 2. — AGONIE DU ROYAUME DE JUDA. — NABUCHODONOSOR. — PRISE DE JÉRUSALEM (612-588).

Joachaz ou Sallum, second fils de Josias, succéda à son père à l'âge de vingt-trois ans, par la volonté du peuple et au détriment de son aîné Éliakim, qui peut-être se montrait disposé à capituler avec le roi d'Égypte, auquel on espérait encore résister. Pendant ce temps Néchao avait continué sa marche vers le Nord et avait pris Kadesch (*Cadès*) sur l'Oronte, la Cadytis d'Hérodote ; il avait renoncé pour le moment à la prise de Karkémis, voulant d'abord conquérir la Syrie et la Palestine. Il s'arrêta à Riblath, ville syrienne sur le territoire de Hamath, et de là il envoya un corps de troupe occuper Jérusalem. Le roi Joachaz fut conduit à Riblath, et Néchao l'envoya captif en Égypte, où il resta jusqu'à sa mort. Il n'avait régné que trois mois. A sa place Néchao mit sur le trône Éliakim, fils aîné de Josias, qui lui promit d'être son fidèle vassal, dont il changea le nom en celui de Joïakim : en même temps il imposa au pays de Juda un tribut de cent talents d'argent et d'un talent d'or.

Joïakim, engagé vis-à-vis du roi d'Égypte, n'était pas plus propre que son frère à relever l'espérance des prêtres et des prophètes ; tout au contraire, sa tyrannie et la protection qu'il accorda à l'idolâtrie le firent exécrer par tous les gens de bien. Non content de l'impôt dont il fut forcé de surcharger le peuple pour payer le tribut au roi d'Égypte, il opprima ses sujets et les soumit au régime des corvées pour élever, au milieu de la misère publique, de somptueuses constructions. La mort menaçait tous ceux qui osaient élever la voix contre l'abominable tyrannie du roi, et le sang innocent coulait à flots dans Jérusalem. Joïakim fit poursuivre jusqu'en Égypte le prophète Urie, de Kiriath-Yearim, dont le seul crime était de prophétiser contre Jérusalem au nom de Jéhovah. Le roi juif envoya un espion, Elnathan qui, violant le territoire égyptien, saisit dans sa retraite l'homme de Dieu, et le ramena pieds et poings liés à Jérusalem, où on lui trancha la tête. Jérémie aurait eu le même sort, s'il n'avait pas été protégé par quelques personnages importants ; mais le danger qui le menaçait ne put étouffer sa voix ; le prophète inébranlable ne cessait de flétrir, dans les termes les plus énergiques, la tyrannie de Joïakim et la dépravation de



Sennachérib dans son camp devant Lachis, recevant la soumis



des Juifs. (Bas-relief assyrien du British Museum.)

ses courtisans, parmi lesquels on remarquait même des hommes appartenant à la classe des prêtres ou qui prêchaient comme prophètes.

Ni les menaces, ni les plus terribles exemples ne pouvaient fermer la bouche d'un homme comme Jérémie. D'un naturel timide et enclin à la tristesse, il s'était trouvé transformé le jour où Jéhovah lui avait donné la mission de parler en son nom ; à partir de ce moment, il fut « comme une colonne de fer, comme un mur d'airain en face des rois de Juda », ne cessant de prédire la ruine de Jérusalem si l'on refusait de rétablir dans sa pureté le culte du vrai Dieu, si l'on continuait à pratiquer en l'honneur de Moloch les sacrifices d'enfants, les pratiques obscènes et autres démences des cultes idolâtriques. Un jour de grande fête, pendant que le peuple remplissait le parvis du temple, Jérémie se présenta tout à coup au milieu de la foule et s'écria : « Voici la parole de Jéhovah : Réformez votre conduite et vos œuvres, et je vous laisserai demeurer dans ce pays... Comment ! vous voulez voler, tuer, vivre dans la luxure, encenser les dieux étrangers, puis arriver dans mon temple et dire : Nous sommes sauvés ! et continuer ensuite toutes vos abominations ! Ce temple est-il donc une caverne de brigands ? Allez voir à mon ancien sanctuaire de Siloh, ce que j'en ai fait à cause de la perversité d'Israël. Je ferai de ce temple ce que j'ai fait de celui de Siloh. Je vous rejetterai de devant ma face, comme j'ai rejeté vos frères, les descendants d'Ephraïm. » A peine Jérémie eut-il prononcé ces mots que les faux prophètes, les sacrificateurs et tous leurs partisans le saisirent ; « Tu mourras, s'écrièrent-ils, pour avoir prophétisé que ce sanctuaire deviendrait comme celui de Siloh ! » Un attroupement se forma, et le prophète allait être massacré par la populace, lorsque des sages obtinrent qu'on le traînât devant les juges qui siégeaient à l'une des portes du temple. « Cet homme, s'écrièrent les faux prophètes, a prédit des malheurs à cette ville, et il mérite la mort. » Quelques-uns des anciens eurent le courage de déclarer que Jérémie ne méritait pas la mort, puisqu'il avait prophétisé au nom de Jéhovah, le dieu d'Israël. Les colères du peuple se calment assez vite comme les violents orages : le prophète fut acquitté et remis en liberté. Mais les sectaires ses ennemis, encouragés par le roi, devaient le poursuivre sans relâche et guetter une occasion plus favorable pour assouvir leur fureur sur cet homme qui ne cessait de tonner contre leurs débordements.

Dans la quatrième année du règne de Joïakim, Néchao, après avoir

soumis peu à peu les peuples en deçà de l'Euphrate, crut pouvoir entreprendre le siège de Karkémis. Mais à ce moment, Nabuchodonosor, prince royal de Babylone, s'avança contre lui à la tête d'une forte armée, tandis que son père, Nabopolassar, prenait et détruisait Ninive avec Cyaxare, roi des Mèdes ; une grande bataille fut livrée devant Karkémis, et Néchao, vaincu, dut se retirer en toute hâte en Égypte, abandonnant ses récentes conquêtes. C'est en ce moment qu'Habacuc prononça sa prophétie sur la puissance redoutable des Chaldéens, qui menaçait d'engloutir Juda, mais qui devait tomber à son tour, après avoir servi d'instrument à la colère du ciel.

L'année qui suivit la bataille de Karkémis, les Chaldéens s'avancèrent jusqu'aux frontières de l'Égypte et soumirent toute la Syrie, sans pourtant toucher au royaume de Juda, car ils parvinrent devant Péluse en deux colonnes, dont l'une passa par le pays des Philistins et l'autre par la Pérée, l'Ammonitide et la contrée de Moab. Les Égyptiens, dès lors, n'osèrent plus sortir de leurs limites[1]. Au mois de décembre de cette année 605, on proclama à Jérusalem un jeûne public pour implorer le secours de Dieu contre les Chaldéens. Jérémie profita de cette occasion pour faire lire publiquement, dans le parvis du Temple par son secrétaire Baruch, le livre de ses prophéties. Joïakim, l'ayant appris, se fit apporter le livre, et après l'avoir lu, le brûla; en même temps il donna l'ordre d'arrêter Jérémie et Baruch, et de les livrer au dernier supplice. Mais ils parvinrent à se cacher dans une sûre retraite, d'où ils ne sortirent qu'après la mort de Joïakim ; Jérémie profita de ces loisirs forcés pour dicter de nouveau les discours qui avaient été brûlés, en y ajoutant une prophétie fulminante contre le roi.

Cependant Joïakim échappa cette fois au danger; Nabuchodonosor, ayant reçu la nouvelle de la mort de son père (604), prit le chemin du désert pour retourner en toute hâte à Babylone et s'y faire proclamer, remettant à un autre moment la soumission de Joïakim et de quelques petits alliés de l'Égypte. Il ne revint en Syrie que deux ans après, mais alors pénétra dans le cœur du royaume de Juda, qu'il rendit tributaire, prit Jérusalem et força Joïakim de le reconnaître pour suzerain (602). Ce fut alors que Nabuchodonosor emporta pour la première fois à Babylone une partie des vases sacrés du Temple, et qu'il emmena plusieurs jeunes gens des familles nobles, tels que Daniel, Ananias,

[1] Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. II, p. 394 et t. IV, p. 393.

Misaël et Azarias, afin de servir d'otages de la fidélité de Joïakim, qu'il avait eu d'abord l'intention de jeter en prison, mais qu'il se décida ensuite à laisser à Jérusalem. Trois ans plus tard (599), Joïakim, séduit par la fausse politique de certains orateurs ou faux prophètes, et comptant sur le secours de Psamétik II, roi d'Égypte, osa se révolter contre le roi de Babylone. Nabuchodonosor prépara une nouvelle expédition contre la Judée, et, en attendant, fit ravager le pays par des bandes de cavalerie chaldéenne, arabe, syrienne et ammonite. Joïakim mourut sur ces entrefaites, à l'âge de trente-six ans, laissant sur son fils Joachin tout le poids des conséquences de son imprudente rébellion.

Joachin, appelé aussi Jéchonias *(Jéchoniahou)*, monta donc, à l'âge de dix-huit ans, sur un trône entouré des plus formidables dangers. La « tempête de Jéhovah », prédite par Jérémie, c'est-à-dire l'armée chaldéenne, ne tarda pas à paraître devant Jérusalem qu'elle assiégea, et bientôt elle fut suivie par le roi Nabuchodonosor en personne. Joachin n'était pas en état de soutenir un long siège; ne voyant pas arriver d'Égypte le secours qu'il attendait, il capitula et descendit du trône qu'il avait occupé trois mois et dix jours (598). Les Babyloniens entrèrent alors dans la ville, s'emparèrent de tous les trésors du Temple et du palais royal, et démontèrent tous les ustensiles d'or qui se trouvaient dans le sanctuaire depuis le temps de Salomon. Dix mille des principaux habitants, nobles et industriels, particulièrement tous les forgerons et armuriers, furent transportés à Babylone; ce fut le commencement des soixante-dix ans de la fameuse captivité de Juda. Parmi les transportés se trouva Ézéchiel, alors âgé de vingt-cinq ans, qui, cinq années plus tard, commença à prêcher et à prophétiser parmi ses frères exilés à Babylone et dans la Chaldée. Le roi Joachin, qui s'était rendu à discrétion, fut enfermé dans une étroite prison, à Babylone, et y resta plus de trente-six ans, jusqu'à ce qu'Évilmérodach (*Evil-Marduk*), fils et successeur de Nabuchodonosor, l'en fit sortir et lui permit de passer ses dernières années en liberté. Mathanias, dernier fils de Josias et oncle du malheureux Joachin, fut alors nommé roi de Juda (599), par Nabuchodonosor, qui changea son nom en celui de Sédécias, se déclarant par là son suzerain, comme Néchao avait fait pour Éliakim.

Sédécias *(Sédékiah)*, dernier des successeurs de David, n'était donc en réalité qu'un satrape du roi de Babylone. Jeune homme sans expérience, manquant de jugement et d'énergie, il devint le jouet des intrigants de la cour, qui, par leurs mauvais conseils, hâtèrent sa chute et

l'entière ruine de Juda. En observant la foi jurée au monarque babylonien, Sédécias aurait pu jouir d'une certaine tranquillité, pendant laquelle les forces de son petit peuple se seraient réparées. Jérémie et quelques hommes clairvoyants montrèrent que c'était là le seul parti à prendre pour éviter les plus grands malheurs. Mais le parti aristocratique et militaire ne trouvait pas son compte à cette politique prudente, et il usait de toute son influence auprès de Sédécias pour l'engager à secouer le joug des Chaldéens en s'alliant avec les peuples voisins et avec l'Égypte. Il était secondé par les conseils exaltés que les exilés de Babylone adressaient dans toutes leurs lettres à Jérusalem, et contre lesquelles Jérémie avait toutes les peines du monde à réagir dans l'esprit des prêtres et du peuple.

Les faux prophètes qui, comme Sémaias, avaient suivi Joachin en exil, ne cessaient de réclamer la délivrance des captifs qu'ils croyaient devoir être la conséquence d'une nouvelle révolte à Jérusalem. Jérémie, au contraire, continuait de répéter que la captivité ne durerait pas plus de soixante-dix ans, qu'il fallait prendre patience, et que l'heure de la chute de Babylone elle-même ne tarderait pas à sonner. « Bâtissez des maisons, écrivait-il aux exilés, demeurez-y, plantez des jardins et mangez-en les fruits! Mariez-vous et multipliez-vous... Surtout n'écoutez pas ces prophètes et ces devins qui sont au milieu de vous, car ils mentent en prophétisant au nom de Jéhovah qui ne leur en a pas donné la mission... Voici ce que dit Jéhovah : Quand soixante-dix ans seront accomplis pour Babylone, je vous visiterai et je ratifierai pour vous ma promesse de vous ramener dans votre patrie. » Sémaias s'indignait de ces conseils de prudence et de temporisation et il écrivit à Jérusalem, au grand prêtre Séphanias, pour qu'on condamnât Jérémie au ceps et au carcan.

La quatrième année du règne de Sédécias (595), des ambassadeurs des rois d'Édom, de Moab, d'Ammon, de Tyr et de Sidon vinrent à Jérusalem; il s'agissait d'un vaste complot à organiser contre l'oppresseur commun. Jérémie, effrayé des conséquences de ces conciliabules et prêchant de ses actes comme de ses paroles, envoya à chacun des ambassadeurs un joug de bois, emblème de la servitude babylonienne, pour leur dire que tous les peuples à l'entour devaient supporter patiemment cette servitude, jusqu'à ce que la puissante Babylone à son tour vît arriver son heure suprême, ce qui ne tarderait pas beaucoup. Lui-même se montra dans le parvis du Temple portant le joug sur les

épaules. Les discours de Jérémie parvinrent à détourner pour quelque temps Sédécias de ses projets imprudents de révolte, et le roi se rendit de sa personne à Babylone pour faire acte d'hommage à son suzerain et pour dissiper les soupçons qu'il pouvait avoir conçus sur sa fidélité.

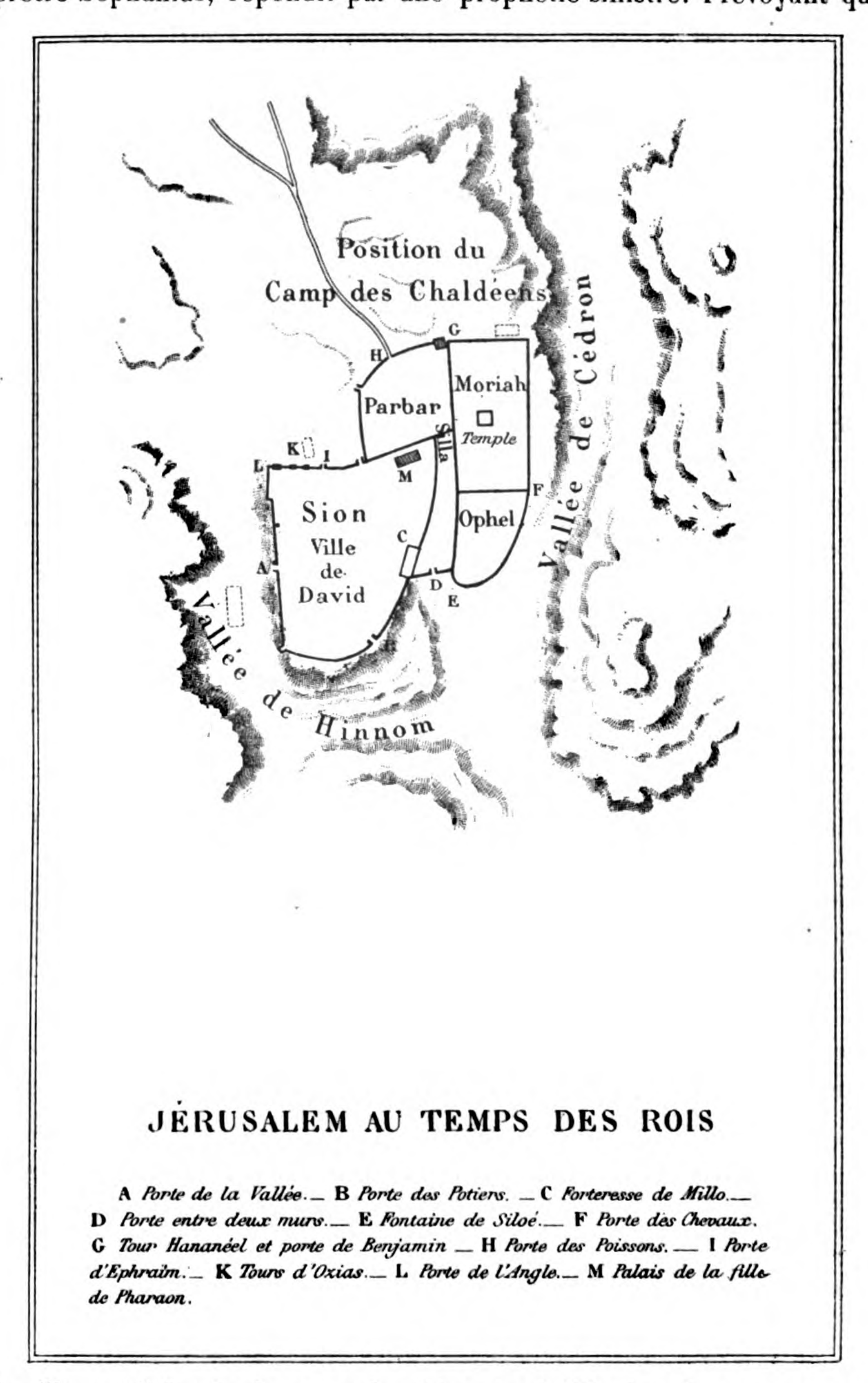
Mais le faible et ondoyant Sédécias ne conserva pas longtemps les dispositions pacifiques que le prophète était parvenu à lui inspirer. Entraîné par la fausse politique de ses conseillers, que tous les prophètes depuis Isaïe combattaient, il entama des négociations avec l'Égypte, où régnait alors Ouah-ab-Râ, l'Ophra de la Bible, l'Apriès des écrivains grecs[1]. Celui-ci ayant promis son secours à Sédécias, le roi de Juda se crut assez fort pour briser le joug babylonien, qu'il avait supporté huit ans: il refusa donc le tribut, poussé par le faux prophète Ananias qui répétait : « Ainsi a dit l'Éternel, Dieu des armées, Dieu d'Israël : Je vais rompre le joug du roi de Babylone. Dans deux ans, je ramènerai ici Jéchonias (Joachin), fils de Joïakim, roi de Juda, et tous ceux de Juda qui ont été déportés à Babylone. » Jérémie avait eu beau répéter que le joug babylonien était un joug de fer que toutes les nations devaient supporter : rien n'y fit.

Mais l'étendard de la révolte à peine levé, le châtiment ne se fit pas attendre. Les Chaldéens envahirent de nouveau le royaume de Juda en 590, et occupèrent tout le pays. Les Moabites furent écrasés et ceux qui survécurent furent contraints, suivant la parole de Jérémie, de chercher un refuge, comme les pigeons, dans le creux des rochers, sur les bords abrupts des précipices; on ne vit plus désormais dans Moab, « bouillonner le vin dans les cuves et fouler le raisin en chantant les gaies chansons de la vendange. » Les Ammonites eurent leurs villes incendiées; les gens de Hésébon et de Rabbat-Ammon furent arrachés à leurs demeures et emmenés captifs. Les Iduméens aussi furent anéantis selon cette parole du prophète : « J'ai juré, dit Jéhovah, que Bosra (Bostra) sera réduite en désolation, en opprobre, en désert, en malédiction, que ses villes seront changées en solitude profonde. La terre sera ébranlée du bruit de leur chute; un cri sera poussé qu'on entendra jusqu'en la mer Rouge. » Restait Jérusalem et Lachis qui, comptant sur la prochaine arrivée des troupes égyptiennes, se préparèrent à la résistance. Le siège de Jérusalem commença dans les premiers jours de janvier 587. Jérémie, interrogé au nom du roi par le

[1] Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. II, p. 401.



prêtre Séphanias, répondit par une prophétie sinistre. Prévoyant que



JÉRUSALEM AU TEMPS DES ROIS

A *Porte de la Vallée.* — B *Porte des Potiers.* — C *Forteresse de Millo.* — D *Porte entre deux murs.* — E *Fontaine de Siloé.* — F *Porte des Chevaux.* G *Tour Hananéel et porte de Benjamin* — H *Porte des Poissons.* — I *Porte d'Ephraïm.* — K *Tours d'Oxias.* — L *Porte de l'Angle.* — M *Palais de la fille de Pharaon.*

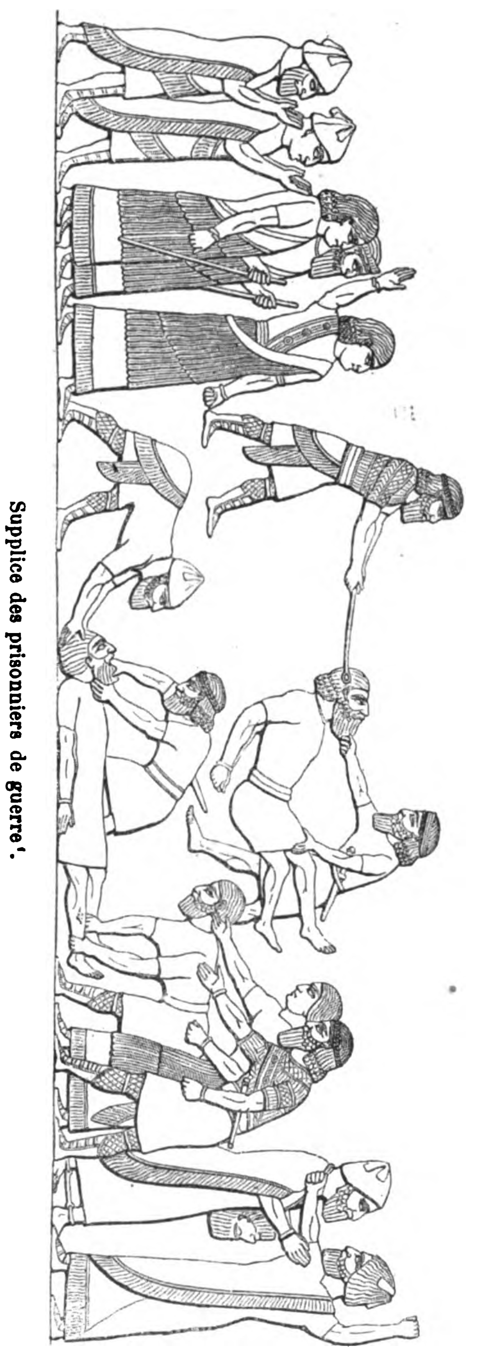
la ville serait forcée de se rendre tôt ou tard, il insista de nouveau pour que le roi réparât sa faute envers Nabuchodonosor par une soumission

volontaire, lui faisant espérer qu'en ce cas il pourrait un jour mourir en paix et reposer dans le tombeau de ses ancêtres ; mais il ne fut pas écouté. Pour augmenter le nombre des combattants et se rattacher le peuple mécontent de le voir soumis à l'influence exclusive de l'aristocratie, Sédécias se souvint de la loi mosaïque, fort peu observée pendant toute la période des rois, qui ne permettait pas de détenir un Hébreu en esclavage plus de six ans; il ordonna de la mettre en pratique et de rendre la liberté à tous les esclaves israélites.

Sur ces entrefaites, les troupes égyptiennes entrèrent en Judée pour attaquer les Chaldéens, et ceux-ci levèrent le siège de Jérusalem pour aller au-devant des ennemis. Alors le roi et les grands, se croyant délivrés de tout danger, révoquèrent la mesure relative aux esclaves et voulurent ressaisir ceux auxquels ils avaient donné la liberté. L'indignation de Jérémie à ce spectacle ne connut plus de bornes. « Puisque, dit-il, vous avez refusé la liberté à votre prochain, Jéhovah donnera la liberté au glaive, à la peste et à la famine, qui vous rendront l'effroi de tous les royaumes de la terre. Sédécias et ses grands tomberont aux mains de leurs ennemis, les Babyloniens, qui prendront Jérusalem, la brûleront, et toutes les villes de Juda seront dévastées. »

Mais bientôt, conformément aux prédictions de Jérémie, les Égyptiens s'étant retirés presque sans combattre, les Chaldéens vinrent reprendre le siège de Jérusalem, qu'ils poussèrent avec plus de vigueur qu'auparavant. Jérémie ne cessait de répéter ses lugubres prophéties et de dire ouvertement que ceux-là seuls auraient la vie sauve qui se rendraient aux Babyloniens, ce qui irrita les officiers de Sédécias au plus haut degré, d'autant plus que les rangs des défenseurs de Jérusalem commençaient à s'éclaircir par de nombreuses désertions. Ils obtinrent du roi l'ordre d'enfermer le prophète. Arrêté au moment où il voulait sortir de la ville pour aller prophétiser dans le pays de Benjamin, il fut roué de coups et jeté dans un puits sans eau, au fond duquel il demeura plusieurs jours et où l'on chercha à le faire périr. Sédécias vint l'y voir, le fit tirer de la basse fosse et l'interrogea avec bienveillance. Jérémie, dont l'inspiration prophétique n'avait fait que s'exalter, lui répéta ses conseils de soumission, que le roi reconnut pour les seuls salutaires, mais qu'il n'osa pas mettre à exécution, par crainte de la vengeance de Nabuchodonosor. Le faible prince se contenta de commander qu'on gardât Jérémie dans la cour de la prison et qu'on lui donnât chaque jour un pain pour sa nourriture.

Tant qu'il resta des vivres dans la ville, les habitants résistèrent héroïquement à l'armée chaldéenne. La dixième année entière du règne de Sédécias s'écoula sans que les assiégeants fussent parvenus à pratiquer une brèche. Beaucoup de maisons furent démolies pour fortifier les murailles contre les machines de guerre de l'ennemi, dont les approches devenaient chaque jour plus formidables. Mais à la fin, les défenseurs de Jérusalem, dont le courage n'avait pas un seul instant fléchi, succombèrent à la fatigue. Ce fut en juillet 588 que les vivres manquèrent entièrement à la ville ; la résistance devint impossible. Une nuit, profitant de l'épuisement des soldats, les Chaldéens, qui avaient réussi à faire une brèche dans les remparts, purent sans beaucoup de peine pénétrer dans Jérusalem du côté du nord. Sédécias s'enfuit avec le reste de ses troupes par une poterne donnant accès au jardin royal. Les fugitifs se dirigèrent vers le Jourdain ; mais les Babyloniens se mirent à leur poursuite et les atteignirent dans la plaine de Jéricho. La petite troupe de Sédécias se débanda et l'infortuné roi, fait prisonnier, fut conduit au quartier général de Nabuchodonosor, qui était à Riblath, sur le territoire de Hamath. Un affreux



Supplice des prisonniers de guerre[1].

[1] D'après un bas-relief assyrien du Musée britannique.

traitement l'y attendait ; ses jeunes fils, ainsi que tous les nobles de Juda qui l'avaient encouragé à la révolte, furent égorgés devant lui ; lui-même eut les yeux crevés et fut traîné chargé de chaînes à Babylone, où il pourrit dans un cachot jusqu'à sa mort.

On délibéra ensuite sur le sort de Jérusalem et de ses habitants, et il résulta de l'enquête que tous les personnages importants avaient trempé dans le complot contre l'autorité du monarque babylonien. Un mois après la conquête, Nabuzardan, chef des gardes de Nabuchodonosor, fit son entrée à Jérusalem. Par son ordre, on mit le feu au Temple, au palais du roi, à l'hôtel de ville, et à tous les principaux édifices de la capitale de Juda. En peu de jours, la magnifique Jérusalem fut changée en un monceau de ruines. On arrêta le grand prêtre Séraïas, son vicaire Séphanias, plusieurs grands dignitaires et soixante des principaux habitants, qui furent conduits à Riblath, et là mis à mort. La plupart des citoyens et des soldats s'étaient réfugiés dans les campagnes et dans les pays voisins. Les plus considérables de ceux qui restaient dans la ville furent emmenés captifs à Babylone ; leur nombre ne montait plus qu'à huit cent trente-deux personnes.

Mais cette affreuse catastrophe ne devait pas être le dernier acte de la lugubre tragédie de la ruine du royaume de Juda. Nabuchodonosor, se bornant à châtier Jérusalem, avait laissé sur leurs terres la plupart des habitants des campagnes. Il avait installé à la tête du pays, comme satrape, sous la surveillance de son général Nabuzardan chargé de maintenir l'occupation militaire pendant quelque temps encore, non un Chaldéen ou un Syrien, mais un Hébreu nommé Godolias (*Guédaliah*), homme pieux, bon patriote, aimé et estimé de la population. Celui-ci avait fixé sa résidence à Misphath, où Jérémie, d'abord emmené prisonnier, puis relâché, était venu le rejoindre et composa ses sublimes lamentations sur la destruction de Jérusalem.

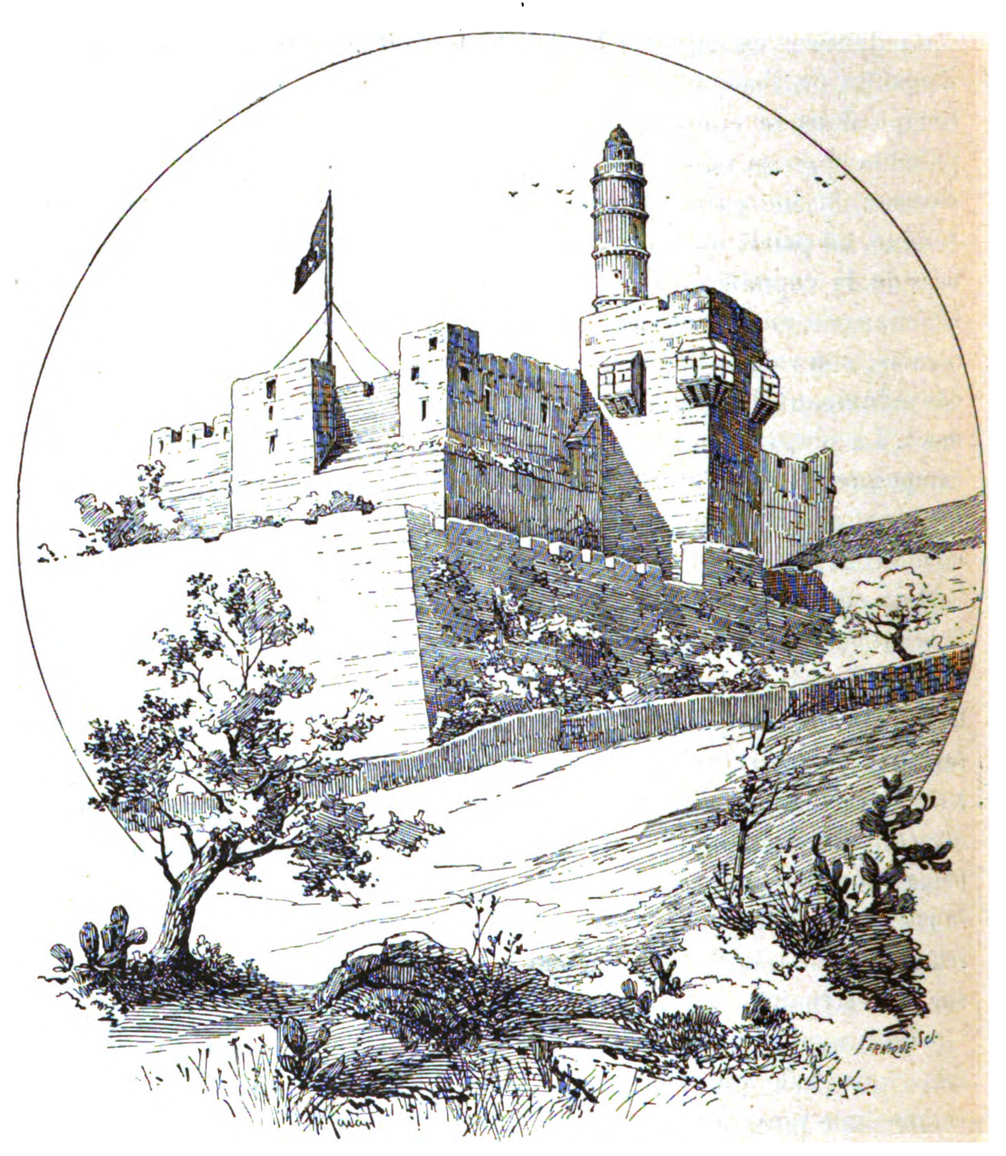
« Comment se peut-il faire que la ville si peuplée soit maintenant solitaire ! que celle qui était grande entre toutes les nations, soit devenue comme une veuve abandonnée !

« Elle pleure jour et nuit et ses larmes sillonnent ses joues. Pas un ami ne vient la consoler. Ses voisins l'ont trahie et sont devenus ses ennemis...

« Les chemins de Sion sont déserts, et personne ne vient plus aux fêtes solennelles. Les portes de Sion sont béantes, ses sacrificateurs sanglottent, ses vierges se lamentent, et elle est plongée dans l'affliction.



« Ses ennemis sont devenus ses maîtres ; ses adversaires ont prospéré. Jéhovah l'a ruinée à cause de la multitude de ses forfaits; ses petits enfants ont été emmenés en captivité chez l'étranger...



La citadelle de Jérusalem, vue de la vallée de Hinnom. D'après G. Ebers et H. Guthe. *Palæstina*, t. I, p. 83.

« Regarde ma douleur, ô Jéhovah! parce que l'ennemi s'est élevé contre moi... Et vous, passants, regardez et dites s'il est une douleur comparable à la mienne, moi que l'Éternel a affligée au jour de la violence de sa colère... »

L'installation de Godolias, en rassurant sur les intentions de Nabuchodonosor, avait fait reparaître les fugitifs, et parmi eux les principaux capitaines qui avaient dirigé la défense de la ville sainte. L'ordre se rétablissait, on avait repris les travaux de l'agriculture, un culte provisoire en l'honneur de Jéhovah avait été reconstitué sur les ruines du Temple. Mais bientôt un traître vint détruire l'espérance des derniers débris de Juda. Sur l'instigation de Baalis, roi des Ammonites, dont la haine traditionnelle voyait avec dépit subsister encore un noyau compact de nationalité hébraïque, un personnage du nom d'Ismaël, appartenant à la maison de David, assassina Godolias, puis, après ce crime inutile, car il ne pouvait pas espérer de remplacer sa victime ni de se maintenir contre les Chaldéens, s'enfuit dans le pays d'Ammon.

Une panique universelle suivit l'assassinat de Godolias. Tout ce qui était resté de gens considérables dans le pays, craignant la vengeance des Babyloniens, émigra en Égypte, entraînant de force Jérémie, qui ne voulait pas quitter le sol de Juda. Les émigrés s'établirent à Taphnès, dans la partie orientale du Delta, et quelques années après, ajoutant un nouveau crime à tous ceux qui avaient perdu le peuple hébreu, ils y lapidèrent le prophète Jérémie, qui essayait de s'opposer aux progrès de l'idolâtrie égyptienne parmi eux. Nabuzardan, pour châtier le meurtre de Godolias, transporta encore à Babylone sept cent quarante-cinq notables et installa dans le pays de Juda de nombreuses colonies étrangères.

Quant aux malheureux captifs de Babylone, les durs travaux auxquels on les soumit n'étaient pas faits pour qu'ils en vinssent à oublier la patrie absente. Leurs prophètes d'ailleurs encourageaient leurs espérances et soutenaient leur courage souvent près de s'abattre. Un sublime cantique retrace les amertumes de cet exil dans un incomparable langage :

Sur les bords des fleuves de Babylone,
Nous étions assis et nous pleurions
Au souvenir de Sion.
Nous avions suspendu nos harpes aux saules du rivage.
Nos oppresseurs nous demandaient des chants ;
Nos ennemis voulaient des cris joyeux :
« Chantez-nous, disaient-ils, quelque cantique de Sion. »
Mais comment ferions-nous entendre la louange de Jéhovah
Sur la terre étrangère ?
Si je t'oublie, ô Jérusalem,
Que ma main droite se dessèche
Que ma langue s'attache à mon palais

Si je ne me souviens plus de toi !
Si je ne place pas Jérusalem
Au-dessus de toutes mes joies !
Rappelle-toi les fils d'Edom, ô Jéhovah !
Le jour où ils disaient de Jérusalem :
« Rasez-la, rasez-la jusqu'en ses fondements !
Fille de Babel, ô scélérate !
Béni soit celui qui nous vengera,
Celui qui te fera expier le mal que tu nous as fait !
Béni celui qui saisira tes nourrissons
Et les écrasera contre le rocher ! »

§ 3. — RETOUR DE LA CAPTIVITÉ. — LE NOUVEAU TEMPLE

A peine Cyrus fut-il maître de Babylone qu'il voulut s'attacher par des bienfaits les différents peuples que les Chaldéens avaient jusqu'alors asservis à un joug avilissant. Aussi le grand conquérant perse est-il regardé comme un libérateur dans les traditions de tous les peuples asiatiques. En faveur des Israélites, il rendit un décret ainsi conçu : « Puisque Jéhovah, le dieu des cieux, m'a donné tous les royaumes de la terre, puisqu'il m'a ordonné de lui bâtir un temple à Jérusalem qui est en Judée, que quiconque d'entre vous qui fait partie de son peuple, monte à Jérusalem et y rebâtissse le temple de Jéhovah, le dieu d'Israël. Quant à ceux qui, faute de ressources, seraient forcés de rester en arrière là où ils ont établi leur lieu de séjour, qu'ils soient secourus par les gens du pays qu'ils habitent ; qu'on leur donne de l'argent, du bétail et les autres choses nécessaires, et qu'on fasse des dons volontaires pour reconstruire le temple de Jéhovah, à Jérusalem. »

Alors, les malheureux exilés qui gémissaient depuis quarante-neuf ans sur les rives de l'Euphrate ne se sentirent plus de joie. « Réveille-toi, s'écrie un prophète, debout, Jérusalem, toi qui as reçu de la main de Jéhovah et vidé le calice du vertige... Comme un homme que sa mère console, ainsi je vous consolerai, et vous serez consolés à Jérusalem. » Au printemps de l'an 537, ils se levèrent sous la conduite de leurs prêtres et des chefs de famille et se mirent en marche pour retourner dans la ville de leurs ancêtres, emportant les vases sacrés, c'est-à-dire trente bassins d'or, mille bassins d'argent, vingt-neuf couteaux, trente plats d'or, quatre cent dix plats d'argent, et une quantité énorme d'autres richesses sur lesquelles Nabuchodonosor avait fait main basse et que

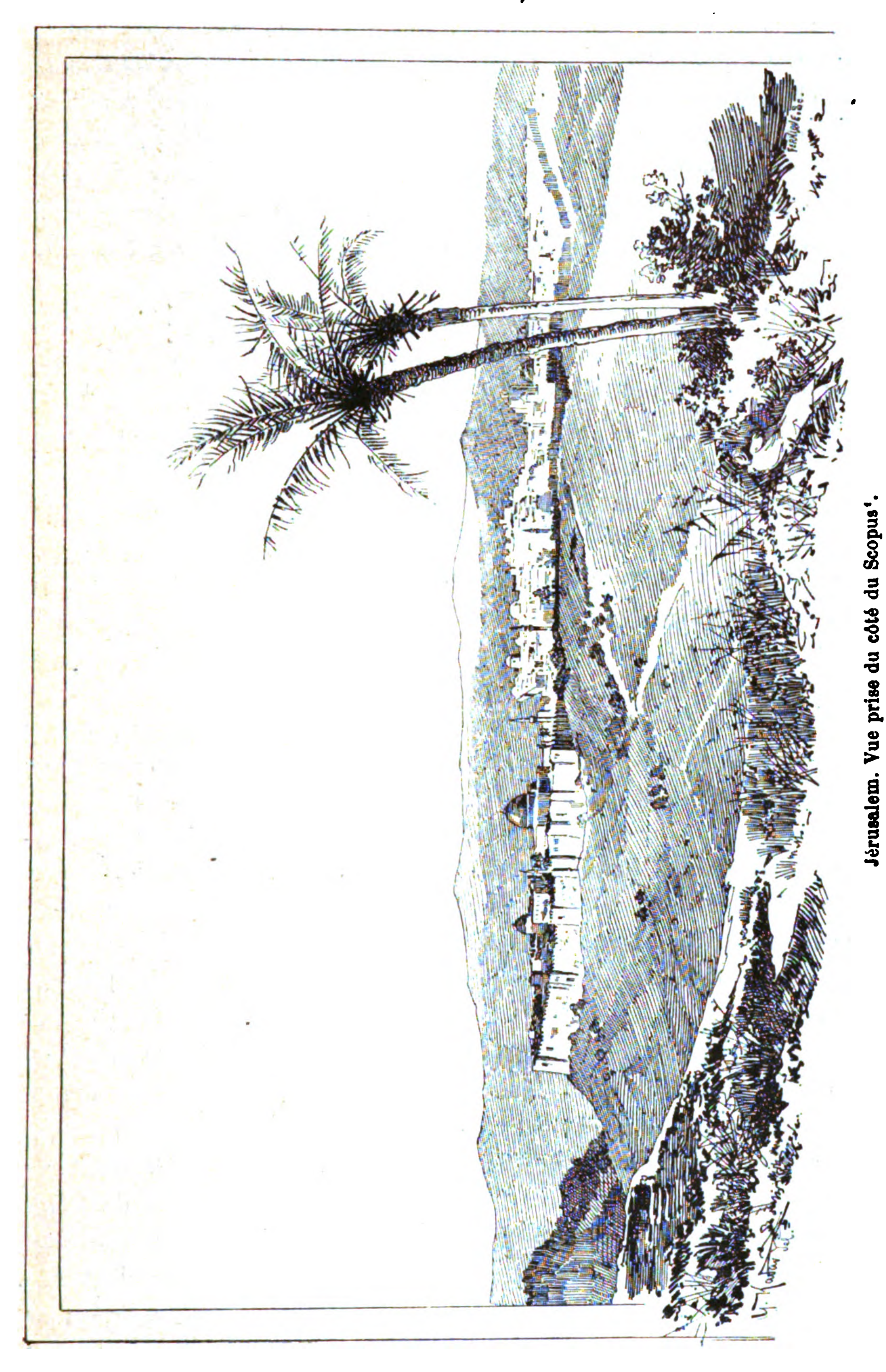
Cyrus leur restitua généreusement. Ils étaient 42,360 Hébreux, presque tous des tribus de Benjamin et de Juda. Cyrus les fit escorter de mille cavaliers perses pour les protéger sur la route contre les agressions des nomades du désert de Syrie et pour obliger au besoin les Samaritains, Cuthéens, Iduméens et autres populations installées en Judée, à faire place aux anciens maîtres qui rentraient dans leurs foyers ; le voyage s'effectua sans incident : Dieu, suivant l'expression biblique, les conduisit par un chemin uni et sûr, au terme de leurs désirs. « Ils ne revenaient pas, dit Graetz, avec une allure d'esclaves effarés qui viennent de voir tomber leurs chaînes, mais d'un cœur joyeux, enthousiaste, animé des plus nobles espérances. Un essaim de chanteurs marchait à leur tête, s'accompagnant d'instruments divers et entonnant des hymnes où revenait sans cesse ce refrain : « Louez le Seigneur, car il est bon, car sa grâce est éternelle ! »... Lorsque les exilés, quatre ou cinq mois après leur départ, revirent cette terre, objet de tant de vœux, une joie immense dut remplir leurs cœurs. Prophéties, espérances, rêves d'avenir, étaient devenus une réalité ! Aussi, un psaume met-il ces touchantes paroles dans la bouche des exilés rendus à leur patrie : « Quand Dieu ramena les captifs de Sion, nous étions comme ceux qui rêvent ; alors, notre bouche s'est remplie d'allégresse, et notre langue, de chants joyeux. Alors, on disait parmi les nations : Jehovah a fait pour eux de grandes choses. »

Au commencement du septième mois, les chefs de familles se réunirent à Jérusalem et jetèrent les bases d'une restauration politique de leur patrie. On dressa un autel à Jéhovah, en attendant que des ressources en argent, en ouvriers et en matériaux permissent de rebâtir le temple de Salomon. Comme au temps de ce puissant roi, on demanda à Tyr et à Sidon des architectes et des solives de cèdre ; chacun apporta son offrande et tout alla si bien que le second mois de la seconde année on put procéder à la cérémonie de la pose de la première pierre de l'édifice, en présence de tout le peuple rassemblé. « Les Aaronides se montrèrent de nouveau dans leur costume sacerdotal et sonnèrent de la trompette ; les lévites chantèrent un hymne de reconnaissance célébrant la grâce de l'Éternel, et le peuple salua de ses acclamations joyeuses l'avènement du jour si longtemps attendu. Des voix chagrines, il est vrai, se mêlaient aux cris d'allégresse, à la vue de ce temple moins grand et moins riche que celui de Salomon ; mais les cris d'allégresse dominaient le bruit de la plainte. » (Graetz)

Tant de joyeuse ivresse suscita la jalousie des voisins. A quelques lieues au nord de Jérusalem, vivaient les Samaritains et les Cuthéens qui voulurent d'abord prendre part à la reconstruction du temple, mais leur offre de services fut repoussée avec dédain. Les ressentiments et la haine qui s'ensuivirent faillirent être funestes aux Juifs. On représenta à Cambyse, successeur de Cyrus, que les Juifs avaient toujours été rebelles et qu'ils le redeviendraient aussitôt que seraient relevées les murailles de leur ville. Cambyse, naturellement soupçonneux, accueillit la dénonciation, qui eut un succès complet ; le roi ordonna que les travaux des Juifs fussent suspendus jusqu'à nouvel ordre, et les autorités de Samarie, munies du firman royal, se hâtèrent d'aller à Jérusalem, où elles forcèrent à interrompre la construction du temple, à peine commencée du reste.

Cambyse était mort, le faux Smerdis, puis Darius, lui avaient succédé sans que les Juifs osassent contrevenir à la défense qui leur avait été faite. La longue interruption des travaux du temple commençait à décourager même les hommes les plus zélés ; on se disait que le moment fixé par la Providence pour le rétablissement du sanctuaire de Jéhovah n'était sans doute pas arrivé. Chacun dans Jérusalem s'occupait de ses intérêts particuliers ; on construisait des maisons, et, négligeant le temple, chacun employait ses moyens à augmenter son bien-être matériel. Cependant, au milieu des troubles qui remplirent les premières années du règne de Darius, un grand mouvement de réveil national et d'esprit de retour vers la cité sainte se manifesta chez les Juifs restés encore à Babylone et dans les contrées voisines, sans qu'il soit possible de déterminer la cause qui en amena le développement. Un descendant de David, Zorobabel, petit-fils de Salathiel, fils du roi Séchonias, se joignit à Josué, petit-fils du grand prêtre Séraïas et héritier du souverain pontificat. Se prévalant des termes de l'édit de Cyrus, ils organisèrent une grande caravane de plus de cinquante mille personnes appartenant aux tribus de Juda et de Benjamin, avec plusieurs centaines de prêtres, de lévites et de serviteurs du sanctuaire appelés *nethinim*. Cette troupe d'exilés se mit en marche vers Jérusalem, où elle parvint au bout de quatre mois de voyage. On était alors dans la deuxième année de Darius (520).

Dès l'arrivée de la nouvelle colonie sur le sol de la Judée, Zorobabel et Josué s'occupèrent à organiser la nouvelle communauté conformément aux lois mosaïques, autant que les circonstances le permettaient. Un



Jérusalem. Vue prise du côté du Scopus[1].

[1] D'après Ebers et Guthe, *Palæstina*, t. I, p. 226.

culte provisoire fut installé, mais Zorobabel, par crainte des conflits avec les voisins malveillants, n'osa pas se mettre aux travaux du temple. Les choses restèrent en suspens de cette manière pendant deux ans. Mais en 518, un prophète, nommé Aggée, se présenta devant Zorobabel et le grand prêtre Josué pour presser enfin la restauration du sanctuaire auquel était attachée l'unité de la nation comme l'unité de la foi. L'année avait été stérile, et le prophète représentait cette stérilité comme un châtiment céleste mérité par ceux qui laissaient en ruines la maison de Dieu pour ne penser qu'à leurs propres maisons. Ces paroles firent une telle impression que les travaux furent repris au bout de quelques jours à peine. Dans le courant de la même année, Aggée revint à deux reprises encourager les chefs de la colonie, leur annonçant que la gloire du nouveau temple surpasserait celle de l'ancien. C'est aussi dans ce temps que Zacharie commença à prophétiser, excitant également les Hébreux au rétablissement complet du culte légal, des prescriptions mosaïques et surtout de l'esprit véritablement religieux. « Réjouis-toi, fille de Sion, s'écrie Zacharie dans un transport prophétique, et sois dans l'allégresse, fille de Jérusalem, car voilà ton roi, le roi de justice, le sauveur, le miséricordieux qui vient à toi monté sur l'ânesse et sur l'ânon. Il brisera les chars de guerre d'Éphraïm et le cheval de Jérusalem ; il sera la paix des nations et il dominera d'une mer à l'autre, depuis les fleuves jusqu'aux extrémités du monde. »

Les travaux, poursuivis avec zèle, ne tardèrent pas à éveiller l'attention de Tatthénaï, satrape de la Transeuphratique, c'est-à-dire de la province de Syrie, Phénicie et Palestine. Il se rendit à Jérusalem, accompagné des autres autorités de son gouvernement et demanda aux Juifs qui les avait autorisés à exécuter ces travaux. Les Hébreux invoquèrent l'édit de Cyrus; mais ils n'en avaient pas de copie officielle, et le satrape ne le connaissait pas. Cependant Tatthénaï ne leur était pas défavorable ; sans ordonner la suspension des travaux, il fit un rapport à Darius et le pria d'ordonner des recherches dans les archives du royaume, afin de voir s'il existait réellement un décret de Cyrus en faveur des Juifs. L'édit fut retrouvé dans les archives d'Ecbatane, et Darius ordonna qu'on se conformât strictement à la volonté manifestée par Cyrus, en accordant aux Hébreux tous les secours dont ils pourraient avoir besoin. La construction du temple avança donc avec rapidité, et dans la sixième année de Darius (516), au troisième jour du douzième mois (février-mars), tous les tra-

vaux se trouvant achevés, on procéda solennellement à l'inauguration du nouveau sanctuaire. De toutes parts le peuple se rendit à Jérusalem pour assister à cette solennité ; on offrit un grand sacrifice composé de cent taureaux, deux cents béliers et quatre cents agneaux. En outre, un sacrifice expiatoire de douze boucs fut offert au nom des douze tribus d'Israël, et le temple fut ainsi consacré symboliquement par toute la nation des Hébreux.

Nous ne possédons aucune description du temple construit par Zorobabel, et nous en ignorons même les dimensions. D'après le décret de Cyrus, il devait être plus vaste que celui de Salomon ; mais les circonstances ne permirent pas de suivre à la lettre ces projets ambitieux, et il est certain que le second temple était, en dimensions comme en magnificence, très inférieur au premier. S'il faut en croire Hécatée d'Abdère[1], contemporain d'Alexandre, qui visita Jérusalem, toute l'enceinte, au milieu de laquelle se trouvait le temple, avait environ cinq plèthres (500 pieds grecs) de longueur et cent coudées de largeur. Suivant un discours que Josèphe met dans la bouche d'Hérode, l'édifice de Zorobabel était beaucoup moins élevé que celui de Salomon. Au-dessus de la porte orientale de l'enceinte extérieure, on voyait, selon une tradition juive, la ville de Suse représentée en bas-relief, ce qui était un hommage rendu aux rois de Perse. Le grand autel du parvis était bâti en pierres blanches non polies ; il avait, suivant Hécatée, vingt coudées en long et en large, et une hauteur de douze coudées. Dans l'intérieur du sanctuaire, il n'y avait que les objets prescrits pour le tabernacle de Moïse, l'autel des parfums, le chandelier et la table des pains de proposition, qui étaient en or. Le Saint des Saints était vide, car l'Arche d'alliance avait disparu lors de la destruction de Jérusalem par Nabuchodo-



Le chandelier à sept branches[2].

[1] Cité par Josèphe (*Contra Apion.*, I, 22).
[2] D'après le bas-relief de l'arc de Titus.

nosor. On racontait qu'elle avait été mise en sûreté par le prophète Jérémie dans une caverne du mont Nébo, mais qu'on n'avait pu en retrouver la cachette.

§ 4. — ESDRAS ET NÉHÉMIE

Il ne suffisait pas de relever les pierres du temple, il importait surtout de restaurer la loi de Moïse, dont l'observance avait subi le contre-coup des malheurs de la patrie juive. Ce fut l'œuvre d'Esdras et de Néhémie. Les exilés de Babylone au milieu desquels Esdras avait vécu, avaient conservé, mieux que les Juifs restés en Palestine au milieu des païens, les enseignements mosaïques qui étaient leur force et leur soutien, leur seule patrie : il importait d'assurer, sur le sol natal reconquis, le même respect absolu pour la Thora, et de prévenir le retour d'égarements pareils à ceux qui avaient été jadis tant de fois funestes au peuple d'Israël. C'est en cela qu'on peut dire, avec Graëtz, qu'Esdras fut le promoteur d'une ère nouvelle dans le développement historique de la race juive.

« Esdras descendait des grands prêtres ; un de ses aïeux, Hilkya (Helcias), avait découvert dans le Temple le code du Deutéronome et, en le faisant remettre au roi Josias, provoqué un revirement religieux. Il était aussi arrière-neveu de ce grand prêtre Seraïa, que Nabuchodonosor fit exécuter, et dont les fils peuvent avoir emporté en Babylonie le livre de la Loi. Esdras eut, d'après cela, occasion de s'occuper de l'étude de ce livre ; mais, plus que ses prédécesseurs et ses parents, il lui voua une attention particulière. Après l'avoir lu avec ardeur et s'en être pénétré, il songea que cette Loi ne devait pas rester lettre morte, mais être vivifiée par la pratique, par l'accomplissement de ses préceptes. C'est par lui-même, naturellement, qu'il dut commencer. Tous les devoirs que la Loi impose à l'individu sous le rapport du vêtement, de la nourriture et des chômages, Esdras s'appliqua scrupuleusement à les observer. Puis, il se fit l'instituteur de ses frères, expliqua la Loi de manière à la rendre saisissable pour tous et les exhorta à la suivre en toutes choses. A ses yeux, la Thora était une émanation de Dieu même qui l'avait révélée à Moïse pour le peuple Israélite. Aussi, la plaçait-il plus haut, beaucoup plus haut, que les autres écrits prophétiques. Ainsi pénétré de la divinité du code mosaïque et animé du désir ardent de

faire respecter, il n'eut pas de peine à faire partager et cette conviction et cette ardeur aux communautés de Babylonie. Il acquit de la sorte une haute situation parmi ses coreligionnaires et se fit mieux obéir que n'avait jamais fait la parole enflammée des prophètes. » (Graetz.)

Esdras, pénétré de sa mission religieuse, quitta les Juifs restés en Babylonie, qui le chargèrent de dons et d'offrandes pour le temple de Jérusalem ; il prit même congé du roi de Perse Artaxerxès Longue-Main qui le combla aussi de présents pour le temple, et il arriva en Palestine entouré du prestige que lui donnait la protection royale et précédé, sans doute aussi, de la renommée d'un savant et habile interprète de la Thora. Esdras commença par blâmer énergiquement les mésalliances des Israélites avec les peuples voisins, notamment avec les Moabites et les Ammonites; la loi mosaïque interdisait formellement cette intrusion des Chananéens dans les rangs du peuple de Dieu, et pour expier cette funeste faute que les habitants de Jérusalem avaient commise, on vit l'envoyé de Jéhovah, se revêtir d'un cilice, se couvrir la tête de poussière, s'arracher les cheveux de douleur et rester plusieurs jours sans prendre la moindre nourriture. A cette vue, les fervents d'Israël se mirent à fondre en larmes et à demander à Jéhovah pardon de leur faute : « Prenons, s'écrièrent-ils, l'engagement solennel de répudier les femmes étrangères et d'exclure de la communauté les enfants issus de la mésalliance. » Esdras se lève et sanctionne de son autorité cette décision qui fermait la porte à tout prosélytisme juif. Ce fut un instant décisif pour l'avenir de la race israëlite. « Une sorte de sénat, composé des Anciens les plus zélés pour l'exécution de la loi, fit signifier, par des hérauts envoyés dans toutes les villes de Juda, que quiconque avait contracté une de ces unions mixtes eut à se présenter dans les trois jours à Jérusalem, sous peine d'être dépossédé de tous ses biens et exclu de la communauté. Une commission d'enquête dont Esdras lui-même choisit les membres, fut nommée à cet effet : elle avait pour mission de rechercher les individus engagés dans ces liens illicites, et de les inviter à venir à Jérusalem pour déclarer qu'ils s'étaient définitivement séparés de leurs femmes. » (Graetz.)

Parmi les étrangers expulsés par cet impitoyable ostracisme qui devait, plus que toute autre chose, contribuer plus tard à mettre les Juifs au ban des sociétés européennes, se trouvaient deux hommes qui allaient cruellement se venger : Sanballat et Tobie qui étaient Samaritains. Ils essayèrent d'abord de discuter et de plaider leur cause par

des arguments historiques. Ruth, la Moabite, n'avait-elle pas épousé Booz, de la tribu de Juda, et David n'était-il pas sorti de sa race? Ils eurent ensuite recours aux armes et réussirent à mettre Jérusalem au pillage : il y eut une nouvelle destruction de la ville sainte qui n'était pas rebâtie depuis cent ans; l'œuvre d'Esdras parut un instant compromise. Ce fut alors que Néhémie arriva de Suse, au secours de sa patrie en cendres.

Artaxerxès, le successeur de Xerxès, se montra favorable aux Juifs et les traita comme l'avaient fait Cyrus et Darius. Un israélite, du nom de Néhémie, était devenu son échanson et jouissait de la faveur royale. Un jour, il se présenta devant le prince tout en larmes et poussant des gémissements : « Pourquoi es-tu si affligé? lui demanda le roi des rois. — O roi, répondit Néhémie, vis éternellement. Comment mon visage ne serait-il pas attristé quand je sais que la ville de mes pères demeure désolée et qu'on n'en a pas rebâti les portes consumées par le feu? » Le roi qui ne savait rien refuser à son favori le nomma gouverneur de la Judée, avec mission d'aller lui-même relever les remparts et les portes de Jérusalem; il lui fit même donner les bois de charpente nécessaires à la construction et Néhémie partit, muni des plus larges firmans. Après avoir passé trois jours à se rendre compte de l'état de délabrement dans lequel se trouvaient les fortifications de Jérusalem, Néhémie convoqua les chefs de famille et leur dit : « Voyez l'affliction où nous sommes. Venez donc, et rebâtissons nos remparts, pour qu'à l'avenir nous ne soyons pas l'opprobre des étrangers. » Riches et pauvres, prêtres et lévites, chacun se mit à l'œuvre avec ardeur et Néhémie dirigea lui-même les travaux qui avancèrent rapidement jusqu'au moment où les peuples voisins, Samaritains et Ammonites, ayant à leurs têtes deux hommes énergiques, Sanballat et Tobie, voulurent s'opposer, même par la force, à la restauration d'une forteresse qui paraissait pour eux une menace. Il fallut en venir aux mains, et, pour surmonter ces difficultés, Néhémie eut besoin de toute son énergie. Il arma ses ouvriers qui travaillèrent, dès lors, sur leurs chantiers, l'épée au côté, tandis que des postes échelonnés de distance en distance veillaient pour empêcher toute agression.

Sanballat et ses partisans, ne pouvant réussir par la violence, et apprenant que Néhémie se montrait partout jour et nuit, toujours accompagné d'un homme chargé, à la moindre alerte, de faire des signaux convenus, résolurent de changer de tactique. Ils répandirent



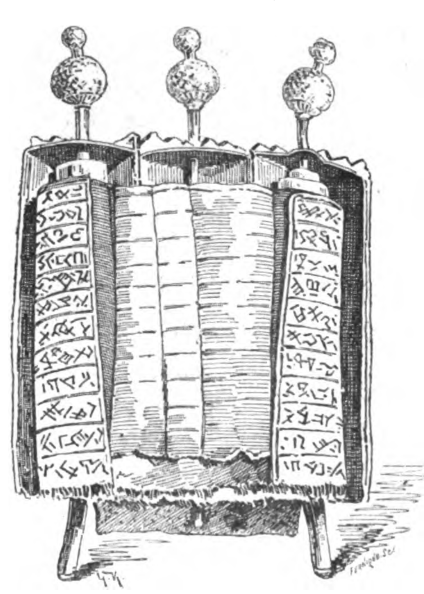
Vue de Sichem (Naplouse)[1].

[1] D'après Ebers et Güthe, *Palæstina*, t. I, p. 262.

le bruit, à la cour du roi de Perse, que Néhémie voulait se faire proclamer roi indépendant. Cette manœuvre misérable échoua comme la précédente devant la fermeté et la droiture du gouverneur de Jérusalem. Au bout de cinquante-deux jours les remparts furent achevés ; on en fit la dédicace solennelle. Esdras, monté sur une estrade, déploya le rouleau de la Loi dont il donna lecture aux applaudissements chaleureux de tout le peuple qui, à sa suite, se mit en procession et fit le tour des remparts, chantant des cantiques, jouant de la harpe et bénissant Jéhovah.

Ces événements avaient resserré les liens de solidarité qui groupaient les Juifs ; le malheur et les attaques des voisins raffermirent leurs sentiments patriotiques. Le ciment qui empêchera désormais les éléments de l'édifice national de se disjoindre, c'est l'application stricte et rigoureuse de la Thora, qu'Esdras réussit à inculquer à ses compatriotes. Les chefs de famille s'engagèrent, par un serment solennel, à observer et à faire observer autour d'eux les prescriptions de ce vieux code que Dieu lui-même avait dicté à leurs pères. Le service du temple fut désormais assuré, les sacrifices repris sans interruption ainsi que toutes les cérémonies du culte mosaïque.

Telle fut, sommairement esquissée, l'œuvre d'Esdras et de Néhémie. Ce dernier, après avoir gouverné Juda pendant douze ans, en qualité de satrape (444-432), retourna à la cour d'Artaxerxès. Il y eut après lui de nouveaux désordres à Jérusalem où les Samaritains essayèrent de prendre pied. Malachie, le dernier des prophètes, fut alors suscité par Dieu pour défendre la Thora dans son inflexible rigueur. Il gourmande les méchants, annonce aux malheureux l'arrivée prochaine d'un Sauveur qui fera luire sur Jérusalem des jours de prospérité et de gloire incomparable. Effrayé par les bruits de discorde qui arrivèrent jusqu'à ses oreilles, Néhémie accourut une seconde fois, chassa les étrangers, restaura dans sa pureté le culte de Jéhovah, châtia sévèrement les



Le Pentateuque samaritain.

Samaritains et bannit Manassé qui, bien que Juif, n'avait pas craint d'épouser la fille de Sanballat. Désespérant de reprendre Jérusalem et de se faire donner le droit de cité dans le temple de Jéhovah, les Samaritains résolurent dès lors d'élever autel contre autel. Ils bâtirent sur le mont Garizim un nouveau temple rival de celui de Jérusalem, où ils déposèrent le fameux rouleau de parchemin contenant le texte du Pentateuque et ils se prétendirent les véritables héritiers de la loi mosaïque. Leur secte, chaque jour moins nombreuse, mais de plus en plus tenace, soupçonneuse et haineuse, s'est conservée jusqu'à nos jours, et les quelques familles qui forment ce qu'on appelle *les Samaritains de Naplouse* excitent encore la curiosité de tous les voyageurs.

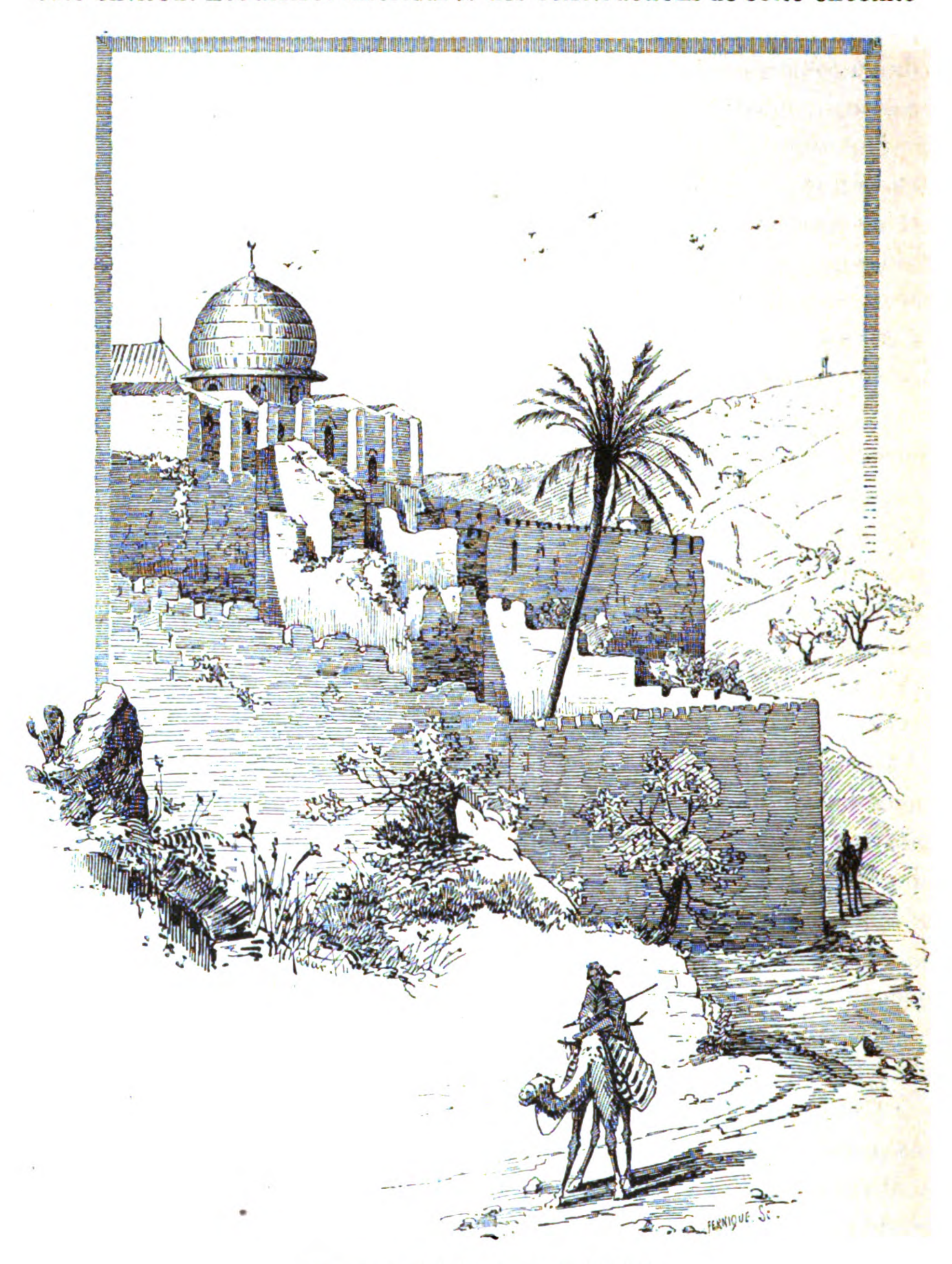
§ 5. — LE TEMPLE DE JÉRUSALEM ET L'ART JUDAIQUE[1].

D'après les plus récentes découvertes archéologiques, Jérusalem, située entre les vallées du Cédron et de Hinnom, était partagée en deux parties par un ravin, aujourd'hui comblé, dont le nom primitif est inconnu, mais qu'on appelait, sous la domination romaine, le Tyropaeon. La colline qui séparait la vallée de Hinnom de celle du Tyropaeon est improprement appelée aujourd'hui la montagne de Sion, sur laquelle on remarque encore aujourd'hui un édifice bâti sous les Romains, et abusivement décoré du nom de *Tour de David*[2]. Entre le Tyropaeon et le Cédron, est le mont Moriah et la colline d'Ophel, où étaient le palais et le temple de Salomon : c'est là que s'éleva, en réalité, la forteresse de David, protégée de tous côtés, sauf au nord, par des rochers taillés presque à pic, et surmontés de solides remparts, alimentée par la fameuse fontaine de Siloam ou Siloé, qui jaillissait sous le mur d'enceinte dans les escarpements du Cédron. Deux ponts de 90 mètres de long, appelés l'*Arche de Robinson* et l'*Arche de Wilson*, du nom de deux explorateurs anglais, faisaient communiquer de plain-pied le mont Moriah avec le mont appelé actuellement Sion. Le Moriah était protégé, du côté du nord, par un immense réservoir artificiel, appelé *Birket-Israël*, qui débouchait dans le Cédron. Le plateau, ainsi isolé, forme un vaste quadrilatère de 500 mètres de long, sur 310 mètres de

[1] Pour le développement de ce chapitre, voir surtout Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, t. IV.

[2] Voyez la note de la page 240.

côté environ. Les assises inférieures des constructions de cette enceinte



Le mur sud du Haram esch Chérif [1].

portent encore, suivant Saulcy, la marque du ciseau des ouvriers de

[1] D'après G. Ebers et H. Güthe, *Palæstina in Bild und Wort*, t. I, p. 72.

Salomon et les immenses catastrophes qu'à subies la cité juive dans le cours des âges ont passé au-dessus de leur tête sans les ébranler. Ce sont d'énormes blocs en grand appareil régulier, admirablement assemblés, et dont les indestructibles assises servirent de support aux reconstructions successives de Zorobabel et d'Hérode. Aujourd'hui, la célèbre enceinte sacrée, connue sous le nom de Haram esch Chérif, ou mosquée d'Omar, s'élève sur les ruines du temple de Salomon, qui avait été construit là où, suivant la tradition, Abraham fut sur le point de sacrifier son fils Isaac, là ou David bâtit un autel dans le champ qu'il avait acheté à Arauna le Jébuséen. Salomon, avant de bâtir le temple, commença par élever le naos et l'autel, afin de donner tout de suite au peuple un sanctuaire national. On isola ensuite l'autel par une enceinte de trois coudées de haut, placée à une certaine distance, de façon à former une première cour intérieure, ou hiéron, dont l'accès n'était permis qu'aux prêtres. Une seconde enceinte, enveloppant la première, et à laquelle donnaient accès quatre portes, était ornée de portiques et partagée en deux parvis, celui des hommes et celui des femmes ; on y montait du dehors par un escalier de quatorze marches et large de dix coudées ; tout individu purifié de la souillure morale pouvait y entrer.

Au centre de la mosquée d'Omar, on voit une roche abrupte que le marteau de l'architecte a religieusement respectée. C'est ce rocher informe, appelé Es-Sakhrah, qui constitue le sommet même du mont Moriah ; de là, disent les Musulmans, Mahomet s'éleva au ciel. Dans le premier travail de construction du temple, Salomon respecta ce bloc de granit, parce que c'était l'aire d'Arauna achetée par David, et parce que la tradition y rattachait le souvenir des premiers ancêtres de la race israélite. C'est sur cette roche sacrée qu'était établi l'autel des holocaustes, et la caverne qu'on voit au-dessous était destinée à recevoir le sang des victimes, qui s'écoulait ensuite par un canal invisible jusqu'au torrent de Cédron.

D'après Ézéchiel, qui, selon toute apparence, décrit poétiquement et de mémoire, le temple qu'il avait vu avant sa captivité et qui avait été détruit par les Chaldéens quinze ans avant sa vision prophétique, la grande enceinte extérieure formait un carré de cinq cents coudées de côté, limité par un mur épais de six coudées[1]. Trois portes, placées sur

[1] Il s'agit de la coudée royale égyptienne de $0^{m},525$.

les côtés est, nord et sud, dans l'axe du monument, donnaient accès dans une première cour, qu'on traversait pour arriver à une nouvelle enceinte carrée, concentrique par rapport à la première, et percée aussi de trois portes, par lesquelles on pénétrait dans une seconde cour. A l'une des extrémités de cette cour était le Temple proprement dit, qui dessinait un carré de cent coudées; derrière le Temple, une arrière cour, qui avait aussi cent coudées de côté. Là où les divergences des commentateurs d'Ézéchiel deviennent un inextricable dédale, c'est quand il s'agit des détails de l'édifice et de la disposition des bâtiments placés entre la cour extérieure et les cours latérales. Aussi, nous n'insisterons pas sur ces points, à propos desquels les imaginations les plus extravagantes se sont donné libre carrière.

Les portes extérieures étaient, comme celles des villes d'Orient, non pas simplement des ouvertures plus ou moins décorées que l'architecte pratique dans la muraille, mais de véritables édifices monumentaux, ornés de pylones et flanqués de tours, du haut desquelles on faisait le guet, et qui servaient, en cas de siège, pour la défense; au pied des tours, les habitations des gardes et un vaste portique, lieu de rendez-vous où l'on venait se mettre à l'ombre et s'informer des nouvelles du jour. La cour extérieure était le *parvis du peuple;* c'est là que se réunissaient les Israélites, comme aujourd'hui les Musulmans dans la cour de leurs mosquées, pour assister aux cérémonies religieuses. La cour intérieure était le *parvis des prêtres*, et les lévites seuls pouvaient y pénétrer. Entre le parvis des prêtres et le parvis du peuple, se trouvaient des bâtiments correspondant à ce que nous appelons les sacristies et le presbytère. C'est là que logeaient les prêtres, qu'ils revêtaient le costume pontifical, et qu'on hébergeait les victimes qui devaient être immolées.

L'édifice qui constituait le temple proprement dit, *la maison de Jéhovah*, avait à peu près 15 mètres de haut; il se trouvait au fond de la cour des prêtres, avait un pylone de 60 mètres de haut, et sa porte s'ouvrait du côté du soleil levant. Couvert d'une charpente en bois de cèdre, il était partagé en trois parties : le vestibule, le *Hekal* ou le *Saint*, et le *Debir* ou le *Saint des Saints*. Le Saint des Saints, qui renfermait l'Arche d'alliance, avait 10 mètres de côté; il était séparé du Saint par un mur et par une porte, devant laquelle était suspendu un grand voile. Le Saint, deux fois plus grand, renfermait l'autel des parfums, dix chandeliers d'or à sept branches et dix tables d'or, sur

lesquelles on plaçait les pains de proposition. Le vestibule avait 5 mètres de long, et il était séparé du Saint par une porte colossale à deux battants, en bois de cyprès recouvert de lames d'or et d'argent. Dans le parvis des prêtres était l'autel des holocaustes, sur lequel on offrait les sacrifices sanglants, et où brûlait un feu qui ne devait jamais s'éteindre, le fameux bassin de bronze, connu sous le nom de *Mer d'airain*, et d'autres accessoires nécessaires aux cérémonies du culte.

Tels sont dans ses traits généraux le plan et l'aspect de cette gigantesque construction dont l'architecture devait rappeler à la fois les temples de l'Assyrie et ceux de l'Égypte qui, les uns et les autres, ont servi de prototypes aux temples de Tyr, de Byblos et de toutes les villes de la Syrie, de la Phénicie et de la Palestine.

Dans le Saint des Saints, l'Arche d'alliance était gardée par deux statues colossales de Chérubins, hautes de dix coudées et plaquées d'or; ces images devaient ressembler à celles des taureaux ailés assyriens que les documents cunéiformes appellent quelquefois *Kirubi*. D'après Ézéchiel, ces Chérubins ont des pieds de taureau, deux faces, deux grandes ailes qui enveloppaient l'arche et formaient comme un dais au-dessus de son toit, de la même façon que les sculptures égyptiennes nous montrent des génies couvrant de leurs ailes gigantesques le naos des sanctuaires. Les murs, les lambris, le pavage même du Saint des Saints étaient revêtus de lamelles d'or. Des chaînettes d'or fixaient le rideau qui cachait l'ouverture du Saint des Saints. L'autel des parfums, placé dans le Saint, était en bois de cèdre aussi revêtu d'or. Les tables des pains de proposition étaient en bois doré, et leur forme, pareille à celle des tables de présentation qu'on voit dans les temples de l'Égypte. Outre les chandeliers à sept branches dont la forme en éventail est bien connue, il y avait encore dans le Saint les lampes et les mouchettes en or, les cruches, les couteaux, les jattes, les plateaux et les éteignoirs, le tout en or, ustensiles fabriqués par Hiram-Abi, un des artistes phéniciens appelés par Salomon à Jérusalem.

Dans le parvis des prêtres, il y avait deux colonnes de bronze dont l'architecture est décrite en détail au livre des Rois : « Hiram érigea la colonne de droite et l'appela Jakin, et il érigea la colonne de gauche et l'appela Boaz. » Ces colonnes, avec leur chapiteau, avaient près de 13 mètres de haut, le fût était strié, le chapiteau orné de grenades. A côté de ces colonnes, était la mer d'airain, vaste réservoir en bronze comparable au grand bassin de pierre conservé au Musée du Louvre et

connu sous le nom de vase d'Amathonte. Elle avait 2 mètres 625 de haut et 3 mètres 25 de diamètre. Douze figures de bœufs en bronze, plus grandes que nature, groupées trois par trois, formaient les quatre supports de cette vasque colossale que, chaque matin, on remplissait d'eau pour les besoins du culte. Pour transporter dans les diverses parties du temple l'eau dont on avait besoin et qu'on venait puiser dans la mer d'airain, il y avait dix bassins de bronze, contenant chacun dix baths (8 hectolitres), installés sur quatre roues comme des chars, que traînaient et poussaient les serviteurs attachés au service du sanctuaire.

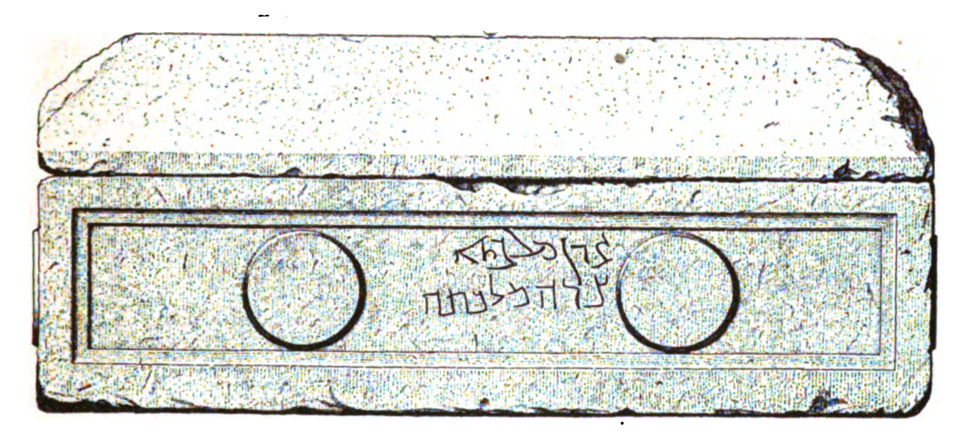
L'autel des holocaustes, placé au milieu de la cour, était une construction monumentale revêtue de plaques de bronze ; il avait deux étages communiquant entre eux par un trou destiné à laisser couler le sang et la graisse des victimes. On accédait à la plate-forme supérieure par sept ou huit degrés.

En dehors du temple de Jérusalem et de ses accessoires, la Palestine ne nous offre aucun monument qui frappe par la grandeur de son architecture et l'originalité de son style, aucune statue de bronze, de marbre ou de pierre. Rien de plus pauvre d'ailleurs au point de vue artistique que cette salle du Musée du Louvre, qu'on a pompeusement baptisée du nom de *Musée judaïque*, et dans laquelle on s'est évertué à rassembler les épaves archéologiques de la Judée et du pays de Chanaan. Aussi a-t-on pu écrire qu'il n'existe pas, à proprement parler, d'art judaïque. Cependant, sur des points assez nombreux de la Palestine, on a signalé des monuments funéraires qui ne sont pas tous de l'époque macédonienne, romaine ou arabe ; il en est quelques-uns d'antérieurs à la captivité de Babylone. La fameuse caverne de Makpéla, à Hébron, qui a passé jusqu'à ces derniers temps pour renfermer les tombeaux des patriarches, est certainement une construction des plus anciennes, mais jusqu'ici le fanatisme musulman s'est opposé à ce qu'on y pénétrât pour en faire une étude scientifique. Les dolmens et les menhirs que le duc de Luynes a particulièrement signalés dans le pays de Moab, ne diffèrent pas des monuments du même genre qu'on a signalés en Afrique ou en Gaule : ils paraissent avoir été érigés par les populations qui ont précédé les Israélites sur le sol de la Terre promise.

Les fameux tombeaux que les voyageurs vont visiter dans un ravin voisin de Jérusalem, et qu'on appelle *Tombeau d'Absalon*, *Tombeau de Zacharie*, *Tombeau de saint Jacques*, *Tombeau de Josaphat*, sont de l'époque gréco-romaine, de même que les tombeaux de la vallée de

Hinnom, où les éléments d'architecture qui décorent la porte, corniches, listels, métopes et autres, sont un criterium sans réplique.

Dans les montagnes d'Éphraïm, à Timnath-Serah, MM. de Saulcy et Victor Guérin ont découvert un hypogée appelé *Tombeau de Josué* que ces savants croient être le tombeau même du successeur de Moïse : cette opinion n'est guère défendable aujourd'hui. Saulcy a aussi signalé, sous le nom de *Monolithe égyptien*, un tombeau taillé dans le roc, qui se trouve à Siloam (*Selwan*) et qui ne mesure pas moins de 4 mètres de haut sur plus de 6 mètres de long et 5 mètres 1/2 de large. Il affecte une forme pyramidoïdale et il est d'un style entièrement égyptien ; c'est le plus



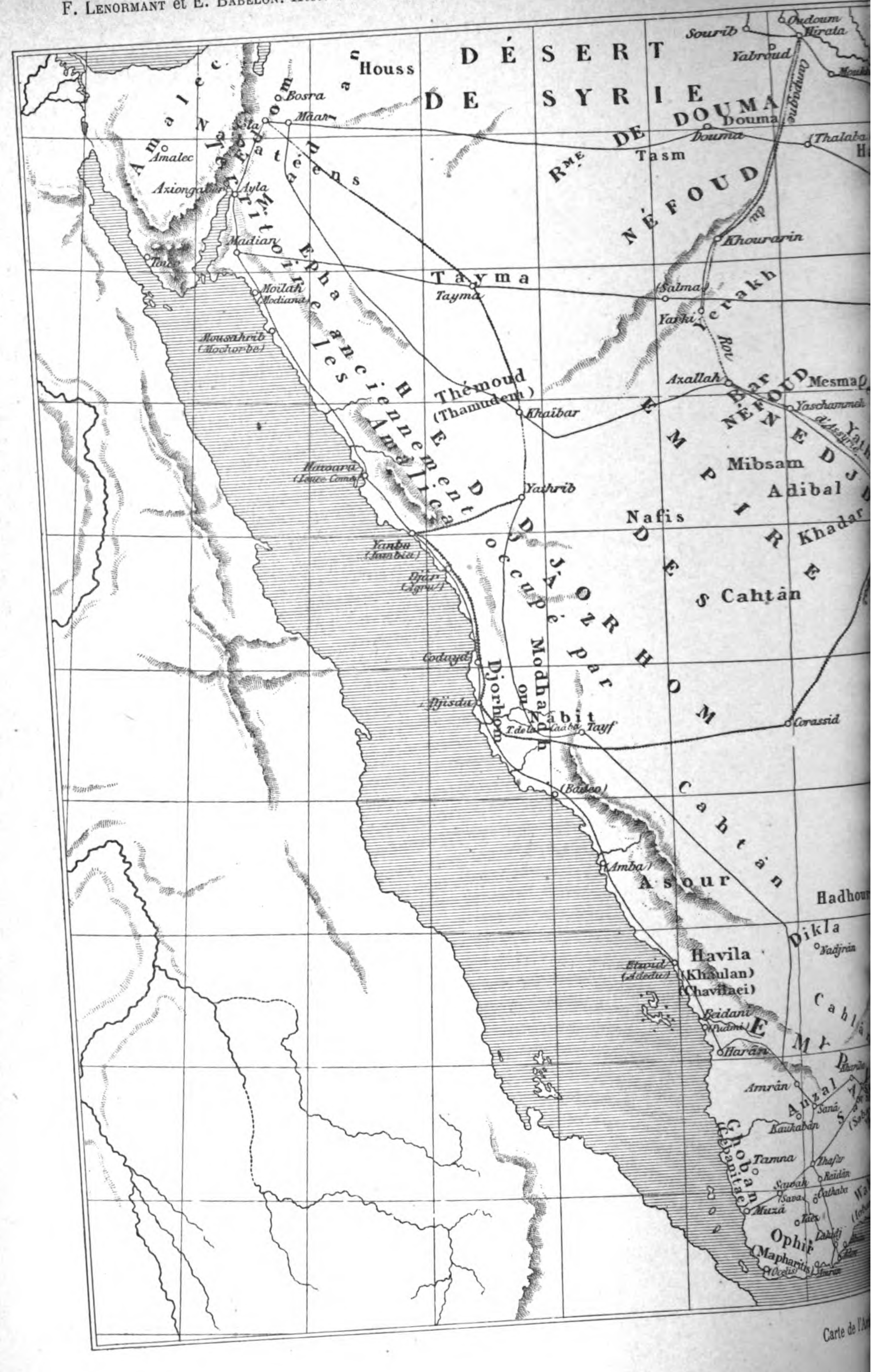
Sarcophage trouvé au Qbour-el-Molouk[1].

ancien monument funéraire de tous ceux des environs de Jérusalem, mais il n'offre rien de particulièrement remarquable. Quant aux tombes royales si souvent mentionnées dans la Bible, c'étaient des chambres creusées dans le roc, et la disposition intérieure en était analogue à celle des tombes de la Phénicie. Il ne faut pas chercher avec Saulcy ces tombes royales au lieu voisin de Jérusalem appelé actuellement *Qbour-el-Molouk* « tombeau des rois » : là, on ne rencontre que des sépultures gréco-romaines; la nécropole des rois de Juda était certainement à Ophel, sur les pentes méridionales du mont Moriah, mais si elle existe encore, elle n'a pas été retrouvée.

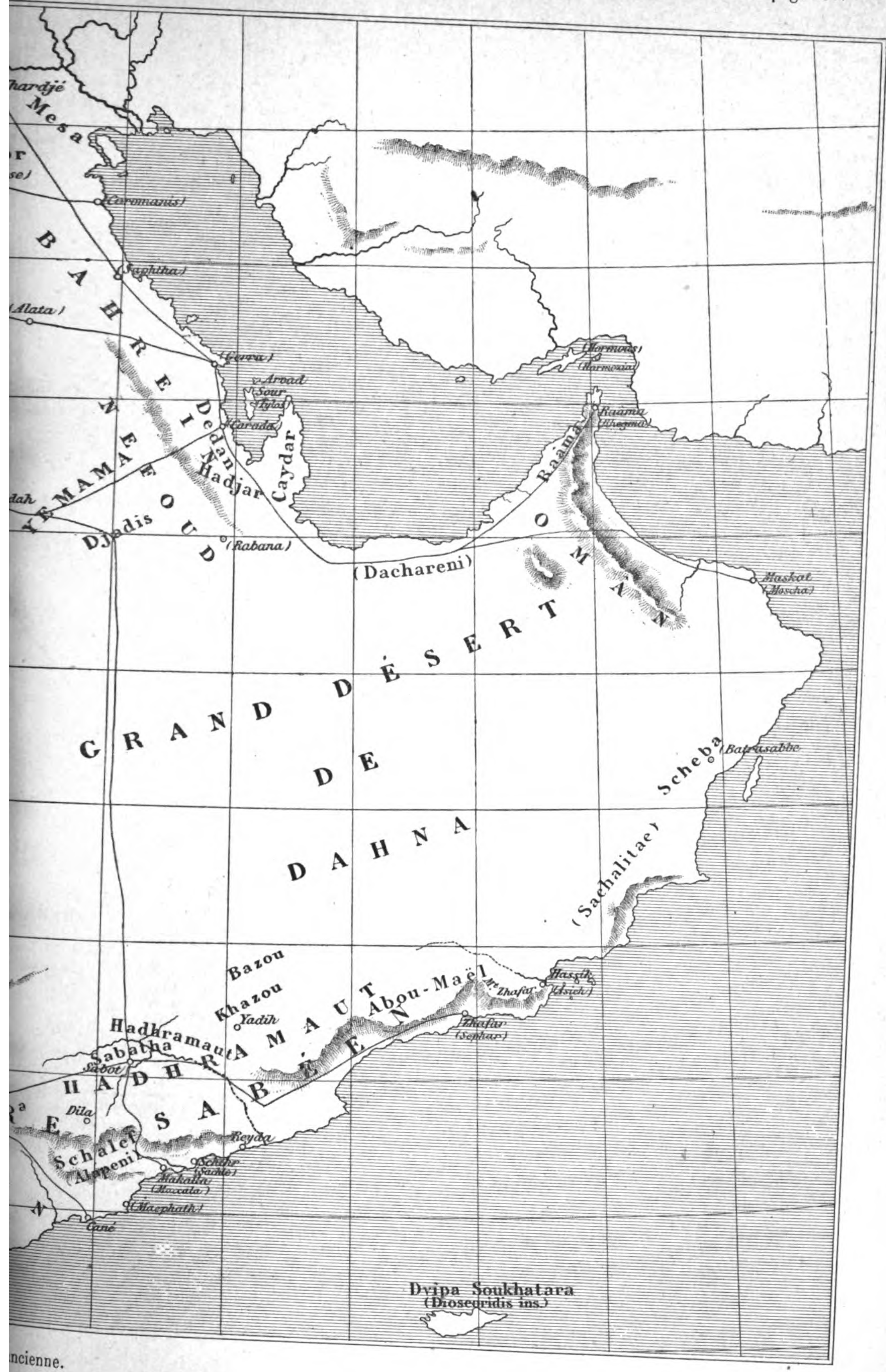
[1] Au Musée du Louvre. L'inscription bilingue, en caractères hébraïques et syriaques (estranghelo), porte le nom d'une reine Zoran ou Zodan.

LIVRE IX

LES ARABES


DÉSERT
DE SYRIE
Houss
DE DOUMA
Douma
Tasm
NÉFOUD
Khourarin
Tayma
Thémoud
(Thamudem)
Khaïbar
Yathrib
Madian
Ayla
Bosra
Amalec
Moilah
(Modiana)
Mousahrib
(Mochorbe)
Haoura
(Leuce Come)
Yanbo
(Iambia)
Djorhom
Nabit
Tayf
Corassid
Mibsam
Adibal
Nafis
Khadar
Cahtân
Mesma
Yaschammeh
(Salma)
Yarki
Azallah
EMPIRE DES JORHOM
Asour
(Amba)
Hadhour
Dikla
Nadjràn
Havila
(Khaulan)
(Chavilaei)
Haràn
Amrân
Anzal
Sanâ
Kaukabân
Tamna
Muzâ
Ophir
(Mapharitis)
Carte de l'Ar

Carte à la page 337.



CHAPITRE PREMIER[1]

GÉOGRAPHIE ET ETHNOGRAPHIE DE L'ARABIE

§ 1. — PRINCIPALES RÉGIONS DE L'ARABIE

Intermédiaire entre l'Afrique et le reste de l'Asie, la péninsule arabique est comme une immense barrière de sable jetée par la nature entre les deux continents. Elle borde, au sud-est, une partie de l'Océan Indien, et du côté opposé, elle toucherait à la Méditerranée sans l'interposition de la Syrie ; au nord-est, ses limites variables suivent le plus souvent le cours de l'Euphrate et du Schat-el-Arab. Le golfe qui, à l'est, la sépare de la Perse, prend le nom de ce dernier pays ; mais l'Arabie donne elle-même son nom au golfe occidental, golfe Arabique ou mer Rouge, au delà duquel nous trouvons l'Égypte et l'Éthiopie.

[1] SOURCES PRINCIPALES :

Sources orientales : La Bible, livre de la *Genèse* et prophéties d'Isaïe. — Duemichen, *Historische Inschriften altægyptischer Denkmaeler, Zweite Folge*, Leipzig, 1869, in-fol. — Rawlinson et Norris, *Cuneiform inscriptions of Western Asia.* — Ibn-Khaldoun, *Prolégomènes historiques*, traduction de Slane. — Aboulféda, *Historia anteislamitica*, traduction latine de Fleischer. — Le Coran, traduction Kasimirski.

Sources occidentales : Schultens, *Historia imperii veterum Yoctanidarum*, 1786. — Pococke, *Specimen historiæ Arabum*, Oxford, 1806. — Volney, *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, t. I. — F. Fresnel, *Lettres sur l'histoire des Arabes*, Paris, 1836-1838. — Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes avant l'islamisme*, 3 vol., 1847. — Osiander, *Zur himjarischen Alterthums-und Sprachkunde*, Leipzig, 1856 ; travaux sous le même titre publiés, après sa mort, à Leipzig en 1865 et 1866. — Palgrave, *Une année de voyage dans l'Arabie centrale, 1862-1863*, trad. par E. Jonveaux, 2 vol. in-8, Paris, 1866. — Burton, *Personal narrative of a pilgrinage to El-Medinah and Meccah*, 3 vol., Londres. — M. de Vogüé, *Syrie centrale. Inscriptions sémitiques*, Paris, 1868-1877. — Lady Anne Blunt, *Voyage en Arabie. Pèlerinage au Medjed, berceau de la race arabe*, trad. par L. Derome, Paris, 1882. — F. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. II. — Berger (Ph.), *Nouvelles inscriptions nabatéennes de Médain-Salih*, Paris, 1884 ; *L'Arabie avant Mahomet, d'après les inscriptions*, Paris, 1885. — Derenbourg (J. et H.). *Études sur l'épigraphie du Yémen*, Paris, 1882-1883. — Doughty (Ch.), *Documents épigraphiques recueillis dans le nord de l'Arabie*, Paris, 1884. — J. Halévy, *Inscriptions du Safa*, Paris, 1884 ; *Rapport au ministre sur une mission archéologique dans le Yémen*, in-8, 1872. Divers articles dans le *Journal asiatique* et dans les principales revues de l'orientalisme.

Cette position fait en quelque sorte de l'Arabie le centre de l'ancien continent, l'ombilic autour duquel ont rayonné les civilisations primitives. Aussi dès les âges les plus antiques, l'homme s'est-il efforcé de se frayer un chemin, d'oasis en oasis, à travers les sables arides, de franchir ce rempart mouvant et d'y établir un entrepôt au commerce qui lie les peuples et développe la culture matérielle et morale. Les habitants de l'Arabie, demeurés toujours dans la demi-barbarie de l'état nomade qui leur paraît plus noble que l'état sédentaire, ont toujours fait, au travers de leurs déserts, l'office de voituriers pour les relations entre les nations civilisées de l'Égypte, du bassin de l'Euphrate, de la Perse et de l'Inde. Ces courtiers de commerce n'ont pas d'histoire ; ils continuent aujourd'hui la vie que menaient leurs ancêtres il y a quatre mille ans. Aussi, bien que les annales antiques de l'Arabie soient enveloppées de ténèbres que l'on ne parviendra jamais à dissiper complètement, il est impossible d'exclure cette région du tableau des anciennes civilisations orientales. Nous en esquisserons les traits principaux, tels que l'on parvient à les discerner, mais sans pouvoir entrer dans de grands détails historiques, pour lesquels les renseignements nous font défaut ; nous essayerons, surtout grâce aux souvenirs et aux traditions antéislamiques conservés dans les textes de l'épigraphie nabatéenne et himyaritique, dans les auteurs grecs et romains et chez les historiens arabes, de caractériser la civilisation et les religions de l'Arabie primitive et de reconstituer le rôle qu'a dû jouer, dès la plus grande antiquité, le peuple arabe, appelé plus tard, avec Mahomet et ses successeurs, à une si prodigieuse fortune.

Les Grecs et les Romains divisaient la péninsule arabique en trois grandes régions, déterminées par la nature générale du pays. C'étaient au nord-ouest l'Arabie Pétrée, région de montagnes rocheuses et stériles, dont les vallées seules sont susceptibles d'être cultivées et de nourrir une population agglomérée ; elle embrasse la presqu'île du Sinaï et le rivage oriental du golfe Élanitique, aujourd'hui golfe Akaba ; à l'ouest et au sud l'Arabie Heureuse, dans laquelle on comprenait tous les cantons fertiles et habités par une population d'agriculteurs sédentaires qui s'étendent le long du rivage de la mer Rouge et occupent surtout la partie méridionale de la péninsule, jusqu'à l'entrée du golfe Persique ; enfin le centre et la région de l'est avaient reçu le nom d'Arabie Déserte ; la plus grande partie de la superficie de cette contrée, la plus vaste des trois, est en effet couverte de solitudes

de sables où errent des tribus nomades ; le désert n'y est interrompu que par des oasis semés de distance en distance, qui sont devenus, dès la plus haute antiquité, des centres de populations sédentaires.

Ces divisions ont toujours été inconnues des Arabes. Précisément par ce qu'elles ont de vague, elles sont commodes lorsqu'il n'est pas nécessaire de déterminer exactement une position. Mais l'historien qui veut donner aux faits toutes leur précision, doit préférer les divisions plus nettes et mieux circonscrites, appliquées à des pays bien déterminés, dont se servent les Arabes.

La longue chaîne de montagnes qui, de la Palestine, descend vers l'isthme de Suez et se prolonge ensuite, presque parallèlement à la mer Rouge, jusque vers l'extrémité sud de l'Arabie, s'appelle *Hedjâz* (barrière), et donne son nom à toute la contrée qu'elle traverse avant d'arriver au Yémen. Le Hedjâz, entendu dans son sens le plus large, comprend donc l'Arabie Pétrée et une portion de l'Arabie Heureuse des anciens. Mais dans cette vaste région, l'on peut distinguer quatre provinces assez bien caractérisées. C'est d'abord, au nord, l'Arabie Pétrée, à laquelle il est bon de conserver son appellation antique pour ne pas compliquer la nomenclature d'un trop grand nombre de noms difficiles à retenir; elle comprend les deux pays des Édomites et des Madianites. Vient ensuite le Hedjâz proprement dit, dont Yambo et Médine, l'antique Yathrib, sont les deux principales villes. Au sud de cette province est le Tihâma (contrée chaude ou maritime), où s'élèvent la Mecque et Djeddah. Enfin, la dernière et la plus méridionale des quatre provinces est l'Asyr ou Asour, qui confine au Yémen.

Le Yémen proprement dit est le pays qui forme l'extrémité sud-ouest de la péninsule arabique, et qui est baigné à l'ouest par la mer Rouge, au sud par l'Océan indien. Il confine au nord avec le Hedjâz, à l'est avec le Hadhramaut. Parmi les villes les plus remarquables du Yémen, on cite Mareb ou Saba, depuis longtemps ruinée, Zhafâr, Sanâa, Nedjrân et Aden. Le nom de Yémen est pris souvent dans une acception étendue pour désigner l'Arabie méridionale. Il embrasse alors, outre le Yémen proprement dit, le Hadhramaut, et la contrée de Mahrah, qui est à l'orient du Hadhramaut.

Au delà du pays de Mahrah, à la pointe sud-est de la péninsule, est la contrée d'Oman, et au nord de celle-ci le pays de Bahreïn ou d'El-Ahsa, sur le golfe Persique. Ce dernier est aussi appelé pays de Hedjer, du nom de son principal canton. Il serait, du reste, possible de distinguer,

comme deux provinces de Bahreïn, El-Ahsa et le Hedjer, le premier se trouvant au nord du second.

Le Nedjd ou Nedjed (pays haut) est le vaste plateau, parsemé de quelques ondulations de terrain, qui occupe toute l'Arabie centrale. Il commence vers l'ouest, au versant oriental des montagnes du Hedjâz. Ce versant, beaucoup plus court et moins escarpé que le versant occidental des mêmes montagnes, indique que le plateau intérieur de l'Arabie est à une assez grande élévation au-dessus du niveau de la mer. On nomme la portion du Nedjd qui vient toucher au Yémen *Nedjd du Yémen*, sa portion septentrionale simplement *Nedjd*. Ces deux parties sont séparées par une province montueuse appelée Yemâma. Au nord du Nedjd est le désert de Syrie, qui ne fait pas partie de l'Arabie proprement dite, mais où des tribus arabes errent maintenant, après avoir remplacé les tribus araméennes qui, dans la haute antiquité, y menaient la vie de nomades; au nord-est sont les déserts de l'Irâk (*Barriyât-el-Irâk*), bordant le territoire fertile de la portion de la Chaldée, située sur la rive droite de l'Euphrate, l'Arphaxad du chapitre x de la Genèse, et séparant ce territoire des parties cultivables de l'Arabie. Vers l'est, le Nedjd est séparé du pays d'El-Ahsa par un de ces rameaux de désert que les Arabes appellent *néfoud*. Enfin, au sud s'étend le vaste désert de Dahnâ, le plus grand de toute la péninsule, sur lequel on ne possède jusqu'à présent aucun renseignement précis. Il sépare le Nedjd du Hadhramaut et du pays de Mahrah. Le Nedjd lui-même est coupé de distance en distance par des déserts beaucoup moins étendus, qu'il faut traverser pour aller de l'un à l'autre de ses cantons.

La population de l'Arabie a fini, après de longs siècles, et surtout à la suite du grand événement de la prédication et du triomphe de l'islamisme, par devenir à peu près uniforme dans toute l'étendue de la péninsule, par avoir la même civilisation, les mêmes mœurs, la même religion et parler la même langue. Mais il n'en fut pas toujours ainsi. Ce ne fut que lentement et graduellement que les habitants des diverses parties de l'Arabie en vinrent à se confondre en une seule population. Dans la haute antiquité, au contraire, les plus profondes différences ethnographiques et linguistiques séparaient, tout autant que les sables brûlants des déserts, les nations qui habitaient les diverses régions de cette vaste contrée. Plusieurs races distinctes vinrent successivement fournir à la population de la péninsule des éléments entre lesquels la fusion ne s'opéra que très tard. Leur génie, leurs mœurs, leurs civili-

sations, par leur contraste ou leur opposition même, montraient que ces peuples ne sortaient pas du même sang. Jusqu'au temps de Mahomet on parla en Arabie plusieurs langues entièrement différentes, et ce fut l'islamisme seul qui généralisa l'usage de celle de ces langues à laquelle on est convenu de donner le nom d'*arabe*.

Les rares historiens arabes vraiment dignes de ce nom qui ont su apporter quelque esprit critique dans la manière dont ils recueillaient les souvenirs traditionnels de leur pays, comme Ibn-Khaldoùn, distinguent trois couches successives de population dans la péninsule. Ils désignent les Arabes primitifs, secondaires et tertiaires par les trois noms de *Ariba*, *Moutéarriba* et *Moustariba*, qui, dérivés d'un même radical, indiquent par la nuance de signification attachée à leur forme grammaticale, la gradation des époques où les populations se sont naturalisées dans le pays. Cette distinction concorde exactement avec les données fournies par la Bible, bien que présentée sous une forme assez différente pour qu'on ne puisse pas la croire empruntée aux livres saints sous l'influence des doctrines musulmanes.

Les *Ariba* sont les premiers, les plus antiques habitants de l'Arabie. On y distingue principalement deux grands peuples, les Adites, issus de Cham, et les Amâlica, rangés dans la branche d'Aram parmi la descendance de Sem, puis, comme nations de moindre importance, les Thémoudites, du sang de Cham, et les gens de Tasm et de Djadis, de la famille d'Aram.

Les *Moutéarriba* se composent de la masse des tribus sorties de Jectan, fils d'Héber, appelé constamment Cahtân par la tradition arabe.

Quant aux *Moustarriba*, ceux dont l'origine est la plus moderne, ce sont les tribus Ismaélites, dont les commencements furent bien modestes, et qui, longtemps concentrées dans une partie restreinte du Tihâma, n'ont rayonné que fort tard sur le Hedjâz, le Nedjd, les déserts de l'Irâk et de la Mésopotamie, où elles ont fini par absorber les tribus Jectanides antérieures.

Nous nous occuperons successivement de ces diverses populations.

---

§ 2. — LES ADITES OU KOUSCHITES DE L'ARABIE MÉRIDIONALE

Les traditions arabes donnent pour premiers habitants au Yémen, au Hadhramaut, au pays de Mahrah et à l'Oman, les Adites, issus du sang de Cham. Ce souvenir est pleinement d'accord avec les renseignements contenus dans le chapitre x de la Genèse, où nous voyons, en effet, une partie considérable de la descendance de Kousch occuper la même région, dans laquelle l'antique présence des Kouschites est aussi attestée par les découvertes de la science moderne.

Le livre inspiré donne pour fils à Kousch, *Saba*, *Havila*, *Sabatha*, *Raâma*, *Sabathaca*, et comme fils à Raâma, *Séba* et *Dedan*. Ce sont, conformément au système constamment employé dans ce vénérable document historique, autant de populations distinctes.

Saba ne peut donner lieu à aucun doute. C'est le nom que les écrivains de l'antiquité classique attribuent, d'un accord unanime, aux habitants du Yémen. Nous voyons, par leurs propres monuments, que ces habitants, ces Sabéens des Grecs et des Romains, appelaient eux-mêmes leur pays Saba, et appliquaient quelquefois ce nom à leur capitale, appelée plus ordinairement Mariab (aujourd'hui Mareb).

L'identification de Sabatha n'est pas moins certaine. C'est le Hadhramaut, dont la capitale garda le nom de Sabota jusqu'après l'ère chrétienne : nous l'apprenons par le Périple grec de la mer Érythrée, par Pline et par les inscriptions indigènes du Yémen.

Havila, tous les commentateurs sont d'accord pour le reconnaître, est la partie septentrionale du Yémen, touchant à l'Asyr, où Pline et Strabon placent de leur temps des *Chavilæi*, où les géographes arabes signalent un canton de *Khaulan*, où existe enfin de nos jours encore une tribu de *Kholan*.

Nous reportons *Sabathaca* sur la côte d'Afrique, là où les monuments hiéroglyphiques de l'Égypte placent un peuple du nom de *Sahaba*, et nous croyons, avec la plupart des critiques qui ont étudié le chapitre x de la Genèse, qu'il représente les premières tribus sabéennes ou Kouschites d'Arabie qui passèrent en Abyssinie.

Raâma appartient, au contraire, positivement à l'Arabie méridionale, et sa place y est certaine. Le nom s'en est conservé jusqu'aux siècles classiques dans la *Rhegma* du géographe Ptolémée, ville située

sur le détroit qui donne accès au golfe Persique. Le pays de Raâma est donc, sans aucun doute possible, l'Oman.

Dans le système du document généalogique conservé par Moïse, les deux fils de Raâma sont deux nations sorties postérieurement de ce pays et qui se sont étendues près de ses frontières. C'est donc dans le voisinage de l'Oman qu'il faut chercher *Dedan* et *Séba*.

Le nom de *Séba* se trouve encore aujourd'hui dans la tribu des Benou-es-Sab, qui habite une partie de l'Oman, et il est un des éléments composants du nom de la ville de *Batrasabbe*, que Pline signale dans la même contrée. La position de cette ville n'est pas connue d'une manière précise, mais nous inclinons à placer Séba dans le midi de l'Oman et dans le pays de Mahrah qui, autrement, formerait, entre Sabatha et Raâma, une lacune dans la chaîne des populations Kouschites occupant toute la côte de l'Arabie méridionale.

Quant à *Dedan*, sa situation a été depuis longtemps reconnue par les commentateurs. Le nom s'est maintenu, en effet, dans celui de la petite île de Daden, l'une des îles Bahreïn. Dedan représente donc les tribus Kouschites qui s'établirent dans la province d'El-Hihsa ou de Bahreïn ; mais elles ne purent y fixer leur demeure qu'après la migration des Chananéens, premiers habitants de la contrée. Antérieurement à cette migration, qui leur donna un large et fertile espace où s'étendre, les tribus de Dedan devaient habiter au sud des Chananéens, sur la frontière de l'Oman, ou peut-être en arrière d'eux, dans la partie orientale du Nedjd proprement dit.

Toutes ces nations kouschites du midi de la péninsule arabique, parlaient des dialectes d'une seule et même langue sémitique, celle qu'on a pris l'habitude d'appeler *himyarique*, mais qu'il serait plus juste de désigner par le nom plus large de *sabéen*. Nous avons parlé ailleurs[1] de cette langue, dont il nous reste de nombreuses inscriptions, d'une époque qui, malheureusement, est peu antérieure à l'arrivée de Mahomet. Les dialectes arabiques de la grande famille des langues sémitiques, ont peut-être plus d'affinités linguistiques qu'on ne le suppose généralement, avec la langue sumérienne ou accadienne des Kouschites de la Chaldée. Ils sont, dans tous les cas, apparentés de très près au ghez, la langue que les Sabéens passés en Abyssinie, sur la côte d'Afrique, y naturalisèrent avec eux. L'arabe a, depuis l'établissement

[1] Voyez plus haut, *Hist. anc. de l'Orient*, t. I, p. 377.

de l'islamisme, remplacé cette langue dans le Yémen, le Hadhramaut et l'Oman ; mais un dialecte de l'ancienne langue, l'*ehkily*, est encore parlé dans le pays de Mahrah.

Nous venons de dire que les tribus de Dedan n'avaient pu s'étendre le long de la mer, dans le pays de Bahreïn, qu'après la migration des Chananéens. On se souvient, en effet, que nous avons établi dans le livre précédent[1], grâce aux traditions des Phéniciens recueillies par les écrivains de l'antiquité classique, que la patrie première de la race de Chanaan avait été dans cette partie de l'Arabie, et qu'elle n'en était sortie qu'un peu plus de vingt siècles avant l'ère chrétienne, pour se diriger vers la Syrie. Nous avons alors essayé de restituer l'itinéraire de la migration chananéenne au travers du Nedjd et du Hedjâz et nous avons reconnu une colonie de cette race, demeurée en arrière sur la route, dans les Horréens de la Bible, les Thémoudites des légendes arabes, cette curieuse population de troglodytes qui habitaient le canton de Medaïn-Sâlih, appelé aussi *Diâr Thémoud* (pays de Thémoud) ou *Hidjr*, et qui y a laissé de nombreux et imposants vestiges de son passage.

Après être demeurés en ces lieux pendant deux ou trois siècles et y être parvenus à un haut degré de prospérité, grâce à leur situation d'intermédiaires indispensables pour le commerce entre la Syrie et le Nedjd ou le Hedjâz, les Horréens furent écrasés et en grande partie détruits par Chodorlahomor, le grand conquérant élamite, dans le cours de ses campagnes victorieuses en Syrie et en Arabie. Les Arabes ont conservé la tradition de ces événements, et le nom du destructeur des Horréens habitants de Thémoud n'a subi dans leurs souvenirs aucune altération. Mais les faits se sont profondément dénaturés, à part le point essentiel de l'anéantissement du peuple. Il est bon, croyons-nous, de rapporter ici le récit tel que le font les Arabes, pour habituer le lecteur, dès le début de ce livre, à la nature de transformation que les faits de l'histoire ancienne subissent toujours sous l'action de l'imagination déréglée des Arabes, et surtout sous celle du bizarre système religieux qui leur fait introduire partout l'un ou l'autre des trois cents prophètes qu'ils comptent avant Mahomet et qu'il leur faut bien, bon gré malgré, placer dans l'histoire.

« Les Thémoudites se creusaient des demeures dans les flancs des rochers. Adonnés à l'orgueil et à l'impiété, ils prétendaient, à l'abri de

[1] Voyez plus haut, t. VI, p. 106.

leurs cavernes, braver la puissance divine. Au temps d'un de leurs rois, appelé Djondâ, un prophète, Sâlih, appartenant à l'une de leurs familles, les exhorta à renoncer à l'idolâtrie. Ils lui demandèrent un signe de sa mission. Sâlih fit sortir du sein d'un roc une chamelle et son petit. Malgré ce prodige, les Thémoudites restèrent incrédules. Sâlih leur avait recommandé de respecter la chamelle miraculeuse; mais un nommé Codâr-el-Ahmar (Chodorlahomor) la tua d'un coup de flèche. Son action coupable fut le signal de la vengeance céleste. Sâlih annonça aux Thémoudites que dans trois jours ils seraient détruits. En effet, au matin du quatrième jour, la foudre tomba sur eux et les anéantit. »

Après leur désastre, les restes des Horréens se retirèrent dans les gorges du mont Séir, au nord du golfe Elanitique. C'est là qu'ils habitaient au temps d'Isaac et de Jacob. Mais bientôt ils achevèrent de disparaître et se fondirent sans doute au milieu des populations voisines, car les Édomites ou Iduméens les remplacèrent dans la possession de la montagne de Séir.

Le canton de Thémoud, abandonné par eux, devint la demeure d'une tribu jectanide que la Bible appelle les Hagaréens ou gens du Hidjr. Ce sont les seconds Thémoudites des traditions arabes, les *Thamudeni* qui, du temps de l'empire romain, fournissaient des cavaliers aux armées qui gardaient la Syrie.

§ 3. — LES TRIBUS ARAMÉENNES ET LES AMALICA

Toute la race des Araméens ne s'était pas fixée, vivant de la vie agricole, dans la Syrie et dans le pays de Naharaïm entre l'Euphrate et le Chaboras (Habur). Un certain nombre de tribus de la même race étaient demeurées fidèles à la vie nomade, toujours si chère aux Sémites, et la menaient dans le désert de Syrie, comme, par exemple, les gens de la Palmyrène et des cantons environnants, qui, dans toute la durée de l'antiquité, se montrent à nous comme purement araméens. C'est à ces tribus nomades du sang d'Aram que se mêlèrent les tribus tharéchites descendues de Nachor, le frère d'Abraham, dont un des fils est appelé dans la Bible « Camuel, le père des Araméens. »

Des populations araméennes avaient même pénétré dans l'Arabie et quelques-unes s'y maintinrent très longtemps intactes. Trois des fils d'Aram, dans la généalogie du chapitre x de la Genèse, appartiennent à la péninsule arabique : ce sont *Hus*, *Gather* et *Mes*.

Hus désigne un canton situé au nord-est de la montagne de Séir, tout à côté du pays qu'habitèrent les Édomites; c'est dans ce canton que la Bible fait naître le patriarche Job. Il fut primitivement habité par une tribu des Horréens, et la Genèse à cause de cela enregistre un *Hus* dans la postérité de Séir l'Horréen. Les descendants d'Aram succédèrent aux premiers habitants chamites; puis, des familles issues de Nachor s'adjoignirent à eux dans ce canton, car nous voyons encore une fois reparaître le nom de *Hus* parmi les enfants du frère d'Abraham.

Gather ne répond à aucune localité connue, mais une tradition antique et constante chez les Arabes donne comme ses descendants les tribus de *Tasm* et de *Djadis*. La première habitait le canton de Djauf au nord-ouest du Nedjd, où elle subsista jusque dans le IIIe siècle de l'ère chrétienne; son histoire est enveloppée de telles obscurités qu'on dit proverbialement chez les Arabes des « contes de Tasm » pour désigner un récit fabuleux et incroyable. La seconde tribu, celle de Djadis, mentionnée par le géographe grec Ptolémée sous le nom de Jodisites, avait sa résidence dans le Yemâma.

Quant à *Mes*, on ne peut pas, il est vrai, déterminer son pays avec précision, bien que des indices assez puissants soient de nature à le faire chercher entre le pays de Bahreïn et l'embouchure du Schat-el-Arab. Mais dans tous les cas, ce nom de *Mes* ou *Messa* appartient incontestablement à un canton de l'Arabie. Il se montre à nous de nouveau dans la liste des fils d'Ismaël, sans doute parce qu'une tribu ismaélite était venue se superposer dans ce canton aux Araméens. En parlant de la postérité de Jectan, la Bible dit enfin qu'elle « occupa depuis le canton de Mesa jusqu'à la montagne orientale de Séphar (dans le pays de Marah). »

A côté des tribus de race araméenne éparses dans quelques parties de l'Arabie, nous devons, pour compléter le tableau des habitants primitifs de la péninsule antérieurement à l'établissement des Jectanides, placer la grande nation des Amâlica, la plus considérable du nord de l'Arabie, qui tenait d'assez près aux Araméens. Les plus antiques traditions arabes disent, en effet, que les Amâlica étaient issus d'*Aram* et de *Lud*. Il ne s'agit bien évidemment pas de ce Lud qui, dans la généalogie de Sem, personnifie les Lydiens et qui n'a rien à voir ici, mais bien du Lud chamite, fils de Mitsraïm, qui représente la race même des Égyptiens, appelée dans leur propre langue *rout*. La tradition nous présente donc les Amâlica comme un peuple mixte, tenant à la fois des races de

Sem et de Cham et issu d'un mélange d'Araméens et d'Égyptiens : donnée parfaitement acceptable par la critique, car ils habitaient la portion de l'Arabie la plus voisine de l'Égypte, entre autres la presqu'île de Sinaï, où s'était étendu un peuple du même sang que les Égyptiens, les Anou.

Les Amâlica sont les Amalécites de la Bible, les Schasou des monuments égyptiens. Ils occupaient originairement un très vaste territoire, qui comprenait presque toute l'Arabie Pétrée et le Hedjâz, depuis la frontière d'Égypte jusqu'à la Mecque, en passant par Ayla, l'Élath de la Bible, le mont Séir, Tayma ou Teïma, Khaybar et Yathrib. Nous connaissons les noms de leurs tribus fixées dans le territoire de cette dernière ville et réunies sous le nom collectif de *Djâçim;* c'étaient celles de Laff, d'Abil, de Sâd, de Matar, d'Azrak, de Ghifâr et de Bodayl.

Un peu plus tard nous voyons les Amâlica se diviser en trois branches : les *Amâlica* proprement dits ou de race pure, qui sont les Amalécites entendus dans le sens restreint où la Bible emploie le plus souvent ce mot, c'est-à-dire la fraction de la nation qui habitait le désert entre l'Égypte, la Palestine et le massif montueux du Sinaï; les *Arcam*, qui sont d'abord fixés à Tayma et dans la partie orientale de l'Arabie Pétrée; enfin les *Catoûra*, qui s'étendent d'abord jusqu'à la Mecque.

Ces derniers, comme Caussin de Perceval l'a établi d'une manière décisive, correspondent aux tribus que la Genèse donne comme descendant d'Abraham par Céthura, sa seconde femme. Mais il n'est pas possible d'entendre ici le langage de la Bible au pied de la lettre, car dès la seconde génération après Abraham, la Genèse nous montre les Madianites, qui sont rapportés à cette descendance du patriarche, comme formant déjà un grand peuple. En rattachant les Catoûra à la race plus ancienne des Amâlica, la tradition arabe nous fournit une indication précieuse, qui permet d'interpréter avec vraisemblance le texte sacré. Les familles issues d'Abraham et de Céthura — qui étaient elles-mêmes d'un sang mixte entre les Sémites et les Chamites, puisque Céthura est donnée comme Égyptienne — n'allèrent pas peupler une contrée déserte. Elles s'établirent dans des cantons habités déjà par un rameau des Amâlica, auquel elles imposèrent leur suprématie et leur nom. En énumérant les fils d'Abraham et de Céthura, la Bible nous fait donc connaître les diverses tribus des Catoûra; les noms, tels qu'elle les fournit, sont ceux de Zamran, Yekschan, Madan, Madian, Yeschbok

et Schouah; quant à Yekschan, il se subdivise en deux rameaux, Scheba et Dedan (qu'il ne faut pas confondre avec le peuple du même nom habitant le Bahreïn). De toutes ces tribus, la plus importante était celle de Madian, qui se divisait entre les cinq rameaux d'Ayfa, Aafer, Henakh, Abidaa et Eldaa. Aussi, cette tribu prima-t-elle bientôt les autres et étendit-elle son nom à toute la nation. Les Catoûra ne furent plus, dès lors, connus que sous l'appellation de Madianites, qui est celle dont la Bible se sert toujours pour les désigner.

Une troisième époque dans l'histoire primitive des nations sorties des Amâlica s'ouvre lorsque les Djorhom issus de Jectan, qui étaient venus depuis quelque temps déjà se fixer auprès d'eux dans le Hedjâz, les attaquent avec le concours des premières tribus ismaélites et les expulsent de la contrée. Les Arcam et les Catoûra ou Madianites se trouvent alors refoulés dans l'Arabie Pétrée, à l'exception de la tribu d'Asour, sortie de celle de Dedan, qui, coupée du reste de la race, se retire au sud, dans l'Asyr ou Asour, auquel elle donne son nom.

A dater de ce moment, les Madianites habitent la contrée où les récits bibliques nous les montrent dans leurs luttes avec les Israélites, c'est-à-dire la côte orientale du golfe Élanitique et l'intérieur des terres jusqu'à la frontière est du royaume de Moab et du pays des Ammonites. Les Arcam se trouvent naturellement placés entre eux et les Amalécites proprement dits, dans la montagne de Séir et la vallée de Pétra. Les traditions arabes disent qu'ils devaient leur nom à la désignation d'*Arcam* que portaient tous leurs rois; et, en effet, la Bible appelle *Arekem* le prince antique qui fut le fondateur de la ville de Séla, plus tard Pétra.

Mais la contrée où nous sommes amenés à mettre ainsi le rameau des Amâlica, désigné sous le nom d'Arcam, est précisément celle que nous voyons plus tard occupée par le peuple des Édomites, et où la Genèse nous montre Ésaü, fils d'Isaac et surnommé Édom, allant, après le retour de son frère Jacob en Palestine, s'établir avec sa famille et ses nombreux serviteurs. Ici donc encore, comme chez les Catoûra, mais un peu plus tard, des familles issues du mélange de la race d'Abraham avec des races étrangères vinrent se superposer en dominateurs à la vieille population sortie du sang d'Amalec, qui leur fut désormais soumise, mais qu'elles ne détruisirent pas. Cette vieille population portait, du reste, déjà antérieurement, le nom d'Édomites en même temps que celui d'Arcam, et ce fut pour être venu s'établir au

milieu d'eux qu'Ésaü fut surnommé Édom : des papyrus égyptiens de la XII° dynastie parlent du pays d'Édom ou Idumée cinq siècles avant le fils d'Isaac.

Après l'établissement d'Ésaü et de sa famille, les principales tribus des Édomites, énumérées dans la Bible, furent celles de Theman. Ophar, Sepho, Kenez, Coré, Gatham, Nahath, Zara, Samma et Meza. Chacune était gouvernée par un chef dont le titre était *allouph*, et qui appartenait à la descendance d'Ésaü. Il semble même résulter du texte de la Genèse qu'une famille issue du frère de Jacob alla aussi s'établir au milieu des Amalécites proprement dits et y devint la race royale.

L'origine des Amâlica, rattachée du côté des Sémites, à la branche d'Aram, donne lieu de penser que leur idiome national, dans les trois divisions des Amalécites, des Édomites et des Madianites, devait être un dialecte araméen. Ce qui est du moins certain et ce qui vient, dans une certaine mesure, confirmer cette hypothèse, c'est que non seulement les monuments épigraphiques des descendants des peuples de Madian et d'Édom, dans les siècles voisins de l'ère chrétienne, appartiennent à la langue d'Aram, mais qu'encore tous les noms propres d'hommes et de lieux se rapportant à cette population, que les inscriptions cunéiformes des rois d'Assyrie nous fournissent à partir du IX° siècle avant Jésus-Christ, ont des formes purement araméennes.

§ 4. — LES ARABES JECTANIDES

Nous avons déjà dit que les tribus issues de Jectan, fils de Héber et arrière-petit-fils d'Arphaxad, constituaient la seconde couche de population de l'Arabie, les *Moutéarriba* des traditions nationales. Ce sont les premiers Arabes proprement dits.

Le chapitre x de la Genèse donne à Jectan, dont le nom s'est corrompu en Cahtân dans les traditions arabes, treize fils, qui représentent autant de grandes divisions de pays : *Elmodad, Schaleph, Hazarmaveth, Yerach*, *Hadoram*, *Uzal*, *Dikla*, *Obal*, *Abimaël*, *Séba*, *Ophir*, *Havila* et *Yobab*.

Parmi ces noms, on en distingue tout d'abord deux qui figuraient déjà dans le tableau de la descendance arabe de Kousch, *Séba* et *Havila*. Ils désignent encore ici les mêmes cantons, dont nous avons plus haut déterminé la situation. *Hazarmaveth*, sous une forme différente, vient

aussi doubler le *Sabatha* de la descendance de Kousch, car c'est la prononciation hébraïque du nom du Hadhramaut.

Schaleph correspond bien manifestement aux *Salapeni* ou *Alapeni* des géographes classiques et au canton actuel de Halaban, sur la frontière occidentale du Hadhramaut.

Il n'y a pas à hésiter sur l'identification de *Hadoram* avec la tribu de *Hadhoura*, issue de Cahtân, qu'Ibn-Khaldoun dit avoir habité dans les temps anciens le canton du Yémen appelé *Rass*. Cette tribu fut anéantie de fort bonne heure, et la tradition arabe met en scène, à l'occasion de cette catastrophe, un de ses innombrables prophètes. « Ce fut, dit-elle, le châtiment de l'aveuglement et de la cruauté des Hadhoura, qui mirent à mort le prophète Schoaïb, fils de Dhou-Madham, suscité de Dieu pour les arracher à l'idolâtrie et leur annoncer la vérité religieuse. »

Uzal représente le canton du Yémen où est située la ville de Sanaa, canton qui s'appelle encore aujourd'hui *Auzâl*.

Avec *Dikla*, nous sommes obligés de rentrer dans la voie des conjectures, car aucun district de l'Arabie n'offre d'appellation analogue. Mais ce nom signifie « palme, » et il est assez difficile de ne pas se rappeler à ce sujet le culte religieux que les habitants de Nedjrân rendaient à l'arbre du dattier, où il voyaient l'image de la personnification la plus auguste de la divinité. En vertu de ce rapprochement, nous sommes disposés à localiser le nom de *Dikla* dans le pays de Nadjrân.

Obal, qu'on pourrait aussi lire *Ghobal*, suivant le plus ou moins de force qu'en prononçant on donne à l'articulation initiale, rappelle à l'esprit les *Gebanitæ* de Pline, qui habitaient à l'ouest du canton d'Auzâl, sur le bord de la mer, et dont la capitale, Tamna, était une si grande ville qu'elle comptait jusqu'à 65 temples.

Abimaël, « le père de Maël, » représente un des cantons du pays de Mahrah, la région principale de production de l'encens. Le naturaliste grec Théophraste dit, en effet, que de son temps le meilleur encens venait du district de *Mali*, qu'on ne saurait manquer d'identifier à *Maël*.

Vient ensuite *Ophir*. Il ne saurait être ici question de l'Ophir indien, du pays d'Abhira, près des embouchures de l'Indus. Mais la conjecture la plus vraisemblable au sujet de l'Ophir arabe est que ce nom avait été appliqué dans l'usage à la région qui servait d'entrepôt ordinaire aux produits de l'Ophir indien, c'est-à-dire aux alentours du fameux port

d'Aden, où, comme nous le verrons plus loin, les vaisseaux de l'Inde avaient l'habitude d'apporter leurs marchandises, qu'y prenaient d'autres vaisseaux faisant la navigation de la mer Rouge. Et, en effet, dans les géographes classiques, la riche province du Yémen qui s'étend le long du détroit de Bab-el-Mandeb, depuis Muza (aujourd'hui Mauschid) jusqu'à Aden, est appelée pays de *Maphar*, appellation qui reproduit celle d'*Ophir*, avec une préformante *M* très fréquente dans les noms de lieux sémitiques.

Quant à *Yobab*, son nom paraît altéré, et il faut sans aucun doute le corriger en *Yobar*. Ptolémée cite, en effet, des *Jobarites* dans l'Arabie méridionale, et les traditions arabes enregistrent un peuple *Wabar*, issu de Caḥtân, qui habitait à l'orient d'Aden jusqu'à la frontière du Hadhramaut. Ce peuple fut presque anéanti par Nabuchodonosor.

Tous les noms que nous venons d'étudier appartiennent au Yémen, au Hadhramaut et au pays de Mahrah, c'est-à-dire à des contrées du midi de la péninsule arabique, où nous avons vu antérieurement s'établir la descendance de Kousch. Les Arabes Jectanides se superposèrent en effet dans ces contrées aux premiers Sabéens Kouschites. Dans le chapitre de ce livre que nous consacrerons à l'histoire spéciale du Yémen, nous essayerons de déterminer l'époque de leur entrée dans le pays, nous montrerons comment ils y vécurent un certain temps côte à côte avec les Adites de la race de Kousch et soumis à leur suprématie politique, comment, enfin, ils y devinrent avec le temps les dominateurs.

Mais les populations issues de Jectan ne s'étaient pas exclusivement concentrées dans l'Arabie méridionale. Leur berceau originaire se trouvait dans une région d'où sortirent aussi les Abrahamides et dont le site est nettement précisé par les noms significatifs de deux des ancêtres directs de Jectan, *Arphaxad* ou *Arphachasd*, « limitrophe du Chaldéen, » et *Héber*, « l'homme d'au delà » du fleuve, par rapport à Babylone, c'est-à-dire dans l'Irâk-Araby actuel, sur la rive droite de l'Euphrate. Pour se rendre de là jusque dans le Yémen, les tribus jectanides durent traverser toute la péninsule arabique dans sa plus grande longueur, et il serait contraire à toutes les vraisemblances d'admettre que ces tribus ne laissèrent pas en arrière d'elles des colonies jalonnant leur route.

Et, en effet, le chapitre x de la Genèse dit formellement que les descendants de Jectan occupèrent « tout le pays qui s'étend depuis Mésa

jusqu'à la montagne orientale de Séphar ». *Mésa*, dont nous avons déjà parlé et où nous avons vu que des tribus araméennes s'étaient d'abord établies, est le *Mésalik* de nos jours, c'est-à-dire la partie du désert, actuellement habitée par la grande tribu des Benou-Lam, qui s'étend immédiatement en arrière du district fertile de l'Irâk-Araby, où nous plaçons le berceau des Jectanides. *Séphar* est le *Saphar* des géographes grecs et latins, le *Zhafâr* d'aujourd'hui, dans le pays de Mahrah, que domine en effet une haute montagne, célèbre dans les souvenirs de la race arabe, le Djebel-Schedjir. Ainsi, les indications de la Genèse déterminent pour l'habitation des Jectanides une vaste zone qui traverse toute l'Arabie et comprend, à partir de Mésalik, le Djebel-Schommer, le Hedjâz, le Yémen, le Hadhramaut et le Mahrah.

En arrière du territoire de la Mecque, sur le revers des montagnes, nous trouvons encore, à l'heure présente, un district de Cahtân, dont il est bien difficile de ne pas rapprocher le nom de celui du fils de Héber, sous la forme qu'il a prise chez les Arabes. Quant au Hedjâz proprement dit, toutes les traditions nationales de l'Arabie nous y montrent une grande nation de la race jectanide, fondatrice d'un empire puissant sur lequel nous aurons à revenir un peu plus loin, les Djorhom, qui avaient chassé du pays les Amâlica et au milieu desquels se développèrent les premiers Ismaélites. Or, ces Djorhom, nous croyons les reconnaître dans *El-Modad*, l'aîné des fils que la Genèse attribue à Jectan, car le nom que leur histoire nous présente le plus souvent comme porté par leurs chefs est celui de *Modhadh*.

Il est encore un des fils de Jectan dont nous n'avons pas parlé, c'est *Yerach* : on peut le rapporter au Nedjd. En effet, les inscriptions assyriennes signalent au VIIe siècle comme la capitale du canton qui s'appelle aujourd'hui Djebel-Schommer, une ville du nom de *Yarek*.

En traitant plus haut des langues et de leurs familles [1], nous avons dit qu'aux Jectanides appartenait en propre, comme idiome national, l'arabe proprement dit, l'arabe pur, *el arabiyat el-mahdha*, comme l'appellent les historiens indigènes, la langue dans laquelle est écrit le Coran qui l'a immobilisée. Le témoignage des traditions arabes est formel à cet égard ; toutes affirment que c'est en vivant au milieu des fils de Jectan qu'Ismaël et les tribus issues de son sang adoptèrent cet

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. I, p. 375.

idiome. Les populations jectanides établies dans le Yémen l'y avaient porté avec elles, et à partir d'une certaine époque qu'on ne saurait préciser, il y fut parlé dans un certain nombre de districts, concurremment avec le sabéen ou himyarique qu'il finit par supplanter à peu près complètement après le triomphe de l'islamisme.

§ 5. — LES ARABES ISMAÉLITES

Les Ismaélites constituent les *Moustariba* ou « devenus Arabes » des historiens indigènes. Ce fait, qu'une partie des tribus de l'Arabie descendaient d'Ismaël, fils d'Abraham et de l'esclave égyptienne Hagar, attesté déjà par la Bible, est un des points les mieux établis de l'histoire de la péninsule. Il est le fondement d'une notable partie des légendes racontées dans le Coran.

La Genèse nous fait connaître les principales tribus déjà sorties de cette race au temps où elle fut écrite, sous la forme d'un tableau généalogique, que nous lui avons vu aussi employer par les tribus issues de Kousch et de Jectan. Elle donne donc douze fils à Ismaël, comme pour en faire un pendant des douze fils de Jacob, ancêtres des tribus israélites : Nabit, Caydar, Adibal, Mibsam, Mesmaa, Duma, Mesa, Khadar, Tayma, Yathour, Nafis et Kedma.

Nâbit, ainsi que nous l'apprennent des traditions sur lesquelles nous aurons à revenir un peu plus loin, est l'ancêtre des Ismaélites demeurés aux lieux où vécut leur père, c'est-à-dire dans le Tihâma, autour de la Mecque. Ce fut la branche de la famille qui eut la plus brillante fortune.

Les Arabes de la tribu de *Caydar* sont souvent mentionnés dans la Bible, surtout à l'occasion du commerce de la Phénicie. Ce sont eux qui, dans l'antiquité, fournissaient les caravanes par lesquelles était traversé le désert de Dahnâ et qui apportaient dans la direction de la Syrie les marchandises du Hadhramaut, du Mahrah, de l'Oman. Ils habitaient la portion méridionale du Yemâna, sur la lisière du désert, et ils paraissent s'être étendus graduellement jusqu'au golfe Persique, car c'est sans doute à eux qu'est dû le nom du district maritime de *Catar*, situé entre les pays d'Oman et de Bahreïn.

Il n'est, du reste, pas possible d'arriver à une identification certaine pour tous les fils d'Ismaël. Mais on peut assimiler du moins une partie de


La stèle de Tayma[1].

leurs noms à ceux de cantons actuels de l'Arabie[1]. Ainsi *Mesmaa* est certainement *Medjmaa*, dans le Nedjd septentrional, et *Douma* le *Daumat-el-Djandal* des Arabes actuels, sous le 30° de latitude, un peu au nord de la province du Djauf. *Mesa* nous est déjà connu, c'est le *Mesalik*, où les Ismaélites vinrent se superposer aux Araméens et aux Jectanides. *Tayma* est une ville bien connue du Hedjâz, touchant presque au Djebel-Schommer. On a recueilli, dans ces dernières années, au milieu des ruines d'un temple, quelques monuments antérieurs de plusieurs siècles à l'ère chrétienne. Une stèle rapportée au musée du Louvre, représente le dieu Salm et un pontife qui sacrifie un taureau; l'inscription qui accompagne cette curieuse scène est araméenne. Nous regarderions volontiers *Yathur* comme représentant les habitants de la montagne d'*Athala* dans le Nedjd. Enfin, *Kedma*, d'après son nom même, habitait à l'est de toutes les autres tribus de même sang, c'est-à-dire à la limite orientale du Nedjd, dans la montagne de *Toweïk*.

Par conséquent, d'après les huit noms sur douze que l'on peut assimiler dans ce tableau des fils d'Ismaël, on voit que, dans les commencements, les tribus ismaélites, une fois formées, occupèrent une zone de territoire qui traversait toute la péninsule arabique dans sa partie centrale, de la mer Rouge au golfe Persique, depuis

[1] Au Musée du Louvre. Hauteur 1m10.

la Mecque jusqu'au district de Catar, embrassant le Tihâma, une faible partie du Hedjâz proprement dit et le plateau culminant du Nedjd, et poussant quelques rameaux plus avancés, d'un côté dans le Mésalik, de l'autre entre le Bahreïn et l'Oman. Plus tard, dans la suite des temps, leur domaine s'agrandit énormément, et la descendance de Nâbit se répandit dans presque toutes les parties de l'Arabie, tandis que la plupart des anciennes tribus disparaissaient.

Tels sont les éléments divers qui contribuèrent à former la population de la péninsule arabique et qui ont fini par se confondre dans la race arabe actuelle. Ces détails généalogiques et cette distribution ethnographique et linguistique qui nous sont fournis principalement par la Genèse et les traditions relatées chez quelques écrivains arabes, constituent à peu près tout ce que nous savons de l'histoire ancienne de l'Arabie avant notre ère. Les annales antiques de l'Asyr, du Hadhramaut, du Mahrah, de l'Oman, du Bahreïn, du Yemâna et du Nedjd nous sont absolument inconnues. Nous ne savons quelque chose d'un peu plus positif que sur le Yémen, le Hedjâz, le Tihâma et enfin sur l'Arabie Pétrée ; et encore les ruines explorées dans ces régions, les nombreuses inscriptions qu'on y a découvertes ne sont pas antérieures au commencement de l'ère chrétienne. C'est sur ces dernières contrées seules que nous pouvons nous arrêter quelques instants et consacrer un chapitre particulier aux traits principaux de leurs annales.

CHAPITRE II

LE YÉMEN

§ 1. — LES PREMIERS ADITES

Les Kouschites, premiers habitants de l'Arabie méridionale, sont connus dans les souvenirs indigènes sous le nom d'Adites, à cause de leur auteur, qu'on appelle Ad, petit-fils de Cham. Tous les récits que les historiens arabes font à leur sujet ne sont que des légendes fantastiques, où l'on reconnaît l'empreinte de l'imagination qui a créé les *Mille et une Nuits*, mais où cependant on peut encore discerner, au travers des fables, quelques traits d'histoire réelle. Comme toujours dans les traditions qui prennent le caractère légendaire, les grandes époques historiques y sont personnifiées par des monarques auxquels on rapporte tout et auxquels on prête des siècles d'existence.

Nous allons d'abord rapporter les légendes en les analysant, et nous essayerons de rechercher ensuite les faits historiques que l'on en peut tirer.

Ad, dit-on, vint du nord-est, c'est-à-dire des environs de l'Euphrate, se fixer à l'extrémité sud du désert de Dahnâ, dans le canton appelé *Ahcâf er-raml*, « les montagnes de sable », qui touche à la fois au Yémen, au Hadhramaut et à l'Omân. C'est de là que sa postérité rayonna sur toute l'Arabie méridionale, qu'elle couvrit.

Ad épousa mille femmes, eut quatre mille enfants mâles, et vécut douze cents ans. Sa descendance se multiplia considérablement. Après sa mort, ses fils, Schedîd et ensuite Scheddâd, régnèrent sur les Adites. Du temps de ce dernier, le peuple d'Ad formait mille tribus, composées chacune de plusieurs milliers d'hommes. On attribue à Scheddâd de grandes conquêtes; il soumit, dit-on, l'Arabie entière et l'Irâk. La migration des Chananéens, leur établissement en Syrie et l'invasion des

Pasteurs en Égypte sont représentés par plusieurs écrivains arabes comme une expédition de Scheddâd.

On rapporte aussi que ce même prince fit construire un palais orné de superbes colonnes et entouré d'un magnifique jardin. On donne le nom d'*Iram* à ce jardin et à ce palais. C'était un paradis que Scheddâd avait voulu créer, à l'imitation du paradis céleste, dont il avait entendu vanter les délices. Dieu punit son orgueil en lui ôtant la vie d'une manière miraculeuse et en faisant disparaître l'Iram. La tradition n'est pas sans analogie avec celle de la tour de Babel et pourrait bien n'en être qu'une autre forme. Elle se rattache, du reste, bien évidemment, comme localité, au canton nommé encore aujourd'hui Yérim. Mais le voyageur Niebuhr remarque que la fertilité de ce canton ne surpasse pas, dans l'état actuel, celle du reste du Yémen.

L'imagination, surtout chez les peuples sans culture, grandit les objets éloignés dans le temps ou dans l'espace. Aussi, de même qu'elle nous a représenté les premiers habitants de la Palestine comme des géants d'une force colossale, elle nous dépeint les Adites comme des hommes d'une taille gigantesque. Leur force répondait à leur stature, et pareils aux cyclopes, ils remuaient avec facilité des blocs énormes de pierre. On raconte qu'ils avaient élevé beaucoup de monuments de leur puissance, et de là est venue, chez les Arabes, l'habitude d'appeler les grandes ruines *constructions des Adites*. Il est fait allusion dans le Coran[1] aux « édifices qu'ils bâtissaient sur les hauts lieux pour de vains usages », expressions qui prouvent que l'on considérait leur idolâtrie comme mêlée de sabéisme et comportant l'adoration des astres.

On voit se dégager de ces légendes, au milieu de tous les traits fabuleux qui les surchargent, le souvenir d'un puissant empire remontant aux âges les plus antiques, d'un empire fondé par les Kouschites comme celui de Nemrod et qui semble avoir embrassé, non seulement le Yémen proprement dit, mais toute l'Arabie Heureuse. On y retrouve aussi la tradition d'un peuple riche, constructeur de grands monuments, doué d'une civilisation avancée, analogue à celle de la Chaldée, professant une religion voisine de celle de Babylone, d'un peuple, en un mot, chez lequel le progrès matériel s'associait à une grande dépravation morale, à des rites obscènes. Toutes ces données doivent être

[1] Surate XXVI, 127.

exactes et positivement historiques, car c'est là ce que nous retrouvons partout chez les peuples de Kousch, comme chez ceux de Chanaan, leurs frères d'origine.

Le premier empire des Adites fut détruit dix-huit siècles environ avant notre ère, par un désastre qui frappa ce grand peuple. La date approximative de cet événement a été fixée de la manière la plus ingénieuse par Caussin de Perceval. Quant aux circonstances du désastre en lui-même, elles sont devenues entièrement mythiques.

« L'arrogance et l'impiété des Adites étant enfin parvenues au dernier degré, disent les légendaires, Dieu suscita parmi eux un prophète nommé Hoûd, qui parut sous le règne d'un certain Khouldjân. Pendant cinquante années que dura sa mission, Hoûd appela en vain ses frères à la connaissance d'un Dieu unique. Alors une horrible sécheresse affligea le pays. Les Adites envoyèrent trois d'entre eux à la vallée de la Mecque, qui était, dès cette époque, un lieu révéré, pour offrir des sacrifices et demander la pluie du ciel.

« Des Amâlica, alliés par le sang aux Adites, habitaient dans cette vallée. Ils accueillirent comme des parents ces envoyés, dont l'un conduisit des victimes sur le sommet d'une montagne, et les immola. Trois nuages parurent aussitôt au-dessus de sa tête, et une voix céleste lui cria : « Choisis pour ta nation celui que tu voudras. » Il choisit le plus gros et le plus noir, pensant qu'il était chargé de pluie. Le nuage partit à l'instant et se dirigea vers la contrée des Adites. De son sein sortit un ouragan terrible qui les fit tous périr, à l'exception du petit nombre de ceux qui avaient cédé aux conseils de Hoûd et renoncé à l'idolâtrie. Des trois envoyés, celui qui avait fait le sacrifice fut également frappé de mort; les deux autres furent épargnés parce qu'ils avaient cru à la parole de Hoûd. » (Caussin de Perceval.)

Le système des trois cents prophètes précurseurs de Mahomet, que le Coran a enraciné dans l'esprit des Arabes et dont il a fait pour eux un article de foi, a produit cet effet de transformer tous les souvenirs des désastres subis par les antiques populations de l'Arabie, en châtiments miraculeux envoyés par le ciel pour punir l'incrédulité aux paroles d'un prophète. C'est ainsi que nous avons vu plus haut se changer la tradition de l'invasion de Chodorlahomor dans l'histoire des Thémoudites. Évidemment nous sommes ici en présence d'un travestissement du même genre, qui cache à nos yeux quelque grande révolution politique.

Dans cette tempête, qui part du Hedjâz et vient écraser la population des Adites en anéantissant son premier empire, ne faudrait-il pas reconnaître l'invasion des tribus jectanides, qui durent forcément suivre cette route pour entrer dans le Yémen et qui s'y montrèrent vers l'époque même où l'on place la catastrophe des Adites?

C'est, en effet, environ dix-huit siècles avant notre ère que les Jectanides entrèrent dans l'Arabie méridionale. Au temps où fut écrit le chapitre x de la Genèse, ils étaient déjà, nous l'avons montré plus haut, répandus dans toutes les parties du Yémen, du Hadhramaut et du Mahrah, où ils s'étaient établis au milieu des Kouschites, premiers habitants du sol. Leur établissement n'avait pas dû, sans doute, se produire sans lutte. Il n'est guère probable que les Sabéens du sang de Kousch aient laissé paisiblement un flot d'envahisseurs étrangers entrer en partage des terres fertiles dont ils avaient été jusqu'alors les seuls possesseurs. Il dut y avoir de leur part une résistance énergique, et l'invasion, suivant toutes les vraisemblances, ne réussit que par la force, comme toutes les invasions.

On chercherait vainement, pour trouver une cause historique à la ruine du premier empire des Adites, dont il est impossible de mettre en doute la réalité, malgré le caractère fabuleux des circonstances dont la tradition l'entoure, un événement militaire qui s'y applique d'une façon plus convenable que cette invasion des tribus jectanides, qui paraît coïncider très exactement comme époque. Aussi proposons-nous avec une certaine confiance notre explication de ce grand événement.

§ 2. — LES SECONDS ADITES

Cependant, après le premier trouble de l'invasion, comme l'élément kouschite était encore le plus nombreux dans la population, comme il avait une grande supériorité de connaissances et de civilisation sur les Jectanides à peine sortis de la vie nomade, il reprit bien vite la suprématie morale et matérielle, la domination politique. Un nouvel empire se reforma, dans lequel le pouvoir appartint encore aux Sabéens sortis de la race de Kousch. Pendant un certain nombre de siècles, les tribus jectanides vécurent sous les lois de cet empire, grandissant en silence. Pour la plupart, elles en adoptèrent les mœurs, la langue, les institu-

tions, la culture, à tel degré que plus tard, lorsqu'on les voit enfin saisir la domination, il n'en résulte aucun changement appréciable, ni dans la civilisation, ni dans le langage, ni dans la religion.

L'âge de ce nouvel empire est pour les narrateurs arabes celui des *seconds Adites*. Ils font à leur sujet des récits où il n'y a pas moins de fables que dans ceux qui se rapportent à l'époque antérieure, mais où l'on discerne aussi quelques lueurs de vérité historique.

Un des envoyés qui avaient été offrir à la Mecque le sacrifice devenu si fatal à la nation des fils d'Ad, Lokmân, devint roi, dit-on, de la faible portion des Adites échappée au courroux divin. Il est surnommé *Dhounnouçour*, « l'homme aux vautours, » parce que Dieu lui avait accordé une vie égale à la durée consécutive de la vie de sept vautours. Cette légende est célèbre dans l'Orient, et les poètes font de fréquentes allusions à Lokmân et à ses vautours, dont ils nomment le dernier Lobâd.

Peu à peu un nouveau peuple d'Ad se forma. Le centre de sa puissance était le pays de Saba proprement dit, où la généalogie du chapitre x de la Genèse ne nous montre aucune tribu jectanide primitivement établie, tandis qu'elle en place dans tous les cantons environnants; la capitale était donc Mariab ou Mareb. Des torrents descendant des montagnes en ravageaient fréquemment le territoire. « Lokmân entreprit d'opposer un obstacle à ces inondations désastreuses. Il détourna une partie des torrents et leur ouvrit des lits qui les conduisirent vers la mer. Pour retenir le surplus des eaux, il construisit entre deux monts une forte digue propre à en arrêter le cours et à les réunir en un vaste bassin ou réservoir. A cette digue il pratiqua diverses ouvertures, par lesquelles s'échappait une quantité d'eau suffisante pour arroser les champs. Dès ce moment, la contrée devint une des plus fertiles du Yémen, et les habitants jouirent pendant plusieurs siècles d'une grande prospérité. Cet ouvrage de Lokmân est fameux sous le nom d'*El-arim* ou de *Sedd-Mareb*, digue de Mareb. » Il en existe encore, de nos jours, des ruines considérables que plusieurs voyageurs ont visitées et étudiées. Les Arabes d'aujourd'hui prétendent que les eaux retenues par cette digue gigantesque suffisaient à arroser et à fertiliser la plaine jusqu'à sept journées de marche autour de la ville [1].

Lokmân gouverna les Adites pendant un laps de temps que les éva-

[1] *Journal asiatique*, t. I de 1874, p. 1 et suiv.



luations les plus habituelles des écrivains arabes portent à mille ans. Ce chiffre paraît avoir d'assez grandes chances d'exactitude si on l'entend comme celui de la durée de sa race et de son empire. C'est la pensée d'Ibn-Khaldoun, qui dit : « Lokmân et ses enfants conservèrent la royauté pendant mille années. Il eut pour successeur immédiat son fils Lokaym... La puissance de cette famille se maintint jusqu'au moment où elle fut renversée par Yârob, fils de Cahtân. Les Adites, vaincus par lui, se réfugièrent dans les montagnes du Hadhramaut, puis ils finirent par disparaître entièrement. »

C'est pendant les premiers siècles de l'empire des *seconds Adites* que le Yémen se trouva temporairement soumis à la domination des Égyptiens, qui l'appelaient pays de Pount. Nous avons indiqué plus haut, dans le livre que nous avons consacré à l'Égypte, les principales causes de cette domination[1]. Conquis sous la minorité de Thoutmès III et la régence de la princesse Hatasou (Ha-t-schepou), le Yémen paraît avoir été perdu par les Égyptiens durant les troubles de la fin de la XVIII[e] dynastie. Rhamsès II le recouvra presque aussitôt après être monté sur le trône, et ce ne furent que les rois fainéants de la XX[e] dynastie qui laissèrent échapper ce splendide fleuron de la puissance pharaonique. Ainsi que nous l'avons déjà dit, la conquête du pays de Pount sous Hatasou est retracée dans les élégants bas-reliefs du temple de Deir-el-Bahari, à Thèbes, publiés par Duemichen. Elle paraît avoir eu lieu sans coup férir, car aucune bataille n'y est représentée. Mais, en revanche, on retrouve dans les bas-reliefs une multitude de détails du plus haut intérêt pour la connaissance de l'état du pays à cette époque. Les habitants, figurés avec cette vérité ethnographique qui brillait si fort dans l'art égyptien, constituent une race brune, apparentée de près à celle de l'Égypte (preuve manifeste que l'élément kouschite était encore le plus nombreux, mais où cependant on voit apparaître déjà quelques traits du type arabe). Dans le butin très abondant que chargent les vaisseaux du pharaon pour le rapporter dans le pays de Mitsraïm, on voit figurer[2] en grande quantité des produits et des animaux de l'Inde, que le sol du Yémen n'a jamais portés, dents d'éléphant, or, pierres précieuses, bois de santal, singes. La présence de ces objets suffit à elle seule à démontrer qu'il y avait dès lors une navigation active entre l'Inde et l'Arabie

[1] Voyez plus haut, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. II, p. 186 et suiv.
[2] Voyez plus haut, t. II, p. 189.

méridionale, et que ce qui faisait convoiter la possession du Yémen par les pharaons égyptiens comme par les monarques de Ninive, était précisément les trésors qu'y faisait affluer le rôle d'entrepôt du commerce entre les contrées indiennes et l'Asie occidentale.

Mais les mêmes bas-reliefs du temple de Deir-el-Bahari prouvent qu'au temps de la conquête de leur pays par l'armée de la reine Hatasou, les gens de Pount, c'est-à-dire du Yémen, n'entretenaient pas un commerce moins actif avec la côte est de l'Afrique équatoriale, si voisine de leur pays, qu'avec l'Inde, et que les matières précieuses tirées de ces régions étaient accumulées en grande abondance dans les magasins de leur pays. A côté des marchandises indiennes, à côté de l'encens qui forme des tas énormes que l'on enlève à pleins boisseaux, le butin emporté de la terre de Pount par les navires égyptiens, présente à nos regards, dans les représentations du temple, de nombreux produits de provenance incontestablement africaine, bois d'ébène, plumes d'autruches, peaux de léopards, girafes, lions et léopards vivants, singes cynocéphales. Une partie des lingots d'or et des dents d'éléphants, dont l'armée a conquis une quantité prodigieuse, doit provenir de l'Afrique aussi bien que de l'Inde. Parmi les gens de corvée du pays que les Égyptiens emploient à transporter toutes ces richesses sur la flotte ou qui viennent les présenter à la régente Hatasou dans son palais de Thèbes, on remarque, à côté des Sabéens, un grand nombre de nègres, établis dans la région, soit comme esclaves, soit comme habitants libres, mais dont la présence prouve, dans tous les cas, l'activité des relations qui existaient alors entre le Yémen et le littoral africain. A ce dernier point de vue, il est intéressant de rapprocher des bas-reliefs de Deir-el-Bahari le chapitre du CLXV *Rituel funéraire* égyptien où est introduit un « nègre de Pount », qui fournit des mots de sa langue pour composer des noms mystérieux aux dieux.

Mais la circonstance la plus curieuse qui s'offre à nous dans les documents que le temple de Deïr-el-Bahari fournit sur l'expédition égyptienne du Yémen pendant la minorité de Thoutmès III, est celle-ci que le pays de Pount était alors gouverné par une vieille reine, qui se rendit en personne à Thèbes pour rendre, en qualité de vassale, hommage à Hatasou et à son jeune pupille[1]. C'est également par une reine que la Bible nous montre le pays de Saba gouverné du temps de Salomon, quand les

[1] Voyez plus haut, t. II, p. 190.

Israélites entrèrent en relations avec ce pays. Le temps de Salomon, comme celui de Thoutmès III, appartient dans le Yémen à la période de l'empire des seconds Adites. Ainsi les deux seuls renseignements positifs et contemporains que nous ayons sur cet empire montrent l'un et l'autre des reines placées à sa tête. Est-ce là une coïncidence purement fortuite? Ou bien, sans suivre le baron d'Eckstein dans tous les développements de ses idées ingénieuses, mais bien hardies, sur la *gynécocratie*, dont il voudrait faire une institution caractéristique des Kouschites primitifs, ne serait-on pas admis à conclure, de ce double fait, avec une certaine réserve toutefois, que l'empire sabéen, pendant la période de son histoire connue des Arabes sous le nom d'époque des seconds Adites, était gouverné par des reines, sans que des hommes pussent s'asseoir sur le trône? Le fait ne devrait pas nous surprendre outre mesure, encore moins nous paraître impossible, car nous verrons dans le chapitre suivant que les monuments assyriens nous révèlent à Douma, dans l'Arabie septentrionale, jusqu'au VIIe siècle avant notre ère, l'existence d'un royaume exclusivement gouverné par des reines, qui étaient en même temps revêtues d'un sacerdoce.

§ 3. — SALOMON ET LE COMMERCE INDIEN DU YÉMEN

Nous venons de constater dans les bas-reliefs du temple de Deir-el-Bahari, des preuves non douteuses de l'existence du commerce entre l'Inde et le Yémen, au temps de l'expédition égyptienne sous Hatasou. C'est ce commerce qui, bien plus que la fertilité de son propre sol et les produits que la nature y avait placés, fit de l'Arabie méridionale un des pays les plus riches du monde. Il remonte si haut dans les temps qu'il serait impossible d'essayer même d'en déterminer l'origine.

Dès l'époque des dynasties de l'ancien empire, on recevait, en Égypte, des produits qui provenaient de l'Inde, et la seule voie par laquelle ils pussent arriver était celle de l'Arabie. Nous l'avons déjà dit, en effet, cette péninsule se trouve placée comme l'intermédiaire naturelle et obligée de toutes les relations entre les pays indiens, d'un côté, et, de l'autre, la vallée du Nil et l'Asie occidentale. Un commerce de caravanes depuis l'Hindoustan jusqu'à la Méditerranée eût été chose presque impossible à cause de l'énorme distance, des obstacles matériels de la route et des dangers du passage au travers de tant de popu-

lations diverses, dont beaucoup étaient adonnées au brigandage. Le phénomène des moussons fait, au contraire, des côtes de l'Inde et de celles de l'Arabie méridionale, deux pays en réalité voisins, en communication facile et rapide, malgré la vaste étendue de mer qui les sépare.

Dans l'un et dans l'autre pays, sur tous les rivages de l'océan Indien et du golfe Persique, habitaient dans la haute antiquité, avant les migrations aryennes et l'entrée des Arabes Jectanides dans le Yémen, des populations toutes de même race, kouschites et chananéennes, qui sont précisément celles chez lesquelles les traditions historiques sont d'accord pour nous montrer le premier développement des instincts de négoce et de navigation. Aussi, les recherches de M. Bohlen, confirmant celles de Heeren et depuis corroborées à leur tour par celles de Lassen [2], ont-elles établi l'existence du commerce maritime entre l'Inde et l'Arabie, aussi haut que l'on puisse remonter dans les annales de l'humanité.

Dans ce commerce, dont l'activité ne se ralentit pas jusqu'à la décadence de l'empire romain, le rôle des habitants de l'Arabie fut toujours celui d'entrepositaires plutôt que celui de navigateurs. Il en était encore ainsi à l'âge sur lequel nous possédons le plus de renseignements positifs, c'est-à-dire dans les environs de l'ère chrétienne. C'est seulement dans le port de Muza (aujourd'hui Mauschid) que les auteurs anciens signalent la construction de gros navires capables de faire la traversée de l'Inde. Les bateaux de cuir qu'Agatharchide et Strabon attribuent aux Sabéens ne pouvaient servir qu'à un cabotage peu étendu le long des côtes, et n'auraient pas été en état d'affronter la vaste traversée de l'Oman aux bouches de l'Indus. Presque tous les navires qui faisaient cette course hardie appartenaient à des ports situés au delà du golfe Persique. Agatharchide raconte que beaucoup sortaient de la Carmanie, où se trouvait la fameuse échelle d'Harmozia (Hormuz), et Lassen a prouvé d'une manière décisive que la grande majorité étaient Indiens. Ainsi dans les relations étroites et constantes qui pendant bien des siècles existèrent entre l'Inde et l'Arabie, c'étaient les Indiens qui venaient commercer dans le Yémen plutôt que les Sabéens qui allaient dans l'Inde. C'est pour cela qu'une île qui joue dans l'océan Indien un rôle fort analogue à celui de Malte dans la Méditerranée, l'île de Soco-

[1] *Das alte Indien*, t. I, p. 580 et suiv.
[2] *Indische Alterthumkunde*, t. II, p. 580 et suiv.

tora (*Dvipa Sukhatara*, *Dioscoridis*), tour à tour phénicienne, grecque, syrienne, arabe, nous apparaît dans la haute antiquité comme tout à fait indienne [1].

Les ports où les marchandises précieuses de l'Inde étaient apportées, étaient : dans le Yémen, Muza (Mauschid) et surtout Aden, que mentionne Ezéchiel, le principal foyer de ce commerce, à qui les richesses qui y affluaient valut d'être appelée spécialement par les Grecs *Arabie Heureuse ;* à la frontière du Yémen et du Hadhramaut, Cané (aujourd'hui Hisn-Ghorâb) ; dans le pays de Mahrah, Moscha ou Séphar (Zhafâr). En même temps, d'autres vaisseaux partis de l'Inde, ne voulant pas faire une traversée aussi longue, se déchargeaient sur la côte de l'Oman, dans le port d'une autre Moscha (Mascate). Il y en avait enfin, et ceux-là étaient spécialement ceux dont la cargaison était destinée à Babylone et à la vallée de l'Euphrate, qui pénétraient dans le golfe Persique ; ils allaient dans les îles de Tylos et d'Arvad quand les Chananéens les occupaient encore et n'avaient pas entrepris leur migration vers la Syrie ; plus tard ils se rendaient sur la côte de la province de Bahreïn, occupée par les Kouschites de Dedan.

Les principales marchandises que l'on faisait venir de l'Inde étaient l'or, l'étain, les pierres précieuses, l'ivoire, le bois de santal, les épices, poivre et cannelle, et le coton. A côté de ces articles on voyait s'accumuler, dans les entrepôts de l'Arabie méridionale, ceux qu'un cabotage actif, fait cette fois par les Sabéens, allait chercher sur la côte d'Afrique opposée à leur pays et bien peu distante, où Mosyllon (actuellement Ras-Abourgabeh), était le port le plus important ; c'étaient les aromates, qui donnaient leur nom à cette côte, le bois d'ébène, les plumes d'autruche, puis encore de l'or et de l'ivoire. Ajoutez à cela les produits du sol même de l'Arabie méridionale, qui n'étaient guère moins précieux et moins recherchés, encens, myrrhe, laudanum, pierres dures, telles qu'onyx et agathes, enfin l'aloès de l'île de Socotora et les perles pêchées dans le golfe de Hormuz, et vous aurez la liste de tous les articles qui constituaient le commerce de cette contrée avec l'Égypte et les parties de l'Asie qui avoisinent la Méditerranée. Vous aurez en même temps, par le simple énoncé de cette liste, une idée de ce que devaient être l'importance et l'activité d'un tel trafic.

[1] Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. II, p. 580 ; A. de Humboldt, *Cosmos*, t. II, p. 161 et 266.

Pendant très longtemps il se fit exclusivement par la voie de terre, au moyen de caravanes traversant l'Arabie, car la navigation de la mer Rouge, beaucoup plus difficile et plus dangereuse que celle de l'océan Indien, ne fut créée que bien des siècles après. Nous ignorons quels en étaient les agents et les intermédiaires dans les temps tout à fait primitifs, quand les Chananéens habitaient encore sur les côtes du golfe Persique. Mais une fois qu'ils se furent établis le long de la Méditerranée, ce fut vers leur pays que furent dirigés presque exclusivement les envois de marchandises des différentes parties de l'Arabie Heureuse. Ils centralisaient ces marchandises dans les entrepôts de leurs cités, et les répandaient au moyen de leurs vaisseaux ou de leurs caravanes dans toute l'Asie occidentale.

Les Phéniciens avaient, en effet, toujours continué à entretenir des relations suivies avec les pays qui avaient été leur berceau, et ayant pris part au commerce avec l'Inde antérieurement à leur migration, ils savaient d'avance tous le gain qu'ils en pouvaient tirer. Aussi les caravanes d'encens, de myrrhe et de baume traversant l'Arabie pour gagner le pays de Chanaan sont-elles déjà mentionnées par la Bible dans l'histoire de Joseph; et le rôle qu'elles y jouent nous reporte à une époque bien voisine encore de l'établissement des Chananéens en Syrie. Dès qu'il y eut des villes commerçantes en Phénicie, on vit, comme le dit Ezéchiel[1], « Saba et Raâma apporter sur leurs marchés les épices, les aromates, les pierres précieuses et l'or, Harân, Cané et Aden être leurs comptoirs, Saba, Asyr et Chelmad les lieux avec lesquels elles trafiquaient. » Un grand nombre de marchands phéniciens s'établirent, attirés par ce négoce, dans le Yémen, le Hadhramaut, l'Omân et Bahreïn. Même des comptoirs entièrement phéniciens se formèrent sur plusieurs points du golfe Persique, entre autres dans les îles de Tylos et d'Arvad, jadis habitées par leurs ancêtres.

Nous donnerons plus loin (dans le livre consacré à la Phénicie) quelques détails au sujet des deux routes qui amenaient dans les villes phéniciennes les marchandises de l'Arabie méridionale et au sujet des tribus arabes qui y remplissaient le rôle de voituriers. Les caravanes du Yémen, conduites surtout par les gens de Madian et d'Édom, montaient vers le nord en se tenant à peu de distance de la côte jusqu'à la Mecque ou jusqu'à Yambo et Havara (la Leucé Comé des Grecs), traver-

[1] XXVII, 22 et 24.

saient Yathrib, de là, gagnaient Séla (plus tard Pétra), dans le pays des Édomites, et enfin arrivaient en Phénicie par les contrées de Moab et d'Ammon. Celles du Hadhramaut et de l'Omân, conduites par les hommes de la tribu de Caydar, traversaient le désert de Dahnâ, gagnaient d'abord le pays de Dedan, puis tournant à l'ouest au travers du haut plateau du Nedjd, allaient rejoindre dans le Hedjâz, au lieu appelé aujourd'hui El-Hénakieh, la route actuelle du pèlerinage de la Mecque, qui les amenait en Phénicie par les mêmes points que les caravanes du Yémen. Les gens de Dedan, chez qui, nous l'avons dit tout à l'heure, abordaient aussi beaucoup de navires venant de l'Inde, formaient également des caravanes, qu'ils menaient par la même voie chez les Phéniciens ou qu'ils dirigeaient, au travers du Mésalik, sur le bas Euphrate, gagnant directement le grand marché de Babylone. Les relations avec cette cité si florissante et si fameuse devinrent même tellement étroites que, comme les Phéniciens avaient leurs comptoirs à Tylos et à Arvad, les Babyloniens, à une époque malheureusement encore impossible à déterminer, fondèrent, comme une sorte de colonie commerciale au milieu du pays de Dedan, la ville de Gerra (aujourd'hui El-Katif). Mais cet état de choses ne se constitua qu'assez tardivement. Pendant très longtemps la partie du commerce avec le pays de Dedan qui se portait directement sur Babylone fut de beaucoup la moins considérable, et la Phénicie conserva le monopole presque exclusif des relations avec l'Arabie Méridionale.

Les objets d'échange que les Phéniciens fournissaient contre les marchandises apportées de l'Arabie Heureuse, — car ce commerce, comme tous ceux de la haute antiquité, se faisait exclusivement par voie d'échanges, la monnaie n'étant pas encore inventée, — étaient les produits agricoles de la Syrie, blé, huile et vin, les fabrications des manufactures de la Phénicie et des pays de l'Asie occidentale avec lesquels elle commerçait, particulièrement les toiles de lin et les étoffes de pourpre, que les Sabéens recherchaient avec empressement, la racine médicinale du styrax, le safran, cultivé en Cilicie et dans la vallée du Jourdain, les instruments de fer et de bronze, enfin les lingots d'argent, métal qu'on ne trouvait pas dans l'Arabie méridionale et qu'on n'y apportait ni de l'Inde ni de l'Afrique, mais que le commerce avait fini par y rendre aussi abondant que l'or.

Cependant un tel commerce, se pratiquant exclusivement par caravanes au travers de l'Arabie, était long et difficile ; exposé dans le trajet

aux entreprises des pillards du désert, il n'offrait qu'une sécurité bien précaire ; il était comparable au commerce du centre de l'Afrique qui, de nos jours vient, de même, par caravanes, déboucher au port de Tripoli. Un temps devait nécessairement arriver où l'on chercherait à éviter les chances les plus fâcheuses et à s'affranchir du tribut payé aux nomades arabes, en adoptant la voie de mer, où des vaisseaux, partis du fond du golfe Arabique, se rendraient directement à Muza ou à Aden pour y charger les marchandises apportées par les vaisseaux de l'Inde. La navigation de la mer Rouge offre sans doute de grandes difficultés pour les navires à voiles, et il fallait pour la créer des marins très habiles; c'est ce qui explique comment elle fut si lente à naître. Mais une fois qu'elle existerait, elle devait, par la force même des choses, donner d'immenses bénéfices.

La voie de mer vers le Yémen paraît avoir été ouverte pour la première fois sous le règne de Hatasou, quand la flotte royale égyptienne, tout nouvellement créée, porta dans ce pays les troupes qui y établirent la domination des Pharaons. Mais la navigation de la mer Rouge prit surtout une grande activité sous les puissants monarques de la XIX[e] dynastie, après les magnifiques travaux exécutés dans l'isthme de Suez par Séti I[er] et la création du canal du Nil à la mer Rouge, destiné à faciliter le commerce entre l'Égypte et l'Arabie. Nous l'avons déjà dit, toutes les vraisemblances se réunissent pour faire penser que les vaisseaux, construits dans les ports de l'isthme de Suez avec les bois tirés de la Syrie, qui faisaient l'intercourse entre la terre de Misraïm et le royaume vassal de Saba, vaisseaux de commerce comme vaisseaux de guerre, étaient uniquement montés par des Phéniciens, qui, là comme dans la Méditerranée, exerçaient le métier habituel de voituriers maritimes. Sans doute les cités phéniciennes voyaient ainsi un marché rival du leur s'ouvrir dans la vallée du Nil pour les marchandises de l'Arabie et de l'Inde. Mais elles trouvaient une large compensation dans les profits des armements maritimes sur la mer Rouge, tout entiers entre les mains de leurs négociants et de leurs matelots.

Ce commerce, extrêmement florissant tant que dura la XIX[e] dynastie, semble avoir cessé en même temps que la domination égyptienne dans le Yémen, sous les faibles et inactifs successeurs de Rhamsès III. Autant qu'on peut le distinguer en l'absence de documents positifs, il paraît y avoir eu alors une interruption dans la navigation du golfe Arabique. Pendant la durée de la XX[e] dynastie égyptienne, la

ruine de Sidon par les Philistins avait porté un coup momentané, mais terrible, à la puissance des Phéniciens, et interrompu pour quelque temps leur commerce maritime. Lorsqu'ils le reprirent sur la Méditerranée, les circonstances n'étaient pas favorables à sa restauration dans la mer Rouge. Les grandes œuvres de Séti I[er], abandonnées par une administration pleine d'incurie, n'étaient plus en état ; le canal du Nil à la mer, ensablé chaque jour davantage, avait cessé d'être praticable. Il n'y avait plus dans le golfe Arabique de flotte militaire qui pût protéger les vaisseaux marchands. L'Égypte elle-même était déchirée par des troubles et des guerres civiles qui ne laissaient pas la sécurité nécessaire à l'établissement d'entreprises commerciales. Les Phéniciens ne recommencèrent donc pas leurs constructions de navires et leurs voyages sur la mer Rouge. Quant aux habitants des rivages de cette mer, ils n'y pensèrent point. Les Égyptiens n'étaient pas navigateurs et nourrissaient pour la mer, comme les Persans de nos jours, une horreur superstitieuse; les populations de l'Arabie Pétrée n'étaient pas plus disposées à ce métier, car elles ne purent fournir un seul matelot aux navires construits un peu plus tard à Élath.

Près de deux siècles s'étaient écoulés dans cette situation, quand Hiram et Salomon organisèrent les navigations à frais communs que nous avons déjà racontées en traitant de l'histoire des Israélites. Il fallait, pour qu'une entreprise de ce genre devînt possible, une réunion de circonstances qui ne s'était pas encore présentée jusqu'alors. Il fallait que le roi d'Israël eût étendu sa domination jusqu'à Elath, de manière à pouvoir établir dans cette ville des chantiers de construction alimentés par les bois des pays de Galaad et de Basan, et qu'en même temps il eût noué les liens d'une intime alliance avec le souverain de Tyr et des villes phéniciennes, lequel, s'associant de compte à demi à l'opération, pouvait seul placer sur les vaisseaux ainsi équipés des matelots assez habiles et assez courageux pour affronter avec succès la longue traversée de la mer Rouge et de l'océan Indien. Ces conditions ne se trouvèrent réunies que par suite de l'alliance étroite qui s'établit entre Hiram et Salomon.

Les vaisseaux des deux rois ne se bornèrent pas, du reste, à refaire ce qui avait été déjà pratiqué sous les Égyptiens de la XIX[e] dynastie, à aller chercher dans les ports du Yémen les marchandises apportées par les vaisseaux indiens. Leur audace fut plus grande et couronnée de succès. Profitant à leur tour de la régularité des moussons, ils allèrent prendre

les produits de l'Inde à la source, dans leur premier lieu d'embarquement, dans les ports du pays d'Ophir ou d'Abhira. Et ces navigations si lointaines se répétèrent heureusement tant que dura le règne de Salomon.

Les vaisseaux qui allaient à Ophir[1] relâchaient forcément dans les ports du Yémen pour y renouveler leurs provisions et y attendre les vents favorables. Aussi, la renommée des deux monarques alliés, et particulièrement celle de la puissance de Salomon, se répandit-elle bientôt dans l'État des Adites. Elle fut l'origine du voyage que la reine de Saba fit à Jérusalem pour y voir l'opulent successeur de David.

C'est dans le livre des Rois que se trouve le récit de ce voyage, sur lequel l'imagination des Arabes a brodé tant de circonstances fantastiques. Après avoir raconté le départ de la première expédition dirigée vers Ophir, la Bible continue :

« La reine de Saba, ayant entendu parler de Salomon, vint l'éprouver par des énigmes. Entrée à Jérusalem avec une nombreuse escorte et de grandes richesses, avec des chameaux chargés d'aromates, d'or en quantité infinie et de pierres précieuses, elle se présenta devant le roi Salomon et lui exposa tout ce qu'elle avait dans le cœur. Et Salomon l'enseigna sur toutes les questions qu'elle lui avait proposées; et il n'y en eut aucune que le roi ignorât et sur laquelle il ne lui répondît pas. Or, la reine de Saba, voyant toute la sagesse de Salomon, le palais qu'il s'était bâti, le service de sa table, les demeures de ses serviteurs, la hiérarchie de ses officiers, la splendeur de leurs vêtements, ses échansons et la quantité des victimes qu'il offrait en holocauste dans le temple de Jéhovah, elle était toute hors d'elle-même, et elle dit au roi : « Tout ce que j'avais entendu sur toi dans mon pays est vrai ; mais « je ne voulais pas croire les récits que l'on me faisait jusqu'à ce que je « fusse venue moi-même et eusse vu de mes propres yeux... ; ta « sagesse et tes œuvres sont au-dessus de ce que j'avais entendu... » La reine de Saba offrit au roi cent vingt talents d'or, une grande abondance d'aromates et des pierres précieuses ; et jamais depuis on n'a apporté à Jérusalem autant d'aromates que la reine de Saba en donna au roi Salomon. Pendant ce temps la flotte d'Hiram, qui ramenait l'or d'Ophir, en apporta aussi une quantité de bois de santal et des pierres pré-

[1] Les érudits modernes ont écrit toute une bibliothèque de livres sur Ophir. Voyez, à ce sujet, Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 4e édit., t. IV, p. 577 et suiv.



cieuses... Et le roi Salomon donna à la reine de Saba tout ce qu'elle voulut, tout ce qu'elle lui demanda, outre les présents qu'il lui avait faits de lui-même avec une munificence royale. Et la reine de Saba s'en alla, retournant dans son royaume avec ses serviteurs. »

Les voyages maritimes vers Ophir, et même vers le Yémen seulement, ne survécurent pas à la mort de Salomon. Le schisme des Dix tribus et les révolutions qui éclatèrent en même temps à Tyr les rendirent impossibles. Sans doute le roi de Juda demeura pendant quelque temps encore maître du pays des Édomites et du port d'Élath. Mais les forêts, qui seules pouvaient fournir les bois nécessaires aux constructions, se trouvaient désormais comprises dans les États de son rival, le roi d'Israël. En outre, l'alliance cessa d'être assez intime entre les deux cours de Jérusalem et de Tyr pour permettre le renouvellement de l'association qui avait existé entre Salomon et Hiram. Aussi lorsque, un peu moins de cent ans après, Josaphat, uni à Ochozias, roi d'Israël, essaya de reprendre les expéditions commerciales vers Ophir, on put bien construire de grands navires dans le port d'Aziongaber, mais on n'avait plus de matelots ni de pilotes phéniciens, et la tentative échoua misérablement.

En même temps qu'il ne partait plus de vaisseaux des ports iduméens du golfe Élanitique, il n'en partait pas non plus des ports égyptiens de l'isthme, dont l'état s'empirait toujours davantage. Les Égyptiens tendaient de plus en plus à fermer leur pays aux étrangers et ne favorisaient pas l'établissement d'armateurs phéniciens dans leurs villes de la mer Rouge. Aussi la navigation de cette mer fut, par la mort de Salomon, interrompue de nouveau pour plusieurs siècles, et les caravanes qui allaient de l'Arabie méridionale en Phénicie redevinrent la seule voie par laquelle on reçut les marchandises indiennes.

§ 4. — SUPRÉMATIE DES JECTANIDES. — ÉMIGRATION DES ADITES EN ABYSSINIE.

L'empire des seconds Adites dura dix siècles, pendant lesquels les tribus Jectanides vécurent, se multipliant toujours à chaque génération, au milieu des Sabéens kouschites. La supériorité de culture des premiers occupants du sol ne pouvait manquer d'exercer une influence profonde sur ces tribus, qui se trouvaient encore, au moment de leur

arrivée, dans un état presque barbare. Aussi, les Jectanides de l'Arabie méridionale adoptèrent-ils la civilisation, les mœurs, les institutions, la religion et la langue des Adites ; l'usage de l'arabe proprement dit ne se conserva que chez quelques tribus de l'intérieur, qui continuaient à mener une vie à demi nomade sur la frontière du désert. L'assimilation des Jectanides aux Kouschites fut tellement complète que la révolution qui finit par substituer les descendants de Jectan à ceux de Kousch dans la possession de la suprématie politique ne produisit aucun changement appréciable dans la culture du Yémen.

Mais tout en ayant les mêmes mœurs, le même langage, les deux éléments qui constituaient la population de l'Arabie méridionale demeuraient bien distincts et en antagonisme d'intérêts, comme dans le bassin de l'Euphrate les Assyriens et les Babyloniens, dont les premiers étaient, de même, sémites et les seconds kouschites. Les uns et les autres portaient le nom de Sabéens, mais la Bible prend toujours soin de les distinguer par une orthographe différente, écrivant avec un *sin* le nom des Sabéens kouschites et avec un *samech* celui des Sabéens jectanides. Tant que dura l'empire des seconds Adites, les Jectanides furent soumis aux Kouschites. Mais un jour vint où ils se sentirent assez forts pour être maîtres à leur tour. Ils attaquèrent les Adites sous la conduite de Yârob, et parvinrent à en triompher : on fixe généralement la date de cette révolution au début du VIIIe siècle avant l'ère chrétienne.

Nous avons rapporté plus haut le passage où elle est racontée par Ibn-Khaldoun, le plus critique des historiens arabes. Il semble croire qu'il ne resta d'Adites, après le règne de Yârob, que dans quelques cantons des montagnes du Hadhramaut. Mais si la légende est toujours disposée à admettre facilement ces anéantissements de populations entières, l'histoire critique ne les accepte pas de même. Sans doute quelques tribus adites ou kouschites parvinrent à se maintenir plus intactes qu'ailleurs dans le Hadhramaut, où les inscriptions nous font voir qu'au début de notre ère on parlait encore un dialecte d'une forme plus antique que celui du Yémen. Mais tout indique de plus qu'il resta, dans les provinces où les Jectanides devinrent absolument maîtres, une partie considérable de l'ancienne population, réduite à une condition d'infériorité et reléguée, comme il arrive toujours aux vaincus, dans les dernières castes.

Cependant la majorité des Sabéens kouschites, surtout les castes

supérieures, ne voulut pas se soumettre au joug des Jectanides. Il se produisit une séparation, qui a donné lieu au proverbe arabe, « se diviser comme les Sabéens, » et la masse des Adites émigra vers une autre contrée. D'accord avec Caussin de Perceval, nous croyons pouvoir rapporter aux conséquences de la révolution qui établit la suprématie des Jectanides dans le Yémen, le passage des Sabéens en Abyssinie.

Longtemps avant la découverte de la langue et des inscriptions himyaritiques, on avait remarqué que le *ghez*, ou idiome abyssin, est un reste vivant de l'antique langue du Yémen. L'Abyssinie, au point de vue de la linguistique et de l'ethnographie, est inséparable de l'Arabie méridionale. Les monuments de la civilisation abyssine, qui se voient encore à Axum, offrent la plus grande analogie avec les débris de la civilisation yéménite que l'on a signalés à Mareb. Les géographes grecs accouplent sans cesse l'Abyssinie au Yémen, et présentent invariablement les Abyssins comme une population arabe ou sabéenne [1]. Les voyageurs modernes sont aussi unanimes pour reconnaître le type arabe de celles des populations abyssiniennes qui ne se rattachent pas à la source africaine.

Mais l'époque du passage des Sabéens d'Arabie en Abyssinie est beaucoup plus difficile à établir que le fait même de leur émigration.

De très bonne heure, pendant l'intervalle encore environné de ténèbres qui s'étend de la VIIe à la XIe dynastie des rois d'Égypte, un rameau considérable de la race de Kousch avait franchi la mer Rouge et s'était établi dans la Basse-Éthiopie ou Éthiopie proprement dite, dans le Soudan égyptien de nos jours, c'est-à-dire dans les pays de Napata et de Méroé, jusqu'alors habités par des nègres. Il est probable que cette division de la race kouschite occupait primitivement le Hedjâz, reliant ainsi les Adites du Yémen aux Anouchamites de l'Arabie Pétrée, et qu'elle passa la mer devant l'invasion des Amâlika. Quoi qu'il en soit, les Kouschites ainsi fixés sur le haut Nil, où ils localisèrent d'une façon toute spéciale le nom de *pays de Kousch*, furent bientôt pénétrés d'éléments africains ou nègres d'un côté, égyptiens de l'autre, de telle façon qu'ils prirent, au double point de vue de l'ethnographie et de la

[1] Ludolf, *Historia Æthiopica*, l. I, c. 1; *Comment. in histor. æthiop.*, p. 57, 202 et suiv. — Adelung, *Mithridates*, t. I, 402. — De Sacy, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. L, p. 278 et suiv. — Gesenius, dans l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber, article *Æthiopische Sprache*. — Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 4e édit., p. 323.



linguistique, une physionomie très différente de celle des Kouschites sabéens.

Ce furent ces derniers, plus fidèles au type originaire de la race, qui devinrent la souche des Abyssins, tandis que les restes des Kouschites éthiopiens se sont conservés dans les Bischaris de nos jours. Nous avons déjà vu plus haut que, dès le temps où fut rédigé le document ethnographique qui forme le chapitre x de la Genèse, une tribu sabéenne, représentée dans ce document par le nom de Sabathaca, paraissait s'être établie sur la côte d'Afrique en face du Yémen, dans les environs du port d'Adulis. Mais elle n'avait pas pénétré dans l'intérieur des terres, car les monuments égyptiens de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie nous montrent l'Abyssinie habitée encore exclusivement par des nègres.

Il dut y avoir pendant bien des siècles une infiltration lente de l'élément sabéen parmi les habitants de cette contrée, grâce au contact avec la colonie de Sabathaca et grâce au commerce actif que les Sabéens du Yémen entretenaient avec la côte d'Afrique jusqu'au cap des Aromates (le cap Gardafoui de nos jours). Mais cette infiltration graduelle n'est pas suffisante à expliquer la substitution des Sabéens aux noirs africains comme formant la masse de la population de l'Abyssinie. Il faut qu'il y ait eu à un moment donné une grande émigration.

Cette émigration fut notablement antérieure à l'ère chrétienne. Les livres du roi Juba disaient déjà que les habitants de la Haute-Éthiopie étaient des Arabes[1], et les listes des rois d'Abyssinie ne permettent de placer un changement ni de race ni de dynastie dans les siècles qui précèdent immédiatement cette époque. D'un autre côté, comme l'a très judicieusement remarqué l'illustre Silvestre de Sacy, l'émigration des Sabéens en Abyssinie fut certainement postérieure au temps de Salomon, puisque les légendes nationales sur les rapports de la reine de Saba et de ce prince sont aussi populaires chez les Abyssins que chez les habitants du Yémen. Mais dès lors on est bien obligé d'en venir à l'opinion de Caussin de Perceval sur l'origine de l'émigration, car dans l'espace de temps assez restreint où l'on est conduit à la placer, il n'y a d'événement assez considérable pour l'avoir motivée que la défaite des seconds Adites par Yârob et les tribus jectanides, et la séparation qui se produisit alors parmi les Sabéens.

[1] Pline, *Hist. nat.*, VI, 32.

§ 5. — LES PREMIERS ROIS JECTANIDES DU YÉMEN

Yârob, vainqueur des Adites et fondateur de la nouvelle monarchie des Arabes jectanides, eut pour successeur sur le trône son fils Yaschdjob. Celui-ci fut un prince faible et obscur, dont on ne dit rien, sinon qu'il laissa les chefs de plusieurs cantons de ses États se rendre indépendants. Telle fut l'origine des royaumes distincts de Hadhramaut et de Mahrah, qui ne cessèrent plus dès lors d'avoir leurs princes particuliers, tantôt vassaux du souverain du Yémen, tantôt pleinement indépendants.

Abd-Schams, surnommé Saba, fils de Yaschdjob, raffermit l'autorité, énervée entre les mains de son prédécesseur. Il réunit tous les petits dynastes de l'Arabie Heureuse sous son obéissance, attaqua les restes des Adites, qui se maintenaient libres dans certains cantons des montagnes du Hadhramaut, et les réduisit en esclavage. Abd-Schams fit de grands travaux dans la capitale de son empire. C'est sous lui qu'elle paraît avoir reçu le nom de Mariab, car elle était jusqu'alors appelée Saba, comme le pays lui-même. Aboulféda rapporte à Abd-Schams la construction de la fameuse digue qui faisait la fertilité du territoire de cette ville et que nous avons vu tout à l'heure attribuée par une tradition plus générale à Lokmân et aux seconds Adites. Mais l'opinion commune nous paraît plus probable, car de l'existence de la digue dépendait celle de la ville elle-même comme cité importante et populeuse.

« Abd-Schams eut plusieurs enfants dont les plus célèbres sont Himyar et Cahlân, qui laissèrent une nombreuse postérité. La majeure partie des tribus yéméniques, subsistantes à la naissance de l'islamisme, tiraient leur origine de l'un ou de l'autre de ces deux personnages [1]. Les descendants de Himyar paraissent s'être fixés plus particulièrement dans les villes ; ceux de Cahlân, dans les campagnes et déserts du Yémen. Ceux-ci, adonnés pour la plupart à la vie bédouine, conservèrent toujours leur énergie, tandis que ceux-là finirent par s'amollir dans le séjour des cités.

« Himyar est la souche de la grande famille appelée Homérite par les écrivains grecs et latins, et qui figure pour la première fois, sous ce nom

[1] Il ne faut entendre ceci que des familles placées à la tête des diverses tribus, de ceux que l'on appelait, dans le langage officiel de la monarchie, « les seigneurs de Saba ».

d'Homérite, dans la relation de l'expédition d'Ælius Gallus, environ 24 ans avant Jésus-Christ. Cette famille régna dans le Yémen, depuis l'époque de son auteur Himyar jusqu'à la conquête de ce royaume par les Abyssins, en l'année 525 de notre ère. Ce long espace de temps, de près de douze siècles, se divise en deux périodes. Pendant la première, les enfants de Himyar partagèrent la souveraineté avec d'autres familles, notamment avec celle de Cahlân. Ces divers princes et leurs sujets continuèrent à être désignés sous le nom de Sabéens, qui subsista jusqu'au moment où le pouvoir fut concentré dans la maison de Himyar (un siècle environ avant l'ère chrétienne). Alors s'ouvrit la seconde période. La maison de Himyar brilla dans l'Arabie Heureuse, d'une splendeur sans rivalité ; et le nom des Himyarites ou Homérites commença à remplacer celui des Sabéens. » (Caussin de Perceval.)

Le fils d'Abd-Schams s'appelait en réalité Ghazahadj ; l'appellation de Himyar n'était qu'un surnom signifiant « le rouge. » Au reste, cet usage des surnoms paraît, d'après les inscriptions, avoir été général chez les habitants de l'Arabie méridionale. C'était, dit-on, le plus bel homme et le plus habile cavalier de son temps ; il aimait la splendeur, et on prétend qu'il fut le premier de sa dynastie qui porta une couronne d'or.

On n'est pas d'accord sur l'ordre respectif des successeurs de ce prince.

On sait seulement que son frère Cahlân, son fils Wâthil, Alamlouk, enfin Schammir, fils d'Alamlouk, ceignirent la couronne. A ces noms fournis par les historiens arabes, il faut ajouter celui de Yathâamer, qui, nous l'avons vu dans le livre consacré à l'histoire d'Assyrie, était contemporain du monarque ninivite Sargon et lui envoya une ambassade avec des cadeaux. Forcément Yathâamer fut de très peu d'années postérieur à Himyar, avec lequel on ne connaît pas son degré de parenté ; il est très probable qu'il fut son premier ou tout au plus son second successeur.

Wâthil se vit enlever de force par un de ses frères la possession de l'Oman. Mâlik, descendant de Himyar, s'étant rendu maître de cette province, s'y maintint malgré les efforts de Wâthil pour l'expulser. A dater de cette époque, l'Oman forma un royaume entièrement indépendant.

Schammir fonda la ville de Zhafâr dans le Yémen, qu'il ne faut pas confondre avec la ville du même nom dans le pays de Mahrah. On dit

qu'il reconnut la suzeraineté du fondateur de la monarchie des Perses et qu'il lui paya tribut. Ce renseignement, en le faisant contemporain de Cyrus, ne permet pas de prendre au pied de la lettre l'expression des historiens arabes qui le traitent de petit-fils de Himyar ; il était seulement son descendant direct. Les trois règnes énumérés dans les listes arabes entre Himyar et Schammir, même en y ajoutant celui d'Yathâamer, ne suffisent pas, du reste, à remplir l'espace de deux siècles qui sépare un prince un peu antérieur à Sargon d'un prince contemporain de Cyrus. Il faut admettre dans cette partie des listes royales de larges lacunes. Le titre de fils de Himyar donné à Wâthil doit aussi être considéré comme impossible à prendre au pied de la lettre, car nous voyons que son fils succéda immédiatement à Schammir.

Ce prince se nommait Sacsâc. Il fit avec succès la guerre au fils et successeur de Mâlik, et parvint à reconquérir momentanément l'Omân. Mais ce pays fut de nouveau perdu sous son fils Yâfar, qui paraît avoir été contemporain de Darius, fils d'Hystaspe. Le règne de Yâfar fut très agité. Des insurrections éclatèrent contre lui dans diverses provinces. Non seulement il perdit l'Oman, mais les successeurs de Mâlik lui firent constamment la guerre et devinrent très menaçants pour la sûreté du Yémen. Yâfar mourut, laissant sa femme enceinte d'un fils appelé Nomân, qui régna à son tour, mais après l'usurpation d'un certain Dhou-Riâsch, qui appartenait aussi à la race de Himyar.

C'est à cela que se réduisent les renseignements fournis par les historiens arabes. On voit qu'ils sont bien incomplets, surtout pour le temps entre Himyar et Schammir. Mais nous connaissons, par d'autres sources, des événements d'une assez grande importance qui doivent trouver place dans cette période si obscure.

Telle fut l'expédition qu'Assarhaddon, roi d'Assyrie, dirigea, vers 675, au travers du désert de Dahnâ et par laquelle il soumit à son sceptre le pays de Bâzu, qui ne peut être, d'après les indications géographiques des incriptions ninivites, qu'un des cantons intérieurs du Hadhramaut ou du pays de Mahrah[1]. L'expédition qui amena Assarhaddon jusqu'aux frontières du royaume sabéen était, du reste, mentionnée par Bérose, et c'est d'après cet historien qu'elle est citée par un Père de l'Église, saint Méthode[2]. Ce qui la rendait possible, et

[1] Nous avons raconté en détail l'expédition d'Assarhaddon, plus haut, t. IV, p. 326 et suiv.
[2] *Monumenta SS. Patrum orthodoxographa* (Bâle, 1569), t. I, p. 104; *Bibliotheca Patrum maxima*, t. III, p. 729.

même facile à ce prince, c'est que son père Sennachérib avait soumis à la puissance ninivite pour la première fois le Hedjâz et le Nedjd, et que lui-même venait de compléter la sujétion du royaume arabe de Douma par une campagne victorieuse dans laquelle il en avait pris la capitale et installé sur le trône une femme de son propre harem.

C'est au règne d'Assarhaddon que nous croyons devoir attribuer, sinon peut-être la fondation même de Gerra, car les gens de Dedan doivent toujours avoir eu sur ce point un centre commercial, mais les débuts de sa grande importance. Assarhaddon fut en effet le premier prince qui posséda en même temps d'une manière assurée Babylone et le pays de Bahreïn; il fut, nous l'avons déjà montré, le créateur des prodigieux développements de Babylone, de sa prospérité politique et commerciale, si intimement liée avec l'extension du négoce maritime de Gerra. Cette ville, d'ailleurs, d'après les termes dont Strabon se sert en parlant de son origine, n'était pas une colonie de Chaldéens établis volontairement hors de leur pays, mais bien de déportés, ce qui en place nécessairement la fondation dans le temps des grandes et incessantes luttes des Babyloniens contre les princes de la dynastie de Sargon. Il est donc probable qu'en y plaçant un certain nombre de captifs faits dans la dernière insurrection de Babylone sous le règne de Sennachérib, Assarhaddon avait trouvé moyen de faire tourner au profit de la grande cité qu'il était chargé de gouverner et pour laquelle il avait une prédilection très marquée, les rudes châtiments dont son père avait frappé la population de cette cité.

« Gerra, dit Strabon, étant située dans une contrée riche en salines, ses maisons sont construites de blocs de sel, qu'il faut souvent mouiller pour éviter que l'ardeur du soleil ne les fasse crever; elle est à deux cents stades de la mer. » « Les Gerréens, dit à son tour Agatharchide, sont un des peuples les plus riches du monde ; » et ces richesses ils les devaient au négoce des denrées de l'Arabie et de l'Inde, qu'ils transportaient par caravanes dans l'Occident, ou par mer à Babylone. Les marchandises de l'Inde à destination de Babylone subissaient dans le port de Gerra, distinct de la ville, un transbordement nécessaire; elles passaient des gros navires qui faisaient la traversée de l'Océan Indien sur des bâtiments plus petits, capables de remonter le fleuve. C'est ainsi qu'elles arrivaient à Babylone, qui en réclamait bien plus que sa propre consommation, pour les envoyer par l'Euphrate jusqu'à Thapsaque et de là dans toute l'Asie occidentale. Les bâtiments de Gerra



remontaient aussi le Tigre jusqu'à la ville d'Opis, entrepôt d'où les marchandises de l'Inde et de l'Arabie méridionale se répandaient dans la Médie, l'Arménie et les contrées voisines.

La fondation ou le développement de Gerra avait donc pour résultat d'ouvrir au commerce avec l'Inde une voie nouvelle, au préjudice du Yémen et de la Phénicie, supplantés par Babylone. Le vieux négoce par caravanes traversant la péninsule ne pouvait soutenir la concurrence avec ce nouveau mode de transport, tout maritime, ni au point de vue de la sécurité, ni au point de vue des frais de voyage. La source principale des richesses du royaume sabéen paraissait donc au moment de se tarir quand l'avènement de la dynastie Saïte en Égypte et la politique nouvelle inaugurée par Psamétik vinrent créer une concurrence victorieuse à Gerra, en rouvrant au commerce la voie de la mer Rouge, qu'il avait déjà prise du temps de la XIX[e] dynastie et sous les règnes d'Hiram et de Salomon. Psamétik comprit en effet les avantages, trop longtemps négligés, de la situation commerciale de l'Égypte, et comme ses sujets indigènes répugnaient à entrer dans la carrière du négoce maritime, il ouvrit le pays aux commerçants grecs et phéniciens, qu'il combla de faveurs et qu'il attira par tous les moyens. Son successeur, Néchao, s'occupa surtout de rétablir la navigation de la mer Rouge. C'est dans cette intention qu'il fit entreprendre par des Phéniciens le tour de l'Afrique par mer, et qu'il essaya de rouvrir l'ancien canal de Séti I[er] entre le Nil et la mer Rouge. Et s'il renonça bientôt à cette dernière entreprise, il réussit du moins à fixer dans les ports de l'isthme un grand nombre d'armateurs phéniciens, qui commencèrent à faire faire régulièrement chaque année à leurs vaisseaux le voyage de Muza ou d'Aden, où ils embarquaient les marchandises apportées de l'Inde et les produits du pays lui-même. En même temps les Nabatéens, dont le royaume était alors très florissant, voulurent faire de Séla ou Pétra, leur capitale, un grand centre de commerce, et pour amener à passer par leur intermédiaire une partie de ce trafic si lucratif, ils attirèrent d'autres armateurs phéniciens dans les ports d'Élath et d'Aziongaber, qui virent renaître la prospérité dont ils avaient joui sous Salomon.

Bientôt la plus grande part du commerce de l'Inde et de l'Arabie méridionale prit la voie de la mer Rouge, et la navigation de cette mer gagna une activité qui ne cessa qu'à la chute de l'empire romain. Tyr profita d'abord beaucoup de cette transformation du commerce avec le Yémen. C'étaient ses armateurs et ses matelots qui tenaient dans leurs

mains les transports de la mer Rouge, et la cité de Melqart demeurait toujours le principal entrepôt des marchandises indiennes et arabes qui lui arrivaient à la fois par l'Égypte, par la Nabatène et par les caravanes de l'Arabie, et qu'elle répandait dans tout le bassin de la Méditerranée, ainsi que dans l'Asie antérieure. Ézéchiel nous décrit cette situation dans son admirable tableau de la prospérité de Tyr.

Si Nabuchodonosor, presque en même temps, ruina Tyr et frappa les Nabatéens par la transportation d'une partie de leur population, c'est qu'il poursuivait un plan qui avait pour but de changer la direction du commerce des Indes, de le faire définitivement passer par le golfe Persique et Babylone, et de là, à travers tout son empire, par les villes de Palmyre et de Damas, puis par la Syrie. Aussi ne se borna-t-il pas à ruiner les villes par où ce commerce passait jusqu'alors. Il fit exécuter de grands travaux entre Babylone et la mer pour faciliter la navigation et pour attirer les navires partis des ports des Indes, non plus seulement à Gerra, mais à l'embouchure commune des deux grands fleuves qui arrosent la Mésopotamie. Par ses soins, on construisit de grandes écluses et on éleva des digues pour contenir les eaux du Schat-el-Arab et permettre ainsi aux bâtiments d'un assez fort tonnage de remonter jusqu'à Babylone. Un vaste port fut créé à Kar-Dunyas ou Térédon. Le fameux canal Royal ou Naharmalcha fut nettoyé et réparé ; un autre canal navigable, l'Aracan, créé dans la Chaldée. Ces vastes travaux, qui forment un ensemble très bien conçu, achèvent de démontrer la réalité du plan habile et grandiose du monarque babylonien.

Est-ce avec la même pensée que le célèbre conquérant tenta de porter ses armes dans le Yémen? Ce qui est certain, c'est qu'après avoir soumis à sa puissance la majeure partie de l'Arabie Déserte, comme nous le rapporterons au chapitre du Hedjâz, Nabuchodonosor attaqua le royaume sabéen et y pénétra le long de la côte de la mer Rouge, jusqu'aux environs d'Aden, dont sans doute il avait le projet de s'emparer. Il réduisit en captivité quelques-unes des tribus jectanides de la contrée, entre autres celle de Hadhoûra, qui habitait le canton de Rass, et celle de Wabar, qui résidait dans le voisinage d'Aden, et il les transporta sur les bords de l'Euphrate. Comme toujours, ces calamités sont pour les historiens musulmans de justes châtiments de l'impiété de tribus qui n'avaient pas voulu écouter des prophètes précurseurs de Mahomet, les gens de Hadhoûra, le prophète Schoaïb, fils de Dhou-Mahdam, ceux de Wabar, le prophète Hanzhala, fils de Safwân.

Mais si Nabuchodonosor pénétra ainsi, pour un moment, fort avant dans le Yémen, il ne put pas s'y maintenir, et il dut se retirer après n'avoir fait qu'une razzia abondante[1]. Il parvint aussi à détourner vers Babylone une partie du commerce indien qui passait jusque-là par le royaume de Saba; mais il ne put l'attirer tout entier vers le golfe Persique et l'Euphrate, car il lui aurait fallu pour atteindre ce résultat se rendre maître de l'Égypte et y faire subir aux ports de l'isthme le châtiment qu'il avait infligé à Tyr. Si la grande cité chananéenne avait vu sa puissance détruite, les marchands et les marins tyriens établis en Égypte en très grand nombre n'avaient pas été atteints par le désastre. Encouragés, protégés par Néchao et ses successeurs, ils continuèrent avec bonheur les navigations vers l'Arabie méridionale, auxquelles prirent bientôt part, à côté d'eux, les Grecs, aux mains de qui ce commerce devait passer presque entièrement après Alexandre, sous les Ptolémées. Les marchandises apportées par la mer Rouge ne pouvaient plus, à la vérité, s'en aller à Tyr pour se répandre de là sur tous les rivages de la Méditerranée; mais elles traversèrent la Basse-Égypte dans une autre direction, et leur nouveau port d'embarquement sur la Méditerranée fut désormais Naucratis, comme il devait être plus tard Alexandrie.

Les travaux de Nabuchodonosor ne servirent pas longtemps au commerce du golfe Persique ; moins d'un siècle après avoir été exécutés, ils avaient été rendus impraticables. « Sous la domination des Perses, dit Heeren, la navigation du golfe Persique eut à lutter contre beaucoup d'obstacles. Les Perses, n'étant pas un peuple navigateur, craignaient toujours qu'une flotte ennemie ne vînt les insulter et dévaster leurs fertiles provinces. Cette crainte paraît fondée lorsque l'on considère la position de Babylone et de Suse, deux des métropoles de leur empire et l'entrepôt des tributs de tant de peuples, situées l'une sur l'Euphrate, l'autre sur le Choaspès, uni avec le Tigre par un canal, et où l'on pouvait arriver par ces deux fleuves navigables. Il n'aurait pas même fallu pour les attaquer de ce côté-là une grande puissance maritime, telle que nous nous la représentons aujourd'hui; mais seulement quelques escadres de pirates déterminés comme les Normands du moyen âge, et il y en avait un grand nombre dans le golfe Persique. Qu'auraient pu opposer les Perses à une descente de ces forbans?

[1] Voyez plus haut, t. IV, p. 403.

Le pillage et la destruction de leurs capitales en eût été la suite inévitable, et leur empire même aurait pu être renversé. « Pour se mettre à l'abri de ce danger, ils résolurent de rendre l'entrée du Tigre, d'où l'on passait dans le Choaspès, entièrement inaccessible à la navigation ; les efforts, le temps et les dépenses que leur coûta l'exécution de ce dessein prouvent combien il leur tenait à cœur. Ils construisirent, de distance en distance, des barrages en pierres de taille, qui interrompaient le niveau du fleuve, et d'où les eaux tombaient par une chute plus ou moins élevée. Alexandre le Grand, qui voulai favoriser le commerce et la navigation, donna ordre, à son retour de l'Inde, de débarrasser le fleuve de ces barrages... Il ne faut pas chercher ailleurs que dans ces entraves apportées à la navigation du golfe Persique les causes de la décadence où elle tomba rapidement. »

Grâce aux travaux exécutés par les rois perses, qui vinrent détruire ceux de Nabuchodonosor, les navires ne purent plus remonter jusqu'à Babylone ou jusqu'à Opis. Le port de Kar-Dunyas ou Térédon, négligé, s'envasa en peu d'années et devint inaccessible. Les marchandises destinées à Babylone durent forcément être de nouveau débarquées à Gerra et portées par caravanes jusqu'à la grande cité chaldéenne ; aussi, le temps qui s'écoula depuis Cyrus jusqu'à Alexandre fut-il celui de la prospérité culminante de Gerra. Mais Babylone elle-même, traitée de la manière la plus rude par Darius et Xerxès, avait reçu un coup dont elle ne se releva jamais et elle descendit chaque jour davantage sur la pente de la décadence. Le commerce de l'Inde se reporta tout entier sur le Yémen et suivit de plus en plus la voie de la mer Rouge. Seulement, au lieu de Tyr complètement déchue, il eut désormais deux grands marchés d'arrivée, celui de l'Égypte, d'où les marchandises se répandaient par le port de Naucratis dans toutes les parties de la Méditerranée, et celui de Séla ou Pétra, chez les Nabatéens, d'où elles étaient portées par terre à Damas et à Thapsaque et de là dans les diverses contrées de l'Asie occidentale.

Au reste, après l'invasion de Nabuchodonosor, une immense lacune qu'il est impossible de chercher à combler se fait tout à coup dans les annales du Yémen qui, pour nous, s'arrêtent ici. Les inscriptions himyaritiques nous donnent à la vérité les noms de rois issus de la race d'Himyar, mais qui sont bien postérieurs à la date où finit le vieux monde oriental. C'est ainsi que, parmi les textes recueillis à Abiân, l'un des plus importants mentionne le roi Schurahbil qui figure aussi dans

les listes arabes. Ce prince paraît avoir détrôné l'un de ses parents appelé Dhou-l-Athâr et s'être arrogé par la force la souveraineté sur tout le Yémen vers l'an 40 avant l'ère chrétienne. Il avait fixé sa résidence habituelle à Mariab, et c'est à lui que l'on attribue généralement la construction du célèbre palais de Ghoumdân, dans la ville de Sanâa.

§ 6. — INSTITUTIONS ET MŒURS DU ROYAUME SABÉEN

Les institutions et les mœurs du Yémen gardèrent l'empreinte de la civilisation kouschite, même après que les tribus Jectanides se furent emparées de la suprématie, tant elles avaient été pénétrées par l'influence des premiers habitants du sol pendant les dix siècles qui s'écoulèrent entre leur entrée dans le pays et le règne de Yârob. Aussi, l'Arabie méridionale se distingua-t-elle toujours du reste de la péninsule par les coutumes de ses habitants, jusqu'au moment où l'islamisme étendit partout son niveau uniforme et égalitaire.

Le régime des castes, étranger aux Sémites, était la base de l'organisation sociale du royaume sabéen. Ce régime est essentiellement kouschite, et partout où nous le retrouvons, il est facile de constater qu'il procède originairement de cette race. Nous l'avons vu florissant à Babylone. Les Aryas de l'Inde, qui l'adoptèrent, l'avaient emprunté aux populations du sang de Kousch qui les avaient précédés dans les bassins de l'Indus et du Gange, et qu'ils soumirent à leur autorité, Çoudras et Kauçikas. La même institution se présente à nous dans le royaume des Narikâs (non Aryas) de la côte du Malabar, qui étaient aussi Kouschites et dont la constitution offrait avec celle des Sabéens des analogies frappantes, relevées par Lassen[1]. Il y avait cinq castes distinctes dans la société sabéenne : les guerriers, les agriculteurs, les artisans, ceux qui exerçaient tous les travaux nécessaires à la récolte et à l'expédition de la myrrhe, et ceux qui faisaient de même pour l'encens. C'étaient des castes fermées et qui ne contractaient pas entre elles de mariages[2].

Une autre institution, que nous n'hésitons pas non plus à considérer

[1] *Indische Alterthumskunde*, t. II, p. 580.
[2] Strabon, VI, p. 708.

comme d'origine kouschite, est également signalée par Strabon comme une des particularités les plus singulières des mœurs du pays de Saba. C'était celle de la communauté des biens entre frères sous l'administration de l'aîné. A cette institution se joignait l'étrange et immonde usage de la polyandrie ou mariage de tous les frères avec une seule femme. Celui-ci se retrouve encore chez les Narikâs du Malabar et chez ces débris des populations primitives de l'Inde anté-aryenne qui se sont conservés dans les hautes vallées de l'Himalaya.

« Les mœurs anciennes du Yémen, dit M. Renan, n'ont rien de commun avec celles des Sémites. Le code des lois homérites, rédigé par Grégentius, évêque de Zhafar, nous présente des mœurs plus éthiopiennes qu'Arabes, une grande perversion des rapports sexuels, une pénalité barbare et compliquée, des crimes et des prescriptions inconnues aux Sémites. La circoncision, que l'on trouve dès la plus haute antiquité établie dans le Yémen, divers autres usages païens, qui s'y conservent encore de nos jours, paraissent d'origine kouschite[1]. Lockmân, le représentant mythique de la sagesse adite, rappelle Ésope, dont le nom a semblé à M. Welcker déceler une origine éthiopienne (Αἴσωπος. Αἰθίοψ)[2]. Dans l'Inde aussi, la littérature des contes et des apologues paraît venir des Çoudras. Peut-être ce mode de fiction, caractérisé par le rôle qu'y joue l'animal, nous représente-t-il un genre de littérature propre aux Kouschites[3]. »

Par-dessus ce fond, toujours conservé, d'institutions et de mœurs empruntées aux Adites de la race de Kousch, par-dessus le régime des castes, les Jectanides, une fois qu'ils furent les maîtres, implantèrent une organisation politique qui rappelle celles de la plupart des autres peuples sémitiques, et qui diffère de ce que nous voyons dans les empires chamitiques, en Égypte, en Phénicie, à Babylone, chez les Nârikas du Malabar, le système des tribus et la féodalité militaire, deux institutions chères à tous les Arabes.

Suzerain de plusieurs princes qui aspiraient à une entière indépendance et dont la soumission était fort précaire, le roi de Saba, dans ses États propres et directs, voyait son pouvoir en notable partie contrebalancé par celui des grands vassaux, dont le titre national était *cayl*. Chacun de ces grands vassaux, pareils à ceux de notre féodalité du

[1] Knobel, *Die Vœlkertafel der Genesis*, p. 234 et suiv.
[2] Welcker, *Kleine Schriften*, t. II, p. 250 et suiv.
[3] Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 4e édition, p. 320 et 321.

moyen âge, était désigné par le nom du château-fort où se trouvait le siège de sa puissance, précédé du mot *dhou*, « celui de, le seigneur de, » par exemple Dhou-Raïdân, « le seigneur de Raïdan, » et Dhou-Rouâïn, « le seigneur de Rouâïn. » C'étaient les chefs des tribus qui, malgré l'état sédentaire dans lequel vivait toute la nation, demeuraient aussi distinctes que chez les Arabes nomades et occupaient chacune un canton particulier. La distinction des tribus ne se faisait, du reste, que dans la caste supérieure, celle des guerriers. Peut-être cette caste était-elle seule d'origine purement jectanide et les quatre autres doivent-elles être regardées comme descendant de l'ancienne population kouschite.

Au-dessous des *cayls* s'échelonnait toute une hiérarchie de noblesse militaire que les inscriptions nous font connaître et dont les titres étaient : *baïn* « illustre, » *dharah*, « excellent, » *watr*, « éminent ; » malheureusement nous n'en connaissons pas la gradation hiérarchique. C'est ce qu'on appelait « les seigneurs de Saba, » *abâali Saba*. Les titulaires de ces désignations nobiliaires étaient les chefs des différentes maisons de la tribu, vassaux à leur tour des *cayls* et exerçant, chacun chez lui, sa fraction de souveraineté comme nos barons du XI[e] siècle.

Avec une organisation politique de ce genre, le pouvoir central de la royauté ne pouvait pas être plus fort que dans notre société féodale, à moins de la circonstance exceptionnelle où le trône se trouvait occupé par un prince à la main de fer, qui parvenait à réduire temporairement à l'obéissance les vassaux immédiats et les arrière-vassaux. Aussi le voyageur grec Agatharchide décrit-il le roi de Saba comme vivant confiné dans son palais et ayant un pouvoir plus honorifique que réel. Il ajoute même que « le roi, du jour où il a ceint la couronne, ne peut plus sortir du palais, et que, s'il le faisait, il serait lapidé, d'après un vieil usage. » Ceci est bien évidemment une de ces exagérations si fréquentes par lesquelles les voyageurs croient pouvoir établir une règle générale d'après quelques faits observés superficiellement ; car l'histoire nous fournit un certain nombre d'exemples de rois sabéens conquérants, qui ne se laissaient pas enfermer à toujours dans le palais. Mais le plus grand nombre vécurent en effet plongés dans les voluptés du harem, sans activité, sans pouvoir réel, se contentant des honneurs dont on les environnait et ne cherchant pas à disputer aux *cayls* la possession de l'autorité effective.

Les officiers de cour partageaient la vie fainéante et renfermée du

roi. Agatharchide les décrit comme entièrement efféminés par une oisiveté constante, tandis que la noblesse féodale était virile et guerrière. Du reste, les eunuques tenaient une grande place dans l'entourage du monarque. On voit, par les inscriptions, qu'ils étaient au nombre des personnages les plus importants et, comme dans toutes les cours orientales, en possession d'un rang social élevé. Les esclaves royaux sont les seuls individus de condition servile qui figurent nommément comme dédicateurs dans les textes épigraphiques parvenus jusqu'à nous.

Mais il n'y avait pas que des officiers du palais et du service personnel du roi à la cour de Saba, dans cette époque brillante, contemporaine de la domination romaine en Syrie, époque où cette cour résidait à Mariab ou Mareb, avant que les désastres successifs de l'expédition d'Ælius Gallus et de la rupture de la digue voisine de la capitale, n'en eussent déplacé le siège et n'eussent ruiné ce pays si florissant. Il y avait aussi les grands personnages du gouvernement central, ceux qui tenaient les premières dignités politiques, les titulaires des grandes charges de la couronne. Ceux-ci appartenaient tous aux plus nobles familles, aux plus hautes classes de la hiérarchie féodale, et peut-être même quelques-unes des premières charges étaient-elles comme une sorte d'apanage aux mains de l'une ou de l'autre des nombreuses branches de la maison de Himyar, dont le principal rameau possédait la couronne. C'est ce qu'indique, du reste, Strabon lui-même, d'après les renseignements recueillis par Ælius Gallus, quand il dit que, dans les diverses tribus sabéennes, tandis que l'un règne, ce sont les membres de sa famille qui tiennent les autres magistratures.

La succession à la couronne, ainsi que celle des grands fiefs et sans doute celle des *seigneuries* (c'était le mot propre) d'ordre inférieur, était réglée d'après un vieil usage propre à l'Arabie, que l'islamisme a plus tard adopté et dont il a fait la loi partout où il s'est établi. On épuisait d'abord tout un degré de génération sorti d'un même auteur avant de passer au degré suivant. Ainsi c'était, comme aujourd'hui à Constantinople, le frère puiné du roi qui lui succédait directement, et non son fils.

Les grands vassaux et les barons du Yémen vivaient embastillés dans des châteaux-forts comme nos seigneurs du moyen âge. Les ruines de ces forteresses se rencontrent encore dans toutes les parties du pays, et les seules qui aient pu jusqu'à présent être étudiées avec quelque soin,

celle de Hisn-Ghoràb, le château qui dominait la ville commerçante de Cané, examinées par l'officier de marine anglais Wellsted, prouvent que l'art de la fortification avait fait de grands progrès chez les Sabéens. Un certain nombre de ces forteresses appartenaient au roi, les autres aux cayls et aux « seigneurs. »

Parmi les châteaux-forts de la couronne, on cite comme les plus importants ceux de Salhîn auprès de Mariab, de Ghoumdan auprès de Sanâa, de Bainoûn et de Raïdân auprès de Zhafâr. Ce dernier était l'apanage du fils aîné du roi jusqu'à son accession à la couronne. Parmi les châteaux des seigneurs féodaux, les plus fameux sont ceux de Sauhathan, Kaukabân, Sirwâh, Mirwâh, Hinda, Honeïda, Koulsoum, Naaman, qui ne jouent pas dans l'histoire du Yémen, pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, un rôle moins considérable que les châteaux de Coucy ou de Montlhéry dans notre histoire de France du XIe au XIIIe siècle.

Autour de ces forteresses féodales s'étaient naturellement formées des agglomérations de population, des bourgs, dont quelques-uns étaient devenus, par le commerce ou l'agriculture, de grandes villes, telles que Amrâm, Harân, dont il est question plusieurs fois dans la Bible comme d'une place de commerce de premier ordre, Cané, fort fameux, Abiân auprès d'Aden, Tâez, etc. Mais, quelque développement qu'elles eussent pu prendre avec le temps, les villes appartenant à des seigneurs étaient toujours qualifiées de châteaux (*beït*). On les distinguait ainsi des cités (*hedjar*), telles que Mariab, Sabota, la capitale du Hadhramaut, Sanâa, Zhafâr, Aden. Celles-ci étaient les villes royales, qui ne dépendaient d'aucun autre seigneur que du roi. Les châteaux qui les protégeaient — et qui portaient toujours dans ce cas un nom différent de celui de la ville, comme Salhîn à côté de Mariab et Ghoumdân à côté de Sanâa — étaient des châteaux-forts de la couronne. Les « cités » ou « villes royales » paraissent avoir joui de conditions de liberté et d'autonomie comparables à celles des villes impériales de l'Allemagne du moyen âge. Elles formaient de véritables communes et étaient gouvernées par des magistrats particuliers, dont on ne saurait méconnaître le caractère municipal. Celui qui administrait Mariab, la capitale, portait le titre de « puissant de Saba. » Tous ces renseignements sont fournis par les inscriptions antiques du Yémen.

« Les Sabéens, dit Agatharchide, ont dans leurs maisons une abondance incroyable de vases et d'ustensiles de tout genre en or et en

argent, des lits et des trépieds d'argent, tous les objets de mobilier d'un luxe prodigieux. Leurs édifices ont des portiques aux colonnes revêtues d'or ou surmontées de chapiteaux d'argent. Dans les frises, les couronnements et les encadrements de portes, ils placent des patères d'or incrustées de pierres précieuses. Ils font du reste des dépenses énormes pour l'ornement de ces édifices, où ils emploient l'or, l'argent, l'ivoire, les pierres dures et, en général, les matières auxquelles les hommes attachent le plus de prix. » Pline dit, à son tour, qu'il y avait jusqu'à soixante temples à Sabota, capitale du Hadhramaut, et soixante-cinq à Tamna, chef-lieu du district des Gébanites. D'après le même auteur, le circuit de la ville de Mariab, où résidaient les rois sabéens, était de quatorze mille romains, et Strabon raconte que la splendeur de cette ville surprit les légionnaires qui vinrent sous ses murs avec Ælius Gallus. Toutes les parties du Yémen sont encore couvertes de ruines gigantesques des cités antiques, et parmi ces ruines les plus importantes sont celles de Mareb. Malheureusement le plan qu'en avait levé le voyageur français Arnaud et qu'il avait envoyé à la société Asiatique de Paris est aujourd'hui perdu. Nous ne possédons encore aucun dessin qui puisse nous donner une idée de l'architecture sabéenne.

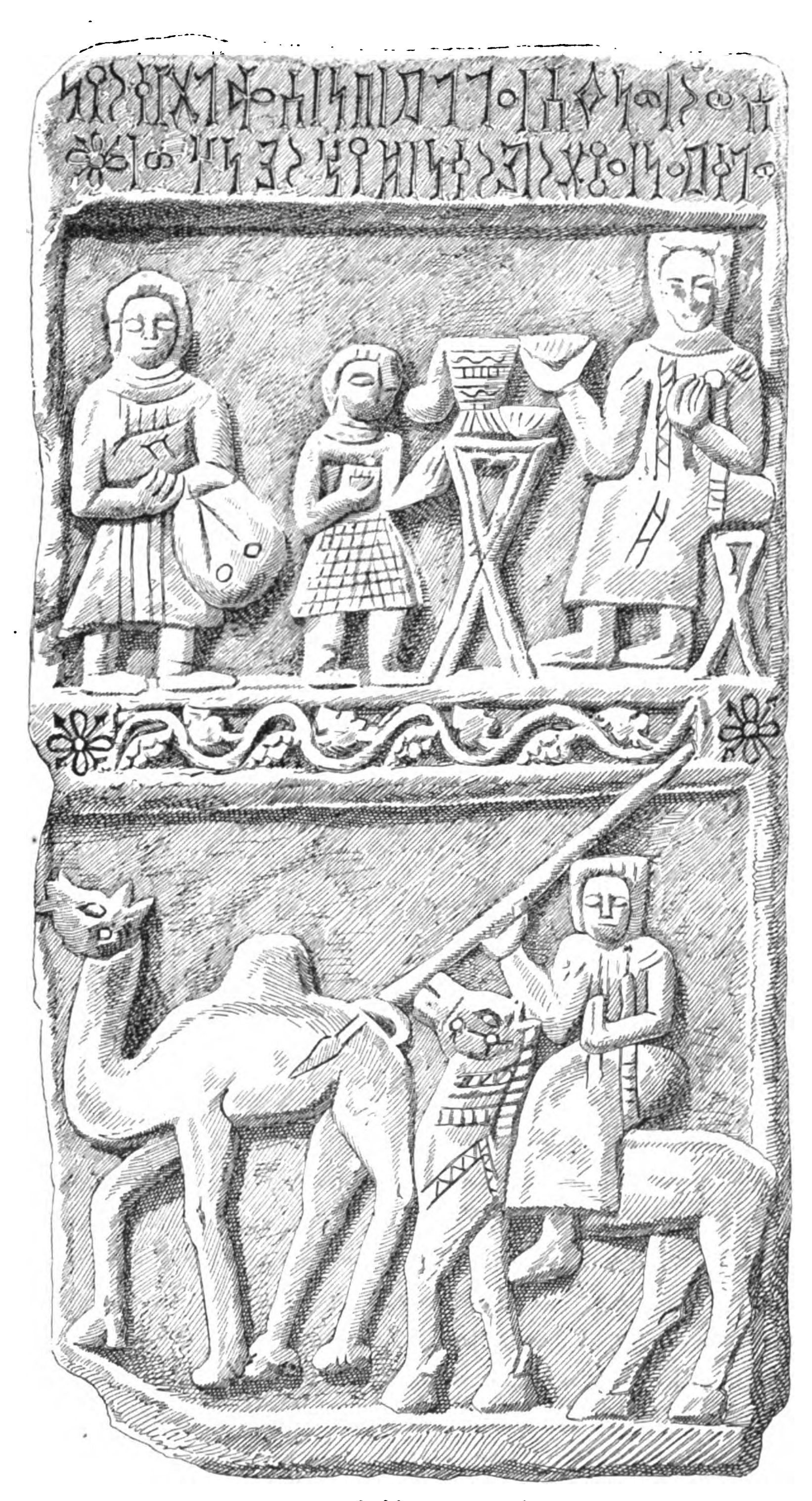
Elle devait procéder de l'architecture de Babylone, comme la civilisation et la religion du pays étaient étroitement apparentés à celle de la Chaldée. La description que l'historien musulman Kazwîni donne du palais élevé dans la forteresse de Ghoumdân et détruit seulement au VIIe siècle de notre ère par ordre du khalife Othman, nous retrace en effet un édifice bâti d'après le type traditionnel de la pyramide babylonienne à sept étages, surmonté d'un édicule au sommet et garni de revêtements aux couleurs éclatantes et symboliques : « C'était, dit-il, un immense édifice à quatre faces; l'une rouge, l'autre blanche, la troisième jaune, la quatrième verte. Au milieu s'élevait un bâtiment de sept étages en retraite les uns sur les autres, chacun ayant quarante coudées de hauteur. Le dernier formait un salon (*ivân*) entièrement en marbre et couvert d'une seule dalle de marbre. Aux quatre coins de ce salon, on voyait des figures de lions; elles étaient creuses, et quand le vent s'engouffrait dans leurs gueules, elles rendaient des sons semblables à des rugissements[1]. » C'est aussi une disposition caracté-

[1] Caussin de Perceval, t. I, p. 75.

ristique de l'architecture chaldéo-assyrienne — nous l'avons déjà vu plus haut — que les portiques composés de colonnes légères, le plus souvent en bois, revêtues de feuilles de métal, telles que les décrit Agatharchide. Seulement, à Babylone et à Ninive, c'était de bronze qu'on enveloppait ces colonnes, tandis que dans le Yémen on y employait l'or et l'argent, tant les métaux précieux y étaient abondants par suite du commerce indien.

On a quelques cylindres et autres pierres gravées de travail sabéen. Les musées européens renferment un certain nombre de bas-reliefs qui représentent des guerriers du Yémen montés sur des chameaux, ou des scènes de sacrifices aux dieux indigènes. Enfin plusieurs des tables de bronze trouvées à Amrân et conservées maintenant au Musée britannique, tables qui portent des dédicaces religieuses en caractères himyaritiques, nous offrent des ornements et des figures symboliques. Malheureusement ces rares monuments de l'art sabéen sont tous d'une date relativement récente et portent la trace manifeste de l'influence de l'art grec. Ils ne peuvent donc pas nous donner une idée suffisante de ce que devait être le style de la plastique yéménite à une époque antérieure. On y retrouve cependant encore, même sous l'influence hellénique, des types, des représentations symboliques empruntés à la culture chaldéo-assyrienne, par exemple les deux sphinx ailés affrontés, ayant entre eux une plante sacrée.

L'art de l'agriculture était savant et développé dans la civilisation antique de l'Arabie méridionale. Les méthodes d'irrigation, chose de la plus grande importance sous ce climat équatorial, étaient surtout parvenues au plus haut degré de perfectionnement, et ceci est encore un point de contact incontestable avec la civilisation babylonienne, dont celle des Sabéens procédait d'une manière si évidente. Ce à quoi les anciens ingénieurs du Yémen excellaient principalement, en matière d'irrigations artificielles, était la construction, dans les hautes vallées, de barrages puissants qui créaient de vastes réservoirs permanents, remplis au moment de la saison des pluies, et fournissant pendant la saison sèche, des eaux pour l'arrosement de toute la contrée inférieure. Presque tous les centres importants de population avaient dans leur voisinage un barrage de ce genre, d'où dépendait la fertilité des vergers qui les entouraient. Le plus célèbre de tous était la digue de Mareb, dont la rupture, vers l'an 150 de l'ère chrétienne, fut un des événements capitaux de l'histoire ancienne du Yémen et dont les restes



Bas-relief himyaritique[1].

[1] Au musée du Louvre. Ce monument provient du Yémen. MM. J. et H. Derenbourg traduisent ainsi l'inscription : « Image et monument de Idjl, fils de Sadlat Qorain (?). Et puisse Athar l'Oriental frapper quiconque le gratterait. » J. et H. Derenbourg, *Monuments sabéens et himyarites du Louvre*, p. 11 (Paris, 1886).

subsistent encore de nos jours. Ajoutons que les auteurs arabes signalent à côté de Sanâa une autre digue, qui ne le cédait guère en importance à celle de Mareb.

§ 7. — RELIGION.

C'est aux seules inscriptions peu antérieures à l'ère chrétienne, que nous devons les renseignements, bien incomplets encore, que nous possédons sur l'ancienne religion du Yémen. Cette religion était fille de celle des Chaldéens ; elle émanait de celle de Babylone et du bassin de l'Euphrate, et jusqu'à la prédication de l'islamisme, elle resta foncièrement la même.

Nous y retrouvons, en effet, la plupart des mêmes personnages divins, avec leurs noms conservés sans altération. Car il est impossible de ne pas reconnaître les dieux chaldéo-assyriens Ilu, Bel, Samas, Istar, Sin, Samdan, Nisruk, dans les dieux du Yémen Il, Bil, Schams, Athtor, Sin, Simdan, Nasr. Pour ce dernier même, le rapprochement est rendu encore plus certain par ce que nous disent plusieurs auteurs musulmans, que Nasr était représenté avec une tête d'aigle, car c'est le type habituel des représentations de Nisruk sur les monuments de Babylone et de Ninive. Ne pourrait-on pas aussi assimiler au Salman des rives de l'Euphrate le dieu spécialement protecteur de la ville d'Aden, Yathâa, dont le nom est une exacte traduction de celui de Salman et caractérise aussi un dieu « sauveur ? »

Dans la religion de l'Assyrie et de Babylone, avons-nous dit plus haut, lorsqu'on s'élevait aux conceptions qui en avaient été le point de départ, on retrouvait la notion fondamentale de l'unité divine, défigurée par les rêveries du panthéisme ; les dieux secondaires n'étaient, en réalité, que les attributs et les manifestations personnifiées du Dieu suprême et unique, qui était le grand Tout dans lequel toutes choses se confondent et s'absorbent. Cette conception monothéiste fondamentale est très clairement empreinte dans ce que nous savons de la religion du Yémen. Le culte de Il, c'est-à-dire de la divinité conçue de la manière la plus haute, la plus compréhensive, la plus rapprochée du monothéisme, y avait une extension que jamais le culte d'Ilu n'eut à Babylone et dans la Chaldée ; le nom de Il avait un sens fort analogue à celui d'*Allah* dans la doctrine de Mahomet. Particulièrement sous le surnom d'Il-Makah,

« le dieu qui exauce, » c'était le dieu dont le culte était le plus général, celui qui avait des temples dans le plus grand nombre de localités, auquel était dédié le principal sanctuaire de Mariab, la capitale : c'était, en un mot, le dieu national par excellence.

On s'attachait à faire entrer son nom dans la composition des noms propres des particuliers, comme gage de la protection céleste, et on lui donne des épithètes qui attestent la vaste compréhension de ses attributs et de ses perfections : il est le Seigneur par excellence, le protecteur, le sauveur, l'élevé, le juste, le miséricordieux.

D'ailleurs, ces perfections du dieu Il deviennent elles-mêmes de véritables divinités distinctes et ayant leur personnalité propre; elles sont envisagées comme autant de dieux indépendants les uns des autres. On peut donc dire que, de même qu'à Babylone, en Assyrie, en Phénicie, chez les populations syriennes, en un mot dans toutes les religions de la même famille, la plupart des noms des dieux du Yémen, — qu'il soient identiques à ceux de Babylone ou qu'ils aient une physionomie particulière — sont des épithètes ou des qualifications, ce qui caractérise bien nettement toutes ces personnes divines comme des qualités ou des attributs de l'être absolu, considérées à un point de vue distinct. C'est ainsi que nous avons : Bil, « le seigneur; » Rahman, « le miséricordieux ; » Yathâa, « le sauveur ; » Haubas, « le lumineux ; » Samah, « l'élevé ; » Koulâl, « le parfait ; » Simdan, « le puissant ; » Dhamar, « le protecteur. » Ces noms sont employés simultanément sur les mêmes monuments comme ceux de personnages distincts. Il faut joindre encore à cette catégorie d'appellations celle de Dhou-Samawi, « le seigneur des cieux, » correspondant tout à fait exactement au Baal-Samaïn de la Phénicie.

A côté de cette subdivision philosophique de la puissance et de l'essence divine, qui rappelle de si près ce que nous avons vu à Babylone, on observe également dans le Yémen la subdivision plus grossière, géographique et politique, qui prédominait en Phénicie. Aussi souvent que les attributs divins, les sanctuaires locaux donnent, eux-mêmes, naissance aux divinités secondaires. Dans une inscription du Musée britannique, Il-Makah de Harân et Il-Makah de Nâaman sont invoqués comme deux divinités différentes, de même que, dans les inscriptions assyriennes, Istar d'Arbèles et Istar de Ninive. On ne cite presque jamais le nom d'un dieu sans lui donner le titre de seigneur de tel ou tel endroit; ainsi Il-Makah est seigneur de Harân, de Nâaman, d'Awam ou de

Aaram; Athtor, seigneur de Doudh; Sin, seigneur d'Alam; Yathâa, seigneur d'Aden; Schams, dame de Ghazharan. Il est aussi des divinités, particulièrement des divinités féminines, qui ne sont pas désignées dans les inscriptions par un autre nom que celui du Seigneur ou de la Dame de tel ou tel endroit, exactement comme le Baal-Tars et le Baal-Sidon de la Phénicie ; telles sont les déesses Dhat-Hami, « la dame de l'enceinte sacrée, » et Dhat-Bâadan, « la dame de Bâadan. » Ce système théologique avait été produit chez les Sabéens par des causes analogues à celles qui y avaient également donné naissance chez les Phéniciens, à savoir, le morcellement féodal du pays et l'esprit de particularisme des diverses localités du Yémen.

Le seul culte qui, d'après les inscriptions paraisse avoir été commun à toutes les parties du pays, consiste dans la triade qui représente la planète Vénus, le Soleil et la Lune ; nous avons vu ailleurs que cette triade est aussi le fondement de la religion babylonienne. Mais la religion du Yémen, dans la conception de ses dieux secondaires et dans son esprit général, avait pris un caractère astronomique et sidéral encore plus marqué que dans les cultes de Babylone, où ce point de vue tenait pourtant une bien grande place. Placés sous un climat où l'éclat du ciel est incomparable, frappés de la merveilleuse harmonie des étoiles et du rôle actif du soleil dans la végétation, les Sabéens avaient fini par tout rapporter dans la nature aux astres et particulièrement au plus éclatant d'entre eux.

L'antique religion du Yémen était donc avant tout solaire. C'est dans le soleil que les Sabéens voyaient la manifestation la plus complète, la plus haute et la plus pure de l'être divin ; ils l'adoraient comme la divinité par excellence. Tous les noms-épithètes que nous citions tout à l'heure comme ayant donné naissance à des personnages distincts, se rapportent au soleil, à ses fonctions, à ses attributs, à ses effets et aux différentes phases de sa révolution considérés séparément. Bil, Rahman, Yathâa, Haubas, Samah, Koulâh, Simdan, Dhamar, Dhou-Samawi sont le soleil envisagé sous des points de vue différents, selon les effets variables qu'il produit sur la nature, selon la position qu'il occupe à un moment déterminé sur la voûte azurée. En tant que l'astre lui-même, sous sa forme matérielle et visible, il était adoré comme une divinité féminine sous le nom de Schams. Et ceci rentre exactement dans ce que nous avons dit plus haut de la nature des personnages féminins dans les régions du bassin de l'Euphrate et de la Syrie : car,

dans ces religions, la déesse est qualifiée de « manifestation » du dieu mâle auquel elle correspond ; elle est pour ainsi dire une forme subjective de la divinité primitive, une deuxième personne divine, assez distincte de la première pour pouvoir lui être associée conjugalement, mais pourtant n'étant autre que la divinité elle-même dans sa manifestation extérieure. Aussi, bien que les inscriptions nous fournissent moins de renseignements sur les déesses que sur les dieux du Yémen, on y recueille des indices certains de ce que chaque dieu mâle était, dans la religion de ce pays comme dans celles de Babylone et de la Syrie, doublé d'une divinité féminine exactement correspondante, qui n'était autre que lui-même considéré sous une autre forme.

Il répondait à Ilahat, dont le nom se retrouve dans celui du château-fort de Bit-Ilahat, près de Sanâa. Le dieu Athtor ou Athtar, si fréquemment nommé dans les inscriptions himyaritiques, était un personnage mâle, père de Sin ; en même temps, il correspond à un personnage féminin dans toutes les religions appartenant au même groupe, dans celles de Babylone et de l'Assyrie, comme dans celles des populations syro-phéniciennes. Athtor est donc une forme masculine, ou plus exactement une forme androgyne de la Vénus orientale, étroitement analogue à la *Vénus barbata* de Chypre et au « roi Astarté, dieu solaire » d'une des inscriptions phéniciennes d'Oumm-el-Awamid. C'est le même nom que celui de la déesse *Istar*, nom qui, on le voit, n'a pas, en assyrien même, la forme féminine marquée en Syrie par l'addition d'un *tau*, d'où le nom grec Ἀστάρθη. Le dieu Athtor est mentionné dans les textes cunéiformes du règne d'Assurbanipal, comme le nom d'un des dieux principaux des Arabes : *Atar-Samaïn*, « Atar des cieux » est, dans ces inscriptions, la grande divinité du pays de Kitrai (Cédar) et des deux tribus voisines de Isda et de Alu. Le caractère androgyne du dieu Athtor permet de croire qu'il a une communauté d'origine avec la déesse égyptienne Hathor, dont les Pharaons introduisirent le culte sur la côte occidentale de la presqu'île arabique.

A côté du soleil, que nous venons de montrer comme la divinité principale de la religion des Sabéens, les autres corps célestes étaient aussi adorés par eux comme des manifestations, moins importantes sans doute, mais frappantes encore, de l'être divin, comme des dieux secondaires émanés de sa substance. Sin était la lune, personnifiée comme un dieu mâle, de même qu'à Babylone et dans les religions de la Phé-

nicie et de l'Asie-Mineure. On rendait aussi un culte important aux cinq planètes, dont nous ne connaissons pas les appellations originales dans la langue himyarique, aux principales constellations, à quelques-unes des étoiles fixes, remarquables par leur éclat et leur grandeur, comme Aldébaran (l'œil du Taureau), Sohail (Canopus) et Schâart loboûr (Sirius), enfin aux Pléiades et à toutes les légions de l'armée céleste.

En somme, la religion du Yémen telle qu'elle se présente à nous dans les inscriptions dédicatoires provenant des temples de Mariab, de Khariba, de Sanâa, d'Amrân et d'Abiân, particulièrement explorées par M. Joseph Halévy, était le développement, la forme raffinée et compliquée, sous l'influence des sanctuaires de l'Euphrate, d'une religion plus simple et plus primitive, qui s'était maintenue intacte jusqu'à l'islamisme dans l'Oman et dans une portion du Yémen, et dont il subsiste encore bien des vestiges dans les usages populaires des habitants de l'Oman. Cette dernière était le *sabéisme* proprement dit, sur lequel les auteurs du commencement de l'islamisme, qui l'avaient vu encore en vigueur, nous fournissent des détails extrêmement précieux et circonstanciés.

Le sabéisme, dans sa simplicité première, paraît s'être étendu d'abord à toutes les populations de l'Arabie. C'était une religion sans images, sans idolâtrie et sans sacerdoce. On y adorait les sept planètes et principalement le soleil, dans leur réalité même; on leur adressait les invocations directement, tandis que ces corps sidéraux se montraient présents dans le ciel. Les adeptes du sabéisme célébraient un jeûne de trente jours en l'honneur de l'ascension du soleil dans le ciel et du renouvellement des phénomènes de la végétation, avant l'équinoxe du printemps, et une grande fête annuelle, qui était pour eux la première de toutes, le jour où le soleil entrait dans le signe du Bélier; cette fête est encore solennisée publiquement dans tout l'Oman, bien que les habitants fassent profession de la foi musulmane, mais d'un islamisme très corrompu et schismatique. Après une première invocation matinale au soleil levant, la face tournée vers cet astre, les sectateurs de cette religion priaient sept fois par jour la milice céleste en se tournant vers le nord. Ils n'avaient pas de prêtres réguliers, constituant un corps hiérarchique, mais les fonctions fort simples du culte étaient remplies par les chefs des tribus et des familles.

De l'esprit de cette religion primitive, il resta toujours, chez les

habitants du Yémen, une tendance qui empêcha chez eux un développement d'idolâtrie aussi grand qu'à Babylone ou à Ninive. Sans doute, on signale des images de divinités comme étant l'objet des adorations publiques dans quelques-uns de leurs temples les plus importants; mais les écrivains classiques et ceux de l'Arabie musulmane sont d'accord pour les représenter adressant directement leur culte aux astres, dans les sanctuaires situés sur les hauts lieux ou aux sommets de pyramides pareilles à celles de la Chaldée, plutôt que les adressant à des idoles. Ils adoraient aussi, dans quelques temples, comme des images naturelles des dieux ou plus exactement comme des objets où résidait l'essence divine, — de la même manière que dans les cultes syro-phéniciens, — certaines pierres regardées comme tombéees du ciel et analogues aux bétyles de la Phénicie, certaines sources ou bien certains arbres, tels que le fameux palmier de Nedjrân, que l'on parait comme une femme, dans les jours de fête, de colliers d'or et d'étoffes précieuses de même qu'on habillait les bétyles dans les pays syro-phéniciens.

Les textes, probablement tous postérieurs au commencement de l'ère chrétienne, qu'on a recueillis à Abiân, près Aden, nous font connaître, avec les noms des dieux locaux, quelques particularités de leur culte. Un des plus importants mentionne un temple du dieu Yathaâ, élevé par un eunuque et son frère, en souvenir des bienfaits qu'ils ont reçus de cette divinité : « Abd-Schams Asslam, eunuque de notre seigneur le tobbâ Schourabhil, roi de Saba, et son frère Mart'ad, esclave du roi, fils de Wal, serviteur et esclave des rois de Saba, ont consacré le temple de Yathaâ et ont construit un autel de sacrifices à Yathaâ, dans le jour de Nouf, dans l'année de Samahâli, fils de Ilascharh, fils de Samahâli, parce que Yathaâ les a exaucés conformément à leur prière, parce que Yathaâ les a préservés, et il maintiendra cette promesse qu'il a faite. Et ils ont offert à Yathaâ, seigneur de Aden, leur présent et leur offrande, un poids d'or et d'argent, de métal en lingots et d'espèces monnayées, pour leur propre salut et le salut de notre ville de Aden, de notre château ici présent de Abian, de ses seigneurs et de leur roi, ainsi que pour leur heureuse fortune. Au nom de Athtor, au nom de Haubas, au nom de Il-Makah, au nom de Yathaâ, au nom de Dhat-Hami, au nom de Dhat-Bâdan, et au nom des dieux et déesses de notre cité de Aden. »

D'autres stèles sont érigées par des individus qui offrent aux dieux

des fruits, des images, des statues en pierre et même en or, soit à titre d'ex-voto, soit pour solliciter la faveur céleste, ou la protection divine contre des ennemis, contre les maladies, le mauvais sort ou d'autres dangers.

Mais, ni les inscriptions, ni les récits des auteurs arabes ne nous fournissent des détails bien précis sur les cérémonies du culte chez les anciens habitants du Yémen. Nous voyons seulement dans les textes épigraphiques, dont la plus grande partie a été recueillie par M. Halévy,



Stèle himyaritique[1].

que les dieux étaient adorés dans des temples *(beit)* élevés par la piété des souverains ou des particuliers et enveloppés d'une enceinte sacrée *(hami, haram)*. Chacun de ces temples était dédié spécialement à un personnage divin, mais il y était entouré de toute une troupe de dieux syntrones, comme disaient les Grecs. Dans les enceintes sacrées, on offrait des sacrifices sanglants, de bœufs, moutons ou chameaux. Dans les temples, on dédiait des statues, des tables votives, des vases précieux, des lingots d'or et d'argent. Les sanctuaires possédaient aussi

[1] Trouvée au Yémen et publiée par Gildemeister dans la *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, t. XXIV, 1870, p. 178.

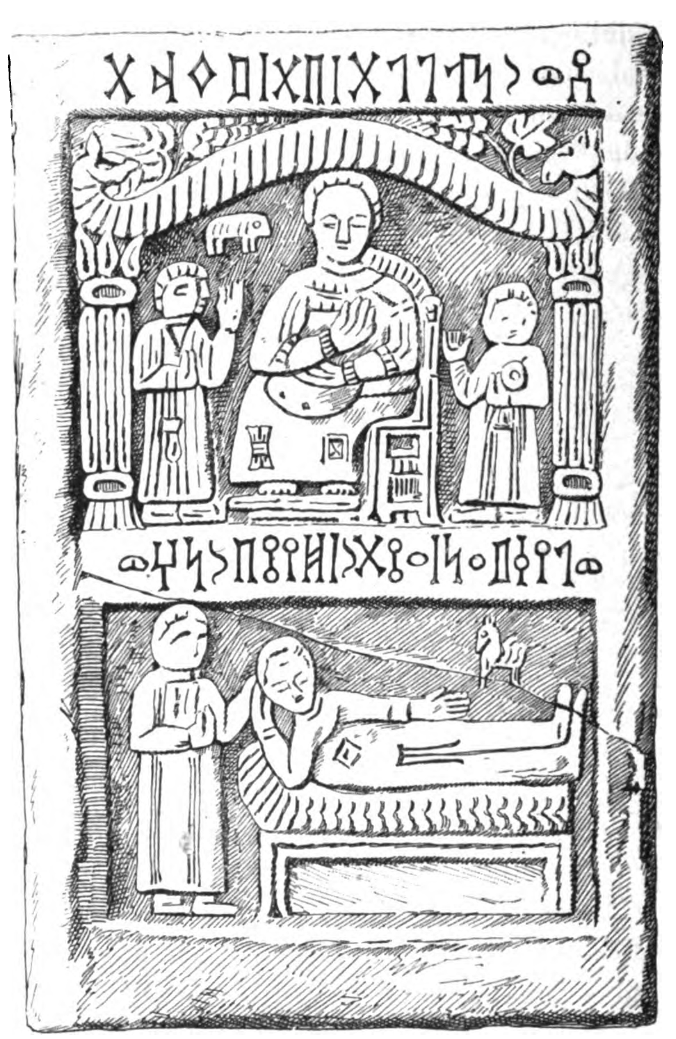
des terres, des troupeaux et des esclaves, donnés au dieu par les dévots. Enfin, c'était un usage habituel, et dont les inscriptions nous fournissent beaucoup d'exemples, que celui de se consacrer solennellement, soi-même, sa famille et ses biens, au service de telle ou telle divinité.

Un usage qui jouait un grand rôle dans tous les cultes syro-phéniciens était celui des grands pèlerinages annuels vers certains sanctuaires particulièrement vénérés, où se célébrait une fête accompagnée d'une foire de plusieurs jours. Les pays araméens avaient aussi les fameux pèlerinages de Harrân et de Bambyce, la Phénicie celui du temple de Melqarth à Tyr. Mais de toutes les contrées de l'Asie antérieure, celle où cette coutume religieuse avait pris les plus grands développements était l'Arabie. Nous parlerons, dans les chapitres suivants, des pèlerinages de l'Arabie Pétrée et du Hedjâz, surtout du plus important de tous, celui de la Caâba de la Mecque. Chez les Sabéens du Yémen l'habitude était la même.

Un très grand nombre de pèlerins de cette région se rendaient chaque année à la Mecque. Les écrivains classiques signalent aussi leur affluence à la fête annuelle de Bambyce ; mais dans leur pays même, il y avait d'autres centres de pèlerinages. Une inscription copiée par le voyageur français Arnaud dans les ruines du temple d'Il-Makah à Mariab, parle de ceux que l'on faisait à ce sanctuaire. Il ressort de la teneur de plusieurs des tables de bronze du Musée Britannique et découvertes à Amrân, qu'il y avait aussi dans ce lieu un pèlerinage considérable en l'honneur du même Il-Makah. Les écrivains musulmans parlent de ceux qui s'organisaient à Tebâla pour les fêtes d'un dieu qu'ils appellent Dhou-Kholoçâ et qui paraît avoir été une des formes du soleil ; le temple de Tebâla était l'objet d'un tel concours et d'une telle vénération qu'on l'avait surnommé la Caâba du Yémen[1] : ce fut Mahomet lui-même qui le fit détruire. Les auteurs du temps de l'islamisme parlent aussi des pèlerinages de Sanâa en l'honneur d'un dieu qu'ils appellent Rayâm, nom peut-être altéré comme le sont souvent sous leur plume les noms himyariques. Il y en avait d'autres qui n'étaient fréquentés que par les gens d'une seule tribu ou d'une seule province. Tels étaient ceux des Benou-Madhidj à Djorasch, en l'honneur de Yaghouth ; ceux des Benou-Mourâd et de la tribu de Khaywân, en l'hon-

[1] Caussin de Perceval, t. I, p. 110.

neur de Yâuk, ceux des Dhou-Kelâ en l'honneur de Nasr, ceux enfin des habitants du pays de Khaulân, en l'honneur du dieu Amm-Anas, auquel ils consacraient une portion de leurs champs et de leurs troupeaux, vouant une autre portion au dieu suprême, c'est-à-dire à Il.



La stèle de Ghalilat.

Les habitants anciens du Yémen croyaient à la vie future. C'est un fait positivement établi, bien que nous ne connaissions ni leurs rites funèbres, ni leurs idées précises sur le sort des âmes après la mort. Ce que les inscriptions nous apprennent seulement, c'est que dans les familles de la caste supérieure, de la caste des guerriers jectanides, les ancêtres morts étaient tenus pour divinisés et recevaient un culte de

famille. Aussi, très souvent l'auteur d'une dédicace religieuse, qui finit en invoquant les principaux dieux de l'Olympe yéménite, invoque-t-il, en même temps qu'eux, de la même manière et sur le même rang, son père défunt, ses ascendants les plus rapprochés et les auteurs de sa race[1]. Un des plus curieux exemples que nous puissions citer de cette déification des morts est le bas-relief d'une stèle publiée par M. Clermont-Ganneau[2]. L'inscription porte : « Image de Ghalilat, fille de Mofaddat; que Athtor frappe celui qui la détruira. » Les deux registres du bas-relief nous montrent successivement la mort de Ghalilat, puis son apothéose et son adoration par ses descendants. Dans cette dernière scène, Ghalilat est figurée assise, avec des proportions surhumaines, signe de la transfiguration divine. Comme de raison, ce culte n'existait que chez les familles de sang noble; on n'en trouve aucune trace dans les castes inférieures.

[1] Voy. Fr. Lenormant, *Le culte des ancêtres divinisés dans l'Yémen*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* pour 1867.
[2] *Journal asiatique*, mars-avril, 1870, p. 302 et suiv.

CHAPITRE III.

LE HEDJAZ

---

§ 1. — LA LÉGENDE ARABE D'ISMAEL

L'importance religieuse de la Mecque, bien antérieure à l'islamisme, a eu pour résultat de concentrer sur cette localité tous les souvenirs traditionnels des Arabes au sujet de l'histoire primitive du Hedjâz. Ces souvenirs nous représentent les environs de la cité sainte comme le berceau d'où sont sorties toutes les tribus ismaélites, et sous l'empire de la doctrine musulmane ils ont pris la forme d'une légende groupée autour du personnage d'Ismaël, légende dont une portion est empruntée manifestement à la Bible, mais dont une autre et importante partie constitue non moins évidemment une tradition antique et nationale, systématiquement arrangée par Mahomet au point de vue de ses idées religieuses. Nous allons, comme nous l'avons déjà fait pour les traditions du Yémen relatives aux Adites, reproduire d'abord cette légende, telle qu'elle se lit dans le Coran et dans les historiens qui ont écrit sous l'influence de ce livre religieux ; puis nous essayerons de déterminer, à la suite de Caussin de Perceval, les souvenirs positifs et les éléments de vérité qu'elle renferme.

Quand Abraham, dit la légende, eut chassé de sa tente Hagar et son fils Ismaël, il les fit conduire dans le désert à l'endroit où se trouve aujourd'hui la Mecque. « Hagar eut bientôt épuisé le peu de provisions qu'elle avait. Dans son désespoir, elle parcourait à grands pas l'espace qui s'étend entre les collines Safa et Marwa, cherchant en vain de l'eau pour étancher sa soif et celle de son fils. Pendant ce temps, le petit Ismaël, se voyant loin de sa mère, se mit à pleurer et à frapper la terre du pied. Une source parut aussitôt. Aux cris de son enfant, Hagar accourut, et aperçut l'eau qui jaillissait. A cette vue, elle fut remplie de joie, et, craignant que l'eau ne se perdît, elle apporta de la terre qu'elle

plaça autour de la source, de manière à former un bassin. C'est cette même source qui alimente encore maintenant, disent les musulmans, le puits célèbre nommé *Puits de Zemzem*.

« Il y avait dans cette contrée une tribu d'Amâlica, qui campaient du côté du mont Arafât. Deux de ces Amâlica erraient, pressés par la soif, en cherchant des chameaux égarés. Ils remarquèrent des oiseaux qui voltigeaient et s'abattaient au pied d'une colline, et jugèrent qu'il devait se trouver de l'eau en cet endroit. Guidés par cet indice, ils arrivèrent près de la source, et dirent à Hagar : « Qui es-tu? Quel est cet « enfant? Et d'où vient cette eau? Nous n'en avons jamais vu ici, « depuis des années que nous habitons ce désert. » Lorsque Hagar eut répondu à leurs questions et leur eut appris le miracle opéré en faveur d'Ismaël, ces Arabes conçurent pour son fils et pour elle un grand respect. Ils lui demandèrent la permission de s'établir avec eux auprès de cette eau. Hagar y ayant consenti, la tribu transporta son camp en ce lieu.

« Ismaël grandit parmi les Amâlica. Il était parvenu à l'âge viril quand sa mère mourut. Les Amâlica se dirent alors entre eux : « Cette source « appartient à ce jeune homme ; c'est pour lui que le ciel l'a fait jaillir. « S'il quitte cet endroit, elle tarira sans doute. » Dans cette pensée, et pour fixer irrévocablement Ismaël parmi eux, ils le déterminèrent à épouser une jeune fille Amâlica, qu'Ibn-Kaldoun nomme Amâra, fille de Saïd. » (Caussin de Perceval.)

La légende raconte alors une visite d'Abraham à son fils absent, à la suite de laquelle le patriarche donne à Ismaël le conseil de répudier sa première femme. Nous omettons les détails de l'anecdote, qui n'ont aucun intérêt historique.

« Sur ces entrefaites, deux nouvelles tribus vinrent planter leurs tentes près des Amâlica. Ces tribus étaient les enfants de Djorhom et ceux de Catoûra. Le chef des premiers se nommait Modhadh ; le chef des seconds, Samayda. Les Amâlica, voyant avec déplaisir ces nouveaux venus, formèrent le dessein de les expulser. Mais, depuis quelque temps, les hommes de cette tribu se livraient entre eux à des injustices et à des violences qui avaient excité le courroux céleste. Dieu, pour les punir d'avoir profané une terre à laquelle il avait attaché un caractère de sainteté, suscita contre eux des fourmis, qui les forcèrent de s'éloigner. Les Djorhom et les Catoûra demeurèrent ainsi en possession du pays. Ismaël resta au milieu d'eux, et contracta avec eux une

alliance, en épousant la fille du chef djorhomite Modhadh. Cette fille est appelée par les uns Râla, par les autres Sayyida. »

Le nouveau mariage d'Ismaël obtint la pleine approbation d'Abraham. C'est alors que la légende place la construction de la fameuse Caâba par Abraham et son fils. Nous aurons à revenir sur cette partie de la tradition lorsque nous nous occuperons, un peu plus loin, du culte de la Caâba. Ismaël, ajoutent les musulmans, remplit en même temps la double mission de patriarche et de prophète ; il fut chargé par Dieu de prêcher la vraie foi aux populations diverses de l'Arabie et réussit à convertir les Djorhom et les Catoûra. Il mourut enfin à l'âge de cent trente ans.

« Abraham et Ismaël, dit avec toute raison Caussin de Perceval, doivent être considérés dans ces traditions comme des personnages symboliques, qui représentent leur postérité. Les récits, expliqués dans ce sens, offrent des vestiges manifestes de faits réels. » On y reconnaît la race des Ismaélites croissant progressivement au milieu des populations qui se succédèrent dans le Hedjâz et le Tihâma. Ce sont d'abord les Amâlica de race pure, les plus anciens habitants que l'histoire nous montre dans cette partie de l'Arabie. Ils sont chassés par la coalition de deux nouveaux éléments qui surviennent ; les Djorhom, appartenant à la race jectanide et représentés dans sa généalogie, au livre de la Genèse, par le personnage d'El-Modad, puis la fraction des Amâlica désormais soumise à des chefs descendus d'Abraham et de Céthura, les Catoûra, souche des Madianites. La postérité d'Ismaël, du moins une partie, celle qui, dans la table généalogique de la Genèse, est donnée comme l'aînée, fait alliance avec les nouveaux possesseurs du sol, demeure au milieu d'eux et continue à augmenter rapidement de nombre et d'importance.

§ 2. — COMMENCEMENT DE LA DOMINATION DES DJORHOM

Les traditions arabes nomment les douze fils d'Ismaël exactement de la même manière que la Bible. Nous l'avons vu plus haut, parmi les tribus que représentent ces différents personnages, la plupart s'établirent dans le Nedjd. Une seule demeura dans le Hedjâz et plus spécialement dans le Tihâma au milieu des Djorhom ; ce furent les descendants de Nâbit, le fils aîné d'Ismaël. Les souvenirs nationaux de l'Arabie

sont invariables sur ce point. Les prophètes hébreux citent, du reste, à plusieurs reprises les gens de Nâbit comme une des plus grandes tribus de l'Arabie.

Nâbit, disent les historiens musulmans, succéda à son père Ismaël dans les fonctions de gardien ou ministre de la Caâba. A sa mort, l'intendance du temple passa aux Djorhom. Ce fait, inexplicable tel qu'il se présente dans les écrivains de l'islamisme, serait de nature à faire croire que les Djorhom jectanides étaient les véritables fondateurs de la Caâba, que la tradition de ce fait avait été conservée jusqu'au temps de Mahomet, et que ce dernier n'inventa d'attribuer la construction du fameux sanctuaire à Ismaël et à Abraham que pour justifier, dans son système religieux, le culte dont il continuait à le laisser environné.

Le chef des Djorhom qui, le premier, tint les fonctions de gardien de la Caâba, est encore appelé Modhadh. La postérité d'Ismaël se réunit autour de lui, et Modhadh se fixa avec elle dans la partie supérieure du terrain où se forma, longtemps après, la ville de la Mecque. Les Catoûra, qui habitaient les mêmes lieux, s'installèrent dans la partie basse avec leur chef Samayda. Modhadh et Samayda partageaient l'autorité. Le premier percevait des droits sur les voyageurs qui entraient par en haut, le second sur ceux qui arrivaient par en bas, dans la localité occupée par le campement de la colonie rassemblée près de la Caâba.

Cet état de choses eut un terme. La rivalité se mit entre les deux princes, chacun d'eux aspirant à la supériorité du pouvoir. Enfin la guerre éclata. Les Ismaélites faisaient cause commune avec Modhadh. Après un combat dans lequel périt Samayda, les Catoûra vaincus entrèrent en pourparlers. Quelques-uns se soumirent à Modhadh et le reconnurent pour roi de la contrée. La plupart s'éloignèrent et se retirèrent au nord, vers les cantons voisins du golfe Elanitique où habitait la masse principale de la nation des Catoûra ou Madianites, et où la Bible nous les montre toujours. Cette bataille entre Modhadh et Samayda, célèbre dans les traditions de l'Arabie, fut, ajoutent les auteurs musulmans, la première violation sanglante du territoire sacré de la Mecque.

Il serait oiseux de rechercher, avec quelques critiques occidentaux, si le Modhadh et le Samayda qui figurent dans ce récit doivent ou non être assimilés aux personnages homonymes que nous avons déjà vu figurer dans la légende d'Ismaël. Dans l'un et l'autre cas, ces deux noms ne sauraient être pris pour réels. Ce sont ceux qui prédominaient parmi les chefs des Djorhom et des Catoûra, et de même que celui

d'El-Modad dans la Genèse, ils ne sont pas pris dans une autre intention que de personnifier ces deux races en antagonisme pour la possession du canton de Tihâma où la Mecque fut construite plus tard.

Les Catoûra ou Madianites une fois expulsés, les Djorhom demeurèrent pour un grand nombre de siècles les maîtres incontestés du pays. La tribu qui se rattachait à Ismaël par Nâbit vivait au milieu d'eux, dans les liens d'une étroite alliance et sur le pied d'une complète égalité. Faible au début, elle grandit avec le temps en puissance et élargit les bornes de son influence sur les tribus voisines. « Il est presque superflu de faire observer que le théâtre des faits relatifs à l'histoire primitive de la race d'Ismaël, circonscrit par les traditions arabes à la vallée de la Mecque, doit évidemment être étendu à un plus vaste espace. La notion d'une lutte entre les familles auxquelles on donne ainsi la Mecque pour résidence, est, du reste, le seul document qu'offrent les écrivains arabes sur l'histoire des Ismaélites pendant un grand nombre de siècles. Une immense lacune est ouverte ici dans la suite généalogique des enfants d'Ismaël, sans qu'on puisse, de l'avis des auteurs les plus judicieux, y placer aucun nom avec une apparence même de vraisemblance. Depuis la génération de Nâbit et de Caydar, le premier rejeton de la tige d'Ismaël que l'on connaisse, ou que l'on croie connaître d'une manière certaine, est Adnân, un des ancêtres de Mahomet. La distance entre Adnân et Ismaël est estimée, par Tabari et autres auteurs, à quarante générations. Ibn-Khaldoun pense que cette évaluation est encore trop faible, et il a sans doute raison. » (Caussin de Perceval.) Adnân vivait en effet un peu plus d'un siècle avant notre ère.

§ 3. — LES ISRAÉLITES A KHAYBAR ET A YATHRIB

Les Arabes qui habitaient la Mecque, vécurent pendant de longs siècles sous des tentes, en campement permanent. Il n'y avait pas en ce lieu d'autre édifice que la Caâba. La ville même ne commença à être construite qu'après l'ère chétienne. Dès une époque extrêmement ancienne, au contraire, il y eut des villes à Khaybar et à Yathrib.

Les fondateurs de ces villes avaient été les Amâlica, qui furent en effet, nous l'avons déjà dit, les premiers habitants historiquement connus du Hedjâz proprement dit. La légende raconte qu'un chef des Amâlica nommé Yathrib bâtit la ville à laquelle il donna son nom. Le pays était

alors abondant en sources, riche en palmiers ; attirée par les avantages du sol, la population qui s'y établit devint sédentaire et s'adonna à l'agriculture.

La possession de Khaybar, Yathrib et autres points du Hedjâz passa des Amâlica à des colonies juives, soit immédiatement, soit après un long intervalle. Les opinions des Orientaux varient à cet égard.

« Les uns disent qu'une armée envoyée par Josué contre les Amâlica du Hedjâz ayant exterminé cette nation, une partie des Israélites qui composaient l'expédition resta dans le pays conquis, et se domicilia à Yathrib, Khaybar et lieux environnants.

« D'autres, et notamment l'auteur de l'*Aghâni*, font remonter à un temps un peu plus reculé la destruction de ces mêmes Amâlica, et l'établissement d'une population juive à leur place. Moïse, disent-ils, étant entré en Syrie, commanda à un corps considérable de troupes d'aller combattre les Amâlica, et de les massacrer tous sans en épargner un seul. Ces troupes envahirent le Hedjâz, vainquirent les Amâlica qu'elles y trouvèrent et les passèrent au fil de l'épée. Mais, touchées de la jeunesse et de la beauté du fils de leur roi Arcam, elles lui laissèrent la vie et se contentèrent de l'emmener captif. Moïse était mort quand elles revinrent en Syrie rejoindre leurs frères, auxquelles elles rendirent compte de leur expédition. « Nous avons, dirent-elles, mis à mort tous les ennemis ; « mais nous avons eu pitié de cet enfant, et nous l'amenons à Moïse, « pour qu'il décide de son sort. » On leur répondit : « En désobéissant « aux ordres du prophète, qui vous avait prescrit de ne faire grâce à « personne, vous avez commis un crime. Nous ne voulons plus vous « recevoir parmi nous et nous ne souffrirons pas que vous demeuriez en « Syrie. » Ainsi repoussés par leurs frères, ces soldats israélites retournèrent dans le Hedjâz, et adoptèrent pour patrie le pays de la nation qu'ils avaient vaincue. Ils se fixèrent à Yathrib et dans les régions voisines, y bâtirent des habitations et s'adonnèrent à la culture.

« Une autre tradition ajoute que David, forcé par la révolte de son fils Absalom de quitter son royaume, se retira, avec la tribu de Juda, chez les Juifs de Khaybar, et régna sur eux et leurs voisins pendant plusieurs années, jusqu'au moment où la défaite et la mort d'Absalom lui permirent de revenir à Jérusalem : depuis lors, dit-on, la colonie juive du Hedjâz demeura attachée et soumise aux princes de la race de David et fut une annexe du royaume de Juda. » (Caussin de Perceval.)

La divergence de ces récits prouve qu'il n'y avait que deux faits nettement établis par la tradition, l'occupation primitive du pays par les Amâlica et l'existence de colonies juives, qui, renforcées à diverses époques par des troupes nouvelles d'émigrants, se maintinrent jusqu'au temps de Mahomet. Mais pour l'époque de ces colonies, on ne savait rien de positif et chacun des historiens musulmans a cherché à se former un système qui pût faire coïncider de vagues traditions avec les notions plus ou moins confuses sur l'histoire des Israélites que le Coran a naturalisées chez les Arabes.

Si ces historiens avaient été en mesure de recourir directement au texte de la Bible, ils y auraient vu que l'émigration des colons qui allèrent s'établir dans le Hedjâz est formellement mentionnée avec sa date, dans le premier livre des Chroniques ou Paralipomènes[1], quand on y raconte comment, sous le règne d'Ézéchias, cinq cents familles de la tribu de Siméon s'en allèrent, sous la conduite de Phalthiah, Naariah, Raphaiah et Oziel, au delà du mont Séir, s'établir dans une contrée habitée par quelques restes d'Amalécites, qu'elles exterminèrent. C'est cette émigration des Siméonites qu'un savant hollandais, M. Dozy, a cru pouvoir, comme nous l'avons dit, faire aller jusqu'à la Mecque et s'y fixer, opinion qui aurait encore besoin aujourd'hui de preuves positives pour être acceptée comme fait historiquement certain.

Le langage de la Bible est d'accord avec les traditions recueillies par la majorité des écrivains arabes pour nous montrer des restes des Amâlica demeurés encore au moment de l'établissement de ces colonies à Yathrib, à Khaybar et dans toutes les localités où les Siméonites fixèrent leurs demeures. Mais ils n'étaient plus dès lors les seuls habitants du Hedjâz, ni maîtres du pays. Des tribus ismaélites avaient occupé plusieurs points comme Tayma; les nouveaux Thémoudites, tribu jectanide sortie du Yémen, étaient venus se fixer dans le canton de Medaïn-Salih. Mais la population dominante était la puissante nation des Djorhom, issue aussi de Jectan, qui s'était graduellement étendue sur tout le Hedjâz et qui en avait fait le centre d'un puissant royaume, dont nous parlerons dans le paragraphe suivant. Admis par les Djorhom à s'établir dans leur empire, les émigrés Siméonites formèrent depuis lors le fond principal de la population de Yatrib, de Khaybar et de quelques autres villes moins importantes. Mais ils ne s'étendirent pas

[1] IV, 42 et 43.

au delà de ces trois ou quatre points bien limités. Concentrés dans leurs villes, ils n'eurent aucune influence politique sérieuse sur le pays, et ils en suivirent toutes les vicissitudes.

§ 4. — L'EMPIRE DES DJORHOM. — LES INVASIONS ASSYRIENNES

Les traditions arabes racontent qu'à la même époque où Yârob établit la domination des Jectanides dans le Yémen, son frère Djorhom conquit tout le Hedjâz et y fonda un empire qui dura plusieurs siècles. On doit donc placer vers le même temps que la destruction de la monarchie des Adites, c'est-à-dire vers le commencement du VIII[e] siècle avant l'ère chrétienne, l'établissement d'une monarchie unitaire embrassant la totalité du Hedjâz, monarchie dans laquelle le rôle dominateur appartenait à la puissante nation des Djorhom, issue de Jectan comme les seconds Sabéens et que nous avons vue s'établir à la Mecque, posséder la garde de la Caâba, puis enfin refouler les Madianites vers l'Arabie Pétrée et s'étendre sur tout le pays.

Au reste, si les historiens de l'Arabie musulmane enregistrent, d'après les anciens souvenirs de leur patrie, l'existence de cet empire des Djorhom, ils ne savent absolument rien sur son histoire jusqu'à sa destruction par Nabuchodonosor. Mais la lecture des inscriptions cunéiformes assyriennes est venue, dans ces dernières années, nous apporter des éléments inattendus pour combler cette importante lacune des annales de la race arabe.

Les textes datant de l'empire ninivite, antérieurement à Teglath-palasar I[er], sont muets sur le compte de l'Arabie. Au reste, les rois assyriens de cette première période tournaient surtout leur attention vers les contrées de l'est; ce n'est que tard qu'ils s'occupèrent sérieusement de soumettre la Syrie et les autres contrées sises à l'occident de l'Euphrate. Ils ne paraissent pas avoir jamais pénétré dans la péninsule Arabique, et les seules tribus qu'ils combattirent dans cette direction furent celles qui avoisinaient immédiatement la rive droite de l'Euphrate, entre le fleuve et le grand désert de Syrie. Ces tribus nomades, dont les unes étaient araméennes et les autres purement arabes, menaçaient la Mésopotamie elle-même de leurs incursions, et par conséquent la sécurité du cœur de la monarchie était intéressée à ce qu'elles fussent

soumises. Aussi voyons-nous que dès le règne de Teglath-pal-asar I[er] on s'en occupait activement.

Au temps du second empire ninivite, lorsque la monarchie assyrienne, momentanément abaissée, se releva de ses ruines plus redoutable que jamais, un des principaux objets des efforts de cette puissance fut la soumission complète de la Syrie, le maintien de cette riche contrée dans l'obéissance, enfin l'affermissement définitif de la suprématie des armes d'Assur dans l'ouest par la conquête de l'Égypte et de l'Arabie. Les princes assyriens reconnurent en effet bientôt que toute prise de possession de la Syrie et de la Palestine ne saurait être que précaire tant que l'on ne s'est pas rendu maître de ces deux contrées, d'où peut toujours surgir une formidable invasion. C'est la vérité que nos croisés, au moyen âge, découvrirent trop tard et dont l'ignorance fut la principale cause des désastres qui amenèrent leur expulsion. Les Assyriens, habiles stratégistes, ne s'y trompèrent pas. Aussi, dès le règne de Teglath-pal-asar II, en même temps que les expéditions vers la Syrie devinrent plus fréquentes et plus sérieuses, en même temps que l'on s'étudia à rendre plus effective la sujétion des tributaires, souvent nominale plutôt que réelle, on se mit à s'occuper des affaires d'Arabie et à agir tantôt par les armes, tantôt par les négociations, de manière à étendre sur toute la péninsule l'influence directe et la suzeraineté de l'Assyrie.

Les inscriptions assyriennes nous montrent alors un empire compacte et fortement constitué dans le Hedjâz, où s'élèvent déjà de nombreuses villes. Les principales, que l'on cite comme appartenant à cet empire, sont Yatrib, dans l'intérieur des terres, Yanbo et Djeddah, « sur la mer. » Un roi, obéi de toutes les tribus sédentaires ou nomades des environs, préside à ce « royaume des Arabes. » On ne saurait y méconnaître l'empire des Djorhom tel qu'en parlent les historiens arabes.

Au nord de cet État, le plus important de la péninsule, nous en voyons un autre qui n'a pas de dénomination particulière et que les textes qualifient simplement de « royaume d'Arabes. » La capitale est la grande ville d'Adumu (Ad-Doumou), dans le nom de laquelle on reconnaît, sans hésitation possible, avec l'article arabe, le Duma de la Bible, le Daumat-el-Djandal des Arabes actuels. Ce royaume, beaucoup moins étendu que celui des Djorhom, embrassait le canton de Daumat, le Djauf et peut-être le Djebel-Schommer. Il présentait cette particu-

larité, toute spéciale et sans analogie chez aucun autre peuple sémitique, d'un gouvernement invariablement gynécocratique. Un homme ne pouvait pas ceindre la couronne ; c'était une reine au lieu d'un roi qui s'asseyait sur le trône, et cette reine était en même temps la prêtresse du dieu Schams, le Soleil, le grand dieu de la nation.

Les tribus du désert de Syrie, depuis les bords de l'Euphrate jusqu'aux environs de Damas, menaient la vie de Bédouins comme celles qui leur ont succédé de nos jours dans la même contrée. On rencontrait pourtant, de distance en distance, des villes isolées au milieu du désert comme des oasis, de la même manière que Balbek et Tadmor (Palmyre); elles étaient surtout multipliées en approchant de l'Euphrate. Dans toute cette région il n'y avait pas d'État sérieusement constitué, de monarchie fixe et régulière. Les tribus vivaient le plus habituellement dans l'indépendance sauvage et le régime patriarcal des Arabes nomades. Les empires voisins parvenaient quelquefois à les réduire à l'obéissance, mais ce n'était qu'une soumission temporaire et très incomplète ; le Bédouin, quelquefois dompté, n'est jamais soumis, car le désert même garantit sa liberté.

Quant au Nedjd, les renseignements fournis par les monarques assyriens sur leurs propres campagnes, nous apprennent que dès lors, comme aujourd'hui, toutes ses parties fertiles et arrosées, entrecoupées par des ramifications du désert, étaient couvertes d'une population sédentaire, agricole, aux villes nombreuses et florissantes. Nous verrons à un certain moment cette vaste contrée dépendre du monarque du Hedjâz. Mais le texte même qui nous l'apprend semble indiquer cet état de choses comme de date récente, comme le résultat d'une conquête qui aurait eu lieu depuis peu de temps. Il est donc probable que les différents cantons du Nedjd, que la nature elle-même semble avoir créés pour demeurer isolés, restèrent longtemps sans être soumis à aucun grand empire, et même indépendants les uns des autres sous la seule autorité des chefs de tribus.

La plus ancienne mention des Arabes qui soit faite dans les inscriptions assyriennes, se trouve sur la stèle élevée par Salmanasar III (857 à 822), aux sources du Tigre et aujourd'hui conservée au Musée Britannique. Elle est dans l'énumération des contingents des différents rois vaincus à Karkar par le fils d'Assurnazirpal. A côté des troupes envoyées par Ben-Adar de Damas, Sakhulina de Hamath, Achab d'Israël, Mathanbaal d'Arvad, Baasa d'Ammon, nous voyons figurer

« cent chameaux de Gendib l'Arabe[1]. » Mais la mention est malheureusement, comme on le voit, fort vague, et ne nous apprend rien de positif sur la portion de l'Arabie où régnait ce Gendib. Ce devait être quelque cheikh d'une des principales tribus du désert dans le voisinage immédiat de la Syrie, car la confédération vaincue à Karkar se composait exclusivement de princes syriens; d'ailleurs l'Arabe qui avait pris part à cette confédération ne devait évidemment avoir qu'une bien médiocre puissance, car son contingent se réduisait à fort peu de soldats.

Nous l'avons dit tout à l'heure, c'est seulement à partir de la seconde période de l'empire assyrien et du règne de Teglath-pal-asar II (745 à 726), que les mentions relatives à l'Arabie deviennent nombreuses et précises, que l'on voit la suprématie ninivite s'étendre graduellement dans la péninsule. Teglath-pal-asar cite, dans des monuments de diverses époques de son règne, deux reines des Arabes de Duma, comme ayant été successivement ses tributaires; la première s'appelait Zabib et la seconde Samsi[2]. C'est par lui que nous savons aussi que ces reines étaient en même temps prêtresses du dieu Schams. Il n'est pas encore question du royaume du Hedjâz. C'est, du reste, volontairement que les Arabes de Duma s'étaient soumis pour la première fois à la suzeraineté de Teglath-pal-asar, car la liste des campagnes de ce prince n'en mentionne alors aucune dirigée contre leur pays. Pour les déterminer à s'assujettir au tribut, il suffit sans doute d'une simple démonstration faite pendant ce siège si prolongé de la ville d'Arpad, qui entraîna la soumission de toute la Syrie. Mais en 734, Samsi s'associa à la révolte de Rasin, roi de Damas, et de Phacée, roi d'Israël. Aussi, l'année suivante, quand Teglath-pal-asar eut pris Damas et détruit l'indépendance de cette grande ville, il dirigea ses troupes contre les Arabes de Duma. L'armée assyrienne prit leur ville, leur tua beaucoup de monde, et fit une grande razzia sur leurs troupeaux de bœufs, de moutons et de chameaux. La reine Samsi s'enfuit dans le désert, et de là envoya demander au roi d'Assyrie l'*aman*, qui lui fut accordé.

Dans l'inscription dite *des Barils*, Sargon nous apprend que lorsqu'il eut pris Samarie (721), et vaincu à Raphia les forces coalisées du pharaon Shabak et de Hanon, roi de Gaza, il occupa pendant son retour

[1] Voyez plus haut, t. IV, p. 196.
[2] Voyez plus haut, t. IV, p. 225 et 227.

une partie de son armée à châtier les tribus arabes, qui avaient profité des désordres de la guerre pour envahir une partie du pays d'Israël et qui ravageaient la nouvelle conquête du monarque assyrien[1]. La principale de ces tribus était celle de Thémoud, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler. Quelques années après (715), Samsi, qui occupait encore le trône de Duma, envoya son tribut à Sargon avec une ambassade solennelle chargée de lui rendre hommage, et la renommée de ce prince s'était si bien répandue alors dans toute l'Arabie, que ce fut la même année que l'on vit venir auprès de Sargon une ambassade et des présents de la part de Et-Amar, roi de Saba[2].

Le commerce par caravanes entre le Yémen et la Syrie, source principale de la richesse des tribus du centre de l'Arabie, était alors à son apogée. C'était le temps où le prophète Isaïe, pour peindre par des images matérielles la splendeur future de la Jérusalem spirituelle, fondée par le Messie, disait : « Une inondation de chameaux te couvrira, ce seront les dromadaires de Madian et d'Epha ; tous les gens de Saba viendront, apportant l'or et l'encens, et annonçant les louanges de Dieu. Les troupeaux de Caydar (Cédar) seront rassemblés pour toi, et les béliers de Nâbit seront à ton service[3]. »

Mais parmi les prophéties que le même Isaïe prononça dans l'année où le tartan, général en chef des armées assyriennes, fut envoyé par Sargon contre Azoth, étaient des menaces prochaines contre les gens de Caydar. « Habitants des terres méridionales, s'écriait le voyant, sur la route de Dedan, avec de l'eau, venez au devant de celui qui a soif ; avec des pains, venez au devant du fuyard. Car ils ont fui devant les épées, devant le glaive ménaçant, devant l'arc tendu, devant la terrible bataille. Voici ce que me dit Jéhovah : Encore un an, comme l'année du service des mercenaires, et toute la gloire de Caydar sera détruite ; ce qui restera du nombre des vaillants archers des fils de Caydar sera diminué ; car le Seigneur Dieu d'Israël a parlé[4]. »

L'accomplissement de ces menaces se fit cependant attendre encore quelques années. Mais Sennachérib nous apprend, dans l'inscription du prisme conservé à Londres, qu'après avoir vaincu, aussitôt monté sur le trône, le roi babylonien Marduk-pal-iddin, il « attaqua pour les ran-

[1] Voyez plus haut, t. IV, p. 239.
[2] Voyez plus haut, t. IV, p. 256.
[3] Is. LX, 7 et 8.
[4] Is. XXI, 13-17.

çonner » toutes les tribus arabes qui occupaient le territoire depuis le district de Gambul, aux embouchures du Schat El-Arab, jusqu'à celui de Hagar, dans lequel il faut, de toute nécessité, reconnaître le Hedjer de la géographie arabe, c'est-à-dire la portion méridionale du Bahreïn. Ce fut à dater de ce moment que Gerra et le pays environnant, le Dedan de la Bible, appartinrent aux maîtres de Babylone, dont cette cité devint l'entrepôt maritime. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la grande tribu de Caydar touchait au canton du Hedjer. Il est donc conforme à toutes les vraisemblances de penser que dans cette campagne, qui fut une vaste razzia et sur laquelle nous n'avons presque aucun détail, les gens de Caydar durent être atteints et reconnaître la suprématie assyrienne [1].

C'est seulement par une mention faite dans une inscription d'Assarhaddon que nous avons connaissance d'une grande expédition conduite en Arabie par le même Sennachérib vers la fin de son règne. La ville d'Adumu fut prise de vive force et nombre de ses habitants emmenés en captivité. Nous ignorons, malheureusement, quel était le nom de la reine à laquelle Sennachérib eut alors affaire. Ce monarque paraît, du reste, d'après certains indices, avoir été le premier qui ait reçu l'hommage du royaume du Hedjâz [2].

Assarhaddon, son fils, s'occupa non moins activement de soumettre l'Arabie; il fit une campagne jusqu'au cœur de la péninsule et y poussa même ses armes, dans la direction du sud, plus loin qu'aucun autre des rois assyriens. La ville d'Adumu fut emportée de nouveau et une femme du harem du roi d'Assyrie, nommée Tabuya fut placée sur le trône du pays de Duma [3]. C'est la dernière mention que l'on trouve faite, dans les textes du royaume de Duma; il paraît avoir disparu peu de temps après, nous verrons tout à l'heure dans quelles circonstances. Assarhaddon, raconte ensuite ce qu'il fit contre l'autre royaume arabe, celui du Hedjâz. « Les jours de Hazaël avaient touché à leur terme. J'ai mis son fils Ialu sur le trône. J'ai augmenté son tribut, en outre de ce que payait son père, de dix-mines d'or, mille pierres *birut* et cinquante chameaux de l'espèce la plus estimée. »

C'est à la suite de ces arrangements, et en prenant pour base d'opérations les riches districts du plateau central de la péninsule, qu'Assar-

[1] Voyez plus haut, t. IV, p. 282 et suiv.
[2] Voyez plus haut, t. IV, p. 325 et suiv.
[3] Voyez plus haut, t. IV, p. 325.

haddon lança vers le sud, au delà du désert de Dahnâ, l'expédition qui atteignit jusqu'au pays de Bazu et aux montagnes de granit du canton de Hazu, situées dans l'intérieur du Hadhramaut. Assarhaddon installa à la tête des pays qu'il venait de conquérir Layale, roi de Yadiah, l'une des villes du pays, qui s'était hâté de se soumettre à lui. Mais ces districts lointains et séparés du reste de l'empire par un vaste désert, ne restèrent pas, après lui, dépendants de la monarchie assyrienne, si même ils continuèrent à en faire partie jusqu'à sa mort[1].

Ialu n'occupa le trône que pendant bien peu de temps. Lors de l'avènement d'Assurbanipal à la couronne d'Assyrie, il était déjà remplacé par un personnage dont nous ne connaissons pas le degré de parenté avec lui, Uayteh, fils de Hazaël. Celui-ci se montra d'abord un vassal fidèle de la monarchie ninivite, et quand Assurbanipal fit sa seconde expédition en Égypte, Uayteh vint l'attendre dans le désert avec un très grand nombre de chameaux, qui transportèrent l'eau nécessaire aux besoins de l'armée assyrienne. Mais ensuite, lorsque Salummukin, en se révoltant contre son frère avec l'aide de Téumman, roi d'Elam, parvint à grouper un grand nombre de nations diverses dans une confédération qui fut un moment bien près de renverser l'empire, le roi des Arabes du Hedjâz prêta l'oreille à ses excitations. Il se déclara indépendant de Ninive, et appelant les populations de la péninsule aux armes pour secouer le joug étranger, il les groupa autour de sa bannière et fit en peu de temps reconnaître son autorité dans toute la portion centrale et septentrionale de cette vaste contrée, dans le Nedjd et dans les déserts qui séparent la Syrie de l'Euphrate. Ce fut probablement au milieu de ces événements que disparut le royaume de Duma, qui avait encore une réelle importance, on vient de le voir, au temps d'Assarhaddon, et dont il n'est plus fait mention dans tout le récit de la guerre poursuivie en Arabie par Assurbanipal.

Uayteh, non content de se déclarer indépendant, avait envoyé au secours de Salummukin et de Téumman une armée sous le commandement d'un des cheikhs les plus importants de ses États, Aimu, fils de Tehri. Cette armée fut battue par les Assyriens sur le bas Euphrate : mais Assurbanipal, qui voyait le foyer principal de la guerre dans le pays d'Elam, laissa provisoirement de côté l'Arabie pour s'occuper exclusivement de réduire au plus tôt les Elamites à l'obéissance. Ce fut

[1] Voyez plus haut, t. IV, p. 328.

seulement après que Suse eut été prise et Ummanaldas, successeur de Téumman, contraint à la soumission, qu'il se tourna contre Uayteh et ses Arabes. Trois campagnes successives furent consacrées à soumettre l'Arabie; nous les avons racontées en détail quand nous avons analysé les annales du règne d'Assurbanipal, et nous ne saurions y revenir ici que pour en indiquer les résultats généraux [1]. Le roi d'Assyrie traversa le Hauran et poursuivit Uayteh jusque dans le pays des Nabatéens où il parvint à le faire prisonnier. Mais d'autres rois arabes, Samaïel, Abiyate, Aïmu vinrent se joindre aux Nabatéens, et Assurbanipal dut se livrer, dans le désert, à une véritable chasse à l'homme, puis se résoudre à pénétrer jusque dans le Néfoud pour acculer aux sables du désert ses insaisissables ennemis. Uayteh, fils de Bir-Dadda, fut bientôt assiégé et pris, ses alliés Abiyate, Aïmu, Natnu et une foule d'autres chefs nomades tués ou captifs; ceux qui échappèrent s'empressèrent de solliciter leur grâce et l'*aman* leur fut donné.

§ 5. — INVASION DE NABUCHODONOSOR DANS LE HEDJAZ

Quelque durement que les Arabes eussent été traités dans les trois campagnes d'Assurbanipal, un désastre beaucoup plus considérable les attendait soixante-dix ans plus tard. Au milieu des prophéties que Jérémie, dans les derniers temps de Jérusalem, prononça contre les pays de Moab, d'Ammon et d'Edom qui cherchaient à entraîner le royaume de Juda dans la voie fatale de la révolte contre la puissance babylonienne qui avait succédé à celle de Ninive, il y avait d'éloquentes menaces contre les populations arabes, que le fléau dévastateur ne devait pas épargner.

« Voici ce que dit le Seigneur : Levez-vous, montez à Caydar et ravagez les fils de l'Orient (c'est la désignation biblique habituelle des Arabes). Ils prendront leurs tentes et leurs troupeaux, ils enlèveront les peaux dont ils se servent, leurs vases et leurs chameaux; et ils appelleront sur eux la terreur. Fuyez, sauvez-vous au plus vite, cachez-vous dans les anfractuosités du désert, habitants de Hazor [2], dit le

[1] Voyez plus haut, t. IV, p. 366 et suiv.

[2] On n'est pas parvenu à déterminer encore d'une manière positive le canton arabe désigné par ce nom.

Seigneur ; car Nabuchodonosor, roi de Babylone, a arrêté contre vous son conseil et tourné ses pensées.

« Levez-vous, montez chez cette nation tranquille, qui vit dans la confiance ; ils n'ont ni portes ni verrous, car ils habitent seuls au milieu du désert. Leurs chameaux seront enlevés et dispersés, leurs bêtes de somme deviendront une proie ; je les disperserai à tous les vents du ciel, ces hommes aux cheveux rasés ; de tous les côtés j'amènerai la destruction sur eux, dit le Seigneur. Et Hazor deviendra le repaire des serpents, éternellement désert : il n'y restera aucun homme[1]. »

Ces énergiques prédictions pouvaient paraître invraisemblables au moment où elles étaient prononcées, car les Arabes, rendus à l'indépendance depuis le commencement du déclin de l'empire ninivite en 625, ne se mêlaient aucunement des affaires politiques de la Syrie, et par conséquent, rien dans leur attitude politique ne pouvait attirer sur eux le courroux et les vengeances du terrible roi de Babylone. Ils étaient tout au commerce et ne pensaient pas à autre chose qu'à leurs caravanes entre le Yémen et les villes de la Phénicie, aussi florissantes que jamais, malgré la concurrence que commençait à leur faire la navigation de la mer Rouge. C'était le temps où Ézéchiel, décrivant la prospérité de la ville de Tyr dont il annonçait la ruine prochaine, disait : « Les Arabes et tous les émirs de Caydar trafiquent avec toi et t'amènent leurs dromadaires... Les marchands de Saba et de Raâma sont tes courtiers ; ils viennent apporter sur ton marché les plus précieux aromates, les pierres fines et l'or. Harân, Cané et Aden sont tes vendeurs... Les fils de Dedan trafiquent avec toi ; dans leurs îles (les îles Bahreïn actuelles) sont tes comptoirs ; elles échangent avec toi les dents d'ivoire et l'ébène (qui y sont apportés de l'Inde)... Dedan te fournit les tapis où tu t'asseois... Edom aussi est engagé dans ton commerce, il te donne des escarboucles, de la pourpre, des étoffes brodées, de la toile de coton, des gazelles et des pierreries, pour les denrées que tu lui livres. »

Cependant, les richesses mêmes que ce commerce de caravanes faisait affluer entre les mains des tribus de l'Arabie attirèrent sur elles le fléau dévastateur. Nabuchodonosor voulut s'en rendre maître et assurer à son empire la possession d'une contrée où se faisait un négoce si fructueux. L'expédition du conquérant chaldéen en Arabie, dirigée

[1] Jérémie, XLIX, 28-33.

surtout contre les tribus chez lesquelles se formaient les caravanes entre le Yémen et la Syrie, pourrait bien avoir eu surtout pour but de désorganiser le transit des marchandises au travers de la péninsule et elle se rattache, comme le siège de Tyr, à son plan de changer la direction du commerce de l'Inde en le concentrant désormais à Babylone.

Quoi qu'il en soit, c'est à la suite du siège et de la prise de Tyr que Nabuchodonosor envahit l'Arabie à la tête de la nombreuse armée avec laquelle il avait achevé la conquête de la Syrie[1]. Son principal effort porta sur le Hedjâz, et il semble avoir laissé de côté les populations établies sur les plateaux du Nedjd ; en effet, autant qu'on en peut juger, son but était moins de conquérir toute la péninsule que de se rendre maître de la route commerciale du Yémen et d'atteindre au plus tôt cette dernière contrée, dont les trésors légendaires excitaient surtout sa convoitise. Cette expédition, à laquelle les prophètes d'Israël font plus d'une fois allusion, n'est malheureusement racontée par aucun écrivain de l'antiquité classique, et nous n'en avons pas non plus de récit officiel babylonien, car on sait que, malheureusement, il n'a encore été découvert de Nabuchodonosor que des textes relatifs à ses constructions religieuses et aucune inscription historique relatant ses conquêtes. Mais les traditions arabes ont conservé très vivant le souvenir des ravages du terrible conquérant chaldéen, dont elles altèrent le nom en Bokht-Nassar.

Les troupes du roi de Babel, disent ces traditions, portèrent dans tout le Hedjâz la désolation et la mort. Elles parvinrent jusque dans le Yémen occidental, d'où elles emmenèrent en captivité les tribus de Hadhoûra et de Wabar. Dans le canton de la Mecque, auquel se rattachent les souvenirs les plus précis, Adnân, descendant d'Ismaël, réunit les hommes de la tribu ismaélite de Nâbit et les Djorhom Jectanides, qui formaient la population de la contrée, et se mit à leur tête pour tenter d'arrêter les Chaldéens et de protéger la Caâba. Un combat sanglant fut livré au lieu nommé Dhât-Irk. Il se termina par une sanglante déroute des guerriers arabes, qui se dispersèrent et cherchèrent refuge, les uns dans le Yémen, les autres dans les montagnes du Hedjâz. Nabuchodonosor traîna prisonnière à sa suite, jusqu'à Babylone, la plus grande partie des habitants du pays.

Quand le fléau dévastateur fut passé, et que le conquérant, satisfait

[1] Voyez plus haut, t. IV, p. 403.

de sa victoire et de son butin, se fut retiré, les débris de la population du territoire de la Mecque, et principalement ceux qui appartenaient à la race des Djorhom, se rassemblèrent et reprirent leurs anciennes demeures. Adnân, qui avait rempli un rôle si considérable lors de l'invasion chaldéenne, était mort dans la retraite qu'il avait cherchée au milieu des montagnes. Il laissait un fils, Maâdd, qu'au moment même de l'arrivée des Chaldéens, il avait pris soin de mettre à l'abri. Les historiens arabes qui rapportent cette tradition ont cru comprendre qu'il l'avait envoyé à Harrân dans la Mésopotamie ; nous pensons, si le fait a quelque fondement historique, qu'il s'agit plutôt de Harân dans le Yémen.

Quel que fût d'ailleurs le lieu où Adnân avait caché son fils pour le dérober aux étrangers, Maâdd en revint dans sa patrie quand il eut atteint l'âge viril. Il s'informa s'il restait parmi les Djorhom quelque membre de la famille du Modhadh qui avait définitivement chassé les Catoûra de la Mecque. On lui indiqua le chef de la tribu, Djorhom, fils de Djahla, auquel il demanda en mariage sa fille Maâna. De cette union féconde sortit une race nombreuse, et en quelque sorte une nouvelle nation ismaélite.

Il importe de ne pas confondre, comme l'ont fait presque toujours les récits populaires des Arabes, cet Adnân et ce Maâdd avec les deux personnages du même nom qui se reproduisirent six siècles et demi plus tard dans leur descendance, et à partir desquels la généalogie des Koreïschites se continue sans interruption jusqu'à Mahomet. La similitude des noms, qui n'a rien d'extraordinaire dans une même race, a été la principale cause de la perte de tout souvenir relatif aux générations de la descendance d'Ismaël, entre le premier Maâdd et le second Adnân, c'est-à-dire entre l'époque de Nabuchodonosor et la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Les généalogies arabes présentent toutes une vaste lacune qui correspond à ce long intervalle de temps.

L'expédition de Nabuchodonosor en Arabie n'avait été en réalité qu'une grande razzia sur des tribus hostiles, sans résultats politiques sérieux. On ne sait même pas si le conquérant parvint à maintenir, tant qu'il vécut, son autorité effective sur les parties de la péninsule que son armée avait parcourues. Mais, en tout cas, aussitôt après sa mort, les populations de l'Arabie revinrent à la pleine indépendance. Lorsque Cyrus s'empara de Babylone et réunit à son empire les provinces qui en dépendaient, l'Arabie n'était pas de ce nombre, et

jamais les rois Achéménides ne furent les maîtres du Hedjâz ou du Nedjd; ils ne tentèrent même pas de s'emparer de cette terre de la soif, et la sauvage liberté des habitants de la péninsule n'eut à courir de leur part aucun danger.

Le royaume du Hedjâz, foulé, dévasté par les troupes chaldéennes, n'avait pas été pour cela détruit. Il continuait à subsister, et c'est bien évidemment à son roi qu'il faut appliquer ce que dit Hérodote du roi des Arabes, entièrement indépendant de l'autorité du monarque perse, avec lequel Cambyse fit un traité d'alliance pour assurer à son armée les moyens de franchir le désert qui sépare l'Égypte de la Syrie. « Il n'y a pas, dit le père de l'histoire, de peuple plus religieux observateur de ses serments que les Arabes. Lorsqu'ils veulent engager leur foi, il faut qu'il y ait un tiers, un médiateur. Celui-ci, debout entre les deux contractants, tient une pierre aigüe et tranchante avec laquelle il leur fait à tous deux une incision à la paume de la main, près des grands doigts. Il prend ensuite un petit morceau de l'habit de chacun, le trempe dans leur sang et en frotte sept pierres qui sont au milieu d'eux, en invoquant Ourotal et Alilat, les seuls dieux qu'ils reconnaissent. Cette cérémonie achevée, celui qui a engagé sa foi donne ses amis pour garants. Lorsque le roi des Arabes eut ainsi conclu un traité avec les ambassadeurs de Cambyse, il fit remplir d'eau des outres de cuir et en fit charger tous les chameaux qu'il avait dans ses États. Cela fait, on les mena dans les lieux arides où il alla attendre l'armée de Cambyse. »

L'histoire, à partir de ce moment, cesse pour plusieurs siècles de parler des populations de l'Arabie centrale. Ce n'est plus dès lors qu'à partir de l'ère chrétienne que leurs annales commencent à s'éclaircir un peu, grâce au témoignage des écrivains romains et des inscriptions qu'on a recueillies depuis une trentaine d'années; mais pour toute l'époque intermédiaire, elles sont enveloppées d'épaisses ténèbres, où rien n'est encore parvenu à faire pénétrer un rayon de lumière. Tout manque à la fois sur ce temps, la légende aussi bien que l'histoire; il n'est pas une source de renseignements qui ne soit muette. Les écrivains classiques ne disent rien des Arabes; les informations fournies par la Bible et par les inscriptions cunéiformes s'arrêtent. Il n'est pas jusqu'aux traditions populaires de l'Arabie musulmane elle-même qui ne gardent le silence, comme si pendant cinq siècles rien ne s'était passé dans la péninsule qui est, par essence, le pays de la fatalité inconsciente et du perpétuel sommeil.

§ 6. — Mœurs et coutumes des anciens Arabes

Il n'est pas un peuple dans l'Orient, et même peut-être dans le monde, qui ait moins changé depuis l'aurore des temps historiques jusqu'à nos jours que les Arabes, en appliquant ce nom dans sa véritable acception géographique et historique, c'est-à-dire en le restreignant aux populations indigènes de la péninsule, et en n'y comprenant pas, comme le fait à tort l'usage vulgaire, toutes les nations si diverses qui, sous l'influence de l'islamisme, ont adopté la langue arabe. Tels ils étaient au temps où Mahomet les arracha à l'idolâtrie, tels exactement tous les renseignements nous les montrent aussi haut que l'on puisse remonter dans leur histoire, tels nous les voyons décrits dans les récits de la Genèse relatifs à Ismaël ou à Joseph, ou bien figurés dans les bas-reliefs des palais de Ninive qui retracent des scènes de la guerre d'Assurbanipal. Tels même ils sont encore aujourd'hui, car de toutes les populations auxquelles l'islamisme a été prêché, celle sur laquelle son action a été la moins puissante et la moins durable, a été, sans contestation possible, les Arabes proprement dits. Presque partout dans la presqu'île arabique, excepté autour de la Mecque ou de Médine ou dans le centre du wahabitisme, les vieilles mœurs, les antiques usages sont demeurés plus puissants que les pratiques musulmanes, et les croyances sabéistes ont été conservées intactes sous un vernis de mahométisme extérieur, qui même n'existe pas toujours. Aussi, presque tout ce que les rares voyageurs modernes qui ont visité le centre de l'Arabie, comme Niebuhr, Burckardt, Palgrave, lady Blunt, disent des lois et des coutumes propres aux habitants de cette immense contrée, se compose-t-il de traits de mœurs qui remontent aux temps les plus reculés et qu'aurait pu décrire de même un voyageur de l'antiquité comme Hérodote.

Qu'on nous permette d'invoquer le témoignage d'un observateur sagace, lady Blunt, qui a récemment parcouru et étudié la puissante tribu des Schammar, dont la capitale est Haïl, dans le grand Nefoud. Ce voyageur reconnaît que la constitution politique et sociale de cette tribu, qu'on regarde comme le type le plus pur de la race arabe, ne diffère en rien de ce que nous connaissons de l'Arabie contemporaine de Salomon. C'est qu'elle possède l'état social commandé par la nature même du climat et du sol qu'elle habite. Sauf l'Yémen et

quelques districts de l'Hadhramaut, toute l'Arabie est une contrée privée d'eau et de végétation. C'est le désert avec ses herbes rabougries, ses sables brûlants. La culture des céréales et du palmier n'y est possible que par voie d'irrigation artificielle, et encore les puits sont fort rares, et on ne les rencontre que dans les dépressions naturelles que présente, de temps à autre, cet océan de poussière et de gravier. Là où des puits ont pu être forés, il s'est créé une ville entourée de jardins et de champs cultivés : ce sont comme des îlots au milieu de la mer immense, isolés les uns des autres, sans routes pour communiquer entre eux : voilà pourquoi chacune de ces oasis a aujourd'hui, comme elle a eu de toute antiquité, une vie politique et sociale isolée et indépendante. En même temps, des tribus de nomades parcourent la plaine nue qui environne les villes, pillant et rançonnant tous les voyageurs, s'attribuant la police du désert, et surtout jouant, vis-à-vis des oasis, le rôle de protecteur dévoué ou d'implacable ennemi, suivant que les sédentaires payent ou refusent le tribut. Les sédentaires ont souvent besoin pour vivre de faire venir des céréales de la vallée de l'Euphrate ; de tirer, des marchés des villes syriennes, des armes et des ustensiles de toutes sortes : les nomades sont les intermédiaires obligés de ce commerce et se chargent de fournir, à leurs amis tributaires, tout ce dont ceux-ci peuvent avoir besoin. Le nomade est ainsi le protecteur du sédentaire de par les nécessités du sol et du climat : de là le mépris du nomade pour son voisin des villes qu'il regarde comme son inférieur et dont il est comme le suzerain. Cependant, le scheik nomade, devenu riche par suite du tribut que lui payent annuellement les oasis des environs à qui il impose ses services, ne manque jamais de se bâtir un palais où il se retire pendant les effroyables chaleurs de l'été, et il se fait à son tour en partie sédentaire. Malgré cela, il ne perd rien de son prestige, à cause de son origine nomade, de la noblesse de son sang, des exploits et des prouesses qu'il compte à son actif : il devient à la fois le chef des nomades et le souverain des pays qui se sont reconnus tributaires. Telle est la vie des Arabes Schammar aujourd'hui, et telle elle était déjà au temps des patriarches.

Leur chef ou émir était, en 1880, Mohammed ibn Raschid qui, après avoir réussi à grouper sous son autorité une partie des tribus nomades du Nedjd septentrional, s'est trouvé tout naturellement le souverain de toutes les oasis et de toutes les villes de cette région de l'Arabie qui ne pouvaient se passer de son appui. Devenu puissant, il s'est bâti un

palais à Haïl où il vit en s'environnant de tout le faste oriental. Il a, raconte lady Blunt, une garde de huit cents à mille hommes vêtus d'un uniforme, c'est-à-dire portant un manteau brun, des kefiyehs rouges ou bleus et armés d'une épée à poignée d'argent. Néanmoins il vit avec les nomades une partie de l'année, et il passe au désert vers le commencement du printemps, époque où l'on fait généralement la guerre; quand arrivent les grandes chaleurs il retourne à Haïl. Il prélève comme impôt, sur les villes et les oasis, des taxes qu'on estime à plus d'un million; le passage des pèlerins qu'il protège lui rapporte en outre de vingt à trente mille livres. En revanche, il fait chaque année une offrande religieuse au schérif de Médine, et il exerce une hospitalité patriarcale, recevant tous les jours deux à trois cents hôtes à la table du palais, fournissant des vêtements aux pauvres, des chameaux aux riches étrangers. Il dépense aussi des sommes considérables pour son écurie, car la possession de juments pur sang est chez les Arabes un symbole de pouvoir. Ce chef de tribu est, comme tous ses pareils, un vrai sultan à peu près indépendant : son histoire, qui se déroule sous nos yeux, est le document le plus sûr et le plus authentique que nous puissions consulter pour reconstituer l'état social et la vie des populations de l'Arabie contemporaines de Salomon ou de Nabuchodonosor.

Ainsi, et pour nous résumer, le grand désert qui, au nord, sépare la péninsule arabique de la Syrie et de l'Euphrate, la ceinture de sables qui au centre entoure le Nedjd, le divise en cantons distincts et coupe les communications terrestres, ont de tout temps imposé à une partie des habitants de l'Arabie la condition sédentaire et à une autre partie la condition nomade. Mais il ne faut pas croire que les nomades soient les plus nombreux. Dans l'opinion vulgaire, l'Arabe est fatalement errant; on ne le sépare pas de sa tente, de sa lance, ni de son chameau. C'est là une grande erreur : le nomade pasteur n'est qu'une fraction de la grande famille arabe. Aujourd'hui même, dans la péninsule, les territoires habités par des populations sédentaires et agricoles sont grands comme trois ou quatre fois la superficie de la France; trois ou quatre millions d'Arabes y cultivent le sol et y bâtissent des maisons, tandis que les Bédouins qui sillonnent les déserts ne sont pas plus d'un million; et encore ce nombre s'est-il augmenté, sur les frontières de la Syrie et de la Mésopotamie, de tous les paysans rebutés par les vexations de l'administration turque et qui ont quitté la charrue pour la tente.

A l'époque où parut Mahomet, la proportion des sédentaires était beaucoup plus forte ; nous n'en voulons pour preuve que l'immense quantité de ruines qui couvrent le sol. Il en était de même dans les siècles reculés qu'embrasse notre histoire : le tableau que les inscriptions assyriennes présentent de ces contrées est là pour l'attester. Sur la rive droite de l'Euphrate, où il n'y a plus que des nomades, ces inscriptions placent des États florissants comme ceux de Kindana et de Suhi, en arrière desquels seulement commencent les nomades de Patin, des villes populeuses, des territoires où la culture a largement gagné sur le désert. En Syrie, la zone cultivée et les villes, dans l'état de choses que nous décrivent les bulletins triomphaux des rois d'Assyrie, s'étendent jusqu'à l'extrême limite des sables à jamais stériles. Dans le Nedjd et dans le Hedjâz, Assurbanipal rencontre sur tout l'itinéraire de son expédition de grandes villes, dont une partie seulement s'est conservée jusqu'à ce jour. Quant au Yémen, combien sa situation présente diffère de son éclat d'alors ! Il suffit de rappeler que des nomades campent maintenant au milieu de ruines de Mariab et de Sabota, ne parvenant même pas à comprendre comment ces ruines gigantesques ont pu être bâties par des mains humaines.

Mais, pour être fixés sur le sol et dans les villes, les Arabes sédentaires ont toujours gardé le caractère fondamental de leur race, nomade et patriarcale à l'origine. Ils sont bien, et ils étaient dans l'antiquité comme aujourd'hui, les proches parents des Bédouins. Aussi a-t-on toujours retrouvé chez eux les traits caractéristiques communs aux Jectanides et aux Ismaélites, le goût des aventures et des voyages, la facilité de déplacement, l'esprit de tribu et de fractionnement. Leur seul régime politique, leur seule organisation sociale était, comme encore actuellement, le régime des tribus, avec une sorte de féodalité à demi barbare, des guerres incessantes de voisins à voisins et le désordre permanent qu'un pareil état social entretient. Sans doute, nous voyons des royaumes de quelque importance se former pendant les siècles antiques dans l'Arabie centrale, tels, par exemple, que le royaume de Duma ou celui des Djorhom du Hedjâz. Mais la facilité même avec laquelle ces États, bien que protégés par les déserts, succombent devant les invasions des Assyriens ou des Chaldéens, atteste leur peu d'unité et de cohésion, et prouve combien l'esprit de particularisme et le morcellement des tribus y laissait peu de place à l'action du pouvoir central de la monarchie. Jamais de véritables empires, tels que

nous les comprenons, n'ont pu se fonder en Arabie. Celui même des Khalifes, au moyen âge, a été obligé de transporter, presque aussitôt fondé, son siège hors de la péninsule, et les premières populations qui ont échappé de fait au sceptre des successeurs de Mahomet, ont été celles mêmes d'où étaient sortis les compagnons du prophète.

Le caractère des Arabes a toujours été un composé de contrastes. Ils sont à la fois libéraux et rapaces, inviolablement fidèles à la foi jurée entre particuliers et toujours prêts à trahir leurs alliés dans les choses publiques. Leur esprit est d'une excessive mobilité, qui se montre dans tous leurs actes. Ils ont un goût inné pour les combats et un amour immodéré de la liberté, même désordonnée. Dans les habitudes de la vie, ils cherchent leurs aises; ils n'aiment pas la contrainte, les réglementations minutieuses et bureaucratiques de nos sociétés européennes. Ils sont plutôt violents que sanguinaires. Ils professent un sentiment de l'honneur, entendu à leur manière, qui fait qu'ils se préoccupent constamment de leur réputation parmi les autres Arabes. Pillards déterminés en même temps, la vie de voleurs de grands chemins n'a parmi eux rien de honteux; elle est même entourée d'un certain prestige. C'est l'acte d'un vrai guerrier que d'aller faire des incursions et des razzias sur le territoire des populations non arabes qui les entourent ou même sur le terrain de parcours d'autres tribus.

Les Arabes sont souvent éloquents. Ils sont et ont été, depuis la plus haute antiquité, passionnés pour la musique et la poésie. Leurs chefs-d'œuvre dans ce dernier art sont antérieurs à Mahomet, et les historiens nationaux citent plusieurs pièces de vers conservées par la tradition, qu'ils font remonter aux temps mêmes dont nous avons essayé de raconter ici l'histoire. A quelque classe qu'ils appartiennent, les Arabes ont des manières distinguées et aisées. Ils sont d'une politesse délicate. Leur hospitalité est proverbiale et a été chantée par leurs anciens poètes de préférence à toutes les autres vertus.

Les Arabes enfin ont un réel courage, mais un courage à eux particulier, qui a quelque chose de spontané et d'intermittent, qui les entraîne quelquefois à des actes d'héroïque folie, mais sur lequel on ne peut jamais compter, car il fait place par moments à des excès inexplicables de poltronnerie. C'est le courage du nomade qui sait qu'il trouvera toujours un refuge assuré dans les déserts et qui, après s'être jeté dans le combat avec une ardeur et un élan souvent irrésistibles, fuit

sans en rougir dès que son attaque n'a pas réussi. Les Arabes sédentaires déploient cependant une grande ténacité et une vaillance plus solide quand ils sont attaqués dans leurs propres foyers et quand ils se voient au moment d'être forcés dans leurs derniers refuges.

Voilà pour ce qui est des traits de caractère demeurés encore intacts et auxquels le temps n'a pas apporté de changements. Mais si les Arabes sont, moralement comme physiquement, restés les mêmes, il est cependant un certain nombre d'usages de leur antiquité païenne qui étaient demeurés debout jusqu'au temps de Mahomet et que l'action de l'islamisme est parvenue à déraciner. Ces usages existaient déjà dans les siècles qui font l'objet de nos études ; plusieurs y sont formellement signalés. Il nous faut donc en parler pour tracer un tableau complet et exact de ce qu'étaient alors les populations de l'Arabie.

La polygamie régnait parmi eux et ne connaissait alors aucune limite. Chacun pouvait épouser autant de femmes que sa fortune lui permettait d'en entretenir, et les répudier selon son caprice ; plus un homme a de femmes dans son harem, plus il est riche ; plus il a d'enfants, plus sa *smala* compte de guerriers, et par conséquent plus il est puissant. La multiplicité des femmes et des enfants est donc chez les Arabes une marque de puissance et de richesse, et elle ne témoigne nullement d'une sensualité excessive, comme nos idées européennes pourraient le faire croire au premier abord. Une veuve était considérée en quelque sorte comme partie intégrante de l'héritage de son mari défunt. De là ces unions fréquentes entre beaux-fils et belles-mères, unions qui plus tard, interdites par l'islamisme, furent flétries du nom de *nicâth-el- makt*, « mariages odieux. »

Une coutume bien plus révoltante et plus contraire à la nature était l'inhumation de filles vivantes par leurs propres parents, *wad-el-benât*. On voyait souvent, et cela comme une chose simple, sans que la réprobation publique les atteignît, des Arabes, lorsqu'il leur naissait une fille, l'enterrer à l'instant, poussés à cet acte barbare, les uns par la misère qui leur faisait craindre de partager leur nourriture avec un être incapable de les aider et de porter les armes, les autres par une fierté féroce et un sentiment exagéré de l'honneur : ils voulaient éviter la honte qui aurait pu rejaillir sur eux, si un jour leur fille eût été enlevée et déshonorée par leurs ennemis.

Et pourtant ces mêmes Arabes avaient un respect vraiment chevaleresque pour la femme. Malgré leurs habitudes de polygamie, ils fai-

saient aux femmes une condition supérieure à celle qu'elles avaient chez la plupart des autres peuples orientaux. Antâr, le héros romanesque de l'Arabie antéislamique, tue un homme parce qu'il a « manqué au respect pour les femmes arabes. » Dans le royaume de Duma, nous venons de le voir, l'autorité souveraine et le pontificat étaient exercés par une reine. Quand les Arabes des temps antiques marchaient au combat, un usage qui s'est conservé jusqu'à nos jours chez certaines tribus de Bédouins du Nedjd, voulait qu'ils eussent au milieu d'eux une jeune vierge, montée sur un chameau, autour de laquelle se groupaient les combattants, et qui à la fois encourageait les vaillants et faisait honte aux lâches par ses invectives.

Les Arabes cultivaient la vigne dans presque toutes les parties de leur territoire et avaient la passion du vin. C'est pour prévenir les ravages habituellement exercés chez eux par l'ivrognerie que Mahomet fit, plus tard, de l'interdiction de cette boisson l'un des articles fondamentaux de sa religion. Les anciennes poésies prouvent qu'aux âges du paganisme et dès le temps de l'empire des Djorhom on tirait vanité de l'habitude de jouer et de boire. Les jeux de hasard étaient très répandus chez eux et consistaient toujours en des sortes de loteries. Dans celui qu'on appelait *mayçar*, on tirait au sort les membres d'un chameau dépecé, et des paris s'engageaient sur le résultat de ce tirage. Dans un autre, on se servait de flèches sans pointe réunies dans un sac et dont chacun tirait une. La passion pour ces jeux était telle qu'on voyait des hommes, après avoir perdu ainsi toute leur fortune, exposer à la même chance leur personne et leur liberté.

Les vertus que les Arabes de ces temps reculés, comme ceux d'aujourd'hui, prisaient le plus, étaient la valeur guerrière, la libéralité, l'exercice de l'hospitalité. Leurs connaissances étaient presque nulles, et ils n'avaient, pour ainsi dire, rien emprunté en fait de science aux grandes civilisations qui les entouraient de tous les côtés, avec lesquelles ils se trouvaient en contact. Leur astronomie se bornait à discerner dans le ciel quelques étoiles qui leur servaient à diriger leur marche au milieu du désert, et à quelques observations sur le rapport entre l'apparition de certaines de ces étoiles et l'enchaînement des saisons. Leur année était purement lunaire, sans intercalation pour corriger le désaccord qui se produit si rapidement entre les lunaisons et la marche du soleil ; aussi les mois, et avec eux les fêtes religieuses qu'ils déterminaient, se promenaient successivement et en assez peu de temps

dans toutes les saisons de l'année tropique. C'est seulement au v[e] siècle de l'ère chrétienne que les Arabes tentèrent de remédier aux inexactitudes de leurs années lunaires, par une intercalation grossièrement imitée de celle que les Juifs avaient empruntée à la civilisation chaldéo-assyrienne ; on sait que cette réforme ne demeura pas longtemps en usage, et que Mahomet l'abolit. En fait d'histoire, ils ne se préoccupaient dès lors que d'une chose, leurs généalogies et la conservation de bouche en bouche des souvenirs qui consacraient la pureté du sang dans leurs tribus. Toutes les traditions et toutes les connaissances, aussi bien que les poésies, pour lesquelles ils commençaient à avoir déjà le goût le plus passionné, se transmettaient chez eux par la voie orale, car tandis que les Sabéens du Yémen avaient emprunté, de fort bonne heure, aux Phéniciens la notion et l'usage de l'écriture alphabétique, tandis que les gens de l'Arabie Pétrée, Édomites et Madianites, se servaient du même alphabet que les habitants de la Syrie et de la Palestine, les Arabes proprement dits, ceux du Hedjâz et du Nedjd, restèrent jusqu'à une époque étonnamment tardive étrangers à la culture de cet art, qui est la base indispensable de toute vraie civilisation. Ils ne commencèrent à écrire que dans le vi[e] siècle après Jésus-Christ, sous l'influence de la Syrie chrétienne.

Malgré le prix qu'ils attachaient à leurs généalogies et aux privilèges du sang, les Arabes, surtout les habitants sédentaires des villes, ne conservèrent pas leur race pure de tout mélange. Les Jectanides et les Ismaélites se confondirent d'abord si bien par des alliances continuelles qu'il devient, à partir d'une certaine époque, presque impossible de les distinguer. Il est vrai que les deux populations pouvaient revendiquer une communauté d'origine première et se considérer comme également nobles. Mais l'infiltration de sang nègre, qui s'est répandue dans toutes les parties de la péninsule et paraît devoir un jour en changer complètement la race, commença dès une très haute antiquité. Elle se produisit d'abord dans le Yémen, que sa situation géographique et son commerce mettaient en rapport continuels avec l'Afrique ; tandis que les premiers Sabéens Adites passaient de l'autre côté du détroit de Bab-el-Mandeb, un grand nombre de noirs s'établissaient dans l'Arabie méridionale, soit comme esclaves, soit comme immigrants libres. Il est déjà question des « nègres du pays de Pount, » c'est-à-dire du Yémen, dans plusieurs textes égyptiens, entre autres dans un chapitre du *Rituel funéraire* dont on possède des copies remontant jusqu'au temps

de la XIXe dynastie. La même infiltration fut plus lente et plus tardive dans le Hedjâz ou dans le Nedjd. Mais elle s'y produisit aussi dès une date plus haute qu'on ne paraît généralement le croire. Le héros romanesque de l'Arabie antéislamique, Antar, est par sa mère un mulâtre, et pourtant sa face tout africaine ne l'empêche pas d'épouser une princesse d'une des tribus les plus fières de leur noblesse, tant ces mélanges mélaniens étaient habituels et admis depuis longtemps dans les mœurs, au cours des siècles qui précédèrent immédiatement Mahomet.

§ 7. — RELIGION

Les renseignements que les écrivains de l'époque musulmane nous fournissent sur l'ancien paganisme de leur pays se rapportent pour la plupart à une époque très postérieure à celle où nous arrêtons nos études. Ils sont surtout extrêmement confus, et l'on a quelque peine à en tirer des faits bien précis. Cependant on parvient, en les étudiant avec une sérieuse attention et surtout en les comparant à ce que nous savons des religions du bassin de l'Euphrate et du Tigre, de la Syrie, de la Phénicie, du Yémen, à constater, avec M. le marquis de Vogüé, que c'était une religion de la même famille, puisée aux mêmes sources, inspirée des mêmes principes. Mais en même temps, dans tout ce groupe de religions dont la parenté est si manifeste et l'esprit si bien caractérisé, c'était la plus grossière, la moins savante, la plus défigurée par les superstitions populaires, comme on devait, du reste, naturellement s'y attendre d'après l'état de culture des populations arabes.

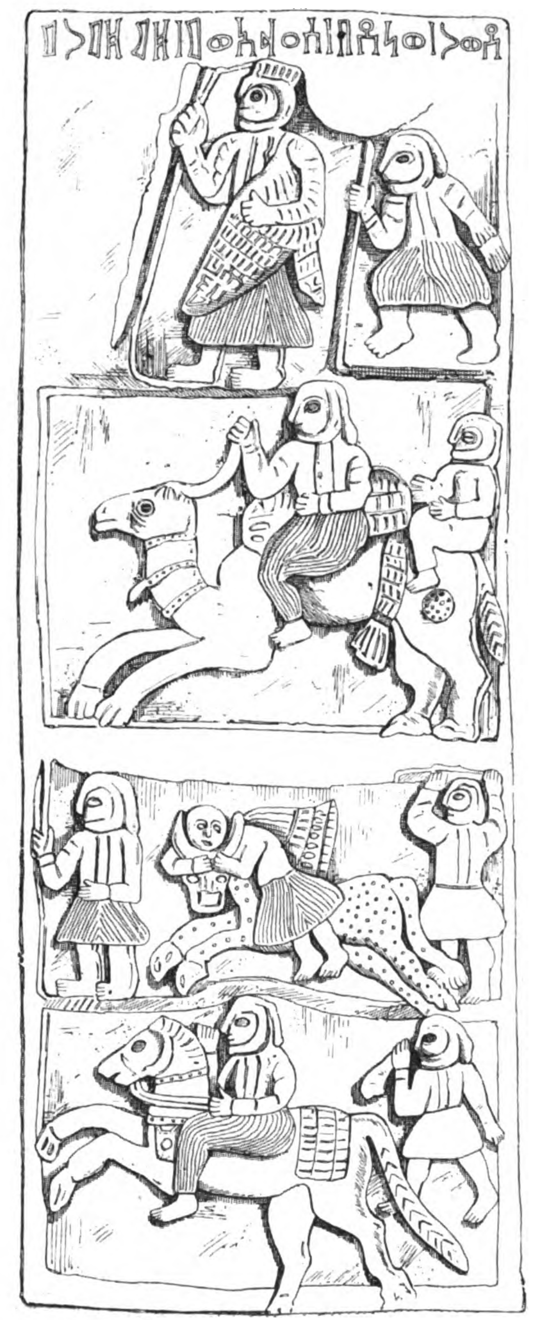
La notion fondamentale de l'unité première de l'être divin, confondu avec l'univers, qui se trouvait à la base de toutes les religions dont nous venons de parler et sur lesquelles nous nous sommes déjà étendu longuement dans cet ouvrage, ne s'oblitéra jamais complètement chez les Arabes. Si chaque tribu avait ses dieux ou plutôt sa divinité particulière, toutes admettaient d'un commun accord la notion d'un dieu unique et suprême, qu'ils appelaient la Divinité par excellence, *Allah*, la Divinité suprême, *Allah taâla*. Ceci était assez marqué pour que, plus tard, dans les temps qui précédèrent immédiatement Mahomet, toute une secte religieuse, dont les membres s'intituaient *hanyfes*, ait pu professer un monothéisme absolu et spiritualiste, sous l'infiltration des idées juives et chrétiennes, en prétendant suivre la religion d'Ismaël

et en s'appuyant sur le culte d'*Allah* pour soutenir qu'ils ne rompaient pas avec les traditions nationales.

L'antiquité du culte d'Allah est proclamée par toutes les traditions arabes, par tous les historiens nationaux, qui paraissent le considérer comme ayant été spécialement répandu au milieu des tribus Jectanides par Ismaël et ses descendants. Ce qui est certain, c'est que, dans les renseignements géographiques que les inscriptions cunéiformes fournissent sur l'état de l'Arabie au VIIIe et au VIIe siècles avant Jésus-Christ, *Allah* se montre, à plusieurs reprises, comme élément de noms de lieux significatifs, tels que Az-Allah, Scham-Allah, etc.

Mais au-dessous de cette conception unique et commune d'Allah, le culte des tribus arabes du Nedjd et du Hedjâz nous offre un nombre infini de personnages secondaires qui varient avec chaque tribu et chaque localité. Au point de vue des conceptions qui y ont donné naissance, ces personnages divins ne diffèrent pas de ceux que nous avons vus dans les divers cultes euphratico-syriens : il n'y a de changé que les noms et les lieux. La divinité créatrice solaire que les habitants de la Syrie appelaient Baal-Melqarth, Adonis, etc., en Arabie, suivant les temps et les lieux, se nommait *Atar Samaïn*, *Ourotal*, *Isaff*, *Wadd*, *Manaf*, *Yagouth*, *Yauk*, *Hobal*, etc.; la divinité génératrice lunaire était *Alilat*, *Allat*, *Naila*, *Sawâha*, *Monat*, au lieu d'Astoreth, Baalath, Tanith, Istar, noms qu'elle portait à Sidon, à Gébal, à Carthage, à Ninive et à Babylone. La distinction des diverses hypostases divines avait été en Arabie toute géographique à l'origine; chaque tribu avait eu sa divinité propre, ou plutôt avait adoré l'être divin, dans telle ou telle face de son dualisme essentiel, sous un nom particulier. Mais il n'en résultait pas moins un polythéisme pratique qui, dans beaucoup de cas, tournait au plus grossier fétichisme. Toutes ces divinités locales, quoique primitivement elles fussent la personnification du même symbole, avaient fini par devenir des êtres distincts, quelquefois ennemis et divisés par les querelles de leurs adorateurs, plus souvent associés dans la vénération publique.

Il suffit d'en lire les listes telles que certains érudits, et en particulier Pococke, les ont extraites des historiens arabes, pour en bien reconnaître le caractère purement local, car chaque tribu, chaque lieu considérable avait son dieu propre. Nous ne pouvons reproduire tous ces noms, qui n'auraient aucun intérêt, et dont la plupart sont d'ailleurs signalés chez des tribus qui n'étaient pas encore formées à l'époque où



Stèle himyaritique[1].

s'arrêtent les limites de cet ouvrage ; car le paganisme s'étant prolongé dans l'Arabie plus tard que dans le reste de l'Asie antérieure, le travail de production de dieux nouveaux s'y prolongea aussi beaucoup plus tard. Nous nous bornerons seulement à rappeler les personnages divins dont le culte était le plus célèbre et le plus ancien. C'étaient *Rodha*, dont le temple, le plus vénéré de tout le Nedjd, se trouvait situé dans le Yemâna, nous ne savons pas dans quel endroit précis ; *Dhou-l-Cabât*, adoré à Sandâd, à peu de distance de l'Euphrate ; *Al-Lât*, divinité féminine, dont le sanctuaire était à Tayf, non loin de la Mecque, et dans laquelle il faut bien évidemment reconnaître l'*Alilat* d'Hérodote ; *Monat*, adorée à Codayd, entre la Mecque et Yathrib, et dont nous avons l'image dans un bas-relief égyptien de l'île de Philæ, avec le titre de « dame de l'Arabie » ; *Al-Ozza*, objet d'un culte à Nakhla, près de la Mecque ; *Yagouth*, dieu des Benou-Madhidj ; *Yauk*, dieu des Benou-Mourâd de la frontière du Yémen :

[1] Publiée par David H. Müller dans la *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, t. XXX (1876), p. 115. L'inscription est traduite ainsi : « Image et stèle de Saadawân de Madmar. »

Sawdha, déesse dont le temple était à Rohât, dans le Tihâma. Il faut joindre à cette liste les noms de *Atar-Samaïn*, signalé dans le Nedjd par le prisme d'Assurbanipal, et de l'*Ourotal* d'Hérodote, dont la forme originale devait être, sans doute, *Ourtaâla*, « la lumière suprême », et qui était, suivant toutes les probabilités, adoré non loin des lieux où l'on rendait un culte à *Al-Lât*, que le père de l'histoire lui associe.

Le côté sabéiste était fort développé dans la religion des tribus arabes. *Ourotal*, son nom l'indique, aussi bien que le rapprochement qu'Hérodote fait entre lui et le Dionysos des Grecs, était essentiellement une personnification du Soleil ; il en était de même de *Yagouth* et de *Yauk*, de *Sâir* (le feu), divinité spéciale des Anaza, l'une des plus anciennes tribus issues de Maâd. On a vu plus haut que l'astre lui-même, sous le nom de *Schams*, était le dieu dont les reines de Duma exerçaient le suprême sacerdoce ; nous le retrouvons plus tard adoré par les Benou-Temîm, l'une des grandes tribus maâddiques du Nedjd, sous le nom de *Schams-as-sama*, qui rappelle, dans une certaine mesure, le *Atar-Samaïn*, dont le prisme d'Assurbanipal place le culte vers les mêmes lieux. Certaines tribus adoraient la lune, mais on ne nous dit pas si, à l'exemple des Sabéens du Yémen et des Babyloniens, ils la regardaient comme un personnage mâle ; d'autres adressaient leurs hommages aux planètes *Zouhal* (Saturne), *Al-Moschtari* (Jupiter), *Atared* (Mercure), ou bien aux étoiles *Aldébaran* (l'œil du Taureau), *Souhaïl* (Canope), *Al-Schaari loboûr* (Sirius), quelques-unes à l'ensemble des légions célestes [1].

Quant à la forme extérieure du culte, c'est-à-dire à la manière de représenter les divinités, elle était telle qu'on pouvait l'attendre d'un peuple aussi grossier que l'étaient encore les Arabes, et essentiellement fétichiste. L'idolâtrie proprement dite ne s'établit que tard, et avec un certain progrès de culture, dans une grande partie de la péninsule. On sait, par exemple, que ce fut seulement dans les premières années du IIIe siècle de l'ère chrétienne que Amr, fils de Lohay, rapporta de la ville d'Aréopolis ou Ar-Moab à la Mecque, la statue du dieu syrien Hobal, l'exposa aux adorations de ses compatriotes, pour qui une image de ce genre paraissait une merveille, et la fit placer dans la Caâba, qui n'avait jusqu'alors contenu que la fameuse *pierre noire*. On a pourtant

[1] Coran, *sour*. XLI, v. 37.

vu qu'Assarhaddon parlait des statues divines de la ville de Duma, qu'il avait emportées comme trophées à Ninive, et qu'il rendit ensuite aux prières de la population. L'une de ces statues était bien évidemment celle de *Schams ;* une autre devait être celle de *Wadd* (Amour), que des témoignages postérieurs nous présentent comme le dieu principal de Daumat-al-Djandal, le Duma de la Bible, le Adumu des textes cunéiformes. Nous savons aussi que, dès une époque fort ancienne, on représentait *Sawâha* sous la figure d'une femme, *Yagouth* sous celle d'un lion, et *Yauk* sous celle d'un cheval; mais ces trois divinités appartenaient à des tribus touchant au Yémen, qui devaient subir l'influence de ses usages.

Le plus souvent, les Arabes adressaient leurs adorations à des arbres sacrés, comme la fameuse épine (*spina ægyptiaca*) qui était l'objet d'un culte à Nakhla, et autour de laquelle on avait construit un temple, ou comme le fameux dattier *Dhat-anvat*, dans le voisinage de la Mecque. Ils honoraient aussi des pierres sacrées, pour la plupart sans doute d'origine aérolithique, analogues aux *bétyles* syriens. Telle était la fameuse pierre noire de la Caâba, le pivot de l'ancien culte idolâtrique de l'Arabie. Sa couleur naturelle est, du reste, celle que l'on indique presque toujours pour les bétyles et pour les autres pierres brutes qui étaient, dans les temples, l'objet d'un culte divin. Elle était, en effet, la marque de leur origine ignée et sidérale, les pierres sacrées de cette catégorie étant considérées comme descendues du ciel. La pierre noire ovoïde, chargée d'une inscription cunéiforme, que l'on désigne sous le nom de *Caillou Michaux* et que nous avons reproduite dans cet ouvrage[1], a dû servir de bétyle dans un temple chaldéen : sa forme est pareille à celle des bétyles que l'on voit représentés au revers de monnaies de l'époque romaine, frappées en Syrie et en Mésopotamie. La plupart du temps, les bétyles placés dans les temples, étaient de véritables aérolithes dont la chute avait été observée, comme la pierre que Pindare vit tomber et qu'il consacra à la Mère des dieux, comme la fameuse pierre de Pessinunte, comme celle de Zeus Kasios à Séleucie. Enfin, on attribuait, par suite des mêmes idées, une origine céleste à certaines pierres consacrées de temps immémorial comme images des dieux, bien qu'elles ne fussent réellement pas des aérolithes, mais parce que quelque particularité lumineuse y faisait attacher une

[1] Voyez plus haut, t. IV; p. 27 et t. V, p. 199.

notion de nature ignée. Telle était l'émeraude du temple de Melqarth à Tyr.

Pour en revenir à l'Arabie, la déesse *Allat*, de Tayf, était également une simple pierre brute, ainsi que *Monât* dans son sanctuaire de Codayd. Dans la vallée de Mina, où se passait dès lors un des actes principaux du pèlerinage de la Mecque, se dressaient sept pierres sacrées, dont trois subsistent encore aujourd'hui. Ce sont également des bétyles que les sept pierres au milieu desquelles Hérodote dit que les Arabes de son temps prêtaient leurs serments pour donner un caractère plus solennel et plus saint à leurs engagements. Le nombre des pierres sacrées, dans ces deux exemples, est important à noter, car c'est celui des planètes; il prouve que le culte des bétyles avait chez les Arabes antiques une liaison étroite avec le côté sidéral et planétaire de la religion. Il en était de même dans le bassin de l'Euphrate et dans la Syrie ; les Chaldéens d'Uruk avaient, eux aussi, leur « temple des sept pierres noires, » dont nous parlent les inscriptions cunéiformes.

Chez les Nabatéens, c'est sous la forme d'un bétyle ou d'une pierre noire équarrie, haute de quatre pieds et large de deux, que le dieu Dusarès était, au temps de la civilisation hellénique, adoré dans le grand temple de Pétra. M. de Vogüé a découvert à Oum-el-Djemal une pierre de cette forme, avec une dédicace au dieu *Du-Scharâ*[1]. Le même savant a reconnu aussi une idole de la déesse Allat, dans la pierre de Salkhat qui présente la même forme, et en effet, dans le Hedjaz, cette déesse était vénérée dans son sanctuaire principal de Tayf sous la figure d'une pierre blanche de forme rectangulaire, tandis que les Koreyschites l'adoraient dans le palmier *Dhat-anwât*. Ces simulacres, composés d'une pierre rectangulaire dressée, étaient très multipliés chez les Arabes, comme nous l'atteste Hérodote et d'autres auteurs. Un nom particulier les désignait, celui de *ançab*, et les auteurs musulmans nous apprennent qu'en même temps que les pierres de ce genre étaient des images divines, on égorgeait quelquefois au-dessus les victimes comme sur un autel, ou du moins on les arrosait de leur sang. Cet usage est, du reste, déjà décrit par Hérodote, et Porphyre dit : « Les Arabes de Duma, chaque année, sacrifiaient un enfant et l'enterraient au pied du cippe qui leur servait de simulacre divin. » Un vieux vers arabe est ainsi conçu : « J'ai juré par le sang qui découle sur Auzh et par les pierres sacrées

[1] M. de Vogué, *Syrie centrale*, *Inscriptions nabatéennes*, n° 9.

(*ançab*) qui entourent Souaïr. » Il faut en rapprocher celui de Nâbiga Dhobyâni : « Non, par la vie de celui dont j'ai parcouru la Ka'abah, par le sang répandu qui s'est figé sur les *ançab.* » On arrosait de même du sang des victimes les arbres sacrés et les idoles anthropomorphiques. Dans le culte phénicien, le *neçib* correspondait à ce que le *noçb* ou *ançab* était dans le culte païen de l'Arabie.

A la classe de ces simulacres, il faut rattacher certains rochers adorés par des tribus arabes, parce qu'ils reproduisaient naturellement la forme de la pierre levée et parallélogrammatique. Tel était celui auquel on donnait le nom de *Sâad* dans les environs de Djeddah, et qu'adoraient les Benou-Malakân de la race de Kinânah. Tels étaient aussi le rocher situé dans la ville de Qodaïd, entre La Mecque et Médine, où les gens d'Aus et de Khazradj reconnaissaient la déesse Monât, et le rocher du mont Adjâ, dans le Nedjd, que les Benou-Tay, d'après le témoignage de Qazwîni, environnaient d'un culte comme étant le simulacre de leur dieu *Fels* [1].

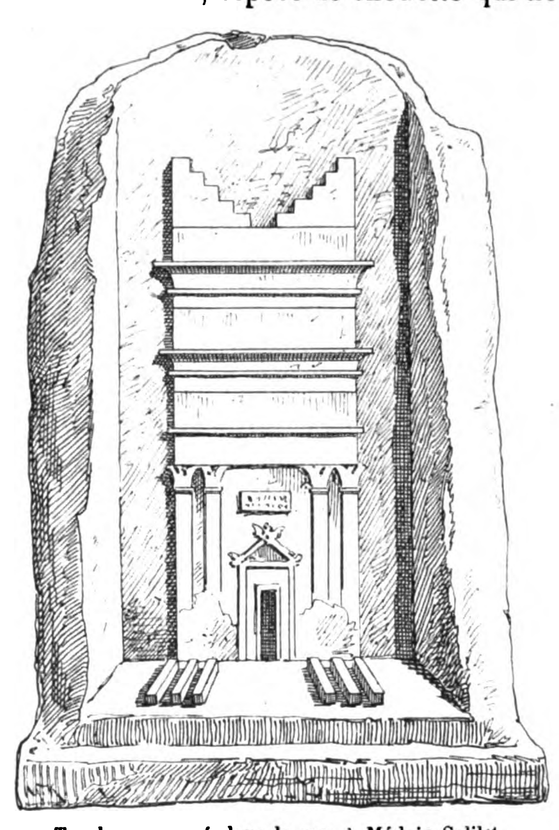
Après les dieux que nous venons de citer, dont nous avons énuméré les principaux simulacres et qui n'étaient que des dédoublements, des localisations de l'être divin supérieur et absolu, *Allah*, les Arabes admettaient, à une échelle inférieure d'émanations, des légions innombrables d'esprits secondaires, que les écrivains musulmans ont comparés aux anges, mais auxquels on attribuait le sexe féminin et qu'on appelait *Benat-Allah*, « filles de Dieu. » Ils croyaient aussi à l'existence de génies, *Djinn*, auxquels les hommes pouvaient commander par le pouvoir de la magie, *sihr*, et à celle d'esprits malfaisants, pareils aux ogres de nos superstitions populaires, *ghoûl*.

La divination, *kehâna*, était en grand honneur chez les Arabes. Elle s'opérait en général dans les temples, en présence de la divinité, et de la manière suivante. On prenait sept flèches sans pointe, *kidâh* ou *azlâm*, chacune teinte d'une couleur différente ou portant une marque particulière; on les mêlait dans un sac et celle qu'on en tirait était censée, par sa couleur ou par sa marque, qu'interprétait un devin, fournir l'oracle céleste.

Les idées des Arabes païens des âges antiques sur le sort de l'âme après le trépas étaient très grossières et très peu développées. « Les uns pensaient que tout était fini pour l'homme quand la mort l'avait

[1] Fr. Lenormant, *Les Bétyles*, dans la *Revue d'histoire des Religions*, t. III (1881).

retranché de ce monde ; d'autres croyaient à la résurrection et à une autre vie. Ceux-ci, lorsqu'ils avaient perdu un de leur parents ou amis, égorgeaient sur sa tombe une chamelle, ou l'y attachaient et la laissaient périr de faim, dans la persuasion qu'elle renaîtrait avec lui, et lui servirait de monture quand il irait se présenter au jugement d'Allah. Selon eux, l'âme, en se séparant du corps, s'envolait sous la forme d'un oiseau qu'ils nommaient *hâma* ou *sada*, espèce de chouette qui ne cessait de voltiger auprès de la tombe du défunt en poussant des cris plaintifs, et lui apportait des nouvelles de ce que faisaient ses enfants. Si l'individu avait été victime d'un meurtre, l'oiseau criait : *Escoûni*, « donnez-moi à boire, » et continuait de faire entendre ce mot jusqu'à ce que les parents du mort l'eussent vengé en versant le sang du meurtrier. » (Caussin de Perceval.) Les tombeaux découverts à Médaïn Salih et dans d'autres oasis de l'Arabie, ont une forme pareille à celle des tombeaux juifs ou phéniciens. Cette analogie peut nous autoriser à conclure à la similitude des croyances, au moins vers le commencement de l'ère chrétienne.



Tombeau creusé dans le roc, à Médain-Salih[1].

Chaque tribu avait ses devins, *kahin*, et ses devineresses, *arrâfa*. Certaines familles possédaient par droit héréditaire le privilège de l'intendance et du service de tel ou tel temple, et y exerçaient des fonctions analogues à celles des *néocores* chez les Grecs. Mais il n'y avait pas de sacerdoce constitué, jouissant du droit exclusif de célébrer les

[1] D'après Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art dans l'antiquité*, t. IV, p. 344.

sacrifices et les cérémonies du culte. C'était le chef de famille qui, dans les occasions solennelles, remplissait pour les siens le rôle de prêtre et de sacrificateur. On ignore si les Arabes proprement dits connaissaient, comme les Sabéens du midi de la péninsule, des obligations de prières régulières à certains moments de la journée. Mais quand bien même ces obligations auraient existé, les tribus bédouines devaient être fort peu exactes à s'y astreindre, comme elles le sont encore aujourd'hui pour les prières prescrites par la loi mahométane. Dans les temples, le culte rendu par ceux qui les visitaient consistait en deux choses principales, le sacrifice sanglant offert par les particuliers eux-mêmes, et où les victimes étaient le plus souvent des chameaux ; puis les tournées ou processions, *tawâf*, autour du sanctuaire, qui se répétaient sept fois en prononçant des invocations réglées à l'avance.

§ 8. — LA CAABA ET LE PÈLERINAGE DE LA MECQUE

Nous avons déjà dit quelques mots, dans le chapitre précédent, de l'importance et du développement qu'avaient partout, dans le paganisme sémitique, les pèlerinages lointains vers tel ou tel temple, à certaines fêtes déterminées. Il y avait plusieurs de ces pèlerinages chez les Arabes du Hedjâz et du Nedjd ; mais le plus célèbre et le plus important de tous était celui qui se dirigeait vers la Caâba de la Mecque. Commun à toutes les parties de la péninsule, au Yémen ou à l'Arabie Pétrée comme au Hedjâz ou au Nedjd, aux Sabéens et aux Nabatéens comme aux Arabes proprement dits, Jectanides ou Ismaélites, il constitua jusqu'à la prédication de l'islamisme, le seul lien national qui unît entre elles les tribus d'origines si diverses qui couvraient le sol de l'Arabie. Le *hadj* ou pèlerinage de la Mecque constitue donc un fait d'une importance capitale dans l'histoire de la péninsule et mérite que nous nous y arrêtions un instant, en lui consacrant un paragraphe spécial. Les témoignages que l'on peut invoquer pour en reconstituer la naissance et les développements sont, il est vrai, bien postérieurs au cadre de cet ouvrage, mais ils sont l'écho d'un état de choses existant déjà depuis de longs siècles avant eux et dont la formation, en se perdant dans la nuit des temps, est étroitement liée à l'origine des civilisations et des religions les plus anciennes de l'Orient.

Un passage tout à fait décisif de Diodore de Sicile, montre la Caâba

comme étant, du temps de César, le temple le plus universellement vénéré de l'Arabie, et son pèlerinage comme fréquenté également par des gens de toutes les tribus. Mais les traditions arabes, constantes et précises sur ce point, nous font remonter bien plus haut. Dès le temps de l'empire des Djorhom, elles mentionnent le *hadj* comme constitué et réunissant le plus nombreux concours. Ces Djorhom jectanides sont signalés comme ayant eu les premiers l'intendance de la Caâba ; aussi nous l'avons déjà dit, paraît-il conforme à la vraisemblance de leur en attribuer la construction, et de penser qu'elle fut, à l'origine, leur sanctuaire national, à moins, cependant, qu'elle n'eût été peut-être déjà bâtie par les Amâlica, leurs prédécesseurs dans la contrée. La légende arabe actuelle prétend que le type du temple de la Caâba fut construit dans le ciel avant la création d'Adam et qu'il y fut l'objet de la vénération des anges, auxquels Allah commanda de s'acquitter, autour de cet édifice céleste, de la cérémonie des processions ou tournées. Adam qui fut le premier vrai croyant, érigea la Caâba sur la terre, dans son emplacement actuel, précisément au-dessous de celui qu'elle occupait dans le ciel. Après Adam, son fils Schit (Seth) répara la Caâba, et, à l'époque du déluge, elle fut enlevée au ciel, à l'exception de ses fondements qui restèrent cachés sous le sol. Plus tard, Allah commanda à Abraham de rebâtir ce sanctuaire avec l'aide d'Ismaël; Abraham vint donc trouver son fils, lui communiqua l'ordre du ciel et tous deux se mirent en devoir de l'exécuter sur un plan et d'après des proportions que Dieu lui-même leur fit connaître. Ils creusèrent d'abord des tranchées d'une profondeur égale à la stature d'un homme, et découvrirent les fondations posées par Adam. Ils élevèrent ces fondations jusqu'au niveau du sol ; puis ils taillèrent des pierres dans les montagnes voisines, pour construire les murs. Mahomet a donné à cette légende la consécration de plusieurs chapitres du Coran, et elle est devenue article de foi pour les Musulmans. Dès avant l'islamisme, elle avait cours dans une grande partie de l'Arabie, où elle s'était répandue à mesure que les tribus ismaélites gagnaient du terrain. Mais elle ne paraît pas d'une date bien ancienne, et elle ne saurait se concilier avec ce fait, pourtant incontestable, que ce furent les Djorhom, et non les descendants d'Ismaël, qui furent les premiers, et pendant de longs siècles, en possession de l'intendance de la Caâba.

Ce temple, dont son nom même de « maison carrée » indique la forme, encore aujourd'hui conservée, était fort petit et de la construc-

tion la plus grossière. C'était un parallélogramme de vingt coudées de long sur vingt-deux de large, les angles dirigés vers les quatre points cardinaux. Ses quatre murs, bâtis en pierres sèches, sur des fondations d'un appareil polygonal très solide, s'élevaient à une hauteur de neuf coudées. Le toit était plat, en terrasse, fait avec des troncs de palmiers; il était soutenu à l'intérieur par des piliers carrés en bois, dont la disposition rappelait ceux des vieux sanctuaires de l'île de Chypre. Une seule porte s'ouvrait sur un des grands côtés, celui qui faisait face au nord-est et très près de l'angle oriental. A cette porte furent appliquées, à l'époque musulmane, deux gazelles d'or et deux grandes cornes de bélier au sujet desquelles on racontait une légende mythologique qui, dans la suite, fut confondue avec celle du sacrifice d'Abraham. Plusieurs fois dans le cours des temps antiques, la Caâba fut renversée de fond en comble par les torrents que formaient les eaux pluviales sur le flanc des collines voisines. Au ve siècle de notre ère seulement, Cossay, fondateur de la puissance de la tribu des Koreischites, bâtit la ville de la Mecque. Il fut pour cela obligé d'abattre, malgré la répugnance de ses compagnons eux-mêmes, le bois sacré de dattiers que Diodore de Sicile décrit comme environnant le temple : les poutres des dattiers furent employées à former la terrasse qui surmontait l'édifice.

La légende musulmane que nous avons rapportée tout à l'heure poursuit en racontant que, tandis qu'Ismaël était allé chercher une pierre pour marquer l'angle où devaient commencer les « tournées » des pèlerins, il rencontra l'ange Gabriel qui apportait, en la tenant dans ses mains, une pierre de la Caâba céleste, la « pierre noire », alors d'une blancheur éclatante, qui changea de couleur par suite des péchés des hommes. Cette pierre était placée à l'extérieur de l'édifice, à hauteur d'appui contre l'angle est, afin d'y recevoir les baisers et les adorations des dévots qui partaient de cet angle pour faire, comme aujourd'hui encore, les sept tournées sacrées autour du temple. Plus tard, la pierre noire fut renfermée dans le temple même. On reconnaît aisément, dans ce récit, l'altération d'une de ces légendes, sur l'origine céleste et miraculeuse des bétyles, comme on en racontait dans tous les sanctuaires de la Syrie où de semblables pierres étaient adorées. La tradition mythologique de Tyr, conservée dans les fragments de Sanchoniathon, disait : « Astarté parcourant la terre, trouva une étoile tombée du ciel, et, la relevant, la conserva dans l'île sainte de Tyr. » Ce récit et celui des traditions arabes concernant la pierre de la Caâba, sont évidemment un

même mythe qui a subi deux applications différentes, et ce rapprochement est encore justifié par cette circonstance que, dans la théologie musulmane, les anges sont des personnages féminins, de sorte que l'ange Gabriel devait revêtir une forme pareille à celle que l'on voit donnée à Astarté ailée et portant l'émeraude colossale de Tyr, sur des monnaies frappées à Mallus en Cilicie.

La pierre de la Caâba de la Mecque, usée à la surface par les attouchements et les baisers des pèlerins depuis tant de siècles, est un aérolithe de forme irrégulière, tenu à l'origine pour l'image ou plutôt la manifestation d'une divinité sidérale, non pas la planète Saturne (Kaiwan), comme le prétendent quelques traditions arabes, mais la planète Vénus (Astarté). L'antiquité et l'importance du culte de la planète Vénus chez les Arabes du Hedjaz en est une preuve confirmée encore par la présence, dans la Caâba, de la fameuse colombe de bois, symbole de la déesse, que Mahomet mit en pièces en entrant dans le sanctuaire quand il se fut rendu maître de la Mecque.

La divinité représentée par la pierre noire de la Caâba est sans doute la déesse appelée 'Αλιλατ par Hérodote, qui lui donne pour époux le dieu appelé 'Οροτάλ, identifié avec Bacchus par l'historien d'Halicarnasse. Quoi qu'il en soit de ce dernier rapprochement, nous n'en constatons pas moins, dans le récit du Père de l'histoire, la vérification d'une loi que nous avons déjà signalée et qui est commune à toutes les religions de l'Asie antérieure : les divinités marchent toujours par couple d'un personnage mâle et d'un personnage féminin, associés conjugalement. Dans le culte de la Mecque, où le dieu parèdre de la déesse qui était censée résider dans la « pierre noire », est nommé à plusieurs reprises d'une manière formelle par les inscriptions himyaritiques et par les écrivains arabes avant et après l'islamisme : c'est Hobal. Ce dieu était sans doute primitivement représenté sous la figure d'une pierre dressée, comme les autres divinités syriennes et arabes; à une époque assez voisine de l'islamisme, on lui éleva une statue sous les traits d'un homme âgé portant une longue barbe comme le Bacchus oriental. Cette statue, que Mahomet fit briser, était d'une pierre rouge et avait été rapportée de Syrie par Amr, fils de Lohay. La main droite, brisée depuis une époque ancienne, avait été refaite en or par les Koreischites, sans doute lorsque Cossay prit l'intendance de la Caâba, qu'il avait fait reconstruire, et cette main tenait les sept flèches, sans fer et sans pennes, avec lesquelles on consultait le sort et qui correspondaient aux sept jours

de la semaine. Elle avait d'abord été placée à l'extérieur de la Caâba, sur la terrasse de l'édifice, où elle était entourée de trois cent soixante idoles plus petites, correspondant aux degrés du zodiaque ; mais plus tard elle fut transportée à l'intérieur, au-dessus du souterrain qui servait de trésor et dans lequel étaient déposées les offrandes. C'est cette idole, affublée du nom d'Abraham par les auteurs musulmans, qu'Ali brisa, tandis que Mahomet, lui-même, prêtait ses épaules à son lieutenant pour pouvoir l'atteindre. Hobal, le dieu du sort, époux de Vénus-Allat, ne paraît pas avoir été le maître d'une planète déterminée, mais plutôt un dieu uranique et cosmique, personnifiant le ciel dans son ensemble.

Des peintures, représentant Vénus-Allat dans les différentes phases de son existence mythologique, décoraient les murs et les piliers. Dans l'une, elle était figurée munie de grandes ailes et tenant dans ses mains la pierre sacrée. Une autre la montrait portant entre ses bras le mystérieux enfant divin dont elle était la mère et qui, comme dans tous les sanctuaires syro-phéniciens, n'était autre que le dieu père sous une forme juvénile, engendré par lui-même dans le sein de la divinité féminine. Cette dernière image a été prise par les auteurs musulmans pour la vierge Marie tenant l'enfant Jésus.

Autour de la Caâba étaient encore quelques pierres dressées, auxquelles on attribuait un caractère sacré, quoique moins divin que celui de l'aérolithe. C'étaient, sans doute, les simulacres de divinités faisant cortège aux dieux principaux du temple. Certaines de ces pierres étaient chargées d'inscriptions en caractères himyaritiques.

Ce n'était pas seulement la « pierre noire » qui personnifiait la déesse dans le culte de la Mecque. Le temple lui-même, avec sa forme traditionnelle et consacrée, la Caâba, était une autre image de la divinité, comme une idole plus vaste qui enfermait l'aérolithe sacré. Cet usage de personnifier la divinité dans son temple se rencontre d'ailleurs en Chaldée comme le constatent de nombreuses inscriptions cunéiformes ; il a donné naissance à la singulière coutume de revêtir la Caâba de la tenture appelée *Kiswah*, qui se pratique encore aujourd'hui, mais qui remonte au temps du paganisme et dont on attribue le premier établissement au tobbâ himyarite Asâd-Abou-Karib. Cette tenture, ou plutôt le vêtement appliqué sur la Caâba rentre dans la catégorie des exemples du *stolisme* ou de la coutume d'habiller de draperies et de bijoux les images divines, que nous retrouvons chez les Égyptiens, les

Chaldéens, les Phéniciens et les Grecs. Elle existait également chez les Arabes qui même paraient de vêtements d'étoffes recherchées et de bijoux de femme, non seulement leurs idoles anthropomorphes, mais les arbres sacrés qu'ils adoraient en certains endroits à titre d'images de divinités. Ils avaient donc aussi eu l'idée de parer et de vêtir le temple qu'ils considéraient comme l'image d'Allat ou d'Astarté; aussi quand on met en place la nouvelle kiswah, les Arabes disent que la Caâba est une vierge qui prend l'*ihram* comme les pèlerins, et la partie qui pend devant la porte est appelée la *bourkah*, comme le voile qui couvre le visage des femmes.

La vénération qui s'attachait à la Caâba elle-même et à tout le sol environnant était si grande que, pendant bien des siècles on n'osa pas prendre de demeures fixes, ni construire de maisons dans le voisinage de ce sanctuaire. On passait la journée à la Mecque, c'est-à-dire dans la circonscription du terrain particulièrement sacré, mais le soir on s'éloignait par respect.

Une muraille d'enceinte environnait la Caâba et constituait un enclos sacré que doit encore représenter, à peu de chose près, l'ère entourée par les portiques du haram actuel. C'est probablement dans cette enceinte que se trouvait un palmier sacré, seul conservé de toute la forêt que fit abattre Cossay; arbre environné d'honneurs divins et considéré comme une autre image de la déesse Allât, de même que sur un point différent du territoire des Koreischites, le palmier Dhat-anwât. Cette disposition d'un vaste *temenos* ou enceinte sacrée entourant l'édifice lui-même et formant parvis à ciel ouvert, était celle qu'offraient tous les sanctuaires de la Syrie et de la Phénicie et le temple de Jérusalem lui-même.

A côté de l'enceinte sacrée, où les immolations sanglantes paraissent avoir été interdites, était, vers le nord-est, le champ des sacrifices, situé entre les deux buttes de Çafa et de Marwah, dans la direction où l'on découvrit plus tard la source sainte de Zamzam, que la tradition veut avoir été ouverte au temps des Djorhom, cachée par eux sous une couche de terre quand ils furent contraints d'émigrer, et retrouvée seulement par Abd-el-Mottalib, le grand-père de Mahomet. C'est là qu'on égorgeait les victimes en l'honneur de la déesse de la Caâba, déposant les résidus des sacrifices sur Çafa et Marwah. Au sommet de ces buttes sacrées, étaient deux idoles formées de simples pierres debout qu'on appelait Naïlat et Isâf. Une troisième, connue sous le nom de El-Khalaçah, se dressait à l'endroit le plus bas de l'intervalle entre les col-

lines, dans le lieu qu'on appelle Batn-el-wâdi, et où sont actuellement les deux piliers nommés Milaïn-el-Akhzaraïn. Ces trois idoles furent l'objet d'un culte qui donna lieu à des légendes mythiques pareilles aux légendes d'Adonis-Tammuz dans les religions de la Syrie et de la Phénicie.

Le pèlerinage de la Caâba paraît avoir été toujours fixé, comme il l'est encore actuellement, au dixième jour du douzième mois de l'année. Le calendrier étant exclusivement lunaire, comme nous l'avons dit tout à l'heure, cette époque avançait tous les ans de onze jours et parcourait successivement toutes les saisons. Le douzième mois, appelé précisément *dhou-l-hidja*, « mois de pèlerinage », devint de bonne heure un mois sacré, pendant lequel les luttes de tribus à tribus étaient suspendues. C'était une espèce de *trêve de Dieu*, sagement instituée chez un peuple avide de guerre, de pillage et de vengeance. Elle contribuait à empêcher les diverses tribus de s'entre-détruire ; elle donnait au commerce quelques moments de sécurité et permettait aux pèlerins de satisfaire sans péril leur dévotion. La trêve, souvent violée du reste malgré son caractère religieux, commençait dès le mois précédent, nommé à cause de cela *dhou-l-cadâ*, « mois de l'ouverture. » Ces noms sont demeurés en usage sous le régime de l'islamisme.

Les termes dont se sert Diodore de Sicile nous apprennent que, de son temps, le *hadj* était seulement quinquennal. Plus tard il devint annuel, et c'est ainsi qu'il était quand Mahomet commença à prêcher sa foi nouvelle. Dans le mélange que ce législateur religieux de l'islam fit des anciennes traditions de sa race, et particulièrement de la Mecque, sa ville natale, avec des données juives et chrétiennes, mélange d'où sortit la doctrine musulmane, la Caâba devint le sanctuaire principal de son culte, la « maison de Dieu » par excellence, *baït-Allah*. Le culte de la *pierre noire* lui-même, tout idolâtrique qu'il fût en réalité, fut conservé par Mahomet, qui ne voulait pas rompre complètement sur ce point avec les superstitions dans lesquelles il avait été élevé, mais en même temps expliqué et justifié par des légendes qui essayaient de le concilier avec le monothéisme et la proscription des idoles. L'institution du pèlerinage fut maintenue, régularisée ; le *hadj* devient une obligation pour tous les musulmans au moins une fois dans leur vie. Ses cérémonies, du reste, demeurèrent à peu de chose près les mêmes. Quoique la religion de l'Arabie ait complètement changé, les pèlerins de nos jours font encore à La Mecque ce qu'y

faisaient ceux des âges reculés dont les annales sont embrassées dans cet ouvrage. Nous allons, du reste, indiquer brièvement en quoi consistaient, dès lors, les cérémonies du *hadj*, en ayant soin de noter les quelques points, en bien petit nombre, où elles ont été modifiées par Mahomet.

Le premier acte du *hadj*, en entrant sur le territoire sacré, était la prise de l'*ihram* ou « vêtement saint, » que l'on gardait jusqu'à la fin des cérémonies. Ce vêtement, pour lequel on doit quitter ceux que l'on porte habituellement, consiste aujourd'hui en deux morceaux d'étoffe blanche ; l'un enveloppe les reins et l'autre est jeté sur le cou et les épaules de manière à laisser une partie du bras droit à découvert. Il est probable que ce costume primitif fut celui que l'on employa dès les plus anciens temps du pèlerinage.

A la Mecque même, les dévotions des pèlerins consistaient dans la visite des lieux saints ou *omra*, que l'on faisait aussi dans le septième mois de l'année, mois de trêve comme le onzième et le douzième. On appelait alors ce mois *mouharram* ou « mois saint », nom qui, depuis l'islamisme, a été transporté au mois qui inaugure l'année. Le pèlerin se rendait d'abord à la Caâba, adorait la pierre noire et la baisait respectueusement, puis faisait autour de l'édifice les sept tournées sacramentelles, *tawâf*. Il allait ensuite faire ses dévotions tout à côté, bien évidemment encore dans l'enceinte du bois de palmiers, aux deux monticules de Çafa et de Marwah, où se dressaient originairement deux pierres sacrées, qui furent remplacées, à partir du IIIe siècle de notre ère, par les idoles Asati et Mayel, l'une en figure d'homme, l'autre en figure de femme. Les idoles ont actuellement disparu, comme les pierres sacrées, mais les pèlerins musulmans, d'après l'exemple et le précepte de Mahomet, continuent à porter leurs dévotions à Çafa et à Marwah. Le Coran, pour expliquer cette conservation des usages païens par le Prophète, prétend que c'est entre ces deux hauteurs que Hagar errait désespérée, courant de l'une à l'autre, lorsque l'ange lui révéla la source qui sauva la vie à son fils Ismaël. Pendant les tournées autour de la Caâba, les pèlerins antiques devaient être entièrement nus, montrant par cet acte symbolique qu'ils se dépouillaient de leurs péchés. Mahomet abolit cette partie de l'usage.

Mais le pèlerinage, alors comme aujourd'hui, ne se bornait pas à la visite au sanctuaire même de la Mecque. L'acte principal et essentiel consistait à se rendre au mont Arafat, montagne sacrée et considérée



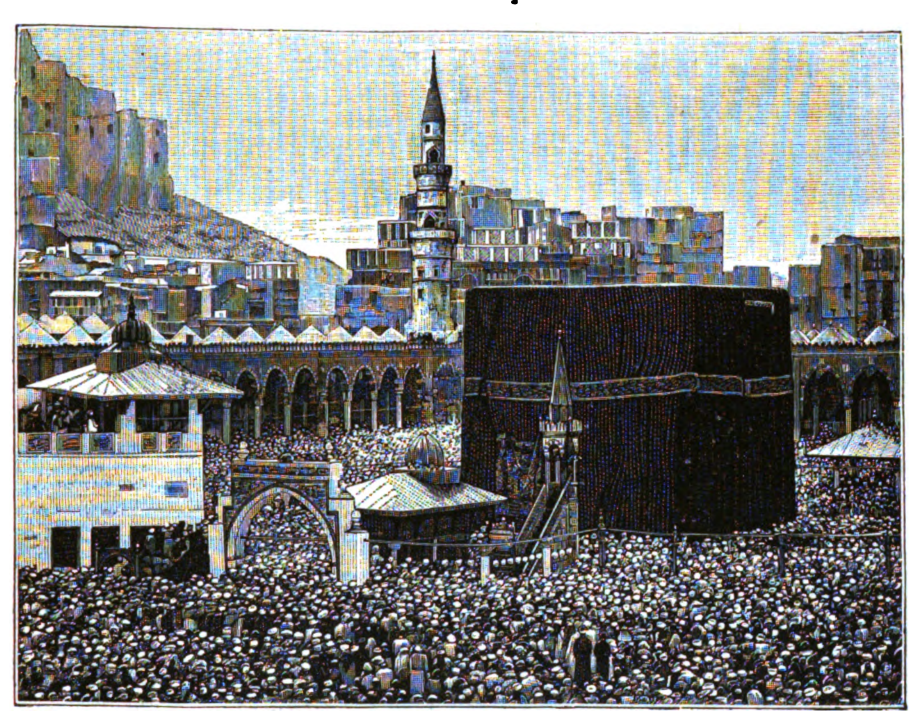
Vue de la Mecque et de la Caaba[1].

elle-même comme une divinité, ainsi que l'étaient, en Syrie, le Casius,

[1] D'après le docteur Le Bon, *la Civilisation des Arabes*, p. 117. Paris, Didot, in-4.

l'Hermon et certaines autres montagnes. L'islamisme a conservé la station à l'Arafat, qui est demeurée le point culminant du *hajd*. Cette montagne est sainte, dit le Coran, en l'honneur du souvenir de la réunion d'Adam et d'Ève après une longue séparation. Il y a là, bien évidemment, la trace d'une ancienne légende mythologique, travestie sous une forme biblique pour être adoptée dans l'islamisme.

Au retour de l'Arafat à la Mecque on se rendait, comme continuent à le faire les hadjis contemporains, dans la vallée de Mina, où étaient



La Caâba et les pèlerins musulmans[1].

sept pierres debout, représentant les sept corps planétaires considérés comme des dieux. Là, tout pèlerin jetait au pied de chacune des sept pierres trois cailloux, et cette cérémonie se répétait trois fois en deux jours. Un usage semblable, dicté par un motif symbolique que nous ne pénétrons qu'imparfaitement, existait dans le culte d'un certain nombre de localités de la Syrie et de la Phénicie. Lorsque vint Mahomet, il ne laissa subsister que trois des pierres debout ou des bétyles de la vallée de Mina, prétendant qu'elles marquaient les trois places où le diable était apparu à Adam. Ayant ainsi réduit le nombre des

[1] D'après le docteur Le Bon, *la Civilisation des Arabes*, p. 119.

pierres, il décida que les cailloux que l'on jetterait désormais à chacune d'elles seraient sept, prescription que les pèlerins suivent encore de nos jours et qui a maintenu le nombre total au chiffre sacré de 21 (7 × 3).

Après la cérémonie du jet des cailloux et avant de revenir faire une dernière fois les *tawâf* à la Caâba, le sacrifice solennel du pèlerinage avait lieu dans la vallée de Mina, car il paraît avoir été défendu, dès les temps les plus antiques, de verser le sang des victimes dans le bois sacré qui environnait le sanctuaire de la Mecque. Les dernières tournées faites à la « maison divine », le pèlerin déposait l'*ihram* et pouvait désormais retourner vers sa tribu.

Telles étaient, telles sont encore les cérémonies du *hadj*. Bien que la religion musulmane les ait perpétuées jusqu'à présent, elles remontent à la plus haute antiquité, et n'ont subi, comme on vient de le voir, dans le cours des siècles, que de très légers changements. Sans doute ce culte dut commencer modestement. La Caâba ne fut peut-être à ses débuts que le sanctuaire d'une partie seulement des Djorhom. Tout semble indiquer du moins que, pendant longtemps, le culte de la pierre noire et du mont Arafat fut particulier à cette nation, que les Djorhom seuls y venaient en pèlerinage. Mais peu à peu la renommée du sanctuaire s'étendit, se répandit, gagna de place en place et pénétra dans les diverses parties de la péninsule. Alors la Caâba devint le centre à la fois national et religieux de tous les Arabes. Il est probable que la puissance politique des Djorhom, du VIIIe au Ve siècle avant notre ère, et l'extension momentanée de leur empire sur tout le Hedjâz et le Nedjd, eurent une part considérable à ce résultat. Ce qui est du moins certain, c'est qu'il était entièrement produit antérieurement à l'ère chrétienne, et que l'existence du culte commun de la Caâba eut plus tard une influence décisive sur les destinées de l'Arabie.

De tout ce qui précède, il ressort clairement que l'ancien paganisme arabe appartient au vaste groupe de religions dont le foyer principal a été sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, à Babylone et en Chaldée. qui embrasse dans ses domaines l'Assyrie, la Cappadoce, la Phénicie, l'Aramée, le Yémen, Chypre, Carthage et dont les religions de l'Asie-Mineure ne sont qu'un rameau dérivé, qui s'est développé à part et qui, dans cet isolement, a pris une physionomie assez particulière. Il en reproduit les conceptions principales sous des noms à lui propres, qui souvent ne sont que des équivalents des noms usités dans les autres

contrées, équivalents empruntés à la langue arabe. C'est surtout avec les religions de la Syrie et de la Phénicie, demeurées vierges de la systématisation savante du polythéisme de Babylone, que le paganisme arabe a la plus étroite analogie. C'est par une comparaison constante avec ces religions qu'on arrive à l'éclaircir et à le comprendre, et en revanche, lui-même peut offrir des secours précieux pour leur étude. Il n'y a entre les religions de la Syrie et de la Phénicie et les religions de l'Arabie antique que la différence entre l'état de civilisation de ces différents peuples. Le paganisme arabe a emprunté le fond de ses idées et les personnages principaux de son panthéon aux populations syro-phéniciennes, mais l'état de barbarie des Arabes n'a pas permis à leur religion de se développer en vertu des doctrines d'une philosophie naturaliste, comme celles de la Phénicie et de la Syrie. Elle a surtout le caractère d'une religion de familles et de tribus, où les dieux se sont multipliés à l'infini par l'effet du morcellement de la nation et de la multiplication des *sacra gentilitia*, chaque tribu s'étant mise à adorer la divinité mâle ou femelle sous un nom particulier, de telle sorte que l'on trouve une variété indéfinie d'appellations distinctes, qui ont fini par devenir des dieux différents, pour un petit nombre de conceptions fort peu variées. Les dieux sont donc locaux et familiaux plutôt que distingués dans leur essence, ce qui produit le phénomène d'un panthéon prodigieusement peuplé, dont les personnages n'ont d'existence individuelle que par suite des habitudes de la superstition populaire et où, quand on descend au fond des idées, on ne leur trouve ni attributions séparées, ni origine autre de leur variété que la variété même des tribus, vivant isolées dans la vie nomade du désert et associant leurs dieux au gré de leurs alliances réciproques.

Mais ce qui reste surtout barbare dans l'ancien paganisme arabe, c'est la forme extérieure du culte. Là, se marque l'état peu avancé de civilisation des antiques tribus du Hedjaz et du Nedjd, car elles ne s'élèvent presque nulle part au-dessus du plus grossier fétichisme. Les anciens Arabes n'ont, pour ainsi dire, pas d'idoles anthropomorphiques, de statues divines. Le petit nombre qu'on en signale ont été apportées de l'extérieur, des contrées où d'autres Arabes plus civilisés vivaient d'une vie sédentaire, agricole ou urbaine, le long de la frontière de Syrie, dans les provinces soumises d'abord aux monarchies égyptiennes et assyriennes, puis grecques et romaines, et qui avaient entièrement adopté les mœurs et la culture des Araméens, des Sémites et des

Chananéens de ces contrées. Et ces idoles, que nous sommes en droit de considérer comme ayant été d'un travail bien médiocre, tant d'après les bas-reliefs qui accompagnent les inscriptions himyaritiques, que d'après les sculptures que l'on trouve encore dans le Safa, le Hauran et à Palmyre, paraissent aux tribus arabes où quelques individus les avaient rapportées de leurs caravanes de commerce, des miracles d'art et de beauté, des œuvres presque surnaturelles. A part les rares exceptions de ce genre, qui sont de date bien récente, car les statues divines que signalent les historiens paraissent avoir été toutes importées postérieurement à l'ère chrétienne, — sauf celle de Daumat-el-Djandel, localité où il est déjà question d'idoles au temps des conquêtes assyriennes, — les tribus de l'Arabie déserte n'avaient pas d'autres simulacres divins que des bétyles, c'est-à-dire des pierres dressées et grossièrement équarries, des rochers naturels et des arbres sacrés auxquels elles venaient apporter leurs adorations.

Sur un seul point du territoire de l'Arabie proprement dite ou déserte, nous rencontrons un culte qui nous offre des combinaisons plus savantes avec un véritable développement de mythes, et ce culte est précisément aussi le seul qui porte un caractère moins exclusivement local. Constituant dès son établissement le gage sacré de l'alliance entre les populations d'origines diverses qui se trouvaient réunies sur le territoire de la Mecque, il devint, environ deux cents ans après, l'unique culte commun à tous les Arabes, le culte central par excellence, et les fêtes annuelles du pèlerinage de la Caâba furent pendant plusieurs siècles, jusqu'à Mahomet, le lien national qui rattachait les unes aux autres les tribus des parties les plus éloignées de l'Arabie. Mais la religion de la Caâba, avec l'ensemble des mythes qui s'y groupaient, est trop savante, trop bien combinée, trop au-dessus du développement intellectuel et philosophique des tribus du Hedjaz à l'époque reculée où elle fut établie, pour pouvoir être considérée comme un produit naturel du sol arabe, comme le résultat du développement propre d'un des cultes grossiers et rudimentaires de cette région. Elle est d'importation étrangère comme les rites du pèlerinage eux-mêmes. L'influence des doctrines juives, dans l'état où nous trouvons cette religion au moment où paraît Mahomet, s'y fait particulièrement sentir, et on peut l'expliquer historiquement, ainsi qu'on va le constater.

Des colonies juives fort nombreuses s'étaient établies dès le temps

des Séleucides, et surtout depuis la prise de Jérusalem par Titus, dans le nord de l'Arabie, à Médine, à Khaybar, dans le Wadi Qora et sur les rives du golfe Élanitique. Leur influence déjà grande à cause du commerce extérieur auquel elles servaient d'intermédiaire, s'accrut encore quand la conception d'Abraham et d'Ismaël, comme ancêtres de la race arabe, fit des traditions juives les traditions nationales des Arabes. Ce fut alors que toutes les personnifications mythologiques, même les divinités principales du temple de la Caâba, et tout ce qui restait des vieilles légendes religieuses sur lesquelles le culte avait été fondé, commencèrent à prendre ce vêtement biblique qui déroute au premier abord l'historien moderne. Hobal devint Abraham. La figure de la déesse de la planète Vénus tenant l'aérolithe sacré sous la forme duquel on l'adorait, fut expliquée comme l'ange Gabriel apportant à Abraham et à son fils, une pierre de la Caâba céleste. Son image en tant que κουροτρόφος, portant dans ses bras le dieu enfant qui devenait un peu plus tard son amant, fut prise pour celle de la Vierge Marie avec l'enfant Jésus. Les courses désespérées de Naïlah pleurant la mort ou la métamorphose en pierre du jeune dieu, son bien-aimé, courses auxquelles on donnait pour théâtre l'intervalle entre Çafa et Marwah et que les pèlerins imitaient quand ils vénéraient ces lieux, comme on imitait dans les fêtes de la Salambo syrienne (Astarté) les courses désespérées de sa douleur après la mort d'Adonis, se transformèrent en celle d'Agar cherchant du secours et perdant la tête au spectacle de son fils Ismaël prêt à mourir de soif et d'épuisement. Le rôle du dieu père causant la mort de son propre fils fut confondu avec le récit biblique du sacrifice d'Abraham, comme il l'était déjà chez les Phéniciens au temps où écrivait Philon de Byblos. Enfin la réunion d'Adonis-Isaf ressuscité, à Vénus-Nâïlah sur le mont Arafah, devint la réunion d'Adam et d'Ève, chassés loin l'un de l'autre hors du paradis terrestre et se retrouvant après une longue séparation.

Parmi les traditions anciennes de la Mecque, une des plus célèbres est celle qui a trait aux deux gazelles d'or tirées du trésor de la Caâba, que Modhâdh, le dernier roi des seconds Djorhom, enfouit avec des armes au-dessus de la source de Zamzam, quand il fut contraint de quitter le pays, et que Abd-el-Mottalib, grand-père de Mahomet, retrouva avec le puits lui-même et qui furent replacées dans la Caâba. Ces gazelles étaient certainement des symboles divins, et l'on ne saurait guère hésiter à les rapporter au dieu du temple plutôt qu'à

la déesse, à Hobal plutôt qu'à Allat. Elles rappellent en effet les boucs ou plutôt les bouquetins que la loi mosaïque défendait aux Hébreux d'adorer à l'exemple des populations voisines, dont Jéroboam établit le culte dans le royaume d'Israël en même temps que celui des veaux, et qui devinrent ensuite, dans l'imagination populaire, des sortes de satyres regardés comme des démons par les prophètes. Une tête de bouquetin orne le front du dieu asiatique Reseph ou Respu sur les monuments égyptiens, et l'on pourrait croire, en raison de ce rapprochement, qu'il existe quelque rapport d'origine entre ce dieu Respu et le dieu Hobal de la Caâba ; l'un et l'autre, d'ailleurs, sont des dieux uraniques.

Cette intrusion d'éléments étrangers, cette confusion de mythes et de légendes, ces rapprochements imaginés par les théologiens pédants et imposés au peuple, n'empêchèrent pas de continuer à adorer Hobal et Allat, à rendre un culte idolâtrique à la pierre noire et aux deux idoles de Çafa et de Marwah et à raconter la fable de Isâf et Nâïlah. La vieille religion de la Caâba demeure debout, bien qu'altérée et surtout mélangée de traditions extérieures qui tendaient chaque jour davantage à produire avec elle un bizarre amalgame. On peut discerner encore, même dans les récits des écrivains musulmans, avec quelle passion Abd-el-Mottalib, le grand-père du Prophète, était resté attaché au culte des anciens dieux de la Mecque. Néanmoins l'influence des traditions bibliques ouvrait les voies au monothéisme et tendait à chasser l'idolâtrie : c'est sur ce terrain tout préparé que se plaça Mahomet.

CHAPITRE IV

L'ARABIE PÉTRÉE

1. — DIVISIONS NATURELLES ET POPULATIONS DU PAYS

La nature elle-même a divisé l'Arabie Pétrée en trois contrées bien distinctes. La première embrasse le massif montueux du Sinaï, compris entre les deux golfes par lesquels se termine la mer Rouge, puis le vaste désert, situé au nord de ces montagnes, entre l'Égypte et la Palestine. La seconde se compose des montagnes qui séparent la pointe méridionale de la mer Morte du golfe Elanitique, entourant la vallée de Pétre, et le massif fort élevé du mont Séir (le Djebel Scherâa de nos jours), qui se dresse à l'orient et forme la frontière du désert. Quant à la troisième division, touchant au Hedjâz septentrional et au Djebel Schefa, elle est constituée par les cantons de la rive orientale du golfe Elanitique, fertiles et montueux, et par le désert qui s'étend de là jusqu'aux pays de Moab et d'Ammon, à l'est du mont Séir ; elle présente donc ce caractère, de réunir à la fois les terres propres à l'agriculture et celles où la vie nomade et pastorale est seule possible.

Ces divisions établies par la nature se sont imposées aux hommes et ont exercé une grande influence sur les événements. Elles ont été toujours reproduites par les divisions historiques et politiques des populations du pays.

Les plus anciens habitants dont nous constations l'existence dans l'Arabie Pétrée, au temps de la IIIe et de la IVe dynasties égyptiennes, sont les Anou, appartenant à la race de Cham et au même rameau que les Égyptiens, dont plusieurs tribus, nous l'avons déjà dit, avaient été au nombre des éléments primitifs de la population de la vallée du Nil. Ce sont eux que vainquirent Snéfrou et Khoufou, quand ils s'emparèrent des mines de cuivre et y fondèrent de grands établissements.

Plus tard, les Anou se montrent à nous refoulés exclusivement dans l'étroit massif du Sinaï, où ils se mêlent aux colons égyptiens; dans tout le reste de l'Arabie Pétrée les Amâlica les ont supplantés. Connus des Égyptiens sous le nom de Schasou, dont le sens était exactement celui de Bédouins, les Amâlica s'étendent alors de la frontière d'Égypte à celle du Yémen. Nous avons examiné plus haut la question de leur origine, et nous avons vu qu'ils s'étaient divisés de très bonne heure en trois branches, les Amalécites proprement dits, les Arcam ou Edomites (Iduméens), sur lesquels la postérité d'Esaü établit sa domination, enfin les Catoûra ou Madianites, dont les descendants d'Abraham et de Céthura devinrent les chefs. La substitution des Amâlica et de leurs différents rameaux aux Anou dans la plus grande partie de l'Arabie Pétrée fut antérieure à la XIIe dynastie égyptienne, car les papyrus hiératiques de Berlin, qui sont de cette date, mentionnent déjà des Édomites dans la contrée.

Dans la suite, comme nous venons de le raconter dans le chapitre précédent, les Amâlica sont chassés du Hedjâz et du Tihâma par les Djorhom jectanides. Dès lors, leurs trois rameaux se montrent à nous concentrés dans l'Arabie Pétrée, les Amalécites proprement dits, tenant le désert au nord du Sinaï, les Édomites les montagnes de Pétra et de Séir, les Madianites enfin la contrée à l'est du golfe Elanitique. C'est l'état de choses que dépeignent les récits de la Bible, qui seuls fournissent des renseignements positifs sur l'histoire ancienne de ces populations.

La descendance des vieux Amâlica par l'une ou l'autre de leurs trois branches demeura seule en possession de l'Arabie Pétrée, sans autre mélange d'élément arabe proprement dit, jectanide ou ismaélite, qu'une lente infiltration de quelques tribus isolées, jusqu'à l'arrivée des Azdites ou Ghassanites, émigrés du Yémen, dans le IIIe siècle de l'ère chrétienne. Aussi voyons-nous l'idiome araméen en usage dans ces régions pendant toute l'antiquité, mais avec une teinte d'arabismes qui augmente graduellement avec la marche du temps. L'arabe pur n'y apparaît qu'avec les Ghassanites.

§ 2. — LES AMALÉCITES

La plus ancienne mention des Amalécites qui soit faite dans la Bible, a lieu à l'occasion des campagnes de Chodorlahomor. Après avoir vaincu

les Réphaïm à Astaroth-Karnaïm, puis les Zouzim et les Emim, après avoir ensuite écrasé les Horréens de Thémoud, le conquérant élamite dévasta « toutes les campagnes d'Amalec, » et revint de là attaquer la Pentapole en passant par le territoire des Amorrhéens de Hasasoum-Thamar. Il est clair que, dans ce récit, le mot Amalec est employé avec le sens le plus large que les historiens arabes donnent à celui d'Amâlica, et qu'il désigne toutes les populations qui habitaient depuis le canton de Thémoud jusqu'à la frontière méridionale de la Palestine. Un peu peu plus tard, quand Esaü se fut retiré avec sa famille et ses serviteurs dans le mont Séir, un de ses petits-fils, désigné dans la Genèse sous le nom d'Amalec, alla s'établir au milieu des Amalécites, entendus au sens restreint; il paraît y être devenu la souche de leurs rois.

Après l'expulsion des Pasteurs, quand commencèrent les conquêtes des Égyptiens en Asie, le premier peuple qu'ils soumirent fut les Amalécites ou Schasou, car il leur fallait s'assurer la traversée paisible du désert pour communiquer librement avec la Palestine. Amenhotep Ier fut leur vainqueur et ils paraissent être demeurés dans l'obéissance pendant toute la durée de la XVIIIe dynastie. Au milieu des troubles qui suivirent le règne d'Amenhotep IV, Khou-n-Aten, ils se soulevèrent et poussèrent l'audace jusqu'à venir attaquer la ville de Zal ou Héroopolis. Séti Ier, à peine monté sur le trône et avant d'entamer ses grandes expéditions en Asie, marcha contre eux, les battit auprès d'Héroopolis, les rejeta dans le désert, les y poursuivit et les obligea de rentrer dans l'obéissance.

Les Amalécites furent les premiers à s'opposer aux Hébreux sortis d'Égypte, très probablement, bien que la Bible n'en dise rien, par les ordres du Pharaon, leur suzerain. Josué les défit dans la vallée de Raphidim, et dès lors une haine implacable fut jurée contre eux; Moïse les range au nombre des populations impies qui devaient être exterminées par les Israélites. Enfin, quand les Hébreux, après l'arrêt du ciel qui les condamnait à demeurer quarante ans dans le désert, voulurent, malgré la volonté de leur guide inspiré, tenter de forcer l'entrée du pays de Chanaan par la frontière méridionale et essuyèrent un sanglant échec, les Amalécites étaient unis aux Chananéens pour les combattre.

Pendant toute la période des Juges, nous voyons les Amalécites s'allier aux ennemis d'Israël. Ils étaient, ainsi que les Ammonites, coalisés avec Églon, roi de Moab, quand celui-ci établit sur tout le pays



occupé par les Hébreux sa tyrannie, renversée par Aod. Ils prenaient part conjointement avec les Madianites, à ces razzias annuelles dont Gédéon délivra sa patrie, et où les tribus de Madian et d'Amalec arrivaient « avec leurs tentes et leurs chameaux en multitude innombrable et dévoraient tout, à l'instar des sauterelles ».

C'est en punition de ces ravages et pour en prévenir à jamais le retour, qu'aussitôt que la constitution du pouvoir royal eut réuni tous les enfants d'Israël en un faisceau politiquement solide, et dès que la puissance militaire de la nouvelle monarchie se fut un peu organisée, Samuel ordonna à Saül de faire aux Amalécites une guerre d'extermination. A l'occasion de ces faits, la Bible nous fournit quelques renseignements précieux sur eux et leur pays. Leurs tribus étaient alors groupées en un seul faisceau sous un roi, nommé Agag. Bien que menant, pour la plupart, la vie de nomades pasteurs, ils avaient, au centre de leur pays, une ville où présidait leur roi ; elle était située sur la partie supérieure du torrent qui se jette dans la mer à El-Arisch (la Rhinococura des anciens), et son emplacement devait correspondre assez exactement au misérable village actuel de Nakhl. Les débris des Kénites, l'une des plus anciennes populations de la Palestine méridionale, antérieure aux Chananéens, vivaient au milieu d'eux. Saül, ayant pénétré jusque devant les murs de la capitale, parvint à décider les Kénites à se séparer des Amalécites, en invoquant les liens d'alliance qui les unissaient aux Hébreux, depuis qu'une portion des Kénites était venue se fondre dans les tribus d'Israël sous la conduite de Hobab, le beau-frère de Moïse. Le roi d'Israël prit alors « la cité d'Amalec » et « frappa les Amalécites depuis Havila jusqu'à Sour, qui est en face de l'Égypte ». Havila, qu'il ne faut pas confondre avec le canton du même nom dans le Yémen, était peut-être l'appellation de la capitale des Amalécites ; quant à Sour, jusqu'où Saül porta ses armes, c'est manifestement le port actuel de Tour, situé sur la mer Rouge, à l'occident du Sinaï. Les Amalécites étaient si complètement vaincus qu'il eût été facile de les exterminer entièrement, comme l'avait ordonné Samuel ; mais Saül épargna leurs débris et conserva vivant leur roi Agag, fait prisonnier, pour en tirer une rançon. Nous avons dit plus haut comment Saül fut châtié de cette désobéissance et comment Samuel mit à mort Agag de ses propres mains.

Cependant les Amalécites ne se relevèrent pas du désastre qu'ils avaient alors épouvé. Une de leurs tribus ayant pillé la ville de Siceleg,

David, alors exilé, à qui Achis, roi des Philistins de Gath, avait assigné cette ville comme résidence pour lui et ses compagnons, marcha contre eux, avec d'autant plus de hâte, que deux de ses femmes, Achinoam et Abigaïl, étaient au nombre des captives enlevées par les nomades. Un guide acheté conduisit la petite troupe de David au campement des Amalécites. La tribu, surprise, fut entièrement passée au fil de l'épée, à l'exception de quatre cents hommes qui parvinrent à s'enfuir sur leurs meilleurs dromadaires.

Quand le même David eut été enfin reconnu roi dans tout Israël, un des premiers peuples contre lesquels il fit campagne fut les Amalécites. Il les soumit à son sceptre et les traita si rudement que depuis lors ils disparurent de la scène de l'histoire. On ne voit plus, à partir de ce moment, dans le désert entre l'Égypte et la Palestine, que des tribus errantes et misérables, sans force, sans lien de cohésion entre elles, au lieu d'une nation puissante et vigoureusement constituée.

§ 3. — LES MADIANITES

Nous avons exposé déjà tout à l'heure l'origine des Madianites ou Catoûra ; nous les avons montrés habitant d'abord le Hedjâz et le pays autour de la Mecque, puis rejetés dans la partie orientale de l'Arabie Pétrée par les Djorhom jectanides. Nous avons essayé aussi de préciser quel était le territoire occupé par les Madianites, en l'absence d'indications bien claires de la Bible à ce sujet. Il s'étendait, avons-nous dit, depuis la rive orientale du golfe Elanitique, dans les environs duquel saint Jérôme place la ville de Madian, dont les géographes arabes du moyen âge décrivent les ruines, jusqu'à la frontière des pays de Moab et d'Ammon, et ce fut dans les plaines de ce dernier côté qu'un fort ancien roi d'Edom vainquit les Madianites [1]. La masse principale et compacte de la nation habitait du moins le territoire ainsi défini, car du temps de l'exil de Moïse, une tribu, détachée du reste du peuple, nous ne savons par quelle cause, vivait à l'état nomade dans les environs des monts Horeb et Sinaï ; elle était dirigée par le prêtre Jéthro, qui devint le beau-père du législateur des Hébreux.

Nous avons extrêmement peu de renseignements sur l'histoire des

[1] Genes., XXXIV, 35.

Madianites. Quand les Hébreux vinrent camper dans les plaines de la rive orientale du Jourdain, les gens de Madian s'allièrent contre eux aux Moabites. Les deux peuples essayèrent de combattre l'émigration conduite encore par Moïse, au moyen des malédictions du devin Balaam et par les séductions voluptueuses du culte de Baal-Phégor. Moïse répondit à ces tentatives par une guerre ouverte contre les Madianites, tandis qu'il recommandait aux Hébreux d'épargner les gens de Moab, en tant que descendants de Lot. Phinéhas, fils du grand-prêtre Éléazar, reçut le commandement d'un corps de douze mille Israélites, mille sans doute par tribu, avec lesquels il pénétra jusqu'au cœur du pays de Madian, faisant sur toute sa route un grand carnage et tuant cinq des principaux chefs.

Environ deux siècles après, dans le livre des Juges, les Madianites nous sont représentés comme un peuple devenu très-puissant, qui fit peser sur les Hébreux, pendant sept ans, le fardeau de la plus dure oppression, et les soumettant aux ravages périodiques que fit cesser Gédéon. Tout ce qui était entré de Madianites sur le territoire d'Israël fut alors exterminé, et jamais, pendant toute la période républicaine, les Hébreux ne remportèrent un plus éclatant succès. A dater de ce jour les Madianites furent rayés du nombre des nations considérables et indépendantes. Il n'est plus question dans la suite de la tribu de Madian, ni de celle d'Épha qui s'en sépara[1], que comme de tribus assez faibles, soumises au roi des Édomites et s'adonnant exclusivement au métier de caravanes marchandes, entre la Phénicie ou la Palestine et l'Arabie méridionale[2].

§ 4. — LES ÉDOMITES

Les Edomites ou Iduméens furent, dès une époque fort ancienne, la principale nation de l'Arabie Pétrée. Parmi les branches issues des Amâlica primitifs, d'après les traditions arabes, ils correspondent à celle des Arcam, et la postérité d'Ésaü, comme nous l'avons déjà fait voir, après s'être établie au milieu d'eux, devint la famille dominante et leur fournit leurs chefs. Le centre originaire des Édomites fut le mont Séir, puis ils s'étendirent sur tout le pays appelé par les Grecs

[1] Genes., XIV, 4.
[2] Isaïe, LX, 6.



Gébalène, c'est-à-dire sur la prolongation des montagnes qui vont rejoindre au nord le pays de Moab, sur la vallée d'Arabah, et les hauteurs qui la bordent. Ils eurent de très bonne heure un certain nombre de villes sur leur territoire.

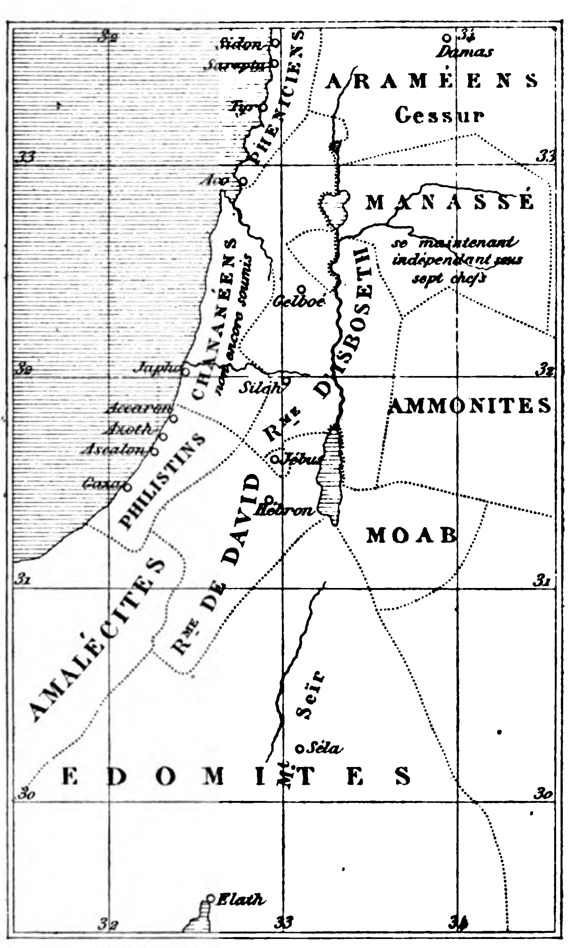
Le xxxvie chapitre de la Genèse nous fournit d'amples renseignements sur la période la plus reculée de l'histoire des Édomites. Nous y voyons qu'ils furent d'abord divisés en dix tribus dont chacune avait un chef appelé *allouph* et descendant d'Ésaü. La plus importante de ces tribus était celle du Théman, renommée par sa sagesse, qui joue un grand rôle dans le livre de Job. Un des principaux interlocuteurs du patriarche de la terre de Hus y est donné comme Thémanite. Un peu plus tard, les divisions des tribus se modifièrent, car après l'énumération que nous avons reproduite au chapitre 1er du présent livre, on en trouve, à quelques versets de distance dans le texte sacré, une seconde, qui compte onze chefs de tribus faisant souche d'*allouph* : Thamma, Alva, Jetheth, Oolibama, Ela, Phinon, Kenez, Théman, Mabsar, Magdiel et Hiram.

Les Édomites de la Gébalène reconnurent de bonne heure les inconvénients de la division des tribus et adoptèrent le système de la monarchie élective, tandis que ceux du mont Séir conservaient leur organisation patriarcale. La Genèse nous a conservé la liste des rois de la Gébalène, sans doute jusqu'au temps de Moïse ; on est du moins porté à le supposer, malgré l'interpolation, dans cet endroit, d'une phrase qui n'a pu être ajoutée qu'après l'établissement de la royauté dans Israël. La liste comprend huit noms seulement, et ainsi elle ne nous ferait pas remonter à plus de deux siècles avant l'Exode. En tout cas, la royauté de la Gébalène était certainement antérieure à cet événement, car les Livres saints nous racontent que les Édomites du mont Séir, encore constitués en tribus, accordèrent aux Hébreux le passage [1], tandis que le *roi d'Edom*, c'est-à-dire celui des Édomites de la Gébalène, le leur refusa [2], ce qui força Moïse à prendre la lisière du désert et à contourner le pays de Moab pour arriver sur le Jourdain.

Les huit rois électifs d'Édom mentionnés par la Bible sont, dans leur ordre de succession : Béla, fils de Béor, de la ville de Dinhaba ; Jobab, fils de Zérach, de la ville de Bosra, qu'il ne faut pas confondre avec la grande ville du même nom dans le Hauran et qui doit être sans doute

[1] Deuteron., II, 4 et 29.
[2] Numer., xx, 18.

assimilée au village actuel de Bosséirah, dans le Djebâl, où le voyageur Burckhardt signale de grandes ruines ; Chusam, du canton de Théman ; Hadad, fils de Bédad, de la ville d'Avith ; « ce fut lui qui battit les Madianites dans les plaines de Moab ; » Schemlah, de la ville de Masrekah ; Saül, de la ville de Rohoboth ; Baal-Chanan, fils d'Acbor ; enfin Hadar, de la ville de Pau. Cette liste, on le voit, nous fait connaître les plus anciennes villes des Édomites de la Gébalène, en même temps que leurs princes. Plus tard la royauté devint héréditaire et son pouvoir s'étendit à toutes les fractions du peuple d'Édom, et même, après Gédéon, aux débris de la nation madianite.



La Syrie méridionale à l'époque de David.

A partir de l'établissement des Hébreux dans la Terre Promise, nous voyons les Édomites à chaque instant en guerre avec eux, comme les autres peuples voisins. Pourtant ils n'eurent qu'une part secondaire dans les entreprises hostiles à la nationalité israélite qui remplirent toute la période des Juges ou Suffètes. Saül combattit avec succès les gens d'Édom ; sous David, les généraux Joab et Abisaï les soumirent complètement, et David plaça des garnisons dans leurs villes. Ce fut dans leurs ports d'Elath et d'Aziongaber que furent équipées les flottes envoyées à frais communs dans l'Inde par Hiram et Salomon. A la fin du règne de ce dernier prince, Hadad, rejeton de l'ancienne maison royale des Édomites, qui avait été arraché dans son enfance aux massacres

impitoyables exécutés par les ordres de Joab et qui avait grandi à la cour égyptienne de Tanis, excita un soulèvement grave, dont la répression donna beaucoup de peine à Salomon, mais qui finit pourtant par être comprimé.

Après le schisme des dix tribus, les Edomites restèrent dépendants des rois de Juda. Sous Josaphat encore, ils n'avaient pas de rois nationaux, mais de simples vice-rois envoyés de Jérusalem, et leurs ports de mer sur le golfe Élanitique étaient au pouvoir des Juifs. Le vice-roi d'Édom, contemporain de Josaphat, eut une part considérable à la défaite de Mésa, roi de Moab, par Josaphat et Joram [1]. Quelques mois après, il est vrai, nous voyons les Moabites parvenir à soulever les Édomites et envahir avec eux le territoire de Juda jusqu'à Engaddi [2]; c'est probablement alors qu'il faut placer l'histoire d'un vice-roi d'Édom brûlé vif par les Moabites, dont parle le prophète Amos [3]. Mais Moabites et Édomites furent taillés en pièces par Josaphat.

Au temps de Joram, enfin, profitant de la décadence qui commençait à se manifester dans le royaume de Juda, les Édomites se rendirent indépendants et recommencèrent à avoir des rois nationaux. Amasias les vainquit dans une grande bataille à la Vallée des Salines et s'empara de la ville de Séla, plus tard appelée des Grecs Pétra, qui était devenue la capitale de la nouvelle monarchie édomite comme Bosra avait été celle de la première. Le roi de Juda essaya alors, en signe de conquête, d'imposer à Séla le nom nouveau de Joctheël. Mais les gens d'Édom reconquirent bientôt leur pleine indépendance sous Achaz, grâce à l'appui de Rasin, roi de Damas, et de Phacée, roi d'Israël, alors en guerre avec ce prince ; une armée syrienne, après avoir traversé tout le territoire de Juda, gagna le pays d'Édom et enleva à Achaz, pour la rendre aux indigènes, la ville importante d'Elath, qui était parvenue à résister à Amasias, mais que son fils Osias avait prise et fortifiée en y plaçant une garnison juive ; enfin, prenant l'offensive à leur tour, ils dévastèrent toute la partie méridionale du pays de Juda.

Le royaume d'Édom se trouva ainsi reconstitué d'une manière définitive, comprenant le mont Séir, la Gébalène, l'ancien pays de Madian et toute la région qui s'étend jusqu'à la Leucé Comé des Grecs, Hawara de nos jours, sur les bords de la mer Rouge, à la lisière du Hedjâz. Mais c'est

[1] II Reg., III, 9 et 26.
[2] II Chronic., XX, 1 et 10.
[3] II, 1.

précisément aussi à partir de ce moment qu'il cesse d'être question des Édomites dans l'histoire des rois de Juda. Le premier prince de leur nouvelle monarchie fut sans doute ce Kamos-melek que le roi d'Assyrie Teglath-pal-asar II, dans la dix-huitième année de son règne, en 732, énumère parmi ses tributaires, à côté d'Achaz, roi de Juda[1]. Il eut pour successeur immédiat Malikram, que Sennachérib trouva sur le trône quand il fit son expédition de Syrie[2].

§ 5. — LES NABATÉENS

Nous touchons ici au fait le plus obscur encore de l'histoire de l'Arabie Pétrée. Vers le VIIe siècle avant l'ère chrétienne, le nom des Édomites ou Iduméens disparaît tout à coup et ne se rencontre plus que chez quelques-uns des prophètes d'Israël, qui s'en servent en continuant une ancienne tradition de langage. A la place, se montre le nom des Nabatéens dont jusqu'alors il n'avait jamais été question. Et pourtant ces noms de Nabatéens et d'Édomites désignent indubitablement le même peuple, habitant les mêmes lieux, possédant exactement le même empire, avec les mêmes limites et la même capitale, Séla.

D'où put provenir son changement d'appellation ? Suivant toutes les vraisemblances, d'une révolution intérieure dont le souvenir n'est pas parvenu jusqu'à nous, d'une substitution dans la race royale et dans la tribu dominante. Mais nous ne saurions rien dire de plus, ni surtout rien préciser. Peu de points des annales antiques de l'Orient restent enveloppés d'aussi épaisses ténèbres.

Un fait a été remarqué depuis assez longtemps déjà par l'illustre orientaliste Etienne Quatremère ; c'est que le nom de Nabat ou de Nabatéens se retrouve dans la vallée de l'Euphrate. Il est employé par tous les auteurs syriaques et arabes pour désigner — non, comme le croyait Quatremère, les descendants des antiques Chaldéens, — mais les populations araméennes du bas Euphrate, qui, renfermées à l'origine sur la rive droite du fleuve, s'infiltrèrent graduellement, dès une époque fort ancienne, dans la Chaldée, et finirent, vers l'époque de

[1] Voyez plus haut, t. IV, p. 227.
[2] Voyez plus haut, t. IV, p. 300.

l'ère chrétienne, par y supplanter absolument les indigènes de la race sémito-kouschite. Faudrait-il supposer que quelque tribu, ou seulement quelque famille puissante de ces Nabatéens des bords de l'Euphrate aurait franchi le désert et serait venue s'établir chez les Édomites, à la monarchie desquels elle aurait imposé son nom en devenant maîtresse du pouvoir ?

Quoi qu'il en soit, la date du remplacement du nom de Nabatéens par celui d'Édomites n'est pas plus possible à fixer d'une manière précise que la cause de cette substitution. La seule chose que nous puissions affirmer à ce sujet, c'est que sur le prisme d'Assarhaddon (673 av. J.-C.) nous voyons encore figurer parmi les tributaires du monarque assyrien Kedumuh, roi d'Édom, et à côté de lui un roi particulier, appelé Mussuri (l'Égyptien), pour la ville de Moab, située à l'orient du mont Séir, sur la lisière du désert[1]; au contraire, les monuments d'Assurbanipal ne parlent que du « pays des Nabatéens. »

Assurbanipal fut en effet le premier, parmi les conquérants ninivites, qui porta ses armes dans la Nabatène. Si quelques rois d'Édom avaient antérieurement payé tribut à l'Assyrie, c'était le résultat de la terreur que causait cette puissance. Ils avaient prévenu par là l'invasion de leur pays et les ravages qu'elle aurait entraînés. Ces ravages fondirent sur la contrée d'une manière terrible avec Assurbanipal, quand ce monarque, après avoir terminé sa guerre de Susiane, se retourna contre les Arabes, qui s'étaient révoltés, et voulut aussi châtier les Nabatéens, dont le roi, appelé Natnu, avait suivi cet exemple de rébellion et soutenu vivement les Arabes. Séla fut prise, le pays entièrement dévasté, un grand nombre de captifs emmenés en Assyrie. Ce ne furent plus, dès lors, les liens légers d'une soumission volontaire, ce furent ceux d'une obéissance durement imposée, qui rattachèrent les Nabatéens à l'empire de Ninive[2].

Cet assujettissement plus étroit à la domination assyrienne n'empêcha pas, du reste, les Nabatéens de profiter largement des circonstances qui rétablirent vers la même époque la navigation de la mer Rouge, et amenèrent la plus grande partie du commerce de l'Inde à passer par cette voie nouvelle. Nous avons exposé un peu plus haut, dans le chapitre consacré au Yémen, les principales vicissitudes de ce commerce, dont l'importance n'était pas moindre dans l'anti-

[1] Voyez plus haut, t. IV, p. 331.
[2] Voyez plus haut, t. IV, p. 366 et suiv.

quité que de nos jours, et principalement les changements qu'il éprouva du VIIᵉ au Vᵉ siècle avant l'ère chrétienne. Nous ne referons donc pas ici cette histoire et nous nous bornerons à rappeler le rôle considérable qu'on y voit tenir aux Nabatéens, comme entrepositaires et comme voituriers de caravanes, précisément dans la période de temps à laquelle nous sommes parvenus et dont nous venons d'indiquer les limites.

Les Nabatéens, dont la prospérité commerciale s'était subitement développée par suite de la politique inaugurée par les rois de la XXXVIᵉ dynastie égyptienne et de leurs efforts pour attirer tout le négoce indien dans le golfe Arabique, se trouvaient de cette manière avoir leurs intérêts étroitement liés avec ceux de l'Égypte. Aussi montrèrent-ils un grand empressement à se déclarer en faveur de la politique pharaonique lorsque commença l'écroulement de l'empire assyrien, et que Néchao, profitant des événements, entreprit la conquête de la Syrie jusqu'à l'Euphrate. Survint la bataille de Karkémis et la retraite des Égyptiens. Quand Nabuchodonosor, en 605, fit pour la première fois avancer son armée jusqu'à la frontière d'Égypte en deux corps, l'un par le pays des Philistins et l'autre par la Pérée, l'Ammonitide et la contrée de Moab, les Nabatéens, dont l'un des deux corps traversa en partie le territoire, se hâtèrent d'apporter aux pieds du conquérant leur soumission et de lui payer le tribut qu'ils avaient antérieurement fourni à Ninive. Mais en 590, les mêmes Nabatéens eurent l'imprudence de s'associer, avec les Moabites, les Ammonites et les Tyriens, à la révolte de Sédécias, roi de Juda, contre le monarque babylonien, insurrection qui fut si fatale à Jérusalem. Depuis cinq ans, les petits rois des diverses parties de la Syrie méridionale tramaient dans ce but une conspiration, à laquelle poussait le pharaon Ouahbra (Apriès). Les pays de Moab et d'Ammon, en demandant grâce avant d'avoir combattu, parvinrent à échapper aux conséquences de cette entreprise intempestive. Les Nabatéens, au contraire, en furent durement châtiés, comme les Israélites et les Tyriens. Leur pays et leur capitale furent soumis à des ravages sur lesquels nous ne possédons pas de détails, mais dont quelques phrases de Jérémie laissent entrevoir toute l'étendue, ravages qui, du reste, en frappant un des principaux entrepôts du commerce entre l'Inde et le bassin de la Méditerranée par l'intermédiaire de l'Arabie méridionale, avaient bien évidemment, comme le siège deTyr, une connexité directe avec le plan de Nabucho-

donosor de changer la direction de ce commerce et de le transporter à Babylone[1].

Mais quelque durement que le roi chaldéen ait traité les habitants de la Nabatène, leurs épreuves ne furent que passagères, et ils s'en relevèrent rapidement. Il n'y avait pas eu de transportation pour eux comme pour les Israélites. Après la mort de Nabuchodonosor, au milieu des révolutions de palais que Babylone vit se succéder avec tant de rapidité, les grandioses projets commerciaux de Nabuchodonosor furent entièrement négligés, en attendant que les Achéménides achevassent de les rendre définitivement impossibles. Aussi le commerce des Nabatéens et de Séla, leur ville royale, redevint-il en peu de temps aussi florissant et aussi actif qu'il l'avait jamais été auparavant. Il tendit même à grandir au lieu de diminuer, car la décadence désormais complète de Tyr, fit de Séla ou Pétra, au lieu d'un simple entrepôt à la sortie du désert qu'elle avait été jusqu'alors, le point d'arrivée des caravanes de l'Arabie méridionale et le grand marché des denrées de l'Inde, du Yémen ou du Hadhramaut d'où partaient d'autres caravanes pour les répandre dans toutes les parties de l'Asie antérieure. Cette prospérité s'accrut encore du temps des rois de Perse, dont les Nabatéens acceptèrent pacifiquement la domination dès que Cyrus eut pris Babylone, et qui leur témoignèrent toujours une grande bienveillance. Alors commença l'âge du plus grand éclat commercial de Pétra et des Nabatéens, et cette prospérité s'étendit depuis le temps de Cyrus jusqu'à la réduction du pays en province romaine. Étienne Quatremère en a retracé le plus intéressant tableau dans son *Mémoire sur les Nabatéens*, et plusieurs savants, le duc de Luynes, M. de Vogüé, Saulcy, Longpérier, M. Schlumberger, se sont particulièrement appliqués à déchiffrer et commenter les monnaies que la dynastie nabatéenne de Pétra fit frapper vers le commencement de l'ère chrétienne.

Pendant l'exil des Juifs, une émigration considérable de la population édomite ou nabatéenne s'abattit sur les fertiles campagnes de la Judée méridionale, demeurées sans maîtres. Telle fut l'origine de ces Iduméens de la Palestine, qui, un moment, possédèrent tout le pays jusqu'à Hébron, formèrent un État spécial, distinct du grand royaume nabatéen, et comprenant, avec une partie des anciens territoires de Juda et de Siméon, certains cantons jadis aux Amalécites ; ces

[1] Voyez plus haut, t. IV, p. 399 et suiv.

Iduméens furent vaincus et incorporés à la Judée par Jean Hyrcan, et ils finirent par donner au trône de Jérusalem la dynastie des Hérode.

§ 6. — MŒURS ET RELIGION DES NABATÉENS

Les Nabatéens et les Édomites que nous avons vu n'être qu'un même peuple, étaient pour la plupart nomades et pasteurs, et devaient, comme certaines tribus arabes de l'Afrique actuelle, leur principale richesse aux caravanes qu'ils conduisaient au travers du désert. Cependant ils avaient, sur leur territoire, un certain nombre de villes permanentes et fortifiées, qui leur servaient de places d'armes en cas d'une attaque étrangère et qui, en temps ordinaire, remplissaient surtout le rôle d'entrepôts de commerce. Les principales, dans l'intérieur des terres, étaient Séla ou Pétra, la capitale, Bosra et Oboda ; sur le bord de la mer, on trouvait les ports importants d'Élath, Aziongaber et Havara, nommée plus tard des Grecs Leucé Comé, habités principalement, du reste, par des négociants et des armateurs étrangers. Le sol de la Nabatène est peu propice à l'agriculture ; aussi, d'après tous les témoignages anciens, ce peuple paraît ne s'y être presque pas adonné, bien qu'il faille évidemment tenir pour une exagération ce que dit Diodore de Sicile [1], d'une loi qui aurait défendu, sous peine de mort, chez les Nabatéens, la culture des céréales ou de la vigne.

Rien de positif ne nous a été transmis sur les lois et les usages particuliers de ce peuple, dont il ne nous reste qu'un bien petit nombre de monuments écrits, inscriptions ou médailles, et tous postérieurs à l'époque où s'arrête la limite du temps embrassé dans le présent ouvrage. Quant à la constitution politique, nous savons que le régime de la tribu patriarcale en était la base et que chaque tribu avait ses chefs, soumis à l'autorité suprême du roi. Dans les inscriptions nous voyons des individus se qualifier d' « émirs », d'autres d' « anciens de tribus » et de « cavaliers ; » il en est enfin qui prennent les qualifications de « savants, » « docteurs, » et « poètes, » ce qui révèle un développement assez notable de culture intellectuelle et littéraire. On a vu que ce même développement, uni à la vie nomade, se remarque dans l'Arabie antéislamique.

[1] Diod. Sic., XIX, 94.

Les récentes explorations archéologiques prouvent que toute la partie septentrionale de la presqu'île arabique n'était, bien plus encore que le reste de la péninsule, qu'une dépendance de la Syrie au point de vue des mœurs et des usages sociaux et religieux. La langue et la littérature araméenne pénétrèrent jusqu'au cœur de l'Arabie, comme l'ont établi les découvertes de MM. Ch. Doughty, Euting et Huber dans l'Idumée, la Nabatène et particulièrement à Medaïn-Salih, au nord de Médine, et à Tayma ou Teïma, petite ville située sur la frontière du Hedjaz au nord-est de Medaïn-Salih. Parmi les inscriptions nabatéennes recueillies par M. Doughty en 1876 et 1877, les textes de Medaïn-Salih ont été l'objet d'intéressants commentaires dans les réunions d'orientalistes. Résumant les faits nouveaux qui ressortent de l'étude de ces documents qui, pour la plupart, sont peu antérieurs à l'ère chrétienne, M. Renan[1] s'exprime comme il suit : « Deux influences se partageaient le nord de l'Arabie, vers l'époque de notre ère, l'influence iéménite venant du Sud ; l'influence du royaume nabatéen venant de Pétra et de Bosra. Ces influences paraissent s'être rarement exercées à la fois sur une même localité. Ainsi, Teïma et Medaïn-Salih étaient des centres nabatéens ; El-Alah, au contraire, près de Medaïn-Salih, était un centre iéménite. Teïma présente des inscriptions araméennes fort anciennes. La série des textes nabatéens de Medaïn-Salih est tout entière du Ier siècle de notre ère. L'extension du royaume nabatéen jusqu'à ces régions éloignées est un fait d'autant plus remarquable que Medaïn-Salih n'a jamais pu être une ville considérable. Les tombeaux et quelques cippes religieux, voilà tout ce qu'on y trouve. Il est probable que les riches populations qui se sont fait construire ces beaux mausolées vivaient principalement sous la tente. L'analogie des monuments de Médaïn-Salih avec ceux de Pétra frappe tout d'abord. On remarquera aussi la ressemblance des mausolées dessinés par M. Doughty avec les tombeaux de la vallée de Cédron et les autres monuments funèbres taillés dans le roc, aux environs de Jérusalem. On peut dire que si l'âge de ces derniers monuments pouvait être douteux, il ne l'est plus. Voici, en effet, des monuments qui sont évidemment leurs contemporains et qui portent des inscriptions les échelonnant avec certitude du temps d'Auguste au temps de Titus. Plusieurs des monuments de Medaïn-Salih portent même les noms des sculpteurs de pierre qui les ont taillés. »

[1] Préface aux *Documents épigraphiques recueillis dans le nord de l'Arabie*, par M. Charles Doughty.



Mahomet vit les tombeaux de Medaïn-Salih dont, à son époque, on ne savait plus lire les inscriptions. Aussi, le Coran les considère comme les maisons des géants, comme les refuges de la race de Thémoud punie par Dieu pour ses crimes. Ces textes syriaques renferment, de même que les inscriptions sinaïtiques et safaïtiques, un grand nombre de mots arabes. L'histoire de l'écriture araméenne au Ier siècle de notre ère reçoit des éclaircissements considérables des inscriptions de Medaïn-Salih ; le caractère de cette écriture témoigne d'une civilisation où l'on écrivait beaucoup et où les calligraphes étaient de véritables artistes ; mais nous ne pouvons rien conclure de là relativement à la culture matérielle des Nabatéens avant Alexandre.

Les inscriptions sont plus riches en renseignements sur la religion nabatéenne, bien qu'elles ne nous fournissent que des notions encore très confuses et très incomplètes. On est cependant en droit de supposer que la religion nabatéenne du Ier siècle de notre ère devait être à peu près la même que celle qui existait dans les mêmes régions plusieurs siècles auparavant.

Dans les monuments parvenus jusqu'à nous, on rencontre d'abord le personnage d'*Al* ou *El*, qui dans tous les cultes de la Mésopotamie, de la Syrie, de la Phénicie et de l'Arabie, représente toujours la conception la plus haute, la plus compréhensive et la plus unitaire de l'être divin ; quelquefois il reçoit des surnoms, sous lesquels il devait, conformément aux habitudes des religions congénères, être considéré comme un personnage distinct ; tel est celui d'*El-Ga*, « le dieu élevé. » A côté de lui, nous voyons son dédoublement féminin, sa « manifestation », sous le nom d'*Alath*.

Baal était aussi connu de la religion nabatéenne, et plutôt encore la notion des différents *Baalim* ; car les inscriptions nous fournissent, à côté du simple nom *Baal*, ceux de *Baal-Samaïm*, « le Baal des cieux, » comme en Phénicie, et de *Iarhi-Baal*, « le Baal de la lune. » Enfin, comme nom divin commun à d'autres parties de la Syrie, nous relevons encore plusieurs fois dans les inscriptions celui de *Kaçiu*, le dieu-aérolithe, et celui d'*Aziz*, « le puissant. »

Mais le principal dieu particulier aux Nabatéens, leur véritable divinité nationale, qui était antérieurement déjà celle des Édomites, le personnage dont on voit le culte le plus répandu dans la nation et tenant le premier rang, est celui que les écrivains classiques ont appelé *Dusarès*, et dont le nom est écrit sur les monuments originaux *Douschara* ou

Doulschara. C'était un dieu essentiellement solaire, que les Grecs ont comparé à leur Dionysos. Son nom, d'un caractère manifestement arabe, doit être décomposé en *Dhou-Schara* ou *Dhou-el-Schara,* « le Seigneur du mont Séïr. » Et, en effet, il semble que chez les Nabatéens, comme en Syrie et en Phénicie, la plupart des distinctions de personnages divins ont une origine locale. Ce caractère n'est pas douteux dans *Maân,* dont le nom est celui que porte encore aujourd'hui une localité importante à l'est du Djebel-Scherâa, non plus que dans *Taymi,* « le dieu de Tayma ou de Teïma, » emprunté à l'Arabie Déserte.

L'origine et la nature véritable d'une partie des personnages multiples entre lesquels se ramifie l'unité fondamentale de l'être divin dans la religion nabatéenne, ne peuvent pas être déterminés dans l'état actuel de la science, car nous ne connaissons même pas les formes exactes de leurs noms, qui nous sont révélés seulement par des transcriptions grecques ou même par des traductions dans cet idiome. Tels sont les dieux que les textes épigraphiques appellent *Aumou*, *Théandrios*, *Éthaos*, *Athéné Gozmæa*, *Ouabbaiathos*. Plusieurs doivent être les dieux locaux de tribus ou de bourgades. D'autres aussi personnifient peut-être certains corps célestes, car les Nabatéens comme tous les Arabes, comme les Syriens et les Phéniciens eux-mêmes, inclinaient vers le sabéisme et adoraient les plus éclatants des astres. On a déjà reconnu pour tels deux de leurs dieux, mentionnés dans les inscriptions du Sinaï, *Ta* et *Dariah*, « la brillante »; ce dernier personnage paraît correspondre à la planète de Vénus.

Dans l'oasis de Tayma ou Teïma, l'infortuné Huber et M. Euting ont trouvé la fameuse stèle, aujourd'hui au Musée du Louvre, dont nous avons reproduit plus haut[1] le bas-relief; elle porte une inscription araméenne mutilée, dans laquelle on reconnaît pourtant encore ce qui suit: « Mais que les dieux de Teïma protègent l'image de Schezib, fils de Petosiri, ainsi que ses descendants dans la maison d'images de Hagam. Celui qui endommagera ce vêtement (?) que les dieux de Teïma l'arrachent, ainsi que ses descendants et son nom, de la surface de Teïma. Et ceci est la contribution de la maison d'images de Mahar (?), de Schangelâ et d'Aschimâ (?), dieux de Teïma, pour le culte de l'image de Hagam le prêtre (?), savoir, du champ XXXIII palmiers, et de la possession du roi, VI palmiers; en tout, XXXIX palmiers, ou par an. Que

[1] Voyez plus haut, dans le présent volume, p. 354.

ni divins, ni homme ne fassent sortir (?) l'image de Schezib, fils de Petosiri, de cette maison ni de ses descendants, ni son nom... Ceci est l'image de Schezib, le prêtre [1] ».

Ainsi il s'agit dans cette inscription de l'installation de l'image du prêtre Schezib, fils de Petosiri, dans un temple dit « maison d'images de Hagam », où officiaient les petits-fils de Schezib. Le reste du texte mutilé paraît indiquer les dons de parures faits aux divinités du temple, ainsi que des contributions en palmiers pour l'entretien du sanctuaire. Des malédictions sont prononcées contre quiconque détruirait les ex-voto. M. Euting fait remonter cette inscription jusqu'au VIe siècle avant notre ère; nous la croyons postérieure à Alexandre et même très voisine de la domination romaine. Le bas-relief est partagé en deux parties. Dans le registre supérieur, on voit le dieu Salm surmonté du disque ailé, et dans une attitude analogue à celle du personnage divin qui figure sur la stèle de Yehawmelek, roi de Gébal (Byblos). Il a une haute tiare conique et tient un long sceptre. Son vêtement frangé rappelle le costume officiel assyrien. Au registre inférieur, c'est le prêtre Schezib, beaucoup plus petit que le dieu, et debout devant un autel orné de cornes : son geste est celui de l'adoration.

Les Nabatéens avaient un sacerdoce constitué, dont les ministres portaient le titre de *kahin*, et étaient sans doute devins en même temps que prêtres, comme ceux des tribus arabes du Hedjaz.

L'usage des pèlerinages religieux n'était pas moins développé chez les Nabatéens que chez les autres Araméens et les Arabes. Un savant allemand, Tuch [2], a spécialement étudié ceux qu'ils avaient dans leur pays, et dont les sièges se trouvaient tous concentrés dans le massif du Sinaï, très près les uns des autres. Les plus importants étaient à Ouady-Pharân, au Mont Serbâl et surtout à Tor, sur le rivage de la mer Rouge. C'est en profitant du moment d'un de ces pèlerinages solennels, qu'en 312 av. J.-C., Athénée, général d'Antigone, l'un de ceux qui se disputaient la succession d'Alexandre, s'empara par surprise de la ville de Pétra, délaissée de ses habitants pour la fête [3].

[1] J. Halevy. *Revue des Études juives*, t. IX, 1884, p. 3.
[2] Dans le tome III de la *Zeitschrift der deutsch. morgenland. Gesellschaft.*
[3] Diod. Sic, XIX, 94.

LIVRE X

LES PHÉNICIENS ET LES CARTHAGINOIS

CHAPITRE PREMIER[1]

ÉPOQUE SIDONIENNE

---

§ 1. — LA PHÉNICIE ET SES CITÉS

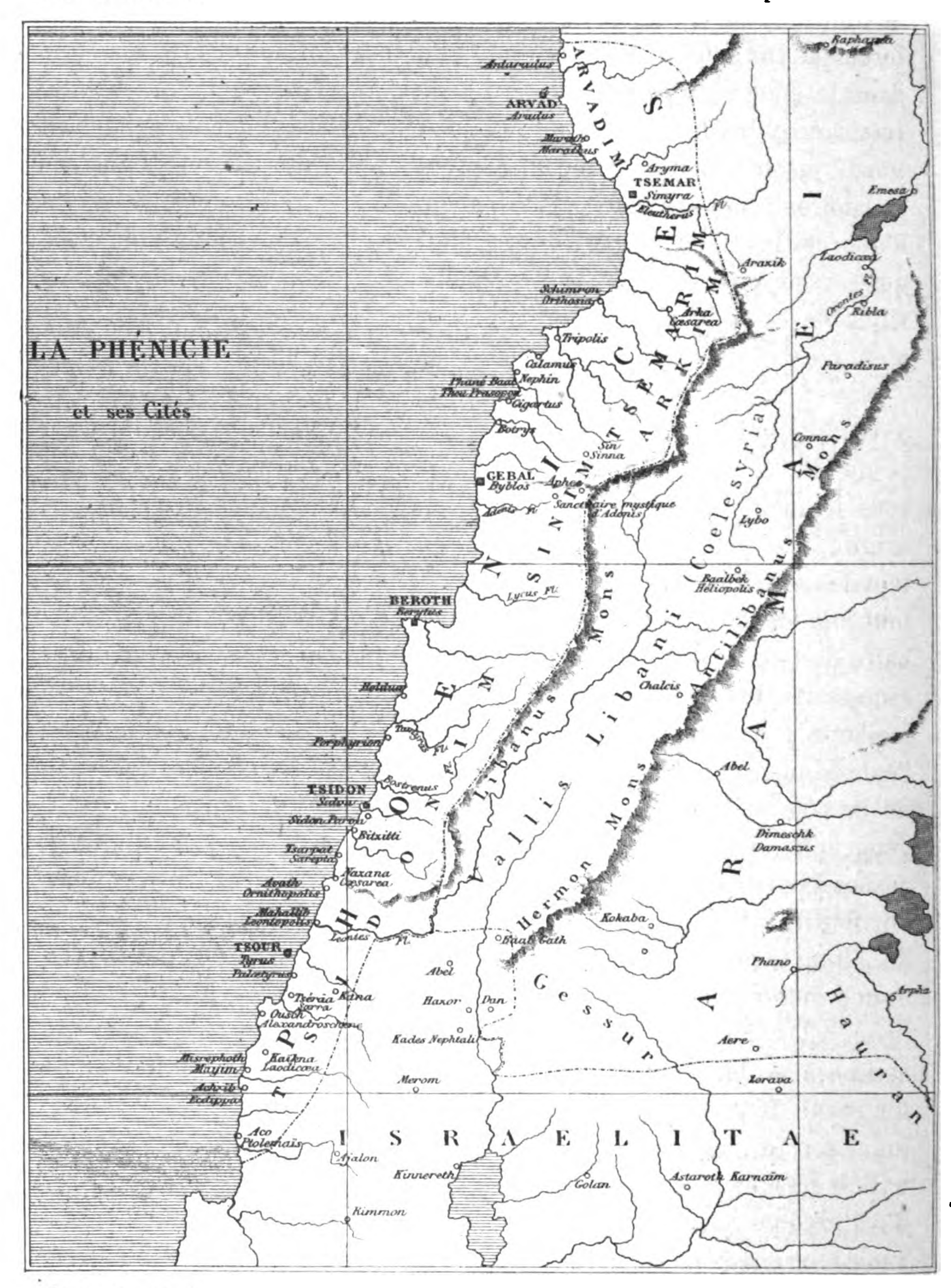
Le nom grec de *Phéniciens*, dont on a longtemps discuté l'origine étymologique, paraît bien n'être qu'une altération du nom de *Pount* (*Pœni*, *Puni*), sous lequel les Égyptiens désignaient les populations de l'Arabie et du golfe Persique[2]. Ce nom ne s'applique pas à tout l'ensemble des nations de la race de Chanaan fixées dans la Syrie, mais seulement aux Chananéens maritimes, dont l'existence fut toujours à

[1] SOURCES PRINCIPALES :

Bochart, *Canaan*, Caen, 1646; réimprimé dans les éditions de ses œuvres complètes, de 1692, 1707 et 1712. — Mignot, *Mémoires sur les Phéniciens*, dans les tomes XXXVI, XXXVIII, XL et XLII des Mémoires de l'ancienne Académie des Inscriptions. — Heeren, *Politique et commerce des peuples de l'antiquité*, tome II. — Gesenius, *Monumenta phœnicia*, Leipzig, 1837. — Movers, *Untersuchungen ueber die Religion und die Gottheiten der Phœnizier*, Bonn, 1841 ; *Das phœnizische Alterthum*, Berlin, 1849-1856, 3 vol. ; article PHOENIZIER dans l'Encyclopédie de Ersch et Gruber. — Judas, *Étude démonstrative de la langue phénicienne*, Paris, 1847. — A. Levy, *Phœnizische Studien*, Breslau, 1857-1864. — Renan, *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'histoire phénicienne qui porte le nom de Sanchoniathon*, Paris, 1860 ; *Mission de Phénicie*, in-4 et atlas in-fol., Paris, 1863-1874 ; *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, 4e édit. in-8. — *Corpus inscriptionum semiticarum*, publié par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, tome I. — Ph. Berger, *La Phénicie*, dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses* ; *l'Écriture et les Inscriptions sémitiques* dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*. — Schröder. *Die Phœnizische Sprache*, in-8, Leipzig, 1872. — Fr. Lenormant, *La Légende de Cadmus et les établissements phéniciens dans l'ancien monde*, in-8, Paris, 1867 ; *Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde*, 3 vol. in-8 ; *Il mito d'Adone-Tamuz*, in-8, Florence, 1878 ; *Les Bétyles*, dans la *Revue de l'histoire des Religions*, t. III ; art. *Alphabet*, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, de Daremberg et Saglio ; *Les origines de l'histoire*, 3 vol. in-8, Paris, 1880-1883. — M. de Vogüé, *Souvenirs d'une excursion en Phénicie*, in-8, Paris, 1855 ; *Mélanges d'archéologie orientale*, in-8, Paris, 1878. — F. de Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*, in-8, Paris. — E. Lortet. *La Syrie d'aujourd'hui*, in-4, Paris, 1881. — E. Curtius, *Histoire grecque*, trad. Bouché-Leclerc, in-8, Paris, 1880, tome I. — Palma di Cesnola. *Cyprus*, in-8. — G. Colonna Ceccaldi. *Monuments antiques de Cypre*. — G. Perrot et Ch. Chipiez. *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. III. — J. Halévy. *Mélanges de critique et d'histoire*, in-8. — Ch. Clermont-Ganneau. *Mélanges d'archéologie orientale*, in-4. ; *Sceaux et cachets phéniciens et juifs*, in-8.

[2] Maspero. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 4e éd., p. 182.

part de celle des autres. Nous avons raconté plus haut les migrations des tribus chananéennes dont les Phéniciens faisaient partie, leur



départ précipité des bords de la mer Érythrée, leur marche vagabonde à travers le désert de Syrie, les poussées de peuples qui s'ensuivirent,

la place que chacun d'eux conquit enfin, les armes à la main, pour y demeurer à toujours. Les Phéniciens, pressés par d'autres plus forts, se trouvèrent acculés à la mer, et ce fut peut-être, au début, plutôt par force que par goût, qu'ils devinrent navigateurs [1]. Dans l'histoire comme dans la géographie classique, la Phénicie est cette région fort étroite, resserrée entre les montagnes et la mer, qui s'étend depuis Aradus au nord, jusqu'à la ville d'Aco ou Acre au midi, embrassant les anciens territoires des Aradiens, des Sémaréens et des Sidoniens. Avant d'aborder le récit sommaire de ses annales, il nous semble utile d'esquisser, en peu de mots, la géographie et d'énumérer les principales villes de cette bande de terre isolée qui a soixante lieues de long et n'en mesure que quatre ou cinq en largeur moyenne.

Nous commencerons par le nord. Là se présente d'abord à nous l'île d'Aradus, qui conserve son nom antique d'Arvad sous une forme à peine altérée ; elle est située à deux kilomètres et demi de la côte et sous le même parallèle que Citium de Chypre. D'une dimension fort exiguë, elle était occupée tout entière par la ville du même nom, capitale des Aradiens ou Arvadites, et enceinte d'un mur destiné à servir tout à la fois de fortification et de digue. « C'est, dit Strabon, un rocher battu de tous côtés par les flots ; il a environ sept stades de tour. Il est recouvert d'habitations et tellement peuplé encore à présent, que les maisons y ont un grand nombre d'étages. Les habitants boivent de l'eau de pluie conservée dans des citernes, ou de l'eau qu'on transporte de la côte voisine. » On connaissait déjà, au témoignage du même géographe, l'existence d'une source sous-marine qui existe encore aujourd'hui dans le détroit. Des plongeurs avaient installé sur l'orifice de la source une cloche en plomb munie à sa partie supérieure d'un long tuyau de cuir se prolongeant jusqu'au niveau de la mer. L'eau douce montait ainsi à flot et pouvait être puisée sans se mélanger avec l'eau salée. Le mur qui entourait l'île subsiste encore en partie et se compose de blocs de pierre ayant chacun quatre à cinq mètres de longueur. D'Aradus, qui, après s'être unie aux Sidoniens, garda toujours son roi, vassal de celui qui exerçait la suprématie sur toute la nation phénicienne, dépendaient sur le rivage voisin les deux villes d'Antaradus, aujourd'hui Tortose, dans la plaine de laquelle paraît avoir été située la nécropole de la cité insulaire, et Marathus, aujour-

[1] Voyez plus haut, t. VI, p. 105 et suiv.

d'hui Amrit, où subsistent les restes les plus importants d'architecture phénicienne qui soient parvenus jusqu'à nous.

Plus au sud, et dans les environs de l'embouchure du fleuve Éleuthérus (Nahar-el-Kébir) était Simyra, maintenant Sumreh, ancienne capitale des Sémaréens, qui resta toujours cité royale, mais ne paraît pas être jamais entrée dans la confédération phénicienne, et dont l'histoire nous montre, au contraire, le sort étroitement lié à celui des villes araméennes de la vallée de l'Oronte.

Un peu plus bas, nous rencontrons l'Orthosia de la géographie gréco-romaine, dont les monuments assyriens nous ont révélé l'appellation primitive et nationale, Simrôn. C'était une des grandes cités des Phéniciens et une ville royale, probablement la capitale des Arcéens, car Arca, par suite de sa position dans les terres, avait passé de très bonne heure à un rang secondaire. En continuant à descendre au sud, on trouvait l'emplacement où les gens d'Aradus, de Sidon et de Tyr, à une époque assez récente, fondèrent trois établissements contigus, dont la réunion forma Tripolis ; les deux villes secondaires de Calamus et de Gigartus ; le promontoire sacré que les Grecs appelèrent Theou-Prosopon, ce qui paraît la traduction d'un nom phénicien, Phané-Baal « face de Baal »; enfin Botrys, aujourd'hui Batroun.

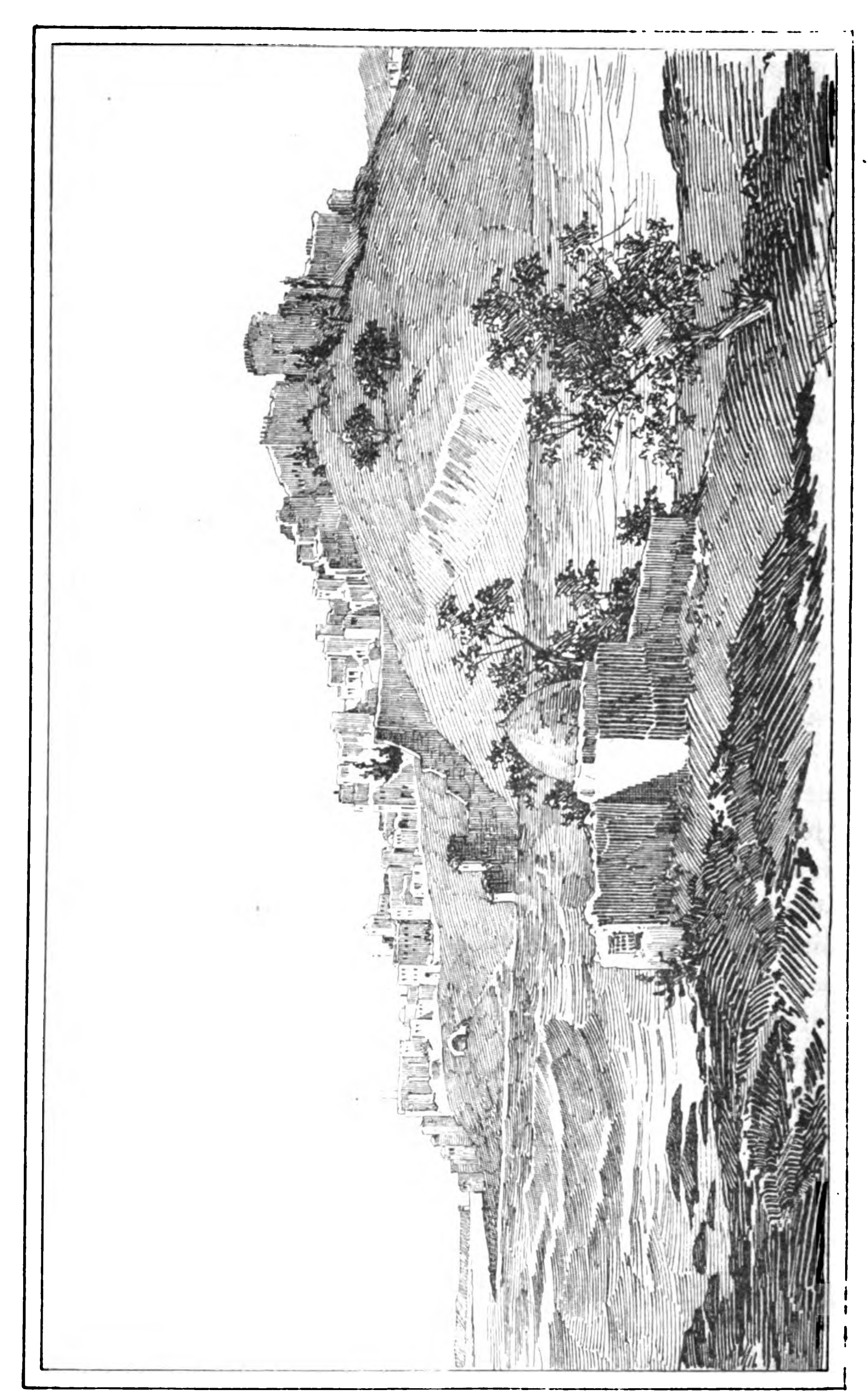
Nous entrons alors sur le territoire des Sinéens. Ils avaient dans la montagne de Sinna, leur plus ancienne cité, et Aphec, le plus important sanctuaire d'Astarté ; mais leur véritable capitale, sur le rivage de la mer, était Gébal, appelée par les Grecs Byblos et de nos jours Djebeïl. C'était une cité royale ; elle avait été primitivement fondée par le dieu El, dès l'origine du monde, dans l'intérieur des terres et avait été ensuite rebâtie sur le littoral au milieu d'un vaste amphithéâtre fermé par une ceinture de rochers. Son nom signifiait « le tombeau du dieu », parce qu'on y montrait la sépulture d'Adonis ou Tammuz, le dieu amant de sa mère, dévoré à la chasse par un sanglier, tout près du Nahr-el-Kelb. Gébal était une ville sacrée, à laquelle se rattachaient les plus vieux souvenirs mythologiques des Phéniciens et dans laquelle on célébrait des mystères fameux. M. Renan l'appelle la Jérusalem du Liban.

Vient ensuite, toujours en allant au sud, Béryte, le Beyrouth actuel, fondée par les Giblites, ville royale, qui, à toutes les époques, a eu une grande importance maritime et un commerce étendu. Son nom signifie : « les puits, les citernes. » Béryte formait la frontière de la vieille nation des Sidoniens, « les fils aînés de Chanaan, » suivant l'expression

biblique, à laquelle se borna d'abord la Phénicie. Les deux villes les plus septentrionales de cette nation étaient Heldua et Porphyrion, dont on ignore les appellations phéniciennes.

Sidon s'appelle aujourd'hui Saïda ; elle est réduite à un état misérable et sa vaste nécropole est le seul vestige de sa splendeur passée. Le nom de Sidon veut dire « la pêcherie », et révèle la première occupation de ses habitants, les pêches dans lesquelles les Sidoniens, à peine établis sur le littoral, s'exercèrent à l'art de la navigation. C'était la plus vieille des villes de la Phénicie, et fut bâtie, suivant la légende, par le dieu Bel ou Agénor; elle s'intitulait « la mère » de toutes les autres, excepté de Gebal la sainte, qui peut-être n'avait pas été, à l'origine, une cité des Sidoniens proprement dits, mais des Sinéens, et qui paraît avoir joué un rôle prépondérant dans la période peu connue qui succéda immédiatement à l'arrivée des Phéniciens sur la côte de Syrie. Sidon, qu'on appelle *la fleurie*, à cause de la beauté de ses jardins arrosés par « le gracieux Bostrên », aujourd'hui le Nahr-el-Aoualy, se divisait, comme Tyr, en deux villes, « la grande Sidon », sur la mer, et « la petite Sidon, » à quelque distance, dans l'intérieur des terres.

Au midi de Sidon, était Sarepta aujourd'hui Sarfent, ville qui paraît avoir été riche et d'une assez grande importance, surtout dans les âges reculés, mais qui, à partir du XIIe siècle avant l'ère chrétienne, dépendit politiquement de Tyr. Cette dernière cité qui, pendant une grande partie de l'histoire phénicienne, exerça la suprématie qui appartenait primitivement à Sidon, portait, en réalité dans la langue chananéenne, le nom de Tsour ou Sour, signifiant « rocher ». C'est celui que les Arabes lui donnent encore aujourd'hui. Elle fut fondée, suivant la légende, par le dieu Samemroum et son frère Hysôos, et à cause de cela, les géographes classiques distinguent deux villes de Tyr, l'une dans un îlot rocheux très voisin de la côte et fortifiée comme Arad, l'autre, sur le rivage, qui n'était primitivement qu'un groupe de cabanes en roseaux construites par les pêcheurs; cette dernière, située au lieu aujourd'hui nommé Ras-el-Aïn, s'appelait spécialement Palætyrus ou « Tyr l'ancienne ». Nous aurons à raconter un peu plus loin les vicissitudes respectives de ces deux portions de la cité tyrienne. Entre Sarepta et Tyr on rencontrait les villes de second ordre de Nazana, plus tard Césarée, Avatha, l'Ornithopolis des Grecs, et Mahallib ou Léontopolis. Toute cette côte était comme une ville continue, comme un ruban de pêcheries, d'entrepôts de commerce et d'abris assurés



Vue de Sidon[1].

[1] D'après Ebers et Güthe, *Palæstina*, t. II, p. 58.

pour les navires dont les blanches voiles se confondaient avec l'écume des flots.

Dans les environs de Tyr devait se trouver originairement, à l'époque dont le chapitre x de la Genèse nous offre le tableau, la limite méridionale du territoire des Sidoniens. Mais plus tard, ce territoire s'étendit plus au sud. Lorsque la conquête israélite eut écrasé les nations chananéennes de la Palestine, et qu'en même temps les Philistins se furent établis sur tout le littoral du midi de cette contrée, les cités maritimes de la Galilée résistèrent à la double invasion étrangère et surent maintenir leur nationalité chananéenne. Les Gergéséens, auxquels elles avaient appartenu, suivant toutes les probabilités, dans l'origine, n'existaient plus. Ne pouvant pas se soutenir seules, elles furent naturellement amenées à se donner aux Sidoniens, qui pouvaient les protéger, et elles firent ainsi partie de la réunion des villes phéniciennes.

Les villes phéniciennes au sud de Tyr étaient : Sérâa, la Sarra de certains géographes classiques, qui semble avoir été toujours une dépendance de la cité de Melqarth, à laquelle elle touchait presque ; Ous, que les Grecs appelèrent Alexandroschene, mais dont les inscriptions cunéiformes nous ont révélé le nom plus antique; la ville nommée Laodicée sous les Séleucides, dont les ruines considérables portent, chez les Arabes de nos jours, le nom d'Oum-el-Awamid, et que certains textes égyptiens nous apprennent s'être appelée primitivement Caïcna; Misrephoth-Mayim, qui fut toujours un lieu peu important; Achzib, l'Ecdippa des géographes grecs et latins, qui conserve encore son vieux nom, mais n'est plus qu'un village. La plus méridionale enfin, et aussi la plus considérable, était Aco, nommée Ptolémaïs par les Grecs d'une certaine époque, mais dont l'ancienne appellation nationale a prévalu de nouveau, depuis le moyen âge, sous la forme d'Acre.

Tels furent les estuaires principaux d'où s'élancèrent, pendant tant de siècles, sur les flots de la Méditerranée et même de l'Atlantique, les plus hardis navigateurs de l'antiquité, pareils aux torrents de leur pays, qui gonflés par la fonte des neiges, se précipitent d'un seul bond des sommets du Liban dans la mer. Pour eux, l'Océan qui en apparence sépare les peuples, et paraît une infranchissable barrière, devint au contraire une route qui rapprochait tous les rivages; leurs matelots s'y aventurèrent gaiement et en toute sécurité, le regard fixé sur les étoiles : ils firent de la Méditerranée un lac phénicien.

§ 2. — DÉBUTS DES SIDONIENS DANS LA NAVIGATION

Tandis qu'une portion des tribus chananéennes conquérait l'Égypte et que les Héthéens, faisant asseoir un de leurs chefs sur le trône des Pharaons, s'installaient dans la vallée du Nil, sous le nom d'Hycsôs ou Pasteurs [1], les Sidoniens, qui ne paraissent jamais avoir eu d'ambition guerrière sur le continent, tournaient leur activité vers la mer. On ne sait si l'aptitude singulière à la navigation et au commerce maritime, qui les distinguait des autres Chananéens, s'était déjà révélée dans leur première patrie, alors qu'ils étaient riverains du golfe Persique, ou si elle ne se manifesta qu'après leur arrivée sur les bords de la Méditerranée. Mais, en tous cas, elle s'y développa rapidement. Restreints à un territoire exigu qui ne suffisait pas à nourrir sa population, les Sidoniens furent conduits par une impérieuse nécessité, autant que par leurs instincts naturels, à chercher sur les flots comme une nouvelle patrie et surtout une source de richesses. La plupart des populations riveraines de la Méditerranée étaient encore sauvages, à cet état premier qu'on appelle aujourd'hui l'*âge de la pierre*, et n'auraient ni su ni pu construire un canot capable de s'avancer à quelque distance sur les vagues de la mer; les habitants même des foyers les plus avancés de la civilisation primitive, comme l'Égypte, osaient à peine se livrer à un cabotage restreint, sans perdre de vue les côtes; dans cette situation, les Sidoniens furent les premiers et pendant longtemps les seuls navigateurs du monde. Nul avant eux n'avait osé affronter les longues traversées, s'avancer hardiment en pleine mer, en bravant les dangers des vents et des tempêtes, pour aller chercher dans les parages lointains les métaux, les bois précieux, les matières premières de toute nature que réclamait l'industrie, et bien des siècles se passèrent avant qu'aucun autre peuple se risquât à leur faire concurrence dans cette carrière.

La mer n'était pas seulement, du reste, pour les Sidoniens, une mine inépuisable de richesses, l'unique théâtre où pût s'exercer l'activité d'une population hardie, laborieuse et intelligente à laquelle l'agriculture n'eût point fourni les moyens de vivre : c'était aussi pour eux le

[1] Voyez plus haut, t. II, p. 145.

seul asile de la liberté, comme le commerce était l'unique voie vers laquelle il leur fût possible de diriger leurs efforts. Rejetés toujours sur la côte et empêchés de s'étendre dans l'intérieur des terres, par des nations plus puissantes, d'abord dans leur propre race par les Héthéens, puis plus tard, par les grands empires de la vallée du Nil et de la vallée de l'Euphrate, les Sidoniens ne pouvaient prétendre ni à un rôle politique, ni à une prépondérance militaire. Il leur était même impossible de conserver une pleine indépendance et d'aspirer à une autre condition que celle d'une autonomie restreinte et subordonnée, car, à presque toutes les époques de leur histoire, nous les voyons vassaux d'un autre empire. Un peuple que son sol ne nourrit pas, qui ne peut être ni agriculteur ni militaire, ni même complètement indépendant, et qui pourtant sent en lui-même cette énergie et cette sève qui fait les grandes entreprises, n'a qu'une ressource : le commerce et la navigation. Ce fut la condition des Phéniciens, et comme ils n'avaient ni prédécesseurs ni rivaux dans la voie où la force des choses les jeta impérieusement, ils purent s'y constituer pour de longs siècles un monopole exclusif.

On ne se rend généralement pas un compte assez exact du développement commercial que réclamaient et que supposent nécessairement les civilisations primitives, quel que soit le degré de barbarie qu'on leur reconnaisse. Voici, par exemple, trois faits élémentaires dont les recherches récentes sur l'humanité primitive ont partout vulgarisé la connaissance. Le premier est la prodigieuse antiquité de la métallurgie dans les civilisations asiatiques ; le second l'antériorité du travail du cuivre sur le travail du fer, à tel point que l'*âge du bronze* représente dans l'histoire de la civilisation une longue période qui a précédé l'*âge du fer*. Le dernier phénomène, enfin, est celui-ci, que presque aussitôt que les hommes ont su fondre le cuivre et en fabriquer des instruments, ils ont reconnu ses nombreuses imperfections dans son emploi à l'état pur, et la nécessité de le rendre plus dur et plus résistant par un alliage, qu'en un mot ils se sont mis tout de suite à fabriquer du bronze. Aussi haut que nous remontions dans les deux plus vieilles civilisations du monde, en Égypte et en Chaldée, nous trouvons l'usage du bronze ; celui des instruments en cuivre pur est si bien abandonné, si bien oublié, qu'il n'a pas laissé de vestiges. Mais qu'est-ce que le bronze? un alliage de cuivre et d'étain. Or, les Égyptiens et les Babyloniens trouvaient le cuivre sur leur propre territoire ou dans des districts touchant à leurs frontières ; mais pour l'étain, on

ne le recontrait qu'à de bien grandes distances. Le moindre outil de bronze que l'on recueille auprès de Memphis, dans un de ces tombeaux contemporains de la construction des pyramides où il est demeuré enfermé depuis soixante siècles, révèle donc un antique et lointain commerce qui apportait à l'Égypte pharaonique, naissant à la civilisation au milieu des peuples encore absolument sauvages, l'étain du Caucase, de l'Inde ou de l'Espagne. Sans ce commerce, en effet, on ne pourrait pas en expliquer l'existence, puisque l'étain ne se trouve dans la nature sur aucun point plus rapproché de l'Égypte; certains savants inclinent même à penser que l'étain dont se servaient les grandes civilisations de l'Orient, Égypte, Chaldée et Assyrie, Phénicie, devait provenir du sud de la Sibérie, de la Chine occidentale et de la presqu'île de Malacca, où le minerai d'étain est très abondant[1].

Cet exemple est des plus frappants pour montrer l'étendue des relations commerciales que supposent nécessairement les civilisations primitives. Mais le commerce des caravanes, au milieu de populations nomades et pillardes, est toujours précaire et soumis à bien des chances fâcheuses ou au moins à d'onéreux impôts. A de certaines époques, les guerres, les invasions, le brigandage le rendaient impossible ou tributaire des maîtres du pays qu'il fallait traverser. C'est ce qui se produisit à partir du moment où les Égyptiens devinrent maîtres de la Syrie, tandis que l'extension de la puissance assyrienne barrait les routes de l'Euphrate. Une pareille situation n'était pas acceptable pour des gens qui ne vivaient que de commerce et de trafic, comme les Phéniciens; ils durent chercher à tout prix les moyens de se procurer l'étain et les autres produits de l'Orient, d'un autre côté et par la voie de mer impossible à intercepter pour leurs rivaux. Les Sidoniens puisèrent dans ces circonstances les premiers éléments de leur puissance commerciale; ils profitèrent de la nécessité créée par une situation politique nouvelle en dirigeant leurs navires vers le Pont-Euxin pour aller y chercher le précieux métal, non seulement pour le compte d'autres pays, comme l'Égypte, mais pour leur propre compte, car étant eux-mêmes métallurgistes et particulièrement habiles dans le travail du bronze, ils sentaient au plus haut degré le besoin de se procurer

[1] Voir G. Bapst. *L'Étain*, in-8, 1884; cf. *Sur la provenance de l'étain dans le monde ancien*, dans les *Compte rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1886.

l'étain directement et sans payer tribut à aucune autre nation. Quelques siècles après, quand la formation de la marine des nations pélasgiques eut rendu plus difficile et plus dangereuse pour eux la navigation de l'Archipel, la nécessité de se procurer l'étain sans courir toutes ces chances devint le mobile qui amena les Phéniciens à diriger leurs navires vers l'Espagne. Le commerce de l'étain, dont nous avons essayé de faire comprendre l'importance capitale dans la civilisation antique, fut si bien la première origine et l'élément prépondérant de leur commerce, que, plus tard encore, au temps du plein épanouissement de la société hellénique, ils se maintinrent en possession du privilège exclusif de fournir l'étain à la Grèce et à l'Italie, comme antérieurement à l'Égypte. Ce fut même ce commerce qui renouvela une dernière fois leurs navigations et leur fit les pousser jusqu'aux extrêmes limites occidentales de l'ancien monde, lorsque, les mines de l'Espagne étant épuisées, ils se mirent à franchir les Colonnes d'Hercule et aller jusque sur les côtes des Iles Britanniques chercher l'étain de Cornouailles pour le livrer aux Hellènes et aux Italiotes.

§ 3. — PRÉPONDÉRANCE COMMERCIALE DE SIDON SOUS LA DOMINATION ÉGYPTIENNE

Les débuts de la prospérité et des navigations des Sidoniens n'ont pas d'histoire. Ils appartiennent à des siècles pour lesquels les témoignages monumentaux sur la Syrie et ses populations nous font absolument défaut et manqueront peut-être toujours; les traditions nationales de la Phénicie, recueillies par l'antiquité classique et bien imparfaitement transmises jusqu'à nous, sont également silencieuses sur ce sujet ou plutôt elles ont revêtu le caractère de la fable. L'Hercule, tyrien Melqart, aurait fondé, disait-on, cette puissance maritime en voulant conquérir l'Ibérie, où régnait le fils de Géryon, Chrysaor. Il partit à la conquête de ce pays lointain en longeant la côte d'Afrique, dont il soumit sucessivement toutes les villes. Après avoir fondé la ville d'Hécatompylos, il franchit le détroit où, depuis lors, on plaça les colonnes d'Hercule, prit Gadès, conquit tout le royaume de Chrysaor et enleva le troupeau de bœufs de Géryon, gardé par le pâtre Eurytion et le chien tricéphale Orthros. Melqart revint de la conquête de l'Ibérie en longeant les côtes de la Gaule, de l'Italie, de la Sardaigne, de la Sicile, de la Grèce, de

l'Asie-Mineure et de Chypre : il fit ainsi le tour de la mer Intérieure, fondant l'un après l'autre tous les comptoirs phéniciens. L'histoire n'a n'a rien à tirer de pareilles légendes exclusivement mythologiques et brodées par les Grecs à une époque assez tardive. En ce qui concerne les origines de Sidon, on peut seulement établir que ses habitants étaient déjà un peuple de hardis marins et faisaient un commerce considérable au temps où les Égyptiens, se réveillant enfin à la vie nationale, chassèrent les Pasteurs, et prenant leur revanche sur les nations étrangères qui les avaient tenus si longtemps asservis, se rendirent maîtres de toute l'Asie antérieure. Dès ce temps déjà, les Sidoniens allaient, comme les pirates normands, cherchant aventure le long des côtes et jusqu'en Chypre, dont les montagnes s'aperçoivent des sommets du Liban.

Nous avons vu, dans le livre consacré à l'histoire d'Égypte, que, dès le début de la XVIIIe dynastie, Amenhotep Ier (*Amon-hotpou*) conquit la Syrie méridionale et que Thoutmès Ier poussa ses armes jusqu'au delà de l'Euphrate. A dater de ce moment, les Sidoniens, comme toutes les populations environnantes, furent soumis à la domination égyptienne, qui se maintint sans interruption pendant toute la durée des XVIIIe, XIXe et XXe dynasties, c'est-à-dire depuis la première moitié du XVIIe siècle avant l'ère chrétienne jusqu'à la fin du XIIIe.

Parmi les récits monumentaux gravés sur les murailles des temples de l'Égypte et relatifs aux grandes insurrections qui, pendant cet espace de cinq siècles, éclatèrent à diverses reprises en Syrie contre la suprématie égyptienne, à l'instigation des Assyriens ou Rotennou ou bien des Héthéens septentrionaux ou Khétas, et dont les plus formidables furent domptées par Thoutmès III, Séti Ier, Rhamsès II et Rhamsès III, jamais nous ne voyons figurer dans les listes des révoltés et des vaincus le nom des Sidoniens, de leur capitale et d'aucune de leurs cités. Et cependant toutes les autres nations chananéennes prennent part aux insurrections; celles qui touchaient immédiatement à leur territoire et qui furent ensuite comprises avec eux dans l'agrégation phénicienne, les Arvadites ou Aradiens, les Sémaréens, les Gergéséens, entrent avec ardeur dans toutes les ligues qui se forment contre l'Égypte. En revanche, les inscriptions hiéroglyphiques parlent souvent des tributs, de l'industrie et des richesses de la Phénicie. Les pharaons de cet âge ont laissé de grandes stèles commémoratives de leur domination sur les rochers du Nahr-el-Kelb, auprès de Béryte, et

d'Adloun, non loin de Tyr. Un précieux papyrus du Musée Britannique contient le récit fictif du voyage fait en Syrie par un fonctionnaire égyptien à la fin du règne de Rhamsès II, après la conclusion de la paix définitive avec les Héthéens[1]. Ce n'est qu'un ouvrage d'imagination, mais il nous met en présence de l'état du pays au temps où il fut écrit, et à ce titre il présente un très grand ntérêt historique. Le héros est censé avoir été dans le pays des Héthéens et avoir poussé jusqu'à Helbon, l'Alep de nos jours; en revenant et avant de gagner la Palestine, où il entre par Hazor et dont il décrit les cités chananéennes, il traverse la Phénicie. Le récit nous l'y montre passant d'abord à Gébal, dont il signale les mystères et l'importance religieuse, puis à Béryte, à Sidon, à Sarepta, au gué de Nazana, le passage du Nahr-Heïserany actuel, et à Avatha, dont les ruines portent aujourd'hui le nom d'Adloun. Il vient ensuite à « Tyr la maritime », qu'il décrit comme une bourgade située sur un rocher au milieu des flots : « on y apporte l'eau dans des barques, dit-il, et elle est riche en poissons. » Tout auprès, un peu plus au sud et sur le continent, le voyageur égyptien rencontre Serâa, la Sarra des géographes classiques, et le texte contient même un jeu de



La momie de Ramsès II[2].

[1] Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, Châlons, 1866.

[2] D'après l'*Illustration*. La momie du grand conquérant égyptien, connu dans les écrivains classiques sous le nom de Sésostris, a été découverte dans son tombeau par M. Mas-

mots sur ce nom de *Serâa*, signifiant en phénicien « la guêpe; » il parle des mauvais gîtes qu'on y trouvait et ajoute « la piqûre en est cuisante ». Après avoir traversé cette localité, il se rend à Caïcna, l'Oum-el-Awamid de nos jours, puis à Achzib, où il quitte le littoral et s'enfonce dans les montagnes pour gagner Hazor. Dans toute cette contrée, le voyageur est sur terre égyptienne, il circule avec la même liberté, la même sécurité qu'il le ferait dans la vallée du Nil, et même, en vertu de ses fonctions, il y fait acte d'autorité.

De ces faits il résulte clairement, ce nous semble, qu'à dater de l'établissement de la domination égyptienne en Syrie, les Sidoniens et les Sinéens de Gébal avaient séparé complètement leurs intérêts de ceux des autres nations chananéennes et suivaient une ligne de conduite toute différente. Au lieu de chercher à revendiquer une pleine indépendance, ils s'étaient rangés parmi les partisans de la suprématie pharaonique, à laquelle ils obéissaient docilement et demeuraient fidèles au milieu de toutes les circonstances. Sans doute les rois d'Égypte, dont le peuple n'était ni commerçant ni marin, qui avaient besoin d'eux et auxquels ils rendaient de grands services, leur avaient fait une condition plus favorable que celle des autres peuples de la même race et les avaient mis en possession de privilèges qui motivaient un tel attachement. Eux-mêmes, en vrais marchands, préféraient à un degré plus complet de liberté et à la satisfaction du sentiment national, toujours froissé par une suzeraineté étrangère, les avantages matériels qu'ils trouvaient à appartenir à un grand empire, dont ils étaient les courtiers privilégiés. Nous l'avons déjà dit tout à l'heure, les conditions dans lesquelles la Phénicie a été placée par la nature ne lui ont presque jamais permis de demeurer pleinement indépendante, et durant la plus grande partie de son histoire elle a toujours été vassale de quelque puissance étrangère. Mais elle a reconnu dès une époque très ancienne cette fatalité de sa situation, et elle s'y est résignée avec une facilité dont aucun autre peuple n'a peut-être donné l'exemple. Son négoce en profitait, et contente de ce résultat, elle acceptait sans grande résistance tout vasselage, pourvu que le suzerain étranger laissât à ses cités leur autonomie locale et leur permît de se gouverner elles-mêmes d'après leurs lois, leurs mœurs et leurs formes traditionnelles.

pero, en 1886; elle est actuellement au musée de Boulaq. (Voy. *Revue archéologique*, juillet, 1886.)



C'est, en effet, précisément pendant les siècles où nous venons de voir que les Sidoniens étaient soumis à la suprématie politique des Égyptiens, que tous les témoignages des historiens classiques, empruntés soit aux annales indigènes de la Phénicie, soit aux souvenirs primitifs de la Grèce, s'accordent à placer l'apogée de la puissance commerciale de Sidon, le plus grand développement de ses navigations et de ses comptoirs. Le principal mouvement du négoce sidonien avait alors pour théâtre la portion orientale de la Méditerranée, où aucune marine indigène ne s'était encore formée et ne lui faisait concurrence, l'Archipel et la mer Noire. « Chypre, dit M. Curtius, fut la première étape des Phéniciens sur la mer qui s'étendait devant eux, cette grande mer qu'aucun navire n'avait encore traversée et dont les côtes inconnues se dérobaient à l'horizon. Chypre fut pour eux le seuil de l'Occident, le point d'où ils s'élancèrent à la découverte d'un nouveau continent. Pour cela, ils n'eurent pas besoin d'un Colomb, car de station en station la route était tracée d'avance : de Chypre, en longeant la côte, on arrive à Rhodes, la porte de l'Archipel; de Rhodes, on peut atteindre, d'un côté la Crète, de l'autre, en passant à travers les îles, les saillies péninsulaires de l'Hellade. »

C'est du XVIIe siècle au XIVe que les Sidoniens fondèrent Cittion dans l'île de Chypre, Itanos en Crète, et établirent sur la côte de Cilicie les colons qui, forcés plus tard de se réfugier dans les montagnes de l'intérieur, y devinrent le noyau de la nation des Solymes. Leurs vaisseaux parcouraient seuls alors les mers de la Grèce, où ils dominaient en maîtres, et venaient y recueillir les produits naturels du pays, en échange desquels ils donnaient ceux de l'industrie asiatique et égyptienne aux populations pélasgiques, encore incapables de fabriquer rien de semblable par elles-mêmes. Sur les côtes des continents de la Grèce et de l'Asie-Mineure, où les populations indigènes nombreuses et jalouses de leur indépendance, n'auraient pas permis la création d'établissements considérables, qui eussent ressemblé à des colonies, les Sidoniens venaient seulement commercer ; tout au plus avaient-ils en quelques points de simples factoreries. Mais dans les îles, en revanche, ils avaient fondé des établissements d'une autre nature, des stations navales permanentes, des points de refuge et de relâche pour leurs vaisseaux, appuyés sur une possession réelle. Rhodes, Théra, Cythère, où les Sidoniens introduisirent le culte de leur Astarté ou Astoreth, origine de l'Aphrodite Cythérée des Grecs, furent, dans le midi de la

mer Égée, les principaux de ces établissements indispensables à la sécurité et à la prospérité du commerce maritime phénicien. Dans les Cyclades, nous trouvons des traces incontestables de leur séjour à Oliaros ou Antiparos, à Ios et à Syros. Ce furent eux qui ouvrirent ou firent ouvrir par les indigènes les riches mines d'argent des îles de Siphnos et de Cimolos. Plus au nord et près de la côte de Thrace, l'existence de mines d'or, qui donnaient des produits abondants, avait attiré les Sidoniens dans l'île de Thasos, dont ils s'étaient rendus maîtres et où ils avaient commencé les énormes travaux d'exploitation dont les vestiges, plus de dix siècles après, excitaient encore l'admiration d'Hérodote. De là, leurs vaisseaux et leurs marchands allaient sur le littoral voisin, dans les havres où furent plus tard Datos, Œsymé, et Scapté-Hylé, se procurer par voie d'échange l'or des filons que les indigènes, à leur instigation, venaient d'ouvrir dans le massif du mont Pangée.

Mais les navigations habituelles des Sidoniens de cette époque n'eurent pas longtemps leur terme extrême à Thasos. Après avoir relâché dans cette île et s'y être ravitaillés, leurs matelots repartaient vers le nord pour des expéditions plus aventureuses encore. Franchissant l'Hellespont et le Bosphore, où l'imagination des peuples moins hardis qu'eux se représentait les roches Symplégades prêtes à écraser quiconque tenterait de forcer le passage, ils osaient, avec leurs galères d'une construction bien imparfaite, affronter les tempêtes du Pont-Euxin, si redoutables encore pour les navires de nos jours. Longeant la côte inhospitalière et dépourvue d'abris sûrs du nord de l'Asie-Mineure, — où les traditions de leurs antiques comptoirs s'étaient encore conservées vivantes, dans beaucoup de localités, à l'époque classique, — ils ramassaient sur leur passage les principales productions du pays et venaient aborder enfin dans la Colchide, où les attiraient ces trésors que la légende symbolisait dans la Toison d'or. Là, en effet, les vaisseaux de Sidon se chargeaient des richesses métalliques les plus diverses et les plus précieuses, dont la conquête avait été l'objectif qui avait attiré leurs navigateurs si loin et sur des mers si dangereuses : l'or que les Colchidiens extrayaient eux-mêmes des lavages des rivières de leur pays et celui que les caravanes apportaient de l'Oural, du pays des Arimaspes ; l'étain, indispensable à la fabrication du bronze, que les Ibères et les Albaniens exploitaient dans la chaîne du Caucase ; le plomb et l'argent qui se rencontraient ensemble dans d'autres parties de la même région ;

enfin les métaux ouvrés que les Chalybes travaillaient dans leurs montagnes et dont la célébrité était dès lors universelle; un bronze de qualité supérieure, le fer affiné en barres, et surtout l'acier, qu'aucune autre nation ne savait fabriquer encore et que ces inventeurs à demi-sauvages de la métallurgie du fer, fils de Tubalcaïn, produisaient déjà depuis un temps immémorial.

A la même époque, les marchands sidoniens fréquentaient aussi les côtes de l'Épire, de l'Italie méridionale et de la Sicile; mais ils ne semblent pas avoir eu d'établissements fixes dans ces pays, sauf peut-être en Épire, où la légende faisait régner chez les Enchéliens le héros Cadmus, personnification mythique des navigateurs de la période sidonienne dans les contrées pélasgiques.

Mais si, dans cet âge reculé, la majeure partie du commerce maritime de Sidon se trouvait concentrée dans la portion orientale de la Méditerranée, dans les mers de Grèce et dans le Pont-Euxin, ce commerce ne s'y bornait pas uniquement. L'Égypte était un des principaux marchés des Phéniciens, et nombre de négociants de cette nation résidaient dans les villes du Delta, ainsi qu'à Memphis, où ils devaient dès lors, comme les Juifs dans les villes du moyen âge, avoir leur quartier distinct. Au delà de la vallée du Nil, les vaisseaux marchands de Sidon et des villes qui en dépendaient, comme Béryte, s'avançaient en longeant la côte d'Afrique jusque dans la Zeugitane, où les Sidoniens avaient dès lors fondé deux villes qui leur servaient d'entrepôt, Cambé, sur l'emplacement où fut plus tard Carthage, et Hippone, non loin de là : le nom de cette dernière ville, en phénicien, désigne un lieu ceint de murailles. C'est seulement plusieurs siècles après, que les Phéniciens devaient commencer à fréquenter le littoral de la Numidie et de la Mauritanie, et y multiplier leurs établissements au point qu'il n'y eut pas sur cette côte une ville dont la population ne fût chananéenne.

Le papyrus du Musée Britannique dont nous avons rapporté le témoignage prouve que Tyr existait déjà du temps de la XIX[e] dynastie égyptienne et se composait dès lors de deux parties, l'une située sur un îlot et l'autre sur le rivage adjacent. Mais ce n'était encore qu'une ville d'une importance secondaire, qui ne s'annonçait pas comme devant succéder à la suprématie politique de Sidon. Cependant un second îlot, alors distinct de celui qui portait la bourgade maritime, contenait déjà le temple du fameux dieu Melqarth, appelé par les Grecs l'Hercule

Tyrien. Ce temple, ainsi que nous le raconte Hérodote d'après les annales mêmes de Tyr, avait été bâti dès l'établissement des Chananéens sur le littoral de la Méditerranée, en imitation d'un sanctuaire que renfermait l'île de Tyr ou Tylos dans leur première patrie sur la mer Érythrée. Il ne renfermait pas de simulacre, mais le dieu y était adoré sous la forme d'une émeraude conique d'une grosseur prodigieuse[1]. Vénéré de toutes les populations chananéennes, le temple de Melqarth, auquel se rattachaient des traditions mythologiques et cosmogoniques d'une grande importance, était le centre religieux commun de la nation des Phéniciens et avait pour elle un caractère de sanctuaire national comparable à celui qu'eurent pour les Israélites le temple de Jérusalem à partir de l'époque de Salomon, et la Caâba de la Mecque pour toutes les populations de l'Arabie. Chaque année, les différentes cités y envoyaient des ambassades de prêtres, avec des présents magnifiques et des victimes destinées à être offertes en sacrifice.

L'existence d'une monarchie sidonienne, dont l'autorité s'étendait sur l'ensemble des cités qui composaient la Phénicie primitive du XVII[e] au XIII[e] siècle avant Jésus-Christ, n'a rien qui soit en contradiction avec la suzeraineté des pharaons sur ce pays à la même époque. Nous avons vu, en effet, que le système des rois égyptiens pour le gouvernement des contrées asiatiques soumises par les armes, consistait à laisser subsister les petites royautés indigènes à titre de vassales et sous la surveillance de résidents choisis parmi les officiers de leur cour. Les provinces placées dans cette condition payaient tribut et devaient fournir des contingents militaires à l'armée du pharaon. Mais ce n'étaient certainement pas en soldats de terre que les Sidoniens apportaient leur contingent aux forces de la monarchie des Thoutmès, des Séti et des Rhamsès. Suivant toutes les vraisemblances, ils devaient donner à leur suzerain des vaisseaux au lieu de troupes, comme la Phénicie en donna plus tard aux rois d'Assyrie et de Perse. De même que les Phéniciens eurent dans tout le cours de leur histoire, une tendance naturelle à se soumettre sans difficulté au vasselage des grands empires, par suite des avantages qu'en retirait leur commerce, ils se montrèrent toujours disposés à armer des navires de guerre pour le service des empires, dont ils acceptaient ainsi la suzeraineté, mais dont aussi ils s'assuraient en même temps la protection. C'était pour eux un moyen d'extraire de ces

[1] Hérodote, II, 44.

riches et puissantes monarchies des subsides considérables et souvent aussi des soldats qui leur permettaient d'entretenir, pour la protection de leur marine de commerce et de leurs comptoirs, une flotte militaire beaucoup plus considérable qu'ils n'auraient pu la créer et la maintenir avec leurs propres ressources. Sous les rois assyriens et perses, nous les voyons ainsi faire, pour le compte de ces princes, des conquêtes maritimes dont ils laissaient à d'autres la vaine gloire et la souveraineté nominale, mais dont ils s'assuraient, en échange de leur coopération, les avantages commerciaux réels. Il ne dut pas en être autrement sous les rois d'Égypte.

Le peuple égyptien n'a jamais été navigateur, pas plus que les Assyriens et les Perses ; il avait même de plus une horreur superstitieuse pour la mer, qu'il considérait comme impure, comme le domaine de Set, le dieu mauvais, l'adversaire d'Osiris. En montant sur un navire pour s'en aller en mer, l'Égyptien croyait se lancer sur un élément ennemi et en même temps contracter une souillure religieuse. Ce peuple, imbu de telles superstitions, ne put jamais, à aucune époque, se former une véritable marine. Si donc les Assyriens, à l'apogée de leur puissance, n'eurent jamais d'autre flotte sur la Méditerranée que les vaisseaux de la Cilicie et de la Phénicie ; si les Perses non plus ne possédèrent pas d'autres navires que ceux que montaient les Ioniens, les Ciliciens et les Phéniciens, à bien plus forte raison les rois d'Égypte ne purent avoir sur la même mer qu'une flotte équipée et montée par les Phéniciens, et surtout par les Sidoniens.

Or, c'est juste au moment où la domination égyptienne était le mieux affermie sur le pays des Chananéens maritimes et où, d'un autre côté, la puissance commerciale de Sidon atteignait son point culminant, sous Thoutmès III, que nous avons constaté, en suivant les annales égyptiennes, l'existence d'une flotte de guerre considérable au service du pharaon, faisant reconnaître son autorité et percevant pour lui des tributs jusque dans des contrées fort éloignées de l'Égypte. Cette flotte, à nos yeux, est celle des Sidoniens, dont les campagnes tournaient au profit de l'orgueil et de la renommée de leur suzerain. Et en effet, les pays où les inscriptions hiéroglyphiques nous ont révélé que les vaisseaux de Thoutmès III avaient été faire des expéditions, imposer des tributs aux populations indigènes et répandre la crainte de la puissance égyptienne, sont tous ceux que, dans le même moment, les Sidoniens fréquentaient le plus habituellement pour leur négoce et où ils

avaient fondé leurs principaux établissements, Chypre, la Crète, l'Archipel, la côte nord de l'Afrique, peut-être l'extrémité méridionale de l'Italie et le littoral du Pont-Euxin. Si l'on n'admettait pas notre hypothèse, la coïncidence serait véritablement extraordinaire.

Mais du moment que l'on reconnaîtra que la marine militaire des pharaons de la XVIIIe dynastie sur la Méditerranée était une marine phénicienne, il nous semble bien difficile de ne pas croire qu'il devait en être de même de leur flotte sur la mer Rouge. C'étaient des Sidoniens qui devaient monter les vaisseaux de guerre sur lesquels étaient transportées les troupes que l'Égypte envoyait soumettre ou maintenir dans l'obéissance le pays de Pount, c'est-à-dire l'Arabie méridionale, entrepôt de tous les produits précieux de l'Inde, métaux, pierreries, bois de prix, épices, ivoire, et les vaisseaux de commerce qui faisaient habituellement l'intercourse entre les ports de ce pays fortuné, si riche d'ailleurs par ses propres productions, et les ports de l'Égypte. La navigation de la mer Rouge est une des plus difficiles et réclame des marins très expérimentés; lorsque plus tard les rois de la XXVIe dynastie voulurent s'y reformer une marine, ils furent contraints de s'adresser aux Phéniciens. Du reste, quand la Bible nous montre, à la suite de l'alliance entre Hiram et Salomon, les matelots tyriens montant la flotte que le monarque israélite a fait construire pour le commerce d'Ophir dans ses ports d'Élath et d'Aziongaber, le succès de la première campagne, qui s'accomplit sans un instant d'hésitation, révèle assez clairement que les Phéniciens ne s'engageaient pas alors sur une mer à eux entièrement inconnue, mais qu'ils devaient posséder sur ces parages des documents remontant à des navigations antérieures, et que sans doute les Tyriens d'Hiram ne faisaient que recommencer ce que les Sidoniens leurs prédécesseurs avaient fait, quelques siècles auparavant, d'accord avec l'Égypte.

§ 4. — DÉCADENCE DE SIDON. — ISRAÉLITES ET PHILISTINS (XVe-XIVe SIÈCLES)

L'étude des monuments historiques de l'Égypte nous a révélé le grand fait qui se produisit vers le milieu du XVe siècle avant l'ère chrétienne, sous le pharaon Séti Ier, ou un peu avant lui, dans le bassin de la Méditerranée, la naissance d'une marine des nations pélasgiques, l'arrivée

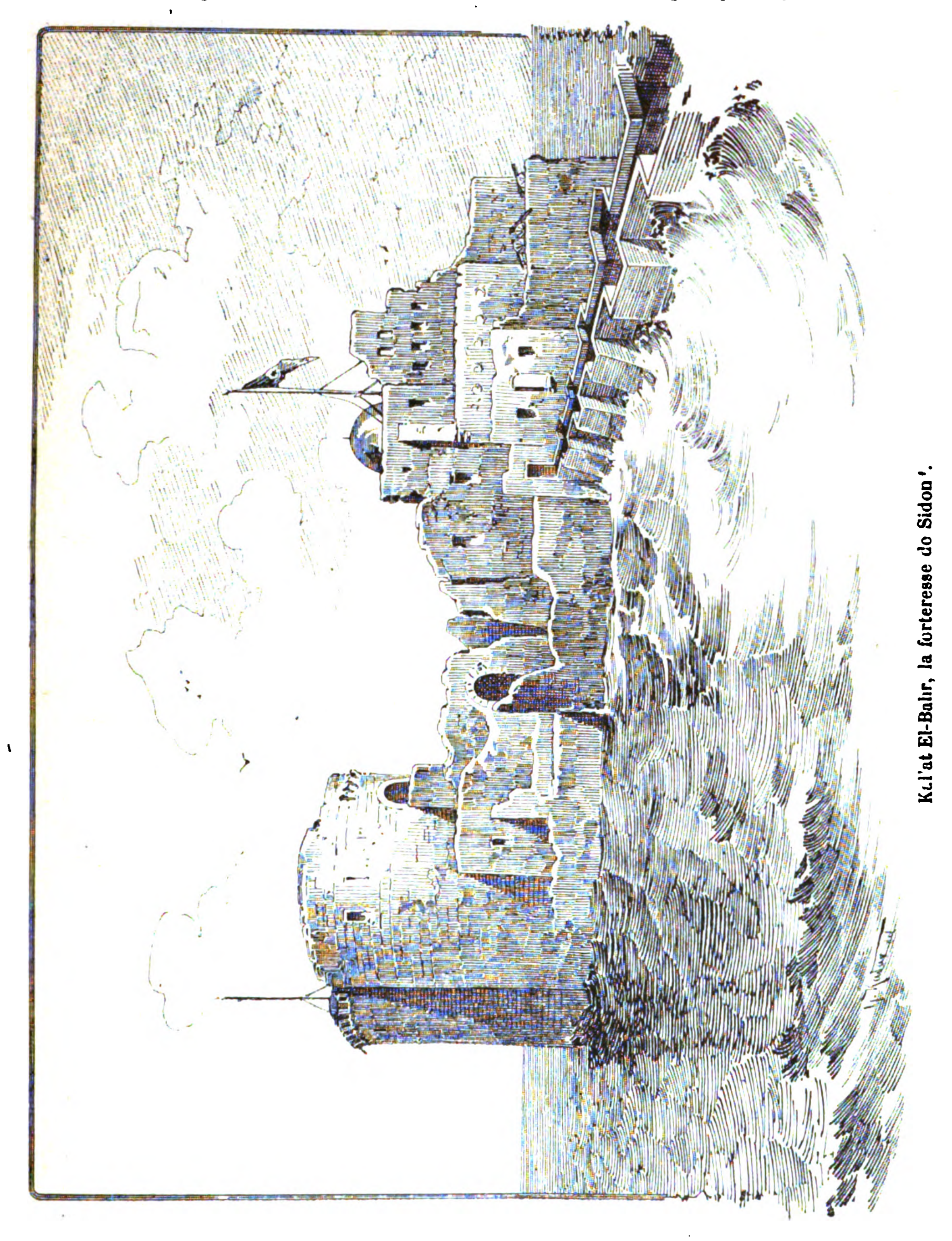
en Afrique des Libyens Japhétites, qui envahirent cette contrée par mer, et leur premier établissement sur les rives du lac Triton, dont le nom, purement aryen, ne s'expliquait guère dans l'Afrique septentrionale avant la révélation de ces faits. Dès lors, et pendant plusieurs siècles, les Pélasges de l'Archipel, de la Grèce et de l'Italie, les Philistins de la Crète, les Sicules, les Sardones, les Libyens et les Maxyes de l'Afrique, unis, malgré les étendues de mer qui les séparaient, par le lien d'une étroite confédération, entretinrent entre eux des relations constantes et multipliées, qui supposent forcément un actif commerce réciproque et un développement de navigation très considérable, en même temps qu'elles permettent d'apprécier l'importance, jusqu'à présent tout à fait inexplicable, des fables libyennes dans les plus anciens souvenirs religieux de la Grèce, le culte d'Athéna Tritonis et de Poseidon Libyen. La confédération libyo-pélasgique vit sa puissance s'accroître rapidement. Celle-ci était à son comble au commencement du XIVe siècle, lorsque les Libyens et les Maxyes, après s'être constamment étendus dans la direction de l'Égypte et même dans la partie occidentale du Delta pendant tout le règne de Rhamsès II, envahirent, sous Mérenphtah, la Basse-Égypte jnsqu'au delà de Memphis, de concert avec les Tyrrhéniens et les Achéens, et faillirent en faire la conquête.

Une semblable révolution ne pouvait pas s'accomplir dans les mers où les vaisseaux de Sidon avaient régné jusqu'alors en dominateurs exclusifs, sans que sa puissance maritime et commerciale en reçût une bien profonde atteinte. Ce fut, pour la grande cité phénicienne, le commencement de la décadence. Désormais les Sidoniens avaient des rivaux redoutables, formés sans doute par leur exemple, dans le champ qu'ils avaient longtemps exploité seuls, et non seulement des rivaux, mais des ennemis naturels qui ne pouvaient pas se borner à leur faire concurrence; qui devaient, au contraire, se mettre à leur donner la chasse et s'efforcer de leur interdire les parages antérieurement fréquentés par eux. La piraterie commença dès lors à infester les mers de la Grèce; la navigation n'offrit plus qu'une sécurité précaire. Les petits établissements sidoniens dans l'Archipel tombèrent l'un après l'autre, sous les attaques des indigènes des îles et des corsaires pélasges. Les établissements considérables et en mesure de se défendre contre une agression sérieuse, comme ceux de Théra, de Mélos, de Thasos, parvinrent seuls à résister. Peut-être les Sidoniens eussent-ils pu maintenir, même alors, leur première situation, si le pharaon leur suzerain leur avait fourni,

comme au temps de Thoutmès III, les moyens, en argent, en matériel et en hommes, d'équiper une nombreuse flotte de guerre portant son pavillon. Mais la monarchie égyptienne avait complètement négligé les choses de la marine pendant les troubles de la fin de la XVIII[e] dynastie, et nous avons vu que les premiers rois de la XIX[e], s'ils avaient rendu à la terre de Mitsraïm sur le continent toute son ancienne puissance guerrière, ne semblent pas avoir attaché la même importance à reformer une flotte et à reprendre la domination de la Méditerranée. Les Sidoniens, pour défendre leur commerce et leurs établissements, se trouvèrent donc réduits à leurs propres ressources, qui ne suffisaient pas à tenir tête aux forces toujours croissantes de la confédération libyo-pélasgique.

Les débuts de la marine chez les populations de la Grèce, leurs premiers efforts pour entrer dans la voie des navigations sérieuses et lointaines, demeurées jusque-là comme le monopole des Phéniciens de Sidon, le rapide succès de ces efforts, en un mot les faits décisifs dont nous venons de parler, sont clairement représentés dans les traditions légendaires de la race hellénique par la fable des Argonautes. Cette fable, devenue le centre de tout un cycle poétique, se compose de deux récits bien distincts, relatifs à des navigations dans des directions diamétralement opposées, que la légende a plus tard, comme il arrive souvent, amalgamés et réunis l'un à l'autre au moyen d'une géographie fantastique. L'un des récits a trait aux relations avec la Libye et la région spéciale du lac Triton. L'autre, et c'est la partie la plus importante de la fable, montre les Argonautes se dirigeant vers le nord ; ils franchissent le Bosphore et les dangers des Symplégades, s'aventurent sur le Pont-Euxin et s'en vont à Colchos, où leur chef conquiert la Toison d'or. Ainsi les Pélasges de la Grèce, à peine en possession d'une marine, veulent aller conquérir par eux-mêmes les richesses de la Colchide, dont ils ont sans doute entendu les Phéniciens faire des récits qui ont excité leur convoitise. C'est de ce côté qu'ils dirigent leurs premières navigations, et ils parviennent effectivement à se rendre les maîtres du commerce maritime de cette contrée où affluaient tant de trésors. A partir du temps des Argonautes, il n'est plus question des navigations habituelles des Phéniciens dans la mer Noire et jusqu'à la Colchide ; c'est une direction dans laquelle ils ont été supplantés, et Thasos redevient, comme à la primitive époque, le point extrême de leur commerce vers le nord.

Bientôt après, une autre de ces révolutions qui précipitant les



Kal'at El-Bahr, la forteresse de Sidon[1].

peuples les uns sur les autres, produisent les grandes migrations, expulsa

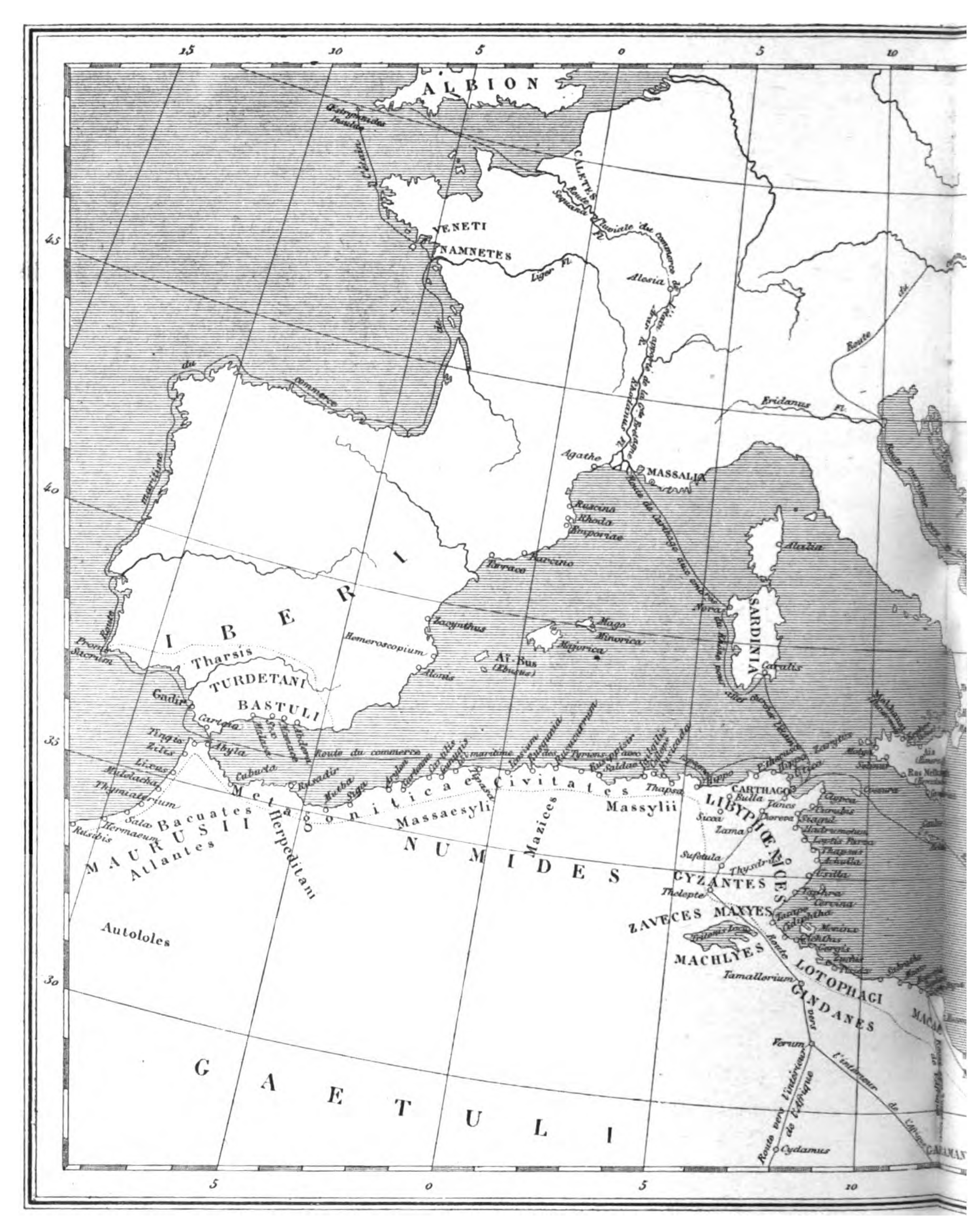
[1] D'après G. Ebers et H. Güthe, *Palæstina*, t. II, p. 55.

de leurs demeures les Chananéens agriculteurs de la Palestine et changea complètement les conditions politiques et sociales de ce pays. Ce fut l'invasion des Israélites sous la conduite de Josué. Cette invasion n'atteignit pas directement les Sidoniens, avec lesquels Josué paraît s'être étudié à ne pas entrer en lutte, car la Bible nous le montre s'arrêtant à leur frontière dans sa poursuite des princes ligués avec le roi de Hazor. Mais ils en sentirent nécessairement le contrecoup. Trente et une petites principautés chananéennes avaient été détruites en Palestine, la plus grande partie de la population passée au fil de l'épée et surtout refoulée en masse vers la côte, devant la marche envahissante du peuple d'Israël. Le territoire des Sidoniens, respecté par l'invasion, fut le seul refuge de tous ces fuyards. Il se trouva donc, par l'effet de la conquête de la Terre promise par les Hébreux, encombré de masses de populations habituées à l'agriculture et chassées des campagnes de l'intérieur, que le sol restreint de la Phénicie n'était pas capable de porter ni de nourrir, et qu'il n'était pas, non plus, possible de rétablir par les armes dans leurs anciennes demeures.

Un événement exactement semblable se produisit, quelques siècles plus tard, dans l'histoire de la Grèce. Les Ioniens, refoulés dans l'Attique par l'invasion dorienne, s'y trouvèrent infiniment trop nombreux pour pouvoir y vivre tous. Il fallut qu'une partie d'entre eux se décidât à quitter l'Europe et à aller chercher une nouvelle patrie sur la côte de l'Asie-Mineure, où ils fondèrent les magnifiques cités de l'Ionie. Dans les annales de l'humanité, des causes identiques, par une loi qui semble immuable, produisent les mêmes résultats sous toutes les latitudes. Ce qui se passa en Attique pour la population ionienne, lors de l'invasion des Doriens, fut le pendant de ce qui s'était passé en Phénicie pour la population chananéenne agricole, lors de l'irruption des Israélites. La nécessité commanda de transplanter ailleurs les réfugiés de l'intérieur qui ne pouvaient pas vivre en Phénicie, et de les fixer dans des pays où ils pussent prospérer en se livrant à la culture de la terre. Ainsi les Sidoniens se trouvèrent à ce moment obligés de fonder de véritables colonies dans le sens propre du mot, c'est-à-dire des colonies occupant tout le sol de la contrée où elles allaient s'établir, y supplantant les indigènes et s'y livrant à l'agriculture, bien différentes en un mot des *emporia* ou établissements commerciaux que les Phéniciens avaient l'habitude de créer sur toutes les côtes.

La première de ces colonies fut celle de Thèbes en Béotie, dont le

F. LENORMANT et E. BABELON. *Hist. anc. de l'Orient*, tome VI.



Les colonies et les navigations

Carte à la page 496.



…tions des Phéniciens.

fondateur mythique, dans la légende grecque, est Cadmus, héros dont le nom, d'origine sémitique, signifie « l'oriental, » et qui personnifie constamment en Grèce les navigateurs phéniciens de la période sidonienne. La colonie de Thèbes ne réussit point. Accueillie avec hostilité par la population indigène, qui était nombreuse et guerrière, elle rencontra, dès ses débuts, de grandes difficultés et fut au bout de peu de temps étouffée. Cette résistance des indigènes, qu'aucun des établissements purement commerciaux des Phéniciens n'avait rencontrée aussi vive, est symbolisée, dans le récit mythologique, par la lutte de Cadmus contre le serpent fils de Mars. Mais Pausanias nous a conservé à ce sujet une tradition purement historique, dépouillée de tout mélange d'idées religieuses : d'après lui, lors de l'arrivée de Cadmus et des colons sidoniens, la Béotie était habitée par les Aones et les Hyantes ; ces derniers essayèrent de résister aux envahisseurs étrangers, mais furent vaincus et expulsés du pays. Les Aones, au contraire, instruits par leur sort, se soumirent et se mêlèrent aux Phéniciens. La discorde, ainsi soulevée entre les autochtones par l'arrivée des colons chananéens, est représentée, dans la légende mythique, par le combat que se livrent, après la venue de Cadmus, les Spartes, nés de la terre. Dès lors, ceux des Spartes que la fable fait survivre à ce combat et qui deviennent les compagnons de Cadmus sont les représentants des principales familles aoniennes qui acceptèrent la domination étrangère.

Cadmus ne reste pas longtemps paisible possesseur de son empire, il est bientôt chassé et forcé de se retirer chez les Enchéliens. C'est l'élément indigène qui reprend le dessus ; après avoir accepté l'autorité des Phéniciens, après en avoir reçu les bienfaits de la civilisation, il réagit contre eux et cherche à les expulser. Aussi, est-ce le fils d'un des Spartes alliés à la famille de Cadmus, Penthée, enfant d'Échion, qui occupe le trône à la place du héros phénicien. Mais bientôt l'élément asiatique ressaisit la suprématie au nom de la religion. Penthée est déchiré par les Bacchantes, dans une de ces orgies dégradantes, d'origine orientale, que les Phéniciens, marchands corrompus par la richesse, avaient enseignées au peuple de la Béotie. Alors, un prince de la dynastie chananéenne recouvre le sceptre, Polydorus, que l'on dit fils de Cadmus. Suit, toujours dans la tradition grecque, une série d'alternatives entre les descendants de Cadmus et ceux des Spartes, qui se prolonge jusqu'à Œdipe. Dans toute cette histoire, les noms des princes et leur enchaînement successif n'ont qu'une bien médiocre autorité. Mais

ce qui paraît en résulter d'une manière évidente est l'existence de deux dynasties rivales qui, avec des chances diverses, se disputèrent le trône de Thèbes pendant une durée d'environ trois siècles après la colonie des Sidoniens dans cette ville, l'une étant phénicienne et l'autre nationale.

Les malheurs d'Œdipe et de sa famille, ses crimes involontaires et ceux de ses fils, ne sont pas du domaine de l'histoire. Ils appartiennent purement à la mythologie, que les Grecs ont toujours eu l'habitude de mêler aux traditions de leurs primitives annales, d'une telle manière qu'on ne sait souvent comment y distinguer ce qui est de l'histoire et ce qui est de la religion. Tout ce qu'on peut discerner dans cette partie des récits relatifs aux Cadméens est l'horreur profonde que leur race, en tant qu'étrangère, et leur culte, encore empreint de toute la barbarie et de toute l'obscénité orientales, inspiraient aux Grecs pauvres et vertueux, dont cependant ils avaient été les instituteurs. Aussi, dans les traditions helléniques, une terreur superstitieuse s'attache-t-elle au souvenir des rois de la race de Cadmus. Ce sont eux qui fournissent le plus de sujets à la tragédie antique. A leurs noms sont accolées mille histoires étranges et monstrueuses. Tous les mythes impurs et immoraux de la religion phénicienne deviennent dans la bouche du peuple des crimes réels que l'on attribue aux Cadméens.

Mais ce qui redevient véritablement du domaine de l'histoire, c'est la discorde qui succède au règne d'Œdipe, l'appel fait par un des princes de la dynastie phénicienne aux chefs des peuples de la Grèce pour l'aider à combattre son heureux compétiteur, et l'empressement de ces chefs à répondre à son appel. L'expédition dirigée par Polynice échoue, mais la guerre contre Thèbes n'est pas seulement pour les Grecs l'occasion de servir l'ambition d'un des descendants de Cadmus, c'est celle de briser la puissance de la dynastie étrangère. Comme telle, c'est une cause nationale, et l'on doit y voir le premier acte de la lutte de la Grèce pour s'affranchir de la suprématie morale et politique de l'Asie, lutte dont le second acte se termine à la prise de Troie, et le troisième à l'expulsion des Pélopides par les Doriens. Aussi, dix ans après l'échec des Sept Chefs, voyons-nous les Épigones revenir sous les murs de Thèbes, et cette fois la puissance des Cadméens est détruite sans retour. Le plus grand nombre des descendants des colons de Chanaan se retirent avec Laodamus. Le fils de Polynice, Thersandre, est bien, il est vrai, remis sur le trône, mais son pouvoir n'est que précaire. Il essaye

de faire oublier son origine étrangère en s'associant à l'expédition des Grecs contre Troie ; mais il est tué en Mysie, au début de la guerre. Alors les Thébains adoptent la forme du gouvernement républicain.

La seconde colonie fondée par les Sidoniens à la suite de l'invasion hébraïque dans la Palestine, pour donner une nouvelle patrie aux réfugiés qui s'étaient accumulés sur leur territoire, fut plus nombreuse et plus importante que celle de Thèbes. Elle eut aussi de tout autres destinées. Ce fut en Afrique qu'elle s'établit. La tradition nationale des habitants de la Byzacène et de la Zeugitane revendiquait comme un titre de gloire la descendance de Chananéens de la Palestine méridionale obligés de s'expatrier devant les Israélites, principalement de Gergéséens et de Jébuséens[1], et l'on n'a pas d'objections sérieuses à opposer à l'authenticité de cette tradition ; aussi les savants modernes dont l'opinion doit faire autorité en semblable matière, Movers et Munk[2], n'ont-ils pas hésité à l'admettre. Les Sidoniens étaient assez naturellement amenés à établir leurs réfugiés dans cette région, car ils y avaient eux-mêmes déjà fondé les villes d'Hippone et de Cambé. D'ailleurs, les colons devaient y être placés dans des conditions particulièment favorables, car ils y trouvaient un premier fond de population, bien antérieurement en possession du sol, qui appartenait à leur race. Les recherches de Movers ont, en effet, prouvé qu'à la suite de l'invasion des Pasteurs en Égypte, quelques tribus chananéennes agricoles et pastorales avaient continué leur mouvement de migration vers l'ouest et s'étaient avancées par terre le long du littoral de l'Afrique, jusqu'au delà des Syrtes et du lac Triton, où elles s'étaient arrêtées enfin dans les cantons fertiles qui formèrent plus tard le territoire de Carthage.

Ces deux couches d'élément chananéen agriculteur, que l'on ne saurait confondre avec les Phéniciens adonnés principalement au commerce et à la navigation, se mélangèrent, dans le pays qu'ils occupaient, avec des tribus de Libyens japhétites venus de la contrée voisine du lac Triton. De là naquit le grand peuple cultivateur et guerrier des Lybiphéniciens, dans lequel Carthage puisa le principal élément de sa puissance militaire, peuple mixte, comme les Maltais de nos jours, et dont les traits étaient peut-être plus libyens que phéniciens, mais qui suivait les mœurs et la religion de Chanaan et parlait encore exclusive-

[1] Procop., *Bell. Vandal.* II, 20. — Syncell. p. 87. — Voy. ce que disent le Talmud de Jérusalem, *Scheb.* c. 6, f. 35, et le Talmud de Babylone, *Sanhedr.* c. 11, f. 91.

[2] *Palestine*, p. 81.



ment la langue phénicienne au temps où saint Augustin gouvernait l'Église d'Hippone. Ce peuple avait si bien prospéré sur le sol fécond où il s'était formé, qu'après avoir envoyé de nombreux essaims coloniser certains cantons de l'Espagne, une partie de la côte de Mauritanie et le littoral ouest de l'Afrique jusqu'au cap Noun, il comptait encore dans le territoire peu étendu de la Byzacène et de la Zeugitane, au moment où s'engagea la lutte entre Carthage et Rome, plus de trois cents villes florissantes et populeuses. Sur le seul fleuve Tusca, qui faisait la limite des Libyphéniciens et des Numides, il y avait soixante-dix villes. Nous retrouverons les Libyphéniciens lorsque nous arriverons à l'histoire de Carthage; mais il était nécessaire d'indiquer ici la part qu'eurent à la formation de ce peuple les émigrants forcés, Gergéséens et Jébuséens, que Josué avait rejetés hors de la Palestine.

L'invasion des Israélites fut suivie de très près par celle des Philistins, qui arrivèrent par mer de la Crète. Nous avons raconté celle-ci, d'après les tableaux historiques et les inscriptions du palais de Médinet-Abou [1]. Il nous suffira de rappeler ici que les Philistins, issus de la race de Japhet, étaient un des peuples de la confédération libyo-pélasgique; que sous le règne du pharaon Ramsès III ils abandonnèrent la Crète et vinrent se jeter sur la Palestine. Rhamsès les vainquit et détruisit la flotte qui les avait apportés. Mais, embarrassé de ce peuple entier qu'il avait fait prisonnier, il fut bien obligé de lui donner des terres, et le cantonna sur le littoral, autour de Gaza, Azoth, Ascalon, Gath et Accaron. Ceci se passait dans les dernières années du XIVe siècle avant l'ère chrétienne.

Les Philistins, renforcés sans doute par de nouvelles émigrations parties de Crète, grandirent rapidement pendant un siècle, en profitant de la décadence de l'Égypte sous les rois fainéants de la XXe dynastie. En même temps que, sur terre, l'accroissement de leur population parvenait à leur constituer une force militaire redoutable, ils se créaient une marine. Au bout de cent ans leur puissance était devenue assez grande pour leur permettre de prétendre à la domination de toute la Syrie méridionale et d'oser attaquer à la fois les Israélites et les Sidoniens, qu'ils voulaient également subjuguer. Des entreprises heureuses et quelques victoires signalées leur permirent de se rendre maîtres, en peu de temps, de tout le pays des Hébreux et d'y faire peser

[1] Voyez plus haut, t. II, p. 304, et t. VI, p. 215.

le joug d'une oppression qui dura plus d'un demi-siècle. Vers le moment même où commençait cette oppression, ou peut-être quelques années avant, mais dans tous les cas vers 1200 avant l'ère chrétienne, une flotte philistine partie d'Ascalon se présenta à l'improviste devant Sidon, qui ne s'était pas mis en état de défense : elle emporta de vive force et rasa la grande cité phénicienne, la fille aînée de Chanaan [1].

Ce désastre clôt la première époque de l'histoire de la Phénicie.

[1] Justin, XVIII, 3. Voyez plus haut, t. VI, p. 217.

CHAPITRE II

ÉPOQUE TYRIENNE

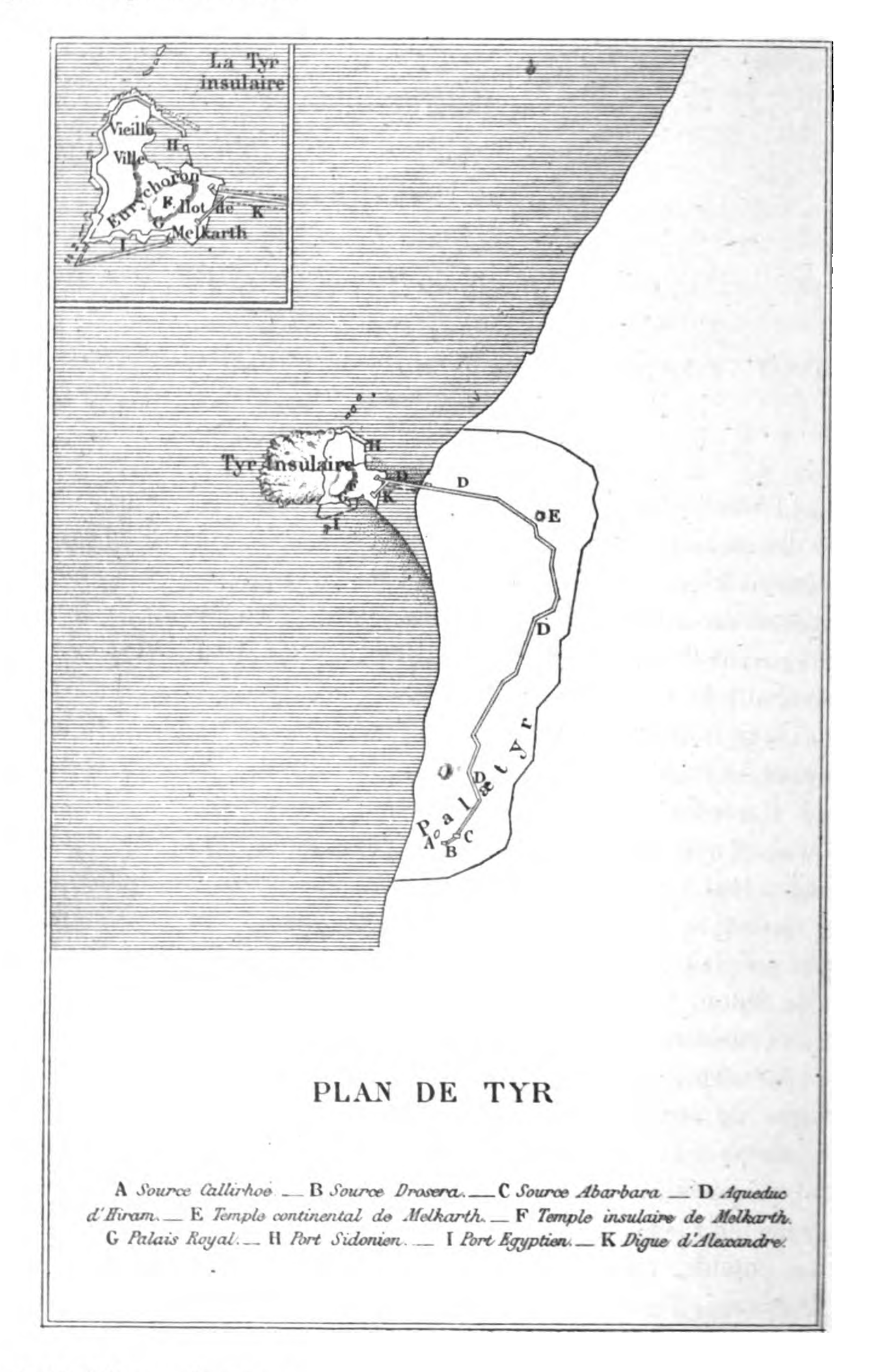
SUPRÉMATIE TYRIENNE. — COLONIES EN SICILE, EN AFRIQUE ET EN ESPAGNE (1200-1050)

Les Philistins, satisfaits d'avoir ruiné les détenteurs de la souveraineté des mers et croyant sans doute que, dès lors, l'héritage en passerait forcément à leur cité d'Ascalon, se retirèrent sans occuper la Phénicie, se contentant de tenir garnison dans le pays des Hébreux. Aussi, les Sidoniens purent-ils respirer et se relever en peu d'années du désastre qui avait abattu leur puissance maritime.

Les fugitifs de Sidon se réunirent à Tyr, autour du temple de Melqarth, qui était, comme nous l'avons déjà dit, le centre religieux de la nation, et se placèrent ainsi sous la protection de leur dieu. Tyr avait été jusqu'alors une ville de second ordre; par suite de ces événements, elle changea tout à coup de caractère. Sa population fut plus que doublée; elle devint le centre politique du pays comme elle était déjà son centre religieux, et succéda en tout à la prépondérance et à la prospérité de Sidon. Aussi beaucoup des historiens de l'antiquité classique ont-ils considéré la date de 1200 comme celle de sa véritable fondation.

Ce fut surtout la ville continentale, Palætyrus, qui profita des conséquences de la ruine de Sidon. Seule elle pouvait étendre assez son enceinte pour recevoir la nombreuse population qui s'y était réfugiée. L'îlot qui portait l'autre partie de la ville était alors encore trop restreint pour contenir beaucoup d'habitants, et, de plus, il continuait à manquer d'eau potable, comme au temps où le voyageur égyptien de la XIXe dynastie l'avait décrit. Mais, sur sa face septentrionale, cet îlot et celui de Melqarth enfermaient un magnifique port naturel, qui permettait d'abriter une flotte nombreuse, tandis que la côte du continent n'en

possédait pas. Naturellement, les arsenaux et tous les établissements



PLAN DE TYR

A *Source Callirhoe* — B *Source Drosera.* — C *Source Abarbara* — D *Aqueduc d'Hiram.* — E *Temple continental de Melkarth.* — F *Temple insulaire de Melkarth.* G *Palais Royal.* — H *Port Sidonien.* — I *Port Egyptien.* — K *Digue d'Alexandre.*

relatifs à la marine se concentrèrent autour de ce port. Dès lors, et

pour deux siècles au moins, Tyr se trouva composée de trois parties, séparées les unes des autres par les eaux : la ville proprement dite sur le rivage, au lieu dit aujourd'hui Ras-el-Aïn, la ville maritime dans une première île, enfin la ville sacerdotale, groupée autour du temple de Melqarth, dans un second îlot un peu moins avancé au milieu de la mer.

Les événements qui s'accomplirent vers l'an 1209 ouvrent dans l'histoire de la Phénicie une période nouvelle, celle de la suprématie tyrienne, qui se prolonge jusqu'au siège de Tyr par Sargon, roi d'Assyrie, c'est-à-dire pendant cinq siècles. C'est seulement alors que se forme réellement une nation phénicienne, car jusqu'à cette époque il n'y avait eu que des Sidoniens. Pendant un temps maîtres de presque toute la Syrie, les Chananéens s'étaient vus, dans le cours du XIV[e] et du XIII[e] siècles, assaillis successivement de tous les côtés par des ennemis qui leur avaient enlevé la plus grande partie de leur territoire. Les Hébreux avaient conquis la Palestine, les Philistins détruit Sidon ; du côté du nord aussi, les Araméens avaient repris Hamath et subjugué ou anéanti la nation chananéenne qui l'occupait, séparant ainsi les habitants de la région du Liban des Héthéens de l'Amanus et du bas Oronte. Cette suite de malheurs finit par éclairer les quelques peuples de la race de Chanaan qui subsistaient encore au nord de la Palestine. Ils comprirent que rester dans leur état de morcellement et d'indifférence mutuelle était se livrer comme une proie assurée à la conquête étrangère, et que le seul moyen de garder leur indépendance, leur vie propre, était de se grouper en un seul corps, maintenu par des liens politiques sérieux. De là sortit la nation des Phéniciens. Les peuplades qui occupaient les diverses parties du Liban, Sémaréens, Sinéens, Arcéens, ainsi que les villes chananéennes qui s'étaient maintenues sur la côte de la Galilée, comme Aco, s'unirent, pour former un seul peuple, aux Sidoniens, demeurés encore les plus puissants, malgré leur récent désastre.

Toutes les villes de premier ordre, Simyra, Simrôn, Gébal, Béryte, Sidon, qui se releva bientôt de ses ruines, gardèrent leur pleine autonomie locale et leur ancienne forme de gouvernement. C'était celle de la monarchie, tempérée par des assemblées générales des plus riches citoyens, et par des conseils particuliers de prêtres et de magistrats qui jouissaient d'une certaine influence. Ces magistrats marchaient de pair avec les rois dans les cérémonies publiques, et ils se concertaient avec eux pour l'envoi des ambassades à Tyr, au centre de la nation. Les

prêtres avaient aussi une grande part au gouvernement. Nous ne pourrions pas décider jusqu'où s'étendait leur autorité; mais si nous en jugeons par le rôle que jouèrent en Judée les prêtres phéniciens de Baal, ils devaient être très puissants. Les institutions de Gébal ou Byblos passaient pour le type le plus parfait de ces gouvernements monarchiques, mitigés par l'autorité sacerdotale et des formes de liberté éminemment aristocratique.

Mais les rois des diverses cités étaient tous soumis à la suprématie et à la suzeraineté de celui de Tyr, chef unique et véritable de la nation, qui, à ce titre, se proclamait « roi des Sidoniens [1]. » C'était lui qui décidait toutes les choses tenant aux intérêts généraux de la Phénicie, de son commerce et de ses colonies, qui faisait les traités avec l'extérieur, qui disposait des forces navales et militaires de la confédération. Il était assisté des députés des autres villes, car leurs ambassades annuelles au temple de Melqarth avaient pris désormais un caractère politique autant que religieux.

Les Aradiens seuls continuaient à mener une vie séparée. Sans doute ils étaient rattachés aux autres Phéniciens par les liens d'une étroite alliance, ils s'associaient aux profits de leur commerce et de leurs navigations. Mais des indices très significatifs donnent à penser qu'ils ne s'étaient pas soumis à l'autorité des rois de Tyr.

Tyr était alors le premier port de la Phénicie, le foyer principal des opérations de négoce, comme le centre de la vie politique. Toute sa population, et celle des autres cités, s'adonnait aux choses de la marine; mais elle ne suffisait même pas à fournir les équipages des vaisseaux, tant ceux-ci étaient vastes et nombreux. Il fallait encore recruter des matelots ailleurs, principalement dans le pays d'Aradus. L'armée de terre, dont la majeure partie était employée à la protection des colonies et des établissements commerciaux, se composait tout entière de mercenaires étrangers. Un corps d'Aradiens avait la garde de la ville même de Tyr. Les autres troupes, d'après les précieuses indications du prophète Ézéchiel (ch. XXVII), étaient principalement recrutées parmi les Libyphéniciens et les populations voisines du littoral africain. Cependant on y signale aussi des corps de Lydiens tirés de l'Asie Mineure.

[1] Il est nécessaire, dans les textes qui se rapportent à cette époque, de distinguer avec soin le « roi des Sidoniens, » qui était celui de Tyr, de son vassal, le « roi de Sidon, » prince local de l'ancienne métropole, passée au second rang.



La réunion des diverses cités chananéennes en une seule confédération, en un même ensemble national que dirigeait le roi de Tyr, résultat des événements qui avaient marqué la fin du XIIIe siècle, dut se produire dans les cinquante ans qui suivirent la ruine de Sidon, période de l'histoire des Phéniciens sur laquelle les témoignages de l'antiquité classique et les monuments orientaux sont absolument muets. En effet, nous voyons le nouvel état de choses constitué, lorsqu'au milieu du XIIe siècle les renseignements sur les Phéniciens recommencent, et que Tyr, désormais affermie sur son propre sol, rentre dans la voie des grandes navigations interrompues pendant quelque temps par le désastre de Sidon.

La direction principale de ces nouvelles navigations ne pouvait plus être la même que du temps de la prépondérance sidonienne. Tout espoir de recouvrer la domination sur l'Archipel et les mers de la Grèce eût été désormais une chimère. La création de la puissance des Dardaniens sur la côte de l'Asie opposée à la Thrace, celle de la marine des Cariens dans le midi de l'Asie Mineure et dans les Sporades, qu'ils avaient presque toutes conquises, enfin celle de la monarchie des Pélopides en Grèce, avaient complété l'œuvre commencée par les premiers efforts des populations pélasgiques pour s'emparer de la mer. Les derniers établissements phéniciens dans ces contrées étaient tombés à la suite de la chute de Sidon ; il ne subsistait plus que ceux de Théra, de Mélos, de Camiros et d'Ialysos dans l'île de Rhodes, enfin de Thasos, mais tous en pleine décadence. Les poèmes homériques nous dépeignent fort exactement la situation des choses à cette époque. Sans doute, ils parlent encore fréquemment des marchands de la Phénicie, mais ils les montrent passés de l'état de maîtres de la mer à celui de simples négociants, bien souvent pourchassés par les populations indigènes et exposés à tous les dangers de la piraterie, qu'eux-mêmes en représailles exercent souvent à leur tour; en même temps, les navires des Taphiens sillonnent en tous sens l'Archipel, tantôt comme marchands, tantôt comme écumeurs de mer, et vont enlever des esclaves jusqu'aux portes de Sidon.

Les Phéniciens ne pouvaient pas se contenter d'un commerce qui s'exerçait dans des conditions aussi défavorables ; il ne pouvait plus avoir pour eux qu'une importance secondaire. Pour alimenter leurs marchés, pour soutenir leur puissance maritime, il leur fallait chercher d'autres mers où il leur fût possible de dominer en maîtres exclusifs, des con-

trées dont ils concentrassent tous les produits entre leurs mains et où ils pussent se procurer, sans concurrence et sans danger de la part des pirates, les métaux nécessaires au commerce et à l'industrie. Ce fut vers l'ouest qu'ils les cherchèrent, en longeant la côte d'Afrique, où déjà la période sidonienne avait vu fonder les places de commerce d'Hippone et de Çambé, et où avaient été portés les colons qui donnèrent naissance à la nation des Libyphéniciens.

En 1158, une nouvelle ville importante fut fondée par les Tyriens sur le rivage de la Zeugitane. Ce fut Utique. Mais bientôt les navires phéniciens, partant pour de nouvelles et plus lointaines expéditions des ports de cette contrée, où ils pouvaient désormais se ravitailler, commencèrent à fréquenter le littoral de la Numidie et de la Mauritanie, et, gagnant de proche en proche, découvrirent l'Espagne, où la ville de Gadès, aujourd'hui Cadix, fut fondée peu d'années après Utique.

Strabon raconte, d'après les annales originales des Gaditains, que, quelque temps après la découverte de l'Espagne, un oracle ordonna aux Tyriens d'envoyer une colonie vers les Colonnes d'Hercule. Arrivés à Calpé, c'est-à-dire au détroit de Gibraltar, les navigateurs se crurent aux limites du monde ; ils abordèrent au lieu où fut fondée plus tard la ville de Sex, et, après avoir offert un sacrifice, les auspices étant contraires, ils retournèrent à Tyr. Quelque temps après, de nouveaux colons furent envoyés dans la même direction. Ceux-ci passèrent le détroit et abordèrent dans une petite île située auprès d'Onuba, entre Calpé et Gadès ; mais, cette fois encore, les auspices étant défavorables, ils se rembarquèrent et revinrent à Tyr. Ce ne fut qu'à la troisième tentative que l'établissement put enfin réussir. Cette dernière expédition, plus considérable que les deux précédentes, franchit le détroit et fonda deux colonies dans deux îles voisines, dont l'une reçut le nom de Gadès, en phénicien *Gadir*, qui désigne un « lieu fermé et fortifié ; » nous ne connaissons l'autre colonie que par son appellation grecque, Erythia, qui est peut-être la traduction du nom phénicien.

Les populations de la Bétique, avec lesquelles les Tyriens nouèrent des rapports étroits par suite de la fondation de ces colonies, se donnaient dans leur propre idiome un nom que les auteurs grecs et latins ont transcrit par *Turti*, *Turdet-ani*, *Turtyt-ani*, *Turd-uli*. Les Phéniciens identifièrent cette appellation avec le nom de *Tharsis*, connu dans leurs plus anciennes traditions géographiques, et qui s'appliquait primitivement à l'Italie, pays des Pélasges Tyrrhéniens. De Tharsis les Grecs

firent *Tartessus*, lorsqu'en 640 avant l'ère chrétienne, Coléos le Samien découvrit les établissements tyriens de la Bétique et les fit connaître aux populations helléniques, pour lesquelles ils étaient demeurés usqu'alors enveloppés dans la nuit des fables. Le nouveau Tharsis, c'est-à-dire l'Espagne, devint rapidement, après la fondation de Gadès, un des principaux marchés du commerce tyrien, qui y multiplia ses colonies [1].

En dedans du détroit de Gadès, sur le territoire des Bastules, les principaux établissements tyriens furent Malaca (Malaga), dont le nom, signifiant « la ville des salaisons, » faisait allusion au commerce de ses habitants ; Sex (Motril) ou « la ville brûlée du soleil, » et Abdère (Almeria), dont le nom, tiré probablement de quelque racine phénicienne, n'a pas encore été expliqué jusqu'ici. On doit probablement attribuer aussi une origine chananéenne à Carteïa (Algesiras) que l'on disait fondée par Hercule, c'est-à-dire par Melqarth, d'après une tradition mythologique commune à toutes les colonies de Tyr sur la côte d'Espagne. Strabon rapporte que le nom primitif de cette ville était *Héraclée;* ceci donne en phénicien une forme *Melqartheia*, d'où l'on aura fait plus tard, par abréviation, *Carteia.*

Les Tyriens fondèrent en outre dans la même partie de la Péninsule un grand nombre d'autres villes moins importantes, dont les noms, rapportés par les géographes anciens, attestent l'origine. On signale encore des colonies phéniciennes plus au nord, en face des îles Baléares. Enfin, nous retrouvons des appellations de villes d'un caractère évidemment phénicien, échelonnées de distance en distance, mais en beaucoup plus petit nombre que dans la Bétique, sur la côte orientale de l'Espagne Tarraconaise, jusqu'au pied des Pyrénées.

Un siècle seulement après la fondation de Gadès, les Tyriens dominaient en suzerains incontestés dans les parties les plus riches et les plus fertiles de la Bétique, dans toute la vallée du Bétis (le Guadalquivir), sur les Turditains et les Turdules, et tout le long du pays des Bastules. Pour y avoir des colons agriculteurs, ils y transplantèrent un grand nombre de Libyphéniciens d'Afrique. Leur race s'y mêla tellement à celle des indigènes, qu'au temps de Strabon la majorité des habitants

[1] Voyez Movers, *Die Phœnizier in Gades und Turdetanien*, dans la *Zeitschr. für Philosophie und kath. Theologie*, 1843 ; Fr. Lenormant, *Tarschisch*, dans la *Revue des questions historiques*, juillet, 1882.



dans les villes de la Turdétanie étaient, au dire du géographe grec, d'origine chananéenne. Ceux de la côte autour de Malaca et d'Abdère s'appelaient encore, sous la domination romaine, Bastulophéniciens ou Libyphéniciens, et les médailles nous apprennent qu'à la même époque l'usage de la langue phénicienne se maintenait dans les villes de Gadès, de Malaca, de Sex et d'Abdère.

Les produits que les Tyriens venaient chercher en Bétique étaient les métaux, or et argent, fer, plomb, cuivre, étain; le cinabre, le miel, la cire et la poix. « Tharsis, dit le prophète Ezéchiel en s'adressant à Tyr, Tharsis trafiquait avec toi: elle t'apportait toutes sortes de richesses, elle remplissait tes marchés d'argent, de fer, d'étain et de plomb. »

Le commerce avec l'Afrique et l'Espagne étant devenu l'objet principal des navigations des Tyriens, il devint indispensable pour eux de créer à leurs vaisseaux un point de relâche entre la Phénicie et ces contrées lointaines. Il était donné par la nature elle-même dans l'île de Malte, dont les merveilleux ports et la situation exceptionnelle ont toujours fait la clef de la Méditerranée. Vers la fin du XIIe siècle, les Tyriens occupèrent Malte et l'île voisine de Gaulos (aujourd'hui Gozzo), dont les Carthaginois héritèrent plus tard et dans lesquelles on a retrouvé les seuls temples phéniciens dont les ruines aient été préservées jusqu'à nos jours. Ces deux îles paraissent avoir été primitivement habitées par des Libyens, qui se fondirent rapidement avec les nouveaux colons.

Les Sicules, que certains indices paraissent rapporter à la même race que les Ibères et les Ligures de l'Espagne, du midi de la Gaule et de l'Italie, avaient, dans le XVe siècle, fait partie de la grande confédération libyo-pélasgique et s'étaient associés à ses expéditions maritimes. Mais plus tard, une cause, qui demeure pour nous totalement inconnue, avait rompu les liens des populations de la Libye et de la Sicile avec celles de la Grèce. Les Libyens et les Sicules, renonçant alors aux entreprises maritimes, étaient devenus des peuples purement continentaux. Les Tyriens profitèrent de cet état de choses pour s'emparer du commerce de la Sicile, et bientôt leurs comptoirs couvrirent toutes les côtes de cette île si riche, où aucune nation ne venait alors leur faire concurrence, car les Grecs ne s'y montrèrent que trois siècles plus tard. Un établissement, destiné à servir de point de relâche et de refuge entre la Sicile et l'Afrique, fut aussi créé dans la petite île de Cossura, aujourd'hui Pantellaria.

Les vaisseaux tyriens qui partaient de Cambé, d'Hippone ou d'Utique pour gagner la côte d'Espagne rencontraient sur leur route la Sardaigne, dont les habitants indigènes avaient, eux aussi, deux siècles auparavant, appartenu à la confédération libyo-pélasgique révélée par les monuments égyptiens. Un intérêt de premier ordre pour la sûreté des navigateurs commandait d'y établir une station de relâche et de ravitaillement dans la magnifique rade de Cagliari, qui s'ouvrait sur la route maritime de l'Espagne. De plus, les Tyriens ne pouvaient négliger la création de comptoirs sur les côtes de cette île, alors bien plus salubre qu'aujourd'hui et habitée par une nombreuse population, qui nourrissait d'immenses troupeaux dont la laine était un objet de commerce précieux, et qui possédait aussi de magnifiques mines de cuivre et de plomb argentifère. Ils y fondèrent Caralis, où est aujourd'hui Cagliari, et Nora sur la côte occidentale, en face de l'Espagne. Ce dernier établissement portait le même nom qu'une ancienne cité chananéenne du territoire d'Éphraïm ; on y a découvert une inscription phénicienne qui remonte au temps de la domination des Tyriens et où est invoqué le dieu indigène *Sardus Pater* (en phénicien *Ab Sardon*), dont l'image se retrouve sur des monnaies de la république romaine.

Tel était l'ensemble des colonies, occupant tous les points importants de la partie occidentale du bassin de la Méditerranée, que Tyr fonda dans le cours du XIIe et du XIe siècle avant l'ère chrétienne, et qui lui assurèrent une puissance maritime et commerciale au moins égale à celle que Sidon avait antérieurement possédée. Ces établissements étaient déjà pour la plupart fondés, et la puissance de la ville avait atteint le plus haut degré de splendeur, lorsque ses rois entrèrent en intime alliance avec ceux des Israélites.

§ 2 — HIRAM ET SALOMON — LES ASSYRIENS EN PHÉNICIE — FONDATION DE CARTHAGE (1000-872).

Les succès des Philistins et leur prétention à dominer sur toute la Syrie méridionale, changèrent la situation respective et les rapports réciproques des Israélites et des Phéniciens. Dans les premiers temps de leur conquête, les Hébreux avaient été des ennemis pour les Sidoniens

comme pour tous les autres peuples de race chananéenne, et Sidon n'avait pas dû rester étrangère aux coalitions que les rois de Hazor avaient formées à plusieurs reprises, dans le nord de la Palestine, contre les envahisseurs de l'ancien pays de Chanaan. Mais quand les Israélites et les Phéniciens se virent attaqués à la fois, vaincus et menacés d'une servitude perpétuelle par les Philistins; quand les Araméens, environ à la même époque, commencèrent aussi à grandir du côté du nord, enlevèrent Hamath aux Chananéens et la partie septentrionale de la Pérée aux enfants d'Israël, la nécessité de faire face aux mêmes ennemis amena un rapprochement entre les deux peuples jusqu'alors hostiles l'un à l'autre, et le sentiment de la nécessité d'une alliance pénétra dans les esprits de part et d'autre. Et cette nécessité n'était pas la seule raison qui commandât de faire succéder des rapports affectueux à l'inimitié qui avait, pendant près de trois siècles, divisé Israélites et Chananéens. A ce moment de l'histoire, l'état de faiblesse dans lequel se trouvaient à la fois, par une coïncidence sans autre exemple, les deux empires de la vallée de l'Euphrate et de la vallée du Nil, permettait et appelait la formation, dans la Syrie alors libre de toute prépondérance étrangère, d'une puissance pleinement indépendante et indigène, devant laquelle s'ouvraient les chances plus brillantes de prospérité. Mais cette puissance nouvelle ne pouvait être formée que par l'intime alliance de l'État maritime des Tyriens, renonçant à toute jalousie contre ceux qui avaient dépossédé les Chananéens agriculteurs, et de l'État continental des Hébreux.

Aussi, dès que ces derniers se furent complètement émancipés du joug des Philistins, que l'ordre eut été rétabli chez eux après les troubles au milieu desquels mourut Saül, et qu'un pouvoir fort commença à s'y constituer, l'année même où David enleva Jérusalem aux Jébuséens et en fit sa capitale, vers l'an 1000 av. J.-C., Hiram Ier, roi de Tyr, lui envoya des ambassadeurs qui conclurent un traité d'amitié entre les deux princes[1]. David voulait se bâtir un palais dans le nouveau siège de son gouvernement; donnant, le premier, l'exemple que devait suivre plus tard son fils Salomon, il fit demander à Hiram un architecte pour diriger ses constructions et des ouvriers habiles pour former ceux que l'on prendrait parmi ses sujets, et il sollicita en même temps la permission de faire couper des chênes pour les charpentes du palais

[1] Sam., II, v. 11. — Joseph., *Ant. jud.*, VII, 3, 2.

dans la célèbre forêt du Liban, toutes choses que le roi de Tyr se hâta de lui accorder. Les désordres de l'époque des Suffètes et la longue oppression des Philistins avaient en effet interrompu toute pratique des arts parmi les Israélites, devenus incapables d'aucun des travaux qu'au sortir d'Égypte ils avaient su exécuter pour le Tabernacle.

La période de près de deux siècles qui s'étend depuis cette première alliance des Tyriens avec les Hébreux jusqu'à la fondation de Carthage est la seule pour laquelle nous connaissions d'une manière précise l'histoire intérieure de Tyr, grâce au fragment des annales originales de cette cité, traduites par l'historien grec Ménandre, qui nous a été conservé par Josèphe[1].

A Hiram Ier succéda Abibaal. On ne sait rien de son règne, qui coïncida avec la plus grande partie de celui de David, si ce n'est qu'il continua les rapports d'amitié avec les Israélites. Les Tyriens durent voir en effet d'un œil favorable, David achever l'abaissement des Philistins et subjuguer les Araméens et les Héthéens, en s'emparant de Damas de Hamath et en étendant sa domination jusqu'à l'Euphrate.

Hiram II, fils d'Abibaal, monta sur le trône vers 978. Les annales tyriennes signalaient la prise de Troie par les Grecs comme ayant eu lieu au commencement de son règne, et nous inclinons à penser, conformément à l'opinion de Volney, que cette date, exactement pareille à celle que Ctésias avait tirée des annales assyriennes, offre beaucoup plus de garanties d'exactitude que les calculs artificiels de générations, tous différents les uns des autres, par lesquels la plupart des historiens grecs ont tenté de fixer l'époque de cet événement, capital dans l'histoire de leur pays. Hiram était noté dans les mêmes annales comme ayant réduit en personne une révolte de la ville de Citium (Kition) dans l'île de Chypre qui avait essayé de se soustraire à l'autorité de la métropole.

Dès le début de son règne, il entreprit à Tyr de grands travaux, qui changèrent la face de la cité[2]. Il reconstruisit avec un luxe sans égal le grand temple de Melqarth, fondé mille ans auparavant, et le temple de la déesse Astarté ou Astoreth, qui y était adjacent. Le petit bras de mer qui séparait l'îlot sacré de Melqarth de l'îlot où s'élevait la cité maritime fut comblé, de manière à former une seule île, dont la superficie fut en outre plus que doublée par la création, vers le sud, au moyen de

[1] Joseph., *Contr. Apion.* I, 18.
[2] Id., *ibid.*, I, 18.

terres de remblai, d'un sol artificiel sur lequel on bâtit un nouveau quartier, appelé du temps des Grecs Eurychoron. La Tyr insulaire, ainsi transformée, fut protégée, de tous les côtés, par des digues et environnée d'une enceinte puissamment fortifiée. L'ancien port vit des quais le border dans toute son étendue, et un second port fut créé sur la face méridionale de l'île, où de cette manière un nombre presque double de vaisseaux put trouver un abri. Un palais royal fut aussi bâti par Hiram dans la ville insulaire, qui désormais fut la véritable Tyr, et prit toute l'importance, tandis que la ville du continent, Palætyrus, ou la vieille ville, alla en déclinant.

Hiram était occupé à ces grands travaux lorsque David mourut et que Salomon lui succéda sur le trône d'Israël en 973. Le roi de Tyr s'empressa d'envoyer une ambassade à Jérusalem pour saluer l'avènement du fils de son allié ; et Salomon, à qui David avait légué la mission de construire le temple de Jéhovah, demanda alors à Hiram de rendre cette œuvre possible par son concours. Des copies authentiques des lettres échangées à ce sujet entre les deux rois étaient encore conservées dans les archives de Tyr au temps de Josèphe, qui en donne la traduction [1]. Cependant Hiram, absorbé par ses propres travaux, ne put pas fournir immédiatement à Salomon ce qu'il demandait et la construction du Temple de Jérusalem ne commença qu'en 961. Nous avons raconté cette construction dans un des chapitres consacrés à l'histoire des Israélites [2]. Il nous suffira donc de rappeler ici qu'Hiram envoya dans la Judée un architecte, des conducteurs de travaux, fondeurs, charpentiers et tailleurs de pierre de Gébal, car ceux de cette ville étaient les plus renommés de la Phénicie ; qu'il permit de tirer du Liban tout le bois de cèdre nécessaire non seulement à la charpente du Temple, mais aussi à celle du nouveau palais de Salomon ; qu'enfin ce fut lui qui fournit tous les métaux mis en œuvre en si grande abondance pour l'ornementation et le mobilier de ces différents édifices.

En échange, Salomon voulut d'abord donner à Hiram vingt villes et bourg de la Galilée, voisins du territoire de Tyr ; mais le monarque phénicien, en sage politique, ne se soucia pas d'un accroissement continental qui pouvait plus tard amener des sujets de jalousie entre les deux royaumes. Il refusa donc l'offre de Salomon et préféra assurer

[1] *Antiq. jud.*, VIII, 2, 6 et 7.
[2] Voyez plus haut, t. VI, p. 249.

pour un certain nombre d'années l'approvisionnement de sa capitale et de sa flotte, en stipulant que, tant que dureraient les travaux, Salomon lui fournirait tous les ans une quantité déterminée de blé, de vin et d'huile, c'est-à-dire des productions agricoles de son territoire.

Pour resserrer encore son alliance avec la cour de Tyr, Salomon épousa une fille d'Hiram : il avait déjà pris une fille du Pharaon qui régnait alors à Tanis et une fille du roi des Héthéens septentrionaux. Ce furent ces deux princesses chananéennes qui introduisirent à Jérusalem le culte de Baal et d'Astoreth.

Bientôt Hiram et Salomon entreprirent à frais communs les navigations d'Ophir. Nous n'avons pas à en recommencer le récit, pas plus que celui de la construction du Temple. Depuis longtemps, du reste, les précieuses marchandises de l'Inde étaient un des principaux objets du commerce des Phéniciens, qui les centralisaient en grande partie dans leur pays et les répandaient ensuite, par terre en Égypte et dans les pays de l'Euphrate, par mer sur tous les rivages de la Méditerranée. Aussi un très grand nombre de négociants de cette nation étaient-ils établis dans l'Arabie méridionale, où les grossiers vaisseaux indiens, profitant de la mousson, venaient apporter les produits de leur pays, soit dans le Yémen, soit dans l'ancienne patrie des Chananéens, sur les rives de la mer Érythrée. Mais pour aller de là en Phénicie, les marchandises étaient d'ordinaire apportées par des caravanes, à travers les déserts de l'Arabie centrale. Lorsqu'au temps de la XVIIIe et de la XIXe dynastie égyptiennes les vaisseaux montés par des matelots sidoniens



Char phénicien [1].

[1] Statuette en terre cuite trouvée sur la côte de Syrie. Au musée du Louvre.

avaient fait habituellement la navigation de la mer Rouge, ils n'avaient pas poussé au delà du pays de Pount ou du Yémen. L'entreprise d'Hiram et de Salomon donna naissance aux premiers voyages directs des ports du fond du golfe Arabique aux côtes même de l'Inde. Ils réussirent complètement, mais ne se prolongèrent pas au delà du règne du fils de David. Les vaisseaux qui faisaient ce voyage sont appelés dans la Bible « vaisseaux de Tharsis » ; c'étaient donc des bâtiments du modèle que les Tyriens construisaient spécialement pour la navigation lointaine de l'Espagne.

Hiram mourut bien avant Salomon, en 944. Son fils Baaléazar, qui lui succéda, n'occupa le trône que sept ans ; le fils de celui-ci, Abd-Astoreth, régna neuf années et périt victime d'une conspiration ourdie par les quatre fils de sa nourrice, en 928, vers le temps même où s'opérait la scission des royaumes d'Israël et de Juda. Il est bien probable que le roi d'Égypte Scheschonk, qui préparait déjà à ce moment son expédition de Palestine et avait la main dans la révolution du pays des Hébreux, ne fut pas non plus étranger à celle qui mit fin à la dynastie tyrienne à laquelle avait appartenu Hiram.

L'assassinat d'Abdastoreth fut suivi de cinquante et un ans de troubles et de révolutions, où des compétiteurs divers se disputèrent le trône de Tyr et s'y succédèrent rapidement ; et cette période correspond précisément à celle des désordres du royaume d'Israël, où les maisons de Jéroboam et de Baasa furent successivement anéanties, circonstances qui prouvent de grands liens entre la situation politique des deux États. Les extraits de Ménandre conservés par Josèphe citent, parmi ceux qui exercèrent le pouvoir dans cet intervalle, Dalilastoreth, Asthorethi, Astorim et Phalia. Enfin, quatre ans après qu'Amri (Omri) fut parvenu à fonder dans Israël un pouvoir stable et fort en inaugurant une nouvelle maison royale, en 881, un prêtre de la déesse Astoreth nommé Ithobaal rétablit aussi l'ordre à Tyr en s'emparant de la couronne, et fut la souche d'une nouvelle dynastie.

Ithobaal maria sa fille Jézabel au fils d'Amri, Achab, qui monta sur le trône d'Israël en 873. Nous avons raconté l'influence funeste et sans bornes que la princesse tyrienne exerça sur son faible mari. Par le moyen du sacerdoce de Baal, qu'elle organisa sur un pied formidable et auquel elle donna une puissance aussi politique que religieuse, d'abord dans le royaume d'Israël, puis dans celui de Juda, après la mort du pieux Josaphat, la monarchie phénicienne exerça alors sur les deux

États hébraïques une véritable suzeraineté, qui dura dans Israël jusqu'à la mort de Joram, en 830, et dans Juda jusqu'à l'avènement de Joas, en 823. Un moment même, avec Athalie, la maison tyrienne d'Ithobaal supplanta celle de David à Jérusalem.

Cependant, sous le règne d'Ithobaal, vers le moment même où il donnait sa fille en mariage à Achab, un nouvel acteur avait fait son apparition sur la scène de l'histoire phénicienne. C'était la puissance militaire de l'Assyrie, qui devait, deux siècles après, subjuguer la plus grande partie de la Phénicie et qui se révéla d'abord par une incursion passagère, dont il fut facile à Ithobaal de se racheter par un tribut une fois payé. Le conquérant ninivite Assurnazirpal dit en effet, dans l'inscription du monolithe de Nimroud, en racontant ses exploits vers l'an 865 av. J.-C. : « Dans ce temps, je pris les environs du mont Liban. Je m'en allai vers la grande mer de Phénicie. Sur les sommets des montagnes, j'entonnai les louanges des grands dieux, et je célébrai des sacrifices. Je reçus des tributs des rois du pays de la mer, des gens de Tyr, de Sidon, de Gébal (Byblos), de Mahalla, de Maiza, de Kaiza, d'Aharri, d'Aradus qui est située en pleine mer. » L'inscription que nous avons citée ailleurs[1] énumère ensuite les tributs offerts au vainqueur par les petits rois phéniciens et elle raconte qu'Assurnazirpal se promena en mer sur les vaisseaux capturés dans le port d'Aradus.

Ithobaal mourut en 844 et laissa la couronne à son fils Baaléazar II, qui règna seulement six ans. Celui-ci eut pour successeur son fils Mathan, dont le règne, commencé en 838, finit en 829. Sous ce prince, les Assyriens, qui tournaient de plus en plus fréquemment leurs attaques vers la Syrie, et étaient engagés dans de grandes guerres avec les rois de Damas ainsi qu'avec ceux des Héthéens des bords de l'Oronte, firent sur les frontières de la Phénicie une nouvelle apparition, qui se termina comme celle du temps d'Ithobaal. Salmanasar III dit en effet dans l'inscription de l'obélisque de Nimroud : « Dans ma dix-huitième campagne, je traversai l'Euphrate pour la vingt et unième fois ; je marchai vers les villes de Hazaël, de Damas. Je reçus des tributs de Tyr, Sidon et Gébal[2]. »

C'est aussi sous le règne de Mathan ou dans les premières années de son successeur que nous devons placer la perte, pour les Phéniciens, de

[1] Voyez plus haut, t. IV, p. 181-182. Cf. la note de la page 154 (t. IV) au sujet de la prétendue expédition de Téglath-pal-asar I[er] en Phénicie.

[2] Voyez plus haut. t. IV, p. 201.

leurs établissements dans les îles volcaniques de Mélos et de Théra, ainsi que ceux des villes de Camiros et d'Ialysos dans l'île de Rhodes. Cette date est une conséquence forcée de celle que nous avons admise pour la prise de Troie. On sait en effet d'une manière positive que les dernières possessions restées aux Phéniciens dans les Sporades leur furent enlevées par les Doriens une soixantaine d'années après l'irruption de ces derniers dans le Péloponèse, et le grand événement connu dans l'histoire grecque sous le nom de retour des Héraclides fut de quatre-vingts ans postérieur à la chute de la cité de Priam. Nous n'avons aucun détail sur la conquête de Mélos et de Théra; mais les historiens spéciaux de l'île de Rhodes racontaient qu'Ialysos et Camiros, gouvernées, au moment de l'arrivée des Doriens, par un prince appelé Phalia, ne se rendirent qu'après un siège prolongé[1].

Les débuts du pouvoir du quatrième prince de la dynastie fondée par Ithobaal furent marqués à Tyr par une révolution politique qui amena la fondation de la grande cité africaine, plus tard rivale de Rome. Mathan Ier était mort en laissant deux enfants, un fils âgé de onze ans, Piîmélioun, devenu célèbre dans les traditions poétiques sous le nom de Pygmalion, et une fille de quelques années plus âgée, Élissar[2], l'Élissa des écrivains classiques; ses dernières volontés portaient qu'ils devaient être tous deux associés au trône. Mais l'élément populaire, qui cherchait une occasion de changer la forme tout aristocratique du gouvernement par lequel Tyr avait été jusqu'alors régie, se mutina et força à proclamer le seul Piîmélioun, en l'entourant de conseillers favorables à la démocratie[3]. Élissar, exclue du trône, épousa Zicharbaal[4], le Sichée de Virgile, l'Acerbas ou Acerbal d'autres traditions, grand prêtre de Melqarth, le second personnage après le roi, que sa situation même constituait le chef du parti aristocratique.

Quelques années après, Piîmélioun, élevé dans les intérêts de la faction populaire, fit assassiner Zicharbaal[5], dans lequel il voyait un rival. Élissar, brûlant de venger son mari, devint l'âme d'une conspiration ayant pour but de renverser son frère et de rétablir l'ancien pouvoir de

[1] Athen. VIII, 61.
[2] Cette forme originale du nom altéré en Elissa se trouve dans l'*Etymologicum magnum* au mot Διδώ.
[3] Justin. XVIII. 4, 3.
[4] La forme réelle de ce nom est donnée par Servius, *ad* Virgil. *Æneid*, I. v, 343.
[5] Cynth. Cenet. *ad* Virgil. *Æneid.*, I, 12.

l'aristocratie ; les 300 membres du sénat, les chefs des familles patriciennes y prirent part. Mais la démocratie veillait assez pour que les conjurés désespérassent bientôt du succès à Tyr même. Alors ils résolurent de s'expatrier, plutôt que de rester soumis à Pitmélioun et au parti du peuple[1]. S'emparant par surprise de navires prêts à mettre la voile, qui se trouvaient alors dans le port, ils s'y embarquèrent au nombre de plusieurs milliers et partirent pour aller fonder, sous d'autres cieux, une nouvelle Tyr, sous la conduite d'Elissar, à qui cette émigration valut le surnom de Dido, « la fugitive[2] ». Ce départ eut lieu en 822, la septième année du règne de Pitmélioun : c'était vers le temps où Lycurgue imposait ses lois à Lacédémone.

Les émigrés tyriens se dirigèrent vers l'Afrique, où les établissements de leur patrie avaient été en se multipliant toujours, et où ils étaient sûrs de trouver des compatriotes disposés à les accueillir. Ils vinrent débarquer dans la Zeugitane, au lieu où les Sidoniens, six siècles auparavant, avaient fondé Cambé, tombée en pleine décadence par suite du développement qu'avait pris Utique sous la domination tyrienne, et peut-être même entièrement abandonnée. Les Libyphéniciens, habitants du pays, étaient alors tributaires d'un roi des Libyens propres, appelé Iapon[3]. Elissar lui acheta un territoire pour sa colonie de fugitifs et y bâtit une ville, qui reçut le nom de Kiryath-hadeschath (sans doute dans la prononciation particulière des Phéniciens *Karth-hadschath*), « la ville neuve, » d'où les Grecs, par corruption, firent Carchédon et les Romains *Carthago*, Carthage.

Le personnage d'Élissar, à jamais célèbre dans la poésie sous le nom de Didon, devint plus tard, dans la légende populaire et chez les poètes, presque entièrement mythique, et le récit de la fondation de Carthage fut entouré de circonstances fabuleuses. Mais on ne saurait méconnaître un caractère positivement historique à celui que nous venons de reproduire et que le vieux Caton, Trogue-Pompée et plus tard saint Augustin tirèrent des annales nationales de Carthage.

[1] Justin, XVIII, 4. — Augustin., *Enarrat. in. Psalm.* XLVIII.
[2] Tim. frag., 23. — Voy. Movers, *Phœnizische Alterthum*, t. II, p. 363.
[3] Solin, 27, 9.

§ 3. — DERNIERS TEMPS DE LA SUPRÉMATIE TYRIENNE — SIÈGE DE TYR PAR SARGON (789-719).

Piîmélioun régna quarante ans encore après la fuite de sa sœur et des conspirateurs qui s'étaient joints à elle; il ne mourut qu'en 789. L'émigration des chefs du parti aristocratique avait réduit à l'état de formes vaines les anciennes institutions qui limitaient antérieurement le pouvoir des rois de Tyr, et Piîmélioun, en s'appuyant sur la démocratie, put exercer une autorité absolue, comme on l'a vu trop souvent dans l'histoire.

Le roi qui fonda la monarchie absolue à Tyr ne fut pas, du reste, heureux dans ses relations extérieures. Il se vit contraint de reconnaître la suzeraineté des Assyriens, dont la prépondérance en Syrie s'affermissait chaque année davantage. En effet, le roi ninivite Raman-Nirar III, qui régna de 809 à 780, énumère parmi les pays qui lui fournissaient régulièrement des tributs « la Phénicie entière, les pays de Tyr et de Sidon[1] ».

Le fragment conservé de Ménandre s'arrêtant à Piîmélioun, nous ignorons les noms des successeurs de ce prince. Quoi qu'il en soit, l'obligation de subir la suzeraineté assyrienne ne porta pas atteinte à la puissance maritime des Phéniciens. Ils surent profiter de l'état d'affaissement dans lequel la Grèce tomba par suite de la grande crise de l'invasion des Doriens et de la migration des Ioniens vers l'Asie-Mineure, avant l'époque où ses colonies eurent un grand développement et où sa marine reprit un éclat bien plus considérable encore qu'aux temps antérieurs. Alliés aux Pélasges Tyrrhéniens de l'Italie centrale, qui seuls auraient pu leur faire alors concurrence et qui profitaient de la même situation, ils ressaisirent le commerce entre la Grèce et l'Orient, et pendant un demi-siècle ils en furent les principaux agents, reconstituant ainsi presque entièrement, au profit de Tyr, le monopole que Sidon avait jadis exercé dans les mêmes mers. Aussi les chronographes grecs mentionnent-ils, au VIII[e] siècle avant notre ère, une thalassocratie ou domination des Phéniciens sur l'Archipel.

[1] Voyez plus haut, t. IV, p. 211.

L'affaiblissement momentané de la puissance ninivite, vers 750, interrompit pour quelques années seulement la domination assyrienne en Phénicie. Mais le restaurateur du trône d'Assyrie, Teglath-pal-asar II, qui s'empara du pouvoir en 745, imposa plusieurs fois tribut à la Phénicie et en visita les villes en conquérant. Nous ne reviendrons pas sur les campagnes de ce prince contre Hiram III, roi de Tyr, qui s'allia en vain avec Razin, roi de Damas et Menahem, roi d'Israël, pour résister aux légions d'Assur. Il fallut s'humilier, courber la tête sous le joug et venir rendre hommage au roi d'Assyrie, les mains pleines des richesses du trésor royal. A côté de Hiram, roi de Tyr, nous voyons figurer parmi les vaincus, d'autres rois de villes phéniciennes : Sibitti-Baal, roi de Gebal, Mattanbaal d'Arvad (Aradus). Dans une dernière campagne du roi d'Assyrie, le prince tyrien qui lui apporte le tribut porte le nom de Mieb-Baal : c'est un autre nom de Muthon qui dut succéder à son père, Hiram III, vers 730. A cette époque, une querelle dont nous ignorons la cause et dont les détails ne sont pas parvenus jusqu'à nous, amena les gens de Sidon à s'emparer d'Aradus, avec le consentement du roi de Tyr, et à y établir des colons qui désormais exercèrent la suprématie dans cette ville.

Cependant la marine des Grecs avait recommencé à sillonner les mers et avait pris en peu d'années un immense essor. Un irrésistible esprit d'expansion s'était emparé des cités helléniques, qui fondaient sur tous les rivages des colonies où elles envoyaient le trop-plein de leur population, car le sol de la Grèce ne suffisait plus à les nourrir. De nombreuses villes avaient été fondées dans l'Italie méridionale pendant la première moitié du VIII[e] siècle; de là les colonies grecques devaient naturellement s'étendre bientôt sur le littoral de la Sicile[1]. En 734, Théoclès y amena la première expédition, composée de Chalcidiens, de Mégariens et de Naxiens, qui fondèrent les villes de Naxos et de Mégare. L'année suivante (733) Archias de Corinthe arriva à son tour, conduisant une nombreuse troupe de Corinthiens et de Corcyréens, avec lesquels il bâtit Syracuse. La fondation de ces deux colonies était le résultat d'une politique bien arrêtée, dont l'oracle de Delphes se faisait l'organe, en indiquant à ceux qui voulaient aller chercher aventure et bâtir de nouvelles villes une direction commune à suivre. Aussi, d'après

[1] Voyez Brunet de Presles, *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile*, Paris, 1845.



les conseils de l'oracle, les expéditions grecques affluèrent-elles, à dater de ce moment, en Sicile, et en peu d'années les établissements qu'elles formèrent couvrirent toutes les côtes de cette île favorisée par la nature. Les Tyriens, qui y possédaient de nombreux comptoirs, furent obligés de battre en retraite devant les Grecs et d'abandonner ces positions qui n'étaient pas fortifiées. Cependant les colons grecs, s'ils les firent ainsi reculer, ne parvinrent pas à les empêcher de garder un pied dans le pays. Ils se maintinrent en effet dans les trois villes, sans doute en meilleur état de défense, de Motya, « la boueuse », Kepher, « la ville » par excellence, appelée plus tard Solonte, et de Machanath, « le camp », nommée des Grecs Panorme ; situées à l'extrémité occidentale de l'île, ces trois villes pouvaient recevoir très facilement des secours de Carthage, dont elles étaient plus rapprochées qu'aucun autre point de la Sicile. De cette manière, les Phéniciens conservèrent, même après la fondation des villes grecques, un commerce avec la Sicile et les populations indigènes qui en habitaient l'intérieur. Les Carthaginois héritèrent un peu plus tard des trois villes que nous venons de nommer, et celles-ci, en leur fournissant des points de débarquement toujours ouverts, permirent leurs grandes entreprises guerrières pour la conquête de toute la Sicile ; d'autre part, les communications de Carthage avec ses colonies de la Sardaigne, se trouvant assurées par la possession des trois ports siciliens, la domination des Phéniciens dans la mer Tyrrhénienne ne se trouvait donc pas sérieusement compromise.

Bien peu de temps après que l'arrivée des colonies grecques eut fait tomber la majorité des comptoirs syriens de la Sicile, la Phénicie vit fondre sur elle un orage tel qu'elle n'en avait pas essuyé depuis la ruine de Sidon par les Philistins, et cet orage eut pour résultat de changer les conditions politiques qui avaient régi le pays pendant cinq siècles, en mettant fin à l'autorité de Tyr sur les autres villes. Ce sont ces événements qui closent la seconde période de l'histoire phénicienne[1].

Un roi du nom d'Élouli monta sur le trône de Tyr vers l'an 724. Ce fut donc environ avec son avènement que coïncidèrent les établissements des Grecs en Sicile. Mais il eut ensuite l'occasion de relever le prestige de la puissance tyrienne en domptant avec sa flotte une révolte de l'importante ville de Citium dans l'île de Chypre. Il venait à peine de

[1] Menandr. *ap.* Joseph. *Antiq. jud.* IX, XIV, 2.

remporter ce succès quand le roi d'Assyrie Salmanasar V arriva en Occident avec une immense armée et soumit toute la Syrie et la Phénicie[1]. Sidon, Aco et toutes les autres villes, n'osant pas résister au conquérant ninivite, ouvrirent leurs portes et se hâtèrent d'obéir à ses injonctions. Abandonné de tous les autres Phéniciens, Élouli seul ne faiblit pas et refusa de se soumettre. Il ne fut même pas appuyé par tous les Tyriens dans sa généreuse résolution de se défendre à outrance plutôt que d'accepter la suprématie étrangère. La ville du continent, Palætyrus, se séparant de son roi, admit Salmanasar dans ses murs, soit par terreur de la puissance assyrienne, soit par jalousie contre la ville insulaire qui l'avait fait déchoir de son antique importance, soit peut-être parce qu'elle était demeurée le quartier général du parti aristocratique, exclu du pouvoir cent trente ans auparavant par Pitmélioun. Élouli, appelé Lulya dans les textes ninivites, s'enferma dans la ville maritime, protégée de tous les côtés par les eaux, et de là, entouré d'une population aussi déterminée que lui à la résistance, il défia son redoutable ennemi.

Salmanasar, s'étant fait fournir par les autres villes phéniciennes soixante vaisseaux, que montaient huit cents rameurs, crut avoir facilement raison de la Tyr insulaire. Mais les Tyriens, avec douze navires seulement, sortirent au-devant de sa flotte, la battirent, lui coulèrent beaucoup de vaisseaux et lui firent cinq cents prisonniers. Le roi d'Assyrie ne voulut pas tenter la chance d'un second combat naval, et le siège de Tyr, dont il remit alors la direction à ses généraux, sans plus y prendre part en personne, traîna désormais en longueur et dégénéra presque exclusivement en blocus. L'îlot qui portait la ville étant dépourvu de toute source, les généraux assyriens crurent être assurés de l'amener rapidement à composition en privant d'eau les habitants par la rupture de l'aqueduc bâti par Hiram, qui amenait jusqu'auprès du port les sources de Ras-el-Aïn. Mais ils avaient compté sans l'énergie indomptable des Tyriens. Résolus à ne pas se rendre, ils se mirent à creuser des puits sur leur rocher, et enfin parvinrent à atteindre une nappe d'eau souterraine; dès lors le danger de la soif n'était plus à craindre pour eux, et ils pouvaient indéfiniment prolonger la lutte. Sur ces entrefaites, une révolution éclata parmi les troupes assyriennes; Salmanasar V disparut on ne sait comment, et son général Sargon fut

[1] Voyez plus haut, t. IV, p. 230.

porté sur le pavois. Le nouveau chef poussa les opérations du siège de Samarie avec la dernière vigueur et la capitale d'Israël ne tarda pas à être emportée d'assaut. Hanon, roi de Gaza, et Shabak, roi d'Égypte, furent ensuite écrasés à la bataille de Raphia, puis, libre désormais de disposer de toutes ses troupes, Sargon se jeta avec elle sur la Syrie du nord et la Phénicie qu'il soumit entièrement. Cependant, il ne put réussir à prendre l'îlot de Tyr qui continuait à défier ses innombrables bataillons; jugeant que la prise de ce rocher ne lui rapporterait pas grand butin, et pressé d'ailleurs de retourner à Ninive, Sargon proposa une transaction qui fut acceptée : Élouli s'engagea à payer une faible redevance annuelle et le siège fut levé[1].

§ 4. — DOMINATION ASSYRIENNE EN PHÉNICIE. — PRISE DE TYR PAR NABUCHODONOSOR. (719-574.)

Tyr était sortie victorieuse de sa lutte contre l'Assyrie, et l'héroïsme de sa résistance lui avait valu une grande renommée. Mais les autres cités phéniciennes, devenues tributaires de Sargon, avaient échappé à sa suprématie, et de plus, pendant le siège, elle avait perdu sa dernière colonie dans les mers de la Thrace, Thasos, demeurée jusqu'alors en son pouvoir, même après la chute des derniers établissements chananéens de l'Archipel. En effet, les gens de Paros, qui convoitaient les précieuses mines d'or de cette île, avaient profité de ce que Tyr, obligée de défendre ses propres murailles, n'était pas en mesure d'y envoyer des secours, pour s'en emparer. Une expédition dans les rangs de laquelle se trouvait le poète Archiloque, avait débarqué à Thasos, en avait chassé les Phéniciens, les avait remplacés par des colons pariens et avait soumis les habitants indigènes[2], d'origine thrace, qui exploitaient les mines pour le compte de Tyr.

Bientôt Sargon eut l'occasion de venger l'échec de ses armes en arrachant aux Tyriens une de leurs plus florissantes colonies, celle même qu'Élouli avait réduite à l'obéissance quelques années auparavant. En 708, une flotte armée pour le monarque assyrien dans les ports de la Phénicie et du pays des Philistins porta une armée dans l'île de Chypre,

[1] Voyez plus haut, t. IV, p. 239.
[2] Clem. Alex. *Stromat.* I, 21, 131.

qui se soumit sans résistance. Dans la ville même de Citium, qui appartenait à Tyr, Sargon fit élever une stèle commémorative de sa conquête qui s'est conservée jusqu'à nos jours et que possède maintenant le musée de Berlin. A dater de ce moment, la cité ne dépendit plus des Tyriens et suivit le sort du reste de l'île de Chypre ; mais sa population demeura toujours exclusivement phénicienne[1].

Sargon fut assassiné en 704 et aussitôt une insurrection, bien évidemment combinée avec les meurtriers, éclata à Babylone. L'indomptable Élouli profita de ces circonstances pour rétablir l'autorité de sa couronne sur les autres villes de la Phénicie et pour supprimer le tribut qu'elles payaient aux Assyriens. Mais l'an 700, il vit arriver en Syrie le terrible Sennachérib à la tête d'une nombreuse armée destinée à conquérir tout ce qui résistait encore dans cette contrée et à envahir ensuite l'Égypte.

Le premier pays sur lequel se jeta le successeur de Sargon fut la Phénicie. De même que vingt ans auparavant, la plupart des villes, Sidon, Aradus, gouvernée par un certain Abdilit, Simrôn, dont le roi s'appelait Menahem, Gébal et son prince Urmelek, Sarepta, Aco, Ecdippe, Hosa, Mahallib, Bit-Zitti, ville très voisine de Sidon, se soumirent à la seule approche du conquérant. Élouli, appelé roi des Sidoniens, se retira de nouveau dans la Tyr insulaire, espérant s'y défendre avec autant de succès que contre Sargon. Mais cette fois la fortune l'abandonna. Il fut vaincu, la ville prise, et Sennachérib fit asseoir sur le trône, à la place d'Élouli fugitif, un prince appelé Ithobaal, qui se reconnut son vassal et son tributaire. En commémoration de sa victoire et de la soumission complète de la Phénicie, Sennachérib fit sculpter sur les rochers du Nahr-el-Kelb, auprès de Béryte, des bas-reliefs triomphaux qui subsistent encore aujourd'hui, ainsi que ceux que le pharaon Rhamsès II avait fait exécuter au même endroit[2].

Dans les renseignements qui sont parvenus jusqu'à nous sur les deux guerres de Sargon et de Sennachérib contre Élouli, il est une circonstance qui doit attirer tout particulièrement l'attention. C'est l'empressement avec lequel, à deux reprises, toutes les cités phéniciennes abandonnent la cause de Tyr, ouvrent leurs portes au monarque assyrien, et, non contentes de laisser leur métropole combattre seule, four-

[1] Voyez plus haut, t. IV, p. 259.
[2] Voyez plus haut, t. IV, p. 298 à 300.

nissent à son ennemi leurs navires pour l'attaquer. La terreur de la puissance ninivite n'est pas suffisante pour expliquer ce fait; il faut admettre aussi une jalousie profonde des villes de la Phénicie contre Tyr, un désir de la voir abattue pour profiter de sa ruine. Aussi bien, l'on a toujours vu dans l'histoire, toutes les cités placées dans la condition où Tyr avait été pendant plusieurs siècles, finir par en abuser et transformer en sujettes durement exploitées, les cités qui avaient commencé par être des alliées confédérées. Tout indique que les choses durent se passer de même en Phénicie. Les Tyriens avaient fait subir trop lourdement le poids de leur suprématie; ils avaient concentré dans leurs mains presque tous les profits du commerce, et ils avaient réduit les gens des autres villes au rôle de matelots à leur service bien plus qu'à celui de leurs associés. De là l'attitude de Sidon, de Gébal, d'Aco, à l'égard des rois d'Assyrie, dont ces villes saluaient avec joie la conquête, parce qu'elle allait mettre fin à la prépondérance de Tyr et placer toutes les cités maritimes des Chananéens sur un pied d'égalité réciproque dans la soumission du même suzerain. Ce fut, en effet, le résultat final dés guerres des monarques ninivites, et après la campagne de Sennachérib, après qu'Élouli eut été détrôné et remplacé par Ithobaal, Tyr, se résignant au nouvel état des choses, ne paraît avoir fait aucune tentative pour recouvrer son ancienne suprématie.

Ce n'est plus en effet Tyr, mais Sidon, que nous voyons, un peu plus de vingt ans après la campagne de Sennachérib, essayer de tenir tête à son fils Assarhaddon. Quand l'orgueilleux fils de Sargon eut été assassiné en 680, il y eut un moment de trouble dans l'empire assyrien. Abdimilkut, roi de Sidon, crut l'occasion favorable pour refuser le tribut et secouer le joug, espérant sans doute, après s'être rendu complètement indépendant, pouvoir reconstituer au profit de sa propre couronne l'hégémonie que Tyr avait exercée. Mais bientôt Assarhaddon, rassemblant une nombreuse armée, se rendit de sa personne en Syrie, et, avant d'attaquer Manassé, roi de Juda, marcha contre Sidon pour en écraser la révolte. La ville, assiégée par terre, fut emportée d'assaut. Abdimilkut et une partie de la population, voyant la ville prise, s'étaient réfugiés sur les navires et avaient gagné la mer, espérant s'y trouver en sûreté et pouvoir revenir ensuite dans leurs foyers quand l'armée assyrienne se serait retirée. Assarhaddon se fit donner des vaisseaux par les autres villes de Phénicie, attaqua la flotte de Sidon, la battit et lui

enleva un butin considérable. Une partie de la population sidonienne, réduite en captivité, fut transportée en Assyrie[1].

Le même Assarhaddon, énumérant un peu plus tard les rois ses vassaux, nomme Baal, roi de Tyr, Milkiasaph, roi de Gébal, Matanbaal, roi d'Arvad (Aradus), et Abibaal, roi de Simrôn. Il n'y est pas question de Sidon, qui, sans doute, ne s'était pas encore relevée du terrible châtiment que lui avait attiré la révolte d'Abdimilkut[2].

En 667, la Phénicie s'insurgea contre Assurbanipal et fit alliance avec le monarque éthiopien Tahraka[3]. L'année suivante, en 666, Assurbanipal, après sa troisième campagne en Égypte, châtia l'infidélité de ses vassaux chananéens. Il prit d'abord Aco, puis Tyr, gouvernée encore par le roi Baal, qu'il reçut à merci. Le conquérant ninivite vint ensuite mettre le siège devant la cité insulaire d'Aradus, qui seule résistait encore et qui se défendit énergiquement. Mais Aradus fut enfin enlevée à son tour et son roi, Yakinlu, fils de Kulubaal, se tua lui-même pour ne pas tomber aux mains des Assyriens. Ses huit fils furent réduits en captivité et Assurbanipal en fit mettre sept à mort devant lui. Il n'accorda la vie qu'à l'aîné, Azbaal, qu'il institua roi d'Aradus. Depuis lors, et jusqu'à la fin du règne du fils d'Assarhaddon, aucun nuage ne vint troubler la soumission de la Phénicie à Ninive[4].

Cependant la puissance de l'empire assyrien, au moment même où elle se trouvait portée à son apogée, touchait à son terme. En 625, Assur-edil-ilane, le dernier roi de Ninive, était assiégé par Cyaxare dans sa capitale. C'est alors qu'eut lieu l'invasion des Scythes, qui sauva pour quelques années Ninive. Après avoir momentanément subjugué la Médie et défait Cyaxare, les hordes scythiques traversèrent en courant toute l'Asie et vinrent jusqu'aux frontières de l'Égypte, où elles s'arrêtèrent et rebroussèrent bientôt chemin vers le Nord. Les campagnes de la Phénicie eurent à subir deux fois leur passage et furent dévastées. Mais les villes, gardées par leurs enceintes, virent passer le torrent sans en être touchées, et aucune des cités phéniciennes n'eut le sort d'Ascalon, mise à sac par les barbares cavaliers de Touran.

En 612, tandis que la monarchie des Assyriens achevait d'expirer et que Nabopolassar, roi de Babylone, faisait la conquête de toutes les

[1] Voyez plus haut, t. IV, p. 324.
[2] Voyez plus haut, t. IV, p. 331.
[3] Voyez plus haut, t. IV, p. 336.
[4] Voyez plus haut, t. IV, p. 342 et suiv.

provinces de la Mésopotamie jusqu'à l'Euphrate, le pharaon Néchao, voulant prendre aussi sa part des dépouilles de l'empire ninivite et renouveler les traditions guerrières des rois de la XVIIIe et de la XIXe dynastie, franchit sa frontière, battit et tua le roi de Juda Josias à Mageddo, et se rendit maître de la Syrie. Les villes phéniciennes accueillirent avec empressement les Égyptiens et se donnèrent à eux sans résistance, heureuses d'être délivrées des Assyriens dont le joug avait fini par leur paraître trop lourd, et se souvenant sans doute de la prospérité ainsi que des larges privilèges dont Sidon avait joui jadis sous la suzeraineté pharaonique. Ce fut alors que Néchao confia à des marins de Tyr l'entreprise de la circumnavigation de l'Afrique, qui réussit, mais n'eut aucun résultat pratique et commercial, car elle ne fut pas recommencée[1].

Pendant toute l'époque de la domination assyrienne, le commerce de la Phénicie ne s'était pas ralenti. Les richesses de Tyr, en particulier, n'avaient pas diminué. Si la cité de Melqarth avait cessé de gouverner les autres villes phéniciennes, elle avait gardé sa flotte commerciale, ses relations de négoce, ses marchés, sa prodigieuse puissance coloniale dans l'occident de la Méditerranée, en Afrique et en Espagne. De graves raisons pourraient même induire à penser que ce fut pendant cette période que, le rendement des mines d'étain de l'Espagne commençant à diminuer d'une manière sensible, les Tyriens se hasardèrent dans des navigations plus lointaines encore et affrontèrent les flots de l'Atlantique pour aller chercher directement dans les Iles Britanniques l'étain de Cornouailles[2], dont ils avaient déjà depuis longtemps connaissance, car de très bonne heure ce métal avait été apporté jusqu'à la Méditerranée par un commerce fluvial, source de la richesse de plusieurs nations gauloises, qui remontait la Seine, puis, après un court trajet par terre, descendait la Saône et ensuite le Rhône. Sur la route de ce commerce, la ville d'Alesia, au nœud des montagnes qui séparent les bassins de la Seine et de la Saône, passait pour avoir été fondée par Hercule ou Melqarth, le dieu tyrien par excellence[3]. Quoi qu'il en soit, Tyr avait rapidement réparé les blessures que lui avaient faites Sargon et Sennachérib. C'est au temps de la domination assyrienne que se rapporte la description magnifique que le prophète Ézé-

[1] Voyez plus haut, t. II, p. 393, et t. VI, p. 303.
[2] Strab. III, p. 175.
[3] Diod. Sic., III, 61.

chiel (chapitre xxvii) a faite de sa splendeur et de ses richesses, description dans laquelle il déroule à nos yeux le tableau complet de l'étendue du commerce de la cité phénicienne. Tyr n'était plus alors la tête politique de la Phénicie, mais elle en demeurait toujours la reine. C'était encore la ville la plus populeuse, la plus riche, la plus industrieuse, celle dont les vaisseaux sillonnaient toutes les mers, celle avec laquelle « tous les peuples du monde venaient commercer ». Mais les décrets de la Providence avaient condamné toute cette prospérité, qu'accompagnait une effroyable corruption. Depuis longtemps déjà la voix des prophètes annonçait la chute de Tyr : l'heure en était arrivée.

En 606, Néchao, vaincu à Karkémis par Nabuchodonosor, perdit, en une seule journée, toute la Syrie et fut poursuivi à outrance par son jeune adversaire jusqu'aux frontières de l'Égypte. Rappelé subitement à Babylone par la mort de son père, au commencement de 604, Nabuchodonosor ajourna toute attaque contre le royaume de Juda et contre les villes phéniciennes. Ces dernières furent également épargnées lorsqu'à deux reprises, en 602 et en 599, le conquérant chaldéen reparut en Syrie et prit deux fois Jérusalem[1]. Elles crurent donc que l'orage passerait toujours à côté d'elles sans les atteindre. Mais ce fut à ce moment même, en voyant cette sécurité, qu'Ézéchiel lança son éloquente prophétie contre la cité de Melqarth.

« Tyr a dit de Jérusalem avec des cris de joie : Les portes de cette ville si pleine de peuple sont brisées, ses richesses seront pour moi et je m'agrandirai de ses ruines.

« Voici ce que dit le Seigneur : Je viens contre toi, ô Tyr, et je ferai marcher contre toi plusieurs peuples, comme la mer fait monter ses flots.

« Ils détruiront les murs de Tyr, et ils abattront ses tours... Elle deviendra au milieu de la mer comme un rocher qui sert à sécher les rêts des pêcheurs... Et elle sera livré en proie aux nations.

« Les villes de sa dépendance qui sont dans les environs seront aussi passées au fil de l'épée.

« Je vais faire venir des pays du septentrion à Tyr, Nabuchodonosor, roi de Babylone, ce roi des rois ; il viendra avec des chevaux, des chars de guerre et de grandes troupes composées de divers peuples.

[1] Voyez plus haut, t. VI, p. 306.

« Il élèvera des tours en bois, des chaussées en terre contre les remparts, il fera frapper ses béliers. »

En 590, cette prophétie commença à s'accomplir. Les intrigues du roi d'Égypte Ophra ou Apriès (Ouah-ab-Râ) parvinrent à organiser contre Nabuchodonosor une ligue dans laquelle entrèrent Sédécias, roi de Juda, et les cités de la Phénicie. Ithobaal III, alors roi de Tyr, se mit à la tête de ces dernières. Mais Nabuchodonosor fondit sur les confédérés avant qu'ils eussent eu le temps de concentrer leurs forces. Après avoir contraint l'armée égyptienne à se retirer sans même livrer bataille, il réduisit les villes de Lachis et d'Asécha dans le royaume de Juda, et vint mettre le siège devant Jérusalem, qui fut prise et ruinée au bout de dix-huit mois (588)[1]. Au commencement de l'année suivante, la partie orientale du Delta fut envahie et saccagée, puis les troupes babyloniennes marchèrent contre la Phénicie. A son approche, toutes les villes se hâtèrent de se soumettre ; Tyr seule osa résister. Ithobaal s'enferma dans ses remparts, espérant lasser les efforts du prince chaldéen et recevoir à temps des secours d'Ophra.

Ézéchiel avait annoncé que le siège serait si rude et si long que « toute tête en deviendrait chauve et toute épaule pelée ». Il dura en effet treize ans[2], et les Tyriens y déployèrent l'indomptable énergie, le courage poussé jusqu'à la férocité, la constance et l'opiniâtreté qui semblent avoir été le propre du caractère des Chananéens toutes les fois qu'il s'agissait de défendre leurs foyers et de supporter des assauts derrière les murailles de leurs villes. La cité continentale fut d'abord attaquée, prise et complètement détruite. Alors les défenseurs, comme au temps de Sargon et de Sennachérib, se retirèrent dans la cité insulaire et y soutinrent un nouveau siège, beaucoup plus difficile pour les Babyloniens, qui avaient à y surmonter des obstacles naturels autrement grands que ceux que l'art pouvait créer[3]. Ce fut seulement en 574 que, Nabuchodonosor étant venu de Babylone pour presser en personne l'entreprise qui traînait en longueur, la Tyr insulaire fut emportée de vive force, mise à sac et en partie ruinée. Le désastre fut tel que l'altière cité ne s'en releva jamais ; depuis lors elle ne fit que végéter, sans pouvoir reformer sa marine, reprendre son commerce et soutenir ses colonies,

[1] Voyez plus haut, t. VI, p. 312.
[2] Méandre, *ap.* Joseph. *Contr. Apion.*, I, 21.
[3] Hieronym., *Comment. in Ezech.*, ch. XXIV.

dont Carthage hérita. Le roi Ethbaal fut emmené en captivité à Babylone, et avec lui toutes les familles les plus distinguées. Une autre partie de la population, s'embarquant sur les restes de la flotte au moment de l'assaut, avait cherché un asile à Carthage. Nabuchodonosor maintint pourtant un roi à Tyr et établit sur le trône un personnage du nom de Baal.

§ 5. — GUERRE D'OPHRA EN PHÉNICIE. — DOMINATION DES BABYLONIENS ET DES PREMIERS ROIS DE PERSE. (574-506.)

L'Égyptien Ophra (Apriès) n'avait pas su venir à temps au secours de Tyr, dont pourtant la résistance avait été bien longue, pas plus qu'il n'avait su, d'ailleurs, accourir au secours de Jérusalem. C'est seulement quand la grande cité phénicienne eut succombé, et que ses préparatifs militaires se trouvèrent achevés, qu'il se décida à entrer en ligne. Les Chaldéens avaient pris sur terre une supériorité si marquée, que le pharaon n'osa pas engager une campagne continentale en Palestine. Avec les nombreux mercenaires Ioniens et Cariens à son service, il parvint à former une flotte telle que l'Égypte n'en avait pas possédé depuis Thoutmès III, et ce fut sur mer que s'engagea la lutte.

La flotte d'Ophra se dirigea vers la Phénicie, sans doute avec l'espoir qu'il suffirait de sa présence pour en soulever les cités. Mais elles étaient désormais contraintes de suivre la fortune de Nabuchodonosor, devenu leur maître ; la supériorité écrasante de ses armes, la crainte de subir le sort de Tyr, devaient les retenir dans l'obéissance et assurer au monarque chaldéen le fidèle service de leurs navires. Aussi, la flotte des villes phéniciennes, jointe à celle des petits royaumes de l'île de Chypre, qui avaient reconnu, sans velléité de résistance, la suprématie de Nabuchodonosor aussitôt après la bataille de Karkémis, vint-elle au-devant de la flotte d'Ophra pour lui disputer le passage. Une grande bataille navale fut livrée dans les eaux de Chypre, et la victoire y resta aux vaisseaux grecs et cariens du roi d'Égypte. Poursuivant alors ses succès, la flotte du pharaon vint lever des contributions de guerre dans toutes les villes du littoral phénicien et prit de vive force Sidon ; mais elle ne s'y maintint pas et se contenta d'emporter de cette dernière ville un butin très considérable. Aradus fut aussi occupée par les Égyp-

tiens, qui y laissèrent pendant quelque temps une garnison, car on y a retrouvé, dans ces dernières années, plusieurs inscriptions hiéroglyphiques datées du règne d'Ophra. Somme toute, l'entreprise de ce prince sur la Phénicie fut beaucoup moins une tentative sérieuse d'enlever le pays à l'autorité de Nabuchodonosor qu'une grande razzia maritime sans résultats politiques[1].

La jalousie de Sidon contre Tyr s'était réjouie du désastre de cette ville ; en même temps les Sidoniens, gens pratiques, s'étaient hâtés d'en tirer profit. Tyr dévastée, anéantie, ils avaient recueilli l'héritage de son commerce ; leur port était devenu le premier de la Phénicie et leur marine avait pris en très peu de temps un rapide essor. Tandis que la cité de Melqarth défendait héroïquement sa liberté dans une lutte inégale où elle devait finir par succomber, Sidon, courbée aux pieds du maître, s'étudiait à gagner sa faveur par une soumission sans réserve. Cette conduite lui valut des privilèges commerciaux considérables et de précieuses libéralités territoriales de la part de Nabuchodonosor.

Cependant nous avons raconté plus haut que Tyr, dans son complet abaissement, avait continué à être gouvernée par un roi particulier. Un fragment des annales tyriennes traduites par Ménandre a été conservé dans les écrits de Josèphe[2] et nous permet de suivre les vicissitudes de l'histoire intérieure de cette cité pendant la courte domination des Babyloniens.

Le prince établi sur le trône par Nabuchodonosor, Baal, régna dix ans ; mais, au commencement de 563, nous le voyons tout à coup renversé par une révolution locale qui abolit le pouvoir monarchique et y substitue des magistrats républicains avec le titre de suffètes. La date de cette révolution coïncide précisément avec la folie du conquérant chaldéen, et il semble en conséquence que les Tyriens s'empressèrent de profiter de cet événement, qui apportait un trouble profond dans l'empire, pour se débarrasser du prince qu'on leur avait imposé. Le renversement de Baal fut, du reste, suivi d'une période d'anarchie, durant laquelle les partis se disputèrent le pouvoir et où le gouvernement ne put pas rester longtemps dans les mêmes mains. Ecnibaal, fils de Baalsyllek, fut d'abord suffète, mais ne le demeura que deux mois ; il eut pour successeur Caleb, fils d'Abdaï, qui gouverna dix

[1] Voyez plus haut, t. II, p. 407.
[2] *Contr. Apion.*, I, 21.

mois. Après lui le grand prêtre de Melqarth, nommé Habbar, s'empara du pouvoir souverain, qu'il ne réussit à conserver que pendant trois mois. Alors on résolut de porter les suffètes au nombre de deux, et le peuple élut, pour remplir cette fonction, Muthon et Gerastoreth, tous deux fils d'Abdélim. Ils restèrent en fonctions six ans, et après eux la royauté fut rétablie par un certain Baalator. Le temps orageux pendant lequel tous ces personnages se querellèrent et se supplantèrent si rapidement à Tyr, correspond à l'époque non moins troublée pendant laquelle Babylone vit sa race royale changer deux fois, et Evil-Marduk, Nirgal-sar-uçur, Bel-labar-iskun, se succéder précipitamment sur le trône. Aucun de ces princes ne se soucia d'intervenir dans les affaires intérieures de Tyr, qui continuait d'ailleurs à payer son tribut annuel.

Après un an seulement de règne, Baalator fut renversé. Le fragment de Ménandre nous montre alors un prince de l'ancienne maison royale, Meherbaal, sortant des cachots de Babylone et arrivant à Tyr, où son suzerain l'envoyait prendre possession du trône (555). C'était le moment où Nabonid venait de ceindre la tiare dans la capitale de la Chaldée et rétablissait plus d'unité et de régularité dans le gouvernement de l'empire, dont les liens s'étaient fort relâchés. Meherbaal mourut au bout de quatre ans de règne (551), et eut pour successeur son frère Hiram, dans la quatorzième année duquel (537) la Phénicie reconnut pour son maître Cyrus, vainqueur de Babylone. Hiram gouverna encore six ans comme vassal de Cyrus et mourut en 531, laissant la couronne de Tyr à son fils Muthon, qui occupait encore le trône à l'époque de l'expédition de Xerxès contre la Grèce.

Ce fut sans aucune tentative de résistance que les villes phéniciennes, une fois que Cyrus eut pris Babylone, passèrent de la domination des Chaldéens à celle des Perses et se soumirent à l'autorité du conquérant. Elles montrèrent la plus entière obéissance à leurs nouveaux maîtres, leur payèrent le même tribut qu'à ceux de la veille et fournirent de même leurs vaisseaux pour les expéditions qui les réclamaient, comme la conquête de l'Égypte par Cambyse. Mais quand ce roi voulut attaquer Carthage, les Phéniciens refusèrent de se mettre en mer pour aller asservir leurs frères d'occident demeurés libres[1].

Lors de la division de l'empire de Darius en satrapies, la Phénicie fut comprise avec la Mésopotamie, la Palestine et toute la Syrie, dans la

[1] Voyez plus haut, t. VI, p. 7.

satrapie d'Arabaya (Arabie). Les villes phéniciennes suivirent dès lors la fortune de l'empire perse; sous Artaxerxès, à la faveur des désordres qui accompagnèrent l'agonie de la grande monarchie fondée par Cyrus, le roi grec de Salamine, Évagoras, réussit à s'emparer de Citium et d'Amathonte, villes phéniciennes de Chypre ; bien plus, il débarqua sur le continent avec une flotte grecque, et vers 388, Tyr, qui avait jadis si longtemps résisté aux monarques assyriens, fut emportée d'assaut et toutes les villes de la côte conquises. C'est désormais la Grèce qui envahit l'Orient, et l'invasion est encore plus complète et plus profonde par les idées que par les armes : la conquête du monde phénicien par la race hellénique sera définitive en 322, le jour où Tyr succombera encore une fois devant Alexandre.

CHAPITRE III

CIVILISATION, RELIGION ET ARTS DES PHÉNICIENS

§ 1. — COMMERCE

Le commerce et surtout le commerce maritime, fut toujours la principale affaire des Phéniciens. On peut dire que leurs annales, à part quelques épisodes guerriers de défense du territoire, ne sont en réalité, pendant tout leur cours, que les comptes d'un immense entrepôt commercial : le livre des profits et pertes et de toutes les opérations effectuées chaque année dans les nombreux comptoirs d'une importante maison.

Ce rôle était, du reste, celui auquel la nature et la situation de leur pays les appelait forcément. Placée à l'extrémité du continent asiatique, sur les rivages de la grande mer Intérieure qui la mettait en communication directe avec l'Afrique et l'Europe, la Phénicie se trouvait appelée par une destination providentielle à servir d'entrepôt entre l'Orient et l'Occident. Aussi fut-ce d'abord uniquement par l'intermédiaire de ses flottes que, pendant de longs siècles, l'Asie, l'Europe et l'Afrique communiquèrent entre elles.

La nature et les procédés du commerce primitif que les Phéniciens entretinrent par la voie de mer peuvent se reconstituer d'une manière certaine. Les peuples avec lesquels ils allaient trafiquer étaient encore tout à fait sauvages, sans aucune industrie, dans l'état où les premiers navigateurs européens trouvèrent les indigènes de l'Océanie ou de l'Amérique. D'un autre côté, les Chananéens étaient industriels presque autant que commerçants ; ils avaient perfectionné au plus haut degré les procédés de certains arts. Les produits de leur métallurgie sont vantés dans les textes égyptiens dès l'époque de la XVIIIe dynastie ; leurs tissus étaient célèbres dans tout le monde antique ; certaines teintures, comme celle de la pourpre, constituaient dans leurs mains un monopole sans

partage. Leurs verreries, dont nous possédons d'assez nombreux échantillons, égalaient celles que Venise a fait sortir de ses ateliers au moyen âge : à l'époque classique, les manufactures de Tyr et de Sidon étaient encore si florissantes que leurs produits se rencontrent sur toutes les côtes de la Méditerranée ; on disait d'une jeune fille remarquable par sa beauté qu'elle avait le visage diaphane comme le verre de Sidon, et les Phéniciens passèrent pour les inventeurs du verre ; mais nous savons aujourd'hui que pour le verre opaque, au moins, ils furent devancés par les Égyptiens. Les Phéniciens étaient donc à la fois des producteurs et des expéditionnaires : ils ne se contentaient pas du rôle de courtiers des grandes nations civilisées et industrielles entre lesquelles ils se trouvaient placés, les Égyptiens et les Assyriens ; ils fabriquaient beaucoup par eux-mêmes et ils avaient leurs propres produits à écouler par les débouchés que créait sans cesse leur activité de marins. Dans ces conditions, leur commerce se faisait tout entier par échanges. Ils allaient, d'abord dans la Grèce, puis dans l'Espagne, la Gaule, l'Italie, la Libye, contrées toutes barbares, plus tard dans les Iles Britanniques, et même pendant un temps dans l'Inde ; là, ils recevaient des habitants les métaux, les bois, les diverses matières premières naturelles que chacun de ces pays pouvait leur fournir ; en retour ils donnaient des produits manufacturés, instruments de métal, tissus, poteries, verres, dont leur contact avait répandu la connaissance et fait sentir le besoin aux populations, déjà déshabituées par eux des procédés et des coutumes trop rudimentaires de l'*âge de la pierre*.

C'est ainsi que s'explique ce phénomène que les Phéniciens, ces grands négociants au rôle desquels les Vénitiens, les Hollandais et les Anglais eux-mêmes, dans les temps modernes, ne peuvent être qu'imparfaitement comparés, après avoir été amenés, par les besoins de leurs opérations commerciales, à simplifier l'écriture et à inventer l'alphabet, ne furent pas conduits à l'invention corrélative, celle de la monnaie. Pendant bien des siècles, ils n'en ressentirent pas la nécessité, qui ne devait se produire que dans un commerce de civilisés à civilisés et non de civilisés à sauvages, et ils laissèrent aux Grecs la gloire de cette autre grande invention, qui ne devait pas avoir de moins féconds résultats.

Dans des temps plus rapprochés de nous, les conditions du commerce des Phéniciens changèrent nécessairement. Eux-mêmes avaient contribué plus qu'aucun autre peuple à propager la civilisation matérielle dans toutes les parties du bassin de la Méditerranée. Mais leur négoce,

pour se passer désormais entre nations policées, ne se ralentit pas. La nature de ses procédés et de son objet se modifia, mais il demeura toujours actif. En effet, ce fut toujours de l'Asie que les peuples les plus civilisés de l'Occident, et les Grecs les premiers, tirèrent certaines denrées de luxe, dont la demande de leur part augmentait à mesure qu'ils se mettaient à pratiquer les raffinements d'une vie de luxe et de bien-être. Et ces mêmes peuples, quoique fabriquant de leur côté habilement et en abondance, recherchèrent toujours les produits des branches importantes de l'industrie orientale.

Au vaste transit maritime des Phéniciens devait naturellement se rattacher un commerce terrestre non moins étendu, par voie de caravanes. Plusieurs grandes lignes de commerce, activement fréquentées par les marchands phéniciens, traversaient le continent de l'Europe et les mettaient en mesure de se procurer les produits précieux de certaines contrées reculées qu'il leur eût été presque impossible d'atteindre avec leurs vaisseaux. Nous avons déjà parlé de celle qui amenait au travers de la Gaule, jusqu'aux embouchures du Rhône, l'étain de Cornouailles, bien avant que les Tyriens n'eussent osé naviguer directement jusqu'aux îles Cassitérides. Il n'est pas moins certain que, dès la période de la suprématie sidonienne, l'ambre jaune des rivages de la Baltique tenait un rang important parmi les denrées que les Phéniciens rapportaient de leurs voyages maritimes et introduisaient en Asie : les Assyriens connaissaient l'ambre jaune dès le xe siècle avant notre ère. Cependant, quoi qu'en aient dit quelques savants, il n'est pas possible d'admettre qu'à aucune époque les vaisseaux de Sidon ou de Tyr aient jamais fréquenté la Baltique et les côtes de la Prusse, la seule patrie de l'ambre. C'est aux bouches de l'Éridan (le Pô) qu'ils embarquaient cette précieuse matière.

Dans les textes classiques, la plus ancienne mention de l'ambre jaune se trouve dans l'*Odyssée*, dans la partie de ce poème appelée Télémachie, qu'on croit avoir été écrite dans le VIIIe siècle avant notre ère. Il y est parlé de marchands phéniciens qui, en abordant à Syra, vont offrir à la femme du roi un collier d'or et de perles d'ambre. Hérodote raconte que l'ambre (succin ou électre, ἠλέκτωρ) se recueillait sur les bords de l'Éridan (le Pô), fleuve qui se jetait, croyait-on, dans l'Océan boréal et qu'on plaçait vaguement à l'extrémité de l'Europe. C'était sur les bords du Pô, en effet, qu'aboutissait la route des caravanes qui, partant des rives de la mer Baltique, traversait toute la Germanie : c'est là que les

Phéniciens prenaient l'ambre sur leurs navires. L'imagination poétique des Grecs s'empara facilement de cette origine qui, pour eux, était mystérieuse : un mythe se forma et l'on crut que les perles d'ambre étaient les larmes pétrifiées des sœurs de Phaéton qui, réunies, tous les soirs sur les rives de l'Éridan, pleuraient la mort de leur frère tombé du char du soleil dans les ondes du fleuve [1]. En échange des perles d'ambre, les Phéniciens livraient aux caravanes germaniques des objets d'industrie asiatique qui se répandaient dans toute l'Allemagne et dans la Scandinavie, où ils exercèrent une grande influence sur les premiers essais de fabrication des peuples indigènes,

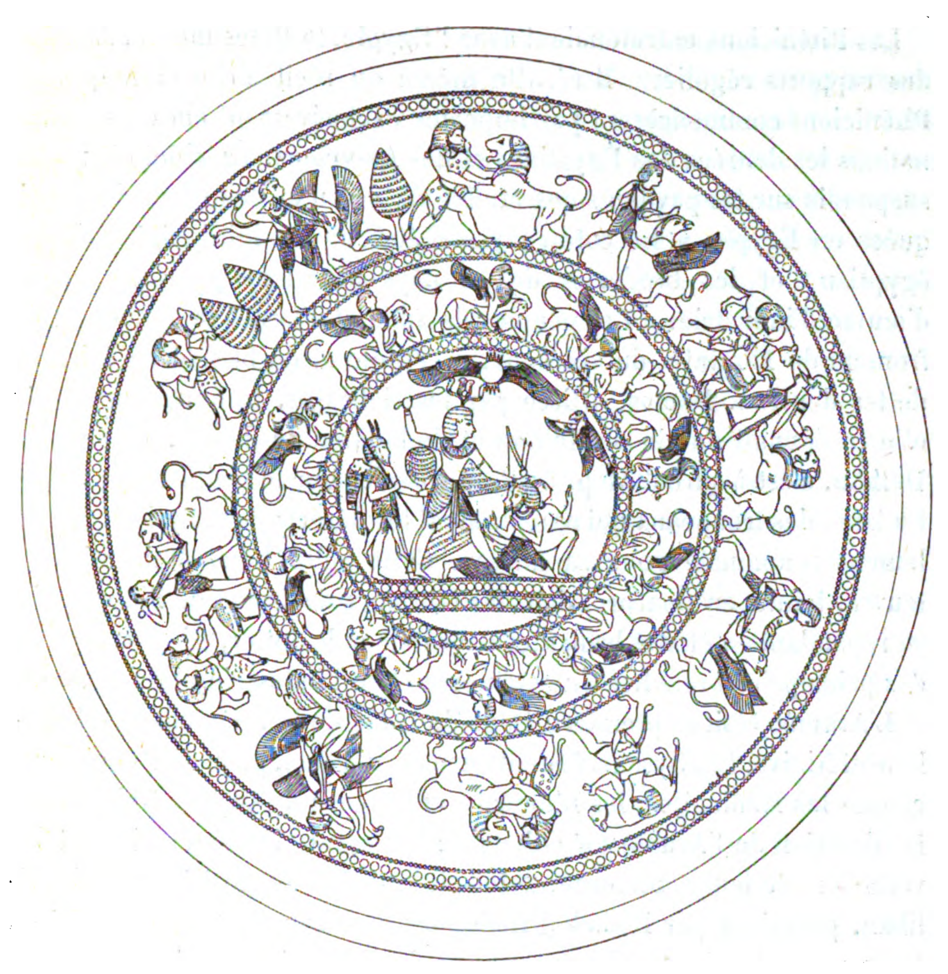
Mais c'était surtout dans l'intérieur de l'Asie que le commerce des Phéniciens avait un immense développement : il amenait dans les ports des Chananéens maritimes les produits naturels ou manufacturés que leurs vaisseaux allaient échanger contre les matières premières de l'Occident, et ils répandaient en retour celles-ci dans les différentes contrées asiatiques.

Pour se faire une idée complète de ce commerce des Phéniciens, il faut le diviser en trois branches correspondant à ses trois directions principales, dont la première comprenait le négoce du Sud ou arabico-indien, la deuxième le commerce du Levant ou assyro-babylonien, la troisième, enfin, le trafic du Nord ou arménico-caucasien.

Dans la première direction, les caravanes allaient gagner les différentes contrées de l'Arabie méridionale, le Yémen, le Hadhramaut et l'Omân. Elles en rapportaient les denrées du pays même, or, pierres dures, telles qu'onyx et agates, encens, myrrhe, ladanum ; celles de l'Inde, débarquées dans les ports d'Aden, de Cana et de Harân, pierreries, épices, ivoire, bois précieux et odoriférants ; celles enfin de la côté éthiopienne, si voisine du Yémen, or, ivoire, ébène et plumes d'autruche. Les agents des transports de ce trafic étaient les tribus arabes, principalement les gens de Caydar (Cédar) dans le midi de l'Arabie déserte, les Madianites et les Iduméens de l'Arabie Pétrée. « Les Arabes et tous les émirs de Caydar, dit Ézéchiel en s'adressant à Tyr, trafiquèrent avec toi et t'amenèrent leurs dromadaires... Édom aussi a été engagé dans ton commerce, et il t'a donné des escarboucles, de la pourpre, des étoffes brodées, de la toile de coton, des gazelles et des pierreries, en

[1] V. E. Babelon, *Du commerce des Arabes dans le nord de l'Europe avant les Croisades.* In-8, Paris, 1882.

échange des denrées que tu lui livrais. » Les caravanes du Yémen, conduites surtout par les Madianites et les Iduméens, montaient vers le nord en se tenant à peu de distance de la côte jusqu'à Macoraba (la Mecque) ou jusqu'à Yambo et Havara (nommée des Grecs Leucé Comé), traversaient



Coupe d'argent phénicienne trouvée à Larnaca (Citium) en Chypre [1]

Yathrib (Médine), de là gagnaient Séla ou Pétra, capitale des Nabatéens, et enfin arrivaient en Phénicie par les pays de Moab et d'Ammon. Celles du Hadhramaut et de l'Omân, conduites par les gens de Caydar, allaient à Gerra, sur le golfe Persique, port considérable où abordaient aussi de nombreux navires venant de l'Inde. De là d'autres caravanes, qui

[1] Le travail de cette coupe est un mélange de style égyptien et de style assyrien. Elle est conservée au musée du Louvre. A. de Longpérier. *Musée Napoléon III*, pl. XI.

traversaient les déserts de l'intérieur de l'Arabie en passant d'oasis en oasis, suivaient, pour gagner Tyr, la route que nous avons indiquée ailleurs comme celle de la grande migration des Chananéens. De la contrée de l'Arabie appelée le pays de Dedan, les marchands rapportaient « des couvertures pour s'asseoir à cheval ».

Les Phéniciens entretenaient avec l'Égypte, la Palestine et l'Aramée des rapports réguliers. Il résulte même du récit d'Hérodote que les Phéniciens commencèrent par importer exclusivement chez les autres nations les denrées des Égyptiens et des Assyriens. Ézéchiel dit : « Tu suspendis sur tes pavillons des étoffes de coton et des broderies fabriquées en Égypte. » Le coton (*byssus*) était un produit indigène du sol égyptien, et les broderies de ce pays passaient pour des chefs-d'œuvre d'industrie. « Les peuples de Juda et d'Israël te donnèrent du froment de Mimiath, du vin doux, de l'huile et du baume en échange de tes denrées. Damas, attirée par tes richesses, trafiquait avec toi ; elle te donnait du vin de Helbon et de la laine du désert. » Le vin de Helbon, c'est-à-dire d'Alep, était ou passait pour le meilleur de l'Asie. La laine des troupeaux qui parcouraient les déserts de la Syrie était également renommée pour sa finesse. Cette belle laine était mise en œuvre, teinte en pourpre, dans les fabriques de Tyr et de Sidon, puis, se répandant en étoffes brillantes dans le monde entier, elle formait une des principales branches du commerce et de l'industrie phénicienne.

L'Aramée était la première étape du trafic de la Phénicie avec Babylone et Ninive. Les Syriens étaient au nord et à l'est, pour les Phéniciens, ce que les Madianites, les Iduméens et les gens de Caydar étaient dans la direction de l'Arabie méridionale : les agents intermédiaires et les voituriers de leur commerce. Celui-ci, franchissant le Liban et l'Anti-liban, passaient par Balbek (l'Héliopolis des Grecs), Damas et Émèse. Dans cette dernière ville, les routes de l'Assyrie et de la Chaldée se séparaient. Celle de Ninive prenait la direction que l'on suit encore pour aller à Mossoul, par Hamah, Helbon (Alep), Édesse (Orfa) et Nisibe, en plein pays d'Assur, où des marchands phéniciens avaient fondé des maisons de commerce et des comptoirs intermédiaires. Celle de Babylone s'enfonçait dans le désert oriental, au milieu duquel les caravanes trouvaient une station sûre à Tadmor (Palmyre), et gagnait par là directement Thapsaque sur l'Euphrate. C'est dans cette dernière ville que les marchandises de Babylone arrivaient par le fleuve et que les marchands de la Syrie, de la Phénicie et de la Palestine se rendaient

pour les acheter. Ézéchiel ne dit pas quels étaient les objets que Tyr recevait par cette voie. Mais le négoce de Babylone nous est assez connu pour que nous puissions le deviner. Outre de magnifiques tissus de coton et de lin, les étoffes laineuses, à longues franges étagées que les Grecs appelaient *kaunakès*, les Babyloniens confectionnaient les objets de parure et de luxe, des cannes délicatement ciselées, des manches de poignards, des meubles sculptés, des pierres précieuses taillées, des eaux de senteur dont l'usage était déjà général en Orient. C'était aussi par l'intermédiaire de Babylone que les Phéniciens recevaient les productions de l'Asie intérieure. Nous avons fait voir plus haut que les caravanes de cette grande cité se rendaient jusque dans la Boukarie et le Petit-Thibet. Par là les populations de la Syrie eurent connaissance de la soie, dont il est déjà question dans Ézéchiel.

Le commerce de terre, qui, de la Phénicie, se dirigeait vers le nord, nous serait totalement inconnu si le même prophète n'en eût parlé. « Thubal et Mosoch trafiquaient avec toi, dit-il, et amenaient sur tes marchés des esclaves et des vases d'airain. Thogorma te donnait, pour tes denrées, des chevaux d'une race commune et d'une race noble, ainsi que des mulets. » Thubal et Mosoch, nous l'avons déjà dit à l'occasion de la généalogie des descendants de Noé, désignent les contrées du nord de l'Asie-Mineure dans le voisinage de la mer Noire, patrie des Tibaréniens et des Moschiens. Quant à Thogorma, c'est l'Arménie. Qui ne sait que les produits dont parle le prophète sont précisément ceux que les mêmes contrées ont fournis jusqu'à nos jours ? La conquête russe seule a mis fin au commerce d'esclaves que la Géorgie et la Circassie entretenaient avec tous les pays musulmans et par lequel elles peuplaient les harems de la Turquie et de la Perse. Lorsque Xénophon, à la tête des Dix Mille, arriva dans le pays des Carduques, il fut frappé de la quantité d'ustensiles de métal que possédait ce peuple; tout à côté, les Chalybes étaient renommés de temps immémorial pour leur métallurgie. Le cuivre n'est pas moins commun aujourd'hui dans la même région qu'il l'était jadis. Il y fait un article considérable du commerce avec Bagdad et Bassora ; on y fabrique exclusivement en cuivre tous les ustensiles de ménage, et on n'y exerce guère dans les villes d'autre profession que celle de chaudronnier. Enfin l'Arménie est encore, de nos jours, un pays riche en chevaux de la plus belle race ; on y retrouve ces chevaux nyséens, les coursiers de luxe de l'antiquité, qui n'étonnaient pas moins par les couleurs et l'éclat de leur poil que par la beauté de leurs

formes, et qu'on croyait seuls dignes d'être attelés au char des rois d'Assyrie et des rois de Perse.

Tous ces commerces divers, entretenus pendant nombre de siècles, par terre comme par mer, accumulaient dans les villes phéniciennes d'immenses richesses. Mais ces richesses même ne contribuèrent pas médiocrement à leur chute. Ce furent elles qui excitèrent les convoitises des monarques assyriens et chaldéens ; ce furent elles aussi qui introduisirent dans la population une immoralité sans bornes et une corruption profonde, cette corruption et cette dégradation morale qui livrent toujours les peuples à la conquête étrangère. « Vous avez été dans les délices du paradis de Dieu, crie Ézéchiel aux Tyriens ; votre vêtement étaient enrichi de toutes sortes de pierres précieuses ; les sardoines, les topazes, le jaspe, les chrysolithes, les onyx, les saphirs, les escarboucles, les émeraudes y brillaient avec l'or ; on faisait retentir en votre honneur le son des tambours et des flûtes... Mais vous vous êtes souillés par la multitude de vos iniquités et par les injustices de votre commerce ; c'est pourquoi j'ai fait sortir du milieu de vous un feu qui vous a dévorés et je vous ai réduits en cendres. »

§ 2. — COLONIES

Pour faciliter leur commerce, lui donner plus de stabilité, plus de sécurité, les Phéniciens, dans toutes les contrées où leurs navires et leurs marchands prenaient l'habitude de se rendre, créaient des comptoirs permanents, des factoreries comme celles que l'on établit encore de nos jours sur la côte d'Afrique et celles qui ont été le premier noyau des possessions européennes dans l'Inde. Nous avons mentionné, à leur date de fondation, les principaux de ces établissements, qui formaient une chaîne non interrompue sur tous les rivages de la Méditerranée jusqu'aux Colonnes d'Hercule.

Deux fois seulement les fils de Chanaan tentèrent d'établir des colonies proprements dites, occupant une étendue considérable de territoire, avec une population agricole, et y exerçant la souveraineté. Ce furent la colonie de Béotie, qui fonda Thèbes, et celle d'Afrique, d'où sortit la nation des Libyphéniciens. A part ces deux exceptions, les Phéniciens, au temps de leur grande prospérité, et tandis que le trafic maritime du monde antique se trouvait exclusivement concentré dans leurs mains, ne créèrent que de simples comptoirs.

Mais ils en eurent partout, et ces comptoirs exercèrent une immense influence sur les différents pays où ils s'étaient établis. Tous devinrent le noyau de grandes cités, car les indigènes encore sauvages venaient rapidement se grouper autour de la factorerie phénicienne, attirés par les avantages qu'ils y trouvaient et par les séductions de la vie civilisée. Tous aussi furent des centres actifs de propagation de l'industrie et de la civilisation matérielle. Un peuple sauvage n'entre pas en commerce actif et prolongé avec un peuple civilisé sans emprunter peu à peu quelque chose de sa culture, surtout lorsqu'il s'agit de races aussi intelligentes et aussi aptes au progrès que l'étaient celles de l'Europe. De nouveaux besoins s'éveillent chez lui ; il recherche avec avidité les produits manufacturés qu'on lui apporte et qui lui révèlent tant de délicatesses dont auparavant il n'avait pas même l'idée ; mais bientôt le désir naît chez lui de pénétrer les secrets de leur fabrication, de s'initier aux arts qui les produisent, de se mettre à utiliser lui-même les ressources que fournit son sol, au lieu de les livrer toujours à ces étrangers qui savent si bien en tirer parti.

Cette influence directe de la civilisation sur la barbarie est tellement inhérente à la nature humaine, qu'elle se manifeste presque inconsciemment et malgré les froissements, la haine, l'hostilité ou même les guerres qui peuvent surgir entre les marchands et les peuples qu'ils fréquentent. Il en fut ainsi pour les Phéniciens et les Grecs, et pourtant les rapports furent loin d'être toujours amicaux, au moins au début. Hérodote commence ses *Histoires* en nous traçant le tableau du marché phénicien d'Argos, qui devait ressembler aux plus importants de ceux que les hardis marins avaient établis sur les côtes de la Méditerranée. Des vaisseaux phéniciens chargés de marchandises de provenance égyptienne et assyrienne abordent dans le port de la ville hellénique ; ils étalent leur cargaison sur la grève, cinq à six jours durant, pour laisser aux habitants de l'intérieur des terres le temps d'arriver, de voir et de faire emplette. Les femmes du Péloponèse, curieuses et sans défiance, s'avancent jusqu'auprès des navires ; parmi elles, se trouvait Io, la fille du roi Inachus. Les corsaires, au signal convenu, se jettent sur les belles Grecques et les emportent. On lève l'ancre sans retard et l'on met à la voile pour l'Égypte : le Pharaon dut payer un gros prix ces filles au teint blanc et aux traits si purs qui contrastaient si fort avec le troupeau humain que lui ramenaient ses armées de Syrie.

Un autre récit non moins saisissant de la façon d'agir des Phéniciens

à l'égard des Grecs nous est raconté par Homère dans l'*Odyssée* : « Le père d'Eumée, Ctésios, était le principal notable de Syros, île petite, mais qui nourrissait des bœufs, des brebis, possédait des vignes, du blé, et comptait deux centres de population. La maison du roi était haute; elle avait une grande pièce où se tenaient les femmes, diverses dépendances, et sur le devant, une sorte de péristyle orné de tables, où Ctésios s'asseyait pour boire avec les principaux citoyens du bourg. C'était là qu'ils se concertaient avant de se rendre à la réunion du peuple. Un jour arrivèrent à Syros, sur des vaisseaux noirs, des Phéniciens. Eumée leur donne les épithètes ordinaires ; ils apportaient toute une cargaison de petits objets, des parures, une pacotille. Ctésios avait une esclave de Sidon que des Taphiens lui avaient vendue ; cette femme, en lavant son linge au bord de la mer, fit connaissance avec ses compatriotes qui lui proposèrent de la ramener dans la maison de son père, le riche Arybante. Le projet n'était pas facile à exécuter ; il fut convenu que les Phéniciens n'auraient pas l'air d'avoir remarqué la servante, mais qu'ils la préviendraient au jour du départ. Ils restèrent une année à Syros, vendant des bracelets, des colliers, des bagues, prenant en échange des produits dont la nature n'est pas spécifiée par Homère ; ce sont surtout des vivres, probablement du blé, du vin, des peaux, tout ce que l'île produisait ; le bateau en était rempli. Le moment du départ étant venu, ils envoient un message à la servante ; cet homme rusé vient offrir chez Ctésios un collier formé d'or et de morceaux d'ambre. Les femmes de la maison et la maîtresse « prennent dans les mains » le bijou, le retournent dans tous les sens, et, dit Homère, « le regardent des yeux » ; on parle du prix. Cependant, le marchand, par signe, a fait comprendre à la servante qu'elle doit se rendre au bateau ; elle sort avec le petit Eumée, non sans emporter trois coupes ; quelques heures après, les Phéniciens avaient disparu ; au bout de six jours, la nourrice mourait en mer, d'un accident ; les marins abordèrent à Ithaque, où ils vendirent Eumée[1]. »

Ainsi, de même que nous échangeons nos produits manufacturés contre les produits naturels de l'Océanie ou du centre de l'Afrique, de même les Phéniciens troquaient leurs objets de bazar, leurs étoffes, leurs métaux et tout ce que confectionnait leur industrie, contre du vin,

[1] Homère, *Odyss.*, XIV et XV. Albert Dumont, *Les Céramiques de la Grèce propre, Vases peints et Terres cuites*, p. 145.

du blé, l'ambre, les métaux extraits des mines des pays où ils abordaient ou bien où ils installaient leurs factoreries. Malgré des scènes de violence et le mépris du droit des gens qui souvent accompagnaient les échanges, les deux parties avaient intérêt à renouveler les relations et à recommencer le trafic qui avait fait naître et avait développé des besoins de luxe et de bien-être : les Phéniciens reviennent et bientôt ils installent, à demeure, sur la grève, leurs marchandises, dans des magasins fortifiés et protégés par des mercenaires : tel est le commencement de leurs colonies.

C'est un lieu commun que l'influence du commerce sur la civilisation et son rôle propagateur du progrès, et il est superflu de s'y appesantir. A l'aurore des sociétés européennes, dans le bassin de la Méditerranée, les Phéniciens, ayant été pendant plusieurs siècles les marchands et les navigateurs par excellence, ont, par cela même, contribué plus que tout autre peuple, à répandre au milieu des populations encore sauvages qui bordaient cette mer, les secrets fondamentaux des arts utiles et les premiers germes de culture que connaissaient depuis longtemps les grands empires asiatiques.

L'Égypte et l'Assyrie avaient été les foyers où la civilisation matérielle avait pris naissance ; les Chananéens en furent comme les missionnaires. Des îles de la Grèce au détroit de Gibraltar, il n'est aucun pays où l'on ne trouve leurs enseignements au début, où l'on ne puisse discerner clairement l'action féconde de ces navigations hardies dont les voyages d'Hercule, le dieu national de Tyr, sont le symbole mythique. Par leur influence et leur action, la Grèce, l'Italie, la Gaule, l'Espagne, au sortir de la barbarie primitive, furent d'abord tout asiatiques, jusqu'au jour où les habitants de ces contrées se sentirent assez avancés dans la voie du progrès pour pouvoir être eux-mêmes, jusqu'au moment où leur génie individuel, nourri par cette éducation, devint capable d'en briser les langes et de marquer sa civilisation d'une empreinte personnelle.

Sous ce rapport, on ne parviendra peut-être jamais à saisir bien exactement le rôle des Phéniciens dans le monde antique et la part qui leur revient dans les premiers pas de l'humanité vers la civilisation. Une opinion que nous ne sommes pas éloigné de partager et que l'on ne doit pas désespérer de voir quelque jour, tant la marche du progrès des sciences archéologiques est désormais rapide, passer à l'état de vérité démontrée, tendrait à faire des Chananéens de Sidon et de

Tyr les révélateurs des secrets fondamentaux de la métallurgie aux populations de l'Europe occidentale, et à considérer l'*âge du bronze* dans nos pays comme ne représentant pas, ainsi qu'on l'a cru d'abord, l'irruption d'une nouvelle race qui aurait anéanti les sauvages primitifs de l'âge de la pierre, mais bien l'ère de la grande influence des Phéniciens et les premiers développements de la culture indigène sous leurs enseignements.

Ce que l'on appelle l'*âge du bronze* est cette période du développement de la civilisation dans laquelle, après avoir renoncé à l'emploi des ustensiles et des armes de pierre, on ne connaissait encore d'autre métallurgie que celle du bronze, et on faisait exclusivement avec cette matière ce que l'on fabriqua plus tard avec le fer. Les objets de cet âge du développement de la culture humaine, en quelque contrée de l'Europe occidentale qu'on les trouve, en Espagne, en Italie, en Gaule, en Germanie, dans les Iles Britanniques ou dans les pays Scandinaves, sont tous fabriqués avec le même alliage métallique et présentent entre eux une telle unité de forme et d'ornementation qu'on les croirait volontiers sortis du même atelier. De plus, le style de leurs ornements est tout asiatique. Mais les Phéniciens avaient besoin pour eux-mêmes et pour leur commerce asiatique des métaux précieux : ce fut la cause de la rapide extension de leurs établissements en Espagne.

Diodore de Sicile, après avoir dit que l'Espagne était le pays qui fournissait l'argent le plus abondant et de la plus belle qualité, ajoute que les Phéniciens et après eux les Carthaginois, tirèrent d'immenses profits de l'exploitation de ce métal dans la péninsule et qu'ils y établirent des colonies pour cet objet, à une époque où les indigènes ignoraient encore la manière de travailler les mines. La région de Tartesse, où ils touchèrent d'abord, était particulièrement fameuse pour son abondance d'argent. « Les premiers Phéniciens qui débarquèrent à Tartesse, dit le pseudo-Aristote, en rapportèrent tant d'argent en échange d'huile et d'autres marchandises de nulle valeur, que les navires ne pouvaient plus contenir ce qu'ils en avaient reçu et qu'ils furent obligés, au moment du départ, de remplacer tous leurs outils et tous leurs ustensiles, jusqu'aux ancres, par d'autres qu'ils firent en argent. » Strabon raconte encore que lorsque Hamilcar Barcas fit la conquête du pays des Turdétans (les Tartessiens), il trouva qu'ils fabriquaient en argent jusqu'aux mangeoires de leurs bestiaux et aux grands *pithos* qui leur servaient à conserver les liquides. L'étain (*bedil*) est aussi une marchan-

dise de l'Espagne, car dans le bassin occidental de la Méditerranée il n'y a que ce pays qui en produise. Ainsi devint célèbre, dans les traditions de l'Orient, ce pays de Tarsis vers lequel voguaient chaque jour si gaiement les flottes marchandes de Tyr, d'Aradus et de Sidon, d'où elles rapportaient tant de richesses, et où elles avaient installé de si florissants comptoirs : Tarsis désignant vaguement les terres de l'Occident, riveraines de la Méditerranée, fut pour les Phéniciens ce que furent, pour l'Espagne, les Indes occidentales après la découverte de Christophe Colomb.

§ 3. — INDUSTRIE ET AGRICULTURE

Les Phéniciens n'étaient pas seulement navigateurs et marchands, ils étaient aussi agriculteurs et industriels. S'ils servaient de courtiers aux manufactures florissantes de l'Assyrie, de la Chaldée et de l'Égypte, ils fabriquaient aussi beaucoup par eux-mêmes, et certains produits de leur industrie propre jouissaient dans le monde antique d'une immense réputation.

Au premier rang des manufactures de la Phénicie, il faut citer les teintureries qui donnaient la pourpre, si recherchée de tous les peuples anciens et dont une des nuances, considérée comme la plus rare et la plus belle, était devenue l'insigne de la royauté. La teinture en pourpre était une invention propre aux Chananéens maritimes, et la légende mythologique en attribuait l'origine à Melqarth, le dieu de Tyr. On la tirait de différents mollusques gastéropodes marins, et particulièrement de plusieurs espèces du genre *murex*. La couleur de la pourpre était un rouge violet plus ou moins foncé, qui admettait un certain nombre de nuances, suivant l'espèce de mollusque employée et la contrée d'où elle provenait. Car les Phéniciens ne se bornaient pas à mettre en usage les coquillages purpurifères provenant des pêcheries de leur propre pays ; ils en tiraient d'un grand nombre de points de la Méditerranée et même de l'Océan. La pourpre la plus belle, la plus éclatante et la plus estimée, la vraie pourpre royale, avait sa source dans les pêcheries de Tyr et de ses environs immédiats ; on la tirait du *murex trunculus*. Les mers de Grèce fournissaient une teinture plus franchement violette, que l'on extrayait du *murex brandaris;* les pêcheries principales en existaient dans les îles de Nisyros et de Cythère, à l'extrémité méridionale du Pélo-

ponèse, le long de la côte de Laconie, et dans plusieurs localités du littoral de la Sicile. Les mollusques purpurifères de l'Océan, abondants surtout dans les Iles Britanniques, donnaient une couleur si foncée qu'on l'appelait « pourpre noire ; » mais on n'est pas encore parvenu à déterminer avec certitude l'espèce précise à laquelle, dans ces contrées, on demandait la teinture.

On teignait en pourpre toutes les étoffes de coton, de lin ou de soie, mais surtout les tissus de laine, que les Phéniciens tiraient tout fabriqués des pays asiatiques ou qu'ils fabriquaient eux-mêmes avec une grande habileté, en y employant les toisons particulièrement fines des troupeaux du désert de Syrie. Comme cette teinture coûtait fort cher, on ne l'appliquait qu'à des étoffes de première qualité. Les manipulations étaient assez compliquées ; on faisait passer les tissus, à deux reprises, dans le bain de teinture (*purpuræ dibaphæ*), et on variait les nuances en appliquant successivement dans cette double opération deux pourpres d'origines et de teintes diverses.

Une autre industrie, également très développée chez les Phéniciens, était celle du verre. Nombre d'auteurs anciens leur en attribuent l'invention et prétendent qu'elle resta pendant plusieurs siècles à l'état de secret entre leurs mains. Voici, par exemple, la tradition que rapporte Pline le naturaliste : « Dans cette partie de la Syrie que l'on appelle la Phénicie et qui est limitrophe de la Judée, il existe, au pied du mont Carmel, une mare du nom de Candebia. On la regarde comme la source du fleuve Belus (le Nahr-Ḥalou actuel), lequel, après un cours de cinq mille pas, se jette dans la Méditerranée, non loin de la colonie de Ptolémaïs (Aco). Les eaux de cette rivière coulent lentement ; elles sont profondes, bourbeuses, insalubres, mais des rites religieux les ont rendues sacrées. Le Bélus ne dépose de sable qu'à son embouchure, et ce sable, naguère impropre à tout usage, devient blanc et pur aussitôt que les vagues de la mer l'ont roulé et lavé. Le rivage mesure tout au plus cinq cents pas, et cependant depuis bien des siècles, ce petit espace a suffi à la fabrication du verre. On raconte que des marchands de nitre descendus sur cette plage, se disposaient à préparer leur repas, lorsqu'ils s'aperçurent qu'il n'y avait pas de pierres pour soutenir les marmites. On courut dans toutes les directions sans en trouver, puis, de guerre lasse, on prit les pains de nitre dont le navire était chargé, et voilà un fourneau improvisé. Mais à peine le feu fut-il allumé que le sel, entrant en fusion, se mêla au sable et l'on vit couler des ruisseaux d'un

liquide transparent et inconnu jusqu'alors. Telle fut l'origine du verre.[1] »

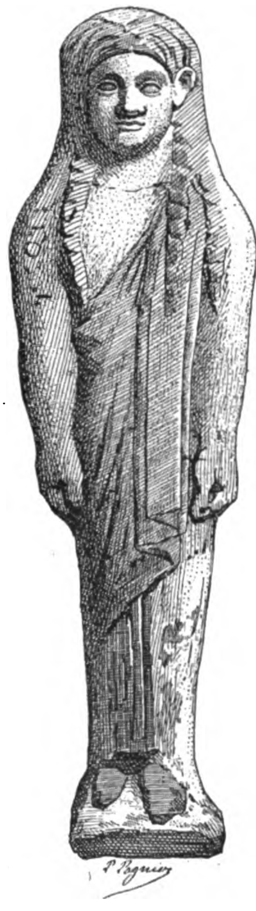
Cette fable repose sans doute sur un fonds historique. Les marchands phéniciens ayant allumé leur feu dans une cavité du rocher qui concentrait la chaleur, obtinrent un commencement de vitrification du sel de nitre : c'est en cela, sans doute, comme le pense M. Frœhner, que consista leur invention. Avant les Phéniciens, les peuples qui ont connu le verre n'obtenaient qu'un verre opaque en mettant en fusion la potasse obtenue par la combustion de certaines plantes : les Phéniciens remplacèrent cet alcali végétal par un alcali minéral qui produisit le verre translucide. Mais le verre opaque, ou plutôt la pâte de verre est d'invention égyptienne ; on l'appelait alors pierre fondue (λίθος χυτή), et l'on en fabriquait de petits vases, des objets de parure, et particulièrement ces perles de verre opaque qui servaient de colliers et dont les nègres de nos jours aiment encore à se parer. En Égypte, cette substance vitreuse sert de vernis à la terre cuite, dès le temps de la première dynastie, et on la trouve notamment sur les jambages de la porte sépulcrale de la pyramide à degrés de Saqqarah ; on l'applique aussi, plus tard, sur des scarabées d'argile émaillée, sur des peintures qui ont des émaux incrustés, sur des figurines funéraires ; enfin on l'emploie seule, sans l'appliquer sur un fond de terre cuite ou de métal, et on en fait des perles, des amulettes, de petits vases en verre opaque, isochrome ou de plusieurs couleurs : l'invention du soufflage de verre est donc égyptienne et remonte à une prodigieuse antiquité. Nous voyons déjà des verriers soufflant leurs manchons, parmi les représentations des tombes égyptiennes de la IV[e] et de la V[e] dynastie.

Les Phéniciens ont probablement, au début, comme les Égyptiens et les Assyriens, employé d'abord comme émail la matière vitrifiable et ils ont aussi fabriqué des flacons en verre opaque ; mais de bonne heure ils ont inventé, comme le dit Pline, le verre incolore translucide, à cause des propriétés admirables du sable que la nature mettait à leur disposition. Tous les témoignages anciens s'accordent pour attester la grande activité des verreries phéniciennes, concentrées principalement à Sidon et à Sarepta, comme les teintureries étaient groupées autour de Tyr. Le sable du Bélus était considéré comme d'une qualité supé-

[1] Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 190-191. Traduction de W. Frœhner, *La verrerie antique*, p. 2.



rieure pour cet usage, de même que l'est aujourd'hui, dans toute l'Europe, le sable de Fontainebleau. Un assez grand nombre de produits de ces manufactures est parvenu jusqu'à nous et nous permet de juger de la merveilleuse habileté des verriers phéniciens. Ils excellaient surtout dans l'exécution de vases d'un émail opaque présentant des zones ou des rubans de couleurs éclatantes et toujours harmonieusement entremêlées, vases produits par le même procédé que les *vetri tarsiati* des Vénitiens du XVI[e] siècle, au moyen de baguettes d'émail juxtaposées et soudées entre elles par une nouvelle cuisson au feu de moufle. Ce procédé, chez les anciens, est tout à fait caractéristique de la fabrication phénicienne et doit être considéré comme le résultat d'une invention propre aux gens de Sidon.



Terre cuite phénicienne[1]

Non moins habiles céramistes que verriers, les Phéniciens furent ceux qui enseignèrent aux Grecs l'industrie des vases peints, portée ensuite par les populations helléniques à un si haut degré de perfection. Les plus anciens vases de ce genre fabriqués par les Grecs sont exactement copiés sur des œuvres phéniciennes, et une partie de ceux d'époque tout à fait archaïque que l'on rencontre dans certaines îles de l'archipel, comme Théra et Mélos, paraissent avoir été l'œuvre des Chananéens eux-mêmes, au temps où ils occupaient ces îles. La poterie resta toujours un des principaux objets d'exportation de la Phénicie, et à la fin de la période tyrienne, lorsque commencèrent les navigations dans l'Atlantique, vers les Sorlingues et les Iles Britanniques, c'était un des articles que les navigateurs fournissaient le plus abondamment aux indigènes en échange de leur étain. « Du rocher d'Arad à celui de Tyr, disent MM. Perrot et Chipiez[2], l'industrie du potier fut certainement une des

[1] Haut., 0^{m},235. Le péplos de cette statuette, trouvée à Tortose, est colorié en rouge. Musée du Louvre. (V. A, de Longpérier, *Musée Napoléon III*, pl. 26.).

[2] *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, t. III, p. 168.

premières à se développer ; tous ces ports expédiaient, chaque printemps, des cargaisons de jarres et de marmites, de coupes et de flacons, qui se distribuaient un peu partout, jusque sur les rivages de l'Atlantique ; à chaque campagne, les ateliers phéniciens étendaient le cercle de leur clientèle. » Mais les produits de la céramique phénicienne sont loin, au point de vue artistique, de pouvoir être comparés à ceux de la céramique grecque. Ce sont des vases de forme lourde et écrasée, décorés sur leur surface de dessins géométriques, de fleurs de lotus ou de stries régulières et parallèles ; la poterie rhodienne offre, elle-même, beaucoup plus de variété et d'intérêt, et l'on sent que les Phéniciens, gens pratiques et marchands avant tout, distribuaient à leurs clients barbares des vases grossiers pouvant servir à la cuisine et aux usages journaliers du ménage, mais dans lesquels l'élément artistique et décoratif tenait la moindre place.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire quelques mots de la métallurgie des Phéniciens. Elle ne paraît pas s'être exercée sur le fer et l'acier, que les cités chananéennes tiraient tout ouvrés des pays où l'on en trouvait un minerai facile à traiter, et qui pouvaient par conséquent produire ces métaux dans des conditions exceptionnellement favorables. Mais en revanche, les Phéniciens travaillaient beaucoup le bronze, qui paraît avoir été une de leurs matières favorites. Leur talent et leur expérience en ce genre sont fréquemment vantés dans la Bible, qui énumère tous les grands travaux de bronze exécutés par des ouvriers tyriens pour le temple et pour le palais de Salomon. Il est bien des fois question des vases de bronze phéniciens dans les inscriptions hiéroglyphiques de la XVIIIe et de la XIXe dynastie, et dans les représentations historiques de cette époque en Égypte nous voyons figurer, parmi les tributs apportés au pharaon, de ces vases, aux dimensions énormes, aux formes à la fois élégantes et pleines de puissance, à la grande tournure. Strabon [1] dit aussi que le principal objet d'exportation des navigateurs de Chanaan vers les îles Sorlingues et la Grande-Bretagne était, avec la poterie, des armes de bronze, sans doute celles qui servirent de prototype aux pièces caractéristiques de l'*âge du bronze* de nos contrées occidentales.

Les coupes de métal précieux ciselées par les orfèvres de la Phénicie sont plusieurs fois citées dans les poèmes homériques comme un des éléments de luxe les plus recherchés alors dans la Grèce. On en a

[1] III, p. 175.

retrouvé dans l'île de Chypre et en Étrurie, où le commerce les avait portées ; le musée du Vatican et celui du Louvre en possèdent de beaux spécimens. L'Odyssée cite aussi comme un bijou précieux une chaîne d'or et d'ambre artistement travaillée par les Sidoniens. C'est qu'en effet les Phéniciens étaient de très habiles joailliers ; les fouilles exécutées depuis quelques années dans les nécropoles de Marathus (Amrit) et d'Antaradus (Tortose) ont fait découvrir de nombreux échantillons de cette industrie, qui donnent une haute idée du savoir-faire et du goût des vieux bijoutiers de Chanaan.

Citons enfin, d'après le témoignage formel d'Ézéchiel, le développement qu'avait pris dans les cités phéniciennes l'art de l'ivoirier. Les dents d'éléphants arrivaient à Tyr et à Sidon par deux voies ; les caravanes du Yémen y apportaient celles de l'Inde et de la côte occidentale d'Afrique ; en même temps, par la Méditerranée, les vaisseaux qui faisaient l'intercourse entre la Phénicie et ses colonies du littoral nord de l'Afrique en apportaient d'autres, car les éléphants, on le sait de la manière la plus positive, au lieu d'être, comme de nos jours, confinés dans les régions équatoriales s'étendaient dans les provinces qui sont actuellement le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. Les Phéniciens ciselaient cette belle matière avec un art tout particulier, et les autres pays de l'Asie antérieure ne leur connaissaient pas de rivaux en ce genre, car la plupart des ivoires que l'on a jusqu'à présent exhumés des ruines des palais de l'Assyrie sont de travail phénicien.

Nous avons déjà dit que le territoire de la Phénicie ne suffisait pas à nourrir sa population, dont la plus grande partie, concentrée dans les villes, s'adonnait à la marine, au commerce et à l'industrie. Cependant les campagnes de ce pays étaient aussi peuplées et remarquablement bien cultivées. Autour de Tyr, de Béryte, de Gébal, on faisait des vins estimés ; ceux du Liban avaient surtout une réputation qu'ils conservent encore de nos jours dans une partie de l'Asie. « La Phénicie, dit M. Renan, est le seul pays du monde où l'industrie agricole ait laissé des restes grandioses... Dans la région de Tyr, ces restes d'une primitive économie rustique se rencontrent presque sur chaque hauteur et toujours avec le même caractère : vastes travaux dans le roc, restes de maisons carrées, bâties sans style, en belles pierres mal jointes, nombre énorme de citernes, de caves, de cuves d'une grandeur extraordinaire, sarcophages de formes imposantes... Les Phéniciens construisaient une piscine, un pressoir pour l'éternité.

L'outillage industriel, chez nous si fragile, était colossal en Phénicie. »

§ 4. — L'ÉCRITURE ALPHABÉTIQUE

Les Phéniciens ne furent pas seulement les inventeurs de l'alphabet ; comme nous l'avons raconté au IIe livre de cette histoire [1], ils en furent aussi les propagateurs dans toutes les parties du monde. Partout où ils poussèrent leurs navigations et nouèrent des relations suivies de commerce, ils portèrent la notion de l'écriture alphabétique. Le secret de cet art, indispensable au développement de l'esprit humain, tint cons, tamment le premier rang parmi les éléments de civilisation que leur contact enseigna aux nations, et, pour nous servir d'une ingénieuse expression de M. Renan, l'alphabet fut partout un de leurs « objets d'exportation. »

Non seulement nous ne connaissons aucun alphabet proprement dit antérieur à celui des Phéniciens, mais tous ceux dont il existe des monuments, ou qui se sont conservés en usage jusqu'à nos jours, procèdent plus ou moins directement, mais par une filiation certaine, du premier alphabet combiné par les fils de Chanaan avec les éléments de l'écriture hiéroglyphique de l'Égypte.

La philologie comparative est parvenue, nous l'avons vu, à grouper les langues en familles naturelles, de la même manière que la botanique et la zoologie ont groupé les végétaux et les êtres animés. La paléographie, ou science des écritures, arrive à un classement semblable pour les systèmes d'écritures alphabétiques, en rétablissant l'enchaînement des degrés de filiation plus ou moins multipliés par lesquels elles se relient à leur prototype originaire. Il y a donc des familles d'écritures comme des familles de langues, familles, du reste, absolument indépendantes les unes des autres et dont les divisions ne correspondent pas entre elles, car souvent on rencontre une contradiction complète entre la nature de la langue et celle de l'écriture.

Les différents alphabets connus se ramènent avec facilité à cinq groupes principaux, qui correspondent précisément aux différents courants par lesquels le commerce des Phéniciens dut propager leur féconde invention dans le monde. Ce sont : le groupe *sémitique* ; le groupe

[1] Voyez plus haut, t. I, p. 445 et suiv.

gréco-italique; le groupe *ibérique*, que leurs noms définissent suffisamment; puis le groupe *septentrional*, comprenant les diverses espèces de runes, c'est-à-dire les vieilles écritures nationales des Scandinaves, des Germains et des Slaves avant leur conversion au christianisme; enfin un dernier groupe que nous proposons d'appeler *indo-homérite*. Ce dernier est celui dont la physionomie est la plus distincte; il est caractérisé par l'apparition d'un nouveau principe, la notation des sons vocaux au moyen d'appendices conventionnels, qui s'attachent à la figure de la consonne et en modifient quelquefois assez notablement la forme. Le lieu premier de dérivation paraît en avoir été l'Arabie méridionale. De là, il a rayonné d'un côté sur l'Afrique, où les écritures des Abyssins et des Libyens forment une famille à part, avec l'himyaritique ou alphabet des anciens habitants du Yémen, de l'autre sur l'Ariane, où s'est constituée une écriture spéciale, et sur l'Inde, dont le plus ancien alphabet, le *magâdhi*, rattaché par Albrecht Weber à la source phénicienne, a donné naissance à une énorme quantité de dérivés, qui se subdivisent en cinq familles, *dévanagârie*, *pâlie*, *dravidienne*, *océanienne* et *tibétaine*, que nous énumérons ici dans leur ordre chronologique de dérivation.

Le groupe *sémitique* répond exactement au commerce de terre de la Phénicie avec l'Aramée et le bassin de l'Euphrate et du Tigre; le groupe *gréco-italique*, aux navigations sidoniennes dans l'Archipel et en Grèce, où la légende hellénique attribue l'introduction de l'écriture à la colonie de Cadmus en Béotie; enfin le groupe *ibérien*, au commerce de Tyr avec l'Espagne méridionale. Le berceau des écritures du groupe *septentrional* paraît avoir été dans les contrées voisines dn Pont-Euxin, au temps où les ancêtres des Germains et des Scandinaves y avaient encore leurs demeures, et nous avons vu plus haut que les Phéniciens, à une certaine époque, avaient trafiqué par mer avec cette région. Enfin le groupe *indo-homérite* est un résultat du commerce considérable que la Phénicie entretenait avec le midi de l'Arabie, et par son intermédiaire, avec l'Inde, d'un côté, et la côte orientale d'Afrique, de l'autre.

Nous ne pouvons songer à faire suivre au lecteur, dans un livre de la nature de celui-ci, toute cette filiation des alphabets issus de celui des Phéniciens. Cette démonstration n'est possible que dans un traité spécial et complet de paléographie comparative[1]. Nous nous bornerons

[1] Voyez Fr. Lenormant, *De la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde*. 3 volumes in-8, Paris, Maisonneuve (ouvrage inachevé); Fr. Lenormant, art. *Alphabetum*, dans le *Dictionn. des Antiquités grecques et romaines* de Darembeg et Saglio; Isaac

donc ici à retracer les données générales qui concernent spécialement l'alphabet du peuple phénicien lui-même, dont nous écrivons l'histoire.

Champollion avait, dès l'origine des études égyptologiques, émis l'opinion que l'alphabet phénicien était un dérivé des hiéroglyphes de l'Égypte, mais ce fut seulement bien plus tard qu'Emmanuel de Rougé fit de cette thèse une démonstration scientifique, et exposa de quelle manière et par suite de quelles transformations graduelles et successives l'alphabet phénicien était issu des caractères pharaoniques. Les rapports politiques et commerciaux entre l'Égypte et les populations de race sémitique qui touchaient immédiatement à sa frontière, étaient si fréquents et si étroits que les hiérogrammates avaient, presque à chaque instant, l'occasion de tracer avec les lettres égyptiennes, dans les pièces qu'ils rédigeaient, des mots ou des noms propres empruntés aux

HIÉRATIQUE ÉGYPTIEN	PHÉNICIEN	NOMS DES LETTRES
		Aleph
		Beth
		Ghimel
		Daleth
		Hé
		Vaw
		Zaïn
		Kheth
		Teth
		Iod
		Kaph
		Lamed
		Mim
		Nun
		Samech
		Aïn
		Phé
		Tsadé
		Qaph
		Resch
		Schin
		Tau

Taylor, *The Alphabet, an account of the origin and development of letters*, Londres, 1883. 2 vol. in-8.

idiomes sémitiques. De ces occasions et du besoin qu'elles faisaient naître, était résulté, par une conséquence naturelle et presque inévitable, l'établissement de règles fixes d'assimilation entre les articulations de l'organe sémitique et celles de l'organe égyptien. Il y en avait un certain nombre de communes et d'exactement semblables entre les deux ordres d'idiomes ; les hiérogrammates les rendaient par les phonétiques ordinaires, sans difficulté. Quant aux articulations qui ne se correspondaient pas d'une manière précise d'un côté et de l'autre, une convention générale et rigoureusement observée faisaient transcrire chaque articulation de l'organe sémitique absente de l'organe égyptien, par les figures affectées à la représentation d'une certaine articulation de la langue de l'Égypte, que l'on avait considérée comme la plus analogue et la plus voisine.

Cette concordance d'articulations, établie dès une époque très antique entre l'égyptien et les langues sémitiques, fut la base des recherches comparatives de M. de Rougé, entre les lettres phéniciennes et les signes égyptiens de l'âge de l'*ancien empire* correspondant à ces lettres. L'application rigoureuse de ce principe a conduit cet illustre savant à dresser un tableau corrélatif qui ne peut plus laisser, scientifiquement, place au doute sur la manière dont les fils de Chanaan allèrent chercher dans l'écriture tachygraphique des Égyptiens, leurs instituteurs, les éléments avec lesquels ils combinèrent leur alphabet. Nous le reproduisons ici (p. 555), en mettant dans la colonne du phénicien, les formes de caractères les plus antiques que l'on puisse relever sur les monuments jusqu'à présent connus de cette écriture.

Quinze lettres phéniciennes sur vingt-deux, sont assez peu altérées pour que leur origine égyptienne se reconnaisse du premier coup d'œil comme absolument certaine. Les autres, quoique plus éloignées du type hiératique, peuvent encore y être ramenées sans blesser les lois de la vraisemblance, d'autant plus que l'on constate facilement que leurs altérations sont produites en vertu de lois constantes. Il est donc définitivement démontré que les Phéniciens n'empruntèrent pas seulement à l'Égypte le principe de l'alphabétisme, mais encore les figures et les valeurs de leurs lettres. Leur invention constitua le dernier progrès du développement du système graphique né sur les bords du Nil, en tirant de ce système les éléments d'un véritable alphabet et en bannissant de l'écriture tous les signes non phonétiques. E. de Rougé fait remonter cette invention de l'écriture purement alphabétique des

LETTRES PHÉNICIENNES	LETTRES HÉBRAÏQUES	LETTRES GRECQUES ARCHAÏQUES	LETTRES GRECQUES DE LA BELLE ÉPOQUE	LETTRES LATINES
𐤀	א	A	A	A
𐤁	ב	B	B	B
𐤂	ג	7	Γ	C
𐤃	ד	◁	Δ	D
𐤄	ה	E	E	E
𐤅	ו	Y	Y	V
𐤆	ז	I	Z	Z
𐤇	ח	H 𐌇	H	H
𐤈	ט	⊕	Θ	»
𐤉	י	≷ I	I	I
𐤊	כ	K	K	K
𐤋	ל	L	Λ	L
𐤌	מ	M	M	M
𐤍	נ	N	N	N
𐤎	ס	≷ ϟ	Σ	S
𐤏	ע	O	O	O
𐤐	פ	Γ	Γ	P
𐤑	צ	M		»
𐤒	ק	Ϙ		Q
𐤓	ר	P R	P	R
𐤔	ש	M		»
𐤕	ת	T	T	T

Phéniciens, au temps de la domination des Pasteurs sur les bords du Nil.

L'alphabet phénicien, comme les autres alphabets sémitiques qui, tous, dérivent de lui, se compose exclusivement de consonnes, parmi lesquelles quelques-unes, mais seulement à une basse époque, ont acquis une puissance vocalique. L'écriture phénicienne telle qu'elle nous est parvenue dans les anciennes incriptions de Sidon, de Citium, de Mésopotamie, de Malte, de Marseille, est aussi celle dont se servait l'ancien hébreu, ainsi que les divers dialectes de Moab et des autres peuples palestiniens, comme le prouvent l'inscription de la fontaine de Siloah, la stèle de Mésa, les gemmes et sceaux des anciens Juifs. Les Phéniciens désignèrent chacun des caractères de leur alphabet par un nom qui rappelait la forme de chaque lettre. Nous saisissons l'analogie qui existe, par exemple, entre la forme de la lettre qu'ils appelèrent *aleph*, et une tête de bœuf, entre le *daleth* et une porte, entre le *lamed* et un fouet ou aiguillon, entre le *tau* et une croix ; ces noms sont très anciens, mais ils ne nous apprennent rien sur l'origine des lettres.

L'écriture phénicienne s'écrit de droite à gauche. Il n'est guère possible encore, à cause du trop petit nombre de monuments que l'on possède antérieurement à Alexandre, d'établir les nuances et les modifications graduelles d'une même lettre suivant les temps et les pays. Cependant, d'une manière générale, on distingue trois périodes dans l'histoire morphologique de cette écriture : 1. L'ancien alphabet sémitique général ou *phénicien-archaïque*, origine commune des différents systèmes d'écriture. Il fut en usage depuis l'époque des Pasteurs jusqu'au VIe siècle avant Jésus-Christ, non seulement chez les Chananéens, mais encore parmi toutes les populations araméennes. Ce qui caractérise particulièrement cette ancienne écriture usitée sur des sceaux juifs, sur la stèle de Mésa, l'inscription de Siloah, la dédicace sur plaque de bronze d'un roi Hiram, de Sidon, au Baal du Liban, c'est la forme sinueuse et anguleuse de certaines lettres qui, plus tard, s'arrondirent graduellement. 2. L'alphabet particulièrement appelé *phénicien*, qui se subdivise en écriture *sidonienne* et en écriture *carthaginoise*. L'écriture sidonienne ou des Phéniciens de l'est, usitée depuis le VIe siècle jusqu'au commencement de notre ère, est celle dans laquelle sont rédigées les inscriptions de Citium, de Sidon, la stèle du roi de Gébal, Jehawmelek, les monnaies des villes phéniciennes de la côte de Syrie et de Chypre, les magnifiques inscriptions des sarcophages de

Tabnith et de son fils Eschmunazar, rois de Sidon, vers 350 avant notre ère. Les caractères sont plus arrondis et moins anguleux; la partie médiale est plus épaisse, tandis que les extrémités sont plus fines et plus déliées. L'écriture carthaginoise, usitée sur les monnaies et inscriptions de Carthage et de la Sicile, sur les inscriptions de Marseille et de la Sardaigne, se rapproche beaucoup de l'écriture sidonienne; cependant les traits des caractères ne sont plus tout à fait en droite ligne, mais gracieusement contournés comme l'écriture déliée d'un habile calligraphe. 3. L'alphabet *néo-punique*, usité dans le bassin de la Méditerranée occidentale à partir de l'an 200 environ et qui a survécu encore quelque temps à la conquête romaine : on le trouve sur des stèles votives de Carthage, d'Hadrumète, de Malte, de Sicile, de Sardaigne, sur certaines monnaies d'Espagne. La tendance à simplifier les signes y est manifeste; un grand nombre de caractères ne sont rendus que par un seul trait plus ou moins courbe et plus ou moins penché; c'est une sorte d'écriture cursive où les caractères se confondent. Aussi, le déchiffrement des inscriptions, dès que l'on sort d'une formule usuelle et bien connue, est-il encore aujourd'hui de la plus grande difficulté.

Des tableaux paléographiques très nombreux pourraient seuls montrer le caractère de pareilles altérations ainsi que des transformations parallèles d'où sortirent les différents alphabets grecs usités dans l'Hellade, l'Asie-Mineure et l'Italie.

Parmi les traditions relatives aux premiers âges des populations de la Grèce, il n'en est pas de plus constante et de mieux établie que celle qui fait apporter la connaissance de l'alphabet aux Pélasges par les navigateurs phéniciens, auxquels on donne pour chef Cadmus. Aussi, l'alphabet grec, sous la forme la plus ancienne, était-il désigné généralement sous le nom de φοινικήϊα γράμματα, « lettres phéniciennes ». Cette tradition est pleinement confirmée par l'étude de l'écriture grecque elle-même dans ses plus anciennes formes. Elle l'est aussi par la nomenclature traditionnelle des lettres chez les Hellènes, laquelle est toujours demeurée sans changement celle que les Phéniciens avaient inventée, donnant à chaque caractère de leur écriture un nom significatif.

Si, à défaut de monuments positifs, on cherchait, d'après les vraisemblances historiques, à fixer la contrée grecque où la tradition de l'alphabet primitif, encore presque phénicien, a dû se conserver le plus longtemps intacte, on désignerait tout d'abord l'île de Théra (San-

torin). C'est là ainsi qu'à Mélos, que la population phénicienne demeura le plus tard, et lors même que la colonie spartiate et minyenne conduite par Théras, fils d'Antésion, y eut introduit l'élément dorien, qui devint bientôt dominant, l'origine cadméenne de la race royale installée avec cette colonie maintint, dans une mesure assez considérable, les premiers habitants, graduellement confondus, dans la masse des nouveaux colons. La paléographie est d'accord avec les traditions historiques, car les inscriptions, tracées sur de grands blocs de lave ou sur la paroi des rochers, découvertes dans les très anciennes nécropoles de l'île de Théra sont en caractères alphabétiques presque pareils à ceux des Phéniciens; elles remontent à peu près au VIII° siècle avant notre ère. La ressemblance frappante, l'identité presque absolue que la plupart des lettres des inscriptions de Théra offrent avec leurs prototypes phéniciens, sont des arguments irréfutables pour établir que nous sommes là en présence des formes primitives de l'alphabet cadméen ou de l'alphabet phénicien appliqué à rendre les sons de la langue grecque ; ajoutons que les plus anciennes de ces inscriptions grecques se lisent de droite à gauche, comme les textes phéniciens.

Nous n'avons point à entrer ici dans de plus amples détails, à démontrer, par exemple, ce que devinrent les semi-voyelles et les gutturales douces du phénicien, une fois que les Grecs eurent adopté ces caractères pour exprimer leur idiome : de graduelles altérations de valeur en firent nos voyelles. De même que l'alphabet phénicien proprement dit, l'alphabet cadméen s'altéra à son tour suivant les lieux, et il donna naissance aux différents alphabets helléniques qui restèrent en usage jusqu'à la fin du v° siècle : ce fut, comme on le sait, seulement sous l'archontat d'Euclide en 403 avant J.-C. que les Athéniens se décidèrent à choisir, parmi tous les alphabets grecs, l'alphabet ionien de vingt-quatre lettres, et leur exemple ne tarda pas à être suivi dans tous les pays helléniques.

§ 5. — LANGUE ET LITTÉRATURE.

Nous n'avons pas à rechercher ici la cause du phénomène apparent par suite duquel les Phéniciens, issus de la race de Cham, parlaient une langue purement sémitique. Cette question a été déjà examinée dans notre livre second. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que l'idiome

des Phéniciens ne différait de celui des Hébreux que par quelques nuances légères et qui n'ont rien d'essentiel. L'identité des formes grammaticales et du vocabulaire est si complète entre l'hébreu et le phénicien qu'on ne saurait y voir deux langues, mais seulement deux dialectes très peu divers de la même langue. C'est ce qu'atteste, du reste, en dehors des inscriptions de Siloam et de la stèle de Mésa, le prophète Isaïe, appelant l'idiome hébraïque *langue de Chanaan ;* chez les écrivains grecs les noms de *langue phénicienne* et de *langue hébraïque* sont aussi exactement synonymes. « On peut regarder, dit M. Renan, comme deux vérités scientifiquement démontrées : 1° le caractère sémitique de la langue phénico-punique ; 2° l'affinité étroite de cette langue avec l'hébreu en particulier. » Les différences que les philologues constatent entre l'hébreu et le phénicien ne sont que des traits de physionomie locale : ce sont des provincialismes qui viennent de ce que la même langue s'est développée chez deux peuples séparés par les mœurs, la religion, les habitudes journalières. Les monuments du langage phénicien parvenus jusqu'à nous sont en petit nombre et d'une médiocre importance historique, bien qu'ils nous permettent de constater avec certitude les caractères de l'idiome et qu'ils soient d'un grand secours pour les sciences philologiques. N'est-il pas étrange de constater que le peuple qui inventa l'écriture alphabétique et en communiqua le secret à tout le monde civilisé, ne nous ait presque point laissé de monuments de sa littérature, tandis que les Égyptiens et les Assyriens, dotés d'un organe bien moins clair, bien moins commode, nous ont transmis tant de pages de leurs annales gravées sur la terre cuite ou le granit? Faudrait-il donc admettre que ces Chananéens, bassement avides de lucre, n'ont pas su s'élever à ce degré d'élévation intellectuelle qui enfante les œuvres de l'esprit, ou bien est-ce le hasard seul qui a englouti la littérature phénicienne dans un universel naufrage ?

Les textes épigraphiques des Phéniciens et des Carthaginois recueillis jusqu'à ce jour se réduisent à quelques milliers d'inscriptions votives ou funéraires, les unes d'origine proprement phénicienne, les autres, et c'est le plus grand nombre, d'origine carthaginoise, et libellées, sauf de rares exceptions, à peu près dans les mêmes termes : les formules restent les mêmes, les noms propres seuls varient.

Le *Corpus Inscriptionum semiticarum*, publié par les soins de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et dont la première partie, la

seule parue jusqu'ici, contient ces textes phéniciens ou carthaginois, est le témoignage éloquent de la pénurie dont nous nous plaignons amèrement. Signalons, par exemple, ce que nous apportent au point de vue strictement historique, les plus importants de ces documents. La stèle de Jehawmelek, roi de Gébal (Byblos), est une dédicace très mutilée en l'honneur d'Astarté, la Baaleth de Gébal : le prince qui l'a fait ériger, postérieur à Cyrus et antérieur à Alexandre, était fils de Iaharbaal et petit-fils de Adommelek. Les inscriptions de Tabnith et de son fils Eschmunazar, rois de Sidon, ne remontent pas au delà de l'an 350 avant notre ère, et les imprécations qu'elles contiennent contre ceux qui violeraient la sépulture de ces rois, ne sont qu'un morceau d'éloquence tout imprégné d'idées helléniques. La dédicace au Baal du Liban inscrite sur les fragments d'un vase de bronze conservé à la Bibliothèque nationale, porte le nom d'un Hiram, roi de Sidon, qui ne saurait, quoi qu'on en ait dit, être le contemporain de Salomon. A Tyr, nous trouvons la dédicace à Baal-Samen (Baal des cieux) d'un certain Abdelim, fils de Mattan, fils d'Abdelim, fils de Baalsamar : ce texte est aussi postérieur à Alexandre. En dehors de quelques autres fragments sans importance historique, voilà tout ce que la Phénicie propre a fourni de textes épigraphiques ; quant aux monnaies, elles ne remontent pas non plus à la période ancienne qui forme le cadre de cet ouvrage.

Chypre a été plus féconde que la Phénicie, mais ce n'est aussi que pour les quatre derniers siècles antérieurs à l'ère chrétienne. A Citium (Larnaca) on a recueilli des inscriptions votives à Astarté et au dieu Reseph ou Raspu, assimilé à Apollon ; elles sont datées des règnes de Melekiaton, Pumiaton et des princes de la même dynastie ; quelques-unes nous fournissent les comptes de l'entretien de divers temples, comme on en a pour plusieurs sanctuaires de la Grèce.

En Égypte on a relevé aussi un certain nombre d'inscriptions phéniciennes, notamment sur les murs du temple d'Osiris, à Abydos, et ceux du temple d'Ipsamboul. A Délos, à Athènes, on signale des textes votifs, la plupart bilingues. Les inscriptions de Malte, quelques-unes au moins, offrent un caractère particulier : l'une est une dédicace au dieu Melqarth de Tyr, d'autres commencent par cette curieuse formule : *Cippe de malak Baal*, c'est-à-dire « cippe de l'ange de Baal » ; une autre, « cippe de l'ange d'Astarté » ; une autre « cippe de l'ange d'Osiris ». Une stèle de l'île de Gaulos mentionne la construction, aux frais du peuple, du sanctuaire de Sadambaal et d'Astarté. Les inscriptions siciliennes recueillies

à Panorme, à Éryx, à Lilybée; celles de Sardaigne, celles même d'Afrique ne sont que des fragments plus ou moins tronqués de stèles votives à Baal-Samen ou Baal des cieux, à Astarté, à Eschmun identifié avec Esculape : textes postérieurs à l'extension de l'empire carthaginois sur tous ces pays. La grande inscription de Marseille mérite une mention spéciale à cause de son étendue et de son antiquité, car elle paraît remonter au v[e] siècle. Elle contient les comptes du temple de Baal-Saphon, à Carthage, au temps des suffètes Halasbaal, fils de Bodtanit, et Halasbaal, fils de Bodeschmun : on y trouve le prix du sacrifice d'un bœuf, d'un mouton, d'un bouc, d'un oiseau ; le prix du lait, de la graisse et de tous les ingrédients servant à l'immolation des victimes et aux autres offrandes à la divinité.

Carthage elle-même n'a fourni qu'un compte de temple fragmenté, identique au tarif de Marseille, des inscriptions votives à Tanith et à Baal-Hamon, par milliers, c'est vrai, mais libellées d'une façon quasi uniforme, avec des variantes qui n'intéressent que la philologie.

A ces débris d'épigraphie il faut joindre, pour compléter l'inventaire de nos ressources pour la connaissance de la langue phénicienne, quelques centaines de mots et de noms propres cités par les auteurs grecs et latins sous des formes plus ou moins altérées. Enfin, dans une des comédies de Plaute, le *Pœnulus*, plusieurs vers phéniciens, dont la signification en latin vient après, sont placés dans la bouche d'un personnage carthaginois. Ces vers ont été fort défigurés dans les manuscrits par les copistes ignorants qui n'y comprenaient rien, et les efforts d'érudits éminents, parmi lesquels on doit citer Bochart, Gesenius et Schrœder, ne sont pas parvenus encore à en rétablir le texte d'une manière complètement certaine. Mais on en restitue cependant la plus grande partie, et là encore on trouve du pur hébreu.

Quant aux particularités qui ont dû exister entre le dialecte oriental ou phénicien proprement dit, et le dialecte occidental ou punique, il est impossible de les constater.

Les conquêtes d'Alexandre ne firent pas disparaître la langue phénicienne qui persista longtemps encore dans les villes de la côte de Syrie. Cependant à la longue, sous la domination des Séleucides, le grec prédomina et finit par supplanter le vieil idiome indigène. Il faut croire toutefois qu'on continuait à parler la langue sémitique puisqu'on a des légendes monétaires en phénicien et en hébreu jusque sous les premiers empereurs romains. En Afrique, l'usage de la langue punique persista

longtemps aussi ; Procope, saint Augustin, saint Jérôme nous disent qu'au second siècle de notre ère, les paysans des environs de Carthage et d'Utique parlaient encore couramment le punique.

Rien ne nous a donc été conservé de la littérature des Phéniciens. Elle avait pourtant un certain développement, et l'origine en remontait à une époque fort antique, puisque dès avant l'invasion de Josué, les nations chananéennes étaient en possession d'une culture littéraire. Une de leurs villes dans la Palestine, Dabir, était surnommée Kiryath-Sépher, « la cité des livres. » Nous voyons dans les monuments égyptiens un poète de cour figurer parmi l'entourage du roi des Héthéens septentrionaux à la bataille de Kadesch (Cadès), livrée contre Rhamsès II.

De même que les Babyloniens avaient les livres d'Oannès et les Égyptiens les livres de Thoth, les Phéniciens avaient une loi écrite, des livres où leur système de cosmogonie, les principes de leur religion et de leur organisation sociale étaient exposés sous forme de préceptes sacrés. Eux aussi attribuaient à ces livres une origine divine et les regardaient comme l'œuvre de leur dieu Taaut, le même que le Thoth égyptien. Le respect attaché à cette loi écrite avait même fini par la faire personnifier dans les adorations publiques, sous les traits d'un être divin appelé Thouro, « la loi, » et Khousareth, « harmonie, » dont on faisait l'épouse de Taaut.

Les diverses cités de la Phénicie possédaient de riches archives et des annales régulières tenues avec soin depuis une époque fort antique. Enfin, nous savons que la littérature phénicienne comprenait certains écrits sur la religion et la cosmographie, qui n'avaient pas le caractère canonique et sacré des livres de Taaut, ainsi qu'un grand nombre de traités pratiques sur l'agriculture et les autres arts utiles : le *Périple d'Hannon* dont quelques fragments traduits en grec sont arrivés jusqu'à nous, était l'un de ces importants écrits concernant la géographie et la navigation.

Au temps des successeurs d'Alexandre, quand les Grecs commencèrent à se préoccuper de connaître l'histoire de la civilisation de ces peuples asiatiques qu'ils avaient désormais à gouverner, plusieurs écrivains firent des emprunts à cette littérature nationale de la Phénicie, sous forme de traductions ou d'imitations, en même temps que Bérose traduisait les annales de Babylone et Manéthon celle de l'Égypte. Malheureusement il ne nous reste rien des ouvrages de Théodote, d'Hypsi-

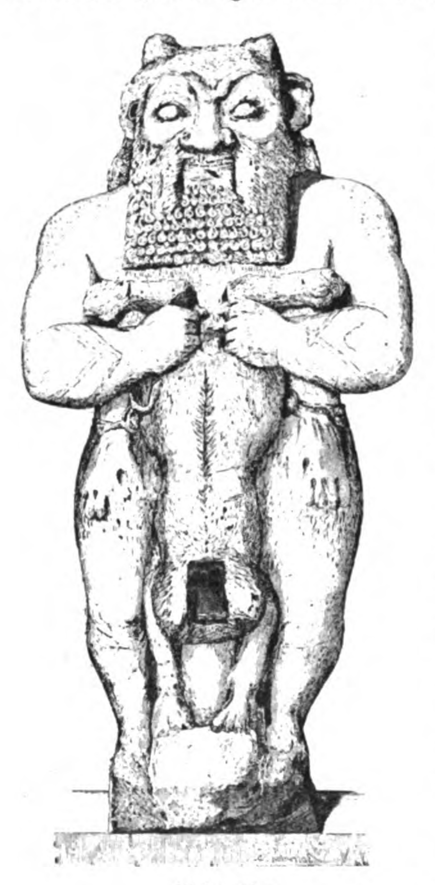
crate et de Mochus ; on ne connaît de ces auteurs que leurs noms. Nous avons fait usage plus haut du peu qui a été préservé des extraits que Dius et Ménandre d'Éphèse avaient faits des annales tyriennes. Mais le débris le plus précieux et le plus étendu de cette littérature gréco-phénicienne qui soit parvenu jusqu'à nous, est le grand fragment de la traduction que Philon de Byblos avait faite du livre sur le système de hiérarchie et de filiation des dieux et sur l'origine du monde, rédigé « vers l'âge de la guerre de Troie, » dit-on, par un certain Sanchoniathon de Béryte, et dédié par lui à Abibaal, roi de sa ville natale. Ce fragment ne nous est parvenu qu'en assez mauvais état dans les écrits de l'apologiste chrétien Eusèbe de Césarée, désignés sous le nom de *Préparation évangélique*. Il y respire un esprit d'evhémérisme qui était celui des Grecs alexandrins, et n'appartenait certainement pas en propre au vieil auteur phénicien ; on est donc en droit de penser que le livre de Philon de Byblos était une imitation bien plus qu'une traduction proprement dite. Mais malgré tout cela, tel qu'il est, le morceau de Sanchoniathon, particulièrement étudié par M. Renan, n'en demeure pas moins une des sources les plus précieuses où nous puissions puiser des notions sur la religion de la Phénicie.

§ 6. — RELIGION.

La religion des Phéniciens, de même que celle des autres populations de la Syrie, dont elle ne différait que par certaines particularités extérieures et superficielles, était étroitement apparentée à celle de Babylone et de l'Assyrie, inspirée des mêmes principes et du même esprit, issue évidemment de la même source originaire. Les personnages divins y portaient en général les mêmes noms ; seulement ils n'étaient pas échelonnés dans un ordre de hiérarchie aussi savante, et ils n'avaient pas revêtu, dans la forme apparente, une personnalité aussi distincte ; ils se confondaient plus facilement, soit entre eux, soit avec l'unité primordiale de la substance divine.

En effet, comme premier fondement du système religieux de la Phénicie et de la Syrie, de même que de celui des Chaldéo-Assyriens, nous trouvons la conception de l'Être divin unique et universel, qui se confond avec le monde matériel, émané de sa substance et non créé par lui. Chez les Héthéens septentrionaux ou Hittites, les Khétas des monuments

égyptiens, cet être divin recevait le nom de *Sed* ou *Set*, « le tout-puissant, » d'où la forme dérivée *Soutekh*; les Araméens de Damas et de Bambyce (la Hiérapolis des Grecs) l'appelaient *Hadad* « l'unique ; » les Ammonites *Moloch*, le roi ; » les Moabites *Kamos*, « le dominateur. » Chez les Phéniciens et les populations chananéennes de la Palestine, il était quelquefois désigné par les appellations de *El*, « le dieu » par excellence, analogue à l'*Ilou* babylonien, et de *Iaoh*, « l'être » absolu, « l'éternel, » pareil au Jéhovah ou Jahvé des Hébreux; mais ces deux noms étaient d'un emploi rare et avaient un caractère mystérieux. Le nom habituel, normal pour ainsi dire, et généralement employé, était *Baal*, « le seigneur. »



Melqarth [1].

Le dieu des Phéniciens, comme de tous les panthéismes antiques, était à la fois un et plusieurs. Il se subdivisait en une foule d'hypostases appelées les *Baalim*, divinités secondaires émanées de la substance de la divinité primordiale, qui n'étaient que les attributs personnifiés, les puissances divinisées de l'être incompréhensible et inaccessible.

Ceci se retrouve également, nous l'avons déjà vu, dans la religion de Babylone et de l'Assyrie. Mais ce qui est propre à la Phénicie, c'est que cette subdivision de la puissance et de l'essence divine y était plus souvent géographique et politique que philosophique. C'étaient moins les attributs divins que les sanctuaires locaux qui y avaient donné naissance aux dieux secondaires, *Baalim* éponymes des principales villes et de cer-

[1] Statue colossale de 4^{m},20 de haut, trouvée à Amathonte, en Chypre. Melqarth est représenté sous la figure d'un dieu monstrueux tenant devant lui une lionne suspendue par les pattes de derrière ; ses bras sont fortement musclés ; sa poitrine et ses épaules sont couvertes de poils ; il a de petites cornes et sa barbe est frisée à l'assyrienne ; comme vêtement, il a autour des reins une peau de lion. (Voyez *Gazette archéologique*, 1879, pl. XXXI.)

taines localités. *Baal* adoré à Tyr, à Sidon, à Tarse, sur le mont Liban, sur le mont Hermon, sur le mont Phégor, devient, dans ce système, *Baal-Tsour*, *Baal-Sidon*, *Baal-Tars*, *Baal-Libanon*, *Baal-Hermon*, *Baal-Phégor*. « Comme tel, dit fort justement M. de Vogüé, il peut recevoir un nom particulier qui achève de détruire dans l'esprit du vulgaire son caractère primitif, mais qui n'en laisse pas moins subsister la notion confuse de l'unité primordiale. » C'est ce qu'une inscription nous démontre en deux mots ; *Melqarth*, le grand dieu de Tyr, dont le culte avait été porté au loin par les colonies tyriennes, n'était autre que le *Baal* de la métropole. « Au seigneur *Melqarth*, *Baal* de Tyr, » dit une dédicace trouvée dans l'île de Malte. C'est le dieu suprême considéré comme divinité locale, spécialement protectrice de la ville, notion qui s'accorde avec l'étymologie même du nom, *Melqarth*, abréviation de « *Melek-Kiryath*, roi de la cité ».

Un semblable système porte l'empreinte de la constitution essentiellement fédéraliste de Chananéens et de l'esprit de particularisme local qui faisait le fond de leur caractère et de leur organisation sociale.

Mais les personnifications secondaires des *Baalim* ou des *Alonim*, nom dérivé de El, sous lequel on les désigne parfois, n'avaient pas toutes cette origine géographique et politique ; il y en avait un grand nombre qui représentaient, comme à Babylone, les attributs et les qualités de l'être divin et les phénomènes par lesquels il se manifestait. Cet être divin, le *Baal* primordial, se confondait, nous venons de le dire, avec le monde matériel. C'était un dieu-nature par excellence, opérant dans tout l'univers et auteur de la vie physique, ravageant chaque année son œuvre, pour la renouveler ensuite au changement des saisons ; et ces opérations successives de destruction et de renouvellement, par suite de la conception panthéistique de son essence, il était regardé comme les produisant, non pas dans un monde créé par lui, mais dans sa propre substance, par une réaction sur lui-même. A chaque phase de ces opérations correspondait un nom divin particulier et une hypostase distincte, qui devenait, dans la forme extérieure, une personnification spéciale d'ordre secondaire. Le dieu considéré comme producteur des différents êtres devenait *Baal-Tammuz*, appelé aussi *Adon*, « le seigneur, » d'où les Grecs ont fait leur Adonis, et qui est peut-être le même dieu que le Baal-Libanon ; comme conservateur il était *Baal-Chon* ; comme destructeur, ou comme roi par excellence *Baal-Moloch ;* comme présidant à la décomposition des êtres détruits d'où devait sortir la vie des

nouveaux êtres, *Baal-Zebub*, d'où le nom de *Béelzébut*, chef des démons dans l'Évangile.

Les Phéniciens, comme les Babyloniens, naturellement grands contemplateurs du ciel, frappés des merveilles de l'harmonie sidérale et du rôle actif du soleil dans les phénomènes de la végétation, avaient fini par tout rapporter dans la nature aux astres et particulièrement au plus éclatant d'entre eux. Il leur était arrivé ce que Jéhovah voulait éviter aux Hébreux lorsqu'il leur défendait de trop regarder les étoiles : ils les adoraient, non plus comme la manifestation la plus éclatante de la puissance divine, mais comme la divinité même. *Baal* était donc devenu un dieu solaire; comme tel il était spécialement *Baal-Samaïm*, « le Baal des cieux. » Tous les *Baalim* avaient revêtu ce caractère, mais celui dans lequel il était le plus marqué était *Tammuz* ou *Adonis*, le dieu spécial de la ville et des mystères de Gébal. Ce personnage mythologique devint à l'époque de la domination grecque un simple chasseur de Syrie, amant de sa mère Astarté. Un jour qu'Adonis chassait dans les gorges boisées du Liban, non loin de Gébal, le dieu grec de la guerre, Arès, jaloux de lui, prit la figure d'un énorme sanglier et se posta sur son chemin : une lutte terrible s'engagea; elle se termina par la mort du jeune et beau chasseur. Dans la tradition mystique plus ancienne, Adonis était pour les Phéniciens le dieu Soleil lui-même, considéré dans la saison du printemps, mourant chaque année pour renaître, dans l'ordre invariable des phénomènes naturels, lorsque la riante végétation du commencement de l'année est brûlée par les chaleurs de l'été ou comprimée par les froids de l'hiver, en sorte que ses fêtes se célébraient avec des scènes de deuil. Dans ces fêtes ou *Adonies* qui se renouvelaient chaque année en automne, toutes les femmes revêtaient leurs habits de deuil pour aller sur la rive du fleuve pleurer dans Adonis, la mort de la belle nature. Les femmes d'Israël elles-mêmes prenaient part à ces cérémonies funèbres, malgré les avertissements des prophètes. Ezéchiel les dépeint assises, toute la nuit, sur le seuil de leurs portes et versant des larmes intarissables sur Tammuz. On en voyait, à Gebal, couper leur chevelure en signe de deuil, d'autres errer çà et là, les cheveux épars et avec de longues robes flottantes, chantant de lugubres cantiques ou poussant de longs gémissements.

Adonis ressuscitait au printemps, avec la chaleur fécondante du soleil et la végétation nouvelle. Alors, c'étaient au contraire, des

réjouissances publiques sans pareilles, des fêtes orgiastiques. Des auteurs grecs et romains nous racontent la préparation et l'entretien des *jardins d'Adonis*, nom donné aux paniers dans lesquels on semait des plantes qui croissent rapidement et meurent après une végétation de quelques semaines, gracieux symboles de la courte carrière du plus beau des Immortels.

Les sept planètes étaient aussi considérées comme des *Baalim* spéciaux, adorés sous le nom commun de *Kabirim* ou « les puissants. » Le culte des *Kabirim* phéniciens, qu'il ne faut pas confondre, à l'origine au moins, avec les Cabires pélasgiques qui avaient leurs principaux sanctuaires dans les îles de Lemnos et de Samothrace, avait pris une grande extension en même temps qu'un caractère lascif et mystérieux. Personnifications cosmiques et sidérales, les Cabires phéniciens, au nombre de huit, sont les sept planètes avec le monde formé de leur assemblage, et on leur donne pour père *Sydyq*, « le juste, le droit, » dieu qui personnifie la règle invariable présidant à l'univers et à ses mouvements. Ils naissent de ce dieu et des sept Titanides, qui sont les étoiles de la Petite-Ourse; celle dont naît le huitième des Cabires, personnifiant l'ensemble du monde sidéral, paraît être l'étoile polaire, que les Phéniciens observaient et prenaient pour guide dans leurs navigations, à tel point que chez les Grecs elle fut d'abord appelée Φοινίκη. Ce Cabire, plus compréhensif et supérieur à tous les autres, s'appelle *Eschmun*, c'est-à-dire « le huitième » ; c'est un des dieux les plus importants de la Phénicie ; il présente un triple caractère uranique, cosmique et médical. Les Cabires passaient, en effet, pour avoir découvert les remèdes de la médecine, et, par suite, le plus important d'entre eux, Eschmun, fut souvent assimilé par les Grecs à Asclépios (Esculape), avec lequel il avait en commun le symbole du serpent. Cet attribut appartient, en effet, dans la symbolique de l'Asie, à toutes les divinités sidérales et planétaires ; il exprime la notion de la marche sinueuse et orbiculaire des planètes. Dans les temples d'Eschmun, comme dans ceux d'Esculape, on nourrissait des serpents guérisseurs pour sucer les plaies des malades qui venaient consulter le dieu : c'est, sans doute, à un usage de ce genre que se rapporte la fable du dragon dans le temple de Babylone, racontée à la suite du livre de Daniel.

En tant que représentant le ciel étoilé, Eschmun était regardé comme le plus beau des dieux; aussi se confond-il dans quelques traditions avec Tammuz-Adonis dont nous avons rapporté la légende. On racontait,

en effet, à Berytus, qu'Astronomé (*Istar Noama*), mère des dieux, était devenu amoureuse d'Eschmun, compagnon de ses chasses. Celui-ci ne répondait pas à sa passion ; poursuivi par la déesse, il se mutila volontairement. Mais Astronomé se précipitant sur son corps, le réchauffa et le ramena à la vie.

Les huit Cabires passaient aussi pour avoir inventé l'art de la navigation, et cela en leur qualité de dieux planétaires, d'après la donnée d'origine égyptienne, admise aussi par les Phéniciens et les Assyriens, qui voulait que ce fut dans des barques et sur un océan céleste que les astres accomplissent leurs trajets périodiques[1].

La religion phénicienne allait au delà de ce point de vue purement sidéral dans l'ordre de la nature. Une conception de physique plus générale est marquée dans ses personnages divins. C'est celle du rôle du principe igné dans la nature, de l'élément du feu pris dans son acception la plus étendue, considéré comme le principe de vie, la source de toute activité, de toute renaissance et de toute destruction. Les dieux solaires ou sidéraux sont essentiellement des dieux ignés. Mais ce caractère se manifeste encore plus clairement, indépendant de tout phénomène spécial et déterminé, dans le personnage de *Baal-Moloch* et dans son culte, où le feu jouait un si grand rôle. Au même ordre de conceptions se rattachent le *Baal-Hamon*, « Baal brûlant, » dieu national de Carthage, un autre personnage divin d'ordre secondaire, *Reseph*, « la foudre, » le feu céleste, qu'on identifia plus tard avec Héliós ou Apollon, et avec Zeus Κεραύνιος; enfin *Adar*, le dieu principal de Damas que nous avons déjà vu adoré en Assyrie.

C'est cette idée que symbolisait la pierre lumineuse sous la forme de laquelle Melqarth était adoré dans le grand temple de Tyr. Il faut encore citer ici, comme se rattachant à la même catégorie, le dieu *Qaçiu* « l'aérolithe » des Araméens du Hauran. Sur des médailles de Séleucie, de l'époque grecque, on voit le symbole de Zeus Kasios, sous la forme d'une pierre conique revêtue d'un réseau au sommet duquel est un orifice circulaire, qui était disposé sans doute pour que les dévots pussent apercevoir l'objet divin à travers son enveloppe[2]. Ces dernières personnifications établissent le lien qui existait dans les cultes syro-phéniciens entre les dieux ignés et les dieux adorés sous la

[1] Voir l'art. *Cabires*, par Fr. Lenormant, dans le *Diction. des Antiquités gr. et rom.*, de Duremberg et Saglio.

[2] Charles Lenormant. *Nouvelle galerie mythologique*, p. 57.

forme d'une pierre, le plus souvent d'une pierre tombée du ciel.

La litholatrie s'est maintenue dans les religions des peuples sémitiques et particulièrement chez les Phéniciens et les Arabes, avec une persistance qui nous permet de l'observer historiquement bien mieux que chez tous les autres peuples. On appelait ces pierres sacrées *beith-el* (d'où les Grecs ont fait *bétyle*), c'est-à-dire « demeure de dieu », parce que l'essence divine étaient censée y résider.

Cette notion de la résidence de la divinité elle-même dans le bétyle s'appliquait à toutes les pierres sacrées des religions asiatiques, même à celles façonnées de main d'homme. Mais elle s'y attachait d'une manière toute particulière aux aérolithes, aux pierres que l'on avait vues tomber enflammées du ciel et auxquelles cette particularité merveilleuse aurait suffi pour faire attribuer un caractère divin.

L'adoration de l'aérolithe avait une importance exceptionnelle dans la religion phrygienne et toute orientale de Cybèle. La fameuse pierre de Pessinunte, transportée ensuite à Rome, que l'on tenait pour *la Mère* elle-même, était une pierre noire de forme irrégulière, avec des angles saillants, assez petite pour qu'à Rome on ait pu la placer dans la bouche de la statue de la déesse qu'elle défigurait; la pierre adorée sur le mont Ida paraît avoir eu une origine analogue et le nom du dieu araméen Qaçiu, hellenisé en Zeus Kasios, implique, par le sens de son nom, l'idée d'un pareil phénomène. La qualification de « demeure divine, *beith-el* » s'appliquait spécialement, chez les peuples sémitiques, comme celle d'*ab-addir*, « père vénérable, » aux pierres sacrées de cette nature. En effet, les bétyles, tels que les mentionnent les écrivains antiques, chez les populations de cette race, sont essentiellement des aérolithes. « J'ai vu le bétyle volant dans le ciel », dit Damascius. Dans les fragments de Sanchoniathon, Ouranos (*Schama*) invente et fabrique les bétyles, et Baitylos est fils d'Ouranos. La superstition attribuait même à ces pierres la faculté de se mouvoir encore, à certains moments, dans l'air, au milieu d'un globe de feu, comme au moment de leur chute.

La couleur des bétyles était presque toujours noire, marque de leur origine ignée et sidérale. C'est ainsi que les inscriptions cunéiformes mentionnnent les sept pierres noires adorées dans le principal temple de la ville d'Uruk en Chaldée, bétyles personnifiant les sept planètes. C'est ainsi encore que nous avons reconnu un bétyle dans la fameuse *pierre noire* de la Mecque. Les pierres de cette espèce étaient regardées

comme appartenant à des dieux divers, mais tous de nature sidérale et pour la plupart solaires. Il y en avait particulièrement un grand nombre dans la région du Liban. La valeur symbolique et sacrée du bétyle était doublée quand, à son origine aérolithique, il joignait une forme se rapprochant du type hiératique du cône. Tel était le cas du Zeus Kasios de Séleucie, des pierres noires dites divines, adorées à Laodicée de Syrie, et que la légende hellénisée disait avoir été dédiées par Oreste, enfin de celle d'Émèse appelée Élagabal (*Elah-Gabal*).

Le bétyle d'Émèse présentait en outre à sa surface, des saillies et des empreintes naturelles, auxquelles on attachait une grande importance; à l'époque romaine, comme on le sait, le culte de la pierre d'Émèse avait encore la plus grande vogue; l'empereur Élagabale en était le pontife, et la bétyle se voit sur des monnaies nombreuses de l'époque romaine frappées en Syrie, à Émèse, à Séleucie, à Édesse et dans d'autres villes [1].

Le nom d'Elah-Gabal pouvant signifier « le Dieu montagne », le culte d'Émèse doit aussi se rattacher à un autre aspect de la litholatrie sémitique. En effet, les Phéniciens attribuaient le caractère divin et sacré, et par conséquent rendaient un culte direct à certaines montagnes, à certains arbres, à certaines sources, comme les populations de l'Arabie. Le culte du dieu-montagne était étroitement lié au culte de la pierre conique et il était encore très développé en Syrie à l'époque gréco-romaine ; il s'ensuit que la pierre d'Émèse était considérée comme un diminutif de la montagne dont on ramenait la forme au type du cône [2]. Nous devons ajouter qu'il y a, en outre, un rapport direct entre le dieu Gabal des Syriens et le dieu *Gibil* ou dieu *Feu* des Chaldéens. En effet, une notion de nature ignée s'attachait avant tout, nous l'avons vu, au bétyle aérolithique, objet d'un culte divin; nous comprenons dès lors comment le dieu Gabal, dont l'aérolithe du temple d'Émèse était en si grande vénération, a pu être assimilé à Hélios ou le Soleil et soit devenu *Héliogabal*, le soleil étant le feu par excellence. On se rappelle enfin que, dans le sanctuaire de Samas (le Soleil) à Sippara en Chaldée, on entretenait un feu qui devait ne s'éteindre jamais.

Les pierres équarries de main d'homme et auxquelles on avait donné la forme de cippes ou de pyramides plus ou moins allongées, sont dési-

[1] Fr. Lenormant. *Les Bétyles*, dans la *Revue de l'Histoire des religions*, t. III, p. 31 et suiv.
[2] M. de Vogüé, *Syrie centrale, Inscriptions sémitiques*, p. 104 et suiv.

gnées dans les inscriptions par le nom de *neçib* ou de *maççebet* que l'on fait suivre du nom de la divinité qu'elles représentent; les *hamanim* paraissent être des monuments analogues. La formule *neçib malak Baal*, « cippe de l'ange de Baal », désigne des bétyles simulacres du dieu, fils de la triade chananéenne, envisagé comme l'ange ou le messager de son père.


Astarté [1].

Mais le dieu-nature des religions panthéistiques est un être essentiellement complexe. Cause et prototype du monde visible, il a une double essence ; il possède et résume les deux principes de toute génération terrestre, le principe actif et le principe passif, mâle et femelle ; c'est une dualité dans l'unité, conception qui, par suite du dédoublement des symboles, a donné naissance à la notion des divinités féminines.

La déesse, dans les inscriptions religieuses de la Phénicie, est qualifiée de « manifestation » ou « face » du dieu mâle auquel elle correspond. Elle n'en diffère donc pas essentiellement ; c'est pour ainsi dire une forme subjective de la divinité primitive, une deuxième personne divine, assez distincte de la première pour pouvoir lui être associée conjugalement, mais pourtant n'étant autre que la divinité elle-même dans sa manifestation extérieure.

Cette conception générale de la divinité féminine se subdivisait, comme la divinité mâle, en une foule de personnifications locales ou attributives. D'une manière générale, quand la Bible et les auteurs anciens parlent de la religion phénicienne, Baal, « le maître », a pour épouse Astarté. Mais, en même temps, à chaque *Baal* secondaire correspondait un *Baal* femelle, *Baaleth*, qui n'était autre que lui-même considéré sous une autre forme. Chacun de ces couples constituait une unité complète, reflet de l'unité primitive. Mais quand le *Baal* avait un caractère solaire, la *Baaleth* avait une nature lunaire ; si

[1] Terre cuite phénicienne du musée du Louvre, trouvée près de Tortose. Haut., $0^m,26$. La déesse tient une colombe appuyée contre sa poitrine.

l'un présidait au jour, l'autre présidait à la nuit ; on invoque parfois celle-ci sous le nom de *Meleket Hassamaïm*, « la reine des cieux, » expression qui correspond à Baal-Samaïm. Enfin, si l'un personnifiait les éléments regardés comme actifs, le feu et l'air, l'autre personnifiait les éléments passifs, l'eau et la terre.

Nous ne connaissons qu'un petit nombre de ces couples divins de la religion phénicienne. Nous savons seulement qu'à Sidon c'était *Baal-Sidon* et *Astoreth*, à Gébal *Tammuz* et *Baaleth*, à Carthage *Baal-Hamon* et *Tanith*, appelée souvent *Tanith Penè Baal,* « Tanith, face de Baal », chez les Héthéens septentrionaux *Sed* et *Sedeth*, chez les Araméens de Damas et de Bambyce *Hadad* et *Atargath*, chez d'autres populations *Reseph* et *Anat*. Astarté figure sous ces différents noms dans un grand nombre d'inscriptions de Phénicie, de Chypre, de Malte, de Sicile, de Sardaigne, de Carthage. A Éryx, en Sicile, elle avait, sur la montagne qui domine la ville, un sanctuaire qui, sous la domination romaine, devint celui de Vénus Erycine.

En général, dans la religion syro-phénicienne, les personnages féminins étant encore moins distincts les uns des autres que les personnages mâles, avaient une physionomie plus compréhensive et plus générique, et ils se rapportaient à des phénomènes ou à des corps naturels moins déterminés. On peut cependant y distinguer deux classes, celles qui représentaient plus particulièrement la terre et celles qui représentaient des astres, comme la lune ou la planète de Vénus. La Baaleth de Gébal et l'Atargath de Bambyce appartenaient à la première catégorie et se rapprochaient fort de la Cybèle phrygienne. L'Astoreth de Sidon paraît, au contraire, avoir été surtout sidérale.

Astarté formait avec Baal et Melqarth, à Tyr, une sorte de trinité dominant tout le panthéon phénicien ; à Sidon, cette trinité se composait d'Astarté, de Baal et d'Eschmun ; à Carthage, c'était Tanith, Baal-Hamon et Eschmun. Ailleurs, et suivant les villes, ce sont encore d'autres personnages divins. A Gébal, dont la religion comme les mœurs et la langue différait de celle du reste de la Phénicie, la divinité poliade est Astarté qu'on invoque sous le nom de Baaleth-Gébal, dont les Grecs ont fait βῆλτις. La stèle du roi Jehawmelek qui lui est consacrée, a un bas-relief qui nous la montre sous la figure de la déesse égyptienne Athor (Isis), c'est-à-dire avec le disque lunaire placé entre deux cornes de vache. Elle forme une triade avec El et Adonis, mais elle est la première du groupe.

Dans la triade tyrienne, au contraire, le premier des personnages divins est Melqarth. « Le caractère de Melqarth, dit M. Ph. Berger, nous est assez connu, grâce à de nombreux témoignages des auteurs anciens, pour que nous puissions reconnaître sous ses traits le même dieu que les Hébreux adoraient sous le nom de Molek ou de Milkom, et qu'ils appelaient l'idole des Ammonites. Melqarth était l'Hercule oriental ; les Grecs en ont emprunté les principaux traits, et la plupart des travaux d'Hercule ne sont que l'expression mythologique des migrations



Le dieu Pygmée [1].



Le dieu Pygmée [2].

des Tyriens qui portaient avec eux le culte de leur dieu. Partout où, sur la côte de la Méditerranée, on trouve des Héraclées, on peut être sûr qu'on est en présence d'un sanctuaire tyrien. Le centre du culte de Melqarth était à Tyr ; il y avait deux temples ; l'un d'eux, l'ancien, était sur le continent; l'autre, plus célèbre, s'élevait dans l'île de Tyr ; on y voyait encore du temps d'Hérodote, deux colonnes, l'une d'or, l'autre

[1] Statuette en terre cuite du musée du Louvre, trouvée près de Tortose. Terre blanche coloriée en rouge. Haut., $0^m,202$.

[2] Statuette en terre cuite du musée du Louvre, trouvée près de Tortose. Terre blanche coloriée en rouge. Haut., $0^m,20$. Un turban est sur la tête du dieu qui tient un bouclier de la main gauche.

d'émeraude. Au dire d'Hérodote, il n'y avait pas d'autres représentations du dieu dans le temple. On retrouve ces deux colonnes à Gibraltar : les colonnes d'Hercule [1].»

Outre les grands dieux dont nous venons de caractériser le rôle, il y avait encore d'autres divinités secondaires que nous ne connaissons guère que de nom, pour la plupart. Un certain nombre d'entre elles ne sont que des dieux égyptiens dont le rôle est à peine altéré dans le nouveau panthéon où on leur fait prendre place. Le dieu Sakon est le dieu Phtah des Égyptiens, l'Héphaistos des Grecs. Le dieu Phtah est aussi identique aux Patèques et aux Pygmées, dieux nains et difformes, à la tête monstrueuse et grimaçante qu'on attache à la proue des navires, sans doute pour épouvanter l'ennemi et donner aux vaisseaux un aspect plus redoutable : cette conception de la force unie à la terreur, fit des Pygmées des Hercules grotesques : c'est là le côté populaire de la religion phénicienne.

On le voit, par l'exposé rapide que nous venons de faire de son système, la religion des Phéniciens a été fort bien définie par Movers, l'un des érudits qui s'en sont le plus savamment occupés : « une apothéose des forces et des lois de la nature, une adoration des êtres dans lesquels elles se produisent et où elles étaient considérées comme actives, » c'est-à-dire comme vivant par elles-mêmes. Autour de ce système religieux se groupait, dans le culte extérieur et public, le cortège de monstrueuses débauches, d'orgies, de prostitutions sacrées que nous avons déjà signalé à Babylone et qui accompagna tous les cultes naturalistes de l'antiquité.

« Les prêtres et les prophètes phéniciens de Baal et d'Astarté, s'habillaient en femmes, se fardaient le visage et les yeux, avaient les bras nus jusqu'aux épaules ; ils portaient des épées et des haches, ou bien un fouet, des crécelles, des pipeaux, ou encore des cymbales et des tambours qu'ils faisaient résonner. Ils dansaient, hurlaient, pirouettaient et tour à tour inclinaient brusquement la tête vers le sol, en traînant leurs chevelures dans la boue, puis, se mordaient les bras, s'entaillaient le corps avec des sabres et des couteaux, et, lorsque le sang commençait à couler, l'offraient en sacrifice à leur sanguinaire déesse. Quelques-uns, dans l'emportement de leur délire, allaient jusqu'à se mutiler et donnaient ainsi un spectacle hideux. Les prêtresses, vouées à la prostitution

[1] Ph. Berger, art. *Phénicie*, dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, p. 539.

en l'honneur d'Astarté et au profit des prêtres, ne laissaient pas sans doute de prendre part à ces scènes[1]. »

Mais ce qui était particulier aux Chananéens, c'était le caractère d'atroce cruauté empreint dans les cérémonies de leur culte et dans leurs pratiques religieuses. Aucun autre peuple de l'antiquité n'approcha d'eux dans ce mélange de sang et de débauche par lequel ils croyaient honorer la divinité. Ainsi que l'a dit l'illustre Creuzer, « la terreur était la maladie de cette religion, qui avait soif de sang et s'environnait des plus noires images. A voir les abstinences, les tortures volontaires, et surtout les horribles sacrifices dont elle faisait un devoir aux vivants, on s'étonne peu que les morts aient pu leur sembler dignes d'envie. Elle imposait silence aux sentiments les plus sacrés de la nature, elle dégradait les âmes par des superstitions tour à tour atroces et dissolues, et l'on est réduit à se demander quelle influence morale elle pouvait exercer sur les mœurs du peuple. » Le rite le plus affreux de tous, dans la religion phénicienne, était ces sacrifices en l'honneur de Baal-Moloch, où des enfants étaient brûlés vifs par leurs propres parents, soit pour les réunir à la divinité, soit pour apaiser la colère des dieux. La source de cet effroyable usage avait été dans la conception de la nature ignée du dieu, qui amenait à considérer le feu lui-même comme un être divin. Les Phéniciens l'importèrent avec eux dans leurs colonies et particulièrement à Carthage, où ce rite avait été élevé au rang d'une des institutions fondamentales de l'État. Nous savons encore qu'à ces sacrifices odieux succédaient des fêtes empreintes tout à la fois d'une profonde tristesse et d'une joie frénétique. Des scènes funèbres entremêlées de monstrueuses orgies, voilà ce qui caractérisait les fêtes mystiques de Tammuz ou Adonis, célébrées avec tant d'éclat, nous l'avons vu, à Gébal et dans le Liban.

« Les sacrifices humains, dit M. Philippe Berger, étaient le sacrifice par excellence. Ils étaient spécialement usités en l'honneur de Melqarth, d'Astarté, à Laodicée, de Tanith à Carthage. La forme la plus fréquente de ce mode de sacrifice était le sacrifice des premiers-nés et plus généralement des nouveaux-nés. C'était une manière de consacrer à la divinité les prémices de ses richesses. Tels étaient les enfants que l'on faisait passer par le feu en l'honneur de Moloch. Cette habitude paraît avoir subsisté jusqu'à la fin. Pourtant, de bonne heure, on voit s'introduire

[1] Graetz, *Hist. des Juifs*, t. I, p. 160-161.

l'idée de la substitution. Cette substitution pouvait se faire de différentes manières : tantôt on substituait à celui que l'on voulait épargner, ou l'on se substituait à soi-même, un animal domestique, un bélier, un bœuf, un veau, un oiseau, ou même un cerf ; tantôt on lui substituait une pierre qui devenait le représentant d'un sacrifice fictif et qu'on érigeait en l'honneur de la divinité. De là vient le nom de *Kedesin* ou *Kelbim* « chiens », que portaient les hiérodules, c'est-à-dire les hommes et les femmes attachés aux temples et qui y exerçaient des métiers souvent inavouables. D'autres fois, cette consécration n'était que temporaire ; on sacrifiait sa virginité à la déesse et on lui payait sa dette au moyen d'un séjour plus ou moins prolongé dans son temple[1]. »

On conçoit dès lors, les saintes et fougueuses invectives des prophètes de Jéhovah contre les Sodomes de la Phénicie, contre les temples remplis de parasites, de mignons et de chanteuses, contre des pratiques obscènes qui, flattant les sens, menaçaient sans cesse de faire invasion dans Israël. Cicéron lui aussi, s'élève à son tour avec indignation contre les dégoûtantes orgies du temple de Vénus Érycine où les pratiques phéniciennes s'étaient conservées jusqu'au temps où Verrès gouvernait la Sicile : la dégradation morale des Carthaginois était non moins célèbre dans l'antiquité que la *fides punica* de ces vils marchands sans autre idéal que le lucre et la jouissance.

La religion et surtout le culte d'un peuple porte toujours l'empreinte de son génie propre. Aussi le portrait moral que l'antiquité nous a laissé des Phéniciens est-il peu flatteur : on nous les peint à la fois durs et serviles, tristes et cruels, corrompus et sanguinaires, égoïstes et cupides, inexorables et sans foi ; il semble que l'esprit de leur culte ait conspiré, avec leur existence toute commerciale et industrielle, à fermer leurs cœurs aux émotions généreuses, aux besoins d'un ordre élevé, d'un idéal supérieur aux choses d'ici-bas. Quelque habiles et savants qu'ils se montrassent dans les œuvres matérielles, ils étaient bien, dans l'ordre moral, les descendants du fils particulièrement maudit dans la malédiction générale des fils de Cham.

Au reste, cette religion de la Phénicie fut propagée au loin dès une époque très reculée par les navigateurs de Sidon et de Tyr. La Crète, Chypre, presque toutes les îles situées le long des côtes de l'Asie-Mineure nous offrent les vestiges les plus manifestes de son influence. En Crète,

[1] Philippe Berger, art. *Phénicie*, dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*.

le Minotaure dévoreur d'enfants et le géant de bronze enflammé, appelé Talos, qui consumait, disait-on, les étrangers qui abordaient dans l'île, n'étaient pas autre chose qu'une manifestation fort peu altérée du personnage de Baal-Moloch, de son culte et des affreuses immolations en son honneur. Chypre et Cythère avaient reçu des Sidoniens la religion de la déesse-nature syro-phénicienne, de l'Astoreth de Sidon, qui, devenue Aphrodite, fut portée de là dans toute la Grèce et sur les rivages de l'Italie avec les surnoms de Cypris et de Cythérée. A Rhodes, le Soleil avait son temple, sa statue colossale, et Saturne y réclamait, comme le Baal phénicien auquel il avait été assimilé par les Grecs, des victimes humaines. Les Cabires de Lemnos, d'Imbros et de Samothrace se rattachaient également, par certains côtés, au système religieux des Chananéens. Au fond de la mer Égée, Thasos était célèbre par son temple dédié à Hercule Tyrien, c'est-à-dire originairement à Melqarth. A ce point de vue, on peut dire que la religion phénicienne forme le trait d'union entre les religions asiatiques et les religions helléniques. « La religion des Phéniciens, dit M. Ph. Berger, présente le même caractère que leur art, leur écriture, toute leur civilisation en général ; elle marque le passage des religions orientales à la religion grecque. Les Phéniciens ont pris à l'Égypte et à l'Assyrie la plupart de leurs dieux, et c'est en passant par leur milieu qu'un grand nombre de ces divinités se sont introduites dans le panthéon grec. Ils ont été, en commerce comme en religion, les grands commis-voyageurs de l'antiquité entre l'Orient et l'Occident[1]. »

§ 7. — COSMOGONIE

Les Phéniciens avaient, dans les enseignements de leurs sanctuaires, un système de cosmogonie matérialiste et panthéistique étroitement apparenté avec celui de la religion babylonienne. Il était exposé dans les livres sacrés dont nous avons parlé plus haut et sur de grandes stèles destinées à l'enseignement du peuple, que l'on voyait dans presque tous les temples. Les données fondamentales de cette cosmogonie étaient partout les mêmes ; mais les formes, les noms des personnages, abstraits dans leur conception première, qui y figurent, variaient de sanctuaire

[1] *Encyclopédie des sciences religieuses*, art. *Phénicie*, p. 537.



en sanctuaire, de ville en ville, et nous avons vu qu'il en était de même pour les noms de la divinité adorée. Avec un fonds de principes et de conceptions communes, la religion phénicienne, dans sa physionomie extérieure, avait un caractère de morcellement essentiellement local.

Les fragments de Sanchoniathon nous ont conservé l'analyse abrégée de quelques-unes de ces cosmogonies qui, sous des formes variées, revenaient toujours aux mêmes éléments essentiels. Malheureusement, la provenance de chacune n'est pas indiquée, et au lieu d'être soigneusement distinguées, elles ont été cousues maladroitement les unes au bout des autres, soit par Philon de Byblos lui-même, soit par Eusèbe, l'auteur des seuls extraits que nous possédions. Il en résulte un ensemble chaotique où l'on croirait, au premier abord, que l'on ne pourra jamais se reconnaître, mais où une étude plus attentive amène à discerner avec assez de certitude les récits confondus en un seul.

Voici d'abord la plus importante et la plus profonde des cosmogonies rassemblées dans le livre de Sanchoniathon. Les traits de la fin paraissent indiquer qu'elle était empruntée à Sidon. En la comparant à la cosmogonie babylonienne de Bérose et à celle des différents peuples aryens, on sera frappé de l'analogie des conceptions de toutes les religions païennes sur l'origine du monde ; en voulant effacer l'acte primordial par lequel Dieu tira l'univers du néant, et en confondant la créature avec le Créateur, toutes ces religions, sans exception, tombèrent, par une loi fatale, dans les mêmes erreurs monstrueuses.

« Au commencement était le Chaos (*Bohu*), et le Chaos était ténébreux et troublé, et le Souffle (*Rouah*) planait sur le chaos. Et le Chaos n'avait pas de fin, et il fut ainsi durant des siècles et des siècles. Et le Souffle aima ses propres principes, et il se fit un mélange, et ce mélange fut appelé Désir (*Chephets*). Et le Désir fut principe de la création de tout, et le Souffle ne connaissait pas sa propre création. Et le Souffle et le Chaos se mêlèrent, et Môt (l'élément boueux) naquit. Et de Môt sortit toute semence de création, et Môt fut le père de toutes choses. Môt avait la forme d'un œuf. Et le soleil, et la lune, et les étoiles, et les grandes constellations brillèrent. Il y avait des êtres vivants privés de sentiment, et de ces êtres vivants naquirent des êtres intelligents, et on les appela Tsophésamim (ceux qui contemplent le ciel). Ce fut l'éclat des tonnerres dans la lutte des éléments, commençant à se séparer, qui éveilla ces êtres intelligents comme d'un sommeil, et alors les êtres mâles et les êtres femelles commencèrent à se mouvoir sur la terre et

dans la mer. Et le Souffle engendra les Vents du nord, du sud, de l'est et de l'ouest. Et le Chaos et le Vent de l'ouest s'unirent, et ils donnèrent le jour au Temps (*Oulom*) et à l'Ancien (*Kadmon*) ; et de ceux-ci naquirent la Filiation (*Tholedeth*) et la Génération (*Moledeth*), qui habitaient la Phénicie et adoraient le Soleil comme le maître des cieux, sous le nom de Baal-Samim. Le Temps et l'Ancien engendrèrent des fils qui s'appelaient Lumière, Feu et Flamme, et ceux-ci inventèrent l'usage du feu en frottant l'un contre l'autre des morceaux de bois. Et ils eurent des fils qui étaient des géants (*Réphaïm*) sur la terre et qui s'appelèrent Casius, Liban, Antiliban et Tabor. De ceux-ci naquirent Samemroum (celui qui s'élève jusqu'aux cieux) et Ouso (le poilu), qui commencèrent à tirer profit de leurs mères en les livrant pour de l'argent. Et Samemroum habita dans l'île de Tyr, et il eut des querelles avec Ouso. Samemroum inventa l'art de construire des cabanes avec des joncs et des papyrus enlacés ; Ouso inventa de faire des vêtements avec les peaux des animaux qu'il avait pris, et ce fut lui qui, le premier, se confia aux flots dans une barque improvisée pour fuir l'incendie allumé par la foudre dans le bois qui couvrait alors l'île de Tyr. (Il s'agit bien évidemment ici de la Tyr ou Tylos primitive, dans le golfe Persique.)... Samemroum eut des fils et des filles, et de sa race naquit Sidon, qui inventa la pêche et la chasse, et fut le père des Sidoniens. »

L'origine des hommes, et particulièrement, comme de juste, de la race des Phéniciens, l'invention des arts utiles, tiennent une grande place dans cette cosmogonie, qui part du principe de l'éternité de la matière et attribue tout à ses évolutions spontanées. Un autre fragment, dont la patrie semble devoir être cherchée à Gébal, et qui vient à la suite du premier dans les extraits de Sanchoniathon, ne traite que de ces questions relatives aux origines humaines ; on y a laissé de côté ce qui avait trait à la formation de l'univers, sans doute parce que cette partie du récit était identique à la cosmogonie de Sidon. « Sed (le tout-puissant), que les habitants de Gébal regardent comme le dieu suprême [enfanta les Sadim], qui inventèrent la construction des maisons. Et d'eux naquirent les Elim (êtres puissants) et les Titans (*Réphaïm*). De ceux-ci naquirent Amin (?) et Mag (?), qui inventèrent l'agriculture. Et d'eux naquirent Misor (l'Égyptien) et Sydyk (le juste). Misor eut pour fils Taaut, qui inventa les lettres, et de Sydyk naquirent les Cabires, qui inventèrent la navigation et la médecine. Tammuz-Elioun (le suprême), qui périt sous les coups de la bête féroce, et en l'honneur de qui on célèbre les fêtes

de deuil, avec Baal-Berith, donna naissance à l'Homme sorti de la terre (*Adam*) et à la race des hommes, qui demeuraient d'abord à Gébal. » Ici encore, comme dans le précédent récit, la production de la race des hommes n'arrive qu'à la fin de la chaîne des émanations, après une suite de personnages divins qui personnifient toutes les inventions sans lesquelles on ne comprenait pas que l'humanité eût pu vivre.

Les mêmes idées que dans la grande cosmogonie sidonienne sont exposées, — mais sous une forme entièrement *théogonique*, c'est-à-dire comme des générations successives de dieux personnels et anthropomorphes, — dans un troisième récit, que les extraits de Sanchoniathon nous présentent aujourd'hui cousu à la suite des deux autres. C'est celui qui a le plus souffert. Évidemment nous n'y avons plus que le squelette mutilé, et souvent défiguré par l'introduction d'éléments évhéméristes, d'une sorte d'épopée religieuse du genre de celle qu'Hésiode composa plus tard pour les Grecs. Nous ne pouvons d'ailleurs pas toujours y restituer la véritable forme phénicienne des noms divins, que Philon de Byblos a remplacés par des équivalents grecs. Cependant ce récit théogonique, qui paraît emprunté, lui aussi, aux enseignements mystérieux du sanctuaire de Gébal, est d'un si grand prix, même dans son état d'altération, que nous croyons devoir le reproduire ici tel qu'il est parvenu jusqu'à nous.

« Le Très-Haut *(Elioun)* produisit le Ciel et la Terre. S'étant unis, le Ciel et la Terre produisirent El, Beth-El (la pierre sacrée), Dagon et Atlas (*Tammuz ?*). Puis le Ciel eut beaucoup d'enfants d'autres épouses. Irritée, la Terre fit divorce avec lui, et le Ciel voulait tuer les enfants qu'il avait eus de sa sœur. El, par les conseils de Taaut, se mit alors en guerre contre le Ciel, son père. El engendra Proserpine (forme originale inconnue) et Minerve (*Tanith*) ; la première mourut vierge. Avec les avis de Tanith et de Taaut, El inventa pour ses combats la harpè et la lance. Et Taaut enseigna aux Élohim, issus d'El et ses compagnons, des moyens magiques pour combattre le Ciel. Enfin El parvint à déposséder de la toute-puissance le Ciel, son père. Une des épouses du Ciel, faite prisonnière par El, fut livrée à Dagon, auquel elle donna Tamyras (*Baal-Thamar*), qu'elle avait conçu du Ciel. Cependant El fut le fondateur de la ville de Gébal, et il y ensevelit sous terre son frère Atlas (*Tammuz?*), d'après les conseils de Taaut. » [Après ce meurtre] les Cabires [qui y avaient pris part, et qui devaient être, eux aussi, dans le récit phénicien comme dans le récit grec correspondant, des frères du

dieu égorgé], « construisant des navires en toute hâte, mirent à la voile et allèrent fonder un temple au mont Casius. El tua aussi son fils Sadid et une autre de ses filles. Et le Ciel essaya de séduire El au moyen de ses trois filles, Astarté (*Astoreth*), Rhéa (*Atargath*), et Dioné (*Baaleth*), puis par Imarméné (*Gad*) et Hora (*Noam*); mais El les séduisit à son tour. Et le Ciel inventa les bétyles, pierres vivantes [qui étaient censées tomber du ciel]. El eut d'Astoreth sept filles, les Titanides (forme originale inconnue), d'Atargath sept fils, et de Baaleth des filles; en outre, il eut d'Astoreth deux fils, le Désir (*Chephets*) et l'Amour (forme originale inconnue). Et Dagon inventa la culture du blé et la charrue.

« De Sydyk, (personnage qui apparaît tout à coup au milieu du récit, mais dont la naissance devait être indiquée plus haut par un passage aujourd'hui perdu), de Sydyk et de l'une des Titanides naquit Eschmun. Et El eut encore trois autres fils d'Atargath : le second El, Baal et Apollon (*Baal-Samim*?). De lui aussi naquirent Pontos, Typhon et Nérée (nous ignorons les formes phéniciennes des trois noms ainsi traduits par Philon de Byblos). Et Pontos engendra Posidon (forme originale inconnue) et Sidon, qui inventa l'art du chant. Quand à Baal-Thamar, il engendra Melqarth. Et une guerre éclata entre le Ciel, Pontos et Baal-Thamar. Et El, étant parvenu à surprendre le Ciel, son père, le mutila de telle façon que son sang teignit les rivières et les fontaines. Astoreth la grande (*kébirath*), Baal-Thamar et Hadad, roi des Dieux, régnèrent alors avec El. Et Astoreth, qui avait une tête de vache, en parcourant la terre, trouva un astre tombé du ciel, qu'elle porta dans l'île sainte de Tyr pour y être l'objet d'un culte. El parcourant aussi le monde, donna à sa fille Tanith la royauté de l'Attique (il y a là bien manifestement dans le récit une interpolation de l'époque grecque).
« Cependant El [pour expier la mutilation qu'il avait fait subir au Ciel, son père,] lui sacrifia son seul fils légitime et institua la circoncision, en se l'appliquant à lui-même; son fils sacrifié s'appelait Moth (la Mort). Et El donna la ville de Gébal à Baaleth, Béryte à Posidon, et Sidon aux Cabires. Taaut inventa les images des dieux, les caractères sacrés, les emblèmes religieux, et créa les insignes de la royauté d'El. Et El, étant venu vers le midi, donna l'Égypte à Taaut. Et toutes ces choses furent consignées dans les livres sacrés, sous la direction de Taaut, par les sept Cabires, fils de Sydyk, et leur huitième frère, Eschmun. Et ceux qui en recueillirent l'héritage et en transmirent l'initiation à leurs successeurs furent Osiris et Chanaan, l'ancêtre des Phéniciens. »

Un philosophe de Syros, Phérécyde[1], qui vivait vers le temps d'Alexandre, avait aussi composé une cosmogonie d'après les écrits mystérieux des Phéniciens. Sa théorie présente, sous un vêtement de noms grecs, un récit de la même famille que ceux des cosmogonies de Sanchoniathon. D'après les fragments épars et malheureusement fort courts qui nous en ont été conservés par Damascius et différents auteurs, nous savons que la théorie de Phérécyde comprenait dix livres traitant de la production de l'univers, de la lutte cosmique primordiale et enfin de l'organisation définitive de l'univers, issu de cette lutte.

§ 8. — ARTS ET MONUMENTS[2]

De toutes les grandes civilisations de l'antique Orient, la plus pauvre en monuments et la moins originale est peut-être la civilisation phénicienne. Elle ne nous a presque rien laissé en fait d'œuvres d'art, ou au moins on peut dire que l'architecture et la sculpture, les branches essentielles de l'art ancien, ne sont presque pas représentées dans les pays phéniciens. Avant l'introduction de l'influence assyrienne et égyptienne en Phénicie, les populations chananéennes paraissent n'avoir pas eu de temples : elles adoraient la divinité sur les hauts lieux ; il n'en reste pas trace nulle part. Les Égyptiens apportèrent leur architecture et leurs autres arts en Syrie : les quelques ruines antérieures à l'époque gréco-romaine, qu'on signale sur la côte, ont les caractères des œuvres égyptiennes des bords du Nil.

« Ce qui distingue les monuments de l'architecture phénicienne, dit M. Renan, c'est un même caractère de force massive et imposante, le dédain du fini dans les détails, pourvu qu'on arrive à produire un effet général de puissance et de grandeur. C'est enfin le goût du monolithisme. » Le peu de constructions phéniciennes dont les vestiges subsistent sont faites généralement de pierres immenses. On peut en citer, comme les exemples les plus saillants, les remparts de la ville d'Aradus, les substructions du temple de Jérusalem, élevées pour Salomon

[1] Sur les cosmogonies de Sanchoniathon et de Phérécyde, voyez Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, tome Ier, Appendices.

[2] Pour les développements que comporte ce chapitre, voyez surtout G. Perrot et Ch. Chipiez, *Hist. de l'art dans l'antiquité*, tome III : Phénicie et Cypre.

par des architectes et des maçons de la Phénicie, enfin les parties primitives de celles du grand temple de Balbek.

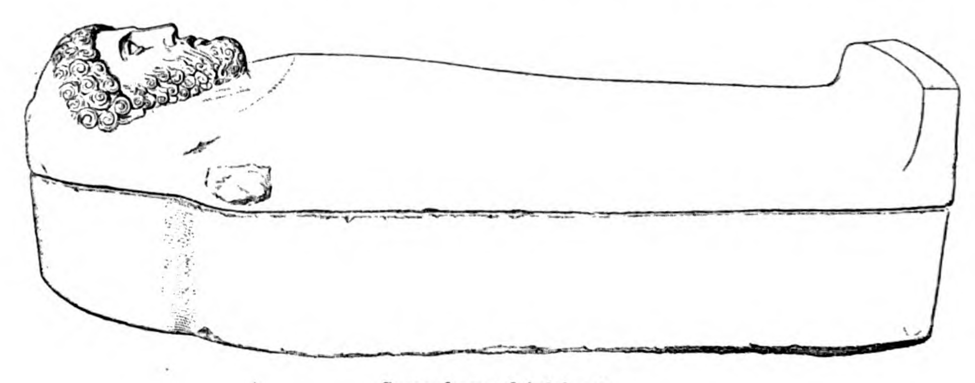
Les temples phéniciens, ainsi qu'on en peut juger par les ruines de celui de Vénus à Paphos, dans l'île de Chypre, par les sanctuaires encore assez bien conservés de Malte et de Gozzo, qui portent les noms de Casal-Krendi et de la Giganteja, par la description que la Bible donne du Temple de Salomon, élevé complètement d'après les principes de l'architecture phénicienne, enfin par ce que certains écrivains classiques nous disent du temple de Melqarth à Tyr, étaient d'assez petites dimensions, mais entourés d'une très vaste enceinte ou *teménos*, formant parvis à ciel ouvert, quelquefois double comme à Jérusalem, et souvent aussi garnie de portiques en bois. C'était également le type des temples de l'Aramée, par exemple celui de Bambyce ou Hiérapolis, dont Lucien donne une longue description et dont un voyageur français, M. Guillaume Rey, a exploré les ruines.

Le temple proprement dit, placé au milieu du téménos, était le plus souvent construit d'après le modèle des sanctuaires égyptiens. Il présentait alors un vestibule ouvert dans une façade de forme pylonique beaucoup plus élevée que le reste des constructions, puis un premier sanctuaire où se faisaient les offrandes, et un second sanctuaire plus retiré, un Saint des Saints, où les profanes et même la plupart des prêtres n'avaient pas le droit de mettre le pied. Des chambres de service régnaient tout autour. C'était la disposition du temple de Tyr, c'était celle dont on retrouve les vestiges manifestes à Paphos et à Golgos (Athiénau) en Chypre, c'était aussi celle qu'on avait suivie à Jérusalem. Seulement, dans le temple de Jéhovah, le Saint des Saints ne renfermait que l'arche d'alliance ; dans les temples phéniciens, on y trouvait l'image la plus mystérieuse et la plus sacrée de la divinité, non pas une statue anthropomorphe, mais une simple pierre ou *bétyle*. Dans le sanctuaire de Melqarth à Tyr, que nous ne connaissons que de souvenir, c'était une gigantesque émeraude, dont l'éclat symbolisait la nature ignée du dieu ; on la regardait comme l'étoile tombée du ciel et ramassée par Astoreth ; à Paphos, la pierre qui représentait Astoreth était de forme conique.

Le seul temple dont il subsiste des ruines importantes en Phénicie, est celui qui est connu à Amrith (Marathus) sous le nom de *El-Maabed* « le temple » : on constate que ce n'était qu'une réduction des temples égyptiens. Au centre d'une vaste cour, s'élève une *cella* ou sanctuaire dans lequel on plaçait le simulacre divin. Cette cella se compose simple-

ment de quatre grandes dalles : trois d'entre elles sont debout et ferment trois des côtés d'une niche carrée ; la quatrième posée par-dessus, forme le toit. Le quatrième côté ne devait être fermé que par un rideau qui dissimulait aux yeux du vulgaire, l'aérolithe divin. La cour était close par une construction en carré dont le pourtour intérieur était environné de portiques. D'après le texte de l'inscription du roi Iehawmelek, le temple de la Baalat de Gebal était bâti sur le même plan : il y avait un portique et des colonnes ; l'or entrait pour une bonne part dans la décoration intérieure et l'autel était en bronze.

Les sanctuaires des îles de Malte et de Gozzo sont conçus d'après un autre type, plus original, bien que reproduisant les mêmes parties essentielles. Ils se composent de deux salles successives en forme de



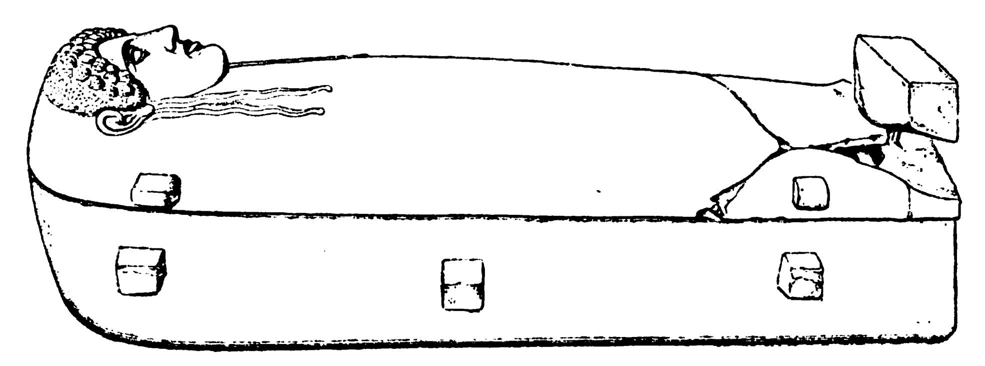
Sarcophage phénicien [1].

parallélogramme allongé, aux extrémités arrondies, qui faisaient l'une vestibule et l'autre sanctuaire, et communiquent par un passage assez étroit. En face de ce passage, dans le fond du sanctuaire, s'ouvre une abside en hémicycle, au sol notablement plus élevé, et jadis séparée du reste du temple par une barrière. C'était le Saint des Saints, et on y a retrouvé, à la Giganteja, la pierre conique qui, comme à Paphos, était l'image de la déesse-nature.

On nous permettra de ne pas entrer ici dans l'explication du symbolisme brutal et obscène qui motivait cette représentation de la divinité par une pierre conique. Mais c'est au même ordre d'idées que se rattachaient certaines dispositions monumentales exclusivement propres à l'architecture syro-phénicienne, et dont ni l'Égypte ni l'Assyrie n'avaient fourni le type. Nous voulons parler de ces énormes cylindres de pierre,

[1] Au musée du Louvre.

presque toujours monolithes, terminés au sommet par un cône ou par une calotte arrondie, que les Arabes de nos jours appellent *moughazil*. Deux monolithes de ce genre se dressaient, comme les obélisques égyptiens, en avant de la porte du temple d'Atargath à Bambyce[1]. Il y en avait aussi, d'après toutes les probabilités, au temple de Melqarth à Tyr, car au temple de Jérusalem, qui en reproduisait si exactement toutes les dispositions, on les avait remplacés, pour y effacer toute trace d'un symbolisme absolument contraire à l'esprit du culte de Jéhovah, par les deux colonnes à chapiteaux de bronze, Iakin et Beaz. Trois monolithes du même type se dressent encore au milieu des ruines de Marathus (Amrit), où ils accompagnaient des tombeaux. Enfin, la même forme cylindro-conique a été substituée à celle de la pyramide dans les



Sarcophage phénicien [2].

constructions si multipliées en Sardaigne sous le nom de *nuraghes*, et dans les îles Baléares sous celui de *talayots*, — deux pays colonisés par les Phéniciens et les Carthaginois, — constructions qui semblent avoir été destinées, comme les *zigurat* assyriennes, à observer, dans une contemplation religieuse, les astres, objets de l'adoration publique et considérés comme au nombre des principaux *Baalim*.

Des grandes villes de la Phénicie, Gébal, Sidon et Tyr, il n'est resté que les nécropoles. Les tombeaux y sont presque toujours des hypogées creusés dans le roc, comme ceux de la Judée et de l'Arabie et comme ceux de l'Égypte, et la disposition la plus ordinaire y offre une ou plusieurs chambres dans les parois desquelles s'ouvrent des sortes de fours où l'on plaçait les cadavres embaumés et enfermés dans un cercueil.

[1] Lucian. *De dea syr.* 16.
[2] Au musée du Louvre.

Les nécropoles, aujourd'hui assez bien explorées d'Amrith, de Sidon, de Tyr, d'Adloun, n'ont fourni qu'une seule espèce de tombeaux : ce sont des caveaux souterrains dans lesquels on descend par un puits ou par un escalier. Une chambre centrale sert de vestibule à d'autres chambres qui rayonnent tout autour. Les hypogées de Gébal diffèrent en ce qu'ils sont creusés dans le flanc du rocher et que l'ouverture se trouve de plain pied, sur la paroi verticale de la montagne. Presque constamment les tombeaux ont servi à toute une famille, et quelquefois les morts les plus importants y ont été déposés dans des sarcophages, qui occupent alors le milieu de la chambre.

Aucun peuple n'apporta dans ses demeures funéraires plus de grandeur et d'originalité que les Phéniciens. Malheureusement les caveaux ont été presque toujours dépouillés des objets qu'ils renfermaient, et qui auraient pu nous fournir de précieux renseignements sur les produits de la civilisation la plus industrielle de l'antiquité. Ce qui reste de ces monuments eux-mêmes tend à disparaître chaque jour devant les chercheurs de trésors, et il est à craindre que ces précieux débris ne soient bientôt sacrifiés à cet instinct puéril et barbare.

Les deux plus importants tombeaux qu'on ait découverts en Phénicie sont ceux des rois Tabnith et Eschmunazar ; leur forme anthropoïde, les inscriptions dont ils sont couverts, la nature de la pierre et leur style, tout concourt à démontrer que ce sont des sarcophages égyptiens que les navires phéniciens sont allés chercher sur les bords du Nil. Dès ce temps déjà, voleurs de sépultures, les Phéniciens ne craignaient pas de dépouiller les hypogées égyptiens pour parer et enrichir les leurs : on ne pourrait citer dans les annales de l'humanité aucun fait du même genre.

On a trouvé des sarcophages anthropoïdes à peu près dans tous les pays où les Phéniciens ont établi leurs comptoirs : il en est où la tête seule est sculptée, d'autres où les bras sont allongés le long du corps. Le mobilier funéraire des tombes phéniciennes se compose d'*alabastra* en verre, en terre cuite, de petites idoles en terre cuite représentant Astarté, Baal, le dieu égyptien Bès, le dieu Pygmée. Le corps du défunt était enveloppé de bandelettes ; on lui couvrait souvent la bouche et les yeux avec une feuille d'or, et les riches mettaient même à la momie un masque complet formé d'une feuille d'or qui dessine tous les traits du visage : on voit par là jusqu'à quel point les habitudes égyptiennes s'étaient implantées en Phénicie.

Bien que les Phéniciens ne plaçassent généralement pas de statues dans les sanctuaires de leurs temples, ils avaient de nombreuses idoles, surtout pour le culte privé. Ils dédiaient aussi dans les temples, et surtout dans leurs enceintes, des statues votives. Quelques fragments de statues de ce genre et quelques sarcophages de marbre, reproduisant la forme générale des momies égyptiennes, sont tout ce que nous avons en fait de sculpture phénicienne de grandes dimensions. Mais, en revanche, les collections de l'Europe commencent à posséder un assez grand nombre de statuettes en pierre, en terre cuite et en bronze, représentant pour la plupart des divinités. En approchant de ces figurines les pierres gravées, — en majorité des scarabées, — que les nécropoles de la Phénicie et de certaines colonies phéniciennes, comme la Sardaigne, ont fournies en si grande abondance dans les dernières années, les produits de l'orfèvrerie et de joaillerie découverts dans les mêmes tombes, enfin les ivoires phéniciens que les ruines des palais de l'Assyrie ont rendus au jour, on peut, dès à présent, se faire une idée exacte de ce qu'étaient les arts plastiques chez les Chananéens maritimes.

Ces œuvres d'art présentent les plus étranges contrastes au point de vue du mérite de l'exécution. Beaucoup des statuettes et des pierres gravées phéniciennes sont d'une extrême finesse et dénotent chez leurs auteurs une merveilleuse habileté; par contre, certaines idoles de pierre, de terre cuite et de bronze sont exécutées avec la plus barbare grossièreté. Évidemment, en Phénicie, chaque maison voulait avoir ses idoles, et s'il y en avait de faites par de vrais artistes, comme elles coûtaient un certain prix, on fabriquait sur une grande échelle, pour le peuple et pour l'exportation, des simulacres divins de pacotille qui ressemblaient beaucoup à nos bonshommes de pain d'épice. Il est du reste à remarquer que ces statuettes si grossières se trouvent beaucoup moins dans la Phénicie même que dans les pays étrangers où les Phéniciens avaient des colonies, par exemple dans les îles de l'Archipel et en Sardaigne. On est donc en droit de les considérer plutôt comme des idoles fabriquées par les indigènes encore à demi-barbares de ces contrées d'après des modèles phéniciens, que comme des œuvres proprement phéniciennes.

D'ailleurs, ce n'est que sur les spécimens de plastique, d'orfèvrerie, de sculpture et de glyptique exécutés avec soin et rentrant véritablement dans le domaine de l'art que l'on peut asseoir un jugement sur le caractère et le style propre aux artistes de la Phénicie.



De tous les savants modernes, celui qui a le mieux défini le caractère des arts plastiques chez les Phéniciens est M. de Vogüé. « C'est, dit-il, un art à part, qui n'est ni celui des Égyptiens, dont le caractère, hiératiquement invariable, est partout facile à reconnaître, ni celui des Assyriens que l'on connaît de jour en jour davantage, et encore moins celui des Grecs, qui n'apparut en Syrie qu'avec les Séleucides ; pourtant il est loin d'être original et reflète d'une manière sensible les deux premiers. C'est l'œuvre d'un peuple qui, tout en étant distinct des Assyriens et des Égyptiens, a, par un échange de relations ou par la force des armes et des choses, subi l'influence de ces deux peuples, au point de prendre une partie de leurs symboles, de leurs formes architecturales et de leur costume. » On voit combien ces remarques sur l'art des Phéniciens coïncident exactement avec ce que nous a montré leur histoire, avec leur situation géographique entre les deux empires d'Assyrie et d'Égypte, avec les étroites relations de commerce qui faisaient d'eux les courtiers de l'une et de l'autre civilisation.

Le mélange des deux styles, assyrien et égyptien, est donc ce qui caractérise constamment et d'une manière certaine les œuvres de l'art phénicien. Quelquefois l'une ou l'autre influence prédomine dans les objets qui sont parvenus jusqu'à nous. On n'est pas encore assez avancé dans la connaissance de ces monuments pour pouvoir en établir un classement chronologique. Mais il est probable que les oscillations qui font ainsi pencher la balance d'un côté correspondent à celles des événements politiques et aux alternatives de suprématie guerrière de l'Égypte et de l'Assyrie.

Dans tous les cas, si l'une ou l'autre influence prédomine dans certains morceaux, elle ne triomphe jamais exclusivement, et l'on retrouve toujours ce mélange de deux styles divers qui fait l'originalité de l'art phénicien et cypriote. Les motifs habituels d'ornementation, les symboles religieux, les monstres emblématiques, les images divines des bords du Nil et des bords de l'Euphrate, se trouvent réunis sur les mêmes monuments. De nouvelles combinaisons d'une nature hybride sortent de cette réunion. Deux civilisations d'un génie distinct confondent leurs courants dans les œuvres de l'art des Phéniciens, comme les produits manufacturés des deux pays venaient converger à la fois sur les marchés de Tyr et de Sidon.

En général, les formes dominantes, la majorité des symboles et des ornements adoptés, le costume des figures, sont d'origine égyptienne.

Partout, on rencontre le sphinx pharaonique, le pschent et l'uraeus ; Astarté a le costume d'Hathor ; les Pygmées ressemblent au dieu Phtah à l'état embryonnaire. L'influence de la terre des Pharaons avait été la première qui s'était exercée sur la Phénicie, et elle y avait laissé dans les usages une empreinte ineffaçable. Les prêtres phéniciens, même à Gadès, portaient un costume entièrement égyptien ; on adorait à Gébal Osiris et Isis en même temps que Tammuz et Baaleth, et la légende des deux dieux avait fini par s'y confondre. Mais l'esprit et la nature de l'exécution n'ont rien de l'Égypte, ils sont tout assyriens et révèlent chez les artistes de la Phénicie des aptitudes naturelles qui les rapprochaient bien plus des artistes des bords de l'Euphrate que de ceux des bords du Nil. Au lieu de procéder par grandes masses et par grands plans comme les Égyptiens, les Phéniciens sont amoureux du détail au moins autant que les Assyriens. Eux aussi veulent rendre chaque boucle des cheveux, chaque muscle du corps, chaque broderie des vêtements. Et dans cette recherche curieuse du plus petit détail, ils montrent, quand ils veulent s'en donner la peine, plus d'habileté et de finesse encore que les Assyriens ; ils manient plus adroitement l'outil ; dans la gravure des pierres fines en particulier, ils surpassent toutes les nations asiatiques, et les Grecs seuls ont égalé la délicatesse de leur travail.

De là résultent des œuvres toutes particulières, où les formes égyptiennes sont conservées, mais rendues dans un esprit absolument différent de celui qui les inspirait dans leur pays natal. Les sarcophages de marbre, ceux qui n'ont pas été volés en Égypte, mais qui ont été sculptés en Phénicie même, peuvent être pris comme types dans ce genre. Leur forme générale est prise des caisses de momies et des sarcophages égyptiens du temps de la dynastie saïte ; mais le type de la tête n'a rien d'égyptien, le style en est *sui generis* et se rapproche de celui des statues grecques primitives.

C'est avec intention que nous notons soigneusement cette dernière analogie. L'art des Phéniciens eut en effet une grande influence sur les premiers essais de l'art des Grecs. Parmi les œuvres d'époque archaïque que le sol de la Grèce livre à ses explorateurs et qui tous se rattachent aux enseignements des écoles asiatiques, il en est qui diffèrent à peine des œuvres phéniciennes, tandis que d'autres procèdent plus directement de l'Assyrie et n'ont rien de l'influence égyptienne dont Tyr et Sidon gardèrent toujours l'empreinte.

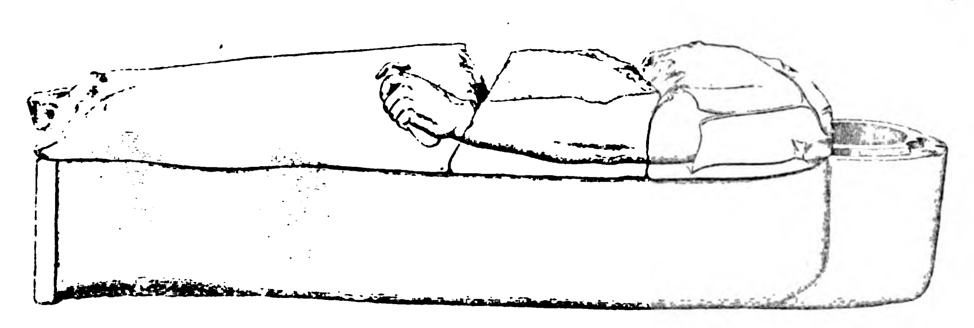
« Lorsque les Grecs entrèrent en rapport avec les Assyriens, avec

les Phéniciens leurs voisins, dit Longpérier, les Pélasges et les Hellènes avaient tout à apprendre en fait de beaux-arts, et il était naturel qu'ils se laissassent pénétrer par les principes de gens plus habiles et plus expérimentés. » Toutes les premières productions de l'art noble et de l'art industriel chez les Grecs ont une physionomie purement asiatique. L'anatomie des figures sculptées dans les métopes du temple de Sélinonte, précisément parce que certains détails, tels que les yeux et les rotules, sont de convention et n'ont pu être inspirés par l'étude de la nature, nous révèle un enseignement assyro-phénicien. Lorsqu'on rapproche de certaines figures du palais assyrien de Khorsabad le précieux bas-relief attique d'ancien style connu sous le nom de *guerrier de Marathon*, on demeure frappé de la ressemblance des détails : les yeux, la chevelure, la barbe, les muscles sont traités de la même manière.

L'action de l'Asie sur les débuts de la civilisation et des arts de la Grèce s'exerça par deux courants bien distincts, l'un venu de l'Asie-Mineure, l'antre de la Phénicie. Le premier arriva par les cités de la côte d'Ionie et répandit surtout son influence sur les populations ioniennes, principalement sur Athènes. Le second, apporté par les relations du commerce maritime, eut pour premier foyer d'influence la Crète et les îles méridionales de la mer Égée, colonisées par les Doriens; il se propagea de là dans le Péloponèse, dans la Sicile et en général dans tout le monde dorien. De là, pour nous restreindre exclusivement à ce qui concerne les arts, la différence originaire des écoles ioniennes et doriennes. Les premières, formées sous l'action des enseignements qui venaient de l'Asie-Mineure, se rattachaient à l'art de l'Assyrie sans mélange d'aucun autre élément : on en a la preuve par les vieilles sculptures athéniennes et par les statues de femmes assises qui bordaient l'avenue du temple d'Apollon à Branchides, près de Milet. Les secondes procédaient de l'art phénicien. Les lieux où l'on rencontre habituellement les objets au sujet desquels on ne saurait prononcer avec une certitude absolue s'ils ont été fabriqués dans la Phénicie même, ou dans le pays d'après des modèles phéniciens, Rhodes, Théra, Mélos, Corinthe, sont des contrées doriennes que les navigateurs chananéens fréquentaient habituellement. Les plus anciennes sculptures doriennes que l'on possède, les statues d'Apollon presque à demi barbares, que l'on a découvertes à Ténée près de Corinthe, à Théra, à Mégare, à Argos, à Orchomène, offrent à nos regards ce mélange d'influence égyptienne et assyrienne, ces formes générales plutôt égyptiennes, avec

une exécution tout asiatique, qui sont, ainsi que nous l'avons dit, le caractère distinctif des œuvres plastiques de la Phénicie.

La ressemblance qui existe entre les monuments étrusques et ceux qu'on découvre chaque jour en Orient révèle aussi dans les premiers une origine assyro-phénicienne. C'est ainsi que nous apparaissent plus clairement, à chaque pas que fait la science, la puissance et l'étendue de la civilisation orientale, mère de celle de l'Europe. C'est ainsi que l'éducation des sociétés humaines se montre de plus en plus à nous comme l'œuvre de la tradition agrandie et développée par le temps.



Sarcophage phénicien du musée du Louvre.

CHAPITRE IV

CARTHAGE. — PREMIERS DÉVELOPPEMENTS DE SA PUISSANCE[1].

§ 1. — LES NATIONS DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

Par sa situation géographique, Carthage, la cité de Didon, appartient à l'Afrique et à l'Occident ; par ses mœurs, sa langue, sa civilisation, l'origine de ses habitants, à l'Asie et à l'Orient. C'est l'avant-garde extrême du monde asiatique dans la partie ouest de la Méditerranée ; c'est par elle que la civilisation orientale s'est répandue, antérieurement à celle de la Grèce et de Rome dans l'Afrique, la Gaule, l'Espagne et jusque dans les Iles Britanniques.

Mais avant d'esquisser l'histoire de Carthage, la plus grande des colonies fondées par les Phéniciens, nous devons dire quelques mots des populations au milieu desquelles elle vint s'asseoir et sur lesquelles elle régna plus tard. Malheureusement les annales de ces peuples ont péri en grande partie, et ce n'est qu'à grand'peine que la science moderne parvient à retrouver, dans ce qui en reste, quelques données positives.

[1] Sources principales de ce chapitre et du suivant :

ECRIVAINS ANTIQUES : Hérodote, liv. IV. — Salluste, *Guerre de Jugurtha.* — Justin, liv. XVII. — Polybe et Appien. — Le *Périple* de Hannon, dans la collection des *Petits géographes grecs.* — Festus Avienus, *Ora maritima.*

ÉCRIVAINS MODERNES : Heeren, *Politique et commerce des peuples de l'antiquité*, trad. française, t. IV. — Münter, *Religion der Karthager*, Copenhague, 1821. — Creuzer (trad. Guigniaut), *Religions de l'antiquité*, liv. IV, chap. VII. — D'Avezac, *Afrique ancienne*, Paris, 1844. — Dureau de la Malle, *Carthage*, Paris, 1844. — Beulé, *Fouilles à Carthage*, Paris, 1858. — Davis, *Carthage and its remains*, Londres, 1862. — L. Müller, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, quatre vol. in 4. — Daux, *Recherches sur l'origine et l'emplacement des Emporia phéniciens dans le Zeugis et le Byzacium*, 1869, in-8. — Reboud (Dr), *Recueil d'inscriptions libyco-berbères*, Paris, 1870, in-4. ; — *Corpus inscriptionum semiticarum*, t. Ier. — E. de Sainte-Marie, *Mission à Carthage*, 1885, in-8. — Reinach (S.) et Babelon (E.), *Recherches archéologiques en Tunisie*, 1886, in-8. — Meltzer, *Geschichte der Karthager*. — Berger (Ph.). *Les ex-votos du temple de Tanit à Carthage* (*Gazette archéologique*, 1880). — Graux (C.), *Notes sur les fortifications de Carthage* (35e fasc. de la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Études*). — Tissot (Charles), *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, 1884, in-4. — Perrot (G.) et Chipiez (Ch.) *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. III, 1885. in-8.

Les anciens n'appliquaient le nom d'Afrique qu'à la petite partie du pays placée au sud du cap Bon : le reste était la Libye. Le fond de la population de la côte septentrionale, depuis l'Égypte jusqu'aux Colonnes d'Hercule, était formé par la race chamitique de Phut, apparentée aux Égyptiens et aux Éthiopiens, à laquelle ne s'appliqua que tardivement le nom de Libyens, propre, dans l'origine, à certaines tribus de race aryenne ou japhétique, qui s'étaient établies au milieu des indigènes primitifs. Les inscriptions hiéroglyphiques de l'Égypte donnent à l'ensemble des populations libyennes du nord de l'Afrique, le nom générique de *Tamahou*. Ces nations issues de Phut ont pour descendants les Berbères actuels, qui s'étendent sur tout le nord de l'Afrique, depuis les vallées les plus septentrionales de l'Atlas jusqu'aux limites méridionales du Sahara, et depuis l'Égypte jusqu'à l'Atlantique, peut-être même jusqu'aux Canaries, où les anciens Guanches semblent avoir parlé un dialecte très voisin de celui des Berbères du Maroc. Ces Berbères, appelés aujourd'hui *Amazigh* ou *Schilah* dans le Maroc, *Kabyles* dans les trois provinces d'Alger, de Tunis et de Tripoli, *Tibbous* entre le Fezzân et l'Égypte, et *Touaregs* dans le Sahara, sont les restes d'une même grande famille de peuples dont le sang était resté plus ou moins pur dans les différentes parties de la vaste étendue de territoire qu'elle habitait.

La langue qu'ils parlent encore aujourd'hui, et qu'ont fait connaître les travaux de quelques savants et d'officiers érudits de notre armée d'Afrique, offre une grande parenté avec l'ancien égyptien [1]. C'est celle dans laquelle sont conçues les quelques inscriptions parvenues jusqu'à nous qui émanent des indigènes de la Libye, de la Numidie et de la Mauritanie dans les temps antiques. Et l'alphabet tout particulier dont ces indigènes se servaient déjà sous la domination carthaginoise est encore demeuré en usage chez les Touaregs.

Salluste, qui avait pu consulter les sources historiques de Carthage et qui nous a conservé des données plus précises que celles d'aucun autre des écrivains classiques sur l'histoire africaine, avait connaissance des temps primitifs, antérieurs à l'arrivée des tribus aryennes et à l'établissement des colonies phéniciennes. Alors, dans toute l'étendue de l'Afrique septentrionale on ne rencontrait que trois races, inégalement

[1] Voir M. de Rochemonteix. *Essai sur les rapports grammaticaux qui existent entre l'égyptien et le berbère*, dans les *Mémoires du Congrès international des orientalistes*. Première session, Paris, 1873.

réparties sur une triple zone : d'un bout à l'autre de la plage qui borde la Méditerranée, les Libyens originaires et chamites, ou peuples de Phut ; derrière eux, à l'intérieur, mais sur la moitié occidentale seulement, les Gétules, qui paraissent avoir appartenu aussi au sang berbère et y avoir formé un rameau particulier ; plus loin encore, dans l'intérieur et au delà du Sahara, les nègres auxquels s'appliqua d'abord le nom grec d'Ethiopiens, étendu plus tard abusivement aux Kouschites du haut Nil : le nom d'Ethiopie, dans l'antiquité classique désignait vaguement tous les pays du soleil, en Asie comme en Afrique.

Salluste a eu aussi connaissance, toujours d'après les traditions recueillies par les Carthaginois, de la grande invasion japhétique qui se jeta ensuite sur la côte d'Afrique, où elle arriva par mer. Il fait de ces envahisseurs des Perses, des Mèdes et des Arméniens composant l'armée d'Hercule, ce qui indique clairement qu'il savait leur origine aryenne. Les monuments égyptiens nous ont fait connaître la date relative de l'arrivée en Afrique des Japhétites, parmi lesquels se remarquaient les Libyens proprement dits (*Libou*), les Maxyes et les Maces. Elle fut contemporaine des règnes de Séti Ier et de Rhamsès II, aux xve et xive siècles avant notre ère, et menaça gravement, comme nous l'avons vu, la sécurité de l'Égypte. Nous ne reviendrons pas sur des événements qui nous ont longuement occupé[1]. Il nous suffira d'indiquer les changements considérables qu'ils produisirent dans la population de l'ancien pays des descendants de Phut et que signale soigneusement Salluste. Les nations de l'intérieur, Gétules et nègres, restèrent intactes sur leur territoire. Mais de nouveaux peuples se formèrent dans la région du littoral. Les Maures (Μαῦροι, les noirs, ou plutôt selon Tissot, *Maouharim*, les occidentaux), issus du mélange de tribus aryennes, les Mèdes et les Arméniens de Salluste, avec les indigènes primitifs, tinrent désormais la contrée la plus voisine de l'Espagne ; les Numides (Νομάδες), nomades libyens, nés de la fusion d'une autre tribu aryenne, les Perses de l'historien latin, avec les Gétules, subjuguèrent les cantons qui s'étendent sur la mer Sardo-Tyrrhénienne ; les Libyens proprement dits, les Maxyes et les Maces s'établirent le long des Syrtes et dans le voisinage du fameux lac Triton ; la plage orientale seule resta aux vieilles tribus chamitiques.

Un siècle environ après l'arrivée des tribus japhétiques, un dernier

[1] Voyez plus haut, t. II, pag. 238 et 282; Cf. Tissot, *Géogr. comparée de la prov. romaine d'Afrique*, t. I, p. 473 et suiv.

changement se produisit. Ce fut l'établissement des colons chananéens chassés de la Palestine, qui se fixèrent dans la Zeugitane et l'Afrique propre, où existaient peut-être antérieurement, depuis l'âge de l'invasion des Pasteurs en Égypte, quelques tribus de même race. En se mêlant aux populations voisines, les unes japhétiques, les autres de la race de Cham, les colons chananéens donnèrent, comme nous l'avons déjà dit, naissance au peuple des Libyphéniciens.

Hérodote nous fournit les plus précieux détails sur les habitants de la côte septentrionale d'Afrique au v[e] siècle avant notre ère. Il commence sa description à partir de la frontière d'Égypte, et, par conséquent, nous parle d'abord des peuplades chez lesquelles le sang de Phut s'était conservé pur.

« Les premiers que l'on rencontre au sortir de l'Égypte sont les Adyrmachides. Ils ont presque les mêmes usages que les Égyptiens, mais ils s'habillent comme le reste des Libyens, et leurs femmes portent à chaque jambe un anneau de cuivre. Elles laissent croître leurs cheveux, et si elles sont incommodées par les poux, elles les prennent, les tuent avec les dents et s'en débarrassent de cette manière ; ce sont, du reste, les seuls des Libyens qui en agissent ainsi. Cette nation habite depuis l'Égypte jusqu'au port appelé Plynos (aujourd'hui Akabat-es-Solloum).

« Ils ont auprès d'eux les Gilimames, qui occupent la contrée à l'occident, jusqu'à l'île d'Aphrodisias (auprès de la ville actuelle de Dernah). Dans cet intervalle est l'île de Platée (aujourd'hui Bhourdah), où les Grecs fondateurs de Cyrène s'étaient d'abord établis, et sur le continent est le port de Ménélas et Aziris (Marsa Ras-et-Tyn) où les Cyrénéens habitèrent aussi. C'est là qu'on commence à trouver le silphium. Le pays où croît cette plante s'étend de l'île de Platée à la Syrte. Ces peuples ont à peu près les mêmes coutumes que leurs voisins.

« Les Asbystes, qui viennent après les Giligames, habitent le pays au-dessus de Cyrène, mais ils ne s'étendent pas jusqu'à la mer, dont les côtes sont occupées par les Grecs. Ils sont plus habiles que les autres Libyens à conduire des quadriges, et ils s'étudient à imiter les coutumes des Cyrénéens.

« Les Auschises confinent aux Asbystes et habitent au-dessus de Barcé. Ils s'étendent jusqu'à la mer auprès de la cité des Évespérites (Bengazi). Les Cabales demeurent vers le milieu du pays des Auschises ; ils sont peu nombreux et s'étendent sur les côtes de la mer, vers Tauchira (Taukrah), ville du territoire de Barcé.

« Le pays des Auschises est borné à l'ouest par celui des Nasamons, peuple nombreux. En été, les Nasamons laissent leurs troupeaux sur le bord de la mer et se rendent à l'intérieur dans un certain canton, nommé Augila (il porte encore aujourd'hui le même nom), pour y recueillir les dattes à l'automne ; les palmiers y croissent en abondance et portent tous des fruits. Les Nasamons vont à la chasse des sauterelles, les font sécher au soleil, les réduisent en poudre et mêlent cette poudre avec du lait qu'ils boivent ensuite. Chacun d'eux a plusieurs femmes... Voici leur manière de faire des serments et d'exercer la divination. Ils mettent la main sur le tombeau des hommes qui ont parmi eux la réputation d'avoir été les plus justes et les plus honnêtes, et ils jurent par eux. Pour exercer la divination, ils vont aux tombeaux de leurs ancêtres ; ils y font leurs prières, et ils y dorment ensuite ; si pendant leur sommeil ils ont quelque songe, ils en font usage pour leur conduite. Ils engagent leur foi en buvant réciproquement dans la main l'un de l'autre ; à défaut de liquide, ils ramassent à terre de la poussière et la lèchent.

« Les Psylles étaient voisins des Nasamons ; ils périrent autrefois de la manière que je vais dire. Le vent du midi avait, de son souffle, desséché leurs citernes, car tout le pays situé au dedans de la Syrie est sans eau. Ils tinrent conseil et résolurent d'aller combattre ce vent du midi ; je rapporte les propos des Libyens. Lorsqu'ils furent arrivés dans le désert, le même vent, soufflant avec violence, les ensevelit sous des montagnes de sable. Les Psylles détruits, les Namasons s'emparèrent de leurs terres.

« Tels sont les peuples nomades qui habitent les côtes maritimes de Libye. Au-dessus, en avançant dans l'intérieur des terres, on rencontre la Libye sauvage, au delà de laquelle est une élévation sablonneuse qui s'étend depuis Thèbes en Égypte jusqu'aux Colonnes d'Hercule. On trouve dans ce pays sablonneux, environ de dix en dix journées, de gros quartiers de sel sur les collines. Du haut de chacune de ces collines, on voit jaillir, au milieu du sol, une eau fraîche et douce ; autour de cette eau on trouve les habitants qui sont les derniers du côté des déserts, et au-dessus de la Libye sauvage.

« Les premiers, en venant de Thèbes, à dix journées de cette ville, sont les Ammoniens (habitants de l'oasis de Syouah) ; ils ont un temple avec des rites qu'ils ont empruntés de Jupiter Thébéen (Ammon). Entre autres fontaines, ils en ont une dont l'eau est tiède au point du jour, fraîche à l'heure du marché, extrêmement froide à midi : aussi ont-ils

soin à cette heure d'arroser leurs jardins ; à mesure que le jour baisse elle devient moins froide, et au coucher du soleil elle est tiède ; puis elle s'échauffe de plus en plus jusqu'au milieu de la nuit ; alors elle bout à gros bouillons ; lorsque le milieu de la nuit est passé, elle se refroidit jusqu'au lever de l'aurore. On l'appelle la fontaine du Soleil.

« A dix autres jours de route après les Ammoniens, on trouve sur cette élévation de sable une autre colline de sel pareille à celle d'Ammon, avec une source. Ce canton est habité ; il s'appelle Augila. C'est là que les Nasamons vont, en automne, recueillir les dattes.

» A dix journées encore du territoire d'Augila, on rencontre une autre colline de sel avec de l'eau, et une grande quantité de palmiers portant du fruit. Les Garamantes, nation fort nombreuse, habitent ce pays (le Fezzân actuel). Ils répandent de la terre sur le sel et sèment ensuite. Il n'y a pas loin de là chez les Lotophages. Mais du pays de ceux-ci il y a trente journées de chemin jusqu'à celui où l'on voit ces sortes de bœufs qui paissent en marchant à reculons. Ces animaux paissent de la sorte, parce qu'ils ont les cornes rabattues en avant, et qu'elles s'enfonceraient dans la terre s'ils paissaient autrement. Les Garamantes font la chasse aux Troglodytes nègres. Ils se servent pour cela de chars à quatre chevaux, car les Troglodytes sont les plus légers et les plus vifs de tous les peuples. Ils vivent de serpents, de lézards et autres reptiles, et ils parlent une langue qui n'a rien de commun avec celles des autres nations.

« A dix journées des Garamantes (en allant cette fois vers le sud), on trouve une autre colline de sel avec une fontaine et des hommes à l'entour ; ils s'appellent Atarantes (pays actuel de Tigerri). Les individus, chez eux, n'ont point de noms propres. Ils maudissent le soleil ; lorsqu'il est à son plus haut point d'élévation et de force, ils lui disent toutes sortes d'injures, parce qu'il les brûle, ainsi que le pays. A dix autres journées de chemin se trouve encore une colline de sel, avec de l'eau et des habitants, qui sont les Atlantes (Bilma). »

Ici s'arrêtent, pour l'intérieur du continent, les connaissances d'Hérodote, qui n'a guère payé tribut à la crédulité, dans cette description, que par la mention des collines de sel disposées de dix en dix journées de chemin. Encore ceci est-il un fait vrai, défiguré par les récits que les Libyens firent à l'historien grec. Le désert, en effet, est semé, mais non avec la régularité qu'Hérodote indique, d'oasis où se trouvent de l'eau et des habitants. Quant aux efflorescences salines et aux lacs salés, les voyageurs constatent leur existence dans toute la région dont parle l'his-

torien d'Halicarnasse ; nos soldats les rencontrent partout dans l'Algérie et la Tunisie, où on leur donne le nom de *Sebka-el-melah* (lac de sel) au delà de l'Atlas, et le Sahara entier n'est lui-même qu'un fond de mer desséché.

Le père de l'histoire ajoute encore quelques détails généraux sur les mœurs communes aux différentes peuplades de la race de Phut. « Ce sont des nomades se nourrissant de la chair et du lait de leurs brebis, s'abstenant, comme les Égyptiens, de manger du bœuf, et n'élevant pas non plus de porcs... Voici comment ils font leurs sacrifices. D'abord ils coupent, à titre de prémices, une oreille de la victime, et la jettent sur le toit de leurs maisons ; cela fait, ils lui tordent le cou. Ils sacrifient au Soleil et à la Lune, seules divinités qu'ils adorent tous, sans distinction... C'est des Libyens que les Grecs ont appris à atteler quatre chevaux à leurs chars. L'enterrement des morts se fait chez les nomades comme chez les Grecs ; il faut excepter les Nasamons, qui enterrent leurs morts assis, ayant soin de tenir les agonisants dans cette posture, de peur qu'ils n'expirent couchés. »

Les Nasamons, à l'ouest de la Cyrénaïque, étaient polygames ; ils honoraient la mémoire des hommes justes et courageux en touchant leur tombeau au moment de prononcer un serment. Ils allaient prier sur la tombe de leurs ancêtres et s'y endormaient : ils réglaient ensuite leurs actions d'après les songes qui avaient troublé leur sommeil. Une coutume analogue est encore constatée de nos jours chez les Berbères du Sahara [1].

« Les Libyens nomades, dit Ch. Tissot, habitaient des huttes formées de quelques pieux soutenant des nattes tressées de joncs et de tige d'asphodèle. Les indigènes donnaient à ces cabanes de branchages le nom de *mapalia*. Elles portent aujourd'hui celui de *gourbis*. La tente, d'origine arabe, était inconnue aux Libyens. Aujourd'hui encore, elle n'est guère en usage que parmi les Arabes. Les *mapalia* de quelques tribus maurétaniennes ressemblaient à une carène de navire renversée. Le toit des gourbis berbères des environs de Tanger affecte encore la courbe des flancs d'un navire. » D'ailleurs, les auteurs anciens, Hérodote, Diodore, Polybe s'accordent à nous dépeindre les Libyens nomades des régions syrtiques comme ayant vécu dans un état de sauvagerie comparable à celui des peuplades océaniennes de nos jours, jusqu'à l'époque où Masinissa, ce fier roi numide, les attacha au sol et leur inculqua les principes de la civilisation.

[1] H. Duveyrier. *Les Touâreg du Nord*, p. 415.

En reprenant maintenant, avec Hérodote, la suite des populations maritimes, nous allons nous trouver, à l'occident de la Grande Syrte, au milieu des peuplades des Libyens japhétites, conservées plus ou moins pures de tout mélange avec les Chamites qui les avaient précédées, et nous y verrons reparaître plusieurs des noms qui ont déjà passé sous nos yeux dans les récits des guerres de ces populations contre les pharaons égyptiens de la XIX[e] et de la XX[e] dynastie.

« Sur le bord de la mer, à l'ouest des Nasamons, habitent les Maces, qui se rasent la tête de manière à ce qu'ils ne laissent qu'une touffe de cheveux sur le sommet. Pour la guerre, ils se cuirassent de peaux d'autruches. Le Cinyps (Ouadi-Kama) descend de la colline des Grâces, traverse leur pays et se jette dans la mer. Cette colline est entièrement couverte de forêts, au lieu que le reste de la Libye dont j'ai parlé jusqu'ici, est un pays où l'on ne voit point d'arbres : de cette colline à la mer il y a 200 stades. »

L'usage de raser la plus grande partie des cheveux et de n'en laisser subsister qu'une tresse, dont la position varie suivant les tribus, est précisément celui que les monuments égyptiens nous révèlent comme une des habitudes caractéristiques des Libyens japhétites, et qu'on trouve encore en vigueur chez les Arabes de l'Afrique. Il en est de même de l'emploi des peaux et des plumes d'autruches, les unes comme défense, les autres comme ornement.

« Les Gindanes touchent aux Maces... Les Lotophages habitent le rivage de la mer qui est devant le pays des Gindanes. Ces peuples ne vivent que des fruits du lotos (le *ramnus lotus* des botanistes, espèce de nerprun); ce fruit a la grosseur de celui du lentisque et la douceur des dattes ; on en fait aussi du vin.

« Aux Lotophages confinent, le long de la mer, les Machlyes, qui font aussi usage du lotos, mais beaucoup moins que les premiers. Ils s'étendent jusqu'au Triton, fleuve considérable qui se jette dans un grand lac du même nom (Sebkah-el-Loudiah ou Sebkah-Faraoûn), où l'on voit l'île de Phla. »

La topographie de ces contrées reculées de la région des chotts tunisiens est surtout fixée par un passage du géographe Ptolémée, qui nous dit que le fleuve Triton prend sa source au mont Ouasaleton, assez loin de la petite Syrte, « qu'il forme successivement le lac de Pallas, le lac Tritonitis, puisqu'il se jette dans la Syrte au nord et à peu de distance de Tacape (Gabès). Or, actuellement encore, la ligne des

chotts qui s'étendent au pied de l'Aurès, forme, dans la région tunisienne, trois grands bassins dont le niveau est au-dessous de celui de la Méditerranée : le chott Melghigh, le chott el-Gharsa et le chott el-Djerid; le cours inférieur du fleuve Triton s'appelle aujourd'hui l'oued Gabès. Dans les temps très reculés, les chotts paraissent avoir communiqué par ce fleuve avec la mer, mais cette communication avait déjà cessé d'exister à l'époque de l'établissement de la domination romaine.

Le fleuve et le lac Triton jouent un grand rôle dans les vieilles traditions de la Grèce relatives à la Libye. C'était le centre religieux des Libyens proprement dits, les Lebou des monuments égyptiens, c'est-à-dire des tribus de la race de Japhet qui étaient venues par mer s'établir en Afrique. Son nom seul suffirait pour caractériser d'une manière incontestable l'origine aryenne des populations qui habitaient ses bords. Sans doute ces populations avaient, par la suite des temps, abandonné leur ancien langage pour adopter celui des nations de la race de Phut qui les environnait, car aucun auteur ancien ne signale de différence entre l'idiome qu'ils parlaient et ceux que parlaient leurs voisins. Mais du moins le nom de leur lac sacré était demeuré comme un dernier vestige du temps où ils se servaient d'une langue aryenne. Triton est en effet le sanscrit *trito*, « lac, eau, » dérivé de la racine *trit*, *tri*, « rive, rivage, » qui a produit les appellations du *Trita âptya* védique, « celui qui est né au milieu des eaux, » de Triton et d'Amphitrite dans la mythologie grecque. Aussi trouvait-on des fleuves du nom de Triton en Crète, en Thessalie, en Arcadie, en Béotie, en Doride et en Thrace.

« Immédiatement après les Machlyes, on trouve les Auséens. Les deux nations habitent autour du lac Triton, mais elles sont séparées par le fleuve du même nom. Les Machlyes laissent croître leurs cheveux sur le derrière de la tête, et les Auséens sur le devant... Dans une fête que ces peuples célèbrent tous les ans en l'honneur de Minerve, les filles, partagées en deux groupes, se battent les unes contre les autres à coups de pierres et de bâtons. Elles disent que ces rites ont été institués par leurs pères en l'honneur de la déesse, née dans leur pays, que nous appelons Athéné, et elles donnent le nom de fausses vierges à celles qui meurent de leurs blessures. Mais avant de cesser le combat, elles revêtent celle qui, de l'aveu de toutes, s'est le plus distinguée, d'une armure complète à la grecque, avec un casque à la corinthienne, et, la faisant monter sur un char, la promènent autour du lac.

Le culte de Pallas Tritonide ou Tritogénie était célèbre dans l'antiquité classique. Toutes les traditions le faisaient venir de la Libye, comme celui de Neptune ou Posidon. Ch. Tissot[1] a particulièrement étudié cette lacune sacrée du Triton, berceau de Pallas, sur les rives de laquelle se trouvait une localité qui fut le centre de mythes nombreux adoptés par le culte hellénique : de là, l'importance des fables libyennes dans la Grèce primitive. Leur existence et leur origine, pendant longtemps inexplicables, se comprennent très bien maintenant que les monuments égyptiens nous ont révélé la parenté des populations pélasgiques et des Libyens proprement dits, les relations étroites de confédération et de communication incessante qui existaient, au temps de la XIXe et de la XXe dynastie, entre les Achéens du Péloponèse et les tribus aryennes de l'Afrique septentrionale, enfin la part que les Achéens, les Tyrrhéniens, les Laconiens et les Philistins de Crète prirent aux attaques des Libyens et des Maschouasch ou Maxyes contre l'Égypte.

Hérodote indique ensuite les peuples au delà du lac Triton comme n'étant plus nomades. « Ils labourent une terre fertile, ont des maisons et se nomment Maxyes. Ils laissent croître leurs cheveux sur le côté droit de la tête, rasent le côté gauche et se peignent le corps avec du vermillon. Leur pays, ainsi que le reste de la Libye occidentale, est beaucoup plus rempli de bêtes sauvages et plus couvert de bois que celui des nomades. » Les Maxyes, cómme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, sont les Maschouasch des monuments égyptiens, qui s'étaient d'abord avancés beaucoup plus près de la vallée du Nil. En lisant la description que le père de l'histoire donne de leur costume, on se croirait en présence de celle d'une de ces figures de Tamahou, c'est-à-dire des Libyens japhétites, que nous offrent les monuments pharaoniques, avec une mèche de cheveux tressés tombant sur un des côtés de la tête, tandis que le reste de la chevelure est rasé et le corps couvert de tatouages.

« Les Zavèces touchent aux Maxyes ; quand ils vont en guerre, les femmes conduisent les chars. » Les Zavèces sont bien évidemment les ancêtres des Zouaouas de l'Algérie actuelle, population essentiellement belliqueuse, dans laquelle ont été recrutés les premiers éléments de nos zouaves et qui a conservé son nom au travers des siècles.

[1] *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, t. I, p. 100 et suiv.

« Les Gyzantes habitent immédiatement après les Zavèces ; les abeilles font dans leur pays une prodigieuse quantité de miel. Les Gyzantes se peignent tous avec du vermillon et mangent des singes. Ces animaux sont très communs dans leurs montagnes. » Les Gyzantes ou Byzantes étaient une des tribus de cette région chez lesquelles le sang aryen s'était conservé le plus pur, car Scylax les décrit comme étant encore de son temps blonds et remarquablement beaux. Ils formaient, du reste, une nation nombreuse, mais dont une partie seulement était restée indépendante et avait gardé ses anciennes mœurs. Le plus grand nombre s'était mêlé aux Libyphéniciens et aux colons carthaginois, dont ils avaient pris les usages et la langue, dans la province à laquelle ils avaient donné le nom de Byzacène.

« Quant à la bonté du terroir, la Libye ne peut, à ce qu'il me semble, être comparée ni à l'Asie ni à l'Europe. J'en excepte seulement le Cinyps, pays qui porte le même nom que le fleuve dont il est arrosé. Il peut entrer en parallèle avec les meilleures terres à blé.... Il rapporte autant de grains que la Babylonie. Celui des Évespérites est aussi un excellent pays ; dans les années où les terres se surpassent elles-mêmes en fécondité, elles rendent le centuple. Mais le Cinyps rapporte 300 pour un. » Ce que dit ici Hérodote de la fécondité extraordinaire de certaines parties de l'Afrique a été vérifié par les modernes. Le territoire de Carthage, auprès de Tunis, était sous ce rapport une des régions les plus favorisées du continent africain.

Hérodote ne parle point des peuples de la région de l'Atlas, de l'Algérie et du Maroc actuels. Mais les historiens grecs et latins d'époque postérieure nous les font connaître. On a vu plus haut les précieux renseignements que Salluste avait extraits, sur leur origine, des livres de Hiempsal et des auteurs carthaginois. La tradition qu'a fidèlement enregistrée cet historien sur les Mèdes, les Perses et les Arméniens, qui seraient arrivés par mer dans l'Afrique occidentale et qui auraient d'abord fait partie de l'armée d'Hercule lors de son expédition en Espagne, semblait autrefois une fable inventée par les Numides, lorsqu'ils entrèrent en contact avec la civilisation grecque, pour se donner une illustre origine. Il nous est difficile, aujourd'hui, après les lumières que les inscriptions de l'Égypte ont jetées sur l'histoire du nord de l'Afrique, d'y méconnaître le souvenir, vivant encore après bien des siècles, quoique altéré, de l'établissement d'un rameau de la grande invasion aryenne en Libye, différent sans doute de celui qui se fixa sur

les rives du lac Triton, et peut-être originairement apparenté aux Iraniens. Ainsi s'explique la présence, parmi les Kabyles de l'Algérie, de tribus blondes existant de temps immémorial et se rattachant manifestement à la souche indo-européenne, tribus dans lesquelles on avait d'abord cru devoir chercher des descendants des Vandales.

Les mélanges des envahisseurs aryens avec les anciennes populations de la côte, issues de Phut, avait donné naissance aux Maures ou Maurusiens, dont on prétendait que le nom primitif avait été Mèdes, ce qui est peut-être une altération de leur nom national *Amazigh*. Celui des mêmes envahisseurs avec les Gétules au delà de l'Atlas avait produit les Numides. Les Maures ou Mauritaniens, au témoignage de Strabon, portaient une tunique flottante et un manteau de peau de mouton ; leurs armes étaient un bouclier rond en cuir et une courte lance. Ils prenaient un soin particulier de leurs ongles, de leurs dents, de leur barbe. « Ils évitent de se toucher, dit Strabon, lorsqu'ils s'abordent, de peur de déranger l'élégant édifice de leur coiffure. » Les Maures étaient sédentaires et agriculteurs ; les Numides, comme leur appellation même, d'origine grecque, l'indique, menaient la vie nomade. Ils étaient donc les uns envers les autres dans le même rapport que les deux éléments entre lesquels se divise encore aujourd'hui la population de l'Algérie et du Maroc : d'un côté les Maures des villes et les Berbères, Kabyles ou Schilahs, qui mènent dans les montagnes la vie de cultivateurs sédentaires ; de l'autre les tribus arabes qui errent dans les plaines en nomades pasteurs.

D'ailleurs, les mœurs des diverses nations africaines que nous venons de passer rapidement en revue avaient été principalement déterminées par la nature des territoires où elle avaient fixé leur résidence. Le nord de l'Afrique présente, en effet, deux aspects bien différents. Comme Hérodote le remarque avec sa netteté habituelle, des Colonnes d'Hercule à la petite Syrte, le littoral hérissé de montagnes s'avance dans la mer et porte de fertiles vallées où purent s'établir des peuplades agricoles. De la petite Syrte à la Cyrénaïque, le continent se creuse au contraire ; le désert avec toute son aridité vient mourir à la mer même. Il ne peut y avoir là que des nomades. La Cyrénaïque, haut promontoire bien arrosé qui pénètre à 200 kilomètres dans la mer, en face de la Grèce, reproduit la nature et les avantages de la région de l'Atlas. Elle devait être et elle fut une station commode, une terre riche, civilisée et couverte de villes. De la Cyrénaïque à l'Égypte, le désert et les

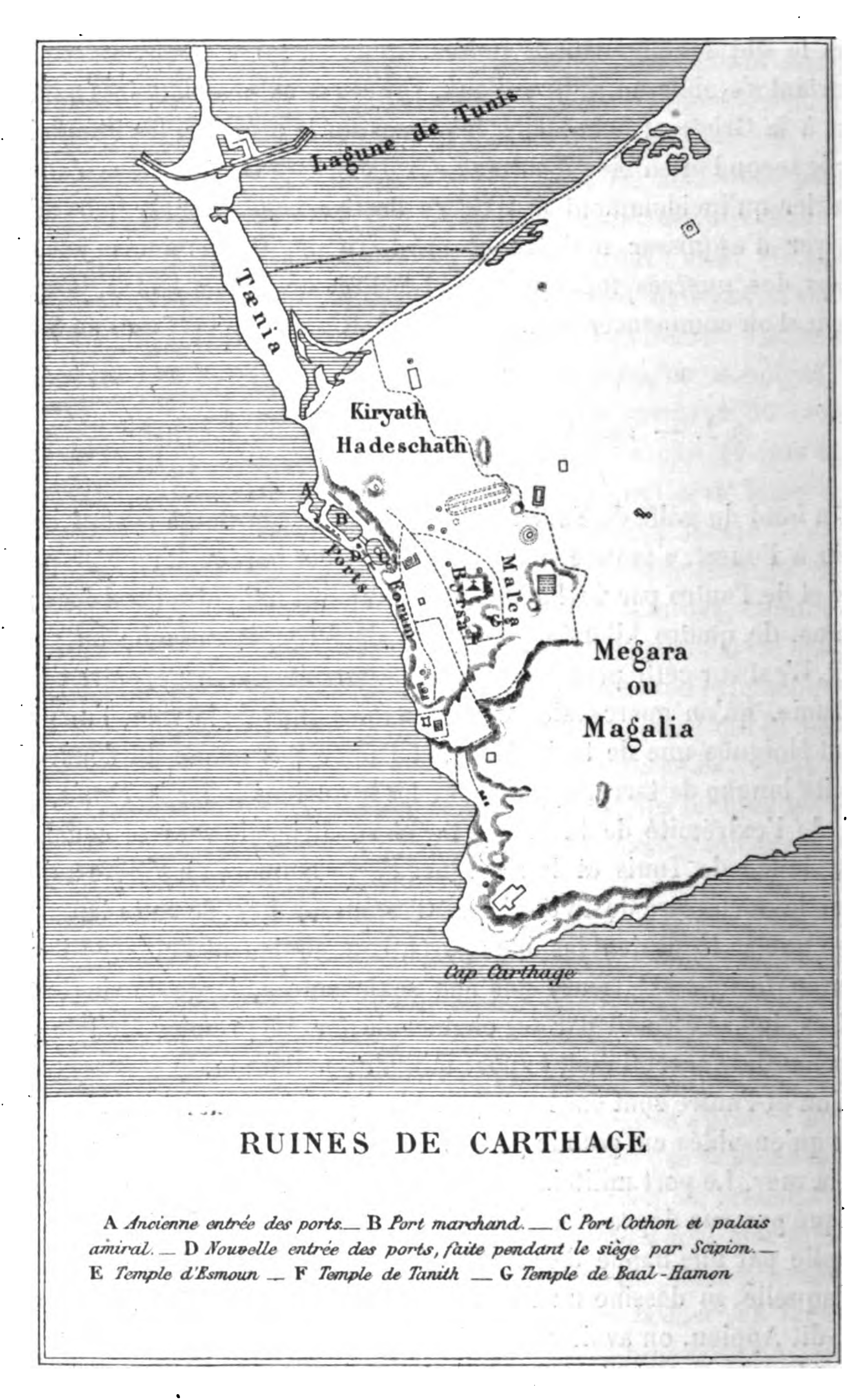
nomades reparaissent. Les Libyens chamites et japhétites couvrirent donc toute cette côte, ici nomades, là sédentaires, tenant refoulées vers le sud les populations noires. Deux peuples étrangers vinrent pourtant s'établir au milieu d'eux, sur ces deux promontoires qui font face à la Grèce et à la Sicile, les Grecs sur le premier, les Phéniciens sur le second et en bien d'autres lieux encore de la côte. Nous n'aurons à parler qu'incidemment des Grecs de Cyrénaïque, mais nous allons essayer d'esquisser maintenant l'histoire des Carthaginois jusqu'au temps des guerres médiques, c'est-à-dire, en même temps, jusqu'au moment où commencèrent les grandes luttes contre les Grecs en Sicile.

§ 2. — FONDATION ET TOPOGRAPHIE DE CARTHAGE

Au fond du golfe de Tunis, qu'enferment le cap Bon à l'est et le cap Zizib à l'ouest, s'avance une presqu'île jadis bordée d'un côté par la mer et de l'autre par le lac de Tunis, aujourd'hui entre deux lacs ; un isthme, de quatre kilomètres environ de large, la rattache au continent. C'est sur cette presqu'île que fut construite Carthage, entre Utique et Tunis, qu'on apercevait toutes deux des murs de la ville, l'une n'en étant éloignée que de trois lieues, et l'autre pas même de deux. Une étroite langue de terre, appelée par les historiens latins la *Tænia*, partait de l'extrémité de la presqu'île et se dirigeait vers le couchant, entre le lac de Tunis et la mer, jusqu'à la coupure où s'élève aujourd'hui la forteresse de la Goulette. C'est au nord-est de cette langue de terre que se trouvaient les deux ports, communiquant l'un avec l'autre et avec la mer extérieure par une seule entrée, large de vingt et un mètres, qui se fermait par des chaînes de fer. Le premier était le port marchand, le second était le port militaire ou Cothon.

L'un et l'autre sont encore aujourd'hui parfaitement reconnaissables, bien qu'ensablés en grande partie. Le port marchand a seul une issue sur la mer. Le port militaire ou Cothon, le plus rapproché de Byrsa, est indiqué par une dépression circulaire de 1,200 mètres de circonférence, remplie par une nappe d'eau croupissante et peu profonde, au centre de laquelle se dessine un îlot de 130 mètres de diamètre. « Dans cet îlot, dit Appien, on avait construit pour l'amiral un pavillon d'où partaient les signaux de la trompette, les ordres transmis par le héraut et d'où l'amiral exerçait sa surveillance. » Le port marchand décrit un

rectangle très allongé de quinze hectares de superficie. Cette exiguïté

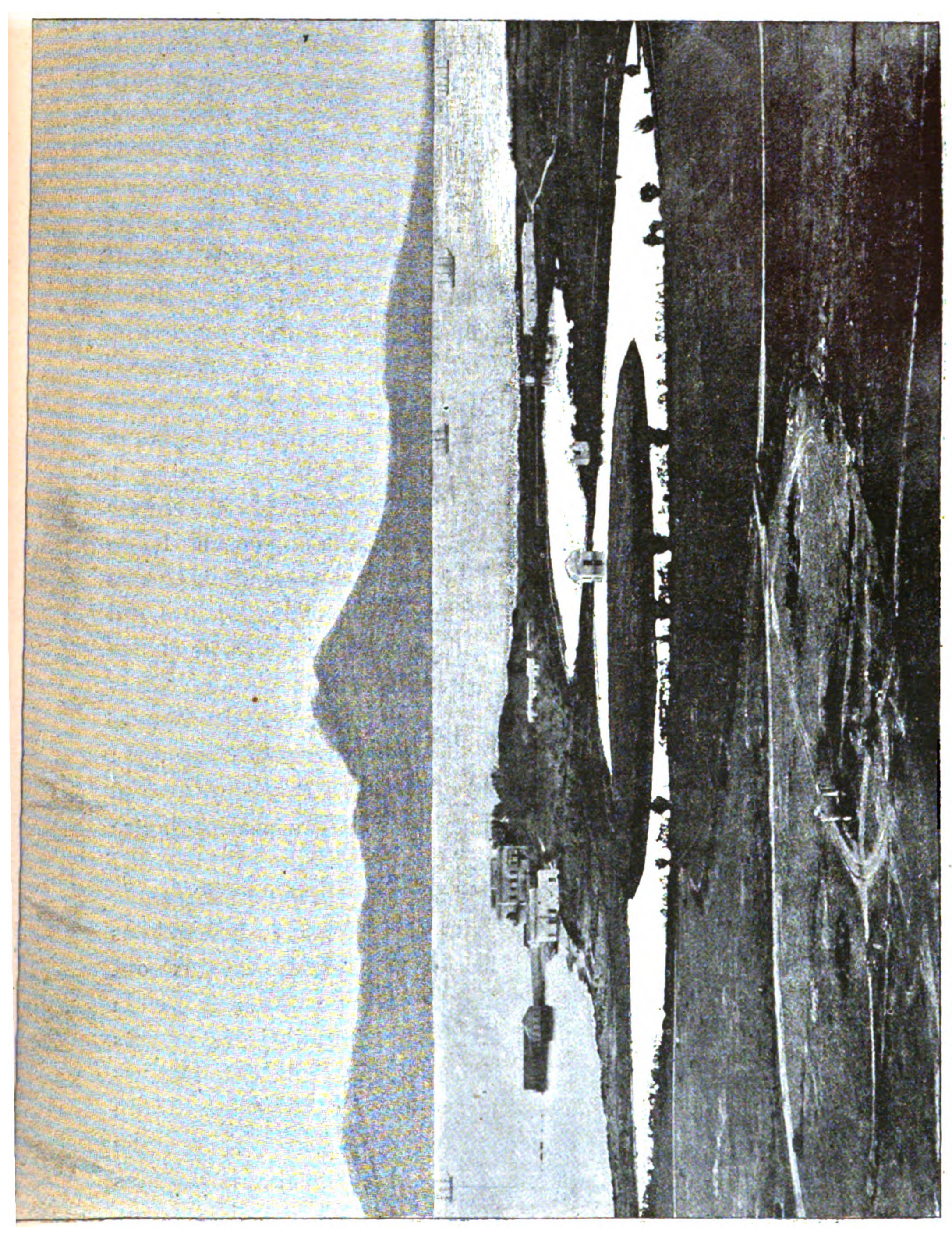


RUINES DE CARTHAGE

A *Ancienne entrée des ports.* — B *Port marchand.* — C *Port Cothon et palais amiral.* — D *Nouvelle entrée des ports, faite pendant le siège par Scipion.* — E *Temple d'Esmoun* — F *Temple de Tanith* — G *Temple de Baal-Hamon*

extraordinaire étonne tous les voyageurs. Dans leur état primitif, les

bassins qui contenaient les flottes puniques devaient être bien autrement étendus.



Vue actuelle du golfe et des ports de Carthage[1].

[1] D'après une photographie.

A une distance de 600 mètres des ports, dans la portion la plus élevée de la presqu'île, là où mourut plus tard saint Louis et où a été construite en son honneur la chapelle du couvent de Saint-Louis, en 1840, était la citadelle de Byrsa. La ville de Carthage proprement dite l'environnait et était protégée tant par cette forteresse que par une enceinte qui suffit longtemps à couvrir l'agglomération des habitants. Mais plus tard, avec le progrès des richesses et de la puissance de la cité punique, l'espace enfermé dans cette enceinte ne fut plus suffisant. Alors une ville nouvelle, un immense faubourg dont les habitations étaient entremêlées de jardins, se forma en dehors et couvrit presque toute l'étendue de la presqu'île. Les écrivains grecs et latins désignent ce faubourg par le nom de Mégara ou Magalia; peut-être faut-il en restituer la forme originale en *Makhanath*, « le camp, les cabanes », nom que l'on trouve inscrit sur quelques monnaies carthaginoises. Un triple rempart fermant l'isthme protégeait ce quartier contre une attaque par terre.

Appien nous apprend que Carthage était défendue du côté de la mer par une simple muraille, mais du côté du continent par une triple enceinte, chacune de ces murailles ayant trente coudées de haut sous les créneaux, c'est-à-dire 13 mètres 86. A l'intérieur de ces murs, qui étaient épais de trente pieds (9 m. 24), il y avait deux étages de chambres; l'étage inférieur formait des écuries pour trois cents éléphants; à l'étage supérieur, de plain-pied avec un ressaut de terrain, étaient logés quatre mille chevaux avec les magasins de vivres et de fourrage; il y avait aussi des casernes pour 24,000 soldats. Les tours, qui faisaient saillie de distance en distance sur la circonvallation, avaient quatre étages et étaient séparées par un intervalle de deux plèthres (61 m. 66)[1].

Aujourd'hui l'emplacement de Carthage est parsemé de maisons de campagne où les riches bourgeois de Tunis viennent, pendant les grandes chaleurs de l'été, humer la brise de la mer; les coteaux sont couverts de vignobles, de champs d'orge, de haies de cactus, et la charrue passe sur les ruines du palais de Didon et d'Annibal; des villages arabes, Sidi-bou-Saïd, La Marsa, La Malga, Douar-Chott, ont été construits avec les pierres arrachées aux pans de murs encore debout; un chemin de fer coupe en deux tronçons l'amphithéâtre de Carthage; çà et là dans la plaine, des décombres de pierrailles et d'imposantes

[1] Voyez Ch. Tissot, *op. cit.*, t. I, p. 570 et suiv.



Vue de Byrsa [1].

1 D'après E. de Sainte-Marie, *Mission à Carthage*, p. 139.

masses de blocage de l'époque byzantine ; seuls, la vaste nécropole située sur les hauteurs du Djebel Khaoui, les immenses citernes voûtées de La Malga et de Bordj-Djedid, où les touristes se promènent en voiture, et l'aqueduc gigantesque d'Hadrien qui allait chercher à plusieurs lieues les eaux de la source du Zaghouan pour les amener dans la ville, parlent avec éloquence aux regards du voyageur étonné qu'il reste si peu de chose d'une ville si grande et qui joua un rôle capital sur la scène du monde. On vous montre encore sur la colline de Byrsa quelques vestiges douteux du temple d'Eschmun ou d'Esculape et du palais proconsulaire romain déterré par Beulé ; sur la colline voisine, on place avec hésitation le temple de Tanith ou Juno Cœlestis ; ce sont encore, ailleurs, des vestiges de l'enceinte extérieure et le soubassement des énormes murailles de Byrsa. Mais ces substructions, qu'on voudrait pouvoir faire remonter avec certitude à l'époque punique, ne présentent qu'un fort médiocre intérêt historique : le musée carthaginois du couvent de Saint-Louis, lui-même, créé par S. E. le cardinal Lavigerie, en dehors des stèles votives à Tanith et à Baal-Hamon, ne renferme guère que des monuments romains, chrétiens ou byzantins.

Dès la période de la grande prospérité sidonienne, vers le XVI[e] siècle avant l'ère chrétienne, une ville, Cambé, avait été fondée par les Phéniciens sur le site où fut plus tard Carthage ; ce fut, avec Hippone, leur plus ancienne colonie sur la côte septentrionale de l'Afrique. Mais cet établissement ne fut pas appelé d'abord à une brillante fortune. Sa prospérité, sa population furent absorbées par Utique, bâtie par les Tyriens en 1158. Le site de Cambé demeura désert, tandis que Tyr couvrait de colonies toute la côte voisine. Ce fut seulement en 872 qu'on y vit arriver la princesse Élissar, à la tête de l'émigration du parti aristocratique tyrien, qui fuyait la prépondérance du parti démocratique et la tyrannie du roi Pilmélioun. Les fugitifs s'arrêtèrent en cet endroit, dont la situation éminemment favorable semblait appeler la fondation d'une grande ville. Ils résolurent d'y fixer leurs demeures et se mirent à y construire une cité fortifiée, qu'ils appelèrent Karth-Hadeschath, « la ville neuve », origine du nom de Carthage.

Ces faits que nous avons longuement racontés dans le chapitre précédent, et qui ne sont légendaires qu'à demi, étaient nécessaires à rappeler ici, d'autant plus que les circonstances de la fondation de Carthage eurent une grande influence sur toute son histoire. L'origine aristocratique de ses premiers habitants explique l'esprit de sa constitution po-

litique et sociale. Le développement que sa puissance prit de très bonne heure, et qui en fait une exception parmi les cités fondées par les Phéniciens, tient à deux causes : c'est d'abord que, formée par l'émigration d'une partie notable des habitants de Tyr, elle se trouva dès le début plus considérable et plus peuplée que ne l'étaient d'ordinaire les villes du même genre ; puis c'est qu'elle s'était bâtie dans une contrée où s'élevaient déjà d'autre villes chananéennes en grand nombre, qui lui fournirent un concours fraternel et dont elle devint rapidement la tête, étant la plus vaste et la plus riche. En effet, favorisée par son heureuse position maritime, la ville de Didon devait naturellement primer au milieu de toutes ces colonies d'un même peuple, et la force des choses en dut faire un centre politique en même temps qu'un centre de commerce, parmi tous ces comptoirs, indépendants sans doute les uns des autres, mais réunis en confédération nécessaire sous l'empire d'un intérêt commun de monopole et de défense.

Il importe d'ajouter ici que, s'il paraît certain que la fondation de Carthage se place dans la seconde moitié du ixe siècle avant notre ère, il n'en est pas moins vrai que l'histoire extérieure de la grande ville punique ne saurait remonter plus haut que le vie siècle, époque où elle se décide à lancer ses vaisseaux sur la scène méditerranéenne et à lutter contre les colonies grecques. Le silence qui plane sur les trois premiers siècles de ses annales, devrait même, suivant le dernier historien de Carthage, M. Meltzer, porter à douter de son existence à une date aussi reculée : « Tout ce qu'on peut dire avec certitude en ce qui concerne Carthage, prétend-il, c'est qu'elle a été fondée par les Tyriens, dans des circonstances d'ailleurs absolument inconnues, avant l'époque où l'élément grec commença à pénétrer dans la Méditerranée occidentale, et qu'à cette même époque, elle était déjà assez puissante pour prendre l'hégémonie de toutes les colonies phéniciennes de l'Ouest[1] ». Il faut pourtant reconnaître que lorsque Carthage commence à lutter contre les Grecs, elle était depuis longtemps la souveraine et l'arbitre de tous les établissements phéniciens de la côte d'Afrique.

[1] Meltzer, *Geschichte der Karthager*, t. I. p. 141 ; cf. Ch. Tissot, *op. cit.*, p. 527.

§ 3. — PREMIERS DÉVELOPPEMENTS TERRITORIAUX DE CARTHAGE (IXe-VIIe siècles).

Comme la plupart de nos comptoirs modernes, les villes phéniciennes de la côte d'Afrique étaient des postes isolés sur une plage étrangère, n'ayant dans leur dépendance qu'un petit territoire à l'entour de leurs murailles. Nous savons d'une manière positive qu'en fondant Carthage, Élissar,— surnommée Didon, comme nous l'avons dit plus haut,—avait dû acheter du monarque indigène du pays, Iapon, roi des Libyens[1], sans doute des Zavèces qui laissèrent à la contrée son nom de Zeugitane, l'emplacement sur lequel ses compagnons s'étaient établis, tout comme nous achetons, des peuples nègres chez lesquels nous portons notre commerce, l'emplacement où nous voulons élever nos factoreries. Le prix de cette cession était une redevance annuelle, semblable à celles que nous payons en pareil cas sous le nom de *coutumes*.

Justin prétend que ces *coutumes* furent payées jusqu'au temps de Darius, fils d'Hystaspe ; mais une telle assertion ne mérite aucune créance et elle est contredite par les faits les plus nombreux et les plus positifs. Il est certain que, dès que les Carthaginois sentirent leurs forces grandir, ils changèrent de politique à l'égard des indigènes de la contrée voisine, et que l'humble attitude de leurs débuts ne fut pas longtemps maintenue. Cette conduite les ayant brouillés avec les tribus libyennes qui les touchaient, ils furent amenés à soutenir une longue série de guerres, d'où ils sortirent vainqueurs, il est vrai, mais qui les chargèrent de sujets avides de saisir la première occasion favorable pour secouer le joug. En deux cent cinquante ans, du milieu du IXe siècle à la fin du VIIe, ils conquirent pied à pied toute la région qui s'étend de la petite Syrte à la frontière de la Numidie, subjuguant les Libyens et refoulant les Numides. Ils trouvèrent dans cette conquête, comme dans toutes leurs guerres postérieures, des auxiliaires précieux et dévoués dans le peuple mixte des Libyphéniciens, qui occupait une notable partie de la Zeugitane et de la Byzacène, se targuait, lui aussi, de descendre de Chanaan, voyait donc des frères dans les colons tyriens, et

[1] Solin. 27, 9.

d'ailleurs acquérait la suprématie sur les indigènes de race pure, à mesure que s'étendait la domination carthaginoise.

Pour mieux tenir les peuples qu'elle conquérait ainsi sous sa dépe n dance, Carthage se servit du même moyen que Rome à l'égard des peuples italiques. Des colonies de ses citoyens et de Libyphéniciens, presque entièrement assimilés aux Carthaginois proprement dits, et auxquelles fut accordé le droit de *connubium*, étaient envoyées dans ce pays, y faisaient respecter son autorité, et occasionnaient en outre une alliance plus intime avec les indigènes. Aussi n'y eut-il pas dans l'antiquité un peuple qui entendît mieux le système colonial et qui l'exécutât sur une plus grande échelle que les Carthaginois.

Les colonies qu'ils fondèrent plus tard au dehors, établies dans un but commercial, étaient toutes, sans exception, situées sur la mer, tandis que leurs premières colonies de l'intérieur étaient destinées à l'agriculture. Le commerce du littoral était même si limité qu'il ne pouvait fournir à tous les besoins. Mais, comme l'exportation des Carthaginois se composait en partie de produits de leur pays, l'agriculture et le commerce se soutinrent mutuellement. La politique de cette république lui fit regarder l'établissement de ces colonies comme le moyen le plus sûr d'obtenir la faveur du peuple, en prévenant le trop grand accroissement de la population, et en améliorant, par la distribution des terres, le sort des citoyens mal partagés de la fortune. « C'est ainsi, nous dit Aristote, que l'Etat de Carthage sait se concilier l'amour du peuple. Sans cesse il envoie dans les contrées d'alentour des colons choisis parmi ses citoyens, à qui il assure une agréable aisance. Voilà ce qui caractérise un gouvernement doux et éclairé ; il vient au secours des indigents, en les habituant au travail. »

Tout le territoire de Carthage semble avoir été couvert de ces établissements ; mais le plus grand nombre étaient placés du côté de l'est, depuis le golfe et le canton urbain jusqu'à la petite Syrte.

On sent aisément que la métropole avait un grand intérêt à tenir ces villes dans une étroite dépendance. Le tribut qu'elles payaient formait la base de son trésor public; Leptis, par exemple, payait par jour un tribut d'un talent. C'est-avec leurs subsides qu'elle fit en grande partie les guerres auxquelles elle dut son agrandissement; leurs citoyens fournissaient les plus solides éléments de son armée. Elles paraissent d'ailleurs avoir été plutôt de grands bourgs que des villes proprement dites, car les Carthaginois n'avaient de places fortes que le long du

rivage. Ce fut sans doute la jalousie de la métropole qui leur interdit le droit d'élever des fortifications ; aussi devinrent-elles la proie certaine de chaque aventurier ou conquérant qui osait faire une invasion sur le territoire de Carthage.

Il faut bien se garder de confondre avec ces colonies de la république les villes du littoral, de fondation directement phénicienne. Sur celles-ci, leur sœur cadette n'exerçait pas une souveraineté entière, mais bien une simple hégémonie. Au lieu d'être des sujettes, elles étaient des alliées, réunies par un lien de confédération, où Carthage tenait la tête, exactement comme Tyr, d'où elle continuait à dépendre, la tenait parmi les cités de la Phénicie. Cet état de choses se continua jusque pendant le plus grand éclat de la puissance carthaginoise. Dans tous ses traités avec Rome, la république stipule toujours séparément pour les *villes tyriennes*, comme pour des alliés privilégiés. Quant à Utique, son antiquité lui valait une situation à part entre ces villes, et on la mettait honorifiquement presque sur le même rang que Carthage, bien que son importance politique fût complètement déchue.

« On se rend compte, dès lors, dit Tissot, de la faiblesse réelle de cet empire carthaginois, composé d'éléments si hétérogènes et si hostiles. Quelle que fût l'origine du lien qui les rattachait à la cité maîtresse, conquête, colonisation ou nécessité d'une défense commune, les villes confédérées se trouvaient de fait dans une situation inférieure, qui les indisposait contre Carthage. Lorsque nous voyons Utique, la cité phénicienne la mieux traitée, faire défection dans la guerre des Mercenaires, on s'explique sans peine le peu de résistance qu'opposaient les autres villes, chaque fois que l'ennemi envahissait le territoire punique. Quant aux Libyens, c'étaient autant d'auxiliaires acquis d'avance à toute invasion étrangère. Dur et étroit, ne poursuivant que des profits immédiats, ayant la passion du gain et nullement celle de la domination, le génie punique n'avait su ni soumettre l'Afrique, ni se l'assimiler. Semblable à un poulpe gigantesque, Carthage étendait ses bras démesurés sur toutes les côtes africaines : elle n'étreignait pas l'Afrique. Le jour où ses remparts furent forcés, il n'y eut même pas un spasme dans ces membres sans corps ; comme la pieuvre frappée à la tête, l'empire punique fut anéanti d'un seul coup. »

Le territoire continental soumis par Carthage, du IXe au VIIe siècle, se divisait en trois zones ou contrées, qui doivent correspondre à trois époques distinctes dans la conquête. La première était la Zeugitane ou

Afrique propre, appelée aussi par quelques écrivains grecs Carchédonie, qui s'étendait du nord au sud sur une longueur de 400 kilomètres et une largeur de 270. Elle comprenait, outre la capitale, un certain nombre de villes maritimes ou tyriennes, telles que Hippone-Zaryte, Utique, Tunis, Clypée et quelques autres. Dans l'intérieur des terres, les colonies les plus importantes étaient Vacca, Bulla, Sicca et Zama. Au sud venait la Byzacène, dont la côte était également couverte de villes florissantes, parmi lesquelles Adrumète, la petite Leptis, Thysdrus, Tacapé occupaient le premier rang. Entre la Zeugitane et la Byzacène, les colonies agricoles établies au milieu des campagnes montaient à plus de trois cents.

Enfin le canton situé autour de la petite Syrte reçut le nom d'*Emporia* ou entrepôts de commerce. Ses villes, comme l'indiquait le mot, étaient essentiellement commerçantes. « Cette contrée, dit Scylax, habitée par des Libyens, est la plus magnifique et la plus féconde ; elle abonde en troupeaux, et ses habitants sont les plus riches et les plus beaux de tous. »

C'est ainsi que les circonstances et la situation même où elle avait été fondée conduisirent Carthage à devenir, dès les débuts de son histoire, une puissance conquérante et à adopter une politique tout autre que celle des cités de la Phénicie. Celles-ci avaient été contraintes par leur position géographique à renoncer à toute idée de conquêtes et à se borner au commerce. Entourés d'empires puissants, les Phéniciens proprement dits ne purent même pas maintenir toujours leur propre indépendance, et ils trouvèrent leur avantage à s'en tenir au rôle de courtiers entre ces empires et les pays riverains de la Méditerranée. Il en fut autrement de Carthage. Située à l'extrémité d'un grand continent, dont les nomades belliqueux lui offraient de nombreuses armées, et entourée pour ainsi dire de pays privés de maîtres, le champ des conquêtes lui était ouvert, et son intérêt lui imposa bientôt la loi de le parcourir. Elle nous offre, dans l'histoire, le premier exemple d'un État commerçant, libre et puissant, qui établit sa grandeur par l'envahissement de positions placées hors de son territoire.

Dans ses conquêtes, elle suivit nécessairement une tout autre politique que les conquérants assyriens, babyloniens ou perses, qui ne subjuguaient et pillaient un peuple que par la raison qu'ils ne l'avaient pas encore assujetti. Sans doute, il serait hasardé de prétendre que les Carthaginois, dans leurs agrandissements, procédèrent toujours d'après



un système bien arrêté ; mais nous croyons cependant pouvoir affirmer, avec Heeren, que l'expérience les conduisit à certaines maximes dont ils ne dévièrent que pour des circonstances imprévues. Ceci était d'ailleurs conforme à l'esprit de la constitution aristocratique qui régnait chez eux, car dans une constitution semblable les maximes d'État passent d'une famille dominante à l'autre, et l'histoire nous en offre des exemples si frappants que nous ne saurions en douter.

Déjà la nature et l'étendue du territoire de Carthage sur le continent africain constatent suffisamment qu'il se joignait à son désir de s'agrandir une certaine modération, basée sur le principe de ne pas occuper plus de pays qu'elle n'en pourrait conserver. Quel autre État eut plus de moyens d'étendre sa puissance, et sut cependant mieux imposer un frein à son ambition? Carthage avait derrière elle l'Afrique immense, qui, n'offrant aucun autre empire, semblait, pour être asservie, n'attendre qu'un maître. Néanmoins son territoire y fut et demeura toujours d'une médiocre étendue. Il en fut de même pour l'Europe, jusqu'à la riche Espagne, que les Carthaginois ne tentèrent de conquérir dans son entier que très tard, et par suite des nécessités stratégiques de leur lutte avec les Romains. Lorque nous les verrons étendre leur nomination en dehors de l'Afrique, toute leur conduite nous prouvera qu'ils suivaient une tactique politique aussi simple que naturelle. Un peuple commerçant et navigateur doit arriver sans effort à reconnaître ce fait, qu'il ne peut y avoir pour lui de possessions plus sûres et plus avantageuses que celle des îles. Carthage connut de bonne heure cette politique, et restreignit, même à son époque la plus florissante, les possessions hors de son territoire naturel presque exclusivement à des îles. Là, il n'y avait point de rivalité importune à craindre, ou, si toutefois elle avait lieu, on devait en triompher plus facilement; là, l'industrie pouvait s'exercer presque inaperçue et sans courir de risques, dans un âge où l'on n'avait pas encore de grandes puissances maritimes pour rivales. Telles furent les maximes que les Carthaginois observèrent longtemps d'une manière invariable dans leurs conquêtes : la partie occidentale de la Méditerranée, remplie de grandes et de petites îles, leur ouvrit un champ en harmonie avec leur position et leurs ressources.

§ 4. — DIFFÉRENT AVEC LES CYRÉNÉENS. — COMMERCE AVEC L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

Après s'être progressivement rendus maîtres de tout le territoire favorable à l'agriculture qui les environnait, les Carthaginois furent naturellement conduits à essayer de s'emparer du pays qui borde les Syrtes, vaste région de 730 kilomètres de développement en longueur, sablonneuse et stérile, où l'agriculture n'est pas possible, où n'habitaient que des tribus nomades, les Lotophages et les Nasamons. La possession de ce pays avait pourtant une grande importance, car ces habitants étaient ceux dont les caravanes servaient de véhicules au riche commerce de l'intérieur de l'Afrique ; en devenant leur souveraine, Carthage se rendait maîtresse de tous les profits de ce commerce. Déjà, depuis longtemps, les Phéniciens avaient établi sur la côte inhospitalière des Syrtes deux villes, la grande Leptis, fille de Sidon, et Macar, appelée plus tard Œa, colonie de Tyr, qui avaient dû, l'une et l'autre, leur grande prospérité à cette circonstance qu'elles se trouvaient les seuls points d'embarquement des marchandises amenées, à travers le désert, du pays des nègres.

Mais en s'étendant vers cette direction, les Carthaginois se trouvèrent bientôt en contact et en lutte avec des rivaux auxquels ils ne s'étaient pas encore heurtés, les Grecs de Cyrène. Ce fut la première fois que la grande cité africaine se vit en présence de la race hellénique, avec laquelle la force des choses et l'antagonisme des intérêts devaient bientôt lui faire engager, dans toute la portion occidentale du bassin de la Méditerranée, un duel implacable qui dura plusieurs siècles, jusqu'au jour où Rome prit, avec l'ascendant de sa puissance militaire, la place des Grecs et finit par anéantir son altière rivale.

Les tentatives d'établissement de la race pélasgique et hellénique sur le littoral fortuné de la Cyrénaïque remontent à la plus haute antiquité. Il existe tout un cycle de traditions et de légendes qui montrent les habitants de la Grèce fréquentant cette contrée aux siècles héroïques et essayant d'y fonder des colonies. Les Argonautes y abordent et prédisent la splendeur future des cités grecques qui s'élèveront un jour dans la contrée. La nymphe Cyrène, amante d'Apollon et fille d'Hypsée, roi des Lapithes de la Thessalie, est transportée sur cette terre à

laquelle elle donne son nom et y met au jour Aristée, qui devient roi du pays. Des Locriens-Ozoles abordent à Cyrcinis et à Uzala ; quelques vaisseaux grecs, égarés dans le retour de Troie, déposent leurs équipages à Meschéla. Toutes ces traditions, qui avaient déjà cours en Grèce avant la fondation de Cyrène, ont beau être mêlées de fables religieuses, comme tous les souvenirs de l'Hellade primitive, il est impossible de ne pas admettre, avec le savant Mannert, qu'elles ont eu un fondement historique. Elles prennent surtout un caractère marqué de réalité, aujourd'hui que nous connaissons les antiques rapports de la Libye avec la Grèce et l'invasion des Achéens, des Laconiens et des Tyrrhéniens en Égypte par la frontière occidentale du Delta, à la suite du débarquement qui avait dû avoir la Cyrénaïque pour théâtre. Et nous ne saurions voir une coïncidence purement fortuite dans cette circonstance que les chronographes grecs placent les premiers essais d'établissement de leur race en Cyrénaïque à l'an 1333 avant J.-C., c'est-à-dire précisément à l'époque où la confédération libyo-pélasgique était le plus florissante, les navigations entre la Grèce et la côte d'Afrique le plus multipliées.

Quoi qu'il en soit, en 640, Aristote ou Aristée, fils de Polymneste et surnommé Battus, « le bègue[1] », descendant d'une des familles miniennes expulsées de Lemnos par les Doriens, partit de Théra pour le littoral africain, sur l'ordre de l'oracle de Delphes, à la tête d'une nombreuse colonie, dans laquelle étaient représentés les différents éléments qui composaient la population de l'île de Théra, Doriens originaires de Sparte, Cadméens émigrés de Thèbes, Minyens de Lemnos, enfin descendants hellénisés des antiques colons sidoniens. L'expédition vint d'abord débarquer à l'île de Platée, où on séjourna deux ans. N'y ayant pas prospéré, les colons se transportèrent à Aziris, où ils restèrent encore sept ans ; puis, changeant une dernière fois de lieu de résidence, ils vinrent, en 631, se fixer sur l'emplacement où ils bâtirent Cyrène, après l'avoir acheté des Libyens du voisinage. Conformément à la tradition des mœurs d'orient, ils se constituèrent en monarchie aristocratique, sous le gouvernement de Battus et de ses descendants.

[1] Les Grecs ont brodé toutes sortes de légendes sur l'origine de ce nom de Battus. N'aurait-il pas été adopté par le fils de Polymneste à la suite de son alliance avec les Libyens? Il est en effet curieux de voir le père du roi des Libyens qui envahit l'Égypte sous Mérenphtah s'appeler *Batta*.



La nouvelle colonie se développa d'abord lentement, mais le troisième monarque de la dynastie cyrénéenne, Battus II, surnommé « l'Heureux », étant monté sur le trône vers 580, s'appliqua au développement de la cité, encore trop faible pour tenir sérieusement tête aux peuplades indigènes. Il appela les Grecs au partage des terres fertiles qu'on pouvait enlever aux Libyens, et s'adressa, pour les déterminer, à la Pythie, dont les oracles se firent entendre aussitôt : « Ceux qui n'iront « dans la fertile Libye qu'après le partage des terres », disait le dieu, « auront plus tard sujet de s'en repentir. » Ainsi excités, une foule de Grecs du Péloponèse, de la Crète et des îles de la mer Egée vinrent grossir la population de Cyrène, et de nouvelles villes helléniques s'élevèrent comme par enchantement sur tout le littoral voisin, Apollonia, Barcé, Tauchira et la cité des Evespérites. La colonie s'étendit ainsi aux dépens des Libyens nomades, hors d'état désormais de lui résister. Mais ces anciens maîtres du sol ne se laissèrent pas dépouiller sans murmures ; ils étaient faibles, il est vrai, mais ils pouvaient appeler à leur aide un protecteur puissant. C'est ce qu'ils firent. Adrican, leur chef, implora le secours du pharaon égyptien Ouahprahet (Apriès), qui envoya contre les Cyrénéens des forces considérables. Les deux armées se rencontrèrent dans la belle contrée d'Irasa, près de la fontaine de Thesté ; les Égyptiens furent battus et presque entièrement détruits (570), désastre qui amena la révolution par laquelle Ouahprahet fut renversé du trône. Cette victoire assura la domination des Cyrénéens sur le territoire qu'ils avaient envahi et sur les tribus libyennes d'alentour ; elle leur valut aussi le respect de l'Égypte, dont le nouveau souverain, Ahmès, rechercha leur amitié et épousa Laodice, fille de Battus.

Ce fut à la suite de la victoire d'Irasa que les Cyrénéens, continuant à étendre leur autorité sur les peuplades libyennes, se trouvèrent amenés à un conflit avec les Carthaginois, qui s'étendaient aussi sur les mêmes populations, mais en sens contraire. « Entre les deux États, dit Salluste, se trouvait une plaine sablonneuse toute unie, où il n'y avait ni fleuve, ni montagne qui pût servir à marquer les limites, ce qui occasionna entre eux une guerre longue et sanglante. Les armées des deux nations, tour à tour battues et mises en fuite sur terre et sur mer, s'étaient réciproquement affaiblies. Dans cet état de choses, ces peuples craignirent de voir bientôt un ennemi commun attaquer tout ensemble les vainqueurs et les vaincus, également épuisés. Ils convinrent d'une

trêve, et réglèrent entre eux que de chaque ville on ferait partir deux députés, que le lieu où ils se rencontreraient serait la borne respective des deux États.

« Carthage choisit deux frères nommés Philènes. Ceux-ci firent la plus grande diligence. Les députés de Cyrène allèrent plus lentement, soit que ce fût leur faute, soit qu'ils eussent été contrariés par le temps; car il s'élève souvent dans ces déserts, comme en pleine mer, des tempêtes qui arrêtent les voyageurs : lorsque le vent vient à souffler sur cette vaste surface toute nue, qui ne lui présente aucun obstacle, il y élève des tourbillons de sable, qui, emporté avec violence, entre dans la bouche et dans les yeux, et empêche les voyageurs de marcher. Les Cyrénéens se voyant un peu en arrière, et craignant d'être punis à leur retour du tort que leur retard aurait causé à leur pays, accusèrent les Carthaginois d'être partis avant le temps et firent naître mille difficultés. Ils se montraient décidés à tout plutôt que de consentir à un partage aussi inégal. Les Carthaginois leur offrant un nouvel arrangement, égal pour les deux partis, les Cyrénéens leur donnèrent l'option, ou d'être enterrés vifs dans le lieu dont ils voulaient faire la limite de Carthage, ou de les laisser, aux mêmes conditions, aller jusqu'où ils voudraient. Les Philènes acceptèrent la proposition, heureux de faire à leur patrie le sacrifice de leurs personnes et de leurs vies : ils furent enterrés tout vivants. »

Ce récit a tous les caractères d'une légende composée après coup par l'imagination populaire. Mais le fait certain, c'est qu'à la suite d'une guerre les limites des deux territoires de Carthage et de Cyrène furent fixées au fond de la grande Syrte, et que là s'élevaient deux autels, appelés par tous les écrivains grecs *autels des Philènes*, où les Carthaginois rendaient un culte à deux personnages héroïques ou divins, dont le nom punique était ainsi traduit en grec.

Le résultat définitif du conflit entre Carthage et Cyrène fut donc de laisser la fille de Tyr en possession de tout le pays des Syrtes, souveraine des Nasamons et des Lotophages, et par conséquent maîtresse du commerce des caravanes avec l'intérieur de l'Afrique. Ce commerce, dont les Lotophages et les Nasamons étaient les intermédiaires, avait principalement pour objet d'amener à la côte des esclaves noirs, de la poudre d'or, des dents d'éléphant et des pierres précieuses échangées par les populations de l'intérieur sur les marchés du pays des Garamantes et du pays des Atlantes, le Fezzân actuel, et Bilma, contre des

produits manufacturés, des dattes et du sel. Il devint une des principales sources de richesse de Carthage.

La jalousie ombrageuse des Carthaginois, qui s'étudiaient à cacher soigneusement aux étrangers leurs routes de commerce de peur d'y voir naître la concurrence, a eu pour résultat de nous priver de tous renseignements sur la manière dont se faisait ce commerce et sur le point précis où s'arrêtaient les caravanes des Nasamons et des Lotophages, auxquelles se joignaient souvent des marchands de Carthage même. Il est cependant probable qu'après avoir commencé par aller seulement jusqu'au Fezzân et à Bilma, ils essayèrent de pousser plus loin par eux-mêmes, de se passer d'intermédiaires, et d'atteindre jusqu'aux contrées fertiles de l'Afrique centrale. Hérodote a recueilli des renseignements sur une tentative de ce genre, qui, antérieurement aux guerres médiques, avait conduit des explorateurs de la nation des Nasamons jusqu'au Niger et aux contrées marécageuses qui avoisinent le lac Tchad.

« Quelques hommes de leur pays, raconte-t-il, eurent des enfants d'un caractère naturellement hardi : parvenus à l'âge viril, ces jeunes gens avaient imaginé, après plusieurs entreprises courageuses, de désigner par le sort cinq d'entre eux qui visiteraient les déserts de la Libye, et chercheraient à étendre la connaissance qu'on en avait. Il faut savoir, pour l'intelligence de ceci, que toute la partie de la Libye qui s'étend le long de la mer, à commencer du point où finit l'Égypte jusqu'au cap Soloïs où se termine la Libye, est habitée par les Libyens qui forment diverses nations, à l'exception de ce que les Grecs et les Phéniciens en occupent ; mais que toute la partie qui s'éloigne de la mer et des peuples qui vivent sur les côtes, c'est-à-dire la haute Libye, n'est habitée que par des bêtes féroces, et qu'au delà de cette contrée sauvage, on ne trouve qu'un désert de sable dépourvu d'eau. Ceux entre les jeunes que le sort avait désignés, munis de vivres et d'eau, traversèrent d'abord le pays habité, ensuite la contrée sauvage, et entrèrent enfin dans le désert, où ils firent route en se dirigeant vers le couchant. Après avoir marché plusieurs jours dans des sables profonds, ils aperçurent des arbres qui s'élevaient au milieu d'un champ ; ils s'en approchèrent et cueillirent des fruits que portaient ces arbres. A peine avaient-ils commencé à en goûter qu'ils furent surpris par un grand nombre de nègres d'une stature fort inférieure à la taille moyenne, qui les saisirent et les emmenèrent avec eux. Ces hommes parlaient une langue inconnue aux Nasamons. Ils conduisirent les jeunes gens à travers un pays coupé de grands

marécages, dans une ville dont tous les habitants étaient noirs et de la même stature que leurs conducteurs. Auprès de cette ville coulait un grand fleuve, dont le cours était du couchant à l'orient, et l'on y trouvait des crocodiles. »

Cette grande ville de noirs, voisine du Niger, ne peut pas être, comme on l'a cru, la fameuse Tombouctou, si florissante au moyen âge, centre alors de tout le commerce du Soudan occidental, aujourd'hui en partie déchue de son ancienne splendeur. Tombouctou n'a été fondée en effet, comme le savant voyageur Barth l'a établi, que plusieurs siècles après l'ère chrétienne. Mais la ville dont parle le père de l'histoire devait être située environ dans la même région. Peut-être n'a-t-elle pas laissé de vestiges, car la plupart de ces villes de l'intérieur de l'Afrique, formées d'une agglomération de cabanes en terre, disparaissent de la surface du sol dès qu'une conquête ou un autre événement du même genre les fait abandonner de leurs habitants. En tous cas, le voyage des Nasamons, qu'Hérodote n'a connu que par les ouï-dire des Cyrénéens, porte dans son récit même, suivant la judicieuse remarque de Heeren, les caractères manifestes d'une exploration entreprise pour ouvrir une route commerciale. Il est bien peu probable que cet exemple n'ait pas été suivi par d'autres et que les caravanes n'aient pas profité des connaissances acquises par les hardis voyageurs. Aujourd'hui même, une grande partie du commerce du Soudan aboutit à Tripoli de Barbarie, dans l'ancienne Cyrénaïque.

§ 5. — CARTHAGE HÉRITIÈRE DES COLONIES DE TYR EN OCCIDENT

Jusqu'alors Carthage avait dirigé presque exclusivement ses efforts vers l'établissement d'un empire territorial en Afrique. Elle laissait la domination des mers à sa métropole, à laquelle elle était encore rattachée par les liens de sujétion que marquait l'envoi de l'ambassade annuelle au temple de Melqarth. Sans doute ses habitants, d'origine phénicienne, n'avaient pas oublié les instincts, les aptitudes spéciales de leur race. Ils avaient leurs vaisseaux, et les villes tyriennes confédérées avec eux en possédaient également ; ils faisaient déjà le commerce maritime. Mais ils n'avaient pas encore songé à s'emparer de la thalassocratie pour leur propre compte, à posséder des colonies au dehors. Leur commerce se confondait dans l'immense mouvement du commerce

de Tyr, dont le siège de la ville par Sargon et sa prise par Sennachérib n'avaient pas abattu la prospérité. C'était toujours Tyr qui possédait les colonies de Sicile, de Sardaigne, d'Espagne, qui tenait dans ses mains le riche négoce de l'occident de la Méditerranée et le monopole des navigations plus lointaines vers les Sorlingues et les Iles Britanniques. La ruine de Tyr par Nabuchodonosor, en 574, vint changer cet état des choses ; ouvrant une carrière nouvelle à l'activité des Carthaginois, elle fut le point de départ véritable de la prodigieuse prospérité de la république phénicienne d'Afrique.

Les Carthaginois virent arriver alors dans leur ville de nombreux essaims de fugitifs, qui en grossirent la population et fortifièrent surtout l'élément maritime. Dans le premier moment de stupeur, Carthage et les colonies d'Espagne, nous l'avons déjà raconté, reconnurent la suzeraineté du conquérant qui venait de subjuguer leur métropole et lui payèrent un tribut. Mais cette soumission ne fut que nominale et bientôt il n'en fut plus question.

Cependant la cité de Melqarth avait été réduite à un état d'abaissement tel qu'elle ne pouvait plus soutenir ses anciennes colonies. Abandonnées à elles-mêmes, celles-ci étaient trop faibles pour se défendre avantageusement et sauvegarder leur propre existence. Les populations indigènes au milieu desquelles elles se trouvaient jetées s'en aperçurent rapidement, et bientôt la situation des divers établissements phéniciens dans la Méditerranée occidentale devint on ne saurait plus critique. Les Turditains de la Bétique se soulevèrent en masse, égorgèrent les colons phéniciens ou libyphéniciens répandus dans leurs campagnes, et vinrent assiéger les villes du littoral. Les Grecs de Sicile menaçèrent Motya, Solonte et Panorme, seules villes demeurées au pouvoir des Chananéens dans la contrée. Dans leur détresse, toutes ces cités, jadis fondées par Tyr, tournèrent leurs regards vers Carthage, devenue la nouvelle Tyr depuis la ruine de la métropole, la seule ville d'origine phénicienne désormais assez puissante pour les protéger, et implorèrent son secours, en offrant de se donner à elle. C'est ainsi que Carthage fut amenée par la force des choses à devenir une puissance maritime de premier ordre et à hériter de l'immense développement colonial de Tyr, ainsi que du monopole du négoce dans toute la partie ouest de la Méditerranée. Carthage vengera Tyr, sa mère, des humiliations que lui ont infligées les Grecs.

L'empire continental que les Carthaginois avaient su se créer en

Afrique leur fournissait les moyens de lever et de nourrir de grandes armées, recrutées parmi les Libyens et les Libyphéniciens. Il leur était facile d'équiper dans leur propre port, et avec le concours des autres villes tyriennes du littoral africain, une flotte nombreuse. Aussi purent-ils, en peu de temps, fournir une protection efficace aux établissements de la Sicile, de Gaulos et de Malte, de Cossura, de Caralis et de Nora, dans la Sardaigne, d'Ebusus, dans les Baléares, qui passèrent en leur possession et devinrent les bases de leur nouvelle puissance. Une grande expédition fut dirigée sur l'Espagne ; elle dégagea les villes du littoral et reconquit la vallée du Bétis, ainsi que les districts miniers dont la possession était d'une importance si capitale. Un très grand nombre de Libyphéniciens furent portés dans le pays et établis dans les campagnes, à titre de colons, pour tenir en bride les habitants indigènes ; sur la côte des Bastules particulièrement, ils furent si nombreux, que leur mélange avec l'ancienne population du pays donna naissance à une race nouvelle, celle des Bastulophéniciens. On le voit, le système de gouvernement et de colonisation qui avait été mis en œuvre dans la Zeugitane et dans la Byzacène, fut également appliqué à la Bétique.

Pour assurer leurs communications stratégiques et commerciales avec l'Espagne, par terre aussi bien que par mer, parant ainsi à toute éventualité possible, les Carthaginois s'occupèrent de fortifier soigneusement les villes appelées des Grecs Métagonites, qui formaient une chaîne non interrompue le long de la côte de la Numidie et de la Mauritanie jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Les principales de ces villes étaient Collops, Pithécusa, Iol, appelée plus tard Césarée (Cherchel) et Siga. Elles paraissent avoir été fondées originairement par les Tyriens, pour fournir des points de relâche à leurs vaisseaux lorsqu'ils se rendaient à Gadès, et les princes indigènes les avaient laissé établir sans obstacle, car, n'ayant point de marine, ils n'attachaient aucune importance à la possession de la zône littorale, mais seulement aux fertiles campagnes de l'intérieur. Carthage s'allia, du reste, intimement avec les Numides pour obtenir d'eux qu'ils respectassent les villes Métagonites, auxquelles elle attachait le plus grand prix au point de vue stratégique, et afin de pouvoir tirer de leurs tribus guerrières des corps de soldats mercenaires pour ses armées.

§ 6. — GUERRES AVEC LES GRECS DE SICILE ET LES PHOCÉENS

Il est impossible à un peuple d'entrer à moitié dans la voie des conquêtes. Quelque modération qu'il ait d'abord voulu y apporter, il est bientôt entraîné, du moment qu'il a mis le pied sur cette voie fatale, à y aller bien plus loin qu'il ne prévoyait d'abord. Les conquêtes appellent les conquêtes, et jusqu'au jour où leur excès même finit par amener la catastrophe, il faut toujours en accumuler de nouvelles, car on ne parvient à maintenir celles qu'on a déjà qu'en en faisant d'autres.

Les Carthaginois ne tardèrent pas à éprouver l'effet de cette inévitable loi de l'histoire. Du jour où ils se résolurent à accepter l'héritage colonial de Tyr et à devenir une puissance dominante sur la mer, ils se virent condamnés à des conquêtes constantes et à des guerres qui ne cessèrent plus jusqu'à la fin de leur histoire. Les Tyriens avaient pu exercer paisiblement le monopole du commerce et de la navigation dans l'occident de la Méditerranée pendant plusieurs siècles, parce que les populations riveraines étaient encore barbares et que nuls rivaux ne s'étaient jusqu'alors montrés dans cette mer pour leur faire concurrence. Mais les conditions n'étaient plus les mêmes pour les Carthaginois. Les Grecs, qui avaient supplanté déjà les Phéniciens dans la domination politique et dans le commerce maritime de la partie orientale de la Méditerranée, commençaient à déborder dans sa partie occidentale. Maîtres de l'Italie méridionale et de la plus grande partie de la Sicile, ils dirigeaient désormais leurs navires vers l'ouest pour y fonder des colonies et y étendre leur commerce. Dès l'année 640, Coléus de Samos avait révélé à la Grèce les richesses de la Bétique, longtemps cachées par la politique jalouse des Tyriens. En 600, les Phocéens avaient fondé Marseille. Le mouvement de la colonisation hellénique commençait à se porter vers l'Espagne et la Gaule.

Si ce mouvement se développait et parvenait à réussir, c'en était fait de la puissance maritime et coloniale que Carthage avait entrepris de fonder. La grande république phénicienne de la côte d'Afrique ne pouvait permettre les progrès d'une semblable concurrence, dans la mer qu'elle avait résolu de faire sienne et où elle transportait



toute son activité. Il lui fallait à tout prix parvenir à exclure les Grecs de l'occident de la Méditerranée. Aussi, dès lors, commença, sur terre et sur mer, ce grand duel des deux civilisations hellénique et carthaginoise, qui dura plusieurs siècles et dont les guerres puniques ne furent, en réalité, qu'une transformation et comme le dernier acte.

Ce furent les Carthaginois qui engagèrent la lutte, dans les environs de l'an 550 avant l'ère chrétienne. Pour arrêter plus sûrement toute nouvelle extension des Grecs vers l'Occident, ils résolurent de porter la guerre en Sicile et d'essayer d'anéantir, ou du moins d'abattre leur puissance dans cette île dont la situation merveilleuse commande à une grande partie du bassin de la Méditerranée.

Malchus, qui avait succédé, dans le commandement des forces militaires de la république, au premier Hannon, l'organisateur définitif de l'armée, le vainqueur des dernières résistances des tribus libyennes, débarqua en Sicile à la tête de nombreuses légions, composées de Carthaginois, de Libyphéniciens, de Libyens et de Numides. Malheureusement, nous manquons de détails précis sur sa campagne. Nous savons seulement, par quelques phrases de Justin, qu'en peu de temps il parvint à se rendre maître d'une grande partie de l'île, c'est-à-dire, très probablement de la partie occidentale et du massif central, rejetant les Grecs sur les rivages de la portion septentrionale et orientale. Des indices positifs, que les érudits ont soigneusement recueillis, prouvent que les peuplades indigènes, Sicules et Sicanes, jalouses des progrès des Grecs, accueillirent les Carthaginois avec faveur. Il semble même que quelques villes grecques aient séparé leur cause de celle des autres et se soient montrées sympathiques à Malchus, particulièrement Sélinonte, où il était resté un fond notable de population phénicienne, du temps où les Tyriens dominaient sur toutes les côtes de l'île. C'est, du moins, l'opinion de Brunet de Presles, l'historien des Grecs de Sicile.

Mais les colonies phocéennes de la Corse, de la Gaule et de l'Espagne menaçaient la suprématie des Carthaginois d'une manière bien plus directe encore que les établissements grecs de la Sicile. Les récits de Coléus de Samos, sur la fertilité de la vallée du Bétis, sur la prospérité commerciale de Gadès et sur les trésors des mines de l'Espagne méridionale avaient prodigieusement surexcité les imaginations et les convoitises des Grecs de l'Ionie. Le pays de Tartessus, le Tharsis phénicien, devint pour eux, dans les dernières années du VIIe siècle, un

véritable Eldorado, que leurs navigateurs s'efforcèrent d'atteindre. En 600 avant Jésus-Christ, un marin de Phocée, nommé Euxène, cherchant la route d'Espagne, vint aborder sur les rivages de la Gaule méridionale, non loin de l'embouchure du Rhône, dans le pays des Ségobriges. Reçu amicalement par Nann, chef du pays, il épousa sa fille et fonda la ville de Massalie ou Marseille. Deux ans après, un nouvel essaim de colons, conduits par Protis, vint rejoindre Euxène, et Marseille se trouva, dès ses débuts, une cité considérable et populeuse, En 578, d'autres Grecs de l'Asie Mineure, les Rhodiens et les Cnidiens, tentant de suivre la même route, abordèrent sur la côte septentrionale d'Espagne et bâtirent Rhoda (aujourd'hui Rosas).

Toute l'activité des Massaliotes se dirigea d'abord vers la Bétique, où ils espéraient supplanter les Phéniciens. Ils profitèrent du désastre de Tyr et de la révolte des habitants de la Bétique contre les colons chananéens. Arganthon, chef des Turditains, les accueillit alors avec une faveur marquée et leur ouvrit les marchés de son pays. Bientôt, il est vrai, quand les Carthaginois furent venus au secours de Gadès et eurent repris les anciennes possessions tyriennes, ils se virent fermer la vallée du Bétis; mais ils ne cessèrent pas pour cela de commercer avec le midi de l'Espagne, et sur la côte des Bastules, tout auprès de Carteïa, ils fondèrent la ville de Mœnacé. Tout le trafic maritime de Phocée, qui était alors une des premières cités de l'Ionie, se dirigea désormais vers Marseille et les établissements marseillais. Une nouvelle colonie phocéenne, Emporiæ (aujourd'hui Ampurias), s'éleva sur le littoral du nord de l'Espagne, auprès des Pyrénées. En 556, les Phocéens, voulant assurer une station et un port de relâche à leurs navires entre la Sicile et Marseille, fondèrent sur la côte orientale de l'île de Cyrné, c'est-à-dire de la Corse, dans une situation particulièrement favorable, la ville d'Alalia ou d'Aléria, d'où ils commandaient toute la mer Tyrrhénienne et le golfe de Ligurie. La prise et la ruine de Phocée par Harpagus, en 542, lors de la conquête de l'Ionie par les Perses, au lieu d'ébranler les établissements phocéens dans l'occident, augmenta encore leur importance. Marseille, de colonie, devint une métropole. Ainsi que nous l'avons raconté plus haut, la majorité des habitants de Phocée, ne voulant pas se soumettre au joug étranger, s'expatria et vint se fixer, partie à Marseille, partie à Alalia. Les Massaliotes, dont la population se trouvait ainsi largement accrue, se virent en mesure de créer de nouvelles colonies pour faciliter et protéger leur

commerce. Sur la côte d'Espagne, entre Emporiæ et Mœnacé, ils bâtirent Héméroscopium et Alonis. Au pied du revers gaulois des Pyrénées, dans le Roussillon actuel, ils bâtirent Pyrène (aujourd'hui Elne), après avoir ruiné la ville de Ruscino (aujourd'hui Castel-Roussillon, près de Perpignan), dont le nom indique assez clairement l'origine chananéenne, et qui avait été l'échelle où les Tyriens d'abord, puis les Carthaginois, allaient chercher les riches produits miniers de la région des montagnes, particulièrement ceux des lavages d'or des sables de l'Ariège (Auraria), alors d'un revenu considérable. Leur flotte battit les Carthaginois dans plusieurs rencontres [1], et acquit pour quelque temps une suprématie marquée dans ces mers.

Le commerce si fructueux de l'Espagne menaçait donc de passer tout entier entre les mains des Massaliotes. Là encore, c'est-à-dire au cœur même de leur nouvelle puissance, les Carthaginois rencontraient les Grecs comme rivaux. C'était pour eux un intérêt de premier ordre que d'arriver à éteindre cette concurrence ; ils devaient faire les plus grands efforts pour ruiner la puissance de Marseille, encore à ses débuts, et pour effacer de la carte ses établissements. Dans cette entreprise, ils trouvèrent des auxiliaires naturels dans les Tyrrhéniens de l'Étrurie, qui possédaient une flotte considérable dans leur port de Populonia et dans leurs établissements de la Campanie. Les Etrusques maritimes nourrissaient une profonde jalousie contre les Phocéens d'Alalia,qui les gênaient dans leur commerce et dans leurs pirateries, et qui menaçaient de leur enlever la suprématie sur la mer Tyrrhénienne, ainsi que sur le golfe de Ligurie. Ils n'avaient pas moins d'intérêt que les Carthaginois à les abattre.

En 536, une flotte nombreuse d'Etrusques et de Carthaginois coalisés se présenta devant Alalia. Les Phocéens sortirent à leur rencontre, et une grande bataille navale, la première que l'histoire enregistre dans la partie occidentale de la Méditerranée, fut livrée dans les eaux de la Corse. Les Phocéens furent complètement défaits, et bientôt reconnurent l'impossibilité de se maintenir dans Alalia. Ils abandonnèrent donc la ville et se retirèrent, les uns à Marseille, les autres en Italie, où ils fondèrent la ville de Vélia [2]. La stérilité des sauvages montagnes de la Corse ne tentait que médiocrement les Carthaginois ; ils en laissèrent

[1] Thucyd., I, 13. — Pausan. X. 8. 4.
[2] Herodot., I, 166.

la possession aux Etrusques [1] en se bornant à garder sur la côte quelques stations pour leurs navires, entre autres Alalia, où l'on a découvert un sarcophage phénicien pareil à ceux qui sortent des nécropoles de Tyr, de Sidon et de Béryte, mais sculpté avec la pierre du pays.

Encouragés par ce premier et considérable succès, les Carthaginois se mirent à donner activement la chasse à la marine marseillaise sur la côte d'Espagne et attaquèrent les établissements phocéens de cette région. Ils réussirent à les ruiner presque tous. En Espagne, Héméroscopium, Alonis et Mœnacé tombèrent successivement en leur pouvoir et furent rasés. Rhoda et Emporiæ parvinrent seules à se maintenir. Pyrène fut prise par les Ibères descendus de leurs montagnes et alliés aux Carthaginois ; les Grecs en furent chassés, et elle reçut dans la langue ibérienne, dont le basque est de nos jours un dernier débris, le nom d'Ili-berri, « la ville neuve. » Les Carthaginois se rendirent, de nouveau, maîtres du commerce de la Gaule méridionale, où ils favorisèrent le développement des Ligures Elésyces de Narbonne, pour les opposer aux Grecs de la vallée du Rhône. Les Massaliotes furent renfermés dans l'enceinte de leur ville et se virent même contraints de tolérer, sur le côté oriental du vaste port naturel de Marseille, là où s'élevait il y a quelques années la Bourse de la Marseille moderne, l'établissement d'un comptoir carthaginois. Cet état de choses subsista jusqu'en 474, époque où Hiéron, tyran de Syracuse, par sa victoire navale de Cumes, détruisit la marine étrusque, rétablit la supériorité des Grecs dans la mer Tyrrhénienne, le golfe de Ligurie et le golfe du Lion, et permit ainsi à Marseille de recommencer une nouvelle ère de prospérité.

§ 7. — DÉSASTRE EN SARDAIGNE. — MALCHUS ET MAGON (535-515.)

Les Tyriens s'étaient bornés à posséder quelques comptoirs sur la côte de Sardaigne. Les Carthaginois, qui avaient au contraire adopté pour système de se créer un vaste empire colonial, résolurent de s'emparer complètement de cette grande île, facile à conserver et dont les fertiles campagnes leur promettaient un véritable grenier

[1] Diod., Sic, V, 13.

d'abondance, tandis que ses mines d'argent excitaient leur convoitise. Malchus, vainqueur de la Sicile, fut chargé de cette expédition. Mais elle échoua, et le désastre par lequel elle se termina fut l'occasion, à Carthage même, de graves événements politiques, dont le souvenir nous a été conservé par Justin.

Suivant cet abréviateur du judicieux et érudit Trogue-Trompée, la joie qu'avait répandue à Carthage le succès de ses armes en Sicile fut bientôt troublée par une peste terrible, qui fit de nombreuses victimes dans leur ville et dans tout son territoire africain. Les Carthaginois, voyant dans ce fléau un signe non équivoque de la colère des dieux, crurent les fléchir par des sacrifices humains, suivant le monstrueux usage de la Phénicie, qui avait été transporté dans ses colonies. Justin, en rapportant ce fait, est d'avis qu'une semblable atrocité, loin de rendre le ciel favorable à Carthage, lui attira de nouveaux malheurs. « La haine des dieux, dit-il, vint punir de tels forfaits. Vainqueurs en Sicile, les Carthaginois portèrent leurs armes en Sardaigne. Ils y perdirent, dans une cruelle défaite, la plupart de leurs soldats. Ce revers fut attribué à Malchus, et le général, injustement accusé, fut banni avec les débris de son armée vaincue. Indignés de ces rigueurs, les soldats envoient des députés à Carthage, d'abord pour solliciter leur retour et le pardon de leurs revers, et bientôt pour déclarer qu'ils obtiendraient par la force des armes ce que l'on refuserait à leurs prières. Prières et menaces sont également dédaignées. Aussitôt ils s'embarquent et paraissent en armes devant la ville. Là, ils jurent au nom des dieux et des hommes qu'ils ne viennent point asservir mais recouvrer leur patrie, et montrer à leurs concitoyens que c'est la fortune, non le courage, qui leur a manqué dans le dernier combat. Les communications sont coupées, et la ville assiégée est réduite au désespoir.

« Cependant Carthalo, fils du général exilé, à son retour de Tyr, où les Carthaginois l'avaient envoyé pour offrir à Hercule (Melqarth) la dîme du butin que Malchus avait fait en Sicile, passe près du camp de son père, et, appelé devant lui, fait répondre qu'avant d'obéir au devoir particulier de fils, il satisfera au devoir public de la religion. Indigné de ce refus, Malchus ne voulut pas cependant outrager dans son fils la majesté même des dieux. Mais peu de jours après, Carthalo, ayant obtenu du peuple un congé, retourna vers son père, et se montra à tous les regards couvert de la pourpre du sacerdoce et des bandelettes du

sacrifice. » Malchus le prit à part, lui reprocha de venir insulter, par le luxe de ses ornements, à ses malheurs et à ceux de ses concitoyens, lui rappela son refus outrageant de comparaître devant lui quelques jours auparavant, et, oubliant qu'il était père pour ne se souvenir que de sa qualité de général, il fit attacher son malheureux fils, revêtu de ses ornements, à une croix très élevée, en vue de la ville.

Au bout de quelques jours, Malchus s'empara de Carthage, assembla le peuple, se plaignit de son injuste exil qui l'avait forcé à recourir aux armes, et déclara que, content de sa victoire, il se bornait à punir les auteurs de ces désastres et pardonnait à tous les autres de l'avoir injustement banni. Il fit donc mettre à mort dix sénateurs, et rendit ensuite la ville à ses lois. Mais bientôt, accusé lui-même d'aspirer au pouvoir absolu et de vouloir renverser la constitution, il fut arrêté et exécuté par les ordres du Sénat, expiant ainsi le double parricide commis contre son fils et contre sa patrie.

Magon, qui paraît avoir été fils du premier Hannon, et que plusieurs historiens antiques ont confondu avec lui, fut alors chargé du commandement des troupes, qui se composaient de mercenaires grecs, italiotes, gaulois, espagnols, baléares, libyens, numides, déshérités de tous pays qui vendaient leur sang et étaient prêts à se battre tout aussi bien contre Carthage que pour elle. Magon, le fondateur de la puissance militaire de sa patrie, réorganisa ces troupes et y établit une discipline de fer. Il se montra à la fois un grand politique et un grand homme de guerre ; ses descendants, pendant plusieurs générations héritèrent de ses talents, et nulle famille ne contribua plus à la grandeur de Carthage.

En quelques années, Magon rétablit les affaires de la république. Il commença par dompter les mouvements qui avaient éclaté dans quelques-unes des tribus libyennes pendant la révolte de Malchus et par raffermir ainsi l'empire de Carthage en Afrique. Attaquant ensuite la Sardaigne, il y vengea l'échec éprouvé quelques années auparavant par les armes puniques. Les Sardones furent vaincus et la plus grande partie de l'île conquise. Un petit nombre de peuplades, qui occupaient des parties montueuses et inaccessibles, parvinrent seules à se maintenir indépendantes encore pour quelque temps et nécessitèrent plus tard de nouvelles campagnes avant d'être entièrement soumises. Carthage mit aussitôt son régime colonial en pratique dans la Sardaigne et y encouragea les progrès de l'agriculture parmi les indigènes. Grâce à

un gouvernement habile et sagement dirigé, elle y développa une prospérité que jamais cette contrée n'a connue depuis lors. La Sardaigne, aujourd'hui si peu peuplée, si sauvage, si malsaine, était, après trois siècles de domination carthaginoise, quand les Romains s'en emparèrent, couverte d'habitants et de villes, admirablement cultivée, riche et florissante.

Pour compléter le système de positions stratégiques qui assuraient à Carthage la domination exclusive dans toute la partie occidentale du bassin de la Méditerranée, Magon occupa les différentes îles du groupe des Baléares, où la République n'avait jusqu'alors possédé qu'Ebusus (aujourd'hui Iviça), héritage des Tyriens. Les Baléares devaient désormais fournir à Carthage des troupes légères d'un précieux secours, et particulièrement des frondeurs renommés pour leur habileté. Dans l'île de Minorque, le général carthaginois fonda une ville qui devint une des principales stations des flottes de la république et porte encore de nos jours le nom de son fondateur, à peine altéré, le Port de Magon, actuellement Mahon.

§ 8. — Commerce au dela des colonnes d'Hercule. — Périples d'Hannon et d'Himilcon

(515-510)

Les guerres de Sardaigne avaient été contemporaines de la destruction des établissements phocéens de la côte d'Espagne. Grâce aux luttes armées qu'elle venait de soutenir, grâce surtout aux exploits de Magon, Carthage avait atteint le point culminant de sa puissance, un degré de prospérité qu'elle ne devait jamais surpasser et dont le seul maintien allait bientôt lui demander les plus pénibles efforts. Elle dominait sans rivaux et en souveraine incontestée sur la moitié de la Méditerranée. Le trafic de l'Afrique septentrionale, de l'Espagne, de la Sardaigne et du midi de la Gaule était tout entier concentré dans ses mains.

Un prodigieux essor de commerce et de navigation fut la conséquence immédiate des événements qui avaient créé cet état de choses. La partie de la Méditerranée où dominait Carthage ne parut même pas un théâtre suffisant à l'activité de ses marchands et de ses matelots. Les vaisseaux de la cité punique franchirent les Colonnes d'Hercule et

se mirent à naviguer sur l'Atlantique, où déjà les Tyriens les avaient précédés, mais avec moins de hardiesse. C'est alors qu'il faut placer la colonisation de la côte occidentale du Maroc actuel, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au cap Noun, la reprise plus active que jamais du commerce avec les Iles Britanniques, et les grandes découvertes maritimes des Carthaginois, qu'inaugurèrent les fameux voyages d'Hannon et d'Himilcon, deux personnages qu'il importe de ne pas confondre, comme ont fait certains érudits, avec leurs homonymes, fils du premier Hamilcar et petit-fils de Magon.

La relation officielle du voyage d'Hannon sur la côte d'Afrique, déposée dans le temple de Baal-Hamon à Carthage, nous a été conservée en entier dans une version grecque. Elle a donné lieu, de la part des savants à de nombreux commentaires, et les opinions les plus diverses ont été produites pour déterminer le point jusqu'où l'amiral carthaginois s'était avancé vers le sud. Celui qui nous paraît avoir le mieux réussi dans cette question est M. Charles Müller[1], dont nous admettons pleinement les déterminations. Il nous a semblé, du reste, qu'il y avait intérêt à reproduire ici cette précieuse narration, le seul document historique carthaginois de quelque étendue qui soit parvenu jusqu'à nous.

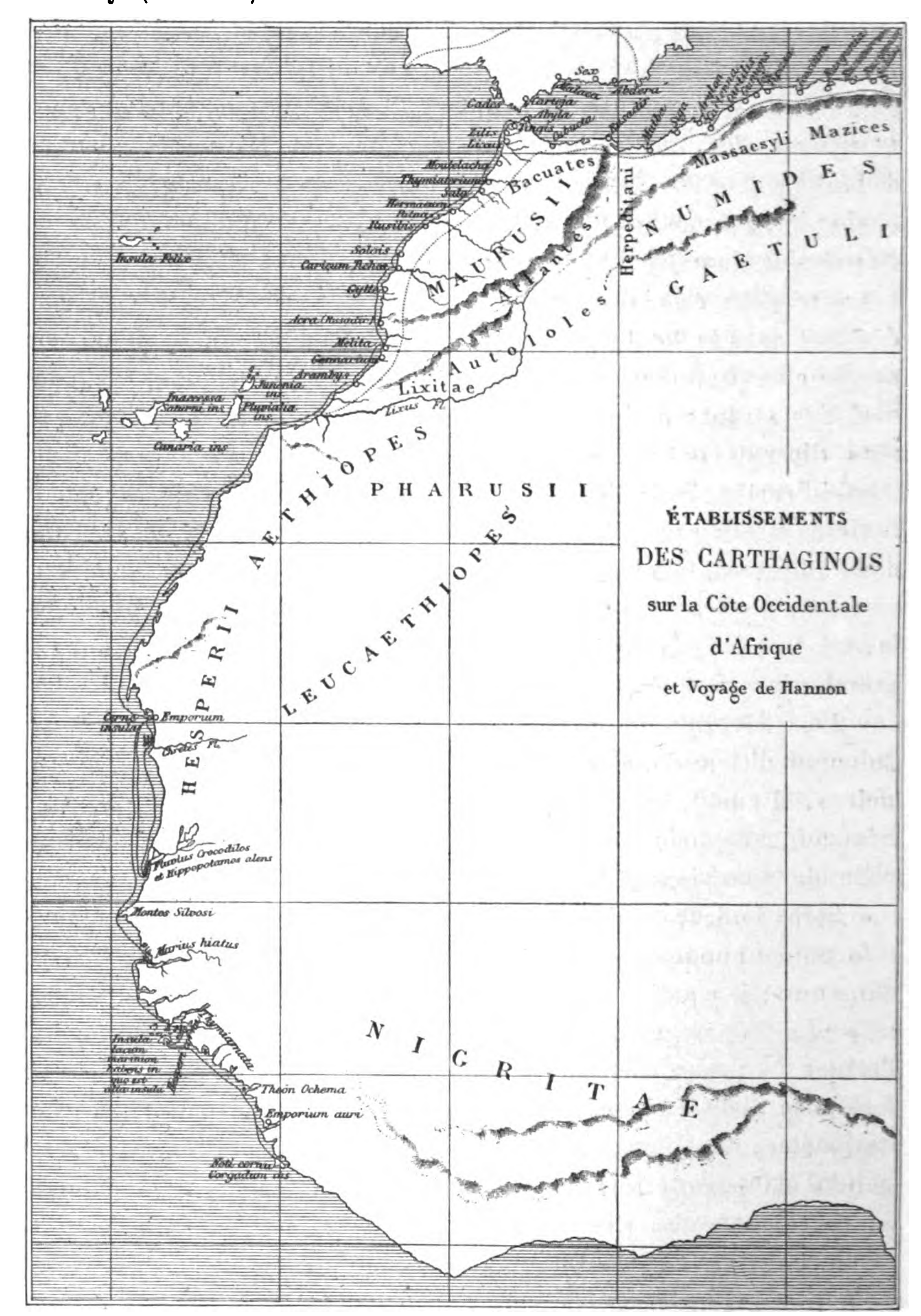
« Les Carthaginois décrétèrent qu'Hannon naviguerait au delà des Colonnes d'Hercule, et qu'il fonderait des colonies avec les Libyphéniciens. Il partit, emmenant avec lui une flotte de soixante grands vaisseaux, une quantité d'hommes et de femmes, au nombre de trente mille, des provisions et toutes les choses nécessaires à la colonisation.

« Après avoir franchi le détroit, nous naviguâmes durant deux jours, et fondâmes une première ville du nom de Thymiatérium (aujourd'hui Mamoura) ; il y avait à ses pieds une grande plaine. De là nous fîmes voile vers l'ouest, vers le cap libyen de Soloïs (cap Cantin), garni d'arbres de toutes parts. Après y avoir élevé un temple à Neptune, nous nous dirigeâmes vers l'est pendant une demi-journée, et trouvâmes alors des marais qui bordaient le rivage de la mer et étaient remplis de grands roseaux. On y voyait des éléphants et d'autres animaux herbivores en grand nombre. Après une journée de navigation, les marais cessèrent, et à partir de ce point, nous construisîmes sur le littoral plusieurs villes, que nous nommâmes le Mur des Cariens

[1] Dans l'édition des *Petits géographes grecs* de la collection Didot.



(Agouz), Gytté (Mogador), Acra (Agader)[1], Mélite (Ouady Messa) et Arambys (Araouas).



[1] Nous avons ici, comme dans le plus grand nombre des cas, dans ce périple, la traduction grecque du nom carthaginois donné par Hannon à la ville qu'il fondait; mais pour cette cité, Polybe nous fait connaître l'appellation originale : Rus-addir.

« En partant de ces lieux, nous arrivâmes au grand fleuve Lixus (Ouad Draah), qui descend de la Libye. Sur ses bords habite un peuple nomade, les Lixites, qui faisaient paître leurs troupeaux ; nous y fîmes quelque séjour en contractant avec eux alliance. Au-dessus d'eux vivaient des nègres sauvages, occupant un pays montagneux et rempli de bêtes féroces, où le Lixus prend sa source. Dans les montagnes habitent aussi des hommes d'une figure étrange (probablement de grands singes anthropomorphes, tels que les chimpanzés ou les gorilles), troglodytes, que les Lixites dépeignaient comme plus légers à la course que des chevaux.

« Nous prîmes des interprètes parmi les Lixites, et nous longeâmes pendant douze (?) jours une côte où s'étendait le désert. De là (du cap Blanc) nous nous portâmes vers l'est, et après une journée nous rencontrâmes au fond d'un golfe une petite île ayant cinq stades de circuit (l'île d'Arguin). Nous y établîmes des colons, en lui donnant le nom de Cerné... Il fallait le même temps de navigation pour aller des Colonnes d'Hercule à Cerné que de Carthage au détroit.

« Nous arrivâmes ensuite à une lagune où se déverse un grand fleuve appelé Chrétès (la rivière de Saint-Jean) et où sont trois îles plus grandes que Cerné... Le rivage était dominé par de hautes montagnes, remplies d'hommes sauvages et vêtus de peaux de bête, qui nous lancèrent des pierres et nous empêchèrent d'aborder. En continuant notre route, nous parvînmes à un autre fleuve, grand et large (le Sénégal), rempli de crocodiles et d'hippopotames. Nous rebroussâmes chemin, et nous retournâmes à Cerné.

« Repartant de ce point dans la direction du sud, nous longeâmes la côte pendant douze jours. Toute la contrée était habitée par des nègres qui, en nous voyant arriver, prenaient la fuite. Ils parlaient un langage inintelligible, même pour les Lixites qui nous accompagnaient. Le dernier jour, nous abordâmes à des montagnes élevées, couvertes de forêts de diverses espèces de bois odoriférants (le cap Vert). Nous naviguâmes deux journées plus loin, et nous vînmes dans un très grand golfe (l'estuaire de la Gambie), ayant des deux côtés un terrain plat, sur lequel nous vîmes brûler partout, la nuit, des feux à une certaine distance, et à une élévation plus ou moins grande. » Le voyage d'Hannon avait lieu vers le commencement de l'été ; à cette époque, les habitants de la côte d'Afrique ont l'habitude d'incendier les herbes desséchées par le soleil pour fertiliser leurs terres. Ces incendies se

propagent rapidement et sur d'immenses espaces. Nous allons désormais les voir mentionnés presque constamment dans la relation; les navigateurs carthaginois n'en connaissaient pas la cause, et ils leur parurent un phénomène terrible.

« Ayant fait de l'eau, nous côtoyâmes encore les rives pendant cinq jours, et nous entrâmes dans un vaste golfe, que nos interprètes appelaient la Corne de l'Ouest (le golfe où se déversent le Rio Geba et le Rio Grande). Il y avait, dans ce golfe, une grande île dans laquelle se trouvait une lagune qui, à son tour, renfermait une petite île (l'île de Harang).

« Nous abordâmes en ce lieu, où nous ne vîmes, le jour, que des forêts, mais la nuit beaucoup de feux, et nous entendîmes le son de flûtes, de cymbales, de tambourins et un bruit effroyable. La terreur s'empara de nous, et nos devins nous ordonnèrent de quitter l'île. » Tous les voyageurs ont constaté la passion des populations noires pour le chant, la danse et les réjouissances bruyantes; mais elles ne s'y livrent que la nuit, à cause de l'ardeur du soleil dans leurs contrées. Toutes ces circonstances incomprises des explorateurs carthaginois, et qui leur inspiraient une terreur superstitieuse, mais qu'ils ont notées avec une extrême précision sur leur journal de bord, sont la meilleure garantie de la parfaite véracité de la relation d'Hannon, sans contredit la plus précieuse relation de voyage maritime que nous ait léguée l'antiquité. Elle fait grand honneur à l'esprit et au soin d'observation des marins de Carthage.

« Nous mîmes à la voile, et nous passâmes près d'une contrée brûlante, nommée le pays des Aromates (la côte des Bissagos); elle était pleine de feux qui descendaient comme des fleuves jusqu'à la mer. Cette terre était inaccessible à cause de la chaleur. La crainte nous fit encore quitter promptement ces parages.

« Pendant quatre jours en mer nous aperçûmes, la nuit, les côtes couvertes de feux. Nous vîmes, au milieu de ce pays, un feu énorme qui semblait toucher jusqu'aux étoiles. Au jour, nous y distinguâmes une montagne très élevée, qu'on appelle le Char des Dieux (le mont Sagrès, à l'entrée de la côte de la Sierra Leone). Durant trois jours encore, nous longeâmes les incendies, et nous arrivâmes enfin dans un golfe nommé Corne du Sud (le golfe de Sherboro). Dans ce golfe était une île, pareille à celle que nous avions déjà rencontrée, avec une lagune, et dedans une autre île remplie d'hommes sauvages. La plupart

étaient des femmes aux corps velus, que nos interprètes appelaient des Gorgones. Nous ne pûmes pas attraper les hommes, ils s'enfuirent dans les montagnes et se défendirent avec des pierres. Quant aux femmes, nous en prîmes trois, qui mordirent et égratignèrent leurs conducteurs et ne voulurent pas les suivre. Nous les tuâmes et nous leur ôtâmes la peau, que nous apportâmes à Carthage, car nous ne pûmes aller plus loin, faute de provisions. » Les hommes sauvages qu'Hannon et ses compagnons trouvèrent dans l'île de Sherboro étaient de ces grands et redoutables singes anthropomorphes, si nombreux encore aujourd'hui au Gabon, que nos naturalistes appellent gorilles, par suite d'une leçon erronée, qui s'est substituée au nom de Gorgones ou Gorgades dans le manuscrit du périple.

Tandis qu'Hannon explorait ainsi la côte occidentale d'Afrique jusqu'au 8e degré de latitude, Himilcon, également envoyé par le Sénat de Carthage, franchissait les Colonnes d'Hercule et naviguait aussi sur l'Atlantique, mais dans la direction opposée, car il allait reconnaître les côtes occidentales de l'Espagne et de la Gaule jusqu'aux Iles Britanniques. Les Carthaginois voulaient, en effet, reprendre avec activité le commerce avec cette contrée productrice de l'étain, que les Tyriens avaient jadis fréquentée, mais où ne se rendaient plus qu'un petit nombre de vaisseaux de Gadès, et sur la route de laquelle on manquait de renseignements suffisamment précis et complets. Ce n'était pas, à proprement parler, un voyage de découvertes, mais une exploration hydrographique et commerciale, comme les nations de l'Europe moderne en envoient encore sur les côtes des pays avec lesquels elles veulent nouer des relations.

Le rapport d'Himilcon n'a malheureusement pas été préservé, et nous devons déplorer cette perte, car il nous eût fourni les données les plus précieuses sur l'état d'une notable portion de notre pays à une époque pour laquelle les renseignements relatifs à la Gaule font totalement défaut. Quelques rares fragments seulement en ont été traduits et insérés dans le poème latin de Festus Avienus.

Le voyage avait duré quatre mois, car on n'osait pas se lancer dans la pleine mer et y prendre la route directe des Iles Britanniques ; on longeait constamment les côtes, et de si près que la marche des navires était souvent retardée par les bas-fonds et les roseaux. On rencontrait fréquemment, dans ce trajet, des baleines, alors abondantes dans le

golfe de Gascogne, d'où elles n'ont été chassées qu'au commencement du moyen âge par les pêcheurs basques.

Depuis Gadès jusqu'au promontoire Sacré (le cap Saint-Vincent), il y avait un grand nombre d'établissements phéniciens fondés au temps de la prospérité de Tyr. Sur la côte occidentale et septentrionale d'Espagne, on n'en rencontrait plus ; mais les habitants se montraient sympathiques aux Carthaginois, dont les navires trouvaient de nombreux ports où relâcher. Il n'en était pas de même sur la côte inhospitalière du golfe de Gascogne ; la navigation y était fort dangereuse, et il fallait la faire tout d'une traite jusqu'au pays des Namnètes (Nantes). Là, les bâtiments partis de Gadès ou de Carthage trouvaient, à l'embouchure de la Loire, un port sûr où ils pouvaient se mettre à l'abri, se ravitailler, et faire des préparatifs nécessaires à la suite du voyage. De plus, les produits de toute la Gaule centrale, baignée par la Loire et par ses affluents, arrivaient en foule par la voie du fleuve chez les Namnètes. Leur cité était donc le siège d'un très grand commerce, et avait pris une importance exceptionnelle par la fréquentation des trafiquants chananéens et gaditains, dès le temps où la suprématie des mers appartenait encore à Tyr même.

De chez les Namnètes, on se rendait, en rasant la côte de l'Armorique, chez les Vénètes (Vannes), où l'on faisait une dernière relâche avant de quitter le rivage et de se lancer enfin dans la pleine mer. Là encore avait lieu un trafic considérable, et l'exemple des Tyriens, puis des Carthaginois, y apprit bientôt aux habitants l'art de la navigation. Aussi les Vénètes possédaient-ils de grandes richesses, et plus tard César trouva chez eux une flotte considérable et bien exercée, comme n'en pouvait montrer aucune autre nation gauloise. De la baie du Morbihan, les vaisseaux gagnaient l'île de Sein, si célèbre dans les traditions druidiques, et de là piquaient directement sur les îles Œstrymides ou Cassitérides, les Sorlingues de nos jours, voisines de la côte de Cornouailles, si riches en mines de toutes sortes de métaux, et particulièrement d'étain. Les habitants de ces îles, nombreux, fiers et industrieux, s'occupaient exclusivement du commerce et passaient la mer dans des canots de cuir. En deux jours, on gagnait de ces parages l'Ile-Sainte, habitée par les Hiberniens (Irlande), et en moins de temps encore, les côtes de l'île d'Albion (l'Angleterre). Les avantages de cette situation, presque également à portée de l'Irlande et de l'Angleterre, et le désir d'éviter la navigation, toujours si difficile, de la Manche,

avaient fait choisir, par les Tyriens, les Sorlingues comme dernier terme de leurs voyages dans cette direction; il en était encore ainsi du temps d'Himilcon. Les canots des indigènes y apportaient les métaux des contrées voisines, et les marchands chananéens donnaient en échange diverses sortes de marchandises, principalement des tissus, des armes de bronze, des poteries et du sel.

Le voyage d'Himilcon fut le signal d'une reprise du commerce avec les Iles Britanniques; il se développa sur une échelle beaucoup plus grande que par le passé, et la route, désormais bien connue, fut journellement sillonnée par de nombreux vaisseaux. Ce trafic ne se ralentit que lorsque les désastres commencèrent pour Carthage, par suite de ses luttes avec les Grecs de Sicile. Bientôt les Carthaginois ne se contentèrent plus, comme leurs prédécesseurs tyriens ou gaditains, de s'arrêter aux îles Cassitérides. Ils allèrent chercher directement les métaux sur la côte de Cornouailles, et Strabon dit que les relations avec les marchands étrangers y devinrent si habituelles qu'elles influèrent sur les mœurs des habitants de la contrée. Ils se mirent aussi à fréquenter les ports de l'Irlande, car toutes les traditions de cette île parlent d'établissements phéniciens considérables qui s'y fondèrent, et les relations commerciales introduisirent l'alphabet chananéen de vingt-deux lettres dans les usages des Hiberniens.

L'expédition d'Hannon n'eut pas de moindres résultats. Aussitôt après son retour, de nouvelles troupes de Libyphéniciens furent transportées dans la région fertile où il avait fondé ses établissements, et toute la contrée, du détroit au cap Noun, fut colonisée. On y bâtit près de trois cents villes sur le littoral et même dans les terres. Mais ces établissements n'eurent pas une très longue durée. Ne recevant plus de secours de la métropole pendant les guerres de Sicile, ils furent presque tous pris et détruits par les indigènes. Les plus importants, avec les villes fondées par Hannon, étaient Tingis (Tanger), Zilis (Azila), Lixus (El-Arisch), Moulelacha (Moulla Bou-Sallam), Sala (Rabat), Hermæum (Fedala), Pæna (Dar el Beida), Rusibis (Mazaghan) et Gannarium (Aglaou), toutes localités qui appartiennent actuellement au Maroc.

L'établissement de Cerné ou de l'île d'Arguin devint fort considérable. Tous les ans, une flotte de marchands s'y rendait et une grande foire se tenait sur le continent, en face de l'île. Les indigènes de la contrée, que Scylax décrit comme des pasteurs au teint noir, à la longue chevelure, à la taille élevée, cavaliers et tireurs exercés,

traits auxquels on ne saurait méconnaître des Touaregs, y accouraient en foule. Le commerce se faisait par échanges. Les Carthaginois apportaient des parures de femmes, des harnais, des coupes de métal ciselées, des poteries, du vin et du lin d'Égypte ; les indigènes donnaient en retour des dents d'éléphants, des cuirs, de la laine et des peaux d'animaux féroces. Le contact avec les marchands de Carthage finit par les civiliser à ce point qu'ils abandonnèrent la vie nomade et se bâtirent une ville dans le voisinage de Cerné. Le comptoir fondé par Hannon joignait à ce commerce des pêcheries extrêmement lucratives. Les poissons étaient salés et portés à Carthage, où on les estimait tellement qu'il était, dit-on, défendu de les transporter plus loin.

Les vaisseaux et les marchands de Carthage se mirent même à fréquenter des parties de la côte plus éloignées que l'île d'Arguin, au moins le Sénégal, où commencent les districts aurifères, si même ils n'atteignirent Sierra Leone ou le Dahomey. C'est en effet à ces régions équatoriales de l'Afrique que se rapporte un curieux passage d'Hérodote. « Les Carthaginois affirment qu'en dehors des Colonnes d'Hercule, sur les côtes de la Libye, il existe des pays habités. Ils ajoutent qu'ils y abordent avec des navires de commerce, et que, lorsqu'ils sont arrivés, ils déposent sur le rivage leurs marchandises ; ils remontent ensuite dans les vaisseaux et font paraître de la fumée. Les naturels du pays, avertis par ce signal, accourent au bord de la mer, placent à côté des marchandises la quantité d'or qu'ils offrent en échange, puis se retirent dans l'intérieur. Les Carthaginois reviennent, et si l'or qui leur est offert leur paraît payer la valeur de la marchandise, ils la laissent et emportent l'or. Si le prix ne leur semble pas convenable, ils remontent dans leurs vaisseaux et attendent tranquillement de nouvelles offres. Les indigènes reparaissent et ajoutent une certaine quantité d'or, jusqu'à ce que l'on soit satisfait de part et d'autre. » Ce singulier mode de commerce est encore celui que l'on emploie avec certaines peuplades nègres.

Fréquentant ainsi les côtes occidentales de l'Afrique, les Carthaginois ne pouvaient manquer de découvrir sur leur route les îles Canaries. Le nom de Junonia que Lancerotte porte dans Ptolémée suffit à prouver qu'ils y avaient un établissement, car c'est à Junon que les Grecs et les Romains assimilaient Tanith, la grande déesse de Carthage. Mais ils se plaisaient à répandre les bruits les plus étranges et les plus effrayants sur ces îles, comme sur tous les pays avec lesquels

ils étaient seuls à commercer, pour en éloigner la concurrence. On le reconnaît dans la description fantastique que Festus Avienus, d'après les sources carthaginoises, donne de Ténériffe, de son volcan et de ses tremblements de terre. « En dehors des Colonnes d'Hercule, dit-il, il est une île flottante au milieu de l'Océan, riche en herbe et consacrée à Saturne (le Baal-Hamon de Carthage) ; la nature s'y montre d'une manière redoutable, car, lorsqu'un vaisseau en approche, les vagues de la mer qui l'environne se déchaînent avec impétuosité, ébranlent l'île elle-même et la font tressaillir d'épouvante, tandis que l'Océan conserve le calme d'un lac. » Il résulte même d'un passage formel de Scylax [1] que les Carthaginois essayèrent de pousser plus loin dans l'ouest et parvinrent jusqu'à la mer des Sargasses ; mais la masse énorme d'herbes dont la surface des flots était couverte, leur fit croire qu'il y aurait péril à s'y aventurer, et ils rebroussèrent chemin, laissant à Christophe Colomb la gloire de découvrir le Nouveau Monde.

Diodore [2] fournit des détails très précis sur une grande île, admirablement fertile, arrosée par des cours d'eau considérables, que les navigateurs carthaginois découvrirent aussi à la même époque, antérieurement aux guerres de Sicile, dans l'Océan occidental. Il en donne, d'après leurs historiens, une longue et poétique description, dans laquelle plusieurs traits caractéristiques ont fait reconnaître avec certitude Madère. Le bruit de la découverte de cette île heureuse étant parvenu jusqu'à d'autres peuples, les Etrusques tentèrent de s'en emparer ; mais les Carthaginois ne le souffrirent pas et en surveillèrent les abords avec leur jalousie ordinaire. Ils la considéraient, dit-on, comme un asile où ils pourraient se retirer, si jamais leur cité succombait dans quelque guerre, comme les Tyriens s'étaient retirés à Carthage. En attendant, comme elle était inhabitée, ils y envoyèrent des colons qui y prospérèrent [3]. Après la ruine de Carthage, Gadès continua à commercer avec cette île jusqu'au temps de Sertorius. On raconte même que ce grand homme, dans la période de ses revers, ayant vu un navire qui en revenait, songeait à y chercher un refuge, lorsqu'il fut frappé par le poignard de Perpenna.

[1] *Peripl.* 112.
[2] Diod. Sic. V, 20 et 21.
[3] Aristot. *De mirab. auscult.* 85.

§ 9. — ASDRUBAL, FILS DE MAGON. PREMIER TRAITÉ DE CARTHAGE AVEC ROME. — LA GUERRE DE SICILE (535-400)

Magon était mort peu de temps après la soumission de la Sardaigne, laissant deux fils, Asdrubal et Hamilcar, qui furent les continuateurs de sa gloire. L'aîné, Asdrubal, lui succéda dans le commandement général des troupes. Il fut onze ans, comme suffète, à la tête des forces militaires de la république, en compléta l'organisation, s'empara de l'île de Lipara, qui dominait le détroit de Messine et le littoral du midi de l'Italie.

Pendant le cours de ses exploits, Carthage fut, soudain, un moment menacée par un grand péril extérieur. Cambyse, vainqueur de l'Égypte, voulut tenter une expédition pour soumettre à son sceptre la florissante république, dont les richesses tentaient son insatiable cupidité. Nous avons déjà raconté comment le refus de sa flotte, montée par les matelots de la Phénicie, de marcher contre la fille de Tyr, vint arrêter la réalisation de son projet [1].

Asdrubal fut tué vers 520, dans la Sardaigne, où il achevait la conquête des parties de l'île demeurées encore indépendantes. Son frère, Hamilcar, fut alors investi du généralat, et se montra digne de la tâche qui lui incombait. D'ailleurs, les dernières années du VIe siècle furent pour Carthage des années de paix. Ce fut alors que la république, voyant la manière dont Aryandès, satrape d'Égypte, avait traité Barcé, et craignant une attaque de sa part, se hâta d'envoyer un tribut à Darius, fils d'Hystaspe, et de reconnaître la suzeraineté du roi de Perse, qui, vu la distance, était purement nominale et ne les engageait à rien.

Mais ces années de tranquillité furent employées en immenses préparatifs de guerre, sous la direction d'Hamilcar. Les Carthaginois méditaient de compléter la conquête de la Sicile et d'en expulser complètement les Grecs. Aussi, lorsqu'à l'aurore des guerres médiques les monarques achéménides leur proposèrent de combiner leurs opérations dans ce pays avec celles qu'ils allaient eux-mêmes entreprendre en Grèce, et d'écraser ainsi la race hellénique, les Carthaginois répondirent avec empressement à ces propositions, et les grandes

[1] Voyez plus haut, t. VI, p. 7.

guerres de Sicile commencèrent en même temps que les guerres médiques.

L'expédition préparée par Hamilcar fut formidable, et elle montre à quel degré de puissance était parvenue la fière cité africaine. Deux cents galères furent équipées, suivies d'un nombre énorme de vaisseaux de transport; l'armée de débarquement comptait, dit-on, trois cent mille soldats. Pendant ce temps-là, les immenses armées de Xerxès passaient l'Hellespont et pénétraient en Grèce. La barbarie orientale essayait, par deux côtés opposés, d'étreindre la civilisation. Une pareille tentative se renouvellera encore dans les temps modernes, sous les successeurs de Mahomet. Hamilcar vint mettre le siège devant Himère; il y fut tué le jour même de la bataille des Thermopyles, et Gélon de Syracuse dispersa son armée. C'est la grande victoire que chante Pindare dans sa première Pythique, en la comparant à celle de Salamine : « Salamine, dit-il, sut conquérir la gloire qui appartient aux Athéniens; à Sparte, je célèbre la bataille livrée au pied du Cithéron où périrent les archers mèdes; mais sur le rivage d'Himère, riche en sources, le prix du triomphe revient aux fils de Dinomène, dont la force vainquit les guerriers ennemis.. » Cette triple victoire sauvait l'indépendance nationale : en Sicile comme en Grèce, la valeur l'emportait sur le nombre. Gélon accorda la paix aux Carthaginois, qui durent s'estimer heureux, après un aussi grave échec, de conserver encore leurs établissements siciliens.

La paix qui s'ensuivit dura soixante-dix ans, pendant lesquels l'influence commerciale de Carthage ne fit que se développer et grandir. Ses vaisseaux sillonnaient tout le bassin de la Méditerranée occidentale, ils alimentaient surtout un commerce actif avec l'Italie et exerçaient sur ses côtes, suivant l'usage des peuples maritimes de l'antiquité, de fructueuses pirateries. Tout devait les y inviter : la position, la fertilité du sol et la richesse des habitants. Mais ils n'étaient pas parvenus à y former d'établissements. Du nord au midi de la péninsule italique, les rivages étaient occupés par des peuples navigateurs et commerçants, Etrusques, Romains ou Latins et Grecs, qui connaissaient trop bien leur intérêt pour souffrir que les Carthaginois y prissent pied. Comme les Africains guettaient toujours avidement l'occasion de s'y glisser et, en attendant, infestaient de leurs rapines les localités riveraines, Étrusques et Romains cherchèrent à conclure avec eux des traités, par lesquels on s'engageait récipro-

quement à renoncer à la piraterie et à ne pas essayer de former d'établissements sur le territoire les uns des autres.

Les traités en grand nombre passés avec les Étrusques, et dont parle Aristote, n'ont pas été conservés. Mais Polybe[1] rapporte le texte du premier traité conclu entre les Carthaginois et les Romains, en 509 av. J.-C., un an après l'expulsion des Tarquins, sous le consulat de Junius Brutus et de Marcus Horatius. Polybe l'a traduit en grec sur l'original latin, le plus exactement qu'il lui a été possible, « car, dit-il, la langue latine de ces temps est si différente de celle d'aujourd'hui, que les plus habiles ont bien de la peine à entendre ce vieux langage. »

« Entre les Romains et leurs alliés, d'une part, et les Carthaginois et leurs alliés, d'autre part, il y aura alliance aux conditions suivantes :

« Ni les Romains ni leurs alliés ne navigueront au delà du Beau Promontoire (le cap Bon), s'ils n'y sont poussés par la tempête, ou contraints par leurs ennemis. En cas qu'ils aient été poussés malgré eux, il ne leur sera permis d'y rien acheter ni d'y rien prendre, sinon ce qui sera précisément nécessaire pour le radoub de leurs vaisseaux ou pour offrir des sacrifices aux dieux, et ils en partiront au bout de cinq jours. Ceux qui y viendront faire le commerce ne pourront conclure aucune négociation, si ce n'est en présence d'un crieur et d'un greffier. Il en sera de même pour tout ce qui se vendra en Afrique ou dans la Sardaigne. Si quelques Romains abordent dans la partie de la Sicile qui est soumise aux Carthaginois, ils y jouiront des mêmes droits que les Carthaginois.

« Les Carthaginois, de leur côté, n'inquiéteront en aucune manière les Antiates, les Ardéates, les Laurentins, les Circéens, les Terraciniens et aucun des peuples latins qui obéissent aux Romains. S'il y en a même quelques-uns qui ne soient pas sous la domination romaine, les Carthaginois n'attaqueront pas leurs villes. S'ils en prennent quelqu'une, ils la rendront intacte aux Romains. Ils ne bâtiront aucune forteresse dans le pays des Latins. S'ils y entrent à main armée, ils n'y passeront pas la nuit. »

Ce traité, dont la simplicité et la précision sont remarquables, montre que, sous le consulat du premier Brutus, il y avait déjà des Romains qui s'appliquaient au commerce, que la marine ne leur était pas inconnue, que l'usage des vaisseaux marchands était commun chez

[1] Polyb. III, 22.

eux et qu'ils faisaient des voyages d'assez long cours, puisqu'ils allaient jusqu'à Carthage. La proue de navire empreinte sur les premières monnaies de Rome n'était donc pas un vain symbole, et le négoce maritime eut beaucoup plus de part qu'on ne le croit généralement au développement de Rome sous les rois. En même temps, les précautions méticuleuses prises pour fermer aux Carthaginois l'accès du Latium prouvent combien était grande la crainte de les voir s'y établir.

Jamais les Carthaginois ne purent forcer cette consigne, mais les Romains, devenus à leur tour audacieux et conquérants, devaient aller provoquer les Carthaginois chez eux et bientôt leur disputer la possession de la Sicile. En 410, un siècle après le traité avec Rome, les Carthaginois reprirent leurs projets contre les colonies grecques de cette île si florissante, et la guerre qui recommença avec une fureur sans égale, avec des alternatives de succès et de revers, dura jusqu'en 307. Les tyrans de Syracuse, Denys l'Ancien, Denys le Jeune, Timoléon, Agathocle, luttèrent parfois avec succès contre les envahisseurs. Carthage perdit des centaines de mille hommes dans cette lutte séculaire, au cours de laquelle on vit Agathocle, par un hardi coup de main, porter un instant la guerre en Afrique et menacer Carthage elle-même. L'entreprise était prématurée et elle échoua ; le héros qui devait abattre le colosse punique n'était pas encore né : il sera d'une autre taille que le dynaste syracusain. On dit qu'un autre envahisseur de la Sicile, Pyrrhus, roi d'Épire, chassé à son tour par les Carthaginois, en 275, s'écria : « Quel beau champ de bataille je laisse là aux Romains et aux Carthaginois ! » Cette prophétie ne devait pas tarder à s'accomplir au pied de la lettre ; la première guerre punique commence en 268.

Mais le plan d'après lequel nous avons établi les bornes de cet ouvrage, nous oblige à nous arrêter ici, au moment où s'ouvre la période la mieux connue de l'histoire de Carthage. Il faut nous contenter d'avoir raconté l'époque généralement la plus ignorée de ses annales, celle qu'on pourrait appeler orientale, et d'avoir montré comment se forma graduellement une puissance que l'on voit d'ordinaire apparaître tout d'un coup dans l'histoire occidentale, déjà complètement constituée, en possession d'énormes ressources et d'une civilisation aussi développée que celle des Grecs et des Romains.

CHAPITRE V

INSTITUTIONS ET MŒURS DE CARTHAGE

§ 1. — GOUVERNEMENT

Nous ne connaissons le gouvernement de Carthage que par les écrivains grecs et latins. Les notions qu'ils fournissent sont bien incomplètes, et surtout ils ne nous ont conservé aucune des appellations originales des différentes institutions de cette grande cité, à part celle des suffètes; aussi est-on contraint d'y tout désigner par des noms grecs. Mais sous ce vêtement étranger, on peut se rendre compte des principaux rouages du mécanisme gouvernemental, et de l'esprit qui avait présidé à son organisation.

Fondée par l'émigration du parti aristocratique de Tyr, Carthage demeura toujours fidèle, dans son gouvernement, aux principes de ses premiers auteurs. C'était, comme Rome au temps où elles entrèrent en lutte, une grande république aristocratique. Toutefois, l'aristocratie de Carthage ne formait pas une noblesse héréditaire fondée sur de vieux souvenirs de gloire et de conquête; elle tirait, en général, son origine et son éclat de l'étendue de la fortune. « On pense à Carthage, dit Aristote, que celui qui veut exercer une fonction publique doit avoir non seulement de grandes qualités, mais encore de grandes richesses. » D'ailleurs, les magistratures n'étant point rétribuées, et, entraînant naturellement de grandes dépenses, les riches étaient à peu près les seuls qui pussent y aspirer. Et comme, dans un État essentiellement commerçant, les fortunes étaient très mobiles, l'aristocratie carthaginoise devait se renouveler sans cesse. Mais le pouvoir et l'influence politiques se perpétuaient là où les richesses, honorées par de grands talents et par de grandes vertus civiques, assuraient à certains noms le crédit et la popularité. C'est ainsi que la famille de Magon, celles de Hannon le Grand et des Barca furent en possession de fournir à la

république, pendant plusieurs générations, des administrateurs, des magistrats et des chefs d'armée.

Néanmoins, quels que fussent le pouvoir et l'influence de ces maisons, la constitution de Carthage ne fut jamais complétement aristocratique ; l'élément monarchique et l'élément populaire s'y trouvaient représentés, l'un par les deux suffètes, l'autre par l'assemblée du peuple.

Les suffètes (*schophetim*), que l'on a comparés avec assez de raison aux rois de Sparte, aux consuls de Rome, différaient des uns et des autres en ce que cette dignité n'était point héréditaire dans deux familles comme à Sparte, et qu'elle n'était point annuelle comme à Rome. Ils étaient, en général, comme les Juges des Hébreux, choisis dans les grandes familles de la République, parmi les membres les plus influents du sénat ; mais il fallait que leur élection fût ratifiée par le peuple. Les suffètes exerçaient une haute influence et avaient une grande autorité. Quoique, parfois, on les voie prendre en main le commandement des armées de terre et de mer, ce commandement n'était point inhérent à leurs fonctions ; et tout porte à croire, au contraire, que l'on abandonnait plus volontiers aux suffètes ce qui concernait l'administration civile. C'étaient eux qui présidaient le sénat et qui dirigeaient ses délibérations. Du reste, leurs attributions exactes nous sont assez mal connues. La durée de leur magistrature ne l'est pas davantage ; il paraît, toutefois, que le pouvoir des suffètes était viager.

Après les suffètes, les généraux occupaient le premier rang dans la république. C'était ordinairement le sénat, et quand le conseil des Cent eut été organisé, cette section du sénat, qui nommait les généraux ; mais un vote populaire ratifiait ensuite l'élection. Quelquefois l'armée se permettait de proclamer un général, mais cette nomination irrégulière était soumise à la sanction du sénat et du peuple.

Les Carthaginois adjoignaient à leurs généraux quelques membres du sénat, qui, munis de pleins pouvoirs, traitaient ensemble des affaires d'État, contractaient des alliances, mais laissaient le général en chef maître absolu des opérations militaires. La plus grande responsabilité pesait sur lui, et il n'était pas rare de le voir, après la campagne, expier par la mort les fautes qu'il avait commises et les revers qu'il avait éprouvés. « Dans les nominations des généraux comme dans celles des suffètes, dit Aristote, les Carthaginois s'attachent à deux choses, au crédit et aux richesses. »

Mais la réalité du pouvoir appartenait au sénat, c'est-à-dire à une

assemblée permanente composée des hommes qui atteignaient un certain degré de fortune. C'était le sénat qui avait en fait toute la haute direction des affaires publiques. Formé sur le type de l'ancien sénat de Tyr [1], il se composait de même de 300 membres, représentant les trois tribus entre lesquelles les citoyens étaient répartis. Ce sénat exerçait le même pouvoir que le sénat romain. Toutes les transactions avec l'étranger lui étaient confiées. Les suffètes, qui le présidaient, y faisaient des rapports ; il recevait les ambassadeurs ; il délibérait sur toutes les affaires de l'État, et son autorité était si grande qu'il décidait même de la guerre et de la paix, quoique, pour la forme, la ratification dépendît quelquefois du peuple.

Le sénat de Carthage avait donc toutes les attributions des assemblées souveraines, le pouvoir législatif et la direction suprême du gouvernement ; mais de plus, par ses comités, il exerçait, en droit et en fait, la part la plus considérable du pouvoir exécutif. Un premier comité permanent de trente membres, dix des sénateurs de chaque tribu, réglait l'ordre du jour du sénat, préparait les délibérations et soumettait à un examen préalable les projets présentés, avant qu'ils n'arrivassent à l'assemblée générale. C'était d'ordinaire ce comité qui était délégué pour les négociations internationales les plus importantes. Au-dessus siégeait un conseil des Dix, élu par le sénat dans son propre sein, qui contrôlait les actes des suffètes, veillait à toutes les parties de l'administration et constituait la véritable autorité constamment dirigeante, à côté de laquelle le pouvoir des suffètes, nominalement très étendu, n'était dans la réalité que peu de chose. Ce sont bien évidemment les membres de ce conseil que Malchus fit mettre à mort après être entré de vive force dans Carthage.

Telle était l'organisation première apportée de Tyr par les fondateurs de Carthage. Plus tard l'existence du comité des Trente et du conseil des Dix ne parut pas encore suffisante à l'ombrageuse jalousie des aristocrates. « La famille de Magon, dit Justin, menaçant la liberté par sa trop grande puissance, on choisit parmi les sénateurs cent juges, qui eussent à demander compte de la conduite des généraux à leur retour, pour que ceux-ci se conduisissent de manière à ne pas se commettre avec les lois et les tribunaux du pays. » Le conseil des Cent, qui devint désormais permanent et compta parmi les rouages essentiels

1. Voy. Movers. *Phœnizische Alterthum*, t. I, p. 481-508.

du gouvernement, est appelé par les écrivains grecs *gérusia*, par opposition à l'assemblée générale du Sénat. C'était un tribunal suprême, chargé de faire la police de l'État, de juger les magistrats et les généraux prévaricateurs ; les suffètes eux-mêmes étaient soumis à sa juridiction.« Un tel tribunal, dit Heeren, est tout à fait conforme à l'esprit d'une république aristocratique, où la police est le principal soutien du gouvernement ; mais il ne dégénère que trop facilement en espionnage et en tyrannie, comme on l'a vu à Venise. » C'est aussi ce qui arriva à Carthage. Le conseil des Cent finit par se réserver la connaissance des affaires les plus importantes et par s'arroger le droit de décider dans les grandes circonstances. Dans les derniers temps de la république, il était devenu un instrument d'insupportable oppression, qu'Annibal dut réformer violemment.

Heeren cite l'exemple de Venise comme analogue à celui de Carthage ; il y aurait en effet un parallèle des plus curieux à faire entre ces deux grandes républiques aristocratiques, marchandes et guerrières ; l'une dans l'antiquité, l'autre dans le moyen âge. Elles eûrent des rôles semblables, une puissance maritime et coloniale toute pareille ; le même esprit inspirait leur constitution. Aussi les mêmes conditions de vie et les mêmes principes aristocratiques y produisirent-ils des gouvernements organisés exactement de la même manière. Venise nous offre dans son doge, souverain viager, surveillé et annulé par les précautions minutieuses de la jalousie aristocratique, dans son Sénat, dans son conseil des Dix, investi de l'autorité suprême et dictatoriale, supérieur au doge lui-même qui tremblait devant lui, enfin dans son inquisition d'État, la reproduction fidèle et complète du gouvernement de Carthage, à tel point qu'on l'en croirait soigneusement imitée si l'on ne savait pas que ceux qui constituèrent la puissante organisation de la reine de l'Adriatique n'étaient pas en mesure de connaître les rouages administratifs de la rivale de Rome.

Il y avait cependant aussi à Carthage des assemblées populaires, non de tout le peuple, mais seulement des *timuques*, c'est-à-dire des citoyens possédant le degré de fortune auquel était attachée la jouissance des droits politiques. Dans certains cas l'intervention de cette assemblée était nécessaire. Quand les pouvoirs supérieurs, le Sénat et les comités d'un côté, les suffètes de l'autre, n'étaient pas d'accord, c'était le peuple qui décidait. L'assemblée populaire ne pouvait donc qu'approuver ou rejeter les propositions qui lui étaient faites ; mais on

ne voit nulle part qu'elle ait eu, en quoi que ce soit, le droit d'initiative.

Il se forma, il est vrai, dans les derniers temps un parti populaire, nombreux, puissant, qui avait ses représentants dans le Sénat, exerça une grande influence sur les affaires, soutint les Barca contre leurs adversaires et les maintint longtemps au pouvoir. Mais ce parti ne put consommer la révolution qu'il paraît avoir rêvée. Aussi, loin de consolider la fortune de Carthage en assurant l'intervention régulière du peuple dans le gouvernement, il n'ajouta qu'une nouvelle cause de désordre à celles qui existaient déjà ; il ne fit que hâter la décadence de la république.

En parlant du gouvernement de Carthage, il n'est guère possible de passer sous silence ces réunions politiques, ordinairement suivies de festins, que les écrivains grecs désignaient sous le nom de *syssities* [1]. « Les Carthaginois, dit un ancien historien, Théodore Métochite, traitent leurs affaires de nuit, et à cet effet se réunissent en société le soir. » Qui ne reconnaît, dans cette institution, des associations politiques à peu près semblables aux clubs modernes de l'Angleterre ? Il est problable que c'était dans ces réunions que se préparaient d'avance les projets de loi et décrets qui devaient être ensuite soumis aux délibérations de l'assemblée. Ce qui est certain, c'est que, d'après Polybe, les grands prenaient assez souvent des résolutions en secret et en dehors des assemblées régulières. A plusieurs reprises dans l'histoire on voit les clubs de Carthage exercer une influence considérable sur les affaires politiques.

Ce qui fit la force de l'organisation romaine, ce qui assura sa longue durée, ce fut la politique que le Sénat adopta à l'égard des peuples vaincus, et la manière dont il régla leurs rapports avec la métropole. Ce fut en les constituant dans une vaste hiérarchie où chacun d'eux jouissait de certains droits, de certains avantages qui les rapprochaient plus ou moins de la condition du peuple-roi, qu'il parvint à créer cette puissante unité où résidaient la grandeur et la solidité de l'empire. Carthage aurait pu rattacher ainsi les unes aux autres, et toutes à la métropole, les nations qu'elle avait soumises ; mais il semble, au contraire, qu'elle n'ait vu dans ses sujets que des peuples à exploiter, qu'une source plus ou moins abondante, non de puissance, mais de revenus.

Loin de leur conférer des droits, des privilèges, elle les traitait, en

[1] Aristot. *Polit.* II, 11.

général, avec une extrême rigueur. Elle leur faisait payer de lourds impôts, qu'elle percevait durement. Les gouverneurs qu'elle déléguait pour administrer les villes et les provinces sujettes, et qui réunissaient d'ordinaire entre leurs mains le pouvoir militaire et le pouvoir civil, devaient, avant tout, faire entrer de grosses sommes dans le trésor. Les habitants des campagnes ne trouvaient pas beaucoup plus de douceur dans leurs maîtres; en plusieurs circonstances, on enleva aux cultivateurs jusqu'à la moitié de leurs revenus. Un historien moderne dit avec raison que, pour comprendre tout ce que cette tyrannie mercantile avait d'oppressif, il faut regarder le gouvernement de Venise, lire les statuts des Inquisiteurs d'État, ou, si l'on veut, connaître la manière despotique et bizarre dont s'exerçait, au Pérou, le monopole espagnol, lorsqu'on y portait les marchandises de luxe rebutées de l'Europe, et que l'on forçait les pauvres Indiens à acheter tout ce dont Madrid ne voulait plus. Il n'y a plus alors à s'étonner si, dès qu'un ennemi mettait le pied sur le sol de l'Afrique, les villes et les campagnes se soulevaient immédiatement et passaient de son côté. Les succès d'Agathocle en Afrique, ceux des Romains au commencement de la première guerre punique, s'expliquent aisément par cet état d'hostilité permanent auquel étaient, pour ainsi dire, condamnés les peuples soumis à la république.

Le gouvernement de Carthage était tout aussi dur, aussi tyrannique à l'égard des colonies. Elle les obligeait tantôt d'acheter et tantôt de vendre; elle les condamnait à fermer leurs ports aux marchands étrangers, à venir chercher dans ceux de Carthage les produits des contrées lointaines, et c'est par cet odieux monopole qu'elle gagna les immenses richesses qui servirent d'abord à l'accroissement de sa puissance et furent ensuite la cause principale de sa ruine. « Rome, dit Heeren, avait assis sa grandeur sur un rocher, tandis que celle de sa rivale roulait sur un sable d'or. »

Le nombre des citoyens carthaginois qui servaient dans les armées n'était jamais considérable. Les peuples tributaires de l'Afrique, que Polybe appelle toujours Libyens, formaient l'élite des troupes. Ils combattaient à cheval ou à pied, et ils étaient le noyau de la grosse cavalerie et de la grosse infanterie. Ils portaient de longues piques, qu'Annibal changea, après la bataille de Trasimène, contre des armes romaines.

Mais la majeure partie de toute armée carthaginoise se composait de mercenaires étrangers, surtout d'Espagnols et de Gaulois. Les soldats

ibériens étaient les plus disciplinés de tous; ils faisaient ordinairement le service de l'infanterie de ligne. Ils portaient des habits blancs de lin avec des ornements rouges ; une grande épée, qui pouvant tout à la fois percer et couper, était la principale de leurs armes. Les Gaulois jouaient plutôt le rôle d'enfants perdus. Pour combattre, ils se mettaient nus jusqu'à la ceinture, portaient de grands boucliers et des épées de fer doux à la pointe arrondie. Les Liguriens fournissaient aussi des soldats, et, de très bonne heure, Carthage eut des mercenaires grecs à son service. Elle tirait ses frondeurs des îles Baléares, et ils surpassaient toutes les autres troupes légères de l'antiquité.

La force principale des armées de Carthage consistait en cavalerie légère, que la république tirait des tribus nomades placées en Afrique sur les deux côtés de son territoire. Toutes ces tribus, depuis les Massyliens limitrophes jusqu'aux Maurusiens qui habitent le Maroc actuel, avaient l'habitude de se battre dans les armées de Carthage et d'entrer à sa solde. La levée des troupes mercenaires était faite, en Afrique aussi bien qu'en Europe, par des sénateurs députés, qui pénétraient jusqu'aux contrées les plus lointaines. Les cavaliers numides couraient sur de petits chevaux non sellés, dressés aux évolutions les plus rapides. Une peau de lion ou de panthère leur servait à la fois de vêtement et de couche pour la nuit; et lorsqu'ils combattaient à pied, un morceau de peau d'éléphant était leur bouclier. Leur attaque était terrible, à cause de l'agilité de leurs chevaux ; et la fuite n'avait rien de honteux pour eux, puisqu'ils fuyaient seulement pour faire une nouvelle attaque.

La grosse cavalerie se composait de Carthaginois, de Libyens, d'Espagnols et de Gaulois. Ce ne fut que tard, à l'exemple des successeurs d'Alexandre, que les Carthaginois eurent des éléphants dans leurs armées, dont ils devinrent un des moyens d'attaque les plus redoutables.

§ 2. — RELIGION

La religion de Carthage, que la république porta dans toutes ses colonies, était celle de la Phénicie. Le couple des deux *Baalim* principaux, de ceux que l'on regardait comme veillant spécialement à la protection de la cité, se composait de Baal-Hamon, « Baal le brûlant, » dieu essentiellement solaire et igné, comme son nom l'indique, et de Tanith, la déesse céleste, l'une des formes de la déesse phénicienne dont le ca-

ractère lunaire et sidéral était le plus marqué. Les deux temples les plus considérables de la citadelle de Byrsa leur étaient consacrés. Les Grecs et les Romains les appelèrent Saturne et Junon. Baal-Hamon et Tanith formaient avec Eschmun ou avec un dieu enfant qu'on appelle Joel, et qui doit correspondre à Tammuz-Adonis, la triade punique qui présidait à tout le Panthéon. Un culte important était rendu à Melqarth, assimilé par les Grecs à Hercule, le dieu protecteur de Tyr, qui avait un temple dans la ville basse, près du port militaire, et dont l'adoration fut répandue dans tous les établissements carthaginois à l'étranger, comme elle avait été répandue antérieurement dans tous les établissements tyriens.

En outre, chaque année Carthage envoyait à Tyr, une ambassade chargée d'offrir un sacrifice solennel dans le premier temple de Melqarth, pieux hommage de reconnaissance de la colonie envers la mère-patrie; les Carthaginois envoyaient aussi au temple de Melqarth, la dîme du butin, à la suite de chacune de leurs expéditions heureuses.

Les Carthaginois avaient une vénération particulière pour Eschmun qui était, comme nous l'avons dit, le huitième et le principal des *Kabirim*, dont les Grecs faisaient leur Esculape. Il avait un sanctuaire considérable sur la colline de Byrsa, dont Beulé pensait avoir découvert les substructions. On adorait encore à Carthage d'autres divinités moins importantes, Astoreth, Illat, Sakôn, Aris, Tsaphon, dont nous ne connaissons guère que les noms, et qui, d'ailleurs, ne sont peut-être que des appellations différentes de Baal-Hamon, de Tanith, de Joel, d'Eschmun, de Melqarth.

Plus tard cette religion s'altéra par le contact incessant des Carthaginois avec les Grecs dans les guerres de Sicile. Apollon eut un temple sur la place publique de Carthage, et la statue colossale en fut apportée à Rome après la prise de la ville. La république envoya même une fois des offrandes officielles au sanctuaire de Delphes. Après le désastre d'Himilcon devant Syracuse, les Carthaginois, attribuant leur malheur au courroux de Cérès et de Proserpine, les deux grandes divinités des Grecs de Sicile, en adoptèrent le culte et leur élevèrent un temple. Ce culte devint assez important pour que toutes les monnaies frappées à Carthage, à partir du IVe siècle, aient été marqués de la tête de Proserpine assimilée à Tanith.

Il n'y avait pas en Afrique, comme en Asie, de corps particulièrement chargé du dépôt des traditions religieuses et de la célébration

du culte. Les fonctions sacerdotales étaient remplies par les premiers personnages de l'État, qui les recherchaient pour les honneurs extérieurs dont elles étaient environnées. Elles étaient surtout ambitionnées par les fils des suffètes, qui y voyaient un premier échelon pour parvenir plus tard à la haute dignité de leurs pères.

Tanith est figurée sur les stèles carthaginoises, par une sorte de triangle auquel on a ajouté des appendices qui simulent une tête et deux bras étendus de chaque côté : il semble donc qu'on doive y reconnaître un bétyle conique muni d'une tête et de deux bras. Sur les mêmes stèles, on voit le globe et le croissant, symboles de la déesse. Baal-Hamon était parfois représenté sous la figure d'un vieillard dont le front est orné de cornes de bélier rappelant peut-être les cornes qui surmontent les tiares assyro-chaldéennes et qui sont l'emblême de la force matérielle ; un bélier accompagne toujours Baal-Hamon, et l'on décore de la figure de cet animal le trône ou l'autel de ce dieu. Cependant tel n'était pas toujours le type de la représentation figurée de Baal-Hamon. Au moins pouvons-nous dire qu'il ne concorde pas avec les curieux détails que nous fournit Diodore de Sicile[1] au sujet de la statue colossale placée extérieurement en avant du temple de ce dieu. « Elle était de bronze, avec les bras étendus en avant et abaissés; ses mains, dont la paume était en dessus, étaient inclinées vers la terre, afin que les enfants qu'on y plaçait tombassent immédiatement dans un gouffre plein de feu. »



Statue de Baal-Hamon[2]

Toutes les atrocités du culte phénicien s'étaient en effet naturalisées à Carthage, et particulièrement l'horrible usage de l'immolation des enfants par le feu. Ces sacrifices barbares se renouvelaient tous les

[1] XX, 14.
[2] Terre cuite de l'ancienne collection Barre. *Catalogue*, p. 21.

ans, et se développaient surtout dans les occasions de calamités publiques quand on croyait avoir à fléchir le courroux des dieux. Partout où les Carthaginois portèrent leur commerce et leurs armes, non seulement à des époques déterminées, mais dans toutes les conjonctures critiques, leur fanatisme exalté célébra ces horribles auto-da-fé. « Leur fanatisme s'exaltait alors, et des mains ouvertes de la statue gigantesque de Baal-Hamon, les enfants des plus nobles familles, livrés par leurs parents comme victimes expiatoires, tombaient et roulaient dans l'ardent bûcher dont les flammes léchaient les jambes du colosse[1]. »

Un passage de Valère Maxime (IX, 2) après avoir parlé de la cruauté des Carthaginois envers leur prisonnier Régulus, rapporte qu'à Carthage on immolait des prisonniers de guerre quand on devait lancer un navire ou entreprendre une expédition. Ces sacrifices humains, sorte de baptême des vaisseaux, s'accomplissaient en faisant écraser les malheureux entre la carène du navire et le fond ou le rivage de la mer.

En vain Gélon de Syracuse, avec l'autorité de la victoire ; en vain, par une pacifique influence, les Grecs eux-mêmes fixés à Carthage pour le commerce, tentèrent de mettre un terme à ces monstrueux usages : l'antique barbarie reparut sans cesse et se maintint même dans la Carthage romaine. Au commencement du IIIe siècle de notre ère, on découvre encore des vestiges de ce culte affreux, tout au moins alors pratiqué en secret. Dès l'an 665 de Rome tous les sacrifices humains avaient été prohibés ; mais plus d'une fois les empereurs se trouvèrent dans la nécessité de réitérer cette défense, et nous devons ajouter que, pendant longtemps, la sévérité des lois romaines ne put mettre fin à ces hideuses immolations ; il fallut le christianisme pour achever définitivement d'en déraciner l'usage.

§ 3. — COMMERCE, INDUSTRIE, AGRICULTURE

Nous avons indiqué déjà les principales directions du commerce de Carthage par mer ou par caravanes dans l'intérieur de l'Afrique. Ce commerce se faisait suivant la méthode phénicienne, exclusivement au moyen d'échanges. Aussi Carthage n'eut-elle de monnaies que fort tard, vers le IVe siècle, à l'imitation des Grecs. Les premières furent

[1] Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. III, p. 75.

frappées en Sicile, pendant les grandes guerres dont cette île fut le théâtre, et pour la solde des corps de mercenaires.

Pour alimenter son commerce, Carthage avait d'immenses manufactures, qui fabriquaient toute espèce de produits. Car elle ne portait que des objets manufacturés sur son propre sol, dans les pays barbares où elle trafiquait, et elle n'admettait pas qu'on en introduisît d'autres dans ses colonies. En retour, elle recevait des céréales, des métaux, et les diverses matières premières qui étaient mises en œuvre dans ses fabriques. Dans la Grèce et l'Italie, les Carthaginois vendaient surtout des esclaves noirs, de l'ivoire, des bois précieux, tels que l'ébène, des pierres fines et des tissus, qu'ils faisaient avec une grande supériorité.





Monnaie de Carthage en or [1]

La république était si jalouse de son titre de reine des mers et de son commerce avec ses colonies qu'elle avait résolu d'empêcher la concurrence par tous les moyens, au mépris du droit des gens. « Le commerce de l'Atlantique, dit M. Perrot, était le monopole des Carthaginois ; pour le mettre à l'abri de toute concurrence, point de précaution qu'ils ne prissent. Leurs pilotes gardaient jalousement le secret des vents, des courants et des mouillages ; de plus, ils répandaient, sur les difficultés et les dangers de cette navigation, des bruits destinés à jeter l'effroi dans les âmes. Ne se laissait-on pas effrayer, tentait-on de marcher dans le sillage de leurs bateaux, ils allaient, pour déjouer ces indiscrètes curiosités, jusqu'à la cruauté meurtrière ou jusqu'à l'héroïsme. Se sentaient-ils les plus forts, ils se retournaient contre l'importun, lui donnaient la chasse, et s'ils l'atteignaient, le mettaient à mort. Ne pouvaient-ils tenter l'abordage, c'était leur propre vie qu'ils risquaient ; Strabon raconte le trait de ce capitaine phénicien

[1] Tête de Déméter couronnée d'épis. R. Pégase galopant. Dessous, le nom punique de Byrsa.

qui, sur la côte occidentale de l'Espagne, se voyant épié et suivi par un navire romain, jeta tout exprès son bâtiment sur des écueils où vint se briser après lui la galère italienne. Il réussit à s'échapper à la nage; de retour dans sa patrie, il reçut du trésor, comme dédommagement, le prix du bateau et de la cargaison qu'il avait ainsi sacrifiés [1]. »

L'agriculture n'était pas, chez les Carthaginois, moins florissante que l'industrie et le commerce. Les hommes les plus considérables de la république tenaient à honneur de s'adonner à cet art dans leurs riches domaines de la Zeugitane et de la Byzacène, et ils avaient fait de sa théorie une véritable science. Le territoire carthaginois, celui des autres villes comme Utique, Hippo, Adrumète, Leptis, était partout couvert de magnifiques plantations de vignes, d'oliviers et autres arbres fruitiers. On y voyait d'immenses prairies où paissaient de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux et de brebis. Enfin, de tous les côtés, le sol, bien cultivé, sillonné par de nombreux canaux d'irrigation, offrait l'aspect de la richesse unie à la beauté de la nature embellie par l'art.

Les Romains, devenus les maîtres de l'Afrique, n'eurent qu'à s'installer dans les villas puniques et à continuer l'exploitation agricole créée par les Carthaginois et les populations numides, pour que ce pays méritât d'être appelé le grenier de Rome.

§ 4. — LITTÉRATURE ET ARTS

Les Carthaginois avaient une littérature considérable, mais presque toute pratique, telle que les instincts du peuple avaient dû l'inspirer. Après la destruction de la ville, la bibliothèque fut répartie entre les différents princes africains alliés des Romains. Mais une exception fut faite pour le fameux traité de Magon sur l'agriculture et l'économie rurale, qui fut porté à Rome et traduit en latin par Décimus Silanus. Il était divisé en vingt-huit livres. Tous les auteurs romains d'agronomie, Caton, Pline, Columelle, entre autres, font de cet ouvrage le plus grand éloge, et ils en ont extrait de nombreuses citations, qui en donnent, en effet, la plus favorable idée, et prouvent beaucoup de connaissances et de bon sens de la part de l'auteur [2].

[1] Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. III, p. 49.

[2] Les fragments de l'ouvrage de Magon sont rassemblés et traduits à la fin du tome IV de Heeren.



Carthage avait des historiens nationaux, que Salluste put consulter dans la bibliothèque du roi Hiempsal. Malheureusement rien n'en a été conservé jusqu'à nous. Elle eut aussi un philosophe, Asdrubal, qui alla étudier en Grèce et y porta le nom de Clitomaque.

Les arts ne furent jamais en honneur chez ce peuple de marchands, avant tout préoccupé de la prospérité matérielle et du lucre. Ses premiers édifices, ses premières œuvres durent être conformes à la tradition phénicienne et en reproduire tous les caractères distinctifs, avec plus de grossièreté. Plus tard, le contact avec les Grecs introduisit à Carthage les arts de la Grèce, qui y régnèrent bientôt sans partage, mais exercés presque exclusivement par des artistes grecs. C'est seulement alors que l'histoire enregistre l'érection d'édifices considérables dans la cité punique.



Stèle punique de la Bibliothèque nationale.

« Carthage faisait aux Grecs de Sicile une guerre violente et meurtrière; mais elle leur enlevait les statues qui décoraient leurs temples et elle les plaçait dans les siens et sur ses places publiques. Elle copiait les monnaies grecques, depuis la fin du cinquième siècle, ou plutôt elle en faisait frapper pour son compte par des artistes grecs; enfin, les architectes grecs s'étaient insinués dans la ville, bien avant que les légionnaires italiens y pénétrassent par la brèche. Ces temples qui s'écroulèrent dans le suprême incendie, les temples de Baal-Hamon et de Tanith, n'avaient pas dû conserver le caractère des vieux sanctuaires phéniciens ; ils avaient été, depuis longtemps, reconstruits dans le style que mirent à la mode, dans tout le monde grec, les grands architectes contemporains d'Alexandre et de ses successeurs [1]. »

La plupart des symboles qui ornent les stèles votives à Tanith et à Baal-Hamon, sont sculptés de la façon la plus barbare par des ouvriers qui ne sauraient prétendre au titre d'artistes; mais ils sont au moins

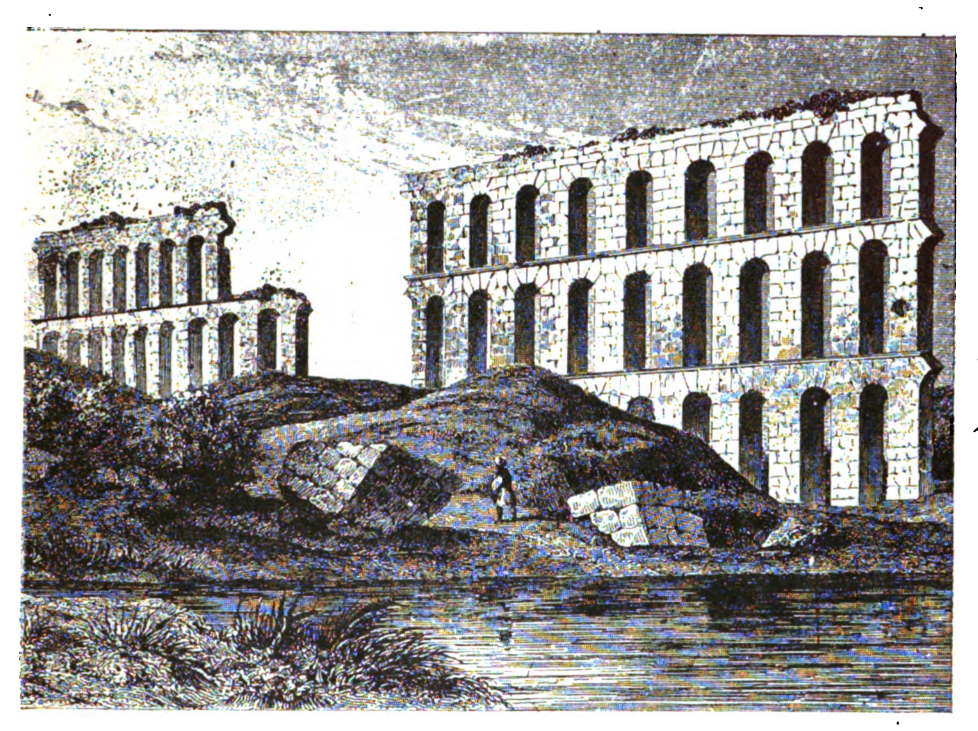
[1] Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. III, p. 50.

empruntés à la faune et à la flore africaines, et ils revêtent un certain caractère original indigène, et non plus exclusivement grec. Le plus fréquent, c'est la main ouverte, levée au ciel, et en général placée dans le fronton de la stèle : l'Arabe la peint encore en noir sur la chaux blanche dont il enduit sa maison pour éloigner le mauvais œil. On trouve aussi, parmi ces symboles, l'uræus égyptien et le disque solaire avec le croissant, symbole de Tanith, le bélier, symbole de Baal-Hamon, le caducée, le cheval, l'éléphant, le taureau, le lapin, les poissons, le palmier, le gouvernail, l'ancre, la hache, la fleur de lotus, des vases de diverses formes, des navires, des fruits. On y rencontre la déesse mère, son enfant dans ses bras; un enfant debout ou accroupi tenant une pomme, un banquet funèbre comme sur des stèles grecques. Sur une stèle trouvée à Adrumète (Souse), on voit en relief deux colonnes qui ont la forme de cariatides, se pressant les seins de leurs deux mains, et surmontées de symboles de style égyptien; une autre, trouvée à Sulcis, en Sardaigne, représente Tanith sous un portique à deux colonnes, tenant le disque lunaire sur sa poitrine. Sur une stèle de Lilybée, un prêtre est debout devant un grand candélabre ou pyrée et les symboles de la triade punique. Une stèle conservée au musée de Turin, qui a été certainement sculptée par un artiste grec, porte en relief un portique à fronton triangulaire supporté par des colonnes doriques; dessous, Tanith est debout, voilée, tenant un panier de fruits. On dirait Déméter ou la reproduction d'une figurine de terre cuite de Tanagra ou de Cymé : la panthère couchée dans le tympan,



Stèle punique du musée de Turin.

nous avertit seule que nous avons affaire à un sujet oriental. Tels sont, avec quelques débris de figurines en terre cuite et les monnaies de style grécisant, les seuls monuments de l'art punique, et encore sont-ils d'une époque postérieure à celle où s'arrête notre récit. L'enceinte fortifiée de Carthage elle-même a disparu, ou plutôt c'est à grand peine qu'on peut aujourd'hui en retrouver la place en s'aidant des indications



Vue de l'aqueduc de Carthage[1].

fournies par les auteurs anciens. Le gigantesque viaduc dont on admire les imposantes arcades et qui a encore plusieurs kilomètres de longueur allait jadis chercher au mont Zaghouan les eaux d'une source abondante pour les amener à Carthage ; mais tel qu'il se présente à nos regards, ce monument n'est pas antérieur au règne de l'empereur romain Hadrien ; il faut en dire autant des Thermes d'Antonin et des citernes de Bordj-Djedid et de La Malga, complètement restaurées à l'époque romaine. Les ports de Carthage sont encore là, sans doute, mais à demi ensablés et remplis d'une eau croupissante.

Utique aussi a été envahie et recouverte par les terres d'alluvion. De

[1] État actuel. D'après E. de Sainte Marie. *Mission à Carthage*, p. 195.

toutes les villes puniques d'Afrique, celle qui a conservé les restes les plus remarquables de sa jetée antique est Thapsus (Dimas), sur la côte orientale de la Tunisie. Le môle de ce port, tout délabré qu'il est, a encore 259 mètres de long, et il émerge de 2 mètres 45 au-dessus des flots de la mer ; mais sommes-nous là en présence d'un travail carthaginois ou romain?

Les tombeaux puniques trouvés à Malte, en Sicile, en Sardaigne, à Carthage, offrent la même disposition que les tombeaux phéniciens de la côte de Syrie ou de Chypre : on descend dans le caveau funéraire par un puits ou un escalier ; les chambres rectangulaires, plus ou moins nombreuses communiquent entre elles par un couloir ; leurs parois sont en outre percées d'ouvertures profondes dans lesquelles on plaçait les sarcophages. La nécropole de Carthage, située sur la colline voisine de la ville, appelée le Djebel-Kawi, au cap Kamarth, a encore de nombreux caveaux que prennent plaisir à visiter les touristes ; mais toutes les tombes ont été violées dans l'antiquité même ou par les Arabes ; il en est de même des tombeaux des nécropoles de Leptis, de Mehdia, de Thina (*Thenae*) dont le type ne s'éloigne pas sensiblement, d'ailleurs, des tombes de Carthage.

Il existe encore, dans l'île de Gozzo, l'ancienne Gaulos, les ruines du temple élevé à Tanith au IVe siècle ; on les désigne sous le nom de *Giganteja* ou « la demeure des géants. » Elles consistent simplement en deux sanctuaires voisins de forme ovoïde ou elliptique, construits en énormes mœllons en appareil irrégulier. A Malte, le Hagiar-Kim, « pierres de l'adoration », représente les ruines d'un temple qui avait une forme analogue et était construit d'une façon aussi grossière : ici, ce sont sept chambres ellipsoïdales groupées les unes à côté des autres et communiquant par des portes. Il ne reste pas une pierre émergeant au-dessus du sol, des temples que les Carthaginois avaient élevé en Sicile, en Sardaigne, en Corse, à Marseille, en Espagne et même à Carthage. Le fameux sanctuaire d'Astarté à Éryx en Sicile, a été remplacé par un temple romain qui lui-même a péri ; de même le temple de Baal-Hamon à Marsala (Lilybée) et les sanctuaires sardo-puniques de Baal-Samaïm, d'Astarté, d'Eschmun, de Baal-Hamon signalés sur les inscriptions recueillies à Sulcis ; de même aussi le célèbre temple de Melqarth à Gadès, en Espagne, si fréquenté encore au temps de Strabon. Quant à Carthage même, c'est en vain que le nom de la grande ville africaine et des hommes illustres qu'elle a vus

naître excite notre curiosité enthousiaste ; c'est en vain que, naguère, le site où elle était bâtie est devenu sol français ; les cruels Romains n'ont pas laissé pierre sur pierre de la patrie de leurs plus terribles ennemis. La démolition qui a suivi la conquête de Scipion, en 146 avant notre ère, a été systématique et poussée jusqu'à la racine des murs. Ce qui a échappé toutefois, a été modifié, transformé au profit de la colonie romaine qui fut bâtie sur les ruines puniques exploitées comme carrières de matériaux de construction. Plus tard, la colonie romaine elle-même a été, à deux reprises, victime d'une destruction brutale. Voilà pourquoi les fouilles archéologiques entreprises par divers savants sur le sol de Carthage ne mettent au jour que des monuments romains ; rien, sauf des inscriptions votives mutilées, des débris de statues ou de menus objets, qui remonte seulement au temps d'Annibal.

APPENDICES

CHRONOLOGIE DES ROIS JUIFS

Saül.	1050-1012
David.	1012-973
Salomon	973-932

ROYAUME DE JUDA

Roboam.	932-915
Abiam	915-912
Asa.	912-870
Josaphat.	870-836
Joram	836-831
Ochozias.	831-830
Athalie.	830-823
Joas.	823-783
Amasias.	783-764
Ozias ou Azarias . .	764-739
Joathan.	739-735
Achaz.	735-729
Ezéchias.	729-688
Manassé.	688-645
Amon.	645-643
Josias	643-612
Joachaz (Sallum). . .	612
Joïakim (Eliakim) . . .	612-600
Joachim (Jechonias) . .	600-599
Sédécias (Mathanias). .	599

ROYAUME D'ISRAEL

Jéroboam.	932-911
Nadab	911-909
Baasa	909-886
Ela.	886-885
Zamri	885
Amri.	885-873
Achab.	873-843
Ochozias	843-842
Joram.	842-830
Jéhu.	830-802
Joachaz.	802-785
Joas.	785-769
Jéroboam II.	769-744
Zacharie.	744
Sallum.	744
Manahem . / Phoceais. . / Phocée. . . — tour à tour renversés et rétablis	744-732
Osée.	732-724

Chute du royaume d'Israël, en 721

CHRONOLOGIE DES ROIS DE TYR

Hiram Ier	vers	1000
Abibaal		
Hiram II		944
Baaléazar Ier		944-937
Abd-Astoreth		937-928
(Interrègne)		
Dalilastoreth		
Astorethi		
Astorim		
Phalia		
—		
Ithobaal Ier		881-844
Baaléazar II		844-838
Mathan		838-829
Piimelioun (Pygmalion)		829-789
. . . .		

Hiram III	vers	470
Muthon Ier	vers	730
Elouli	vers	724
Ithobaal II		
Baal	vers	670
Yamelek	vers	650
Ithobaal III	vers	590
Ethbaal	vers	574
Baal		574 à 563
(Interrègne)		563 à 570
Baalator	vers	550
Meherbaal		555 à 551
Hiram IV		551 à 531
Muthon II	vers	531
. . . .		

TABLES DU TOME SIXIÈME

TABLE DES GRAVURES

DU TOME SIXIÈME

TABLE

DES CARTES ET PLANS

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SIXIÈME

LIVRE VII (suite)

CHAPITRE IV. — Décadence de l'empire perse

§ 1. — *Règne de Cambyse* (529-522.)

§ 2. — *Le faux Smerdis.*

§ 3. — *Darius* (521-485). — *Troubles de l'empire perse.*

LIVRE VIII

LES ISRAÉLITES ET LES CHANANÉENS

CHAPITRE PREMIER. — Les Chananéens

§ 1. — *Migration des tribus chananéennes.*

§ 2. — *Description géographique et ethnographique de la Palestine.*

§ 3. — *Les tribus chananéennes en Palestine.*

§ 4. — *L'empire des Héthéens.*

§ 5. — *Les monuments héthéens.*



CHAPITRE II. — LES ORIGINES ISRAÉLITES

§ 1. — *Abraham.*

§ 2. — *Isaac et Jacob.*

§ 3. — *Joseph en Égypte.*

§ 4. — *Les Israélites en Égypte et l'Exode.*

§ 5. — *Les Israélites au Sinaï.*

§ 2. — *Commencement des Juges.*

§ 3. — *Aod, Samgar, Débora, Gédéon et Jephté.*

§ 4. — *Héli et Samuel.*

§ 5. — *Les religions chananéennes. — Le Prophétisme.*

CHAPITRE IV. — ROYAUTÉ UNIQUE SUR ISRAEL. — SAÜL, DAVID, SALOMON

§ 1. — *Établissement de la Royauté. — Saül* (1050-1012).

§ 2. — *David* (1012-973).

§ 3. — *Salomon* (973-932).

CHAPITRE V. — Schisme des dix tribus. — Royaumes d'Israel et de Juda. Chute de Samarie.

§ 1. — *Roboam et Jéroboam. — Schisme des dix tribus* (932-911).

§ 2. — *Désordres et revers dans le royaume d'Israël* (911-873).

3. — *Achab, Josaphat et leurs enfants* (870-830).

§ 4. — *Les royaumes de Juda et d'Israël, depuis le règne d'Athalie jusqu'à la mort d'Ozias* (830-739.)

§ 5. — *Les Assyriens en Palestine. Déclin du royaume d'Israël et chute de Samarie.*

CHAPITRE VI. — LE ROYAUME DE JUDA JUSQU'AU RETOUR DE LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE

§ 1. — *De la prise de Samarie à la bataille de Mageddo* (721-610.)

§ 2. — *Agonie du royaume de Juda. — Nabuchodonosor. — Prise de Jérusalem.* (612-588).

§ 3. — *Retour de la captivité. — Le nouveau temple.*



§ 4. — *Les Arabes jectanides.*

§ 5. — *Les Arabes Ismaélites.*

CHAPITRE II. — LE YÉMEN

§ 1. — *Les premiers Adites.*

§ 2. — *Les seconds Adites.*

§ 3. — *Salomon et le commerce indien du Yémen.*

§ 4. — *Suprématie des Jectanides. — Émigration des Adites en Abyssinie.*

§ 5. — *Les premiers rois jectanides du Yémen.*

§ 6. — *Institutions et mœurs du royaume sabéen.*

§ 7. — *Religion.*

CHAPITRE III. — Le Hedjaz

§ 1. — *La légende arabe d'Ismaël.*

§ 2. — *Commencement de la domination des Djorhôm.*

§ 3. — *Les Israélites à Kaybar et à Yathrib.*

§ 4. — *L'empire des Djorhom. — Les invasions assyriennes.*

§ 5. — *Invasion de Nabuchodonosor dans le Hedjaz.*

§ 6. — *Mœurs et coutumes des anciens Arabes.*

§ 7. — *Religion.*

§ 8. *La Caâba et le pèlerinage de la Mecque.*

CHAPITRE IV. — L'ARABIE PÉTRÉE

§ 1. — *Divisions naturelles et populations du pays.*

§ 2. — *Les Amalécites.*

§ 3. — *Les Madianites.*

§ 4. — *Les Édomites.*

§ 5. — *Les Nabatéens.*

§ 6. — *Mœurs et religion des Nabatéens.*

LIVRE X

LES PHÉNICIENS ET LES CARTHAGINOIS

CHAPITRE PREMIER. — ÉPOQUE SIDONIENNE

§ 1 .— *La Phénicie et ses cités.*

§ 2. — *Début des Sidoniens dans la navigation.*

§ 3. — *Prépondérance commerciale de Sidon sous la domination égyptienne.*

§ 4. — *Décadence de Sidon. — Israélites et Philistins* (XV-XIV[e] siècles).

CHAPITRE II. — ÉPOQUE TYRIENNE

§ 1. — *Suprématie tyrienne. — Colonies en Sicile, en Afrique, en Espagne* (1200-1050).

§ 2. — *Hiram et Salomon. — Les Assyriens en Phénicie. — Fondation de Carthage* (1008-872).

§ 3. — *Derniers temps de la suprématie tyrienne. — Siége de Tyr par Sargon* (789-719.)

§ 4. — *Domination assyrienne en Phénicie. — Prise de Tyr par Nabuchodonosor.*

§ 5. — *Guerre d'Ophra en Phénicie. — Domination des Babyloniens et des premiers rois de Perse* (574-506).

CHAPITRE III. — CIVILISATION, RELIGION ET ARTS DES PHÉNICIENS

§ 1. — *Le commerce des Phéniciens.*

§ 2. — *Colonies.*

§ 3. — *Industrie et agriculture.*

§ 4. — *L'écriture alphabétique.*

§ 5. — *Langue et littérature*

§ 6. — *Religion.*

§ 7. — *Cosmogonie.*

§ 8. — *Arts et monuments.*

CHAPITRE IV. — CARTHAGE. — PREMIERS DÉVELOPPEMENTS DE SA PUISSANCE

§ 1. — *Les nations de l'Afrique septentrionale.*

§ 2. — *Fondation et topographie de Carthage.*

§ 3. — *Premiers développements territoriaux de Carthage* (IX[e]-VII[e] siècles).

§ 4. — *Différend avec les Cyrénéens. — Commerce avec l'intérieur de l'Afrique.*

§ 5. — *Carthage héritière des colonies de Tyr en Occident.*

§ 6. — *Guerres avec les Grecs de Sicile et les Phocéens.*

§ 7. — *Désastre en Sardaigne. — Malchus et Magon* (535-515).

§ 8. — *Commerce au delà des colonnes d'Hercule. — Périples d'Hannon et d'Himilcon* (515-510).

§ 9. — *Asdrubal, fils de Magon. — Premier traité de Carthage avec Rome. La guerre de Sicile* (535-400).

CHAPITRE V. — INSTITUTIONS ET MOEURS DE CARTHAGE

§ 1. — *Gouvernement.*

§ 2. — *Religion.*

§ 3. — *Commerce, industrie, agriculture.*

§ 4. — *Littératures et arts.*

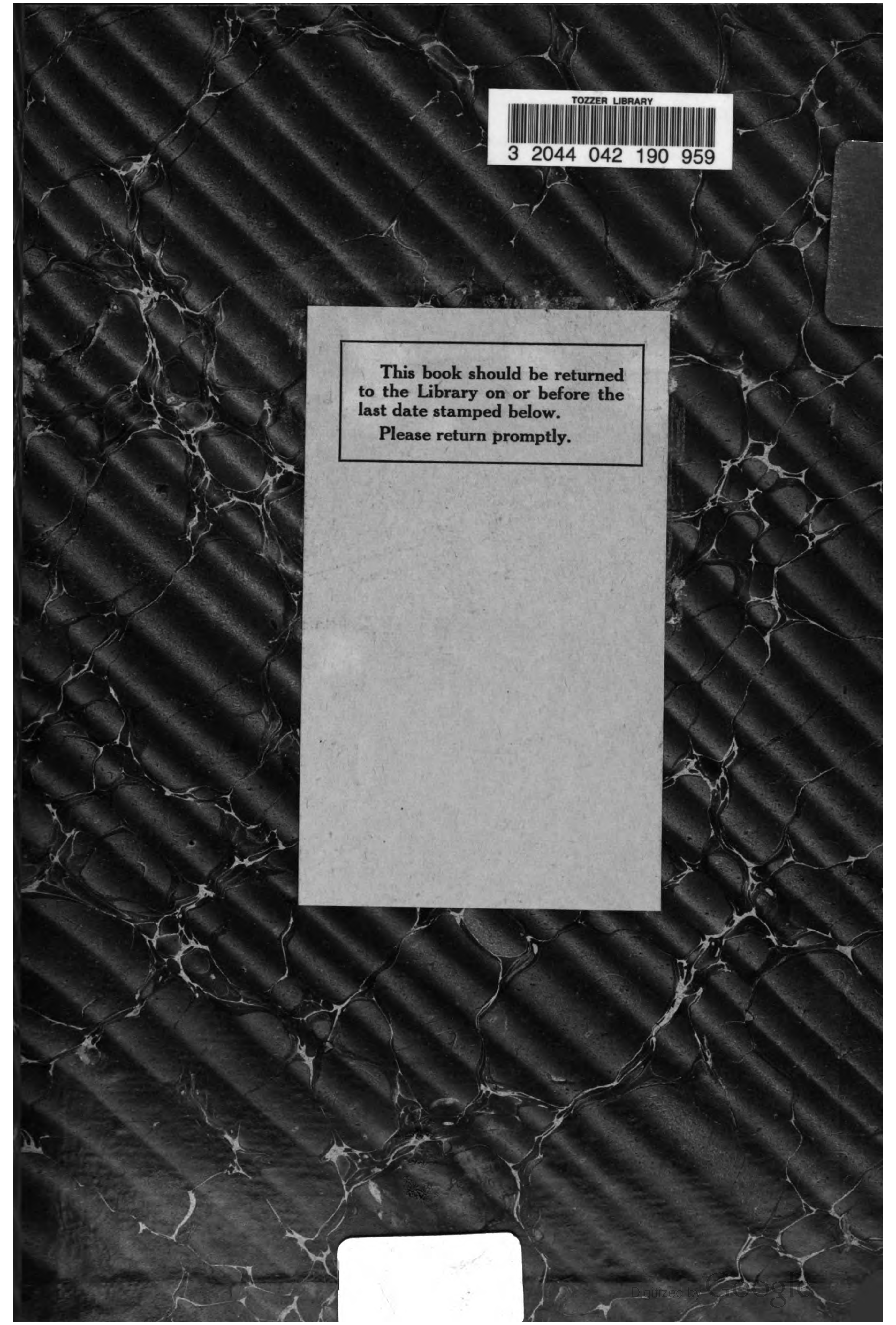
FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME ET DERNIER

Angers, Imprimerie Burdin et Cie, 4, rue Garnier, 4.



ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.





TOZZER LIBRARY
3 2044 042 190 959
This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
Please return promptly.

